

HISTOIRE

DE

LA POÉSIE.

TOME V.

Mirecourt, Imp. Humbert.

HISTOIRE

DE

LA POÉSIE

AVEC

DES JUGEMENTS CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES POÈTES

ET DES EXTRAITS NOMBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'OEUVRE,

PAR

l'Abbé A. HENRY,

Chanoine honoraire de Saint-Dié, & Directeur de l'Institut de la Trinité.

Le beau est la splendeur du vrai.
PLATON.

POÉSIE CHRÉTIENNE,

DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A LA FORMATION DES LANGUES MODERNES.

Chez l'Auteur, à La Marche (Vosges).

MDCCCLV.

Mirecourt, Imp. Humbert.

HISTOIRE

DE

LA POÉSIE

AVEC

DES JUGEMENTS CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES POÈTES

ET DES EXTRAITS NOMBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'ŒUVRE,

PAR

l'Abbé A. HENRY,

Chanoine honoraire de Saint-Dié, & Directeur de l'Institut de la Trinité.

Le beau est la splendeur du vrai.
PLATON.

POÉSIE CHRÉTIENNE,

DEPUIS L'ORIGINE JUSQU'A LA FORMATION DES LANGUES MODERNES.

Chez l'Auteur, à La Marche (Vosges).

MDCCCLV.

Ouvrages du même Auteur.

1° Le Chrétien sanctifié par l'Eucharistie, 1 fort vol. in-18. Seconde édition.

2° Le Calvaire, ou Dévotion a Jésus-Christ souffrant. 1 fort vol. in-18. Seconde édition.

3° Éloquence et Poésie des Livres saints. 1 vol. in-8°. Seconde édition.

4° Histoire de l'Éloquence ancienne, avec des jugements critiques sur les plus célèbres orateurs, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. 1 vol. in-8°. Troisième édition.

5° Histoire de l'Eloquence des Saints Pères, etc. 1 vol. in-8° Troisième édition.

6° Précis de l'Histoire de l'Éloquence, etc. 1 vol. in-8°. Troisième édition.

7° Histoire de la Poésie grecque, avec des jugements critiques sur les plus célèbres poètes, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. 2 vol. in-8°.

8° Histoire de la Poésie latine, etc. 2 vol. in-8°.

9° Histoire de l'Éloquence moderne, avec des jugements critiques sur les plus célèbres orateurs et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre.

10° Histoire de la Poésie française au moyen-âge, etc. 2 vol. in-8°.

11° Histoire de la Poésie française au 16e siècle et dans la première partie du 17e, etc. 1 vol. in-8°.

12° Histoire de la Poésie française dans la seconde partie du 17e siècle, etc. 1 vol. in-8°.

13° Histoire de la Poésie française au 18e siècle, etc. In-8°.

L'*Histoire de l'Eloquence* et l'*Histoire de la Poésie* forment un cours complet de littérature, et renferment ce qu'il y a de plus remarquable dans les travaux antérieurs.



HISTOIRE

DE

LA POÉSIE

CHRÉTIENNE.

CHAPITRE PREMIER.

QUATRIÈME SIÈCLE.

Naissance de la poésie chrétienne. — Poètes grecs : Apollinaire. — Saint Grégoire de Nazianze. — Synésius : Détails sur sa vie. — Ses poésies. — Saint Ephrem. — Poètes latins : Prudence. — Son poème intitulé Apothéose. — L'Hamartigénie et la Psychomachie. — Livres contre Symmaque. — Poèmes lyriques. — Hymne en l'honneur des dix-huit martyrs de César-Augusta. — Hymne de saint Laurent. — De saint Hippolyte. — Des saints Innocents. — Mérite poétique de Prudence. — Ce poète intéresse au point de vue de l'histoire. — Saint Ambroise. — Lactance. — Juvencus. — Saint Damase. — Saint Paulin de Nole : Sa vie. — Sa conversion. — Sa correspondance avec Ausone. — Ses vers à saint Félix. — Ses vertus comme évêque. — Ses relations avec les grands écrivains du monde catholique. — Saint Séverin. — Falconia Proba.

NAISSANCE DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE.

Lorsque, à la voix des Pères de l'Eglise, tout se transformait sur la terre, les lois, les mœurs et le langage, une poésie nouvelle naquit à l'ombre du sanctuaire. Ce n'était plus cette Muse frivole qui chantait autrefois, sous les ombrages de la Grèce, les querelles des dieux et les amours des héros; qui se plaisait au milieu des festins, et célébrait sur la même lyre

la raison et la folie, la vertu et le vice, la sagesse et le plaisir. Fille du Christianisme, la poésie nouvelle chantait, sur la harpe des anges, la gloire de Dieu qui remplit le ciel et la terre. Au lieu de convier l'homme à user des biens périssables, à jouir de la créature, elle lui rappelait sa céleste origine et ses immortelles destinées, lui racontait la chute du premier père, et l'histoire des premiers martyrs.

Platon voulait bannir les poètes de sa république; la religion chrétienne en fit ses interprètes et leur ouvrit ses temples. Elle vint réconcilier dans l'homme l'imagination et la raison, ce que les philosophes païens n'avaient pu faire.

POÈTES GRECS.

Apollinaire.

Cependant ses premiers essais ne furent pas très-heureux. L'édit de l'empereur Julien l'apostat, qui défendait aux chrétiens l'étude des écrivains profanes, fut l'occasion des premiers poèmes chrétiens. Jusqu'alors les philosophes et les hommes de lettres qui s'étaient convertis au Christianisme avaient employé tout leur génie à la défense de la foi et à l'instruction des fidèles. Ils avaient composé de savantes apologies ou des traités de morale aussi profonds qu'éloquents, mais ils n'avaient pu consacrer à la poésie leurs veilles, et assujettir leurs pensées à toutes les exigences de la versification. Avant de songer à l'agrément, il avait fallu pourvoir à ce qui était de première nécessité. Comme le Christianisme ne fut jamais exclusif, on laissait les fidèles jouir de toutes les beautés littéraires dont les anciens avaient embelli leurs ouvrages, et, parmi tous ces trésors de la littérature païenne, on ne leur interdisait que ces livres immoraux où le cœur aurait eu tout à perdre sans que l'esprit pût rien y gagner.

Au IVe siècle, lorsque le triomphe du Christianisme fut assuré, sa littérature s'enrichit de quelques ouvrages de poésie. Le savant Apollinaire mit d'abord en vers alexandrins, l'his-

toire des Hébreux jusqu'au couronnement de Saül, et divisa son pèome en vingt-quatre chants, à l'imitation d'Homère. L'Ancien-Testament lui fournit encore de magnifiques sujets de tragédies et de comédies, dans lesquels il s'efforça de rivaliser avec Euripide et Sophocle. Il composa même des odes sacrées sur le modèle de celles de Pindare. C'était beaucoup trop entreprendre pour le génie d'un seul homme. En voulant ainsi résumer en lui toute la gloire d'Homère, de Sophocle, d'Euripide et de Pindare, Apollinaire devait être nécessairement fort médiocre dans tous les genres, et la postérité ne pouvait conserver que le souvenir de ses efforts. Aussi ne possédons-nous rien de toutes ces productions trop hâtées, à l'exception d'une traduction des Psaumes qui a le mérite de l'exactitude et de la noblesse, mais qui manque de verve et d'inspiration.

Plusieurs autres écrivains chrétiens eurent encore de la poésie une idée moins noble et moins élevée qu'Apollinaire. Admirateurs peu éclairés des poètes anciens, ils crurent qu'on pouvait leur enlever leurs ornements pour en revêtir les idées chrétiennes, et ravir ainsi, au profit de la foi, tous les trésors de la littérature païenne. Ils prirent donc à Homère des épithètes, des hémistiches, et quelquefois des vers entiers, et les appliquèrent à Jésus-Christ. Ils pillèrent de la même façon Sophocle et Euripide, et rapprochèrent tous ces petits morceaux épars pour en faire une épopée ou une tragédie. Nous avons encore la vie de Jésus-Christ, ainsi extraite de l'Iliade, et la passion de Jésus-Christ, qui n'est qu'une mauvaise tragédie faite avec des centons d'Euripide. Il n'est pas nécessaire de dire qu'un poème ne peut se composer de cette manière. Ce n'est point un édifice qu'on puisse construire avec des pièces de tout genre et de toute couleur. Ces malheureux essais sont, si on le veut, une œuvre ingénieuse et patiente qui prouve la bonne volonté de ceux qui s'y dévouent, mais l'impuissance et la stérilité de leur esprit. On ne retrouve ces froides compilations qu'au début ou sur la fin d'une littérature, c'est-à-dire quand on ne sait pas encore ou quand on ne peut plus écrire.

Saint Grégoire de Nazianze. (*)

La poésie chrétienne fut pour ainsi dire inaugurée par saint Grégoire de Nazianze. La plupart de ses poésies sont des méditations religieuses qui, malgré la différence des génies et des temps, ont plus d'une affinité avec les rêveries de l'imagination poétique, dans nos jours de satiété sceptique et de progrès social. Il en est une surtout dont le charme austère nous semble avoir devancé les plus belles inspirations de notre âge mélancolique, tout en gardant l'empreinte d'une foi encore nouvelle et candide dans son trouble même.

« Hier, tourmenté de mes chagrins, j'étais assis sous l'ombrage d'un bois épais, seul et dévorant mon cœur; car, dans les maux, j'aime cette consolation de s'entretenir en silence avec son âme. Les brises de l'air, mêlées à la voix des oiseaux, versaient un doux sommeil du haut de la cime des arbres, où ils chantaient réjouis par la lumière. Les cigales, cachées sous l'herbe, faisaient résonner tout le bois; une eau limpide baignait mes pieds, s'écoulant doucement à travers le bois rafraîchi; mais moi, je restais occupé de ma douleur, et je n'avais nul souci de ces choses; car, lorsque l'âme est accablée par le chagrin, elle ne veut pas se rendre au plaisir. Dans le tourbillon de mon cœur agité, je laissais échapper ces mots qui se combattent : Qu'ai-je été? Que suis-je? Que deviendrai-je? Je l'ignore. Un plus sage que moi ne le sait pas mieux. Enveloppé de nuages, j'erre çà et là, n'ayant rien, pas même le rêve de ce que je désire; car nous sommes déchus et égarés tant que le nuage des sens est appesanti sur nous; et celui-là paraît plus sage que moi, qui est le plus trompé par le mensonge de son cœur. Je suis; dites, quelle chose? car ce que j'étais a disparu de moi; et maintenant je suis autre chose.

» Que serai-je demain, si je suis encore? Rien de durable. Je passe et me précipite, tel que le cours d'un fleuve. Dis-moi ce

(*) Voir les détails sur sa vie et sur son éloquence dans l'Histoire de l'éloquence des saints Pères.

que je te parais être le plus ; et t'arrêtant ici, regarde avant que j'échappe. On ne repasse pas les mêmes flots qu'on a passés; on ne revoit pas le même homme qu'on a vu.

« J'ai existé dans mon père, ensuite ma mère m'a reçu, et je fus formé de l'un et de l'autre. Puis, je devins une chair inerte, sans âme, sans pensée, enseveli dans ma mère. Ainsi placé entre deux tombeaux, nous vivons pour mourir. Ma vie se compose de la perte de mes années. Déjà la vieillesse me couvre de cheveux blancs. Mais si une éternité doit me recevoir, comme on le dit, répondez : Ne vous semble-t-il pas que cette vie est la mort, et que la mort est la vie? »

Dans les élans inquiets de sa curiosité, le poète continue d'interroger notre double et mystérieuse nature.

« Mon âme, s'écrie-t-il, quelle es-tu? D'où viens-tu? Qui t'a chargée de porter un cadavre? Quel pouvoir t'a liée des chaînes de cette vie? Comment es-tu mêlée, souffle, à la matière; esprit, à la chair? Si tu es née à la vie en même temps que le corps, quelle funeste union pour moi? Je suis l'image d'un Dieu, et je suis fils d'un honteux plaisir. La corruption m'a enfanté. Homme aujourd'hui, bientôt je ne suis plus homme, mais poussière; voilà les dernières espérances. Mais si tu es quelque chose de céleste, ô mon âme! apprends-le-moi; si tu es, comme tu le penses, un souffle et une parcelle de Dieu, rejette la souillure du vice, et je te croirai divine. »

Au milieu de ses incertitudes, tout-à-coup le poète s'arrête effrayé; il blâme et rétracte ses paroles; il se prosterne devant la Trinité qu'il adore :

« Aujourd'hui les ténèbres, dit-il, ensuite la vérité; et alors, ou contemplant Dieu, ou dévoré par les flammes, tu connaîtras toutes choses... Quand mon âme eut dit ces paroles, ma douleur tomba; et vers le soir, je revins de la forêt à ma demeure, tantôt riant de la folie des hommes, tantôt souffrant encore des combats de mon esprit agité. »

Il y a sans doute un charme singulier dans ce mélange de pensées abstraites et d'émotions, dans ce contraste des beautés

de la nature avec les inquiétudes d'un cœur tourmenté par l'énigme de notre existence, et cherchant à se reposer dans la foi. Ce n'est pas la poésie d'Homère; c'est une autre poésie qui a sa vérité, sa nouveauté, et dès lors sa grandeur.

Ici le génie poétique de saint Grégoire se confond avec son éloquence, et nous fait mieux comprendre ces talents d'une espèce nouvelle, suscités par le Christianisme et l'étude des lettres profanes, cette nature à la fois attique et orientale, qui mêlait toutes les grâces, toutes les délicatesses du langage à l'éclat irrégulier de l'imagination, toute la science d'un rhéteur à l'austérité d'un apôtre, et quelquefois le luxe affecté du langage à l'émotion la plus naïve et la plus profonde. Nulle part ce caractère, qui fut si puissant sur les peuples de Grèce et d'Italie, vieillis par le malheur social, mais toujours jeunes d'esprit et de curiosité; nulle part ce charme de la parole, qui semble une mélodie religieuse, n'est porté plus loin que dans les écrits de l'évêque de Césarée. On l'a appelé le théologien de l'Orient; il faudrait l'appeler surtout le poète du christianisme oriental.

Cette poésie, sans doute, n'échappe pas à l'influence qu'on peut appeler Alexandrine, qui marque chez les différents peuples les époques tardives de l'art; mais elle a deux dons précieux, la grâce naturelle et la mélancolie vraie; elle passe lentement de l'une à l'autre; c'est là toute sa variété; mais c'en est une; c'est le mouvement qui vous porte et vous entraîne sur le cours un peu monotone de tant de méditations échappées du même cœur et de la même pensée. On sent une âme d'abord douce et tendre qui s'attriste par la vie, se trouble et s'aigrit par le malheur, puis, absorbée dans l'affliction, n'a plus que ses austérités pour consolation de ses regrets, et que ses inquiétudes pour distraction de sa douleur. L'épreuve est un peu longue à suivre dans le recueil original, formant plus de vingt mille vers. Mais si on choisit et si on abrége, que de beautés neuves et touchantes! et quel demi-sourire d'une âme innocente et poétique éclaire parfois ce fond uniforme de tristesse chrétienne! Prenez quelque sujet cent fois traité, le *beatus ille* de ce siècle et de ce rêveur, et voyez ce que son cœur y met :

« Heureux qui mène une vie solitaire, et qui loin des hommes attachés à la terre que foulent leurs pas, élève à Dieu son âme! Heureux encore qui, mêlé à la multitude, ne se laisse pas ravir au même tourbillon qu'elle, mais donne à Dieu tout son cœur! Heureux qui, au prix de tous ses biens abandonnés, acquiert Jésus-Christ et porte haut la croix, son seul héritage! Heureux qui, maître de possessions légitimes, peut tendre aux indigents une main secourable! Heureux qui, la vie chaste, se dépouillant de la chair, s'approche de la divine pureté! Heureux encore celui qui, après avoir cédé quelque peu aux lois du mariage, réserve pour Jésus-Christ la meilleure part de son amour! Heureux qui, placé dans les rangs des chefs du peuple, par l'offrande de ses vertus, attire Dieu vers les hommes! Heureux qui, par les élans d'une âme pure, atteint aux splendeurs de la divine lumière! Heureux qui, du travail de ses mains, sert le Seigneur et fait de sa vie une règle pour beaucoup d'autres! Ce sont là de pleines vendanges pour le pressoir céleste qui recueille le fruit de nos âmes. Chaque vertu porte sa récompense; car il y a dans la maison de Dieu diverses demeures pour divers mérites. Heureux celui que l'Esprit-Saint a rendu pauvre de passions et de vices; qui mène ici-bas une vie d'affliction, est insatiable du pain céleste, et, méritant les biens suprêmes par son humilité, s'est attiré par sa bonté la miséricorde de Dieu! De toutes ces voies, prends celle qu'il te plaira; si tu les prends toutes, c'est le mieux; si tu en suis plusieurs, c'est un second degré de mérite; si tu en suis parfaitement une seule, c'est encore un titre; car une récompense proportionnée est réservée à tous, aux parfaits et à ceux qui le sont moins. La vie de Raab n'était pas honnête; mais son zèle hospitalier l'honora. Par l'humilité, le Publicain l'emporta sur le Pharisien, dont le cœur s'élevait trop haut. Le célibat est en soi meilleur, mais s'il se mêle au monde et devient terrestre, il ne vaut pas une sage union. La vie pauvre des ermites de la montagne est une noble vie, mais souvent leur orgueil les a ravalés. Ne se mesurant pas avec ceux qui leur sont supérieurs, ils conçoivent un fol amour-propre, et parfois dans leur ardeur, comme de jeunes chevaux indomptés, ils posent le pied hors de la barrière. Pour toi,

prends ton vol d'une aile rapide, ou ne quitte pas la terre, de peur que tes plumes ne te manquent, et qu'élevé dans les airs, tu ne retombes brusquement.

» Une petite barque, dont les parois sont fortement cloués, porte un fardeau plus lourd qu'un navire aux jointures désunies. L'entrée des parvis célestes est étroite, mais bien des routes y conduisent. Que chacun prenne celle où sa nature le convie! Qu'on les choisisse diverses, mais toujours laborieuses. Une même nourriture ne plait pas à tous; un seul genre de vie ne convient pas aux chrétiens. Le mieux pour tous, ce sont les larmes, les veilles, l'empire sur les passions mauvaises, la lutte contre les dégoûts, l'obéissance sous la main du Christ, et le tremblement dans l'attente de notre dernier jour. Si tu suis cette route, tu ne seras plus un homme, mais un des anges. »

Il y a là sans doute de la sérénité dans la mélancolie, de l'indulgence dans l'austérité chrétienne. Le poète n'est pas encore brisé dans la douleur, et la religion lui donne moins d'effroi que d'espérance.

A des élans de pieuse joie, le prêtre solitaire d'Arianze mêle souvent une douleur métaphysique et tendre, un deuil de l'âme sur elle-même; c'est la nouveauté qu'il a portée dans la poésie, et qu'il reproduit sans cesse. Vous pourrez vous en lasser. Mais quoiqu'elle revienne toujours comme un cri profond et monotone, il en varie les accidents par toutes les impressions qu'il reçoit de la nature; car si son cœur n'a qu'un sentiment qui l'obsède, son imagination est parée de mille souvenirs, et ses yeux encore pleins des spectacles du monde qu'il a fui. C'est ainsi qu'empruntant à la Grèce idolâtre les touchantes images qu'elle mêlait aux douleurs de la piété domestique, il chante ce qu'il appelle la monodie, le chant funèbre de l'âme.

« Quelquefois une jeune fille, dans la maison de sa mère, devant le corps inanimé de son fiancé chéri, nouvelle épouse encore toute parée, malgré son pudique embarras, commence la plainte funèbre; puis ses esclaves et ses compagnes, debout sur deux rangs, gémissent tour à tour pour donner trêve à son

chant lamentable. Quelquefois une mère pleure un fils adolescent qui n'est plus; et après la douleur de l'enfantement, elle connaît de plus grandes douleurs. Un homme pleure sa patrie que l'impitoyable guerre a ravagée, un autre sa maison brûlée par le feu du ciel; et toi, mon âme, quelle douleur sera digne de toi et de ta perte? Pleure, pécheur, c'est là ton seul allégement. Je laisserai les festins et les gracieuses compagnies de la jeunesse; je laisserai la gloire de l'éloquence, l'orgueil du rang, les plaisirs, les richesses; je laisserai la lumière du jour et les astres, brillante couronne de la terre; je laisserai tout à mes successeurs, et la tête enveloppée de bandelettes, cadavre glacé, je serai étendu sur un lit, donnant à la douleur la consolation de pleurer, et emportant quelques éloges et quelques regrets qui ne dureront pas longtemps; ensuite une pierre funèbre et le travail éternel de la destruction. Mais ce n'est pas là ce dont s'inquiète mon âme; et je ne tremble que de la justice de Dieu. Où fuir, malheureux, où fuir ma propre perversité? Me cacherai-je dans les abîmes de la terre ou dans les nues? Que n'est-il quelque part, pour m'y réfugier, un lieu impénétrable au vice, comme il en est, dit-on, à l'abri des bêtes féroces et des contagions? Un homme, en prenant la route de terre, évite la tempête; le bouclier repousse la lance; le toit d'une maison défend contre la froidure. Mais le vice nous environne, et est partout avec nous, hôte inévitable. Elie est monté au ciel sur un char de feu, Moïse a survécu aux ordres d'un tyran meurtrier, Daniel a échappé aux lions, et les enfants à la fournaise; mais comment échapper au vice? Sauve-moi dans tes bras, ô Christ, ô mon roi! »

Ailleurs, le poète s'adresse tantôt à son Dieu, tantôt à son âme, et dans l'uniformité de sa mélancolie, la variété de ses expressions est inépuisable.

« Tu as une tâche, ô mon âme, une grande tâche, si tu le veux. Examine qui tu es, où tu vas, d'où tu sors, et où tu dois t'arrêter. Regarde si ta vie présente est la vie, et s'il n'y a pas quelque chose de mieux. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme: épure ta vie, et, par la pensée, vois Dieu et les secrets de Dieu,

et ce qui était avant l'univers, et ce que l'univers est pour toi, et d'où il est sorti, et ce qu'il deviendra. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme ; épure ta vie, cherche comment Dieu gouverne et fait mouvoir le monde, pourquoi certaines choses sont immuables et d'autres changeantes, et nous surtout plus mobiles que le reste. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme, regarde vers Dieu seul, sache pourquoi ce qui était naguère ma gloire est maintenant mon ignominie ; quel est mon lien avec le corps, et quel sera le terme de ma vie ; enseigne-moi ces choses, et tu fixeras mon errante pensée. Tu as une œuvre à faire, ô mon âme, ne te laisse pas vaincre par la douleur. »

Mais le poète s'exhortait vainement lui-même. Quelquefois il paraît succomber sous le poids de sa douleur, lorsqu'à ce fond mélancolique de la vie humaine il joint encore le tourment des souvenirs et les transes de sa foi. Rarement une âme que la religion soutient, mais sur l'abîme, éprouva plus amère tristesse. Dans un dialogue intérieur plein de ce découragement qui touche au désespoir, mais n'y tombera pas, il se dépeint errant, infirme, sans patrie, sans l'avenir d'un tombeau assuré, et, à force de malheur, indifférent à tout, hormis à Dieu, sa terreur et son espérance. A cette tristesse profonde, à cette maladie de l'âme, on voudrait quelque repos et le mélange de quelques pensées plus douces. Le beau génie de la Grèce semble s'obscurcir ; un nuage a voilé sa lumière, mais c'est un des progrès moraux que le Christianisme apportait au monde, un progrès de douleur sur soi et de charité pour les autres. Le cœur de l'homme a plus gagné dans ce travail que son imagination n'a perdu ; Grégoire de Nazianze en est la preuve. L'orateur si brillant, si paré, a fait place au rêveur mélancolique ; mais qui n'aimerait mieux que ses discours quelques-uns des soupirs vrais exhalés dans ses vers. (*M. Villemain*, *Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

Synésius.

Ce spiritualisme qui remplaçait la mythologie, et dont Grégoire de Nazianze offrit de si beaux modèles dans ses vers, ne se montre pas avec un éclat moins original, dans les hymnes de Synésius, évêque de Ptolémaïs et contemporain de Chrysostôme. Ses ouvrages sont un monument curieux de la civilisation qui régnait encore au IVe siècle dans le Cyrénaïque, contrée de l'Afrique méridionale, anciennement colonisée par les Spartiates, quelque temps rivale de Carthage, tombée dans la suite sous la domination des Ptolémées d'Egypte, et léguée par l'un d'eux en héritage aux Romains, qui d'abord la déclarèrent libre, et ne tardèrent pas à la soumettre au préteur de l'île de Crète.

C'est là que naquit Synésius, vers le milieu du quatrième siècle, d'une famille également distinguée par son opulence et par l'antiquité de son origine, qu'elle faisait remonter jusqu'aux Héraclides. Il fut élevé dans sa patrie, vit ses études couronnées par de brillants succès, jouit bientôt d'une certaine réputation philosophique, obtint de nombreux suffrages par son habileté dans l'art de la parole, et ne se signala pas moins par ses connaissances en géométrie, en arithmétique et en astronomie. Le désir de s'avancer dans la science de la philosophie et des mathémathiques le conduisit à Alexandrie, où il s'inscrivit parmi les disciples de la célèbre et malheureuse Hypathie, à laquelle il voua une affection et une admiration qui ne se démentirent jamais; car on le voit, assis sur le siége épiscopal, entretenir un commerce de lettres avec la philosophe, et se plaire à l'appeler sa sœur, sa mère, sa maîtresse en philosophie, sa bienfaitrice, et, dans la transe des calamités qui affligent sa patrie, la compter avec la vertu comme un asile assuré.

Après avoir vu Alexandrie et entendu Hypathie, il voulut voir Athènes et fréquenter ses écoles, moins, dit-il, par le désir de se perfectionner dans l'éloquence et la philosophie, que par celui de constater par lui-même la décadence de cette ca-

pitale si renommée des belles-lettres et des beaux-arts, et d'acquérir le droit de ne plus considérer comme des demi-dieux ceux qui avaient été visiter le Lycée et l'Académie.

De retour à Cyrène, Synésius charma ses loisirs par les contemplations de la philosophie et par la culture des lettres, dédaignant le pouvoir, parce que l'état des affaires n'admettait pas un philosophe pour administrateur. Il ne voulut pas entrer dans la carrière de l'ambition, qui s'ouvrait large et profonde devant lui; il ne songea qu'à s'arranger une vie douce, agréable et tranquille, telle que peut la rêver un philosophe qui veut jouir de lui-même. Il fêtait ses amis, embellissait ses domaines, partageait son temps entre l'étude, la chasse et la culture de ses jardins : « Je ne fais pas mon métier de l'art oratoire, disait-il, mais il est deux arts auxquels je me suis toujours appliqué, celui de cultiver les arbres et celui de dresser des chiens pour la chasse des bêtes les plus terribles; mes doigts se fatiguent moins à manier la plume qu'à manier les bêches et les dards. »

Synésius ne sortit de sa délicieuse retraite que pour répondre à l'appel de Cyrène et de toute la Pentapole, qui, ravagées par tous les fléaux réunis, le mirent à la tête de la députation qu'ils envoyaient vers l'empereur Arcadius, afin d'obtenir des soulagements et des secours. Il prit occasion du discours qu'il était chargé d'adresser au prince, pour lui faire entendre des vérités hardies sur les devoirs de la souveraine puissance et sur les dangers qui menaçaient l'empire. Sa généreuse franchise ne déplut pas au prince; Arcadius ne profita pas de ses sages conseils, mais du moins il lui accorda l'objet de sa députation.

Synésius quitta Constantinople en 400, et, suivant certaines apparences, fit un second voyage à Alexandrie, où il demeura plusieurs années, et reçut en 403, de la main de Théophile, patriarche de ce siége, l'épouse si chérie dont il eut trois enfants. Il s'occupait avec ardeur de leur première éducation, lorsque des incursions de plusieurs nations barbares le chassèrent de ses domaines et l'obligèrent à errer longtemps sans pouvoir trouver un asile. Cette épreuve n'était pour lui que le

prélude d'une autre épreuve plus douloureuse à son cœur. L'Eglise de Ptolémaïs, qui venait de perdre son évêque, fit choix, pour le remplacer, du philosophe qui avait été le protecteur de la Cyrénaïque ? Synésius n'avait pas encore reçu le baptême; cette considération ne fut pas un obstacle, et le peuple et le clergé, appuyés du patriarche Théophile, insistèrent. Synésius se défendait en alléguant trois motifs. Il ne voulait pas, disait-il, renoncer à ses goûts et à sa vie de loisirs; il ne voulait pas renoncer à ses opinions particulières sur la création des âmes, qu'il supposait antérieure à celle des corps; sur le monde, qu'il croyait impérissable; sur la résurrection des morts, qu'il interprétait à sa manière; mais surtout il déclarait qu'il n'aurait jamais le courage de faire à la discipline, qui obligeait les évêques à la continence, le sacrifice des nœuds chéris qui l'unissaient à la mère de ses enfants. On ne voit pas dans l'histoire comment ces difficultés reçurent leur solution, d'où il faut conclure qu'il n'y a pas eu d'exception pour lui à la règle générale, et que la foi et la discipline de l'Eglise ont prévalu, comme elles ne pouvaient manquer de prévaloir.

Après avoir reçu l'ordination, en l'année 410, il se tint pendant sept mois dans la retraite, sans prendre l'administration de son diocèse, étudiant encore sa vocation, songeant à prendre la fuite, et suppliant Dieu de le soustraire par la mort à la charge de l'épiscopat. Il sortit enfin de sa solitude plein de l'esprit de Dieu, et, sans renoncer à la culture des arts et de la poésie, alliant la douce amabilité de son caractère à la majesté de l'épiscopat, il entra résolument d'un pas ferme et le cœur dégagé dans la nouvelle carrière qu'on venait de lui ouvrir. On le voit, dès la première année de son épiscopat, recevoir de son patriarche et accomplir dans les diocèses voisins des missions délicates et difficiles, s'occuper avec zèle de l'instruction de son peuple, travailler sans hésitation ni faiblesse à extirper dans la Ptolémaïde les dernières semences de l'Arianisme, chasser de son Eglise les Eunonniens, maintenir chez lui et autour de lui la vigueur de la discipline, avertir avec liberté, ensuite frapper avec courage de l'excommunication un barbare proconsul qui opprimait le peuple, le poursuivre devant l'em-

pereur, et puis, quand il est abattu, lui tendre une main généreuse pour le relever; on le voit ensuite continuer son rôle de protecteur de la patrie en se retournant contre les Barbares qui viennent ravager et piller la province, et, peu d'années après, mettre le siége devant Ptolémaïs. A chaque incursion, c'est l'intrépide et infatigable pontife qui arme les habitants, donne les ordres et distribue les postes, et, quand le cercle des assiégeants s'est resserré autour de la ville épiscopale, c'est encore lui qui soutient et anime le courage de ses concitoyens, lui qui sollicite les secours, fait fabriquer les armes; il passe la nuit sur les remparts, il agit comme s'il était mis en place pour combattre et non pas pour prier; il se souvient qu'il descend des Lacédémoniens, et à l'exemple de Léonidas, dit-il, il combat comme devant mourir, et il ne mourra pas. Il sauva la ville et il ne mourut pas en effet pendant ce siége; mais dès lors l'histoire couvre sa vie d'une obscurité complète, et l'on ne sait plus rien de lui jusqu'à l'époque de sa mort, qu'on place vers l'an 430, par la raison que son frère Evoptius, qui lui succéda, assistait en 431 au concile d'Ephèse, en qualité d'évêque de Ptolémaïs.

Nous avons de Synésius des *Hymnes* qui sont comme le fleuron de sa couronne littéraire.

Souvent, dit M. Villemain, il célébrait, dans des vers pleins d'élégance et d'harmonie, les mystères de la foi chrétienne, la grandeur de Dieu, son ineffable puissance, la rédemption des âmes, la fin des sacrifices sanglants, et le commencement d'une loi plus douce pour l'univers.

Telles sont les idées qui remplissent les chants du poète philosophe et chrétien. On sent le disciple de Platon et l'imitateur des anciens poètes de la Grèce; mais cette couleur de métaphysique religieuse, qui est la poésie de la pensée, donne à ses accents un charme d'originalité, sans lequel il n'y a point de génie. L'évêque grec du IVe siècle ressemble quelquefois dans ses chants à quelques-uns de ces métaphysiciens rêveurs et poètes, que la liberté religieuse a fait naître dans l'Allemagne moderne. Ce rapprochement ne doit pas étonner. Le rapport des situations morales fait disparaître la distance des

siècles. La satiété et le besoin de croyance, l'affaiblissement d'un ancien culte, l'enthousiasme solitaire susbtitué aux engagements d'une croyance vieillie, et bientôt insuffisant comme elle; enfin, l'adoption d'une foi nouvelle, où l'esprit, ébloui par la fatigue, croit souvent retrouver ses propres idées, et se fixe dans une règle qu'il transforme à sa manière; tel est le travail intérieur, la révolution morale, par laquelle ont passé plusieurs de ces écrivains allemands, tour à tour incrédules, déistes et catholiques.

L'imagination orientale qui, dans ses abstractions comme dans son enthousiasme, a plus d'un rapport avec la poésie des peuples du Nord, ajoute à la vérité de ce parallèle.

Mais écoutons quelques hymnes de l'évêque de Ptolémaïs, du philosophe chrétien et poète, qui mêle un souvenir de Platon aux dogmes du Christianisme.

« Viens à moi, lyre harmonieuse; après les chansons du vieillard de Théos, après les accents de la Lesbienne, redis sur un ton plus grave des vers qui ne célèbrent pas les jeunes filles au gracieux sourire, ni la beauté des jeunes époux. La pure inspiration de la divine sagesse me presse de plier les cordes de la lyre à de pieux cantiques; elle m'ordonne de fuir la douceur empoisonnée des terrestres amours. Qu'est-ce, en effet, que la force, la beauté, l'or, la réputation, les pompes des rois, au prix de la pensée de Dieu?

» Qu'un autre presse un coursier; qu'un autre sache tendre un arc; qu'un autre garde des monceaux d'or; qu'un autre se pare d'une chevelure tombant sur ses épaules; qu'un autre soit célèbre parmi les jeunes hommes et les jeunes filles pour la beauté de son visage! Pour moi, qu'il me soit donné de couler en paix une vie obscure, inconnue des autres mortels, mais connue de Dieu! Puisse venir à moi la sagesse, excellente compagne du jeune âge comme des vieux ans, et reine de la richesse! La sagesse supporte en riant la pauvreté. Que j'aie seulement assez pour n'avoir pas besoin de la chaumière du voisin, et pour que la nécessité ne me réduise pas à de tristes inquiétudes!

» Entends le chant de la cigale qui boit la rosée du matin. Regarde, les cordes de ma lyre ont retenti d'elles-mêmes. Une voix harmonieuse vole autour de moi. Que va donc enfanter en moi la divine parole. Celui qui est à soi-même son commencement, le conservateur et le père des êtres, sur les sommets du ciel, couronné d'une gloire immortelle, Dieu repose inébranlable....

» Arrête, lyre audacieuse, arrête, ne montre pas aux peuples ces mystères très-saints. Chante les choses d'ici-bas. Et que le silence couvre les merveilles d'en haut. Mais l'âme ne s'occupe plus que des mondes intellectuels; car c'est de là qu'est venu sans mélange le souffle de l'humaine pensée...

» Heureux qui, fuyant les cris de la matière et s'échappant d'ici-bas, monte vers Dieu d'une course rapide! Heureux qui, libre des travaux et des peines de la terre, s'élançant sur les routes de l'âme, a vu les profondeurs divines! C'est un grand effort de soulever son âme sur l'aile des célestes désirs. Soutiens cet effort par l'ardeur qui te porte aux choses intellectuelles. Le Père céleste se montrera de plus près à toi, te tendant la main. Un rayon précurseur brillera sur ta route, et t'ouvrira l'horison idéal, source de la beauté. Courage, ô mon âme! abreuve-toi dans les sources éternelles; monte par la prière vers le créateur, et ne tarde pas à quitter la terre. Bientôt, te mêlant au Père céleste, tu seras Dieu dans Dieu lui-même. »

Ce morceau n'est point irréprochable au point de vue de l'orthodoxie. Dans l'hymne au Christ, on pourrait reprendre encore; cependant la sévérité du dogme y est mieux conservée sous l'éclat des images poétiques.

« Chantons le fils de l'épouse que l'hymen ne fit jamais entrer dans la couche d'un mortel. Les conseils ineffables du Père ont décrété la naissance du Christ. Les flancs augustes d'une vierge ont donné le jour, sous la forme d'un homme, au messager divin qui a communiqué aux mortels la source de la lumière. Ta naissance ineffable, aimable enfant, a précédé l'origine des siècles; tu es la source de la lumière, le rayon qui brille avec

le Père; et, dissipant les ténèbres épaisses qui enveloppent la matière, tu illumines les âmes saintes. C'est toi qui as créé le monde, qui as arrondi l'orbe immense des astres étincelants; c'est toi qui as affermi le centre de la terre, ô généreux Sauveur des hommes. Pour toi s'élance dans sa carrière ce soleil, source inextinguible du jour; pour toi le croissant du flambeau des nuits dissipe les tristes ténèbres, pour toi germent les semences, pour toi paissent les troupeaux. De ta fécondité puissante tu fais jaillir la splendeur, source de vie qui fertilise tout l'univers; c'est de ton sein qu'ont été produites la lumière, l'intelligence et l'âme. Jette sur ta fille un regard de pitié; des membres mortels la retiennent captive dans l'espace borné de la matière et de la vie. Mets à l'abri des atteintes des maladies nos membres sains et vigoureux. Donne à nos paroles le don de la persuasion, donne la gloire à nos œuvres, et que nous ne dégénérions pas de l'antique splendeur de Cyrène et de Sparte. Qu'exempte de douleurs, mon âme coule des jours tranquilles, des jours sereins; que ses regards soient sans cesse fixés sur ta splendeur céleste, pour que, libre enfin de la matière, je hâte mes pas assurés, sans regarder en arrière, fuyant les inquiétudes de cette terre pour aller me plonger dans la source de l'âme. Telle est la vie que te demande ton poète, une vie pure; daigne la lui accorder. En élevant vers toi mes hymnes, en célébrant l'Esprit assis sur le même trône entre la racine et le germe, en redisant enfin la puissance du Père, je charme, par ces hymnes que je t'adresse, les nobles pensées de mon âme! Salut, ô source du Fils! Salut, ô ressemblance du Père! Salut, ô demeure du Fils! Salut, ô type du Père! Salut, ô puissance du Fils! Salut, ô beauté du Père! Salut encore, souffle pur, centre du Fils et du Père! O Christ, fais descendre sur moi cet Esprit, fais-le descendre avec le Père; qu'il rafraîchisse les ailes de mon âme et me comble de présents divins! » (*M. Vuillemain.*)

Le poète moderne, dont les idées religieuses et les formes poétiques nous semblent se rapprocher le plus de celles de Synésius, est M. de Lamartine qui, dans plusieurs passages de ses *Harmonies religieuses*, semble avoir imité l'évêque de Ptolémaïde et le disciple d'Hypathie.

Voici comment Synésius débute par son hymne du matin :

Déjà la vigilante Aurore
Annonce le lever du jour,
Mon âme se réveille encore
Pleine d'espérance et d'amour.
Chante donc un hymne, ô mon âme!
Un hymne à Dieu qui de sa flamme
Couronna tant d'astres divers,
Qui des cieux règle la cadence,
Et des mondes conduit la danse
Autour de ce grand univers!

Dans une de ses *Harmonies*, qui est aussi un hymne du matin, M. de Lamartine décrit toutes les magnificences de la nature, qui semblent se renouveler dans l'éclat naissant d'un beau jour; il s'écrie :

Encore un hymne, ô ma lyre!
Un hymne pour le Seigneur,
Un hymne dans mon délire,
Un hymne dans mon bonheur!

Synésius décrit ensuite les merveilles de la création, et rappelle les chants d'amour des esprits célestes, lorsque la création, vierge encore, apparut à son premier matin.

L'éther s'étendit comme un voile
Sur le sein palpitant d'Hyla,
Le feu brillant comme une étoile
Dans la nuit sombre étincela.
L'eau descendit dans les vallées,
Et de forêts échevelées
La terre frissonnante encor
Couvrit ses épaules robustes,
Se fit des ceintures d'arbustes,
Et prit une couronne d'or.

Cette couronne de lumière
Lui fut offerte à son réveil
Devant le trône de son père
Par son jeune époux, le soleil.

Les sujets traités par Synésius dans ses *Odes*, sont à peu près les mêmes que ceux des *Hymnes* de saint Grégoire de Nazianze,

et l'on peut justement les comparer et les opposer l'un à l'autre, parce que saint Grégoire semble avoir pris à tâche de réfuter dans ses poésies cette espèce de gnose philosophique dont Synésius a été l'un des plus éloquents coryphées. On peut dire qu'il y a entre ces deux poètes une différence égale à celle qui existe dans les œuvres spirituelles de saint François de Sales, par exemple, et celles de Mme Guyon; d'un côté est l'autorité, la règle, la discipline, rendues aimables par la charité la plus persuasive et la plus douce; de l'autre, les ardeurs d'une imagination pieuse, sans doute, mais exaltée par des systèmes. Les idées poétiques de Synésius et les sentiments mystiques de Mme Guyon, pris au sérieux et poussés à leur dernière conséquence, conduisent au panthéisme, tandis qu'avec saint Grégoire de Nazianze et saint François de Sales, on est toujours sûr d'être protégé et retenu par l'orthodoxie la plus inviolable et toute l'autorité de la foi. (*M. Constant*, *Dictionnaire de littérature chrétienne.*

Saint Ephrem.

Les gnostiques, et spécialement Bardesane et Harmonicus, ayant composé des hymnes que beaucoup de fidèles chantaient, les croyant bons et purs, saint Ephrem en fit cinquante-deux sur les mêmes airs, dans des sentiments orthodoxes. Ses chants de mort, destinés principalement aux funérailles des moines, sont encore plus riches de poésie. Il y loue leurs vertus en les proposant pour modèles et en enviant leur sort, parce que

« Ils n'entendent plus de gémissements, mais la parole de Dieu, la consolation de la douleur, le gage d'une grande espérance; ils ne sont pas morts, ils reposent dans le Christ. »

Il dit à l'occasion de la mort d'un enfant :

« Combien est acerbe la douleur d'une mère qui perd son enfant! Combien est dure la séparation de la mère d'avec le fils! Toi, Seigneur, qui recueilles les exilés dans ta maison paternelle, tu prendras soin des orphelins.

» Le jour où mourut un fils ouvrit une plaie profonde dans l'âme de ses parents; il leur enleva et brisa le bâton de leur vieillesse. O Seigneur, que ta charité les soutienne?

» La mort a ravi à la mère son fils unique : elle lui a coupé son bras droit ; elle a brisé tous ses membres. O mon Dieu ! rends à cette mère son antique vigueur !

» La mort a séparé la mère de son premier-né ; cette mère reste malheureuse et désolée. O mon Dieu ! regarde-la dans son abandon, console sa douleur.

» La mort a arraché l'enfant du sein de sa mère, et la pauvre mère inconsolable en pleure la perte O mon Dieu ! fais qu'elle revoie son enfant dans le ciel !

» Heureux enfants, qui jouissez de la béatitude dans le ciel ! Infortunés vieillards, que la mort a laissés au milieu des afflictions de cette vie ! Toute une famille en proie à la désolation invoque, ô mon Dieu ! tes secours. »

Dans tous ses chants, la pensée d'une vie nouvelle console des douleurs présentes et de la perte d'une existence fugitive ; sentiment qui seul distingue l'affliction païenne de la tristesse du chrétien, les angoisses du désespoir du sourire de la confiance. (*César Cantu, Histoire universelle.*)

POÈTES LATINS.

Sous l'influence du Christianisme, la poésie latine chrétienne se développa de la même manière que la poésie grecque. Les premiers écrivains ecclésiastiques sentirent le besoin de réconcilier les arts avec les idées nouvelles et de donner au peuple récemment converti un moyen de satisfaire cet amour du beau que Dieu a mis en nous, et qui doit trouver son aliment naturel dans la contemplation même de la vérité.

Prudence.

Prudence, au quatrième siècle, aborda le nouveau genre avec assez de bonheur.

Aurélius Prudentius Clémens était né en 348, à Calagurris, aujourd'hui Calahorra, ou bien à Cæsar-Augusta, maintenant Sarragosse. Il nous dit lui-même que, dans sa jeunesse, il fréquenta le barreau, qu'ensuite il fut successivement préfet

de deux villes qu'il ne nomme pas, et qu'enfin il obtint un grade militaire auprès de la personne de l'empereur. Ces détails sont assez peu clairs, mais ils renferment tout ce que nous savons de la vie de Prudence. A cinquante-sept ans la ferveur religieuse lui fit quitter le monde. Ce fut alors qu'il composa ses ouvrages en vers, dont la plupart sont du genre lyrique, et destinés à être chantés dans les réunions des fidèles. Quelques-uns sont didactiques, et ont pour objet les vérités de la religion. Parlons d'abord de ces derniers.

Le poème intitulé *Apothéose* est dirigé contre les Patripassiens et contre les Sabelliens, contre quelques autres hérétiques, puis contre les Juifs. Il y a çà et là des pages éloquentes, comme celles qui commencent par ces mots :

« Tu blasphèmes le Seigneur Christ, ô nation ingrate. »

Blasphemas Dominum, gens ingratissima, Christum

On y rencontre fréquemment la noble énergie que présentent les vers suivants :

« Déjà pleurent les muets oracles de Cumes, et, dans les Syrtes Libyennes, Ammon ne rend plus d'oracles. Le capitole romain pleure aussi de ce que les sénateurs reconnaissent la divinité du Christ, et de ce que les temples ont été abattus par ordre des consuls. Déjà la pourpre d'un prince descendant d'Enée s'incline suppliante au seuil des temples du Christ, et le souverain dominateur vénère l'étendard de la croix. »

Mortua jam mutæ lugent oracula Cumæ,
Nec responsa refert Libycis in Syrtibus Ammon.
Ipsa suis Christum Capitolia Romula mœrent
Principibus lucere Deum, destructaque templa
Imperio cecidisse ducum. Jam purpura supplex
Sternitur Æneadæ rectoris ad atria Christi,
Vexillumque crucis summus dominator adorat.

On peut regarder comme la suite de l'*Apothéose* le poème de l'*Hamartigénie*, ou de l'origine du péché. L'auteur y réfute les Marcionites et les Manichéens, qui admettaient un mauvais génie, pour expliquer la présence du mal sur la terre.

La *Psychomachie* décrit la lutte du bien et du mal dans le cœur de l'homme.

Les deux *Livres contre Symmaque* sont aussi une sorte de poème didactique, en ce sens que le poète y démontre la vérité du Christianisme, tout en invectivant contre Symmaque, qui, au nom du sénat, demandait le rétablissement de l'autel de la victoire, abattu par Constantin, et relevé par Julien, pour disparaître encore à la voix de Gratien. C'est une raillerie assez fine de l'histoire scandaleuse des dieux mythologiques et de l'idée superstitieuse qui attachait le destin de Rome à la conservation du paganisme. L'apologiste est noble et élevé, quand il montre les grandes familles romaines inclinant leurs faisceaux devant le Christ, quand il représente le peuple courant en foule à la basilique Latérane, pour en revenir le signe de la croix imprimé sur le front.

« Alors, on voit les Pères conscrits, ces brillantes lumières du monde, se livrer à des transports de joie; ce conseil de vieux Catons tressaillir, en revêtant le manteau de la piété plus éclatant que la toge romaine, et en déposant les enseignes pontificales. Bientôt, à l'exception de quelques-uns de leurs membres restés sur la roche Tarpéïenne, se précipitent dans les temples purs des Nazaréens et aux fontaines Apostoliques, la curie d'Evandre, la famille des Annius, et la noble descendance des Probus. C'est, dit-on, le généreux Anicius, qui, le premier, a augmenté de la sorte la gloire de Rome; voilà comment se glorifie l'auguste cité. L'héritier du nom et de la race des Olibrius, lui qui est inscrit dans les fastes et revêtu de la radieuse palmée, se montre jaloux de déposer aux portes du temple d'un martyr les faisceaux de Brutus, puis d'abaisser devant Jésus la hache d'Ausonie. La foi vive et prompte des Paulinus et des Bassus les a livrés subitement au Christ, pour ennoblir aux yeux des siècles futurs les nobles enfants de la *gens* patricienne, Dirai-je les Gracques amis du peuple, lesquels, appuyés sur le droit de l'autorité, et les plus élevés des sénateurs, ont fait briser les images des dieux, puis, avec leurs licteurs, se sont voués au service du Crucifié tout-puissant? Je pourrais compter

six cents mais
et sorties du
« Regardez
de la républ
perdus dans
pour conser
dans leurs
qui brille
« Jetez
a-t-il la qu
couverts d
hauts étages
le sale pav
dispense
le tombeau
repose
en troupes
avec le signe
encore, ô Christ
tes lois; qu'elle
les plus nobles
même des cieux.

ire
et la
esius.
era au-
honore.

A la suite de
admettant la présen
génius. Poète, et
délibéra sur la qu
mise aux dé

se le sang de
n double holo-
aux martyrs.
funéraires des rois
as, poussière maintenant
st ces peuples domptés.
rist, parce qu'elles furent em-
martyr; d'autres, parce qu'elles
même cinq victimes.
, amie du Christ, tu viendras, la tête

bien se garder d'élever au rang des preuves historiques. Ces observations toutefois n'infirment en rien ce que nous avons dit des beautés littéraires.

Les poèmes lyriques de Prudence forment deux collections; l'une contient douze hymnes pour les différentes parties du jour, et pour certaines solennités; l'autre renferme quatorze hymnes en l'honneur d'autant de martyrs. Les hymnes de Prudence ne ressemblent point à celles que divers auteurs ont composées pour les églises. Celles ci ne renferment d'ordinaire qu'une réflexion utile, un affectueux et tendre sentiment sur les mystères et sur les saints; bornées à quelques strophes, et renfermées en quelques petits vers, elles ne donnent pas plus l'idée du personnage que du mystère. Nous devons les admirer comme des chefs-d'œuvre de concision et de brièveté; mais il nous est permis de préférer les hymnes de Prudence, comme plus capables d'intéresser, d'instruire et de toucher. Ses hymnes à lui ne sont qu'une explication d'un mystère ou d'une cérémonie, un attachant tableau des travaux d'un apôtre, des tourments d'un martyr, du sacrifice qu'une vierge chrétienne faisait de sa vie à son devoir; mais elles avaient, ces hymnes, une étendue qui promettait au lecteur et des leçons et du plaisir. L'hymne de Prudence nous rappelle l'hymne antique, avec ses formes larges et ses récits détaillés. Seulement, il y a ici de plus que là un charme de vérité et de grandeur que ne pouvaient avoir ni les chants d'Homère, ni ceux de Callimaque. Lisez, par exemple, le martyre de saint Romanus, drame véritable, qui n'a pas moins de onze cent quarante vers. Toute la manière de Prudence s'y trouve en relief; c'est la narration, c'est le dialogue, c'est le discours, c'est la prière, et combien cela diffère de tant de maigres conceptions destinées au même usage! Nous traduirons l'hymne IVe des *Couronnes*, et l'on pourra mieux alors, même à travers le voile d'une traduction, juger le poète chrétien.

HYMNE

EN L'HONNEUR DES XVIII MARTYRS DE CÉSAR-AUGUSTA.

« Notre peuple conserve, renfermées dans une même tombe, les cendres de dix-huit martyrs. Nous appelons César Augusta la ville qui possède un si riche trésor.

« La cité remplie de ces nobles anges n'appréhende pas la ruine d'un monde caduc, elle qui porte dans son sein tant de présents qu'elle offrira tous à la fois au Christ.

« Lorsque Dieu, agitant sa droite flamboyante, et assis sur des nuages embrasés, viendra peser dans sa juste balance toutes les nations ;

« Alors, chaque cité, levant la tête, se hâtera, de chaque partie du vaste globe, d'aller au devant du Christ, et, dans des corbeilles, lui offrira de précieux dons.

« Carthage l'Africaine présentera tes ossements, ô Cyprianus, docteur à la bouche éloquente ! Cordoue donnera Acisclus et Zoellus, puis trois couronnes de martyrs.

« Toi, ô Tarragone, mère de pieux enfants, tu apporteras au Christ un diadème étincelant de trois pierres précieuses, un diadème dont te couronna Fructuosus ;

« Fructuosus, car c'est le nom de la plus brillante des pierreries enlacées à ce diadème ; près d'elle brillent aussi deux *gemmes* qui resplendissent l'une et l'autre d'un éclat pareil.

« L'humble Gérunda, riche de saints ossements, présentera la gloire de Félix ; notre Calagurris apportera les deux héros que nous vénérons.

« Barcinon (Barcelone) viendra, s'appuyant sur l'illustre Cucuphatès ; Narbo (Narbonne) arrivera, belle de son Paul, et la puissante Arélas (Arles) s'enorgueillera de toi, Saint Génésius.

« La cité (Mérida), reine des villes de Lusitanie, portera au-devant du Christ les cendres de la jeune vierge qu'elle honore, et les déposera sur l'autel même.

« Complut (Alcala de Kénarès) apportera joyeuse le sang de Justus que Pastor accompagne ; elle offrira un double holocauste, un double présent, les corps de ces deux martyrs.

« Tingis, qui possède les monuments funéraires des rois Massyliens, présentera son Cassianus, poussière maintenant et qui jadis asservit au joug du Christ ces peuples domptés.

« Quelques cités plairont au Christ, parce qu'elles furent embellies d'abord du sang d'un martyr ; d'autres, parce qu'elles compteront deux, trois et même cinq victimes.

« Toi, César Augusta, amie du Christ, tu viendras, la tête

couronnée de pacifiques oliviers, tu viendras, amenant tes dix-huit martyrs.

« Tu es, de tant de cités, celle qui a préparé au Seigneur les saints les plus nombreux ; c'est toi aussi, pieuse cité, qui jouiras du plus insigne honneur.

« A peine si la populeuse capitale du peuple Carthaginois, à peine si Rome elle-même, cette maîtresse des peuples, peuvent te surpasser en ceci, ô toi, notre gloire!

« Le sang des martyrs immolés a chassé de toutes tes portes la race envieuse des démons, et, purifiant la ville, a éloigné les sombres ténèbres.

« Nulle appréhension maintenant des ombres horribles, car la dangereuse peste a fui loin de notre peuple; le Christ réside dans toutes les places, le Christ est partout.

« Vous croiriez qu'elle a été destinée à enfanter de glorieux martyrs, cette ville pieuse, d'où s'élève aux cieux une rayonnante armée de saints triomphants.

« C'est là que tu naquis, ô martyr Vincentius; c'est là que le clergé, là que les deux pontifes Valérius remportèrent une si noble victoire.

« Toutes les fois que, par d'affreux orages, l'antique ennemi vint épouvanter le monde en émoi, cette ville fut la principale victime de sa colère et de sa fureur.

« Mais cette fureur ne s'apaisa pas sans que n'eût éclaté la gloire de quelqu'un des nôtres, sans que n'eût coulé quelque noble sang. Toujours le nombre des martyrs s'accrut à chaque tempête.

« Toi, Vincentius, qui devais être martyrisé ailleurs que dans ta patrie, ne montras-tu pas ici, par une légère effusion de ton sang, quels supplices tu serais capable de souffrir, quand le trépas viendrait?

« Le jour où tu mourus, tes concitoyens l'honorent comme si le sol de la patrie avait tes ossements, comme si une tombe y protégeait les cendres du bienheureux martyr.

« Il est à nous, quoique sa tombe victorieuse se trouve dans une cité étrangère, près de l'antique Sagonte.

« Il est à nous; c'est dans notre palestre que, jeune encore,

il se vit façonné à la vertu, qu'il fut oint de l'huile de la foi, et qu'il apprit à dompter l'horrible ennemi.

« Il savait que, dans cette ville, dix-huit martyrs obtinrent la palme triomphale. Animé par la pensée des victoires de sa patrie, il ambitionna les mêmes honneurs.

« C'est ici, ô Encratis, ici que reposent tes ossements, et que respire le souvenir de ces vertus par lesquelles, vierge courageuse, tu couvris de honte l'esprit d'un monde méchant.

« Jamais il n'était arrivé qu'un martyr, tenant à conserver la vie, restât sur notre terre; toi seule, survivant à ton propre trépas, tu vis encore dans notre monde caduc.

« Tu vis, et tu racontes ton supplice, tu regardes les débris de ta chair meurtrie, tu dis combien sont profonds les sillons de tes affreuses blessures.

« Un bourreau cruel a déchiré tes flancs; le sang ruisselle, tes membres sont en lambeaux; tes mamelles coupées et ta poitrine béante laissent voir jusqu'à ton cœur.

« Il y aurait eu bien moins de gloire à endurer la mort, mort qui, mettant fin aux atroces douleurs, apporte aux membres un repos hâtif et un sommeil tranquille.

« Tes blessures cruelles furent longtemps ouvertes, longtemps la douleur put dévorer tes veines, pendant qu'une humeur corrompue allait minant ton corps.

« Quoique le glaive jaloux du bourreau t'ait refusé le trépas, cependant, ô vierge, tu remportes la couronne du martyre, aussi bien que si tu avais eu la tête tranchée.

« Nous avons vu, jetée à terre, une partie de son foie, que le fer était allé chercher dans les profondeurs de son corps, et, toujours vivante, elle avait déjà quelque chose d'elle-même que la pâle mort consumait.

« Le Christ a donné ce nouvel ornement à notre César-Augusta, et a voulu qu'elle fût la patrie d'une martyre qui vit éternellement.

« Donc, ô cité, consacrée par dix-huit martyrs, toi qui es riche d'Optatus et de Lupercus, poursuis, dans tes hymnes l'éloge du sénat que tu t'es formé à toi-même.

« Chante Successus, chante Martialis, chante la mort

d'Urbanus, fais retentir les noms de Julia et de Quintilianus.

« Chante en chœur Publius; dis quel fut le triomphe de Fronton, ce qu'endura le pieux Félix, ce que souffrit l'intrépide Cœcilianus.

« Dis les combats sanglants d'Evotius, dis ceux encore de Primitivus, célèbre les triomphes d'Apodémus.

« Il reste à chanter, après cela, quatre noms, que refuse le vers, et que nos pères appelaient, dit-on, les Saturnins.

« Mais le poète qui aime ces noms dignes d'être écrits en lettres d'or, s'inquiète peu des lois du vers, et l'attention à parler des saints n'est jamais ni vicieuse, ni inhabile.

« C'est assez d'art et d'élégance que de dire en quels caractères ces noms ont été écrits par le Christ, dans le livre céleste qui s'ouvrira, quand le temps sera venu.

« Alors, un ange prononcera devant le Père et le Fils les noms de ces dix-huit martyrs, qui ont la tutelle de cette cité, parce que leurs sépulcres s'y trouvent.

« Alors, seront ajoutés au nombre ancien et la jeune vierge qui survécut à son martyre, et Vincentius, dont cette ville fut la patrie comme aussi la source de la gloire qu'il s'est acquise.

« Alors, — car il ne faut pas les passer sous silence, — alors seront ajoutés encore Caïus et Crémentius, qui, dans une seconde lutte, obtinrent l'honneur d'un triomphe non sanglant.

« Tous deux, confessant le Seigneur, tinrent ferme devant la rage des persécuteurs; tous deux goûtèrent quelques gouttes de la coupe du martyre.

« Placée au pied de l'autel éternel, cette sainte cohorte, que garde la cité, la cité mère des nobles martyrs, demande pardon pour nos fautes.

« Ces tombes, couvertes d'inscriptions, et sous lesquelles repose notre espérance, oh! que je les arrose de pieuses larmes, pour que je brise enfin les liens de mes crimes.

« Noble cité, prosterne-toi tout entière avec moi devant les tombeaux de tes saints martyrs, et, lorsque ressusciteront leurs corps, tu les suivras tout entière aussi. »

Nous avons dit que Prudence comprit assez souvent la gran-

deur et la nouveauté de sa mission poétique. Plus d'une fois, quand on déposait aux catacombes le corps mutilé d'un martyr, des plaintes sublimes s'échappèrent de la bouche de cette Rome écrasée, mais non tuée sous la violence des coups terribles que lui portait l'ancienne. Quelquefois aussi c'étaient, non pas des gémissements, mais des accents d'allégresse que Rome martyre faisait entendre; elle chantait alors ses triomphes à venir. Du milieu du brasier qui rôtissait ses membres fumants comme l'encens sur les charbons de l'autel, l'archidiacre Laurent exprimait des espérances et des vœux qui étaient ceux de la nouvelle Jérusalem, et que notre chantre des *Couronnes*, qui vint, après la victoire, célébrer les héros victorieux, traduisait dans les vers suivants.

« O Christ, Dieu unique! ô splendeur! ô vertu du Père! ô Créateur de la terre et des cieux! ô l'auteur de ces remparts!

« Toi qui plaças le sceptre de Rome au sommet des choses humaines, et qui voulus que l'univers cédât à la toge et se soumît aux armes des Romains,

« Afin que tant de nations divisées de mœurs, de coutumes, de langage, d'esprit et de sacrifices, fussent réunies sous une loi unique;

« Voilà que le genre humain tout entier a passé sous l'empire de Rémus; l'unité remplace maintenant la dissemblance des usages et des croyances.

« Ainsi en avais-tu décidé, pour que l'univers fût enlacé dans une même chaîne, sous l'empire du nom chrétien.

« O Christ! fais donc, en faveur de tes Romains, fais qu'elle soit chrétienne cette ville, l'instrument et le centre de l'unité pour les autres villes qui t'invoquent.

« C'est en elle que les membres se réunissent dans un sens tout mystérieux. Le monde a subi la loi de douceur; que sa capitale superbe la subisse également.

« Qu'elle regarde les contrées les plus lointaines, se réunissant sous le joug de grâce; que Romulus devienne fidèle et que Numa s'abaisse devant la foi.

« Les successeurs des Catons supplient encore, en une hon-

teuse erreur, les dieux troyens, et, dans le secret sanctuaire de leurs foyers, ils vénèrent les pénates exilés de la Phrygie.

« Le sénat, — je rougis de rappeler tant de turpitudes de nos pères, — le sénat honore Janus aux deux visages ; il honore Sterculus, et célèbre les fêtes du dieu Saturne.

« O Christ! efface un tel déshonneur ; envoie ton Gabriel, afin que l'aveugle descendance d'Iule connaisse le vrai Dieu.

« Et déjà nous avons des gages assurés de cette espérance ; déjà règnent dans Rome les deux princes des Apôtres.

« L'un est le noble instrument de la vocation des Gentils; l'autre, assis sur la première chaire, est chargé d'ouvrir les portes de l'éternité.

« Loin donc, adultère Jupiter, souillé de l'inceste de ta sœur; laisse Rome en sa liberté, et fuis loin du peuple de Jésus-Christ.

« C'est Paul qui te chasse d'ici; c'est le sang de Pierre qui crie contre toi; le crime de Néron, que tu avais armé toi-même, te nuit maintenant.

« Je vois venir un prince, un prince serviteur de Dieu, lequel ne permettra pas que Rome soit esclave de ces sacrifices d'ignominie.

« Il fermera les temples; il en scellera les portes d'ivoire. Par son ordre, d'éternels verroux en défendront le seuil.

« Alors enfin, les marbres resplendiront, purs de tout sang, et les statues d'airain, maintenant images des dieux, seront alors debout, sans coupables hommages. »

Ainsi partagée entre l'attente d'un avenir plus fortuné et les terreurs de l'orage grondant à de fréquents intervalles, l'Eglise, dans l'empire et dans Rome en particulier, allait croissant toujours en force et en étendue, comme le remarque Prudence. Le diacre dont il célèbre la mort, fut martyrisé en l'année 260. Vers la fin de cette hymne, le poète qui vient de montrer quels progrès l'Evangile faisait dans la ville maîtresse du monde, s'écrie tout-à-coup :

« O trois et quatre fois, ô sept fois heureux le citoyen de Rome, qui te vénère de près, Laurentius, toi et le sépulcre où sont renfermés tes saints ossements!

« Il peut y fléchir le genou ; il peut y répandre des pleurs ; il peut s'y prosterner contre terre et t'adresser des supplications.

« Nous, que visite l'Ebre des Vascons, nous sommes séparés de ces lieux par de doubles Alpes, et retenus en-deçà des cimes Cottiennes, en deçà des neigeuses Pyrennées.

« A peine savons nous par ouï-dire combien Rome cache de saints ignorés, combien son heureux sol est riche en glorieux sépulcres. »

Le poète qui chantait ainsi avec amour des lieux à lui inconnus, le chrétien fervent qui désirait avec ardeur d'aller s'agenouiller près des tombes des martyrs qu'il célébrait sur sa lyre, prit donc un jour le bâton de pèlerin, et s'achemina vers la ville éternelle. Revenu enfin dans sa patrie, et plein des grands souvenirs de Rome, il disait à Valérianus, évêque de Saragosse, il disait, au commencement de l'hymne sur le martyre de saint Hyppolyte, l'une des plus belles qu'il ait écrites :

« Nous avons vu, ô Valérianus, digne pontife du Christ, nous avons vu dans la cité de Romulus, les innombrables tombeaux des saints. Tu me demandes quelles inscriptions sont gravées sur leurs sépulcres, quels sont les noms de tous ces bienheureux. — Il est difficile que je te le dise, tant l'impie fureur de Rome mit à mort de chrétiens, lorsqu'elle adorait les dieux troyens. Plusieurs tombeaux, à la vérité, portent écrits en petites lettres ou le nom du martyr, ou quelque épitaphe ; mais les autres, avec leurs marbres muets, indiquent seulement le nombre des martyrs qu'ils recouvrent. Ce qu'il y a là de corps entassés, on peut le savoir, mais on ne peut connaître aucun nom. »

Ceux des poèmes de Prudence, qui sont en vers élégiaques, se distinguent par la facilité de la versification ; telle est l'hymne en l'honneur de saint-Hyppolyte. Le supplice du bienheureux martyr est décrit en vers assez beaux. L'hymne IIIe des *Couronnes* atteint quelquefois à une grâce et à une élégance inspirées aussi par un beau sujet, car il s'agit d'une douce jeune

vierge espagnole, de la noble Eulalie qui, en l'année 303, mourut à l'âge de treize ans, pour la foi du Christ.

Que manque-t-il à ces strophes qui reproduisent le langage du proconsul, cherchant à détourner du martyre la jeune et courageuse Eulalie :

Te lacrymis labefacta domus
Prosequitur, generisque tui,
Ingemit anxia nobilitas,
Flore quod occidis in tenero,
Proxima dotibus et thalamis.

Non movet aurea pompa tori,
Non pietas veneranda senum,
Quos temeraria debilitas?
Ecce parata ministeria
Excruciabilis exitii.

Aut gladio feriere caput,
Aut laniabere membra feris,
Aut facibus data fumificis,
Flebiliterque ululanda tuis,
In cineres resoluta flues.

Et ces autres strophes où Prudence décrit le supplice de la victime innocente, ne sont-elles point assez belles?

Flamma crepans volat in faciem,
Perque comas vegetata, caput
Occupat, exuperatque apicem;
Virgo citum cupiens obitum,
Appetit et bibit ore rogum.

Emicat inde columba repens,
Martyris os nive candidior
Visa relinquere, et astra sequi.
Spiritus hic erat Eulaliæ
Lacteolus, celer, innocuus.

Il y a des sentiments élevés et tendres, des pensées nobles et gracieuses dans les hymnes pour les diverses parties du jour, et pour les grandes fêtes. Rien n'égale en suave fraîcheur quelques strophes qui se trouvent au milieu de l'hymne sur l'Epiphanie. Ces tendres enfants moissonnés comme de jeunes fleurs,

que flétrit un brûlant tourbillon, présentent la plus touchante des images. Quelle heureuse idée que celle de ces innocentes victimes qui jouent avec la couronne du martyre!

Salvete, flores martyrum
Quos lucis ipso in limine
Christi insecutor sustulit,
Ceu turbo nascentes rosas.

Vos prima Christi victima,
Grex immolatorum tener,
Aram ante ipsam simplices
Palma et corronis luditis.

Les stances qui suivent, et que l'Eglise a conservées dans ses offices, sont moins frappantes sans doute ; néanmoins le morceau tout entier mérite d'être traduit :

« Salut, fleurs des martyrs, vous que, sur le seuil même de la vie, le persécuteur du Christ enleva, comme un tourbillon moissonne des roses naissantes.

» Vous, premières victimes du Christ, tendre troupeau d'agneaux immolés, vous, au pied de l'autel, vous jouez dans votre aimable simplicité, avec vos palmes et vos couronnes.

» Qu'a servi un si noir forfait? Que revient-il à Hérode de son crime odieux? Seul, parmi tant de funérailles, le Christ se dérobe au trépas.

» Au milieu des flots de sang de ses compagnons d'âge, l'enfant de la Vierge a trompé seul ce fer qui devenait si fatal aux autres mères.

» Tel échappa jadis aux ordres insensés de l'impie Pharaon, celui qui était la figure du Christ, Moïse libérateur de ses concitoyens. »

Robert-Estienne, le grand Corneille, dans leur style déjà vieilli, et M. Scpinaud de Bois-Huguet, dans un style plus moderne et plus frais, ont traduit ces strophes de Prudence, mais ils n'ont pu égaler toute la grâce du modèle. Nous ne croyons pas que jamais il ait été mieux rendu que dans un Noël Poitevin.

L'auteur parle d'abord du soldat exécuteur des ordres sanguinaires d'Hérode :

Il frappe, il tue, il déchire
Sans merci
L'enfant qui vient de sourire
Contre lui.

Les deux strophes suivantes terminent dignement l'ode inconnue :

Qui parut inconsolable?
— Ce fut la belle Rachel.
De sa plainte lamentable
Retentit tout Israël.
Où sont-ils, ô mort cruelle,
Mes chers fils?
L'écho disait après elle :
Où sont-ils?

Pour vous, ô dames chrétiennes,
Ne pleurez pas vos enfants,
Car l'Eglise, en ses antiennes,
Dit de tous ces innocents
Qu'ils sont aux pieds des colonnes
D'un autel,
Se jouant de leurs couronnes
Dans le ciel.

On peut accorder à Prudence le titre de *premier poète chrétien*, pourvu qu'on n'attache pas à ce nom une trop grande importance. Notre poète n'était pas dépourvu de talent; il avait de l'instruction, et connaissait les bons écrivains de l'antiquité. L'esprit et l'imagination ne lui manquaient pas; il ne saurait être néanmoins comparé aux auteurs classiques; il est même inférieur à Ausone et à Claudien. Son style est souvent dur et incorrect, et il pèche gravement contre les lois du mètre. Néanmoins, Erasme qui s'y connaissait, n'hésite point à nommer Prudence *Unum inter Christianos vere facundum poetam*.

Pour donner une idée plus complète de Prudence, et montrer quels sentiments animaient cet homme qui devenait poète à un âge où, d'ordinaire, on cesse de l'être, nous traduirons le seul endroit de ses œuvres où il parle de lui un peu longuement.

« Déjà, si je ne me trompe j'ai vécu cinquante ans, et voici encore qu'il s'écoule une septième année, depuis que je jouis de la vue du soleil.

« Le terme approche, et déjà Dieu hâte le jour voisin de la vieillesse. Qu'ai-je fait d'utile, moi, dans un si grand espace de temps?

» Mon jeune âge pleura sous les férules retentissantes; la toge virile, me trouvant bientôt infecté de vices et rempli de crimes, vint m'apprendre à proférer le mensonge.

« Alors, une funeste lasciveté, une licence effrénée, — j'ai honte, hélas! et douleur de le rappeler, — flétrirent ma jeunesse avec les souillures du péché.

« Les querelles du Forum agitèrent ensuite l'ardeur de mon esprit, et un désir immodéré de triompher me causa de tristes catastrophes.

« Deux fois je gouvernai de nobles cités, et fus l'interprète des lois; je rendis la justice aux bons, j'épouvantai les méchants.

« Enfin, la bonté du prince daigna m'élever à un haut grade militaire, et me placer au premier rang à côté de lui.

« Pendant qu'une vie fugitive a amené tout cela, les cheveux blancs ont paru tout-à-coup sur ma tête de vieillard, et m'ont fait souvenir du vieux consul Salia, sous lequel je vis. Depuis lors, il s'est écoulé bien des hivers, et, après les froids, bien souvent les prés se sont couverts de roses; la blancheur de ma tête en est la preuve.

« Est-ce que, au trépas de la chair, ces faveurs ou ces coups de la fortune serviront de quelque chose, quand la mort déjà aura détruit tout ce que je fus jadis?

« On pourra bien me dire: — Oh! qui que tu sois, ton âme a perdu ce monde qu'elle adora; ce ne sont point des choses de Dieu, ces objets de son amour, qui te possèderont maintenant.

» Eh! bien donc, puisque le terme est là, que mon âme pécheresse renonce à sa folie; que de la voix au moins elle loue Dieu, si elle ne peut le louer par ses vertus.

» Qu'elle occupe ses jours à chanter des hymnes; qu'elle ne

laisse passer aucune nuit sans louer le Seigneur; qu'elle lutte contre les hérésies; qu'elle explique la foi catholique.

» Qu'elle foule aux pieds les rites des Gentils; qu'elle porte un coup fatal à tes idoles, ô cité de Rome; qu'elle voue ses chants aux martyrs; qu'elle célèbre les Apôtres.

» Tandis que je parle ainsi, plût à Dieu que, dégagé des liens du corps, je puisse librement m'élever là où montera le dernier son de ma voix! »

Les vers de Prudence furent singulièrement goûtés par ses contemporains. Quoique sa poésie soit âpre et rocailleuse, elle a du feu, de la majesté, et assez souvent de l'élégance. Nous voyons, par les *Lettres* de Sidoine, que Prudence occupait une honorable place dans les bibliothèques du ve siècle.

Hinc Horatius, hinc Prudentius lectitabantur.

Il le met sur la même ligne qu'Horace.

Envisagé comme témoin historique, Prudence acquiert une double valeur à nos yeux. Lorsque le poète raconte ces longues et pieuses vies des saints, lorsqu'il retrace tous ces atroces martyres, qu'il descend dans le détail des apprêts du supplice, qu'il décrit les tauroboles, qu'il erre aux catacombes, il nous donne tout autant de lignes précieuses, de documents positifs, et un excellent juge en pareille matière, un antiquaire d'une érudition sûre, M. l'abbé Greppo nous dit « qu'il faut citer souvent Prudence quand il s'agit d'antiquités ecclésiastiques. » (*) L'usage même que l'on fait de l'autorité de Prudence, dans la dissertation à laquelle sont empruntées ces paroles, confirme bien le dire de M. l'abbé Greppo. Ainsi étudié, le poète fournirait à l'histoire et à la science les pages les plus curieuses.

Saint Ambroise.

Comme Prudence, comme saint Grégoire de Nazianze et Synésius, comme saint Ephrem, saint Ambroise cultiva la poésie, non pas seulement pour charmer les ennuis de la solitude,

(*) *Notice sur le corps de saint Exupère, martyr,* donné par S. S. Grégoire XVI, à l'œuvre de la Propagation de la Foi: Lyon, Pélagaud et Lesne, 1838, in-8°, p. 27.

mais encore pour distraire agréablement son peuple par la mélodie des chants sacrés, ainsi qu'il nous le dit lui-même, et par des hymnes de sa composition. Pendant que les catholiques étaient enfermés dans son Eglise cathédrale par les troupes de Justine, qui les y tenaient comme assiégés, et résolus de mourir avec leur évêque, s'ils ne pouvaient l'arracher à la mort, Ambroise, pour les consoler et convertir leur ennui en une joie chrétienne, introduisit parmi eux l'usage de la psalmodie alternative, telle qu'elle se pratiquait en Orient, et qu'elle s'est depuis étendue de l'église d'Ambroise dans toutes les églises occidentales. Outre les psaumes, il fit chanter de la même manière les hymnes qu'il avait composées et adaptées à des modes connus. Les hymnes de saint Ambroise devinrent si célèbres, qu'au lieu de dire une hymne on disait une *Ambroisienne*. Nous en avons encore plusieurs d'une simplicité si noble et si touchante que toute l'élégance moderne n'a point paru digne de leur être préférée. (*) Les Ariens reprochaient au saint docteur d'avoir, par son hymne de la Trinité sainte, exercé une fâcheuse influence sur l'esprit de son peuple : *Hymnorum meorum carminibus deceptum populum ferunt. Plane nec hoc abnuo. Grande carmen istud est, et quo nihil potentius.* C'était avec une sainte complaisance qu'il se rappelait la mélodie produite par des voix d'hommes, de femmes, de vierges et d'enfants, retentissant comme le bruit des flots, et dont saint Augustin lui-même se sentait ému jusqu'aux larmes. (*M. Colombet, histoire des lettres latines au 4e et au 5e siècles*).

C'est encore à saint Ambroise que l'on attribue communément le cantique *Te Deum laudamus* qu'il aurait composé conjointement avec saint Augustin, après qu'il lui eut administré le baptême. On dit que dans l'enthousiasme d'une piété tendre et sublime, ces deux docteurs prononcèrent alternativement les versets de ce majestueux cantique. (**)

(*) *Deus creator omnium. — Jam surgit hora tertia. — Nunc, sancte nobis spiritus.*

(**) Quelques savants prétendent que le *Te Deum* a été composé par un moine appelé Sisebut, qui vécut probablement au sixième siècle, dans le couvent du Mont Cassin.

Lactance.

Lactance est rangé parmi les poètes, à cause d'un poème de cent soixante-dix vers élégiaques, que quelques-uns des plus anciens manuscrits lui attribuent. Il est intitulé : *De Phenice*, et raconte la fable connue du phénix. Ce poème doit son existence à un de ces exercices scolastiques que les grammairiens appelaient *descriptio*. On sait que Lactance a été grammairien, et, dans la liste de ses ouvrages, saint Jérôme cite plusieurs poèmes. Dans celui-ci, l'auteur a réuni en un seul faisceau tout ce que les anciens ont rapporté du phénix; mais on n'y trouve ni invention, ni verve poétique. On est tenté de croire que l'auteur, quelqu'il fût, a eu un motif particulier pour choisir cette fable comme thème de sa compilation; en effet, depuis le temps de Constantin surtout, ce sujet était en faveur parmi les chrétiens, qui regardaient le phénix comme l'emblème de la résurrection. (*Schœll, histoire de la littérature latine*).

Juvencus.

Caïus Vettius Aquilinus Juvencus, le plus ancien des poètes chrétiens, dont les ouvrages nous soient parvenus, était d'origine espagnole, d'une famille illustre, et embrassa, jeune encore, l'état ecclésiastique. Il vécut sous Constantin-le-Grand, comme nous l'apprenons de l'épilogue de son poème : « La foi, dit-il, et une religieuse crainte, ont donné à mon esprit tant de force; la grâce du Christ m'a tellement secondé, que la splendeur de la loi divine a pu, dans mes vers, recevoir les terrestres ornements du langage. Ce qui m'a permis de chanter, c'est la paix du Christ, c'est la paix du monde, que favorise l'indulgent souverain de la terre, Constantin, qui voit ses vertus comblées de faveurs, et qui seul entre les rois ne permet point qu'on lui donne un nom sacré. »

Juvencus fut donc témoin de l'étonnante révolution qui porta sur le trône des Césars la religion chrétienne. Un changement

aussi inattendu ouvrait à la poésie et à l'éloquence des aspects tout-à-fait nouveaux. L'éloquence n'avait pas attendu cette heureuse époque pour se produire avec éclat ; mais le flambeau de la poésie n'avait point encore brillé au sein de notre Eglise chrétienne, lorsque, suivant l'expression de saint Jérôme, le prêtre Juvencus ne craignit pas de faire passer sous les lois du vers la majesté de l'Evangile.

Nec pertimuit Evangelii majestatem sub metri leges mittere.

Il mit en hexamètres l'histoire de Jésus-Christ et de ses miracles.

Juvencus a pris pour base de son travail l'Evangile de saint Mathieu; mais il supplée, par les récits des autres évangélistes, au silence de cet historien sacré. Le début de son poème ne manque pas de noblesse. Le reste de l'ouvrage ne se soutient pas à la même hauteur. Par respect pour cette vérité qu'il n'a pas cru devoir dépouiller de sa simplicité naturelle, Juvencus ne va guère au-delà du récit des quatre Evangélistes, et il est également vrai de dire que cette rigoureuse exactitude le jette dans une sécheresse monotone et fatigante. On a justement loué le vers sur les présents des rois Mages :

Aurum, thus, myrrham, regique, Deoque hominique
Dona ferunt.

Notre poète n'était pas sans quelque mérite; il connaissait les bons modèles; mais il dédaigna les ornements poétiques et voulut rester fidèle à la vérité de l'histoire. On trouve plus de piété que d'éloquence dans sa manière d'écrire, et il commet beaucoup de fautes contre la prosodie. En définitif, que servait-il d'affubler de méchants vers cet Evangile si beau de simplicité ?

Saint Damase.

Saint Jérôme estimait les poésies du pape Damase, qui mourut en 384, âgé de 80 ans.

Ses poésies se réduisent à des épitaphes, à des inscriptions, à des éloges de saints et à deux médiocres hymnes. Celle de

sainte Agathe est en vers rimés. On chercherait vainement, dans ce petit bagage de quarante pièces, un morceau de quelque mérite.

Saint Paulin de Nole.

Le plus célèbre poète latin du quatrième siècle, après Prudence, ce fut saint Paulin de Nole. Né dans l'ingénieuse ville de Bordeaux, vers l'an 353, il sortait d'une famille sénatoriale et remplie des premières dignités de l'empire. Il fut consul avec le poète Ausone, près duquel il avait étudié l'éloquence. Il épousa une femme des plus riches de la province d'Espagne, et réunit sur sa tête tout ce qu'un homme pouvait avoir de crédit, de richesses et de félicité. Mais il s'en dégoûta dans la maturité de l'âge, reçut le baptême, et alla vivre quelque temps à Barcelone.

Là, il vendit de vastes domaines pour en distribuer le prix aux pauvres; et, dans la simplicité de la vie la plus austère, il offrit un grand exemple de cette inépuisable charité qui gagnait tant de cœurs au Christianisme.

La conversion de Paulin fut une grande joie dans l'Eglise L'Eglise, à cette époque, formait sur la terre une sorte de patrie commune des âmes chrétiennes; l'Eglise était une grande cité dont tous les membres avaient des intérêts pareils et des affections unanimes. La patrie chrétienne se réjouissait de la gloire de ses enfants, comme la patrie antique applaudissait à une noble action d'un de ses fils. Quand on apprit en Italie, en Afrique, Ambroise à Milan, Augustin à Hyppone, qu'un consulaire, un littérateur, un patricien célèbre, Paulinius Pontius, avait quitté le monde, l'éloquence, la renommée, pour se retirer dans la solitude, et qu'il avait distribué aux pauvres ses grandes richesses, toute l'Eglise admira ce triomphe de la foi. Paulin répondait aux éloges avec une humilité ingénieuse :

« L'athlète ne triomphe pas dès qu'il s'est dépouillé. Celui qui doit traverser un fleuve à la nage se dépouille aussi, mais il ne passera le fleuve que si, après s'être dépouillé, il lutte avec constance et triomphe du courant. »

Cependant la famille de Paulin, ses amis, ses condisciples, et plus que tous les autres, son maître Ausone, s'affligeaient du parti qu'il avait pris. Plusieurs se détachaient de lui. Paulin a exprimé avec un accent de mélancolie profonde la peine que lui causait le blâme de ses parents et la désertion de ses amis.

« Où est, s'écriait-il douloureusement, où est la parenté? Où sont les liens du sang? Que sert le toit commun de la famille? Je suis devenu, comme dit le psalmiste, étranger en présence de mes frères; j'ai été un voyageur parmi les fils de ma mère. Mes amis et ceux qui étaient mes proches, se sont éloignés, ils ont passé à côté de moi comme un fleuve qui s'écoule, comme un flot qui se retire. »

Ce qui est pour nous particulièrement intéressant à observer, c'est le rôle que joue Ausone, dans cette opposition mondaine aux pieuses résolutions de saint Paulin. Ausone, retiré de la cour, vivait paisiblement au sein d'un repos littéraire, dans la maison de campagne qu'il possédait aux environs de Saintes. De là il écrivait aux rhéteurs ses amis, à Paul, à Symmaque, et à Paulin. Mais Paulin, qui était en Espagne, ne répondait pas. Il n'arrivait au maître, sur son disciple, que de vagues rumeurs, de vagues plaintes; partageant le mécontentement des autres amis de Paulin, il lui adressa quatre épîtres en vers, dont trois nous sont parvenues, pour lui reprocher son silence. Sans mettre la question précisément sur la conversion de Paulin, il cherche, par des insinuations détournées et délicates, à le dissuader de renoncer aux lettres et au monde. Il commence par lui demander s'il a été initié à des mystères, s'il a fait vœu de silence. Il le soupçonne d'avoir auprès de lui quelqu'un qui le trahit (*proditor*). Il désigne par là l'épouse de Paulin Thérasia, qui était pour beaucoup, par ses conseils et par son exemple, dans le nouveau genre de vie que son mari avait embrassé. Selon l'usage de la primitive église, en se vouant à Dieu, Paulin ne s'était point complètement séparé de Thérasia; il avait continué à vivre avec elle, mais dans une relation purement fraternelle.

Ausone accusait Thérasia du silence de son ami, il engageait

celui-ci à répondre en secret, et faisant allusion à l'empire que la femme de Tarquin le Superbe exerça sur son époux : Que ta Tanaquil l'ignore, ajoutait-il. Il allait même jusqu'à indiquer à Paulin des moyens furtifs d'écrire sans que l'épouse redoutée pût lire les caractères qu'il aurait tracés. Il invoquait les liens de l'amitié, rendus plus étroits par la communauté des études et la paternité de l'enseignement.

« Je suis ton père, disait Ausone, c'est moi qui t'ai introduit dans la société des Muses. » Puis lui adressant d'aimables reproches : » Tu as donc secoué le joug d'amitié que tous deux nous avons porté ensemble, et que, durant une si longue suite d'années, n'ébranla ni une plainte, ni un faux rapport, ni une colère, ni même une erreur ; ce joug si paisible, si doux, que nos pères aussi portèrent depuis leurs premiers ans jusqu'à leur vieillesse, et qu'ils nous ont légué, à nous, leurs fils, pour toute la durée de notre vie....

» Sans toi les vicissitudes de l'année sont pour moi sans charmes, le printemps est pluvieux et sans fleurs. Oh ! quand un messager m'apportera-t-il ces paroles : Voilà ton Paulin qui arrive? Tout le peuple se précipite à sa rencontre, et passant devant la porte de sa maison, il vient frapper à la tienne. Faut-il y croire ? où ceux qui aiment se forgent-ils des songes ? »

Credimus an qui amant ipsi sibi somnia fingunt?

Ainsi, dans ses mouvements les plus sincères, l'âme d'Ausone, toujours poursuivie par les souvenirs d'une érudition cette fois gracieuse, demande à Virgile un dernier accent, une dernière parole pour décider au retour son élève bien-aimé.

La troisième épître est encore plus pressante. Blessé du silence de Paulin, Ausone répand son impatience en vers d'une poésie d'expression qu'il n'a jamais peut-être égalée.

« Les rochers répondent à la voix, les oiseaux font entendre un murmure, la haie qui nourrit les abeilles d'Hybla se remplit de bourdonnements, les roseaux de la rive ont leur mélodie et la chevelure des pins converse d'une voix tremblante avec les vents..... Toi seul, ô Paulin, tu gardes le silence.

Est et arundineis modulatio musica ripis,
Cumque suis loquitur tremulum coma pinea ventis.

« O mon cher Paulin, tu as bien changé ! Voilà ce qu'ont produit ces montagnes de la Vasconie, ces neigeuses retraites des Pyrennées et l'oubli de notre ciel... Que l'impie qui t'a conseillé ces longs silences soit privé de l'usage de la voix ! que triste et pauvre, il habite les solitudes ! Que muet, il parcoure le sommet des montagnes, comme on dit qu'autrefois, privé de la raison, fuyant les traces des hommes, Bellérophon entra dans les lieux déserts ! O Muses, divinités de la Béotie, exaucez cette prière, et rendez un poète aux Muses latines ! »

Ainsi, c'est aux Muses païennes que le poète demande de lui rendre le solitaire chrétien. La conclusion ne saurait être plus clairement mythologique. Ailleurs, il appelle le néophite lui-même un impie. « Impie ! dit-il, tu pourrais séparer Hercule de Pirithoüs, Nysus d'Euriale ! »

Si Paulin ne répondait pas, c'est qu'il n'avait pas reçu les lettres de son ami. Elles ne lui arrivèrent qu'au bout de quatre ans. Nous avons sa réponse à celle des épîtres d'Ausone qui est perdue, et qui était écrite en trois sortes de vers. Quoique Paulin fût devenu un saint, il se souvenait de ses études poétiques ; il voulut déployer la même variété de mètre ; commençant par des vers élégiaques, il se plaint avec douceur de la sévérité d'Ausone, reconnaissant toutefois que ses reproches ont été tempérés par l'amitié. Puis passant aux ïambes, il lui dit, dans un langage moins éloquent et moins fleuri, mais dans lequel on sent l'accent plus ferme d'une conviction décidée :

« Pourquoi m'engages-tu, ô mon père, à revenir aux Muses que j'ai abandonnées ? Les cœurs voués au Christ repoussent les Muses et sont fermés à Apollon. Jadis, m'associant à tes travaux avec un zèle égal, sinon avec un talent pareil, j'évoquais, ainsi que toi, Phébus, ce Dieu sourd, de son antre delphique, et je nommais les Muses des divinités ; je demandais aux forêts et aux montagnes la parole qui est un don de Dieu : maintenant ce Dieu suprême est la nouvelle puissance qui gou-

verne mon âme ; il réclame un autre emploi de la vie, il demande à l'homme ce qu'il lui a donné. Celui qui ne vit que pour Dieu, qui met tout en Dieu, ne le regarde pas, je t'en conjure, comme paresseux ou pervers, ne l'accuse pas d'impiété ; la piété c'est d'être chrétien, l'impiété de ne pas être soumis au Christ. »

Après cette profession de foi, dont les expressions nettes et positives contrastent avec les rares allusions qu'Ausone fait de loin en loin au Christianisme, Paulin semble vouloir adoucir la rigueur de sa réponse, en adressant à son ancien maître tout ce qu'il peut imaginer de plus tendre, de plus affectueux.

« Je te dois mes études, mes dignités, mon savoir, la gloire de ma parole, de ma toge, de mon nom ; tu m'as nourri, tu m'as instruit, tu m'as soutenu, tu es mon patron, mon instituteur, mon père. »

Ensuite, avec l'abandon caressant d'un disciple, n'insistant plus sur le motif sérieux de sa retraite et se plaçant au point de vue mondain d'Ausone, il ajoute :

« Tu te plains de ma longue absence ; tu t'irrites par l'effet d'une tendre affection. Eh bien ! ce que j'ai choisi m'est utile, ou m'est nécessaire, ou me plaît seulement ; dans tous les cas, tu dois me pardonner ; pardonne à qui t'aime, si je fais ce qu'il convient de faire ; réjouis-toi, si je vis selon mon désir. »

Puis, s'élevant, avec le sentiment qui grandit, à la majesté de l'hexamètre, il repousse d'abord les accusations qu'Ausone a dirigées contre lui-même, contre sa compagne et le lieu de sa retraite. »

« N'accuse point la faiblesse de mon esprit ou l'empire d'une épouse ; mon âme n'est point troublée comme celle de Bellérophon ; je n'ai pas une Tanaquil, mais une Lucrèce. »

L'Espagne où il s'est retiré, n'est point un pays barbare.

« Dois-je énumérer les villes ceintes de superbes remparts et entourées de campagnes fertiles qu'enferme l'Espagne entre ses deux mers. Elles valent bien les landes de Bazas. »

Mais il se reprocherait de répondre aux attaques d'Ausone par des railleries.

L'exhortant à son tour à laisser des déités vaines et à se tourner vers le Dieu véritable :

« N'invoque pas les Muses, qui ne sont qu'un néant et un vain nom ; les vents emporteraient ces prières inutiles. Les vœux qui ne s'adressent pas à Dieu s'arrêtent dans la région des nuages, et ne pénètrent pas dans le palais étoilé du grand roi. Si tu désires mon retour, tourne ton regard et ta prière vers celui dont le tonnerre fait trembler les voûtes enflammées du ciel, qui brille des triples lueurs de la foudre, et ne se contente pas de faire résonner les airs d'un vain bruit, qui prodigue aux moissons les pluies et les soleils, qui, supérieur à tout ce qui est, et tout entier partout, gouverne l'univers par son Verbe qu'il y a répandu. »

Après ces grandes paroles, revenant encore une fois au rôle de disciple :

« Si Dieu a vu en moi quelques qualités qui me rendaient propre à ses desseins, grâce t'en soit rendue avant tout ! toi, aux préceptes duquel j'ai dû la faveur du Christ. »

Ainsi, avec une délicatesse charmante, Paulin, tout en résistant à son maître, reporte sur lui le mérite de cette vie chrétienne dont il voudrait maintenant le détourner.

Enfin, il termine son épître par un morceau lyrique dont l'inspiration est vraiment sublime. Aux reproches d'abandon et d'ingratitude, il oppose une perfection d'amitié plus haute que lui enseigne le Christianisme ; il promet à son maître un inviolable attachement, non-seulement ici-bas, mais aussi dans cette vie à venir que la foi promet à l'espérance.

« Pendant tout l'espace de temps qui est accordé aux mortels, tant que je serai contenu dans ce corps qui m'emprisonne, par quelque distance que nous soyons séparés, dans quelque monde, sous quelque soleil que je vive, je te porterai cloué dans mes entrailles (*fibris insitum*), je te verrai par le cœur, je t'embrasserai tendrement par l'âme ; partout tu me seras présent,

et lorsque, affranchi de cette prison, je m'envolerai de la terre, en quelque région que le Père commun place ma demeure, là encore, je te garderai dans mon âme. La mort, qui me séparera de mon corps, ne me détachera pas de toi, car la pensée, qui est d'origine céleste et qui survit à notre chair, doit nécessairement conserver ses sentiments, ses affections comme sa vie ; elle doit vivre et se souvenir à jamais ; elle ne peut pas plus oublier que mourir. »

Le vœu secret de saint Paulin était de se retirer près d'un tombeau qu'il avait choisi pour abriter le reste de ses jours. Il avait une dévotion particulière à saint Félix, dont la sépulture était près de Nola.

Avant de quitter l'Espagne, il fut fait prêtre aux acclamations du peuple. Il se défendait d'accepter cet honneur, d'abord par un sentiment d'humilité, et aussi pour ne mettre aucun obstacle entre lui et le tombeau de saint Félix ; il ne consentit même à recevoir la prêtrise que sous la condition de n'être attaché à aucune église, ce qui était alors assez rare. Il y en avait pourtant des exemples ; témoin saint Jérôme. Paulin partit pour Nola, se confiant à la protection de saint Félix, au milieu des dangers de la guerre que se faisaient l'empereur Théodose et le tyran Eugène. Eugène était un rhéteur que le franc Arbogaste avait affublé du manteau impérial. A cette époque les rhéteurs sont partout, même sur le trône.

Paulin vit saint Ambroise à Florence. A Rome, une grande foule de prêtres, de moines, de peuples, se pressa autour de l'illustre converti. Enfin arrivé à Nola, au lieu où tendaient depuis longtemps tous ses désirs, il établit, près du tombeau de saint Félix, une espèce de monastère, composé d'un petit nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvait sa compagne Thérœsia. Il fonda comme une petite Thébaïde sous le ciel de la grande Campanie, et depuis ce moment sa vie fut consacrée à un sentiment qui peut paraître étrange, mais qui, comme tout sentiment désintéressé et durable, a droit au respect. Dès lors le tendre culte que Paulin avait voué à la mémoire de saint Félix lui inspira presque tous ses vers. Chaque année, pour

l'anniversaire de son saint bien-aimé, il composait un poème en son honneur. Nous avons quinze de ces poèmes. Cette sorte de culte d'un patron qu'on s'est choisi dans le ciel a pour base un sentiment bien naturel au cœur humain. Chacun de nous, en s'examinant, trouverait peut-être qu'il a une préférence décidée, une admiration choisie pour quelque grand homme auquel il aimerait surtout à ressembler. C'est une prédilection de ce genre qui avait fait préférer saint Félix, par Paulin, à tous les saints du Christianisme. Il serait à désirer qu'on sût quel a été le personnage qu'a particulièrement admiré chaque homme remarquable. Il n'est pas indifférent que le héros favori du cardinal de Retz fût Catilina, que le saint de Fénélon fût François de Sales. Ce sentiment est tellement fondé sur la nature du cœur de l'homme, il est tellement analogue à toutes les autres affections humaines, qu'il peut emprunter aux plus passionnées leur langage.

Paulin, pour exprimer le désir qu'il a de se consacrer au culte de saint Félix, emploie des expressions qu'un grand poète, Goëthe, a mises dans la bouche d'un autre grand poète, le Tasse, s'adressant à l'objet de son idéal amour. Voici ce que dit saint Paulin à saint Félix :

« Je garderai la porte de ton sanctuaire ; le matin je balaierai ton seuil; je consacrerai mes nuits à de pieuses veilles dans ton temple. »

Voici ce que le Tasse dit à Eléonore :

« Oh ! laisse-moi le soin de ton palais ! J'ouvrirai les fenêtres à propos pour que l'humidité n'altère pas les tableaux. Je nettoierai avec un balai léger les murs ornés de marbres précieux. »

Aux yeux de tous deux, la ferveur de l'affection relève les soins les plus vulgaires. Chez l'amant et chez le saint ce sont des détails semblables; c'est la même naïveté et presque la même passion.

Cependant le cinquième siècle allait commencer, et il allait commencer par la mort de l'empire romain. Les Goths étaient

près de fondre sur l'Italie. Paulin, au tombeau de saint Félix, ne s'alarmait point des événements qui bouleversaient le monde, et dans les pièces de vers de ces années d'invasion, le sentiment de confiance et de courage que lui donnent sa foi et la protection de son saint chéri, communique à sa poésie un beau caractère d'enthousiasme.

« Que la guerre frémisse au loin, que la paix et la liberté demeurent à nos âmes, je le chanterais encore (saint Félix) quand je serais soumis aux armes gétiques; je le chanterais joyeux parmi les Alains farouches; et quand mille chaînes et mille jougs m'accableraient, l'ennemi ne pourrait jamais joindre à la captivité de mes membres la servitude de mon âme. Dans les fers des Barbares, mon libre amour adresserait à Félix les vœux qu'il me plairait de lui adresser. »

On sent, en lisant ces vers, que le Christianisme a donné aux âmes un point d'appui contre les calamités effroyables qui vont fondre sur le monde avec les Barbares.

Au milieu des menaces de la guerre, Paulin était occupé à bâtir à saint Félix une nouvelle église beaucoup plus grande que l'ancienne. Un de ses poèmes a conservé la description de l'édifice, description importante pour l'histoire de l'architecture.

Paulin ne s'éloigna pas de la ville de Nola. Elu évêque (en 409) par les habitants, il se vit en présence de la plus affreuse calamité. La désolation s'étendit partout. Nola fut prise d'assaut et saccagée. L'évêque tomba entre les mains des barbares, mais ils lui rendirent la liberté par respect pour ses vertus. Alors il employa ses biens à racheter les autres captifs et à soulager les maux de la guerre. Ce fut l'occupation de ses dernières années.

De tels hommes, jetés çà et là dans l'empire, dit M. Villemain, étaient une sorte de refuge et de protection publique. Ces peuples barbares qui envahissaient l'Italie avec un instinct de destruction, étaient adoucis par la religion des vaincus. Souvent leur fureur s'arrêtait à la porte de la basilique chrétienne, où se réfugiaient les enfants et les femmes.

Le seul discours qui reste de l'évêque de Nola est une éloquente exhortation à l'aumône. L'orateur fait de la charité le premier devoir du chrétien, et le premier titre devant Dieu. Ainsi, sur tous les points du monde, le Christianisme était l'espérance des malheureux, et leur nombre même augmentait sa puissance. (*Tableau de l'Eloquence chrétienne.*)

Disons encore, avec M. Ampère, que tout le temps que Paulin passa à Nola fut rempli par des communications perpétuelles avec les plus grands hommes de l'Eglise, avec saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin. La situation de Paulin le plaçait comme un intermédiaire entre Milan et l'Afrique, et par la mer il pouvait entrer facilement en rapport avec saint Jérôme dans le désert de Bethléem. Saint Paulin offre un modèle précieux de ces relations étendues, de ces communications perpétuelles entre les écrivains chrétiens dispersés sur toute la surface du monde, qui succédaient avec avantage aux communications littéraires établies entre les rhéteurs. Nous disons avec avantage, car ici on n'échangeait pas seulement des compliments en vers, mais on échangeait des idées, des conseils sur la vie, des éclaircissements sur la religion; c'était une correspondance sérieuse, entretenue avec une incroyable activité. Saint Paulin envoyait un serviteur saluer les évêques d'Afrique, un autre vers saint Jérôme, en Palestine. Il écrivait à saint Vitricus, évêque de Rouen. Un ami commun lui apportait des nouvelles de Sulpice Sévère, qui était resté en Aquitaine. L'illustre veuve Mélanie le visitait à son retour de Jérusalem.

Saint Séverin.

Nous avons vu Paulin, ami d'Ausone, partir du même point et arriver à un bien autre résultat. Saint Séverin, lié aussi d'amitié avec lui, a laissé un poème bucolique (*de Morte-Boum*) sur l'une des nombreuses épizooties qui, au commencement du quatrième siècle, vinrent s'ajouter à tant d'autres calamités. Le pâtre Ruculus raconte au bouvier Egon comment il a perdu son troupeau; et Tytire, questionné par tous deux sur la manière dont il a conservé le sien, répond en le mar-

quant au front du signe de la croix ; d'où il prend occasion de les amener à adorer avec lui le Christ ; ce sont les idées nouvelles habillées à l'antique.

Falconia Proba.

Nous terminerons la série des poètes chrétiens du quatrième siècle par le nom d'une femme, à qui on attribue un centon Virgilien sur divers endroits de l'ancien et du nouveau Testament. Ausone avait mis à la mode ces sortes de mosaïques, qui supposent plus de patience et de mémoire que d'imagination et de goût. Il nous reste quelques centaines de vers de l'ouvrage de Proba Falconia.

La manie du centon s'est prolongée bien avant dans nos siècles modernes. En 1661, Alexandre Ross, d'Aberdeen, publiait, sous le titre de *Virgilius evangelisans*, un poème dont Jésus-Christ est le héros. Ce poème, qui ne manque pas d'un certain mérite d'exécution, est écrit tout entier avec des vers et des hémistiches de Virgile. (*Collombet, Histoire civile et religieuse des lettres latines au 4e et au 5e siècle.*)

CHAPITRE DEUXIÈME.

CINQUIÈME SIÈCLE.

Prosper Tyro. — Saint Prosper d'Aquitaine : Son poème des ingrats. — Morceaux choisis. — Eloges donnés à cet ouvrage par Baillet et Louis Racine. — Epigrammes de saint Prosper. — Sédulius : Son poème pascal. — Morceaux choisis. — Sédulius a le tort d'imiter quelquefois trop servilement Virgile. — Elégie et hymne au Christ. — Dracontius. — Claudius Marius Victor : Il a laissé deux poèmes : 1° Un commentaire sur la Genèse ; 2° une Satire sur les mœurs perverses de son siècle. — De la satire païenne et de la satire chrétienne. — Confession de Paulin. — Vicissitudes d'une destinée de ce temps. — Les deux petits poèmes attribués à saint Prosper montrent quelles consolations la foi procurait aux cœurs chrétiens au milieu des plus grandes calamités. — Claudius Mamertus. — Paulinus Petrocorius.

Prosper Tyro.

Dans ce siècle et dans le suivant, il y eut cinq ou six écrivains ou évêques du nom de Prosper, qui ont été quelquefois confondus. Deux d'entre eux méritent une place parmi les poètes du vᵉ siècle. L'un, distingué par les noms de Prosper Tyro, fut un rhéteur gaulois, et composa, en 407, un poème en vers élégiaques, précédé d'une préface dans le mètre anacréontique, et adressé à sa femme. Il l'y engage à mener une vie célibataire.

Age jam, precor, mearum,
Comes irremota rerum,
Trepidam brevemque vitam
Domino Deo dicamus, etc.

Les considérations du poète sont nobles et pieuses, et la pensée est revêtue d'expressions qui ne manquent ni de grâce, ni d'éclat.

Saint Prosper d'Aquitaine.

L'autre Prosper, connu sous le nom de Prosper d'Aquitaine, défendait la doctrine de la grâce, et écrivait son poème *des Ingrats*, « l'un des plus heureux essais de poésie philosophique qui aient été tentés dans le sein du Christianisme. » (*M. Guysot*, *Cours d'histoire moderne.*)

Prosper naquit en l'année 403, suivant l'opinion la plus commune, et s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude des belles-lettres et de la poésie. Il quitta ensuite l'Aquitaine, sa patrie, et se retira en Provence; on présume qu'il était à Marseille, lorsque saint Augustin adressa au clergé de cette ville le livre *de la Correction* et celui de *la Grâce*. Certains prêtres, qui avaient des partisans, et qui étaient offensés des écrits de ce Père contre les Pélagiens, prétendirent qu'il détruisait le libre arbitre, quoiqu'il n'eût fait autre chose qu'établir la doctrine de l'Eglise sur la nécessité de la grâce. Ils convenaient, à la vérité, que la tradition et l'Ecriture enseignent qu'on ne peut rien faire de méritoire pour le salut, sans un secours surnaturel; mais, sous prétexte de maintenir la liberté de l'homme, ils soutenaient que le commencement ou premier désir de la foi est uniquement l'ouvrage du libre arbitre; ils en disaient autant de quelques vertus et actions surnaturelles, qui, étant fondées sur la foi, deviennent méritoires pour le ciel. Cette erreur, connue sous le nom de *semipelagianisme*, donnait à la créature la gloire de la vertu considérée dans son commencement ou dans le désir, et contredisait ainsi ouvertement la doctrine de Jésus-Christ et des apôtres.

Saint Augustin, qui leur avait répondu à l'avance, acheva d'éclaircir la question par son livre de la *Prédestination des Saints et du Don de la Persévérance*. On ne répondit à ses preuves que par des calomnies. Prosper, jaloux de venger à la fois et la vérité catholique, et l'honneur du saint Pontife, entra dans l'arène, et composa son poème *des Ingrats*. Il entendait par cette dénomination les semipélagiens, qui étaient effectivemement ingrats envers la grâce de Jésus-Christ, mais qui tou-

tefois n'avaient point encore été retranchés de la communion de l'Eglise.

« La poésie, disait Louis Racine, la poésie a cet avantage, qu'elle rend sensibles au peuple les vérités les plus abstraites, par les images sous lesquelles elle les présente, et que, par sa mesure et par son harmonie, elle les imprime dans la mémoire. »

Le poème *des Ingrats*, qui n'est guère susceptible d'être analysé, bien que l'ordre en soit méthodique, n'est lui-même qu'une analyse des sentiments du grand évêque d'Hippone sur la matière de la grâce et du libre arbitre. Prosper expose en abrégé l'histoire des Pélagiens : il démêle les artifices des semi-pélagiens, et répond à leurs objections. La nécessité de la grâce, surtout par rapport à l'amour divin, s'y trouve solidement établi :

. . . . Indit amorem
Quo redametur amans, et amor quem conserit ipse est.
Nil Deus in nobis præter sua dona coronat.

On y trouve de très-belles paroles pour marquer la puissance de Rome sous le Christianisme.

« Rome, le siége de saint Pierre, qui, devenue la tête du monde à cause de l'honneur qu'on rend à l'apôtre, tient par la religion tout ce qu'elle ne possède plus par les armes. »

Sedes Roma Petri, quæ, pastoralis honoris
Facta caput mundo, quidquid non possidet armis
Religione tenet.

Louis Racine n'a pas rendu la beauté de ces vers.

Cette ville, autrefois maîtresse de la terre,
Rome, qui par le fer et le droit de la guerre
Domina si longtemps sur toute nation,
Rome domine encor par la religion.

La Muse de saint Prosper s'incline avec respect devant les grands docteurs qui ont défendu la foi contre les hérétiques, devant saint Jérôme, le précepteur du monde; *mundi magister*, et surtout devant saint Augustin. Le poète fait ce magnifique éloge du docteur de la grâce.

« Tes livres se sont répandus comme des fleuves partout l'univers. »

Flumina librorum mundum effluxere per omnem.

Vers majestueux qui montre, par une grande image, l'influence de saint Augustin sur le monde chrétien.

Voici au reste les portraits des deux illustres docteurs.

1° Celui de saint Jérôme :

« Alors aussi cet hôte illustre de Bethléem, lui qui possédait les trésors de la langue hébraïque, de la langue grecque et de la langue latine, Jérôme, modèle de vertu et maître du monde, frappa l'ennemi avec des livres d'une merveilleuse excellence, et fit connaître par quelle épaisse nuit les ténèbres voulaient obscurcir la lumière. »

Tunc etiam Bethlei præclari nominis hospes,
Hebræo simul et Graio. Latioque venustus
Eloquio, morum exemplar, mundique magister
Hieronymus, libris valde excellentibus hostem
Dissecuit, noscique dedit quo turbine veram
Vellent exortæ lucem obscurare tenebræ.

2° Celui de saint Augustin :

« Pouvait-il ariver à une autre fin, le saint Concile qui avait pour chef Aurélius, et pour âme Augustin, lui que la grâce du Christ a comblé de ses plus abondants trésors, et qu'elle a donné à notre siècle comme une lumière, laquelle est allumée à la lumière véritable; car sa nourriture, et sa vie, et son repos, c'est Dieu; et tout son plaisir, c'est le seul amour du Christ et son seul honneur c'est celui du Christ; puis tandis qu'il ne s'attribue aucun bien, Dieu lui devient toutes choses, et la sagesse règne dans son temple saint.

An alium in finem posset procedere sanctum
Concilium, cui dux Aurelius, ingeniumque
Augustinus erat, quem Christi gratia cornu
Uberiore rigans, nostro lumen dedit ævo
Accensum vero de lumine, nam cibus illi
Et vita, et requies Deus est; omnisque voluptas
Unus amor Christi est, unus Christi est honor illi,

Et, dum nulla sibi tribuit bona, fit Deus illi
Omnia, et in sancto regnat sapienta templo.
Istius ergo inter cunctos qui de grege sancto
Insanas pepulere feras, industria major,
Majus opus, totum præstantius imbuit orbem.
Nam quocumque gradum convertit callidus hostis,
Quaque per ambages anceps iter egit opertas,
Hujus ab occursu est præventus, mille viarum
Insidiis aditum non repperientibus ullum.
Cumque foris rabies avidorum exclusa luporum,
Frenderet, inque omnes mendacia verteret artes
Ne mentes ullarum ovium corrumpere posset,
Neu dubiæ obliquis turbaret corda querelis,
Istius ore viri fecit Deus; istius ore
Flumina librorum mundum effluxere per omnem,
Quæ mites humilesque bibunt, campisque animorum
Certant vitalis doctrinæ immitere rivos.

On s'étonne, a dit Baillet, que saint Prosper ait pu accorder la beauté de la versification avec les épines de la matière, et que l'exactitude pour les dogmes de la foi soit si régulièrement observée, malgré la contrainte des vers et la liberté de l'esprit poétique. Les vérités y sont présentées avec les ornements naturels de la poésie, c'est-à-dire avec une hardiesse également agréable et ingénieuse.

Racine qui, dans son poème de *la Grâce*, n'a fait qu'imiter l'ouvrage de saint Prosper, et ne s'est pas élevé plus haut que lui, rendait au maître et au disciple cet hommage éclatant :

De ce grand défenseur le ciel ayant fait choix,
Lui mit la plume en main, le chargea de ses droits.
Augustin tonne, frappe et confond les rebelles.
Sa doctrine aujourd'hui guide encor les fidèles ;
Rome, tout l'univers admire ses écrits.
. . . .
Disciple d'Augustin, et marchant sur sa trace,
Prosper s'unit à lui pour défendre la Grâce,
Il poursuivit l'erreur dans ses derniers détours,
Et contre elle des vers emprunta les secours.
Les vers servent aux saints ; la vive poésie
Fait triompher la foi, et trembler l'hérésie.

Sans avoir pour le poème de Prosper l'admiration de Racine ou de Baillet, on doit toutefois donner des éloges à ce laïque pieux et éclairé qui mettait au service du catholicisme une foi nette et ferme, un style précis, convenable, et qui n'est point dépourvu d'imagination.

Saint Prosper publia aussi quelques épigrammes contre un auteur qui avait attaqué saint Augustin, et mit en vers un grand nombre de sentences tirées des livres de ce saint docteur.

Sédulius.

Cœlius Sédulius mérite une place distinguée parmi les poètes sacrés. On ne sait rien de certain sur sa personne, si ce n'est qu'il fut prêtre. Son principal ouvrage est un poème en cinq chants, intitulé : *Mirabilia divina*, *sive Carmen paschale*. Il est précédé d'une lettre en prose, adressée à l'abbé Macédonius; l'auteur y explique son intention et son plan, ainsi que les motifs qui l'avaient engagé à appeler son livre *Poème-pascal*. Le plus puissant motif, c'est que Jésus-Christ, dont il donne l'histoire, est notre Agneau pascal, immolé pour nous. Le style de cette épître est plus faible que celui des poésies de Sédulius; on a remarqué que c'est à peu près le cas de tous les écrivains de cette période, qui ont écrit en prose et en vers tout à la fois. On a cru expliquer cette singularité, en disant que ces écrivains avaient formé leur style poétique par une étude quelconque des beaux modèles de l'antiquité, tandis que, dans leur prose, ils s'abandonnaient sans réserve au goût dépravé de leur temps.

Le poème de Sédulius est écrit en vers hexamètres, qui ont de la facilité, de la cadence, de la clarté, et qui surtout ne sont pas dépourvus d'exactitude. Au premier chant, il raconte quelques histoires bibliques des plus remarquables, depuis Hénoch jusqu'à Daniel; les quatre autres chants sont remplis par l'histoire évangélique.

L'ouvrage est dédié à Théodose, qui l'avait commandé, ainsi que le montrent les deux vers suivants :

. . . . *Dignare Maronem*
Mutatum in melius divino agnoscere sensu
Scribendum famulo quem jussisti.

Voici en quels termes Sédulius expose le sujet de son poème :

Quum sua gentiles studeant figmenta poetæ
Grandisonis pompare modis, tragicoque boatu,
Ridiculove Getæ, seu qualibet arte canendi,
Sæva nefandarum renovent contagia rerum,
Et scelerum monimenta canant, rituque magistro
Plurima Niliacis tradant mendacia biblis;
Cur ego Davidicis assuetus cantibus, odas
Chordarum resonare decem, sanctoque verenter
Stare choro, et placidis cœlestia psallere verbis,
Clara salutiferi sileam miracula Christi,
Cum possim manifesta loqui, Dominumque tonantem
Sensibus et toto delecter corde fateri,
Qui sensus et corda dedit, cui convenit uni
Facturam servire suam, cui jure perenni
Arcibus æthereis una est cum patre potestas
Par splendor, virtus eadem, sine tempore regnum,
Semper principium, sceptrum juge, gloria consors,
Majestas similis? hæc est via namque salutis,
Hæc firmos ad dona gradus Paschalia ducit.
Hæc mihi carmen erit.

Sédulius adresse à Marie une courte et gracieuse salutation, que l'on trouve au IIe livre.

« Salut, ô sainte Mère! toi qui as enfanté le Roi, le Roi qui soutient et gouverne le ciel et la terre dans tous les siècles, et dont la divinité, dont l'empire qui renferme tout dans son enceinte, n'aura pas de fin. C'est toi qui, ayant conçu le Fils de Dieu dans ton sein bienheureux, a goûté les joies de la maternité et gardé la gloire de la virginité. On ne vit, on ne verra jamais de mère semblable à toi, car tu es la femme unique et sans modèle qui aies plu au Christ. »

Salve, sancta parens, enixa puerpera regem,
Qui cœlum terramque tenet per sæcula; cujus
Numen, et æterno complectens omnia gyro,
Imperium sine fine manet; quæ, ventre beato,

Gaudia matris habens cum virginitatis honore,
Nec primam similem visa es, nec habere sequentem;
Sole sine exemplo placuisti femina Christo.

On doit reprocher à Sédulius des imitations trop serviles de Virgile. Ces imitations souvent ne sont pas heureuses. Qui ne connaît ces beaux vers de Virgile, quand, dans le quatrième livre de l'Enéïde, il peint Didon contemplant du haut de son palais les préparatifs du départ d'Enée? Déjà le rivage s'émeut, les Troyens bâtissent leurs vaisseaux, qu'ils finissent à peine, tant ils ont hâte de fuir.

Quis tibi tunc, Dido, cernenti talia sensus?
Quosve dabas gemitus, quum littora fervere late
Prospiceres arce ex summa, totumque videres
Misceri ante oculos tantis clamoribus æquor?

Voici comment Sédulius a imité ces vers. C'est au moment du massacre des innocents; Hérode, du haut de son palais, contemple le massacre des enfants, et Sédulius s'écrie, croyant être éloquent :

Quis tibi tunc, Lanio, cernenti talia sensus?
Quosve dabas fremitus*(gemitus)*,*quum* vulnera*(littora) fervere late*
Prospiceres arce ex summa, vastumque *(totumque) videres*
Misceri ante oculos tantis plangoribus *(clamoribus) æquor?*

Tout le monde sent la maladresse de cette imitation, qui substitue péniblement un mot à l'autre, sans s'inquiéter du plus ou du moins de propriété de l'expression, et sans oser rompre le cadre du vers qui sert de soutien à sa faiblesse. Ailleurs, Sédulius imite les vers de Virgile sur cette Cassandre arrachée du sanctuaire de Minerve, et qui élevait ses regards vers le ciel; ses regards, puisque ses mains étaient enchaînées :

Ad cœlum tendens ardentia lumina frustra,
Lumina, nam teneras arcebant vincula palmas.

Que fait Sédulius de ces vers de Virgile? Jésus, sur la croix, convertit un des larrons crucifiés avec lui. C'est ce larron auquel Sédulius applique tant bien que mal les vers de Cassandre :

Alter, adorato per verba precantia Christo,
Saucia dejectus flectebat lumina, tantum
Lumina, nam geminas *arcebant vincula palmas.*

Il est vrai que les belles mains de Cassandre ne pouvaient guère ressembler aux bras tordus et déchirés du larron crucifié; mais Sédulius n'osant pas dire du larron qu'il avait de belles mains, ne pouvait-il pas dire autre chose, sinon qu'il en en avait deux? (*M. Saint Marc Girardin*, *Revue des deux mondes*, 15 *août* 1849.)

A la sollicitation de Macédonius, notre poète traduisit en prose son ouvrage; cette version porte le titre d'*Opus paschale.* Il existe deux autres poèmes de Sédulius; une Elégie et une Hymne. L'Elégie est intitulée : *Collatio veteris et novi Testamenti*; elle contient une comparaison d'histoires choisies de l'ancien et du nouveau Testament; les premiers mots de chaque hexamètre son répétés à la fin de chaque pentamètre arrangement que les grammairiens nomment épanalepsis. Un autre jeu distingue l'hymne au Christ; chacune des vingt-trois strophes qui composent ce morceau commence par une lettre de l'Alphabet, dans un ordre successif. De telles puérilités ne prouvent pas un grand poète, et Sédulius manquait, en effet, d'imagination. Il est plus correct que Prudence; mais il n'a pas son génie.

Les poètes Libérius et Bélisarius firent chacun pour notre auteur un acrostiche, dont les premières et les dernières lettres forment ces mots : *Sedulius Antistes.*

Le *Carmen paschale* et quelques autres ouvrages de Sédulius ne parurent qu'après sa mort. Ils furent publiés par Turcius Rufius Apronianus, consul en l'année 494, le même qui a revu un célèbre manuscrit de Virgile. Le soin qu'il prit des ouvrages de Sédulius est cause qu'on le regarde comme l'auteur de quelques unes de ses productions. (*M. Collombet*).

Dracontius.

Nous ne savons quelle fut la patrie de Dracontius; on le croit Espagnol. Il vivait du temps de Théodose le jeune, et sous le titre d'*Hexameron, seu de Opere sex dierum*, il composa, sur la

création du monde et sur le premier péché, un poème assez barbare. Il est en vers hexamètres. Eugénius, évêque de Tolède, au VII[e] siècle, retoucha cet ouvrage, et y ajouta le septième jour que Dracontius avait passé sous silence. Il existe aussi de Dracontius une Elégie dans laquelle il demande pardon à Dieu des erreurs qui auraient pu lui échapper en ses écrits, et à l'empereur Théodose le jeune de ne pas avoir de préférence célébré ses victoires. (*M. Collombet*).

Claudius Marius Victor.

Son contemporain, Claudius Marius Victor, professait la rhétorique à Marseille ; il mourut avant 450. Sans être prêtre, il faisait des Ecritures son étude favorite. Il a laissé deux poèmes en vers hexamètres, un *Commentaire sur la Genèse*, lequel va jusqu'à la destruction de Sodome, et une satire sur les *mœurs perverses de son siècle*. Le premier est préférable à l'*Hexameron* de Dracontius. Le second est un dialogue entre l'auteur et l'abbé Salmon.

Le poème de Marius Victor est le premier exemple que nous trouvions de la satire chrétienne. Née, dit M. Ampère, dans les derniers temps de la littérature antique (*), à l'époque où tous les genres de cette littérature étaient envahis par la rhétorique et la déclamation, la satire païenne participa des vices de l'époque qui la vit naître ; elle fut toujours plus ou moins déclamatoire. Une autre remarque à faire c'est que ce genre littéraire, dont la destination était d'attaquer la corruption des mœurs, en a été atteint et infecté lui-même ; presque toujours la satire païenne a été complice des désordres qu'elle attaquait, et la flétrissure a constamment rejailli sur la main qui l'infligeait. C'est ce que la lecture de Juvénal prouve suffisamment. Il ne pouvait pas en être ainsi de la satire chrétienne.

Le Christianisme venant se mettre en opposition directe avec

(*) M. Ampère paraît oublier Horace, Varron, Lucilius. Ses réflexions en faveur de la satire chrétienne n'en sont pas moins pleines de vérité.

le monde ancien, devait, en l'attaquant, rester pur de ses atteintes. Aussi la satire chrétienne a paru d'abord sur un terrain complètement soustrait à la contagion du vice païen ; car c'est dans la chaire chrétienne qu'elle a fait entendre ses premiers accents. Ainsi, elle se rattache par son origine aux origines même de la chaire. On trouve dans les homélies de saint Ambroise de véritables satires, des peintures de mœurs presque comiques.

Or, de même qu'il y avait de la satire dans les homélies de saint Ambroise, il y a de l'homélie dans le poème de Marius Victor ; les réflexions morales, religieuses l'emportent sur les tableaux satiriques. On sent que la satire chrétienne est fille de la chaire, comme la satire païenne est fille de l'école.

L'auteur, de retour à Marseille, sa patrie, converse avec l'évêque Salomon. Celui-ci, dans des vers qui ont assez de fraîcheur, invite son ami à se placer avec lui à l'ombre d'une vigne, sur des siéges de gazon :

Herbida cespitibus sunt structa sedilia vivis.

Là, ils s'entretiennent des événements du jour. Eh bien ! Salomon, dit le poète, où en sont tes affaires ? en quel état se trouve ta patrie ? Arrivant à l'invasion des Barbares, il la représente comme un grand mal ; mais il en fait un argument de prédication et de moralité.

« Si le Sarmate a ravagé, si le Vandale a incendié, si l'Alain agile a dérobé quelque chose, bien qu'avec une espérance douteuse et des efforts découragés, nous nous appliquons à réparer le mal qu'ils ont fait ; mais nous négligeons ce dont la perte nous met en péril ; nous souffrons lâchement que nos âmes pourrissent dans l'oisiveté ; nous livrons nos cous aux chaînes, nous nous laissons lier les mains par le péché dont nous sommes la proie ; nous aimons mieux nettoyer notre vigne, ou couper les buissons, renouveler la porte arrachée, les fenêtres brisées, que de cultiver le vaste champ de l'âme, ou de relever les ruines de l'intelligence. »

Voilà des réflexions qui caractérisent la satire chrétienne.

Dans la portion réellement satirique du morceau, l'auteur attaque divers genres de corruption, soit de l'esprit, soit des mœurs; il blâme les philosophes qui, au lieu de se convertir au Christianisme en présence des maux de l'invasion, continuent à s'occuper de leur vaine science. (*Histoire littéraire de la France, etc.*)

C'est principalement à la vanité et à la coquetterie des femmes que s'attaque le poète ; mais il dit aussi que les hommes sont la cause première de leurs vices.

« Car, si nous n'étions trop facilement entraînés à leurs défauts, nous ne voudrions pas qu'elles vécussent avec les nôtres ; et les vêtements chargés d'or, et les toisons des Sères, et les pierreries que les marchands apportent de tous les coins du monde, elles ne les achèteraient point au prix de plusieurs fonds de terre, toutes ces causes de tristes soupirs. Mais, et cela sans rougeur aucune, nous leur donnons de vaines sollicitudes. Si Lesbia se montre chargée de gemmes inconnues; si Passina rayonne dix fois sous une pourpre nouvelle, chaque femme aussitôt réclame pour elle le même ornement. Si donc elles s'étudient à paraître avec diverses formes, et à étaler devant nous des visages toujours autres, n'est-ce point la faute de l'homme? Que font sur un corps chaste la céruse et le minium, et les poisons de mille couleurs? La gloire de l'âme et l'éclat des mœurs, voilà quels sont les nœuds d'une sainte union. Si la figure plaît, viendront les années, et l'amour s'en ira ; l'honnêteté seule ne connaît pas de vieillesse.

» Que si elles ne cessent de courir çà et là, de se jeter dans les festins, de faire et de dire beaucoup de choses, n'est point notre faute à nous? Si, laissant de côté Salomon et Paul, cette Didon raffole de Virgile, et cette Corinne d'Ovide; si elles applaudissent la lyre de Flaccus ou la Muse de Térence, c'est nous, nous qui en sommes le cause; c'est nous qui, honteusement, donnons des aliments à ces flammes. Sommes-nous donc innocents? »

Nam nisi delictis faciles traharemur earum,
Haud illas vitiis vellemus vivere nostris;
Nec rigidas auro vestes, nec vellera Serum,
Nec lapides, toto quos fert mercator ab orbe,

Fundorum pretiis emerent, suspiria mœsta.
Jungimus at vanas, non est pudor addere, curas;
Si gravis ignotis processit Lesbia gemmis,
Et decies Passina novo radiavit in ostro,
Confestim ornatum sibi quæque exposcit eumdem.
Ergo quod variis studeant occurrere formis,
Atque viris alios aliosque opponere vultus,
Nonne hæc culpa viri est? quid agunt in corpore casto
Cerussa et minium, centumque venena colorum?
Mentis honor, morumque decus sunt vincula sancti
Conjugii; si forma placet, venientibus annis
Cedet amor; sola est senium quæ nescit honestas.
Nam quod perpetuis discursibus omnia lustrant,
Quod pascunt, quod multa gerunt, quod multa loquuntur,
Non vitium nostrum est? Paulo et Salomone relicto,
Quod Maro cantatur Phœnissæ, et Naso Corinnæ,
Quod plausum accipiunt lyra Flacci, aut scena Terenti,
Nos horum, nos causa sumus; nos turpiter istis
Nutrimenta damus flammis; culpa ne caremus?

Voilà, certes, qui ne manque ni d'une certaine élégance, ni d'une certaine énergie.

CONFESSION DE PAULIN.

La *Confession* de Paulin est un poème du même temps, mais plus curieux que la satire de Victor. Paulin était petit-fils d'Ausone; sa très-longue existence, qui commence dans les dernières années du IVe siècle, embrasse le Ve presque tout entier: à 94 ans il écrivit le petit poème qui, en général, est désigné par le titre d'*Eucharisticon* (action de grâces) et qui contient l'histoire de toute sa vie. Ce poème n'a aucun mérite d'expression, la latinité en est barbare, au point d'être à peine intelligible; il diffère, sous ce rapport, de celui de Victor, écrit, au contraire, dans un latin assez élégant; son grand mérite est de nous mettre sous les yeux le tableau d'une destinée agitée, errante et dont beaucoup de circonstances doivent avoir été communes à bien des destinées contemporaines. Suivre Paulin à travers sa longue carrière, c'est vivre une vie d'homme au milieu des orages du Ve siècle.

Paulin était né en Macédoine, à Pella, où naquit Alexandre; dès l'âge de trois ans, il fut amené à Bordeaux, patrie de sa famille. Son grand père Ausone vivait encore; Paulin nous raconte ses premières études qui lui ont donné le goût de la littérature antique, à laquelle, dit-il, sa vieillesse est restée fidèle, quoique son siècle dégénéré ait perdu toute habitude studieuse (1). En effet, sa vie fut si longue et tomba dans un tel moment, qu'elle touche, par son commencement, à une époque où la culture païenne était encore florissante et par sa fin, à une époque où cette culture était presque complètement abandonnée.

A peine avait-il cinq ans qu'on lui fit étudier la philosophie de Socrate et la poésie d'Homère; le grec était sa langue naturelle; il eut quelque peine à apprendre le latin, qui était pour lui une langue étrangère, il excuse par là sa manière de l'écrire, et, en effet, elle a besoin d'excuse.

Une fièvre qu'il eut força ses parents d'interrompre ses études; par ordre des médecins, il se livra tout entier aux plaisirs de son âge.

Ici est placée une peinture animée de l'existence d'un jeune patricien gaulois; les détails sont intéressants, parce qu'ils nous transportent dans l'intérieur de la vie domestique gauloise, à cette époque, sur laquelle nous n'avons pas, d'ailleurs, beaucoup de renseignements. « Mon plaisir était d'avoir un beau cheval couvert d'un harnais brillant, un écuyer de grande taille, un chien rapide, un bel épervier; il fallait que Rome m'envoyât le ballon doré qui volait dans mes jeux; que mon vêtement fût soigné, parfumé et souvent neuf *(nova sæpe)*. » On dirait un jeune seigneur du moyen-âge : voici l'épervier féodal, voici même l'écuyer de haute taille, assez analogues à nos *chasseurs* de grandes maisons. Cette vie dura, pour Paulin, de dix-huit ans jusqu'à vingt. Alors ses parents le contraignirent d'épouser une femme parée d'un beau nom, mais peu faite pour plaire : c'était un mariage de convenance.

(*) *Quarum jamdudùm nullus vigeat licet usus*
Disciplinarum vitiato silicet ævo,
Me romana tamen fateor servata vetustas
Plus juvat.

Dès ce moment, Paulin devient chef de famille; il fait travailler ses gens, les encourage lui-même par l'exemple de son activité et ranime la culture dans ses champs negligés; il lui faut se mettre en règle avec le fisc, ce qui, dit-il, semblait particulièrement amer à plusieurs. Paulin se peint exempt d'ambition, se livrant à tous les plaisirs que comportait l'existence d'un grand propriétaire opulent et voluptueux. Il n'avait d'autres désirs que de posséder une maison élégante, renfermant des appartements vastes et commodes, pour passer les diverses saisons de l'année, une table bien garnie, des esclaves nombreux et jeunes, un riche mobilier propre à des usages variés, une argenterie où la valeur du travail l'emportât sur le poids (*), des artistes habiles à satisfaire promptement ses commandes (**), beaucoup de chevaux dans ses écuries et des équipages sûrs et élégants (***).

Tout alla bien dans la vie de Paulin, jusqu'à l'âge de trente ans environ : mais, à cette époque, deux grands malheurs fondirent sur lui; il perdit son père, qu'il aimait tendrement, et les Barbares entrèrent, comme il dit, dans les entrailles de l'Empire romain, (*romani in viscera regni*). Dès ce moment commença la série de ses infortunes; ce sont d'abord des procès; il faut qu'il défende, contre un frère, le testament paternel et le bien de sa mère; puis des périls, auxquels l'expose sa fortune de la part des agents du fisc, à peu près comme en Orient la richesse des particuliers attire sur eux les avanies des pachas.

On voit qu'il y avait dans la conquête des Goths de certains procédés et une certaine mesure. Plusieurs, dit-il, avec une grande humanité, veillaient à la protection de leurs hôtes. Lui seul n'eut pas de Goths à loger; il continua à mener la même vie qu'auparavant, à jouir des mêmes délices, malgré la dureté des temps; mais il devait expier ce bonheur exceptionnel; sa maison, n'étant sous la protection d'aucun Goth, fut pillée par la

(*) *Argentumque magis pretio quam pondere præstans.*

(**) *Et diversa artis cito jussa explere periti*
Artifices.

(***) . . . . . *Stabula et jumentis plura refertis*
Tunc et carpentis evectio tuta decoris.

foule au moment du départ. Ce qui devait lui être plus funeste que les Barbares, c'était un fantôme d'empereur romain, Attale, qui, pendant son règne éphémère, avait eu l'idée de donner à Paulin le titre de *Comte des largesses sacrées*; cette faveur, sans réalité, aussi bien que les largesses impériales, attira sur le malheureux titulaire la colère des Goths; ceux-ci, mécontents d'Attale, dépouillèrent Paulin de tout ce qu'il possédait et le chassèrent de Bordeaux.

Il se retira à Bazas, patrie du père d'Ausone. Un autre siége vint l'y chercher; Bazas fut bientôt environnée par une armée composée de Goths et d'Alains. Au dedans il y avait, en même temps, un soulèvement d'esclaves armés, dit Paulin, spécialement pour le massacre de la noblesse (*)

Comme on voit, c'était un épisode de la grande jaquerie des Bagaudes; heureusement pour Paulin, celui qui voulait le frapper fut tué lui-même. Effrayé d'un tel état de choses, Paulin eut la pensée d'aller chercher un refuge auprès des Alains dont il connaissait le roi. Ce roi des Alains servait à contre cœur la nation des Goths, et ne demandait pas mieux que de s'en séparer. Paulin sort de la ville et va trouver le chef barbare; mais celui-ci répond qu'il ne peut lui donner un asile, l'avertissant en même temps de ne pas rentrer dans Bazas, s'il ne veut s'exposer plus tard à la colère des Goths; Paulin se trouve dans un grand embarras et troublé de craintes qu'il confesse très-naïvement. Alors le chef alain propose d'entrer dans la ville et de la défendre contre les Goths; l'étrange négociation réussit; le roi donne pour otages sa femme et son fils, Paulin se livre lui-même et les Alains s'approchent de la ville en amis.

Ils s'établissent à l'entour, font un rempart de chars et de tentes, et attendent ainsi les Goths qui, abandonnés par leurs alliés, s'éloignent. Rien ne peut mieux montrer le degré d'abandon où le pouvoir laissait le pays, que ce récit sans art, dans lequel on voit un empereur dont la faveur n'est bonne qu'à compromettre, et un particulier qui traite avec l'ennemi, qui détache du corps de l'armée d'invasion une partie de ses

(*) *Armati in cædem specialem nobilitatis.*

forces, et fait d'une nation barbare une nation alliée; le tout sans qu'aucune autorité publique intervienne. Ainsi se passaient les choses sur chaque point de l'empire, depuis que tout pouvoir central avait péri.

Paulin, après ces désastres, âgé de trente-quatre ans, se rapprocha de l'Eglise et de ses sacrements ; le malheur l'avait ramené à la religion; il eut besoin de cet appui pour supporter de nouvelles infortunes ; il perdit sa belle-mère, puis sa mère, puis sa femme qui avait souvent été pour lui une contrariété, et qui, morte, ne fut qu'une douleur. Ses deux fils étaient éloignés de lui. L'un d'eux était allé à Bordeaux, espérant, dit Paulin, y vivre plus libre qu'au milieu des Goths; l'autre était entré au service du roi des Visigoths, et là, il passait sa vie entre les amitiés et les colères de ce roi.

Inter amicitias. . . . regis et iras.

Ce vers peint assez bien la situation des Romains qui s'attachaient aux Barbares et jouissaient de la plus grande faveur jusqu'à ce qu'un soudain accès de colère les précipitât dans l'abîme où tomba le malheureux Boëce.

Enfin, ayant tout perdu, n'attendant plus rien que de Dieu, Paulin s'est établi à Marseille ; il a choisi ce lieu pour y vivre avec quelques saints personnages qui lui sont chers, il ne possède pas un champ à la glèbe duquel soient attachés des colons (*); il faut qu'il cherche ailleurs que chez lui tout ce qui est nécessaire à son existence; il n'a qu'une maison de ville avec un jardin et un petit champ de quatre arpents, où ne manquent ni la vigne, ni les fruits, mais où manque la terre : il prend à ferme et tente de cultiver les espaces abandonnées. « J'ai établi, dit-il, ma maison au sommet et au bord d'un rocher, de peur de paraître retrancher quelque chose du terrain. » Bientôt la patiente industrie de Paulin lui réussit ; sa maison se remplit d'esclaves, ses affaires s'améliorent. Mais l'instabilité des choses, condition générale du temps (**), cause encore une fois la ruine de Paulin; alors,

(*) *Non ager instructus propriis cultoribus ullus.*

(**) *Conditio instabilis semper generaliter ævi.*

vaincu par les soucis et les années, pauvre, isolé, facile aux projets nouveaux, après avoir beaucoup hésité, il se résolut d retourner à Bordeaux; ce fut dans cette dernière détresse d Paulin qu'un secours inattendu vint le sauver du désespoir.

Un Goth qui lui était inconnu lui envoya le prix d'un cham qu'il désirait acheter : le prix, dit Paulin, n'était pas égal à l valeur du champ; il n'en fut pas moins reconnaissant de cett bonne volonté du barbare, qui aurait pu prendre la terre san rien payer. Ce trait achève de caractériser les rapports des Goth conquérants avec les propriétaires gallo-romains. Enfin, Pauli termine par des actions de grâces le récit de sa carrière si lon gue, si agitée. C'est un grand hommage au sentiment chrétien que de terminer ainsi une narration pareille.

L'intérêt de ce poème est de nous faire assister à toutes le phases, à toutes les vicissitudes d'une destinée. Il y a eu certai nement, à cette époque, beaucoup d'hommes qui ont été d'abor riches, heureux, puis, tombés dans la misère, ont vécu errant de pays en pays, ont essuyé des traverses de toutes sortes et, au milieu de ces malheurs que le siècle déchaînait sur eux ont été soutenus, comme Paulin, par la foi chrétienne.

Tels furent les auteurs de deux petits poèmes d même temps, et nés dans des circonstances analogues; tou deux ont été attribués à saint Prosper, l'adversaire des semi pélagiens. Le premier de ces poèmes, adressé par l'auteur à s femme, pour l'engager à se vouer ainsi que lui à Dieu, pourrait à la rigueur, être de saint Prosper. Mais s'il est de lui, c'es ce qu'il a fait de mieux; les vers sont beaucoup plus harmo nieux, beaucoup plus agréables à lire que ceux de son poèm théologique. L'auteur commence par cette allocution touchante

« O compagne fidèle de mes destinées, consacrons à Die notre vie courte et agitée. Vois les jours fuir, emportés pa une rotation rapide, et les membres du monde qui se brise se consumer et périr. Tout ce que nous possédons nous échapp les biens qui s'écoulent ne remontent pas vers leur source, il attirent par une vaine apparence nos âmes pleines de désir et d'erreurs. Où est maintenant le fantôme des choses, où son les richesses des puissants? »

Le poète s'arrête sur les changements, alors si fréquents dans la fortune des hommes, changements dont la *Confession* de Paulin nous a offert un touchant exemple : « Celui qui labourait la terre avec cent charrues est en grand souci pour se procurer une paire de bœufs ; celui qui se faisait porter à travers les villes dans de somptueux équipages, malade, regagne d'un pied lassé sa campagne dépouillée. »

« Tout se précipite vers son terme, » ajoute-t-il avec ce pressentiment lugubre de la fin des temps, qui, durant plusieurs siècles, n'abandonna point les imaginations des hommes ; puis, une réflexion encore plus mélancolique lui inspire quelques beaux et tristes vers.

« Quand ce ne serait pas la fin, quand le monde pourrait voir encore de longs jours, nous n'en devrions pas moins mourir ! Et que me sert que les fleuves, dans leur longue course, épanchent leurs ondes sans s'épuiser, que les forêts aient triomphé des siècles nombreux, que les mêmes champs fleurissent toujours ; ces choses demeurent, mais nos pères ont passé. »

Nam mihi quid prodest quod longo flumina cursu
Semper inexhaustis prona feruntur aquis ?
Multa quod annosæ vicerunt sæcula sylvæ,
Quodque suis durant florea rura solis ?
Ista manent, nostri sed non mansere parentes.

Il y avait donc quelque poésie dans les sentiments et même dans le langage de ces hommes si malheureux. Une seule chose les soutenait dans leurs misères, c'était leur foi, une foi persévérante et vive ; il était consolant de pouvoir se dire, avec l'auteur du poème qui nous occupe : « Ce Dieu des êtres, créateur du ciel et de la terre, est *né pour moi* d'une vierge ; il a tendu son dos aux coups de fouet, ses joues aux soufflets, son visage aux crachats ; il a consenti à être cloué sur une croix. Mort, puis ressuscité vainqueur du trépas, il m'a porté dans ses bras à son Père qui est au ciel. »

L'auteur termine, comme Paulin, par des actions de grâces ; il s'y joint un sentiment plus tendre ; s'adressant à sa compagne : « Réprime mon orgueil, console mes douleurs, soyons-nous

l'un à l'autre un exemple de pieuse vie, sois la garde de ton gardien, sois pour lui ce qu'il sera pour toi, relève-le s'il tombe, et que sa main te soulève, afin que nous ne soyons pas seulement une même chair; mais que nous n'ayons qu'une âme et un esprit! »

Ces expressions sont senties; elles peignent la tendresse d'un couple d'âmes s'entrelaçant pour résister à la tempête, et le Christianisme, au milieu des maux universels, créant pour l'homme un asile dans l'amour.

L'autre poème, qui porte dans les œuvres de saint Prosper ce titre *de Providentia carmen*, n'est pas de lui, il s'y rencontre des vers suspects de sémi-pélagianisme, que son orthodoxie ne se serait pas permis.

C'est un plaidoyer pour la Providence, en réponse aux objections de ceux pour qui les malheurs du temps avaient obscurci cette grande vérité. L'adversaire de l'auteur, parmi les maux dont le siècle a été témoin, lui rappelle une circonstance de sa vie, un malheur dont il a été victime.

« Toi-même, tout poudreux parmi les chariots et les armes des Goths, tu marchais péniblement chargé de lourds fardeaux; lorsque le saint vieillard, chassé de sa ville incendiée, conduisait, comme un père, dans l'exil ses brebis mutilées. »

Malgré cet argument, *ad hominem*, et malgré les calamités qui frappent les plus saints personnages, l'auteur défend, dans tout le poème, le dogme de la Providence, dogme auquel Salvien consacre une magnifique apologie. (*M. Ampère.*)

Claudianus Mamertus.

Claudianus Mamertus, prêtre de Vienne dans les Gaules, mort en 474, est cité parmi les poètes sacrés, à cause d'une hymne sur la *Passion du Seigneur*, qui commence par ces mots : *Pange lingua gloriosi prælium certaminis,* et d'un poème contre la vanité des poètes ; mais le premier est attribué par quelques critiques à Fortunat, et l'autre à S. Paulin. On croit que Mamertus est l'auteur de diverses épigrammes et poésies chrétiennes qui se trouvent parmi les œuvres de Claudien, le contemporain de Stilicon. (*Schœll, Histoire de la littérature latine.*)

Paulinus Pétrocorius.

Paulinus, surnommé Pétrocorius, parce qu'il était de Périgueux, composa un poème en six chants, sur la vie et les miracles de Saint Martin de Tours. C'est une médiocre imitation de la prose de Sévère Sulpice, écrivain dont il fait un assez bel éloge. Paulinus convient qu'il n'avait pas, lui, le génie de la poésie :

Hæc paucis ausus propere percurrere verbis,
Signavi indoctus populo relegenda fideli.

et malheureusement il y avait plus que de la modestie dans ses aveux. Les règles de la prosodie ne sont pas même observées chez lui. (*M. Collombet, Histoire des lettres latines au 4e et au 5e siècle.*)

CHAPITRE TROISIÈME.

POËTES DU SIXIÈME SIÈCLE ET DES SIÈCLES SUIVANTS.

Saint Avite : Détails sur sa vie. — Ses trois poëmes sur la création, le péché originel et le jugement de Dieu, sont comme les trois chants d'un seul poëme qu'on peut appeler le Paradis perdu. — Morceaux choisis de ce poëme opposés avec avantage à des passages analogues tirés de Milton. — Saint Avite a laissé trois autres poëmes sur le déluge, sur le passage de la mer Rouge et sur la virginité. — Fortunat : Sa vie. — Il reste de lui cent quarante-neuf pièces de vers. — Les sujets de ces poëmes sont futiles pour la plupart ; mais il y a dans plusieurs de l'imagination, de l'esprit et du mouvement. — Arator. — Boëce. — Réflexions sur les poëtes chrétiens des premiers siècles.

Saint Avite.

Le plus distingué de tous les poëtes chrétiens du sixième au huitième siècle, quoique ce ne soit pas celui dont on a le plus parlé, est saint Avite, évêque de Vienne. Il était né vers le milieu du Ve siècle, au sein d'une famille sénatoriale d'Auvergne. L'épiscopat y était en quelque sorte héréditaire, car il fut la quatrième génération d'évêques ; son père Isique le précéda sur le siége de Vienne. Alcimus Ecdicius Avitus y monta en 490, et l'occupa jusqu'au 5 février 525, époque de sa mort. Pendant tout cet intervalle, il joua un grand rôle dans l'Eglise gauloise, intervint dans tous les événements de quelque importance, présida plusieurs conciles, entre autres celui d'Epaone en 517, et prit surtout une part très-active à la lutte des ariens et des orthodoxes. Il fut le chef des orthodoxes de l'est et du midi de la Gaule. Comme Vienne dépendait des Bourguignons ariens, saint Avite eut souvent à lutter en faveur de l'orthodoxie, non-seulement contre ses adversaires théologiques, mais contre la puissance civile : il s'en tira avec

sagesse et bonheur, respecté et ménagé des maîtres du pays sans jamais compromettre les intérêts de la foi. La conférence qu'il eut à Lyon, en 499, avec quelques ariens, en présence du roi Gondebaud, prouve à la fois sa fermeté et sa prudence. C'est à lui qu'on attribue le retour du roi Sigismond dans le sein de l'orthodoxie. Quoiqu'il en soit, c'est comme écrivain et non comme évêque que nous avons aujourd'hui à le considérer. Quoiqu'on ait perdu beaucoup de ce qu'il avait écrit, il reste de lui un assez grand nombre d'ouvrages; une centaine de lettres sur les événements du temps, quelques homélies, quelques fragments de traités théologiques, enfin ses poèmes. Il y en a six, tous en vers hexamètres; 1° sur la création, en trois cent vingt-cinq vers; 2° sur le péché originel, quatre cent vingt-trois vers; 3° sur le jugement de Dieu ou l'expulsion du paradis, quatre cent trente-cinq vers; 4° sur le déluge, six cent cinquante-huit vers; 5° sur le passage de la Mer Rouge, six cent dix-neuf vers; 6° sur l'éloge de la virginité, six cent soixante-six vers. Les trois premiers : la création, le péché originel et le jugement de Dieu, font une sorte d'ensemble, et peuvent être considérés comme trois chants d'un même poème, qu'on peut, qu'on doit appeler, pour en parler exactement, le Paradis perdu. Ce n'est point par le sujet et le nom seul, que cet ouvrage rappelle celui de Milton; les ressemblances sont frappantes dans quelques parties de la conception générales et dans quelques-uns des plus importants détails. L'analogie des deux poèmes est un fait assez curieux, et celui de saint Avite mérite d'être comparé de près à celui de Milton.

Le premier chant, intitulé *de la Création*, est essentiellement descriptif; la poésie descriptive du VI[e] siècle y paraît dans tout son développement. Elle ressemble singulièrement à la poésie descriptive de notre temps, à cette école dont l'abbé Delille est le chef, que nous avons vue si florissante, et qui compte à peine aujourd'hui quelques languissants héritiers. Le caractère essentiel de ce genre est d'exceller à vaincre des difficultés qui ne valent pas la peine d'être vaincues, à décrire ce qui n'a nul besoin d'être décrit, et à parvenir ainsi à un degré assez rare de mérite littéraire, sans qu'il en résulte aucun effet vraiment

poétique. Il y a des objets qu'il suffit de nommer pour que la poésie naisse et que l'imagination soit frappée : un mot, une comparaison, une épithète, les placent vivement sous ses yeux. La poésie descriptive, telle que nous la connaissons, ne se contente point d'un tel résultat : elle est scientifique plus que pittoresque ; elle s'inquiète moins de faire voir les objets que de les faire connaître ; elle les observe et les parcourt minutieusement, comme un dessinateur, comme un anatomiste, s'attachant à en énumérer, à en étaler toutes les parties ; et tel être, tel fait, qui simplement nommé ou désigné par un seul trait, par une image générale, serait réel et visible pour l'imagination, n'apparaît plus que décomposé, dépecé, disséqué, détruit. C'est là le vice radical de la poésie descriptive moderne, et la trace en est empreinte dans ses plus heureux travaux. Il se retrouve dans celle du VIe siècle : la plupart des descriptions de saint Avite ont le même défaut, le même caractère.

Dieu travaille à la création de l'homme :

« Il place la tête au lieu le plus élevé, et adapte aux besoins de l'intelligence le visage percé de sept trous. C'est là que s'exercent l'odorat, l'ouïe, la vue et le goût ; le toucher est le seul qui sente et juge partout le corps, et dont l'énergie soit répandue dans tous les membres. La langue flexible est attachée à la voûte du palais de telle sorte que la voix, refoulée dans cette cavité comme par le coup d'un archet, résonne avec diverses modulations à travers l'air et l'onde. De la poitrine humide, placée sur le devant du corps, s'étendent les bras robustes avec les ramifications des mains. Après l'estomac se trouve le ventre, qui, sur les deux flancs entouré d'une molle enveloppe les organes vitaux. Au-dessous, le corps se divise en deux cuisses, afin qu'il puisse marcher plus facilement par un mouvement alternatif. Par derrière et au-dessous de l'occiput, descend la nuque, qui distribue partout ses innombrables nerfs. Plus bas et au-dedans est placé le poumon, qui doit se repaître d'un air léger et qui pousse le souffle nécessaire, le reçoit et le rend tour à tour. »

Ne sommes-nous pas dans l'atelier d'un ouvrier? n'assistons-

nous pas à ce travail lent et successif qui annonce la science et exclut la vie ? Dans cette description, l'exactitude des faits est grande, la structure du corps humain et l'agencement de ses divers organes sont très-fidèlement expliqués : tout y est, excepté l'homme et la création.

Il serait aisé de trouver, dans la poésie descriptive moderne, des morceaux parfaitement analogues.

Ne croyez pas cependant que ce soient là les seuls, et que, même dans ce genre, saint Avite ait toujours aussi mal fait. Ce chant contient des descriptions beaucoup plus heureuses, beaucoup plus poétiques, celles surtout qui retracent les beautés générales de la nature, sujet bien plus accessible à la poésie descriptive, bien mieux adapté à ses moyens.

Nous citerons pour exemple la description du paradis, du jardin d'Eden, et nous remettrons en même temps sous les yeux du lecteur celle de Milton, partout célèbre.

« Par-delà l'Inde, là où commence le monde, où se joignent, dit-on, les confins de la terre et du ciel, est un asile élevé, inaccessible aux mortels et fermé par des barrières éternelles, depuis que l'auteur du premier crime en fut chassé après sa chute, et que les coupables se virent justement expulsés de leur heureux séjour... Nulle alternative des saisons ne ramène là les frimas ; le soleil de l'été n'y succède point aux glaces de l'hiver, tandis qu'ailleurs le cercle de l'année nous rend d'étouffantes chaleurs, ou que les champs blanchissent sous les gelées, la faveur du ciel maintient là un printemps éternel ; le tumultueux Auster n'y pénètre point ; les nuages s'enfuient d'un air toujours pur et d'un ciel toujours serein. Le sol n'a pas besoin que les pluies viennent le rafraîchir, et les plantes prospèrent par la vertu de leur propre rosée. La terre est toujours verdoyante, et sa surface, qu'anime une douce tiédeur, resplendit de beauté. L'herbe n'abandonne jamais les collines, les arbres ne perdent jamais leurs feuilles ; et quoiqu'ils se couvrent continuellement de fleurs, ils réparent promptement leurs forces au moyen de leurs propres sucs. Les fruits, que nous n'avons qu'une fois par an, mûrissent là tous les mois ; le soleil n'y fane point l'é-

clat des lis ; aucun attouchement ne souille les violettes ; la rose conserve toujours sa couleur et sa gracieuse forme... Le baume odoriférant y coule sans interruption de branches fécondes. Si par hasard un léger vent s'élève, la belle forêt, effleurée par son souffle, agite avec un doux murmure ses feuilles et ses fleurs, qui laissent échapper et envoient au loin les parfums les plus suaves. Une claire fontaine y sort d'une source dont l'œil atteint sans peine le fond ; l'argent le mieux poli n'a point un tel éclat ; le cristal de l'eau glacée n'attire pas tant de lumière. Les émeraudes brillent sur ses rives ; toutes les pierres précieuses que vante la vanité mondaine sont là éparses comme des cailloux, émaillent les champs des couleurs les plus variées, et les parent comme d'un diadème naturel. »

Ergo ubi transmissis mundi caput incipit Indis,
Quo perhibent terram confinia jungere cœlo,
Lucus inaccessa cunctis mortalibus arce
Permanet, æterno conclusus limite, postquam
Decidit expulsus primævi criminis auctor,
Atque reis digne felici a sede revulsis,
Cœlestes hæc sancta capit nunc aula ministros.
Non hic alterni succedit temporis unquam
Bruma, nec æstivi redeunt post frigora soles,
Excelsus calidum quum reddit circulus annum,
Vel, densante gelu, canescunt arva pruinis.
Hic ver assiduum cœli clementia servat;
Turpidus Auster abest, semperque sub aere sudo
Nubila diffugiunt jugi cessura sereno.
Nec poscit natura loci quos non habet imbres,
Sed contenta suo dotantur germina rore.
Perpetuo viret omne solum, terræque tepentis
Blanda nitet facies. Stant semper collibus herbæ
Arboribusque comæ; quæ, quum se flore frequenti
Diffundunt, celeri confortant germina succo;
Nam quidquid nobis toto nunc nascitur anno
Menstrua maturo dant illic tempora fructu.
Lilia perlucent nullo flaccentia sole;
Nec tactus violat violas, roseumque ruborem
Servans perpetuo suffundit gratia vultu.

Sed cum desit hiems, nec torrida ferveat æstas,
Fructibus autumnus, vel floribus occupat annum.
Hic quæ donari mentitur fama Sabæis
Cinnama nascuntur, vivas quæ colligit ales,
Natali quum fine perit, nidoque perusta
Succedens sibimet quæsita morte resurgit;
Nec contanta suo semel ales ordine nasci
Longa veternosi renovatur corporis ætas,
Incensamque levant exordia crebra senectam.
Illic desudans fragrantia balsama ramus
Perpetuum promit pingui de stipite fluxum.
Tum si forte levis movit spiramina ventus,
Flatibus exiguis lenique impulsa susurro,
Dives silva tremit foliis ac flore salubri,
Qui sparsus late suaves dispensat odores.
Hic fons perspicuo resplendens gurgite surgit,
Talis in argento non fulget gratia, tantam
Nec crystalla trahunt nitido de frigore lucem.
Margine riparum virides micuere lapilli,
Et quas miratur mundi jactantia gemmas,
Illic saxa jacent; varios dant arva colores,
Et naturali campos diademate pingunt.

Voici maintenant la description de Milton; elle est coupée en plusieurs morceaux, et éparse dans tout le quatrième chant de son poëme; mais nous choisissons le passage qui correspond le mieux à celui que nous venons de citer de l'évêque de Vienne :

« Ce champêtre et heureux séjour offrait mille aspects variés, des bosquets dont les arbres précieux répandaient la gomme et le baume, d'autres où pendaient avec grâce le fruit à écorce dorée, et d'un goût délicieux : si les fables des Hespérides étaient vraies, c'est dans ce lieu qu'elles l'auraient été. Ces bosquets étaient entremêlés de prairies et de plaines unies; des troupeaux paissaient l'herbe tendre; des collines étaient couvertes de palmiers; le sein fécond d'une vallée bien arrosée prodiguait ses trésors de fleurs de toutes couleurs et de roses sans épines. Ailleurs on voyait de sombres grottes et des retraites profondes, qui offraient un frais asile; la vigne grimpante étalait au-dessus ses grappes de pourpre, et les cou-

vrait de son luxe gracieux ; des ruisseaux tombaient avec un doux murmure le long des collines, se dispersaient dans la campagne ou se réunissaient dans un lac, dont le cristal servait de miroir à ses rives couronnées de myrtes. Les oiseaux se livraient à leurs chants ; les légers souffles du printemps, chargés du parfum des champs et des buissons, murmuraient sous les feuilles tremblantes, tandis que Pan, uni dans une aimable danse avec les Grâces et les Heures, menait à sa suite un printemps éternel. »

Certainement la description de saint Avite est plutôt supérieure qu'inférieure à celle de Milton ; tout voisin qu'est le premier du paganisme, il mêle à ses tableaux moins de souvenirs mythologiques : l'imitation de l'antiquité y est peut-être moins visible, et la description des beautés de la nature nous paraît à la fois plus variée et plus simple.

Nous trouvons dans ce même chant du poème latin une description du débordement du Nil, qui mérite aussi d'être citée. On sait que, dans les traditions religieuses, le Nil est un des quatre fleuves du paradis ; c'est à cette occasion que le poète le nomme et décrit ses inondations périodiques :

« Toutes les fois, dit-il, que le fleuve, en se gonflant, sort de ses rives et couvre les plaines de son noir limon, ses eaux deviennent fécondes, le ciel se repose, et une pluie terrestre se répand de toutes parts. Alors Memphis est entourée d'eau, se voit au sein d'un large gouffre, et le propriétaire navigue sur ses champs qu'il n'aperçoit plus. Il n'y a plus aucune limite ; les bornes disparaissent par l'arrêt du fleuve, qui égalise tout et suspend les procès de l'année ; le berger voit avec joie s'abîmer les prairies qu'il fréquentait ; et des poissons nageant dans des mers étrangères, viennent aux lieux où les troupeaux paissaient l'herbe verdoyante. Enfin lorsque l'eau s'est mariée à la terre altérée et a fécondé tous les germes, le Nil recule, et rassemble ses ondes éparses ; le lac disparaît ; il redevient fleuve, retourne à son lit, et renferme ses flots dans l'ancienne digue de ses rives. »

Plusieurs traits de cette description sont marqués des défauts

du genre ; on y trouve quelques-uns de ces rapprochements recherchés, de ces antithèses artificielles qu'il prend pour de la poésie : *la pluie terrestre*, par exemple, *l'eau qui se marie à la terre*, etc. Cependant le tableau ne manque ni de vérité ni d'effet.

Dans le second chant, intitulé le *Péché originel*, le poète suit pas à pas les traditions sacrées ; mais elles n'asservissent point son imagination, et il s'élève même quelquefois à des idées poétiques qui s'en écartent sans les contrarier précisément. Personne n'ignore quel caractère le génie de Milton a prêté à Satan, et l'originalité de cette conception qui a su conserver dans le démon la grandeur de l'ange, porter jusque dans l'abîme du mal la glorieuse trace du bien, et répandre ainsi, sur l'ennemi de Dieu et de l'homme, un intérêt qui n'a pourtant rien d'illégitime ni de pervers. Quelque chose de cette idée, ou plutôt de cette intention, se retrouve dans le poème de saint Avite : son Satan n'est point le démon des simples traditions religieuses, odieux, hideux, méchant, étranger à tout sentiment élevé ou affectueux. Il lui a conservé quelques traits de son premier état, une certaine grandeur morale ; et quoique sa conception du caractère de Satan soit très-inférieure à celle de Milton, quoiqu'il n'ait pas su y faire éclater ces violents combats de l'âme, ces fiers contrastes qui rendent l'œuvre du poète anglais si admirable, la sienne n'est dépourvue ni d'originalité ni d'énergie. Comme Milton, il a peint Satan au moment où il entre dans le paradis et aperçoit Adam et Eve pour la première fois.

« Lorsqu'il vit, dit-il, les nouvelles créatures mener, dans un séjour de paix, une vie heureuse et sans nuage, sous la loi qu'elles avaient reçue du Seigneur avec l'empire de l'univers, et jouir, au sein de tranquilles délices, de tout ce qui leur était soumis, l'étincelle de la jalousie éleva dans son âme une vapeur soudaine, et son brûlant chagrin devint bientôt un terrible incendie. Il y avait alors peu de temps qu'il était tombé du haut du ciel et avait entraîné dans les bas lieux la troupe liée à son sort. A ce souvenir, et repassant dans son cœur sa récente disgrâce, il lui sembla qu'il avait perdu davantage, puisqu'un

autre possédait de tels biens ; et la honte se mêlant à l'envie, il épancha en ces mots ses amers regrets :

« O douleur ! cette œuvre de terre s'est tout-à-coup élevée devant nous, et notre ruine a donné naissance à cette race odieuse ! Moi, Vertu, j'ai possédé le ciel, et j'en suis maintenant expulsé, et le limon succède aux honneurs des anges ! Un peu d'argile, arrangée sous une mesquine forme, régnera donc, et la puissance qui nous a été ravie lui est transférée ! Mais nous ne l'avons pas perdue tout entière ; la plus grande partie nous en reste ; nous pouvons, nous savons nuire. Ne différons donc pas ; ce combat me plaît ; je l'engagerai dès leur première apparition, tandis que leur simplicité, qui n'a encore éprouvé aucune ruse, les ignore toutes et s'offre à tous les coups. Il sera plus aisé de les abuser pendant qu'ils sont seuls, et avant qu'ils aient lancé dans l'éternité des siècles une postérité féconde. Ne permettons pas que rien d'immortel sorte de la terre ; faisons périr la race dans sa source ; que la défaite de son chef devienne une semence de mort ; que le principe de la vie enfante les angoisses de la mort ; que tous soient frappés dans un seul ; la racine coupée, l'arbre ne s'élevera point. Ce sont là les consolations qui me restent, à moi déchu. Si je ne puis remonter aux cieux, qu'ils soient fermés du moins pour ceux-ci : il me semble moins dur d'en être tombé, si ces créatures nouvelles se perdent par une semblable chute ; si, complice de ma ruine, elles deviennent compagnes de ma peine, et partagent avec nous les feux que je prévois. Mais, pour les y attirer sans peine, il faut que moi, qui suis tombé si bas, je leur montre la route que j'ai parcourue volontairement ; que le même orgueil qui m'a chassé du royaume céleste chasse les hommes de l'enceinte du paradis. »

« Il parla ainsi, et se tut en poussant un gémissement. »

Vidit ut iste novos homines in sede quieta
Ducere felicem nullo discrimine vitam,
Lege sub accepta Domino famularier orbis,
Subjectisque frui placida inter gaudia rebus,
Commovit subitum zeli scintilla vaporem
Excrevit que calens in sæva incendia livor ;

Vicinus tunc forte fuit, quo concidit alto
Lapsus, et innexam traxit per prona catervam.
Hoc recolens, casumque premens in corde recentem,
Plus doluit periisse sibi quod possidet alter.
Tum mixtus cum felle pudor sic pectore questus
Explicat, et tali suspiria voce relaxat;
« *Proh! dolor, hoc nobis subitum consurgere plasma,*
Invisumque genus nostra crevisse ruina!
Me celsum virtus habuit, nunc ecce rejectus
Pellor, et angelico limus succedit honori.
Cœlum terra tenet, vili compage levata
Regnat humus, nobisque perit translata potestas.
Non tamen in totum periit; pars magna retentat
Vim propriam, summaque cluit virtute nocendi.
Nec differe juvat. Jam nunc certamine blando
Congrediar, dum prima salus, experta nec ullos
Simplicitas ignara dolos, ad tela patebit.
Et melius soli capientur fraude, priusquam
Fecundam mittant æterna in sæcula prolem.
Immortale nihil terra prodire sinendum est;
Fons generis pereat, capitis dejectio victi
Semen erit mortis. Pariat discrimina lethi
Vitæ principium; cuncti feriantur in uno;
Non faciet vivum radix occisa cacumen.
Hæc mihi dejecto tandem solatia restant.
Si nequeo clausos iterum conscendere cœlos,
His quoque claudentur. Levius cecidisse putandum est,
Si nova perdatur simili substantia casu,
Si comes excidii jubeat consortia pœnæ,
Et quos prævideo nobiscum dividat ignes. »

Voici le Satan de Milton, au même moment et dans la même situation :

« O enfer ! que voient ici mes yeux désolés? Voilà élevées au bonheur qui était notre partage, des créatures d'une autre espèce, de terre peut-être, qui ne sont pas des esprits, et cependant peu inférieures aux brillants esprits du ciel. Ma pensée les suit avec admiration, et je pourrais les aimer, tant la ressemblance divine éclate en elles, tant la main qui les forma a répandu de grâce sur tout leur être ! Ah! couple charmant, vous ne pensez pas combien est proche le changement de votre

sort, ce changement qui fera que toutes ces délices s'évanouiront, et vous abandonneront au malheur, d'autant plus le malheur pour vous, que vous goûtez maintenant plus de joies. Vous êtes heureux, mais, pour des êtres si heureux, vous êtes trop peu assurés de continuer à l'être; et ce noble séjour, votre ciel, n'est pas assez bien gardé pour un ciel qu'il faut défendre contre un ennemi tel que celui qui vient d'y entrer. Cependant ce n'est pas de vous que je suis l'ennemi, vous, dont l'isolement pourrait me faire pitié, quoiqu'on n'ait pas eu pitié de moi. Peut-être ma demeure ne vous plaira pas autant que ce beau paradis; mais acceptez-la, c'est l'ouvrage de votre Créateur; c'est lui qui me l'a donnée, et je vous la donne d'aussi bon cœur. L'enfer ouvrira, pour vous recevoir tous deux, ses plus larges portes; il enverra au-devant de vous tous ses rois. Il y aura là de la place bien plus que dans ces étroites limites, pour loger votre nombreuse postérité : si ce lieu ne vous convient pas, prenez-vous-en à celui qui m'a ainsi poussé à me venger, sur vous qui ne m'avez fait aucun mal, de lui qui m'a tant offensé. Et quand je m'attendrirais, comme je le fais, sur votre touchante innocence, cependant la raison d'état, une juste fierté, et le plaisir de la vengeance, joint au désir d'agrandir mon empire par la conquête de ce nouveau monde, me contraignent à faire aujourd'hui ce qu'autrement, tout damné que je suis, j'aurais horreur d'entreprendre. »

Ici la supériorité de Milton est grande : il donne à Satan des sentiments beaucoup plus élevés, plus passionnés, plus complexes, trop complexes peut-être, et ses paroles sont bien plus éloquentes. Cependant l'analogie des deux morceaux est remarquable, et l'énergie simple, l'unité menaçante des sentiments du Satan de saint Avite, nous semble d'un grand effet.

Le troisième chant raconte le désespoir d'Adam et d'Eve, après leur chute, la venue de Dieu, son jugement, et leur expulsion du paradis. On se rappelle le fameux passage de Milton où, après le jugement de Dieu, lorsque Adam voit toutes choses bouleversées autour de lui et s'attend à être chassé du paradis, il se livre, contre sa femme, à la plus dure colère :

« Lorsque la triste Eve aperçut son désespoir, du lieu où elle était assise désolée, elle s'approcha, et essaya de le calmer par de douces paroles; mais lui, avec un regard sévère, il la repoussa, disant :

« Loin de moi, serpent! ce nom te convient mieux encore qu'à celui avec qui tu t'es liguée; tu es aussi fausse et haïssable; rien n'y manque, sinon que, comme pour lui, ta figure et ta couleur trahissent ta perfidie intérieure, et avertissent désormais toutes les créatures de se garder de toi; car cette forme trop céleste, qui couvre une fraude infernale, pourrait encore les abuser. Sans toi je serais resté heureux, si ton orgueil et ta folle présomption n'eussent, au moment du plus grand péril, dédaigné mes avertissements, et réclamé avec dépit ma confiance; tu avais l'envie d'être vue, même par le démon; tu te flattais de triompher de lui; mais, grâces à ton entrevue avec le serpent, nous avons été trompés et séduits, toi par lui, moi par toi.... Oh! pourquoi le Dieu sage et créateur qui a peuplé d'esprits mâles le plus haut des cieux a-t-il créé à la fin cette nouveauté sur la terre, ce beau défaut de la nature? Pourquoi n'a-t-il pas rempli tout d'un coup le monde d'hommes et d'anges sans femmes, ou bien trouvé quelque autre voie de perpétuer le genre humain? Ce malheur ne serait pas arrivé; et, par dessus ce malheur, que de troubles assailliront la terre par les ruses des femmes et l'étroite union des hommes avec elles!... »

La même idée est venue à saint Avite : seulement c'est à Dieu lui-même, non à Eve, qu'Adam adresse l'explosion de sa colère :

« Lorsqu'il se voit ainsi condamné, et que le plus juste examen a mis au grand jour toute sa faute, il ne demande point son pardon humblement et avec prières; il ne se répand point en vœux et en larmes; il ne cherche point à détourner, par une confession suppliante, le châtiment mérité; déjà misérable, il n'invoque point la pitié. Il se redresse, il s'irrite, et son orgueil s'exhale en clameurs insensées : « C'est donc pour me perdre que cette femme a été unie à mon sort! Celle que, par ta première loi, tu m'as donnée pour compagne, c'est elle qui, vaincue elle-même, m'a vaincu par ses sinistres conseils; c'est

elle qui m'a persuadé de prendre ce fruit qu'elle connaissait déjà. Elle est la source du mal; d'elle est venu le crime. J'ai été crédule, mais c'est toi, Seigneur, qui m'as enseigné à la croire, en me la donnant en mariage, en m'attachant à elle par de doux nœuds. Heureux si ma vie, d'abord solitaire, s'était toujours ainsi écoulée, si je n'avais jamais connu les liens d'une telle union, et le joug de cette fatale compagne ! »

» A cette exclamation d'Adam irrité, le Créateur adresse à Eve désolée ces sévères paroles : « Pourquoi, en tombant, as-tu entraîné ton malheureux mari ? Femme trompeuse, pourquoi, au lieu de rester seule dans ta chute, as-tu détrôné la raison supérieure de l'homme? » Elle, pleine de honte, et les joues couvertes d'une douloureuse rougeur, dit que le serpent l'a trompée, et lui a persuadé de toucher au fruit défendu. »

Ille ubi convictum claro se lumine vidit,
Prodidit et totam discussio justa reatum,
Non prece summissa veniam pro crimine poscit,
Non votis lacrimisve rogat, nec vindice fletu
Præcurrit meritam supplex confessio pœnam;
Jamque miser factus, nondum miserabilis ille est.
Erigitur sensu, tumidisque accensa querelis
Fertur in insanas laxata superbia voces :

« *Heu! male perdendo mulier conjuncta marito!*
Quam sociam mixto prima sub lege dedisti,
Hæc me consiliis vicit devicta sinistris,
Et sibi jam notum persuasit sumere pomum.
Ista mali caput est; crimen surrexit ab ista.
Credulus ipse fui, sed credere tu docuisti,
Connubium donans, et dulcia vincula nectens.
Atque utinam felix, quæ quondam sola vigebat,
Cælebs vita foret, talis nec conjugis unquam
Fœdera sensisset, comiti non subdita pravæ! »

Ce morceau ne paraît-il pas égal au moins à celui de Milton? il est même exempt des détails subtils qui déparent ce dernier et ralentissent la marche du sentiment.

Le chant se termine par la prédiction de la venue du Christ, qui triomphera de Satan; mais avec cette conclusion, le poète

décrit la sortie même du paradis, et ces derniers vers sont peut-être les plus beaux de son poème :

« A ces mots, le Seigneur les revêt tous deux de peaux de bêtes, et les chasse du bienheureux séjour du paradis. Ils tombent ensemble sur la terre; ils entrent dans le monde désert, et errent çà et là d'une course rapide. Le monde est couvert d'arbres et de gazon; il a de vertes prairies, des fontaines et des fleuves; et pourtant sa face leur paraît hideuse auprès de la tienne, ô paradis! et ils en ont horreur; et, selon la nature des hommes, ils aiment bien davantage ce qu'ils ont perdu. La terre leur est étroite; ils n'en voient point le terme, et pourtant ils s'y sentent resserrés, et ils gémissent. Le jour même est sombre à leurs yeux, et sous la clarté du soleil ils se plaignent que la lumière a disparu. »

Les trois autres poèmes de saint Avite, le *Déluge*, le *Passage de la mer rouge* et l'*Eloge de la Virginité*, sont fort inférieurs à ce que nous venons de citer : cependant on y trouve encore des fragments remarquables, et, selon la remarque de M. Guizot qui nous a fourni tout ce que nous venons de dire de saint Avite, on a droit de s'étonner qu'un ouvrage qui renferme de telles beautés soit demeuré si obscur. *(Histoire de la civilisation en France.)*

Fortunat.

Fortunat, évêque de Poitiers, n'était pas gaulois d'origine; il était né en 530, au delà des Alpes, près de Ceneda, dans le Trévisan; et vers 565, peu avant la grande invasion des Lombards et la désolation du nord de l'Italie, il passa en Gaule, et s'arrêta en Austrasie, au moment du mariage de Sigebert Ier et de Brunehault, fille du roi d'Espagne Athanagild. Il y séjourna, à ce qu'il paraît, un an ou deux, faisant des épithalames, des complaintes, poète de cour, voué à en célébrer les aventures et les plaisirs. On le voit ensuite aller à Tours, pour y faire ses dévotions à saint Martin : il était encore laïque. Sainte Radégonde, femme de Clotaire Ier, venait de s'y retirer

et d'y fonder un monastère de filles; Fortunat se lia avec elle d'une étroite amitié, entra dans les ordres, et devint bientôt son chapelain et l'aumônier du monastère. On ne connaît, depuis cette époque, aucun incident remarquable dans sa vie. Sept ou huit ans après la mort de sainte Radégonde, il fut fait évêque de Poitiers, et y mourut au commencement du VII[e] siècle, depuis longtemps célèbre par ses vers, et en correspondance assidue avec tous les grands évêques, tous les hommes d'esprit de son temps. Indépendamment de sept vies de saints, de quelques lettres ou traités théologiques en prose, de quatre livres d'hexamètres sur la vie de saint Martin de Tours, qui ne sont autre chose qu'une version poétique de la vie du même saint par Sulpice Sévère, et de quelques petits ouvrages perdus, il nous reste de lui deux cent quarante-neuf pièces de vers en toutes sortes de mètres, dont deux cent quarante-six ont été recueillies et classées par lui-même en onze livres, et trois sont séparées. De ces deux cent quarante-neuf pièces, il y en a quinze en l'honneur de certaines églises, basiliques, oratoires, etc., composées au moment de la construction ou de la dédicace; trente épitaphes; vingt-neuf pièces à Grégoire de Tours, ou sur son compte; vingt-sept à sainte Radégonde ou à la sœur Agnès, abbesse du monastère de Poitiers, et cent quarante-huit autres pièces à toutes sortes de personnes et sur toutes sortes de sujets.

Les pièces adressées à saint Radégonde ou à l'abbesse Agnès sont, sans contredit, celles qui font connaître et caractérisent le mieux Fortunat, le tour de son esprit et le genre de sa poésie. (*Histoire de la civilisation en France*).

On est naturellement porté, continue M. Guizot, à attacher au nom et aux relations de telles personnes les idées les plus graves, et c'est sous un aspect grave, en effet, qu'elles ont été ordinairement retracées. Je crains qu'on ne se soit trompé, Messieurs: et gardez-vous de croire que j'aie à rapporter ici quelque anecdote étrange, et que l'histoire ait à subir l'embarras de quelque scandale. Rien de scandaleux, rien d'équivoque, rien qui prête à la moindre conjecture maligne, ne se rencontre dans les relations de l'évêque et des religieuses de Poitiers;

mais elles sont d'une futilité, d'une puérilité qu'il est impossible de méconnaître, car les poésies mêmes de Fortunat en sont le monument.

Sur les vingt-sept pièces adressées à sainte Radegonde ou à sainte Agnès, voici les titres de seize :

Liv. VIII; pièce 8, à sainte Radegonde, sur des violettes.
9 sur des fleurs mises sur l'autel.
10 sur des fleurs qu'il lui envoie.
Liv. XI; pièce 4, à sainte Radegonde pour qu'elle boive du vin.
11 à l'abbesse, sur des fleurs.
13 sur des chataignes.
14 sur du lait.
15 *idem*.
16 sur un repas.
18 sur des prunelles.
19 sur du lait et autres friandises.
20 sur des œufs et des prunes.
22 sur un repas.
23 *idem*.
24 *idem*.
25 *idem*.

Les sujets de ces pièces, comme on le voit, sont futiles. Mais les poésies de Fortunat n'ont pas toutes ce caractère. Indépendamment de quelques hymnes sacrés assez beaux et dont l'un, le *Vexilla regis*, a été officiellement adopté par l'Eglise, il y a, dans plusieurs de ces petits poèmes laïques et religieux, assez d'imagination, d'esprit et de mouvement. Nous ne citerons qu'un fragment d'un poème élégiaque de trois cent soixante-onze vers, sur le départ d'Espagne de Garsuinthe, sœur de Brunehault, son arrivée en France, son mariage avec Chilpéric, et sa fin déplorable; nous choisissons les lamentations de Gonsuinthe, sa mère, femme d'Athanagild; elle voit sa fille près de la quitter, l'embrasse, la regarde, l'embrasse encore et s'écrie :

« Espagne si vaste pour tes habitants, et trop resserrée

pour une mère, terre du soleil, devenue une prison pour moi, quoique tu t'étendes depuis le pays du Zéphire jusqu'à celui du brûlant Eous, et de la Tyrrhénie à l'Océan, quoique tu suffises à des peuples nombreux, depuis que ma fille n'y est plus, tu es trop étroite pour moi. Sans toi, ma fille, je serai ici comme étrangère et errante, et, dans mon propre pays, à la fois citoyenne et exilée. Je le demande, que regarderont ces yeux qui cherchent partout mon enfant?... tu feras mon supplice, quelque soit l'enfant qui jouera avec moi; tu peseras sur mon cœur dans les embrassements d'un autre : qu'un autre coure, s'arrête, s'asseye, pleure, entre, sorte, ta chère image sera toujours devant mes yeux. Quand tu m'auras quittée, je courrai à des caresses étrangères, et, en gémissant, je presserai un autre visage sur mon sein desséché; j'essuierai de mes baisers les pleurs d'un autre enfant; je m'en abreuverai; et plût à Dieu que je pusse ainsi trouver quelque rafraîchissement où apaiser ma soif dévorante! Quoique je fasse, je suis au supplice; aucun remède ne me soulage; je péris, ô Galsuinthe, par la blessure qui me vient de toi? Je le demande, quelle chère main peignera, ornera ta chevelure? qui donc, lorsque je n'y serai pas, couvrira de baisers tes joues si douces? qui te réchauffera dans son sein, te portera sur ses genoux, t'entourera de ses bras? Hélas! là où tu seras sans moi, tu n'auras pas de mère. Quant au reste, mon triste cœur te le recommande à ce moment de ton départ: sois heureuse, je t'en supplie; mais laisse moi; va-t-en; adieu : envoie à travers les espaces de l'air quelque consolation à ta mère impatiente; et, si le vent m'apporte quelque nouvelle, qu'elle soit favorable. »

La subtilité et l'affectation de la mauvaise rhétorique se retrouvent dans ce morceau; mais l'émotion en est sincère, et l'expression ingénieuse et vive. Plusieurs pièces de Fortunat offrent les mêmes mérites. (*Histoire de la civilisation en France.*)

Arator, etc.

Le nombre des poètes sacrés, dans les siècles suivants, n'est pas très-considérable. Voici ceux que l'on peut mentionner.

Arator, surnommé Subdiaconus, était originaire de la Ligurie, province à laquelle appartenait alors la ville de Milan, qui fut peut-être sa patrie. Ce qui est sûr, c'est qu'il y fut élevé. Il suivit d'abord le barreau; en 527, les habitants de la Dalmatie le députèrent auprès de Théodoric; en 534 il eut, à la cour d'Athalaric, l'emploi de *domesticorum et privatorum comes*. Plus tard, il quitta toutes les fonctions civiles et fut nommé sous-diacre de l'église de Rome. Il mourut en 556. Son principal ouvrage est une traduction en vers hexamètres des Actes des Apôtres. Cet ouvrage est divisé en deux chants.

Magnus Félix Ennodius a laissé quelques ouvrages en vers; savoir un recueil de vingt-un petits poèmes sur des sujets sacrés ou profanes; des épitaphes et des épigrammes. Ennodius est un poète extrêmement médiocre, entaché de tous les vices de son siècle, abusant des métaphores et des allégories, et ne tenant aucun compte des règles de la prosodie.

Saint Orientius, évêque d'Elvire dans l'Espagne Bétique, a laissé un poème en deux chants, intitulé *Commonitorium fidelium,* et écrit en vers élégiaques; un autre en hexamètres sur la naissance de Jésus-Christ; des hymnes et d'autres ouvrages en vers, qui se distinguent d'une manière avantageuse parmi les productions du VIe siècle.

Rusticus Helpidius, médecin de Théodoric, roi des Ostrogoths, décoré du titre de *clarissimus et exquæstor*, a laissé un poème *sur les bienfaits de Jésus-Christ*. (*Schœll*.)

Boëce.

Boëce (Anicius Manlius Torquatus Severinus) naquit peu d'années avant la chute d'Augustule et de l'Empire. Théodoric, roi des Visigoths en Italie, l'éleva successivement aux premières places, et Boëce fut pendant vingt ans, par son intégrité et ses lumières, une des colonnes de son empire; mais son zèle pour la religion catholique le fit soupçonner d'une correspondance criminelle avec l'empereur d'Orient, Justin. Il fut condamné sans jugement, et subit la mort l'an 525 de J.-C. Boëce avait embrassé la doctrine d'Aristote, et composé de nombreux ou-

vrages sur la théologie, l'astronomie, la musique et les sciences : on distingue surtout le traité qu'il écrivit dans les fers, et qu'il intitula de la *Consolation de la philosophie*. Dans ce morceau qui est composé de vers et de prose, se trouvent de belles idées, de beaux sentiments, un style noble et souvent élégant : et les fautes qui le déparent n'empêchent pas qu'on ne puisse le citer comme le chef-d'œuvre littéraire du VIe siècle.

Les vers de Boëce sont de mètres divers. En voici quelques uns de charmants :

« Voilés sous des nuages sombres, les astres ne peuvent plus répandre leur lumière au dehors. Que le vent orageux du midi, venant à souffler sur les mers, en bouleverse les flots, l'onde, auparavant transparente à l'égal de l'air, dans un beau jour dont rien ne trouble la sérénité, chargée tout-à-coup d'un limon fangeux, n'y laisse plus pénétrer les regards. Le fleuve qui, se précipitant du haut des monts, s'abandonne à sa pente rapide, vient-il à rencontrer un rocher? il recule, et brise son impétuosité. Voulez-vous de même découvrir la vérité pure? voulez-vous marcher dans ses voies, sans craindre de vous égarer? Loin de vous les joies dissolues, les frayeurs pusillanimes, les espérances présomptueuses, les douleurs immodérées. L'âme s'obscurcit, elle est sous le joug, et perd sa liberté du moment où ces passions dominent. »

Nubibus atris
Condita nullum
Fundera possunt
Sidera lumen.
Si mare volvens
Turbidus auster
Misceat æstum;
Vitrea dudùm
Parque serenis
Unda diebus,
Mox resoluto
Sordida cœno
Visibus obstat;
Quique vagatur
Montibus altis

Defluus amnis
Sæpe resistit,
Rupe soluti
Objice saxi.
Tu quoque, si vis
Lumine claro
Cernere verum,
Tramite recto
Carpere saltem;
Gaudia pelle,
Pelle timorem,
Spemque fugato
Nec dolor adsit.
Nubila mens est,
Vinclaque frenis,
Hæc ubi regnant.

RÉFLEXIONS.

Quelques poètes chrétiens, comme on l'a vu, ne firent qu'imiter les classiques. Dans les descriptions, dans les récits, dans les compositions didactiques ou élogieuses, ils restaient anciens pour la forme comme pour les images et pour le style, sauf qu'ils substituaient aux sujets profanes la Sainte-Ecriture, les vies des saints, les vertus chrétiennes. Le jeune tronc repoussait cette greffe hétérogène. Chaque fois donc que les écrivains postérieurs voulurent recourir aux mêmes moyens pour donner au Christianisme une couleur poétique, ils ne réussirent pas à produire quelque chose de grand et d'original.

D'autres, cependant, s'abandonnant à l'expression de sentiments personnels, ouvraient une nouvelle carrière en abordant la poésie lyrique, qui jamais ou presque jamais n'avait exprimé chez les Latins les inspirations intérieures, ou ne s'était soutenue que par l'imitation; c'est que le Christianisme, religion toute intime, avec ses sublimes modèles dans les prophètes, dans les psaumes et dans les cantiques répétés en chœur pour exprimer la joie et la tristesse universelle, pouvait donner naissance à une poésie originale, spontanée, pleine d'enthousiasme.

Cette poésie prit un essor de plus en plus hardi lorsque l'E-

glise eut obtenu la paix, et lorsque les soins de Damase, d'Ambroise, de Grégoire, eurent donné des règles au chant. Quelques hymnes, chantés encore par l'Eglise, soutiennent la comparaison avec les plus belles odes des classiques, sinon pour l'élégante pureté de la langue, à coup sûr pour la profondeur du sentiment et pour la puissance poétique.

Destinée, non aux plaisirs d'un petit nombre, mais à exercer sur tous son influence, non à être lue dans le cabinet, mais à être chantée en pleine église, cette poésie dut s'éloigner des formes de la lyrique profane; elle prit donc de plus grandes libertés quant à la langue et au mètre; elle s'affranchit des règles sévères de la prosodie et du rhythme, jusqu'au moment où l'accent prévalut entièrement sur la quantité, et amena la versification des modernes. L'usage auquel elle était destinée détermina le choix du mètre, en faisant donner la préférence aux strophes de quatre vers et aux ïambes de quatre pieds, comme s'adaptant mieux aux simples cantilènes du chœur.

On retrouve aussi dans la poésie descriptive, lorsqu'elle n'est pas surchargée de détails inutiles et étrangers, comme dans certains panégyriques de saints, la gravité solennelle et la force majestueuse de la Muse latine. Il y règne en outre, pour dominer le lecteur, un sentiment profond, aussi éloigné de la fadeur que de l'emphase, et dont on n'est pas distrait par ces peintures destinées uniquement à montrer l'art du peintre, auxquelles s'arrêtent trop exclusivement les poètes païens de cette époque.

Si les Grecs brillent par l'éclat des idées, par la hardiesse de l'imagination, par la grâce, la douceur, l'abondance propre à leur langue, si belle entre toutes, les Latins sont plus simples, plus majestueux, nous dirions presque plus intimement croyants; or, c'est ce qu'il fallait à des chants destinés à soutenir le courage dans des luttes pénibles, d'abord contre une persécution acharnée, ensuite contre les calamités accumulées sur nos contrées.

On a si peu l'habitude de proposer pour modèles ceux qu'on appelle d'ordinaire les écrivains barbares du Christianisme, que nous sommes obligés de nous appuyer de l'autorité d'autrui pour recommander, sinon de les substituer dans les écoles aux classi-

ques, souvent immoraux, toujours frivoles, au moins de ne pas négliger les pieux cantiques et les exhortations efficaces de la foi, de l'espérance et de la résignation.

Alde Manuce l'Ancien, dans sa préface au recueil intitulé *Poetæ christiani veteres*, dit : *Statui christianos poetas cura nostra impressos publicare, ut loco fabularum et librorum gentilium, infirma puerorum ætas illis imbueretur, ut vera pro veris, et pro falsis falsa cognosceret, atque ita adolescentuli, non in pravos et infideles, quales hodie plurimi, sed in probos atque orthodoxos viros evaderent, quia adeo a teneris assuescere multum est.*

L. Vivès, célèbre professeur de belles lettres du seizième siècle écrivait : *Legendi et poetæ nostræ pietatis, Prudentius, Prosper, Paulinus, Sedulius, Juvencus et Arator; qui cum habeant res altissimas, et humano ingenio salutares, non omnino sunt in rebus rudes et contemnendi. Multa habent quibus elegantia et venustate carminis certent cum antiquis; nonnulla quibus etiam eos vincant.*

G. Fabricius, Gaspard Barth, Leyser, Daum, ont exprimé la même opinion (*César Cantu*, *Histoire universelle*).

On voit que la question des classiques païens et des classiques chrétiens est ancienne. Aujourd'hui, comme au XVIe siècle, il faut, pour la décider avec sagesse, éviter d'être exclusif.

CHAPITRE QUATRIÈME.

DIXIÈME SIÈCLE. — HROTSVITHA.

La religieuse Hrotsvitha, l'admiration du dix-neuvième siècle. — Ses poésies : Panégyrique des Othons. — Chute et conversion de saint Théophile. — Gallicanus. — Dulcitius. — Callimaque. — Abraham. — Paphnuce. — Sapience. — Réflexions. — Les drames de Hrotsvitha signalent le passage du monde ancien au monde moderne.

« L'un des phénomènes littéraires du siècle de Louis XIV, dit le savant auteur de l'histoire universelle de l'Eglise catholique, c'est que Madame de Sévigné lisait saint Augustin dans saint Augustin ; c'est que la mère Angélique Arnaud entendait le latin de son bréviaire : les historiographes de Port-Royal y voient la merveille de leur docte confrérie et même de leur siècle. Si donc le siècle de fer, le siècle d'ignorance et de barbarie, recélait, au milieu de ces prétendus ténèbres, une merveille semblable, une merveille bien plus grande, que dirions-nous ? Si cette merveille se trouvait, non pas uniquement dans la ville capitale, mais au fond d'une province naguère barbare, que dirions-nous ?

» Or, cette merveille du dixième siècle, merveille plus étonnante que Madame de Sévigné et la mère Angélique ne le furent au siècle de Louis XIV, est une simple religieuse du couvent de Gandersheim, au pays actuel de Hanovre ; elle était née vers l'an 940 et se nommait Roswith. Sans sortir de sa pieuse retraite, elle apprit le latin, le grec, la philosophie d'Aristote, la musique et les autres arts libéraux. Ses uniques maîtres furent deux religieuses du même monastère. Ce qui est encore plus merveilleux, elle composa un grand nombre de poésies latines,

qui commencent à exciter la surprise et l'admiration du dix-neuvième siècle, et à lui faire considérer la nonne Roswith comme une gloire, non-seulement pour l'Allemagne mais pour l'Europe entière. » (*)

Disons d'abord quelques mots de son *Panégyrique*, ou *Histoire des Othons*. Ce panégyrique comme l'avoue l'auteur, n'a été composé sur aucun document écrit, mais sur des relations orales et pour ainsi dire confidentielles; ce sont, en quelque sorte, des mémoires de la famille ducale et impériale de Saxe. Bien que les troubles excités par la révolte de Henri, duc de Bavière, surnommé le Querelleur, père de l'abbesse Gerberge, contre son frère Othon 1er, soient fort atténués par la plume officieuse de Hrotswitha, ce poème n'offre pas moins un tableau intéressant et véridique des intrigues qui agitèrent alors la maison impériale.

Outre le *Panégyrique des Othons*, la religieuse de Gandersheim a composé huit poèmes : 1° *Histoire de la Bienheureuse vierge Marie;* 2° Histoire de l'Ascension *de Notre-Seigneur*; 3° *La passion de saint Gangolfe*, autrement *Gengoulfe*, *martyr;* 4° *Histoire de saint Pélage de Cordoue;* 5° *La chute et la conversion de saint Théophile*; 6° *Histoire des saints Protésius et Basile;* 7° *Histoire de la passion de saint Denis Aréopagite*; 8° *Histoire de la passion de sainte Agnès, vierge et martyre.* A la tête de ces huit poèmes, la religieuse poète mit la préface suivante.

« Voici un petit livre dont la diction est peu ornée sans doute, mais auquel du moins n'ont pas manqué l'application et le zèle de l'auteur. Je l'offre à la critique des juges bienveillants qui

(*) Un peu avant les préoccupations politiques de 1789, l'attention littéraire longtemps dédaigneuse des origines, commença à s'occuper de Hrotsvitha. En 1785, *Paphnuce* était brièvement analysé dans un article du Mercure, que reproduisit l'*Esprit des journaux*. En 1788, don Maugérard adressa au *journal encyclopédique* une notice sur Hrotsvitha, que répéta encore l'*Esprit des journaux,* dans le cahier d'avril 1788.

M. Villemain est le premier qui ait cité les productions de Hrotsvitha dans une chaire française, à la faculté des lettres en 1829. M. Chasles Magnin a publié, en 1845, la traduction des comédies. Voir aussi M. Philarète Charles, dans les *Etudes sur les premiers siècles du Christianisme et sur le Moyen-âge*; M. Saint-Marc Girardin dans la *Revue des deux mondes*, 15 août 1849, l'*Université catholique*, tom. 6, p. 419, et l'*Univers religieux*.

aiment mieux corriger un écrivain que le discréditer. Je reconnais volontiers que j'ai dû commettre beaucoup de fautes, non-seulement contre les règles de la poésie, mais aussi contre celles de la composition, et qu'ainsi ce recueil est loin d'être exempt de reproches; mais à qui confesse ses erreurs, on doit, ce semble, un pardon facile et d'amicales corrections.

. . . . J'ai d'autant plus besoin d'indulgence, que j'ai apporté moins de confiance et de résolution dans la composition de cet ouvrage. Dépourvue de ressources et à un âge encore éloigné de la maturité, il m'a fallu travailler dans mon rustique isolement, loin du secours des doctes. Ainsi, c'est à l'écart, et en quelque sorte à la dérobée, qu'à force de composer et de corriger, je suis parvenue à mettre au jour cet écrit. J'en ai emprunté le fond à l'Ecriture-Sainte, que m'ont apprise dans ce couvent de Gandersheim, la sage et bienheureuse Richarde et les religieuses qui la suppléaient dans ses fonctions, puis la bienveillante Gerberge, au royal caractère, de l'autorité de laquelle je dépends aujourd'hui. Moins avancée que moi en âge, mais plus avancée en science (la nièce d'un empereur devait être supérieure en tout), Gerberge a daigné me former amicalement par la lecture de quelques bons auteurs, dans lesquels elle avait été elle-même instruite par de savants personnages.

» Bien que l'art de moduler les vers soit chose difficile, principalement pour une femme, j'ai osé, me confiant dans le secours d'en haut, traiter en vers héroïques les sujets de ce livre. Je n'ai pas eu, au surplus, d'autre but dans ce travail que d'empêcher le faible talent qui m'a été confié de croupir dans mon sein et de s'user dans la rouille. J'ai voulu le forcer à rendre, sous le manteau de la dévotion, au moins quelques sons à la louange de Dieu. »

C'est ainsi que s'exprimait une religieuse poète vers la fin du dixième siècle.

De ces huit poèmes, l'*Histoire de saint Théophile* est la plus extraordinaire. Ecrite d'abord par un de ses disciples, qui se dit témoin oculaire, elle nous a été conservée par Métaphraste,

et nous paraît authentique. Théophile était donc économe de l'Eglise d'Adana en Cilicie, vers l'an 538, sous l'empire de Justinien. Exact, pieux et charitable, il était chéri de tout le monde, particulièrement de son évêque, qui avait en lui la plus grande confiance. L'évêque étant mort, Théophile fut choisi d'une voix unanime pour lui succéder : il protesta de son indignité, disant que ce lui était assez d'être économe de l'Eglise. On le porta malgré lui aux pieds du métropolitain qui devait le consacrer; mais, prosterné sur le pavé, il continuait à se dire indigne d'un tel honneur et à le refuser absolument. Le métropolitain voyant son obstination, en ordonna un autre. Quelque temps après, le nouvel évêque ôta la charge d'économe à Théophile, qui se retira chez lui et continua de s'appliquer aux bonnes œuvres. Mais cela ne dura guère. Le même tentateur qui perdit un apôtre fit naître dans son cœur le regret d'avoir été dépouillé de sa charge et le désir de la recouvrer. Cette passion alla bientôt si loin qu'elle le fit recourir à des maléfices.

Il y avait dans la même ville un Juif, adonné aux opérations diaboliques, et qui en avait déjà perdu plusieurs. Théophile alla le trouver de nuit, pour réclamer son intervention. Le Juif lui recommanda de revenir la nuit suivante, à la même heure, afin de le présenter à son maître. A l'heure convenue, le Juif conduit Théophile dans le cirque, où se donnaient les spectacles pendant le jour, en lui disant : Quelque chose que vous voyiez ou que vous entendiez, ne vous épouvantez pas, mais surtout ne faites pas le signe de la croix. Théophile l'ayant promis, ils virent aussitôt le prince des ténèbres assis au milieu d'une cour nombreuse, qui faisait des acclamations. Le Juif ayant exposé l'affaire, Satan dit que, si Théophile voulait être son serviteur, il lui rendrait sa place, avec plus de crédit qu'auparavant. Théophile se déclara prêt à tout, pourvu qu'on vînt à son aide, et il se mit à baiser les pieds du prince infernal, qui ajouta : Il obtiendra tout, pourvu qu'il renie le Fils de Marie et Marie elle-même, et qu'il le fasse par écrit. Alors Satan entra dans Théophile et dit : Je renie le Christ et sa mère, et il fit une cédule, qu'il scella de son anneau.

Dès le lendemain, l'évêque rendit la place d'économe à Théo-

phile, qui, pendant quelque temps, en eut bien de la joie. Mais enfin Dieu, en considération de ses bonnes œuvres passées, eut pitié de lui et fit naître le repentir dans son cœur. Rentré en lui-même et considérant l'abîme où il s'était précipité, Théophile ne fit plus que gémir, que verser des larmes, que jeûner et que prier. Il eut recours à la sainte Vierge, et passa quarante jours de suite à prier, à jeûner et à pleurer dans son église. Au bout de ce temps, la Mère du Sauveur lui apparut, lui reprocha son crime, ajoutant : Que pour l'injure qu'il lui avait faite à elle-même, il pourrait facilement en obtenir le pardon, tant elle aimait les Chrétiens, surtout ceux qui recourent à elle avec une dévotion sincère; mais que, pour l'injure faite à son Fils, il fallait une grande pénitence. Théophile répondit qu'il espérait la faire, à l'exemple de tant de pécheurs qui avaient obtenu miséricorde. La Mère de Dieu lui fit faire alors une profession de foi sur la divinité et l'incarnation du Christ, après quoi elle dit : A cause du baptême que vous avez reçu par mon Fils Jésus-Christ, Notre-Seigneur, et à cause de l'extrême compassion que j'ai pour vous autres Chrétiens, croyant à ta sincérité, je vais le supplier à genoux pour toi, afin qu'il te reçoive.

Théophile passa trois jours dans la même église, à prier, à jeûner, à répandre des larmes, prosterné sur le pavé. La Mère de miséricorde lui apparut une seconde fois, et lui dit : Le Seigneur a reçu vos larmes et a exaucé vos prières à cause de moi, pourvu toutefois que vous persévériez dans ces sentiments jusqu'à la mort. Théophile le promit, mais la supplia de faire en sorte qu'il récupérât cette fatale cédule d'apostasie. Il passa dans les larmes et les prières trois autres jours, après lesquels la sainte vierge Marie lui apparut en songe, et, à son réveil, il trouva sur sa poitrine ce funeste papier avec le sceau; il en eut une si grande joie, qu'il trembla de tous ses membres. Le lendemain, qui était un dimanche, tout le peuple étant à l'église pour la messe solennelle, Théophile, après la lecture de l'évangile, se prosterna aux pieds de l'évêque, raconta tout haut l'histoire de sa chute et de son pardon, et remit à l'évêque l'horrible billet, qui fut lu devant tout le monde et ensuite brûlé. Après la messe, il alla de nouveau dans l'église de la sainte

Vierge pour la remercier. Ayant pris quelque nourriture, il tomba malade, distribua tous ses biens aux pauvres, dit adieu aux frères et mourut saintement le troisième jour.

C'est de quoi son disciple et biographe, nommé Eutychien, assure avoir été témoin oculaire. Et c'est ce que la religieuse de Gandersheim mit en vers latins, ainsi que Marbode, évêque de Rennes. L'histoire de saint Théophile est citée par saint Bernard, par saint Bonaventure, et dans plusieurs anciennes hymnes. Celle de Protérius et de Basile est pareille pour le fond, mais non pour l'authenticité. Ce n'est plus par ambition, mais par amour, que l'esclave d'un riche habitant de Césarée se voue au démon. Eperdûment amoureux de la fille de Protérius, que son père destinait au cloître, ce jeune homme, aidé de l'esprit malin, parvint à se faire aimer d'elle et l'épousa au grand déplaisir de sa famille. Cependant la jeune femme, s'étant bientôt aperçue que son mari n'osait pas entrer dans l'église, devina la vérité. Elle sollicita aussitôt et obtint la séparation, et, suivant son premier dessein, se voua à la vie monastique. Cependant le jeune homme, repentant de son crime, fut exorcisé par saint Basile, qui contraignit le démon à rendre la cédule que l'imprudent avait souscrite.

Outre ces huit poèmes, dont il est aisé de voir la tendance morale et chrétienne, la religieuse de Gandersheim a fait six ou sept comédies en prose, à l'imitation de Térence. Honorer et recommander la chasteté, tel est le but presque unique qu'elle s'y propose. J'ai voulu, dit-elle dans la préface, substituer d'édifiantes histoires de vierges pures aux déportements des femmes païennes. Je me suis efforcée, selon les facultés de mon faible génie, de célébrer les victoires de la chasteté, particulièrement celles où l'on voit triompher la faiblesse des femmes, et où la brutalité des hommes est confondue.

Le premier drame, intitulé *Gallicanus*, est en deux parties. Dans la première, Constantin-le-Grand, impatient de soumettre les Scythes, charge de cette mission difficile le plus habile de ses lieutenants, Gallicanus, encore païen. Avant de partir, Gallicanus demande à l'empereur de lui accorder, s'il réussit dans cette campagne, la main de sa fille Constantia, dont il est amou-

reux. L'embarras de l'empereur est très-grand; car non-seulement sa fille est chrétienne, mais elle a fait secrètement vœu de virginité. Constantia conseille à son père de ne donner qu'un vague espoir à Gallicanus, et cependant elle le fait prier d'emmener avec lui, pendant cette guerre, Paul et Jean, ses primiciers; elle prendra de son côté, auprès d'elle, Attica et Artemia, les deux filles de Gallicanus. Celui-ci, satisfait de ces arrangements, offre un sacrifice aux idoles et se met en marche. Dans une première rencontre, les Scythes, guidés par leur roi Brandan, ont l'avantage sur les Romains; les tribuns eux-mêmes lâchent pied. Dans cette extrémité, Gallicanus, par le conseil de Paul et Jean, invoque le Christ, et aussitôt il voit apparaître un personnage portant une croix, qui rend le courage à ses troupes et ôte la force aux ennemis. Les Scythes mettent bas les armes et se reconnaissent tributaires de Constantin. A son retour, Gallicanus, converti au Christianisme, consent, ainsi que Constantia l'avait prévu, à ce qu'elle entre dans un cloître, et lui-même se voue, comme ses deux filles, à la vie monastique.

Dans la seconde partie de ce drame, c'est la persécution de Julien l'apostat. Gallicanus, placé entre l'apostasie et la confiscation de ses biens, persiste dans la foi et se retire en Egypte, où il périt martyr. Julien, forcé de garder plus de mesure avec Jean et Paul, qui ont rempli de hautes fonctions dans le palais, cherche à les faire rentrer à son service et à leur faire abjurer le Christianisme. Il échoue dans cette double tentative. Furieux, il ordonne à Térentianus de les mettre à mort et de les enterrer secrètement. Ce crime ne reste pas longtemps impuni. Julien, d'abord, est frappé; puis le fils du meurtrier, tourmenté par les démons, confesse publiquement le crime de son père et la gloire des deux martyrs. Térentianus, effrayé, a recours au baptême, et son fils, délivré de la possession, se fait aussi chrétien. Telle est cette pièce que Hrotswitha emprunta pour le fond à une légende ancienne, mais peu sûre. (*M. l'abbé Rorbacher.*)

« L'auteur, dit M. Villemain, fait habilement parler Julien. Il y a là un sentiment vrai de l'histoire. La religieuse de Gandersheim avait saisi le caractère de l'empereur apostat : on le voit avec sa modération apparente, son esprit impérieux et ironique.

Ce qui fait l'intérêt de cette scène, ce n'est pas le degré de talent, c'est la date; c'est que dans le dixième siècle, lorsque rien ne rappelait le souvenir de ce grand art du théâtre, une femme ait écrit et que des femmes aient joué cet ouvrage. »

JULIEN. « Je n'ignore pas, Jean et Paul, que dès le berceau, vous avez été attachés au service des empereurs qui m'ont précédé.

JEAN. « Nous l'avons été.

JULIEN. « Il convient dès lors que, toujours à mes côtés, vous serviez dans le palais où vous avez été nourris dès l'enfance.

PAUL. « Nous ne servirons pas.

JULIEN. « Refusez-vous de me servir?

JEAN. « Nous l'avons dit.

JULIEN. « Ne me reconnaissez-vous pas pour un Auguste?

PAUL. « Oui; mais pour un Auguste bien différent de ses prédécesseurs.

JULIEN. En quoi?

JEAN. « En religion et en mérite.

JULIEN. « Je souhaite que vous développiez plus amplement votre pensée.

PAUL. « Nous voulons dire que les très-glorieux et très-renommés empereurs Constantin, Constant et Constance, dont nous étions les officiers, furent des princes très-chrétiens et se glorifiaient de servir le Christ.

JULIEN. « Je ne l'ai pas oublié; mais je n'ai nulle envie de suivre en cela leur exemple.

PAUL. « Vous n'imitez que le mal. Ils fréquentaient les églises, et, déposant leur diadème, ils adoraient à genoux Jésus-Christ.

JULIEN. « Vous ne me forcerez point d'agir comme eux.

JEAN. « Aussi ne leur ressemblez-vous pas.

PAUL. « En offrant leur encens au Créateur, ils rehaussaient la dignité impériale; ils la béatifiaient par l'éclat de leur vertu et de leur sainteté, et méritaient que le succès couronnât tous leurs vœux.

JULIEN. « Et moi de même.

JEAN. « Par des moyens bien différents; car eux, la grâce divine les accompagnait.

JULIEN. « Niaiseries! Moi aussi, je fus assez simple jadis pour suivre de telles pratiques. J'ai été clerc dans l'église.

JEAN. « Que t'en semble, Paul, il a été clerc?

PAUL. « Chapelain du diable.

JULIEN. « Mais lorsque je vis qu'il n'y avait là rien à gagner, je me tournai vers le culte des dieux, dont la bonté m'a élevé au faîte du pouvoir.

JEAN « Vous nous avez interrompus pour ne pas entendre la louange des justes.

JULIEN. « En quoi cela me regarde-t-il?

PAUL. « En rien; mais ce que nous allons ajouter vous regarde. Lorsque ce monde ne fut plus digne de les posséder, Dieu les plaça dans le chœur des anges, et la malheureuse république tomba sous votre pouvoir.

JULIEN. « Pourquoi l'appelez-vous à présent malheureuse?

JEAN. « A cause du caractère de son souverain.

PAUL. « Vous avez déserté toute religion et imité les superstitions de l'idolâtrie. Cette iniquité nous a obligés de fuir votre présence et la société de vos courtisans.

JULIEN. « Quoique vous ayez manqué gravement au respect qui m'est dû, je veux bien encore pardonner à votre audace, et désire vous élever au premier rang des dignitaires du palais.

JEAN. « Ne vous fatiguez pas en vain, nous ne céderons ni aux séductions ni aux menaces.

JULIEN. « Je vous accorde un délai de dix jours, pour que vous ayez le temps de revenir à résipiscence et de regagner notre faveur impériale. S'il en arrive autrement, je ferai ce qu'il conviendra pour ne pas vous servir plus longtemps de jouet.

PAUL. « Ce que vous méditez contre nous, faites-le dès ce moment, car vous ne nous ramènerez jamais ni à votre cour, ni à votre service, ni au culte de vos dieux.

JULIEN. « Allez; retirez-vous, et obéissez à mes conseils.

JEAN. « Nous acceptons volontiers le délai que vous nous donnez; mais c'est pour consacrer toutes nos facultés au ciel et nous

recommander à Dieu, dans cet intervalle, par les jeûnes et les prières.

PAUL. « Cette conduite est seule raisonnable.

Voilà ce qui a précédé Corneille de six siècles. (*M. Magnin*, *Théâtre de Hrotsvitha.*)

Le second drame, intitulé *Dulcitius*, est emprunté à des actes plus anciens et plus sûrs. Les Vierges Agape, Kionie et Irène, ayant refusé d'abjurer le vrai Dieu, sont remises, par l'empereur Dioclétien, à la garde de Dulcitius, officier de palais. Celui-ci les ayant fait enfermer dans le vestibule des cuisines, cherche à s'introduire auprès d'elles, pendant la nuit, dans une intention criminelle; mais frappé d'aveuglement comme autrefois les habitants de Sodome, il saisit, au lieu des prisonnières, les chaudrons et les lèchefrites, qu'il couvre de baisers. Pour se venger, il condamne ces pieuses vierges à être exposées nues aux regards du peuple; mais leurs vêtements s'unissent si étroitement à leur chair, qu'il est impossible de les en dépouiller, et lui-même donne à la foule le spectacle honteux d'un juge qui s'endort sur son tribunal, et qu'il faut emporter endormi. L'empereur, instruit de ces prodiges, qu'il attribue à la magie, charge le comte Sisinnius d'accomplir sa vengeance. Agape et Kionie, livrées aux flammes, souhaitent de réunir leur âme à l'époux divin, et expirent sans douleur au milieu du brasier. La plus jeune, Irène, dont Sisinnius espérait vaincre plus aisément la résistance, suit courageusement l'exemple de ses sœurs. Sisinnius ordonne qu'on la traîne dans un lieu de débauche; mais, en chemin, deux anges, vêtus en messagers, apportent aux gardes l'ordre de conduire Irène au sommet d'une montagne voisine. A la nouvelle de cette dernière déception, Sisinnius s'élance à cheval et court à la montagne; mais il tourne incessamment à l'entour et ne peut ni avancer, ni revenir sur ses pas. Enfin Irène, qui consent au martyre, tombe percée d'une flèche et expire en louant le Seigneur. (*M. l'abbé Rorbacher.*)

Dulcitius est le seul drame de Hrotswitha qui ait quelque rapport avec ce que nous appelons comédie. En effet, cet ouvrage, bien que composé, comme tous ceux du même écrivain, dans

une pensée d'édification et de piété, remplit néanmoins la plus indispensable des conditions imposées à l'auteur comique, celle d'exciter le rire et la gaîté. On peut même dire qu'à cet égard *Dulcitius* dépasse quelque peu les bornes du genre. Cette pièce est plus qu'une comédie, c'est une farce religieuse, une bouffonnerie dévote, une parade sacrée qui se déploie, chose étonnante ! sans trop de disparate, à côté du martyre des trois héroïques sœurs, Agape, Kionie et Irène. Dans cette pièce, où les prestiges et le merveilleux dominent, les persécuteurs ne sont pas simplement représentés, selon l'usage, comme des bourreaux farouches et sanguinaires, mais comme des hommes ineptes, des niais en butte aux plus ridicules illusions et livrés aux mystifications d'une main cachée qui se joue d'eux. Certes, les burlesques déconvenues qui assaillent tour à tour Dulcitius et Sisinnius, n'ont pas dû moins divertir la grave assemblée réunie au monastère de Gandersheim, que les grotesques tribulations qui pleuvent sur M. de Pourceaugnac n'ont diverti, au XVII[e] siècle, la cour joyeuse de Chambord et de Saint-Germain.

Cette pièce, dont nous ne voulons point exagérer la valeur poétique et littéraire, ne nous en paraît pas moins un monument d'un intérêt considérable pour l'histoire du théâtre antérieur à la renaissance. Elle prouve que les pièces de Hrotswitha n'étaient pas seulement destinées à être lues, comme l'ont avancé quelques critiques; mais qu'elles ont dû être représentées. En effet, tout le mérite comique de ce petit drame consiste en une suite de jeux de théâtre qui s'adressent bien plus aux yeux qu'à l'esprit. Peut-on voir autre chose qu'une parade calculée pour divertir des *spectateurs*, dans la scène où le triste gouverneur de Thessalonique, noirci comme un Ethiopien par le contact des chaudrons et des lèchefrites, méconnu par ses propres gardes, repoussé et gourmé par les huissiers du palais, se demande avec une intrépidité de bonne opinion vraiment risible, ce qu'il manque à sa toilette et s'il n'est pas vêtu de ses habits les plus splendides? Certes, quand de futurs érudits viendront à lire, dans quelques mille ans, le canevas de nos pièces bouffonnes, *Le docteur barbouillé*, *Crispin médecin*, ou ces farces de la comédie italienne, dans lesquelles

Arlequin ne manque jamais de plonger son masque noir dans une jatte de crême, ils affirmeront, à coup sûr, que de pareils jeux de scène ont été arrangés, pour les yeux et nullement pour la lecture. Eh bien ! entre le comique de *Dulcitius* et celui de nos arlequinades ou de nos comédies-féeries, la ressemblance est complète. (*M. Magnin.*)

Le troisième drame, intitulé *Callimaque*, est tiré de l'histoire apostolique d'Abdias, auteur ancien, mais peu sûr. Drusiana, femme du prince Andronique, nouvellement convertie et baptisée par l'apôtre saint Jean, vivait dans la continence. Callimaque, jeune païen, épris de sa beauté, en devient éperdûment amoureux, lui déclare sa passion et proteste qu'il ne prendra ni repos ni relâche qu'il ne l'ait fait tomber dans ses piéges. Drusiana le repousse avec horreur ; mais, se trouvant seule, elle se dit à elle-même : « Hélas! Seigneur Jésus-Christ, que me sert d'avoir fait profession de chasteté? ma beauté n'en a pas moins été un appât pour ce jeune fou. Voyez mon effroi, Seigneur ; voyez de quelle douleur je suis pénétrée. Je ne sais ce qu'il faut que je fasse : si je dénonce l'audace de Callimaque, je causerai peut-être des discordes civiles ; si je me tais, je ne pourrai, sans ton secours, ô mon Dieu, éviter les embûches du démon. Ordonne plutôt, ô Christ! que je meure en toi bien vite, afin que je ne sois pas une occasion de chute pour ce jeune voluptueux. » Après cette prière, Drusiana est saisie d'une fièvre et succombe. Son époux Andronique, affligé de cette mort subite dont il soupçonne la cause secrète, va trouver l'apôtre saint Jean, et, de son conseil, dépose avec honneur le corps de Drusiana dans un tombeau de marbre, sous la garde de Fortunatus, un de ses esclaves. Mais Fortunatus est un misérable qui se laisse corrompre par l'argent de Callimaque, et l'introduit auprès du tombeau pour assouvir sa passion sur le cadavre. Callimaque est au moment de commettre le crime, quand un énorme serpent l'enveloppe avec le perfide esclave, et les fait mourir l'un et l'autre avec sa morsure envenimée. Dans l'intervalle, l'apôtre saint Jean et Andronique viennent au tombeau, afin de prier pour la défunte. Jésus-Christ leur apparaît en chemin et leur dit que c'est en faveur de Drusiana et pour la résurrec-

tion de celui qui est étendu mort près de sa tombe. Après cette apparition, dont la cause leur échappe, ils trouvent le sépulcre ouvert, le corps de Drusiana hors de sa tombe, et, à côté, deux cadavres enlacés dans les nœuds d'un serpent. Andronique devine ce que cela signifie et l'explique à l'apôtre, qui chasse le serpent, ressuscite Callimaque et lui ordonne de confesser son crime. Callimaque le fait avec un profond repentir et se déclare chrétien. L'apôtre, à la prière d'Andronique, ressuscite Drusiana, son épouse, qui le prie à son tour de ressusciter le malheureux esclave. L'apôtre ne veut pas le faire lui-même, mais le permet à Drusiana. Le perfide esclave, se voyant ressuscité par celle qu'il avait trahie, voyant le repentir et la conversion de celui par qui il s'était laissé corrompre, redemande de mourir, et meurt en effet, pour ne pas voir leur bonheur. (*M. Rorbacher.*)

Callimaque est de tous les ouvrages de Hrotswitha, celui qui, par la délicatesse passionnée des sentiments, l'exaltation du langage et le romanesque de la légende, se rapproche le plus du drame de nos jours. Poésie, mouvement, passion, couleur générale plus empreinte des idées germaniques, tels sont les caractères qui recommandent cette originale et intéressante production.

On a dit souvent que l'amour est un sentiment moderne, né en Occident du mélange de la mysticité chrétienne et de l'enthousiasme naturel aux races du Nord. Toujours est-il bien remarquable que ce soit Hrotswitha, une religieuse allemande, contemporaine des deux premiers Othons, qui nous ait légué la première et une des plus vives peintures de cette passion, peinture sur laquelle près de neuf cents ans ont passé et qu'on dirait d'hier.

Il est impossible de n'être pas vivement frappé de plusieurs points de ressemblance qui existent entre cette première esquisse du drame passionné et le véritable chef-d'œuvre du genre, *Roméo et Juliette*. Un simple coup d'œil suffit pour faire apercevoir dans ces deux ouvrages des rapports, qui, pour être extérieurs et, en quelque sorte, matériels, n'en sont ni moins surprenants ni moins notables. Ainsi le dénoûment des deux pièces présente aux yeux un tableau presque pareil. Dans l'un

et l'autre, on voit un caveau sépulcral, une tombe de femme ouverte, une jeune morte, fraîche encore, dont le suaire a été écarté par la main égarée de son amant, un jeune homme étendu mort au pied d'un cercueil. Sur le lieu de cette scène douloureuse et tragique surviennent, dans l'un et l'autre drame, deux hommes navrés de douleur, mais qui sont maîtres de leurs passions : dans Shakespeare, le père de la jeune fille et le moine Laurence; dans *Callimaque*, le mari de la jeune défunte et l'apôtre saint Jean, qui, plus heureux que le franciscain, aura le double pouvoir de ressusciter Drusiana et Callimaque, et de rendre celui-ci à la sagesse, aussi bien qu'à la vie. Ce sont là, il faut l'avouer, des coïncidences de personnages et de situations incontestables, mais qui ne sont, après tout, peut-être que secondaires et accidentelles. Ce qui mérite d'être vraiment et sérieusement remarqué, c'est le ton de mysticité sophistique, qui donne aux plaintes amoureuses de Callimaque un air de si proche parenté avec celles de Roméo. Chose étrange! la langue de l'amour au x[e] siècle est aussi raffinée, aussi quintessenciée, aussi *précieuse* qu'au xvi[e] et xvii[e] ! Ouvrez les deux pièces : elles commençent l'une et l'autre par un entretien de l'amant mélancolique avec ses amis. Eh bien! dans ces deux scènes, l'affectation des idées et la recherche des expressions sont égales des deux parts. Seulement, dans le poète de la cour d'Elisabeth, le jeune amoureux se perd en *concetti* à la mode italienne, tandis que, dans Hrotswitha, il s'épuise, suivant le goût de l'époque, en arguties scolastiques et en distinctions tirées de la doctrine des universaux. On serait vraiment tenté de conclure de cette ressemblance que la subtilité de la pensée, aussi bien que le raffinement du langage sont dans la nature même de ce sentiment si tumultueux, si complexe, si indéfinissable, de ce sentiment qui ne serait plus l'amour, s'il cessait d'être une énigme de vie ou de mort pour le cœur sanglant et l'imagination bouleversée qui l'éprouvent. En résumé, *Callimaque* nous offre, au plus haut degré, ce qui constitue le caractère spécial et le charme particulier des comédies de cette femme illustre, le mélange piquant d'une culture demi-érudite et d'une langue à demi barbare.

Les deux pièces qui suivent, *Abraham* et *Paphnuce*, sont

comme deux variantes d'une même histoire. L'auteur a su pourtant y introduire les nuances les plus délicates. Le sujet d'*Abraham* est tiré d'une légende écrite au IVe siècle, et qu'Arnauld d'Andilly a traduite dans ses *Vies des Pères des déserts*. Un saint homme, un pieux solitaire qui quitte son ermitage, s'habille en cavalier, couvre sa tonsure d'un large chapeau militaire et se rend dans un lieu plus que suspect, afin d'en retirer sa nièce, jeune sainte déchue, qui s'est envolée un matin de sa cellule, pour mener la vie honteuse de courtisane; telle est l'histoire extraordinaire que Hrotswitha reproduit dans son drame.

On y reconnait, si nous ne nous abusons, un enchaînement de scènes bien liées, beaucoup de clarté dans l'action, un dialogue rapide et juste, un extrême naturel tant dans les sentiments que dans le langage, et, pour tout dire, beaucoup plus d'art que ne le suppose l'âge inculte où vivait l'écrivain. La tristesse que la jeune pécheresse éprouve au milieu de ses désordres, les larmes furtives qui lui échappent pendant le repas qu'elle devrait égayer, enfin la belle scène de la reconnaissance, au moment où, retiré dans un réduit secret et les portes bien closes, l'oncle jette à terre son chapeau de cavalier et montre à sa nièce foudroyée ses cheveux blanchis dans le jeûne et les veilles, les paroles compatissantes du saint ermite, la contrition profonde, les soupirs étouffés de la jeune pénitente, ce sont là des beautés de tous les lieux et de tous les temps. En vérité, on reste confondu, quand on songe qu'un dialogue si vrai et si touchant, sur un sujet si délicat et si mondain, a été écrit, il y a plus de huit cents ans, par une sainte fille, modeste habitante d'un couvent de la Basse-Saxe.

SCÈNE DU REPAS.

L'HOTELIER. « Avancez, avancez, Marie, et faites admirer votre beauté à ce néophyte.

MARIE. « Me voici.

ABRAHAM, *à part*. « De quelle contenance, de quelle fermeté d'esprit ne dois-je pas m'armer, quand je vois celle que j'ai

nourrie dans la solitude de mon ermitage, chargée des parures d'une courtisane? Mais il n'est pas temps que mon visage révèle ce qui se passe dans mon âme. Je retiens avec un mâle courage mes larmes prêtes à s'échapper, et je couvre sous une feinte gaîté la profonde amertume de ma douleur.

L'HOTELIER. « Heureuse Marie, réjouissez-vous, car non-seulement, comme de coutume, les jeunes gens de votre âge, mais les vieillards eux-mêmes vous recherchent et accourent en foule pour vous témoigner leur amour.

MARIE. « Tous ceux qui m'aiment reçoivent de moi en retour un amour égal.....

ABRAHAM, *à part.* « C'est à présent qu'il faut feindre, à présent qu'il faut me livrer à de joyeux ébats comme un jeune étourdi, de peur que ma gravité ne me fasse reconnaître, et que la honte ne la pousse à rentrer dans sa retraite.

MARIE. « Hélas! malheureuse! D'où suis-je tombée? et dans quel abîme de perdition ai-je roulé?

ABRAHAM. « Ce lieu où se rassemble la foule des convives n'est pas fait pour entendre des plaintes.

L'HOTELIER. « Dame Marie, pourquoi soupirez-vous? pourquoi versez-vous des larmes? N'habitez-vous pas ici depuis deux ans? et jamais je n'ai remarqué que vos propos aient été plus tristes.

MARIE. « Oh! plût à Dieu que la mort m'eût enlevée il y a trois ans! Je ne serais pas descendue à une vie aussi criminelle.

ABRAHAM. « Je ne suis pas venu pour pleurer vos péchés avec vous, mais pour partager votre amour.

MARIE. « Un léger repentir m'attristait et me faisait ainsi parler; mais soupons et livrons-nous à la joie; car, comme vous m'en faites souvenir, ce n'est ni le moment ni le lieu de pleurer mes péchés.

(Ils se mettent à table).

ABRAHAM. « Nous avons largement soupé, largement bu, grâce à votre libérale hospitalité, ô digne hôtelier. Permettez-moi de me lever de table, pour aller étendre dans un lit mon corps fatigué et refaire mes forces par un doux repos.

L'HOTELIER. « Comme il vous plaira

MARIE. « Levez-vous, mon seigneur, levez-vous ; je vais me rendre avec vous dans la chambre à coucher.

ABRAHAM « Je le désire ; rien ne m'aurait fait sortir d'ici, si vous n'aviez dû m'accompagner.

SCÈNE DE LA RECONNAISSANCE.

MARIE. « Voici une chambre où nous serons commodément ; voici un lit qui n'est point composé de pauvres matelas. Asseyez-vous, que je vous épargne la fatigue d'ôter votre chaussure.

ABRAHAM. « Fermez d'abord les verroux avec soin, pour que personne ne puisse entrer.

MARIE. « Que cela ne vous inquiète pas ; je saurai faire en sorte que personne n'arrive aisément jusqu'à nous.

ABRAHAM, *à part*, « Il est temps maintenant d'ôter le grand chapeau qui couvre ma tête et de montrer qui je suis. (*Haut.*) O ma fille d'adoption ! ô moitié de mon âme, Marie, reconnaissez-vous en moi le vieillard qui vous a nourrie avec la tendresse d'un père et qui vous a fiancée au Fils unique du Roi céleste ?

MARIE. « O Dieu ! c'est mon père et mon maître Abraham qui me parle ! (*Elle demeure frappée de crainte.*)

ABRAHAM. « Que t'est-il arrivé ma fille ?

MARIE. « Un grand malheur.

ABRAHAM. « Qui t'a trompée ? qui t'a séduite ?

MARIE. « Celui qui a fait tomber nos premiers pères.

ABRAHAM. « Où est la vie angélique que tu menais sur la terre ?

MARIE. « Tout à fait perdue.

ABRAHAM. « Où est ta pudeur virginale ? où est ton admirable chasteté ?

MARIE. « Perdue !

ABRAHAM. « Si tu ne rentres dans la voie du salut, quel prix peux-tu espérer recevoir de tes jeûnes, de tes veilles, de tes prières, lorsque, tombée de la hauteur du ciel, tu t'es comme noyée dans les profondeurs de l'enfer ?

MARIE. « Hélas !

Abraham. « Pourquoi m'as-tu méprisé? Pourquoi m'as-tu abandonné? pourquoi ne m'as-tu pas instruit de ta chute? Aidé de mon cher Ephrem, j'aurais fait pour toi une complète pénitence.

Marie. « Après que je fus tombée dans le péché, souillée comme je l'étais, je n'osai plus m'approcher de votre sainteté.

Abraham. « Qui jamais fut exempt de péché, si ce n'est le Fils de la Vierge?

Marie. « Personne.

Abraham. « Pécher est le propre de l'humanité; ce qui est du démon, c'est de persévérer dans ses fautes. On doit blâmer non pas celui qui tombe par surprise, mais celui qui néglige de se relever aussitôt.

Marie. « Malheureuse que je suis! *(Elle se prosterne.)*

Abraham. « Pourquoi te laisses-tu abattre? pourquoi rester ainsi immobile, prosternée à terre? Relève-toi et écoute ce que je vais dire.

Marie. « Je suis tombée frappée de terreur; je n'ai pu soutenir le poids de vos remontrances paternelles.

Abraham. « Songe, ma fille, à ma tendresse pour toi, et cesse de craindre.

Marie. « Je ne puis.

Abraham. « N'est-ce pas pour toi que j'ai quitté mon désert si regrettable et renoncé à l'observance de presque toute discipline régulière? n'est-ce pas pour toi que moi, véritable ermite, je me suis fait le compagnon de table de gens débauchés? Moi, qui depuis si longtemps m'étais voué au silence, n'ai-je pas proféré des paroles joviales pour ne pas être reconnu? Pourquoi baisser les yeux et regarder la terre? pourquoi dédaignes-tu de me répondre et d'échanger avec moi tes pensées?

Marie. « La conscience de mon crime m'accable; je n'ose lever les yeux vers le ciel, ni mêler mes paroles aux vôtres.

Abraham. « Ne te défie pas ainsi du ciel, ma fille; ne désespère pas; mais sors de cet abîme de désespoir et mets ton espérance en Dieu.

Marie. « L'énormité de mes péchés m'a plongée dans le plus profond désespoir.

ABRAHAM. « Vos péchés sont bien grands, je l'avoue; mais la miséricorde divine est plus grande que toutes les choses créées. Bannissez donc cette tristesse, et profitez du peu de temps qui vous est donné pour vous repentir; car la grâce divine abonde où ont le plus abondé l'abomination et les désordres.

MARIE. « Si on avait le moindre espoir de mériter son pardon, on ne manquerait pas de se livrer avec ardeur à la pénitence.

ABRAHAM. « Ayez pitié, ma fille, des fatigues auxquelles je me suis exposé pour vous; renoncez à ce funeste découragement qui est, je le déclare, plus coupable que toutes les fautes; car celui qui désespère de la miséricorde de Dieu envers les pécheurs, commet un péché irrémissible. En effet, comme l'étincelle qui jaillit du caillou ne peut embraser la mer, l'amertume de nos péchés ne saurait altérer la douceur de la clémence divine.

MARIE. « Je ne nie pas la grandeur de la bonté suprême; mais quand je considère l'énormité de mon crime, j'ai peur qu'il n'y ait pas de pénitence qui puisse suffire à l'expier.

ABRAHAM. « Je me charge de votre iniquité; seulement retournez au lieu que vous avez quitté et reprenez le genre de vie que vous avez abandonné.

MARIE. « Je ne m'opposerai jamais à aucun de vos désirs; j'obéis respectueusement à vos ordres.

ABRAHAM. « Je vois bien à présent que j'ai retrouvé ma fille, celle que j'ai nourrie; à présent c'est vous que je dois chérir par-dessus toutes choses.

MARIE. « Je possède un peu d'or et quelques vêtements précieux; j'attends ce que votre autorité décidera à cet égard.

ABRAHAM. « Ce que vous avez acquis par le péché, il faut l'abandonner avec le péché.

MARIE. « Je pensais à distribuer ces objets aux pauvres ou bien à les offrir aux saints autels.

ABRAHAM. « Le produit du crime n'est certainement point une offrande agréable à Dieu.

MARIE. « Je ne me préoccuperai plus de cette idée.

ABRAHAM. « L'aurore paraît; le jour est venu; partons.

MARIE. « C'est à vous, père chéri, de précéder, comme le bon pasteur, la brebis que vous avez retrouvée, et moi, marchant derrière, je suivrai vos traces.

ABRAHAM. « Il n'en sera pas ainsi ; j'irai à pied et vous monterez sur mon cheval, de peur que l'aspérité du chemin ne blesse la plante de vos pieds délicats.

MARIE. « Oh! comment vous louer dignement? par quelle reconnaissance payer tant de bonté? Loin de me forcer au repentir par la terreur, vous m'y amenez, moi indigne de pitié, par les plus douces, par les plus tendres exhortations.

ABRAHAM. « Je ne vous demande rien autre chose que de demeurer fidèle au Seigneur pendant le reste de votre vie.

MARIE. « Je m'attacherai à Dieu de toute ma volonté, de toutes mes forces ; et si le pouvoir me manque, du moins jamais la volonté ne me manquera.

ABRAHAM. « Il convient maintenant de servir Dieu avec la même ardeur que vous aviez mise au service des vanités du monde.

MARIE. « Je demande à Dieu que, par vos mérites, sa volonté s'accomplisse en moi.

ABRAHAM. « Hâtons notre retour.

MARIE. « Oui, hâtons-le ; car tout délai m'est pénible. »

On voit dans *Paphnuce*, comme dans *Abraham*, un pieux ermite quitter sa solitude, pour aller, sous des habits séculiers, convertir une courtisane. Celle-ci, touchée de componction, jette dans un brasier toutes ses richesses mal acquises et pleure ses fautes pendant trois ans, au fond d'une étroite cellule. Ce qui rend peut-être ce drame moins pathétique que le précédent, c'est qu'il n'existe pas entre Thaïs et Paphnuce les mêmes liens d'affection et de parenté qu'entre Abraham et Marie ; mais l'auteur a su compenser cette cause réelle d'infériorité par l'effusion la plus abondante des sentiments de la plus angélique charité. Nous serions bien surpris que la mort de Thaïs ne parût pas à tous les lecteurs une scène à la fois des plus naturelles et des plus touchantes.

PAPHNUCE. « Thaïs ! ma fille adoptive ! ouvrez votre fenêtre, que je vous voie.

Dans la sixième et dernière pièce on voit trois vierges, Foi, Espérance et Charité, arriver de Grèce à Rome, avec Sapience leur mère, pour y propager le Christianisme. L'Empereur Hadrien essaie de ramener, par des flatteries et des menaces, ces femmes au culte des idoles, mais vainement; après avoir résisté aux séductions et aux tortures, les trois jeunes filles périssent par le fer. La mère rassemble leurs membres, et, aidée dans ce pieux office par des matrones chrétiennes, elle les enterre à trois milles de Rome. Alors elle ne forme plus qu'un vœu, celui de mourir en Jésus-Christ, après avoir achevé sa prière. Elle élève donc son âme vers le ciel dans un hymne magnifique, et exhale sa vie dans cette sublime aspiration. Cette dernière scène, d'un effet religieux et grandiose, rappelle un peu, si nous osons le dire, le dénoûment d'*Œdipe à Colone*.

SAPIENCE. « O terre! je te confie ces tendres fleurs nées de mes entrailles; conserve-les avec tendresse dans ton sein formé de même matière qu'elles, jusqu'au jour de la résurrection, où elles reverdiront, je l'espère, avec plus de gloire. Et toi, Christ, remplis, en attendant, leurs âmes des splendeurs célestes, et donne paix et repos à leurs ossements!

LES MATRONES. « Amen.

SAPIENCE. « Je rends grâces à votre humanité pour les consolations que vous m'avez données, après la mort de mes enfants.

LES MATRONES. « Voulez-vous que nous restions ici avec vous?

SAPIENCE. « Non.

LES MATRONES. « Pourquoi ce refus?

SAPIENCE. « De peur que l'intérêt que vous me témoignez ne vous cause trop de fatigue. N'est-ce pas assez que vous ayez passé trois nuits avec moi? Allez en paix, et retournez chez vous heureusement.

LES MATRONES. « Ne voulez-vous pas revenir avec nous à Rome?

SAPIENCE. « Nullement.

LES MATRONES. « Et qu'avez-vous dessein de faire?

SAPIENCE. « De rester ici pour voir si ma prière et mes vœux seront exaucés.

LES MATRONES. Que demandez-vous ? Que désirez-vous ?

SAPIENCE. « Seulement de mourir en Jésus-Christ, aussitôt que j'aurai fini ma prière.

LES MATRONES. « Notre devoir est d'attendre, jusqu'à ce que nous vous ayons donné aussi la sépulture.

SAPIENCE. « Faites selon votre désir. — Adonaï Emmanuel, toi qu'avant le commencement des temps la divinité du Créateur de toutes choses a engendré, et qui, dans le temps, es né d'une vierge ; toi, dont les deux natures forment miraculeusement un seul Christ, sans que la diversité de ces natures détruise l'unité de ta personne, ni que l'unité de ta personne confonde la diversité des natures ; ô Christ ! que l'aimable sérénité des anges et la douce harmonie des astres te réjouissent. Que la science de tout ce qu'on peut savoir et que tout ce qui est composé de la matière des éléments, se réunissent pour te louer ! car seul avec le Père et le Saint-Esprit, tu es une forme immatérielle. Par la volonté du Père et la coopération du Saint-Esprit, tu n'as pas dédaigné de te faire homme, passible comme homme, et impassible comme Dieu. Et pour qu'aucun de ceux qui croient en toi ne périssent et que tous, au contraire, jouissent de la vie éternelle, tu n'as pas dédaigné d'approcher, comme un de nous, tes lèvres de la coupe de mort et de consommer les prophéties par ta résurrection. Dieu parfait, homme véritable, je me rappelle que tu as promis à tous ceux qui, par respect pour ton saint nom, renonceraient à la jouissance des biens terrestres et te préféreraient aux affections de parenté charnelle, qu'ils seraient récompensés au centuple et recevraient le don de la vie éternelle. Encouragée par cette promesse, j'ai fait ce que tu avais ordonné, et j'ai perdu sans murmure les enfants à qui j'avais donné le jour. Ne tarde donc pas, ô Christ, de tenir fidèlement ta promesse ; fais qu'au plus tôt délivrée des liens corporels, j'aie la joie de voir mes filles reçues dans le ciel, elles que, sans balancer, je t'ai offertes en sacrifice, espérant que tandis qu'elles te suivraient, ô Agneau de la vierge, et chanteraient le nouveau cantique, j'aurais la

joie de les entendre et de jouir de leur gloire; espérant même que, bien que je ne puisse chanter comme elles le cantique de virginité, je pourrais au moins mériter de te louer avec elles éternellement; ô toi qui n'es point le Père, mais qui es de même nature que lui ; qui, avec le Père et le saint Esprit, es le seul maître de l'univers, et qui, régulateur unique du système supérieur, moyen et inférieur, règnes et gouvernes pendant la durée infinie des siècles! (*Elle expire.*)

LES MATRONES. « Recevez-la Seigneur dans votre sein! Amen. »

Ces drames, écrits en latin correct par une religieuse allemande du dixième siècle, dit M. Rorbacher, étaient joués par des religieuses, écoutés par d'autres religieuses. Il s'ensuit d'abord que cette langue leur était familière : ce qui ne se trouve peut-être dans aucun siècle depuis. De plus, quoique plusieurs de ces drames traitent des matières et des aventures fort délicates, la diction de la pieuse nonne demeure toujours aussi pure, aussi chaste que ses intentions sont candides et irréprochables. Deux littérateurs modernes, le fameux Erasme, dans un de ses colloques, un poète anglais, dans une pièce de théâtre, ont traité un sujet pareil à celui d'*Abraham* et de *Paphnuce*. Eh bien, il est reconnu aujourd'hui que pour la délicatesse des sentiments, la finesse et la retenue du langage, l'inspiration religieuse et l'élévation morale, la bonne religieuse du dixième siècle l'emporte incontestablement et sur le poète anglais et sur le fameux Erasme. Ce n'est pas tout : dans ces drames, la religieuse de Gandersheim se montre très-familiarisée avec la musique, l'astronomie et même avec la philosophie d'Aristote. On y trouve même l'apologie de la science.

Après une discussion philosophique sur l'art musical, les disciples de Paphnuce lui demandent :

LES DISCIPLES. « Et d'où avez-vous tiré ces connaissances dont nous n'avons pu suivre l'exposition sans fatigue?

PAPHNUCE. « C'est une faible goutte que, par hasard et sans m'être assis au banquet de la science, j'ai vue, en passant, tomber de la pleine coupe des sages; je l'ai recueillie, et j'ai voulu vous en faire part.

Les Disciples. « Nous rendons grâce à votre bonté; mais cette maxime de l'Apôtre nous effraie : « Dieu choisit les insensés suivant le monde, pour confondre les prétendus sages. »

Paphnuce. « Sages ou insensés mériteront d'être confondus devant le Seigneur, s'ils font le mal.

Les Disciples. « Sans doute.

Paphnuce. « Et à quoi la connaissance des arts serait-elle plus justement et plus dignement employée qu'à la louange de celui qui a créé tout ce qu'on peut savoir, et qui nous fournit la matière et l'instrument de la science?

Les Disciples. « On n'en saurait faire un meilleur emploi.

Paphnuce « Car mieux l'homme comprend par quelle loi admirable Dieu a réglé le nombre, la proportion et l'équilibre de toutes choses, plus il brûle d'amour pour lui.

Les Disciples. « Et c'est avec justice. »

Telle est l'apologie que la bonne religieuse de Gandersheim fait de la science. Certes, cela n'est pas mal pour un siècle d'ignorance et de barbarie ; mais c'est au lecteur à juger s'il est encore permis de qualifier de la sorte le siècle de Hrotsvitha.

M. Philarète Chasles fait sur le style de cette religieuse des réflexions que nous ne devons pas omettre.

Le style latin, dans lequel les essais dramatiques de Hrotsvitha sont écrits, mériteraient une étude. Peut-être, si nous l'examinons de près, y découvrirons-nous quelques caractères qui signalent le passage du monde ancien et du monde moderne.

Au premier aspect, vous croyez lire de la prose; si vous relisez avec plus d'attention, vous êtes frappé du retour constant des assonances ou rimes incomplètes, qui coupent la phrase, tantôt en deux, tantôt en trois parties inégales. Les variétés et accidents du dialogue suspendent en vain cette marche symétrique ; dès que le discours prend un peu d'étendue, la rime reparaît avec acharnement :

ABRAHAM.

Hei mihi! bone Jesu! quid hoc monstri
Est quod hanc quam tibi sponsam nutrivi
Alienos amatores audio sequi!

AMICUS.

Hoc meretricibus antiquitus fuit in more
Ut alieno delectarentur in amore.

ABRAHAM.

Affer mihi soni pedem delicatum
Et militarem habitum,
Quo deposito tegmine religionis
Ipsam adeam sub specie amatoris.

« Hélas ! doux Jésus, quelle affreuse nouvelle, que celle que j'avais élevée pour devenir votre épouse suive d'autres amants !

» C'est la vieille méthode des courtisanes, de se complaire à l'amour des étrangers.

» Amenez-moi un coursier rapide et un habit de soldat, afin que, déposant les vêtements religieux, j'aille la trouver sous le costume d'un amant. »

En réalité, Hrotsvitha écrit des vers libres, de toute espèce de pieds ; elle subit cette loi, même dans des phrases très-brèves comme celle-ci :

CONSTANTINUS.

Si aliud expetas,
Oportet proferas.

Et encore :

EPHREM.

Qualiter?

ABRAHAM.

Miserabiliter,
Deinde vasit latenter.

Ailleurs encore :

MILITES.

Non terremur.
Sed nitimur.

Ce grand amour des mêmes sons offre une singularité curieuse et nous rejette dans une question importance et mal éclaircie, celle de la naissance et de l'origine de la rime chez les modernes.

Si l'on consulte le peu de monuments tudesques, anglo-saxons frisons, islandais, qui nous restent de cette époque, on recon-

naîtra que Hrotsvitha n'a fait qu'être fidèle au génie de son temps. Deux principes de versification le dominaient : l'un, plus rude, plus antique ou plus général, l'allitération, qui répète durement la première et la seconde consonnes, c'est-à-dire la racine des mots; elle constitue l'essence même de la versification allemande et anglaise comme le dit Grimm; — l'autre, la rime, forme plus élégante et plus polie.

Il y a quelques rimes volontaires dans l'*Iliade* et l'*Enéide*. Cependant les langues anciennes n'adoptaient pour base et pour loi fondamentale de leur poésie ni l'allitération ni la rime, plaisirs de l'oreille, l'un plus stimulant et qui exerce une action plus âpre, l'autre plus reposé et plus doux, ressortant l'un et l'autre de ce besoin d'ordre harmonique, source des arts comme des passions, mais sans rapport avec la nature rhythmique de ces idiomes.

Le rappel du même bruit, le parallélisme des sons, constituent donc un principe de versification spécial, nouveau, sans analogie avec la délicate mesure des Grecs, succession mélodieuse de brèves et de longues. Des organes durs et des populations sauvages ont créé une symétrie grossière et forte, d'accord avec la rudesse du langage qu'ils parlaient : c'est l'allitération; cette symétrie, tombant sur la racine, c'est-à-dire sur le sens des mots, aidait la mémoire et y faisait pénétrer la poésie et les lois du pays.

Cette forme, l'allitération, avait une affinité constante avec le Nord et la rime avec le Midi. Saint Augustin, africain, écrit un sermon en assonances pour mieux graver sous cette forme sentencieuse sa doctrine sacrée dans l'esprit des auditeurs. On trouve, dit William Jones, la rime établie en Orient dès l'origine de la poésie arabe. Lorsque les Scandinaves apportent leur allitération dans le monde romain, ce sont les Romains qui prennent la rime. Bientôt elle devient la forme favorite des chrétiens, forme proverbiale, gnomique, on ne peut plus favorable à la mémoire.

Du temps de Hrotsvitha, la poésie tudesque, sans renoncer à ses vieilles lois, était fort entamée par la rime et l'assonance; il y avait longtemps que la poésie latine en vivait et que

la prose romaine ne pouvait s'en passer. A force de se reposer sur l'assonance symétrique des finales, l'oreille en devenait amoureuse jusqu'à préférer ce vain écho à tout sentiment et à toute idée. Les gens civilisés n'écrivaient plus en saxon, en bas-allemand, en anglo-saxon, en irlandais, que des parallélismes rimés, soit en vers, soit en prose; et si la rime ne détrônait pas l'allitération, du moins elles partageaient comme sœurs le trône barbare. Hrotsvitha trouva dans cette situation la littérature de son pays. Elle ne changea rien à cette mode; elle en effaça seulement la prétention, l'obscurité, l'entortillage, le jeu de mots, les défauts des esprits médiocres; elle imprima à cette prose cadencée et rimée un caractère de gravité sentencieuse et tendre; elle écrivit, en latin de son époque, des vers libres et ingénus, rimés et harmonieux, tout à fait dans le goût de La Fontaine ou de Chaulieu. Qu'on lise, d'après cette donnée, le commencement de la charmante scène entre l'ermite et la courtisane, et l'on reconnaîtra chez la recluse saxonne du xᵉ siècle (par conséquent antérieure aux poètes provençaux), la divination merveilleuse de toute la poésie moderne.

STABULARIUS.

Fortunata Maria,
Lætare, quia
Non solum, ut hactenus, tui coævi
Sed etiam senio jam confecti
Te adeunt,
Te ad amandum confluunt.

MARIA.

Quicumque me diligunt
Æqualem amoris vicem in me recipiunt.

ABRAHAM.

Accede, Maria, et da mihi osculum.

MARIA.

Non solum
Dulcia oscula libabo,
Sed etiam crebris senile collum
Amplexibus mulcebo.

ABRAHAM.

Hoc volo.

MARIA.

Quid sentio ?
Quid stupendæ novitatis gustando haurio?
Ecce, odor istius fragrantiæ
Prætendit fragrantiam
Mihi quondam
Usitatæ abstinentiæ!

Les oreilles délicates sentiront le balancement et la molle cadence de ces vers ; ce sont en effet des vers modernes. On n'a, pour s'en convaincre, qu'à suivre pas à pas le latin de Hrotsvitha et à calquer, vers pour vers, des lignes françaises d'un nombre égal de pieds et de rimes sous ces lignes latines : vu la difficulté du tour de force, on n'obtiendra ainsi que de la poésie d'opéra comique de la pire espèce ; mais que l'on s'en souvienne, il n'est question que de la coupe des vers, et nous voulons seulement prouver l'identité absolue de la prose cadencée et à rimes croisées de la religieuse avec ce que nous appelons *vers libres*. Voici le calque exact, mesure pour mesure, de cette prétendue prose :

L'HÔTELIER.

Réjouis-toi, Marie !
Ta charmante vie
Bientôt va s'entourer, non plus de jeunes gens,
Mais de vieillards prodigues et galants,
Dont la tendresse
A tes pieds mettra sa richesse.

MARIE.

Mon âme est toute à l'amour.
Bien suprême !
Que celui qui m'aime
Espère un doux retour.

ABRAHAM.

Un étranger, Marie,
Te prie,
Ah ! veuille m'accorder
Un baiser !

MARIE.

Mes bras, de leur douce caresse,
Enlaceront ta tremblante vieillesse;
Je baiserai tes cheveux blancs.

Peut-on nommer cela de la prose? Evidemment la religieuse a écrit en vers sans le savoir. Tous ses drames sont faits de cette manière. Lorsque l'ermite se révèle à Marie, et lui reproche ses déportements, le mètre, que nous venons de voir inégal et ondoyant comme la volupté, devient grave, régulier et alterné comme les sentencieuses leçons du dogme. Ainsi la religieuse, imitatrice à la fois et créatrice, tel est le propre des esprits supérieurs, a reçu les impressions de son temps, et les a transmises en les épurant; si elle tient à l'antiquité par ses études, au moyen-âge par la forme du style et le fond des idées, elle touche par des points essentiels au développement de la poésie chez les peuples nouveaux. Cette place est assurée à Hrotsvitha dans les littératures modernes. Les nuances dans la peinture des sentiments du cœur, l'union de la chasteté volontaire et de l'amour ardent, l'expression contenue des passions fortes, la métaphysique dans l'émotion, tous ces caractères essentiels de la civilisation moderne se trouvent, chez Hrotsvitha, à l'état de premiers linéaments et dans leur forme pour ainsi dire virginale.

Le fond de ses drames est germanique; elle tend au *vrai* plutôt qu'au *beau*, qui est le but spécial de l'art hellénique; elle admet tout ce qui peut faire prévaloir la vérité, scènes comiques, hideuses et violentes; une sincérité passionnée les relève. Ce fond de vérité sévère s'échauffe d'une inspiration chrétienne, sans subtilité, sans raffinement, sans arrière pensée, sans langueur molle et fade; point d'hypocrisie ou de réticence. Les sujets s'offraient d'eux-mêmes; c'étaient les vies des saints et les pathétiques ou merveilleuses légendes dont l'histoire chrétienne se compose. Elle a respecté le plus possible le récit sacré, qu'elle ne lisait qu'en tremblant; et quand au style, trouvant un instrument demi-latin et demi-barbare, elle l'assouplit, le perfectionna, le simplifia et en fit ce que nous avons vu.

L'étymologie réelle du mot *Hrotsvitha*, qu'elle traduit elle-même *Clamor validus* (à peu près comme De Thou traduit *Bassompierre* par *Levis sonus a rupe*), nous semble devoir être *Rauschen* (bruit, murmure), et *schwind* (rapide, violent); le nom véritable de la religieuse aurait donc été *Rauschwind*, latinisé par le mot *Hroswitha*, ou *Hrotsvitha*, orthographe inexacte, mais que M Magnin a d'ailleurs très-bien fait de conserver d'après le manuscrit.

Les esprits d'élite étudieront désormais, dans l'édition donnée par notre savant contemporain, la religieuse du dixième siècle, âme passionnée et esprit supérieur qui croyait imiter Térence et qui annonçait Racine. (*Etudes sur les premiers temps du Christianisme et sur le moyen-âge.*)

CHAPITRE CINQUIÈME.

POÉSIE LÉGENDAIRE.

Apocryphes de l'ancien Testament. — Le Livre d'Enoch. — Prière de Manassès. — Le troisième livre d'Esdras. — Le quatrième. — Histoire apocryphe de Joseph. — Le livre de l'Ascension d'Isaïe. — Evangiles apocryphes. — 1re Légende. — 2e Légende. — 3e Légende. — Légendes diverses. — Histoire de Joseph le Charpentier. — Le livre de la mort de la Vierge Marie. — On trouve dans les apocryphes le principe et le germe de l'épopée chrétienne. — Supériorité de la descente aux limbes, dans l'Evangile de Nicodème, sur la descente aux enfers dans Homère et dans Virgile. — Légende de la croix. — Sur Joseph d'Arimathie. — Sur le Juif-Errant

---

APOCRYPHES.

Les livres apocryphes, soit de l'ancien, soit du nouveau Testament, étant rejetés du canon des saintes Ecritures et n'appartenant plus ni à la théologie, ni à l'exégèse, restent dans le domaine de la littérature religieuse, et méritent, à ce titre seul, qu'on les étudie avec soin. S'ils ne sont pas les ouvrages des auteurs dont ils portent le nom, ils appartiennent incontestablement du moins aux antiquités des premiers siècles. Le premier et le plus ancien des livres apocryphes de l'ancien Testament est le *Livre d'Enoch*, qui a servi de texte à une foule de suppositions et de poésies héterodoxes. Ce poème ancien contient entre autres choses une astronomie fantastique révélée, dit l'auteur, par l'archange Uriel; puis une assez singulière histoire de la chute des anges. Cette partie du livre étant la plus remarquable, nous allons la citer ici tout entière.

« Paroles de bénédiction d'Enoch, qui a béni les élus et les justes qui doivent supporter le jour de l'affliction, rejetant les

hommes pervers et impies. Enoch, cet homme juste qui était avec Dieu, prit la parole et dit, lorsque ses yeux se furent ouverts et pendant qu'il contemplait la sainte vision dans les cieux : Voici ce que les anges m'ont fait voir. C'est d'eux que j'ai entendu toutes choses, et c'est par leur secours que j'ai compris ce que je voyais ; choses qui n'arriveront point dans la présente génération, mais dans une génération éloignée, relativement aux élus.

» C'est pour eux que j'ai parlé et que je me suis entretenu avec celui qui sortira de sa retraite, le Dieu du monde, le saint et le tout-puissant, qui abaissera sous ses pieds la cime du Sinaï, qui paraîtra avec ses armées et se manifestera dans la force de sa puissance. Tous alors trembleront et seront saisis d'effroi, une grande crainte saisira les hommes jusqu'aux extrémités du monde. Les plus hautes montagnes seront troublées et les collines s'abaisseront, fondant comme le miel exposé à la flamme. La terre sera submergée, tout ce qui est sur elle périra et le jugement viendra sur tous les hommes. Mais il donnera la paix aux justes, il conservera les élus et il leur montrera sa clémence. Alors tous appartiendront à Dieu : ils seront heureux et bénis, et la splendeur du visage de Dieu les illuminera.

» Voici qu'il vient avec dix mille de ses saints pour exercer le jugement et pour rejeter les impies, et pour réprouver tout ce que les pécheurs et les impies ont fait et commis contre lui.

» Tous ceux qui sont dans les cieux ont connu leurs œuvres. Ils ont lu que les luminaires célestes ne changent pas leurs voies, que chacun se lève et se couche en son rang, chacun à son époque déterminée, ne transgressant pas les ordres qu'ils ont reçus. Ils voient que tout ouvrage de Dieu est immuable, se montrant à l'époque convenable. Ils regardent l'été et l'hiver, observant que toute la terre est pleine d'eau et que les nuages, la rosée et la pluie la fécondent. Ils voient comment les lacs et les rivières s'acquittent de leurs fonctions.

» Mais vous, vous ne supportez point patiemment, et vous n'accomplisssez pas les commandements du Seigneur. Mais vous transgressez ses ordres, et vous foulez aux pieds sa grandeur,

et il y a dans vos bouches impures des paroles de blasphème contre sa majesté sainte! Cœurs pervers! la paix ne résidera jamais en vous! Vos jours vous seront à vous-mêmes en exécration, et vous verrez périr les années de vos existences. Le temps multipliera éternellement vos douleurs, et il n'y aura plus de grâce pour vous! En ces jours, vous changerez votre calme trompeur contre les malédictions éternelles des justes, et les pécheurs eux-mêmes vous exécreront à jamais. Aux élus sera la lumière, à eux la joie et la paix, et ils possèderont la terre comme un héritage. Mais vous, impies, vous serez réprouvés. Alors la sagesse sera donnée aux élus qui vivront tous et qui ne retomberont pas dans le péché, cédant à l'orgueil ou à l'impiété; mais ils s'humilieront, possédant la prudence, et ils ne réitéreront pas la transgression.

» Ils ne seront point condamnés pour tout le temps de leur vie, ils ne mourront point dans l'indignation et dans les tourments, mais le nombre de leurs jours sera rempli et ils veilliront en paix, tandis que les années de leur félicité se multiplieront dans la joie et la paix, pour l'éternité tout entière et pour leur existence dans le temps.....

» Il advint après que les fils des hommes se furent multipliés en ces jours-là, qu'il leur naquit des filles d'une grande beauté. Et lorsque les anges, les fils du ciel, les virent, ils furent épris d'amour pour elles, et ils se dirent entre eux : Allons, choisissons-nous des épouses de la race des hommes et engendrons des enfants. Alors leur chef Samyaza leur dit : Je crains que vous n'ayez pas le pouvoir d'accomplir ce dessein et que je n'aie à supporter seul le châtiment d'un si grand crime. Mais ils lui répondirent, disant : Nous jurons tous et nous nous obligeons par des serments mutuels à ne changer jamais ce que nous proposons, mais à accomplir notre entreprise. Et tous jurèrent et s'engagèrent par des serments mutuels. Leur nombre était de deux cents qui descendirent sur le sommet du mont Armon. Ce mont se nommait Armon parce que là ils se lièrent par d'affreux serments. Et voilà les noms des chefs : Samyaza, qui était le premier de tous, Urakabaraméel, Akibéel, Tamiel, Ramuel, Danel, Askéel, Sarakuyal, Asael,

Armers, Batraal, Ananie, Zavebe, Samsavael, Ertael, Turel, Jomiael, Azaziel.

» Ils prirent des épouses avec lesquelles ils eurent commerce, et ils leur enseignèrent la magie, et les enchantements, et la division des racines et des arbres. Et ces femmes conçurent et elles enfantèrent des géants, lesquels avaient chacun trois cents coudées de hauteur. Ils dévoraient tout le travail de l'homme jusqu'à ce qu'ils ne pussent se rassasier. Alors ils se tournaient contre les hommes pour les dévorer. Et ils commencèrent à donner la mort aux bêtes, aux reptiles, aux poissons, à se nourrir de leur chair, l'un après l'autre, et à boire le sang. Alors la terre prit en horreur les maîtres injustes. Azaziel enseigna aux hommes à forger des épées, des boucliers et des cuirasses; il leur apprit à fabriquer des miroirs, l'usage des parfums, des bracelets, des ornements, des pierres précieuses et de toutes les couleurs. L'impiété augmentait, l'impudicité croissait et tous transgressaient et corrompaient leurs voies. Amazarak enseigna tous les enchanteurs, Barkazyal les observateurs des astres, Akibéel les signes et Asaradel les mouvements de la lune. Mais les hommes qui étaient opprimés par les géants crièrent, et leur voix monta jusqu'au ciel.

» Alors Michel et Gabriel, Raphaël, Suryal et Uriel, regardant du haut des cieux, aperçurent la multitude des crimes et l'abondance du sang répandu sur la terre et toute l'iniquité qui se consommait en elle, et ils se dirent l'un à l'autre : Voici que la voix des clameurs qu'ils ont poussées est montée jusqu'à nous. La terre à qui l'on a pris ses enfants pleure à la porte du ciel. Et les âmes humaines se plaignent, disant : Obtenez pour nous justice du Très-Haut, et ils disent à leur Seigneur et Roi : Tu es le Seigneur des seigneurs, le Dieu des dieux, le Roi des rois. Le trône de ta gloire est dans tous les siècles, et ton nom est sanctifié et célébré dans l'éternité. Tu es béni et glorieux! Tu as créé toutes choses, tu as pouvoir sur toutes choses, et toutes choses sont ouvertes et dévoilées devant toi, rien ne peut t'être caché. Tu as vu ce qu'Azaziel a fait, comment il a enseigné tout genre d'iniquité sur la terre et révélé au monde les secrets du ciel. La terre entière a été remplie de

sang et d'iniquité, et voici que les âmes des morts crient et qu'elles se plaignent jusqu'à la porte du ciel. Leurs murmures montent, et elles ne peuvent échapper à l'injustice qui se commet sur la terre. Tu as connu toutes choses avant qu'elles eussent l'être. Tu as connu ces choses et ceux qui les ont accomplies, cependant tu ne nous as pas parlé. Que convient-il donc que nous fassions à cause de cela?

» Alors le Très-Haut grand et saint parla. Et il envoya Arsajulaljurem au fils de Lamech, disant : Annonce-lui en mon nom; expose-lui la fin qui est proche, car toute la terre périra ; les eaux du déluge la couvriront et détruiront tout ce qui est sur elle. Et enseigne-lui comment il peut se soustraire et comment sa race s'étendra sur toute la terre. Et le Seigneur dit à Raphaël : Lie les mains et les pieds d'Azaziel, et jette-le dans les ténèbres, et place sur lui des pierres aiguës. Couvre-le de ténèbres; voile sa face pour qu'il ne voie pas la lumière, et au grand jour du jugement ordonne qu'il soit jeté dans le feu. Restaure la terre que les anges ont corrompue et annonce-lui la vie, parce que je veux la vivifier de nouveau. Tous les fils des hommes ne périront pas; la terre a été corrompue par la doctrine d'Azaziel; charge-le de tout le crime.

» Le Seigneur dit à Gabriel : Va vers les méchants, les réprouvés et les fils de la fornication, et excite-les les uns contre les autres. Fais qu'ils périssent, se tuent mutuellement, car la durée des jours ne sera pas pour eux.

» Le Seigneur dit à Michel : Va et annonce à Samyaza et à ceux qui sont avec lui quel est leur crime; car ils se sont unis aux femmes et se sont souillés de leur impureté. Et quand tous leurs fils auront péri et qu'ils auront vu la perte de ceux qu'ils aiment, enchaîne sur la terre ces esprits coupables jusqu'au jour du jugement et de la destruction; jusqu'au jugement qui amènera la consommation de toutes choses. Alors ils seront jetés au fond de l'abîme de feu et ils y seront renfermés pour l'éternité. Fais périr tout oppresseur sur la face de la terre et quiconque fait le mal. La plante de la justice et de la droiture apparaîtra; elle fleurira dans l'éternité avec allégresse. Et alors tous les saints rendront grâce et vivront jusqu'à ce qu'ils aient

ou mille fils, et tout le temps de leur jeunesse s'accomplira en paix. Et en ces jours toute terre sera cultivée dans la justice; elle sera toute plantée et arrosée de bénédictions. Elle sera plantée de vignes, et les vignes donneront du fruit à satiété; toute graine qui sera semée donnera mille mesures pour une, et une mesure d'olives donnera dix fois de l'huile. Purge la terre de toute oppression, de toute injustice, de tout crime, de toute impiété et de toute impureté. Alors tous les fils des hommes seront justes, et toutes les nations me rendront les honneurs divins; toutes me béniront et m'adoreront. La terre sera purgée de tout crime, de toute peine et de toute douleur, et je n'y enverrai plus de déluge. En ces jours j'enverrai les trésors de bénédiction qui sont dans le ciel, et je les ferai descendre sur la terre, sur tous les ouvrages et les travaux des hommes. La paix et l'équité s'associeront avec les fils des hommes durant toute leur génération et pendant tous les jours du monde. »

On a pu remarquer dans ce passage des idées d'une grande hardiesse et des expressions quelquefois saisissantes de poésie, comme celle-ci: *La terre à qui l'on a pris ses enfants pleure à la porte du ciel.* La fable de la séduction des anges par la beauté des filles des hommes a souri à l'imagination de plusieurs grands poètes. Thomas Moore et lord Byron parmi les Anglais, Lamartine et Alexandre Dumas parmi les Français, ont exploité cette donnée qui leur fournissait un mélange de mysticisme et d'amour profane assez romantique pour intéresser les imaginations qui aiment à se repaître de choses vagues et inexactes. Les croyances de l'Eglise sur la nature des anges et la gravité de son enseignement repoussent également ces espèces de romans, où le ciel même est mis en jeu pour prêter plus d'attrait à la plus dangereuse de toutes les passions.

Le *Livre d'Enoch* est rempli d'erreurs et de contradictions, et nous ne l'avons cité que comme un monument curieux de la littérature religieuse. Il n'en sera pas de même de la *Prière de Manassès* dans les fers, qui a été conservée dans la plupart des éditions anciennes de la Bible. Bien que ce morceau soit

rejeté du canon des saintes Ecritures, on peut regarder cette prière comme une des plus belles choses qu'il y ait dans la littérature religieuse après les œuvres des écrivains sacrés.

« Seigneur tout puissant, Dieu de nos pères, Abraham, Isaac et Jacob, et de leur génération de justes, vous qui avez fait le ciel et la terre avec toute leur parure, qui avez enchaîné la mer par une parole de maître, qui avez fermé l'abîme et l'avez scellé de votre nom digne de louanges et de terreur; vous devant qui tremble l'immensité sous les regards de votre puissance, parce que nulle force au-dessous de vous ne peut porter la magnificence de votre gloire, ni soutenir les menaces de votre courroux contre les pécheurs. Mais elle est immense et insondable la miséricorde de votre promesse, parce que vous êtes le Seigneur, le Très-Haut, le bon, le longanime et plein de miséricorde et de tristesse lorsqu'il faut châtier la malice des hommes. Vous, Seigneur, selon la grandeur de votre bonté, vous avez promis le repentir et la rémission à ceux qui auraient péché contre vous, et dans l'immensité de votre compassion vous avez accordé la pénitence aux pécheurs pour être leur salut. Vous donc, Seigneur, Dieu des justes, vous n'avez point fait la pénitence pour les justes, Abraham, Isaac et Jacob, qui ne vous ont pas offensé, mais vous avez fait la pénitence pour moi, pécheur, qui vous ai offensé plus de fois qu'il n'y a de grains de sable dans la mer : mes iniquités se sont multipliées, Seigneur, et je ne suis pas digne de regarder et de voir la hauteur du ciel! Le nombre de mes iniquités courbe ma tête comme un collier de fer; je n'ose lever la tête, je n'ose respirer, car j'ai mérité votre colère et j'ai fait le mal devant vous. Je n'ai pas fait votre volonté; je n'ai point conservé vos commandements, j'ai établi l'abomination et j'ai multiplié les offenses, et maintenant mon cœur se prosterne et fléchit le genou pour implorer votre bonté. J'ai péché, Seigneur, j'ai péché, et je reconnais mes injustices : c'est pour cela que je vous prie et que je vous demande la rémission. Remettez-les moi, Seigneur, et que je ne sois pas confondu dans la perdition avec mes crimes; ne me réservez point les maux éternels de votre colère, ne me

condamnez pas à tomber dans les lieux les plus bas de la terre, car vous êtes Dieu, vous êtes, dis-je, le Dieu des pénitents et vous manifesterez en moi toute votre bonté, car vous sauverez cet indigne par la puissance de votre pardon, et je vous louerai toujours pendant tous les jours de ma vie, parce que toute la vertu des cieux chante vos louanges, et parce que la gloire est à vous dans les siècles des siècles. *Amen.* »

Le *Troisième livre d'Esdras* contient aussi de fort belles pages. Au troisième et au quatrième chapitre il est question d'un de ces combats philosophiques et littéraires si fort en usage parmi les anciens, qui, à la suite de leurs banquets, se proposaient des questions difficiles à résoudre, ce qui donnait à l'esprit et à l'éloquence de chaque convive une occasion de s'exercer. Chacun parlait à son tour, comme les bergers de Théocrite et de Virgile, et le prix était décerné à celui qui, de l'avis de tous, avait le mieux tranché la difficulté et décidé la question.

C'est à la table de Darius, à la suite d'une fête, que trois jeunes hommes de sa garde se proposent la question qu'il s'agit de résoudre dans le banquet philosophique dont il est parlé au *Troisième livre d'Esdras*. La question est celle-ci : Laquelle de ces trois choses est la plus excellente et surtout la plus forte, le vin, le roi, ou la femme ? L'un prend le parti du vin, le second choisit le roi et le troisième la femme, sans toutefois donner le prix de la force et de l'excellence à cette dernière, car il lui préfère la vérité.

Les discours des trois concurrents sont fort remarquables; écoutons parler d'abord celui qui fait l'éloge du vin.

« Hommes qui m'écoutez, dit-il, combien le vin n'est-il pas plus fort que ceux qui le boivent ! Il fascine la pensée et entraine l'âme tout entière ; il donne au roi et au pauvre orphelin l'égalité de la folie ; l'esclave et l'homme libre, le riche et le misérable, sont égaux devant lui; il tourne toute l'âme en sécurité et en joie, et il anéantit le souvenir de la tristesse et des créanciers ; pour lui tous les gosiers sont nobles et peu lui importe la royauté ou la magistrature ; il prodigue également à tous les richesses de l'éloquence ; lorsqu'on a bu, plus d'amitié,

plus de fraternité qui tienne, on s'irrite, on tire les épées : mais la tête tourne, on tombe noyé dans le vin, et lorsqu'on se réveille, on ne se souvient plus de rien. O hommes! dites-moi si le vin n'est pas la chose la plus puissante qu'il y ait au monde? »

L'avocat du roi parle à son tour :

« Ce qu'il y a de plus excellent et de plus fort au monde, dit-il, ne sont-ce pas les hommes qui règnent en maîtres sur la terre, sur la mer et sur tout ce qu'elles contiennent? Eh bien, le roi est le maître de ceux-là, et à tous les ordres qu'il leur donne ils obéissent. S'il les envoie au combat, ils vont et ils renversent les montagnes, et les murailles et les tours. Ils se font tuer et ils tuent, mais ils n'oublient aucune des paroles du roi, et reviennent apporter à ses pieds tout le butin qu'ils ont recueilli. Il en est de même de tous les autres, et ceux qui ne combattent pas, mais qui cultivent la terre, lorsque la crainte les visite, apportent leur tribut au roi et ne reconnaissent que lui seul. Si celui-là leur dit : Tuez, ils tuent; s'il leur dit : Pardonnez, ils pardonnent; s'il leur dit : Frappez, ils frappent; s'il leur dit : Exterminez, ils exterminent; s'il leur dit : Bâtissez, ils bâtissent; s'il leur dit : détruisez, ils détruisent; s'il leur dit : Plantez, ils plantent; s'il leur dit : Arrachez, ils arrachent, et toute multitude et toute force lui obéissent. Il y compte et il se met tranquillement à table : il boit, il mange et il s'endort; mais eux ils veillent autour de lui et aucun ne s'éloigne pour s'occuper de ses propres affaires, mais ils ne se meuvent qu'au signe de sa parole? Peut-on refuser de reconnaître pour le plus fort celui auquel appartient une pareille gloire? »

C'est maintenant le tour de celui qui s'est chargé de plaider la cause de la femme. Celui-là se nommait Zorobabel, et voici son discours :

« O hommes, ce qui règne au-dessus de tout, ce n'est ni le roi, ni la multitude, ni le vin. Qui exerce sur eux le souverain empire? Ne sont-ce pas les femmes qui ont mis au monde et le roi et la masse du peuple qui composent la force des empires et sur la terre et sur la mer? c'est d'elles que sont nés ceux qui plantent la vigne et ceux qui font le vin; n'est-ce pas par

elles qu'ils ont été élevés? ne sont-elles pas les ouvrières de cette magnificence de vêtements qui fait l'orgueil des hommes? Mais les hommes eux-mêmes peuvent-ils se séparer des femmes? Qu'ils rassemblent en leur possession l'or, l'argent et toutes les choses spécieuses, et qu'ils voient une femme ornée de beauté, ils oublient tout et ce n'est plus que vers elle qu'ils tournent leurs regards, et leurs aspirations, et leurs sourires. L'homme laisse son père qui l'a nourri et le pays qui l'a vu naître pour suivre la femme; c'est à la femme qu'il remet son âme, et il ne se souvient plus de son père, de sa famille, ni de sa patrie. C'est pourquoi donc, sachez-le bien, les femmes sont vos reines! Protestez-vous? L'homme prend son glaive, il va sur le chemin faire des meurtres et des larcins, il affronte la mer et les fleuves, il se familiarise avec les lions, il voyage dans les ténèbres, et tout cela pour offrir à celle qu'il aime le fruit de ses douleurs et de ses crimes; car je le dis encore une fois, il préfère sa femme à son père, à sa patrie. Combien d'hommes ont perdu la raison par amour et se sont laissé réduire en servitude? combien ont péri, et se sont fait meurtrir, et ont fait le mal à cause des femmes? et maintenant, croyez-moi, le roi est grand dans sa puissance, et toutes les autorités de ses provinces n'osent pas le toucher. Je voyais cependant Apémès, fille de Besach, l'amie de notre roi magnifique, assise près du monarque à sa droite, et elle lui enlevait son diadème de dessus la tête et se le mettait à elle-même de la main droite, tandis que de la gauche elle se jouait à souffleter le roi; et lui la regardait comme en extase, et si elle riait il osait rire, mais si elle prenait un air irrité il la flattait pour obtenir sa grâce. O hommes, les femmes ne sont-elles donc pas les plus fortes? Le ciel est élevé, la terre est grande, mais dans le ciel et sur la terre qui ferait une pareille chose? »

Le roi et les grands de sa cour se regardaient les uns les autres, et le même orateur commença à parler de la vérité.

« Oui, les femmes sont fortes, la terre est grande et le ciel est élevé. Cependant le soleil parcourt toute cette étendue en un jour, quelle est donc la grandeur et la force de la Vérité qui

a créé ces merveilles? Toute la terre invoque la Vérité, le ciel lui-même la bénit; toutes ses œuvres se meuvent par son ordre et la révèrent avec crainte, et il n'y a en elle aucune ombre d'iniquité. Or, l'iniquité est dans le vin, l'iniquité est dans le roi, l'iniquité est dans les femmes, et tous les hommes sont des enfants d'iniquité; l'iniquité est dans leurs œuvres, la vérité n'est pas en eux, et dans leur iniquité ils périront, mais la vérité reste éternellement grandissante! et elle vit, et elle triomphe dans les siècles des siècles; devant elle il n'y a ni acception de personnes, ni différence de mesures; elle fait justice à tous, même aux méchants et aux injustes, et tous ressentent la bonté de ses œuvres; dans son jugement ne se trouve jamais le mal, mais la force, et le règne, et le pouvoir, et la majesté de tous les âges! Béni soit le Dieu de vérité! Je n'ai rien de plus à dire.»

Tout le monde alors poussa une même exclamation et s'écria :

« La vérité est grande et c'est elle qui a gagné sa cause. »

Alors le roi récompensa Zorobabel et lui promit que Jérusalem serait rebâtie.

Le *Quatrième livre d'Esdras* contient des prophéties terribles qui concernent la fin des temps; mais ce sont pour la plupart des emprunts faits aux prophètes dont les écrits sont compris dans le canon ou des imitations de leur magnifique poésie, mêlées à des traditions rabbiniques. *M. A. L. Constant, Dictionnaire de littérature chrétienne.*

Un autre livre apocryphe, le *Testament des douze patriarches*, contient des passages curieux et des pages d'une grande beauté. Il a fourni à un littérateur distingué, M. Saint-Marc Girardin, un article très-intéressant que nous allons reproduire.

Parmi ces testaments, dit-il, qui sont pour la plupart des morceaux de morale entremêlés de récits relatifs à la vie des testateurs, nous prendrons le *Testament de Joseph.* L'histoire de ce patriarche est, au jugement même de Voltaire, une des plus belles histoires qui se puissent trouver. Les détails que nous trouvons dans ce faux testament ajouteront à l'intérêt qu'inspirent ses aventures.

Joseph, se sentant près de mourir, assembla ses fils et ses frères, et leur dit :

« Mes frères, écoutez Joseph qu'Israël chérit; écoutez, mes fils, votre père. J'ai connu dans ma vie les périls de la mort, quand mes frères voulurent me perdre. Ils me haïssaient, mais Dieu m'aimait; ils voulaient me tuer, Dieu me protégeait; ils me jetèrent dans la citerne, Dieu m'en retira; ils me vendirent esclave, Dieu me délivra d'esclavage, etc. »

Ainsi Dieu l'a partout protégé, et sa vie tout entière est un miracle de la Providence. Telle est l'idée qui anime Joseph dans ce discours adressé en mourant à ses fils. Bientôt il entre dans le détail de son esclavage chez les Ismaélites, et de sa tentation chez Putiphar :

« Le soir que je fus vendu par mes frères, les Ismaélites me demandèrent qui j'étais; et moi, pour ne pas accuser ni humilier mes frères, je répondis que j'étais leur esclave. Alors le chef de la troupe me regardant :

« Tu n'étais point leur esclave, me dit-il, ton visage te dément.

» Et il me menaça de mort si je ne lui disais la vérité.

» J'étais leur esclave, répondis-je, et je me tus. »

Ce qui nous frappe ici, c'est moins encore la vertu et la discrétion de Joseph que la facilité avec laquelle il se prête à l'esclavage. Passer de l'état d'homme libre à l'état d'esclavage paraît si simple à l'auteur des *Faux Testaments*, qu'il ne songe pas même à faire un mérite à Joseph de sa résignation. Ceci est un trait remarquable des mœurs antiques. L'esclavage, dans l'antiquité, était un état ordinaire, une condition dont personne n'était exempt; il ne paraissait pas plus extraordinaire d'être esclave que d'être malade. Platon est vendu comme esclave à Egine et racheté au prix de vingt mines; à ses yeux et aux yeux de ses amis d'Athènes, c'est un des accidents de la vie, ce n'est point une aventure extraordinaire; il s'en afflige et ne s'en étonne pas.

Qui de nous, au contraire, quelque grand philosophe qu'il

puisse être, quelque résigné qu'il soit d'avance à tout ce qu'il plaira à Dieu de lui envoyer, a jamais prévu l'esclavage, qui s'en est jamais occupé comme d'un malheur possible? C'est le bienfait et la gloire de la civilisation moderne d'avoir rayé de nos cerveaux jusqu'à l'idée même de l'esclavage.

Revenons à Joseph et aux Ismaélites :

« Quand nous fûmes arrivés en Egypte, ils se disputèrent à qui m'aurait. Enfin ils résolurent de me remettre, en attendant, dans les mains du marchand avec qui ils échangeaient leur marchandise. Le Seigneur me fit trouver grâce aux yeux du marchand, qui me confia le soin de sa maison. Dieu le bénit à cause de moi, et le combla d'or et d'argent.

« Un jour la femme de Putiphar passait avec un grand cortége; elle jeta les yeux de mon côté, car ses eunuques lui avaient parlé de moi.

» Il y a, dit-elle à son mari en rentrant, il y a, chez le marchand Ismaélite, un jeune hébreu qui fait prospérer sa maison. On l'a enlevé, dit-on, du pays de ses pères, de la terre de Chanaan. Il faut examiner cette affaire et prendre ce jeune homme pour votre intendant. Le dieu des Hébreux vous bénira en lui, car la grâce du ciel l'accompagne. »

Persuadé par ce discours, Putiphar se fait amener le marchand et lui dit :

« Qu'est-ce que j'apprends? Tu enlèves les gens de la terre des Hébreux! Tu fais trafic des enfants? »

Le marchand se jeta la face contre terre et lui dit :

« — Pardon, Seigneur, je ne sais point ce que vous voulez dire.

» — Qu'est-ce que ce jeune Hébreu que tu as chez toi?

» — Ce sont les Ismaélites qui l'ont déposé entre mes mains jusqu'à leur retour. »

Putiphar, n'ajoutant pas foi aux paroles du marchand, le fit dépouiller de ses habits et battre de verges; puis il dit :

« Qu'on m'amène ce jeune homme! »

« J'entrai, continue Joseph, dans la salle où était Putiphar, et, me prosternant à terre, je l'adorai. C'était, en effet, le troisième en dignité dans toute l'Egypte après Pharaon ; il était le chef de tous les eunuques et avait des épouses, des femmes et des enfants. Il me prit à part et me dit :

« — Es-tu esclave ou libre ?

» — Je suis esclave.

» — De qui es-tu esclave ?

» — Des Ismaélites.

» — Et comment es-tu devenu esclave ?

» — Ils m'ont acheté dans la terre de Chanaan.

» Putiphar ne voulut pas non plus me croire : — Tu mens, dit-il, et il ordonna de me dépouiller de mes habits et de me battre de verges.

» La femme de Putiphar vit par une fenêtre qui donnait sur la salle, qu'on me battait de verges. Aussitôt elle envoya vers son mari, lui disant :

» Voilà un jugement injuste : vous punissez comme coupable » celui qui a été emmené en esclavage. »

» Comme je ne changeais pas de langage, Putiphar ordonna qu'on nous gardât, moi et le marchand, jusqu'à ce que revinssent les Ismaélites. Mais sa femme lui dit encore :

» Pourquoi retenir prisonnier ce jeune homme, qui est de » noble famille, j'en suis sûre? Il fallait l'affranchir et le pren- » dre pour votre intendant. »

» Elle voulait me voir, ayant déjà en elle la pensée du péché. Mais moi j'ignorais tous ses mauvais désirs. Son mari lui répondit :

» On ne peut pas ainsi, chez les Egyptiens, dépouiller les gens avant la preuve. »

» Il ordonna donc qu'on nous gardât, le marchand et moi. »

Le crime dont Putiphar accuse le marchand ismaélite est commun dans l'antiquité : c'est le plagiat. On nommait plagiaire celui qui vendait comme esclave un homme libre, et le coupable était battu de verges. Ce crime répond à ce que nous appelons aujourd'hui la suppression d'état. De nos jours, ce

crime est grave, puisqu'il prive un enfant de ses droits de famille. Dans l'antiquité, l'enfant *supprimé* se trouvait, de plus, privé de sa liberté. A mesure que la civilisation se développa, la législation devint plus sévère contre cet infâme larcin de la liberté, que saint Paul flétrit dans la lettre à Timothée. Il n'y avait eu d'abord contre le plagiat qu'une action civile et une amende; bientôt il y eut une action criminelle, et la peine fut laissée à la volonté du magistrat; c'était ordinairement la flagellation. Plus tard, il y eut peine de mort.

« Vingt-quatre jours se passèrent jusqu'à ce que les Ismaélites revinssent. Ils avaient appris combien Jacob mon père déplorait ma perte, et ils me dirent :

« Pourquoi nous as-tu dit que tu étais esclave? Nous savons » maintenant que tu es le fils d'un homme puissant de la terre » de Chanaan, et il pleure ta perte. »

« A ces mots, je me sentis moi-même prêt à pleurer; mais je me retins, ne voulant pas déshonorer mes frères, et je répondis :

» Je ne sais pas ce que vous voulez dire : je suis esclave.

» Alors ils résolurent de me vendre afin qu'on ne me trouvât pas entre leurs mains : car ils craignaient la vengeance de Jacob, sachant bien qu'il était puissant auprès de Dieu et auprès des hommes. Le marchand leur dit :

» Auparavant, justifiez-moi devant Putiphar. »

» Les Ismaélites allèrent trouver Putiphar et dirent qu'ils m'avaient acheté à prix d'argent. Putiphar me rendit aux Ismaélites.

» Sa femme alors lui persuada de m'acheter : J'ai appris, » dit-elle, qu'ils veulent le vendre. »

» Elle envoya donc un eunuque aux Ismaélites pour m'acheter; mais l'eunuque n'ayant pu s'accorder avec eux, revint trouver sa maîtresse en lui disant qu'ils voulaient vendre trop cher ce jeune homme.

» Allez, dit-elle aussitôt à un autre eunuque, et s'ils vous demandent même deux mines d'or, donnez-les. N'épargnez pas l'argent et ne revenez qu'après avoir acheté ce jeune homme. »

« L'eunuque m'acheta aux Ismaélites quatre-vingts pièces d'or,

et il dit à sa maîtresse qu'il m'avait acheté cent pièces d'or; je le vis, mais je me tus afin que l'eunuque ne fût pas puni. »

C'était, à son entrée en maison, un trait de bon camarade et d'habile homme que de ne pas découvrir la friponnerie de l'eunuque. Par là, il se faisait bien venir de tous ses compagnons d'esclavage. La sagesse, dans l'antiquité, quoique cela semble extraordinaire, est surtout ce que nous nommons l'habileté et l'esprit de conduite. Qu'y a-t-il de plus célèbre que la sagesse de Joseph dans l'histoire sacrée, et celle d'Ulysse dans l'histoire profane? Cette sagesse est la prudence, c'est le talent de se tirer des aventures périlleuses, et, si j'ose le dire, de faire son chemin. Le mot est bizarre; voyez cependant: qui a jamais mieux fait son chemin que Joseph? D'esclave devenir vice-roi d'Egypte! Mais aussi quelle adresse à se ménager avec tout le monde, à plaire à tous ses maîtres, aux Ismaélites qui se disputent à qui l'aura, au marchand qui le met de suite à la tête de sa maison! voyez, quoique jeune, quoique étranger, comme il aborde Putiphar; il sait le monde, ou plutôt il le devine; il sent qu'il aborde le troisième personnage de l'empire.

Quelque chose aussi qui nous frappe dans Joseph, c'est la singulière réserve de toutes ses paroles, c'est la crainte qu'il a d'avouer son nom et sa naissance: « Je suis esclave, dit-il. » Rien de plus. Telle est encore la sagesse avant les temps civilisés: elle touche de près à la défiance. L'homme ne comptant que sur lui-même pour se défendre des piéges qu'il redoute de toutes parts, se tient soigneusement sur ses gardes; il est silencieux, discret, circonspect; il mesure ses paroles. Tel est le sage des temps antiques, tel est aussi le sauvage. Il y a dans ces hommes qui nous semblent si grossiers et si simples, il y a une force étonnante de calcul et de réflexion. Ils ne sont ni philosophes, ni mathématiciens; ils n'ont qu'une science qu'ils méditent et qu'ils pratiquent à toutes les heures de leur vie: celle de savoir se tirer d'affaire. Dans cette science, l'homme du monde n'est qu'un enfant auprès du sauvage. Mettez-nous aux prises avec la moitié des périls et des obstacles que surmonte un des héros de Cooper, nous péririons mille fois.

Avec tous les secours et toutes les ressources de notre société, avec nos lois, notre police, nos tribunaux, il nous est loisible, à nous autres enfants gâtés de la civilisation, il nous est loisible d'être, à notre aise, indiscrets, étourdis, immodérés, capricieux, hautains, négligents, inattentifs. Cela peut, tout au plus, nous faire une mauvaise réputation. Mais Joseph, Ulysse et le sauvage vivant au milieu de périls et d'ennemis, chacun de ses défauts, s'ils s'y abandonnaient, deviendrait pour eux une cause de malheur et de ruine. La civilisation a changé le sens du mot sagesse. Elle n'avait plus besoin que la sagesse fût la science de savoir vivre et de se tirer d'affaire; elle en a fait autre chose : la sagesse, aujourd'hui, c'est la philosophie, c'est la méditation des lois de la nature humaine; un sage, c'est un philosophe. Qu'eût pensé le sage Ulysse d'une pareille définition?

Mais ce qui fait la beauté particulière de la sagesse de Joseph, c'est qu'elle n'est point mêlée de ruse, comme dans Ulysse et dans le sauvage, et qu'elle est jointe à un sentiment remarquable de vertu. Son caractère va se montrer sous ce nouvel aspect dans la maison de Putiphar. Un homme habile n'eût pas certes préféré la prison au crime; un homme habile ne se fût pas enfui, laissant son manteau entre les mains de la femme de Putiphar : voyez Ulysse avec Circé. Joseph, au contraire, quand il est sollicité au crime, répond, dans *la Genèse*, à la femme de Putiphar :

« Vous voyez que mon maître, m'ayant confié toutes choses, » ne sait pas même ce qu'il y a dans sa maison; qu'il n'y a » rien qui ne soit en mon pouvoir, et que, m'ayant mis tout entre les mains, il ne s'est réservé que vous qui êtes sa femme. » Comment donc pourrais-je commettre un si grand crime et » pécher contre mon Dieu! »

Il y a dans ces paroles quelque chose de plus grand que dans la sagesse antique, un sentiment moral qui manque à Ulysse et qui manque aussi au sauvage : Joseph ne veut pas offenser Dieu par l'adultère. Il y a ici, entre Joseph et Ulysse, toute la distance du Dieu de l'Ecriture sainte aux dieux de la mythologie.

Dans *la Genèse*, la tentation de Joseph et l'amour de la femme de Putiphar ne sont point racontés en détail. Dans le testament apocryphe que nous examinons, c'est tout le contraire. Voulant exhorter ses fils à la chasteté, Joseph dit à combien d'attaques la sienne a été exposée, combien d'embûches et de piéges la femme de Putiphar lui a dressés : sa persévérance doit servir d'exemple à sa famille. Aussi bien, Dieu n'abandonne jamais ceux qui espèrent en lui et qui révèrent sa loi; il les soutient dans les fers et dans les tribulations. Puis, continuant avec une sorte d'enthousiasme :

« Dieu ne se laisse point troubler comme l'homme ; Dieu n'a pas peur comme l'homme ; Dieu n'est pas faible comme un enfant de la terre ; Dieu ne recule pas. »

« Que de fois l'Egyptienne me menaça de la mort! Puis, à peine avait-elle ordonné de me punir, elle démentait ses ordres, elle me rappelait auprès d'elle pour me menacer encore; mais je ne cédais pas à ses désirs. Elle me disait : « Tu seras mon » maître, le maître de tous mes biens, livre-toi à mon amour, » tu seras mon seigneur et mon roi ! » Mais moi je me souvenais des commandements de mes pères, et, rentrant dans ma chambre, je priais le Seigneur, je jeûnais. Pendant sept ans je pratiquai assidûment le jeûne, et pourtant mon visage semblait celui d'un homme qui vit dans l'abondance : c'est que Dieu, à ceux qui jeûnent en son nom, donne la grâce et la beauté du visage. Si l'on me donnait du vin, je ne le buvais pas, et, tous les trois jours, je portais ma part de nourriture aux pauvres et aux malheureux. Je me levais de grand matin pour aller prier le Seigneur et pleurer sur la femme égyptienne qui me sollicitait. »

A Dieu ne plaise que je veuille justifier la pécheresse! Qu'il me soit permis cependant de remarquer quelle passion profonde c'était que cet amour que ne rebutent pas sept années de refus héroïques. Pendant sept longues années que dura la tentation, ni la vertu de Joseph, ni l'amour de l'Egyptienne ne se démentent; et cet amour, qu'il est agité, qu'il est violent! comme il menace, comme il supplie, comme il passe brusquement d'un sentiment à l'autre! comme il a tous les carac-

torrent de ces vives et dévorantes passions du Midi, qu'un coup d'œil allume et qui sont persévérantes autant qu'elles sont soumises! La femme de Putiphar n'a vu Joseph qu'une fois en passant : c'en est fait, sa raison est égarée, la voilà toute à son amour. Comment délivrer Joseph des mains du marchand? Il est à vendre : « Courez! volez! n'épargnez point l'argent. » Joseph entre dans la maison de Putiphar, il est enfin sous le même toit qu'elle : « Faites-en votre intendant, dit-elle à son mari. » Le voilà intendant : elle peut lui parler, elle peut le voir à toute heure; lui-même il la verra, il lui parlera. Elle est belle : c'est Joseph lui-même qui le dit, et cela à son lit de mort, à cent dix ans, entouré de ses enfants et les exhortant à la chasteté! Homère n'a fait nulle part un plus grand éloge de la beauté d'Hélène qu'en montrant les vieillards de Troie ravis d'admiration quand ils la voient passer. N'est-ce rien, pour témoigner de la beauté de la femme de Putiphar, que ce souvenir de Joseph mourant à cent dix ans?

Dans *la Genèse*, la femme de Putiphar ne paraît que pour séduire Joseph et pour l'accuser. Son rôle est odieux, parce que sa passion ne se développe pas à nos yeux avec toutes ces alternatives d'espoir, de colère, de supplications. Nous ne voyons que son impudicité; nous ne voyons point son amour, la seule chose qui pourrait nous toucher en sa faveur. Ici, au contraire, l'auteur, quel qu'il soit, de ce faux testament, voulant faire ressortir la résistance de Joseph, a peint, dans tous ses détails, la passion de l'Egyptienne. De là il arrive que, malgré nous, nous nous y intéressons comme à Phèdre, comme à Roxane, comme à ces femmes passionnées qui, au théâtre, nous font pleurer sur leur sort sans que nous approuvions leur passion.

Ecoutons Joseph raconter lui-même l'amour de l'Egyptienne. Il y a, si je ne me trompe, dans tout son récit, un charme singulier de vérité.

« La nuit, elle venait souvent vers moi sous prétexte de surveiller les esclaves. Dans les commencements, elle me disait, en pleurant, qu'elle n'avait point de fils et que je lui en tiendrais lieu : alors elle m'embrassait comme son enfant, et moi j'igno-

rais sa pensée. Enfin elle voulut m'attirer au péché. Alors je pleurai à en mourir, et, quand elle fut sortie, je m'affligeai sur elle et sur moi. Quelquefois je lui disais la parole du Tout-Puissant, afin d'écarter de son cœur l'esprit de honte.

» Souvent elle me louait de ma vertu et me donnait des éloges devant son mari, me félicitant de mon honnêteté. Elle espérait me gagner. C'est ainsi qu'en public elle vantait ma pudeur; puis, en secret, elle me disait : « Ne crains point mon mari : » il est persuadé de ta vertu, et, si quelqu'un nous dénonçait, » il ne le croirait pas. » A ces paroles, je me jetais à terre et priais Dieu de me sauver. Voyant qu'elle ne pouvait pas réussir de cette façon, elle feignit de vouloir s'instruire de la parole du Seigneur, et elle me disait : « Si tu veux que j'abandonne les » idoles, sois moins sévère pour moi; écoute-moi, je persua» derai à mon mari de quitter la superstition, et nous marche» rons dans les voies de ton Dieu. » Je lui répondais : « Dieu » ne veut pas gagner des adorateurs par l'impureté; Dieu ne » se glorifie pas dans les adultères. » Alors elle se taisait, pleine de ses mauvais désirs, et moi je redoublais mes jeûnes et mes prières au Seigneur.

» Un jour elle me dit : « Tu ne veux pas m'aimer? Eh bien! » je tuerai mon mari, et alors je t'épouserai. » Quand j'entendis ces paroles, je déchirai mon manteau de douleur, et je lui dis : « Femme, respecte le Seigneur et ne fais point cette méchante » action; ne perds pas ton âme. Si tu persistes, je dévoilerai » ta pensée impie à tout le monde. » Elle me pria en grâce de ne point dénoncer sa faute, et elle s'éloigna; puis elle m'envoya, pour m'apaiser, des présents et tout ce qui fait la joie des fils de l'homme.

» Une autre fois, un eunuque m'apporta, de sa part, un mets où il y avait un philtre. Je regardai l'eunuque, et il me sembla que j'apercevais un homme à la mine menaçante avec un plat et une épée. Je compris que les mets de l'Egyptienne n'étaient que pour égarer mon âme; et, l'esclave étant sorti, je ne goûtai point du mets qui m'avait été envoyé ni d'aucun autre. Le lendemain, elle vint à moi, et, voyant que je n'avais point touché au mets : « Qu'est-ce? me dit-elle, pourquoi n'a-

» vez-vous pas mangé de ce plat? — Parce que tu y avais mêlé
» quelque chose de mortel. Mais, comme je ne m'approche pas
» des idoles, mais de Dieu seul, le Seigneur de mon père m'a
» découvert par un ange ta mauvaise pensée; et j'ai gardé ce
» mets pour te convaincre et te faire repentir. Maintenant,
» pour que tu voies que, contre ceux qui honorent Dieu par
» la vertu, la malice des impies ne peut rien, tiens, vois! »
— Et, prenant le mets devant elle, je le mangeai en disant:
« Le Dieu de mes pères et Abraham seront avec moi. » Elle tomba alors à mes pieds en pleurant. Je la relevai, la reprenant de sa faute, et elle me promit de ne plus faire une pareille impiété. »

Nous ne voulons pas nous arrêter longtemps sur ces scènes de passion. Mais quelle persévérance pour se faire aimer! que de détours, que d'adresse pour ne point effaroucher ce jeune homme! Elle veut l'aimer comme un fils; puis, quand son amour a éclaté, elle cherche à le séduire par le zèle de la religion : elle se convertira, elle, son mari, sa maison; Joseph sera son prophète, son Dieu sera son Dieu. Peut-elle avoir un autre Dieu que celui de Joseph?. Qu'il daigne seulement l'instruire, qu'il lui parle, qu'il s'occupe d'elle. Rebutée aussi de ce côté, son âme s'exalte, la pensée d'un crime se glisse dans son cœur, elle tuera son mari, elle épousera Joseph. Puis elle se tourne vers la magie, elle devient superstitieuse, elle croit aux filtres. Pour vaincre Joseph, tout lui est bon; les faux semblants de l'amour maternel, l'apostasie, le crime, la magie, elle épuise tout. Trompée dans toutes ses espérances et dans tous ses calculs, cette âme ardente s'abandonne au désespoir. Ici, vient une scène admirable. Laissons Joseph la raconter :

« Son cœur était attaché à mon idée; ses désirs et ses peines l'abattaient. Son mari, la voyant en cet état, lui dit: « Qu'avez-vous
» pour être ainsi abattue? » Elle répondit : « Je souffre du cœur
» et ma respiration m'étouffe. » A peine était-il sorti qu'elle accourut à moi : « Si tu ne m'aimes, dit-elle, je m'étrangle,
» ou je me jette dans un puits, dans un précipice! » Je la regardai! l'esprit de Belial la possédait. Je priai le Seigneur, et je lui dis ...»

Nous nous arrêtons ici, — que nos lecteurs nous le pardonnent, — Nous ferons une citation :

« Velléda tressaille, étend les bras, s'écrie : On m'attend! — et elle s'élançait dans les flots. Je la retins par son voile..... Epuisé par les combats que j'avais soutenus contre moi-même, je ne pus résister au dernier témoignage de l'amour de Velléda. Tant de beauté, tant de passion, tant de désespoir m'otèrent à mon tour la raison : je fus vaincu. Non, dis-je au milieu de la nuit et de la tempête, je ne suis pas assez fort pour être chrétien! — Je tombai aux pieds de Velléda. » (*)

Ainsi Eudore céda. Que fit Joseph?

« Je priai le Seigneur, et je dis à l'Egyptienne : « Pourquoi es-tu troublée et hors de toi? Tes péchés t'aveuglent. Souviens-toi que, si tu te tues, Sétho, la concubine de ton mari, ta rivale, frappera tes enfants et abolira ta mémoire dans la maison. — Ah! s'écria-t-elle, tu m'aimes, car tu prends intérêt à ma vie et à mes enfants! Je n'ai pas perdu encore tout espoir. »

Si nous osons dire ce que nous pensons, ceci nous semble sublime. — Vos enfants auront une belle-mère! Cette seule parole renverse toutes les idées de l'amante désespérée : voilà son cœur changé. — Ses enfants frappés par Setho! quel discours, quelle éloquence contre le suicide eût valu ce mot-là? Joseph fut certes, à ce coup, inspiré de Dieu. Cette femme qui venait furieuse, possédée par l'esprit d'impureté, un mot l'a attendrie, un mot l'a guérie : elle se souvient qu'elle est mère; elle ne veut plus mourir, elle se reprend à aimer la vie, elle espère encore, elle espère même que Joseph l'aimera un jour; et pourquoi? c'est qu'il a pris intérêt à sa vie et à ses enfants. Ce mélange de sentiments divers qui l'agitent, est naturel et touchant : elle est mère à la fois et amante. Cherchez quelque autre mot pour exprimer le trouble de cette femme tout à l'heure sombre et désespérée, maintenant baignée de pleurs, revenant à la vie, à l'amour de ses enfants, et le cœur toujours plein de sa fu-

(*) *Les Martyrs*, par M. de Châteaubriand.

neste passion ; cherchez quelque mot qui exprime d'une manière plus touchante et plus vraie toutes ses émotions : Il m'aimera, car il prend intérêt à mes enfants!

On connaît le dénoûment de cette histoire. La colère succède enfin à l'amour dans le cœur de la femme de Putiphar : elle accuse Joseph, et Putiphar le fait jeter dans la prison de son palais.

« Pendant que j'étais dans les fers, l'Egyptienne était consumée par ses chagrins. Elle venait à la porte de ma prison pour écouter, et elle entendait comme je célébrais Dieu dans cette maison de ténèbres et comme je le glorifiais de m'avoir sauvé de l'Egyptienne. Souvent elle m'envoyait dire de céder à ses désirs; qu'alors elle me délivrerait de mes fers, qu'elle me retirerait de cette demeure d'obscurité. Mais jamais ma pensée même ne pencha vers elle; car Dieu aime mieux l'homme qui, dans une prison, pratique le jeûne et la chasteté, que l'homme qui, dans un palais, vit dans la joie des débauches; et si l'homme vertueux souhaite un jour la gloire, et que Dieu voie que cela lui est utile, il la lui donne comme il me l'a donnée. »

Cette gloire que Dieu a donnée à Joseph, c'est la toute-puissance que *la Genèse* raconte qu'il eut en Egypte; digne récompense des tentations qu'il avait courageusement supportées. Mais les auteurs apocryphes y ont ajouté quelque chose; ils ont pensé que ce n'était pas assez, après tant de malheurs, de le faire premier ministre, et qu'il fallait lui donner encore quelque chose de meilleur : ils lui ont donné une femme qu'il aime et dont il est aimé, et ils ont raconté son mariage avec la belle Asseneth. Nous savons gré aux légendaires d'avoir fait faire à Joseph un mariage d'inclination : ayant résisté à l'amour coupable, il était juste qu'il fût payé de sa vertu par l'amour vertueux, et qu'il fût récompensé par où il avait mérité.

Dans la première des sept années d'abondance, Pharaon envoya Joseph pour recueillir des grains. Joseph arriva dans le pays d'Héliopolis, dont le gouverneur était Petephrès, un des satrapes de Pharaon. C'était un homme riche, prudent et vertueux. Il avait une fille nommée Asseneth, qui ne ressem-

blait point aux filles des Egyptiens, mais aux filles des Hébreux, étant grande comme Sara, belle comme Rebecca, gracieuse comme Rachel.

Le bruit de sa beauté était répandu dans tout le pays, et jusqu'aux extrémités de la terre. Tous les fils des grands et des satrapes la souhaitaient pour femme, les fils même des rois, et ils se disputaient et se défiaient entre eux à cause d'elle. Le fils aîné de Pharaon en entendit parler, et pria son père de la lui donner en mariage. Son père lui répondit :

« Pourquoi recherches-tu une femme d'un rang inférieur au » tien? Ne dois-tu pas régner sur toute cette terre? Voici la » fille du roi de Moab, Joachim, qui te demande; elle est reine » et très-belle. C'est elle qu'il faut que tu épouses. »

Au reste, Asseneth dédaignait et méprisait tous les hommes. Elle était fière et présomptueuse. Il y avait dans la maison de son père une tour fort élevée, et, au haut de la tour, un appartement ayant dix chambres. La première était grande et magnifique, avec un pavé de marbre de différentes couleurs et un plafond de porphyre. Là étaient les statues d'or et d'argent des dieux de l'Egypte, en nombre infini. Asseneth les adorait et leur offrait des sacrifices.

La seconde chambre renfermait la toilette et tous les meubles d'Asseneth. Il y avait là beaucoup d'or et d'argent, des robes enrichies d'or, des pierreries magnifiques, des étoffes précieuses. La troisième chambre était le trésor où se trouvaient tous les biens et toutes les richesses du monde. Dans les sept autres chambres étaient les sept vierges qui servaient Asseneth; elles étaient du même âge qu'elle, nées la même nuit, et belles comme des astres du ciel. Jamais elles n'avaient rencontré les regards d'un homme, ni même ceux d'un enfant mâle.

La chambre d'Asseneth avait trois fenêtres, une, et la plus grande, à l'orient, la seconde au midi, et la troisième au nord. C'était dans cette chambre qu'Asseneth dormait la nuit sur un lit de pourpre brodé d'or, où personne, ni homme ni femme ne s'était jamais assis, excepté elle. La tour était entourée d'une grande cour circulaire, dont les murs étaient très-élevés,

bâtis en grandes pierres de taille, avec quatre portes en fer, gardées par dix-huit jeunes gens armés. Le long des murs, dans cette cour, étaient plantés de beaux arbres fruitiers. A droite, une fontaine d'eau vive avec un large bassin pour recevoir l'eau, qui de là se répandait en mille petits ruisseaux.

Joseph, en approchant d'Héliopolis, envoya un messager à Petephrès pour lui dire :

« Je descendrai aujourd'hui chez vous. Voici l'heure du mid
» et du repos; l'ardeur du soleil est grande : j'irai me repose
» dans votre maison. »

Petephrès se réjouit de cette nouvelle, et dit :

« Béni soit le Dieu d'Israël, puisque j'ai trouvé faveur auprè
» de Joseph, mon maître et seigneur. »

Aussitôt il appela son intendant, et lui dit :

« Orne la maison et prépare un grand festin : Joseph vien
» me visiter aujourd'hui. »

Quand Asseneth apprit que son père et sa mère devaient re venir de la campagne, elle se réjouit, et, entrant dans chambre où étaient ses robes, elle mit une robe de pourp brodée d'or, des bracelets à ses bras, des brodequins d'or ses pieds, un collier de pierres précieuses à son col. Ainsi pa rée, et la tête couverte d'un voile, elle descendit de la tour, e allant au-devant de son père et de sa mère elle les embrass Petephrès et sa femme furent heureux de voir Asseneth belle et si bien parée. Ils remirent entre ses mains, pour le serrer, tous les biens et toutes les provisions qu'ils avaient ap portés des champs; et Asseneth se réjouissait de cette richesse

Alors Petephrès dit à sa fille :

« Mon enfant!

« Seigneur, » répondit Asseneth.

« Mon enfant, assieds-toi entre nous deux, et je te dira
« mon projet. »

Asseneth s'étant assise entre son père et sa mère, Petephrès prit sa main dans la sienne, l'embrassa et lui dit :

- « Ma chère enfant ! »

« Mon père, » dit-elle.

« Voici Joseph, chéri de Dieu, qui vient chez nous aujour-
» d'hui. Il gouverne toute la terre d'Egypte, et Pharaon lui a
» donné la suprême intendance de tout le pays, afin qu'il le
» sauve de la famine qui vient. C'est un homme pieux et
» sage, chaste comme toi, puissant en sagesse et en science.
» L'esprit de Dieu est avec lui. Je veux aujourd'hui, ma chère
» enfant, te le donner pour époux. »

Quand Asseneth entendit ces paroles, la rougeur et la sueur se répandirent sur son visage, son cœur s'emplit de colère, et, regardant son père, elle lui dit :

« Pourquoi parlez-vous ainsi? Voulez-vous me donner à un
» homme étranger, vendu en esclavage? N'est-ce pas cet homme
» qui a péché avec la femme de son maître, qui a été jeté en
» prison, et qui en est sorti parce qu'il a deviné un songe comme
» font les vieilles femmes? Non, je veux me marier au fils aîné
» du roi, parce que c'est lui qui gouvernera toute la terre
» d'Egypte. »

Petephrès était embarrassé de continuer à parler encore de Joseph à sa fille, qu'il voyait si fière et si irritée; mais un jeune esclave accourut tout à coup pour dire à Petephrès que Joseph approchait. Asseneth alors remonta aussitôt dans sa tour, et, entrant dans sa chambre, se mit à la fenêtre pour voir Joseph entrer dans la maison de son père.

Petephrès alla avec toute sa maison au-devant de Joseph qui entra dans la cour. Il était assis sur le char de Pharaon, traîné par des chevaux blancs comme la neige. Il avait une robe d'une blancheur éclatante, un manteau de pourpre, sur la tête une couronne d'or, dans sa main le sceptre royal. Quand Joseph fut entré, les gardes repoussèrent la foule et fermèrent les portes. Asseneth, à ce moment, sentit son cœur se troubler; ses genoux tremblèrent, tout son corps tressaillit, et, se mettant à gémir, « Malheur à moi! dit-elle. Où fuirai-je?
» Malheureuse! où me cacherai-je, si Joseph apprend ce que
» j'ai dit de lui? Et il le sait, car il connaît tout, rien n'est

» caché pour lui. C'est l'esprit et la lumière de Dieu. Je
» disais : Joseph est un fils de berger de la terre de Chanaam.
» Ah ! c'est le soleil du ciel qui vient à nous sur son char !
» Voyez comme il éclaire de sa splendeur la maison de mon
» père ! Je suis une insensée et une malheureuse de l'avoir mé-
» prisé ; je ne l'avais pas vu. Joseph est le fils de Dieu, car il
» n'y a pas d'homme qui puisse avoir un fils de cette beauté.
» Ah ! que mon père me donne à lui, mais comme sa servante
» et son esclave, et je le servirai jusqu'à la fin de ma vie. »

Cependant Joseph avait vu Asseneth à la fenêtre, et il dit à Petephrès :

« Quelle est cette femme qui se tenait à la fenêtre ? Eloignez-
» la d'ici. »

Joseph craignait qu'elle ne vînt l'importuner : car toutes les femmes et toutes les filles des grands et des satrapes, émues de la beauté de Joseph, l'importunaient de leurs messages et de leurs présents, qu'il refusait avec mépris. Petephrès répondit :

« Seigneur, ce n'est point une étrangère : c'est ma fille, qui
» est chaste et pure. Aucun homme, jusqu'ici, ne l'a aperçue
» que vous et moi. Permettez qu'elle vienne vous saluer. »

Joseph répondit :

« Si c'est votre fille, qu'elle vienne. Elle me sera comme une
» sœur. »

Asseneth entra alors conduite par sa mère, et son père lui dit :

« Salue ton frère ; il est chaste et pur comme toi. »

Asseneth dit à Joseph :

« Salut, Seigneur, qui êtes béni de Dieu. »
« Salut, répondit Joseph ; Dieu vous bénira aussi. »
« Ma fille, dit Petephrès à sa fille, approchez et donnez le
» baiser de paix à votre frère. »

Asseneth s'approchait ; Joseph étendit la main et dit :

« L'homme pieux dont la bouche bénit le Dieu vivant, qui » se nourrit du pain céleste et boit le calice de la vie immor- » telle, ne peut pas donner le baiser de paix à la femme étran- » gère dont la bouche bénit des idoles inanimées et sourdes. »

Ces paroles de Joseph percèrent le cœur d'Asseneth. Elle le regardait, et ses yeux se remplissaient de larmes. Joseph, voyant ses pleurs, fut ému de pitié, et, posant sa main droite sur la tête de la jeune fille :

« Dieu d'Israël, Dieu de mes pères, toi qui fais sortir la lu- » mière des ténèbres, la vérité de l'erreur, la vie des ombres » de la mort, bénis cette jeune fille, renouvelle et purifie son » cœur, et compte-la au nombre de ce peuple élu que tu t'es » réservé dès le commencement des siècles! »

La bénédiction de Joseph remplit de joie le cœur d'Asseneth; puis, remontant dans sa chambre, elle tomba évanouie sur son lit. Il y avait en elle de la joie, de la douleur, de la crainte; son visage était couvert de sueur au souvenir du refus de Joseph, au souvenir aussi de sa bénédiction. Elle gémissait avec amertume, elle se repentait des dieux qu'elle avait adorés. C'est ainsi qu'elle resta jusqu'au soir.

Le soir, Joseph ordonna d'atteler son char. Petephrès voulait le retenir encore un jour; Joseph promit de revenir dans huit jours. et partit. Asseneth, voyant Joseph parti, se vêtit des habits de deuil qu'elle avait portés quand était mort un de ses frères, et, fermant la porte de sa chambre, elle pleura longtemps; puis, elle jeta par la fenêtre, qui regardait le nord, toutes ses idoles; et, se couvrant la tête de cendres, elle se lamenta pendant sept jours.

Le huitième jour, au matin, les coqs chantèrent et les chiens aboyèrent. Asseneth, regardant par la fenêtre de l'orient, vit, à l'endroit où brillait l'étoile du matin, le ciel s'entrouvrir avec une grande clarté. Asseneth tomba la face contre terre. Alors un ange, descendu du ciel, s'arrêta au-dessus de sa tête et l'appela par son nom. Tremblante, elle ne répondit pas. L'ange l'appelant une seconde fois :

« Asseneth! Asseneth! »

« Qui êtes-vous, dit-elle, seigneur ? Que me voulez-vous? »

« Je suis le chef de l'armée du Seigneur, dit l'ange. Lève-toi, » et je te parlerai. »

Asseneth leva les yeux : l'ange ressemblait à Joseph ; il avait sa robe, sa couronne et son sceptre royal.

« Secoue la cendre qui couvre ta tête, lui dit encore l'ange ; » lave ta figure et tes mains dans l'eau vive ; pare-toi de tes » habits de fête, et je te parlerai »

Asseneth se para de ses habits de fête.

« Ote le voile qui cache ton visage, dit l'ange : étant chaste » et pure, tes yeux peuvent soutenir ma vue. »

Asseneth ôta le voile qui cachait son visage. Alors l'ange lui dit :

« Réjouis-toi, Asseneth ; ton nom est inscrit dans le livre » des vivants. Ton cœur est purifié, et je te donne Joseph pour » époux. »

« Seigneur, dites-moi votre nom, demanda Asseneth. »

« Mon nom ! Il est écrit du doigt de Dieu dans le livre du » Très-Haut ; et tout ce qui est écrit dans ce livre est inaccessi- » ble aux yeux et à la connaissance des mortels. »

Il allait partir ; Asseneth le retint par le bord de son manteau :

« Si j'ai trouvé grâce à vos yeux, asseyez-vous sur ce lit, » où personne ne s'est jamais assis, et je vous préparerai un » repas. »

« Faites donc, » dit l'ange.

Elle servit du pain, du vin, des légumes, sur une table qui n'avait jamais servi.

« Donnez-moi aussi un rayon de miel, » dit l'ange.

« Seigneur, je n'ai pas de miel, reprit tristement Asseneth.

« Entre dans la chambre voisine, et tu trouveras un rayon » de miel sur la table. »

Elle alla dans la chambre et trouva un rayon de miel, blanc comme la neige, pur et d'une délicieuse odeur.

« Seigneur, dit Asseneth, je n'avais point de miel; vous » avez dit un mot de votre bouche, et voilà du miel dont » l'odeur est comme l'haleine de votre bouche. »

L'ange sourit et dit :

« Tu es heureuse, vierge, d'avoir renoncé aux idoles. Heu- » reux qui, comme toi, entrera au royaume du ciel! Il s'y nour- » rira de ce miel que font les abeilles du paradis avec le suc des » roses divines. »

Alors, étendant la main, il prit un peu de miel, en mangea, et donna le reste à Asseneth :

« Voici que tu as goûté le pain de la vie céleste. Dès ce jour, » ta chair est renouvelée, et ta jeunesse sera éternelle comme » ta beauté. »

Puis, touchant encore le rayon de miel,

« Vois, » dit-il à Asseneth.

Alors un essaim d'abeilles blanches comme la neige sortit du miel; leurs ailes étaient de la couleur de la pourpre; elles voltigeaient autour d'Asseneth et se posaient sur ses mains comme pour y butiner.

« Allez, dit l'ange aux abeilles, retournez à votre ruche. »

Et aussitôt, prenant leur course vers l'Orient, les abeilles s'envolèrent au paradis. L'ange étendit encore la main et toucha le rayon : aussitôt une flamme s'éleva et consuma le miel sans brûler la table. Un parfum délicieux s'exhala de la flamme et remplit toute la chambre.

« Seigneur, dit Asseneth à l'ange, il y a ici sept vierges, » nourries avec moi dès l'enfance, et nées la même nuit que » moi; je vous les amènerai, et vous les bénirez. »

« Faites, » dit l'ange.

Et, les vierges étant venues, il les bénit, puis disparut. Asseneth regarda vers le ciel et vit comme un char à quatre chevaux qui s'envolait vers l'Orient. Au même moment, un esclave de Petephrès vint et lui dit :

« Voici Joseph, chéri de Dieu, qui arrive; son messager est à » la porte. »

Asseneth se hâta d'aller à la rencontre de Joseph, et, l'ayant rencontré, elle le salua, lui dit les paroles de l'ange et lui lava les pieds. Le jour suivant, Joseph demanda à Pharaon de lui permettre d'épouser Asseneth. Pharaon y consentit et couronna les deux époux de ses plus belles couronnes d'or; ce fut lui qui fit la noce, qui dura pendant sept jours avec de grandes fêtes; et pendant les sept jours personne ne travailla en Egypte, mais tout le monde se réjouit.

Nous n'avons point voulu interrompre cette histoire pour faire les réflexions qu'elle ne peut manquer de suggérer. Le commencement du récit ressemble à un conte des *Mille et une Nuits:* c'est le même genre de description, le même détail de richesse et de luxe. Quant au caractère d'Asseneth, il rappelle ces fières princesses des contes de chevalerie, qui dédaignaient les hommages de tous les grands seigneurs, et qui, à la vue de quelque chevalier, s'éprenaient aussitôt du plus constant amour.

Ici, et c'est le trait caractéristique de ce roman chrétien, l'amour se mêle à la conversion religieuse, sans qu'on puisse démêler ce qui opère le plus dans le cœur d'Asseneth, de la grâce de Dieu ou de la beauté de Joseph. Les deux sentiments se confondent; ils sont aussi soudains et aussi imprévus l'un que l'autre; et Asseneth renonce du même coup à sa rigueur dédaigneuse et à ses faux dieux. Enfin l'histoire finit, en véritable légende, par un miracle et la visite d'un ange. Seulement il y a, dans l'invention et dans le récit des miracles de l'ange, une grâce et un éclat d'imagination qui manque trop souvent aux légendaires et aux miracles qu'ils racontent. » (*Essais de Littérature et de Morale.*)

Nous n'avons rien à dire des *Apocryphes* attribués à Salomon, parce qu'ils sont d'un médiocre intérêt au point de vue littéraire.

Le *Livre de l'Ascension d'Isaïe* le prophète, contient quelques belles imitations des livres saints. On peut y remarquer surtout une prophétie assez curieuse sur les derniers temps, qui peut trouver sa place ici.

« Beaucoup de signes et de miracles s'accompliront dans ces derniers jours, et les disciples du Seigneur conserveront sa foi aimée et pure, et la doctrine de son règne enseignée par les douze apôtres. Et il y aura beaucoup de disputes sur son avénement. Et dans ces jours il y aura beaucoup d'hommes qui chériront les dignités en raison même de leur défaut de sagesse. Il y aura beaucoup de vieillards iniques et de pasteurs oppresseurs de leurs troupeaux, et ils seront rapaces, et les pasteurs saints ne se livreront pas assidûment à l'accomplissement de leurs devoirs. Et beaucoup changeront l'habit honorable des saints pour l'habit des amis de l'or, et il y aura souvent en ces jours acception de personnes, et ils aimeront les honneurs du monde. Les calomnies et les calomniateurs se multiplieront, parce que le Saint-Esprit se retirera de la foule.

» En ces jours les prophètes seront en petit nombre, et ceux qui annoncent la vérité et la justice souffriront persécution : à cause de l'esprit de mensonge et de fornication qui se sera répandu sur la terre, et les hommes avides d'or et jaloux de dominer concevront un grand courroux contre la vérité. Et il y aura au milieu d'eux une grande haine, parmi les pasteurs et parmi les vieillards, les uns contre les autres. Car la jalousie sera la grande passion de ces derniers jours. Et ils négligeront les prédictions des prophètes qui furent avant moi, et ils négligeront mes visions pour se livrer à l'ébullition de leur cœur. » (*M. Constant*, *Dictionnaire de Littérature chrétienne.*)

ÉVANGILES APOCRYPHES. (*)

Les *Evangiles Apocryphes*, selon M. Gustave Brunet, sont des monuments des plus curieux, des témoins irrécusables du

(*) Trente-neuf évangiles ont été rejetés comme apocryphes : 1° l'évangile selon les Hébreux ; 2° celui selon les Nazaréens ; 3° celui des douze apôtres ; 4° l'évangile de saint Pierre, qui est celui de saint Matthieu, altéré par des chrétiens judaïsants ; 5° l'évangile des Egyptiens ; 6° les trois évangiles de la naissance de la Vierge ; 7° celui de saint Jacques, en grec et en latin, attribué à saint Jacques-le-Mineur ; 8° l'évangile de l'enfance de Jésus, en arabe et en grec, rempli de miracles opérés par le Rédempteur avant l'âge de douze ans ; 9° l'évangile de saint Thomas, semblable au précédent ; 10° l'évangile de Nicodème, en hébreu, écrit assez tard par les Anglais, qui prétendent que Nicodème leur apporta la foi ; 11° l'évangile éternel, ouvrage d'un moine du treizième siècle, qui prétendait le substituer au véritable, comme le

mouvement des esprits à une époque particulièrement digne d'attention : « Ces récits, ajoute-t-il, ces légendes naïves sont dignes souvent d'être comparés à ce que la poésie de tous les âges offre de plus beau. » M. Douhaire, l'un des écrivains de l'*Université catholique*, en parle aussi en des termes non moins remarquables. Selon lui, « les légendes des cycles évangéliques (apocryphes) sont de simples traditions trop crédules, souvent trop puériles; mais à chaque page brillent la candeur et la bonne foi. Dans ces narrations familières, dans ces anecdotes contées au foyer domestique, sous la tente, à l'ombre des palmiers au pied desquels s'arrête la caravane, le tableau des mœurs de l'Eglise primitive se déroule en toute sincérité. L'âme et la vie de la nouvelle société chrétienne sont là, et elles y sont tout entières. Ces récits sont maintes fois dénués de vraisemblance, nous en convenons; ils manquent d'exactitude historique, la chose est certaine, quant à de nombreux détails; mais les usages, les pratiques, les habitudes, les opinions dont ils conservent les traces, voilà ce qui réunit le mérite de l'intérêt à celui de la fidélité. »

Nous ajouterons une considération à ces appréciations faites par des savants distingués. Notre Seigneur avait recommandé

véritable évangile l'avait été à l'ancienne loi; 12° l'évangile de saint André, et 13° celui de saint Barthélemy, condamné par le pape Gélase; 14° ceux d'Apelles; 15° de Basilide; 16° de Cérinthe; 17° des Ébionites; 18° des Encratistes ou continents; 19° d'Eve; 20° des Gnostiques; 21° de Marcion, qui n'est que celui de saint Luc altéré; 22° de saint Paul, pareil au précédent; 23° les petites et les grandes interrogations de Marie, ouvrage des gnostiques; 24° le livre de la naissance du Christ; 25° l'évangile de saint Jean, ou *de la mort de la vierge Marie*; 26° celui de Mathias, composé par les Carpocratiens; 27° l'évangile de la perfection, écrit par les gnostiques; 28° celui de Simonicus, composé par les disciples de Simon le Magicien pour réfuter les prophètes et nier la création; 29° celui des Syriens; 30° celui de Tatien; 31° celui de Taddée ou de Juda; 32° celui des Valentiniens; 33° l'évangile de vie ou du Dieu vivant, ouvrage des manichéens; 34° celui de Philippe, aussi des manichéens ou des gnostiques; 35° celui de Barnabé; 36° celui de saint Jacques le Majeur, trouvé en 1595, au sommet d'une montagne près de Grenade, en dix-huit livres sur feuilles de plomb, avec une messe des apôtres et une histoire évangélique, condamné par Innocent XI en 1682; 37° l'évangile de Judas Iscariote, composé par les Caïnites; 38° celui de la vérité, par les Valentiniens; 39° ceux de Lucius, de Lucien, de Séleucus, d'Hesychius, etc., qui se ressemblent.

On publia aussi les actes de Pierre et de Paul, de saint Thomas, de saint André et de saint Philippe; les canons des apôtres; la correspondance de saint Paul avec Sénèque, celle du roi Abgar avec J.-C.

On peut consulter Jean-Albert Fabricius, *Codex apocryphus novi Testamenti*, Hambourg, 1703, qui fait mention de cinquante évangiles apocryphes (p. 335); et mieux encore la nouvelle collection des apocryphes, faite par C. Thilon, professeur à Halle; Leipsig, 1832. Voir enfin l'ouvrage publié en 1849, sur les *Evangiles apocryphes*, par M. Gustave Brunet.

à ses disciples de ne pas jeter les perles devant les pourceaux, et il leur avait enseigné l'ésotérisme par l'usage fréquent des allégories et des paraboles, les disciples, après la mort du maître, ne pouvant sans danger, au milieu des nations, s'entretenir de lui, de sa doctrine, de ses promesses, à moins que ce ne fût dans un langage allégorique et figuré, durent suivre l'exemple du Sauveur lui-même et parler de lui en paraboles, comme il leur avait parlé du royaume des cieux. Ces paraboles, répétées de bouche en bouche avec les ornements que leur prêtait l'imagination de chacun, formèrent un cycle de légendes dont l'intelligence des allégories est la clef. Pour justifier cette conjecture, nous rapporterons ici quelques légendes extraites des évangiles apocryphes. On sera frappé de la beauté du sens que donne à chaque parabole l'interprétation allégorique.

1re Légende. — *Comment une femme pleurait de n'être point mère, et comment elle eut une fille qui devint la mère de Dieu.* (Extrait de l'Evangile de l'Enfance et du Protévangile de saint Jacques.)

Il y avait une femme nommée Hannah, qui était stérile parce que son époux s'était éloigné d'elle. Cette femme était donc triste et désolée. (Comme la synagogue lorsqu'elle attendait le Messie).

Vint le temps de Pâques, et elle n'osa se revêtir de ses habits de fête, parce qu'elle n'était pas mère et que ses servantes même lui reprochaient d'être stérile. Elle s'en alla donc et se laissa tomber sous un laurier.

« Hélas! disait-elle, à qui puis-je me comparer sur la terre? Les filles d'Israël me raillent et m'ont chassée du temple du Seigneur. Puis-je me comparer aux oiseaux du ciel? Mais les oiseaux du ciel sont féconds devant le Seigneur. A qui me comparer? Aux animaux de la terre? Mais les animaux de la terre sont féconds aussi devant le Seigneur. A qui suis-je semblable? Suis-je semblable aux eaux! Mais les eaux elles-mêmes sont

fécondes devant le Seigneur ; les eaux orageuses de la mer et les eaux paisibles des rivières regorgent de poissons qui te louent, ô Seigneur ! A qui donc suis-je semblable? Je ne puis pas me comparer à la terre, car la terre elle-même porte ses fruits dans sa saison et te loue par sa fertilité. »

Hannah fut consolée. L'esprit du Seigneur lui parla et lui dit : Je suis touché de ta douleur, et je te ramènerai ton époux. Car mon oreille est toujours inclinée vers les lèvres de ceux qui pleurent. Tu dis : Je n'ai point mis un homme au monde, et moi je te promets que tu enfanteras la femme ; celle à qui je dirai, par la voix des siècles à venir : Vous êtes bienheureuse entre toutes les mères ! C'est ainsi que la femme stérile sera réhabilitée par la femme divinement féconde ; c'est ainsi que la servitude de la promesse engendrera la liberté de la grâce. C'est ainsi que de la synagogue sortira l'Eglise.

A ces paroles, Hannah sentit ses larmes s'arrêter : elle se leva et elle courut, car elle pressentait que son époux n'était pas loin. Elle le rencontra qui ramenait son troupeau et qui revenait des champs en disant : Je dormirai cette nuit dans ma maison.

Et elle l'embrassa tendrement, puis elle lui dit : Demain, j'aurai cessé d'être stérile.

(D'autres légendaires prétendent que ce fut dans le temple qu'Hannah ou sainte Anne, mère de la très-sainte Vierge, rencontra Joachim son époux, et qu'elle le salua par un embrassement chaste et fraternel.)

Il lui fut fait selon ce qu'elle avait cru, et après le terme accompli, elle devint mère ; mais ses compagnes qui la félicitaient, lui dirent, comme pour tempérer sa joie : Ce n'est qu'une fille. Qu'elle soit nommée Marie, répondit Hannah ; le monde entier se souviendra de son nom, et le ciel et l'enfer seront émus en l'entendant prononcer, car cette fille aura un fils. Ses compagnes ne comprirent pas ce qu'elle leur disait, mais ayant baigné l'enfant dans l'eau, elles l'enveloppèrent de langes d'une parfaite blancheur et la posèrent dans son berceau neuf, en admirant combien elle était belle.

Quand la petite enfant Marie eut trois ans, ses parents la

portèrent au temple pour la consacrer au Seigneur, et comme Hannah qui la portait l'eut posée à terre, elle s'échappa des mains de ses parents et monta seule de son propre mouvements les sept degrés de l'autel.

Elle resta dans le temple jusqu'à l'âge de quatorze ans, et se prit d'un saint amour pour la beauté éternelle. C'est pourquoi elle dit : Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice, et je demeurerai dans sa maison, puisque je l'ai choisie. Je suis la servante du Seigneur, et je ne me ferai point la servante d'un homme. Et ainsi elle voua sa virginité au Seigneur, ce qui était un sacrifice nouveau et inconnu jusqu'alors en Israël.

• LÉGENDE. — *Comment Joseph-le-Juste, homme sage et d'un âge mûr, épousa une vierge du sang royal.*

« Il y avait alors dans la tribu de Juda un bon vieillard nommé Joseph, charpentier de son état, homme veuf et père de plusieurs enfants, grand travailleur, bien que médiocrement habile, simple dans ses pensées, mais équitable dans ses jugements, fidèle à Dieu et n'ayant jamais trompé les hommes, ce qui l'avait fait surnommer le Juste. C'est à lui que devait être confié le trésor de la pureté de Marie, parce qu'il était sans reproche dans sa vie et sans orgueil dans son cœur.

» Quand la vierge consacrée au Seigneur eut atteint l'âge de quatorze ans, le grand prêtre Siméon résolut de lui choisir un gardien parmi les enfants d'Israël, afin que son séjour dans le temple ne fût pour personne une occasion de mauvaises pensées, et parce que le Seigneur lui avait positivement fait comprendre sa volonté à ce sujet. Il fit donc sonner de la trompette dans toutes les tribus pour convoquer le peuple au temple ; et le sage ouvrier Joseph, jetant sa hache, vint comme les autres.

» Le grand prêtre choisit alors douze jeunes gens parmi les plus honorables de chaque tribu et leur commanda de prendre chacun en main une baguette, afin que Dieu fît connaître sa volonté par un miracle. Et il leur dit que Marie serait l'épouse de celui dont la baguette deviendrait verte et fleurirait en présence de Marie. Marie fut amenée et les douze baguettes res-

tèrent sèches et arides, ce qui étonna beaucoup les prêtres et les assistants. Alors les jeunes gens aperçurent Joseph et l'appelèrent par badinage en lui disant de prendre aussi une baguette, et en même temps l'esprit de Dieu lui parla au cœur. Il prit donc une baguette, et lorsqu'il se présenta devant Marie, sa baguette sèche reverdit et se couvrit de feuilles et de fleurs, et cette baguette avait été coupée à la racine d'un arbre planté autrefois par David. Et sur la baguette fleurie vint se reposer une colombe d'une blancheur éblouissante. Ainsi fut accomplie la parole du prophète : « Il sortira un rejeton de l'arbre de Jessé et une fleur montera de sa racine, et sur elle se reposera l'esprit du Seigneur. »

» Alors les prêtres dirent à celle qui devait être la mère bénie du Seigneur : Va avec Joseph, et demeure avec lui jusqu'au jour des noces. Et Joseph le Juste la reçut et la conduisit dans sa maison, où elle trouva Jacques le Mineur, qui était encore triste et désolé à cause de la mort de sa mère. Marie prit soin de lui et c'est pourquoi elle a été appelée la mère de Jacques. Et elle demeurait dans la maison de Joseph pendant que cet homme juste travaillait suivant son état de charpentier. »

Cette légende, que nous avons extraite en manière de concordance de plusieurs évangiles apocryphes, explique un grand nombre d'anciens tableaux représentant le mariage de la sainte vierge

Le *Protévangile de saint Jacques* raconte ensuite le mystère de l'Annonciation et celui de la Conception miraculeuse de Marie, puis les angoisses du saint vieillard Joseph et l'apparition de l'ange qui le rassure, avec quelques circonstances particulières, mais d'une manière peu différente au fond du récit des quatre évangélistes.

Voici maintenant comment les évangiles apocryphes racontent le mystère de la Nativité.

IIIe LÉGENDE. — *Pourquoi riait et pleurait Marie en se rendant à Bethléem, et de ses deux sages-femmes Zélomi et Salomé.*

« Après cela, Joseph fut obligé de se rendre à Bethléem avec

Marie pour obéir à l'édit de César-Auguste. Et comme ils étaient en chemin, Joseph regardant Marie qui était assise sur son âne, la vit qui pleurait et lui dit : Pourquoi pleurez-vous? Marie lui répondit : Je vois un grand peuple qui pleure, et mon enfant se tourmente dans mon sein. Car ils sont là couchés sur la terre comme des brebis maigres et tondues jusqu'à la peau, et personne pour les conduire.

» Joseph regarda autour de lui et ne voyant rien, il pensa que Marie était souffrante à cause de son état de grossesse avancée. L'instant d'après il la regarda encore et la vit qui souriait, bien que ses yeux fussent encore humides de larmes. Vous souriez donc maintenant, lui dit-il. Oui, répondit Marie, car je vois une multitude qui est dans la joie parce que mon enfant est venu briser leurs chaînes. — Soyez calme, dit Joseph avec bonté, j'espère que nous arriverons bientôt et que vous pourrez vous reposer; ne vous fatiguez point par de vaines pensées et des paroles inutiles.

» Alors un ange se présenta et dit à Joseph : Pourquoi appelles-tu inutiles les paroles que tu ne comprends pas? Fais descendre Marie, car le temps presse, et c'est ici qu'elle doit enfanter le salut du monde. Or il lui montrait du doigt l'entrée d'une caverne. Marie entra donc dans la caverne, qui fut remplie de lumière lorsqu'elle mit seule et sans douleurs son enfant au monde.

» Cependant Joseph était sorti pour aller chercher du secours, et il ramena deux sages-femmes; la première nommée Zélomi, et la seconde Salomé, et en entrant il vit la lumière céleste et le petit enfant enveloppé dans les voiles de Marie; alors il s'inclina en disant : Une vierge est devenue mère, et néanmoins elle est toujours vierge; car le Saint-Esprit qui avait assisté à sa Conception a pareillement assisté à sa délivrance.

» La sage-femme Zélomi crut à la parole de Joseph, mais Salomé fut incrédule, et parce qu'elle avait voulu toucher Marie, sa main se dessécha. Mais Marie eut pitié d'elle et lui dit d'embrasser son enfant, et que par lui elle serait guérie. Salomé, touchée de repentir, prit l'enfant et l'embrassa avec respect, et sentant qu'elle était guérie, elle s'attacha avec Zélomi au service de Marie et de Jésus. »

La poésie de cette légende est des plus remarquables. Les larmes et le sourire de Marie sont de l'effet le plus touchant. Les deux sages-femmes sont des figures allégoriques représentant la foi et la raison ; la raison se dessèche en cherchant à expliquer les mystères de l'amour divin, et elle ne sera guérie que lorsqu'elle consentira à embrasser la sainte enfance chrétienne ; alors la raison et la foi, unies ensemble par la même obéissance et le même amour, serviront également à la gloire du Verbe de vérité qui s'est fait homme en la personne de Jésus.

L'*Evangile de l'Enfance* contient des légendes fort diverses, et toutes ne sont pas également gracieuses ; mais il en est qui sont véritablement charmantes, et que les chefs-d'œuvre de plusieurs grands peintres ont immortalisées. Ce sont ou de touchants apologues ou des sujets gracieux d'idylles sacrées qu'on est toujours heureux de connaître lorsqu'on a le goût de la vraie poésie religieuse. L'une de ces légendes nous représente le Sauveur du monde se jouant avec d'autres enfants à façonner des petits oiseaux d'argile : les autres enfants vantaient fort leur propre ouvrage et le préféraient hautement, soit par ignorance, soit par une secrète jalousie, à celui du divin maître. Jésus ne disait rien et achevait les petits oiseaux, et lorsqu'ils furent faits : Allez, leur dit-il en frappant des mains, et les petits oiseaux s'envolèrent animés tout-à-coup par la parole du Créateur.

C'est ainsi qu'à l'époque de déclin, où parut le Sauveur, un grand nombre d'hommes fourbes ou exaltés se disaient envoyés pour régénérer le monde et produisaient des systèmes dont ils étaient fiers, au point de mépriser l'humble doctrine de Jésus ; l'Evangile aussi, à son début, paraissait un système sans fondement, un ouvrage d'argile ; mais à la parole de Jésus l'argile a pris des ailes et s'est élevée dans le ciel, et la parole de vie s'est prouvée en donnant la vie.

Dans une autre légende on voit le doux enfant Jésus jouer avec d'autres enfants à l'entrée d'une caverne, sous les yeux de Marie et de Joseph. Soudain deux énormes serpents sortent de la caverne et s'élancent vers les enfants qui s'enfuient en

poussant des cris affreux ; l'enfant Jésus seul reste à sa place et commande aux serpents d'aller poser leur tête sous les pieds de sa mère. Joseph lève son bâton et veut les frapper. Pourquoi les frapperiez-vous, dit Marie, puisqu'ils ne font plus de mal !

La fuite en Egypte a fourni aussi les plus poétiques images. On connaît de nombreux tableaux qui rivalisent de grâce sous le titre du *Repos en Egypte*. Les anges abaissent vers la sainte famille les branches d'un palmier chargé de fruits, tandis que la sainte Vierge puise de l'eau à une source qui sort du pied même de l'arbre.

Ces tableaux sont la reproduction d'un épisode de l'*Evangile de l'Enfance*. La sainte famille, pendant son voyage en Egypte, se reposait sous un palmier ; Marie désira quelques fruits ; mais Joseph n'y pouvait atteindre : Incline-toi, dit l'enfant Jésus au palmier, et donne des fruits à ma mère ; l'arbre obéit et resta la tige courbée jusqu'à ce que le Seigneur lui dit de se relever ; puis Jésus lui dit : Donne maintenant à ma mère de l'eau de la source qui abreuve tes racines, et aussitôt la source commença à sourdre. Jésus, pour récompenser cette créature si docile bien qu'inanimée, promit au palmier qu'il ne mourrait pas, et commanda aux anges d'en cueillir des palmes afin de le replanter à jamais dans le royaume de son Père.

Cette poésie est pleine de charmes ; mais dans les évangiles apocryphes, et spécialement dans celui de l'Enfance, il faut faire un choix. Il s'y trouve des traditions non-seulement mensongères, mais impies ; non-seulement peu édifiantes, mais ridicules. Du reste, il ne faut attribuer de pareilles fables qu'à des traditions mal comprises, et à une piété mal éclairée : ce sont des broderies empruntées au génie des conteurs arabes, maladroitement risquées sur le tissu des souvenirs évangéliques.

Il existe un second *Evangile de l'Enfance*, fort abrégé et connu sous le nom d'*Evangile de Thomas l'Israélite*. Nous y voyons que dans un temps de famine l'enfant Jésus prit un grain de blé, le mit en terre et lui fit soudainement produire une abondante moisson : image de la fécondité du germe évangélique et des prodigieuses conquêtes du Christianisme dès ses premiers jours.

On y trouve aussi l'histoire du pauvre ouvrier dont l'enfant était malade et sur le point d'expirer. Au bruit des sanglots de la pauvre mère, Jésus accourut et dit à l'agonisant : Enfant, ne meurs pas, reste avec ta mère! L'enfant releva alors la tête, ouvrit les yeux et se prit à sourire. Ton enfant est sauvé, dit Jésus, prends-le et souviens-toi de moi. Ce miracle, et, mieux encore, la manière dont il est raconté, sont bien dans le génie de l'Evangile.

Dans une autre ancienne légende intitulée : *Histoire de Joseph le charpentier*, l'auteur, par une fiction hardie, fait parler Notre-Seigneur lui-même, et lui fait raconter les principales circonstances de la vie et de la mort de son père adoptif. L'idée de cette composition n'est pas sans grandeur, surtout à l'endroit où l'agonie du bon vieillard est racontée.

Joseph, plein de jours passés dans le travail et l'exercice des vertus les plus saintes, Joseph le Juste enfin, arrivé à son dernier jour, est envahi par les terreurs de l'agonie. L'esprit qui tourmenta Job vient arracher des plaintes au plus patient des hommes. Hélas! malheur à moi! dit le vieillard, car je suis un pécheur! malheur au jour où je suis né! et il répète les plaintes du saint arabe. Marie cependant est près de lui; attentive comme une mère, elle lui relève la tête et réchauffe ses pieds refroidis; les angoisses de l'agonisant redoublent, et le Sauveur voit s'avancer la mort accompagnée de ses spectres les plus hideux; il les repousse et, par de douces paroles, il assoupit les douleurs de son ami et de son père adoptif. Cette lutte des ténèbres et de la lumière près d'un lit d'agonie, cette tempête apaisée par un geste du Fils de l'homme, la tempête des terreurs de l'enfer, et la sérénité de toute sa vie rendue aux derniers instants du vieillard, puis l'union mystérieuse de ces trois personnages, qui sont une hiérarchie et qui constituent ce qu'on a pieusement appelé la Trinité de la terre; ce type nouveau de la famille régénérée, où c'est Dieu même qui est l'enfant, cette chasteté sans souillure qui préside au mariage des deux époux, et ce sacerdoce des œuvres de miséricorde exercé par la vierge Mère! la reine du ciel remplissant les fonctions de la première sœur de charité, et le Sauveur du monde,

le prêtre et le roi de l'avenir, inaugurant son double ministère en donnant la lumière et la paix, et en repoussant les ténèbres ; l'humilité profonde du plus juste des hommes, qui tremble à la pensée des jugements de Dieu ; tout cela nous est maintenant familier ; les dogmes du Christianisme, dont notre esprit est nourri dès notre enfance, ne nous étonnent plus par leur grandeur et ne nous surprennent plus par leur grâce ; mais qu'on se reporte aux premiers siècles, à l'époque où se cachait encore aux catacombes une semblable littérature. Supposons, comme cela arrivait alors, que toutes ces beautés, si grandioses et si pleines d'humanité dans leur grâce divine, soient révélées pour la première fois à un disciple de Socrate et de Platon ou à un des adorateurs d'Homère, quels cris d'admiration à l'ouverture de ce ciel ! comme l'Olympe devait tout à coup devenir ténébreux ! comme Jupiter devait descendre de son trône !

Il nous reste le très-ancien livre de *La mort de la vierge Marie,* qui, bien que relégué par le pape Gélase au nombre des écrits apocryphes, est la source où les prédicateurs et les artistes ont puisé les détails de la mort terrestre et de l'assomption de la Mère du Sauveur. Selon cette narration, Marie, remplie d'humilité après la consommation du grand mystère où elle avait eu sa large part de souffrances, se retira solitaire dans la maison de ses parents au pied du mont des Oliviers, et passa dans la prière et la méditation les jours qu'elle eut à vivre sur la terre avant de rejoindre son divin Fils.

« Or, voici ce qui arriva, la vingt-deuxième année après la résurrection du Christ. Marie était retirée un jour dans l'endroit le plus écarté de sa maison, et pleurait en attendant le moment qui la réunirait à son Fils bien-aimé. Un ange lui apparut, revêtu d'un vêtement de lumière, et, se tenant devant elle, lui dit : « Salut, ô Vierge bénie du ciel, recevez la salutation de celui qui est venu donner le salut aux patriarches et aux prophètes. Je vous apporte du ciel cette branche de palmier ; vous la ferez porter devant votre cercueil quand, dans trois jours, votre âme aura abandonné ce monde. Car votre Fils vous attend avec les Trônes, avec les Anges, avec les Vertus du ciel. »

« Je vous prie, dit Marie, que tous les apôtres puissent se réunir pour ce moment-là autour de moi. »

» Et l'ange répondit : « Aujourd'hui même, par la puissance du Seigneur, tous les apôtres viendront vers vous sur les nuages. »

» Marie reprit : « Bénissez-moi, afin que la puissance de l'enfer ne s'oppose pas à moi quand mon âme sortira du corps, et que je ne voie pas le prince des ténèbres. »

» Les puissances de l'enfer ne vous nuiront pas, repartit l'ange. » Et en disant ainsi, il disparut au milieu d'une vaste splendeur. Et la palme qu'il avait apportée répandait une grande lumière.

» Alors Marie ayant déposé les habits qu'elle portait, en prit de plus beaux. Puis elle sortit, tenant à la main la palme que l'ange lui avait apportée, et se rendit au mont des Oliviers où elle se mit en prière.

» Mon Dieu, dit-elle, je n'aurais jamais été digne de vous recevoir dans mon sein, si vous n'aviez eu pitié de moi. Pourtant j'ai veillé fidèlement sur le trésor que vous m'aviez confié. Je vous prie donc, ô roi de gloire, de me protéger contre les puissances des ténèbres. Si les cieux et les anges tremblent devant vous, combien est plus tremblante cette faible créature qui n'a de bon que ce que vous avez mis en elle ! »

» Cette prière finie, Marie se leva, et s'en retourna chez elle.

» C'était alors vers la troisième heure; et dans cet instant, comme saint Jean prêchait à Ephèse, il se fit soudain un grand tremblement de terre : une nuée enveloppa l'apôtre aux yeux de tous, et le transporta dans la maison de Marie. A sa vue, la Mère du Sauveur fut comblée de joie, et s'écria : « Mon fils, rappelle-toi les paroles qui te furent adressées du haut de la croix, quand il me recommanda à toi. Bientôt je mourrai : or j'ai entendu les Juifs se dire entre eux : Attendons le jour où mourra la mère du séducteur, et nous brûlerons son corps dans les flammes. »

La légende continue en disant comment Marie expliqua ses dernières dispositions à l'apôtre, et comment apparurent du-

rant ce temps les autres apôtres transportés sur des nuées des contrées les plus lointaines, auxquels vinrent se joindre les chrétiens de Jérusalem et les vierges compagnes de Marie dans sa solitude.

« Ils passèrent trois jours à se consoler les uns les autres par le récit de leurs fatigues, et par des renseignements sur les progrès de la foi. Mais le troisième jour, vers la troisième heure, le sommeil descendit sur tous ceux qui étaient dans la maison, et personne ne put se tenir éveillé, excepté les apôtres et trois vierges, compagnes fidèles de la Mère de Dieu. Alors le Seigneur Jésus apparut au milieu d'un chœur d'anges et de séraphins. Les anges chantaient un hymne à la gloire du Sauveur, et une grande lumière remplissait la maison. Dans ce moment le Seigneur Jésus parla, et dit : « Viens, ma bien-aimée, ma perle précieuse, entre dans le tabernacle de la vie éternelle. » Marie, en entendant cette voix, se jeta sur la terre, adora le Seigneur, et s'écria : « Béni soit votre nom, ô roi de gloire, ô mon Dieu, puisque vous avez daigné choisir votre humble servante entre toutes les femmes pour opérer la rédemption du genre humain ! Moi, fange et sang, je n'étais pas digne de cet honneur ; mais vous êtes venu à moi, et j'ai dit : *Que votre volonté soit faite.* » Ayant dit, Marie se releva, se coucha sur son lit, et rendit l'âme en murmurant des actions de grâces. Durant ce temps, les apôtres entendaient les paroles, mais ne voyaient que la lumière éblouissante qui remplissait la maison, et dont l'inexprimable splendeur était plus blanche que la neige, et l'emportait en éclat sur les métaux les plus brillants. »

La légende poursuit en racontant comment le Christ accueillit sa Mère dans le ciel; tandis que sur la terre les trois Marie disposaient son corps pour la sépulture, au milieu des chants des apôtres, qui faisaient retentir la vallée de Josaphat du psaume *In exitu Israël de Egypto*. (*Dictionnaire de Littérature chrétienne.*)

On pourrait trouver dans les apocryphes le principe et le germe de l'épopée chrétienne. C'est ce que M. Saint Marc Girardin fait très-bien sentir par un exemple.

Dans tous les poèmes épiques connus, dit-il, il y a une descente aux enfers ; c'est un des épisodes obligés de l'épopée. Ce n'est point par fantaisie qu'Homère a fait évoquer les ombres par Ulysse ; ce n'est point par routine que Virgile, après Homère, a fait descendre Enée aux enfers. Comme il est de la nature de l'épopée de chanter les choses surnaturelles et les choses humaines, et de contenir, pour ainsi dire, dans son sein le ciel et la terre, les poètes épiques, pour pénétrer les mystères qui sont au-delà de cette terre, ont conduit leurs héros dans les demeures souterraines. C'est là qu'ils ont été chercher la révélation des énigmes de cette vie. Les livres apocryphes ont aussi leur descente aux enfers ; c'est la descente de Jésus-Christ dans les limbes, après sa mort sur la croix, quand il vient délivrer les justes de l'ancienne loi : grande et belle scène que les peintres ont souvent représentée et que Klopstock a chantée.

Avant de citer cette descente du Christ aux enfers, que je tire de l'*Evangile de Nicodème*, je veux chercher dans Homère et dans Virgile de quelle manière ces deux grands poètes ont proposé et amené la descente de leurs héros aux sombres demeures. Une pareille scène, en effet, a besoin d'être préparée, et jamais poète épique ne s'est avisé de transporter tout d'un coup et sans préparation ses héros dans l'affreux royaume. Il faut que l'imagination du lecteur s'accoutume peu à peu aux sombres et mystérieuses idées qui conviennent à une pareille scène; il y a là une transition à ménager ; aucun poète n'a manqué à cette règle oratoire. Voyez Homère dans son Odyssée. Ulysse veut évoquer l'ombre de Tirésias, il veut lui demander de lui révéler quelles sont les aventures auxquelles il est encore réservé. C'est aux portes des enfers qu'il doit rencontrer l'ombre du devin. La porte des enfers est placée dans le pays des Cimmériens, « peuple qui vit enveloppé d'une profonde nuit, et que jamais le soleil n'a illuminé de ses rayons, ni quand il monte au sommet des cieux, ni quand il descend sous la terre; une nuit profonde s'étend sur ces mortels épouvantés. C'est là que nous dirigeâmes notre course. » Bientôt les sacrifices funéraires s'accomplissent, et le sang des agneaux noirs coule sous

la main d'Ulysse; « alors, attirées par le sang, les ombres des morts arrivent en foule, femmes, filles, jeunes gens, vieillards longtemps éprouvés dans la vie, vierges qui pleurent les amours qu'elles n'ont point eu le temps de goûter, guerriers encore pleins de blessures des combats et encore couverts de leurs armes; ils viennent tous s'entasser, avec des cris confus, autour de la fosse pleine du sang des agneaux. La paleur de l'effroi me saisit à cette vue, dit Ulysse. »

Voilà dans Homère ce que j'appellerais volontiers le prologue du récit des enfers, prologue triste et sombre, qui prépare l'imagination du lecteur aux évocations que va faire Ulysse et aux lamentatoins des ombres qu'il doit interroger. — Dans Virgile, même art, pour produire une sorte de terreur mystérieuse. Avant de faire entrer Enée dans les enfers, le poète invoque les dieux souterrains :

Vos quibus imperium est animarum, umbræque silentes,
Et Chaos et Phlegeton, loca nocte silentia late,
Sit mihi fas audita loqui, sit numine vestro
Pandere res alta terra et caligine mersas.

Cette permission demandée aux dieux des ombres de révéler les mystères de leur empire jette dans l'âme une sorte d'effroi qui la prépare à la vue des prodiges de l'enfer.

Dans les apocryphes, la descente aux enfers est préparée avec moins d'habileté oratoire; le prologue est plus simple, il a quelque chose de plus vrai; rien n'y sent l'artifice du poète. Le sépulcre de Jésus-Christ a été trouvé vide; les prêtres et les scribes, assemblés chez Pilate, s'inquiètent de cette circonstance; ne sont-ce pas les soldats préposés à la garde du sépulcre qui se sont laissé corrompre par les disciples et qui leur ont laissé enlever le corps de leur maître? Pendant qu'ils délibèrent, Joseph d'Arimathie vient leur annoncer que deux hommes, depuis longtemps morts, les fils du grand prêtre Siméon, mort lui-même depuis longtemps, Carinus et Leucius, ont été rencontrés dans Jérusalem avec plusieurs saints et plusieurs patriarches ressuscités comme eux, nouveau miracle, qui ajoute à la terreur des prêtres. « Carinus et Leucius, continue Joseph, sont maintenant

dans la ville d'Arimathie. Faites les venir, si vous voulez, et demandez-leur, en les adjurant d'être sincères, ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. » Les prêtres suivent le conseil de Joseph : ils font venir Leucius et Carinus, qui entrent dans la synagogue, et alors, fermant les portes du temple, Anne et Caïphe prennent le livre de la loi du Seigneur, le mettent entre les mains des deux ressuscités, et les adjurent par le nom tout-puissant d'Adonaï, par le nom du Dieu d'Israël, de leur dire comment ils sont ressuscités du milieu des morts. En entendant cette solennelle adjuration, Carinus et Leucius, jusque-là restés muets, poussèrent un profond soupir, levèrent les yeux au ciel, firent le signe de la croix, puis demandèrent qu'on leur donnât de quoi écrire ce qu'ils avaient vu et entendu. Et alors, s'asseyant chacun à une table, ils écrivirent ce qui suit, et, quand les prêtres comparèrent les deux récits, ils virent avec admiration qu'il n'y avait pas un mot de plus ni un mot de moins dans l'un que dans l'autre. »

Il n'y a là ni ombres évoquées par le sang des sacrifices, ni invocation aux puissances infernales ; mais comme cette simplicité prépare l'esprit à recevoir le récit avec confiance ! Ce n'est point la solennité d'un poème, c'est la gravité d'un procès-verbal ou d'un témoignage. L'auteur ne cherche point à plaire où à émouvoir, il veut être cru. Voyons le récit de Leucius et de Carinus.

« Nous étions avec tous nos pères placés au fond de l'abîme, dans l'obscurité des ténèbres, quand tout-à-coup brilla à nos yeux, au milieu de cette nuit profonde, comme un rayon du soleil, et une lumière de pourpre se répandit sur nous. Alors l'antique patriarche du genre humain, Adam, avec tous les patriarches et les prophètes, tressaillit et s'écria : « Voilà la clarté qui vient de l'éternelle lumière. » Isaïe s'écria aussi et dit : « Cette lumière est celle du père et celle aussi du fils que j'ai prédit quand j'étais sur la terre des vivants. » Alors Siméon notre père, rempli de joie : « Glorifiez, dit-il, le Fils de Dieu, celui que j'ai reçu enfant entre mes bras dans le temple du Seigneur ; glorifiez le salut préparé au monde. » A ces paroles, la foule des

saints se sentit pénétrée d'une grande joie. Arriva un homme vêtu comme un anachorète du désert. « Qui es-tu? lui demandons-nous. — Je suis, répondit-il, Jean, la voix du Très-Haut, le prophète qui doit marcher devant la face du Sauveur, afin de préparer ses voies. Le Fils de Dieu va bientôt entrer au milieu de nous qui sommes assis dans les ténèbres de la mort. » En entendant ces paroles, Adam, le premier des patriarches, dit à son fils Seth : « Raconte à tes fils, aux patriarches et aux prophètes, tout ce que tu as entendu de l'archange saint Michel, lorsque je t'ai envoyé aux portes du paradis pour demander à Dieu un ange qui te donnât de l'huile de l'arbre de miséricorde, afin d'oindre mon corps, lorsque je serais malade. » Et Seth, s'approchant, raconta aux patriarches et aux prophètes : « J'étais à la porte du paradis, priant le Seigneur, quand l'ange de Dieu, Michel, m'apparut : — Je suis envoyé vers toi par le Seigneur, me dit-il, car c'est moi qui suis chargé de veiller sur l'humanité. Cesse de prier et de pleurer pour avoir l'huile de l'arbre de miséricorde, car tu ne pourras en obtenir que dans les derniers des jours et après l'accomplissement de cinq mille cinq cents années. Alors viendra sur la terre le bien-aimé Fils de Dieu, qui sera lui-même baptisé dans le Jourdain, et il oindra de l'huile de miséricorde tous ceux qui croient en son nom. — A ces paroles de Seth, tous les patriarches et prophètes s'émurent d'une joie nouvelle en s'écriant : « Les temps sont accomplis! »

Je ne m'étonne pas que la peinture italienne ait souvent reproduit cette scène. Cette lueur qui se montre sur les tombeaux des patriarches, ces personnages de l'Ancien Testament avec leur figure et leurs attributs traditionnels, remplis tous d'une pieuse attente, quel tableau! et en même temps quelle admirable invention épique! Comme tous les temps se trouvent réunis et personnifiés dans ce moment suprême! Chaque patriarche a son caractère : Adam l'auteur de la chute, qui voit luire enfin le jour si longtemps attendu de la rédemption; Seth, le premier des élus de Dieu sur la terre, et qui raconte comment il s'entretenait avec les anges; le prophète qui s'applaudit de n'avoir

pas espéré en vain ; le précurseur, qui marche toujours devant Jésus dans les enfers comme sur la terre ; le vieux Siméon enfin, qui reconnaît dans son libérateur l'enfant qu'il a reçu dans le temple ; tant de prophéties, tant d'espérances qui vont se vérifier, et surtout l'accomplissement des temps, ce grave et terrible mystère qui a pour dénoûment le salut de l'humanité, tout est grand et beau, sublime et touchant. On se sent à la fois ému et élevé en voyant la piété et la reconnaissance de tous les patriarches. Dans cette scène, Dieu et l'homme se rencontrent sans que Dieu y efface l'homme ; c'est là vraiment le caractère de la poésie épique.

Pendant que les saints se réjouissaient ainsi, Satan dit à l'enfer : « Prépare-toi à recevoir ce Jésus qui se glorifie d'être le Fils de Dieu, et qui est un homme craignant la mort, car je lui ai entendu dire : Mon âme est triste jusqu'à la mort. » L'enfer, répondant à Satan son prince, lui dit : « Si c'est un homme craignant la mort, comment a-t-il pu être si puissant ? Car il n'y a pas de puissance sur la terre qui ne soit soumise à mon pouvoir et au tien. Prends garde : quand il dit qu'il craint la mort, il veut te tromper, afin de te saisir de sa main puissante, et alors malheur à toi dans les siècles des siècles ! » Satan, prince du Tartare, répond à l'enfer : « Pourquoi as-tu peur, dit-il, de recevoir ce Jésus, mon ennemi et le tien ? Je l'ai tenté, j'ai excité contre lui les Juifs, mon ancien peuple ; j'ai aiguisé la lame qui l'a frappé, je lui ai fait boire du fiel et du vinaigre ; j'ai préparé le bois qui l'a crucifié et les clous qui l'y ont attaché ; sa mort est proche, et je vais te l'amener pour être ton esclave et le mien. » L'enfer répondant à son prince : « Ne m'as-tu pas dit qu'il m'avait arraché plusieurs morts ? N'est-ce pas lui qui m'a ôté Lazare, déjà enterré depuis quatre jours et déjà près de la putréfaction ? N'est-ce pas lui qui l'a ranimé d'un mot de sa bouche ? — Oui, dit Satan, c'est lui. » Et alors l'enfer s'écria : « Je t'en conjure, ne me l'amène pas, car je m'en souviens, quand j'ai entendu sa parole, j'ai été frappé d'épouvante. Je sais maintenant quel est ce Jésus, et, si tu l'amènes ici, il délivrera tous les morts qui sont enchaînés dans mes cachots, et les emmènera avec lui au paradis. » Pendant que Satan et l'enfer se parlaient ainsi, une

voix de tonnerre se fit entendre : « Ouvrez vos portes, ouvrez-vous, portes de l'éternité, voici le roi de gloire ! » Et l'enfer parlant à son prince, s'écria : « Va donc, si tu es un puissant guerrier, va combattre le roi de gloire. » Satan sortit, et l'enfer dit à ses démons : « Fermez les portes, affermissez-les à l'aide de verroux de fer ; raidissez-vous pour les soutenir, car, sans cela, malheur à nous, nous allons être vaincus ! » La voix retentit de nouveau : « Ouvrez vos portes ! » Et à ces mots les portes d'airain furent brisées, et, sous la forme d'un homme, le maître de majesté et le roi de gloire entra, illuminant d'une invincible lumière les ténèbres de l'enfer, et les fers qui enchaînaient les morts tombèrent tout d'un coup, et nous fûmes délivrés. » Et le roi de gloire, saisissant Satan, le remit à ses anges en leur disant : « Enchaînez avec des liens de fer ses mains, ses pieds, son cou et sa bouche. » Puis, le livrant à l'enfer, dont il était prince autrefois : « Prends-le, dit-il, et garde-le enchaîné jusqu'au jour de ma seconde apparition. » L'enfer saisit Satan : « Eh bien ! prince de perdition, tu t'applaudissais d'avoir crucifié Jésus, et son supplice a tourné contre nous. Tu sais quels éternels et infinis tourments tu vas souffrir, aujourd'hui que tu es tombé en ma puissance ! »

C'est ainsi que l'enfer parlait à son prince, et Jésus, prenant Adam par la main, sortit des enfers. Tous les saints et tous les patriarches suivaient Adam, et, pendant que ce cortége montait vers le ciel, il chantait en chœur : Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! *Alleluia* ! Gloire aux saints dans les cieux ! A leur entrée, deux vieillards vinrent à leur rencontre. « Qui êtes-vous, dirent les saints, vous qui n'étiez pas dans les enfers avec nous ? vous qui avez des corps et qui êtes placés dans le paradis ? » Et l'un d'eux répondit : « Je suis Enoch, qu'une parole du Seigneur a transporté ici, et celui qui est avec moi est Elie, qui s'est envolé vers le ciel dans un char de feu. »

Ainsi parlaient Enoch et Elie avec les élus, lorsque se présenta à leurs yeux un homme, le visage triste et abattu, portant une croix sur ses épaules, et les élus le voyant lui dirent : « Qui es-tu, toi qui as le visage d'un larron et qui portes une

croix? » Et l'homme répondit : « Oui, j'étais, comme vous le dites, un larron et un voleur sur la terre, et c'est pour cela que les Juifs me crucifièrent avec notre Seigneur Jésus-Christ. Etant sur la croix et voyant les prodiges qui s'accomplissaient (*), je crus en lui et je lui dis : Seigneur, ne m'oubliez pas au jour de votre règne. Et Jésus répondant, me dit : — En vérité, tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis. Prends donc ma croix, et porte-là en paradis, et si l'ange qui en garde la porte veut t'empêcher d'entrer, dis lui : C'est Jésus le crucifié qui m'a envoyé. — Je l'ai dit à l'ange du paradis, qui m'a placé à droite de la porte, en me disant : — Attends un peu. Bientôt Adam va entrer avec tous les élus délivrés par le Christ aux enfers. — Et voilà pourquoi je suis venu à votre rencontre. — Et alors les élus s'écrièrent tous d'une voix : — Grand est le Seigneur notre Dieu, et grande est sa force et sa miséricorde! »

Je ne veux faire qu'une réflexion sur ce récit. Je ne compare pas avec la descente de Jésus aux enfers la scène de l'évocation des morts dans l'Odyssée, ou la prédiction de la grandeur d'Octave qu'Anchise fait à Enée. Ici, il ne s'agit ni d'un héros, ni d'un empereur, ni même d'un peuple; il s'agit du genre humain tout entier et d'un Dieu libérateur. Je ne veux comparer que la forme des récits, je laisse le fond. Certes, quand Enée parait au bord de l'Achéron, quand Caron aperçoit ce vivant qui a pénétré jusqu'aux sombres rivages, sa colère et son effroi sont peints avec vivacité. « Qui es-tu, dit-il, toi qui t'avances couvert de tes armes jusqu'aux bords de ce fleuve? Ne vas pas plus avant; c'est ici l'empire des morts; il m'est défendu de passer les vivants dans ma barque, et je me repens encore d'avoir transporté autrefois Hercule, Thésée, Pirithoüs, quoiqu'ils fussent fils de dieux et invaincus sur la terre. »

Quisquis es, armatus qui nostra ad flumina tendis,
Fare age, quid venias : jam istinc et comprime gressum.

(*) La légende prétend que ce qui détermina le choix du larron qui devait se convertir, ce fut l'ombre du corps de Jésus-Christ, qui, tombant sur l'un d'eux, le pénétra de la grâce divine.

Umbrarum hic locus est, Somni, noctisque soporæ.
Corpora viva nefas Stigia vectare carina.
Nec vero Abcidem me sum lætatus euntem
Accepisse lacu; nec Thesea, Pirithoumque :
Diis quanquam geniti atque invicti viribus essent.

Mais qu'est-ce que l'épouvante et la colère du vieux nautonnier du Styx auprès de ce tumulte de l'enfer, quand Jésus s'approche de ses portes, auprès de ces reproches que l'enfer adresse à Satan et de ces insultes dont il aime à outrager son roi, quand il le voit enchaîné? Les *Apocryphes* ont au-dessus de Milton le mérite de n'avoir pas fait de l'enfer un empire calme et paisible où tout le monde obéit à l'autorité de Satan : l'idée d'ordre n'est pas compatible avec l'enfer, et les *Apocryphes* ont été à la fois plus vrais et plus poétiques, en faisant de l'enfer le séjour perpétuel de l'anarchie et de la révolte.

J'ai comparé la manière dont Homère et Virgile conduisaient leurs héros en enfer ; je dois dire un mot de la manière dont ils les font sortir ; car dans le récit des choses surnaturelles, il est aussi difficile de finir que de commencer. Homère ne met guère d'habileté dans le dénouement de son récit : « Les ombres, dit Ulysse, s'avançaient en foule et se pressaient pour boire le sang avec un murmure confus et épouvantable. La frayeur s'empara de moi ; je craignis que, parmi tous ces fantômes, Proserpine ne fît paraître enfin devant mes yeux l'effroyable visage de Méduse, et je m'enfuis précipitamment vers mes vaisseaux. »

Virgile finit son récit par un trait d'esprit, et ce trait d'esprit, qui sent le poète de la cour d'Auguste et le successeur de Lucrèce, ce trait d'esprit détruit l'illusion que sa poésie nous avait donnée. « Il y a, dit-il, deux portes du sommeil..... » J'entends : deux portes du sommeil et non de l'enfer. Ce n'est donc point aux enfers que nous sommes descendus avec Enée? ce n'est donc point la sybille qui nous y a conduits? Nous avons rêvé, voilà tout ; mais encore le rêve que nous avons fait a-t-il quelque chose de vrai? Virgile ne nous laisse pas même cette dernière illusion : la cour d'Auguste ne croyait pas plus aux rêves qu'aux enfers. « Il y a deux portes du sommeil : l'une faite de corne, et c'est par là que sortent les vrais fantômes ; l'autre faite d'ivoire, et

c'est par là que sortent les songes mensongers; c'est par cette porte qu'Anchise fit sortir son fils et la sybille. »

Sunt geminæ Somni portæ ; quarum altera fertur
Cornea, qua veris facilis datur exitus Umbris :
Altera, candenti perfecta nitens elephanto ;
Sed falsa ad cœlum mittunt insomnia manes.
His ubi tum natum Anchises unaque Sibyllam
Prosequitur dictis, portaque emittit eburna.

Les *Apocryphes* finissent autrement leur récit. Leucius et Carinus écrivirent encore quelques mots :

« Voilà, disaient-ils, les divins et sacrés mystères que nous avons vus et entendus, moi Carinus et moi Leucius; mais il ne nous est pas permis de révéler les autres merveilles des cieux. » Et à ces mots ils finirent d'écrire; puis se transfigurant tout-à-coup aux yeux de l'assemblée étonnée, ils disparurent dans une grande et lointaine lumière. » (*Revue des deux mondes.*)

LÉGENDE DE LA CROIX.

Les traditions poétiques qui se rattachent à la croix sont d'une grande beauté. On sait que dans le symbolisme de l'antique Egypte la croix était le signe de la félicité éternelle, et on la représentait dans la main de toutes les images divines comme l'emblème de leur béatitude et la clef du séjour céleste.

La croix est tracée astronomiquement dans le ciel planétaire par les quatre points cardinaux, et l'axe du monde coupé par l'écliptique forme aussi le signe de la croix.

Il existe à la bibliothèque de l'Arsenal un livre manuscrit très-ancien, qui a pour titre *le Livre de la pénitence d'Adam*. On retrouve dans ce précieux légendaire une histoire de la vraie croix, qui réunit aux traditions les plus pieuses les allégories les plus touchantes.

Seth, troisième fils d'Adam, qui lui fut donné à la place d'Abel, tué par Caïn, fut juste et craignit le Seigneur. Or il pleurait lorsqu'il songeait au péché de son père, et souvent il se tournait vers le paradis terrestre, tant qu'il en retrouva de lui-même le

chemin et put s'avancer jusqu'à la porte qui est gardée, comme chacun sait, par un chérubin armé d'une épée flamboyante. Le chérubin en voyant la douleur du juste Seth, ne lui opposa pas les éclairs de son épée; il la cacha au contraire et se détourna, car il savait bien que Seth n'enfreindrait pas le commandement du Seigneur : il le laissa donc arriver jusqu'au seuil où Seth se prosterna en priant avec larmes. Le chérubin, pour laisser au fils d'Adam le mérite de son obéissance, s'éloigna lentement de la porte, et rentra dans l'intérieur du paradis; alors Seth osa lever les yeux, et vit le jardin de délices encore aussi fleuri qu'à sa première matinée, mais triste cependant et désert, parce que les êtres vivants ne le visitaient plus. Seth alors eut une vision : il entendit gronder les eaux du déluge et vit s'effacer la place du jardin; seulement l'arbre de vie et celui de la science du bien et du mal entrelacèrent leurs rameaux et ne firent plus qu'un seul arbre qui s'élevait toujours au-dessus des eaux amoncelées. Les eaux se retirèrent enfin, puis des siècles passèrent comme des flots, et la place où l'arbre était planté s'éleva toujours comme une montagne. Autour de cette montagne s'étendit une ville qu'on appela Jérusalem. Le ciel s'assombrit, et au milieu d'un orage Seth revit encore l'arbre sur la montagne; mais cet arbre n'avait plus que trois branches et portait pour fruit un corps ensanglanté. Une voix alors se fit entendre, qui disait : Ce qui avait péri par le bois est sauvé par le bois.

Lorsque Seth revint à lui-même, il ne vit plus que le paradis terrestre, toujours florissant, mais désolé de l'absence de ses hôtes; et il vit l'ange qui revenait lentement vers lui le glaive abaissé vers la terre, et tenant trois grains dans sa main gauche. L'ange donna au patriarche les trois grains en lui disant : Voilà la semence de l'arbre du bien et du mal, mais aussi de l'arbre de vie; et l'arbre qui naîtra de ces grains produira l'huile de la miséricorde pour guérir les infirmités du monde. Quand ton père, qui fut le premier homme, aura passé de vie à trépas selon la loi de la justice divine, tu lui fermeras les yeux et tu déposeras dans sa bouche cette semence d'avenir et d'immortalité.

Seth reçut les trois grains et les conserva précieusement;

puis, lorsque son père mourut, il se ressouvint de la parole de l'ange et déposa religieusement les trois grains du paradis terrestre entre les lèvres pâles et refroidies d'Adam. Or, Adam fut enseveli et mis dans son tombeau, et les trois grains y prirent racine, puis poussèrent au dehors trois arbustes qui entrelacèrent leurs branches et formèrent un buisson mystérieux. Lorsque Moïse, plus tard, fuyait de la terre d'Egypte, le Seigneur lui apparut sur ce buisson qui brûlait sans se consumer, et il fut dit à Moïse de couper les trois branches entrelacées du buisson ardent. Telle fut l'origine de la verge miraculeuse, qui produisit tant de merveilles, et ne cessa jamais d'être verte et vivante, bien que séparée de ses racines. Après la mort de Moïse, la verge sacrée fut déposée dans l'arche d'alliance.

Mais David, le roi prophète, ayant reçu en songe un avertissement du Seigneur, tira la verge miraculeuse de l'Arche sainte et la planta dans sa citerne, sur la montagne de Sion. Puis il fit faire des cercles d'argent pour protéger la croissance de l'arbre sacré. Or un arbre poussa qui était formé de trois tiges distinctes et de trois espèces de bois mêlés, et pour ainsi dire confondus ensemble. Cet arbre donna des feuilles et de l'ombrage, et il en distillait un baume précieux et d'une très-suave odeur. Il s'éleva au-dessus de la citerne au bord de laquelle David allait s'asseoir pour prophétiser et composer ses psaumes.

Après la mort de David, lorsque Salomon bâtit le saint temple, il coupa l'arbre et en fit la principale colonne du sanctuaire. Or, comme on l'eut coupé, il sortit de sa racine une huile merveilleuse qui rendait la vue aux aveugles, le marcher aux paralytiques, et guérissait toutes les langueurs. Et, lorsque la colonne fut placée dans le temple, il s'en exhalait une vertu merveilleuse qui repoussait les faux prophètes, et empêchait les prêtres indignes d'entrer dans le sanctuaire du Dieu vivant.

Or, les faux prophètes et les docteurs corrompus, et ceux d'entre les lévites qui n'exerçaient pas dignement leur ministère sacré, reconnaissant qu'ils avaient à combattre une vertu cachée dans la colonne de Salomon, lui substituèrent, pendant la nuit, une colonne faite d'un bois commun, et jetèrent le bois de l'arbre sacré dans la piscine Probatique, en le chargeant de pierres

pour qu'il restât au fond de l'eau. C'est pourquoi l'ange du Seigneur venait tous les ans à pareille époque remuer les eaux de la piscine, en souvenir de la chute de la colonne sainte, et le premier malade qui entrait dans l'eau après le passage de l'ange était guéri.

Au temps de Jésus-Christ, la piscine fut réparée et nettoyée ; il fallut donc d'abord la mettre à sec, et le tronc de l'arbre d'Adam fut trouvé au fond par les Juifs qui, ne le connaissant pas, le rejetèrent hors de Jérusalem, comme une pièce de bois inutile et qui ne pouvait leur servir à rien.

Des voyageurs qui le trouvèrent le jetèrent sur le torrent de Cédron, et en firent un pont qui conduisait de la ville au jardin des Oliviers. C'est sur ce pont que le Sauveur refusa de marcher, lorsque les soldats de Caïphe l'entraînaient en tumulte pendant la nuit qui précéda sa mort ; c'est pourquoi ils le traînèrent à travers l'eau du torrent. Et, prenant le pont qu'ils emportèrent sur leurs épaules, ils lui dirent : Si tu ne veux pas marcher dessus, tu marcheras dessous et tu mourras dessus. C'est pourquoi ils le charpentèrent grossièrement et en firent en toute hâte une croix, que le Sauveur porta sur ses saintes épaules, depuis le Prétoire jusqu'au Calvaire, et sur laquelle il mourut pour la rédemption du monde.

Cette légende est certainement apocryphe et ne soutient même pas l'examen de la critique quant à la vérité des faits ; mais si on la considère comme une allégorie (et elle ne peut guère être autre chose, dans l'intention même de ses auteurs), on sera charmé de ses ingénieuses figures et du sens profond qu'elle renferme. Là, en effet, se trouve indiquée la solution la plus belle du plus terrible des problèmes de la philosophie, l'origine du mal. La semence d'immortalité, déposée comme une communion anticipée sur les lèvres mourantes d'Adam, représente admirablement le Rédempteur contenu en quelque sorte dans la promesse en laquelle, pour avoir cru, Adam devait être sauvé. La perpétuité de cette même promesse germant comme la vie du sein de la mort, le buisson ardent, la verge de Moïse et l'arbre de David, représentant la durée et les transformations du dogme ancien et donnant l'unité pour sanction à toutes les

missions divines qui se succédèrent sous l'ancienne loi, cette colonne de Salomon, qui représente toujours la promesse et la vraie foi au Messie tel que l'attendaient les Juifs spirituels, la colère des Juifs charnels qui substituent leurs intérêts humains à l'intérêt de Dieu même et changent la colone du sanctuaire ; cette piscine Probatique, où est caché l'arbre du salut, devenant le symbole du baptême ; enfin le bois salutaire méconnu par les Juifs qui le rejettent, image de l'esprit même de leur tradition et de leur loi dont ils ne se souvenaient plus, cette croix que le Sauveur refuse de fouler aux pieds, devenant l'instrument de sa mort, et la religion présentée à nos yeux sous la figure d'un arbre immortel dont les premiers fruits ont donné la mort et dont les derniers fruits donnent la vie et l'immortalité ; l'épreuve expliquée ainsi par la rédemption ; le mal passager par le bien éternel, et tout cela rattaché au signe vénérable de notre salut, voilà ce qu'on trouve dans cette légende, que la littérature religieuse doit au moins recueillir comme un de ses apologues les plus ingénieux, et qu'il faut conserver comme une relique de pieuse imagination et d'ingénieuse poésie.

Cette légende et d'autres du même genre ont été citées souvent par les écrivains mystiques, et on les retrouve dans les visions de la sœur Catherine Emmerich, cette religieuse extatique dont les vives méditations sur la passion du Sauveur ont été écrites par M. Brentano et présentent un récit coloré des plus poétiques nuances, mais de cette poésie qui ne doit rien à l'art profane, et qui est puisée tout entière dans les traditions de la piété catholique.

La croix est en effet, pour les poètes religieux, l'arbre éternellement vivant des inspirations les plus saintes. Du haut du ciel où elle apparaît pour se refléter sur le Labarum de Constantin, elle domine depuis près de seize cents ans la littérature, la philosophie et l'histoire. Ce signe est celui que les enfants apprennent à connaître avant la première lettre de leur alphabet et que les hommes saluent par un dernier baiser avant de sortir de la vie. C'est ce signe qui protège la tranquillité de leur tombe et qui seul reste debout à leur place quand ils sont couchés pour toujours ? Mais que disons-nous, toujours ? ce mot même n'appartient

plus à la mort, c'est sur la croix qu'il faut l'écrire : la mort passera et finira avec le temps; mais la croix règnera et triomphera pendant toute l'éternité. (*Dictionnaire de Littérature chrétienne.*)

LÉGENDE DE JOSEPH D'ARIMATHIE.

L'un des personnages qui figurent avec le plus d'éclat dans les traditions, surtout à partir des progrès de la chevalerie, est Joseph d'Arimathie. L'Evangile nous apprend seulement qu'il était de la tribu d'Ephraïm, l'un des principaux citoyens de Jérusalem, et qu'il assista au jugement du Christ, mais sans prendre part à l'inique sentence; et qu'après le supplice du Sauveur il détacha son corps de la croix et l'ensevelit. La tradition prit texte de ce simple récit pour raconter qu'après la résurrection Joseph abandonna sa ville natale, inspiré par le Saint-Esprit, et alla annoncer l'Evangile aux îles occidentales. Saint Philippe lui ayant imposé les mains, il part, et à travers maints dangers, après de grandes fatigues, il arrive en Angleterre, convertit les habitants, fonde des églises, institue des évêques; puis, lorsqu'il est rappelé sur le continent, il entretient une longue correspondance avec les nouveaux croyants.

D'autres ajoutèrent à ces faits qu'il emporta la coupe dans laquelle le Christ consacra le vin de la dernière cène, coupe dans laquelle Joseph avait recueilli le sang qui coulait des veines du Rédempteur. On l'appelait le Saint-Graal; et la coupe rendait des oracles qui apparaissaient écrits sur ses bords, d'où ils s'effaçaient ensuite. Indépendamment de ce qu'elle permettait de se passer de tout aliment terrestre, elle guérissait les blessures, et conservait dans une éternelle jeunesse celui qui la possédait.

Joseph institua pour garder ce trésor un ordre de chevalerie; mais il cessa à sa mort, et les anges emportèrent au ciel la sainte coupe, jusqu'à ce que reparut une lignée de héros dignes d'être préposés à sa garde et à son culte. La famille de Pérille, prince d'Asie, qui vint s'établir dans le pays de Galles, se trouva digne de cette tâche glorieuse. Ici les légendaires faisaient commencer une longue série de grands maîtres fameux par des aventures chevaleresques.

LÉGENDE DU JUIF-ERRANT.

La malédiction du peuple qui avait fait retomber sur sa tête le sang du juste fut représentée dans une des légendes les plus populaires et les plus symboliques à la fois : nous voulons parler de celle du *Juif-Errant*. Ashavérus est la personnification de cette nation qui, à partir du moment où elle renia le Fils de l'homme, né au milieu d'elle, fut vouée à errer perpétuellement sur la surface de la terre, et à traîner en tout pays une vie sans fin comme sans repos.

En l'année... mais n'importe l'année, attendu que chaque siècle voulut se rattacher le fait, l'évêque de Sleswick voyageait dans le Wittemberg, se dirigeant vers Hambourg, pour aller trouver dans la petite ville de Salen, François Eysen, son ami, théologien et homme d'esprit. Après l'avoir accueilli avec joie et avec toutes sortes d'égards, Eysen invita le voyageur à assister au sermon pour le lundi suivant, qui était le jour de l'Epiphanie. L'évêque de Sleswick y alla; et, en promenant ses regards sur la foule des auditeurs, il aperçut un vieillard avec une grande barbe blanche, qui paraissait donner une extrême attention au sermon, et se frappait la poitrine en gémissant chaque fois qu'il entendait prononcer le nom de Jésus. L'évêque pensant que cet homme devait éprouver quelques remords poignants, envoya un serviteur pour l'inviter à venir. L'inconnu arriva; et, trouvant l'évêque en nombreuse compagnie, il hésita d'abord à répondre; puis, touché de la cordialité allemande, il prit place à table à côté de l'évêque de Sleswick, et raconta en ces termes l'Odyssée judaïque.

« Je suis né dans la tribu de Nephtali, l'an 3962 de la création, trois ans avant que le roi Hérode eût fait mourir ses deux fils par l'ordre de l'empereur Auguste. Ashavérus est mon nom : mon père était menuisier-charpentier, ma mère travaillait à l'aiguille et faisait les habits des lévites, qu'elle brodait admirablement. J'appris à lire et à écrire ; puis, devenu grand, on mit dans mes mains le livre de la loi et des prophètes. »

Ashavérus assiste comme témoin aux faits de la vie de Jésus-

Christ, et se complait beaucoup dans les détails domestiques. Nous les passons pour arriver à la Passion, dans le récit de laquelle la légende met en opposition, avec le Juif de bonne foi et repentant, personnifié dans Ashavérus, le Juif obstiné et traître, personnifié dans Judas Iscariote.

» Je vous dirai de quelle famille était Judas. Son père sortait de la souche de Ruben, était jardinier et faisait un petit commerce de terre et de plantes. Quand sa femme fut enceinte de Judas, elle rêva qu'elle donnait le jour à un fils ayant une couronne à la main; qu'après l'avoir jetée par terre, il la foulait aux pieds, puis s'approchait de son père et le tuait. Il allait ensuite au temple, et en brisait les ornements précieux.

» Elle se réveilla désolée, et raconta son rêve à son mari, qui s'en alla partout s'enquérant de ce qu'il signifiait; on lui dit à la fin qu'il lui naîtrait un fils qui tuerait un roi et son père, et serait si avare que, pour avoir de l'argent, il ne reculerait devant aucune iniquité.

» En entendant cela, le père de Judas fut tout épouvanté; et afin de détourner tant de malheurs, il résolut, avec sa femme, de noyer l'enfant. En effet, lorsqu'il eut dix jours, il fut porté par son père au Jourdain, qui se jette dans la Méditerrannée. Mais le coffre qui le contenait fut poussé vers l'île de Candie, et le roi du pays, en se promenant avec sa femme, vit flotter cette caisse, qu'il fit pêcher. Comme il y trouva un bel enfant, il ordonna qu'on en prît soin, et l'appela Judas, parce qu'il reconnut à ses vêtements qu'il était Juif.

» Judas fut élevé avec le fils du roi, plus âgé que lui d'un an. Quand ils eurent grandi, on s'aperçut que Judas dérobait l'argent de l'autre; le jeune roi le dit donc à son père, qui, ayant fait fouiller Judas, trouva sur lui des pièces de monnaie, des anneaux, des bijoux de prix, enlevés à la reine et au prince: il le fit donc fouetter, et lui dit: « Tu n'es pas mon fils, quoique tu en portes le nom; tu es un enfant trouvé, sauvé des flots et élevé par charité. »

» Judas fut pris à ces paroles d'une telle rage de ne pas être ce qu'il croyait, qu'il résolut de se venger; et imaginant que c'était la faute du jeune prince, il chercha le moment

et le lieu favorables pour lui faire un mauvais parti. Un
qu'ils étaient allés se promener ensemble dans un petit b
il lui donna un tel coup sur la tête qu'il le tua; et, a
gagné la mer, il se sauva en Egypte. Il passa de là à Jérusal
où il se mit au service d'un grand Seigneur, attendu qu'il
circoncis sans le savoir, instruit d'ailleurs dans la loi et dans
usages des Juifs.

» Au bout de quelque temps son maître l'envoya acheter
fruits, et lui indiqua la maison qu'habitait précisément son p
Avide de se faire de l'argent, il escalada le mur du jardin
se mit à cueillir des fruits; son père, venant à s'en a
cevoir, lui dit : « Pourquoi voles-tu mes fruits? » et au
paroles; alors Judas en fureur lui asséna tant de coups qu'i
laissa pour mort, prit les fruits et s'en alla.

» Le lendemain, sa mère vint s'en plaindre à son mai
Il fut donc envoyé en justice, et la sentence décida que s
blessé mourait, il épouserait la veuve, ce qui advint. Il
appelé *Iscariote*, c'est-à-dire assassin, et vécut longtemps a
sa mère.

» Mais une fois, comme elle se couchait, elle remarqua q
avait deux doigts du pied attachés ensemble ; ce qui la
s'écrier : « O Seigneur! je vois bien que mon songe était t
véridique, car l'enfant que nous avons exposé avait préc
ment les doigts ainsi. » Et plus elle regardait Judas, plus
acquérait la certitude que c'était lui-même, d'autant plus q
avait à la tempe une envie de couleur grise, comme son enfa
c'est ainsi qu'il fut reconnu. »

On voit que l'imagination des narrateurs allait puiser d
la tradition hébraïque, en même temps que dans les fal
païennes, les couleurs les plus sombres pour en charger le p
grand des coupables. Le traître accomplit son forfait; le Christ
traîné au supplice, et Ashavérus, grand partisan des Sri
et des Pharisiens, veut être témoin de ses derniers i
tants.

» J'étais sur ma porte quand je vois des gens courir
répétant : « Ils crucifient Jésus! » Je pris alors mon enfant d
mes bras pour le lui faire voir; car à cet instant Jésus arri

en chancelant sous sa croix pesânte. Il s'arrêta devant ma porte pour se reposer quelque peu ; mais moi, m'en offensant comme d'un affront, je lui dis durement : « Allons, marchez ; loin, loin de ma porte ! Je ne veux pas qu'un vaurien s'y repose. »

» Jésus me regarda d'un air triste, et dit : « Je vais et je me reposerai ; toi tu iras, et tu ne te reposeras plus ; tu chemineras tant que le monde sera monde, et jusqu'au jour du jugement. Va, tu me verras assis à la droite de mon Père, pour juger les douze tribus qui m'auront crucifié. »

» Je laissai mon enfant, et je suivis Jésus. La première personne que je vis fut Véronique, qui vint essuyer le visage de Jésus avec un linge sur lequel ce visage resta empreint. Plus loin je vis Marie et d'autres femmes qui pleuraient. Un ouvrier qui portait les clous et le marteau, prit un de ces clous, et, le mettant sous les yeux de Marie : « Regardez, femme, lui dit-il ; votre fils va être cloué avec cela. »

» J'allai avec lui jusqu'à la montagne. Arrivés là, ils prirent la croix et la posèrent à terre, puis ils creusèrent de grands trous, tandis que d'autres valets du bourreau dépouillaient le Christ.

» Il fut ensuite crucifié, et la croix fut placée à l'endroit même où Adam avait été enseveli, et où se trouvaient les trois arbres dont j'ai parlé. (*) Après avoir dit quelques paroles, le Christ expira ; alors le ciel s'obscurcit, et il survint une terrible tempête ; les morts sortirent de leurs tombeaux, les rochers s'ébranlèrent, et la terre se fendit au pied de la croix. Longin s'en vint avec une lance, et perça le côté de Jésus qui était mort. Le sang qui en sortit coula dans la déchirure du sol au pied de la croix, où il arrosa la tête d'Adam et d'Eve, ensevelis là tous deux et réduits en poussière. »

(*) Seth, selon le récit d'Ashavérus, avait placé, sous la langue de son père enseveli, trois semences de l'arbre défendu, qu'il avait reçues de l'ange à l'entrée du Paradis terrestre. De ces semences sortirent trois arbres qui se conservèrent jusqu'au moment où Antipater (Aristobule), père du roi Hérode 1er, les fit abattre en 3900, pour dégager le terrain destiné au supplice des malfaiteurs, et qu'on appela le Golgotha. Ce sont les mêmes arbres avec lesquels fut faite la croix de Jésus-Christ. La légende de la croix, que nous avons rapportée plus haut page 178, renferme des circonstances encore plus poétiques et plus touchantes.

C'est certainement une des idées les plus ingénieuses et plus attrayantes du moyen-âge, que celle qui fait mourir Christ sur un bois né de la semence de l'arbre funeste tout le genre humain, et sorti de la poussière même de nos pi miers parents; qui fait ensuite planter la croix sur leur toml et couler le sang divin sur leurs cendres comme pour les i nimer.

Ashavérus, après avoir repris haleine, tandis que chacun pa mi ses auditeurs exprimait le sentiment qui l'agitait, contin en ces termes :

« A peine le Christ fut-il mort, que je jetai mes regar sur Jérusalem, pour la voir encore une fois, me sentant comi poussé à la quitter. Je commençai ainsi mon voyage ne sach pas où j'allais. Je passai de hautes montagnes; maintenant, quelque endroit que j'aille, je ne puis m'arrêter. Dans ce m ment même, messieurs, disait-il en faisant de profonds salu il me semble être sur des charbons ardents ; bien que je s assis, mes jambes se meuvent, et j'éprouve une grande impatien de marcher.

Il courut donc de l'orient à l'occident, du midi au nor

« Après avoir cheminé par le monde entier, je retournai Judée, mais je n'y retrouvai plus ni parents, ni amis, car il avait cent ans que je marchais continuellement; aussi u vie si longue m'était-elle bien à charge. Je quittai donc nouveau Jérusalem, où je n'étais plus connu de personn avec l'intention d'essayer de tous les périls pour perdre l'exi tence, me sentant fatigué de vivre aussi longtemps; mai quoique je fisse, la parole de Dieu devait s'accomplir. Je coi battis dans maintes batailles, je reçus plus de deux mille cou sans qu'un seul me blessât, car mon corps est dur comn le roc, et aucune arme ne saurait l'entamer. J'ai été s mer, et j'ai fait souvent naufrage; mais je reste sur l'eau flotta comme une plume. Je n'éprouve jamais le besoin de manger de boire; je n'ai point de maladies, ni ne puis mourir. J' déjà parcouru le monde quatre fois, partout j'ai aperçu grands changements, des contrées ravagées, des villes rei versées, et qu'il serait trop long de vous raconter. »

Son histoire finie, le Juif-Errant se leva pour s'en aller. Alors l'évêque le pria de rester encore quelque peu, et lui offrit de l'argent pour faire son voyage; mais il répondit : « Je n'en ai pas besoin; je puis rester des années sans boire ni manger, bien que je sois fait comme tout autre. Quant à des habits, à des souliers et à des chausses, je n'en manque pas; les miens ne s'usent jamais. »

Et faisant un profond salut à la compagnie, il se mit en route pour son cinquième voyage.

Telle est la légende populaire connue des savants comme du vulgaire. Celui-ci montre en cent endroits les traces du Juif-Errant, raconte ses malédictions, ses prophéties. Les autres voient le fond d'une magnifique épopée dans cet être devant lequel tout passe sans qu'il passe lui-même, solitaire et impassible témoin de tant de souffrances. *(M. César Cantu, Histoire universelle.)*

« Tâchez seulement de voir le Chrystophore, puis n
sans rien craindre. » *Voir* signifiait comprendre, et ce n'
pas les statues gigantesques du symbole qui pouvaient
ner l'intelligence. Nous nous ferons un plaisir de citer
nalyser dans le récit les vers naïfs d'un conteur du
âge.

LA LÉGENDE DU GRAND SAINT CHRYSTOPHE.

Chrystophorum videas, postea tutus abi.

Qui voit saint Chrystophe en passant
(Je dis son image bénite),
Onc ne mourra de mort subite,
Tant sur le diable il est puissant.
Vous direz, d'après sa légende,
Que, bien qu'il fût un grand géant,
La Providence, en le créant,
S'était montrée encore plus grande.

Chrystophorus était païen
De naissance, et Chananéen,
Grand de plus de douze coudées ;
La première de ses idées
Fut de chercher le plus grand Roi
Et de se soumettre à sa loi,
Mais le plus grand qui fût au monde :
Plus tard vous saurez sa seconde.

Or il était en ce temps-là
Un prince dont la gloire alla
D'un bout à l'autre de la terre :
Riche en paix, terrible à la guerre.
Chrystophe se fit son vassal,
Puis il devint son commensal
Pour l'avoir dans une bataille,
Bien servi par sa grande taille.

Or il advint qu'un certain jour,
Le roi traita toute sa cour.
A sa droite il mit saint Chrystophe,
Bien vêtu d'une riche étoffe ;

Puis les vins exquis de couler,
Et le hanap de circuler :
Au dessert ménestrels entrèrent,
Et leurs ballades commencèrent,
Dont l'une était un diablotin
Qui parlait bien grec et latin :
Or, chaque fois que le bon sire
(C'est le grand roi que je veux dire)
Entendait prononcer le nom
De notre ennemi le démon,
Il se signait pour assurance
De n'être pas en sa puissance.
Or le sire Chrystophorus
Qui lors se nommait Réprobus,
Car de son front le saint baptême
N'avait pas lavé l'anathème,
Chrystophorus donc dit au roi :
Qu'est ce signe, expliquez-le moi;
Et comme d'abord le bon sire
Se défendait de le lui dire :
Si vous ne vous expliquez pas,
Je vais vous quitter de ce pas,
Dit Réprobus, qui de la chose
Suspectait à bon droit la cause.
— Puisque vous voulez le savoir,
Dit le roi, c'est le diable noir
Qu'on nomme, et je fais de la sorte
Pour empêcher qu'il ne m'emporte.
— Il est donc plus puissant que vous,
Dit Chrystophe. — Il faut, entre nous,
Que j'en convienne, dit le sire.
— Or bien, je quitte votre empire,
Car en vous servant j'ai voulu
Servir un monarque absolu :
Je passe au service du diable.
Ce disant, il quitta la table,
Laissant tous les gens ébahis,
Et s'en alla par le pays.[1]

On voit par ce commencement que le versificateur gothique a tout bonnement habillé les hommes et les choses à la mode de son temps, avec ses ménestrels et son roi qui se signe

en entendant parler du diable, et cela avant que le Christianisme fût connu, comme on le verra par la suite de la légende. Dans l'allégorie ancienne qui remonte sans doute aux premiers siècles, on devait dire qu'au milieu du banquet royal le prince, effrayé d'un mauvais présage, fit conjurer les divinités infernales; de là, les questions et la fuite du géant Réprobus. Mais revenons à son histoire.

Voici qu'en un lieu très-sauvage
Il voit venir sur son passage
Des soldats noirs comme la nuit,
Qui sonnaient leur trompe à grand bruit,
Précédant la marche hautaine
D'un fort insolent capitaine :
— Que cherches-tu donc par ici?
— Le diable. — En ce cas, me voici.
Car c'était le diable en personne.

Reprobus lui demande s'il est le plus grand monarque du monde : à quoi Satan ne manque pas de répondre affirmativement. Le géant alors s'engage à son service, et le suit à travers la campagne.

Ils traversent des plaines, franchissent des rochers, descendent dans des ravins.

Et Chrystophore était bien las,
Car les diables font de grands pas,

dit notre vieux conteur.

Enfin ils arrivent dans une gorge sur laquelle se penchait un rocher surmonté d'une croix. Toute l'armée infernale s'arrête : le chef paraît troublé. — Avançons dit le géant Réprobus. — Fuyons, dit l'ennemi du genre humain. — Pourquoi donc? — Eh! ne vois-tu pas cette croix? — Que t'importe cette croix? — Fuyons!.... — Fuis donc et laisse moi, puisque tu as peur. Tu m'as trompé en me disant que tu avais la puissance suprême. J'ignore ce que signifie cette croix et de quel souverain elle es l'étendart; mais je reste près d'elle et je veux m'attacher à lui Il n'achevait pas cette parole que tous les démons avaient disparu

Le voilà donc resté au pied de la croix; mais qui lui e

expliquera le mystère? Pendant quatre jours et quatre nuits, il chercha et ne trouva personne qui pût rien lui dire. Les savants se moquaient de lui, et les ignorants supposaient qu'il se moquait d'eux : cependant, après le quatrième jour, le géant vit passer un vieillard à la longue barbe blanche : c'était un des premiers ermites, et c'était lui-même qui avait planté la croix sur le rocher.

Réprobus l'interrogea comme les autres : le vieil ermite sourit. — Tu veux trouver celui qui règne par la croix, mais on ne le trouve que par la foi et les bonnes œuvres : crois-tu en lui? — J'ai vu fuir les démons devant la croix. — Veux-tu faire des bonnes œuvres? Veux-tu prier, te mortifier, jeûner? — J'ignore même ce que tout cela veut dire et je ne me sens aucun désir de l'apprendre : car ces mots-là sonnent étrangement à mon oreille. — Eh bien ! attendons que Dieu même te les fasse comprendre. Il y a près d'ici un fleuve rapide qui arrête les voyageurs au passage, et souvent il faut qu'ils attendent bien longtemps ou qu'ils se détournent longuement de leur chemin avant de pouvoir le franchir; tu es assez grand pour n'y avoir de l'eau que jusqu'à la ceinture; va donc, si tu veux trouver le maître de la croix; il aime ceux qui rendent service au pèlerin et qui assistent le voyageur. Tu prendras sur tes épaules ceux qui voudront passer, et tu les conduiras à l'autre rive. — Je comprends cela, et je puis le faire, dit le géant; et ayant déraciné plusieurs arbres, il se bâtit une cabane sur le bord de l'eau; puis prenant pour bâton un grand arbre desséché, dépouillé de son écorce et de ses branches, il allait et venait à travers le fleuve, passant et repassant les voyageurs sur ses épaules.

Or, une nuit qu'il veillait en attendant quelque pèlerin égaré, car la nuit était orageuse, il entend une voix d'enfant qui l'appelle d'un nom à lui inconnu; il sort et ne trouve personne : il rentre chez lui tout étonné, on l'appelle encore une fois :

Il retourne, personne encore,
Il rentre chez lui. — Chrystophore,
Viens me passer, reprend la voix :
Et le géant, pour cette fois,

Trouve un enfançon sur la rive,
Plus gracieux que fleur qui vive,
Blanc comme un lys, et si vermeil
Comme rose en pleurs au soleil.
Lors courbant son épaule forte,
Il le fait monter et l'emporte,
Et sous eux les flots, dans la nuit,
Firent de l'écume et du bruit,
En montant jusqu'à la ceinture
De sa gigantesque stature.
Soudain le petit innocent
Devint si lourd, que, tout-puissant
Qu'était l'homme à la grande taille,
Il fléchissait comme une paille.
A grande peine il se tira
De la rivière et respira,
En posant l'enfant au rivage.
Enfant, j'ai peiné davantage
Pour te porter, dit-il alors,
Que pour les hommes les plus forts.
Quand sous ton poids je passais l'onde,
Il me semblait porter le monde.
— Tu portais bien plus, dit l'enfant.
Or des nuages triomphant,
Le soleil en robe dorée,
Montait alors sur l'empirée;
L'orage au couchant s'enfuyait
Et le ciel entier s'essuyait
Comme un rayon du soir essuie
La fleur malade après la pluie.

Je suis celui que tu as cherché et que tu attendais, contin l'enfant : retiens bien mon nom; je me nomme le Christ. t'apparais débile et faible comme l'enfance, parce que j'air à triompher dans la faiblesse, et par cette faiblesse mêr je courbe la tête des forts. Je t'ai baptisé dans cette onde tu t'es plongé cette nuit, et désormais tu ne t'appelleras pl Réprobus, car ta réprobation est effacée; tu t'appelleras Chry tophore, ce qui signifie *porte-Christ :* plante ici ton bâtoi et je te donnerai un signe de ma puissance; puis va par monde et fais du bien : nous nous retrouverons un jour.

L'enfant disparaît, et Chrystophore se prosterne sur le rivage après avoir planté son bâton dans le sable. Tout-à-coup un nouveau prodige le frappe d'étonnement et d'admiration : le bois sec reverdit, l'arbre mort se couvre d'une écorce nouvelle, des feuilles s'empressent de naître, et au milieu des feuilles s'épanouissent bientôt des fleurs ; les fruits leur succèdent, et d'autres fleurs naissent encore. Chrystophore est enfin éclairé.

Joyeux il quitte son asile,
Et s'en va prêchant l'Evangile
Qui lors, par grande cruauté,
Etait partout persécuté.
Le saint, qui moult ne s'en soucie,
Vint à Samo dans la Lycie,
Et voulut prêcher le vrai Dieu
Au peuple païen de ce lieu,
Qui ne comprit point sa harangue,
Faute à lui de savoir leur langue.
Pour ce point ne se rebutait;
Mais un jour comme il assistait
Au jugement de saints et saintes
Dont on occisait maints et maintes,
A haute voix les exhorta
Dont tant le juge s'emporta,
Qu'il le frappa sur le visage.
Alors le saint, d'un grand courage,
Lui dit : Va, je te pourrais bien
Punir, si je n'étais chrétien,
Et découvrant à l'assemblée
Sa face jusqu'alors voilée,
De peur il les fit tous frémir,
Et força le juge à blémir;
Car son visage était terrible.

Saint Chrystophe, devenu apôtre, dissimulait donc autant qu'il le pouvait sa taille gigantesque, et portait un voile sur son visage, comme le Christianisme aux Catacombes · ayant effrayé l'assemblée des idolâtres, rien qu'en leur laissant entrevoir sa puissante physionomie, il put se retirer tranquillement ; mais le juge, furieux d'avoir eu peur, envoya aussitôt une troupe de soldats pour le prendre. — Et si je ne voulais pas me laisser

prendre, leur dit le Chrystophore, pourriez-vous m'y
Cette parole fit trembler les soldats. — Nous allons, re
ils, retourner vers celui qui nous envoie, et nous lu
que nous n'avons pu te trouver. — Non, leur dit Chrys
ne mentez pas, il vaut mieux que je me livre à vous
tendant aussitôt ses mains formidables, il les aida lu
en se baissant, à lui bien attacher ses fers. Les soldats pl
d'admiration, et ayant amené le géant devant le proc
déclarèrent avec lui qu'ils étaient chrétiens. Le juge
trancher la tête, et fit mettre Chrystophore en prisor
désespérant d'avance de triompher de lui par la force,
essayer de le séduire. Il y avait alors deux femmes
vaise vie, nommées l'une Aquilina, et l'autre Nicéa, d
les païens vantaient la beauté. Le juge les fit habiller
fiquement et les fit descendre dans le cachot du Chrys
mais lorsque le confesseur leva la tête et les rega
leur demandant avec une douceur pleine de gravité ce
désiraient de lui, elles furent saisies à la fois d'ad
et d'épouvante : la sérénité de son front terrible, la ré
de cet homme si grand et si fort leur bouleversèrent
et leur firent entrevoir les splendeurs de la vie n
elles tombèrent donc à genoux tout-à-coup, vaincues
guées, et lui répondirent en tremblant : Nous voulo
mander le baptême, afin d'être chrétiennes et de
comme toi.

Le saint accéda au désir des deux nouvelles chrét
imprima sur leurs fronts le sceau du baptême ; alors, l
d'un saint zèle, elles retournent vers le proconsul,
voyant joyeuses et triomphantes, croit avoir lui-même t
il ordonne un grand sacrifice, et veut que les deux
soient conduites au temple avec pompe pour raconte
le peuple assemblé la défaite du plus terrible des c
— Nicéa et Aquilina sont donc couronnées de fleurs : o
leur donner la parure des prêtresses, elles savaient qu
la parure des victimes : elles marchent en souriant a
de la foule impie qui chante des chansons en leur hon
arrive au temple, les courtisanes doivent comme

offrir leurs ceintures aux idoles; elles détachent en effet leurs ceintures, les passent au cou des simulacres, et les tirant tout-à-coup avec force, elles renversent les statues, qui se brisent sur les degrés de leurs autels.

Et les deux chrétiennes de rire.
Gens de crier, elles de dire :
Allez chercher les médecins.
Car vos dieux ne sont pas trop sains :
Ils ont la tête endommagée !
Le chef de la foule enragée
Fit alors pendre Aquilina
Et jeter au feu Nicéa;
Aux pieds l'une avait une pierre,
L'autre du feu sortit entière.

Le juge lui fit la trancher la tête, et fit amener Chrystophore devant son tribunal, sans essayer de le convaincre par ses discours. Il fit commencer les supplices; un grand casque rougi au feu fut enfoncé sur la tête du martyr, puis on le donna pour but à des archers; mais les deux premières flèches qui furent tirées contre lui changèrent de direction et vinrent s'enfoncer dans les yeux du juge. Le malheureux alors poussa des cris et implora la pitié de sa victime. Ton Dieu est le vrai Dieu, dit-il à Chrystophore; demande-lui qu'il me pardonne, rends-moi la vue, et je me ferai chrétien. — Achève d'abord ton ouvrage, dit Chrystophore; fais moi trancher la tête; tu prendras ensuite de mon sang, tu le mettras sur tes blessures, et tu recouvreras la vue. Le juge obéit, le miracle s'accomplit suivant la promesse de Chrystophore, et le persécuteur se fit chrétien.

Qui ne voit, dans ce géant réprouvé qui cherche un maître, le genre humain déchu qui cherche un Sauveur? Il est géant par son orgueil, et n'a cependant pas la science de l'homme; ce n'est qu'un gigantesque enfant.

Le despotisme de la force le séduit d'abord, il s'attache aux conquérants et aux rois; mais les conquérants meurent, et les rois craignent le génie du mal, qui peut les renverser et les détruire. L'humanité se lasse des dieux mortels, et s'attache

au génie du mal, au génie de la science sans Dieu et de la puissance sans amour; mais une petite croix plantée sur un rocher par un pauvre solitaire confond la science des sages et la puissance des maîtres du monde: l'homme est subjugué par le charme irrésistible de la croix, et la voix d'un inconnu lui apprend que, pour trouver Dieu, il faut faire du bien aux hommes.

Le fleuve rapide représente la vie, et les œuvres de charité sont représentées par le dévouement de Chrystophore, qui aidait les pauvres voyageurs à traverser le fleuve.

Mais ce qu'on fait au moindre d'entre les enfants de Dieu, on le fait à Jésus-Christ lui-même; le Sauveur ne tarde donc pas à se manifester: il vient sous la figure d'un enfant, symbole d'humilité, de simplicité et de douceur; et cependant cet enfant est plus fort que toute la force des géants, et sous le poids de son joug si léger l'orgueil humain est forcé de se courber jusqu'à terre. L'arbre desséché sur lequel Chrystophore s'appuyait, c'est l'arbre des anciennes croyances, qui semblait n'avoir plus ni vie ni sève; l'Enfant-Dieu lui fait reprendre racine en terre et lui rend une nouvelle jeunesse; à ce signe l'homme reconnaît Dieu et devient chrétien.

Alors le symbole du Chrystophore change de nature: il ne représente plus l'humanité du passé, il représente l'homme de l'avenir; mais les premiers nés de l'avenir sont toujours persécutés par les aveugles adorateurs du passé, et saint Chrystophe devient l'image du Christianisme à son berceau; il refuse de faire usage de la force, et sachant que la violence se détruit elle-même quand on ne lui résiste pas, il tend volontiers ses mains aux fers et la tête aux bourreaux. Nicéa et Aquilina représentent Nicée et Rome, et sont la figure de toutes les grandes villes idolâtres, chargées de corrompre l'austérité de la nouvelle doctrine par leur luxe et leur mollesse; elles-mêmes se laissent séduire par la majesté des confesseurs, et en viennent bientôt à renverser elles-mêmes leurs faux Dieux; la douceur du Christianisme convertit les persécuteurs eux-mêmes, et ceux qui ne sont pas attendris sont aveuglés; mais le remède à cet aveuglement est dans le sang même des

martyrs; les pouvoirs injustes et persécuteurs ouvrent les yeux, et, brûlant ce qu'ils ont adoré, ils adorent ce qu'ils ont brûlé. *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris.*

Cette légende, extraite de la *Légende dorée*, qui l'a empruntée elle-même à de plus anciens auteurs, est certainement un parfait modèle d'allégorie. Le Christianisme, en amenant l'homme à ne voir dans les choses visibles que l'ombre des biens éternels, avait des tendances naturelles aux récits animés d'un double intérêt comme la vie humaine. Les choses de l'esprit se popularisaient ainsi par des histoires merveilleuses qui amusaient les enfants, et fournissaient aux hommes faits des sujets de méditations. (*Dictionnaire de Littérature chrétienne.*)

LÉGENDE DE SAINTE THÈCLE.

Le légende de sainte Thècle fournit à M. Saint-Marc Girardin des réflexions très-judicieuses. Parlant des actes apocryphes de quelques martyrs : Ces écrits, dit-il, tout mensongers qu'ils sont, n'en ont pas moins un singulier intérêt. En effet, cette littérature contemporaine des premiers temps du Christianisme indique clairement quel était l'état, quels étaient l'esprit et les idées de la société chrétienne à cette époque.

Ce n'est point une littérature faite pour le beau monde, qui, à ce moment, était encore païen et philosophe; elle était faite pour ce peuple chrétien qui commençait à vivre au sein de l'empire romain, sans que Rome daignât encore s'en apercevoir ou s'en soucier; pour ce peuple d'artisans, d'esclaves et d'affranchis que Dieu faisait croître en silence avec leur foi nouvelle, pour être les pères de notre monde moderne. Le monde ancien allait, comme à son ordinaire, s'asseoir à ses jeux du cirque, sacrifier des victimes dans ses temples; il montait au Capitole remercier les dieux de l'éternité de l'empire, tandis que, sous ces cirques, sous ces temples et sous ce Capitole, le monde nouveau, caché au fond des catacombes, et mieux encore au fond du peuple, se remuait et s'agitait jusqu'à ce qu'il éclatât au grand jour. Dans les palais, sous

les portiques, dans les maisons de plaisance, à Baies, à Pouzzoles, le monde ancien jouit de ses poètes et de ses orateurs; il lit Epictète avec Thraséas et les sages, Pétrone avec les débauchés, Ovide avec les beaux esprits; il s'amuse des métamorphoses de la mythologie, et, chez ces païens du beau monde, c'est un poète railleur qui est le dernier hiérophante des dieux d'Athènes et de Rome. Que fait cependant le monde nouveau? Il n'a ni livres encore, ni littérature; mais qu'un apôtre ou qu'un disciple des apôtres, dans quelque petite ville d'Orient ou d'Occident, adresse à ses frères des paroles de consolation, d'espérance, ces simples paroles passent, de bouche en bouche, dans tout l'empire; chaque chrétien y ajoute quelque chose de sa foi et de son cœur; ce n'est plus le langage d'un seul homme, c'est le commun entretien de toute la chrétienté: voilà les orateurs du monde nouveau. Et, si quelque vierge ou quelque saint confesseur meurt martyr dans un coin du monde, la renommée de sa mort vole aussitôt partout où il y a des chrétiens; l'imagination populaire embellit l'histoire de son supplice et prête à son agonie un caractère merveilleux: voilà les poètes du monde nouveau.

Dans les premiers temps de la Grèce, il y avait des chants populaires qui se répétaient de province en province. Les rapsodes, espèce de poètes et de chanteurs, allaient de ville en ville, célébrant les exploits des anciens héros, d'Agamemnon, de Diomède, d'Achille. Leurs chants s'apprenaient dans les familles; mais que de fois ils devaient changer et s'embellir! Le vieillard qui avait retenu l'histoire de Nector, ajoutait quelque chose de sa sagesse à celle du héros; le jeune homme mêlait sa colère à la colère d'Achille, blasphémait avec Ajax, et son imagination enrichissait, sans le savoir, les chants qui la charmaient; la jeune fille qui redisait l'aventure de Nausicaa, faisait passer dans le poème les émotions de pudeur et de modestie qu'il lui avait inspirées. C'est ainsi que ces poèmes antiques allaient par toute la Grèce, recueillant sur leur passage tout ce qu'ils excitaient de sentiments sublimes et gracieux; et c'est peut-être là ce que signifie la tradition d'Homère demandant l'aumône de ville en ville.

Dans les premiers siècles de l'ère chrétienne, les récits de martyres et de miracles se répétaient de même de bouche en bouche et s'enrichissaient aussi à mesure qu'ils se répandaient. C'étaient les poèmes populaires des premiers chrétiens. La foi et l'imagination les embellissaient sans cesse; et aujourd'hui encore, quand on lit ces récits pieux, il semble qu'on peut reconnaître quels traits chacun y ajoutait, ce que l'ardeur des jeunes gens, ce que l'imagination des jeunes filles prêtait de courage et de ferveur aux martyrs qui périssaient dans l'arène.

M. Saint-Marc Girardin fait remarquer que les miracles des martyrs devaient intéresser surtout les femmes cachées autrefois, dit-il, dans l'ombre du gynécée, et que la religion nouvelle affranchissait enfin de leur servitude.

« C'est là, en effet, la grande révolution que le Christianisme a faite dans la vie du monde, et qui se marque à chaque page de l'histoire des saints et des martyrs. Le Christianisme a fait entrer les femmes dans la société, il les a relevées de la déchéance où les tenaient les mœurs grecques et romaines. Depuis le Christ, les femmes ont vécu au grand jour, elles ont paru dans l'histoire. C'est là un grand changement. Jusque-là, en effet, sur la place publique, au sénat, presque partout enfin, les hommes vivent entre eux. Le Christianisme a fait des assemblées publiques où les femmes ont droit de paraître: ce sont les églises. Jusque-là, quelques-unes à peine paraissent dans l'histoire, et, pour y figurer, il leur faut ou des vertus fabuleuses, comme Clélie, ou l'oubli de la pudeur, comme Aspasie; il leur faut être ou une héroïne ou une courtisane, c'est-à-dire avoir un rôle à part et d'exception. Depuis le Christianisme, les femmes sont partout de moitié dans l'histoire du monde, et cela sans efforts, sans vertus ni vices extraordinaires. Cette seule différence entre les temps anciens et les temps modernes indique quelle révolution s'est faite dans la société.

Nulle part cette révolution n'est plus sensible que dans la vie des saints du premier et du second siècles de l'ère chrétienne. Ce sont les femmes qui jouent partout le principal rôle; ce sont elles qui recueillent et secourent les martyrs; ce sont elles qui sont

les plus hardies à professer la foi nouvelle et à braver les dieux de l'empire. Ces femmes, autrefois cachées et obscures, ne craignent plus le grand jour, elles paraissent devant les tribunaux, elles sont plongées dans les prisons, exposées aux bêtes. Pour les frapper, la persécution les relève de leur déchéance, elle leur donne l'égalité avec les hommes: c'est l'égalité des tourments et des supplices. Mais patience ! plus tard ce sera l'égalité des droits; et les portes du gynécée, que le paganisme a abattues dans sa colère pour aller y prendre des victimes, ne se relèveront plus désormais. C'est par le martyre que les femmes ont conquis la liberté; et toutes ces saintes que l'Eglise donne aux femmes pour patronnes, ont vraiment mérité leurs hommages : car elles ont racheté leur sexe de l'esclavage, elles ont été les martyres de son émancipation.

Prenons maintenant dans les livres apocryphes un des actes de martyres supposés. et voyons si nous y retrouverons ce double intérêt d'un poème populaire et d'un monument historique.

Nous choisissons l'histoire apocryphe de sainte Thècle; elle est rapportée dans le *Spicilegium patrum seculi primi*, extraits et fragments des Pères du premier siècle, publiés à Oxford, en 1698, par Ernest Grabe.

Saint Paul avait quitté Antioche et allait à Icône, accompagné de Démas et d'Hermogènes, hommes hypocrites et envieux, qui ne cherchaient qu'à perdre leur maître. Il y avait à Icône, un chrétien nommé Onésiphore, qui, apprenant que saint Paul devait venir dans cette ville, alla à sa rencontre avec sa femme et ses deux enfants. Ils suivaient la route qui venait d'Antioche, examinant chaque voyageur, quand enfin ils virent arriver un homme de petite taille, la tête chauve, les sourcils épais, le nez aquilin : c'était saint Paul. Ils reconnurent à ces marques que leur avait indiquées Titus, un chrétien d'Antioche; mais ils le reconnurent surtout à son visage plein de la grâce du Seigneur, et qui semblait tantôt d'un homme et tantôt d'un ange.

« Salut, dit Onésiphore; salut, serviteur du Dieu qui bénit !

Et saint Paul lui répondit : « Que la grâce de Dieu soit avec toi et avec toute ta maison ! »

Démas et Hermogènes furent saisis de jalousie. « Et nous, dirent-ils avec hypocrisie, ne sommes-nous pas aussi les serviteurs du Dieu qui bénit : pourquoi ne nous dis-tu pas aussi : salut :

— Si vous êtes aussi les serviteurs de Dieu, répondit Onésiphore, venez avec moi et prenez du repos dans ma maison. » Alors ils suivirent Onésiphore ; et, dès que saint Paul fut entré, ce fut une grande joie dans toute la famille. Ils prièrent Dieu à genoux, ils firent la cène, puis saint Paul s'écria :

« Heureux les hommes qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! heureux les hommes qui vivent chastes et sans souillures, car ils seront les temples de Dieu ?

« Heureux ceux que fait trembler la parole de Dieu, car ils seront consolés ; ceux qui conservent la pureté du baptême, car ils se reposeront au sein du Père ; ceux qui ont l'intelligence de Jésus-Christ, car ils habiteront dans la lumière !

« Heureux surtout les corps et les esprits des vierges, car elles plairont à Dieu et ne perdront pas le prix de leur chasteté ! »

Ainsi parlait saint Paul dans la maison d'Onésiphore.

Je ne sais si je me fais illusion, mais cette scène d'hospitalité chrétienne me semble avoir un charme particulier. Voilà presque les vieilles mœurs d'Homère, voilà cet empressement à recevoir un hôte, « car Jupiter accompagne les hôtes et les suppliants. » Mais ici ce n'est pas un hôte ordinaire qui vient, au nom de Jupiter, s'asseoir près du foyer : c'est un serviteur du Dieu qui bénit, c'est un apôtre. Aussi avec quel zèle toute la famille accourt sur ses pas ! « Que les dieux, dit Ulysse à Nausicaa, que les dieux exaucent toutes les pensées de votre cœur ! qu'ils vous donnent un mari, des enfants et surtout la paix de la famille ! » Voilà les vœux du monde, les vœux du paganisme. Que dit l'hôte divin d'Onésiphore ? « Que la grâce de Dieu soit avec toi et avec ta famille ! » Voilà l'esprit de la foi nouvelle. Même contraste dans les souhaits et

dans les idées de bonheur : « Trois fois heureux, dit Ulysse, et ton père, et ta mère, et tes frères ! comme leur cœur bondit de joie, lorsqu'ils te voient, jeune et florissante, te mêler aux chœurs de danse ! Mais heureux par-dessus tous, heureux dans son âme, l'époux qui t'amènera dans sa maison ! » Depuis douze siècles, et longtemps avant sans doute, ce sont là les vœux qui ont ouvert le cœur des jeunes filles aux prières des suppliants ; ce sont là les paroles qui, lorsqu'elles allaient s'enfuir en tremblant, à l'approche d'un hôte, ont arrêté leurs pas et rassuré leur timidité. (*) Est-ce là le langage de l'hôte d'Onésiphore ? non : « Heureuses, s'écrie-t-il, heureuses les vierges qui restent chastes ! » C'est pourtant avec ces paroles sévères, avec ce démenti donné aux mœurs de l'antiquité et à la nature elle-même, qu'il va attirer à lui les cœurs des femmes et des filles d'Icône.

Pendant que saint Paul prêchait dans la maison d'Onésiphore, une jeune fille nommée Thécla, déjà fiancée à un jeune homme nommé Thamyris, se tenait à la fenêtre de sa maison, écoutant nuit et jour les discours que faisait l'apôtre sur Dieu, sur la charité, sur la croyance au Christ, sur la prière. Elle n'avait pas encore vu saint Paul, elle ne faisait qu'entendre sa voix. Cependant elle était déjà gagnée à la foi nouvelle. Théoclia, sa mère, voyant qu'elle ne voulait pas s'éloigner de cette fenêtre, envoya chercher Thamyris, qui accourut plein de joie, croyant qu'il allait enfin s'unir à sa fiancée. « Où est Thécla ? dit-il en arrivant. — Thamyris, lui répondit Théoclia, j'ai une nouvelle chose à vous apprendre. Voilà trois jours que Thécla ne quitte pas la fenêtre, ni pour manger, ni pour boire, elle est tout entière à l'éloquence de cet étranger et à ses discours pernicieux. Elle qui avait tant de réserve, elle oublie toute bienséance et n'est occupée que de lui. C'est un homme qui séduit toute la ville d'Icône et surtout ma Thécla ; toutes les femmes et tous les jeunes gens vont l'écouter. Il leur enseigne qu'il n'y a qu'un Dieu et qu'il faut vivre chastement.

Thamyris alla trouver Thécla. Elle était comme en extase.

(*) Voyez le sixième chant de l'Odyssée.

Thamyris, tout ému d'amour et de crainte en la voyant en cet état : « Thécla, ma chère fiancée, pourquoi es-tu ainsi immobile et les yeux attachés à la terre? Regarde-moi : je suis Thamyris; reconnais-moi. »

Sa mère aussi lui disait : « Ma fille, réponds-nous; quelle idée te possède? » et tous deux pleuraient, Thamyris d'avoir perdu sa fiancée, Théoclia sa fille, et les servantes aussi de se voir ravir leur jeune maîtresse. Mais Thécla semblait ne pas s'apercevoir de toute cette douleur; ses regards et son esprit étaient tournés tout entiers du côté de Saint Paul. Alors Thamyris quitta précipitamment sa fiancée. Deux hommes sortaient de la maison de saint Paul : « Quel est, leur dit-il, l'homme qui est dans cette maison, qui égare l'âme des jeunes gens et des jeunes filles, qui défend le mariage? Dites- moi ce qu'il est, je vous récompenserai : je suis un des principaux citoyens de la ville. »

Démas et Hermogènes (car c'étaient eux) lui répondirent que c'était un chrétien, et qu'il fallait le conduire devant le préfet de la ville pour le faire punir selon le décret de l'empereur. Aussitôt Thamyris court à la maison d'Onésiphore avec une troupe de gens armés de bâtons, et arrête saint Paul en disant : « Tu séduis toute la ville d'Icône, et surtout Thécla, ma fiancée, qui ne veut plus m'épouser. Allons devant le tribunal. » En même temps tout le peuple criait : « Emmenez-le, emmenez le sorcier! il ne veut pas que les jeunes filles se marient. »

Voilà un témoignage naïf de l'effet que devait produire cette doctrine de la virginité, si chère aux premiers Pères de l'Eglise : elle étonnait, elle irritait le monde ancien, qui n'avait presque jamais connu rien de semblable; elle troublait les familles, elle séparait les fiancés. Cependant c'est elle qui a donné au Christianisme un élan salutaire : car ce qui fait la force d'une religion ce sont surtout les sacrifices qu'elle impose, comme si le cœur de l'homme avait l'instinct qu'il n'y a pas vraiment de religion là où il n'y a pas de dévouement à accomplir.

Saint Paul est jeté en prison. Alors, quand la nuit fut venue, Thécla ôta ses boucles d'oreilles et les donna au portier de la maison pour qu'il lui ouvrît la porte; puis elle alla à la prison, et gagnant le geôlier en lui offrant un miroir d'argent, elle fut

introduite auprès de saint Paul. Elle se tenait à ses pieds, elle baisait ses chaînes, elle l'écoutait parler des grandeurs de Dieu, et sa foi s'augmentait en voyant combien Paul craignait peu de souffrir pour Dieu.

Cependant Thamyris, Théoclia et ses esclaves cherchaient partout Thécla. Enfin ils apprennent qu'elle s'était rendue à la prison ; ils racontent l'aventure au préfet, qui ordonne de faire venir saint Paul devant son tribunal. Thécla, demeurée dans la prison, était prosternée à l'endroit où saint Paul lui avait parlé. Bientôt elle est appelée elle-même devant le tribunal et s'y rend avec joie : « Pourquoi, lui dit le préfet, n'épousez-vous pas Thamyris, votre fiancé, selon l'usage et la loi d'Icône? » Thécla ne répondit rien et resta immobile, les yeux fixés sur saint Paul. Alors le peuple poussa de grands cris : « C'est un sorcier! mettez-le à mort! » Et Théoclia, irritée contre sa fille, criait aussi qu'il fallait la condamner.

Le préfet ordonna de battre de verges saint Paul et de le chasser de la ville ; il condamna Thécla à être brûlée au milieu du cirque. Aussitôt il se leva et se rendit au théâtre, où tout le peuple le suivit pour voir ce triste spectacle. Thécla, comme un agneau du désert qui cherche le berger, cherchait des yeux saint Paul au milieu de la foule, et elle le vit, ou plutôt c'était le Christ lui-même sous la forme de saint Paul. Alors elle se dit : Saint Paul vient me regarder comme s'il se méfiait de ma force à souffrir ; — et, attachant sur lui ses regards, elle le vit qui était emporté au ciel. Pendant ce temps, le peuple apportait du bois et du gazon sec pour brûler Thécla. Celle-ci fit le signe de la croix, se dépouilla de ses vêtements et resta sur le bûcher, si belle que le président des jeux se mit à pleurer de la voir près de mourir ; puis le peuple mit le feu, et la flamme brilla de tous côtés.

« Eh quoi ! s'écrie un jeune homme (nous nous supposons un instant dans une famille chrétienne du IIe ou du IIIe siècle, assemblée pour écouter ce récit), eh quoi ! la voilà sur le bûcher, et Thamyris? — Mon fils, répond un vieillard qui l'écoutait, quels secours voulez-vous que Thécla attende de Thamyris? des secours humains? — Non, mon père, non : que la volonté

Dieu soit faite ! Mais si Thamyris l'aimait, il devait mourir avec elle ; s'il l'aimait, comment la grâce du Seigneur ne l'a-t-elle pas touché, quand il la vit monter sur le bûcher? Elle était là, jeune, belle, prête à mourir, et il ne s'est pas écrié qu'il était chrétien et qu'il devait mourir avec elle ! N'était-ce rien que de partager le bûcher de sa fiancée? Thécla eût tourné vers lui ses regards; elle l'eût béni de cette marque d'amour, la seule qu'elle pût encore recevoir sans manquer à son vœu de virginité; et la flamme les eût enveloppés pour les emporter ensemble dans le ciel ! »

Je ne sais ce que le vieillard répondit au jeune enthousiaste; mais cette sorte de conversions soudaines, où l'amour aide à la foi, se rencontre dans quelques récits de cette époque; et, quand Corneille, à la mort de Polyeucte, fait crier à Pauline qu'elle est chrétienne, ce n'est pas là une invention de poète, c'est un trait de mœurs. Souvent l'heure fatale où une jeune fille allait mourir pour Dieu, était l'heure que la grâce semblait avoir choisie pour toucher le cœur de quelque jeune homme, qui s'élançait du milieu de la foule en criant qu'il était chrétien : c'étaient de jeunes fiancés, que la religion nouvelle avait d'abord désunis, comme Thécla et Thamyris, et que, par un coup du ciel, elle réunissait pour mourir. Leurs fiançailles s'achevaient dans les tourments, et le martyre leur servait de noce et de mariage. Mais la foi répandait son charme et son prestige sur cette mystérieuse alliance; et leurs yeux, dessillés des ténèbres du monde, voyaient comme une fête nuptiale se préparer au ciel : il n'y manquait ni les guirlandes, ni les roses, ni les hymnes de joie, ni surtout l'idée, si douce et si nécessaire, dans le mariage, l'idée d'une perpétuelle union.

Au martyre de Thécla, il n'y eut ni jeune homme qui s'élança de la foule, ni fiançailles achevées dans le martyre. : Thamyris resta immobile, et Thécla allait périr. Déjà la flamme brillait, quand tout-à-coup il se fit un tremblement de terre, et un violent orage qui renversa le bûcher, éteignit le feu et laissa Thécla saine et sauve.

Cependant saint Paul était caché dans un tombeau, sur la route d'Icône à Daphné, avec Onésiphore, sa femme et ses en-

fants. Ils jeûnaient tous et priaient. Après plusieurs jour jeûne, les enfants dirent à saint Paul : Nous avons faim, père, et nous n'avons pas de quoi acheter du pain. En e Onésiphore avait tout quitté pour suivre saint Paul. Saint ôta sa tunique et dit : « Va, mon fils, achète du pain et app le. » L'enfant avait acheté du pain, quand il rencontra Thé « Où allez-vous, Thécla? lui dit-il. — Je cherche saint P répondit-elle; Dieu m'a sauvée du feu. — Eh bien! venez moi, et je vous conduirai auprès de lui ; car voilà six jours gémit à cause de vous, qu'il prie et qu'il jeûne. »

Thécla et l'enfant arrivèrent au tombeau. Se trouvant réunis, ils firent le repas avec une grande joie. Ils n'avaient cinq pains, des légumes et de l'eau; mais ils se réjouiss des œuvres du Christ et de la délivrance de Thécla.

Celle-ci dit à saint Paul : « Maintenant lève-toi ; je te sui partout où tu iras. » Mais saint Paul lui répondit : « Le siècl débauché, tu es belle, crains les mauvaises entreprises hommes du monde. — Non ; donne-moi le baptême au nom Christ, et je ne craindrai aucune épreuve. »

A ces scènes d'intérieur et de ménage, pleines de naïv succèdent de nouveaux dangers. A Antioche, Thécla est damnée aux bêtes. Ici le récit est empreint de ce double ca tère de merveilleux d'une part, et de vérité de mœurs de l'au que nous cherchons à faire ressortir. Ce sont toutes les fict de l'imagination populaire, et en même temps quelques té gnages de plus sur le rôle que les femmes jouaient à c époque.

Thécla, en se voyant condamnée, n'implora d'autre g que de rester pure de tout outrage jusqu'à la mort. Alor juge demanda s'il y avait quelque femme qui voulût la recev Une riche veuve, nommée Trisina, qui venait de perdre sa f s'offrit à la garder, et elle la traita comme son enfant. Voici pendant la nuit, la fille de Trisina apparut à sa mère et lui d

« Ma mère, traitez, comme si c'était moi, la servante Christ, et demandez-lui de prier pour moi. » Trisina alla tr ver Thécla en pleurant et lui dit : « Ma fille m'est apparue m'ordonne de vous traiter comme mon enfant et de vous

mander de prier pour elle. » Thécla alors se mit à prier : « Mon Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, accordez à sa fille le repos et la vie éternelle, je vous en conjure ! » Et, pendant cette prière, Trisina s'écriait tout en larmes : « O jugement injuste ! ô crime ! une pareille femme être condamnée aux bêtes ! »

Au jour marqué, le matin, les soldats vinrent à la maison de Trisina et dirent : « Le peuple attend ; remettez-nous la coupable » Mais Trisina se mit à pleurer et à se lamenter : « Il n'y a donc personne qui puisse me secourir ! Je ne suis qu'une malheureuse veuve ; plus d'époux pour me défendre, plus de fille pour me consoler. O Dieu de Thécla, Dieu de ma fille, défends ta servante ! » Cependant les soldats emmenaient Thécla. Trisina la suivait en disant : « Hélas ! hélas ! j'ai mené ma fille au tombeau, et voici que je mène Thécla pour être exposée aux bêtes ! »

Il y avait dans le cirque un grand bruit ; on entendait les hurlements des bêtes féroces et les clameurs du peuple qui criait « Amenez la coupable. » Mais les femmes poussaient des sanglots : « O affreux spectacle ! affreux jugement ! Cette ville périra par ses injustices. Condamnez-nous toutes ! tuez-nous toutes ! »

Thécla était au milieu du cirque, nue et n'ayant gardé qu'une ceinture. Tout-à-coup s'élance une lionne ; mais en voyant Thécla, elle s'apaise et vient se coucher à ses pieds, qu'elle lèche doucement. Les femmes jettent des cris de joie. Un ours s'avance contre Thécla : la lionne le combat et le tue. Vient un lion : la lionne lutte contre lui, le tue, mais expire aussi avec son ennemi. Alors on lâche de nouvelles bêtes féroces ; mais toutes, en s'approchant de Thécla, se calment et s'adoucissent. A ce spectacle, toutes les femmes, pleines d'admiration, répandent à l'envie des fleurs et des parfums en poussant des cris d'enthousiasme, de sorte qu'il s'exhalait du cirque une odeur délicieuse. Le préfet, interdit de toutes ces choses, fait approcher Thécla de son tribunal et lui dit : « Qui êtes-vous donc, et de quelle nature, pour qu'aucune des bêtes féroces ne vous ait touchée ? — Je suis une servante du Dieu vivant, répond Thécla, et je crois en Jésus-Christ, Fils de Dieu : voilà pourquoi aucune des

bêtes féroces ne m'a touchée. » Le préfet, ému de ces paroles, fit apporter des vêtements et ordonna à Thécla de se vêtir. Elle le fit et lui dit : « Puisse le Dieu qui m'a vêtue quand j'étais nue au milieu des bêtes féroces, vous vêtir, au jour du jugement, de la tunique du salut. — Allez et soyez libre, répondit le préfet ; car vous êtes la servante de Dieu. » Alors toutes les femmes se pressèrent autour d'elle et se mirent à crier tout d'une voix : Il n'y a qu'un Dieu, le Dieu que Thécla adore, le Dieu qui a sauvé Thécla ! — et elles la conduisirent en triomphe dans la maison de Trisina.

Ce ne fut pas la dernière épreuve de Thécla. Déjà renommée par sa sainteté, elle s'était retirée près de Séleucie, sur une montagne, dans une caverne, enseignant la foi nouvelle et guérissant les malades. De tous les lieux voisins on apportait les malades et les possédés sur la montagne qu'habitait Thécla, et à peine s'étaient-ils approchés de sa demeure qu'ils se trouvaient guéris. Aussi les médecins de Séleucie ne faisaien plus rien: personne ne venait plus les consulter. Pleins d colère et de jalousie, ils résolurent de perdre Thécla: « C'est disaient-ils, une vierge qui s'est vouée à Diane, et, comm elle est restée chaste, elle est chérie de la déesse, qui lui accord tout ce qu'elle lui demande. Envoyons des hommes pour l'ou trager, et, une fois qu'elle aura perdu sa virginité, Dia n'écoutera plus sa prière en faveur des malades. » Alors envoyèrent sur la montagne quelques misérables, après l avoir enivrés. Déjà ils avaient saisi Thécla, quand, s'échappa de leurs mains: « Sauve-moi, s'écria-t-elle, sauve-moi, ô m Dieu? » Et aussitôt une voix retentit du ciel: « Ne crains ri Thécla, et regarde. » Thécla regarda : elle vit le rocher de caverne s'entr'ouvrir de quoi laisser passer une personne, aussitôt elle s'élança dans cette ouverture, qui se referma elle sans qu'on pût voir seulement où la pierre s'était ouver

Voilà un échantillon de cette littérature apocryphe du I
du IIe siècle, curieuse sous beaucoup de rapports, et q l'histoire et la littérature ne doivent, selon nous, ni omet ni dédaigner. Ces légendes apocryphes nous révèlent l'état la société chrétienne dans ces premiers temps, elles nous f

pénétrer dans l'intérieur des familles, et nous montrent quel effet y faisait la religion nouvelle. En même temps, elles sont comme de petites épopées populaires, empreintes d'un caractère de crédulité naïve, mais qui, telles qu'elles sont pourtant, sont l'origine des grandes épopées chrétiennes du Dante, de Milton et de Klopstock : car c'est à ces sources obscures que commencent la société et la poésie de l'Europe moderne. (*Essais de littérature et de morale.*)

Les légendes étaient une espèce de réaction des imaginations contre les désordres moraux de l'époque ; car on y mettait en évidence la bonté, la justice, qui avaient disparu du reste du monde, et, en offrant, au milieu des douleurs, des récits tendres et sympathiques, on fournissait une pâture aux esprits dépourvus de tout autre aliment. C'était, pour la vie si cruellement agitée de ce temps, une consolation que de montrer l'assistance continue de la Providence envers ceux qui croient. Dans la Bible, l'imagination se trouvait arrêtée par les limites de la foi ; elle pouvait, dans les légendes, prendre à son gré l'essor le plus capricieux, et varier ses vénérations, selon les temps, des martyrs aux solitaires, des grands évêques aux artistes, aux littérateurs, aux héros, enfin aux nouveaux apôtres d'un monde nouveau. (*M. César Cantu*, *Histoire universelle*.)

Saint Bavon, ermite et patron de la ville de Gand, mort au milieu du septième siècle, avait mené d'abord la vie du monde ; nous lisons dans sa biographie, écrite par un contemporain :

« Il vit un jour venir à lui un homme que jadis, et pendant qu'il menait encore la vie du siècle, il avait lui-même vendu. A cette vue, il tomba dans un violent désespoir de ce qu'il avait commis envers cet homme un si grand crime ; et, se tournant vers lui, il se jeta à ses genoux, disant : « C'est moi qui t'ai vendu, lié de courroies ; ne te souviens pas, je t'en conjure, du mal que je t'ai fait, et accorde-moi une prière. Frappe mon corps de verges, rase-moi la tête comme on fait aux voleurs, et jette-moi en prison les pieds et les mains liés, comme je le mérite : peut-être, si tu fais cela, la clémence di-

vine m'accordera-t-elle mon pardon. » L'homme. dit qu'i
serait point faire une telle chose à son maître; mais l'h
de Dieu, qui parlait éloquemment, s'efforça de l'enga
faire ce qu'il lui demandait. Contraint enfin, et malgré
l'autre, vaincu par ses prières, fit ce qui lui était ordon
lia les mains à l'homme de Dieu, lui rasa la tête, lui attac
pieds à un bâton, le conduisit à la prison publique; et l'h
de Dieu y resta plusieurs jours, déplorant jour et nuit ces
d'une vie mondaine qu'il avait toujours devant les yeu
son esprit, comme un lourd fardeau. »

Cette histoire, dit M. Guysot, était racontée à des hoi
qui avaient sans cesse sous les yeux la servitude, la
des esclaves, et toutes les iniquités, toutes les souffranc
s'en suivaient. Vous comprenez quel charme devait avoir
eux ce simple récit. C'était un véritable soulagement n
une protestation contre des faits odieux et puissants, un f
mais précieux retentissement des droits de la liberté.

On trouve dans les vies des saints, dit encore M. Gu
plus de bonté, plus de tendresse de cœur, une plus larg
faite aux affections, que dans tous les autres monuments de
époque. Ainsi, par exemple, le zèle ardent de saint Ger
évêque de Paris, dans la dernière moitié du vie siècle, pour
chat des esclaves, est connu de tout le monde; plusieur
bleaux l'ont consacré; mais il en faut lire, dans sa Vie, le
chants détails.

« Quand même les voix de tous se réuniraient en une s
on ne saurait dire combien il était prodigue en aumônes
vent se contentant d'une tunique, il couvrait du reste c
vêtements quelque pauvre nu, de manière que tandis qu
digent avait chaud, le bienfaiteur avait froid. Nul ne pe
nombrer en combien de lieux, ni en quelle quantité il a ra
des captifs. Les nations voisines, les Espagnols, les Scot
Bretons, les Gascons, les Saxons, les Bourguignons, pe
attester de quelle sorte on recourait de toutes parts au no
bienheureux pour être délivré du joug de l'esclavage. Lor
ne lui restait plus rien, il demeurait assis, triste et inq

d'un visage plus grave et d'une conversation sévère. Si par hasard quelqu'un l'invitait alors à un repas, il excitait ses convivès ou ses propres serviteurs à se concerter de manière à délivrer un captif, et l'âme de l'évêque sortait un peu de son abattement. Que si le Seigneur envoyait de quelque façon, entre les mains du saint, quelque chose à dépenser, aussitôt, cherchant dans son esprit, il avait coutume de dire: « Rendons grâce à la clémence divine, car il nous arrive de quoi effectuer des rachats. » Et sur le champ, sans hésitation, l'effet suivait les paroles. Lors donc qu'il avait ainsi reçu quelque chose, les rides de son front se dissipaient, son visage était plus serein, il marchait d'un pas plus léger, ses discours étaient plus abondants et plus gais ; si bien qu'on eût cru qu'en rachetant les autres, cet homme se délivrait lui-même du joug de l'esclavage. »

Avez-vous vu la passion de la bonté peinte avec une énergie plus simple et plus vraie?

Dans la vie de saint Wandrégisille, abbé de Fontenelle, nous trouvons cette anecdote :

« Comme il se rendait un jour auprès du roi Dagobert, au moment où il approchait du palais, il y avait là un pauvre homme dont la charrette avait versé devant la porte même du roi; beaucoup de gens entraient et sortaient, et non seulement aucun ne lui prêtait secours, mais la plupart passaient pardessus lui et le foulaient aux pieds. L'homme de Dieu en arrivant, vit l'impiété que commettaient ces enfants de l'insolence, et, descendant aussitôt de son cheval, il tendit la main au pauvre homme, et tous deux ensemble ils relevèrent la charrette. Beaucoup de ceux qui étaient là, le voyant tout sâli de boue, se moquaient de lui et lui disaient des injures ; mais lui ne s'en souciait point, suivant avec humilité l'humble exemple de son maître ; car le Seigneur lui-même a dit dans l'Evangile : « S'ils ont appelé le père de famille Béelzébuth, que ne diront-ils pas à ses domestiques? »

En voici une autre puisée dans la Vie de saint Sulpice-le-Pieux, évêque de Bourges, et où respire une bienveillance et une douceur admirables.

« Une certaine nuit, un scélérat, sans doute pauvre, s'in-troduisit violemment dans le garde-manger du saint homme aussitôt il s'empare de ce que, dans son cœur criminel, il ava projeté de voler, et se hâte pour sortir; mais il ne trouve au-cune issue, il est comme emprisonné dans les murs qui l'en-vironnent, et retenu de toutes parts. La nuit s'écoule inutile-ment pour cet homme à qui l'entrée avait été si facile, et qui voyait pas la plus petite sortie. Cependant la lumière du jo vient éclairer le monde : l'homme de Dieu appelle un de s gardiens, lui ordonne de prendre avec lui un camarade, et lui amener l'homme qu'ils trouveraient dans l'office, plong dans le crime et comme attaché.

» Le serviteur va sans retard chercher un compagnon, et rend à l'office; ils y trouvent le coupable, et le saisissent po l'amener; le fourbe s'échappe de leurs mains; et comme il voyait chargé de crimes et entouré de monde, préférant u prompte mort au châtiment de ses longs forfaits, il s'élan dans un puits de près de quatre-vingts coudées, qui se tro vait près de là; mais au moment où il tombait dans le gouff il implora les prières du bienheureux évêque. Alors l'homme Dieu accourut avec vitesse, et ordonna à un de ses serviteu de descendre dans le puits au moyen de la corde, en lui joignant expressément de retirer sur le champ le criminel s'y était jeté. Tous s'écrièrent que celui qu'avait englouti un gouffre ne pouvait vivre, et que sûrement il était déjà mo mais le bienheureux ordonna à son serviteur de lui obéir sa délai. Celui-ci ne tarda pas davantage, et, armé de la bé diction du saint, il trouva sain et sauf celui qu'on croyait mo l'ayant entouré de cordes, il le ramena captif sur le sol nat Les murs ne pouvaient contenir la foule; presque toute ville était accourue à un tel spectacle, et tous faisaient gra bruit avec leurs cris et leurs applaudissements. Le crimine comme se secouant d'une profonde stupeur, se prosterna a pieds du saint et implora son pardon; celui-ci plein de chari le lui accorda sur-le-champ, et lui donna même ce dont il av besoin, lui recommandant de demander à l'avenir, au lieu prendre, et disant qu'il aimait mieux lui faire des prése

qu'être volé par lui. Qui pourrait dire combien il y avait en cet homme de parfaite humilité, de prompte miséricorde, de sainte simplicité, de patience et de longanimité? »

Voici deux exemples d'un assez vif intérêt tirés de la Vie de sainte Rusticule. Sainte Rusticule, abbesse du monastère que saint Césaire avait fondé à Arles, était née en Provence, dans le territoire de Vaison. Ses parents avaient déjà un fils.

« Une certaine nuit que sa mère Clémence était endormie, elle se vit en rêve, nourrissant avec grande affection deux petites colombes, l'une d'une blancheur de neige, l'autre de couleurs variées; comme elle s'en occupait avec beaucoup de plaisir et de tendresse, il lui sembla que ses serviteurs venaient lui annoncer que saint Césaire, évêque d'Arles, était à sa porte. Entendant cela, et ravie de l'arrivée du saint, elle court joyeuse au devant de lui, et, le saluant avec empressement, le prie humblement d'accorder à sa maison la bénédiction de sa présence; il entra et la bénit. Après lui avoir rendu les honneurs qui lui étaient dus, elle le pria de vouloir bien prendre quelque nourriture; mais il lui répondit : « Ma fille, je désire que tu me donnes cette colombe que je t'ai vue élever avec tant de soin. » Hésitant en elle-même, elle cherchait d'où il pouvait savoir qu'elle eût cette colombe, et elle nia qu'elle possédât jamais rien de semblable. Il reprit alors : « Je te dis devant Dieu que je ne sortirai pas d'ici que tu ne m'aies accordé ma demande. » Elle ne put se défendre plus longtemps; elle montra ses colombes, et les offrit au saint homme. Celui-ci prit avec grande joie celle qui était d'une blancheur éclatante, la mit en se félicitant dans son sein, et après avoir pris congé d'elle, il partit. Quand elle se réveilla, elle réfléchit à ce que signifiait tout ceci, et elle chercha dans son âme pourquoi celui qui n'était plus lui avait apparu. Elle ignorait que le Christ avait choisi sa fille pour épouse, lui qui a dit : « On ne peut cacher une ville située sur le haut d'une montagne, et on n'allume pas une lampe pour la mettre sous un boisseau; mais on la place sur un chandelier, afin qu'elle éclaire tous ceux qui sont dans la maison. »

Il règne dans ce récit une teinte générale de sensibilité, de

tendresse douce et vive, qui pénètre jusque dans l'allégorie p laquelle on demande à la mère ce sacrifice.

Sainte Rusticule gouverna son abbaye avec un grand succè et inspira surtout à ses religieuses une affection profonde : 632, elle était malade et touchait au terme de sa vie :

« Il arriva un certain jour de vendredi qu'après avoir cha selon son habitude les vêpres avec ses filles, se sentant fatigu elle alla au-dessus de ses forces en faisant la lecture accout mée ; elle savait qu'elle n'en irait que plus vite au Seigneur. samedi matin, elle eut un peu froid et perdit toute force da ses membres. Se couchant alors dans son petit lit elle prise d'une grande fièvre ; elle ne cessa pourtant pas de lou Dieu, et, les yeux fixés au ciel, elle lui recommanda ses fill qu'elle laissait orphelines, et consola d'une âme ferme celles q pleuraient autour d'elle. Elle se trouva plus mal le dimanch et comme c'était son habitude qu'on ne fît son lit qu'une f l'an, les servantes de Dieu lui demandèrent de se permettre u couche un peu moins dure, afin d'épargner à son corps une rude fatigue ; mais elle ne voulut pas y consentir. Le lundi, jo de saint Laurent, martyr, elle perdit encore des forces, et poitrine faisait grand bruit. A cette vue, les tristes vierges Christ se répandirent en pleurs et gémissements. Comme c'ét la troisième heure du jour, et que, dans son affliction, la co grégation psalmodiait en silence, la sainte mère méconte demanda pourquoi elle n'entendait pas la psalmodie : les re gieuses répondirent qu'elles ne pouvaient chanter à cause leur douleur. » Le jour suivant, tandis que son corps n'av presque plus de mouvement, ses yeux, qui conservaient le vigueur, brillaient toujours comme des étoiles ; et regardant tous côtés, et ne pouvant parler, elle imposait silence de la m à celles qui pleuraient, et leur donnait de la consolation. Lo qu'une des sœurs toucha ses pieds pour voir s'ils étaient cha ou froids, elle dit : « Ce n'est pas encore l'heure. » Mais p après, à la sixième heure du jour, d'un visage serein, avec yeux brillants et comme en souriant, cette glorieuse âme bie heureuse passa au ciel, et s'associa aux chœurs innombrabl des saints. »

Ce récit détaillé des derniers moments de la sainte, cette scène naïve qu'on a pour ainsi dire sous les yeux, ne remplissent-ils pas le cœur d'une douce émotion?

Indépendamment, dit encore M. Guysot, de la satisfaction qu'elles procuraient à la moralité et à la sensibilité humaine, dont la condition, dans le monde extérieur, était si mauvaise, les légendes correspondaient encore à d'autres facultés, à d'autres besoins. On parle beaucoup aujourd'hui de l'intérêt, du mouvement qui, dans le cours de ce qu'on appelle vaguement le moyen-âge, animaient la vie des peuples. Il semble que de grandes aventures, des spectacles, des récits, vinssent sans cesse émouvoir l'imagination; que la société fût mille fois plus variée, plus amusante qu'elle ne l'est parmi nous. Il en pouvait bien être ainsi pour quelques hommes placés dans les rangs supérieurs, ou jetés dans des situations singulières; mais pour la masse de la population, la vie était au contraire prodigieusement monotone, insipide, ennuyeuse; sa destinée s'écoulait à la même place, les mêmes scènes se reproduisaient sous ses yeux; presque point de mouvement extérieur, encore moins de mouvement d'esprit; elle n'avait pas plus de plaisirs que de bonheur, et la condition de son intelligence n'était pas plus agréable que son existence matérielle. Elle ne trouvait nulle part autant que dans les Vies des saints, quelque aliment à cette activité d'imagination, à ce goût de nouveauté, d'aventures, qui exercent sur les hommes tant d'empire. C'était là que l'imagination populaire errait librement dans un monde inconnu, merveilleux, plein de mouvement et de poésie. Il nous est difficile aujourd'hui de partager tout le plaisir qu'elle y prenait, il y a douze siècles; les habitudes d'esprit ont changé, les distractions nous assiégent : mais nous pouvons du moins comprendre qu'il y avait là, pour cette littérature, une source de puissant intérêt. Dans le nombre immense d'aventures et de scènes dont elle charmait le peuple chrétien, j'en ai choisi deux qui vous donneront peut-être quelque idée du genre d'attrait qu'elle avait pour lui. La première est puisée dans la Vie de saint Seine (*S. Sequanus*), fondateur, au VI[e] siècle, de l'abbaye de Bourgogne, qui

prit son nom, et décrit les incidents qui lui en firent choisir l'emplacement.

» Lorsque Seine se vit, grâce à son louable zèle, bien instruit dans les dogmes des divines Ecritures et savant dans les règles monastiques, il chercha un endroit propre à bâtir un monastère; comme il parcourait tous les lieux voisins et communiquait son projet à tous ses amis, un de ses parents, Thiolaif, lui dit : « Puisque tu m'interroges, je t'indiquerai un certain lieu où tu pourras t'établir, si ce que tu veux faire est inspiré par l'amour de Dieu. Il y a un terrain qui, si je ne me trompe, m'appartient par droit héréditaire; mais les gens qui habitent à l'entour se repaissent, comme des bêtes féroces, de sang et de chair humaine; ce qui fait qu'il n'est pas facile de passer au milieu d'eux, si on n'a soldé une troupe de gens armés. » Le bienheureux Seine lui répondit : « Montre-moi ce lieu, afin que, si mes désirs ont été conçus par un instinct divin, toute la férocité de ces hommes se change en la douceur de la colombe. » Ayant donc pris des compagnons, ils parvinrent au lieu dont ils avaient parlé. C'était une forêt dont les arbres touchaient presque les nuages, et dont, depuis fort longtemps, la solitude n'avait pas été violée : ils se demandaient par où ils pourraient y pénétrer lorsqu'ils aperçurent un sentier tortueux et tellement étroit et rempli d'épines, qu'ils pouvaient difficilement y poser les pieds sur la même ligne, et qu'à cause de l'épaisseur des branches un pied y suivait avec peine l'autre pied. Cependant avec beaucoup de travail, et ayant leurs vêtements déchirés, ils parvinrent dans le plus profond de cette âpre forêt; alors, se courbant vers la terre, ils commencèrent à considérer d'un œil attentif ces ténébreuses profondeurs.

» Ayant passé longtemps à regarder avec attention, ils aperçurent les ouvertures très-étroites d'une caverne, obstruées par des pierres et des plantes : en outre des branches d'arbres entrelacées rendaient la caverne si sombre, que les bêtes sauvages elles-mêmes en redoutaient l'entrée; c'était la caverne des voleurs et le repaire des esprits immondes. Lorsqu'ils en approchèrent, Seine, agréable à Dieu, pliant les genoux à l'entrée, et le corps étendu sur les buissons, adressa à Dieu une prière mêlée

de larmes, en disant : « Seigneur, qui as fait le ciel et la terre, qui te rends aux vœux de celui qui t'implore, de qui dérive tout bien, et sans lequel sont inutiles tous les efforts de la faiblesse humaine, si tu m'ordonnes de me fixer dans cette solitude, fais-le moi connaître, et mène à bien les commencements que tu as déjà accordés à ma dévotion. » Quand il eut fini sa prière, il se leva, et porta vers le ciel ses mains et ses yeux mouillés de larmes. Connaissant alors que c'était sous la conduite du Sauveur qu'il s'était rendu dans cette sombre forêt, après avoir béni le lieu, il se mit aussitôt à poser les fondements d'une petite cellule là où il s'était mis à genoux pour prier. Le bruit de son arrivée parvint aux oreilles des habitants voisins, qui, s'exhortant les uns les autres, et poussés par un mouvement divin, se rendirent près de lui. Dès qu'ils l'eurent vu, de loups ils devinrent agneaux ; de telle sorte que ceux qui étaient une source de terreur furent désormais des ministres de secours : et, depuis ce temps, ce lieu, qui était un repaire de divers cruels démons et voleurs, devint une demeure d'innocents. »

Ne croyez-vous pas lire le récit des premiers essais d'établissement de quelques colons au fond des plus lointaines forêts de l'Amérique, ou de quelques pieux missionnaires au milieu des peuplades les plus sauvages?

Voici une narration d'un autre caractère, mais qui n'est pas dépourvue non plus de mouvement et d'intérêt.

Jeune encore, et avant d'entrer dans l'ordre ecclésiastique, saint Austrégisile, évêque de Bourges, au commencement du VIIe siècle, manifestait un vif désir de fuir le monde et de ne point se marier.

« L'entendant parler ainsi, ses parents commencèrent à le presser instamment de leur obéir en ce point : lui, afin de ne pas voir mécontents ceux dont il désirait la satisfaction, promit de faire ce qu'ils demandaient, si telle était la volonté de Dieu.

« Lors donc qu'il était occupé au service du roi, il commença à retourner en lui-même cette affaire, et à chercher ce qui lui conviendrait le mieux : il lui vint en esprit trois hommes de

même nation et de fortune égale ; il écrivit leurs noms sur troi tablettes , et les mit sous la couverture de l'autel , dans la ba silique de Saint-Jean, près de la ville de Châlons, et fit vœu d passer , sans dormir , trois nuits en prières. Après les troi nuits, il devait porter la main sur l'autel, prendre la tablett que le Seigneur daignerait lui faire trouver la première , et de mander en mariage la fille de l'homme dont le nom serait su la tablette. Après avoir passé une nuit sans sommeil, il s'en trouva accablé la suivante , et vers le milieu de la nuit, ne pou vant plus résister, ses jambes fléchirent et il s'endormit sur un siége. Deux vieillards se présentèrent à sa vue : l'un dit à l'au tre : « De qui Austrégisile épouse-t-il la fille?» L'autre lui ré pondit : « Ignores-tu qu'il est déjà marié ? — A qui ? — A l fille du juge Juste. » Se réveillant alors, Austrégisile s'appliqu à chercher quel était ce Juste, de quel lieu il était juge, et s'i avait une fille vierge. Comme il ne put le trouver, il se rendi suivant sa coutume au palais du roi. Il arriva dans un village où il y avait une auberge ; des voyageurs étaient rassemblés là, en tre autres un pauvre vétéran avec sa femme. Lorsque cett femme vit Austrégisile, elle lui dit : « Etranger , arrête-toi un instant, et je te dirai ce que j'ai vu dernièrement en songe à ton sujet : il me semblait entendre un grand bruit, comme ce lui de chants de psaumes, et je dis à ton hôte : — Homme, qu'est ce donc que j'entends ? quelle fête est donc célébrée par le prêtres aujourd'hui, pour qu'on fasse une procession? — Il me répondit : Notre hôte Austrégisile se marie. — Pleine de joie, je m'empressai pour aller voir la jeune fille , et considérer sa fi gure et sa tournure. Lorsque les clercs vêtus de blanc, por tant des croix et chantant des psaumes suivant la manière usi tée , furent passés , tu vins le dernier, et tout le peuple te sui vait par derrière ; moi je regardais avec curiosité, et je n voyais aucune femme, pas même la jeune fille que tu épousais; e je dis à ton hôte : Où est donc la jeune fille qu'Austrégisile épouse Il me répondit : — Ne la vois-tu pas dans ses mains? — Je regar dai , et je ne vis dans tes mains que le livre de l'Evangile. Alors le saint comprit, par sa vision et le songe de cette femme que la vocation de Dieu l'appelait à la prêtrise. »

Il n'y a point ici de miracle proprement dit; tout se borne à des songes; mais vous voyez quel mouvement d'imagination s'alliait à tous les sentiments, à tous les incidents d'une vie religieuse, et avec quelle avidité le peuple les accueillait.

Cette littérature donnait à la nature morale, sensible et poétique de l'homme, un aliment, une satisfaction qu'il ne trouvait point ailleurs; elle élevait et agitait son âme; elle animait sa vie.

La vérité des sentiments et la naïveté du ton ne lui manquaient point; elle est dénuée d'affectation et de pédanterie. La narration y est non seulement intéressante, mais souvent conçue sous une forme dramatique. Dans les contes orientaux, où le charme de la narration est grand, la forme dramatique est rare; on y rencontre peu de conversations, de dialogues, de mise en scène proprement dite. Il y en a beaucoup plus dans les légendes: le dialogue y est naturel et marche quelquefois avec naturel et vivacité. (*Histoire de la civilisation en France.*)

LÉGENDES DE LA SAINTE VIERGE.

Les légendes de la sainte Vierge, très-nombreuses au moyen-âge, respirent un agréable parfum de piété et de poésie. Nous en citerons plusieurs de celles que M. Collin de Plancy s'est plu à recueillir. L'une des plus gracieuses et des plus touchantes est la légende de sœur Béatrix, racontée pour la première fois, au commencement du treizième siècle, par Césaire d'Heisterbach, moine de Citeaux.

LÉGENDE DE SOEUR BÉATRIX.

Dans un monastère que le bon religieux ne croit pas devoir nommer, il y avait au douzième siècle, dit-il, une fille nommée Béatrix. Elle y était venue petite enfant. Avec une âme pleine de candeur et de pureté, ses jeunes années s'écoulaient là si heureuses et si douces, qu'elle n'aurait su imaginer un sort meilleur. Le jour où elle prononça ses vœux fut pour elle un jour de bonheur. Nulle parure ne lui eût semblé si chère que

son habit de religieuse. Dans son ardente piété pour la Vierge Marie, elle avait voulu se consacrer spécialement à son service. Elle était par ses vertus l'honneur et la bénédiction de son couvent.

A dix-huit ans, sœur Béatrix joignait à la droiture d'un cœur innocent une conscience exempte de tout nuage, un esprit assis dans la sérénité; — et, à côté de ces avantages réels, un don trop souvent funeste, — c'est-à-dire une beauté si remarquable et si parfaite, qu'elle en était éblouissante. Elle ne faisait toutefois nul cas de cette beauté, et peut-être même ignorait-elle qu'elle possédât si éminemment ce qui eût rendu vaine une fille du monde. Elle vivait de la vie des âmes saintes, ne songeant qu'à marcher sur les pas du modèle des vierges, et à suivre, sans jamais s'en distraire, les voies bénies du salut. Elle trouvait un très-grand charme à la prière, qui ménage aux pauvres exilés d'ici-bas de si ravissantes communications avec les hôtes du ciel; elle courait pleine d'allégresse aux saints offices où Dieu, dans ses splendeurs et dans sa bonté, est présent à l'âme fidèle. Elle écoutait avidement les pieuses lectures, aliment intellectuel qui relève et soutient nos forces dans le pèlerinage de la vie. Elle mettait ses plus vives joies à parer, dans sa chapelle, l'autel gracieux de la reine des anges, à broder les fraîches étoffes qui ornaient son image révérée, à renouveler tous les jours devant elle les fleurs qui lui plaisent, à lui tresser des couronnes et des guirlandes; à imiter, dans la saison d'hiver, les bouquets et les roses que la nature ne donne plus, et que la jeune sœur savait merveilleusement reproduire au moyen de légers tissus. Tout le monastère admirait Béatrix; et les sœurs, en la voyant si heureuse, disaient que certainement la sainte Vierge aimait cette jeune fille. On la nomma sacristine, et on combla sa candide ambition en confiant à sa garde les clefs des armoires et des coffres où se conservaient les ornements, les pierreries, les joyaux et les parures consacrées à Notre-Dame.

La vie de sœur Béatrix coulait ainsi doucement devant Dieu toujours remplie par les heureuses fonctions qui lui convenaient si bien et qu'elles remplisssaient avec une merveilleuse exacti-

titude, lorsqu'il vint là, pour le service de la chapelle, un nouveau clerc qui était jeune, et par malheur plus pénétré de l'esprit du monde que de l'esprit des enfants de Dieu. Les bonnes religieuses ne soupçonnant pas ce qu'il y avait dans le cœur de cet homme, se seraient reproché comme un grief d'entourer de défiances un clerc attaché au service de l'Eglise. Hélas! ce faux frère abandonnait son âme aux suggestions de Satan. Oubliant les vœux sacrés de Béatrix, et frappé de sa grande beauté, il en fut ému; il ne combattit point à sa naissance une tentation aussi dangereuse. Au lieu de fuir le piége, il s'y affectionna; il ferma l'oreille à la voix de ses anges gardiens; et tombant aussitôt dans le crime, il se résolut à y entraîner la pauvre fille.

Saisissant donc la première occasion qu'il put trouver de la rencontrer seule, il lui témoigna, d'un ton de compassion hypocrite, son étonnement de la voir dans un cloître. Comment, à ce début, l'infortunée ne devina-t-elle pas un ennemi déguisé? Les fumées de l'orgueuil étourdissent-elles si vite? Il lui peignit le monde, qu'elle ne soupçonnait pas, et qu'il pouvait ainsi revêtir à son gré des couleurs les plus séduisantes.

— On vous assure que le monde est mauvais, disait-il avec l'accent perfide d'un intérêt bienveillant; on vous le fait tel pour vous maintenir dans l'amour de vos chaînes, car vous êtes enchaînée.

Il employa toutes les ressources de son esprit à ébranler une foi simple et droite. Il ne négligea ni les mensonges fardés, ni les exagérations, ni les impiétés détournées, ni les dissimulations grossières, usant de tout avec ruse; et il porta un grand trouble dans le cœur de Béatrix. Oh! malheur à celle qui laisse entrer d'un pas dans son cœur les premières insinuations de l'ennemi! Malheur à l'âme qui cesse un instant de veiller, qui ne sait pas éviter la lutte et connaître le néant de ses propres forces! Béatrix, qui priait si bien, ne pria plus qu'avec peine. Sa sérénité habituelle avait fait place à quelque chose de vague, de triste et d'inquiet qui s'était emparé d'elle et grandissait d'heure en heure. Elle rêvait une liberté vaine, et se trouvait chargée, en effet, de ces liens qui venaient de

prendre consistance dans son imagination. Elle gémissait et souffrait. Si c'étaient là les avant-coureurs des plaisirs que vous promettait l'abandon de Dieu, quel était donc votre espoir, pauvre insensée?

Le jeune clerc sut se ménager d'autres conférences; et voyant bien qu'il avait jeté le trouble dans l'âme de Béatrix, mais qu'une vertu si pure ne se déracinait pas aussi vite qu'il l'eût voulu, il employa mille stratagèmes. Celui qui fit le plus d'effet sur elle, simple et crédule enfant, ce fut l'emploi d'une superstition très-répandue en Allemagne. On croit, dans les campagnes de la vieille Germanie, que les jeunes filles peuvent savoir leur avenir, la nuit de la Saint-Jean. Il y a pour cela divers procédés. Le plus usité consiste à lancer aux branches d'un arbre une couronne tressée de neuf sortes de fleurs. Autant de fois que la couronne retombe avant de s'attacher à une branche, autant d'années la jeune fille qui éprouve ce sort doit rester sans mari. Le clerc fit comprendre à Béatrix qu'elle pouvait savoir de la sorte si sa destinée était le mariage et le monde, ou la vie religieuse et le cloître.

Cet enseignement se donnait la veille même de la Saint-Jean. Béatrix agitée se leva au milieu de la nuit, fit sa couronne de neuf fleurs, et la lança aux branches d'un vieux pommier, où du premier coup elle s'accrocha.

La faible enfant fut décidée, et promit à son séducteur de s'échaper la nuit suivante.
la regarder.

Mais avant de sortir du monastère, pendant que toutes les bonnes sœurs étaient retirées dans leurs petites cellules, Béatrix voulut prier encore une fois devant l'image de la sainte Vierge, que, dans le désordre de ses esprits abusés, elle n'avait pas cessé d'aimer tendrement. Elle entra dans la chapelle. Pendant tant de belles années, cettechapelle avait été son paradis; elle allait la fuir. Elle s'approcha de l'autel, se mit à genoux devant la pieuse image et pleura, n'osant presque plus

— O Vierge très-sainte, dit-elle enfin, — et son cœur était bouleversé, — ô Vierge très-bonne, ma mère chérie, mon appui jusqu'à ce jour, je vais donc me séparer de vous. Pour-

tant, je vous étais fidèle et je croyais que je le serais toujours; pourtant je vous aime, mère compatissante. Mais, vous le voyez, je me sens entraînée, et déjà je ne suis plus digne de vous servir. Prenez-moi en pitié.

Ayant achevé cette vague prière, elle se leva brusquement, comme si elle eût craint d'être retenue ; et, les yeux baissés, elle déposa en tremblant ses clefs aux pieds de l'image.

— Voilà les clefs qu'on m'avait confiées, ajouta-t-elle tout bas, et que je n'ose remettre, ô Vierge sainte, qu'à vous seule.......

En ce moment, une petite fleur tomba de la main de Notre-Dame ; elle la recueillit avidement, résolue de ne s'en séparer jamais ; et quoique en même temps elle sentit qu'elle se perdait, elle sortit.

Le clerc l'attendait à quelques pas avec deux chevaux. Il l'emmena dans le monde.

Au bout d'un mois, cet homme disparut. Béatrix, seule au milieu de ce qu'on appelle le monde, n'avait pour compagnie que l'opprobre, le remords et le dénûment. Les chemins qui s'ouvraient devant ses pas n'étaient semés que de vice et de honte. Elle y était entrée; elle y marcha.

Quinze années d'une vie déplorable flétrirent et souillèrent tristement cette âme malheureuse.

Lorsque ces quinze années allaient bientôt être accomplies, Béatrix tomba gravement malade. Celle qu'elle n'avait pourtant pas oubliée, et que, dans son infidélité, elle aimait encore, celle dont elle avait toujours conservé la petite fleur bénie, celle qui ne repousse jamais, lui revint alors si vivement à la mémoire, que son cœur se gonfla de sanglots. Voyant bien qu'elle allait mourir, et sachant que Marie était son seul recours, elle la pria ardemment, en détestant sa chute et les longs égarements de sa vie, de lui obtenir une grâce, une seule, mais bien grande cependant, la grâce d'aller encore une fois s'agenouiller devant son image, de baiser encore une fois le pavé de sa petite église, dans le monastère où elle avait été si heureuse; d'y aller en mendiante, et d'expier là ses criminels désordres par une confession publique.

Les forces lui revinrent dès lors. Fidèle à son repentir, elle

donna aux pauvres tout ce qu'elle possédait, se couvri
vêtement le plus humble, et partit pour son monastère. —
monastère! — Elle n'osait plus même dans sa pensée l'ap
ainsi. Il lui fallut faire à pied plus de cent lieues. Elle le
sans gémir, souffrit ses peines en bénissant Marie, ne
chant ni pitié, ni consolations, et plus heureuse déjà que
le monde, où les avanies et les douleurs sont déshéritées de
allégement.

Elle arriva dans le pays qui l'avait vue calme et pure.

Comme elle approchait du monastère, elle entendit le t
ment d'une petite cloche; elle reconnut cette voix amie : c
la cloche qui appelait les sœurs à l'église. Son cœur tres
longuement, et deux ruisseaux de larmes jaillirent de ses y

Elle tomba à genoux dès qu'elle aperçut de loin l'humb
paisible clocher à l'ombre duquel reposait la chère imag
Notre-Dame. Elle remercia de toutes les forces de son
cette Vierge si constamment bonne, qui, malgré son avil
ment profond, avait accueilli sa prière; et d'un pas trem
elle s'avança vers le couvent, où elle savait bien, tant
était changée, que personne ne pourrait la reconnaître.
les souvenirs si actuels de ses jeunes années, le contra
pénible du présent et du passé, les mouvements d'un déch
regret l'agitaient, l'ébranlaient, et la forçaient de s'ar
très-souvent pour reprendre un peu de force.

Enfin, la porte du monastère se rapprochait; elle la
C'était là qu'elle avait vécu en paix. Elle venait d'entendre
ner l'heure où les religieuses se rendaient au réfectoire
le dîner. Toute cette vie de mansuétude et de calme qu
mène au couvent s'était réveillée dans son âme; et ses so
nirs rafraîchis lui semblaient dater de la veille. Il lui sem
qu'elle n'avait pas quitté son doux asile; que ses quinze
n'étaient qu'un rêve hideux. Il lui fallut rentrer dans la ré
Elle se trouvait parmi des mendiants qui attendaient, so
modeste portique, que les bonnes sœurs vinssent faire
eux, selon la coutume, le partage de leur frugal repas. I
à la troupe des pauvres, elle se sentit contente d'être, e
pécheresse, avec les amis de Dieu. Et quand les religi

vinrent apporter les parts à toutes ces mains empressées, elle reçut la sienne d'une pieuse sœur en qui elle revoyait une compagne des anciens jours.

— Qu'avez-vous donc à trembler ainsi, mon enfant? lui dit la religieuse

— Oh! c'est que je viens de loin et que j'ai peut-être un peu souffert, répondit la mendiante.

Puis, s'étant affermie, elle osa reprendre la parole :

— Ma sœur, dit-elle, c'est bien dans ce couvent que demeurait — autrefois — une pauvre fille — qu'on appelait — sœur Béatrix ?

La religieuse la regarda, comme si la question eût eu quelque chose d'insolite. Après un moment de silence, elle lui demanda :

— Est-ce que vous connaissez sœur Béatrix?

— Autrefois, ma sœur, lorsqu'elle était si heureuse de parer la sainte Vierge.....

— Ne rougissez pas ainsi, mon enfant. Si vous avez connu autrefois sœur Béatrix, c'est pour vous un grand bonheur.

— Oui, n'est-ce pas? car depuis quinze ans....

— Eh bien! depuis quinze ans?...

La mendiante se troubla, passa la main sur son front et reprit :

— Sait-on, depuis ces quinze ans, ce que sœur Béatrix est devenue?

— Mais personne ne l'ignore, dit la religieuse étonnée. Vous arrivez de loin en effet, pauvre femme.

La pénitente baissa la tête, comprenant qu'on savait toute sa vie; et elle ne disait plus rien, quand la bonne sœur, avant de se retirer, revint à elle :

— Puisque vous avez connu sœur Béatrix, lui dit-elle, entrez dans la chapelle, vous pourrez la revoir un moment.

— Je reverrais sœur Béatrix! dit la mendiante confondue. Et alors s'imaginant qu'on lui parlait d'une autre sœur de même nom · — Mais ce n'est plus, reprit-elle, sœur Béatrix d'autrefois?

— La même, notre chère sœur Béatrix, qui fait depuis trente

ans la joie et la gloire de notre maison ; la même qui a été élevée dans ce cloître, qui, depuis dix-sept ans, est sœur sacristine ; le modèle des religieuses, la grande amie de la sainte Vierge.

— Entrez, et recommandez-vous à ses prières, elles sont puissantes. —

La pauvre pécheresse, ne sachant pas si elle était éveillée, s'avança vers l'église, se prosterna sur les marches et entra à genoux, se dirigeant vers la chapelle de la sainte Vierge, où l'attendait une plus surprenante merveille. Elle vit, avec un sentiment inexprimable, sa propre figure debout devant l'autel. Cette figure vint à elle ; c'était sa propre figure et toute sa ressemblance, — non telle qu'elle languissait alors, ridée, flétrie, accablée, dégradée, — mais telle à peu près qu'elle paraissait quinze ans auparavant, radieuse, angélique, pure, et loin de prévoir sa triste chute.....

L'apparition, s'approchant d'elle, avec un regard plein de bonté, — lui présentait les clefs, les mêmes clefs qu'elle avait remises quinze ans auparavant, au milieu d'une nuit fatale, devant l'image de Marie ; et elle lui dit :

— Voici vos clefs, que vous m'aviez rendues, ma fille. Afin que personne ne sût votre faute, pendant les quinze années que vous avez passées loin de moi, j'ai tenu fidèlement votre place. Mais votre cœur m'est revenu tout entier, et je sais qu'à présent vous ne me quitterez plus. Allez donc à votre cellule, et reprenez le saint habit de mes filles. —

Après ces paroles de mère et d'une mère incomparable, que prononçait une voix plus douce que les symphonies des anges, l'apparition s'éleva lentement sur l'autel, s'enveloppa d'une nuée de lumière, et disparut dans le petit tabernacle où reposait l'image de la sainte Vierge.

C'était elle. —

La mendiante, noyée d'heureuses larmes, oppressée, mais comblée de joie et poussée par un mouvement qui l'entraînait, monta aussitôt à sa cellule, sentant qu'elle avait repris toute sa force et toute sa jeune santé. Sa cellule si calme, elle la retrouva exactement comme elle l'avait laissée le jour de sa

départ. Son saint habit de religieuse, qu'elle avait abandonné ce même jour à jamais maudit, était à la place où elle l'avait mis. Elle avait compris qu'elle devait s'en revêtir, et qu'avant de parler elle devait consulter son confesseur. Elle rentra dans l'église, s'agenouilla, reconnaissante et transportée, devant la sainte image, plus souriante que jamais ce jour-là, car il y avait fête dans le ciel; et voyant venir le bon vieillard qui autrefois dirigeait sa conscience, elle lui demanda de l'entendre au confessionnal.

Le vieux moine, depuis quinze ans, n'avait trouvé dans celle qu'il prenait pour sœur Béatrix, qu'une pureté surhumaine. Il tomba dans une grande admiration, au récit qui lui fut fait de la chute lamentable, de la vie perdue et du retour prodigieux de la vraie Béatrix. Mais il jugea que cette fuite, dont la sainte Vierge elle-même avait voulu cacher le scandale, ne devait pas être publiée tant que vivrait la brebis retrouvée, et qu'il n'était pas temps encore de faire connaître la merveille opérée en sa faveur. Aucune des sœurs ne put donc remarquer le retour de celle dont personne n'avait soupçonné la fuite.

Par une persévérante et austère pénitence, d'autant plus méritoire qu'elle était cachée, Béatrix retrouva son innocence devant Dieu. Elle vécut de longues années encore, et ce ne fut qu'après sa mort toute sainte, que le grand acte de bonté de la Mère des miséricordes, ce fait inouï qu'on vient de lire, fut révélé dans ses détails, par un écrit authentique que l'humble pénitente avait laissé à son pieux confesseur.

LES TROIS CHEVALIERS DE SAINT JEAN.

Foulques d'Anjou, le quatrième roi chrétien de Jérusalem, tenait d'une main peu assurée le sceptre pesant de Godefroy de Bouillon. Cependant il avait fortifié Bersabée, cette vieille limite de son royaume, et il venait d'en confier la garde aux plus braves des soldats de la croix, à ces hommes dévoués qu'une pensée de charité avait fait les hospitaliers de la ville sainte, et qui étaient devenus en 1104 — des moines armés, — pour la défense du saint Sépulcre et de ses pieux pèlerins. — Religieux

[illegible] militaires, ils portaient la croix à la garde de leur épée ; ils cachaient le cilice sous la cuirasse ; et leurs grandes figures sont profondément sculptées dans nos chroniques. On les appelait les chevaliers de saint Jean de Jérusalem.

A quatre lieues de Bersabée se dressait la première place forte des Musulmans, Ascalon, cité des Philistins, occupée alors par une armée nombreuse, avec laquelle il fallait subir tous les jours des escarmouches sanglantes, des combats périlleux, des surprises et des ambuscades.

En l'année 1131, époque où s'ouvrirent les faits dont nous entreprenons le récit, on remarquait surtout, parmi les croisés qui protégeaient Barsabée, trois chevaliers de grand renom, trois frères de la maison d'Eppe, qui avaient ensemble, à l'appel du saint siége, quitté leurs riants manoirs à deux lieues de Laon, pour venir en aide aux chrétiens de l'Orient, et qui s'étaient illustrés par de hauts faits d'armes. Leur courage éprouvé, leur foi ferme, leur ardeur et leur bonne mine attiraient fréquemment sur eux ces distinctions que recherchent les hommes de cœur, le poste le plus chaud dans une bataille, la faveur d'une mission redoutable, l'honneur de commander une sortie pleine de dangers.

Un jour, les sentinelles avancées de la garnison chrétienne semèrent tout-à-coup l'alarme dans Barsabée. De nombreux bataillons en armes venaient de sortir d'Ascalon et s'avançaient à la hâte. Les trois chevaliers eurent ordre de marcher avec leurs bannières à la rencontre de l'ennemi, de l'arrêter, de lui livrer bataille et de l'empêcher de former un siége. C'était ce que redoutaient le plus les croisés, dans un pays où ils n'étaient encore pour ainsi dire que des pèlerins campés. La rencontre fut prompte, l'attaque, de la part des Orientaux, fut ardente, selon leur usage, quand ils sont en nombre. Mais comme toujours, ceux que l'Asie appelait les Francs montrèrent qu'ils ne s'ébranlaient pas devant les cimeterres, et qu'ils n'avaient encore appris ni à tourner le dos, ni à reculer. Après qu'ils eurent, comme des rocs, fait rebrousser sur lui-même le torrent des Sarrasins bondissants, ils se ruèrent sur leurs bandes en désordre, ils en firent un grand carnage, et, sans se

désunir, d'attaqués qu'ils étaient, devenus assaillants, ils poursuivirent avec vigueur les guerriers d'Ascalon. Avec ces hommes que l'islamisme contient dans l'état sauvage, la guerre (nous le voyons encore aujourd'hui) n'a d'autre tactique que la perfidie et la ruse. Les enfants de la croix, emportés par leur courage, traversaient un ravin qui cachait une embûche; un corps frais de Sarrazins les prit par derrière. La force humaine est bornée, malgré l'étendue des cœurs vaillants. A la suite d'une lutte inégale, les trois chevaliers, restés seuls debout sur les corps massacrés de leurs compagnons, exténués d'efforts et de blessures, ne sortirent de l'exaltation qui les avait soutenus les derniers, que pour reconnaître qu'ils étaient prisonniers, désarmés, liés avec des cordes qu'on avait jetées autour d'eux et qui avaient arrêté leurs mouvements. Ils furent conduits à Ascalon, non pas en triomphe : car les infidèles, furieux d'avoir acheté si cher leur capture, les accablaient de mauvais traitements; et leurs têtes seules fussent entrées dans la place, si l'un des chefs sarrasins n'eût calculé que de si vaillants seigneurs paieraient certainement une grande rançon.

Mais personne n'étant resté du petit bataillon chrétien pour porter à Bersabée des nouvelles de la bataille, on crut que les chevaliers d'Eppe étaient morts, et nul ne s'occupa de les racheter.

Les escarmouches se renouvelant tous les jours, on songea que les prisonniers n'étaient pas en lieu sûr à Ascalon. Un officier qui allait au Caire, d'où l'on attendait un renfort, crut qu'il ferait sa cour au Soudan s'il les lui offrait. Admirant leur bonne mine, leur taille imposante, leur force peu commune et surtout le récit de leurs courageux faits d'armes, le Soudan fut flatté en effet de recevoir les trois héros. Il leur fit un accueil affable, et son drogman leur annonça immédiatement qu'il dépendrait d'eux de ne pas regretter ce qu'ils avaient perdu.

Les chevaliers comprirent. Ils ne répondirent ce premier jour que par un salut silencieux.

On leur donna une semaine de repos, pendant lequel temps

ils ne furent que surveillés. Après quoi, le prince s'expliquant sans détour, leur déclara qu'il était porté à les admettre parmi ses chefs favoris; que s'ils voulaient renoncer à la foi chrétienne pour embrasser le mahométisme, il leur donnerait dans ses armées les premiers commandements. Là, commençait une guerre plus redoutable pour de simples guerriers que celle qui se fait avec la lance, la hache d'armes et l'épée à deux mains; une guerre de l'intelligence désarmée contre la force brutale toute-puissante. Les chevaliers reculèrent en se signant tous les trois. Ils n'étaient ni théologiens, ni disputeurs; mais ils avaient la foi solide, et l'honneur coulait dans leurs veines. Ils répondirent que, comme chrétiens et comme chevaliers, leurs cœurs aussi bien que leurs bras étaient à Jésus-Christ, que vainqueurs ou vaincus, triomphants ou martyrs, ils espéraient ne forfaire jamais à Dieu et à l'honneur.

Cette réponse étonna le Soudan, qui ordonna d'emmener les chevaliers, contre lesquels il se promettait de dresser des batteries plus réglées. Durant plusieurs jours il renouvela ses offres, ses promesses, ses instances. Il ne s'arrêta que lorsqu'il vit les trois frères inébranlables.

Il les fit alors enfermer plus étroitement et les mit aux prises avec les plus habiles docteurs qu'il y eût au Caire. Les docteurs consumèrent leur éloquence et leur dialectique matérielle à préconiser une religion de sensualisme et de mort, ils échouèrent contre la droiture des chevaliers. Plus furieux que le Soudan, car ils étaient humiliés dans leur orgueil, les docteurs prétendirent qu'on abattrait ces cœurs de fer par des rigueurs. Ils obtinrent aisément pour les trois frères une prison plus dure, une nourriture plus grossière, des chaînes plus pesantes; et de jour en jour la triste captivité des chevaliers de Saint-Jean devint plus affreuse. A peine nourris de quelques poignées d'orge, enchaînés dans un cachot, lâchement outragés, ils endurèrent un lent martyre qui dura plus de deux ans. Ces longues souffrances de toutes heures demandent un autre courage qu'un supplice violent, mais subit, devant lequel on aperçoit dans une mort prompte la joie de la délivrance; et les forces humaines ne les supporteraient pas, si elles n'étaient soutenues des con-

solations immenses que Dieu répand dans les cœurs qui sont à lui. Ces consolations, que le monde ne peut comprendre et au prix desquelles ses plaisirs sont bien frêles, Dieu les prodiguait aux chevaliers. Lorsqu'on les croyait abattus, brisés, domptés, ils chantaient dans leur prison obscure. Si on les menait au Soudan, ils lui portaient un front plein de sérénité, un cœur libre et joyeux, un regard pur et calme.

Le Sarrasin se perdait dans cette énigme; la merveilleuse persévérance de ces enfants du Christ lui semblait un héroïsme inconnu; et à mesure que les chevaliers lui résistaient, il s'obstinait davantage à gagner à lui des cœurs si fidèles. Il ne savait pas que, contre lui et ses efforts, contre Satan et ses piéges, s'élevait la prière, si puissante quand la foi est son armure. Les chevaliers priaient; ils ne demandaient à Dieu que ce qu'il accorde toujours, la grâce de rester ses enfants. Ils le demandaient par ce nom qui fait trembler l'enfer. Ils imploraient l'intercession de notre Mère commune, qui n'a jamais abandonné personne. Protégés de Notre-Dame, croisés de Jésus-Christ, captifs pour sa cause, vivant sous le regard de Dieu, ils souffraient avec patience quand le Soudan tenta sa dernière lutte.

Il avait une fille, qui s'appelait Ismérie. Elle était jeune, grandement belle, et on la citait comme une merveille d'esprit et de science. Plusieurs fois avec elle il s'était entretenu des chevaliers; ils s'était plaint de leur résistance. — Mon père, lui disait la princesse, vos docteurs sont sans doute des mal habiles; ils s'expliquent mal avec leurs interprètes. Je crois que, si vous le vouliez, je les persuaderais davantage. — C'est que la belle Ismérie, admirant les prisonniers sans les connaître, désirait voir des hommes d'un tel caractère.

— Eh bien! ma fille, dit un soir le Soudan, vous parlerez demain aux chevaliers; je vous les livre. Vous irez à leur prison. Vous tenterez ce que les docteurs n'ont pu obtenir. Plus sensée peut-être que les savants ou plus heureuse, si votre esprit et vos grâces les amènent sous l'étendard du prophète, ce sera une conquête illustre. Et je ne m'effraie point de la chance qui peut survenir que l'un d'eux s'éprenne de vous; ce serait un appui pour moi d'avoir un tel gendre.

ils ne furent que surveillés. Ap[illegible]ntourée de son éclat, pé-
sans détour, leur déclara [illegible]. Elle savait un peu de la
ses chefs favoris; [illegible] européenne lui avait apprise.
tienne pour embr[illegible]ncer la mission de son père, elle
ses armées le[illegible] l'ardent désir qu'elle avait de connaître
une guerre p[illegible] et de les sauver, s'il se pouvait; — car,
qui se fai[illegible] rachetait pas et qu'ils demeuraient dans leur
mains; [illegible]dait leur mort....
brutal[illegible] que les émissaires chargés par eux d'annoncer
tous [illegible] en France n'avaient pu sans doute remplir ce
il[illegible] message; que leur famille à coup sûr ne les croyait plus vivants,
et qu'ils n'avaient moyen de payer leur rançon que si l'on consentait à renvoyer l'un d'eux en Europe.

Ce n'était pas ce que voulait le Soudan.

Ils ajoutèrent que, quant au malheur de renier leur foi, ils comptaient bien que la bonté de Dieu ne le permettrait pas. Ils remercièrent ensuite la princesse de la pitié qu'elle leur témoignait, et du plaisir qu'ils éprouvaient de l'entendre parler leur idiôme.

Ismérie, touchée de compassion pour de si nobles hommes, entreprit alors avec bonne foi de les amener, comme voie de salut pour eux, à la religion de son père, et de dissiper les préventions qu'ils avaient contre l'islamisme, dont elle exposa les enseignements. Elle parlait avec une candeur si naïve, que les chevaliers à leur tour prirent intérêt à cette pauvre jeune fille, élevée dans de fatales erreurs. Après lui avoir demandé si personne de sa suite n'entendait la langue des Francs, rassurés par sa réponse, ils lui dirent que, si elle le permettait, ils lui développeraient à leur tour leur foi et leurs espérances.

Non-seulement la princesse y consentit, mais sans prévoir les suites de ce qu'elle éprouvait, elle manifesta une vive curiosité de connaître réellement le Christianisme et d'entendre sur ce sujet des bouches sincères. Un tel désir sans doute était déjà une première grâce. L'aîné des chevaliers raconta alors ce que l'Eglise lui avait appris de la création de l'homme, de sa chute funeste et des conséquences qu'elle eut, du Rédempteur promis, du Sauveur fait homme, de sa passion et de sa mort,

de la réconciliation de Dieu avec l'humanité, de la réhabilitation de la femme par la bienheureuse intervention de Marie ns le plus généreux de nos mystères. Il expliqua la Trinité auste qui n'est qu'un seul Dieu, la providence du Père, l'amour sans mesure du Fils, les lumières de l'Esprit consolateur. Il parla des récompenses éternelles. La lucidité et la précision de ses paroles étonnèrent ses frères, qui n'étaient comme lui ni clercs, ni prédicateurs. Ils ne songeaient pas, dans leur humilité, qu'il est écrit : « Quand vous rendrez témoignage de moi, ne préméditez pas ce que vous aurez à dire. Je vous donnerai des paroles et une sagesse à laquelle vos adversaires ne résisteront point. »

La princesse fut émue, et dans le trouble qui agitait son esprit et son cœur, elle promit aux chevaliers de revenir le lendemain. Elle charma son père, en lui annonçant qu'elle espérait un résultat de ses conférences, mais qu'elle devait les suivre. Et dans la nuit, un songe qu'elle eut, où elle crut voir la sainte Vierge inclinée sur elle, acheva de gagner son cœur à la foi chrétienne. Les entretiens du second jour ne roulèrent que sur Marie, la Mère des grâces. Les chevaliers se répandirent en si douces louanges et contèrent de si consolantes merveilles, que la princesse, envieuse d'honorer la Mère de Dieu, d'un culte pareil à celui des chrétiens, les pria de lui faire une image de Notre-Dame. Les trois frères n'étaient pas plus artistes que docteurs. Cependant, pour ne se refuser à rien de ce qui pouvait entrer dans les desseins de Dieu, ils promirent d'essayer la pieuse image, si on leur donnait du bois et des outils.

Au bout d'une heure ils avaient tout ce qu'il fallait. L'un d'eux, ayant récité l'*Ave Maria*, se mit à l'œuvre et dégrossit le bois de son mieux. Ses frères l'aidaient avec zèle. Tous les trois priaient Dieu de guider leurs mains et Marie de bénir leurs efforts.

Ils travaillèrent plusieurs jours, uniquement préoccupés, dans leurs veilles et dans leurs rêves, de leur pieuse entreprise. Un matin, quel fut leur ravissement, lorsqu'à leur réveil ils virent devant eux la statue qu'ils n'avaient qu'ébauchée, terminée entièrement et radieuse d'élégance et de beauté !

Cette ravissante image, qui leur semblait lumineuse, leur était-elle envoyée d'en haut? Ou bien, les mains des anges l'avaient-elles terminée?

Les bons chevaliers attendaient impatiemment la princesse.

A l'aspect da la Mère de Dieu, elle tomba à genoux dans un grand ravissement, et d'autant plus étonnée que l'effigie qui était devant elle ressemblait complétement à l'apparition céleste qui l'avait favorisée dans son sommeil. Elle baisa tendrement les pieds de la sainte image. Les captifs la nommèrent *Notre-Dame-de-Liesse*, à cause de la joie et du bonheur qu'elle apportait dans leur prison.

Pendant la nuit qui suivit une journée si heureuse, la princesse eut une seconde vision. Il lui sembla que la sainte Vierge lui apparaissait de nouveau, sous la même forme. Etait-ce là un miracle? était-ce l'effet des entretiens où les chevaliers avaient sans doute dépeint la reine des anges? Le lecteur est libre d'aviser. Ismérie crut entendre que Marie l'engageait à délivrer les chevaliers, à passer en France avec eux, lui offrant son appui et lui promettant qu'à la suite d'une vie chaste et sainte elle recevrait dans le ciel une couronne de gloire impérissable et d'éternel bonheur. Elle n'hésita plus. Dès que le jour parut, elle courut à la prison des chrétiens; elle leur proposa de rompre leurs chaînes et de tout entreprendre pour leur évasion s'ils promettaient de l'emmener avec eux dans un pays où elle pût embrasser leur foi. Elle leur avoua qu'elle tentait cette démarche, sur l'ordre qu'elle avait reçu de Notre-Dame. Les seigneurs d'Eppe, muets de joie et d'admiration, se jetèrent à genoux, rendant grâces à Dieu et à la sainte Vierge, jurant à la princesse de la conduire en France au péril de leur vie et de mourir plutôt que de l'abandonner.

Le départ fut résolu pour la nuit prochaine.

Dès qu'elle eut fait retirer ses filles, Ismérie, se chargeant de ses pierreries les plus précieuses, se rendit sans obstacle à la prison des chevaliers. Elle y trouva les gardes endormis, ouvrit les portes, fit tomber les chaînes; et sous l'escorte des trois frères, qui emportaient l'image sainte, Notre-Dame-de-Liesse, leur plus cher trésor et leur plus sûr espoir, elle gagna les por-

tes de la ville, qui aussi, par un miracle ou par un hasard singulier, se trouvèrent ouvertes. Arrivée au bord du Nil, la petite troupe ne put se refuser à reconnaître que Marie évidemment les conduisait. A travers le peu de clarté que donnaient les étoiles, les chevaliers aperçurent une barque qui venait à eux, dirigée par un seul rameur. Il leur offrit de les passer à l'autre rive; et quand le fleuve fut traversé, Ismérie et ses compagnons se retournant ne virent plus ni le rameur, ni la barque, et ne purent remercier que leur divine protectrice.

Ici peut-être nous devons sacrifier aux scrupules de notre époque, en faisant halte devant un miracle plus extraordinaire encore. Mais si le récit n'en est pas exact, comment en expliquer les monuments nombreux? L'histoire du fait que nous allons aborder a été écrite avec la pierre et le marbre: tout un siècle l'a accueillie; de longues suites de générations l'ont saluée (1). Cependant, nous le répétons encore, le doute est libre ici, et la prudence humaine, si elle se croit douée de suffisantes lumières, peut nier, dans de telles choses où la foi qui oblige n'est pas en question. C'est le chemin le plus court et celui qui va le mieux à nos esprits inquiets. Nous poursuivrons donc, à la merci du lecteur.

La princesse et les trois chevaliers marchèrent jusqu'au jour. Alors la fatigue, la crainte d'une poursuite, la peur de quelque

(1) Indépendamment de l'église de Notre-Dame-de-Liesse, bâtie immédiatement après le fait dont on lit ici les détails, il y a d'autres témoignages, dans l'unanimité des traditions du temps et dans l'accord des anciens historiens. Bandini, Bosio, Curione, Boisrat, Baudoin, dans leurs annales des chevaliers de Saint-Jean, rapportent tous le miracle qui a été l'occasion de l'église de Liesse. Cette histoire est aussi dans le martyrologe des chevaliers de Malte. Elle était peinte en neuf tableaux dans une des salles du palais de Malte, représentée sur de vieilles chapes de l'église, reproduite sur d'antiques vitraux, sculptée et figurée en couleurs dans l'abbaye de Saint-Vincent de Laon. Une foule d'écrivains des siècles passés l'ont admise comme incontestée: Spinelli, Charles du Saussaye, Angelin Leriche, Antoine des Lions, Georges Colvener, Laurent dans son *Histoire de Laon*, Poiré, Courcier, Jean de Lancy, Simon Calvarin avec quelques erreurs, René de Cerisiers et cinquante autres ont écrit cette histoire. Nau et Morison, dans leurs *Voyages en Terre-Sainte*, assurent que cette tradition s'est conservée à Ascalon jusqu'à leur temps (le dix-septième siècle). On peut citer encore une bulle de Clément VII, du 28 mai 1384, deux autres de 1389 et de 1391, plusieurs actes et titres du même siècle, les tombes des chevaliers d'Eppe, leurs épitaphes et diverses inscriptions anciennes. Le chanoine Villette, qui nous fournit ces détails, a publié lui-même une histoire de la miraculeuse image de Notre-Dame-de-Liesse, in-8°, Laon, 1755, honorée de nombreuses approbations, parmi lesquelles on remarquera celle de Mgr. Louis de Clermont, évêque de Laon, qui s'exprime ainsi: « Nous avons lu ce manuscrit avec attention. Non-seulement nous n'y avons rien trouvé qui soit contraire à la foi, mais nous déclarons que l'histoire qui y est rapportée est conforme à la tradition dont nos prédécesseurs ont permis le cours et la créance dans notre diocèse. »

rencontre les engagèrent à entrer dans un bois de palmiers, pour prendre un peu de repos. Malgré ses inquiétudes et la pensée de son père qu'elle aimait, Ismérie, accablée, s'endormit bientôt à côté de la sainte image. Les chevaliers se proposaient vainement de veiller sur elle, au moins tour à tour; ils s'assoupirent pareillement et cédèrent au sommeil. Jamais ils ne surent, non plus qu'Ismérie, se rendre compte du temps que ce sommeil avait pu durer. Ce qui les étonna grandement à leur réveil, ce fut de voir sur leurs têtes d'autres arbres que des palmiers, des arbres du nord de la France; d'apercevoir, à travers les clairières, un clocher et des tourelles comme on n'en trouve pas en Egypte, de respirer un autre air que l'air de l'Afrique. Ils se frottaient les yeux, se croyant encore sous l'empire d'un rêve; car souvent ils avaient songé à leur chère patrie. Mais la princesse acheva de les troubler, par la surprise qu'elle montrait devant une fraîche nature qu'elle voyait pour la première fois, devant un ciel accidenté de nuages que l'Egypte ne soupçonne pas. L'image qui les accompagnait se trouvait placée à quelques pas d'eux, auprès d'une fontaine qu'ils n'avaient pas vu en s'endormant et qu'ils croyaient reconnaître comme un souvenir.

Au milieu de ces émotions, un berger passa conduisant son troupeau. Il était vêtu à l'européenne. Les chevaliers l'appelèrent; il vint; il parlait leur langue. Sa figure ne leur était pas étrangère....

Ils lui demandèrent dans quel pays ils se trouvaient.

— Vous êtes, dit le berger, dans le pays de Laon, près des marches de la Champagne. — Car alors le nom de Picardie n'était pas encore en usage — Ce bois et cette fontaine, reprit le berger, font partie des domaines des trois seigneurs d'Eppe, lesquels sont allés en Terre-Sainte, sous la bannière de Notre-Seigneur.

Le berger fit le signe de la croix. Il reprit encore:

— On assure que depuis trois ans les bons chevaliers sont devant Dieu. Mais, poursuivit-il, vous semblez, messires, à la croix qui se remarque sur vos vêtements en désarroi, revenir vous-mêmes de la croisade. Peut-être nous apportez-vous nou-

velles certaines de nos pauvres seigneurs; et quoique cette dame qui est avec vous soit étrangère, je vois à de bonnes marques que vous êtes dignes chrétiens.

Le berger venait d'apercevoir la gracieuse image de Notre-Dame-de-Liesse, devant laquelle il alla se mettre à genoux. Les chevaliers qui le laissaient dire et faire, tant ils avaient perdu la parole, l'imitèrent alors; et, versant les plus douces larmes de la reconnaissance et de la joie, ils ne savaient comment remercier Notre-Dame, qui devenait pour eux de plus en plus à chaque pas Notre-Dame-de-Liesse. Leur barbe inculte et leurs souffrances les avaient changés assez pour qu'on ne pût facilement les reconnaître d'abord. Mais dès qu'ils se furent nommés, le berger courut répandre dans la contrée la nouvelle d'un retour si prodigieux. Tous les villageois accoururent. Les chevaliers et la princesse furent conduits au château de Marchais, qui était un de leurs manoirs. Leur mère, qui vivait encore, faillit mourir de joie en revoyant ses fils qu'elle avait tant pleurés. Elle combla de caresses la princesse égyptienne, qui avait été l'instrument de leur liberté; elle se chargea de la préparer elle-même au saint baptême; et sur une prédilection que l'on crut manifestée par la merveilleuse image pour le lieu où elle s'était arrêtée dans le bois, on résolut de bâtir là son église. Ismérie consacra à cette œuvre d'actions de grâces la plus grande part des pierreries qu'elle avait emportées.

Dès qu'elle se crut en sûreté, elle envoya un message à son père, pour lui annoncer les prodiges que Marie avait faits pour elle, le rassurer sur sa vie et le prier de se faire chrétien. Nous ignorons ce que produisit cette lettre.

L'église de Notre-Dame-de-Liesse fut aussitôt fondée. Pour satisfaire à l'empressement des masses qui venaient de toutes parts honorer la miraculeuse image dont on disait les bienfaits, on la déposa provisoirement sur un petit trône, dans une chapelle rustique, faite à la hâte auprès de la fontaine, en attendant que l'église fût consacrée. L'évêque de Laon, Barthélemy de Vir, prélat vénérable (1), baptisa la princesse égyptienne;

(1) Mort en odeur de saintoté dans l'abbaye de Foigny, et honoré le 6 juin dans l'ordre de Cîteaux.

l'aîné des chevaliers d'Eppe fut son parrain ; elle reçut le nom de Marie, et sa piété persévéra si vive, que peu de temps après elle se voua entièrement à Dieu, parmi les vierges saintes.

L'église destinée à la sainte image s'acheva en peu de temps ; le bourg de Liesse se bâtit alentour ; et ce lieu devint un pèlerinage très-célèbre. Nous ne pourrions énumérer tous les actes de bienfaisance qui ont signalé, dans ce sanctuaire, la bonté compatissante de la sainte Vierge. Elle a guéri bien des plaies, calmé bien des peines, relevé bien des cœurs, soutenu bien des âmes faibles. La fontaine même que sa douce image a bénie a soulagé de grandes douleurs. Les plaisants qui rient de ces récits seront peut-être heureux un jour de recourir aux divins remèdes. Que Marie leur pardonne et les accueille !

Avant les excès et les rapines qui se firent en 1793, au nom de la liberté, de la tolérance, du respect des propriétés, l'église de Liesse était fort riche de dons et d'offrandes. On l'a dépouillée de son trésor matériel. Mais il lui reste la puissance de Marie, qui n'est pas soumise aux révolutions.

LÉGENDE DU SIRE DE CRÉQUY.

Le roi Louis-le-Jeune, à la voix de saint Bernard, ayant pris la croix en 1147, nul homme de cœur ne se crut dispensé d'accourir sous sa bannière. Ducs et comtes, barons et chevaliers, tous les jeunes seigneurs marchèrent avec leurs vassaux, et une armée de quatre-vingt mille hommes se mit en mouvement pour la Terre-Sainte.

Parmi les preux qui se croisèrent alors, se vouant à défendre le tombeau de Jésus-Christ, on remarquait à sa bonne mine, à son air martial, à son illustre nom, à sa noble origine, le sire Raoul de Créquy. Gérard, son père, comte de Ternoy, vivait encore. Il avait brillé lui-même dans les rangs héroïques des compagnons de Godefroy de Bouillon, et il se réjouissait noblement du vœu de son fils Raoul.

En cette même année, — et depuis peu de mois, Raoul de Créquy avait épousé une noble dame, douce et belle, du pays de Bretagne. Elle était enceinte, quand son baron, comme dit

la vieille romance, se fit enrôler sans son consentement, ce qui était *contre l'usage et la coutume*. Elle en fut si désolée que rien ne pouvait raffermir son cœur en deuil. Le bon et courtois chevalier faisait de son mieux pour la réconforter par de douces et loyales paroles, la priant de consentir à l'accomplissement de sa sainte promesse. Le vieux sire disait à la dame, en l'exhortant de son côté : — Moi aussi, en mon jeune temps, j'ai été outre-mer. Je m'étais semblablement croisé sans l'aveu de mon père, et ma bonne mère s'en troublait fort. Cependant l'un et l'autre furent joyeux quand je revins avec honneur. Certes, dame ! votre baron ne peut voir son roi entreprendre un tel pèlerinage et ne pas aller avec lui batailler pour la foi. N'a-t-il pas trente ans ? C'est pour tout gentilhomme l'âge des grandes choses, et s'il restait en son manoir, il n'y amasserait que honte et mépris.

La pieuse dame à la fin, cédant à l'honneur et au devoir, fit taire la révolte de son cœur et agréa le départ de son mari. Il emmenait Roger et Godefroi, les deux plus braves de ses trois frères ; et vingt-sept écuyers le suivaient.

Le moment de la pénible séparation arriva bientôt. La dame ne put se tenir de pleurer très-amèrement, quand Raoul ému lui jura pour la dernière fois constance et féauté. Il lui ôta du doigt l'anneau nuptial qu'elle avait reçu avec tant de joie, le rompit en deux parts, lui en laissa l'une et prit l'autre :

— Cette moitié de l'anneau qui fut béni pour notre sainte union, dit-il, je la garderai toujours en époux loyal et fidèle ; et quand je reviendrai de mon pèlerinage, je vous rapporterai ce cher gage de notre foi.

Il tenait la dame par la main. La conduisant tremblante à son vieux père, il le conjura de la chérir toujours comme sa fille bien-aimée. Le vieux comte le promit et il embrassa la dame en pleurant. Alors le chevalier s'agenouillant devant lui :

— Cher sire, mon père, dit-il, pour que mes jours loin de vous soient heureux, bénissez-moi ; et que vos vœux et vos prières m'accompagnent en ce saint voyage.

Le vieillard étendit les mains sur son fils, et levant les yeux au ciel il dit :

— Seigneur tout-puissant, bénissez mon cher fils en cette guerre qu'il entreprend pour votre nom! Et vous, Vierge très-bonne, notre dame et souveraine, soyez son réconfort; protégez-le aux jours du péril, et le ramenez sans tache et sans reproche en sa terre natale!

Le vieillard bénit pareillement avec grande affection ses deux autres fils, et il les embrassa, ainsi que tous les chevaliers qui partaient à leur suite. Le sire de Créquy et ses compagnons s'élançèrent donc sur leurs palefrois ardents, au son des clairons et des trompettes; la noble troupe se mit en marche, précédée d'un héraut qui portait la bannière de la croix. Ils chevauchèrent tant qu'ils rejoignirent l'armée, laquelle étant partie en avant avait déjà fait quelque chemin. Jamais, disent les ballades, on n'avait vu si belle armée, si gentille noblesse, si vaillantes troupes. Il faudrait un livre bien grand pour rappeler tous les hauts faits qu'ils allaient accomplir; mais nous ne contons ici que l'histoire de Raoul de Créquy.

Il avait laissé en tristesse profonde sa femme et son père, et dans ces temps là on n'avait pas, comme de nos jours, l'allégement des fréquentes nouvelles. Toutefois le temps suivait son cours, et l'heure vint où la dame de Créquy donna le jour à un fils plein de gentillesse, dont la vue consola son cœur. Le vieux comte en eut tant de joie, et sa liesse fut si vive, qu'il reprit un front serein. Il se hâta d'envoyer au chevalier un message qui le joignit heureusement chez les Pamphiliens, au port de Satalie, où il venait de relâcher. Raoul de Créquy, apprenant qu'il était père d'un fils et que l'enfant et sa mère étaient en santé, fit grande fête avec ses amis. Mais son allégresse, hélas! ne devait pas durer longtemps.

Une rencontre eut lieu peu après entre les soldats de la croix et les Sarrazins. Raoul menait sa bannière en avant de l'armée. Son ardeur l'emporta; il s'engagea dans un passage étroit, suivi seulement de deux petites troupes que commandaient le sire de Breteuil et le sire de Varennes. Les trois pelotons ensemble de ces nobles chefs ne formaient en tout qu'une centaine de lances. Les Sarrazins, maîtres en grand nombre du sommet de la montagne, gardaient ce passage périlleux. Ils décochaient une

grêle de flèches, sur les chrétiens, qui à grands coups d'épée, forçaient pas à pas le défilé. Roger et Godefroi, les deux frères de Raoul, avaient succombé au premier rang, avec vingt de leurs hommes d'armes, et les chrétiens ne reculaient pas. Quoiqu'ils vissent qu'à chaque fois qu'ils repoussaient les mécréants leur nombre se doublait aussitôt, ils avançaient. Là furent tués les sires de Breteuil, de Varennes, de Montgay. Les sires de Maumey, de Brimeu, de Bauraing, d'Esseike, de Mesgrigny, de Sempey, de Suresnes, restèrent parmi les morts. Des écuyers et des pages qui n'avaient pas encore de barbe au menton furent couchés dans la poussière.

Le sire de Créquy, en homme de grand et haut courage, ne voulut jamais céder, combattant toujours et invoquant toujours Notre-Dame. Navré de blessures, il fut à la fin renversé.

Quand les sept chevaliers qui restaient seuls avec lui ne le virent plus debout, ils rebroussèrent chemin et regagnèrent l'armée, où ils portèrent la sombre nouvelle de cette défaite. — Alors les infidèles, possesseurs du champ de bataille, dépouillèrent à la hâte les corps des chrétiens. Ils vinrent au sire de Créquy gisant parmi les autres morts, mais non encore éteint. Il s'agita aussitôt.

— Celui-là est vivant, cria l'archer qui le tenait, ne l'achevons pas. Il est le chef de la troupe et sera très-cher racheté.

On l'enveloppa dans un manteau; on l'emporta au camp, où l'on visita ses blessures; et quoiqu'elles parussent mortelles, on mit dessus des onguents et on les banda.

Epuisé par la perte de son sang, le chevalier resta longtemps comme inanimé. Sa jeunesse et sa force prirent pourtant le dessus; il revint à la vie.

Mais en songeant qu'il était esclave des Sarrasins, il calcula avec épouvante les grandes misères qu'il allait endurer, bien que le partage du butin l'eût fait tomber en la puissance d'un maître qui lui montrait de la bienveillance. Le Sarrasin lui donna sa main à baiser. Raoul comprit que cette faveur pouvait adoucir son sort; et se mettant à genoux il fit entendre par signe qu'on lui avait enlevé, en le dépouillant, un petit reliquaire enfermé dans une bourse avec la moitié d'un anneau,

et que ce trésor lui était aussi cher que la vie. Par compassion pour sa détresse, son maître ordonna que ces objets lui fussent rendus.

Dès qu'il fut à moitié guéri, profitant de l'offre qui lui était faite de se racheter moyennant deux cents besants d'or, Raoul dépêcha un messager au camp des Français. Ce messager, par malheur, tomba au milieu des chrétiens dans un moment où ils faisaient un grand carnage des infidèles; et il fut massacré avec eux. Les Sarrasins, chaudement repoussés dans cette rencontre, reculèrent même en désordre jusqu'au lieu où gémissait le prisonnier, qui, sans doute, dut espérer un moment que les chrétiens vainqueurs allaient venir rompre ses fers. Mais son maître n'attendit pas les soldats de la croix; il s'enfuit avec sa famille et ses esclaves; et dans sa terreur il entraîna le pauvre chevalier jusqu'au fond de la Syrie.

A mesure qu'il s'éloignait davantage de l'armée française, le sire de Créquy trouvait sa servitude plus pesante et son sort plus affreux. Il écrivit plusieurs lettres. Aucune ne parvint au camp du roi, ni en France. Toute l'armée au contraire le croyait mort; et les premiers messages qui furent expédiés en Europe portèrent à son manoir la nouvelle de son trépas. Sa dame, en l'apprenant, tomba pâmée. « Jamais, depuis ce moment, dit la ballade, son vieux père ne jouit d'une heure de santé. Le chagrin le conduisit rapidement au cercueil. La dame de Créquy eût bien voulu mourir avec lui, si elle n'eût été nécessaire à l'enfant dont elle déplorait nuit et jour le malheur. Raoul avait laissé en France Baudoin, son plus jeune frère, qui voulait hériter de ses châtellenies et en dépouiller l'enfant, pour être à sa place seigneur de Créquy et des autres lieux. Le père de la dame était un seigneur puissant. Mais, demeurant en Bretagne, il se trouvait trop éloigné d'elle pour venir la protéger avec ses hommes. La voyant sans défense, il lui conseillait de prendre pour second mari le sire de Renty, noble seigneur qui, touché de sa sagesse, de ses douces vertus et de sa bonne grâce, cherchait à l'avoir pour femme. Elle se refusait, malgré ses peines et ses tourments, à célébrer de secondes noces, pleurant toujours son baron et se berçant encore quelquefois de l'espoir qu'elle le reverrait. »

Plusieurs années passèrent ainsi, longues et amères pour la dame, dures et affreuses pour le chevalier. Son maître, à qui il promettait toujours qu'on le rachèterait, le faisait en attendant servir et travailler. Sa fonction consistait à garder les brebis, sous les ordres d'un premier berger qui avait l'intendance de tous les troupeaux. Tous les jours, au milieu des champs, il priait, demandant à Dieu et à Notre-Dame de mettre un terme à ses maux, mais supportant avec résignation la douleur de ne recevoir réponse à aucune de ses lettres.

Sept années d'esclavage avaient pesé sur sa tête, quand le bon maître qu'il avait vint à mourir. Il fut mené au marché, exposé et vendu. On le paya cher, à cause de sa haute taille, et parce qu'on disait : C'est un noble seigneur qui sera racheté à grand prix. Pour surcroît d'infortunes, il échut à un maître dur, qui exécrait les chrétiens, et qui lui fit subir dès les premiers jours toutes sortes de mauvais traitements.

— Tu vois bien que ta nation t'a abandonné, disait-il; renie ta foi, invoque notre prophète, et je te donnerai des champs, de l'argent et une femme.

Le sire de Créquy eût mieux aimé mourir que renoncer de la sorte à son salut et oublier sa dame.

Espérant le dompter, son maître l'enferma dans une vieille tour, le chargea de chaînes, et lui infligea des tortures diverses. Cette tour délabrée n'avait pas de toit. Le soleil y dardait, toute la journée, ses rayons enflammés, excepté sur les dernières marches des montées. C'était là que Raoul se réfugiait, lorsqu'on le laissait quelques moments en repos. Il avait des entraves aux pieds et aux mains; et il était attaché au mur par une longue chaîne, ne recevant chaque matin pour nourriture qu'une écuelle de riz, un morceau de pain noir et une jatte d'eau.

Son maître venait souvent l'appeler, pour le presser de renier sa religion; et sur son refus persévérant, il le faisait battre d'une longue gaule, jusqu'à ce que le sang ruisselât par tout son corps. Il fut martyrisé de la sorte pendant trois ans, sans que jamais les tourments fissent fléchir sa foi.

Après dix ans de captivité, n'osant plus compter sur sa dé-

livrance, il ne souhaitait que la mort. Et cependant, lorsqu'un jour son maître lui vint dire : Puisque tu demeures chrétien et qu'on ne te rachète pas, demain, sans autre délai, je te ferai étrangler, — il n'éprouva pas seule la joie que lui causait le terme désiré de ses peines; un autre sentiment s'éleva dans son triste cœur et fit venir à ses yeux de grosses larmes. Il songea qu'il ne reverrait plus sa femme si aimée, et qu'il n'avait jamais encore embrassé son cher enfant. Néanmoins, en chrétien soumis, il fit humblement sa prière du soir, étouffa ses sanglots, recommanda son âme à Dieu, et supplia Notre-Dame, s'il ne devait plus presser sur son cœur les êtres qui lui étaient si chers, de les protéger et de les bénir. Il invoqua pour son fils orphelin le patronnage du bon saint Nicolas, qui veille sur les enfants chrétiens. Et, se remettant, — pour la vie ou la mort, entre les mains de la sainte Vierge, il céda à sa lassitude, s'étendit par terre et s'endormit.

Dans son sommeil, il lui sembla qu'une dame inconnue, mais dont il avait vu les traits sculptés dans la chapelle de Créquy, se penchait doucement sur lui et faisait tomber ses entraves et ses chaînes. La secousse que lui causait un tel bonheur l'éveilla. Il vit en effet ses chaînes rompues à ses pieds. D'abord, croyant rêver encore, il se frotta les yeux ; ses mains n'étaient plus attachées, ses pieds étaient libres, il se leva et marcha pour s'en assurer.

Le soleil brillait sur son front et ne le brûlait pas....

Il regarda autour de lui, et, allant de surprise en surprise, il reconnut qu'il se trouvait dans un bois....

Dès qu'il put rasseoir ses sens, son premier mouvement fut de tomber à genoux pour remercier Dieu et Notre-Dame du bien-être tout nouveau qu'il éprouvait.

Le sentiment de ce bien-être était si vif, et ses poumons se dilataient dans un air qui leur était si convenable, que le sire de Créquy se demanda un instant si on ne l'avait pas peut-être étranglé durant son sommeil, et s'il n'était point en paradis ?

Mais les oiseaux qui chantaient, les arbres qui frémissaient au vent, les insectes qui bourdonnaient dans l'herbe, tout lui représenta bientôt qu'il était encore sur la terre. Toutefois il

n sol plus doux ; et il était libre. Libre ! une main bé- donc délivré? Mais encore, était-il loin de son mai- rs de sa portée? où se trouvait-il? Comment sortir nment retourner en Europe?

quiètes se dressaient devant lui, lorsqu'au aperçut un bûcheron qui coupait du bois. heron n'eut pas plutôt jeté les yeux sur ur un spectre, et saisi d'épouvante, il

er n'avait pas prévu l'effet qu'il devait pro- , décharné, brûlé par le soleil de l'Afrique, pour vêtement qu'un mauvais sayon sans manches, troit, et qui ne lui descendait pas même jusqu'aux genoux, avec la barbe longue, la tête rasée, la peau noire, il avait plutôt l'air effectivement d'un fantôme que d'un homme.

Il atteignit néanmoins le bûcheron effrayé; il lui demanda, en langage de Syrie, quel chemin il devait prendre. Le bonhomme, l'entendant parler, ce qu'il ne croyait pas permis aux spectres, sentit sa peur se changer de nature, et pensa que la grande main qui l'avait empoigné pouvait bien appartenir à un sauvage ou à quelqu'un de ces esclaves maures que les croisés ramenaient aussi de la Palestine ; et il répondit en français :

— Je ne comprends pas ce que vous dites.

En ce moment Raoul de Créquy éprouva la même sensation que les trois chevaliers d'Eppe, lorsqu'ils se retrouvèrent dans leur pays, sans savoir comment ils avaient fait leur route.

— Mon brave homme, dit-il en français, et palpitant à chaque syllabe, si je ne rêve pas, tirez-moi de peine. Dites-moi en quel lieu je suis. Je me trouve perdu en cette contrée et je n'y connais personne.

— On appelle ce bois la forêt de Créquy, dit le bûcheron. Elle est sur les marches de Flandre. Mais vous qui m'interrogez, pauvre homme si défait, vous étiez captif sans doute en quelque navire, que la tempête aura naufragé sur les côtes voisines?......

Le chevalier, au lieu de répondre, était tombé la face contre terre ; et, étendant les bras en croix, il s'écriait :

— O Dieu tout puissant! ô Vierge très-sainte! notre dame et notre grand appui, notre reine et notre mère, par quel miracle avez-vous fini ma détresse?

Il se releva ensuite, et dit au bûcheron, dont il voyait le cœur rempli de compassion :

— Le vieux sire Gérard est-il encore en vie? La dame de céans et son fils et le jeune frère du sire de Créquy sont-ils vivants et en santé?

— Ah! Jésus! vous les connaissez, nos châtelains! dit le bonhomme. Il y a longues années que le vieux sire est trépassé dans la douleur, pleurant la mort de ses trois fils aînés. Le seigneur Baudouin, qui est le plus jeune, demeurant seul, a voulu s'emparer depuis de l'héritage. Il a fait pour cela de grandes peines à la dame de Créquy. Le père de la noble dame est vivant encore. Il est venu exprès, de son lointain pays de Bretagne, pour la faire consentir à un nouveau mariage, qui conserverait l'héritage de l'enfant. Car le sire de Renty a promis de le bien garder, comme parent et autrefois ami de notre défunt seigneur, à qui Dieu fasse paix. Il est puissant en vassaux et en terres, et la dame ne pouvait mieux choisir. Elle a refusé néanmoins, jusqu'à ces temps-ci, toute alliance, même celle-là. Il n'y a que peu de jours qu'on l'a pu décider, dan les intérêts de son fils; et c'est aujourd'hui même qu'on v la marier, à l'heure de sexte. Il y aura au château gran et longue fête; on y fera largesse, — et, assurément, pauv homme, vous y recevrez une honnête aumône.......

Le chevalier ne disait plus rien. Il suivait le bûcheron d la compagnie duquel il arriva bientôt aux abords de son c teau, qu'il reconnut avec transport. Tout y respirait la joi

Les guetteurs, qui gardaient les tours du pont, voyai pèlerin dans son état sauvage, l'empêchèrent d'entrer.

— Que demandes-tu céans? lui dirent-ils. D'où vie avec cet air misérable? Es-tu quelque matelot échappé clavage?

— Je suis un pèlerin revenu d'outre-mer, répondit le lier, et, pour affaire très-pressante, il faut que je parl le-champ à la dame de Créquy.

— Un homme en tel désarroi ne saurait entrer au château, dirent les guetteurs; et personne ne peut parler aujourd'hui à la dame de céans. On la pare à l'heure qu'il est pour son mariage, qui va se célébrer ce matin au prochain monastère. Attendez-la, si vous voulez, à son passage.

Le chevalier attendit en silence; et, peu de temps après, la dame de Créquy, richement parée, assise sur la haquenée d'honneur, conduite par le sire de Renty, son fiancé, et suivie de tous ses parents, à la tête desquels était son père, arrivé depuis peu pour la cérémonie, descendit sur le pont, allant au monastère prochain, où tout était disposé pour la célébration de son mariage. On voyait une teinte profonde de tristesse dans ses yeux qui avaient beaucoup pleuré; et aux fréquents regards qu'elle jetait sur son jeune fils, on jugeait que l'amour maternel avait seul décidé la démarche qu'elle allait accomplir.

Raoul, maîtrisant son attendrissement, arrêta la dame sur le pont.

— Je viens, noble dame, des pays d'outre-mer, dit-il. Je vous apporte des nouvelles du sire de Créquy, retenu depuis dix ans dans un très-dur esclavage....

La dame, à ces paroles, mit pied à terre, tant fut grande son émotion. Mais bien vite, remettant ses esprits et considérant le pauvre homme qui lui parlait, elle dit :

— Votre rapport, hélas! n'est pas véritable. Mon baron est tombé mort, avec ses frères et ses écuyers, en conduisant sa bannière à l'honneur. Tous ceux qui l'avaient suivi périrent, excepté sept, qui s'échappèrent par la fuite.

— Raoul de Créquy ne périt point alors, noble dame, car il est devant vos yeux.

Un grand mouvement se fit à ces paroles, dans la foule des assistants.

— Regardez-moi, reprit le chevalier. Malgré tant de misère, et dans un tel dénûment, reconnaissez votre époux, qui autrefois vous fut si cher.

— Je ne puis le croire, s'écria la dame d'une voix étouffée, à moins que vous ne me donniez des marques. Si vous êtes mon mari, que fîtes-vous en me quittant pour le saint voyage?

— Je rompis en deux votre anneau nuptial, je vous en laissa la moitié, et j'emportai l'autre part. Dame! le voici ce gage de notre foi.....

Le chevalier avait tiré de la bourse, où il reposait à côté du petit reliquaire, le fragment de l'anneau. En le reconnaissant la dame s'écria :

— Vous êtes mon cher époux! Vous êtes mon baron tan aimé!

Disant ces paroles, elle s'était jetée avec transport dans les bras du pauvre chevalier et demeurait suffoquée par la joie, la surprise et la compassion.

Le sire de Renty, parent et jadis ami de Raoul, voulait douter encore d'une vérité qui rendait impossible son mariage si longtemps désiré. Il y avait lutte dans son cœur entre la loyauté et l'intérêt.

— C'est la haute taille de Créquy, murmurait-il, mais je ne reconnais plus son visage.

Le père de la dame voyait mieux, et il disait :

— Je me rappelle tous ses traits; je les retrouve, quoique les peines l'aient bien changé. Quand nous l'aurons lavé et vêtu je crois que tous le reconnaîtront.....

L'enfant, qui avait dix ans, s'était approché aussi. C'éta un noble cœur. Il se sentait tout bouleversé à la pensée qu' pouvait retrouver son père. La dame alors, reprenant quelq peu ses esprits, sentit dans sa main la main brûlante de s jeune fils, et elle lui dit :

— Voyez, mon fils; voici enfin votre seigneur et père. Ve le saluer à deux genoux.

Le chevalier ne laissa pas au charmant enfant le temps de genouiller; il le prit dans ses bras et le pressa sur son cœ versant sur lui les plus douces larmes qu'il eût jamais ré dues.

Le bel enfant, sans être effarouché de la mine étrange d père, de ses haillons, de sa tête rasée et de ses traits fl lui prodiguait avec effusion les plus tendres caresses et l sait : — C'est pour vous que ma chère dame, ma mère, rait sans relâche, répétant toujours : Nous avons tout mon fils, en perdant votre père!

Les dames et les chevaliers qui entouraient cette grande scène, voulaient tous voir Raoul et lui parler. On fit avertir l'abbé du monastère, qui se hâta d'accourir. On rentra au château, où le chevalier fut lavé et habillé convenablement à son rang. On couvrit d'une toque sa tête rasée, et il ne parut plus si sauvage. — Comme il disait que ses chaînes étaient restées dans le bois où il s'était réveillé, on alla à leur recherche ; et toute l'assemblée voulut, en ce lieu même, rendre grâce à Dieu et à Notre-Dame. Après quoi, le banquet des noces étant tout prêt, chacun se mit à table ; et l'on but à la santé de Raoul, qui dut raconter longuement tout ce qu'il avait souffert et comment il avait été délivré de l'esclavage et de la mort.

Il avait fait prévenir son frère Baudouin, qui vint au festin et à qui il pardonna en loyal cœur chrétien tout ce qu'il avait fait durant sa captivité pour enlever l'héritage de l'enfant. La fête fut longue au château de Créquy; petits et grands y venaient pour voir le chevalier, et tous étaient bien reçus. Il vécut plus de vingt ans encore avec sa dame fidèle, bâtit un monastère au lieu de son arrivée miraculeuse, et fit de grandes largesses, partout aux environs, à toute chapelle de Notre-Dame.

ÉCRIVAINS LÉGENDAIRES.

Les bornes de cet ouvrage ne nous permettent pas de nous étendre sur l'histoire de l'hagiographie, ce qui serait le sujet d'un beau livre de science et d'art. Nous devons faire connaître cependant les principaux écrivains légendaires.

Le savant Mabillon recueillit les vies des saints Bénédictins et Baronius en introduisit un grand nombre dans ses *Annales de l'histoire de l'Eglise*.

Quatre recueils, qui ont été souvent mal appréciés par les modernes, méritent d'être signalés à l'estime et à l'admiration du lecteur : ce sont les *Menées Grecs*, *Métaphraste*, *la Légende dorée*, et *Surius*.

Les *Menées Grecs*, dit M. Emile Chavin, sont comme des vases remplis des plus doux parfums de la science et de la poésie de l'Orient. Ils sont divisés par mois et par jours ; on y trouve la

messe du saint, son office et un abrégé de sa vie. Ils ont dans l'Eglise grecque la même valeur, la même autorité que les Bréviaires et les Missels dans l'Eglise latine.

Siméon Métaphraste vivait à Constantinople au commencement du dixième siècle. Il fut revêtu des premières charges de l'empire, et enfin logothète ou chancelier. Homme de talent et de science, il travailla à renouveler les études dans un siècle malheureux; il consacra tous les instants que lui laissaient les affaires publiques à étudier les antiquités de l'Eglise; il recueillait avec un soin tout particulier les vies des saints, il les revit, changea dans la forme ce qui aurait pu paraître trop étrange, sans rien changer dans le fond, et les publia dans un ordre nouveau. Il serait difficile d'ajouter quelque chose aux éloges que la Grèce a donnés à Métaphraste; sa mémoire y est honorée d'un culte public, et même en Occident, Surius lui donne le titre de saint en rapportant le beau panégyrique écrit par Psellus (27 novembre.). Le sixième concile de Constantinople (*in Trullo*), qui s'occupa spécialement de la conservation des monuments historiques, rend de solennelles actions de grâces au bienheureux Métaphraste, qui, par de longs et pénibles travaux, a rétabli les actes des martyrs et des autres saints dans leur sincérité.

Dans la suite, on publia des vies de saints sous le nom de Métaphraste, pour leur concilier la faveur de l'opinion, et Allatius, bibliothécaire du Vatican, qui en rend témoignage, crut devoir faire un livre consacré à discerner les pièces qui sont vraiment du légendaire grec, de celles qui lui sont faussement attribuées. Cent vingt-deux vies sont de Métaphraste, et cinq cent trente-neuf appartiennent à différents auteurs. Il n'est pas possible de montrer qu'il ait forgé de nouveaux miracles, suivant l'insolente expression des prétendus savants des trois derniers siècles; et même l'aurait-il fait, dit M. Chavin, il serait infiniment moins blâmable que ces ennemis de Dieu et de l'Eglise qui ont pris à tâche de retrancher de l'histoire tout ce qui peut contribuer à faire éclater davantage le mérite des saints et la grâce de Jésus-Christ. Gloire et reconnaissance à Siméon Métaphraste qui a conservé à l'Eglise et à la science un

grand nombre de monuments anciens dont elle aurait été privée pour toujours ! Honte éternelle à tous ces menteurs qui ont tellement embrouillé l'histoire qu'elle est devenue comme une vaste conspiration contre la vérité ! De sorte que l'on peut dire avant tout examen : Ces hommes ont avancé tel fait, donc il est dénaturé ; ils ont méprisé cet auteur, donc cet auteur est vénérable et sincère ; ils ont dit : Cela n'est pas, donc cela est.

Au treizième siècle, peu de temps après la glorieuse apparition dans le monde de Dominique et de François d'Assise, un frère prêcheur, illustre par sa science et par ses vertus, fit un recueil de vies des saints, pour être le sujet de la lecture spirituelle dans les monastères. Ce livre fut accepté avec une si grande faveur que la voix du peuple le nomma excellemment la *Légende d'Or*. Jacques de Voragine était né à Voraggio, petite ville de la côte de Ligurie, entre Gênes et Savone. Ses contemporains eurent pour lui une si grande vénération qu'ils l'ont toujours qualifié de Bienheureux. Saint Antonin parle de lui avec éloge. Il fut archevêque de Gênes et un des plus célèbres prédicateurs de son temps. L'Université de Paris avait pour le bienheureux Jacques un si profond respect, qu'elle condamna le docteur Claude Despence qui avait eu l'audace de prêcher contre la *Légende d'Or ;* et cela même lui fit perdre le chapeau de cardinal qui lui était destiné. Les protestants attaquèrent ce livre avec une incroyable mauvaise foi ; et, au dix-septième siècle, des auteurs soi-disant catholiques, ramassant les accusations mensongères des écrivains de la réforme luthérienne, déclarèrent que la *Légende d'Or* n'a été écrite que par un homme qui avait une bouche de fer et un cœur de plomb, et au lieu de l'appeler une légende dorée, on doit tout simplement la nommer une légende ferrée de mensonges. » (*Baillet*, *Discours sur la Vie des Saints, n° 32 et suiv.*)

L'admirable recueil de Surius n'a pas plus trouvé grâce que les trois livres dont nous venons d'indiquer le mérite, et cependant saint Pie V lui adressa ce bref de louanges et d'actions de grâces :

« Pie V, pape, à son cher fils frère Laurent, chartreux, salut et bénédiction apostolique,

« Nous avons reçu avec une grande joie le livre de la Vie des saints Pères que vous avez récemment publié, et que vous nous avez envoyé. Il nous a été d'autant plus agréable qu'il contient un travail que toujours nous avions désiré, et qui est très-utile pour repousser les mensonges calomnieux que les hérétiques ne cessent de répandre sur les vies des saints. Nous louons du fond de notre âme votre pieux labeur, et nous vous recommandons à Dieu, vous qui, ne voulant pas paraître les mains vides en sa présence, avez travaillé dans sa maison et lui avez offert tout ce qui vous a été élargi; souvenez-vous de rapporter toute la gloire de votre travail à jamais louable à celui de qui vous avez reçu le vouloir et le faire. Ainsi vous mériterez encore plus de louanges de notre part et de celle de tous les pieux et fervents catholiques. Nous vous exhortons à continuer ce travail, pour bien mériter de l'Eglise et du Dieu tout-puissant, assuré que vous êtes de recevoir du Christ rédempteur le centuple de votre peine.

« Donné à Rome sous l'anneau du pécheur, 2 juin 1570. »

Enfin la collection hagiographique la plus importante est celle de Bollandus, jésuite belge, commencée en 1643 et continuée jusqu'en 1794. Elle est en cinquante-trois volumes in-folio, et contient vingt-cinq mille vies, bien qu'elle n'aille que jusqu'à la moitié d'octobre. Cet ouvrage est un vrai trésor rempli nonseulement des richesses de l'antiquité ecclésiastique, mais encore de l'histoire civile, par le grand nombre des pièces qui y ont rapport. Les jésuites belges ont repris, à la grande satisfaction des amis de la religion, le dessein de continuer et d'achever un ouvrage si précieux.

Nous ne parlerons pas des hagiographes modernes. « La plupart, dit encore M. Chavin, sont d'une sécheresse, d'une froideur, d'une nullité extrêmes; ils ont le talent de dénaturer leur caractère pieux et leur esprit plein de savoir. Le mal a été universel: l'Espagne a oublié les délicieux récits de Ribadeneyra; l'Italie, la noble et douce Italie, où tout chrétien aime à aller effeuiller le plus frais rameau de ses jours; cette nation qui, suivant l'expression grave et forte de Machiavel, paraît née pour con-

server la vie aux choses mortes, a été envahie et tuée par le criticisme : la science y apparaît à sa surface pédantesque et païenne; mais au fond du peuple se sont perpétuées les saines traditions, et il y a encore de la sympathie pour des hagiographes admirables comme Jacobelli, don Silvano Razzi et Brocchi.* La France, dépeuplée de ses monastères, où avaient vécu tant de saints, a été par là privée de guides et de modèles, et dans le clergé, qui en général est d'une grande vertu et d'une grande distinction d'esprit, règnent encore ces malheureuses Hagiographies écrites sous l'influence glaciale de l'Angleterre. Nous avons pourtant de grandes ressources : c'est nous qui possédons les plus riches arsenaux de l'érudition chrétienne; c'est dans le doux jardin de la France que s'épanouissait il y a quelques jours cette fleur de sainte Elisabeth de Hongrie; c'est dans notre pays qu'un Prêcheur incomparable a raconté la vie intime de saint Dominique, et qu'un enfant sorti des camps d'Israël a chanté la merveilleuse épopée de saint Bernard. (*Vie de saint François d'Assise*.)

RÉFLEXIONS SUR LES LÉGENDES.

Légende signifie littéralement la vie d'un saint, insérée dans son office où elle devait être lue, *legenda*. Ce terme, dans un sens plus général et vulgaire, emporte, surtout aujourd'hui, l'idée de traditions pieuses et populaires, et de pièces apocryphes; et c'est en embrassant nous-même ce point de vue que nous allons parler de la légende.

Au premier âge de l'Eglise, la vie des personnages les plus illustres par leur sainteté et leur doctrine, demeurait toute ou en grande partie traditionnelle : beaucoup d'autres moins connus ne laissèrent avec leur nom que peu ou point de souvenirs authentiques. Ainsi, un petit nombre seulement de faits biographiques pouvaient conserver l'évidence de la certitude morale. La légende que l'Eglise chargeait d'édifier ses enfants

* Le premier a donné les vies des saints de l'Ombrie; les deux autres, les vies des saints de Toscane.

par le récit de la vie, des vertus et des combats de ceux qu'elle honore de son culte, ne pouvait vivre sur un terrain aussi stérile. Il lui fallait des détails à tout prix ; et ce besoin, dans ces siècles où le sentiment et le cœur l'emportaient de beaucoup sur le raisonnement, fut plus fort, plus entendu que la voix sévère de l'histoire. Ceux qui se chargèrent de la légende se jetèrent dans les traditions ; ils leur demandèrent ce que l'histoire leur refusait. Or, ces traditions qui ne touchaient ni à la doctrine, ni aux grands événements publics, manquaient des garanties qui rassurent la critique. Il y avait sans doute des traditions véritables. Pense-t-on, par exemple, que les chrétiens ne conservèrent pas un souvenir cher et précieux des circonstances principales de la vie et de la mort des apôtres ? Mais aussi il y en avait d'altérées et de fabuleuses, et le nombre de ces dernières, toutes populaires, devait se grossir avec le temps. Comment démêler le vrai du faux ? A défaut de principes et de règles de critique, dont alors on s'inquiétait d'ailleurs assez peu, on crut pouvoir agir sur les faits comme sur les idées, en les soumettant à une sorte d'examen logique et abstrait, à un art régulier d'invention. Ecoutons Métaphraste, le père de la légende : « Il faut choisir et préparer sa matière de telle sorte que la narration rende probable ce que l'on dit du courage des martyrs et de la cruauté des persécuteurs. Il faut observer avec soin les convenances et les caractères, éviter exactement tout ce qui pourrait blesser l'imagination et les oreilles, et prendre garde que l'on n'y introduise rien de merveilleux et de surnaturel, que ce que la grâce de Jésus-Christ y opère. » (*Surius, Actes de sainte Marine.*)

Ainsi, ce que l'histoire nous apprend des mœurs et des usages antiques ; ce que le bon sens nous dit être de tous les temps et de tous les lieux ; enfin, l'enseignement catholique sur le dogme et la morale devinrent autant de règles, et la pierre de touche pour les légendaires. Ils prétendirent conserver dans les traditions tout ce qu'ils crurent conforme à leurs notions historiques, philosophiques et chrétiennes : ce fut là pour eux le *vraisemblable*, et ils lui donnèrent sans scrupule la place vide, non pas du *vrai*, comme le dit Baillet, mais du

certain. La légende ainsi entendue n'a rien de déraisonnable, pourvu qu'on ne la dénature pas, comme il arriverait, en effet, si on en faisait une pièce, un monument historique, et non simplement un récit édifiant d'événements probables, et de détails plus ou moins approchants du vrai. Voilà, en effet, le fond, l'essence même de la légende, et la critique la plus sévère ne peut la condamner : elle ne l'atteint même pas. En vain s'efforce-t-elle de prouver l'incertitude historique de la légende ; celle-ci ne prétend point à la certitude de l'histoire ; elle revendique seulement la probabilité et la vraisemblance instructive et édifiante. Elle n'est vulnérable que par ce seul endroit, et c'est à la seule philosophie chrétienne qu'il appartient de signaler et de corrriger ses écarts. Si Baillet avait pris les choses sous ce vrai point de vue, il n'eût pas gourmandé si aigrement Jacques de Voragine et sa *Légende dorée*, ni Métaphraste lui-même. Au lieu de voir dans les paroles de ce dernier, que nous avons citées plus haut, une sorte d'iniquité monstrueuse, une manière de réduire en art jusqu'à la fourberie, il en aurait conclu tout bonnement que ce célèbre légendaire ne portait pas ses prétentions au-delà du vraisemblable, dans ses récits.

Est-ce à dire que nos anciennes légendes ne méritent en aucune manière les attaques de la critique. Non, assurément. Par sa nature, la légende prête plus que tout autre genre à l'exagération et à tous les écarts d'une imagination exaltée. Souvent dépourvue d'appui historique certain, elle sort en quelque sorte du cerveau du légendaire, et en combien de manières ne peut-il pas lui imprimer, avec le cachet de son propre esprit et de ses idées, le caractère de son époque ? D'ailleurs le légendaire, essentiellement dominé par la pensée d'édifier et de toucher les fidèles, de célébrer la gloire des héros chrétiens, est éminemment un homme de sentiment ; nous ne devons chercher en lui ni un raisonneur, ni un critique. Le seul attrait qui le porte à ce genre de production semble le pousser de lui-même aux pieuses exagérations. De là s'expliquent ces fictions, ces détails et ces aventures qui se trouvent en effet dans un grand nombre de légendes. Mais ces inconvénients du genre

par le réc[illegible] [illegible] caractère propre, à l'essence de la légende : honor[illegible] [illegible] attribuer à l'ignorance de l'époque, à des mœurs rudes rile [illegible] simples et naïves, à un sentiment vif et éminemment chré ce[illegible] mais dont l'énergie manquait souvent de règle et d [illegible] discernement.

Telle est la juste appréciation de la légende : ce fut toujour celle de l'Eglise. En la consacrant dans ses offices, elle ne l' proposée que comme une lecture touchante. Jamais elle n lui attribua une valeur historique; et la preuve, c'est qu'en au cun temps elle n'en fit un point de croyance, ni un appu quelconque à ses dogmes ou à sa morale. En un mot, elle n' a jamais vu qu'un récit vraisemblable et édifiant.

Nous conviendrons sans peine que les siècles du moyen-âg croyaient de bonne foi aux légendes. Mais, d'abord, quel ma d'y croire? N'est-ce pas à cette croyance même, peu philo sophique, si l'on veut, qu'il faut attribuer ces profondes im pressions, ces inspirations si chrétiennes, qui étaient le frui le plus précieux que l'Eglise pût espérer de la légende? Que mal d'ajouter foi à un récit pieux, vraisemblable ou que l'o croit tel (*)? Que de choses incertaines circulent dans le monde admises par les uns, rejetées par les autres, sans blâme pou personne? Au dix-neuvième siècle, peu d'esprits sans dout croiront aux légendes; mais en vérité nous ne savons pas tro ce que notre société gagnera à cette réaction philosophiqu et glaçante; ou plutôt, il est déjà clair pour l'observateu attentif que cette pauvre société sans foi, desséchée et lar guissante, regrettera enfin et avec amertume l'heureuse sir plicité et la sainte énergie des temps où l'on croyait aux lé gendes. Un seul inconvénient à craindre était celui de voir le légendes, transformées ainsi en monuments, altérer en quelqu chose l'enseignement et la doctrine. Mais l'Eglise y veillait ; (

(*) Les légendes sont dans l'ordre historique ce que les reliques des saints so dans le culte. Il y a des reliques authentiques et des légendes certaines, des r liques évidemment fausses et des légendes évidemment fabuleuses ; enfin des reliqu douteuses et des légendes seulement probables et vraisemblables. Pour les légend comme pour les reliques, l'Eglise consacre ce qui est certain, proscrit le fabuleu et permet le douteux sans le consacrer. Voilà pourquoi, d'une part, elle ne pern pas la vénération publique des reliques douteuses, ce serait une sanction ; et qu de l'autre, elle ne défend point aux individus d'en faire l'objet de leur culte particuli pourvu que ce soit sans pratique superstitieuse.

n'est-ce pas une nouvelle preuve de la divine assistance qui ne lui a jamais manqué, d'avoir su maintenir ainsi toujours pur son enseignement sur la surface du globe, au milieu de tant de croyances populaires qui semblaient l'envahir, et que par une sage condescendance, elle laissait vivre paisiblement parmi ses enfants? Destinée à tous les genres d'épreuves, l'Eglise triompha alors de celle qui exige le plus de force intérieure et de lumière, nous voulons dire de l'épreuve de la crédulité.

La seule objection plausible se tirerait des choses ridicules, malséantes quelquefois, souvent invraisemblables, qui nous choquent dans les légendes, et que l'Eglise néanmoins semblait autoriser, soit par la faveur que ces pièces trouvaient auprès de plusieurs de ses ministres, soit même par son propre silence. N'était-ce pas laisser perdre à la religion et au culte la pureté, la dignité, la haute raison qui doivent les caractériser?

Nous convenons qu'en prenant notre point de vue du dix-neuvième siècle pour juger les siècles *légendaires*, nous serons grandement exposés à voir dans une même perspective l'Eglise envahie par l'ignorance, défigurée, altérée peut-être, et mêlée du moins à tous les travers enfantés dans ce que nous appelons l'âge de barbarie. Mais d'abord nous déclinons la compétence du dix-neuvième siècle pour juger les productions du moyen-âge, et apprécier leur convenance ainsi que leur résultat. Ce point, reconnu aujourd'hui de nos meilleurs esprits, passe en règle de critique. Ainsi, tel usage comme tel trait d'histoire apocryphe, qui heurte notre délicatesse et nos lumières, se présentait tout autre dans les siècles et parmi les populations où il avait cours. Prenons pour exemple le langage lui-même: telles phrases, telles expressions du seizième siècle, sans remonter plus haut, ne seraient-elles pas aujourd'hui choquantes et scandaleuses? C'est donc au moyen-âge que nous devons nous transporter pour le juger, et en même temps pour apprécier la sage conduite de l'Eglise; elle devait permettre alors ce qui édifiait les peuples, sans prendre un soin anticipé et fort inutile des besoins du temps à venir.

Après cette première observation qui diminue singulièrement les griefs que nous pouvons faire aux légendes, nous ajouterons

sans nulle difficulté qu'en effet on y rencontre, ainsi que dans quelques pratiques abusives d'églises particulières, des choses que repousse le bon sens de tous les temps, et que rien n'explique et ne justifie que la grossièreté même de leur époque. Mais c'était là un résultat de plusieurs causes naturelles réunies, surtout l'invasion des barbares et la faiblesse humaine que Dieu n'a pas jugé à propos d'empêcher ; il eût fallu un miracle trop saillant dans l'ordre moral, et dès lors trop peu en harmonie avec les lois qui président au monde et en particulier à l'Eglise. En conséquence, les premiers pasteurs, les souverains pontifes eux-mêmes durent subir, selon la trempe naturelle de leur génie, les influences diverses de l'époque. Seulement l'Esprit-Saint, qui veille sur l'Eglise, mit à l'abri de ce mouvement tout ce qui est de son essence même et de sa constitution, sa doctrine, sa morale et sa discipline générale : il le concentra en quelque sorte ce mouvement, dans le cercle des actes individuels et des coutumes locales. C'était là aussi un miracle bien visible. Ainsi, tandis que ses ministres subissaient individuellement les conditions de l'humanité ; l'Eglise demeurait fidèle à sa mission sur la terre, en s'élevant dans tous ses conciles et par tous ses règlements, contre la fraude et l'imposture, contre l'indifférence et la superstition.

En résumé, les légendes, sans être des pièces historiques pour les faits qu'elles racontent, ne laissent pas d'avoir un intérêt réel pour l'histoire des personnages et des temps auxquels se rapportent leurs récits. Elles sont précieuses surtout pour l'appréciation des mœurs, dont les monuments authentiques nous entretiennent d'ailleurs si peu. Sous le point de vue de l'art chrétien, la légende est véritablement un texte historique. Ses récits naïfs ont passé dans l'architecture et dans tous les ornements de nos anciennes églises. Celles-ci ne semblent être elles-mêmes, avec leurs groupes et leurs statuettes, que d'immenses légendes écrites en pierre avec le ciseau du sculpteur. Les vitraux forment à eux seuls toute une histoire ecclésiastique, dont la légende renferme le sens et la clé. Cependant l'édification, une sorte d'enseignement dramatique et touchant, voilà ce qu'il faut chercher avant tout dans la légende :

Pour en juger sainement et goûter nous-mêmes ces heureuses et douces impressions qui allaient réjouir la foi de nos pères au moyen-âge, il faut sortir de notre froide civilisation, et nous transporter dans les siècles mêmes qui firent éclore les légendes: ce sera toujours leur vrai et éternel point de vue. La légende eut ses abus, ses excès; mais ils doivent si peu rejaillir sur l'Eglise, que ce fut elle au contraire qui, en les combattant constamment dans ses conciles et par ses décrets, prépara les jours où ils devaient entièrement disparaître.

C'est ainsi que, dans l'état actuel de nos connaissances historiques sur le moyen-âge, les légendes se présentent sous le point de vue de la critique. Déjà le Père Honoré de sainte Marie les considérait ainsi, lorsque, distinguant soigneusement les traditions vraisemblables et probables, des fables et des erreurs populaires, il défend les premières comme les seules autorisées de l'Eglise dans un but d'édification. Nous disons dans *l'état actuel de nos connaissances historiques*, car nous commençons seulement à pénétrer dans l'intérieur du moyen-âge. Espérons qu'avec le temps et les patientes recherches de plusieurs de nos doctes contemporains, les monuments de cette époque si partialement jugée seront mis dans un nouveau jour, et qu'alors un certain nombre de traditions et de légendes, repoussées par notre esprit moderne, viendront prendre une place honorable dans l'histoire. En attendant ce résultat qui est l'objet de nos vœux, vénérons la vérité voilée encore dans la légende, et cherchons-y, avec la simplicité de nos pères, ce que ses récits touchants offriront à tous les siècles comme à toutes les âmes chrétiennes, savoir des modèles héroïques de toutes les vertus. (*M. Blanc*, *Cours d'histoire ecclésiastique*.)

Du reste il ne faut pas croire que ces récits merveilleux qui se trouvent dans les vies des saints soient tous dépourvus de la certitude de l'histoire. Il en est une multitude qui sont racontés par les auteurs les plus dignes de foi. Si un écrivain instruit et judicieux faisait un bon choix des vies les plus intéressantes dans les savants recueils de Mabillon, de Baronius et surtout des Bollandistes, ce travail serait vraiment capable

d'opérer une révolution dans les idées de notre siècle. On y verrait que dans tous les temps Dieu a opéré de nombreux miracles en l'honneur de ses saints. Et en cela rien ne doit nous étonner, car il faut nous rappeler que la vocation des saints est toute surnaturelle et conduite par une providence particulière. Dieu se plaît à faire éclater sa puissance sur leur berceau, dans leur vie, leur mort et leur sépulture. Ecoutons Bossuet.

« Dieu est un ami sincère qui n'a rien de réservé pour les siens, et leur permet d'user de ses biens avec une espèce d'empire. Les créatures les plus rebelles sont forcées par une secrète vertu de faire la volonté de celui qui fait celle de Dieu. Presque toutes ont senti cette puissance si peu limitée, non-seulement dans les grands besoins, mais encore, s'il se peut se dire, sans nécessité. Mais comme de tels miracles, qui se font particulièrement hors des grands besoins, sont le sujet le plus ordinaire de la raillerie des incrédules, il faut que je tâche de leur apprendre, par une doctrine solide, à parler plus révéremment des œuvres de Dieu.

» Voici donc ce que j'ai vu dans les saintes lettres touchant ces sortes de miracles.

» Je trouve deux raisons principales pour lesquelles Dieu étend son bras à des opérations merveilleuses : la première, c'est pour montrer sa puissance ; la seconde, pour faire voir sa bonté, et combien il est indulgent à ses serviteurs. Or, je remarque cette différence dans ces deux espèces de miracles, que lorsque Dieu veut faire un miracle pour montrer seulement sa toute puissance, il choisit les occasions extraordinaires. Mais quand il veut encore faire sentir sa bonté, il ne néglige pas les occasions les plus communes.

» La toute puissance semble surmonter les plus grands obstacles ; la bonté descend à des soins plus particuliers. Dieu se plaît à faire connaître qu'il aime la simplicité de ses serviteurs et prévient leurs désirs dans les moindres choses. Montrant sa toute puissance dans les entreprises éclatantes, il veut bien aussi, quand il lui plaît, montrer dans les moindres la facilité avec laquelle il s'abandonne à ses serviteurs. » (*Panégyrique de saint François de Paule.*)

Jésus-Christ a dit : « En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais ; il en fera même de plus grandes, parce que je vais à mon Père, et tout ce que vous lui demanderez en mon nom, je le ferai. Ceux qui croiront, voici les miracles qu'ils feront ensuite : ils chasseront les démons en mon nom, ils parleront de nouvelles langues ; s'ils prennent quelque breuvage mortel, ils n'en ressentiront aucun mal ; ils mettront les mains sur les malades, et les malades seront guéris. « Et n'allez pas croire que cette promesse ne regardait que le temps des apôtres, et que les miracles n'ont été nécessaires que pour l'établissement de la foi. Quel droit avez-vous de restreindre les paroles du Fils de Dieu ? Croyez-vous entendre l'Ecriture mieux que les docteurs de l'Eglise ? Comment prouverez-vous que depuis le temps des apôtres il ne se soit jamais trouvé de conjonctures où le bien de la religion ait demandé qu'il se fît des miracles ? Ils étaient nécessaires pour les infidèles, chez qui l'Evangile a été prêché en différents siècles, comme pour les idolâtres grecs et romains, à qui il fut d'abord annoncé. L'Eglise en a eu besoin pour confondre les hérétiques successivement soulevés contre ses dogmes, et pour affermir la foi de ses enfants ; toujours ils ont été nécessaires pour manifester l'éminence de la vertu, pour faire glorifier Dieu, convertir les pécheurs, ranimer la piété, nourrir et fortifier l'espérance des biens éternels. Quelques personnes, même pieuses, répondent assez inconsidérément : Ces miracles ne sont point des articles de foi ; l'Eglise n'oblige pas à les croire. A la vérité, il faut distinguer la foi dans les mystères, qui sont fondés sur l'autorité divine, à laquelle il faut se soumettre, et la foi dans les miracles des vies des saints qui sont appuyés sur des témoignages humains ; mais nous soutenons que la foi dans les mystères conduit nécessairement à la foi dans les miracles prouvés de la vie des saints. En effet, si nous croyons avec une foi ferme et inébranlable ce que Dieu, par sa bonté infinie, a voulu faire pour le salut de tous les hommes et ce qu'il continue tous les jours dans l'Eucharistie, ne nous persuaderons-nous pas aisément qu'il aura des marques extraordinaires de sa bienveillance pour

ses plus fidèles serviteurs? Et, du reste, est-ce qu'on ne croit dans le monde que ce qui est de foi? En niant les miracles, vous niez ce que les Pères attestent comme l'ayant vu, ou en étant bien informés. Ainsi vous devez nécessairement conclure qu'ils avaient une faible crédulité, ou qu'ils trompaient le peuple; refuser de croire des merveilles transmises jusqu'à nous par une tradition constante et universellement reçue, c'est donner atteinte à toute la tradition. Que peut-on penser des saints, si l'on traite de chimères les grâces miraculeuses qu'ils certifient que Dieu leur a faites, si on attribue au hasard l'accomplissement de leurs prédictions? Que deviennent même leurs vertus héroïques? quel jugement formera-t-on de leurs actes? Paraîtront-ils plus croyables sur un point que sur l'autre? Quand on prononce qu'il n'y a point eu de miracles depuis le temps des apôtres, il faut donc dire, par une suite inévitable, que l'Eglise, qui fonde la canonisation sur les miracles, emploie des faussetés dans un acte religieux si solennel, et que le culte public n'est qu'une idolâtrie incertaine. Or, entre cela et l'hérésie, nous ne voyons pas de distance; car de grands principes de religion nous apprennent qu'en ces occasions l'Eglise reçoit du Saint-Esprit une assistance particulière qui fait qu'elle ne se trompe point et ne peut se tromper. Combien nous plaignons ces hommes que Bossuet stigmatise par ces sévères paroles: « Ils sont contents pourvu qu'ils se montrent plus déliés observateurs que les autres, et ils trouvent de meilleur sens de ne pas croire tant de merveilles. » Cette aversion du merveilleux, qui vient de la faiblesse d'un esprit appesanti par le péché, est une maladie grave qui peut avoir des suites funestes. (*M. Chavin*, *Histoire de saint François d'Assise.*)

« L'amour du merveilleux, continue M. Chavin, est un reste de notre grandeur originaire. L'homme était fait pour contempler les merveilles de la divinité, et jusqu'à ce qu'il les voie, il se porte par un mouvement intime à tout ce qui semble en être des traces. Ainsi, à côté de la poésie qu'on appelle primitive et qui est vraiment la poésie populaire, car elle chante ce qui est au fond de toutes les âmes, ce qui erre sur toutes les lèvres, on trouve toujours un récit naïf qui porte le même carac-

tère traditionnel, et qui s'adresse à toutes les intelligences simples du peuple. Dans l'antiquité classique, nous trouvons Homère et Hérodote ; Niebuhr rattache les premiers récits de Tite-Live à quelques chants populaires perdus, auxquels il donne le nom de *Saga*, prenant cette expression scandinave dans un sens général. Au moyen-âge, les préoccupations toutes religieuses ont donné un autre sujet à l'insatiable amour du merveilleux ; les bornes positives de l'histoire n'ont pu le contenir : il a débordé de toutes parts, il a formé autour de la véritable histoire des saints comme une auréole poétique. La légende a toujours un fond vrai, une donnée historique, et ce serait une maladresse bien grande à un historien de la rejeter sans une sérieuse étude : car là est la vie intime du moyen-âge, là est une grande partie de la symbolique de l'art. Ainsi distinguer le vrai du faux, la lumière de ses rayons et de son reflet, discuter les autorités, voilà la tâche de l'historien, voilà ce qui constitue la science du moyen-âge. Tout admettre sans examen serait plus coupable encore que de tout rejeter.

» Mais par-dessus tout, continue M. Chavin, défions-nous de ces hommes qui font au Catholicisme l'honneur de vouloir bien s'intéresser à lui ; c'est une des cinq plaies de notre époque. Le voile du sanctuaire a été déchiré, et les profanes y ont fait invasion sans s'être purifiés, selon la loi ; on a brisé la haie qui entourait la vigne du Seigneur, et voilà qu'elle est vendangée par tous ceux qui passent dans le chemin de la vie. Ces mains sacriléges qui touchent l'arche sainte, ces hommes qui ne savent pas le catéchisme des petits enfants et qui jugent les mystères, voilà ce qui devrait nous remplir d'indignation, de zèle et de courage.... Chassons les barbares !...

» Après deux siècles de ravages impies, assis au milieu des ruines, dans cette vaste solitude qu'étendent autour de nous la tristesse et le malheur, chantons les cantiques de la patrie et préparons les matériaux pour reconstruire l'édifice de la science catholique ; que chacun, dans l'ordre où la Providence l'a placé, travaille à la restauration de la science. L'étude sérieuse, calme et dévouée à la gloire de Dieu, ne s'ouvre-t-elle pas devant nous comme un refuge et une espérance ? Avec elle on

traverse les mauvais jours, sans en sentir le poids; on s
l'Eglise de Jésus-Christ, on use saintement sa vie. Ce nol
exemple, donné au monde par les véritables chrétiens, co
battra l'affaissement moral, qui est la maladie de la générati
actuelle; il ramènera dans le chemin de la foi quelqu'une de
âmes énervées qui s'en vont le matin demander à toutes ces d
trines d'un jour la force et la consolation, et qui le soir reto
bent, flétries et languissantes, dans l'abattement du désespo
car notre pitié ne doit pas être seulement pour ceux qui ont so
fert, qui ont pleuré; elle doit être aussi pour ceux qui so
frent, pour ceux qui pleurent. Quand sous nos yeux, les vivan
gémissent, nos larmes ne doivent point aller baigner la cend
des morts. Entre les regrets du passé et les espérances d'
avenir meilleur, remplis de confiance en celui qui a fait tou
les nations guérissables, nous tournerons nos regards v
l'Orient, nous chercherons dans les vieux âges des enseign
ments utiles, nous demanderons aux saints nos aïeux la ré
gnation et la force. Voilà ce qui élève la science terrestre; a
trement, elle serait bien petite. »

Nous complèterons notre étude sur les légendes par les bell
et chaleureuses paroles qu'elles ont inspirées à l'éloquent aute
de l'*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*.

« Dans toute étude du moyen-âge, dit-il, la foi implicite
peuple, l'adhésion unanime de l'opinion publique, donnent
toutes les traditions populaires inspirées par la religion, u
force qu'il est impossible à l'historien ne pas apprécier. De so
qu'en laissant même de côté leur valeur théologique, on ne sa
rait méconnaître, sans aveuglement, le rôle qu'elles ont jo
de tout temps dans la poésie et dans l'histoire.

» Quant à la poésie, il serait difficile de nier qu'elles n'en re
ferment une mine inépuisable; c'est ce qu'on reconnaîtra chaq
jour davantage à mesure qu'on reviendra aux sources de la v
ritable beauté. Quand même il faudrait se résigner à ne regard
la légende que comme la *mythologie chrétienne*, selon l'expre
sion méprisante des grands philosophes de nos jours, encore no
paraîtrait-elle une source de poésie bien autrement pure, abo
dante et originale, que la mythologie usée de l'Olympe. Ma

il ne faut pas s'étonner si on lui a longtemps refusé tout droit à une influence poétique. Les générations idolâtres qui avaient concentré tout leur enthousiasme sur les monuments et les inspirations du paganisme, et les générations impies qui ont décoré du nom de poésie les Muses souillées du dernier siècle, ne pouvaient certes donner le même nom à ce fruit exquis de la foi catholique ; elles ne pouvaient lui rendre qu'un genre d'hommages, c'était de l'insulter et d'en rire, comme elles l'ont fait.

» Sous le point de vue purement historique, les traditions populaires, et notamment celles qui se rattachent à la religion, si elles n'ont pas une certitude mathématique, si ce ne sont pas ce que l'on appelle des faits positifs, en ont eu du moins toute la puissance, et ont exercé sur les passions et les mœurs des peuples une influence bien autrement grande que les faits les plus incontestables pour la raison humaine. A ce titre elles méritent assurément l'attention et le respect de tout historien sérieux et solidement critique.

» Il doit en être de même pour tout homme qui s'intéresse à la suprématie du spiritualisme dans la marche de la race humaine, qui élève le culte de la beauté morale au-dessus de la domination exclusive des intérêts et des penchants matériels ; car il ne faut pas l'oublier, au fond des croyances les plus puériles, des superstitions les plus risibles qui ont pu régner quelque temps chez des populations chrétiennes, il y avait toujours une reconnaissance formelle d'une force surnaturelle, une protestation généreuse en faveur de la dignité de l'homme déchu mais non pas sans retour. Partout et toujours elles gravaient dans les convictions populaires la victoire de l'esprit sur la matière, de l'invisible sur le visible, de la gloire innocente de l'homme sur son malheur, de la pureté primitive de la nature sur sa corruption. La moindre petite légende catholique a gagné plus de cœurs à ces immortelles vérités que toutes les dissertations des philosophes. C'est toujours le sentiment de cette glorieuse sympathie entre le créateur et la créature, entre le ciel et la terre, qui se fait jour à travers les siècles ; mais tandis que l'antiquité païenne l'avait balbutié, en donnant à ses dieux tous les vices de l'humanité, les anges chrétiens l'ont proclamé

en élevant l'humanité et le monde régénérés par la foi à la hauteur du ciel.

« Dans les siècles dont nous parlons, de pareilles apologies eussent été bien mal placées. Alors peronne dans la société chrétienne ne doutait de la vérité et de la douceur ineffable de ces pieuses traditions. Les hommes vivaient dans une sorte de tendre et intime familiarité avec ceux d'entre leurs pères que Dieu avait manifestement appelés à lui, et dont l'Eglise avait proclamé la sainteté. Cette Eglise, qui les avait placés sur ses autels, ne pouvait certes pas s'offenser de ce que ses enfants vinssent en foule et avec une infatigable tendresse, apporter toutes les fleurs de leur pensée et de leur imagination à ces témoins de l'éternelle vérité. Ils avaient déjà reçu la palme de la victoire; ceux qui combattaient encore ne se lassaient pas de les féliciter, d'apprendre d'eux la science du vainqueur. D'ineffables affections, de salutaires patronages se formaient ainsi entre les saints de l'Eglise triomphante et les humbles combattants de l'Eglise militante. On choisissait à son gré dans ce peuple glorifié un père, un ami, une amie; et sous son aile on marchait avec plus de confiance et de sécurité vers l'éternelle lumière. Depuis le roi et le pontife jusqu'au plus pauvre artisan, chacun avait une pensée spéciale dans le ciel : au sein des combats, dans les dangers et les douleurs de la vie, ces saintes amitiés exerçaient toute leur influence cousolatrice et fortifiante. Saint Louis mourant au-delà des mers pour la croix, invoquait avec ferveur l'humble bergère qui était la protectrice de sa capitale. Les preux espagnols, accablés par les Maures, voyaient saint Jacques se mêler à leurs rangs, et retournant à la charge, changeaient aussitôt leur défaite en victoire. Les chevaliers et les nobles seigneurs avaient pour modèles et pour patrons saint Michel et saint Georges; pour dames de leur pieuse pensée, sainte Catherine et sainte Marguerite; et s'il leur arrivait de mourir prisonniers et martyrs pour la foi, ils songeaient à sainte Agnès à la jeune fille qui avait aussi ployé sa tête sous le for (1) du

(1) Et lors me seignai et m'agenoillai au pié de l'un d'eulx, qui tenait une hache dan noise à charpentier, et dis : « Ainsi mourut sainte Agnès. » (*Joinville*)

bourreau. Le laboureur voyait dans les églises l'image de saint Isidore avec sa charrue, et de sainte Nothburge, la pauvre servante tyrolienne, avec sa faucille. Le pauvre en général, l'homme livré aux durs travaux, rencontrait à chaque pas ce colossal saint Chrystophe succombant sous le poids de l'enfant Jésus, et retrouvait en lui le symbole de ces rudes labeurs de la vie dont le ciel est la moisson. L'Allemagne surtout était fertile en ce genre de croyances ; et on le conçoit sans peine encore aujourd'hui, en étudiant son esprit si naïf et si pur, en y trouvant cette ignorance du sarcasme, du rire moqueur qui flétrit toute poésie, en sondant sa langue si riche, si expressive. Nous ne finirions jamais si nous essayions de spécifier les innombrables liens qui attachaient ainsi le ciel à la terre, si nous pénétrions dans cette vaste sphère, où toutes les affections et tous les devoirs de la vie mortelle se trouvaient mêlés et entrelacés à d'immortelles protections ; où les âmes mêmes les plus délaissées et les plus solitaires trouvaient tout un monde de consolations et d'intérêts à l'abri de tous les mécomptes d'ici-bas. On s'exerçait ainsi à aimer dès ce monde ceux qu'on devait aimer dans l'autre : on comptait retrouver au delà de la tombe des saints protecteurs du berceau, les douces amies de l'enfance, les fidèles patrons de l'existence tout entière ; on n'avait qu'un vaste amour qui réunissait les deux vies de l'homme, et qui, commencé au sein des orages du temps, se prolongeait à travers les gloires de l'éternité.

» Mais toutes ces croyances et toutes ces tendres affections qui s'élançaient du cœur de l'homme de ces temps là vers le ciel, se rencontraient et se fixaient toutes sur une image suprême. Toutes ces pieuses traditions, les unes locales, les autres personnelles, s'éclipsaient et se confondaient dans celles que le monde entier répétait sur Marie. Reine de la terre autant que reine du ciel, pendant que tous les fronts et tous les cœurs étaient inclinés devant elle, tous les esprits étaient inspirés par sa gloire; tandis que le monde se couvrait de sanctuaires, de cathédrales, en son honneur, l'imagination de ces générations poétiques ne tarissait pas dans la découverte de quelque nouvelle beauté, au sein de cette beauté suprême. Chaque jour voyait éclore

quelque légende plus merveilleuse, quelque nouvelle pa
que la reconnaissance du monde offrait à celle qui lui avait
vert les portes du ciel, qui avait repeuplé les rangs
Anges, qui avait ôté aux hommes le droit de se plaindr
péché d'Eve ; à l'humble ancelle couronnée par Dieu de la
ronne que Michel avait arrachée à Lucifer, en le je
dans les enfers. (*) « Il faut bien, lui disait-on avec une
licieuse simplicité, « il faut bien que tu nous exauces,
avons tant de bonheur à t'honorer (**). » Ah s'écrie Waltl
chantons toujours cette douce Vierge à qui son Fils ne sait
refuser. Voilà notre consolation suprême ; c'est que dans le
on fait tout ce qu'elle veut ! » Et pleine d'une inébranl
confiance en l'objet de tant d'amour, convaincue de sa vigil
maternelle, la chrétienté s'en remettait à elle de toutes
peines et de tous ses dangers, et se reposait dans cette
fiance, selon la belle image d'un poète contemporain de s
Elisabeth :

Endormie est la périllée,
Mais notre Dame est éveillée....
Oncques ne fut la glorieuse
Ne someillanz ne paerceuse...
Et nuit et jor la Virge monde
En esveil est por tot le monde.
S'ele dormait une seule hore,
Toz li monz ce desous de sore
Trebucherait por les meffetz
Que nous fesons et avons fez.

» Et encore, il faut le dire, l'enthousiasme de cett
tendresse ne suffisait pas à ces âmes si pieuses e
Vierge-Mère. Il leur fallait un sentiment plus tendre,
possible, plus intime, plus encourageant, le plus d
plus pur que l'homme puisse concevoir. Après tou
n'avait-elle pas été une simple mortelle, une faib

(*) Expressions du poème de la *Guerre de Wartbourg*, du temps
de sainte Elisabeth, et d'autres des douzième et treizième siècles.

(**) Cantique en l'honneur de Marie dans Hoffmann, Histoire des
en Allemagne, page 102.

qui avait connu toutes les misères de la vie, qui avait passé par la calomnie, et l'exil, et le froid, et la faim? Ah! c'était plus qu'une mère; c'était une sœur que chérissait en elle le peuple chrétien! Aussi la conjurait-on sans cesse de se rappeler cette fraternité si glorieuse pour la race exilée: aussi un grand saint, le plus passionné de ses serviteurs, n'hésitait pas à l'invoquer ainsi. « O Marie, lui disait-il, nous te supplions comme Abraham suppliait Sara dans la terre d'Egypte... O Marie, ô notre Sara, dis que tu es notre sœur, afin qu'à cause de toi Dieu nous veuille du bien, afin que par ta grâce nos âmes vivent en Dieu. Dis-le donc, ô notre très-chère Sara, dis que tu es notre sœur, et à cause d'une telle sœur les Egyptiens, c'est-à-dire les démons, auront peur de nous; à cause d'une telle sœur, les anges viendront se ranger en bataille à nos côtés; et le Père, et le Fils et le Saint-Esprit nous feront miséricorde à cause d'une sœur telle que toi. »

C'est ainsi qu'ils aimaient Marie, ces chrétiens d'autrefois. Mais quand leur amour avait embrassé le ciel et sa reine, et tous ses bienheureux habitants, il redescendait sur la terre pour la peupler et l'animer à son tour. La terre qui leur avait été assignée pour séjour, cette belle créature de Dieu, devenait aussi l'objet de leur féconde sollicitude, de leur affection ingénue. Des hommes qu'on nommait alors, et peut-être à bon droit, savants, étudiaient la nature avec le soin scrupuleux que des chrétiens devaient mettre à l'étude des œuvres de Dieu; mais ils ne pouvaient se résoudre à en faire un corps sans vie supérieure; ils y cherchaient toujours des relations mystérieuses avec les devoirs et les croyances de l'homme racheté par son Dieu; ils voyaient dans les mœurs des animaux, dans les phénomènes des plantes, dans le chant des oiseaux, dans les vertus des pierres précieuses, autant de symboles des vérités consacrées par la foi. (*) De pédantes nomenclatures

(*) L'étude de la nature, sous ce point de vue, était très-répandue au treizième siècle, comme on peut voir dans le *Speculum naturale* de Vincent de Bauvais, et par la foule de *Bestiaires*, de *Volucraires*, de *Lapidaires*, qui parurent en vers et en prose vers ce temps. Elle est d'ailleurs empreinte dans toute la poésie de cette époque.

n'avaient point encore fermé l'accès de la science de la nature au peuple et aux poètes; les souvenirs de l'idolâtrie païenne n'avaient pas encore envahi et profané le monde reconquis au vrai Dieu par le Christianisme. Quand, dans la nuit, le pauvre levait les yeux au ciel, il y voyait, au lieu de la voie lactée de Junon, le chemin qui guidait ses frères au pèlerinage de Compostelle, ou celui que suivaient les bienheureux pour aller au ciel. Les fleurs surtout offraient un monde peuplé des plus charmantes images; un langage muet qui exprimait les sentiments les plus tendres et les plus vifs. Le peuple se rencontrait avec les docteurs pour donner à ces doux objets de son attention journalière les noms de ceux qu'il aimait le plus, les noms des Apôtres, de ses Saints favoris, ou des Saintes dont l'innocence et la pureté semblaient se réfléchir dans la pure beauté des fleurs. Notre Elisabeth eut aussi sa fleur, humble et cachée, comme elle voulut toujours être. (*) Mais Marie surtout, cette fleur des fleurs, cette rose sans épines, ce lis sans tache (**) avait une innombrable quantité de fleurs que son doux nom rendait d'autant plus belles et plus chères à son peuple. Chaque détail des vêtements qu'elle avait portés sur la terre était représenté par quelque fleur plus gracieuse que les autres : c'étaient comme des reliques partout éparses et sans cesse renouvelées. Les grands savants de nos jours ont cru mieux faire de substituer à son souvenir celui de Vénus. (***) La sympathie était censée réciproque; la terre devait de la reconnaissance pour cette association à la religion de l'homme. On allait, dans la nuit de Noël, annoncer aux arbres des forêts, que le Christ allait venir : (****) *Aperiatur terra et germinet Salvatorem.* Mais en revanche elle devait donner des roses et des anémones au lieu où l'homme versait son sang,

(*) On appelle en Allemagne *Elisabethsblümchen* ou Fleurette d'Elisabeth, le *Cystus Helianthemum.*

(**) *Lilium sine maculâ, rosa sine spinis, flos florum*; expressions des anciennes liturgies de l'Eglise, mille fois répétées par les poëtes de tous les pays aux douzième et treizième siècles. *O vaga mia rosa*, dit encore saint Alphonse de Liguori dans ses *Canzoncine in onore di Maria santissima.*

(***) Par exemple, la fleur qui dans toutes les langues de l'Europe s'appelait le *Soulier de la Vierge*, a été nommée *Cypripedium Calceolus.*

(****) Cela se fait encore dans le Holstein.

et des lis là où il laissait tomber des larmes. Quand une sainte mourait, toutes les fleurs des environs devait se faner en même temps, ou s'incliner sur le passage de son cercueil. (*) On conçoit cette ardente fraternité qui unissait saint François à la nature entière animée et inanimée, et qui lui arrachait des cris si plaintifs et si admirables. Tous les chrétiens avaient alors plus ou moins le même sentiment; car la terre, aujourd'hui si dépeuplée, si stérilisée pour l'âme, était alors imprégnée d'une beauté immortelle. Les oiseaux, les plantes, tout ce que l'homme rencontrait sur son passage, tout ce qui avait vie, avait été marqué par lui de sa foi et de son espérance. C'était un vaste royaume d'amour, et de science aussi; car tout avait sa raison, et sa raison dans la foi. Comme ces rayons brûlants qui, partis des plaies du Christ, avaient imprimé les sacrés stigmates sur les membres de François d'Assise, ainsi des rayons partis du cœur de la race chrétienne, de l'homme simple et fidèle, avaient été imprimés sur chaque particule de la nature le souvenir du ciel, l'empreinte du Christ, le sceau de l'amour.

Oui, il y a eu dans le monde comme un immense volume, où cinquante générations ont écrit pendant douze siècles leurs croyances, leurs émotions, leurs rêves, avec une tendresse et une patience infinies; non-seulement chaque mystère de la foi, chaque triomphe de la croix y avait sa page, mais encore chaque fleur, chaque fruit, chaque bête des champs y figurait à son tour. Comme dans les anciens missels, comme dans les grands antiphonaires des vieilles cathédrales (**), à côté des brillantes peintures où sont tracées avec une inspiration si chaleureuse et si profonde à la fois les grandes scènes de la vie du Christ et de ses Saints, on y voyait le texte des lois de Dieu et de sa divine parole, encadré au milieu des beautés de la nature; tous les êtres animés s'y retrouvaient pour chanter les louanges du Seigneur, et des anges sortaient à cette fin du calice de chaque fleur. C'était là la *Légende*, la lecture

(*) Légende de sainte Jeanne de Portugal.

(**) Par exemple, à la bibliothèque du dôme de Sienne, à Saint-Laurent de Nuremberg, etc.

des pauvres et des simples, l'Evangile paré à leur usage, *Biblia pauperum!* Leurs yeux innocents y lisaient mille beautés dont le sens est aujourd'hui à jamais perdu; le ciel et la terre leur apparaissaient peuplés de la plus douce science; ils pouvaient bien chanter d'une voix sincère: *Pleni sunt cœli et terra gloriâ tuâ.*

Qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors? Qui songe aujourd'hui à l'imagination des pauvres, au cœur des ignorants?

Oui, le monde était alors enveloppé par la foi comme d'un voile bienfaisant qui cachait les plaies de la terre, qui devenait transparent pour les splendeurs du ciel. Aujourd'hui, c'est autre chose: tout est nu sur la terre, tout est voilé dans le ciel.

Il fallait, pour vêtir le monde de cette parure consolante, l'union complète et sans réserve des deux principes qui s'alliaient si merveilleusement dans ces siècles, la simplicité et la foi. Aujourd'hui, comme chacun le sait et le dit, elles ont disparu de la société en masse; la première surtout a été extirpée complétement, non-seulement de la vie publique, mais aussi de la poésie, de la vie privée et domestique, des rares asiles où l'autre est restée. Ce n'a pas été sans une profonde habileté que la science athée et la philosophie irréligieuse des siècles modernes ont prononcé leur divorce avant de les condamner à mourir. Lorsque leur sainte et délicieuse alliance eut été brisée, ces deux célestes sœurs n'ont pu que s'embrasser encore dans quelques âmes méconnues, dans quelques populations éparses et oubliées; et puis elles ont marché séparément à la mort.

Cette mort, il n'est pas besoin de le dire, n'a été qu'apparente, n'a été qu'un exil. Elles ont trouvé au sein de l'Eglise impérissable le berceau d'où elles étaient sorties pour peupler et décorer le monde: tout homme peut les y retrouver; tout homme peut aussi ramasser sur leur route les immortels débris qu'elles y ont semés, et qu'on n'a pas encore pu anéantir. Le nombre en est si grand, la beauté si éclatante, qu'on serait tenté de croire que Dieu ait permis à dessein que tous les charmes extérieurs du Catholicisme tombassent un moment

dans l'oubli, afin que ceux qui lui demeureraient fidèles au milieu des épreuves modernes, eussent l'ineffable bonheur de les découvrir eux-mêmes et de les révéler de nouveau.

Il y a là tout un monde à reconquérir, pour l'histoire, pour la poésie : la piété même y retrouvera des trésors. Qu'on ne nous reproche point de remuer des cendres à jamais éteintes, de fouiller d'irréparables ruines : ce qui serait vrai des institutions humaines, ne saurait l'être des objets de notre étude, au moins à des yeux catholiques ; car s'il est vrai que l'Eglise ne meurt pas, rien aussi de ce qu'elle a une fois touché de sa main, inspiré de son esprit, ne saurait mourir pour toujours. Il suffit qu'elle y ait déposé un germe de son propre principe, un rayon de l'invariable et immobile beauté qu'elle a reçue avec la vie ; s'il en a une fois été ainsi, c'est en vain que les temps s'obscurcissent, que la neige des hivers s'amoncèle : il est toujours temps de déterrer la racine, de secouer quelque poussière moderne, de briser quelques liens factices, de la replanter dans quelque bonne terre, pour rendre à la fleur, au moins pour quelques âmes, le parfum et la fraîcheur des anciens jours.

Il nous serait pénible qu'on pût croire, par suite des idées que nous venons d'exposer, que nous sommes d'aveugles enthousiastes du moyen-âge, que tout nous y semble admirable, digne d'envie et sans reproche, et que dans le siècle où nous sommes destinés à vivre, les nations ne soient plus guérissables comme autrefois. Loin de nous la pensée de nous consumer en de stériles regrets, et de perdre la vue à force de verser des larmes sur le sépulcre des générations dont nous avons hérité. Loin de nous la pensée de ramener des temps à jamais passés. Nous savons que le Fils de Dieu est mort sur la croix pour sauver l'humanité, non pas pendant cinq ou six siècles, mais pendant toute la durée du monde. Nous ne pensons pas que la parole de Dieu ait reculé ni que son bras soit raccourci. La mission de l'homme pur est restée la même ; le chrétien a toujours son salut à faire et son prochain à servir. Nous ne regrettons donc, tout en les admirant, aucune des institutions humaines qui ont péri selon la destinée des choses

humaines, mais nous regrettons amèrement l'âme, le souffle divin qui les animait et qui s'est retiré des institutions qui les ont remplacées. Ce n'est donc pas la stérile contemplation du passé, ce n'est pas le dédain ni le lâche abandon du présent que nous prêchons ; encore une fois loin de nous cette triste pensée. Mais comme l'exilé, banni de ses foyers pour être resté fidèle aux lois éternelles, envoie souvent une pensée d'amour à ceux qui l'ont aimé et qui l'attendent dans la patrie ; comme le soldat combattant sur des plages lointaines, s'enflamme au récit des batailles que ses aïeux y ont gagnées ; ainsi qu'il nous soit permis à nous, que notre foi rend comme exilés au milieu de la société moderne, d'élever nos cœurs et nos regards vers les bienheureux habitants de la céleste patrie ; et humbles soldats de la cause qui les a glorifiés, de nous enflammer aussi au récit de leurs luttes et de leurs victoires.

Nous ne savons que trop tout ce qu'il y avait de souffrances, de crimes, de plaintes dans les siècles que nous avons étudiés ; comme il y en a toujours eu, comme il y en aura toujours, tant que la terre sera peuplée d'hommes déchus et pécheurs. Mais nous croyons qu'il y a entre les maux de ces siècles et ceux du nôtre deux incalculables différences. D'abord l'énergie du mal rencontrait partout une énergie du bien qu'elle semblait augmenter en la provoquant au combat, et par qui elle était sans cesse vaincue avec éclat. Cette glorieuse résistance avait son principe dans la force des convictions qu'on reconnaissait, dans leur influence sur la vie entière : dire que cette force n'a pas diminué à mesure que la foi et la pratique religieuse se sont retirées des âmes, ce serait assurément contredire l'expérience de l'histoire et les souvenirs du monde. Nous sommes loin de contester d'éclatants progrès sous certains rapports, mais nous dirons avec un éloquent écrivain de nos jours, dont les paroles montrent assez que sa partialité pour les temps anciens ne doit pas être suspecte : « Certainement la moralité est plus éclairée aujourd'hui ; est-elle plus forte ? Qui ne tressaille de joie en voyant la victoire de l'égalité ? Je crains seulement qu'en prenant un si juste sentiment de ses droits, l'homme n'ait perdu quelque chose du sentiment

de ses devoirs. Le cœur se serre quand on voit que, dans ce progrès de toutes choses, la force morale n'a point augmenté. » (*M. Michelet*, *Histoire de France*.)

Puis, ces maux dont le monde souffrait et se plaignait alors avec raison, étaient tous physiques, tous matériels. Le corps, la propriété, la liberté matérielle, étaient exposés, blessés, foulés plus qu'ils ne le sont aujourd'hui en certains pays, nous le voulons bien. Mais l'âme, mais le cœur, mais la conscience étaient sains, purs, hors d'atteinte, libres de cette affreuse maladie intérieure qui les ronge de nos jours. Chacun savait ce qu'il avait à croire, ce qu'il pouvait voir, ce qu'il devait penser de tous ces problèmes de la vie et de la destinée humaine qui sont aujourd'hui autant de supplices pour les âmes qu'on a réussi à paganiser de nouveau. Le malheur, la pauvreté, l'oppression, qui ne sont pas plus extirpés aujourd'hui qu'ils ne l'étaient alors, ne se dressaient pas devant l'homme de ces temps-là comme une horrible fatalité dont ils étaient l'innocente victime. Il en souffrait, mais il les comprenait : il en pouvait être écrasé, mais non pas désespéré ; car il lui restait le ciel, et l'on n'avait encore intercepté aucune des voies qui conduisaient de la prison de son corps à la patrie de son âme. Il y avait une immense santé morale qui neutralisait toutes les maladies du corps social, qui leur opposait un antidote tout-puissant, une consolation positive, universelle, perpétuelle dans la foi. Cette foi qui avait pénétré le monde, qui réclamait tous les hommes sans exception, qui s'était infiltrée dans les pores de la société comme une sève bienfaisante, offrait à toutes les infirmités un remède sûr, simple, le même pour tous, à la portée de tous, compris par tous, accepté par tous.

Aujourd'hui le mal est encore là ; il est non-seulement présent, mais connu, étudié, analysé avec un soin extrême : la dissection serait parfaite, l'autopsie exacte ; mais avant que ce vaste corps ne devienne un cadavre, où sont les remèdes? Ces nouveaux médecins ont usé quatre siècles à le dessécher, à en exprimer cette sève divine et salutaire qui faisait sa vie. Que va-t-on y substituer?

C'est qu'il est temps maintenant de juger le chemin qu'on

a fait faire à l'humanité et les voies par où on l'a menée. Les nations chrétiennes ont laissé détrôner leur mère; ses mains tendres et puissantes qui avaient un glaive pour venger toutes leurs injures, un baume pour guérir toutes leurs plaies, elles les ont vues chargées de chaînes ; sa couronne de fleurs lui a été arrachée, et on l'a trempée dans l'acide du raisonnement jusqu'à ce que chaque feuille en soit tombée, flétrie et perdue. Le philosophisme, le despotisme et l'anarchie l'ont promenée captive devant les hommes en l'abreuvant d'insultes et d'ignominies ; puis ils l'ont enfermée dans un cachot qu'ils appellent son tombeau, et à la porte duquel ils veillent tous trois.

Et cependant elle a laissé dans le monde un vide que rien ne saurait combler : ce ne sont pas seulement les âmes restées fidèles qui pleurent ses malheurs, ce sont toutes les âmes non encore souillées qui demandent à respirer un autre air que celui qui est devenu mortel par son absence; ce sont toutes celles qui n'ont pas perdu le sentiment de leur dignité et de leur immortelle origine, qui demandent à y être ramenées; ce sont surtout les âmes tristes qui cherchent partout en vain un remède à leur tristesse, une explication de leur désenchantement, qui ne trouvent partout que la place vide et saignante des anciennes croyances, et qui ne veulent et ne peuvent pas être consolées, *quia non sunt!*

Eh bien! nous le croyons fermement, un jour viendra où l'humanité demandera à sortir du désert qu'on lui a fait; elle demandera qu'on lui répète les chants de son berceau; elle voudra respirer les parfums de sa jeunesse, approcher ses lèvres altérées du sein de sa mère, afin de goûter encore avant de mourir ce lait si doux et si pur dont son enfance a été abreuvée. Et les portes de la prison de cette mère seront brisées par le choc de tant d'âmes souffrantes; elle en sortira plus belle, plus forte, plus clémente que jamais: ce ne sera plus la naïve et fraîche beauté de ses jeunes années, après le sanglant enfantement des premiers siècles; ce sera la grave et sainte beauté de la femme forte, qui a relu l'histoire des martyrs et des confesseurs, et qui y a ajouté sa page. On verra dans ses yeux la trace des larmes, et sur son front la

ride des souffrances; elle n'en paraîtra que plus digne d'hommages et d'adoration à ceux qui auront souffert comme elle.

Elle reprendra sa course glorieuse, course nouvelle, dont la route n'est connue que de Dieu; mais en attendant que le monde lui demande de présider à ses destinées, ses enfants fidèles savent qu'ils peuvent recevoir d'elle chaque jour des secours et des consolations infinies. Aussi, fils de la lumière, ils ne trembleront pas devant ce qu'un monde appelle sa décadence; au milieu des ténèbres qu'il accumule autour d'eux, ils ne se laisseront ni éblouir ni entraîner par aucun des météores trompeurs de la nuit orageuse. Calmes et confiants, ils resteront les regards fixés avec un inébranlable espoir sur cet éternel Orient qui ne cesse jamais de briller pour eux, et où les générations, assises dans l'ombre de la mort, découvriront aussi un jour l'unique et sacré soleil prêt à inonder de ses victorieuses clartés l'ingratitude des hommes.

Du reste, loin de nous l'ambition de résoudre ce qu'on appelle le problème du siècle, de donner la clef de toutes les contradictions de l'intelligence de nos jours. Ces grandes pensées sont loin de notre faible cœur. Nous osons même croire que tous les projets qu'elles ont motivés sont frappés d'une stérilité radicale. Tous les systèmes les plus vastes, les plus progressifs que la sagesse humaine a mis au jour, et qu'elle a voulu substituer à la religion, n'ont jamais pu intéresser que les savants, ou les ambitieux, ou tout au plus les heureux du monde. Mais la grande majorité du genre humain ne sera jamais dans ces catégories. La grande majorité des hommes est souffrante, souffrante de douleurs morales autant que de maux physiques. Le premier pain de l'homme est la douleur, et son premier besoin est d'en être consolé. Or, lequel de ces systèmes a jamais consolé un cœur affligé, peuplé un cœur désert? Lequel de ces docteurs a jamais enseigné à essuyer une larme? Seul, depuis l'origine des temps, le Christianisme a promis de consoler l'homme des inévitables afflictions de la vie, en purifiant les penchants de son cœur: et seul il a tenu sa promesse. Aussi pensons-nous qu'avant de songer à le remplacer, il faudrait commencer par pouvoir chasser la douleur de la terre. (*Introduction.*)

a fait fai-
natior
tend
leu
o

CHAPITRE SEPTIÈME.

POÉSIE DU CULTE CATHOLIQUE.

Cérémonies religieuses. — La Messe. — Propre du temps. — Noël. — Semaine Sainte. — La Fête-Dieu. — Les Rogations. — Prières pour les morts. Le jour des morts dans une campagne. — Proses : *Dies iræ*. — *Stabat Mater*. — Supériorité des proses anciennes. — Prose de l'Annonciation. — Traductions des proses *Dies iræ*, *Victimæ paschali laudes* et *Lauda Sion*, par M. le Comte de Marcellus. — Hymnes : hymnes chez les Grecs. — Hymnes de Saint-Grégoire de Nazianze. — Correction malheureuse des hymnes liturgiques par les poètes jansénistes. — Heureuse traduction par Racine — Hymnes de l'office du Saint-Sacrement — Traduction par M. le Comte de Marcellus. — L'Ave, maris stella. — Traduction.

La beauté des cérémonies de l'Eglise, leur influence sur les esprits, et par conséquent sur la littérature chrétienne, ne sauraient être contestées par personne. On sait que l'Empereur Valens, un des plus farouches sectaires de l'Arianisme, trembla de tous ses membres en entrant dans l'Eglise au milieu de la messe de saint Basile ; tant la majesté du culte et la grandeur du spectacle qui s'offrait à ses yeux avaient terrassé son orgueil !

Les cérémonies religieuses constituent le culte extérieur, et sont la forme extérieure de la piété. C'est une réunion de signes choisis pour exprimer l'adoration de Dieu et la croyance à ses mystères. C'est donc une représentation de la religion elle-même, et cette représentation réglée par l'autorité infaillible, d'après les lois les plus claires et les plus orthodoxes du symbolisme religieux, est arrivée à une perfection d'ensemble et de détails qui peut la faire comparer aux plus belles compositions littéraires et aux poèmes les plus accomplis.

L'usage des cérémonies religieuses est aussi ancien que la

religion elle-même, c'est-à-dire qu'il remonte au berceau des temps. Nous lisons dans la Genèse que Caïn et Abel firent des offrandes au Seigneur, sans doute suivant les instructions que leur avaient données Adam et Eve, les premiers des humains, et ces premiers sacrifices ne se firent pas sans l'observation d'un certain rite. Enos, fils de Seth, est marqué ensuite comme ayant le premier invoqué le nom du Seigneur, c'est-à-dire qu'il institua la prière publique, commencement de l'association dans le culte.

Noé et Abraham offrirent ensuite à Dieu des sacrifices solennels, et le culte traditionnel des patriarches se perpétua jusqu'à Moïse, qui le régénéra et en régla les pratiques par une loi constitutive après le passage de la mer Rouge et la réception du Décalogue parmi les tonnerres du mont Sinaï.

Moïse et tous les grands serviteurs de Dieu ont attaché toujours la plus grande importance aux cérémonies du culte. Ces cérémonies, en effet, sont la prière publique mise en actions, et doivent représenter aux yeux des multitudes toute la magnificence des mystères. L'esprit frondeur de nos puritains irréligieux s'est beaucoup exercé contre la richesse des ornements et des autels, et ils ont répété, après Judas Iscariote : *A quoi bon cette perte? On eût pu vendre ces ornements et ces parfums bien cher, et en donner l'argent aux pauvres.* La réforme s'est signalée en appauvrissant le sanctuaire, comme elle avait appauvri le dogme et la littérature chrétienne. Et qu'est-ce que les pauvres y ont gagné? Est-ce que la pompe des cérémonies n'est pas la gloire du pauvre comme celle du riche? Est-ce que le denier de la veuve n'y concourt pas comme la plus somptueuse offrande? Est-ce que le pauvre est humilié d'être servi à la table de Dieu dans des vases d'or et de vermeil? Si l'héritier de Dieu qui se tient à la porte de l'église est couvert des haillons de l'indigence, ses médiateurs auprès de son Père, ses ambassadeurs, ses mandataires sont couverts de velours et de drap d'or ; c'est seulement dans les pompes de la religion que les déshérités de la terre peuvent retrouver les splendeurs de la maison paternelle ; les églises sont les palais de ceux qui ont à peine une demeure, et les prêtres étincelants de chapes, de chasubles et de dalmatiques

précieuses, sont les ministres de cette cour où les malheureux sont admis. Vous parlez de dépouiller les églises pour nourrir les pauvres ; mais la réforme et la révolution l'ont fait, et les pauvres ont-ils été nourris? Non! Les dépouilles du sanctuaire ne profiteront jamais à personne, mais le peuple y perdra son unique richesse, et sera exilé de ces magnificences qui étaient pour lui. Les rois de la terre ont souvent dépensé de grandes sommes pour enivrer la multitude dans les fêtes publiques, et la philanthropie n'a pas murmuré ; mais qu'on emploie à élever son esprit par de nobles et pieux spectacles, les aumônes des fidèles et les épargnes de la pénitence, c'est ce qu'on ne pardonne pas. N'est-il pas convenu d'avance que tout argent, tout soin, tout talent, toute beauté consacrés au culte de Dieu, sont des soins, des talents, des beautés et de l'argent perdus?

Les cérémonies religieuses sont à la littérature des offices divins ce que les couleurs sont aux tableaux, ce que le chant est à la poésie, ce que la déclamation est à l'éloquence, ce que la mise en scène est à une composition dramatique. Nous ne devons donc pas négliger d'en étudier le symbolisme et d'en bien comprendre l'harmonie et la majesté.

Les cérémonies ont toujours été l'expression du sentiment religieux chez les peuples, et ont été en rapport avec leurs croyances. Les idées primitives de l'immortalité de l'âme et de la résurrection des corps avaient donné à l'Egypte le culte des tombeaux, et les minutieuses cérémonies de l'embaumement des morts, en sorte que le culte égyptien était presque tout entier dans les funérailles, ce qui explique comment les seuls souvenirs que l'Egypte nous ait laissés sont des momies et des tombeaux. La Grèce honorait ses divinités sensuelles par des fêtes et des orgies; le judaïsme, au contraire, parlait à l'âme par les mystères du Saint des Saints, les trompettes et les chants des lévites, les abstinences de viandes impures, et les ablutions les offrandes de prémices et le sacrifice perpétuel. Dieu était présent dans le sanctuaire, et venait s'asseoir invisible sur la table d'or du propitiatoire ; le grand prêtre seul osait entrer dans cette enceinte redoutable où l'on cachait aux regards des

vulgaire les tables de la loi écrites de la main de Dieu. Il n'y avait qu'un grand prêtre et qu'un temple, pour rappeler sans cesse au peuple le dogme spécial dont Israël était le dépositaire, l'unité de Dieu; et c'est pourquoi tant de magnificence et de grandeur enrichissait et rehaussait ce temple unique et cette dignité suprême, afin que la vérité parlât ainsi aux yeux et à l'imagination de tous. (*Dictionnaire de littérature chrétienne.*)

Le sacrifice a été de tout temps l'essence du culte divin, et une sorte d'instinct sacré le révèle partout aux hommes.

LA MESSE.

Dans l'église catholique, le sacrifice se montre avec des idées d'une grandeur incomparable.

C'est la simplicité et la sublimité tout ensemble.

Si on ramène le culte catholique à sa plus essentielle expression, dit M. Auguste Nicolas, rien de plus simple, et qui se prête mieux à l'exiguité des circonstances : un peu de pain, un peu de vin, et quatre mots de la bouche d'un prêtre, voilà le sacrifice de la Messe qui en est l'âme, et auquel il peut se réduire rigoureusement.

Dans la simplicité de cet acte se trouve en effet renfermé plus que tous les mondes visibles et invisibles ne peuvent contenir de richesses, puisque l'objet qui y est offert à Dieu est l'égal de Dieu lui-même, est Jésus-Christ réellement présent, et s'offrant à la souveraine justice de son Père dans le même état de victime où il s'est mis en mourant sur la croix. C'est ce sacrifice même de la croix renouvelé, non dans l'immolation, mais dans l'offrande de la formidable victime : c'est son application réitérée et successive dans la généralité des temps et des lieux.

Par la simplicité de cet acte principal, le culte chrétien peut être difficilement interrompu. Aussi s'est-il toujours exercé dans les temps les plus mauvais comme dans les lieux les plus déserts. Un cachot, un grenier, une grotte, le fond d'un bois, tout peut devenir un autel et un temple pour le culte

de celui qui n'avait pas même *une pierre* où reposer sa tête, mais qui sanctifie toutes choses de sa présence. Ce dénûment du culte lorsqu'il n'est pas l'effet de la négligence, mais de la persécution, de la pauvreté, de l'exil souffert pour la foi, ne le rend que plus beau, parce qu'il exprime et qu'il reproduit dans ses circonstances le sacrifice qui en fait la gloire, et qu'en ce sens on peut dire qu'il l'orne de tout ce dont il le dépouille. Aussi le Catholicisme, au milieu des plus grandes solennités de ses jours prospères, n'a-t-il rien dans ses autels de plus immuable et de plus distinctif que ce qui lui rappelle ses catacombes et ses martyrs : des luminaires et un tombeau.

Mais ce même culte, qui est si simple en lui-même, se prête dans ses développements extérieurs aux pompes les plus magnifiques que l'imagination puisse concevoir ; à ce point qu'on peut dire qu'il nourrit tous les beaux-arts des seules miettes de sa table : c'est-à-dire que ce qui n'est en lui que secondaire et accessoire devient le fond même et le fond le plus riche d'où les génies de l'architecture, de la statuaire, de la peinture, de la musique, de la poésie et de l'éloquence, ont tiré et tireront à jamais leurs plus sublimes créations.

Et cependant la religion catholique porte toutes ces richesse avec indépendance, et n'en est pas gênée le moins du mond dans l'exercice de son culte spirituel. Comme une granc reine à qui tout cela revient naturellement, elle se laisse par plutôt pour le bonheur de ses sujets que pour le sien, sent bien qu'elle éclipse ses propres ornements, et que c'est el même qui les consacre. Elle permet plutôt qu'elle ne demar qu'on l'embellise. C'est cette fille du Roi de gloire dont to la splendeur vient du dedans, au milieu des divers ornem dont on la pare : *Omnis gloria ejus filiæ Regis ab intus fimbriis aureis, circum amicta varietatibus.*

C'est qu'il y a en elle quelque chose qui en effet la préoc avant tout et par-dessus tout : c'est son divin époux J Christ, c'est cet Agneau de Dieu, cette victime sainte d mour, qui lui suffisait dans les catacombes, et toute la solennité des cathédrales ne peut la détourne

La *présence réelle* constitue toujours le fond et la sub

du culte catholique ; c'est elle qui fait le sérieux, le réel de ses pompes, et leur enlève tout ce qu'elles auraient de fictif et de théâtral ; elle les motive, elle les concentre, elle les balance de son poids infini ; ou plutôt elle les anéantirait toutes de sa grandeur, si elle ne leur en communiquait pas une partie. (*Etudes philosophiques sur le Christianisme.*)

Qu'il nous soit permis d'emprunter ici les sublimes pages de l'auteur du *Génie du Christianisme,* pour peindre ce que l'office de la messe a de grand, de magnifique, de véritablement digne des hommes qui savent apprécier les productions du génie et du goût

« Supposons, dit-il, que la messe soit une cérémonie antique dont on trouve les prières et la description dans les jeux séculaires d'Horace, ou dans quelques tragédies grecques ; comme nous ferions admirer ce dialogue qui ouvre le sacrifice chrétien !

Verset. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu* ;

Répons. *Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

Verset. *Faites luire votre lumière et votre vérité : elles m'ont conduit dans vos tabernacles et sur votre montagne sainte.*

Répons. *Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse.*

Verset. *Je chanterai vos louanges sur la harpe, ô Seigneur ! mais, mon âme, d'où vient ta tristesse, et pourquoi te troubles-tu ?*

Répons. *Espérez en Dieu, etc.*

« Ce dialogue est un véritable poème lyrique entre le prêtre et le catéchumène. Le premier, plein de jours et d'expérience, gémit sur la misère de l'homme, pour lequel il va offrir le sacrifice ; le second, rempli d'espoir et de jeunesse, chante la victime par qui il sera racheté.

» Vient ensuite le *Confiteor*, prière admirable par sa moralité. Le prêtre implore la miséricorde du Tout-Puissant pour le peuple et pour lui-même.

« Ce dialogue recommence :

Verset. *Seigneur, écoutez ma prière* ;

Répons. *Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.*

« Alors le sacrificateur monte à l'autel, s'incline, et baise

avec respect la pierre qui, dans les anciens jours, cachait les os des martyrs.

« En ce moment, le prêtre est saisi d'un feu divin. Comme les prophètes d'Israël, il entonne le cantique chanté par les anges sur le berceau du Sauveur, et dont Ezéchiel entendit une partie dans la nue.

« Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel, et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, Roi du ciel, dans votre gloire immense. »

« L'épître succède au cantique. L'ami du Rédempteur du monde, Jean, fait entendre des paroles de douceur, où le sublime Paul, insultant à la mort, découvre les mystères de Dieu. Prêt à lire une leçon de l'Evangile, le prêtre s'arrête, et supplie l'Eternel de purifier ses lèvres avec les charbons de feu dont il toucha les lèvres d'Isaïe. Alors les paroles de Jésus-Christ retentissent dans l'assemblée : c'est le jugement sur la femme adultère ; c'est le Samaritain versant le baume dans les plaies du voyageur ; ce sont les petits enfants bénis dans leur innocence.

« Que peuvent faire le prêtre et l'assemblée, après avoir entendu de telles paroles ? Déclarer sans doute qu'ils croient fermement à l'existence d'un Dieu qui laissa de tels exemples à la terre. Le symbole de la foi est donc chanté en triomphe ; la philosophie qui se pique d'applaudir aux grandes choses, aurait dû remarquer que c'est la première fois que tout un peuple a professé publiquement le dogme de l'unité de Dieu : *Credo in unum Deum*.

« Cependant, le sacrificateur prépare l'hostie pour lui, pour les vivants, pour les morts ; il présente le calice : *Seigneur nous vous offrons la coupe de notre salut*. Il bénit le pain et le vin : *Venez, Dieu éternel ; bénissez ce sacrifice*.

« Tout étant préparé, le célébrant se tourne vers le peuple et dit : *Priez, mes frères*.

« Le peuple répond : *Que le Seigneur reçoive de vos mains ce sacrifice !*

« Le prêtre reste un moment en silence ; puis tout-à-coup

annonçant l'éternité, il s'écrie : *Per omnia sæcula sæculorum. Sursum corda* (élevez vos cœurs à Dieu); et mille voix répondent : *Habemus ad Dominum* (nous les élevons vers le Seigneur.)

« La préface est chantée sur l'antique mélopée, ou récitatif de l'ancienne tragédie grecque. Les Dominations, les Puissances, les Vertus, les Anges et les Séraphins sont invités à descendre avec la grande victime, et à répéter avec le chœur des fidèles le triple *Sanctus* et l'*Hosanna* éternel.

« Enfin on touche au moment redoutable. Le *canon*, où la loi éternelle est gravée, vient de s'ouvrir; la consécration s'achève par les paroles mêmes de Jésus-Christ : *Seigneur*, dit le prêtre en s'inclinant profondément, *que l'hostie sainte vous soit agréable comme les dons d'Abel-le-Juste, comme le sacrifice d'Abraham notre patriarche, comme celui de votre grand prêtre Melchisédech. Nous vous supplions d'ordonner que ces dons soient portés à votre autel sublime par les mains de votre ange, en présence de votre divine majesté.*

« A ces mots le mystère s'accomplit; l'agneau descend pour être immolé. »

O moment solennel! ce peuple prosterné;
Ce temple, dont la mousse a couvert les portiques;
Cette lampe d'airain, qui, dans l'antiquité,
Symbole du soleil et de l'éternité,
Luit devant le Très-Haut, jour et nuit suspendue;
La majesté d'un Dieu parmi nous descendue;
Les pleurs, les jeux, l'encens qui montent vers l'autel,
Et de jeunes beautés qui, sous l'œil maternel,
Adoucissent encor, par leur voix innocente,
De la religion la pompe attendrissante;
Cet orgue qui se tait, ce silence pieux,
L'invisible union de la terre et des cieux,
Tout enflamme, agrandit, émeut l'homme sensible.
Il croit avoir franchi ce monde inaccessible,
Où sur des harpes d'or l'immortel séraphin,
Aux pieds de Jéhovah chante l'hymne sans fin.
Alors, de toutes parts, un Dieu se fait entendre;
Il se cache au savant, se révèle au cœur tendre;
Il doit moins se prouver qu'il ne doit se sentir.

(Fontanes.)

Toutes les beautés que vient de décrire le célèbre auteur du *Génie du Christianisme*, sont des beautés de sentiment: on n'y trouve aucun des ornements, aucune de ces figures éclatantes qui caractérisent les productions de l'esprit humain; tout y est simple, mais tout y est touchant, tout y est attendrissant. Les cérémonies de la messe, les prières, le chant qui les accompagne, transportent pour ainsi dire l'âme dans un monde idéal, dans ces régions célestes qui sont promises à l'homme, et dont la conquête est la plus belle à laquelle il puisse aspirer, puisqu'elle ne demande de combats que contre le vice, et d'autres armes que des vertus.

Cependant les beautés de sentiment qui distinguent l'office de la messe, ne sont pas les seules qui s'offrent à notre admiration; on y trouve aussi ce charme des beautés naturelles, qui nous touche, qui nous séduit, qui élève pour ainsi dire l'homme au-dessus de lui-même. La religion chrétienne a aussi ses David, ses Isaïe; et si ce n'est pas l'Esprit-Saint, c'est au moins l'amour de Dieu qui les inspire. Ses proses, ses préfaces, les prières qui précèdent et qui suivent le saint sacrifice, nous forceraient à l'admiration, quand même elles n'auraient pas pour objet Dieu lui-même. Que de sujets d'éloges dans ce *Gloria in excelsis*, dont les premières paroles viennent du ciel; dont les secondes viennent de l'homme! Quand l'amour, le respect, la reconnaissance, se manifestèrent-ils d'une manière plus animée, plus rapide que par ces mots: *Laudamus te, benedicimus te, adoramus te, glorificamus te?* L'âme, frappée des grandeurs de l'Eternel et de ses bienfaits, trouve à peine dans la langue assez de termes pour exprimer ce qu'elle éprouve; elle accumule ensuite les épithètes: *Domine Deus, Rex cœlestis, Deus pater omnipotens.* « Dieu, maître du monde, roi des cieux; Dieu, père de la nature; Dieu, dont la puissance est sans bornes. » Elle s'adresse ensuite à Jésus-Christ, généreux intercesseur entre le ciel et la terre, et s'écrie: *Domine, Fili unigenite, Jesu Christe, Domine Deus, agnus Dei, Filius Patris, qui tollis peccata mundi, miserere nobis.* « Dieu, Fils unique de Dieu, Dieu vous-même, adorable victime, agneau céleste qui vous êtes immolé pour

nous, qui vous êtes chargé des péchés de la terre, ayez pitié de vos enfants! » Elle redouble ses instances, elle multiplie les titres de son divin Rédempteur, et répète : *Qui tollis peccata mundi, suscipe deprecationem nostram. Qui sedes ad dexteram Patris, miserere nobis. Quoniam tu solus altissimus, Jesu Christe, cum sancto Spiritu, in gloria Patris.* « Dieu, qui vous êtes chargé des péchés de la terre, Dieu qui êtes assis à la droite de votre Père céleste, portez à son trône nos humbles supplications, ayez pitié de vos enfants! O Jésus! vous êtes le seul saint, le seul qui soit élevé au comble de la gloire paternelle avec le Saint-Esprit! »

Quand le prêtre prie les mains élevées vers le ciel, on s'unit à cette prière perpétuelle qui monte sans cesse de la terre pour empêcher le Seigneur d'en détourner à jamais sa face; à cette prière commencée par Moïse sur la pierre d'Horeb, continuée et sanctifiée par Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire. Aaron et Hur soutenaient les bras de Moïse, des clous sanglants tenaient étendus ceux du Sauveur, et tous par notre ferveur nous devons en esprit soutenir les mains du prêtre qui sont en ce moment les nôtres et qui implorent pour nous les grâces et les faveurs du ciel.

Après la lecture de la parole sainte dans le livre des Epîtres et dans celui des Evangiles, le prêtre, représentant de tous les siècles chrétiens, récite le symbole de la communion universelle, cet admirable *Credo* que la philosophie avec ses plus profondes pensées ne pourra jamais surpasser, ce résumé d'une foi qui précède la science et qui guidera toujours la raison, tant que la raison sera vivante et pourra marcher.

La préface est une des plus anciennes et des plus belles prières de l'office divin. Elle est ainsi appelée, parce qu'elle précède les paroles de la consécration. La préface des simples féries est courte, mais noble et majestueuse dans sa brièveté. C'est une action de grâces offerte à Dieu, dans laquelle le prêtre, ministre de son Fils unique, fait intervenir toutes les Puissances célestes : les Anges, qui ne cessent de célébrer Dieu dans leurs hymnes et leurs cantiques; les Dominations, qui se prosternent aux pieds de son trône; les Puissances qui

ne l'abordent qu'avec une religieuse frayeur; les Séraphins, qui, réunissant leurs voix à celles de toutes les Vertus célestes, chantent ensemble sa puissance et sa gloire. Prêt à offrir son sacrifice, le prêtre de Jésus-Christ supplie humblement le Très-Haut de lui permettre de mêler les hommages de la terre à ceux du ciel, et de répéter avec les sublimes hiérarchies, ces paroles sacrées : *Sanctus, sanctus, sanctus.*

Ces nobles pensées se reproduisent dans toutes les préfaces; mais le zèle, l'admiration, la piété, les ont agrandies aux principales fêtes de l'Eglise. Ainsi, dans les messes de l'Avent, époque où l'on attend le libérateur des nations, le prêtre, se rappelant, avec une religieuse confiance, les promesses que Dieu, dans sa miséricorde, a daigné faire à la terre, le conjure humblement d'envoyer ce divin rédempteur, dont la vérité, comme un jour lumineux, éclairera le monde, dont la sainteté confondra les impies, dont la force relèvera le faible. Il se livre à la joie pure et sainte qne lui inspire l'approche de tant de bonheur; il voit déjà briller le jour de notre salut, et, reprenant les paroles des préfaces ordinaires, il dit : *Et ideo cum angelis et archangelis*, etc.

La préface de Noël est l'expression courte et animée d'une vive reconnaissance. Les promesses sont accomplies; le jour de salut a brillé, il a éclairé nos yeux et notre âme. Le Verbe s'est fait homme, Dieu s'est rendu visible, et le bonheur de le voir augmentera en nous l'amour des choses invisibles: *Per incarnati Verbi mysterium nova mentis nostræ oculis lux tuæ claritatis infulsit: ut dum visibiliter Deum cognoscimus, per hunc, in invisibilium amorem rapiamur.*

Le canon, qui suit immédiatement la préface, est rempli de beautés du même genre; ce sont d'admirables prières pour la conservation de l'Eglise chrétienne, pour celle des fidèles qui assistent présentement au sacrifice, ou qui l'ont offert autrefois, et qui dorment maintenant du sommeil de paix. C'est une suite d'invocations à Dieu pour le supplier d'agréer les offrandes qui lui sont présentées, de jeter sur elles un regard doux et favorable; de les accepter comme il a daigné accepter les dons du juste Abel, le sacrifice d'Abraham, et l'offrande

pure et sans tache de Melchisédech. Tout ce qui peut toucher Dieu, le prêtre le lui rappelle : la passion de Jésus-Christ, sa sortie glorieuse du tombeau, sa céleste ascension : l'hostie qu'on lui présente est une hostie pure, une hostie sainte ; c'est le pain sacré de la vie immortelle, c'est le calice du salut éternel.

Toute l'Eglise se joint au ministre de cet adorable sacrifice, et supplie l'Eternel d'ordonner que ces divins présents soient portés à son autel sublime, par les mains de son saint ange, afin que tous ceux qui auront participé au divin mystère, soient comblés de grâces et de bénédictions.

Des paroles si belles, des prières si touchantes, ont elles-mêmes quelque chose de divin ; tous les artifices de l'éloquence ne réussiraient point à les inspirer. Il faut être persuadé pour s'exprimer ainsi. C'est la foi de l'antiquité chrétienne, c'est l'âme des apôtres et des martyrs, c'est l'unité catholique elle-même qui, formant une seule voix de toutes les voix du ciel, de la terre, des siècles passés, présents et futurs, adresse à Dieu cette touchante prière. Nous ne connaissons rien en dehors des saints Evangiles qui porte un caractère de divinité aussi frappant. La prière collective n'est-elle pas en effet une sorte de révélation divine ? n'est-ce pas Notre-Seigneur lui-même qui prie dans les assemblées des fidèles ! et le Saint-Esprit, qui procède du Fils aussi bien que du Père, ne ressemble-t-il pas alors à ces anges qui montaient et qui descendaient sur l'échelle lumineuse de Jacob ?

La messe, telle qu'on la célèbre aujourd'hui dans nos églises, est toujours le sacrifice mystérieux des catacombes ; rien n'a changé que notre cœur devenu indifférent à tant de beautés. Si l'on pouvait supposer que la hiérarchie catholique ait pu changer quelque chose à la simplicité des antiques agapes, il faudrait dire qu'elle en a perfectionné le rite et complété les cérémonies ; mais rien n'est altéré ni dans le fond ni dans la forme.

PROPRE DU TEMPS.

« Les absurdes rigoristes en religion, dit un des philosophes du siècle dernier, ne connaissent pas l'effet des cérémonies extérieures sur le peuple : ils n'ont jamais vu notre adoration de la croix, le vendredi-saint ; l'enthousiasme de la multitude à la procession de la Fête-Dieu, enthousiasme qui me gagne moi-même quelquefois. Je n'ai jamais vu cette longue file de prêtres en habits sacerdotaux, ces jeunes acolytes vêtus de leurs aubes blanches, ceints de leurs larges ceintures bleues, et jetant des fleurs devant le saint Sacrement; cette foule qui les précède et qui les suit dans un silence religieux; tant d'hommes le front prosterné contre la terre; je n'ai jamais entendu ce chant grave et pathétique, entonné par les prêtres, et répondu affectueusement par une infinité de voix d'hommes, de femmes, de jeunes filles et d'enfants, sans que mes entrailles ne s'en soient émues, n'en aient tressailli, et que les larmes ne m'en soient venues aux yeux. Il y a là-dedans je ne sais quoi de sombre, de mélancolique. J'ai connu un prêtre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-Pierre, au milieu des cardinaux et de toute la prélature romaine, sans devenir catholique. »

Cet hommage rendu au culte catholique n'est pas suspect dans la bouche de Diderot. Mais si la seule majesté des cérémonies pouvait en imposer ainsi à son orgueilleuse raison, qu'aurait-il dit, quels cris d'admiration n'eût-il pas laissé échapper, s'il en avait pénétré le sens, et s'il avait médité la théologie profonde et la poésie sublime qui se révèlent et se développent si harmonieusement dans le cycle des saints offices ?

La Bible, au point de vue littéraire, est le grand poème de Dieu, ayant pour sujet Dieu lui-même manifesté dans ses œuvres. Or, l'Eglise, dépositaire de ce livre divin, l'explique à ses enfants, et le dramatise en quelque sorte dans un cycle annuel de solennités. Le culte chrétien, c'est le livre sacré mis en action ; les offices n'en sont que la distribution et le com-

mentaire. Ce que Dieu a dit dans sa révélation tout entière, l'Eglise le répète, le chante et le représente dans la série complète des solennités qui composent son année sainte.

Les premiers chrétiens s'assemblaient dans la galerie de Salomon. « Saint Pierre et saint Jean, dit Fleury, allaient prier au temple à l'heure de None. Cet exemple fait croire qu'ils observaient dès lors les mêmes heures que l'Eglise a toujours gardées depuis. »

La division des heures de la prière remonte donc à la plus haute antiquité, et nous rappelle l'ancienne division du jour établie par les Romains. On ne célébrait point les saints mystères dans le temple, parce que l'on n'y aurait pas joui d'assez de liberté : on se retirait dans des maisons particulières ; on y priait de nouveau ; on y *rompait le pain*, suivant l'expression de l'Ecriture; on le distribuait aux fidèles ; et cette réunion fraternelle était habituellement suivie d'un repas, dont l'usage a continué longtemps sous le nom d'*agape*, mot grec qui signifie *charité*.

Dans ces repas fraternels, on faisait mémoire du Sauveur ; et lorsque les persécutions eurent commencé, on y fit également mémoire des martyrs, spécialement le jour de leur anniversaire. L'usage des anniversaires, déjà familier aux Romains bien avant le Christianisme, amena la célébration d'agapes particulières en l'honneur des principaux mystères de la vie de Notre-Seigneur. L'autorité intervint et donna des règles universelles aux usages particuliers. Ces règles déterminèrent le choix des prières et des lectures à faire dans les assemblées chrétiennes, et on les appela liturgie.

La multiplicité des églises, en introduisant quelques différences dans l'ordre, la forme et le nombre des cérémonies et des prières, donna lieu à diverses liturgies. Ainsi, on eut la liturgie de saint Basile, la liturgie grecque, la liturgie romaine, la liturgie gallicane, mozarabique ; mais ces différences ne portaient que sur des pratiques et des rites indifférents ; la forme essentielle était toujours et partout la même, à cause de cette tendance admirable à l'unité qui a toujours été et sera toujours le caractère le plus divin de la religion et de l'Eglise

catholique. La liturgie romaine était la plus simple de toutes, mais elle était aussi la plus apostolique. Le pape Damase, voulant donner plus de pompe aux offices divins, consulta saint Jérôme, et le pria de lui envoyer la liturgie grecque pour en imiter le chant et en extraire ce qu'il croirait le plus propre à enrichir la liturgie de Rome. Aussi la liturgie romaine est-elle appelée à réunir toutes les églises et à constituer l'unité parfaite dans le culte, comme le saint-siége romain a toujours constitué l'unite parfaite dans la doctrine.

Parcourons maintenant les principaux offices du cycle chrétien. (*)

NOEL.

La fête de Noël doit d'abord attirer notre attention. Quand la saison des neiges est venue, quand toute la nature est attristée par un aspect de mort, les sonneries des grandes villes, les petites cloches des villages se mettent tout-à-coup à retentir joyeusement au milieu des ténèbres de la nuit. Et à ces sons sacrés qui semblent descendre du ciel, des cris se mêlent en s'élevant des cités et des hameaux.

Noël! Noël! crient les enfants qui annoncent par leur joie la naissance de l'Enfant-Dieu.

Une grande, une sainte allégresse est survenue aux âmes chrétiennes à cette fête de la Nativité du Sauveur.

Sous le plus misérable toit il y a du bonheur, quand les cloches ont annoncé que le divin Enfant nous est né.

Cette belle fête de Noël, il n'y a pas une pauvre mère qui ne la comprenne, pas un enfant qui ne la désire.

Mais avant d'en dire toute la beauté, essayons d'en montrer l'origine.

César-Auguste, au faîte de la puissance, voulut savoir combien de millions d'hommes étaient courbés sous son sceptre, et il ordonna un recensement général de toutes les nations composant l'immense empire romain.

(*) Voir, pour le détail des prières et des cérémonies, le bel ouvrage de M. le vicomte Walsh : *Tableau poétique des fêtes chrétiennes.*

Pour faire ce dénombrement, Auguste nomma vingt-quatre commissaires, qu'il envoya sur tous les points du globe. Publius-Sulpitius-Quirinus, et, selon les Grecs, Cyrinus, fut chargé du gouvernement de Syrie, dont dépendait la Judée.

Saint Luc nous apprend que ce fut là le premier dénombrement fait dans le pays pour les Romains. Le même Quirinus eut ordre d'en faire un second onze ans plus tard, étant toujours gouverneur de Syrie, lorsque l'empereur Auguste réduisit la Judée en province romaine, après en avoir chassé le roi Archélaüs, fils d'Hérode, et l'avoir relégué dans les Gaules.

L'édit promulgué pour ce dénombrement général ordonnait à chacun, au plus riche comme au plus pauvre, au plus puissant comme au plus faible, de se rendre en la ville où il était né, ou dont sa famille était originaire, pour se faire inscrire sur le contrôle romain.

Or, Joseph et Marie, qui étaient tous les deux de la royale lignée de David, se rendirent en la ville de David, appelée *Bethléem*. Là, la vierge Marie, qui avait été saluée pleine de grâce par l'archange Gabriel, et qui, aux yeux des hommes, passait pour l'épouse de Joseph, après avoir vainement cherché un logement dans une hôtellerie, fut obligée de se réfugier dans une partie du hameau toute pleine de rochers, où l'on avait creusé des maisons et des étables. Et ce fut ce lieu, si dédaigné et si humble, qui reçut, à son entrée dans ce monde, le roi du ciel, celui à qui appartient toute splendeur et toute gloire.

Au moment où ce prodige s'opérait, où une vierge enfantait un Sauveur dans le voisinage de Bethléem en un lieu nommé la *Tour d'Ader*, des bergers qui restaient dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leurs troupeaux, aperçurent tout à coup une vive splendeur au milieu des ténèbres, et dans cette gloire un ange leur apparut et leur dit :

« Ne craignez point, car je viens vous apporter une nouvelle qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie : c'est qu'aujourd'hui, dans la ville de David, il vous est né un sauveur qui est le Christ, le Seigneur. Voici la marque à la-

quelle vous le reconnaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » A l'instant même, il se joignit à l'ange une troupe de l'armée céleste, louant Dieu et disant : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! »

Quand la miraculeuse apparition fut passée, quand la nuit eut repris ses ténèbres, les bergers se dirent entre eux : Allons à Bethléem voir le *Verbe* qui nous a été annoncé. Et, sans perdre un instant, ils se hâtèrent vers l'étable où ils devaient trouver l'enfant nouveau-né. Il était là enveloppé de langes, couché dans une crèche. Marie et Joseph étaient près de lui. Les bergers, voyant que tout ce qu'avait dit l'ange était accompli, reconnurent dans cet enfant le Sauveur prédit à Israël ; ils se mirent à louer et à glorifier Dieu.

Marie, la Vierge-Mère, écoutait tout ce que disaient les pasteurs, et gardait dans son cœur mémoire de leurs paroles.

Tel est, en peu de mots, tout l'historique de la fête de Noël. Saint Luc a été le narrateur de cette nativité, d'où date l'ère chrétienne.

Que de choses se voient dans cette courte histoire ! Rome, orgueilleuse de son pouvoir (qu'elle croit éternel), veut non-seulement connaître tous les peuples, toutes les nations qui relèvent d'elle, elle veut plus : elle prétend, pour ainsi dire, connaître par leurs noms chacun de ses esclaves ! Et voilà qu'un commissaire romain est envoyé en Judée pour forcer chaque homme et chaque femme à venir s'inscrire sur la longue liste des vaincus.

Auguste veut savoir tout ce qui naît, tout ce qui vit sous son sceptre. Eh bien ! voilà un enfant qui vient augmenter le nombre de ses sujets ; car cet enfant, devenu homme, dira un jour : Rendez à César ce qui est à César. Mais cet enfant qui vient au monde si pauvre et si humble, qui naît dans une étable, qui dort dans une crèche, renversera tous les faux dieux de Rome, tous les dieux d'Auguste et de César. Cet enfant est le Seigneur des seigneurs, Emmanuel, fils du Très-Haut, roi des rois et des empereurs, maître des empires et des mondes. Et si une Rome nouvelle vit dans les siècles après la Rome

antique, c'est qu'elle aura adoré, c'est qu'elle adorera l'Enfant annoncé aux bergers, l'Enfant né à Bethléem.

Au temps où les oracles disaient. *Les dieux s'en vont*, dans les souterrains de *la ville éternelle*, dans les catacombes creusées sous les temples de Jupiter et de Mars, de Vénus et de Minerve, Jésus, né à Bethléem, était déjà adoré, et trois ou quatre siècles après sa naissance, la fête que nous décrivons aujourd'hui était déjà chômée.

Dans cette fête, que l'on pourrait nommer la fête des mères, des enfants et des pauvres, que d'encouragements pour tous; mais, spécialement, que de consolations pour ceux que le monde ne compte pas parmi ses favoris! Avant le Christ, tous les honneurs, tous les respects étaient accordés à la puissance et à la prospérité; la bonne fortune avait des temples.

Avant le Christ, le pauvre pouvait gémir, l'esclave pouvait se plaindre; mais il n'y avait personne dans le monde païen pour les écouter. L'Olympe n'était peuplé que de riantes divinités; la richesse, la gloire, la volupté y avaient leurs dieux, mais l'adversité et l'infortune n'avaient pas le leur.

A présent que Jésus-Christ est né dans une étable, qu'enfant encore il a été forcé de fuir dans l'exil; que plus tard il a été persécuté, couronné d'épines et mis à mort; à présent, toutes les douleurs ont une oreille attentive qui les écoute, et l'espérance qui les console est une vertu qui leur est commandée.

C'est du jour de la naissance du divin fils de Marie, que découlent toutes les consolations du Christianisme. De la petite montagne de Bethléem sont sorties les sources d'eaux vives qui guérissent nos plaies et allégent nos souffrances.

Les peuples font donc bien de se réjouir quand la grande nuit ramène ses étoiles et sa messe des cierges, ses cantiques et sa sainte veillée; car ce jour a été un jour de liberté et d'allégresse pour tous.

Aussi, nous ne nous figurons rien de plus beau, rien de plus poétique qu'une nuit de Noël célébrée dans un pays de foi, par de pieux chrétiens.

Les cloches qui chantent au-dessus des têtes, et dont les

volées joyeusement sonores, éveillent la cité, ce sont les voix des anges qui nous crient des nuages : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix aux hommes de bonne volonté. »

Cette grande lueur qui s'étend dans la vaste église, cette lumière qui monte jusqu'aux pointes des ogives, qui tourne à l'entour des faisceaux de colonnes, qui les embrasse et qui les dore ; pour les âmes pieuses et croyantes, c'est l'éclat miraculeux qui apparut dans le ciel, et qui montra aux pasteurs l'étable de Bethléem.

Ces voix claires et pures qui partent du sanctuaire, ces sons graves et majestueux qui s'élancent des orgues, ce sont le paradis et la terre, les chérubins et les hommes qui s'unissent pour louer Dieu.

Dans cette chapelle toute verdoyante des arbustes que l'hiver n'a pu dépouiller, parmi ces fleurs habilement imitées, voyez ce berceau : l'enfant Jésus y repose ; ce sont les saintes sœurs des hospices ou des couvents qui l'ont orné. Là, les mères qui ont quelque enfant malade viennent prier : la joie de tous a diminué leur inquiétude ; elles invoquent la mère du Sauveur avec plus de confiance que de coutume. Marie a été mère, elle doit les comprendre : elle les exaucera.

Dans l'impossibilité où nous sommes d'entrer dans de longs détails sur l'office de Noël, nous nous bornerons à en signaler quelques parties. 1° L'invitatoire qui est chanté gravement par quatre ecclésiastiques en chapes, commence par ces paroles qui annoncent l'objet de la solennité : *Christus natus est ;* « le Christ est né. » 2° Les psaumes de chaque nocturne répondent parfaitement au même objet : ils nous rappellent le précipice affreux dans lequel le péché nous avait fait descendre, et dont nous avons été tirés par la grâce et la puissance du Rédempteur. Autrefois, à Rome, on changeait à chaque nocturne la décoration des autels. Au premier elle était noire, pour indiquer la loi de Moïse, qui était une loi de mort ; au second elle était blanche, pour annoncer la révélation et la vive et brillante clarté qu'elle a fait luire à nos yeux ; au troisième elle était rouge, comme signe de la ferveur des fidèles et de la

gloire de l'Eglise. 3° Avant la messe de minuit on chante au chœur la *Généalogie* ou dénombrement des ancêtres de Jésus-Christ donné par saint Matthieu, et qu'on appelle vulgairement *la parenté*. On allume dans ce moment un grand nombre de flambeaux, pour marquer qu'il est venu dissiper nos ténèbres, celui qui, selon saint Jean, est la vraie lumière, et que la loi de grâce et de miséricorde brille dans toute sa splendeur. 4° A ces paroles du *Credo : Et incarnatus est*, le clergé se met à genoux, ainsi que toute l'assistance, pour adorer le Verbe incarné prenant naissance dans une pauvre étable. 5° Autrefois on chantait à Rome, le jour de Noël, une prose attribuée à saint Bernard, laquelle commence par ces mots : *Lætabundus exultet fidelium chorus*. « Que le chœur des fidèles tressaille d'une vive allégresse. » Le même jour, le pape donnait aux prélats de sa maison un grand festin pendant lequel les clercs et les chantres de sa chapelle chantaient *Lætabundus*... Cette prose, qui ne se trouve plus dans le missel de saint Pie V, est encore en usage dans plusieurs diocèses ; à Paris et ailleurs, on la remplace par le *Votis Pater annuit*, qui présente les pensées les plus riantes. Le chrétien semble assister à la naissance d'un monde nouveau ; il voit le ciel s'ouvrir, et verser sur lui ses plus douces influences. Du haut des palais éternels, son libérateur daigne descendre sur la terre, se confondre parmi les hommes, se couvrir des livrées de la pauvreté pour consoler les pauvres, se soumettre à toutes les infirmités de notre nature pour nous apprendre la patience, et obéir à la loi pour nous enseigner la justice. Il voit le Fils de Dieu, Dieu lui-même, se chargeant de nos iniquités pour apaiser son Père, et, par un prodige d'amour, se soumettant à la mort pour nous rappeler à la vie. — Toutes ces idées sont renfermées dans quelques strophes d'une marche vive et animée. Les mouvements de la joie, de la reconnaissance s'y succèdent rapidement ; l'expression en est noble, sublime et pittoresque, et quand le chant répond à la beauté des paroles, il en résulte un effet très-brillant. 6° L'hymne de vêpres est remplie de pensées non moins admirables. « Les nuées se sont entr'ouvertes, elles ont versé le juste sur la terre comme une

pluie bienfaisante. Les vœux de l'humanité sont accomplis, les prières de l'homme ont monté jusqu'au trône de l'Eternel; Dieu les a entendues. Les anges eux-mêmes interrompent le silence de la nuit, et chantent l'avénement miraculeux du Rédempteur. Et ce Rédempteur, quel est-il? un enfant! Quoi! le Fils de Dieu, enveloppé de langes comme l'être le plus faible né de la femme, repose sous un toit de chaume dans le plus humble des berceaux! O immensité de l'amour du Sauveur pour le genre humain! Quel spectacle! une crèche! un peu de paille! un enfant qui verse des pleurs! des parents sous les livrées de l'indigence! Est-ce donc là ce Messie promis depuis tant de siècles, ce roi puissant qui doit subjuguer le monde entier? Est-ce là ce Christ, le Fils et la gloire de l'Eternel, et qui tient les mondes dans sa main? Oui, la foi me l'enseigne; éclairé de ses lumières, je perce le voile obscur sous lequel le Christ se dérobe; c'est là ce Dieu que chantent les chœurs célestes, qu'ils adorent en tremblant; son silence même est une leçon pour moi; de cet humble séjour, comme d'une chaire éloquente, il m'apprend à mépriser ce que le monde honore, à honorer ce que le monde méprise. »

Les autres parties de l'office de Noël ne le cèdent en rien à celles dont nous venons de dire quelques mots; tout y est grand, tout y est digne du sujet, et il suffit d'avoir un cœur pour être touché et attendri.

SEMAINE SAINTE.

(Son Eminence le Cardinal Wiseman.)

Quiconque lira avec un esprit dégagé de préjugés l'office de la semaine sainte, ne sera pas seulement charmé, mais même étonné du goût parfait, de l'harmonie et de la noblesse de sentiment qui y règne partout, comme si le génie de l'élégie sacrée avait présidé à sa composition. En effet, cet office se compose en grande partie de passages de l'Ecriture faisant allusion à la Passion; et cela seul en dit assez pour en donner une haute idée; mais de plus le choix et la réunion de ces divers passages, pour en former un seul tout, paraîtront dans tous

les cas ce qu'on peut imaginer de plus heureux et de plus harmonieux. Il renferme en outre beaucoup d'antiennes et d'hymnes mesurées sur le double rhythme classique et ecclésiastique, qu'on trouvera, si on les examine, remplies du sentiment le plus touchant. Pour exemple de la première espèce de rhythme, je pourrais citer l'hymne commençant par ces mots : *Gloria, laus*, qui se chante à la procession du dimanche des Rameaux, et à laquelle se rattache une anecdote intéressante. On dit que cette hymne fut composée par l'abbé Théodulphe, pendant qu'il était en prison à Angers pour avoir conspiré contre l'empereur Louis le Débonnaire, et chantée par lui sur un ton attendrissant au moment où l'empereur, assistant à la procession de ce jour, passait sous les murs de sa prison. Les paroles aussi bien que la musique touchèrent le cœur du monarque offensé, et procurèrent au coupable sa délivrance. On croit que cet événement a eu lieu vers l'an 818 ; et, quand même la légende serait inexacte, comme plusieurs l'ont pensé, il n'en est pas moins une preuve du caractère et des effets attribués par la voix publique à cette composition. A la seconde espèce de rhythme appartiennent les hymnes chantées dans l'office du vendredi-saint, et particulièrement la première, *Pange, lingua, gloriosi lauream certaminis*, dont le refrain, qui se répète, est de la plus exquise tendresse.

Or, le caractère dominant de la poésie contenue dans ces offices est le dramatique, dans ce qu'il a de plus noble. L'objet et l'effet de la poésie dramatique consistent en ce qu'elle n'est pas simplement *descriptive*, mais qu'elle est encore *représentative*, et cela non-seulement lorsqu'elle est mise en action, mais même lorsqu'elle se réduit uniquement à des mots. Son caractère propre est de transporter l'imagination et l'âme dans les scènes dont les autres ont été témoins, et d'exciter en nous, par leur récit, les mêmes impressions que nous eussions dû naturellement éprouver dans les mêmes circonstances. Les poètes inspirés de l'ancienne loi, je veux dire les prophètes, sont tous remplis de cette haute et puissante poésie ; il ne saurait y avoir rien de plus dramatique, comme l'a remarqué Lowth, que le début du soixante-troisième chapitre d'Isaïe, où

le Messie nous est représenté s'entretenant avec un chœur, par un dialogue des plus magnifiques. Le chœur demande d'abord : *Qui est celui-ci qui vient d'Edom, qui arrive de Bosra avec des vêtements teints?* Le Messie répond : *C'est moi, qui annonce la justice et qui ai le pouvoir de sauver.* Le chœur reprend : *Pourquoi donc votre robe est-elle rouge, et pourquoi vos vêtements sont-ils comme les habits de ceux qui foulent le vin dans les pressoirs?* Et le Messie de répondre : *C'est que j'ai été seul à fouler le vin.* Cela est vraiment dramatique, dans le sens le plus noble du mot; et il en est ainsi de beaucoup d'autres passages du même prophète, toujours si sublime. Souvent aussi les psaumes sont construits de la même manière, comme j'aurai occasion de le remarquer plus tard; mais le cantique de Salomon et le livre de Job sont des exemples d'une composition dramatique d'un ordre beaucoup plus élevé, où les scènes se succèdent l'une à l'autre et le dialogue croît sans cesse en beauté et en majesté, défiant ainsi toute rivalité de la part des plus beaux traits de la poésie profane.

L'office de l'Eglise est partout éminemment poétique : il n'en est aucune partie qui n'ait quelque hymne souvent d'une beauté rare ; il serait même facile de signaler une tendance à la construction poétique jusque dans plusieurs de ses prières ou oraisons, de ses litanies et de ses antiennes. Mais la force dramatique, telle que je l'ai définie, se révèle d'une manière très-marquée dans le service divin, et il ne faut pas la perdre de vue si on veut bien l'entendre. Ainsi, par exemple, tout l'office des morts, l'office proprement dit, les funérailles et la messe, reportent au moment de la mort, et font assister l'imagination à la crise formidable de la séparation de l'âme et du corps. Peu importe que l'on célèbre l'anniversaire d'un défunt un siècle ou plus après son décès, et qu'on se propose d'obtenir sa délivrance d'un lieu de supplice temporaire où du moins il conserve l'assurance d'entrer en possession d'un éternel bonheur, toujours les prières de l'Eglise le représentent en péril, luttant contre des ennemis, sur le bord de l'affreux abîme de l'éternel malheur. Dans l'offertoire, si pathétique, de la messe, on supplie notre Sauveur *de le délivrer de la gueule du lion, de peur que l'enfer*

ne l'engloutisse et qu'il ne tombe dans les ténèbres. Dans le graduel on le prie de remettre aux morts leurs péchés, *afin qu'ils puissent échapper au jugement de sa vengeance;* et dans le cours de l'office, on répète le verset : *Arrachez leurs âmes, Seigneur, des portes de l'enfer!* De même on met dans la bouche des défunts des paroles de la plus solennelle expression, qui les représentent comme encore engagés dans un débat dont le succès est douteux. Tout cela est extrêmement imposant et terrible, considéré sous le point de vue que j'ai indiqué, comme nous transportant à cette scène redoutable où la miséricorde et la justice entrent réellement en compte, et élevant nos sentiments de ferveur et de piété à ce haut degré d'énergie qu'une prière, à ce moment décisif, est capable d'inspirer.

C'est de cette manière et dans le même esprit de piété tendre et touchante, que l'Eglise nous prépare, pendant l'Avent, à la commémoration de la naissance de notre aimable Rédempteur, comme si réellement elle devait avoir lieu de nouveau. Elle ne se borne pas à de sèches exhortations pour nous inviter à profiter de cet heureux événement et de la solennité qui le rappelle; elle nous met tous les jours dans la bouche les soupirs des patriarches de l'ancienne loi : *Cieux, envoyez votre rosée, et que les nuées fassent descendre le Juste; que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur.* La collecte de trois des quatre dimanches de ce saint temps commence par ces mots : *Seigneur, déployez votre puissance, et venez;* comme si nons craignions que nos iniquités ne l'empêchassent de naître. Il est curieux d'observer comment les compilateurs de la liturgie anglicanne, qui ont conservé en les copiant presque mot à mot les collectes de toute l'année, effrayés peut-être par la poésie hardie de cette idée, qui, dans notre lithurgie, s'accorde parfaitement bien avec le reste de l'office, ont substitué de nouvelles oraisons pour deux de ces dimanches, et altéré la troisième au point d'en effacer cette idée, en ajoutant après le mot *venez* ceux de *parmi nous,* ce qui change complétement le sens de la dernière partie. Au contraire, dans l'office catholique de ce temps, le même sentiment perce toujours, devenant de plus en plus manifeste et précis à mesure que la grande solennité s'approche; et enfin,

au jour de la fête, cette même idée nous reporte au moment même et aux circonstances qui ont accompagné la naissance de notre divin Rédempteur. On y invite les bergers, dans un langage tout poétique, à déclarer ce qu'ils ont vu; et toutes les gloires de ce grand jour sont représentées à l'âme comme si l'événement ne faisait alors que s'accomplir.

En tout cela il est impossible de ne pas reconnaître la plus sublime expression poétique des sentiments les plus analogues à l'événement dont on célèbre le souvenir, en les reportant ainsi, par un effet dramatique, à la scène elle-même. Ce principe, qui anime si visiblement les offices de l'église à toutes les autres époques de l'année, se fait sentir plus particulièrement dans l'office de la semaine sainte, et lui donne l'âme et la vie. Il n'est pas destiné à être simplement commémoratif ou historique : il est représentatif dans toute la force du terme. L'Eglise se livre à la douleur comme si son divin époux subissait actuellement son cruel sort; elle pleure sur Jérusalem comme si la mesure de son iniquité n'était pas encore parvenue à son comble, et qu'il fût encore possible de détourner le châtiment qui a causé sa ruine. Notre adorable Sauveur, dans les touchants *improperia* du vendredi saint, s'adresse aux Juifs comme s'ils étaient encore son peuple, et leur reproche l'ingratitude par laquelle ils ont répondu à ses bienfaits; non pas qu'il parle pour cela aux malheureux débris de ce peuple dispersé dans le monde, mais à la nation tout entière, comme si elle exerçait actuellement sa barbarie contre lui. Quiconque n'envisage pas ces fonctions saintes sous ce point de vue, et ne lit pas dans cet esprit les offices que l'on y chante ou que l'on y récite, ne saurait assurément ni les goûter ni les comprendre.

Pourquoi, dira-t-il, chanter avec des accents si pathétiques les lamentations de Jérémie déplorant la destruction et la captivité du peuple Juif, tandis que nous devrions bien plutôt pleurer nos propres péchés, qui ont crucifié le Fils de l'homme? C'est que l'Eglise, par ces sentiments, espère arriver plus sûrement à nos cœurs en excitant ainsi en nous, à l'égard de l'ancien peuple de Dieu, des sentiments analogues, par le mélange d'indignation et de compassion que la vue de son crime eût dû

très-fortement nous inspirer si nous en eussions été les témoins. Pourquoi aussi, dans les antiennes, dans les versets et dans toutes les autres parties moins essentielles de l'office, les expressions sont-elles tellement choisies qu'elles ne peuvent sortir que de la bouche de notre Sauveur lui-même dans le temps de sa passion? C'est qu'elle voulait nous représenter cette scène douloureuse de manière à émouvoir nos cœurs comme ils l'eussent été s'il se fût adressé directement à nous, ou qu'il eût parlé à son peuple, en notre présence, à ce moment solennel et attendrissant, au lieu de n'y faire naître que des affections semblables à celles qui pourraient résulter de nos froides méditations.

Mais nous ferons bien mieux voir et sentir encore toute la richesse poétique de cette idée, si nous analysons quelqu'un de ces offices. Le dimanche des Rameaux est destiné à célébrer l'entrée triomphante de Notre-Seigneur dans Jérusalem, et ses premiers pas dans la voie du Calvaire. On pourrait en informer les fidèles par une leçon ou une exhortation qui les instruirait de l'objet et du caractère de cette touchante solennité. Au lieu de cette méthode froide et sèche, un chœur, absolument comme dans la meilleure tragédie grecque, est chargé de remplir ce devoir. Il ouvre la scène dans un style vraiment dramatique, en chantant avec une noble simplicité : *Hosanna au Fils de David! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur! O roi d'Israël, hosanna au plus haut des cieux!* Après ces pieux transports, le prêtre ou l'évêque officiant commence l'office par une oraison courte, mais expressive, qui appelle la bénédiction céleste sur la commémoration de la passion du Christ, qui doit aussitôt suivre. Puis le sous-diacre lit une leçon tirée de l'Exode qui se trouve avoir une parfaite et par conséquent fort belle analogie avec la solennité du jour, en ce que Dieu, après le séjour des enfants d'Israël sous les palmiers d'Elim, leur promet une délivrance aussi entière que certaine de la servitude d'Egypte. Un pareil début est à la fois harmonieux, noble et parfaitement approprié ; il renferme le type dont l'exécution doit bientôt occuper notre attention. Le chœur reparaît et prépare la voie à ce qui va suivre, en racontant le complot des prêtres juifs pour la perte

de Jésus et la prophétie de Caïphe : qu'un homme devait mourir pour le peuple, afin de prévenir la perte de tous. Puis enfin le diacre explique pleinement la nature de la solennité de ce jour, en chantant l'Evangile qui rapporte l'entrée triomphante du Sauveur à Jérusalem, et les chants de joie dont elle fut accompagnée. Le célébrant (à la chapelle sixtine, le pape lui-même) procède à la bénédiction des rameaux préparés pour cet effet, c'est-à-dire qu'il implore la bénédiction du ciel sur ceux qui les portent et les conservent dévotement en mémoire de cet événement, qui est comme le point où commence notre rédemption.

Quant aux prières employées dans cette bénédiction, je n'en dirai rien qui ne puisse se dire également de toutes celles qui se trouvent dans les offices de l'Eglise, savoir : qu'elles possèdent une élévation de sentiment, une beauté d'allusion, une force d'expression, une profondeur de pensée, qu'on ne saurait retrouver dans aucune forme moderne de supplication. Il y en a ici un certain nombre, mais elles sont relevées par le chœur, qui en rompt à propos la monotonie par ses chants d'allégresse.

Les rameaux une fois distribués, la scène du triomphe de Jésus-Christ est représentée au naturel par une procession dans laquelle on les porte. Là encore le chœur entretient le véritable effet dramatique de la scène, en commençant par le récit de ce que fit notre Sauveur lorsqu'il envoya deux de ses disciples à Béthanie chercher l'humble monture qui devait le porter, et décrivant ensuite cette marche triomphale dans une série de strophes qui croissent toujours en beauté, jusqu'à ce qu'enfin, ayant acquis la hauteur d'un sentiment poétique parfaitement lyrique, il s'écrie : *Soyons unis par la foi aux anges et à ces enfants qui crient au triomphateur de la mort : Hosanna au plus haut des cieux*[1]

Vient ensuite une cérémonie qui, pour être bien comprise, doit être considérée sous le même point de vue graphique et dramatique. La procession, en arrivant à la chapelle, trouve la porte fermée, en signe de ce que les portes du ciel étaient fermées à l'homme depuis sa chute. Un demi-chœur, placé dans l'intérieur de la chapelle, chante les deux premiers vers de

l'hymne de Théodulphe, ainsi qu'il le fit lui-même dans sa prison. Tout le chœur répond du dehors sur le même ton. Ces deux premiers vers sont ensuite répétés comme refrain après chaque distique, qui est chanté par manière d'antistrophe par le demi-chœur renfermé dans la chapelle. A la fin, le sous-diacre frappe la porte avec le bâton de la croix qu'il porte, pour indiquer que, par la rédemption opérée sur la croix, les foudres du ciel ont été conjurées; les portes s'ouvrent, et la procession rentre, tandis que le chœur chante un répons où est racontée la marche triomphale de notre Sauveur lors de son entrée dans la sainte cité.

S'il se trouvait des esprits portés à juger cette action, toute simple qu'elle est en elle-même et symbolique dans sa signification, indigne d'un culte vraiment pur, et auprès desquels il fût besoin d'une autorité plus élevée pour en justifier l'emploi, je les renverrais à deux des psaumes qui, de l'aveu même des commentateurs protestants les plus accrédités, furent composés évidemment pour une action dramatique toute semblable. Le premier est le psaume XXIV, selon les Hébreux, chanté à l'occasion de la translation de l'arche sur la montagne de Sion; il commence par un chœur de la plus grande beauté : *Au Seigneur appartient la terre et tout ce qu'elle renferme, l'univers et tout ce qui l'habite.* Après ce noble début, pendant que le cortége monte la colline, le chœur demande : *Qui est-ce qui montera sur la montagne du Seigneur, ou pénétrera dans son sanctuaire?* Lorsqu'il a été répondu à cette question d'une manière ravissante, le cortége est arrivé au tabernacle, et le trouve fermé. Alors le chœur s'écrie : *Levez vos têtes, ô portes! levez-vous, portes antiques, afin que le Roi de gloire puisse entrer!* Le demi-chœur, probablement de l'intérieur du tabernacle, demande : *Quel est ce Roi de gloire?* Le chœur répond : *C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur puissant dans les combats.* Ensuite il répète les paroles adressées aux portes, et le demi-chœur aussi répète sa même question; puis les portes s'ouvrent au bruyant retentissement de ces paroles chantées par le chœur : *C'est le Seigneur des armées, c'est lui qui est le Roi de gloire.* Le psaume CXXI, selon Lowth, est construit de la même ma-

nière. On y voit le roi, sur le point de faire la guerre, s'approcher du tabernacle, et, debout en dehors, implorer l'assistance divine; et les prêtres, de l'intérieur, lui répondant en chœur, l'assurent de l'efficacité de sa prière. L'analogie entre ces actions dramatiques inspirées et celle qui termine la procession du dimanche des Rameaux, me semble singulièrement frappante.

Il est encore une autre partie de l'office du dimanche des Rameaux qui se répète le jour du vendredi saint, qui surpasse de beaucoup tout ce que nous venons de voir en puissance dramatique et en effets sublimes de représentation : je veux parler, comme le devinent aisément la plupart d'entre vous, du chant de la passion, selon saint Mathieu et saint Jean, dans l'office de ces deux jours. Il est exécuté par trois interlocuteurs, en habit de diacre, qui se distribuent entre eux les parties comme il suit. Le récit ou partie historique, est fait par une mâle et forte voix de ténor; les paroles de notre Sauveur sont chantées par une basse grave et solennelle, et une troisième voix de haut contralto répète tout ce qui est dit par les autres personnages mis en scène. Tout cela ne peut manquer de produire un effet dramatique : chaque partie ou rôle a sa cadence particulière, un chant fort ancien, simple, mais riche, parfaitement adapté au sujet, et digne de la tragédie antique. Le chant du narrateur est clair, distinct et légèrement modulé; celui dans lequel s'expriment les divers interlocuteurs est vif et approchant presque de celui des entretiens familiers; mais celui qui est donné aux paroles de notre Sauveur est lent, grave et très-solennel; il commence bas et monte par tons pleins, puis, par une agréable variété, s'allonge en riches, mais simples ondulations, et finit par une cadence gracieuse et expressive, modifiée avec plus d'effet encore dans les phrases interrogatives. Ce rhythme est à peu près le même dans toutes les églises catholiques; mais dans la chapelle du pape il a l'avantage d'être chanté par trois membres du chœur de chantres, c'est-à-dire par des voix formées avec beaucoup de soin et très-exercées dans la science du chant, au lieu de l'être par des prêtres ordinaires et par conséquent moins habiles dans cet art.

Mais ce qui donne à cette récitation dramatique, dans la chapelle sixtine, une beauté particulière, ou plutôt de la magnificence, c'est le chœur. En effet, toutes les fois qu'on fait parler la foule des Juifs dans l'histoire de la passion, ou toutes les fois que plusieurs personnes doivent parler ensemble, le chœur éclate alors sur un ton simple, mais tout en masse, et rend les pensées avec une vérité et une énergie qui remuent tout le corps et produisent une impression irrésistible.

Après m'être arrêté longtemps sur ces deux offices, dans le but de guider l'esprit à une plus juste appréciation du principe artistique ou poétique qui en règle la composition, il n'est pas nécessaire d'accumuler d'autres exemples. Partout la fin qu'on se propose est la même : c'est de reporter l'esprit et le cœur à la scène originale, et d'en concentrer les pensées et les affections sur les derniers moments de la vie de notre Rédempteur, comme si nous l'avions présentement sous les yeux. Le même principe, confirmé de plus par une recommandation, sinon par un commandement du divin Sauveur, a fait conserver, au nombre des cérémonies ecclésiastiques, la pratique du lavement des pieds des pauvres, le jeudi-saint. Le pape se dépouille de ses riches vêtements sacerdotaux, met autour de lui une serviette en toile, puis lave les pieds de ceux qui ont été désignés pour cela, et les baise ensuite. La commémoration de la conduite de notre Seigneur dans ses derniers jours n'eût pas été complète si cet acte si singulier d'humilité et de bonté qu'il a voulu joindre, comme pour en donner un exemple, au précepte de la charité fraternelle, n'eût pas trouvé place dans l'office de cette semaine. Tout incommensurable, tout infinie même qu'est la distance qui se trouve entre le Fils de Dieu incarné et un homme, quelque élevé qu'il puisse être sur la terre, peut-on concevoir une imitation qui approche de plus près de cette manifestation d'une charité condescendante, une application plus frappante du commandement de faire ce qu'il a fait lui-même, que de voir celui que la grande majorité des chrétiens croit être son vicaire et son représentant sur la terre, celui que tous reconnaissent pour un souverain et pour le

chef spirituel d'un nombre de sujets plus grand qu'aucun autre souverain n'en peut compter sous son sceptre temporel, remplir ainsi ce devoir auquel beaucoup se refuseraient malgré la pompe extérieure dont il semble environné, et accomplir en quelque manière à la lettre, à l'égard des plus pauvres d'entre ses frères, ce que fit Jésus-Christ à l'égard de ses apôtres? Cette cérémonie considérée d'après notre principe de *représenter*, comme dans un drame sacré, la conduite de notre Rédempteur, ne devient pas seulement convenable et bien appropriée au but qu'on en a vue, mais même presque nécessaire.

On peut expliquer de la même manière bon nombre d'autres cérémonies : ainsi, par exemple, ce qui a lieu au commencement de la grand'messe, le jour de Pâques, lorsque le pape, au moment où il s'avance vers l'autel, rencontre les trois plus jeunes cardinaux-diacres, les embrasse, en signe de la première entrevue de notre divin Rédempteur avec ses fidèles disciples, après sa résurrection d'entre les morts. De même aussi l'usage du sépulcre, c'est-à-dire l'usage de déposer les espèces eucharistiques sur un autel préparé à cet effet, considéré dans ses rapports avec la croyance catholique de la présence réelle du vrai corps et du vrai sang de Jésus-Christ dans cet auguste sacrement, devient une représentation vivante de la dernière circonstance de sa sainte passion.

Mais croyant en avoir dit assez pour diriger votre attention vers les sentiments dans lesquels on doit considérer ces offices et y assister; craignant d'ailleurs de devenir ennuyeux par trop de prolixité, je passerai sous silence une foule d'autres exemples qui se présentent à ma mémoire, préférant vous adresser quelques observations sur l'office de toute la semaine, pris dans son ensemble. Chaque partie de cet office ayant un caractère de vie et d'action vivante, qui forme l'essence même de la représentation dramatique, un observateur attentif ne saurait manquer de remarquer comment chaque jour qui se succède est appelé à produire une impression de plus en plus vive et profonde, avec l'aide des contrastes et des tempéraments partiels, nécessaires pour lui donner de la vigueur

et lui conserver sa force poétique. Or tout cela est dû uniquement à la fidélité avec laquelle la représentation s'attache à suivre la scène originale.

C'est ainsi que l'office du dimanche des Rameaux s'ouvre d'une manière triste et solennelle, mais avec un mélange de joie et d'allégresse passagère, lorsqu'en portant les rameaux, nous célébrons l'entrée de Jésus à Jérusalem. Pendant les trois jours qui suivent, l'office est tout imprégné de tristesse, quoique sans aucune démonstration publique qui mérite d'être remarquée, jusqu'au moment où les ténèbres du mercredi après midi écartent le voile et montrent l'Eglise tout en deuil dans le chant solennel de son office, dans les *Lamentations* et le *Miserere*. Le jeudi suspend pour un moment le cours de la douleur : il est destiné à la commémoration de la divine eucharistie, et de la consommation de la loi d'amour. Les vêtements sacerdotaux sont blancs ; on y chante le *Gloria in exelsis*, et tout indique quelque adoucissement à la tristesse toujours croissante, quoique dans tout l'office on puisse encore distinctement apercevoir la même teinte de mélancolie religieuse. Ce tribut de reconnaissance plus joyeuse une fois payé, toutes les barrières sont ouvertes à la douleur ; les autels sont dépouillés non-seulement de tout ornement (cela s'est fait à l'entrée du temps de la passion), mais même de ce qui les couvre aux jours ordinaires ; et, comme les autels, et pour la même raison, toutes les autres parties de la chapelle, depuis le baldaquin jusqu'au pavé, restent nues et découvertes ; la couleur de pourpre dont on s'est servi le dimanche fait place à la couleur noire, emblème d'un deuil plus profond ; les cardinaux, pour ce jour-là seulement dans toute l'année, portent des soutanes de serge, au lieu de soutanes de soie ; la liturgie elle-même paraît confuse et imparfaite ; puis enfin l'Eglise demeure sans cierges et sans encens, triste et solitaire, comme à la perte d'un fils unique. Autrefois le samedi se passait dans cet abandonnement à une douleur inexprimable, sans office ni chant ; mais avec le rituel suivi aujourd'hui, on laisse entrevoir la première aurore de consolation, on entend déjà quelque chose de la résurrection, l'alléluia du lendemain est annoncé : et ainsi on évite

la trop brusque transition qui, sans cela, nous transporterait du fond de l'abîme de la douleur dans toute la plénitude de la joie spirituelle la plus consommée, et dans les glorieux triomphes que la résurrection de notre divin Rédempteur étale à l'imagination et aux pensées des fidèles chrétiens. Tels sont les principes qui animent ces offices sacrés de la semaine sainte, dans la basilique du Vatican; destinés à être des représentations, ils représentent en effet les diverses scènes de la passion du divin Sauveur, plutôt qu'ils n'en rappellent le souvenir; et ils renferment dans leur action séparée, comme dans leur ensemble général, tous les éléments d'une poésie puissamment dramatique.

LA FÊTE-DIEU.

(Châteaubriand.)

Il n'en est pas des fêtes chrétiennes comme des cérémonies du paganisme; on n'y traîne pas en triomphe un bœuf-dieu, un bouc sacré; on n'est pas obligé, sous peine d'être mis en pièces, d'adorer un chat ou un crocodile, ou de se rouler ivre dans les rues, en commettant toutes sortes d'abominations, pour Vénus, Flore ou Bacchus : dans nos solennités, tout est essentiellement moral. Si l'Eglise en a seulement banni les danses, c'est qu'elle sait combien de passions se cachent sous ce plaisir en apparence innocent. Le Dieu des chrétiens ne demande que les élans du cœur, et les mouvements égaux d'une âme qui règle le paisible concert des vertus. Et quelle est, par exemple, la solennité païenne qu'on peut opposer à la fête où nous célébrons le nom du Seigneur?

Aussitôt que l'aurore a annoncé la fête du roi du monde, les maisons se couvrent de tapisseries de laine et de soie, les rues se jonchent de fleurs, et les cloches appellent au temple la troupe des fidèles. Le signal est donné, tout s'ébranle, et la pompe commence à défiler.

On voit paraître d'abord les corps qui composent la société des peuples. Leurs épaules sont chargées de l'image des pro-

tecteurs de leurs tribus, et quelquefois des reliques de ces hommes qui, nés dans une classe inférieure, ont mérité d'être adorés des rois pour leurs vertus : sublime leçon que la religion chrétienne a seule donnée à la terre.

Après ces groupes populaires, on voit s'élever l'étendard de Jésus-Christ, qui n'est plus un signe de douleur, mais une marque de joie. A pas lents s'avance sur deux files une longue suite de ces époux de la solitude, de ces enfants du torrent et du rocher, dont l'antique vêtement retrace à la mémoire d'autres mœurs et d'autres siècles. Le clergé séculier vient après ces solitaires : quelquefois des prélats, revêtus de la pourpre romaine, prolongent encore la chaîne religieuse. Enfin le pontife de la fête apparaît seul dans le lointain. Ses mains soutiennent la radieuse Eucharistie, qui se montre sous un dais à l'extrémité de la pompe, comme on voit quelquefois le soleil briller sous un nuage d'or, au bout d'une avenue illuminée de ses feux.

Cependant des groupes d'adolescents marchent entre les rangs de la procession : les uns présentent les corbeilles de fleurs, les autres les vases des parfums. Au signal répété par le maître des pompes, les choristes se retournent vers l'image du soleil éternel et font voler des roses effeuillées sur son passage. Des lévites, en tuniques blanches, balancent l'encensoir devant le Très-Haut. Alors des chants s'élèvent le long des lignes saintes : le bruit des cloches et le roulement des canons annoncent que le Tout-Puissant a franchi le seuil de son temple. Par intervalle, les voix et les instruments se taisent, et un silence aussi majestueux que celui des *grandes mers* dans un jour de calme règne parmi cette multitude recueillie : on n'entend plus que ses pas mesurés sur les pavés retentissants.

Mais où va-t-il ce Dieu redoutable dont les puissances de la terre proclament ainsi la majesté ? Il va se reposer sous des tentes de lin, sous des arches de feuillages, qui lui présentent, comme au jour de l'ancienne alliance, des temples innocents et des retraites champêtres. Les humbles de cœur, les pauvres, les enfants, le précèdent ; les juges, les guerriers, les potentats, le suivent. Il marche entre la simplicité et la grandeur, comme

en ce mois qu'il a choisi pour sa fête, il se montre aux hommes entre la saison des fleurs et celle des foudres.

Les fenêtres et les murs de la cité sont bordés d'habitants dont le cœur s'épanouit à cette fête du Dieu de la patrie : le nouveau-né tend ses bras au Jésus de la montagne, et le vieillard, penché vers la tombe, se sent tout-à-coup délivré de ses craintes; il ne sait quelle assurance de vie le remplit de joie à la vue du Dieu vivant.

Les solennités du Christianisme sont coordonnées d'une manière admirable aux scènes de la nature. La fête du Créateur arrive au moment où la terre et le ciel déclarent sa puissance, où les bois et les champs fourmillent de générations nouvelles : tout est uni par les plus doux liens; il n'y a pas une seule plante veuve dans les campagnes.

La chute des feuilles, au contraire, amène la fête des Morts pour l'homme, qui tombe comme les feuilles des bois.

Au printemps, l'Eglise déploie dans nos hameaux une autre pompe. La Fête-Dieu convient aux splendeurs des cours, les Rogations aux naïvetés du village. L'homme rustique sent avec joie son âme s'ouvrir aux influences de la religion, et sa glèbe aux rosées du ciel : heureux celui qui portera des moissons utiles, et dont le cœur humble s'inclinera sous ses propres vertus, comme le chaume sous le grain dont il est chargé !

LES ROGATIONS.

(Delille, *Poème de la Pitié.*)

Enfin on la revoit dans la saison nouvelle,
Cette solennité, si joyeuse et si belle,
Où la Religion, par un culte pieux,
Seconde des hameaux les soins laborieux ;
Et, dès que Mai sourit, les agrestes peuplades
Reprennent dans les champs leurs longues promenades.
A peine de nos cours le chantre matinal
De cette grande fête a donné le signal,
Femmes, enfants, vieillards, rustique caravane
En foule ont déserté le château, la cabane.

À la porte du temple avec ordre rangé,
En deux files déjà le peuple est partagé.
Enfin paraît du lieu le curé respectable,
Et du troupeau chéri le pasteur charitable.
Lui-même il a réglé l'ordre de ce beau jour,
La route, les repos, le départ, le retour.
Ils partent : des zéphyrs l'haleine printanière
Souffle, et vient se jouer dans leur riche bannière ;
Puis vient la croix d'argent; et leur plus cher trésor,
Leur patron enfermé dans sa chapelle d'or,
Jadis martyr, apôtre ou pontife des Gaules.
Sous ce poids précieux fléchissent leurs épaules ;
De leurs aubes de lin, et de leurs blancs surplis,
Le vent frais du matin fait voltiger les plis ;
La chape aux bosses d'or, la ceinture de soie,
Dans les champs étonnés en pompe se déploie ;
Et de la piété l'imposant appareil,
Vient s'embellir encore aux rayons du soleil.
Le chef de la prière, et l'âme de la fête,
Le pontife sacré, marche et brille à leur tête,
Murmure son bréviaire, ou, renforçant ses sons,
Entonne avec éclat des hymnes, des répons.
Chacun charme à son gré le saint itinéraire :
Dans ses dévotes mains l'un a pris son rosaire ;
Du chapelet pendant l'autre parcourt les grains;
Un autre, tour-à-tour invoquant tous les saints,
Pour obtenir des cieux une faveur plus grande,
Epuise tous les noms de la vieille légende ;
L'autre, dans la ferveur de ses pieux accès,
Du prophète royal entonne les versets.
Leurs prières, leurs vœux, leurs hymnes se confondent.
L'Olympe en retentit, les coteaux leur répondent,
Et du creux des rochers, des vallons et des bois.
L'écho sonore écoute, et répète leurs voix;
Leurs chants montent ensemble à la céleste voûte.
Ils marchent : l'aubépine a parfumé leur route :
On côtoie en chantant le fleuve, le ruisseau ;
Un nuage de fleurs pleut de chaque arbrisseau ;
Et leurs pieds, en glissant sur la terre arrosée,
En liquides rubis dispersent la rosée.
On franchit les forêts, les taillis, les buissons,
Et la verte pelousse, et les jaunes moissons.

Quelquefois, au sommet d'une haute colline,
Qui sur les champs voisins avec orgueil domine,
L'homme du ciel étend ses vénérables mains ;
Pour la grappe naissante et pour les jeunes grains
Il invoque le ciel. Comme la fraîche ondée
Baigne, en tombant des cieux, la terre fécondée,
Sur les fruits et les blés nouvellement éclos
Les bénédictions descendent à grands flots.
Les coteaux, les vallons, les champs, se réjouissent,
Le feuillage verdit, les fleurs s'épanouissent ;
Devant eux, autour d'eux, tout semble prospérer,
L'espoir guide leurs pas : prier, c'est espérer.
L'Espérance au front gai plane sur les campagnes,
Sur le creux des vallons, sur le front des montagnes.
Trouvent-ils en chemin, sous un chêne, un ormeau,
Une chapelle agreste, un patron du hameau....
Là s'arrêtent leurs pas ; le simulacre antique
Reçoit leurs simples vœux et leur hymne rustique.
La nuit vient : on repart, et jusques au réveil
Des songes fortunés vont bercer leur sommeil ;
Un rêve heureux remplit leurs celliers et leurs granges
D'abondantes moissons, de fertiles vendanges ;
Et jusques à l'aurore ils pressent, assoupis,
Des oreillers de fleurs et des chevets d'épis.
Ils pensent voir les fruits, les gerbes qu'ils attendent,
Et jouissent déjà des trésors qu'ils demandent.
O riant Chanonat ! ô fortuné séjour !
Je croirai voir encor ces beaux lieux, ce beau jour,
Où, fier d'accompagner le saint pèlerinage,
Enfant, je me mêlais aux enfants du village.
Hélas ! depuis longtemps je n'ai vu ces tableaux !

PRIÈRES POUR LES MORTS.

(Châteaubriand.)

Chez les anciens, le cadavre du pauvre ou de l'esclave étai abandonné presque sans honneurs ; parmi nous, le ministr des autels est obligé de veiller au cercueil du villageois comm au catafalque du monarque. L'indigent de l'Evangile, en exhalan son dernier soupir, devient soudain (chose sublime !) un êtr

auguste et sacré. A peine le mendiant qui languissait à nos portes, objet de nos dégoûts et de nos mépris, a-t-il quitté cette vie, que la religion nous force à nous incliner devant lui. Elle nous rappelle à une égalité formidable, ou plutôt elle nous commande de respecter un juste racheté du sang de Jésus-Christ, et qui, d'une condition obscure et misérable, vient de monter à un trône céleste : c'est ainsi que le grand nom de chrétien met tout de niveau dans la mort; et l'orgueil du plus puissant potentat ne peut arracher à la religion d'autre prière que celle-là même qu'elle offre pour le dernier manant de la cité.

Mais qu'elles sont admirables ces prières! Tantôt ce sont des cris de douleur, tantôt des cris d'espérance : la mort se plaint, se réjouit, tremble, se rassure, gémit et supplie.

Exibit spiritus ejus, etc.

« Le jour qu'ils ont rendu l'esprit, ils retournent à leur terre originelle, et toutes leurs vaines pensées périssent. »

Delicta juventutis meæ, etc.

« O mon Dieu, ne vous souvenez ni des fautes de ma jeunesse, ni de mes ignorances! »

Les plaintes du roi-prophète sont entrecoupées par les soupirs du saint Arabe.

« O Dieu, cessez de m'affliger, puisque mes jours ne sont que néant! Qu'est-ce que l'homme pour mériter tant d'égards, et pour que vous y attachiez votre cœur?

» Lorsque vous me chercherez le matin, vous ne me trouverez plus.

» La vie m'est ennuyeuse; je m'abandonne aux plaintes et aux regrets.... Seigneur, vos jours sont-ils comme les jours des mortels, et vos années éternelles comme les années passagères de l'homme?

» Pourquoi, Seigneur, détournez-vous votre visage, et me traitez-vous comme votre ennemi? Devez-vous déployer toute votre puissance contre une feuille que le vent emporte, et poursuivre une feuille séchée?

» L'homme né de la femme vit peu de temps, et il est rempli de beaucoup de misère ; il fuit comme une ombre qui ne demeure jamais dans le même état.

» Mes années coulent avec rapidité, et je marche par une voie par laquelle je ne reviendrai jamais.

» Mes jours sont passés, toutes mes pensées sont évanouies ; toutes les espérances de mon cœur dissipées... Je dis au sépulcre : Vous serez mon père ; et aux vers : Vous serez ma mère et mes sœurs. »

De temps en temps le dialogue du prêtre et du chœur interrompt la suite des cantiques.

Le prêtre. « Mes jours se sont évanouis comme la fumée ; mes os sont tombés en poudre. »

Le chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre. »

Le prêtre. « Qu'est-ce que la vie ? Une petite vapeur. »

Le chœur. « Mes jours ont décliné comme l'ombre. »

Le prêtre. « Les morts sont endormis dans la poudre. »

Le chœur. « Ils se réveilleront, les uns dans l'éternelle gloire, les autres dans l'opprobre, pour y demeurer à jamais. »

Le prêtre. « Ils ressusciteront tous, mais non pas tous comme ils étaient. »

Le chœur. « Ils se réveilleront. »

A la communion de la messe, le prêtre dit :

« Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur ! ils se reposent dès à présent de leurs travaux, car leurs bonnes œuvres les suivent. »

Au lever du cercueil, on entonne le psaume des douleurs et des espérances : « Seigneur, je crie vers vous du fond de l'abîme ! que mes cris parviennent jusqu'à vous ! »

En portant le corps, on recommence le dialogue : *Qui dormiunt ;* « Ils dorment dans la poudre ; — Ils se réveilleront. »

Si c'est pour un prêtre, on ajoute : « Une victime a été immolée avec joie dans le tabernacle du Seigneur. »

En descendant le cercueil dans la fosse : « Nous rendons la terre à la terre, la cendre à la cendre, la poudre à la poudre. »

Enfin, au moment où l'on jette la terre sur la bière, le prêtre

s'écrie, dans les paroles de l'Apocalypse : *Une voix d'en haut fut entendue, qui disait : Bienheureux sont les morts!*

Et cependant ces superbes prières ne sont pas les seules que l'Eglise offre pour les trépassés : de même qu'elle a des voiles sans tache et des couronnes de fleurs pour le cercueil de l'enfant, de même elle a des oraisons ananalogues à l'âge et au sexe de la victime. Si quatre vierges, vêtues de lin et parées de feuillages, apportent la dépouille d'une de leurs compagnes dans une nef tendue de rideaux blancs, le prêtre récite à haute voix, sur cette jeune cendre, une hymne à la virginité. Tantôt c'est l'*Ave*, *maris stella*, cantique où il règne une grande fraîcheur, et où l'heure de la mort est représentée comme l'accomplissement de l'espérance; tantôt ce sont des images tendres et poétiques, empruntées de l'Ecriture : *Elle a passé comme l'herbe des champs; ce matin elle fleurissait dans toute sa grâce, le soir nous l'avons vue séchée.* N'est-ce pas là la fleur *qui languit touchée par le tranchant de la charrue*, *le pavot qui penche sa tête abattue par une pluie d'orage?*

Et quelle prière le pasteur prononce-t-il sur l'enfant décédé dont une mère en pleurs lui présente le petit cercueil? Il entonne l'hymne que les trois enfants hébreux chantaient dans la fournaise, et que l'Eglise répète le dimanche au lever du jour : *Que tout bénisse les œuvres du Seigneur!* La religion bénit Dieu d'avoir couronné l'enfant par la mort, d'avoir délivré ce jeune ange des chagrins de la vie. Elle invite la nature à se réjouir autour du tombeau de l'innocence; ce ne sont point des cris de douleur, ce sont des cris d'allégresse qu'elle fait entendre.

Enfin, non satisfaite d'avoir donné cette attention à chaque cercueil, la religion a couronné les choses de l'autre vie par une cérémonie générale, où elle réunit la mémoire des innombrables habitants du sépulcre, vaste communauté des morts, où le grand est couché auprès du petit; république de parfaite égalité, où l'on n'entre point sans ôter son casque ou sa couronne, pour passer par la porte abaissée du tombeau. Dans ce jour solennel où l'on célèbre les funérailles de la famille entière d'Adam, l'âme mêle ses tribulations pour les anciens morts aux peines qu'elle ressent pour ses amis nouvellement

LE JOUR DES MORTS DANS UNE CAMPAGNE.

(Fontanes.)

Déjà du haut des cieux le cruel Sagittaire
Avait tendu son arc, et ravageait la terre,
Les coteaux et les champs, et les prés défleuris,
N'offraient de toutes parts que de vastes débris :
Novembre avait compté sa première journée.
Seul alors, et témoin du déclin de l'année,
Heureux de mon repos, je vivais dans les champs
Et quel poète, épris de leurs tableaux touchants,
Quel sensible mortel des scènes de l'automne
N'a chéri quelquefois la beauté monotone?
Oh! comme avec plaisir la rêveuse Douleur,
Le soir, foule à pas lents ces vallons sans couleur,
Cherche les bois jaunis, et se plait au murmure
Du vent qui fait tomber leur dernière verdure!
Ce bruit sourd a pour moi je ne sais quel attrait.
Tout-à-coup si j'entends s'agiter la forêt,
D'un ami qui n'est plus la voix longtemps chérie
Me semble murmurer dans la feuille flétrie.
Aussi c'est dans ce temps que tout marche au cerc
Que la Religion prend un habit de deuil :
Elle en est plus auguste, et sa grandeur divine
Croît encore à l'aspect de ce monde en ruine.

Là préside un mortel dont la voix et l'exemple
Maintiennent dans la paix ses heureuses tribus,
Un prêtre ami des lois, et zélé sans abus.

. . . .

Il sut par l'espérance adoucir la tristesse.

« Hier, dit-il, nos chants, nos hymnes d'allégresse,
Célébraient à l'envi ces morts victorieux
Dont le zèle enflammé sut conquérir les cieux.
Pour les mânes plaintifs, à la douleur en proie,
Nous pleurons aujourd'hui; notre deuil est leur joie,
La puissante prière a droit de soulager
Tous ceux qu'éprouve encore un tourment passager.
Allons donc visiter leur funèbre demeure.
L'homme, hélas! s'en approche, y descend à toute heure.

Consolons-nous pourtant: un céleste rayon
Percera des tombeaux la sombre région.
Oui, tous ses habitants, sous leur forme première,
S'éveilleront surpris de revoir la lumière;
Et moi puissé-je alors, vers un monde nouveau,
En triomphe à mon Dieu ramener mon troupeau! »

Il dit, et prépara l'auguste sacrifice.
Tantôt ses bras tendus rendaient le ciel propice;
Tantôt il adorait, humblement incliné.
Mais du temple à grands flots se hâtait de sortir

. . . .

La foule qui, déjà, par groupes séparée,
Vers le séjour des morts s'avançait éplorée :
L'étendard de la croix marchait devant nos pas.
Nos chants majestueux, consacrés au trépas,
Se mêlaient à ce bruit précurseur des tempêtes;
Des nuages obscurs s'étendaient sur nos têtes;
Et nos fronts attristés, nos funèbres concerts,
Se conformaient au deuil et des champs et des airs.

Cependant du trépas on atteignait l'asile.
L'if, et le buis lugubre, et le lierre stérile,
Et la ronce, alentour croissent de toutes parts;
On y voit s'élever quelques tilleuls épars;
Le vent court en sifflant sur leur cime flétrie.
Non loin s'égare un fleuve; et mon âme attendrie

Vit, dans le double aspect des tombes et des flots,
L'éternel mouvement et l'éternel repos.

Avec quel saint transport tout ce peuple champêtre,
Honorant ses aïeux, aimait à reconnaître
La pierre ou le gazon qui cachait leurs débris!
Il nomme, il croit revoir tous ceux qu'il a chéris.
Mais, hélas! dans nos murs de l'ami le plus tendre
Où peut l'œil incertain redemander la cendre?
Les morts en sont bannis, leurs droits sont violés;
Et leurs restes, sans gloire, au hasard sont mêlés.
Ah! déjà contre nous j'entends frémir leurs mânes,
Tremblons! malheur au temps, aux nations profanes,
Chez qui, dans tous les cœurs, affaibli par degré
Le culte des tombeaux cesse d'être sacré!
Les morts ici du moins n'ont pas reçu d'outrage;
Ils conservent en paix leur antique héritage.
Leurs noms ne chargent point des marbres fastueux;
Un pâtre, un laboureur, un fermier vertueux,
Sous ces pierres sans art tranquillement sommeille.
Elles couvrent peut-être un Turenne, un Corneille
Qui dans l'ombre a vécu, de lui-même ignoré.
Hé bien, si de la foule autrefois séparé,
Illustre dans les camps, ou sublime au théâtre,
Son nom charmait encor l'univers idolâtre,
Aujourd'hui son sommeil en serait-il plus doux?

De ce nom, de ce bruit dont l'homme est si jaloux,
Combien auprès des morts j'oubliais les chimères!
Ils réveillaient en moi des pensers plus austères.
Quel spectacle! D'abord un sourd gémissement
Sur le fatal enclos erra confusément.
Bientôt les vœux, les cris, les sanglots retentissent;
Tous les yeux sont en pleurs, toutes les voix gémissent.
Seulement j'aperçois une jeune beauté
Dont la douleur se tait et veut fuir la clarté.
Ses larmes cependant coulent en dépit d'elle;
Son œil est égaré, son pied tremble et chancelle;
Hélas! elle a perdu l'amant qu'elle adorait,
Que son cœur pour époux se choisit en secret:
Son cœur promet encor de n'être point parjure.

Une veuve, non loin de ce tronc sans verdure,

Regrettait un époux ; tandis qu'à ses côtés
Un enfant qui n'a vu qu'à peine trois étés,
Ignorant son malheur, pleurait aussi comme elle.
Là, d'un fils qui mourut en suçant la mamelle
Une mère au destin reprochait le trépas,
Et sur la pierre étroite elle attachait ses bras.
Ici, des laboureurs au front chargé de rides,
Tremblants, agenouillés sur des feuilles arides,
Venaient encor prier, s'attendrir dans ces lieux,
Où les redemandaient la voix de leurs aïeux.

Quelques vieillards surtout, d'une voix languissante,
Embrassaient tour à tour une tombe récente.
C'était celle d'Hombert, d'un mortel respecté,
Qui depuis neuf soleils en ces lieux fut porté.
Il a vécu cent ans, il fut cent ans utile.
Des fermes d'alentour le sol rendu fertile,
Les arbres qu'il planta, les heureux qu'il a faits,
A ses derniers neveux conteront ses bienfaits.
Souvent on les vanta dans nos longues soirées,
Lorsqu'un hiver fameux désolait nos contrées.
. . . .
Ce rempart tutélaire, élevé par son bras,
Du fleuve débordé contint les eaux rebelles.
Que de fois il calma les naissantes querelles !
Lui seul para ces monts de leurs premiers raisins ;
Et même il transplanta, sur des muriers voisins,
Ce ver laborieux qui s'entoure en silence
Des fragiles réseaux filés pour l'opulence.
Tu méritais sans doute, ô vieillard généreux !
Les honneurs de ce jour, nos regrets et nos vœux ;
Aussi le prêtre saint, guidant la pompe auguste,
S'arrêta tout-à-coup près des cendres du juste.
Là, retentit le chant qui délivre les morts.
C'en est fait ! et trois fois, dans ses pieux transports,
Le peuple a parcouru l'enceinte sépulcrale :
L'homme sacré trois fois y jeta l'eau lustrale ;
Et l'écho de la tombe, aux mânes satisfaits,
Répéta sourdement : *Qu'ils reposent en paix !*
Tout se tut ; et soudain, ô fortuné présage !
Le ciel vit s'éloigner les fureurs de l'orage ;
Et, brillant au milieu des brouillards entr'ouverts,
Le soleil jusqu'au soir consola l'univers.

PROSES.

On appelle Proses d'anciennes hymnes latines en prose rimée, qui se chantent ordinairement à la messe et au salut des grandes fêtes. Ces pièces, un peu barbares de forme, sont toutes remarquables par la simplicité de l'expression et la naïveté du sentiment. Les réformateurs modernes du Bréviaire et du Missel, n'ont pas assez compris la valeur littéraire de ces monuments du passé. Plusieurs de leurs corrections ressemblent assez à ces couches de badigeon qui ont effacé, dans plusieurs églises, les traces des plus admirables peintures. On est revenu, du reste, à un goût meilleur, et tout fait espérer que les belles antiquités littéraires des premiers siècles seront désormais conservées, respectées et même restaurées dans nos offices, comme on restaure partout dans les églises gothiques les travaux artistiques du moyen-âge.

Parmi toutes les proses, nous choisirons les deux plus belles, pour les analyser et en faire ressortir les beautés terribles, sublimes et tendres : car tout ce qui peut exalter l'imagination, étonner l'esprit et toucher le cœur, se trouve mêlé dans ces étranges poésies. Les deux proses que nous choisissons, comme les plus populaires et les plus belles, tout le monde les a déjà nommées : c'est la prose des morts, *Dies iræ*, et la prose de la Compassion, *Stabat mater*.

On attribue le *Dies iræ* au cardinal Malabranca, neveu du pape Innocent III, et l'on raconte que, renfermé dans un cachot où il attendait la mort, il composa pour lui-même ce chant funèbre. Jamais le grand tableau du dernier jugement ne fut tracé avec une plus effrayante énergie. Chanter cette prose et la bien comprendre, ce n'est pas dire de la poésie, c'est avoir une vision. Des poètes modernes ont cherché à peindre cette effrayante scène de la vallée de Josaphat qui dénouera le drame de la vie humaine; aucun, dans ses descriptions, n'a su égaler les grands traits de cette esquisse de maître qu'on nomme le *Dies iræ*.

Citons d'abord quelques fragments de poésie moderne.

Homme, empire, tout meurt : où retrouver encor
Babylone, Corinthe, et la cité d'Hector ?
Elles ont disparu. Reine pâle et terrible,
O Mort ! ouvre à mes yeux la profondeur horrible
Du gouffre où, dans la nuit, flottent tes étendards.
Que de glaives rompus ! que de sceptres épars !
Mon souffle seul, perdu dans cet espace immense,
D'un écho de la mort réveille le silence ;
Et le ver du sépulcre, effrayé par ma voix,
Ronge plus sourdement la dépouille des rois.

Qu'est ce monde lui-même? un tombeau sans mesure.
La terre des vivants, rebelle à la culture,
Ingrate et s'endormant dans son oisiveté,
A la destruction doit la fécondité.
La substance des morts dans ses veines fermente.
Quelle poussière, ô ciel ! n'a pas été vivante?
La bêche et la charrue, en nos jardins fleuris,
De nos aïeux en poudre exhument les débris!
Avec l'or des moissons ils flottent et s'unissent
Au pain réparateur dont leurs fils se nourrissent.
Quand l'âme, rappelée au trône de son Dieu,
Monte et vole vers lui sur des ailes de feu,
Le soleil de nos corps boit la flamme éthérée,
La terre en ressaisit la dépouille altérée,
Et tous les éléments se disputent entr'eux
D'un souverain détruit les restes malheureux.

O mort ! si l'univers est ton vaste domaine,
Au gré de ton courroux que ta faux s'y promène ;
Efface sous tes pas les empires fameux,
Arrache le soleil de son char lumineux ;
Que sa flamme s'éteigne au fond des noirs abîmes,
Et que ta faux terrible épouvante les crimes !

Que le sage est heureux ! Sûr de vivre toujours,
Je l'entends s'écrier : « Pâlis, flambeau des jours !
Levez-vous, ouragans, et soufflez la tempête !
Astres, éteignez-vous ! Cieux, croulez sur ma tête !
Mon âme invulnérable, à travers vos débris,
Monte, comme la flamme, aux célestes lambris ;

Mon âme, du Très-Haut, est l'image vivante :
La foudre, à son aspect, recule d'épouvante ;
Et les traits de la mort sur les mondes lancés
S'égarent autour d'elle, et tombent émoussés.
J'habiterai bientôt ma nouvelle patrie,
Toi que je pleure encor, mon épouse chérie !
Que depuis si longtemps je brûle de revoir,
Sous les parvis du ciel, oh ! viens me recevoir ;
Oh ! viens, brillante encor d'éternelle jeunesse,
Conduire le vieillard au banquet d'allégresse ;
Et, dans ces beaux palais, de feux étincelants,
Des roses de l'Eden couvrir mes cheveux blancs. »



Où seront, répondez, vos plaisirs chimériques,
Vos stériles grandeurs et vos jeux fantastiques ?
Hommes toujours bercés par des songes trompeurs,
D'un coupable sommeil dissipez les vapeurs !
Pouvez-vous oublier qu'un Dieu, dans sa puissance
Pour l'immortalité vous donna la naissance ?
Quoi ! les yeux éblouis par un frivole éclat,
Vous prenez des hochets dans un jour de combat !
Eh bien ! que ferez-vous, quand la pâle agonie,
Appelant de ses maux la foule réunie,
Epanchera sur vous le vase des douleurs ;
Lorsqu'en vos yeux brûlants s'amasseront les pleurs
Lorsque tous les objets de vos fougueux hommages
S'éloigneront de vous, ainsi que les rivages,
Les cités et leurs tours qui menacent les airs,
S'éloignent de l'esquif fendant les flots amers ?

Jeune voluptueux, qui, dans la fleur de l'âge,
Ecoutes en pitié ce sévère langage,
Eh quoi ! rien ne pourra t'effrayer sur ton sort !
L'airain autour de toi fait retentir la mort ;
Le temps fuit à grands pas ; l'éternité menace ;
Vers le terme commun tout se presse et s'entasse ;
Tout t'avertit de l'heure où tu dois succomber ;
Soutenu par un fil, toujours prêt à tomber
Dans le gouffre où des rois s'engloutit la puissance,
Quand tout tremble et frémit, tu dors en assurance
L'orage universel gronde, éclate, et tu dors !
Malheureux ! foule aux pieds les sceptres, les trésors

Et, désormais vainqueur de ta propre faiblesse,
Regrette un seul instant perdu pour la sagesse.

Homme, lève les yeux ! regarde autour de toi
Cet immense univers où tu marches en roi;
Contemple ces vieux monts aux gigantesques cimes,
Ces astres, ces rochers, pendants sur les abîmes,
Ces déserts à ta voix transformés en guérêts,
Ces superbes remparts, ces antiques forêts,
Ces hardis monuments, ces flottes souveraines
Voguant, avec orgueil, sur les humides plaines,
Ces fertiles vallons, ces prés silencieux;
Vois, contemple surtout la majesté des cieux;
Ce soleil qui, porté sur un char de lumière,
Poursuit, d'un pas égal, sa brillante carrière,
De ses vastes rayons divise les faisceaux,
Se brise en gerbe d'or sur le cristal des eaux,
Et, dispensant au loin sa chaleur fortunée,
Est le foyer du monde et le roi de l'année.
Compte tous les flambeaux de la voûte d'azur :
Ils brillent d'un éclat inaltérable et pur;
Eh bien ! ils s'éteindront dans une nuit profonde,
Un jour doit se lever, le dernier jour du monde.

O jour de colère,
Terribles moments !
O jour de misère,
De pleurs, de tourments !

Vengeur de nos crimes,
Où fuir ? où cacher
Les tristes victimes
Qu'au fond des abîmes
Ta main va chercher ?

Quel deuil, quelle épouvante extrême,
Quand sur un nuage éclatant,
Dieu, dans sa majesté suprême,
Viendra juger les fils d'Adam !

La trompette animant leur cendre
Dans les régions du tombeau,
Forcera les morts à se rendre
Au pied du trône du Très-Haut.

La nature avec épouvante,
La mort, immobile d'effroi,
Verront dans une morne attente
Les nations devant leur Roi.

Nous entrons ici dans la traduction de cette prose inin à laquelle les beaux vers d'Young, de Baour-Lormian, Le Franc de Pompignan, n'ont pu servir que d'introduc de préface. Voici le texte de la prose :

Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favilla,
Teste David cum Sybilla.

Quantus tremor est futurus
Quando Judex est venturus
Cuncta stricte discussurus!

Tuba mirum spargens sonum
Per sepulcra regionum
Coget omnes ante thronum.

Mors stupebit et natura,
Cum resurget creatura
Judicanti responsura.

Voici comment M. Antony Deschamps a essayé de tr littéralement les premières strophes : nous ignorons po il a laissé en latin le quatrième vers de la première.

Jour de colère : ce jour-là
Sur l'univers il doit descendre,
Et réduire le ciel en cendre,
Teste David cum Sybilla.

Tout l'univers devra frémir
Lorsque, porté sur les nuages,
Au sein des feux et des orages
Il verra le juge venir.

La trompette et sa grande voix
Répand une terreur profonde
Parmi les sépulcres du monde
Qui s'ouvriront tous à la fois.

La mort sera dans la stupeur
En voyant toute créature,

Se lever de la sépulture
Pour répondre à son Créateur.

Une ancienne traduction, publiée du temps de Louis XIV, dans un recueil de poésies chrétiennes, rend ce début avec plus de pompe et en se rapprochant davantage de la sombre harmonie des rimes répétées :

O jour du Dieu vengeur, où, pour punir les crimes,
Un déluge brûlant sortira des abîmes,
Où le ciel s'armera de foudres et d'éclairs !

Quel trouble en tous les cœurs, quand ce juge sévère,
Lançant de toutes parts les feux de sa colère,
Sur un trône éclatant paraîtra dans les airs !

Aux antres les plus sourds la trompette entendue,
Réveillant la poussière en cent lieux répandue,
Tous les morts sortiront de la nuit des tombeaux.

Et dans l'immense effroi de toute la nature,
Aux pieds du Créateur, la pâle créature
Attendra pour jamais ou les biens ou les maux.

Quel tableau ! le monde qui s'engloutit dans la cendre comme un vaisseau qui sombre dans la mer; cette trompette à la voix surprenante, dont le cri d'airain parcourt au même instant toutes les régions de la mort, rassemble les troupeaux de la tombe et les pousse, encore tout pâles et tout poudreux, devant le trône de leur juge; la mort et la nature qui regardent avec stupeur ce bouleversement de leurs lois, et la création tout entière palpitante à la fois devant son auteur ! Le livre des consciences est ouvert. Ah ! misérable, que dirai-je? A quel défenseur aurai-je recours en cet instant qui fera trembler l'homme même le plus juste ?

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Unde mundus judicetur.

Quid sum, miser, tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
Quum vix justus sit securus?

A ce dernier trait, qui peint une suprême anxiété, le pein-

tre s'arrête éperdu, le poète fond en larmes, et le suppliant se prosterne en levant vers son Sauveur de tremblantes. La première partie de la prose était le tal jugement dernier, la fin est une fervente invocation par l'effroi que cette peinture terrible a fait naître dan les âmes.

Rex tremendæ majestatis,
Qui salvandos salvas gratis,
Salva me, fons pietatis.

Recordare, Jesu pie,
Quod sum causa tuæ viæ,
Ne me perdas illa die.

Quærens me, sedisti lassus;
Redemisti crucem passus;
Tantus labor non sit cassus.

Juste judex ultionis,
Donum fac remissionis
Ante diem rationis.

Ingemisco tanquam reus,
Culpa rubet vultus meus:
Supplicanti parce, Deus.

Qui Mariam absolvisti,
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

Preces meæ non sunt dignæ,
Sed tu bonus fac benigne,
Ne perenni cremer igne.

Inter oves locum præsta,
Et ab hædis me sequestra,
Statuens in parte dextra.

Confutatis maledictis,
Flammis acribus addictis,
Voca me cum benedictis.

Oro supplex et acclinis,
Cor contritum quasi cinis,
Gere curam mei finis.

Lacrymosa dies illa,

Qua resurget ex favilla
Judicandus homo reus,
Huic ergo parce, Deus.

« Roi, dont la majesté est terrible, qui sauvez gratuitement ceux que vous voulez sauver, sauvez-moi, vous dont la miséricorde est inépuisable.

» Souvenez-vous, ô Jésus plein de bonté, que j'ai été la cause de votre pénible voyage; ne me perdez pas en ce jour !

» En me cherchant, vous vous êtes assis fatigué; vous m'avez racheté par les douleurs de la croix ! qu'un si grand labeur ne le vienne pas inutile !

» Vous avez absous Madeleine, vous avez exaucé un larron, et vous m'avez permis l'espérance! Mes prières sont indignes, mais vous êtes bon, je rougis comme un coupable et je baisse la tête; mon cœur est broyé comme de la cendre : ayez soin de ma dernière heure! »

Mais voici une traduction qui conserve la même mesure que l'original et qui triple aussi les rimes :

Le grand jour, le jour de la foudre,
Viendra nous perdre ou nous absoudre,
Et réduira le monde en poudre.

Quelle terreur pour les pervers
Quand le juge de l'univers
Au crime ouvrira les enfers !

La trompette se fait entendre,
Et des morts soulevant la cendre,
Devant Dieu leur dit de se rendre.

La nature alors frémira
Et le tombeau s'étonnera
Quand la mort se réveillera.

Un grand livre à tous se révèle,
De l'âme juste ou criminelle
Portant la sentence éternelle.

Que dirai-je alors, moi, pécheur?
Où trouverai-je un défenseur
Parmi les saints pâles d'horreur?

Dieu, dont la majesté m'oppresse,

Vous faites grâce à la faiblesse;
Sauvez-moi, source de sagesse.

Souviens-toi, Jésus plein d'amour,
D'avoir souffert pour mon retour;
Ne me perds pas au dernier jour!

Quand tu tombas, las de me suivre,
Sur la croix tu cessas de vivre:
Que ta mort au moins me délivre!

Dieu toujours juste, Dieu vengeur,
Accordez la grâce au pécheur
Avant le jour de la terreur!

De mes remords le cri m'accable,
Et je rougis comme un coupable.
Pardonnez à ce misérable.

Marie a cessé de pleurer,
Au ciel un larron put entrer,
Et vous m'aviez dit d'espérer.

Mes pleurs n'ont rien qui vous fléchisse,
Mais par votre bonté propice
Arrachez-moi du précipice!

Séparez-moi des boucs maudits,
Et parmi vos saintes brebis
Cachez-moi dans le paradis!

Je vois les âmes criminelles
En proie aux flammes éternelles!
Dieu! ne me traitez pas comme elles!

Ce cœur qui vous a méprisé....
Comme la cendre il est brisé!...
Par ma mort soyez apaisé!

O jour de terreur, jour de larmes,
Où les coupables, pleins d'alarmes,
Contre eux vous fourniront des armes!...

Avant l'éternité du feu,
Pardonnez, pardonnez, grand Dieu!

Seul juge du siècle qui tombe,
Accordez la paix à la tombe.

Délivrez-nous de nos remords,
Mon Dieu, donnez la paix aux morts!

A ces cris déchirants, à ces prières sublimes inspirées par la plus grande et la plus juste de toutes les craintes, opposons maintenant un chant de tristesse inspiré tout entier par la compassion et le saint amour. Tous les âges chrétiens se sont attendris des douleurs de Marie au pied de la croix; tous les saints et les saintes ont pleuré avec elle. L'Église aussi est une mère qui souffre d'ineffables angoisses lorsqu'elle voit les douleurs de ses enfants. La prose *Stabat mater* est l'expression de toutes les angoisses de sa charité, de toute sa tendresse pour Marie, de tout son amour compatissant pour les douleurs de l'Homme-Dieu.

Un critique se permet de ranger le *Stabat mater* parmi les prières superstitieuses, et il en donne pour raison qu'il trouve indignes de la majesté de Marie ces tremblements, ces soupirs, ces larmes qui, dans la prose, la font paraître trop humaine; mais que voudrait-il donc qu'elle fût? La Reine des anges, la mère de Dieu était-elle autre chose qu'une femme? L'hérétique Vigilance trouvait également indignes de la majesté du Verbe les langes et le berceau de l'homme-Dieu. Quoi! la mère eût dédaigné de verser des larmes, quand le fils versait tout son sang? Elle n'eût pas frémi quand les frissons de l'agonie parcourait le corps de son fils? Elle n'eût pas tremblé, quand le Sauveur s'écriait d'une voix éteinte: *Mon Dieu! mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné?* Jésus avait défailli lui-même et sué du sang au jardin des Oliviers, et vous exigez de sa mère une impassibilité stoïque! Oh! ne craignez pas de la déshonorer en avouant les douleurs qui ont fait sa gloire.

La prose *Stabat mater* est restée et restera, malgré la froide critique de l'esprit janséniste ou ultra-gallican.

« Elle était debout, la mère douloureuse, auprès de la croix, toute en larmes, lorsque son fils était cruellement suspendu, et son âme, gémissante, contristée et navrée de douleur, était traversée par un glaive.

» Oh! combien triste et affligée fut cette mère bénie d'un fils unique entre les hommes!

» Elle était triste, et elle souffrait, et elle tremblait en voyant les peines de son glorieux enfant.

» Quel homme aurait pu sans pleurer voir la mère du C vrée à un pareil supplice ?

» Qui pourrait n'être pas contristé en contemplant cett se mère qui souffre avec son fils?

» Pour les péchés de son peuple, elle a vu Jésus c tourments et enchaîné sous les verges. Elle a vu so enfant bien-aimé mourir abandonné de tout le monde à s nier soupir.

» Hélas! ô mère qui êtes la source d'amour, fai sentir toute la profondeur de votre affliction, afin que je avec vous[1]

» Faites que tout mon cœur s'enflamme pour aimer mo et mon Dieu, et que je parvienne à lui plaire.

» Sainte mère, faites-moi cette grâce de graver les pl Crucifié profondément dans mon cœur.

» Laissez-moi partager au moins les souffrances d enfant blessé, puisque c'est pour moi qu'il a daigné sou

Stabat mater dolorosa
Juxta crucem lacrymosa,
Dum pendebat Filius.

Cujus animam gementem,
Contristantem et dolentem,
Pertransivit gladius.

O quam tristis et afflicta
Fuit illa benedicta
Mater Unigeniti!

Quæ mærebat et dolebat,
Et tremebat cum videbat
Nati pœnas incluti!

Quis est homo qui non fleret
Christi Matrem si videret
In tanto supplicio?

Quis posset non contristari
Piam matrem contemplari
Dolentem cum Filio?

Pro peccatis suæ gentis
Vidit Jesum in tormentis,
Et flagellis subditum.

Vidit suum dulcem Natum,
Morientem, desolatum,
Dum emisit spiritum.

Eia! Mater, fons amoris,
Me sentire vim doloris
Fac, ut tecum lugeam.

Fac ut ardeat cor meum
In amando Christum Deum,
Ut sibi complaceam.

Sancta Mater, istud agas
Crucifixi fige plagas
Cordi meo valide.

Tui Nati vulnerati,
Jam dignati pro me pati,
Pœnas mecum divide.

« Laissez-moi mêler aux vôtres de vraies larmes et compâtir au pauvre crucifié aussi longtemps que je vivrai.

» Etre auprès de vous au pied de la croix, et confondre ma plainte à la vôtre, c'est tout ce que je désire.

» Vierge glorieuse entre les vierges, ne me soyez pas amère; faites que je pleure avec vous.

» Faites que je comprenne la mort du Sauveur, la destinée de sa douleur et le culte de ses blessures.

» Blessez-moi de ces plaies, enivrez-moi de cette croix pour l'amour de votre fils.

» Que je laisse brûler mon cœur, et que vous seule, ô Vierge! preniez ma défense au jour du dernier jugement.

» Faites de la croix ma gardienne, de la mort du Christ le baume de mon âme, de la grâce l'unique chaleur de ma vie.

» Et quand mon corps mourra, faites que mon âme obtienne le don de la gloire au ciel. »

Fac me vere tecum flere,
Crucifixo condolere
Donec ego vixero.

Juxta crucem tecum stare
Te libenter sociare
In planctu desidero.

Virgo Virginum præclara,
Mihi jam non sis amara,
Fac me tecum plangere.

Fac ut portem Christi mortem,
Passionis ejus sortem
Et plagas recolere.

Fac me plagis vulnerari
Cruce hac inebriari
Ob amorem Filii.

Inflammatus et accensus,
Per te, Virgo, sim defensus
In die judicii.

Fac me cruce custodiri,
Mortè Christi præmuniri,
Confoveri gratia.

Quando corpus morietur,
Fac ut animæ donetur
Paradisi gloria.
Amen.

De pareilles beautés se refusent à l'analyse. Celui qui ne le sent pas tout d'abord ne les comprendra jamais : il ne fau que lire, comprendre, méditer et pleurer. Peu de poètes on essayé de traduire le *Stabat*; la musique seule pouvait e exprimer toutes les beautés.

Nous préférons de beaucoup les proses anciennes aux nouvelle compositions du même genre dont les bréviaires de plusieur diocèses ont voulu s'enrichir. Nous ne comprenons pas, pa exemple, le désir d'innovation qui a fait substituer, au Mans d'autres paroles au chant catholique du grand *Alleluia* d Pâques. L'*O filii et filiæ* valait bien, même au point de vu littéraire, les strophes que nous allons citer.

O sancta gens fidelium!
Regale sacerdotium,
Date Deo præconium. Alleluia.
Alleluia alleluia, alleluia. (*Ter.*)

Soluto mortis vinculo,
Erumpit Christus tumulo;
Cantu plaudamus æmulo. Alleluia, etc

Amore Jesu sauciam,
Ad monumentum præviam,
Læti sequamur Magdalam. Alleluia, etc.

Afflixi Christi genibus
Fossos pedes fidelibus
Teneamus amplexibus. Alleluia, etc.

Quæ tua, Jesu, gloria!
Mortem, dum cadis hostia,
Absorbes in victoria. Alleluia. etc.

Genus qui nostrum perdidit,
Sic dirus anguis occidit,
Sic lex peccati concidit. Alleluia, etc.

Ce n'est pas que nous poussions l'amour des choses gothiques jusqu'à refuser toute espèce de mérite aux inspirations d'une piété plus moderne; mais nous croyons qu'il en est de la poésie comme de la peinture, et que c'est toujours chez les artistes du moyen-âge qu'il faut étudier les formes simples, les expressions pieuses et toute cette beauté chaste et naïve qui doit être le caractère le plus essentiel de l'art chrétien.

Mais revenons aux proses anciennes. Celle de l'Annonciation nous semble l'une des plus belles et des plus touchantes, dont le Missel de Paris se soit enrichi. L'homme n'a plus à soupirer; exilé de sa patrie céleste, il était errant et malheureux; il gémissait sous le poids du péché dont Adam avait accablé sa postérité; il invoquait en vain la miséricorde de Dieu, ses soupirs ne montaient point jusqu'au trône de l'Eternel; mais le jour fixé par le Très-Haut pour sa délivrance est enfin arrivé; un messager céleste en apporte la nouvelle; la plus pure des vierges d'Israël est élue pour l'accomplissement de ce grand dessein. Son sein, son chaste sein, renfermera un Dieu qui, pour sauver les hommes, se fait homme lui-même. Les palais éternels s'ouvrent, il en descend pour nous guider dans les voies du salut, et nous rendre à nos heureux destins. Toutes ces idées sont exprimées avec autant de facilité que d'élégance :

Humani generis
Cessent suspiria :

Beata miseris
Affert hic nuntia
Dies mortalibus.

Unius scelere,
Cuncti concidimus
Lapsos erigere
Venit Altissimus
De cœli sedibus.

Delectæ virgini
Quæ Deum pariat
Angelus Domini
Salutis nuntiat
Nostræ mysterium.

L'auteur s'interrompt ici, et, rempli d'une sainte allé
il s'écrie : « O Vierge mille fois heureuse, recevez dan
» chaste sein le Fils de Dieu, Dieu lui-même. »

O beatissima
Præ mulieribus!
Virgo castissima
Deum visceribus
Suscipe Filium.

« Ses vœux sont accomplis. Du souffle de l'Espr
nait une chair céleste, exempte de toute tache, et de
servir de victime pour le salut de l'homme, à lui offrir une
nourriture. »

Virtute Spiritus
In sinu Virginis
Innocens penitus
A labe criminis
Caro compingitur.

Per hanc infantibus
Lactescit teneris
Ille qui mentibus
Panis a superis
In cœlis editur.

Corpus hoc offeret
In sacrificium ;
Servos ut liberet

Totum in pretium
Effundet sanguinem.

Plein d'admiration pour un si grand sacrifice, il ajoute : e m'égarais loin des routes de ma patrie ; j'étais sans boussole t sans guide. Le Fils de l'Eternel vient partager mon exil, ı'ouvrir la route dont il est lui-même le terme sacré ; je me âte de suivre ce guide divin. »

Errabam devius
Exsul a patria
Semitæ nescius
Ad vera gaudia
Per quam regrediar.

In mea Dominus
Venit exsilia
Viæque terminus
Ipse fit et via :
Tutus hac gradiar.

Cette belle prose est terminée par une invocation pleine de grâce ı la mère du Sauveur :

Et tu, pro miseris
Supplica numini,
Quæ te dum asseris
Ancillam Domini,
Fis mundi Domina.

Frappé des beautés de cette brillante production, un poete ançais (*), dont le talent égale la modestie, a essayé de la faire asser en vers dans notre langue. S'il n'est pas toujours égal son modèle, il a le mérite incontestable d'en approcher souent.

Il luit enfin, ce jour qui comble nos désirs,
Jour heureux, si longtemps l'objet de nos soupirs :
Un Dieu vient relever son image sublime,
Que le premier mortel dégrada par le crime ;
Et déjà l'ange instruit des volontés du Ciel

(*) M. Trécourt ancien consul du roi dans le Levant. Nous lui devons un recueil igne d'éloges, sous le titre de *Poésies sacrées* suivies de réflexions historiques et orales.

Cette Vierge, la gloire et l'honneur d'Israël.
Reçois-le, Vierge sainte, accueille son hommage ;
Du salut des humains il est le premier gage.
Le Fils de l'Eternel, dans ton auguste sein,
Unit l'homme à jamais à son être divin.
Ce Dieu, maître absolu de toute la nature,
Des esprits bienheureux céleste nourriture,
Sera bientôt la nôtre, et désormais en lui
Les fragiles mortels trouveront leur appui.
Immuable, éternel, aussi saint que le Père,
Il renonce à la gloire, il descend sur la terre,
Et de l'homme coupable effaçant les forfaits,
Il le rend à la vie, et lui donne la paix.
Mais quel nouveau prodige ! et quelle est cette hostie
Que le Ciel, en courroux, veut qu'on lui sacrifie ?
C'est ton fils, Vierge sainte, oui, c'est ce fils divin,
Ce fils que le Très-Haut a formé dans ton sein.
Voilà donc la victime et le seul sacrifice
Que réclame, ô mon Dieu ! ta sévère justice !
Hélas dans cet exil, errant, abandonné,
Et partout, de périls, de maux environné,
Je passais dans les pleurs ma malheureuse vie,
Privé du doux espoir de revoir ma patrie :
Quel mortel aurait pu m'en ouvrir le chemin ?
Je le cherchais, hélas ! et le cherchais en vain.

On peut remarquer combien la mesure des grands vers peu favorable pour rendre le mouvement d'un chant sacré la légèreté du rhythme doit aider la marche. Le poète que venons de citer a fait d'une prose une élégie rien qu'en chan la mesure des vers.

Nous terminerons en citant les traductions de quelques par M. le comte de Marcellus.

TRADUCTION DE LA PROSE *Dies iræ*.

O jour ! terrible jour d'horreur et de misère !
La croix, signe d'effroi, brillera dans les airs !
Et d'un maître irrité la justice sévère
Jugera l'univers.

Du saint roi de Juda les célestes cantiques,
Chants de joie et de deuil, de colère et d'amour,
Et des temps fabuleux les oracles antiques
Ont prédit ce grand jour.

Quel spectacle, grand Dieu! des tourbillons de flammes
Accompliront du ciel les rigoureux décrets :
Et le Dieu qui voit tout dévoilera des âmes
Les coupables secrets.

La terre se dissout; la mer fuit et s'écoule.
L'astre du jour s'éteint, le ciel perd ses flambeaux.
La trompette soudain sonne : les morts en foule
S'élancent des tombeaux.

La mort pâle est vaincue et frémit : la Nature,
Comme elle, est dans le trouble et dans l'étonnement,
Voyant la tombe vide, et toute créature
Subir son jugement.

Là s'ouvriront du ciel les archives sublimes.
Et ce livre où d'un Dieu la redoutable main
Grave en traits immortels les vertus et les crimes
De tout le genre humain.

Nulle injure en ce jour ne sera sans vengeance;
Rien ne fuira cet œil qu'on ne saurait tromper.
La force ni la fraude à sa juste sentence
Ne pourront échapper.

Comment fléchir, hélas! ce tribunal auguste?
Dévoré de remords, honteux, humilié,
Que deviendrai-je, ô ciel, quand à peine le juste
Sera justifié?

Roi dont la majesté fait frissonner l'impie,
Dont la grâce à l'enfer arrache un réprouvé,
Jésus, souvenez-vous, qu'au prix de votre vie,
Votre amour m'a sauvé.

J'ai vu par vos douleurs ma chute réparée,
N'auriez-vous enduré qu'un stérile travail?
Par vous combien de fois la brebis égarée
Est rentrée au bercail!

Vous avez des bourreaux épuisé la malice.
La croix a vu pour moi répandre un sang divin.

Achevez votre ouvrage : un si grand sacrifice
Hélas ! serait-il vain?

Seigneur, n'attendez pas le jour de la vengeance.
Que dès cet instant même, ô mon juge! ô mon roi!
La justice se taise, et cède à l'indulgence :
Jésus, pardonnez-moi.

Coupable, je gémis ; d'abîmes en abîmes
Egaré loin de vous, mille erreurs m'ont conduit.
Je vous offre aujourd'hui, pour expier mes crimes,
Le remords qui les suit.

Madeleine, à vos pieds, heureuse pénitente,
En pleurant ses péchés en obtint le pardon,
Et l'on vit sur la croix votre grâce puissante
Faire un saint d'un larron.

J'ai transgressé vos lois ; mais mon juge est mon père.
Vous me tendez vos bras, et j'aime à m'y jeter,
Malgré tous mes forfaits, vous voulez que j'espère ;
Que puis-je redouter?

Seigneur, qu'auprès de vous ma prière fervente,
Tout indigne qu'elle est, trouve un facile accès.
Préservez-moi du feu dont l'ardeur dévorante
Ne s'éteindra jamais.

De vos préceptes saints gardant la voie étroite,
Que loin des boucs impurs soit placé votre fils ;
Qu'auprès du bon pasteur il suive à votre droite
Les fidèles brebis.

Livrez, ô Dieu terrible! à la flamme éternelle
Ceux que vous maudissez, qui ne vous verront plus,
Mais daignez m'inviter d'une voix paternelle
Au bonheur des élus.

Prosterné devant vous, je tremble et vous confie
De mon éternité l'avenir incertain.
Prenez soin de mon âme, et que ma triste vie
Ait une heureuse fin.

O jour ! terrible jour de pleurs et de colère!
Où le pécheur, confus, interdit, consterné,
Tremblant, se lèvera du sein de la poussière
Pour se voir condamné !

Pardonnez-lui, Seigneur, il en est temps encore;
Et qu'arrivant sans crainte à ce jour solennel,
Il puisse vous bénir et voir luire l'aurore
Du repos éternel!

TRADUCTION DE LA PROSE DE PAQUES,
Victimæ paschali laudes.

A la Pâque nouvelle, au Christ, au roi de gloire,
Victime qui pour nous s'immole en ce grand jour,
Que l'univers chrétien, en chantant sa victoire,
Offre un sacrifice d'amour.

L'homme-Dieu par sa mort rendit la vie au monde.
Il traverse en vainqueur les horreurs du tombeau.
Et l'innocent agneau dont le sang nous inonde,
Rachète un coupable troupeau.

L'enfer frémit, il lutte, il défend sa conquête.
Bientôt il s'humilie, et tressaille d'effroi.
La mort, pâle, confuse, avouant sa défaite,
Tremble et tombe au pied de son roi.

Vous qui, fondant en pleurs, de l'auteur de la vie
Sur la croix expirant avez reçu l'adieu,
Dites, à son tombeau qu'avez-vous vu, Marie?
— J'ai vu la victoire d'un Dieu.

J'ai vu briller l'éclair, précurseur du tonnerre;
J'ai vu paraître un mort du tombeau triomphant;
J'ai vu le ciel s'ouvrir, j'ai vu trembler la terre;
J'ai vu le Christ, le Dieu vivant.

J'ai vu l'événement predit par tant d'oracles,
Chef-d'œuvre du Très-Haut, préparé par ses soins,
Salut du monde entier. Du plus grand des miracles
J'ai vu les célestes témoins.

J'ai vu la tombe vide et ses dépouilles vaines,
J'ai vu ce Dieu captif, dès que le jour a lui,
Secouer du trépas les impuissantes chaînes.
Il vit; nous n'espérons qu'en lui.

Il vit; son peuple heureux pourra bientôt l'entendre.
Ses disciples chéris contempleront ses traits,

Dans ces lieux où ses mains se plaisaient à répandre
Les merveilles et les bienfaits.

Des maux du genre humain vous qui fermant l'abîme
Ouvrez à vos élus la terre des vivants,
Roi vainqueur de la mort, triomphante victime,
Ayez pitié de vos enfants.

TRADUCTION DE LA PROSE
Lauda, Sion, Salvatorem.

Sion, réjouis-toi : que tes pieux cantiques,
Enflammés par l'amour ébranlent tes portiques :
Loue un Sauveur, un Dieu, ton guide et ton pasteur;
Fais monter jusqu'au ciel tes transports unanimes.
Les chants les plus sublimes
Ne sauraient de sa gloire égaler la splendeur.

De son amour pour nous ce beau jour est la fête.
Dieu s'abandonne à l'homme ; il devient sa conquête;
Le saint des saints réside au milieu des mortels.
Tous les jours le Très-Haut, devenu pain de vie,
Pour nous se sacrifie,
Et, sans quitter les cieux, habite nos autels.

Convives du Seigneur, invités à sa table,
Célébrons à l'envi ce mystère adorable ;
Du bonheur des humains les anges sont jaloux.
D'un jour si solennel les pompes et la gloire
Consacrent la mémoire
De ce festin d'un Dieu prêt à mourir pour nous.

La vérité nous luit, la grâce se révèle.
L'antique loi n'est plus : une Pâque nouvelle
Appelle à son banquet tous les peuples divers.
L'aurore du salut succède à la nuit sombre,
L'éclat du jour succède à l'ombre !
Le soleil de justice éclaire l'univers.

Dieu, se livrant pour l'homme au plus affreux supplice,
Voulut éterniser ce sanglant sacrifice.
Par un festin sacré, monument immortel,
Le pain, le vin détruits, ne sont que la figure.
L'auteur de la nature
Obéit à son prêtre, et descend sur l'autel.

Les sens sont confondus, la raison doit se taire.
Mais la foi sait percer les ombres du mystère,
Et reconnaît un Dieu que cache un sacrement.
L'homme parle ; à sa voix Dieu s'émeut, le ciel s'ouvre,
Et le chrétien découvre
Le corps de son Sauveur sous un simple aliment.

Le pain seul s'offre à nous, mystérieux symbole;
Et la chair de l'Agneau, qui sur l'autel s'immole,
Se couvre à nos regards d'un voile bienfaisant.
Son sang coule pour nous dans le suc de la vigne :
Ainsi sous chaque signe
L'Homme-Dieu tout entier nous est toujours présent.

Son amour, secondé par sa toute-puissance,
Sait, sans rompre, altérer, diviser son essence,
Multiplier pour nous le plus grand des bienfaits;
Seul, il remplit un cœur à ses leçons docile,
Seul, il suffit à mille,
Et se prodigue à tous sans s'épuiser jamais.

Il se donne au pécheur, il se donne au fidèle.
Tous deux mangent ensemble une chair immortelle :
Tous les deux cependant n'ont pas le même sort;
Festin bien différent pour le juste et l'impie!
A la source de vie
L'un trouve le salut, l'autre puise la mort.

Saisis d'un saint respect, n'hésitons pas à croire
Qu'un fragment de ce pain qui cache tant de gloire
Comme le tout, d'un Dieu contient la majesté.
Le prêtre qui le rompt ne rompt que l'apparence :
Le Dieu reste en substance,
Le couvre, et le nourrit de sa divinité.

Chrétien, prosterne-toi ; tu vois le pain des anges,
Saint et touchant objet de tes justes louanges!
Pour l'homme voyageur mets céleste, heureux don!
Il se change en poison pour l'étranger coupable;
Et ce pain délectable,
Le père le réserve aux fils de la maison.

L'univers a de loin salué ce mystère.
L'Agneau pascal, déjà victime salutaire.
Isaac sur l'autel offert et racheté,

La manne, des Hébreux céleste nourriture,
N'étaient que la figure :
Les chrétiens ont joui de la réalité.

O Jésus! bon pasteur ! Jésus, vrai pain de vie,
Vous qui, dans ce banquet où l'amour nous convie,
Enivrez de douceurs les cœurs purs et fervents !
Qu'il charme notre exil, que de ses chastes flammes
Il embrase nos âmes,
Et nous ouvre à la fin la terre des vivants.

Seigneur, vous dont les mains à nos maux attentives
Préparent un festin pour vos heureux convives,
Qui les rassasiez d'un pain délicieux,
Un jour, à leurs regards vous montrant sans nuage,
Donnez-leur l'héritage
Dont jouissent déjà les habitants des cieux.

HYMNES.

L'*hymne* est un chant en l'honneur de la divinité, d'une forme relevée et grave, destinée à l'instruction du peuple ou au culte public.

On peut distinguer les hymnes d'*initiation* des hymnes *lyturgiques*. Les hymnes d'initiation sont dogmatiques, les hymnes de liturgie sont plus spécialement eucharistiques, tout en se prêtant aussi à l'exposition des vérités du dogme.

L'hymne a été parmi les hommes la première forme d'enseignement religieux : le rhythme et le chant aidaient la mémoire à retenir et à transmettre de génération en génération les enseignements des premiers prophètes.

On chantait dans la Grèce les vers de Linus et d'Orphée, auxquels on attribuait l'honneur d'avoir civilisé les hommes : ces poètes illustres célébraient surtout la grandeur et les bienfaits de la divinité.

Callimaque, Cléanthe, et d'autres parmi les Grecs, ont composé des poésies du même genre.

Les hymnes des anciens étaient ordinairement écrits en grands vers, et pouvaient se chanter sur un mode lent et sévère avec accompagnement de la lyre.

Les hymnes de saint Grégoire de Nazianze sont faits sur le même modèle, et sont autant supérieurs en inspiration à ceux de Callimaque, que le vrai Dieu est au-dessus des fantômes du paganisme. Pourtant ils sont moins connus et doivent moins plaire à ceux qui s'arrêtent uniquement aux grâces des images et à la poésie de la forme : trop de beauté et de grandeur peut nuire aux ouvrages des poètes en les mettant au-dessus de la portée du commun des admirateurs.

Mais passons aux hymnes de la liturgie, qui doivent particulièrement nous occuper ici. Nous avons à déplorer d'abord l'antipathie profonde de l'esprit janséniste contre la poésie touchante et naïve des chants traditionnels conservés dans le Bréviaire romain, et défigurés, nous dirions presque parodiés dans la liturgie française ou gallicane par le même goût barbare qui a fait ajouter des morceaux d'architecture moderne à nos antiques et vénérables cathédrales. Les belles poésies ecclésiastiques du moyen-âge et celles même du temps des Pères ont eu leurs Soufflots comme Notre-Dame de Paris a eu le sien. Qui croirait en effet qu'un recteur de l'Université de Paris, fort en vers latins, a osé raturer et corriger les hymnes de saint Ambroise? Voici pourtant des pièces de conviction, et d'abord voici une hymne de saint Ambroise : c'est l'hymne du dimanche à prime, dans le Bréviaire romain :

Jam lucis orto sidere,
Deum precemur supplices,
Ut in diurnis actibus
Nos servet a nocentibus.

Linguam refrænans temperet,
Ne litis horror insonet :
Visum fovendo contegat
Ne vanitates hauriat.

Sint pura cordis intima,
Absistat et vecordia;
Carnis terat superbiam
Potus cibique parcitas.

Ut, cum dies abscesserit

Noctemque sors reduxerit,
Mundi per abstinentiam
Ipsi canamus gloriam.

Voici maintenant le corrigé de Coffin :

Jam lucis orto sidere,
Deum precemur supplices,
Nostras ut ipse dirigat
Lux increata semitas.

Nil lingua, nil peccet manus;
Nil mens inane cogitet,
In ore simplex veritas,
In corde regnet charitas!

Incœpta dum fluit dies,
O Christe, custos pervigil,
Quas sævus hostis obsidet
Portas tuere sensuum!

Superba ne nimis caro
Menti licenter imperet
Carnis domet superbiam
Potus cibique parcitas, etc.

Traduisons maintenant les deux hymnes.

HYMNE DE SAINT AMBROISE.

« L'astre de la lumière est déjà levé : prions Dieu avec f veur pour que dans les actions de la journée il nous prései de tout mal.

» Qu'il gouverne notre langue avec un frein pour étoufl avant sa naissance, le bruit horrible des querelles; que sa gr émousse nos regards de peur qu'ils ne puisent aux sources la vanité.

» Que le fond de nos cœurs soit pur, que la lâcheté n'y trou jamais de place et que la sobriété brise l'orgueil de la chair.

» Afin qu'au déclin du jour, lorsqu'il faudra que la nuit : vienne, nous nous soyons abstenus du monde assez pour ê dignes de glorifier Dieu. »

HYMNE DE COFFIN.

« L'astre de la lumière est déjà levé ; prions Dieu avec fer-ur pour que lui-même, lumière incréée, il dirige nos sentiers.
» Qu'en rien la langue, qu'en rien la main ne pèche, que l'es-it ne pense rien de vain ; que dans la bouche la simple vérité, e dans le cœur règne la charité.
» Pendant que le jour commencé s'écoule, ô Christ, gardien s-vigilant, défends les portes des sens qu'un ennemi cruel siége.
» Afin que la chair orgueilleuse ne commande pas trop licen-usement à l'esprit, que l'orgueil de la chair soit dompté par la briété dans le boire et dans le manger. »

Nous laissons aux hommes de piété et de goût le jugement tre les deux versions.

C'est à l'ancienne liturgie et au Bréviaire romain que Racine emprunté ces belles hymnes dont il nous a donné une traduction heureuse.

Somno refectis artubus, etc

Tandis que le sommeil, réparant la nature,
 Tient enchaînés le travail et le bruit,
Nous rompons ses liens, ô clarté toujours pure,
 Pour te louer dans la profonde nuit.

Que dès notre réveil notre voix te bénisse ;
 Qu'à te chercher notre cœur empressé
T'offre ses premiers vœux, et que par toi finisse
 Le jour par toi saintement commencé.

L'astre dont la présence écarte la nuit sombre
 Viendra bientôt recommencer son tour ;
O vous, noirs ennemis, qui vous glissez dans l'ombre,
 Disparaissez à l'approche du jour.

Nous t'implorons, Seigneur, tes bontés sont nos armes ;
 De tout péché rends-nous purs à tes yeux ;
Fais que t'ayant chanté dans ce séjour de larmes,
 Nous te chantions dans le repos des cieux.

Exaucez, Père saint, notre ardente prière ;
Verbe son Fils, Esprit, leur nœud divin,
Dieu qui tout éclatant de ta propre lumière,
Règne au ciel sans principe et sans fin.

Splendor paternæ gloriæ, etc.

Source ineffable de lumière
Verbe en qui l'Eternel contemple sa beauté,
Astre dont le soleil n'est que l'ombre grossière,
Sacré jour, dont le jour emprunte sa clarté.

Lève-toi, soleil adorable,
Qui de l'éternité ne fais qu'un heureux jour;
Fais briller à nos yeux ta clarté secourable,
Et répands dans nos cœurs le feu de ton amour.

Prions aussi l'auguste Père,
Le Père dont la gloire a devancé les temps,
Le Père Tout-Puissant en qui le monde espère,
Qu'il soutienne d'en haut ses fragiles enfants.

Donne-nous un ferme courage;
Brise la noire dent du serpent envieux :
Que le calme, grand Dieu, suive de près l'orage;
Fais-nous faire toujours ce qui plaît à tes yeux.

Garde notre âme dans ta route,
Rends notre corps docile à ta divine loi;
Remplis-nous d'un espoir que n'ébranle aucun doute,
Et que jamais l'erreur n'altère notre foi.

Que Christ soit notre paix céleste;
Que l'eau d'une foi vive abreuve notre cœur :
Ivres de ton esprit, sobres pour tout le reste,
Daigne à tes combattants inspirer ta vigueur.

Que la pudeur chaste et vermeille
Imite sur leur front la rougeur du matin;
Aux clartés du midi que leur foi soit pareille;
Que leur persévérance ignore le déclin.

Au rang des plus belles hymnes de l'Eglise, il faut compter celles de l'office du Saint-Sacrement, qui sont également admirables et pour la précision théologique et pour les expressions, qui sont de la plus haute piété et d'une majesté irréprochable.

ait que l'office tout entier du Saint-Sacrement est le chef-
vre de saint Thomas d'Aquin.

Les quatre hymnes dont il a enrichi l'office du Saint-Sacre-
, dit M. de Marcellus, en parlant de ce saint docteur, sont
chants de triomphe qui font tour-à-tour retentir la voûte
os temples, quand le Roi de gloire y paraît, caché sous les
s eucharistiques. On ne sait laquelle il faut le plus admirer, et
une a son caractère propre : le *Sacris solemniis* est plein d'un
enthousiasme : le *Pange lingua* brille d'une noble et impo-
e majesté ; une élégante et sublime concision se fait remar-
dans le *Verbum supernum prodiens*, et l'*Adoro te, supplex*,
ire l'humilité, l'anéantissement, la reconnaissance et l'amour.
t Thomas a également varié le mètre de ces odes magnifiques :
e (c'est le *Pange lingua*) est écrite en grands vers trochaïques,
qu'on en trouve dans Catulle, dans Sénèque, chez les Latins,
hez les Grecs, dans Sophocle et dans Euripide. La strophe
acris solemniis et la strophe asclépiade qu'Horace a employée
ouvent et avec tant de succès. Le *Verbum supernum* est
t en petits iambiques, ou *iambiques dimètres*. La plupart
hymnes de l'Eglise sont écrites dans ce mètre ; et l'on
arque que saint Ambroise, qui a enrichi l'Eglise de ses
sies comme il l'a éclairée par ses éloquents traités, faisait
bien cette espèce de vers, et tournait avec grâce et douceur
trophe iambique. Enfin dans l'*Adoro te, supplex*, saint Thomas
nité le vers phaleuce, qui a tant de grâce dans Catulle et
s Martial. Je dis qu'il l'a imité, car saint Thomas écrivait dans
temps où la langue latine comme la langue grecque, deve-
t l'une et l'autre usuelles et modernes dans les divers dialectes
quels elles donnaient naissance, perdaient leur pureté et
r génie primitif par le mélange des idiomes barbares. Ainsi
quantité ne s'observait guère plus dans les vers. Ses lois sévè-
étaient remplacées par les règles bien moins rigoureuses
l'accent, qui président aujourd'hui à la prosodie de la plupart
langues de l'Europe, et même quelquefois par la rime, qui
puis a étendu son sceptre sur la poésie de toutes les nations
dernes, et surtout en France, où l'on peut dire qu'elle règne
sque tyranniquement.

« Saint Thomas ne s'est donc pas astreint à la régularité mètre antique : il paraît avoir compté la quantité à peu pour rien; mais il rachète ce défaut par l'onction de son st la noblesse et l'élévation de ses pensées, le choix de ses exp sions. »

M. le comte de Marcellus, qui se montre ici l'excellent ap ciateur de la poésie de saint Thomas, a essayé de faire pa dans la langue française les beautés religieuses de ses hym Nous citerons ses traductions.

TRADUCTION DE L'HYMNE *Sacris solemniis.*

Il paraît l'Homme-Dieu, le souverain des anges;
Il offre à ses enfants le froment des élus.
Que le zèle et l'amour inspirent nos louanges :
Le jour brille, l'ombre n'est plus.

Fuyez, d'un monde impur adorateurs frivoles.
Que l'esprit du Très-Haut, renouvelant nos mœurs,
Règle nos actions, préside à nos paroles;
Que sa loi règne dans nos cœurs.

Jésus, prêtre et victime, en se donnant lui-même,
Épuise les trésors de la divinité.
Les enfants de Jacob n'avaient vu que l'emblème;
Nous voyons la réalité.

Jadis l'agneau pascal, figure vénérable,
Prophétisait un Dieu qui s'immole pour nous.
Jésus près de mourir de sa main adorable
Se donne à chacun comme à tous.

Ce pain miraculeux soutient notre faiblesse.
Sa force vient du ciel; qui pourrait l'ébranler?
Ce vin délicieux charme notre tristesse :
Il coule pour nous consoler.

Disciples fortunés qu'il admet à sa table!
« Prenez tous, vous dit-il, c'est le sang du Dieu fort.
Buvez, enivrez-vous de ce vin délectable;
Il vous rend vainqueurs de la mort. »

Il faut un sacerdoce à la sainte victime
Qui nourrit de sa chair un peuple adorateur.
Le prêtre est à la fois, dans ce banquet sublime,
Convive et sacrificateur.

O miracle d'amour, de bonté, de puissance !
Le Christ, le Saint des saints, de splendeur couronné,
Enrichit de ses dons, nourrit de sa substance
L'esclave à ses pieds prosterné.

Il descend, entouré des célestes phalanges.
Le voile est déchiré, la vérité nous luit.
L'homme, héritier du ciel, mange le pain des anges ;
La figure s'évanouit.

Puissions-nous adorer, aimer, bénir et croire
Un seul Dieu trois fois saint, immortelle unité,
Et partager un jour le bonheur et la gloire
De l'ineffable Trinité.

TRADUCTION DE L'HYMNE *Pange, lingua.*

Chantons cette merveille, objet de tant d'oracles,
Le Dieu saint qui, pour nous prodiguant les miracles,
Devient un pain de vie et d'immortalité.
Le Très-Haut s'humilie ; une Vierge est féconde :
Un sang divin versé pour le salut du monde
Coule ; l'enfer s'étonne, et l'homme est racheté.

Ce Dieu, pour nous sauver envoyé par son Père,
Naît du sein virginal d'une mortelle mère ;
Il vit, il parle, il souffre, il expire pour nous.
D'innombrables bienfaits signalent ses vestiges,
Et sa bonté nous laisse, après tant de prodiges,
Un miracle d'amour qui les surpasse tous.

Il choisit pour créer ce sublime mystère
Le moment où finit son exil sur la terre,
Que du joug de l'enfer il venait d'affranchir.
Pour nous faire à jamais jouir de sa présence
Il se donne lui-même et sa toute-puissance
D'un don plus précieux ne peut nous enrichir.

Dieu commande à l'amour d'animer sa parole.
Le Verbe se fait chair, s'anéantit, s'immole :
Un nuage le cache et voile sa splendeur.
Enflé de sa raison, l'orgueil en vain murmure :
La foi découvre à l'homme une route plus sûre,
Triomphe de ses sens et maîtrise son cœur.

Humblement prosternés devant le pain des anges,
Célébrons ses bienfaits dans un chœur de louange
La grâce a dissipé les ombres de la loi.
Héritiers fortunés des promesses antiques,
Adorons notre Dieu sous des voiles mystiques,
Et captivons nos sens sous le joug de la foi.

Louons Dieu! c'est sa mort qui nous donne la vie,
Mais ce Dieu, que l'amour sur l'autel sacrifie,
D'un amour sans mesure exige le retour.
O vous, esprit de grâce et source de lumière,
Vous, l'égal, le lien et du Fils et du Père,
Esprit d'amour, nos cœurs vous offrent notre amou

TRADUCTION DE L'HYMNE *Verbum supernum prodien*

Le Verbe, éclat de la lumière
Dont les rayons sont éternels,
Sans quitter la droite du Père
Rendu visible aux yeux mortels,
Voyait s'approcher le supplice
Que lui prépare la malice
D'un monde ingrat qui le poursuit;
Son œuvre allait être accomplie;
Le jour d'une si belle vie
Déjà s'éteignait dans la nuit.

Ce bon, cet adorable maître
A la mort pour nous s'est soumis.
Il sera livré par un traître
A ses farouches ennemis.
Mais il veut se livrer lui-même
Aux disciples choisis qu'il aime ;
Il les comble de ses bienfaits;
Leur sert un banquet délectable,

Et leur fait goûter à sa table
Le bonheur, la vie et la paix.

Un Dieu même à ses créatures
Donne ce qu'il a de plus cher,
Et sous deux diverses figures
Leur offre son sang et sa chair.
Ce Dieu, surpassant ses promesses,
De ses ineffables richesses
Ouvre pour nous tous les trésors.
Le sacrifice se consomme :
L'homme-Dieu se prodigue à l'homme,
Et nourrit son âme et son corps.

Il naît, et dès lors s'associe
A nos douleurs, à nos travaux.
Prêtre à la fois, convive, hostie,
Pain céleste, il guérit nos maux.
Il meurt : c'est la rançon du monde.
Pour nous, source en grâces féconde
Son sang ruisselle sur la croix.
Ses faveurs n'exceptent personne;
Il règne, et sera la couronne
Des cœurs fidèles à ses lois.

Victime sainte et salutaire
Qui, vous immolant sur l'autel,
Dans cet adorable mystère
Nous ouvrez la porte du ciel !
De cruels ennemis nous pressent :
Brisez les piéges qu'ils nous dressent
Les tristes et honteux liens.
Soyez notre appui, notre force
Contre la périlleuse amorce
Des faux plaisirs et des faux biens.

Honneur sans fin, gloire et louanges
A vous, modèle des pasteurs,
O Jésus! qui du pain des anges
Nourrissez vos adorateurs!
Gloire au Père, source de vie ;
A l'Esprit qui nous sanctifie,
Auteur de toute vérité.
Gloire au banquet dont les délices

Sont pour nous les douces prémices
Du banquet de l'éternité!

TRADUCTION DE L'HYMNE *Adoro te, supplex*.

Je vous adore, ô Dieu caché dans ce mystère!
Vous dont la majesté remplit toute la terre,
Mais dérobe à nos yeux l'éclat qui l'investit.
Mon cœur brûle pour vous d'une ardeur ineffable.
Mon esprit confondu, que tant de gloire accable,
Vous contemple et s'anéantit.

Soumettons à la foi nos sens vains et frivoles.
Mais l'oreille d'un Dieu recueillant les paroles,
Seule a droit d'exiger notre docilité.
La raison subjuguée applaudit au miracle,
Le Fils de Dieu l'a dit; je crois ce grand oracle
Proclamé par la vérité.

Le Dieu seul se cachait, mourant sur le Calvaire;
Mais, voilé par l'amour au fond du sanctuaire,
C'est l'homme, c'est le Dieu que j'adore et je crois.
Au pied des saints autels, qu'avec larmes j'embrasse,
Humblement prosterné, je demande la grâce
Qu'obtint le larron sur la croix.

Moins heureux que Thomas, et sans voir vos blessures
Mon Sauveur, comme lui, sous ces humbles figures
Je reconnais un Dieu qui s'immole pour nous.
Puissé-je, en attendant le jour de votre gloire,
Sous ces voiles sacrés vous honorer, vous croire,
N'espérer et n'aimer que vous!

Monument de la mort qu'une sainte victime
Voulut souffrir pour nous! pain vivant! mets sublime
Qui nous rend du Très-Haut les heureux possesseurs!
Faites qu'en ce banquet ma foi se fortifie;
Et que mon cœur souvent, en y puisant la vie,
En goûte les chastes douceurs.

Source de pureté que les anges adorent,
Ne coulez pas en vain pour ceux qui vous implorent;
Dans nos sens épurés faites régner la paix;
Sang que l'amour répand, dont l'amour nous inonde

Dont une seule goutte en rachetant le monde.
Peut expier tous nos forfaits !

O Jésus ! que ma foi découvre sous ces voiles !
Puissé-je un jour, voyant à mes pieds les étoiles,
Près du Dieu dont les cieux proclament la grandeur
Jouir de votre gloire et jouir de vous-même,
Contempler tel qu'il est celui que mon cœur aime,
Et m'enivrer de sa splendeur !

Le seul reproche qu'on puisse faire à l'auteur de ces traductions, est d'avoir été préoccupé en les faisant de l'idée des poésies classiques de Coffin et de Santeuil, et d'avoir trop cherché à donner quelque chose de leur manière aux belles hymnes de saint Thomas. Nous ne prétendons pourtant en aucune manière nier le mérite poétique de Coffin et de Santeuil : leurs hymnes sont souvent belles et toujours dignes de la gravité et de la décence des offices divins. Nous leur savons gré d'avoir comblé plus d'une lacune, tant dans le Bréviaire que dans l'Eucologe ; mais ce que nous ne leur pardonnons pas, c'est d'avoir substitué leur latin de collége et leurs strophes horatiennes à la majestueuse antiquité des hymnes rimées et de la liturgie gothique. Comment n'ont-ils pas senti le respect de cette auguste vieillesse, la piété de ces formes naïves, la sainteté de cette rouille même ? Ne sentaient-ils pas en eux la religion des reliques ? Ne trouvaient-ils rien de touchant dans ces rimes empreintes de je ne sais quelle harmonie toute particulière à la foi ? N'avaient-ils jamais pleuré en chantant les anciennes proses ou les hymnes à la sainte Vierge ? L'*Ave maris stella*, par exemple, que par bonheur ils n'ont pas essayé de nous traduire en vers de Catulle.

Ave, maris stella,
Dei mater alma
Atque semper virgo,
Felix cœli porta.

Otez cette simplicité, ôtez ces rimes si harmonieuses qui rappellent à la fin de chaque vers le nom si doux de *Maria*, et l'hymne aura perdu tout son charme.

Sumens illud ave
Gabrielis ore,
Funda nos in pace
Mutans Evæ nomen.

Solve vincla reis,
Profer lumen cœcis,
Mala nostra pelle,
Bona cuncta posce.

Monstra te esse matrem,
Sumat per te preces
Qui pro nobis natus
Tulit esse tuus.

Virgo singularis
Inter omnes mitis,
Nos culpis solutos
Mites fac et castos !

Vitam præsta puram,
Iter para tutum,
Ut videntes Jesum
Semper collœtemur !

Salut, étoile de la mer,
Du Créateur mère féconde,
Toujours vierge, malgré l'enfer,
Porte du ciel ouverte au monde

Gabriel est à vos genoux
Pour vous offrir notre prière ;
Changez en votre nom si doux
Le nom d'une coupable mère !

Des captifs brisez les liens,
Aux aveugles rendez la vue :
Éloignez le mal qui nous tue,
Obtenez pour nous tous les biens.

Montrez-nous que vous êtes mère.
Celui qui fut homme pour nous
Se donna d'abord tout à vous ;
Il recevra votre prière.

O Vierge unique en pureté

Et douce entre toutes les femmes,
Rendez l'innocence à nos âmes,
La douceur et la chasteté!

Soyez notre guide fidèle,
Gardez nos pas et notre amour :
Et nous verrons Jésus un jour
Au sein de la joie éternelle!

Cette traduction est un essai que nous donnons à nos lecteurs seulement comme un exemple de la rigoureuse fidélité et de la simplicité auxquelles nous croyons qu'un traducteur doit s'astreindre s'il veut rendre avec quelque bonheur la poésie des hymnes de l'Eglise. (*M. l'abbé Constant, Dictionnaire de Littérature chrétienne.*)

FIN.



TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DE LA POÉSIE CHRÉTIENNE

puis l'origine jusqu'à la formation des langues modernes.)

CHAPITRE PREMIER.

Quatrième siècle.

Pages.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Dixième siècle. — Hrotsvitha.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Poésie légendaire : Apocryphes.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Poésie du culte catholique.

FIN DE LA TABLE.

Mirecourt, Imprimerie Humbert.

HISTOIRE

DE

LA POÉSIE.

TOME 6e.

HISTOIRE

DE

LA POÉSIE

AVEC

DES JUGEMENTS CRITIQUES SUR LES PLUS CÉLÈBRES POÈTES

ET DES EXTRAITS NOMBREUX ET ÉTENDUS DE LEURS CHEFS-D'OEUVRE,

PAR

l'Abbé A. HENRY,

Chanoine honoraire de Saint-Dié, & Directeur de l'Institution de la Trinité

Le beau est la splendeur du vrai.
PLATON.

POÉSIE FRANÇAISE AU MOYEN-AGE.

L'Europe (au 13e siècle) semblait un vaste atelier de poésie, d'où sortait chaque jour quelque œuvre, quelque cycle nouveau.

M. le Comte de MONTALEMBERT. (*Vie de sainte Elisabeth de Hongrie. Introduction*).

Chez l'Auteur, à LA MARCHE (Vosges).

MDCCCLV.

Ouvrages du même Auteur.

1° Le Chrétien sanctifié par l'Eucharistie, 1 fort vol. in-18. Seconde édition.

2° Le Calvaire, ou Dévotion a Jésus-Christ souffrant. 1 fort vol. in-18.

3° Éloquence et Poésie des Livres saints. 1 vol in-8°. Seconde édition.

4° Histoire de l'Éloquence ancienne, avec des jugements critiques sur les plus célèbres orateurs, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. 1 vol. in-8°. Troisième édition.

5° Histoire de l'Eloquence des Saints Pères, etc. 1 vol. in-8° Troisième édition.

6° Histoire de l'Eloquence moderne, etc. 2 vol. in-8°. Troisième édition.

7° Précis de l'Histoire de l'Éloquence, etc. 1 vol. in-8°. Troisième édition.

8° Histoire de la Poésie grecque, avec des jugements critiques sur les plus célèbres poètes, et des extraits nombreux et étendus de leurs chefs-d'œuvre. 2 vol. in-8°.

9° Histoire de la Poésie latine, etc. 2 vol. in-8°.

10° Histoire de la Poésie chrétienne, depuis l'origine jusqu'à la formation des langues modernes, etc. 1 vol. in-8°.

11° Histoire de la Poésie française au 16ᵉ siècle et dans la première partie du 17ᵉ, etc. 1 vol. in-8°.

12° Histoire de la Poésie française dans la seconde partie du 17ᵉ siècle, etc. 1 vol. in-8°.

13° Histoire de la Poésie française au 18ᵉ siècle, etc. In-8°.

L'*Histoire de l'Eloquence* et l'*Histoire de la Poésie* forment un cours complet de littérature, et renferment ce qu'il y a de plus remarquable dans les travaux antérieurs.

HISTOIRE

DE LA

POÉSIE FRANÇAISE

AU MOYEN-AGE.

CHAPITRE PREMIER.

NAISSANCE DE LA LANGUE FRANÇAISE.

Dégénérescence progressive de la langue latine. — Premiers monuments en langue vulgaire ou romane. — Remarques sur des strophes du martyre de saint Etienne. — Règles grammaticales de la langue française des premiers siècles. — Langue d'Oc et langue d'Oïl.

DÉGÉNÉRESCENCE PROGRESSIVE DE LA LANGUE LATINE.

Si l'on veut considérer un instant combien la langue latine offrait souvent de difficultés aux Latins eux-mêmes, on concevra sans peine que, lorsqu'elle pénétra dans les Gaules avec la conquête, elle dut y subir bien vite d'assez profondes altérations : la phrase, le mot de Cicéron et de Virgile, se trouvant constamment en lutte dans la bouche des vaincus avec une phrase, un mot de l'idiome celtique, perdaient nécessairement dans le choc quelque chose de leur pureté primitive. Néanmoins, tant que Rome fut assez puissante pour imposer le latin comme langue du vainqueur, pour le faire aimer comme instrument d'ambition, les Gaulois, obligés par force et résolus par intérêt d'oublier leur caractère national, s'identifièrent assez bien avec leur nouveau rôle pour

n'être pas distingués des autres sujets de l'empire. D'ailleurs, infractions qu'ils se permettaient aux règles de l'orthographe, la prononciation ou de la syntaxe, disparaissaient au milieu licences que commençaient à prendre les écrivains les plus voi de la mère patrie. Plus tard, quand Rome chrétienne adopt latin pour interpréter les décrets du ciel dans le monde cath que, on pouvait croire que longtemps encore, sous une forme p ou moins correcte, il continuerait d'exister à l'état de langue vante; les Francs en décidèrent autrement. Les nouveaux ven cette fois, étaient des Barbares; les vaincus avaient sur eux la périorité intellectuelle et morale; ils conservèrent leur langue, la firent même accepter aux vainqueurs, et elle demeura offic lement employée comme auparavant; seulement les peuples Nord la parlaient comme ils pouvaient, c'est-à-dire fort mal, bliant les désinances variées des noms et des verbes, rangeant t les mots comme ils se présentaient, sans tenir compte des te ou des cas, retranchant, ajoutant, dégradant de mille maniè introduisant tantôt une simple syllabe, tantôt un mot tout ent formant sans scrupule les plus monstrueuses alliances; ce fut bi tôt une confusion à ne plus s'entendre. Il y a des contrats de ve ou de mariage les plus singuliers du monde : « *Cedo tibi de re paupertatis meæ tam pro sponsalia quam pro largitate tuæ, est casa cum curte circumaucta, mobile et immobile. Cedo tibi brac valente solidus tantus, etc...* »

Dans les relations ordinaires, ce devait être bien autre cho encore. Les innovations devinrent ainsi de jour en jour plus nom breuses et plus profondes, quoique peut-être d'une manière i sensible pour ceux qui en étaient les témoins et les auteurs. A VII[e] et au VIII[e] siècle, cette révolution était universelle; le lat cessa dès lors d'être la langue usuelle et commune, et l'histoi nous apprend que Charlemagne lui-même, le restaurateur d lettres latines, parlait à sa cour la langue allemande. De cet am game étaient enfin sortis des éléments nouveaux propres à la pe sée; il ne fallait plus que les mettre en œuvre. Le procéd que l'on suivit fut très-simple; les incorrections étaient déso mais un fait accompli sur lequel il n'y avait plus à revenir; av le temps elles se régularisèrent, et on vit se produire, par la seu

force de l'usage, qui est, comme on sait, un maître souverain, cette langue connue sous le nom de *vulgaire*, *romane rustique* ou simplement *romane*.

PREMIERS MONUMENTS EN LANGUE VULGAIRE OU ROMANE.

Des faits authentiques prouvent l'existence du nouvel idiome dès le temps de Charlemagne; ainsi nous savons que le concile tenu à Rome en 813 ordonna aux évêques de traduire leurs homélies dans la langue du peuple. Le premier acte public où l'on fit usage de la langue romane est le fameux serment de Strasbourg. Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve formèrent une alliance défensive contre leur frère Lothaire en 842. Dans la crainte, dit Nithard, que leurs armées ne doutassent de la sincérité de cette union fraternelle, ils résolurent de se prêter mutuellement serment en présence des deux peuples. Louis, comme l'aîné, jura le premier, et en langue romane, pour être entendu des sujets de Charles-le-Chauve, c'est-à-dire du peuple français.

SERMENT DE LOUIS-LE-GERMANIQUE.

« Pro deo amur et pro Kristian poblo et nostro commun salvament, d'ist di en avant, in quant Deus savir et podir me dunat, si salvarai eo cist meon fradre Karlo, et in adjuda et in cadhuna cosa, si cum om per dreit son fradre salvar dist, in o quid il mi altresi fazet : et ab Ludher nul plaid nunquam prindrai qui, meon vol, cist meon fradre Karle in damno sit. »

« Pour l'amour de Dieu et pour notre commun salut et celui du peuple chrétien, dorénavant, autant que Dieu savoir et pouvoir me donnera, je soutiendrai mon frère Charles, ici présent, par aide et en toute chose, comme il est juste que l'on soutienne son frère, tant qu'il fera de même pour moi; et jamais avec aucun ne ferai traité qui, de ma volonté, soit préjudiciable à mon frère Charles. »

Charles répéta le même serment en allemand; puis les deux peuples jurèrent, à leur tour, chacun dans sa propre langue.

SERMENT DU PEUPLE FRANÇAIS.

« Si Lodwigs sagrament que son fradre Karlo jura, conservat ; Karlus, meos sendra, de suo part non lo staint ; si io returnat no l'int pois, ne io, ne neuls cui eo retournar int pois, in nul ajudha contra Lodhwig nan li iver. »

« Si Lodwig garde le serment qu'à son frère Charles il jura, si Charles, mon seigneur, de son côté, ne le maintient, si je puis l'y ramener, ni moi, ni aucun autre, je ne lui donnerai aucune aide contre Lodwig. »

Voilà le chaos d'où devait jaillir la lumière. Le nominatif po l'ablatif, l'alliance des genres divers, la réunion de deux propositions d'un sens différent, de nouveaux substantifs par le barbarisme, quelques mots encore tout latins, *conservat*, *de suo*, *me in damno sit*; d'autres provençaux, espagnols, avec quelques aspirations un peu rudes du nord ; tels sont les éléments qui constitue cet essai informe de création, et qui, épurés, perfectionnés par temps, exprimeront un jour les sentiments de la plus sublim poésie, les mouvements de la plus puissante éloquence.

La langue française prit son essor le jour où il n'y eut plus France que des Français ; au Xe siècle, elle était déjà seule usuelle on la parlait à la cour du roi, dans le château des hauts barons, da la demeure des citadins comme aussi dans la demeure du serf. n'était pas encore la langue des savants : les chroniques, les légendes que les moines écrivaient dans leurs saintes retraites étaient latin grammatical ; mais bientôt ce fut la langue des poètes. L événements du temps, ceux des siècles antérieurs, la vie, le martyre des bienheureux devinrent le sujet de chants mesurés et rimés. De ces premiers essais poétiques, bien peu de lignes so parvenues jusqu'à nous ; mais elles suffisent pour nous montr que la langue était déjà en progrès, et que dans la bouche d grands et celle des poètes elle acquerrait bientôt ce qui lui manquait encore pour se dégager pleinement de ses langes. Nous citerons deux fragments.

REMARQUES SUR DES STROPHES DU MARTYRE DE SAINT ETIENNE.

Le premier est un extrait des *Actes du martyre de saint-Etienne*, conservés en manuscrit à Saint-Gatien de Tours :

Por amor Deu, vos pri saigno barun,
Se ce vos tuit, escoter la leçun
De saint Estenue le glorieu barrun,
Escotet la par bone intention
Qui a ce ior reçu la passion.
Sains Esteuuc fu pleins de grand bonteit,

Emmen tot celo qui creignent en Diex.
Fesest miracle o nom de Deu mandé
As cuntrat, et as cès, at tot dona santeit
Por ce haïerent autens li Juvé, etc.

Quoique ces vers soient déjà plus intelligibles que le serment de Louis-le-Germanique, la traduction est encore nécessaire. La voici vers pour vers :

Pour l'amour de Dieu, je vous prie, seigneurs barons,
Si cela vous convient, d'écouter la leçon
De saint Etienne le glorieux baron ;
Ecoutez-la à bonne intention,
Il a aujourd'hui reçu la passion (*la mort*).

Saint Etienne fut plein de grande bonté,
Comme tous ceux qui croient en Dieu.
Il faisait miracles au nom de Dieu demandés;
Aux estropiés, aux aveugles, à tous il rendait la santé.
Pour cela si fort le haïrent les Juifs...

L'autre fragment est pris d'une traduction en prose du Symbole de saint Athanase :

Kikumkes vult salfestre devant totes choses besoing est qu'il tienget la commune fei.

Laquele si caskun entière e néent malmisme ne garderas, sans dotance pardurablement perirat.

Iceste est a certes la commune fei que un Deu en Trinitet et la Trinitet en unitet aorums.

« Quiconque veut être sauvé, avant toute chose, doit tenir la commune foi.

» Si chacun ne la garde entière et sans mélange (altération), sans aucun doute, il périra pour toujours.

» Cette commune foi est bien certainement que un Dieu en Trinité (en trois personnes) et la Trinité en unité (un seul Dieu) nous adorions. »

Si l'on a lu avec attention les deux strophes ou couplets du martyre de saint Etienne, on a dû faire plusieurs remarques. D'abord on a vu que chaque couplet est monorime (sur une seule rime) car *un* et *on*, *e*, *ex* et *eit* se prononçaient à peu près de même On verra ces couplets monorimes se reproduire constamment dans le siècle suivant; c'était là une des règles de la poésie de l'époque; pour chaque strophe, une rime seulement.

On a dû remarquer aussi que la manière d'écrire certains mots n'était pas invariable. Ainsi, dans la seconde strophe, il y a *Dieu* et *Diex*, qui, l'un et l'autre, signifient *Dieu*; dans la première *saint* et dans la seconde *sains*. Enfin peut-être a-t-on aussi été frappé de ce que les substantifs ne prenaient pas l'*s* au pluriel et la prenaient quelquefois au singulier. Il y a *saigno barun* qui signifient *seigneurs barons*; *sains Estevues fu pleins*, qui veulent dire *saint Etienne fut plein*.

RÈGLES GRAMMATICALES DE LA LANGUE FRANÇAISE DES PREMIERS SIÈCLES.

Longtemps on a considéré ces changements dans la manière d'écrire un même mot, l'absence de l'*s* au pluriel et sa présence au singulier, comme des incorrections d'une époque grossière. Au XVIIIe siècle, un savant écrivain, Pluche, dans son *Spectacle de la Nature*, exprima cette opinion, que *ces variations dans l'orthographe tenaient peut-être à un système régulier;* et de notre temps, M. Raynouard a parfaitement expliqué ce que Pluche n'avait fait qu'entrevoir. Il a fait connaître les règles grammaticales de la langue française des premiers siècles, règles fort simples et fort ingénieuses dont voici les principales :

1° Au singulier, l'*s* placé à la fin des substantifs et adjectifs, indique qu'ils sont sujets (pour les humanistes au nominatif); l'ab-

nce de l'*s* indique qu'ils sont régimes directs ou indirects (au nitif, au datif ou à l'accusatif).

2° Au pluriel, c'est tout le contraire : la présence de l'*s* marque e ces mots sont régimes : son absence, qu'ils sont sujets.

Nous ajouterons (toujours pour les latinistes) que l'idée de cette thode est empruntée à la deuxième déclinaison du latin. Dans tte déclinaison, le nominatif singulier prend l'*s* (*Dominus*), tans que les autres cas du singulier ne l'ont pas (génitif, *Domini*, tif et ablatif, *Domino*, accusatif, *Dominum*).

Le nominatif pluriel, au contraire, n'a pas l'*s* (*Domini*), et les tres cas, à l'exception d'un seul, prennent cette lettre (génitif, *minorum*, datif et ablatif, *Dominis*, accusatif, *Dominos*).

3° Dans un assez grand nombre de substantifs et dans la plupart s pronoms, les désinences changent suivant que ces mots sont jets ou régimes : *Dieu*, *vieux apprenti*, lorsqu'ils étaient sujts, s'écrivaient *Diex*, *viex apprenti*, et, lorsqu'ils étaient rémes, *Deu* ou *Dieu*, *vieu apprenti*, l'article *le*, *les*, au singur, *li* sujet, *le* régime ; au pluriel, *li* sujet, *les* régime.

4° Les poètes usaient de licence, et dérogeaient aux règles, quand mesure ou la rime le demandaient.

Ces règles sont évidemment des réminiscences de quelques rties de la grammaire latine : elles n'étaient employées que par s habiles, et les copistes du XII[e] et du XIII[e] siècle eux-mêmes s ont souvent négligées ou méconnues.

LANGUE D'OC ET LANGUE D'OIL.

A mesure que le roman s'éloignait de son origine, il tendait nsiblement à se diviser en deux idiomes distincts ; et cela devait être, car cette latinité viciée qui en faisait le fond subissait eux influences différentes au midi et au nord ; ici, elle s'imprénait du caractère des Francs ; là, elle recevait celui des)strogoths, des Visigoths, des Sarrazins. Le principe de division, ans être encore apparent, exista nécessairement dès le premier our. Un événement politique hâta et acheva la séparation. Le couronnement de Bozon, roi d'Arles, en 879, fit du peuple qu'avait gouverné Charlemagne deux nations qui demeurèrent quatre

siècles rivales et indépendantes. Les peuples du Midi, c'est-à-dire qui habitaient au-delà de la Loire, se nommèrent Romans-Provençaux; ceux qui habitaient en-deçà du même fleuve, le peuples du Nord, unirent, de leur côté, au nom de Romans ce lui de Waelchs ou Wallons, que leur donnaient leurs voisins. L Romans-Provençaux exprimaient l'affirmation par le mot *oc*, l Romans-Wallons par le mot *oïl*. Chacune de ces deux langu aura son développement, ses destinées à part. Chacune au surtout sa poésie que nous devons étudier successivement. M avant de commencer cette étude, il est nécessaire de faire co naître la chevalerie et le rôle de la femme dans les sociétés no velles qui s'étaient formées sous l'influence du Christianisme.

CHAPITRE DEUXIÈME.

CHEVALERIE.

ɜ générale de la chevalerie. — Son origine. — Première éducation du bevalier. — Ecuyers. — Inauguration. — Devoirs. — Fraternité. — eligion. — Aventures. — Vœux. — Dégradations. — Abus de la cheualerie. — Ses avantages.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA CHEVALERIE.

a chevalerie est l'incident le plus remarquable de l'hise européenne entre l'établissement du Christianisme et la olution de France ; mélange de sentiments, d'usages, d'instions, difficile à définir, et qu'on ne peut guère connaîque par ses effets. C'était une exaltation de générosité poussait à respecter, à protéger le faible quel qu'il fut, à se ntrer libéral jusqu'à la prodigalité, à vénérer la femme, deue l'objet d'un amour noble qui élevait les facultés morales en dirigeant au bien ; tout cela empreint d'une teinte particue, d'une sorte de caractère religieux, qui déterminait les ons, consacrait les exploits, en épurait le but. Dans des ps d'énergie, ces idées devaient gagner le champ de bataille, nd les guerres n'avaient pas pour cause des passions égoïs- le désir d'acquérir des richesses ou des terres, mais l'amour la gloire, la générosité, en un mot cet ensemble de sentits que comprend le mot *honneur*.

SON ORIGINE.

n peut trouver chez les peuples anciens, grecs, romains, ens, arabes, germains, des traits de ressemblance avec les dins du moyen-âge; mais, quoiqu'il en soit de ces éléments rs, la chevalerie ne pouvait, en dehors du Christianisme,

acquérir et encore moins conserver la loyauté et le sentimen exquis de l'honneur qui en ont fait le caractère.

Mais comment la chevalerie ne se développa-t-elle qu'après l onzième siècle? Les guerres trop réelles d'attaque et de défense que les Européens furent obligés de soutenir dans les premier temps de l'invasion, avaient offert une occupation suffisante l'ardeur batailleuse, et fait prédominer les instincts brutaux puis, quand vinrent les guerres de religion, déterminées par u motif supérieur et désintéressé, elles développèrent entièremen les germes déjà préparés.

Mais est-il vraiment une époque où la chevalerie ait existé N'est-elle pas plutôt un beau songe, comme l'âge d'or? ou ne s serait-elle pas produite dans la société par l'imitation de cell que la littérature avait créée?

Si nous consultons les écrivains contemporains, nous voyon que tous regrettent un temps meilleur, et déplorent la déca dence de la chevalerie. Marcabre, le plus ancien des trouba dours, se plaint déjà de ce que, en Guyenne et en France, le mauvaises doctrines l'aient emporté sur l'amour chevaleresque Or, on peut bien croire que la chevalerie, telle qu'elle est re présentée dans les romans, comme ère de vaillance, de loyauté de spontanéité, d'aisance prospère, de sacrifices désintéressés de chastes amours, n'exista jamais, pas plus que le bonheu champêtre des bergers d'Arcadie; que les livres arrangèrent c qui était, et opposèrent à la vérité l'idéal, remplacé ensuit par le faux et par l'imitation. On ne saurait pourtant révoquer e doute qu'il y eut quelque chose de bien réel, et que les cheva liers formaient un ordre dans lequel on entrait avec des formule d'initiation, et où l'on trouvait des droits et des prérogatives Dans les procès, lorsqu'ils perdaient leur cause, ils payaien double, et recevaient double également lorsqu'ils gagnaient. L manière dont ils doivent se vêtir, se nourrir, employer leu temps, est déterminée dans le recueil de lois et d'usages com pilé par le roi Alphonse X sous le titre de *Sept parties.*

La chevalerie n'apparait pas dans un seul pays, mais dan l'Europe entière, et même en dehors de ses limites. Les premie exemples s'en rencontrent chez les Bourguignons; mais certain

ment elle était née au temps des croisades, car, sans elle, ces expéditions n'auraient pu s'accomplir; et elle acquit tant d'éclat dans la troisième, que Saladin voulut en recevoir les insignes. Son principal théâtre fut le midi de la France, où elle était mieux organisée, où elle était célébrée dans les chants des troubadours. Elle se répandit de là dans la Catalogne, dans la Castille et dans toute l'Espagne, déjà chevaleresque de sa nature. Le peuple de ce pays ne se divisait pas en vainqueurs et en vaincus, mais chacun y acquérait la noblesse en défendant son indépendance propre et celle de sa nation.

L'Italie, livrée aux spéculations lucratives du commerce, ou aux méditations paisibles de la science et de la religion, donna peu dans les idées chevaleresques, à l'exception de la Sicile, où elles furent importées par les Normands d'abord, puis par les seigneurs venus de la Souabe. Ces derniers, extrêmement étonnés de trouver les Hongrois tout-à-fait étrangers à la chevalerie, envoyèrent près d'eux, pour les prier, au nom des dames, de combattre plus courtoisement, en se servant de l'épée; mais ils accueillirent à coups de flèches le messager malencontreux. Cependant la chevalerie n'acquit jamais, parmi les Allemands, ce brillant éclat que lui communiquèrent les Français.

Plus aristocratique que chevaleresque, l'Angleterre nous offre à peine Richard Cœur-de-Lion, qui se forma en France aux faits d'armes comme à la poésie. Les héros de la Table ronde n'eurent vie que dans les romans; et, plus tard, du contact avec la France surgirent Edouard III et le prince Noir. Ni les Grecs d'Orient, ni les Russes ne reçurent jamais la chevalerie, qui pourtant pénétra chez les Scandinaves et en Pologne, comme chez tous les autres chrétiens d'Occident. Il est même très étonnant qu'elle se soit étendue autant, en l'absence d'une langue commune.

Chaque peuple modifia, selon son caractère propre, cette institution, qui, bien qu'elle n'atteignît jamais à la sublimité idéale de sa tâche, excita néanmoins de nobles efforts, et devint une source de générosité.

On peut distinguer dans l'histoire de la chevalerie trois époques : une héroïque où la guerre prévaut sur la galanterie; une presque féminine aux douces inspirations, aux façons courtoises; puis en der-

nier, une artificielle, reposant entièrement sur le faux, où l'enthousiasme est d'imitation, si bien que le désintéressement fait place au calcul, et que le chevalier vend son épée et trafique des prisonniers. La première phase se présente dans les romans des Carlovingiens; la seconde dans ceux de la Table ronde ; la dernière fit éclore la satire de Cervantes. Qu'on ne conclue pas de là que la chevalerie exista du temps de Charlemagne et d'Arthur ; mais, lorsqu'elle fut devenue florissante, elle voulut ennoblir son origine en la reportant au loin, et chercha, parmi les paladins de l'empereur franc et les convives du roi breton, les premiers exemples et les types des vertus qu'elle proclamait. Les différents ordres institués par Charlemagne et par Arthur sont donc des songes. La chevalerie n'eut pas non plus pour origine improvisée le désir de conquérir la terre sainte. Elle naquit de l'ensemble des anciennes idées et des circonstances nouvelles, au moment où la faiblesse des rois inspirait à de jeunes héros la pensée de faire usage de leur prouesse pour venir en aide à tant de malheureux qui souffraient sa remède.

La féodalité fournit à cette institution ses châteaux et les armur perfectionnées qui faisaient du chevalier et de son palefroi u masse de fer et de bronze, dont les joints mêmes étaient imp nétrables au fer ennemi, et dont le métal ne se faussait pas so les coups ; ce qui fit naître ou contribua à répandre l'idée des chantements, des héros invulnérables, d'épées arrêtant les fleu ou tranchant les montagnes ; de cors dont le son fendait les chers ; de tout le merveilleux enfin dont les romans sont remp La féodalité fournit aussi la cérémonie de l'investiture, qui resser le lien de la loyauté entre le vassal et le seigneur. Comb n'y avait-il pas à se promettre de cette alliance inusitée la commisération avec la valeur et avec la force exaltée pa courage, consacrée par la religion ! Par malheur, les te étaient grossiers, le caractère général de la société était l'inco plet ; de là ce mélange singulier de mœurs contradictoires : mour de Dieu et de sa belle, la dévotion et la galanterie, la sa teté et l'héroïsme, la charité et la vengeance, le cloître et le cha de bataille.

PREMIÈRE ÉDUCATION DU CHEVALIER.

Le chevalier était généralement noble et fils de chevalier; dans les villes cependant où le peuple dominait, des plébéiens même étaient parfois élevés à la chevalerie. A l'âge de sept ans, le jeune garçon était retiré des mains des femmes, pour commencer une éducation mâle et robuste, au milieu des jeux militaires, dans le manoir paternel. A la sortie de l'enfance, il devenait page ou damoisel près d'un baron renommé par son faste, par l'ancienneté de sa race, ou par ses exploits glorieux. Il restait au service du seigneur et de la dame chatelaine, les accompagnait, courtisan obséquieux, dans leurs voyages, dans leurs visites, dans leurs promenades, mettant sur table les fruits confits, les pâtisseries, le vin, l'hypocras, et d'autres boissons par lesquelles se terminait le banquet, ou dont on usait pour prévenir le sommeil.

Il poursuivait à cheval les bêtes fauves, ou chassait les oiseaux avec le faucon. Des factions militaires ou de feintes attaques habituaient son âme à la guerre; l'exemple des barons et des chevaliers excitait en lui le goût des combats et le sentiment de l'honneur.

Il devait faire choix d'une des plus nobles et des plus vertueuses dames des cours qu'il fréquentait, afin de lui rapporter, comme à une sorte de directrice, toutes ses pensées, toutes ses paroles, toutes ses actions. C'était une dame aussi qui lui enseignait le catéchisme, et, d'ordinaire, elle le lui commentait à peu près comme il suit: « Tout premier je vueil et commande, que sur toutes choses vous aymiez Dieu de tout vostre cœur, selon les commandements de saincte Eglise, au mieulx que pourrez et sçaurez. Encores vueil et vous commande, que après Dieu vous aimez et servez la benoiste Vierge Marie, sur toutes les autres choses le mieux que vous pourrez. Encores vueil et vous commande, que aymez et vous recommandez à la tres benoiste vraye Croix, par laquelle pour nous saulver, notre Seigneur fut mort et passionné, qui est notre vray signe et déffence, à l'encontre de tous noz ennemys et maulvais esprits. Encores vueil et vous commande, que tous les jours de quelque pater noster, ou

aultre oraison vous servez et vous recommandez à vostre bon Ange, auquel nostre Seigneur a donné le commandement et garde de l'âme et du corps de vous ; qu'il vous conduise, garde et deffende, se par vous n'est, et qu'il soit à vostre vie et à vostre mort. Encores vueil et vous commande qua ayez sainct Michel, sainct Gabriel, ou aucun aultre ange, sainctz ou sainctes de paradis en vostre cueur à tous les jours, afin que ils soient envers nostre Seigneur et nostre dame vos advocatz, procureurs et ambassadeurs : aussi que ont communement en la court des roys et aultres grands seigneurs ceulx qui ne les pevent veoir, ne eux parler. Encores vueil et vous commande que les dix commandements de la Loy, à vostre povoir, vous accomplissez et gardez. »

ECUYERS.

A quatorze ans, le damoisel était conduit par son père et sa mère, le cierge en main, devant l'autel ; le prêtre célébrant y prenait une épée et un baudrier, et, après les avoir bénits, les donnait au jeune homme, qui par cette cérémonie se trouvait écuyer. Les parrains et marraines promettaient en son nom amour et loyauté, et lui attachaient les éperons d'argent. Il se mettait alors au service de quelque paladin pour le servir de corps, c'est-à-dire de sa personne, soit en découpant les mets et en lui versant à boire, soit dans les écuries. Il veillait sur les chevaux, fourbissait les armes, les apportant à son Seigneur quand il en avait besoin, et lui tenant l'étrier pour monter en selle. Les prisonniers étaient remis à sa garde ; en voyageant, il conduisait en chemin le cheval de bataille *(dextrier)* de son seigneur, qui chevauchait sur son palefroi. Il pouvait porter la cuirasse, le gorgeron, les épaulières, les plaques pour garantir les côtés et les reins, les cuissards, les genouillères, l'écu, comme les chevaliers, et les mêmes armes offensives, mais non le casque, ni l'arrêt pour la lance, ni les bottes et les éperons dorés, ayant pour chaussure des bottines de maroquin blanc, avec les éperons argentés. Dans les tournois, il demandait la faveur de faire quelque passe d'armes pour essayer sa vaillance ; puis il suivait à la guerre son

chevalier, dont il portait la lance pesante, et tenait le casque appuyé sur le pommeau de la selle. Le preux s'apprêtait-il à combattre, il l'aidait à se couvrir de son armure, le relevait quand il était abattu, lui présentait un cheval frais, l'emportait s'il était blessé; et, en le regardant faire, il apprenait à imiter son courage et son habileté, à porter comme à parer les coups. Parfois prenant lui-même part au combat, il pouvait mériter d'être armé chevalier : ce qui s'obtenait aussi, durant la paix, à l'occasion de fêtes, de noces et de cours plénières.

INAUGURATION.

L'aspirant se préparait à recevoir l'ordre de chevalerie par des jeûnes, des prières, des pénitences; après quoi il recevait l'eucharistie, et revêtait l'habit blanc, en signe de la pureté qu'il avait acquise. Souvent aussi il se lavait soigneusement dans un bain, puis quittait la blanche tunique de l'innocence pour se couvrir du surcot écarlate, en signe de son désir de verser son sang pour la religion, et on lui coupait sa chevelure en signe de servitude. Il faisait la veillée des armes, passant toute la nuit en oraisons, seul, ou avec des prêtres et des parrains.

A l'instant solennel, il s'avançait vers l'autel, accompagné de chevaliers et d'écuyers, l'épée suspendue à son cou par une écharpe. Après l'avoir présentée au prêtre, qui la bénissait et la lui rendait, il allait s'agenouiller devant celui qui devait l'armer chevalier, et qui lui demandait : *Dans quelle intention veux-tu entrer dans l'ordre? Pour t'enrichir? pour prendre du repos? pour être honoré sans faire honneur à la chevalerie? Va, tu n'en es pas digne.* Le néophyte répondait que c'était pour honorer Dieu, la religion et la chevalerie, et il en faisait serment sur l'épée du seigneur.

Alors celui-ci octroyait sa demande, et le néophyte était *adoubé*, c'est-à-dire armé par des chevaliers, des dames, des damoiselles, qui lui mettaient la cotte de mailles, la cuirasse, les brassards, les gantelets, lui ceignaient l'épée, et lui attachaient les éperons dorés, signe distinctif de sa dignité.

Le seigneur, se levant de son siége, lui donnait trois coups du

plat de son épée nue sur l'épaule ou sur la nuque, puis un coup de la paume de la main sur la joue; dernière injure qu'il dût souffrir sans en tirer vengeance, et lui disait : *Au nom de Dieu, de saint George, de saint Michel, je te fais chevalier; sois preux, courageux, loyal.*

On lui apportait alors le heaume, l'écu et la lance. Enfin on amenait un cheval de bataille à la porte de la chapelle. Le jeune initié, bondissant de joie, s'élançait sur ce cheval, sans se servir de l'étrier, il caracolait en brandissant ses armes, et il en faisait tout autant à la porte du château devant le peuple qui applaudissait.

Pour faire un chevalier, il fallait l'être soi-même; et l'initié était lié envers celui qui lui avait conféré l'ordre par une parenté spirituelle, de telle sorte que jamais, pour aucune cause, il ne devait porter les armes contre lui.

Ces usages variaient nécessairement selon les peuples et les circonstances; mais toujours la solennité était accompagnée de certaines cérémonies, sauf le cas où, sur le champ de bataille même, un capitaine ceignait l'épée à quelque brave, sans aucune autre formalité que le coup sur la joue et le serment.

Roger de Sicile fit, en 1135, quarante chevaliers, en même temps qu'il armait ses deux fils, Roger et Tancrède. En 1294, Azzo d'Este tint cour pleinière pour recevoir l'ordre des mains de Ghérard de Camino; après quoi il arma à son tour cinquante-deux chevaliers. Charles de Naples, surnommé Martel, en arma trois cents lors de son couronnement en 1284. La chevalerie était aussi conférée par pompe aux morts eux-mêmes; alors le cheval était remplacé par la bière, devant laquelle on portait la bannière, l'épée et l'armure, comme si le défunt partait pour aller combattre Satan.

Sire, messire, monseigneur, étaient les titres dont on se servait à l'égard des chevaliers. On appelait leur femme madame, tandis que les autres femmes nobles n'étaient que damoiselles. Ils prenaient place à la table du roi, honneur refusé aux fils et aux frères du prince, tant qu'ils n'étaient pas armés. Certaines armes n'étaient permises qu'à eux seuls, et certaines magistratures leur étaient réservées, ainsi que les ambassades, le droit de

ner conseil aux rois, d'avoir un sceau particulier, de comnder les armées, et celui de ceindre à d'autres l'épée de cheier. On distinguait parmi eux les bacheliers et les bannerets; l'était permis qu'aux derniers de porter la banderole en haut la lance, et d'en surmonter les combles de leurs manoirs; lever et d'entretenir à leurs frais cinquante hommes d'armes, spirer à devenir barons, marquis, ducs. Chacun d'eux avait cri de guerre, que le chef et les soldats répétaient en charant l'ennemi; ainsi celui des princes de France était : *Mont-'e! Saint Denis!*

Saint George était le patron des chevaliers; ils lui adressaient urs prières avant d'aller combattre. Comme lui, ils devaient fronter le danger, délivrer l'innocence, fouler aux pieds la tynnie, humilier l'orgueil, venger la vertu outragée.

DEVOIRS.

Leur première obligation était de défendre la religion et ses ministres, les églises et leurs biens, de combattre pour la foi, et le mourir plutôt que de la trahir. Venait ensuite celle de fidélité envers le prince ou envers le seigneur qui leur avait ceint l'épée, pour qui ils étaient tenus de guerroyer valeureusement. Ils devaient en outre soutenir les droits du faible, en s'exposant en oute occasion, pourvu que ce ne fût pas contrairement à leur onneur et au dommage de leur seigneur naturel; ne jamais offenser autrui par malice, et ne point usurper le bien des autres; s devaient s'attaquer, au contraire, à ceux qui se rendaient oupables; ne point agir par avarice et en vue de récompense male, mais pour la gloire et la vertu; obéir à leurs capitaines; re les gardiens de l'honneur et du rang de leurs compagnons 'armes; ne pas les opprimer par orgueil ou par force; défendre ur renommée en leur absence, et les assister en toute circonsnce. « Sers Dieu, et il te viendra en aide; sois courtois envers out gentilhomme, en mettant l'orgueil à l'écart; ne flatte pas; ne révèle pas un secret; montre-toi loyal dans tes actions et dans tes discours; tiens à ta parole; secours les pauvres et les orphelins, et Dieu te récompensera. » Telles étaient les recomman-

dations que Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche recueillait de la bouche de sa mère.

FRATERNITÉ.

La fraternité d'armes était contractée de plusieurs manièr. Dans *Lancelot du Lac*, trois chevaliers se tirent du sang et mêlent; d'autres communient ensemble; quelques-uns se c tentaient de faire un échange de leurs armes. Ils adoptaient a des vêtements et des devises semblables, pour courir des pé communs. Souvent ils associaient leurs bras pour des entrepris dans lesquelles un seul ne suffisait pas. La force du lien ain contracté était si puissante que l'amitié l'emportait parfois su l'amour qui attachait un guerrier à sa dame. Un chevalier, qu n'avait pas secouru la sienne lorsqu'elle l'en avait requis, fut ren voyé absous, parce qu'il avait dû courir en aide à son frèr d'armes.

La générosité à laquelle ils s'obligeaient voulait qu'ils ne com battissent pas plusieurs contre un seul, ni réunis en plus gran nombre que leurs adversaires, ni avec des armes supérieur que dans les joûtes courtoises ils eussent à ne point frapper d pointe leur adversaire, à ne jamais blesser son cheval. Certai proverbes couraient parmi eux, comme lois inviolables de l'ho neur : « Qui bien et mal ne sait souffrir à grand honneur ne peu venir. — Celui qui désire un cheval d'or en a déjà la bride da la main. — Un bon chevalier doit frapper haut et parler bas; jeter le premier dans la mêlée, parler le dernier dans les a semblées. »

Malheur à ceux qui violaient une promesse faite à eux-mê ou à d'autres! Succombaient-ils dans un tournoi, ils deva exécuter les conditions du combat, abandonner au vainq armes et cheval, et ne pas combattre sans son congé. Avaie fait vœu d'accomplir quelque entreprise étrange, ils devaie déposer leur armure que la nuit; ne point éviter, pour la à bonne fin, les endroits périlleux; ne pas se détourner route par crainte de chevaliers redoutables, ou de monst de tout autre obstacle dont le courage pût triompher.

ils engagés à acquérir quelque honneur, ils ne se donneront de trêve qu'après y être parvenus. Faits prisonniers et relâchés sur parole, ils payeront leur rançon ou viendront se reconstituer au temps convenu, sous peine d'infamie. Aucune tache n'est plus ignominieuse pour le chevalier que d'avoir encouru le reproche de foi mentie.

La modestie était une des qualités les plus recommandées, peut-être parce qu'elle était plus rare dans cette profession. Celui qui tait les prouesses de son compagnon fraude le bien d'autrui. Si l'écuyer éprouve de l'orgueil de ce qu'il a pu faire, il n'est pas digne de la chevalerie. Tancrède, après avoir suspendu ses coups, fait jurer à son écuyer de ne pas révéler les exploits prodigieux qu'il vient de lui voir accomplir. Le roi Perceforest disait à ses chevaliers, dans les leçons qu'il leur donnait : *J'ai gravé dans ma mémoire une parole que me dit, il y a déjà longtemps, un ermite pour me réprimander : c'est que quand je posséderais autant de territoire que le roi Alexandre, autant de jugement que le sage Salomon, autant de vaillance que le preux Hector de Troie, l'orgueil seul, s'il régnait en moi, anéantirait tous ces avantages.*

La Curne de Saint-Palaye, à qui nous devons les renseignements les plus exacts sur la chevalerie, rapporte cette chanson d'Eustache Deschamps, dans laquelle sont exposés tous les devoirs du chevalier :

Vous qui voulez l'ordre du chevalier,
Il vous convient mener nouvelle vie,
Dévotement en oraison veiller,
Péchié fuir, orgueil et villenie :
L'Eglise devez défendre ;
La veufve, aussi l'orphenin entreprendre ;
Estre hardis et le peuple garder ;
Prodoms, loyaulx, san rien de l'autruy prendre,
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Humble cuer ait ; toudis doit travailler
Et poursuir faitz de chevalerie ;
Guere loyal, estre grand voyagier,
Tournoiz suir, et jouster pour sa mie.
Il doit à tout honneur tendre,
Si c'om ne puist de lui blasme répandre,

Ne lascheté en ses œuvres trouver;
E entre touz se doit tenir le mendre;
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Il doit aimer son seigneur droiturier,
Et dessus touz garder sa seigneurie;
Largesse avoir, estre vrai justicier;
Des prodomes suir la compagnie,
Leurs diz oir et aprendre,
Et de vaillants les prouesses comprendre,
Afin qu'il puist le grands faitz achever,
Comme jadis fist le roi Alexandre,
Ainsi se doit chevalier gouverner.

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les Sarrazins eux-mê sent conçu de l'estime pour la chevalerie? Saladin v porter les insignes; fait dont un ancien trouvère nous a le souvenir :

« Or il me convient de mettre en rimes un conte ouï conter d'un roi qui en terre payenne fut hom puissant et très-loyal Sarrasin; il eut nom Saladin. Il et fit beaucoup de mal à notre loi, maints domma à notre nation par son orgueil et sa violence. Ad fois qu'à la bataille fut un prince qui avait nom H Tabarie; avec lui était grande compagnie des chevalie lilée, car il était seigneur de la contrée. Assez de be d'armes ils firent ce jour-là; mais il ne plut au Créate appelle le Roi de gloire, que les nôtres eussent la vict là fut pris le prince Hugues, et mené le long des rues t devant Saladan, qui le salua en son *latin* (sa langue), q très-bien. *Hugues, j'ai grande liesse à vous tenir, par* *et une chose je vous promets, c'est qu'il vous faudra ou m* *venir à grande rançon.* Le prince Hugues répondit : *Pui* *m'avez partagé le jeu, je choisirai la rançon, si j'ai* *la payer.* — *Oui*, reprit le roi, *cent mille besans tu me* — *Ah! sire, je ne pourrais atteindre autant, quand je* *toute ma terre.* — *Tu les feras bien.* — *Comment, sire?* — *grand courage et plein de chevalerie, et nul preux,* *requiers, ne t'éconduira sans un beau don; ainsi tu pou* *quitter.* — *Maintenant, je veux vous demander commen*

tirai d'ici? Saladin lui répondit : *Hugues, vous m'attestez sur votre foi que vous reviendrez, et que dans deux ans d'ici, sans faute, vous aurez rendu votre rançon, ou que vous rentrerez en prison? Ainsi vous pourrez partir. — Sire*, reprit-il, *votre merci; et tout ainsi je le promets.*

« Alors il demande congé, et veut s'en aller en son pays ; mais le roi l'a pris par la main et en sa chambre l'a mené, et l'a prié fort doucement : *Hugues*, dit-il, *par cette foi que tu dois au Dieu de ta loi, instruis-moi; car j'ai envie de bien savoir comment se font les chevâliers.*

« *Beau sire*, dit Hugues, *je ne ferai, et je vous dirai le pourquoi. Le saint ordre de chevalerie serait sur vous mal placé; car vous êtes de la mauvaise foi, et n'avez ni baptême, ni foi; et je ferais grande folie si je voulais vêtir un fumier de drap de soie. Je ferais méprise si sur vous je mettais un tel ordre, et je ne saurais l'entreprendre, car j'en serais blâmé.*

» *Là, Hugues*, dit-il, *vous ne le ferez pas? Il n'y a point de mal à vous de faire ma volonté; car vous êtes mon prisonnier.*

» *Sire, puisque je ne puis m'y refuser, je le ferai sans retard.*

» Alors il commence à lui enseigner tout ce qu'il doit faire ; lui fait bien arranger les cheveux, la barbe, le visage, comme il convient à un nouveau chevalier; puis le fait entrer dans un bain. Lors le soudan commence à demander ce que cela signifie. Hugues de Tabarie répond : *Sire, ce bain où vous vous baignez signifie que comme l'enfant sort des fonds pur de péchés quand il vient de recevoir le baptême; ainsi vous devez sortir de là sans nulle villenie, et prendre un bain de courtoisie, d'honneur, de bonté. — Ce commencement est très-beau, par le grand Dieu !* dit le roi.

» Après qu'on l'a du bain ôté, il se couche dans un beau lit qui était fait à grand plaisir. *Hugues, dites-moi sans faute la signification de ce lit. — Sire, ce lit veut dire qu'on doit par sa chevalerie conquérir en paradis la place que Dieu octroye à ses amis. C'est là le lit du repos; qui n'y sera pas sera bien sot.*

» Quand il fut resté un peu dans le lit, il se vêtit de draps blancs, qui étaient de lin. Lors Hugues lui dit en son latin : *Sire, ne tenez pas à mépris ces draps blancs ; ils vous donnent à entendre que chevalier doit tendre à conserver sa chair pure s'il veut arriver à Dieu.*

ires. Vos yeux doivent la regarder, afin que vous ne tom
gueil; car orgueil ne doit pas régner dans un chevalier;
jours tendre à la simplicité. — Tout cela est fort beau à
dit le roi, *et il ne me déplait pas*. Après se leva debou
ceignit d'une ceinture blanche; ensuite Hugues lui mit
rons à ses deux pieds, et lui dit : *Sire, tout ainsi que*
que votre cheval soit animé à bien courir quand vous f
éperons, ces éperons signifient que devez avoir à cœur de
toute votre vie.

« Alors il lui ceignit l'épée; » et le poète poursuit d
en exposant alternativement les actes extérieurs et les
ments.

RELIGION.

Qui aurait pu, dans des siècles que l'on appelle de f
rer tant de sentiments délicats, si ce n'eût été l'Eglis
elle avait fait des autres éléments de la société, elle s'
celui-ci pour l'épurer de sa partie matérielle, et s'en f
tien et une arme. Elle en consacra l'initiation par ses
donna pour tâche de consolider la paix et de répa
morale pleine de dignité; elle lui montra comme le
bataille le plus noble celui des croisades, comme le dev
sacré la défense de l'autorité, de la puissance, et des p
ecclésiastiques: enfin elle institua les ordres religieux.

Joinville, *je ne me recordais de mal ou péché que j'eusse commis oncques; je ne pensois qu'à recevoir le coup mortel; et je m'agenouillai aux pieds de l'un d'eux, tendant le cou, et disant, en faisant le signe de la croix:* Ainsi mourait sainte Agnès. *A côté de moi s'agenouilla messire Guy d'Ebelin, connétable de Chypre, et se confessa à moi, et je lui donnai l'absolution, autant que Dieu m'en accordait la faculté; et quand je fus levé, je ne me souvins plus d'un mot.*

Le mamelouck Octaï voulut alors que saint Louis le consacrât chevalier; sur son refus, le musulman dirigea contre lui son cimeterre, en lui disant d'un ton menaçant: *Ne sais-tu pas que je suis maître de ta vie?* — *Fais-toi chrétien,* répondit Louis, *et je te ferai chevalier.*

Souvent au milieu du bruit des armes les chevaliers se changeaient en missionnaires, tantôt prêchant le Christ dans les cours d'Orient, tantôt donnant la vie spirituelle aux payens dont leur fer tranchait les jours. La poignée de leur épée était en forme de croix, et ils y jetaient dévotement les yeux, en invoquant Dieu au fort de la mêlée, ou la pressaient sur leurs lèvres mourantes comme Bertrand du Guesclin, ou bien la présentaient à baiser à un compagnon, à un ennemi blessé. Roland baptise Ferragus expirant, comme Tancrède sa Clorinde chérie.

AVENTURES.

Si toutes les circonstances de la vie au moyen-âge étaient accompagnées de symboles expressifs, à plus forte raison devait-il en être ainsi de l'existence du chevalier. Une fois entré dans l'ordre, il se mettait en quête d'aventures, paré d'une écharpe ou d'un ruban, don de la dame de ses pensées, ou arborant sur ses vêtements une couleur qui exprimait l'état de son âme; de jeunes guerriers d'illustre famille couvraient parfois leur écu afin qu'on ne vit par leur blason, jusqu'à ce que les coups de lance de leurs adversaires eussent déchiré le voile. Ils couraient ainsi les villes et les campagnes, cherchant des périls et des fatigues; ou visitaient des cours étrangères, surtout celles d'Espagne, pour combattre les Maures et teindre leur épée dans le sang des infi-

dèles. On les voyait aussi aller au loin pour trouver quelque chevalier renommé, afin d'essayer contre lui leur valeur; ou défier sur leur chemin celui dont l'apparence leur annonçait un vigoureux joûteur; et ils accouraient aux tournois pour y faire retentir le nom de leur dame, être proclamés la terreur des héros et l'amour des belles. Dans de sombres vallons, dans des cavernes sauvages, ils rencontraient parfois de gentilles damoiselles, des chevaliers fameux, avec qui ils faisaient preuve de courtoisie et de courage. Le soir, ils sonnaient la cloche d'un ermitage ou d'un couvent, et la valeur recevait un asile de la charité religieuse. Ou bien, s'ils se trouvaient dans le voisinage d'un château, le cor annonçait de loin leur arrivée, le pont s'abaissait, la dame et la demoiselle du manoir désarmaient leur hôte, et lui préparaient le bain, les eaux odorantes et les vins généreux. Lui plaisait-il de se faire connaître? il recevait le tribut de louanges dû à son mérite, et le troubadour chantait ses prouesses durant le banquet. Préférait-il cacher qui il était? il couvrait son écusson, et ne s'annonçait que sous quelque titre mystérieux, comme le chevalier de la lance d'or, de la pénitence, de l'écu blanc.

Mais parfois le château avait pour maître un félon; un jaloux qui retenait captive une beauté sans pareille; un tyran qui imposait des conditions terribles à ceux qui mettaient le pied sur ses domaines. Le chevalier, repoussé du manoir, jetait alors le gant au châtelain discourtois, content de s'exposer lui-même pour délivrer ceux qui souffraient. Il lui arrivait aussi d'être reçu dans quelque forteresse, où des salles tendues de noir, des géants menaçants, des bruits nocturnes, des spectres, des trappes perfides, des prestiges d'une puissance inconnue, mettaient sa fermeté à de rudes épreuves. Apprenait-il qu'un être faible était sous le coup d'une accusation? Une belle dame sans défense était-elle citée en jugement? il accourait, et prouvait, l'épée à la main, que l'accusateur en avait menti, sauvant ainsi ceux qui étaient victimes de la calomnie. Parfois, il ne dédaignait pas d'allier le métier de jongleur à celui de guerrier; et Taillefer, tout renommé qu'il était dans le métier des armes, chantait, lançait son épée en l'air, et la rattrapait en galoppant à bride abattue.

De retour enfin après de longues courses au château de son

seigneur, il faisait en détail le récit de ses aventures, non moins sincère lorsqu'elles avaient tourné à son désavantage que lorsqu'il en était sorti heureusement. Il revenait ensuite au manoir paternel, où il suspendait dans la salle les pièces de son armure, en témoignage de ses exploits; et, en les montrant à ses fils, il leur racontait les périls qu'il avait courus. Ceux-ci les répétaient avec orgueil, et, pour en rehausser la gloire, y ajoutaient des difficultés nouvelles, où figuraient d'ordinaire force magiciens et magiciennes, faisant assaut d'enchantements.

Si le chevalier mourait sur le champ de bataille, tous ses frères d'armes en deuil lui rendaient avec solennité les derniers devoirs. Tombait-il loin de sa patrie? un compagnon, un écuyer l'inhumait au pied d'un arbre centenaire, au tronc duquel il suspendait ses armes et son bouclier, pour conserver son nom et sa gloire. Les chevaliers croisés étaient inhumés couverts de leur armure, avec les jambes en croix; et c'était ainsi qu'ils étaient représentés sur leurs tombeaux. Brandimart meurt en combattant les ennemis de la France et de la religion; le ciel s'ouvre, et sur la terre les larmes des héros les plus illustres, de l'ami le plus dévoué, de la plus tendre amante, l'accompagnent dans la tombe, sur laquelle croîtront des fleurs nouvelles. Svend, la gloire et l'appui de son vieux père le roi de Danemark, périt sur la terre qu'un Dieu arrosa de son sang, avec ses compagnons venus des extrémités du Nord, pour délivrer la Palestine, ou mourir. Il est tombé avec sa fidèle Florine, qui n'a pas voulu se séparer de lui, et Dieu envoie les ermites du Carmel élever un tombeau digne du corps où habita une âme si noble; et son épée est envoyée à celui qui est destiné à le venger.

VOEUX.

Indépendamment de leurs devoirs généraux, les chevaliers s'obligeaient souvent par des vœux particuliers, comme celui de visiter des sanctuaires célèbres, de suspendre dans des temples ou dans des monastères, soit leurs armes, soit celles de leurs ennemis vaincus, de jeûner ou de s'imposer telle autre pénitence. Ces vœux consistaient aussi en exploits guerriers, comme

d'arborer le premier sa bannière sur les remparts ennemis, sur la tour la plus haute de la ville assiégée; de s'élancer premier au milieu des rangs ennemis, de se hasarder dans d tentatives téméraires; ou bien c'étaient des engagements bizarr de ne plus porter soit le casque, soit le bouclier, tant qu'o n'en aurait pas enlevé un sur l'ennemi; de ne regarder que de l'œ droit, de ne manger que du côté gauche tant qu'une entrepri n'aurait pas été mise à fin; de ne plus coucher dans un lit, d ne plus goûter de viande ou de vin, de porter une chaîne au co ou aux poignets. Un Polonais, seigneur de Loïsenlech, s'éta attaché au bras et au cou-de-pied deux cercles d'or avec un chaîne du même métal allant de l'un à l'autre, pour les port jusqu'à ce qu'il eût trouvé, pour l'en délivrer, un chevalier o un écuyer de nom et d'armes sans tache. Jean de Bourbon vœu avec seize autres de porter pendant deux ans, tous les manches, un cep de prisonnier à la jambe gauche, jusqu'à qu'ils rencontrassent un nombre égal de guerriers pour leur livr combat.

Les vœux les plus solennels étaient ceux qui se faisaient s le paon ou sur le faisan, oiseaux particulièrement estimés p les paladins, qui en faisaient broder sur leurs manteaux, et l prenaient pour but de leurs coups dans leurs exercices gue riers. Ces oiseaux paraissaient sur la table du banquet, revêtu quoique rotis, de leur riche plumage, et on les plaçait (à tit de grand honneur) devant le chevalier en renom, pour qu eût à les découper, après que chaque chevalier avait proféré s eux son serment.

DÉGRADATIONS.

Si un chevalier manquait à ses devoirs, il était dégradé comm félon. Placé sur un char ou sur un échafaud, on brisait son mure, on lui détachait ses éperons; son blason était effacé, son écu traîné à la queue d'un cheval. Les hérauts le proclamaie ensuite vilain, traître, mécréant, et les prêtres répétaient s lui les malédictions du psaume 108. Trois fois le héraut d mandait qui était cet homme, trois fois on lui répondait en

normment; il reprenait, en disant qu'il ne connaissait aucun chevalier de ce nom, mais un lâche, un déloyal. Alors on lui versait de l'eau chaude sur la tête, on le tirait en bas avec une corde, on le mettait sur une civière, et il était porté couvert d'un drap mortuaire à l'église, où l'on faisait ses obsèques. Pour de moindres fautes, ou lorsqu'il avait perdu ses armes, il était exclu du droit de s'asseoir à table avec les autres paladins; et s'il se le permettait, le héraut déchirait la nappe devant lui. La dégradation avec privation de l'armure était prononcée contre les incestueux, les parricides, contre ceux qui se livraient à des travaux rustiques (au service d'autrui peut-être), et surtout pour crimes d'hérésie, de lèse-majesté, de fuite dans une bataille où le prince assistait de sa personne. René de Sicile exclut des tournois tout chevalier ou écuyer convaincu de mensonge, d'usure, ou d'avoir contracté un mariage avec une femme d'un rang inférieur.

ABUS DE LA CHEVALERIE.

Quoiqu'il en soit, la perfection de la vertu chevaleresque, si elle exista jamais, fut de peu de durée, et limitée à un petit nombre de preux. Il était naturel que, parmi une jeunesse vive et opulente, naquit le goût du luxe; aussi se déployait-il dans la cérémonie de l'inauguration, dans la richesse des armures, dans les solennités des jeux, et parfois il dégénérait en folles prodigalités. Dans l'assemblée de Beaucaire, en 1174, dix mille chevaliers luttèrent de magnificence; le comte de Toulouse donna à Raymond d'Agout dix mille pièces d'argent en pur don, et celui-ci les distribua parmi les chevaliers. Bertrand Raibaux fit labourer un champ par douze paires de bœufs, et y semer trente mille pièces d'argent; Gros de Martels servit un banquet composé de mets cuits à la flamme des cierges; et Ramon de Venans fit brûler trente chevaux d'un grand prix.

Ces jeunes guerriers étaient plus désireux de montrer de la valeur que de la vertu; ils employaient leur courage à satisfaire leurs rancunes et leurs inimitiés personnelles. L'amour dégénéra en galanterie insipide ou en licence effrontée, les occasions ne

manquant pas à des célibataires vagabonds et courtisans. La
ligion se convertit en pratiques superstitieuses qui amenère
chevalerie errante.

SES AVANTAGES.

L'Eglise eut soin d'attaquer ces abus de la chevalerie. L'i
tution en elle-même était digne d'estime et d'admiration.

Dès notre enfance le nom de chevaliers errants n'a rete
nos oreilles que pour nous signaler l'un des plus extravagant
lires de l'esprit humain : cependant, à bien regarder, cette i
tution était une conséquence naturelle de l'état de la so
Cette existence des chevaliers, tendant continuellement à e
la religion, la vaillance, l'amour, la poésie, eut une heu
influence sur les mœurs et sur les idées des siècles suivants.
des temps d'anarchie, la chevalerie suppléa à l'absence de
répressives et de justice, ainsi qu'à la faiblesse de l'autorit
prême, par le courage individuel porté à sa plus haute ex
sion ; elle arma le bras des preux pour la défense du faibl
primé ; elle enseigna à épargner à la guerre les cruautés inu
et fit entendre la voix de l'humanité à ceux dont la victoire
durcissait l'oreille et le cœur.

Quand les procès furent devenus des combats, et la cou
justice un champ clos, une jeunesse vaillante s'en vint au se
de la faiblesse et de l'innocence, qui autrement aurait succ
sans défense. Quand on était absous ou condamné sur le ser
des accusateurs ou des défenseurs, la chevalerie écarta le d
de la corruption en rendant la vérité sacrée. La piété et l'hon
devaient produire leurs fruits ordinaires, l'ordre et la bien
lance envers des semblables. Comment les rois eux-mê
abandonnés par leurs barons, auraient-ils pu se soutenir,
n'avaient eu pour appui cette milice prête à se porter parto
plus fort du péril ?

L'importance de la chevalerie était moins sociale que mo
Elle enseignait à l'homme la dignité personnelle, la courtois
courage, les procédés humains à la guerre, plutôt qu'elle n
truisait les nations de leurs droits, et des moyens de les acq
et de les défendre.

Tant de jeunes guerriers recherchant la fatigue des combats et le repos de l'amour, après avoir consacré par l'institution même leur courage à la justice et à la religion, établirent une espèce de culte envers la femme, qu'ils proclamèrent juge de la courtoisie et de la prouesse. Tandis que les musulmans, retenant les femmes dans la condition d'esclaves, subirent, en restant rudes et grossiers, les vengeances de la nature, qu'on n'outrage jamais impunément, on vit parmi nous la dureté s'amollir, quand le bras du fort fut dirigé par l'irrésistible puissance de la faiblesse.

La littérature et les arts ressentirent les effets de cette institution morale, religieuse et guerrière, qui, en fournissant un type idéal de beaucoup supérieur aux habitudes ordinaires, excitait l'imagination et la poésie à représenter des événements plus variés, à mettre en jeu des passions plus nobles et plus pures qu'on ne les rencontre dans la vie réelle. Dante, Pétrarque, Arioste, Le Tasse, Cervantes, Calderon, Lope de Véga, sans parler de ceux qui les ont imités plus tard, s'inspirèrent moins de l'antiquité que des sentiments chevaleresques.

Il n'y avait rien dans les sociétés antiques pour corriger, en théorie, les vices de la pratique; rien n'avertissait les héros de leur brutalité; tandis que parmi les nations modernes apparaissaient, au milieu de faits blâmables, des enseignements de justice, et que l'idée morale faisait jaillir des éclairs bienfaisants à travers les tempêtes de la vie réelle.

Cette institution qui, fondée sur la pratique de vertus simples, austères, fanatiques parfois, renfermait tout ce que la valeur a de plus héroïque, la morale de plus difficile, la foi de plus merveilleux, le sacrifice de plus désintéressé, venait se placer entre le faible et l'oppresseur. Que ne devait-on pas espérer quand on entendait répéter dans les camps, dans les tournois, dans toutes les réunions de guerriers : *Malheur à celui qui oublie les promesses faites à la religion, à la patrie, à l'amour! malheur à celui qui trahit son Dieu, son roi, ou sa dame!*

La vaillance étant devenue le principal mérite, comme celui qui procurait l'amour du beau sexe, la sûreté, la gloire, les riches domaines, on trouva dans la chevalerie une école d'humanité,

de désintéressement, de manières élégantes, et en
sentiments qui, aujourd'hui encore, font le charm
ciété. De là les affections pures et délicates, le resp
femme, la fidélité à sa parole, le dévouement spont
tude de sacrifier l'intérêt au devoir, la *courtoisie* en
manquait aux anciens, et que nos aïeux dérivère
féodales, où elle s'exerçait. Les salons modernes,
ment différents des réunions des anciens, embelli
de la présence de femmes honorables et instruites,
les assemblées seigneuriales du moyen-âge, mais
d'elles, par une sorte d'héritage, l'élégance du lang
de l'amour et de l'honneur.

Que si, comme nous le croyons, la chevalerie n'e
développement complet en tant qu'institution véritab
encore été utile dans son existence idéale Cette idé
la civilisation, se conservant au milieu des œuvres
de la force, répandit dans la société moderne des se
l'ancienne société ne connut pas, et qui seuls ga
durée. On peut dire que le point d'honneur était ig
ciens, pour qui la vertu consistait dans les rapports
avec la société, du citoyen avec la patrie. Aujourd'h
a, en elle-même, son principe et son but; l'hon
même isolé des lois civiles; et, grâce à elle, il s'al
sentiment de dignité personnelle, qui a besoin d
soi-même, et à plus forte raison de celui des autres
délicatesse moderne, qui non-seulement s'effraye
qui est honte ou lâcheté, mais de la moindre hésit
de courage et d'honneur; qui non-seulement repou
mais jusqu'à l'ombre d'une insulte; qui considè
d'honneur comme les plus sacrées, parce qu'elles
tégées par aucune loi; qui s'attache scrupuleusem
ver un nom honoré, comme le chevalier se montr
conserver sans tache l'écusson qu'il portait.

Le chevalier survécut dans le gentilhomme, fier d
ce, chatouilleux sur le point d'honneur, et fidèle o
la parole donnée; craignant Dieu, galant avec le b
dépendant en présence de ses supérieurs, batailleur

ne craignant pas la mort. Puis ces beaux titres, qui souvent s'associaient à une noblesse dégénérée, voilant sa corruption sous l'élégance des manières, disparurent eux-mêmes à la fin du siècle passé, grâce à l'invasion des idées irréligieuses, à une instruction présomptueusement superficielle, à l'orgueil, au libertinage effronté. Et cependant la chevalerie brilla encore d'un dernier et glorieux éclat, quand un Montmorency, un Clermont-Tonnerre et autres grands seigneurs de France renoncèrent spontanément à leurs priviléges devant l'assemblée constituante. Cette abnégation généreuse précédait de peu de temps le moment où une autre assemblée crut les massacres de septembre nécessaires pour anéantir les restes de la féodalité et de la chevalerie, et où l'on vit la nation la plus chevaleresque et la plus galante envoyer sans pitié, et en l'abreuvant d'outrages, une reine à l'échafaud.

Notre siècle marche sur un chemin nouveau ; puisse-t-il aux nobles sentiments dont nos ancêtres furent animés en substituer d'autres qui les vaillent, et les rendre durables en les faisant dériver d'une source plus sublime, afin qu'ils ne demeurent pas sur le bord des lèvres, sans avoir de racine au fond du cœur ! (*César Cantu*, *Histoire universelle*.)

CHAPITRE TROISIÈME.

LES FEMMES AU MOYEN-AGE.

Les femmes réhabilitées par le Christianisme. — Droits extraordi
qu'elles obtiennent .— Gaie science. — Cours d'amour.

LES FEMMES RÉHABILITÉES PAR LE CHRISTIANISME.

Par ce qui vient d'être dit de la chevalerie, on a pu
combien les femmes avaient acquis d'importance, l'amour c
leresque s'étant associé dans l'opinion et dans la poésie à to
qu'il y a de pur et de généreux. *Honneur au beau sexe* ! ét
cri des combattants comme des poètes. Manquer à la probité
honorait moins que de placer son cœur en bas lieu, comm
disait. C'était surtout aux dames que revenait la gloire des ex
accomplis par leurs adorateurs, et elles en concevaient so
un orgueil vertueux. La femme, en un mot, était l'être
dont l'influence dominait la poésie, les batailles, les cour
tournois.

On prétend faire dériver du caractère germanique cette
ration pour les femmes ; et il parait, à la vérité, qu'elles n'é
pas réduites parmi les Germains à l'état d'abaissement qui
fait d'elles en Grèce des objets d'amusement, à Rome ri
plus que des mères de guerriers et de citoyens. On n'ap
cependant à coup sûr aucun indice d'une pareille vénération
les traditions allemandes. Ce n'est pas dans le poème de B
ni dans les Niebelungen qu'on peut les trouver, et il n'ap
pas de trace écrite de la vraie galanterie avant *l'Histoire d'A*
de Geoffroy de Monmouth.

Une religion dans laquelle figuraient les femmes au nomb

remiers héros, et comme associées à l'œuvre de la Rédemption et e l'apostolat, ne pouvait qu'inspirer du respect pour cette moitié u genre humain, que la doctrine de l'Eglise déclarait égale en oits à l'autre. Les lois barbares firent donc ce que n'avaient mais pu faire les codes de la sagesse antique : elles prirent sous ur protection l'honneur des femmes de condition libre, et la rtu même des esclaves.

On s'occupa en conséquence de l'éducation des femmes, et le pe offert pour modèle à leurs regards fut Marie comme vierge et mme mère. La plupart furent exercées dans les monastères à des vrages manuels et intellectuels, en même temps qu'elles y receient l'instruction morale.

Puis, une milice est instituée, qui inscrit au nombre de ses remiers devoirs celui de protéger les femmes partout et contre ous, qui livre combat à leurs oppresseurs, et se soumet pour elles au jugement de Dieu contre des champions qui braveraient leur faiblesse. De là cet idéal de vertu et de prouesse, dont firent ensuite abus non pas seulement les amants et les poètes, mais encore les philosophes et les historiens.

DROITS EXTRAORDINAIRES QU'ELLES OBTIENNENT.

Les femmes en vinrent alors à acquérir des droits dont jamais elles n'avaient joui. Louis VII datait ses actes du couronnement de la reine Adèle sa femme. Saint Louis nous apparaît toujours entre l'austère figure de Blanche de Castille et le doux visage de Marguerite. Les unes siégeaient comme juges dans des causes graves, d'autres se couvraient de l'armure pour aller à la croisade, et Alix de Montmorency conduisait une armée au fameux Simon de Montfort, son époux. A cette époque elles recouvrèrent la faculté d'hériter, dont elles avaient été exclues par les exigences féodales. Jacques d'Aragon ordonna de laisser passer sain et sauf tout homme, chevalier ou non, qui accompagnerait une femme, à moins qu'il ne fût coupable de meurtre. Louis IV, duc de Bourbon, en instituant l'ordre de l'Ecu d'or, imposa pour condition d'honorer principalement les dames, de ne pas souffrir qu'elles fussent calomniées, parce que d'elles, après Dieu, vient tout l'honneur

que les hommes peuvent acquérir. Les idées répandues par l[a] chevalerie sur les femmes sont empreintes dans un vieux fragmen[t] cité par Sainte Palaye, que nous transcrirons ici :

« Le temps de lors estait en paix, et demenoient grant festes grant joyeusetés; et toutes manières de chevalerie, de dames [et] damoiselles se assemblaient là où ils sçavaient les festes qui estai[ent] faictes menu et souvent. Et là venoient par grand honneur bons chevaliers de celluy tems. Mais s'il advenait par auc[une] adventure que dame ne damoiselle que eust mauvais renom [ou] qui fust blasmée de son honneur, se mist avec une bonne d[ame] ou damoiselle de bonne renommée, combien qu'elle fust [plus] gentil-femme, ou eust plus noble et plus riche mary, tantôst [les] bons chevaliers, de leurs droits, n'avaient point de honte de v[enir] à elles devant tous, et de prendre les bonnes et de les mettre [au] dessus des blasmées, et leur disaient devant tous : *Dame, ne [vous] déplaise se ceste dame ou damoiselle va devant; car, combi[en] qu'elle ne soit si noble et si riche comme vous, elle n'est [point] blasmée, ains est mise au nombre des bonnes, et ains ne dit l'[en] pas de vous, dont il me déplaist ; mais l'en fera l'honneur à qui [l'a] desservi, et ne vous en merveillez pas.* Ains parlaient les bo[ns] chevaliers, et mettaient les bonnes et de bonne renommée les pre[-] mières, dont elles merciaient Dieu en leur cueur de elles estre [te-] nues nettement, par quoy elles estaient honorées et mises devan[t]. Et les autres se prenaient au nez, et baissaient le visage et rece[-] vaient de grant vergognes. Et pour ce estait bon exemple à tou[tes] gentil-femmes; car pour la honte qu'elles oyaient dire des autr[es] femmes, elles doublaient et craignaient de faire mal à point. Mais, Dieu mercy, aujourd'hui ont porte aussi bien honneur aux blas[-] mées comme aux bonnes, dont maintes y prennent mal exemple, et dient que c'est tout ung, et que l'on porte aussi grant honneur à celles qui sont blasmées et diffamées, comme l'on en fait aux bonnes. Il n'y a force à mal faire, tout se passe. Mais toutefois c'est mal dit et mal pensé; car en bonne foy combien qu'en leur présence on leur fasse honneur et courtoysie, quand l'en est parti, d'elles l'en s'en bourde. Mais je pense que c'est mal fait, et qu'il vaulsit encore mieux devant tous leur montrer leurs fautes et

folies, comme on faisait en celui temps dont je vous ai parlé. Et je vous diray encore plus comme j'ai ouï raconter à plusieurs chevaliers qui virent celuy messire Geoffroy, qui disait que quand il chevauchait par les champs, et il veoit le chasteau ou manoir de quelque dame, il demandait toujours à qui il était; et quand on lui disait, *yl est à celle*, se la dame estait blasmée de son honneur, il se fust avant tort d'une demi-lieue qu'il ne fust venu devant la porte; et là prenait un petit de croye qu'il portait, et notait cette porte, et en faisait ung signet, et s'en venoit. Et aussi, au contraire, quand il passait devant l'hostel de dame ou damoiselle de bonne renommée se il n'avait trop grant haste, il la venait veoir et hûchait: *Ma bonne amye, ou ma bonne dame ou damoiselle, je prie à Dieu que en ce bien et en cest honneur il vous veuille maintenir au nombre des bonnes; car bien devez estre louée et honorée.* Et par celle voye les bonnes se craignaient, et se tenaient plus fermes de faire chose dont elles peussent perdre leur honneur et leur estat. Si vouldroye que celuy temps fût revenu, car je pense qu'il n'en serait pas tant de blasmées comme il est à présent. »

Déplorable nature des choses humaines, qu'aux louanges d'une bonne institution il nous faille faire succéder de si près l'aveu des abus auxquels elle fut entraînée!

GAIE SCIENCE.

De même que le sentiment guerrier avait introduit dans l'amour les bizarreries des chevaliers errants, les académies et les habitudes des universités qui se développaient alors le réduisirent en système, en véritable science, avec sa terminologie, ses lois, ses rites spéciaux. Cette science fut appelée *joy*, mot qui ne signifie pas gaîté, mais exaltation amoureuse, mais principe de belles et grandes choses. Les Provençaux, les Italiens l'appelaient *gaie science*, et le code espagnol recommande au chevalier la joie, non pour lui dire de se montrer toujours de bonne humeur, mais pour lui recommander d'ouvrir son âme à l'enthousiasme qui engendre les grandes actions, dans le sens précisément opposé à celui où nous employons l'épithète de triste pour ce qui est mauvais et blâmable.

La gaie science consistait donc dans la connaissance des raffi
ments les plus exquis de l'art d'aimer, en considérant toutef
l'amour comme un bienfait du ciel, comme la plénitude de l'ex
tence du chevalier, la source des prouesses, l'ensemble, en
mot, des vertus sociales.

Elle était aussi l'objet d'une initiation à laquelle on arrivait p
différents grades. Il y avait les *feignaires*, hésitants, les *pré*
res, suppliants, les *entendaires*, écoutants, et les *drus* ou galan
mot d'une signification alors toute naïve.

L'association des idées religieuses, chevaleresques et féoda
avait fait établir en principe que tout chevalier devait avoir
dame pour lui consacrer ses exploits. Contractant à son égard
lien de féodalité, il devenait son homme lige, comme il pouv
l'être de son suzerain. C'était un amour purement idéal; car
était défendu aux amants, qui pouvaient d'ailleurs contracter
mariage, de s'épouser entre eux.

De cette manière de penser et d'agir devait résulter une com
passion religieuse pour les chagrins d'amour, une facile indulgen
pour les égarements.

Il en résultait aussi une exaltation voisine de la folie, si ce n'é
tait tout-à-fait de la démence. Un troubadour outrage une dam
et elle exige en réparation qu'il s'arrache un ongle. Ulric de Lich
tenstein est blessé à un doigt dans le tournoi qu'il donne en l'hon
neur de sa dame; et comme elle fait mine de ne pas le croire,
se coupe ce doigt et le lui envoie. Que dire encore de la fr
nésie des *Galois*, confrérie amoureuse d'hommes et de femme
formée dans le but de montrer que l'amour était au-dessus
toute influence quelconque des saisons et des éléments? On l
voyait en conséquence allumer des feux ardents en été et porter
hiver de légers vêtements, si bien que plusieurs moururent tran
aux pieds de leurs dames.

Godefroy de Rudel s'éprend de la comtesse de Tripoli sans
connaître, seulement sur les récits qu'il entend faire d'elle au
pèlerins qui reviennent d'Antioche; il *treuve* maintes chanson
en son honneur, puis se fait croisé pour la voir; mais il es
atteint sur le vaisseau d'une maladie si grave, que tous le consi
dèrent comme mort. On parvient pourtant à le conduire à Tripoli

où il est déposé dans une hôtellerie. La comtesse informée aussitôt de son arrivée, accourt embrasser son amant inconnu, qui reprend connaissance, remercie Dieu d'avoir conservé ses jours jusqu'à ce moment, et rend le dernier soupir. La comtesse elle-même prit le voile, de la douleur qu'elle a ressentie.

Le troubadour Raimbaud de Vaqueiras raconte que le marquis de Montferrat, compagnon de Baudoin à la conquête de Constantinople, puis roi de Thessalonique, ayant laissé son cœur à Jacqueline, apprit que la famille de sa dame voulait l'entraîner en Sardaigne pour la marier contre son gré. Il accourut la délivrer, et la donna pour femme à un de ses amis.

La *gaie science* naquit en Provence ; puis les fêtes du mariage de Constance, fille de Guillaume Ier, comte de Provence et d'Aquitaine, avec le roi Robert, la conduisirent en France en compagnie des jongleurs et des histrions que cette princesse emmena du midi au nord de la Loire. Une des formes les plus brillantes sous lesquelles se produisait la gaie science était celle des *tensons* ou *jeux partis*, qui consistaient à controverser et à juger une question roulant le plus souvent sur la galanterie.

COURS D'AMOUR.

L'époque la plus brillante pour les femmes fut celle des cours d'amour, où leur puissance apparait à son plus haut degré. Cette institution opportune dans l'origine, pour faire pénétrer dans les mœurs la courtoisie et la loyauté, en punissant ceux qui s'en écartaient par la seule mais redoutable peine de l'opinion, dégénéra par la suite en un mélange stupide de pédanterie, d'irreligion et de frivolité. Avant le onzième siècle, on en rencontre déjà des exemples ; mais sa splendeur ne dure que de 1150 à 1200 environ. Les dames les plus en renom, assistées de nobles chevaliers, tenaient ces tribunaux à l'imitation, ou, si l'on aime mieux, comme une parodie des véritables cours judiciaires ; quelques-uns étaient permanents, les autres temporaires. Les dames de Gascogne avaient une cour permanente ; de même Hermengarde, vicomtesse de Narbonne, à laquelle le troubadour Pierre décerna le nom mystique de *Tort n'avez ;* de même aussi Eléonore de Poitou,

la galante moitié de Louis VII, puis de Henri II, roi d'Angleterre. La comtesse de Champagne et la comtesse de Flandre avaient aussi chacune leur cour. Il s'en ouvrait d'autres, mais qui ne duraient pas, à l'occasion de fêtes et surtout de cours pleinières, ou lorsqu'un fait éclatant de galanterie ou de loyauté réclamait une décision.

« Les *tensons* étaient disputes d'amour qui se faisaient entre chevaliers et dames poétesses, en discourant sur quelque belle et subtile question d'amour ; et quand ils ne pouvaient s'accorder, ils envoyaient, pour la définition, aux illustres dames présidentes, qui tenaient cours d'amour ouvertes à Signe, à Pierrefeu, à Romanino, ou ailleurs ; et à ce sujet se faisaient des procès, appelés *Lous arrests d'amour*. » (*Jehan de Nostredame.*)

Les magistrats inférieurs ne manquaient pas à cette juridiction, et nous les voyons désignés par les noms de *Bailli de joie*, *de Vicaire d'amour dans le distric de beauté*, *de Podestat des bois verdoyants*, *de Conservateurs des hauts priviléges d'amour*, et autres titres plaisants. L'appel de leur décision était ensuite formé à la requête du *Procureur d'amour* ou des parties.

Ces jugements avaient pour règle un code qu'André Capell historien de ces futilités, dit avoir été apporté par un chevalie breton qui l'avait trouvé dans le tombeau du fameux roi Arthur — Il fut adopté et promulgué, pour servir de loi à tous les servant d'amour. Au nombre de ses trente-deux articles, nous citeron les suivants : « Le mariage n'est pas une excuse légitime contr l'amour. — Qui ne sait cacher ne sait aimer. — L'amour do toujours ou croître ou diminuer. — Les plaisirs ravis à contr cœur sont insipides. — L'amour n'a pas coutume d'héberger a logis de l'avarice. — La facilité diminue le prix ; la difficul l'accroît. — L'amant véritable est toujours timide. — Rien n'em pêche qu'un homme soit aimé de deux femmes, ou une femm de deux hommes. »

Des questions bizarres étaient soumises à ces étranges consis toires ; elles roulaient en général sur la morale, sur les cour toisies chevaleresques, et sur les querelles amoureuses. *Lequel va mieux, posséder ou jouir? Lequel est préférable, boire, chant et rire, ou pleurer, aimer et souffrir? Lequel vaut mieux, l'amo*

qui s'allume, ou celui qui se ranime? Une dame avait imposé à son amant de ne jamais la louer en public. Mais un jour, se trouvant en compagnie de chevaliers et de dames, où l'on se prit à maltraiter celle qu'il aimait, après s'être contenu un moment, il finit par violer sa défense, en défendant son honneur attaqué. Doit-il perdre ses faveurs, comme ayant forfait au traité?

La comtesse de Champagne rendit sur cette question un arrêt en ces termes : *La dame a été trop rigoureuse dans ses commandements ; la condition imposée est illicite ; elle ne peut être opposée à l'amant qui repousse les calomnies dirigées contre sa dame.*

La galanterie arrivée à de pareils excès, ne pouvait que se convertir en niaiseries, en libertinage et en profanations.

Enfin ce culte pour la femme tomba lui-même avec la chevalerie; mais de même qu'elle se prolongea parmi les gentilshommes amollis du dix-septième siècle, dont les membres délicats avaient déposé l'armure, la galanterie continua aussi, et fit revêtir à l'amour le caractère de ces paladins dégénérés. De là, en Espagne surtout et en Italie, ces chevaliers servants, voués au ridicule dans les vers de Parini. Eux-mêmes allèrent disparaissant à mesure que des pensées plus graves vinrent occuper les esprits; les femmes, en cessant d'être des idoles, devinrent un objet d'amour, et obtinrent des hommages moins fastueux, mais en retour empreints de plus de tendresse et de dignité. (*César Cantu*, *Histoire universelle*.)

CHAPITRE QUATRIÈME.

LANGUE D'OC. TROUBADOURS.

Perfection de la langue d'oc. — Etat de la France méridionale. badours. — Jongleurs. — Influence de la civilisation arabe. - divers de poésie cultivés par les Troubadours. — Troubadours célèbres : Guillaume de Poitiers. — Pierre Vidal de Toulouse. · baud de Vaqueiras.— Bernard de Vantadour. — Richard-Cœur — Peirols. — Bertram de Born. — Sordello. — Giraud de Bo Le moine de Moutandon. — Ponce de Capdeuil. — Emeric de P — Foulquet de Romans. — Gavandan le vieux. — Arnaul de M — Conclusion. — Jeux floraux.

PERFECTION DE LA LANGUE D'OC.

La langue d'oc n'a pas eu besoin d'un long travail ni « des tâtonnements pour arriver à toute sa perfection. En s aussi près que possible de l'origine latine, en se conten termes légèrement modifiés, *parce détorta*, de la langue elle s'est trouvée tout d'abord en état de parler ou pl chanter, de prêter à la poésie des accents purs, sonore monieux, capables de rendre tous les sentiments délica les élans passionnés, et aussi toutes les ingénieuses friv l'imagination méridionale. L'accent tonique, par lequel pèse ou glisse sur une syllabe, fit de chacun de ces mots autant de notes musicales ; et enfin la rime, qu'elle parta les autres langues modernes, vint lui ajouter ce charme | lier que les anciens n'ont presque pas connu.

La poésie provençale commence à peine qu'elle va bı tout son éclat entre les mains des troubadours.

ÉTAT DE LA FRANCE MÉRIDIONALE.

L'état de la France méridionale favorisa le génie de ces poètes et inspira la mollesse de leurs chants. Depuis la fin du neuvième siècle, à côté de cette France du nord, si ravagée, si désolée par les invasions et les mauvais gouvernements, par les guerres intestines et la rapacité des seigneurs, une France du midi avait reçu des lois plus douces et une vie meilleure. La fondation du petit royaume d'Arles ou de Provence, divisé plus tard en comté de Barcelone et en comté de Toulouse; le gouvernement de plusieurs petits princes, qui passèrent obscurs, heureusement pour leurs sujets; l'union de la princesse Doulce, avec Raymond Béranger, comte de Barcelone; l'influence des Espagnols qui, à cette époque là, étaient fort avancés en civilisation et avaient beaucoup emprunté du génie brillant et de la galanterie chevaleresque des Maures; toutes ces causes firent fleurir dans la Provence les arts et la gaie science, le gai savoir (*el gai saber*).

TROUBADOURS.

Qu'est-ce qu'un troubadour? Un troubadour était souvent un gentilhomme qui avait un bon château et des vasseaux, comme, par exemple, Bertram de Born, qui avait mille sujets. Quelquefois c'était un prince souverain, comme le plus ancien des troubadours dont nous ayons les œuvres, Guillaume, comte de Poitiers et duc d'Aquitaine. Quelquefois aussi un troubadour n'était rien qu'un obscur vassal, un serviteur dans le château, comme, par exemple, Bernard de Ventadour, le fils de l'homme qui chauffait le four du comte de Ventadour. L'état, le rang n'y faisait rien; tous tenaient également à honneur de joindre à la réputation de bravoure et de galanterie celle de *trouver gentiment en vers*, et tous y pouvaient aspirer sans peine. Que fallait-il en effet? quelque sentiment musical, quelque disposition harmonique, le facile talent de ranger les paroles dans un ordre

qui flattait l'oreille, de donner aux pensées cet ensemble n
dieux qui vient de l'âme; avec cela, on était un des plus i
nieux troubadours. Du reste, nul besoin d'étudier, nulle pr
cupation savante, point d'allusions à l'histoire ou à la mythol
point de comparaisons empruntées à des mœurs étrangères;
de ce qu'on enseignait dans les écoles. C'était une effusion
et simple où le raisonnement et la mémoire n'avaient ri
voir. On pouvait ne pas savoir lire et n'en pas moins port
titre de troubadour. Avec cette ignorance qui se trouve pa
chez ces poètes, sauf en quelques rares endroits, il leur
été difficile ou plutôt impossible d'imiter le genre classiq
pour inventer un genre particulier, au contraire, ils n'ava
qu'à s'abandonner entièrement à l'influence des idées relig
ses, des mœurs chevaleresques, des habitudes politiques,
préjugés contemporains, du caractère national, et surtout
leur propre caractère. C'est ce qu'ils firent en effet.

JONGLEURS.

Comme tout chevalier avait son écuyer, chaque troubad
avait son jongleur. Le rôle du jongleur était de chanter les
du troubadour, quand celui-ci ne les chantait pas lui-mê
et quelquefois de faire des tours pour délasser les auditeurs.
raud de Calanson, troubadour de Gascogne, donne, dans
sirvente curieux, les conseils suivants à son jongleur : « S
bien trouver, bien rimer, bien proposer un jeu parti; sache j
du tambour et des cymbales, et faire retentir la sympho
sache jeter et retenir de petites pommes avec des couteaux, i
ter le chant des oiseaux, faire des tours avec des corbeilles, ı
attaquer des châteaux, faire sauter (sans doute des singes
travers de quatre cerceaux, jouer de la citole et de la mand
manier la manicorde et la guitare, garnir la roue avec dix-
cordes, jouer de la harpe, et bien accorder la jigue pour ég
l'air du psaltérion. Jongleur, tu feras préparer neuf instrume
dix cordes; si tu apprends à en bien jouer, ils fourniront à
tes besoins; fais aussi retentir les lyres et résonner les grelo
Les troubadours, comme leur nom l'indique, étaient ceux

trouvaient, qui composaient des poèmes ; et les jongleurs, qu'on appelait aussi ménestrels, étaient ceux qui chantaient les *treuves* des troubadours. Souvent le jongleur, à force de débiter les vers des autres, apprenait à en faire lui-même. Alors il passait troubadour, c'est-à-dire qu'après avoir essuyé les dédains qu'il méritait d'ordinaire par sa bassesse et sa corruption, et qui finirent par avilir l'ordre entier, il se voyait entouré d'estime et de considération, et comblé de toutes les faveurs. Quelquefois il devait son élévation à un duc ou à un comte qui, pour prix de ses vers, le faisait chevalier. Dès qu'on était chevalier, et qu'on avait la *gaye science*, on était de plein droit troubadour.

INFLUENCE DE LA CIVILISATION ARABE.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que nous parlions de la rime et des formes diverses qu'adopta la poésie provençale.

On ne peut douter que la civilisation arabe n'ait agi particulièrement sur les peuples les plus rapprochés de l'Espagne. Les Provençaux et les Catalans étaient sans cesse en communication ; les chevaliers Provençaux visitaient la cour des comtes de Saragosse. Pendant soixante ans, la même maison gouverna les deux pays. *Les chevaliers arabes*, c'est l'expression des chroniques, visitaient les cours des princes chrétiens d'Espagne et de Sicile. Quelques-uns d'entre eux étaient, comme les troubadours, poètes et guerriers. Ils savaient les langues des chrétiens méridionaux, et plus d'une fois le chant mêlé du pêcheur de Calcanassor se renouvela dans le palais d'un roi espagnol, en présence des chevaliers et des dames.

Quelle était alors cette poésie arabe? Galante, passionnée comme l'Orient, guerrière comme l'Islamisme à sa naissance ; elle ne se perdait pas en longs récits, elle n'en avait pas la patience. Elle était lyrique. La *Gazelle* et la *Casside* étaient ses formes favorites. Le nom de Gazelle semble indiquer et dessiner à nos yeux cette poésie svelte et gracieuse ; rien ne ressemble mieux, pour la forme, aux chants des Provençaux.

Un autre élément de la poésie arabe, c'est la rime. Cette rime est quelquefois une assonance ; souvent elle est pleine, redou-

blée, entrelacée, distribuée par échos. En sorte que la poésie arabe, si hardie dans ses images, si emportée, si capricieuse, est singulièrement savante, symétrique, artiste par la forme.

Tel est aussi le caractère de la poésie provençale. Sous ce rapport, elle ne ressemble nullement aux poésies des trouvères et à d'autres essais des langues naissantes. On y trouve tout l'art d'entrelacer les rimes, toute la science du mètre, tout le calcul des consonnances habilement mêlées, toutes les règles quinteuses et difficiles qu'on peut s'imposer à soi-même pour multiplier les effets de l'harmonie.

Cependant il est une autre origine probable de la rime moderne. Les consonnances sont anciennes dans la poésie latine, elles apparaissent même à son époque la plus brillante; mais, au moyen-âge, la rime est employée comme une nécessité par les poëtes. L'Eglise d'Occident en avait depuis longtemps consacré l'usage, et lorque la poésie romane rivalisa avec la poésie latine, elle lui emprunta la rime, qui devint son plus bel apanage.

Le vers s'appliquait également aux ouvrages chantés et déclamés. La mesure était déterminée par le caractère de la pièce dans laquelle il était employé, ou par le caprice gracieux du poëte; il n'y avait point de règles absolues à ce sujet; seulement, si le poëme se divisait en strophes, ces strophes devaient se reproduire successivement coupées d'une manière conforme quant à la longueur et à la rime des vers.

GENRES DIVERS CULTIVÉS PAR LES TROUBADOURS.

Les principaux genres de la poésie romane étaient : la *Chanson*, pièce de vers chantée et divisée en couplets égaux; le *Chant*, quelquefois pris comme synonyme de chanson et ayant la même acception, d'autres fois, au contraire, ayant un sens beaucoup plus général, et pouvant exprimer toute poésie susceptible d'être chantée; le *Son*, chanson plus légère, plus suave, plus aérienne, si l'on peut parler ainsi. Le *Sonnet* signifiait quelque chose de plus léger encore que le son; du reste, il n'y a aucun rapport entre cette poésie et celle qui porte ce nom maintenant.

D'autres genres occupaient encore un rang distingué dans la »ésie romane, comme : la *Complainte*, longue et triste chanson ans laquelle les troubadours déploraient la perte douloureuse 'une amante, d'un bienfaiteur ou d'une bataille. Elle servait, omme aujourd'hui, à raconter lamentablement les calamités puliques ou les malheurs privés. Les troubadours excellaient dans ette sorte de poésie. La complainte était presque toujours comosée de vers de dix ou douze syllabes, et coupée comme la chanon en strophes égales. Le *Couplet*, qui désignait comme aujour'hui un ensemble de vers rimés, mesurés et groupés d'une façon égulière, se reproduisant toujours dans le même ordre un certain ombre de fois. Le *Tenson*, pièce de vers en forme de scène dranatique dans laquelle deux ou plusieurs interlocuteurs défendaient our à tour, par couplets de même mesure en rimes semblables, des pinions contradictoires sur diverses questions de morale, d'amour t de chevalerie. La *Pastourelle*, quelquefois appelée *Vachère* (*Vaquéiras*), espèce de poésie pastorale, d'églogue dialoguée entre les troubadours, un berger et une bergère. La *Sixtine*, due au troubadour Arnaud Daniel, composée de six couplets, et chaque couplet le six vers ne rimant pas entre eux ; les bout-rimes du premier ouplet étaient rejetés à la fin de tous les couplets suivants dans un rdre régulier, etc. Le *Discord* ou *Discordance*, pièce irrégulière ui n'avait pas à chaque couplet des rimes semblables, un même ombre de vers, ou une mesure égale. L'*Alba* ou *Aubade*, qui pelait les rêveries du poète avant l'aurore, et disait dans un nt mélancolique son regret de voir finir la nuit. La *Séréna Sérénade*, qui exprimait, au contraire, les regrets du poète voyant sitôt disparaître le jour, et avec lui les instants de bonr dont il avait joui.

 Ballade, la *Danse*, la *Ronde* étaient des chansons consacrées bellir et à animer les fêtes. La Ballade était généralement necdote puisée dans quelque vieille tradition merveilleuse; était écrite en forme de chanson avec couplets et refrain, plus long que les refrains ordinaires. L'*Epître*, le *Conte*, *Nouvelle*, poésies non chantées, se composaient de vers ers non divisés en couplets.

le plus remarquable peut-être de tous ces genres de poésies

âme ardente et audacieuse, il dénonçait d'une voix forte
de la société et jusqu'aux injustices des rois et des princes
n'écoutant que son zèle religieux, il appelait à la
les peuples et les souverains; quelquefois il marchait l
à leur suite, passait en Syrie et en Palestine; et, s
jour du combat, il célébrait après avec enthousiasme le
des chrétiens; ou bien encore dans les guerres religi
midi, il prêtait ses mâles accents et son âpre indignation à
de son pays.

Souvent, il faut le dire, la naïveté des troubadours les
trop loin, et ils mettaient ensemble, sans trop de discr
idées les plus saintes et les sentiments les plus mond
ne prouve pas, comme on le veut insinuer quelquefoi
religion fût moins pure; son esprit, aussi bien qu'auj
était opposé à celui du monde; ce qu'elle condamne, el
damnait; ce n'était pas elle qui prêchait les plaisirs,
les poètes qui, tout en chantant les plaisirs, ne pouv
franchir entièrement des idées religieuses, tant la foi
profondément empreinte dans les âmes!

L'époque des troubadours s'étend depuis la fin du XIe
qu'à la seconde moitié du XIIIe; et l'on compte dans
vale environ deux cents troubadours. Parcourons rapiden
ques noms célèbres.

qui pillait les abbayes et les monastères pour payer ses plaisirs, et qui se faisait un jeu du rapt et de l'adultère. « L'évêque de Poitiers, avec cette généreuse fermeté que déploya souvent le clergé dans le moyen-âge, le réprimanda dans l'église, et commença contre lui la formule d'excommunication. Le comte tire son épée et veut frapper le prélat. L'évêque de Poitiers demande un moment de répit, et d'une voix forte achève l'anathème : Frappe maintenant, dit-il, je suis prêt. Non, dit le comte, je ne veux pas maintenant, parce que je vous enverrais en paradis. » (*M. Villemain*). Guillaume revint plus tard à de meilleurs sentiments, il résolut d'expier ses fautes et partit pour la croisade en 1101, A son départ, il fit ainsi ses adieux à son pays :

« Je veux faire un chant, et je prendrai pour sujet ce qui cause ma peine ; je ne serai plus attaché au Poitou ni au Limousin.

» Je m'en irai en exil outre-mer ; je laisserai mon fils en guerre, dans la crainte et dans le péril ; et ses voisins l'inquiéteront.

» Il m'en coûte de quitter la seigneurie de Poitou ; je laisse à la garde de Foulques d'Anjou ma terre et son jeune cousin.

» Si Foulques d'Anjou et le roi, de qui je relève, ne lui prêtent assistance, la plupart des seigneurs qui verront un faible jouvenceau ne manqueront pas de lui nuire.

» S'il n'est très-sage et vaillant, les traîtres Gascons et les Angevins l'auront bientôt renversé, quand je serai éloigné de vous.

» Fidèle à l'honneur et à la bravoure, je me sépare de vous ; je vais outre-mer, au lieu où les pèlerins implorent leur pardon.

» Adieu, brillants tournois ! adieu, grandeur et magnificence, et tout ce qui attachait mon cœur ! Rien ne m'arrête ; je vais aux champs où Dieu promet la rémission des péchés.

» Pardonnez-moi, vous tous, mes compagnons, si je vous ai offensés ; j'implore mon pardon ! j'offre mon repentir à Jésus, maître du ciel ; je lui adresse à la fois ma prière et en roman et en latin.

» Trop longtemps je me suis abandonné aux distractions mondaines ; mais la voix du Seigneur se fait entendre, il faut compa-

(habillement des barons). »

De retour dans ses Etats en 1102, il chanta les fatigues
gers et les malheurs de cette expédition, dans un poème
n'avons point.

On remarque en général dans les vers de cet illus
badour une facilité, une élégance et une harmonie qui
que dans la France méridionale l'art n'en était pas à son
essai.

Pierre Vidal de Toulouse.

L'imagination des troubadours était tellement liée
romanesque, qu'ils n'auraient pu isoler leurs chants
propres aventures. Dominés, comme il arrive, par les
leur siècle, ils en vinrent à former une chevalerie p
ils se dévouaient, comme les chevaliers, au service d'u
faisant comme eux en son honneur leurs preuves d'es
vaillance ; professant comme eux le culte de Dieu, de
et de l'amour ; comme eux errants, et hébergés dans le
où les attendaient les largesses des barons et les faveurs d
châtelaines.

« Si mes chants, si mes actions me valent quelqu
que l'honneur en revienne à ma dame; elle a aiguisé m
elle a encouragé mes travaux, elle m'a inspiré de

L'Amour de ces poètes n'est pas ce dieu aveugle, armé de l'arc et du carquois, de la mythologie hellénique ; le leur est équipé en paladin. « Lorsque je fus aux champs, dit le même troubadour, je rencontrai soudain un chevalier beau comme le jour, aux yeux tendres et doux, au nez effilé, aux dents éclatantes comme le pur argent, à la bouche fraiche et riante, à la taille svelte et gracieuse. Son vêtement était parsemé de fleurs, et il avait sur la tête une guirlande de roses. Son palefroi, blanc comme la neige, était moucheté d'ébène et de pourpre ; l'arçon était de jaspe, la housse de saphir, les étriers de sardoine.... Pierre Vidal, me dit-il, sache que je suis l'*Amour* ; cette dame a nom *Compassion* ; cette jeune fille, *Pudeur* ; et cet écuyer, *Loyauté*. »

Il y aurait trop à faire si l'on voulait recueillir les diverses manières employées par eux pour exprimer l'amour, pour se plaindre des rigueurs de leurs belles, ou pour déplorer leur insuffisance. Pétrarque a si souvent exploité leurs pensées amoureuses, qu'il suffit de le lire pour connaître au moins la teneur de ces regrets plaintifs, de ces désirs sans espoir, de ces amours qui n'aspirent qu'à être agréées de ces douces angoisses, et de tout ce cortége de « *dolci ire, dolci sdegni e dolci paci.* » Ce grand poète lui-même ne sut pas toujours éviter l'étrange alliance de la dévotion avec la passion, de Dieu avec sa dame, dont il lui donnait si souvent l'exemple.

Pierre Vidal suivit le roi Richard à la troisième croisade ; il se rendit célèbre autant par ses extravagances que par son talent poétique. Persuadé qu'il était le plus preux de tous les chevaliers, il fut le Don-Quichotte de la poésie galante. Pendant la croisade, on lui fit épouser une dame grecque qui prétendait avoir des relations de parenté avec une des familles qui avaient régné à Constantinople ; dès lors Pierre Vidal se persuade qu'à lui appartient le trône impérial. Il prend le titre d'empereur, il nomme sa femme impératrice, il fait porter un trône devant lui, et destine le produit de ses épargnes et de ses chansons à la conquête de son empire. Mais avec une tête qui paraissait si mal organisée, Pierre Vidal possédait une sensibilité exquise, une extrême hardiesse dans le style, et, ce qui est plus bizarre, un jugement juste et

sain, toutes les fois qu'il ne s'agissait ni de son propre mérite n de sa passion. (*Cantu*, *Histoire universelle*.)

Raimbaud de Vaqueiras.

Parmi les troubadours qui ont chanté les dames, Raimbaud d Vaqueiras s'est assez distingué par l'originalité et le talent, pou que nous donnions quelques détails sur sa vie et ses œuvres. I est un de ceux qui, par leur renommée poétique, s'élevèrent au honneurs de la chevalerie, et dont la vie fut partagée entre l guerre et l'amour. Il naquit à Vaqueiras, village agréablemen situé au voisinage d'Orange. Il était fils d'un chevalier, mais d'u chevalier idiot et pauvre, avec lequel son sort ne fut guère diffé rent de celui d'un orphelin. Se sentant du goût pour la poésie, i embrassa la profession de jongleur, qui en était l'apprentissag presque obligé, et se rendit à Orange, à la cour de Guillaume d Baux, prince de cette ville. Guillaume se fit son patron, e le mit en honneur et en vogue dans toutes les cours de Provence

Déjà célèbre en deçà des Alpes, Raimbaud résolut de cherch fortune en Piémont, et se présenta à la cour du marquis Bonifa de Montferrat, un des seigneurs du midi de l'Europe qui firent plus parler d'eux. Boniface l'accueillit très-favorablement, le chevalier, et l'attacha, en cette qualité, à son service. Il avait u sœur nommée Béatrix, qui passait pour aimable et belle, n'était point encore alors mariée. Raimbaud en devint amoureu la célébra dans ses vers, sous le nom poétique de *beau chevali* et l'on crut, ajoute un des vieux biographes du troubadour, qu'el lui voulait du bien par amour.

Un autre biographe donne quelques détails sur la manière do s'engagea la liaison de Béatrix et de Raimbaud; et son récit es si plein de grâce, il peint si bien les mœurs des hautes classe féodales du midi, à cette époque, que nous croyons devoir en citer littéralement une partie.

« Devenu amoureux de Madame Béatrix, dit l'ancien auteur provençal, Raimbaud beaucoup l'aima et la désira, prenant bien garde que la chose ne fût sue; si bien qu'il la mit en grand estime

et lui gagna maints amis et maintes amies. Elle lui faisait très-honorable accueil; mais lui se mourait de désir et de crainte, n'osant pas la prier d'amour, ni faire paraître qu'il avait mis son cœur en elle. Cependant, comme un homme pressé d'amour, il lui dit un jour qu'il aimait une dame de grande valeur, qu'il jouissait familièrement de sa campagnie, mais qu'il n'osait ni lui montrer qu'il l'aimait, ni la prier d'amour, tant il craignait sa grande valeur. Et il la pria, pour Dieu, de lui donner conseil, et de lui dire s'il devait montrer à la dame son cœur et son désir, ou mourir aimant et se taisant.

» Et cette gentille dame, ma dame Béatrix, qui s'était déjà bien aperçue que Raimbaud mourait pour elle languissant et désirant, quand elle entendit ses paroles et connut sa pensée, fut touchée de pitié et d'amour, et lui dit : « Bien convient-il, Raimbaud, que tout fidèle ami qui aime une noble dame, craigne de lui montrer son amour. Mais plutôt que de mourir, je lui conseille de parler, et de prier la dame de le prendre pour serviteur et pour ami. Et je vous assure bien que, si elle est sage et courtoise, elle ne tiendra point la demande à mal ni à déshonneur, et qu'au contraire, elle tiendra celui qui l'aura faite pour meilleur homme. Je vous conseille donc de dire à la dame que vous aimez, votre cœur, et le désir que vous avez d'elle; et de la prier de vous prendre pour son chevalier. Tel que vous êtes, il n'y a dame au monde qui ne vous retînt volontiers pour chevalier et pour serviteur.

» Raimbaud, quand il entendit le conseil et l'assurance que dame Béatrix lui donnait, lui dit que c'était elle qui était la dame qu'il aimait tant, et sur laquelle il avait demandé conseil. Et ma dame Béatrix lui dit de se tenir le bienvenu, qu'il n'avait qu'à s'efforcer de bien faire, de bien dire et de valoir, et qu'elle était disposée à le prendre pour chevalier et pour serviteur. Raimbaud s'efforça alors d'avancer en mérite tant qu'il put, et fit la chanson qui dit:

» Amour requiert maintenant de moi son tribut accoutumé »

Cette pièce, dont l'ancien biographe ne cite que le premier vers, est une de celles qui restent de Raimbaud de Vaqueiras; on

peut donc s'assurer qu'elle ne répond pas par sa beauté à l'intérê son motif, et l'on peut en dire autant de la plupart des pièces composées en l'honneur de Béatrix ; il y a dans toutes de beaux vers d'un tour énergique et vif; mais pour surmonter la monotonie d genre et des exemples antérieurs, l'auteur s'est jeté dans des accessoires pédantesques, étrangers au caractère et à l'objet de tou poésie sentimentale.

Il y a un fait intéressant à noter dans la vie de Raimbaud Vaqueiras. Ce troubadour avait lu un grand nombre de romans d'épopées chevaleresques, dont il semble indiquer quelque pa qu'il possédait un recueil. Epris de cette lecture, il crut faire m veille de parsemer ses chansons d'amour, d'allusions, parfois ass développées, aux héros de ces romans et à leurs aventures. Il n fit, il est vrai, en cela, que suivre l'exemple donné par des troubadours plus anciens : mais ce qui, dans ceux-ci, n'était qu'un ornement, qu'un accessoire de leurs chants amoureux, semble l'objet principal des siens, tant ils fourmillent de comparaisons de similitudes, de rapprochements tirés de l'action des romans poétiques alors en vogue. C'est un défaut réel, mais un défaut qui rend précieuses, pour l'histoire de l'épopée provençale, les compositions où il se trouve.

Celles de ses pièces galantes où Raimbaud montre le plus de talent, sont celles où il exhale son dépit sur ses fréquentes mésaventures en amour ; car il se brouilla et se raccommoda successivement, non-seulement avec sa belle Béatrix, mais avec d'autres dames ; et l'on ne sait trop comment rapporter à ces brouilleries les diverses pièces dont elles furent le sujet. Nous nous bornerons à citer deux de ces pièces dont le motif est suffisamment clair. Dans la première, il expose le dessein où il est de se faire chevalier errant, du dépit qu'il a de l'infidélité d'une certaine dame de Tortone avec laquelle il avait eu des intrigues et des querelles.

« Ma dame et Amour ont beau m'avoir faussé leur foi et mis à leur ban, ne croyez pas que j'en oublie de chanter, que j'en laisse déchoir mon honneur, que j'en renonce à aucune poursuite glorieuse, ni que j'en passe les ports, comme je fis une fois.

» Galoper, trotter, sauter, courir, les veilles, les peines e

les fatigues vont être désormais mes passe-temps. Armé de bois, de fer, d'acier, je braverai chaleur et froidure : les bois et les sentiers seront ma demeure ; les sirventes et les descords mes chants d'amour ; et je maintiendrai les faibles contre les forts.

» Néanmoins, ce serait un honneur, pour moi, de trouver une noble dame, belle, avenante, et de haut prix, qui ne se fît pas un plaisir de mon mal, qui ne fût point volage ni crédule aux médisants, ne se fît pas prier trop longtemps ; je m'accorderais volontiers à l'aimer, s'il lui plaisait ; aimer ainsi me serait bon encore.

» Ma raison surmonte enfin la folie qui m'a possédé tout un an, pour une infidèle de cœur bas. La gloire me plaît tant, qu'elle suffit pour me donner de la joie, et dissiper mon chagrin en dépit d'Amour, de ma dame et de mon faible cœur : je suis affranchi de tous les trois, et j'apprendrai à noblement agir sans eux.

» J'apprendrai à bien servir en guerre, parmi les empereurs et les rois, à faire parler de ma bravoure, à bien faire de la lance et de l'épée. Vers Montferrat, ou ici, vers Forcalquier, je vivrai de guerre, comme un chef de bande. Puisqu'il ne me revient aucun bien de l'amour, je m'en dégage, et que le tort en soit à lui. »

La seconde pièce, composée à peu près dans le même sentiment que la précédente, n'est ni moins vive, ni moins harmonieuse d'expression, et plus curieuse peut-être encore en ce que l'on y voit mieux combien, dans ses plus grands accès de dépit et de chagrin amoureux, un chevalier respectait les idées générales de son temps sur l'importance et la nécessité morales de l'amour. En voici les trois ou quatre meilleurs couplets :

« Un homme peut bien, s'il veut s'en donner la peine, être heureux et monter en prix sans amour : il n'a qu'à se garder de bassesse, et mettre tout son pouvoir à bien faire. Ainsi donc, bien qu'amour me faille, je persiste à faire aussi bien que je puis ; et, pour avoir perdu dame et amour, je ne veux point perdre prix ni valeur : sans dame et sans amour, je veux vivre preux et honoré ; je ne veux pas d'un mal en faire deux.

» Toutefois, si je renonce entièrement à l'amour, je renonce, je le sais bien, au mieux de tout bien. L'amour améliore les meilleurs, et peut donner de la valeur aux plus mauvais. D'un lâche,

qu'il se gouverne comme bon lui semble, je ne veux
ris ni de ses pleurs, de ses plaisirs ni de sa douleu
rien, ni méchant ni bon, et laissons-là l'amour. »

Certes, l'homme qui disait ces choses en maître d
plus délicat, en vers pleins et sonores, parsemés çà
reuses hardiesses de langage et de tournure, n'était p
vulgaire.

A dater du moment de son entrée au service du
Montferrat, la vie de Raimbaud de Vaqueiras fut une
tive et très-agitée, partagée presque également entre
la guerre, entre les aventures d'amour et celles d
Celles-ci sont les mieux connues, comme se rattachan
du marquis de Montferrat. Brave, avide de renommé
nant et habile, ce seigneur joua de son temps un r
dessus de sa puissance matérielle.

En 1202, Thibaut, comte de Champagne, étant
ment où il allait partir pour la Syrie, à la tête d'une
armée de croisés, les barons qui s'étaient rangés sou
furent obligés d'élire un autre chef. Leur choix tomb
quis de Monferrat, qui accepta cet honneur et le
1204, les croisés se rendirent à Venise, où ils devai
quer sur des vaisseaux de la république avec des r
tiens.

Raimbaud de Vaqueiras, qui avait suivi le marquis, le servit fidèlement en toute rencontre et dans toutes ses guerres, et en obtint pour récompense un vaste et riche fief dans le nouveau royaume, et devint de la sorte rapidement de pauvre chevalier, puissant seigneur.

Il y avait dans cette position nouvelle, de quoi satisfaire l'amour de gloire et la vanité chevaleresque de Raimbaud. Cependant, jeté si loin de sa terre natale, dans un état de choses périlleux si différent de celui auquel il était accoutumé, au milieu d'hommes dont il ne connaissait ni la langue ni les mœurs, il ne pouvait se défendre de regretter la Provence et l'Italie, et de repasser mélancoliquement dans sa mémoire les jours trop tôt écoulés dans les cours galantes de ces deux contrées; bien venu, bien accueilli, admiré partout où l'avait précédé la renommée de ses chants. Il se rappelait surtout ses amours; elles lui revenaient comme pêle-mêle à la pensée, aussi vives que jamais, et parmi tous ces tendres souvenirs, dominait celui de son *beau chevalier*, de cette aimable Béatrix dont la tendresse et l'indulgence avaient été son premier encouragement à la gloire.

C'était une disposition de cœur toute poétique, et il paraît qu'elle lui inspira en effet diverses pièces de vers aujourd'hui perdues, à l'exception d'une seule, qui en est d'autant plus curieuse. L'intérêt historique en relève encore l'intérêt poétique.

« Hiver ni printemps, temps serein ni feuille en garrigues, n'ont plus rien qui m'agrée. Mes bonnes aventures me semblent infortunes; et mes plus grands plaisirs douleurs. Tout mon loisir est fatigue, toute mon attente désespoir. Amour et donnoi me maintenaient plus joyeux que poisson dans l'eau; mais depuis que, semblable à un homme exilé et proscrit, j'ai fait divorce avec l'amour, toute autre vie me semble une mort, toute autre jouissance une peine.

» J'ai tout perdu d'amour, la fleur et le doux fruit, l'épi et le grain; mes vers gracieux me le donnaient autrefois; ils me donnaient de plus la gloire; ils me faisaient compter parmi les preux. De si haut, il me faut déchoir. Ah! sans la crainte de paraître lâche, je me serais éteint plus vite que nulle flamme, j'aurais laissé

là tout beau faire et tout beau dire; j'aurais renoncé à tout nobl projet, le jour où je perdis les biens d'amour.

» Mais, si triste et si morne que je sois, je ne veux point donne à mes ennemis le plaisir de me voir oublier gloire et valeur. J puis encore nuire, je puis encore servir; et tout chagrin que j suis ici, entre les Latins et les Grecs, je sais paraître content. L marquis, qui me ceignit l'épée, guerroie avec les Turcs et les Bul gares, et depuis que le monde fut créé, jamais peuple ne fit si beau exploits que nous.

» J'entends, je vois tous les jours belles armes, bons homme d'armes, machines de guerre; j'entends et vois gagner des batai les, assiéger des villes, renverser des tours, abattre des muraille anciennes, des murailles nouvelles. Mais je ne vois rien qui m serve contre l'amour. Sur beau destrier, en riche armure, je vai je cours de tous côtés, en quête de combats, d'assauts et de guer res : partout je triomphe et m'élève en pouvoir; mais depuis qu j'ai perdu la joie d'amour, le monde entier ne me paraît qu'u désert, et je ne me console plus à chanter.

» Jamais Alexandre, ni Charlemagne, ni le roi Louis, ne tinre si belle cour que nous. Nous avons relevé notre loi, nous avo fait un empereur et des rois. Nous avons bâti des forteresses con tre les Turcs et les Arabes, et de Brindes au canal Saint-Georg nous avons ouvert tous les chemins et tous les ports.

» Mais à quoi me servent les conquêtes et le pouvoir? Ah! me sentais bien plus puissant quand j'aimais et étais aimé; quan mon cœur était exalté d'amour. J'ai de vastes terres, j'ai grands biens, mais pas une seule jouissance, et mon chagri s'accroît avec ma seigneurie. C'en est fait; j'ai perdu mon bea chevalier, et sans lui, il n'y a plus ni bien ni joie pour moi. »

Il y avait dans ces vers une sorte de pressentiment du so qui attendait Raimbaud de Vaqueiras en Romanie. Il ne dev plus revoir la Provence, ni l'Italie, ni son beau chevalier. fut tué dans quelqu'un des combats que les croisés latins per dirent contre les Turcs et les Bulgares, ou contre les Grecs in surgés, peut-être dans celui où périt Boniface, le marquis d Montferrat, en 1207. (*Fauriel, Histoire de la Poésie provençale*.)

Bernard de Ventadour.

Bernard de Ventadour naquit dans le château de ce nom, siége d'un vicomté, l'une des plus anciennes seigneuries du Limousin. Son père était un homme de condition servile, faisant partie de la valetaille du château, où il était employé au service du four.

La nature avait comblé Bernard de ses dons les plus rares ; elle lui avait donné, outre la beauté de la personne et la grâce des manières, tous les talents alors requis pour faire un poëte ; une imagination vive et délicate, une oreille exquise, et une voix agréable. (*Fauriel, Histoire de la Poésie provençale.*)

Bernard avait été élevé par la bonté de son seigneur. Il reconnut mal ce bienfait ; il s'attira une disgrâce qu'il n'avait que trop méritée ; obligé de s'exiler, il alla demander asile à Eléonore de Guyenne, et il resta à la cour de cette princesse jusqu'au jour où elle épousa le duc de Normandie, et passa avec lui en Angleterre. De là il s'en fut à la cour de Raymond, comte de Toulouse. Il faisait des vers, il les chantait, il les dédiait ; il avait toutes les joies que le monde peut donner ; il lui manquait quelque chose que le monde ne donne pas ; il alla le demander à la solitude et au silence du cloître ; il se fit religieux dans l'ordre de Citeaux. Nous avons de Bernard de Ventadour diverses poésies ; il semble avoir excellé dans les chansons et les tensons.

Richard Cœur-de-Lion.

Richard Cœur-de-Lion doit être compté au nombre des troubadours. Mauvais fils, mauvais mari, mauvais frère, mauvais roi, remarquable par ses vices et sa férocité, il a presque couvert ces titres odieux de l'éclat de sa gloire. On ne pense qu'à celui qui fut le conquérant de l'île de Chypre, le vainqueur de Saladin, l'Achille de la croisade, l'épouvantail des infidèles, le véritable héros de son siècle. Cher à tous les croisés, il l'était surtout aux troubadours. Seigneur feudataire d'Anjou, dans sa

jeunesse, il avait eu avec les poètes de la Provence un fréquent commerce; devenu roi d'Angleterre, il emmena à sa nouvelle cour tout un cortége de troubadours, et l'influence de ces derniers sur la poésie anglaise fut si considérable que Chaucer, au XIVᵉ siècle, était encore un de leurs élèves. Dans ses guerres, dans ses aventures lointaines, Richard cultiva toujours cette poésie provençale qui avait charmé ses jeunes années : ce fut à elle aussi qu'il demanda des consolations contre l'ennui de sa captivité. Après avoir longtemps lutté seul contre les Sarrasins, il revenait sans armée dans ses Etats. Ayant fait naufrage en Styrie, il traversait l'Allemagne déguisé en pèlerin, lorsqu'il fut arrêté par Léopold, jeté dans une prison, puis vendu à l'empereur Henri VI, qui le retint dix-huit mois. Blondel, son ménétrier, qui avait fait naufrage avec lui, le cherchait dans toutes les forteresses de l'Allemagne. Un jour il vint au pied de la tour où il était enfermé et chanta une *tenson* que Richard et lui avaient composée en commun. A peine avait-il achevé la première strophe que Richard entonna la seconde. Blondel, ayant trouvé son maître, rapporta en Angleterre la nouvelle de sa captivité, et engagea sa mère à s'occuper de sa rançon. On sait ce que le roman et le théâtre ont tiré de cette aventure. On aimerait à croire à la vérité de cette touchante anecdote; mais la *tenson* qui servit à la délivrance du roi d'Angleterre ne s'est pas conservée. Nous avons seulement dans les deux dialectes de la langue romane un *sirvente* qu'il écrivit dans sa prison après quinze mois de captivité. Il s'y plaint de ses vassaux, de ses amis qui l'abandonnent, et du roi de France qui profite de son malheur pour envahir ses Etats. Ces vers n'ont rien de remarquable, mais c'est Richard Cœur-de-Lion qui les a composés, et c'est du fond d'une prison que partent ces accents; n'est-ce pas assez pour qu'ils nous intéressent? Voici la traduction du texte provençal :

« Déjà nul prisonnier ne dira sa raison dextrement, s'il ne le fait tristement; mais pour se consoler il peut faire une chanson. J'ai beaucoup d'amis, mais pauvres sont leurs dons; honte ils en auront, si pour attendre ma rançon je suis ces deux hivers prisonnier.

« Sachent bien mes hommes et mes barons anglais, normands, poitevins et gascons, que je n'ai jamais eu si pauvre compagnon que je voulusse pour argent laisser en prison. Je ne dis point cela par reproche, mais encore suis-je prisonnier.

» Je sais bien comme chose vraie de toute vérité, que homme mort ou prisonnier n'a ami ni parent, et que s'ils me laissent faute d'or ou d'argent, c'est mal pour moi, mais pis pour ma nation, qui après ma mort souffrira blâme de m'avoir si longtemps laissé prisonnier.

» Pas n'est merveille si j'ai le cœur dolent, lorsque mon seigneur met une terre au pillage. S'il lui souvenait de notre serment que nous fîmes tous deux en commun, bien sais-je vraiment qu'ici longtemps ne serais prisonnier.

» Comtesse, ma sœur, Dieu sauve votre souverain mérite, et garde la beauté que j'aime tant et par qui je suis prisonnier. »

Nous ne possédons de Richard que ce sirvente et un autre qui mérite peu de fixer l'attention.

Peyrols.

Pendant que le roi d'Angleterre, dans sa prison d'Allemagne, se plaignait de l'abandon et de l'oubli dont il était l'objet, une voix amie s'élevait courageusement pour protester contre la conduite déloyale d'Henri VI; c'était la voix du troubadour Peyrols. Peyrols était un pauvre chevalier du voisinage de Roquefort, que son talent pour les vers avait fait accueillir à la cour du dauphin d'Auvergne : comme la plupart des troubadours, il s'était longtemps contenté de défier à distance les infidèles : plein d'enthousiasme pour les guerres de la terre sainte, il laissait les autres y aller et demeurait en France où le retenaient des intérêts de cœur. Il partit enfin, mais avec répugnance, et une fois arrivé il ne pensa plus qu'à revenir. « J'ai vu le fleuve du Jourdain ; j'ai vu le saint sépulcre ; et je vous rends grâces, Seigneur, de m'avoir comblé de joie, en me montrant le lieu où vous reçûtes la vie. Accordez-nous désormais un bon vent, un bon pilote ; tout mon désir est de revoir les tours de Marseille. »

Bertram de Born

Si Peyrols était une âme un peu molle, il n'en est pas de mèm de Bertram de Born, vicomte de Hautefort en Périgord ; c'étai un chevalier bouillant, impétueux, un caractère fier et hardi, u poète batailleur, n'aimant, ne respirant que la guerre, la chei chant, l'excitant partout. Il troubla la Guyenne par ses intrigu et par ses armes pendant toute la seconde moitié du XII[e] siècle et aucun troubadour n'eut une vie plus orageuse. Il commenç par enlever à son frère Constantin sa part de l'héritage p ternel. Richard, alors simple comte de Poitou, prit en main l cause de l'opprimé. Bertram de Born composa, à cette occasioı son premier sirvente :

« Que me font, dit-il, les jours heureux ou malheureux ? Qu me font les semaines ou les années? En tout temps je veux perdı quiconque ose me nuire.... Que d'autres embellissent, s'ils l veulent, leurs maisons ; qu'ils se procurent les commodités de l vie ; mais pour moi, rassembler des lances, des casques, des épées des chevaux, sera l'unique objet de mes désirs.... Je suis fatigu des avis qu'on veut me donner, et, par Jésus, je ne sais auqu entendre : on m'appelle imprudent si je refuse la paix ; mais si voulais la faire. quel est celui qui ne m'appellerait pas lâche?

C'est dans le sirvente guerrier qu'a excellé Bertram de Bor En voici un où se montre son ardeur belliqueuse. Il le compo au moment où la guerre allait éclater entre Philippe Auguste Richard Cœur-de-Lion. Alphonse IX, roi de Castille, devait ve nir au secours de ce dernier. Transporté de l'espoir d'une bel et bonne guerre, Bertram de Born exhale ainsi sa joie :

« Je veux faire un sirvente sur les deux rois ; nous allons vo bientôt lequel des deux a le plus de chevaliers. Le vaillant roi Castille, Alphonse, arrive, entends-je dire, à la solde ; et le r Richard va dépenser l'or et l'argent à boisseaux et à setiers ; c il met son honneur à dépenser et à donner, et il est plus avi de guerre qu'épervier de perdrix.

» Si les deux rois sont preux et braves, nous verrons bient

les champs jonchés de débris de heaumes et d'écus, d'épées et d'arçons, de bustes fendus jusqu'à la ceinture. Nous allons voir errer çà et là des destriers (sans cavalier), des lances pendantes aux flancs et aux poitrines; nous allons entendre rire et pleurer; crier de détresse, crier de joie : grandes seront les pertes, immense sera le gain.

» Trompettes et tambours, étendards, bannières et enseignes, chevaux blancs et noirs, voilà au milieu de quoi nous allons vivre. Oh! le beau temps que ce sera alors! Alors on pillera les usuriers : on ne verra sur les chemins ni sommier assuré, ni bourgeois qui ne tremble, ni marchand venant de France; alors sera riche qui osera prendre.

» Que le roi Richard triomphe! moi, je serai vivant, ou tranché par quartiers. Si je vis, oh! le grand plaisir (d'avoir vaincu)! Si je suis en pièces, oh! la belle délivrance (de tout souci)! »

L'espèce de frénésie belliqueuse qui a inspiré ces vers n'en est pas le seul mérite : ils sont remarquables par une harmonie, par une rondeur et une vivacité de tour qui ne peuvent être bien senties que dans la forme originale. (*Fauriel*, *Histoire de la Poésie provençale.*)

Autre exemple :

« Bien me plait le doux printemps qui fait venir feuilles et fleurs. Il me plait d'écouter la joie des oiseaux qui font retentir leurs chants par le bocage. Il me plait de voir sur la prairie tentes et pavillons plantés; et il me plait jusqu'au fond du cœur de voir rangés dans la campagne cavaliers avec chevaux armés.

« J'aime quand les coureurs font fuir gens et troupeaux. J'aime quand je vois à leur suite beaucoup d'hommes d'armes bruire ensemble, et j'ai grande allégresse quand je vois châteaux forts assiégés et murs croulants et déracinés; et que je vois l'armée sur le bord qui est tout à l'entour clos de fossés, avec des palissades garnies de forts pieux.

« Me plaît ce brave seigneur le premier à l'attaque avec un cheval armé, et sans crainte parce qu'il fait oser les siens par sa vaillante prouesse. Et quand il revient au camp, chacun doit s'em-

presser et le suivre de bon cœur : car nul homme n'est prisé quelque chose tant qu'il n'a pas reçu et donné bien des coups.

« Nous verrons les lances et les épées briser et dégarnir les casques de couleur et les écus, dès l'entrée du combat, et les vassaux frapper ensemble, et fuir à l'aventure les chevaux des morts et des blessés, et, quand le combat sera bien mêlé, que nul homme de haut parage n'ait autre pensée que de couper têtes et bras ; car mieux vaut un mort qu'un vivant vaincu.

« Je vous le dis : le manger, le boire, le dormir n'ont pas tant de saveur pour moi que d'ouïr crier des deux parts : *A eux !* et d'entendre hennir chevaux démontés dans la forêt et d'entendre crier : *A l'aide, à l'aide !* et de voir tomber dans les fossés petits et grands sur l'herbe, et de voir les morts qui ont les tronçons outrepassés dans leurs flancs.

« Barons, mettez en gage châteaux, villages et cités, avant qu'aucun vous guerroie.

« Et toi, Papiol, cours vite vers *Oui et non* ; Richard, dis lui qu'ils sont trop longtemps en paix. »

Ce n'est ici que la pensée dépouillée de ses ornements ; pour l'apprécier à sa valeur, il faut chercher dans le texte cet entrelacement ingénieux des vers, ces coupes savantes, toute cette harmonie et toute cette cadence qui ne se traduisent pas.

Constantin était bien vengé. Richard avait ravagé les terres du ravisseur Bertram de Born, irrité, souleva ses voisins et fit avec eux une espèce de ligue contre son ennemi. « On me présenterait une couronne, s'écriait-il, que je rougirais de ne pas entrer dans cette alliance ou de m'en détacher. »

Malgré tant de courage, il fut vaincu. Il ne désespéra pas ; il adressa un sirvente à Richard qui lui pardonna. Dès lors, le fier troubadour s'unit à lui et aux deux princes ses frères, dans leur révolte contre Henri II, leur père. Le jeune prince Henri mourut dans ces entrefaites. Le sauvage Bertram de Born, qui n'avait à la bouche que des cris de haine implacable et de guerre à outrance, trouva pour déplorer cette mort des accents d'une vive douleur.

« Si tous les deuils, et les pleurs et les regrets, et les pertes, et les maux de ce triste siècle, étaient réunis, ils sembleraient

trop légers auprès de la mort du jeune prince anglais, dont la perte afflige le mérite et l'honneur, et couvre d'un voile obscur le monde privé de joie et plein de douleur et de dépit.

» Tristes et dolents sont demeurés les courtois soldats, et les troubadours et les jongleurs avenants; ils ont eu dans la mort une mortelle ennemie; car elle leur enlève le jeune roi anglais, près de qui les plus généreux semblaient avares. Jamais il n'y aura pour un tel mal, croyez qu'il n'y aura jamais assez de pleurs et de tristesse.

» Cruelle mort, source d'afflictions, tu peux te vanter, car tu as enlevé du monde le meilleur chevalier qui fut jamais. Il n'est aucun mérite qui ne se trouvât dans le jeune roi anglais; et il serait mieux, si raison plaisait à Dieu, qu'il eût vécu que maints envieux, qui n'ont jamais fait aux braves que mal et tristesse.

» De ce siècle lâche et plein de troubles si l'amour s'en va, je tiens sa joie pour mensongère, car il n'est rien qui ne tourne en souffrance; tous les jours, vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins qu'hier. Que chacun se regarde dans le jeune roi anglais, qui du monde était le plus vaillant des preux. Maintenant est parti son gentil cœur aimant, et reste, pour notre malheur, déconfort et tristesse.

» A celui qui voulut, à cause de notre affliction, venir au monde, et nous tira d'encombres, et reçut mort pour notre salut, comme à un maître doux et juste, crions merci, afin qu'au jeune roi anglais il pardonne, s'il lui plaît, et le fasse habiter avec ses nobles compagnons là où jamais ne sera ni deuil ni tristesse. »

Cependant Bertram de Born restait exposé au plus grand danger. Henri II était venu l'assiéger dans Hautefort; il se défendit avec acharnement; mais, à la fin, il fut pris avec toute sa garnison. On l'amena devant le roi d'Angleterre : « C'est donc vous, lui dit le roi, qui vous vantiez d'avoir tant d'esprit? — Je pouvais dire cela dans un temps, répartit Bertram, mais, en perdant votre fils, j'ai perdu tout ce que j'avais d'esprit et d'habileté. » Au nom de son fils, le roi d'Angleterre se prit à pleurer, et s'écria : « Bertram, malheureux Bertram! c'est bien avec raison que

sait assoupie, il la rallumait par ses vers, dans lesquel
tour à tour rougir l'un ou l'autre monarque de sa prét
cheté. Après quelques autres aventures, il alla s'ens
un monastère de l'ordre de Citeaux, et pleurer son
voir armé des fils contre leur père. Ce repentir n'em
Dante de lui infliger dans son *Enfer* un de ces suppl
allégorie effrayante que lui seul savait imaginer.

« Je continuai de regarder la bande infernale; alor
que je n'oserais conter, sans autre témoignage,

» Si je n'étais rassuré par la conscience, cette bon
gne, qui, sous l'armure de sa pureté, fortifie tant l
l'homme;

» Je vis certes, et il me semble encore que je le
corps sans tête marcher aussi bien que marchait le
troupeau;

» Il tenait à la main sa tête coupée, supendue par le
en guise de lanterne, et elle nous regardait et disait :

» Le corps se faisait de lui-même une lampe; ils ét
en un et un en deux : comment cela peut-être, celu
qui est le maître et le vengeur.

» Quand il fut arrivé juste au pied du pont, il élev
avec toute sa tête pour approcher de nous sa parole,

» Qui fut celle-ci : « Vois mon tourment cruel,

» Pour avoir divisé ceux que la nature avait unis, je porte ma tête séparée, hélas ! de son principe, qui reste enfermé dans ce tronc.

» Ainsi s'observe en moi la loi du talion. »

Sordello.

A côté de Bertram de Born, peut figurer sans trop de déshonneur le poète Sordel ou Sordello. Il était né à Goïto près de Mantoue. Longtemps attaché au comte de Saint-Boniface, chef du parti guelfe dans la Marche trévisane, il passa ensuite au service de Raymond Béranger, dernier comte de Provence de la maison de Barcelone. On a de Sordello trente-quatre pièces; quelques-unes sont pleines de sentiments tendres et délicats; parmi les autres se rencontre un éloge funèbre du chevalier de Blacas, troubadour aragonais, où l'on trouve une singulière énergie, pour ne pas dire plus :

« Je veux, en ce rapide chant, d'un cœur triste et marri, plaindre le seigneur Blacas; et j'en ai bien sujet : car en lui j'ai perdu un seigneur et un bon ami, et les plus nobles vertus sont éteintes du même coup. Le dommage est si grand que je n'ai pas soupçon qu'il se répare jamais; à moins qu'on ne lui retire le cœur, et qu'on ne le fasse manger à ces barons qui vivent sans cœur, et alors ils en auront assez.

» Que d'abord l'empereur de Rome mange de ce cœur; il en a grand besoin, s'il veut conquérir par la force les Milanais qui maintenant le tiennent conquis lui-même, et il vit déshérité, malgré ses Allemands.

» Qu'après lui mange de ce cœur le roi des Français, et il recouvrera la Castille, qu'il a perdue par niaiserie : mais, s'il pense à sa mère, il n'en mangera pas; car il paraît bien, par sa conduite, qu'il ne fait rien qui lui déplaise. »

Ce sauvage repas ne finit pas sitôt, Sordello y invite tour à tour le roi de Castille, le roi d'Aragon, le roi de Navarre, le comte de Toulouse et bien d'autres encore; mais c'est assez pour donner une idée des grossières injures et des audacieuses

calomnies des troubadours dans leurs poésies satiriques. Quan on songe que c'est au plus grand et au plus saint de nos ro que s'adressent ces outrages, on ne craint plus de se laiss prendre aux haineuses et violentes déclamations qu'un fanatism aveugle inspirait à quelques-uns d'entre eux contre Rome elles étaient aussi justes que le reproche de lâcheté à l'adres de saint Louis. Du reste, Sordello lui-même avait bien besoi de manger du cœur de Blacas, car il n'était pas brave, et répondait à Charles d'Anjou, qui le pressait de le suivre à croisade, qu'il ne voulait arriver que le plus tard qu'il lui éta possible à la vie éternelle. Il doit sa gloire en partie aux ve du Dante, qui, dans son *Purgatoire*, se sent pénétré de re pect pour sa noble fierté et le compare à un lion qui se repo majestueusement.

Giraud de Borneil.

Giraud de Borneil est le plus distingué parmi les troubado qui ont traité la satire. Il déplore ainsi la décadence de la che lerie :

« Je m'efforçai longtemps de réveiller soulas endormi, e ramener à sa demeure prouesse exilée. Mais j'ai renoncé à l'œ vre, la tenant pour impossible, et voyant le dommage et le m surmonter de plus en plus ma force et mon vouloir.

» Ce mal est désormais dur à tolérer : je vous le dis, moi, q sais comment furent jadis accueillis courtoisie et déport. Chev liers chevauchent aujourd'hui comme vilains, sans lance et san souci d'aventures.

» Je vis autrefois les barons en belle armure donner et suivre le tournois ; et l'on entendait quelque temps parler de ceux où s'é taient faits les plus beaux coups. L'honneur est maintenant de voler bœufs, moutons et brebis. Ah ! honni soit-il, s'il paraît devant une dame, tout chevalier qui de sa main pousse des troupeaux bêlants de moutons, ou pille les églises et les passants.

» On écarte aujourd'hui les jongleurs que je vis si gracieuse ment accueillis : ils ont perdu les guides sous lesquels ils allaient

autrefois. Et maintenant que valeur est déchue, je vois solitaire et délaissé tel troubadour qui marcha longtemps à la tête de compagnons nombreux, en bel et noble attirail.

» Je vis des jongleurs enfants, élégamment chaussés et vêtus, aller de cour en cour, uniquement pour chanter les louanges des dames; maintenant ils n'osent plus chanter, tant valeur est déchue! Et, au lieu d'entendre louer les dames, on entend mal parler d'elles. Dites que c'est leur faute; dites que c'est la faute des chevaliers; moi, je dis que c'est la faute de tous, s'il n'y a plus ni foi, ni gloire en amour.

» Moi-même, moi jusqu'ici empressé à célébrer, dans mes chants, tout homme preux et courtois, je ne sais plus quel parti prendre, lorsqu'au lieu des accents de la joie, j'entends dans les cours des cris déplaisants. On accueille maintenant dans les cours aussi bien et avec les mêmes acclamations, un conte frivole qu'un noble chant sur les grands événements, sur les gestes des temps passés.

» Aussi ne sert-il plus de rien, pour relever des cœurs tombés trop bas, de rappelèr les anciens exploits, les beaux faits oubliés. Je tiendrai la résolution que j'ai prise de me taire; je ne retomberai pas dans le désir dont je suis guéri de réveiller valeur et soulas. C'est désormais assez pour moi de tourner et retourner, de balancer et d'éprouver, en tout sens, dans ma pensée, tout ce qui se passe au dehors, approuvant ou condamnant (selon la justice). » (*Fauriel, Histoire de la Poésie provençale.*)

Le moine de Montaudon.

Un moine troubadour eut, dans sa vie, des singularités curieuses qui méritent d'être rapportées. Il n'est connu que sous ce nom de moine de Montaudon. Il était du château de Vic, près d'Aurillac, en Auvergne. Son père, gentilhomme du pays, ayant sans doute d'autres fils que lui, le fit entrer dans le fameux monastère d'Aurillac. Ce n'était nullement la vocation du jeune homme; mais il se laissa faire ce que l'on voulut, apparemment bien convaincu que l'habit de moine ne l'empêcherait pas de mener la joyeuse vie à laquelle il se sentait porté.

Bientôt après son entrée dans le cloître, il fut fait prieur de Montaudon, monastère voisin de celui d'Aurillac et en dépendant. Là, libre de suivre son penchant pour la poésie, il se mit à composer des pièces de vers de tout genre, et particulièrement des sirventes sur les événements qui faisaient quelque bruit dans la contrée. Ces pièces, pleines de verve et de gaîté, lui eurent bientôt fait une renommée dans les châteaux voisins. Les barons les chevaliers du pays l'enlevèrent, en quelque sorte, de son monastère; et ce fut à qui d'entre eux lui ferait plus de fêtes, et le comblerait de plus de présents.

. Le moine préférait la joie à l'argent : il n'usa de son crédit que pour le bien de son prieuré, qu'il eut bientôt rendu riche, de pauvre qu'il l'avait pris. Croyant avoir acquis par là des droits à l'indulgence de son abbé, il lui fit la requête la plus étrange à coup sûr que moine eût jamais faite à son supérieur : il lui demanda la permission de mener désormais le genre de vie que voudrait bien lui prescrire le roi d'Aragon. L'abbé, qui était peut-être un abbé séculieur, c'est-à-dire un homme de guerre, un chevalier, comme il y en avait alors beaucoup à la tête des riches monastères; l'abbé, disons-nous, ne fit aucune difficulté à lui accorder sa demande.

Le roi d'Aragon, qui connaissait le moine, sinon personnellement, au moins de réputation, lui enjoignit de vivre dans le monde, de faire bonne chère, de trouver, de chanter et d'aimer les dames. Jamais décret royal ne fut mieux observé que celui-là; le moine de Montaudon suivit plus librement que jamais ses penchants mondains et poétiques, et fut fait seigneur de la cour du Puy. C'était un singulier office que cet office de seigneur de la cour du Puy; et il est d'autant plus naturel d'en dire quelque chose, que le fait auquel il a rapport est à la fois très-peu connu et très-curieux pour l'histoire de la poésie et de la culture provençales.

Au douzième siècle et durant une partie du treizième, il y avait au Puy, que l'on appelait alors le Puy ou la montagne de Sainte-Marie, des fêtes chevaleresques périodiques des plus célèbres. Les barons grands et petits, les chevaliers, les troubadours, les jongleurs provençaux, y affluaient de tout le Midi, de sorte que toute la belle et courtoise société du pays se trouvait là quelques jours réunie comme en une seule cour. Outre les défis guerriers

des tournois, il y avait des défis poétiques, des tournois de troubadours, et des prix étaient décernés aux vainqueurs, dans ceux-ci comme dans les autres.

De pareilles fêtes entraînaient toujours d'énormes frais, et fournissaient par là aux seigneurs du Midi des occasions de faire parade de la libéralité fastueuse, alors réputée l'une des plus hautes vertus de la chevalerie. Entre ces seigneurs, il s'en trouvait toujours quelqu'un qui bravait le risque de se ruiner en se chargeant lui seul de toutes les dépenses de la fête, et il y avait un cérémonial convenu pour déclarer sa résolution à cet égard. Au milieu d'une vaste salle où s'étaient réunis les barons venus à la fête, était un personnage isolé, tenant un épervier sur le poing. Celui des barons à qui le cœur disait de se signaler par un acte de libéralité magnanime, venait droit à l'épervier et le prenait sur le poing : c'était la manière d'annoncer qu'il s'engageait à subvenir aux frais de la fête.

Or, l'on nommait seigneur de la cour du Puy le personnage chargé de tenir et présenter l'épervier le jour de la cérémonie décrite, et ce fut là l'office conféré au moine de Montaudon. La suite de sa vie est peu connue : on sait seulement qu'il finit par se retirer en Espagne, où il vécut quelque temps en faveur auprès des rois et des barons, et où il mourut vers le milieu du treizième siècle.

On a de lui des pièces de diverses sortes. Celles du genre satirique méritent une mention particulière. Il y en a quelques-unes d'un tour d'imagination singulièrement original et fantasque. Telles sont, entre autres, les deux ou trois qu'il composa contre l'usage où étaient les dames de son temps de se farder à l'excès, même, à ce qu'il paraît, quand elles n'en avaient pas besoin, et tout simplement pour être encore plus belles que la nature ne les avait faites.

Dans une de ces pièces qui en est la plus bizarre, le moine de Montaudon se suppose, non pas en esprit, mais en corps et en froc, en Paradis, assistant au plaid ou jugement de Dieu, devant qui diverses créatures, en démêlé entre elles, plaident chacune leur cause, les unes accusant, les autres se défendant.

Après divers procès jugés auxquels nous ne nous arrêtons pas, comparaissent à leur tour devant le tribunal suprême des plaideurs

plus caractéristique et de plus frappant. La mise en œu
dure, sèche et grossière, mais vive et spirituelle. Voici
ges et un extrait de cette extravagance poétique :

« Un plaid a commencé entre les voûtes et les dames
tes parlent les premières et disent :

« Dames, nous sommes mortes et anéanties depuis
nous avez enlevé la peinture. C'est grand méfait à vou
colorer et vernisser si fort, et nous n'avons jamais vu
autrefois l'usage de vous enluminer ainsi.

» Et les dames répondent que le privilége leur fut
de cent ans avant qu'il y eût voûte au monde, grande

» Et il y a une dame parmi les autres qui dit aux voû
vous plaignez à tort ; n'ai-je pas le droit de me peindr
de dessous les yeux?....

» Dieu dit alors aux voûtes : Je m'en vais, si vous
bon, accorder aux dames la permission de se peindre du
ans, à dater de leur vingt-cinquième année.

» Mais les voûtes se récrient : Nous ne pouvons c
cela, disent-elles; seulement, pour vous obliger,
accorderons dix ans de peinture, et nous voulons des sû

Là-dessus saint Pierre et saint André s'interposent ent

terme qui leur a été accordé. Elles ne font plus, du matin au soir, que composer des couleurs et des pâtes, dont le poète énumère avec soin les nombreux ingrédients, qui renchérissent tous par suite de ce surcroit de demande. »

Cette pièce nous paraît inconvenante, pour ne rien dire de plus. Le poète traite ailleurs le même sujet avec une hardiesse qui est poussée jusqu'au cynisme. Cette seconde pièce ne pourrait être citée. Elle est un exemple de l'excès auquel allait parfois la liberté d'imagination des troubadours.

Leurs poésies sur les guerres saintes doivent nous intéresser d'une manière toute particulière. *(Fauriel, Histoire de la poésie provençale.)*

Ponce de Capdeuil.

Lorsque la croisade de 1188 fut publiée, et avant que Philippe-Auguste et Henri II se fussent réconciliés pour en prendre la direction, Ponce de Capdeuil composait ce chant pieux :

« En l'honneur du Père qui est toute puissance et toute vérité, du Fils en qui brille toute justice et toute sagesse, du Saint-Esprit source de tout bien, nous devons croire en chacun d'eux et en tous trois. Je sais que la très-sainte Trinité est le vrai Dieu qui pardonne, le vrai Sauveur qui récompense; je m'accuse donc des péchés mortels que j'ai commis en paroles, en pensées, en mensonges, en actions, et j'en demande le pardon.

» Celui qui siége sur la chaire de Saint-Pierre, qui a le droit de délier l'homme de ses péchés sur la terre et dans le ciel, nous a transmis l'absolution de nos fautes par l'entremise de ses légats. Malheur à qui douterait de son pouvoir! Il est faux, perfide, déloyal envers notre loi, et s'il ne se hâte de prendre la croix et de partir, il résiste à la volonté de Dieu.

» Le chrétien qui prend la croix assure sa propre félicité. Le plus vaillant, le plus honoré sera un lâche et honni de tous, s'il demeure; tandis que le plus vil deviendra libre et généreux, s'il part. Rien ne lui manquera, le monde entier consacrera sa gloire. Ce n'est plus le temps où la tonsure et l'austérité pénitente des monastères étaient un moyen de mériter le ciel. Dieu

assure le salut à ceux qui, armés en son nom, iront venger sur les Turcs les souffrances que nous avons endurées, souffrances les plus dures de toutes.

» L'homme le plus puissant ne produit souvent que folie et dommage quand il ravit l'héritage d'autrui, attaque les châteaux, les tours, les enceintes fortifiées ; il croit avoir fait les plus belles conquêtes, et possède moins qu'un pauvre dans sa nudité. Lazare se trouvait bien misérable ; mais que valurent ses trésors au riche qui lui refusa pitié quand la mort l'atteignit? Qu'il tremble celui qui s'est enrichi par l'injustice ! Le riche orgueilleux fut réprouvé, le pauvre obtint les trésors du ciel.

» Roi de France, roi d'Angleterre, faites la paix une fois. Celui de vous qui le premier y consentira sera le plus honoré aux yeux de l'Eternel ; sa récompense est sûre, la couronne de gloire l'attend dans le ciel. Puissent aussi le roi de Pouille et l'empereur s'unir comme amis et frères, jusqu'à ce que le saint sépulcre soit délivré! Comme ils se pardonneront, il leur sera pardonné au jour du jugement.

» Vierge glorieuse, mère de miséricorde et de vérité, lumière de salut, étoile d'espérance, divin flambeau de foi, vous en qui Dieu s'incarna pour racheter les péchés du monde, priez pour nous, pécheurs, votre Père, votre Fils ; n'êtes-vous pas et fille et mère? Vierge de douceur et de gloire, protégez notre sainte loi, et donnez-nous la force et la puissance d'exterminer les Turcs félons et mécréants. »

Ce ton de prédication n'est pas rare chez les troubadours; il est justifié par la nature de l'entreprise à laquelle il s'agissait d'exciter, et par l'habitude des prédicateurs de porter à la guerre sainte par des motifs moraux. Le même poëte s'élève davantage en chantant ailleurs la croisade elle-même.

« Que celui-là soit désormais notre guide et notre protecteur, qui conduisit les trois rois à Béthléem ; que sa miséricorde nous indique une voie par laquelle les plus grands pécheurs puissent arriver au salut. Insensé, oh ! insensé celui qui, par un lâche attachement aux terres et aux richesses, négligera de prendre la croix ; car, par sa faute et par sa lâcheté, il perd à la fois l'honneur et Dieu.

» Combien il est fou celui qui ne prend pas les armes ! Jésus, Dieu de vérité, a dit aux apôtres qu'il fallait le suivre, en renonçant aux biens et aux affections terrestres. Le moment est venu d'accomplir son saint commandement. Mieux vaut mourir outre-mer pour son saint nom, que de vivre ici sans gloire ; oui, la vie est ici pire que la mort. A quoi bon une vie honteuse? Mais mourir en affrontant de glorieux périls, c'est triompher de la mort même et s'assurer l'éternelle félicité......

» Qu'il n'espère pas être compté parmi les preux, le baron qui n'arborera pas la croix et n'ira pas délivrer le saint sépulcre. Aujourd'hui les armes, les batailles, la chevalerie, tout ce que le monde a de beau, de séduisant, peuvent procurer la gloire et la félicité du céleste séjour. Que sauraient désirer de mieux les rois et les comtes, s'ils peuvent par des exploits signalés se racheter de l'enfer, et des flammes qui dévorent les réprouvés pour l'éternité?.... » (*César Cantu*, *Histoire universelle.)*

Emeric de Péguilain.

Lorsque ensuite on connut les désastres survenus dans la terre sainte, Emeric de Péguilain chantait en ces termes :

« Que se montre à cette heure tout preux ayant la noble ambition de mériter tout ensemble la gloire du monde et celle du ciel ! Vous pourrez obtenir l'une et l'autre, vous qui vous consacrez au pieux passage pour délivrer le saint sépulcre. Grand Dieu, quelle douleur ! les Turcs l'ont conquis et profané ; cet opprobre mortel nous pénètre jusqu'au fond du cœur. Prenons le signe des croisés, allons outre-mer, nous avons un guide courageux et sûr dans le pape Innocent.

» Chacun est invité, chacun est appelé ; que tous se préparent et se croisent au nom de ce Dieu qui a été crucifié entre deux larrons, après avoir été condamné avec iniquité par les Juifs. Si la loyauté et la valeur ont encore quelque prix, nous ne laisserons pas le Christ ainsi déshérité. Mais nous aimons et voulons ce qui est mal, et nous négligeons ce qui nous serait utile et tournerait à notre bien. Hé quoi ! la vie dans nos contrées est pour

nous un péril continuel; la mort en terre sainte serait pour nous la félicité éternelle.

» Qui hésitera à défier, à souffrir la mort pour le service de Dieu, qui daigna l'endurer pour notre rédemption? Ils seront sauvés comme saint André, ceux qui planteront sur le Thabor la croix victorieuse. Que personne ne redoute dans le voyage la mort de la chair. On ne doit craindre que la mort de l'âme, qui nous précipite dans ce gouffre où il y a des pleurs et des grincements de dents, comme l'atteste saint Mathieu.

» On verra à cette heure les hommes qui obéissent aux lois de l'Eternel; il n'appelle que les preux et les vaillants; il recevra dans sa gloire les généreux, qui, sachant souffrir pour la foi et combattre pour Dieu, lui consacreront franchement leur générosité, leur loyauté, leur valeur. Qu'ils restent ici ceux qui aiment la vie, qui sont esclaves de leurs richesses; Dieu veut seulement les bons et les preux : aujourd'hui il commande à ses serviteurs fidèles de faire leur salut par de grands exploits de guerre, il veut que la gloire des batailles leur ouvre les portes du ciel.

» Vaillant marquis Malaspina, toujours tu fus l'honneur du siècle, et tu le montres bien à Dieu même, aujourd'hui que tu prends la croix pour secourir le saint sépulcre et le fief de Dieu. Honte à l'empereur et aux rois qui ne cessent pas leurs discordes et leurs guerres! Eh! qu'ils s'arrangent en paix et s'unissent pour délivrer le saint sépulcre, la lampe divine, la vraie croix et le royaume entier du Christ, qui depuis trop longtemps sont dans les mains des Turcs! Qui peut, à ces mots, ne pas gémir de honte et de douleur?

» Et vous, marquis de Montferrat, vos aïeux se comblèrent jadis de gloire en Syrie; imitez leur noble dévoûment, arborez la croix sainte, traversez les mers, en méritant que les hommes vous accordent leur admiration, et Dieu les récompenses éternelles.

» Tout ce que l'homme fait ici-bas n'est rien, rien, si sa dévotion ne le rend digne de la gloire éternelle. » (*César Cantu, Histoire universelle.*)

Foulquet de Romans, etc.

Les troubadours empruntent parfois des élans plus poétiques aux sentiments pieux ; c'est ainsi que Foulquet de Romans s'écrie :

« Quelle douleur, quel désespoir, quels gémissements, quand Dieu dira : *Allez, malheureux, allez à l'enfer, où vous serez punis sans fin, pour n'avoir pas cru que j'ai souffert une passion cruelle. Je suis mort pour vous, et vous m'avez mis en oubli !* Mais ceux qui auront rencontré la mort durant la croisade pourront dire : *Nous aussi, Seigneur, nous sommes morts pour toi.* »

A la nouvelle des revers essuyés par les chrétiens dans la terre sainte, le chevalier du Temple s'abandonnait à une inspiration dont l'énergie l'entraînait jusqu'au désespoir.

« Le deuil et la tristesse m'accablent au point que je me sens mourir. Elle est vaincue, elle est avilie, cette croix dont nous nous sommes revêtus en l'honneur de celui qui expira sur la croix pour nous racheter. Ni ce signe révéré, ni nos saintes lois, ne nous protégent contre les Turcs barbares. Dieu les maudisse ! Mais, hélas ! s'il est donné à l'homme d'en juger, il semble que Dieu lui-même les soutienne à notre préjudice.

» Ils ont d'abord recouvré Césaré : le fort d'Assur a cédé à l'impétuosité de leurs assauts. O Dieu ! qu'est devenue cette légion de preux chevaliers, d'hommes d'armes, de bourgeois, dont Assur était remplie ? Hélas ! hélas ! le royaume de Syrie a souffert de terribles désastres. Il n'est plus possible, malheureusement, que sa puissance se relève jamais.

» Ne croyez pas pourtant que la Syrie s'afflige. Infidèle, elle a juré qu'il ne resterait plus dans son sein aucun serviteur du Christ ; qu'elle changerait en mosquée le couvent de Sainte-Marie. Et quand le Christ l'a souffert, lui, fils de Marie, qui devrait s'en chagriner ? Puisqu'un tel désastre lui plait, pourquoi ne nous plairait-il pas aussi à nous ?

» Mille fois insensé qui veut encore combattre les Turcs, puisque le Christ lui-même ne leur dispute rien. J'en gémis. Ils ont vaincu, ils continuent à vaincre Francs, Tartares, Arméniens, Persans ; et chaque jour ils remportent de nouvelles victoires.

Dieu sommeille, Dieu qui naguère veillait pour nous, et Mahomet exalte sa puissance en élevant la gloire du soudan.

» Le pape dispense les indulgences à qui s'arme contre les Allemands ; ses légats montrent parmi nous une avidité insatiable. Nos croix le cèdent à celles qui figurent dans les tournois, et la croisade sainte se convertit en guerre contre la Lombardie.

» O Français ! Alexandrie vous a fait plus de mal que la Lombardie ; là, les Turcs vous ont enlevé la gloire, ils vous ont vaincus, chargés de fers, et vous ne vous êtes rachetés qu'en cédant ce que vous possédiez. »

C'était sur un ton contraire que le ménestrel Rutebeuf, au moment où saint Louis s'apprêtait pour une nouvelle croisade, déplorait cette expédition, qui renouvelait les douleurs de la première :

« Monté sur mon destrier, j'allais vers Saint-Remy, et je passais le long d'un verger, en pensant à nos pauvres chrétiens d'Acre et de terre sainte, quand j'entendis deux chevaliers discourir en ces termes :

Le Croisé. « Bel ami, Dieu nous appelle aux saints lieux, pour les défendre contre la profanation. »

Le Décroisé. « Hé quoi ! j'irais, au prix de mon sang, conquérir un pays lointain, dont il ne me sera pas concédé un pouce ; et je laisserais ici, à la garde des chiens, mon fief, ma femme et mes enfants ? Ne serait-ce pas folie d'abandonner cent métairies pour aller en gagner quarante, moyennant une solde ? »

Le Croisé. « Mais la providence de Dieu veillera à tout, et rendra au centuple ce qui sera perdu pour Dieu. »

Le Décroisé. « C'est pour cela que tous ceux qui font le voyage de Rome et de Saint-Jacques de Compostelle reviennent tout nus, sans serviteurs ni valets. »

Le Croisé. « Mais est-il possible de se sauver en vivant dans la joie et dans les plaisirs ? Voyez le roi de France, qui prend le bourdon et la croix, qui abandonne ses enfants et son royaume... Certes, il laisse plus que nous. »

Le Décroisé. « Messire, je dors mes nuits complètes, je vis aimé de mes voisins et d'accord avec eux, et, par saint Pierre,

je veux mener le plus longtemps que je pourrai cette joyeuse existence avec ceux qui me sont chers. Que si le soudan venait m'attaquer, oh ! alors il trouverait ma bannière et mes armes. De plus, je traverse volontiers un ruisseau, je le saute et je le passe hardiment ; mais, d'ici à Saint-Jean-d'Acre, l'eau est trop profonde, le canal est trop large. Dieu est partout ; il est pour moi en France, comme il est pour vous à Jérusalem. »

La discussion continue sur ce ton, et le croisé finit par persuader l'autre ; mais les arguments de celui-ci durent probablement faire une impression plus profonde quand le mauvais succès eut éteint l'enthousiasme pour ces saintes expéditions. (*César Cantu*, *Histoire universelle*.)

Gavaudan le Vieux.

Les troubadours chantèrent aussi la croisade contre les Musulmans d'Espagne. Les Almohades dominaient dans la Péninsule. Le seul échec qu'ils avaient éprouvé depuis quelque temps, c'était la perte de Yacoub Almanzor, le plus heureux et le plus grand de leurs chefs, qui mourut en 1199, laissant pour successeur son fils Mohammed, surnommé El Nassir.

Sous celui-ci, les Espagnols reprirent confiance en eux, et ne tardèrent pas à remuer de nouveau. Mohammed n'eut pas d'abord l'air de faire beaucoup d'attention à leurs mouvements ; ils en devinrent plus menaçants ; et le monarque Almohade, à la fin, résolu de les comprimer, se mit tout entier aux apprêts d'une descente en Espagne. Ces apprêts furent tels, qu'ils semblaient avoir moins pour but le maintien d'une conquête déjà faite, que la conquête de l'Europe entière. Mohammed El Nassir arriva à Séville en 1210, suivi d'une armée divisée en trois corps de bataille, dont le moindre était, dit-on, de 160,000 hommes, fantassins ou cavaliers.

L'Espagne n'avait pas attendu, pour s'épouvanter de la levée de forces si prodigieuses, de les voir en deçà du détroit. Ces forces n'avaient point encore quitté l'Afrique, que les chrétiens faisaient déjà de tous côtés de grands préparatifs pour leur résister. Tous les princes de la Péninsule avaient réuni leurs ar-

mées, sous le commandement général d'Alphonse IX; et Rodrigue, archevêque de Tolède, parcourait la France et l'Italie, implorant partout le secours des rois, des seigneurs et des peuples. Les troubadours ne manquèrent pas plus cette fois que les précédentes au besoin du Christianisme : ils secondèrent, par leurs chants belliqueux, l'appel du clergé espagnol contre les Barbares d'Afrique.

De tous ces chants, on n'a plus que celui de Gavaudan le vieux, troubadour peu connu, mais qui mériterait de l'être davantage, ne fut-ce qu'à cause du chant en question. C'est, en effet, le plus beau de son genre, le plus énergique, et celui dans lequel il règne le plus de franche inspiration, celui dont l'argument est détaillé avec le plus de poésie.

« Seigneur, pour nos péchés, s'est accrue la force des Sarrazins. Jérusalem a été prise par Saladin, et n'est point encore reconquise; et voilà que le roi de Maroc s'apprête à faire la guerre à tous les rois chrétiens, avec ses faux Andalousiens, avec ses Arabes armés contre la foi du Christ.

» Il a rassemblé toutes les races du couchant, les Mazmudes, les Maures, les Berbères et les Goths. Vigoureux ou débiles, pas un d'eux n'est resté en arrière; et jamais pluie ne tomba plus serrée qu'ils ne passent, encombrant les plaines et s'affamant les uns les autres. Ils paissent sur les corps morts, comme les brebis sur l'herbe, et n'y laissent ni brin ni racine.

» Ils sont si fiers de leur nombre qu'ils regardent le monde comme à eux. Quand ils font halte dans les prés, entassés les uns sur les autres, Marocains sur Marabouts, Marabouts sur Berbères. ils se raillent de nous entre eux : Franks, disent-ils, cédez-nous la place. Toulouse et la Provence sont à nous; à nous tout l'intérieur du pays, jusqu'au Puy. Entendit-on jamais si insolentes railleries de la bouche de ces faux chiens, de cette race sans loi?

» Entendez-les, ô empereur, et vous, roi de France, roi des Anglais, et vous, comte de Poitiers, et venez tous au secours du roi de Castille. Personne n'eut jamais occasion si belle de servir Dieu; avec son aide vous vaincrez tous ces païens, dont Mahomet s'est joué, ces renégats, ces rebuts d'hommes.

» Jésus-Christ, dont la parole nous a appelés à faire une bonne fin, nous en montre aujourd'hui la voie ; il nous indique la pénitence moyennant laquelle nous sera remis le péché commis dans Adam. Il nous promet, si nous voulons le croire, de vouloir nous recevoir parmi les bienheureux, et d'être notre guide contre les félons disgrâciés.

» Ne livrons point, nous fermes possesseurs de la grande loi, ne livrons point nos héritages à de noirs chiens d'outre-mer. Que chacun songe à prévenir le danger : n'attendons pas qu'il nous ait atteints. Les Portugais et les Castillans, ceux de Galice, de Navarre et d'Aragon, qui étaient pour nous comme une barrière avancée, sont maintenant défaits et honnis.

» Mais viennent les barons croisés d'Allemagne, de France, d'Angleterre, de Bretagne, d'Anjou, de Béarn, de Gascogne et de Provence, réunis à nous, en une seule masse, et l'épée à la main, nous entrerons dans la foule des infidèles, frappant, taillant, jusqu'à ce que nous les ayons tous exterminés, et alors nous partagerons le butin entre nous tous.

» Don Gavaudan sera prophète : ce qu'il dit sera fait : les chiens périront, et là où Mahomet fut invoqué, Dieu sera honoré et servi. »

Et le troubadour fut prophète, comme il s'en était vanté. Les forces chrétiennes s'étant rencontrées avec celles des Almohades, au voisinage de Toloza en Andalousie, les premières remportèrent, au mois de juillet 1212, la fameuse bataille dite des Navas de Toloza, qui rendit pour quelque temps la prépondérance aux chrétiens en Espagne. Gavaudan y combattit, à ce qu'il paraît, en personne, au milieu de soixante mille auxiliaires, accourus d'outre les Pyrennées, et fut ainsi l'un des héros de l'expédition dont il avait été le Tyrtée. (*Fauriel*, *Histoire de la Poésie provençale.*)

Parmi les autres troubadours dont les noms étaient encore célèbres au temps de Pétrarque et du Dante, on peut citer Arnauld de Marveil, que Pétrarque appelle le fameux Arnauld, et qui excellait à exprimer les sentiments tendres ; Arnauld Daniel, que le Dante nomme avec honneur dans son *Purgatoire* (chant

xxvi); Pierre Cardinal, que la violence de ses satires a fait nommer le Juvénal de la poésie provençale comme Bertram de Born en était le Tyrtée; enfin Giraud Riquier de Narbonne, dont les œuvres révèlent une époque où l'on s'occupait plus de la forme que du fond. Sa supplication au roi de Castille, pour le solliciter de relever les jongleurs de leur avilissement, date de 1275; c'est comme un dernier soupir de la poésie provençale.

Non-seulement les troubadours n'étaient pas tous natifs de la Provence, mais la plupart allèrent en pays étrangers, en Italie surtout, dont ils firent leur patrie d'adoption. Ils fuyaient, pour ainsi dire, le pays natal, comme les oiseaux quittent leur nid dès que leurs ailes commencent à croître. Ils regardaient le ciel, et dès qu'un vent favorable soufflait du nord, ils partaient, s'abandonnant à la fortune. Aussi n'est-ce pas dans les archives de France qu'il faut chercher les livres qu'ils écrivirent, mais dans l'Italie, terre hospitalière aux poètes; c'est dans les bibliothèques du Vatican, de Saibante, de Barberini, de l'Ambroisienne, de Milan, de Saint-Laurent et de Riccardi de Florence, de Modène, etc., c'est sous le ciel doré de la patrie du Dante, du Tasse, de l'Arioste, de Pétrarque, grands génies qui ont éclairé le moyen-âge, et qui s'inspirèrent souvent des œuvres de nos vieux poètes provençaux; c'est sur cette terre couverte de chefs-d'œuvre épars que nos troubadours voyageurs étaient attendus comme chez eux. On les appelait, pour les garder, à la cour du marquis de Montferrat, à Florence, à Modène, à Gènes, où florissaient leurs illustres confrères, Malaspina, Giorgi, Calvo, Cigala, Doria, etc.

CONCLUSION.

La poésie des troubadours n'est rien moins que savante; mais on y rencontre, quant aux formes, cette facilité, souvent creuse, avec laquelle les paysans de la Romagne et de la Toscane enfilent des paroles en vers rimés : quant aux choses, c'est grand hasard si vous rencontrez quelque pensée indiquant la connaissance des classiques, ou même des notions en histoire, en mythologie, ou sur les mœurs des autres peuples. Ainsi, tandis qu'en Italie on substitua trop souvent l'étude à l'inspiration, aucune étude

n'était nécessaire pour *trouver* agréablement en vers provençaux. Il suffisait d'une disposition harmonique qui mit à même d'arranger les paroles le mieux possible pour agir sur l'oreille, et par elle sur le cœur des chevaliers et des dames; car celles-ci, douées de beaucoup de sentiment, et parfois d'un esprit très-fin, poussaient l'ignorance au point de ne pas même savoir lire.

La langue provençale est très-riche, égalant, si elle ne le surpasse, l'idiôme italien par la flexibilité de ses verbes. Ses cadences régulières lui permettent de taire les pronoms, et de rendre ainsi l'expression plus rapide. Ses substantifs, variables à l'infini, expriment par leur terminaison l'accroissement, la diminution, l'idée de caresse et de dénigrement.

Favorisés par l'instrument qu'ils avaient à employer, et ne s'astreignant à aucune imitation dans des poésies purement de circonstance, où dominaient les mœurs chevaleresques, les opinions religieuses, le caractère national modifié par celui de chacun d'eux, les troubadours eurent de l'originalité. Ils créèrent la chanson d'amour, inconnue à l'idiôme latin, et un genre indépendant, riche de beautés, de sentiments et d'images étrangers à l'ancienne littérature.

Le plus grand nombre de leurs ouvrages consiste en vers passionnés et tendres, où respirent tour à tour un attachement fidèle, une hardiesse délicate, une résignation touchante, une gaîté folle. Mais, à les entendre toujours parler d'amour, de beautés sans égales que ne distingue aucun trait particulier, la monotonie se fait bientôt sentir; et elle est telle, qu'il suffit d'avoir lu deux de ces poètes pour les connaître tous. Loin de puiser dans la religion de hautes inspirations, ils l'avilissent par des applications profanes. Ils ne voient, pour la plupart, dans les croisades, que l'ardeur guerrière, sans la moindre pensée chrétienne. On trouve chez eux, au lieu de la fine satire, des injures grossières; des pensées mesquines, au lieu de grandes idées; de la subtilité, au lieu du véritable attachement; beaucoup de prolixité et la répétition continuelle d'un petit nombre d'idées, au milieu desquelles se montrent l'enfance des arts et la licence des mœurs.

Ils commencèrent avec éclat, mais ils ne grandirent pas, comme ces enfants qui, tout jeunes, excitent l'étonnement et

font pitié à vingt ans. Bientôt au sentiment harmonique ils substituèrent des difficultés bizarres et de capricieuses combinaisons de rimes. Aussi, dans une si grande activité intellectuelle, pas un grand nom n'a surgi, pas un poème n'a survécu. Sordello lui-même serait oublié, si Dante ne lui avait donné l'immortalité; le patriotisme, dont il est resté comme le type, ne se révèle dans aucune de ses poésies; fleurs avortées comme les autres, on y retrouve l'inspiration du siècle, non la sienne propre.

Ceux qui voudront rechercher la cause des applaudissements dont furent l'objet les chants des troubadours, la trouveront dans la richesse des rimes, dans l'accent sonore d'une langue musicale, dans l'appareil scénique, dans l'accompagnement du luth, auquel se mariaient des mélodies. (*) (*César Cantu*, *Histoire universelle.*)

JEUX FLORAUX.

Dans la seconde moitié du treizième siècle, l'esprit chevaleresque, sur lequel reposait l'existence des troubadours, ces chantres nomades, s'affaiblissait de jour en jour. Les cours plénières, les tribunaux d'amour, où ils venaient faire montre de leur habileté, cédaient la place à des guerres réelles, à des calculs intéressés. Vint ensuite la bourrasque de la croisade albigeoise qui déracina ces fleurs délicates, dont l'éclat faisait tout le mérite. Elles périrent entièrement, quand Charles d'Anjou, comte de Provence, transporta sa cour à Naples, et que les papes transportèrent en Provence leur cour italienne. Alors les villes prévalurent sur les châteaux, les négociants sur les barons, la vie active sur l'existence artistique. Cependant les *capitouls* de Toulouse cherchèrent à donner au moins une vie artificielle à cette institution nationale,

(*) Nous ne devons point omettre le jugement que M. le comte de Montalembert porte sur la littérature provençale. « Nous ne dirons rien, dit-il, de la littérature provençale des troubadours, quoique la critique moderne ait daigné lui laisser sa réputation, et quoiqu'elle fût encore dans tout son éclat au treizième siècle; parce que nous croyons qu'elle ne renferme aucun élément catholique, qu'elle s'est bien rarement élevée au-dessus du culte de la beauté matérielle, et qu'elle représente, sauf quelques exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque. » (*Histoire de sainte Elisabeth de Hongrie*, *Introduction*.)

:t, en 1323, ils établirent une académie du *gai savoir*, dans la-|uelle, au premier mai de l'année suivante, fut donnée une iolette d'or à la meilleure poésie provençale. Il est parlé d'une Clé-ıence Isaure, âme de ces réunions, où la foule accourait avec mpressement, et dans lesquelles brillait entre tous Arnaud Vidal, e Castelnaudary. Trois prix étaient décernés dans ces *Jeux flo-ıux*, la violette d'or à la plus belle chanson (ode); le jasmin d'ar-ent, au meilleur sirvente ou à la meilleure pastorale; la fleur 'acacia, à la ballade la plus méritante. Cet usage fut tellement u gré des habitants du pays, qu'ils n'y ont pas renoncé encore ans ce siècle positif. (*)

La langue et la littérature provençales furent ensuite transplan-ées en Aragon, où les troubadours continuèrent pendant long-emps encore à chanter. Henri, marquis de Villena, personnage le grand crédit tant en France qu'en Espagne, ses domaines tant limitrophes entre ces deux royaumes, fit instituer à Barce-lone, par Jean 1er, roi d'Aragon, une académie à l'imitation de celle de Toulouse; mais son existence fut de courte durée. Vers le milieu du quinzième siècle, Ausias, marquis de Valence, qu'on a voulu comparer à Pétrarque pour le mérite comme pour ses aven-tures, composa aussi des poésies en langue provençale. Les Ara-gonais avaient exigé que le provençal fût substitué au latin dans les actes publics; puis ils y renoncèrent pour complaire aux rois de Castille. Les traces de cet idiôme disparurent chez eux sous la domination autrichienne; et ce fut en vain qu'ils voulurent le faire revivre plus tard avec leurs autres franchises. (*César Cantu*, *Histoire universelle*.)

(*) L'académie des Jeux floraux publie en ce moment les *Monuments de la littéra-ture romaine*, comprenant le texte et la traduction des meilleures compositions en cette langue, soumises aux concours qui commencèrent en 1324. Le premier volume (Toulou-se, 1841) comprend *Las flors de Gay Saber, estier Dichas las Leys d'Amors*, espèce de traité de la langue et de la poésie provençales.

CHAPITRE CINQUIÈME.

IDÉE GÉNÉRALE DE LA POÉSIE DES TROUVÈRES ET DE LEURS ŒUVRES.

Langue d'Oil. — Trouvères. — Leur poésie est plus variée que celle des Troubadours. — Jongleurs. — Formation des chants poétiques.

Pendant que le roman provençal accomplissait ses brillantes mais éphémères destinées, le roman-wallon, moins pressé de produire, préparait son avenir d'une manière plus sûre et plus durable. Au lieu de s'évaporer en frivoles compositions, il affecta tout d'abord un caractère positif; c'était le caractère propre des peuples de la langue d'oil; mais les influences extérieures vinrent aussi s'y ajouter. Au Xe siècle, après cinquante ans d'excursions toujours renouvelées, les Normands, sous la conduite de Rollon ou Raoul le Danois, s'établirent définitivement dans une province de la France. Rollon fut reconnu en 912. Les conquérants apportaient avec eux de bonnes lois, une bonne administration, et en adoptant généreusement la langue des vaincus, s'ils y mirent, comme cela devait être, quelque empreinte de leur génie national; ce mélange eut pour résultat de policer le roman-wallon en Normandie plus tôt qu'en aucune autre province. « Dès le commencement du XIe siècle, dit M. Villemain, la Normandie paraît, non pas poétique comme la Provence, mais docte et lettrée pour le temps. Il y avait des écoles nombreuses, où l'on enseignait le latin et la langue vulgaire, *le roman*, qu'on appelait aussi le *normand*. Ce soin des étrangers pour l'apprendre dut servir à la perfectionner. Les princes de race danoise qui régnaient en Normandie avaient un esprit singulièrement politique. On voit Rollon et ses descendants, aussitôt qu'ils sont établis dans

Normandie, éloigner d'eux les sujets danois, les renvoyer sur bord de la mer, en faire des garnisons pour maintenir le pays incu et vivre eux-mêmes au milieu de leurs nombreux sujets, nt ils prennent la religion, la langue et les mœurs. Cette influen- fut si rapide qu'à Rouen, capitale des nouveaux conquérants, ne parlait que la langue romane. » (*Littérature du moyen âge.*)

Un siècle et demi après Rollon, un de ses successeurs, Guillau- e-le-Conquérant, porta en Angleterre la langne romane-wal- one qu'il imposa, à l'aide de son épée, à ses nouveaux sujets. : français fut en Angleterre, à cette époque, la langue savante, langue des transactions civiles, la langue qu'il fallait apprendre ns les couvents avant d'apprendre le latin. C'est ce qui explique mment nos premiers monuments de roman-wallon ont été rédi- s par des Normands en Angleterre. Le plus ancien de ces mo- ments qui nous soit parvenu est un recueil de lois de Guillaume- conquérant; on peut y joindre le psautier et quelques prières 'il fit traduire en langue vulgaire.

TROUVÈRES.

Un siècle environ après Guillaume-le-Conquérant, la langue il commence à posséder une littérature. Les poètes de cette gue, traduisant le nom de troubadour avec la désinence fran- se, se firent appeler *trouvères*. Ils avaient été précédés par les gleurs et ceux-ci par les bardes.

Le nombre des trouvères et celui de leurs ouvrages attestent es les progrès de la langue française. Du XIIe siècle à la fin du IIe, on compte plus de deux cents poètes ou rimeurs. La poésie, sion générale de l'époque, pénétrait dans tous les rangs comme s tous les genres d'écrits. Les seigneurs, les princes, les rois, cultivaient avec ardeur; mais on ne compte qu'une seule me, Marie de France. D'un autre côté, la religion, la morale, législation, l'histoire naturelle, la médecine, admettaient les mes de la versification aussi bien que les aventures et les fables erveilleuses des romanciers. Tout s'écrivait en vers, jusqu'à des servations sur le mérite des vins de divers crûs, et des quoli- ts sur les noms des rues, sur les cris de Paris, etc.; c'était un soin de la société, c'était la vie du moyen-âge.

badines ou bouffonnes, et surtout érotiques. On en lais
de bachiques. Les exploits guerriers avaient leurs chant
sous le nom de *chansons de gestes*.

Vient ensuite le *lay* ou *lai*, petit poème lyrique ord
grave et triste, composé de stances irrégulières; un
reproduisait à la fin des stances, souvent très-multip
à-peu-près la romance de nos jours.

Tous les lais n'étaient pas mélancoliques; il y en
créatifs ou bouffons; plusieurs sont érotiques et q
dévots. Il y avait aussi des lais de chevalerie.

La *pastourelle* des troubadours se retrouve chez les
à l'harmonie près. Il en existe plusieurs qui semblent
de quelques-unes de nos chansons modernes, par
celle d'Annette et Lubin :

Il était une fille,
Une fille d'honneur, etc.

Aux tensons des troubadours correspondent les *jeu*
Trouvères. Ce sont des dialogues précédés et interrom
récits.

Le genre de la satire se présente, chez les trouvères
les troubadours, sous le nom de *sirvente* ou *servantais*.

plupart sont des narrations plus souvent scandaleuses que morales, où Pétrarque, Boccace et La Fontaine ont abondamment puisé.

La poésie romane eut le bonheur de naître, non pas des traditions plus ou moins fidèles du passé, mais des circonstances nouvelles où se trouvaient les hommes. Au reste, moins elle chercha à imiter la poésie grecque, plus elle lui ressembla sous certains rapports. On vit reparaître ces longs chants héroïques, composés par un poète inconnu, confiés exclusivement à la mémoire des hommes, répétés avec des additions, des variantes, et qui, après avoir été longtemps comme suspendus au milieu d'un peuple, viennent enfin se déposer sous la plume plus ou moins élégante d'un lettré.

JONGLEURS.

Les jongleurs (*joculatores*,) comme les aèdes grecs, s'attachèrent d'abord à la personne des princes. Nous en trouvons déjà à la suite de Charlemagne et de Louis-le-Débonnaire. Les chants héroïques qu'ils composèrent pour célébrer la victoire remportée en 868 par Charles-le-Chauve sur le comte Gérard, sont attestés par les chroniques. Les jongleurs normands chantent les hauts faits de Charlemagne et de Roland, avant la fameuse bataille d'Hastings qui soumit l'Angleterre à Guillaume-le-Conquérant en 1066. Ces chanteurs étaient magnifiquement récompensés par leurs nobles patrons : les uns devinrent assez riches pour fonder des hôpitaux, les autres obtinrent la permission et sans doute les moyens d'acheter et de posséder des fiefs nobles.

D'autres jongleurs, sans être attachés à de grands personnages, erraient à leurs risques et périls, allant de ville en ville, de château en château, artistes ambulants, bohémiens de la poésie, tantôt richement récompensés, tantôt en proie à la misère et aux outrages, suivant les hasards du voyage, et aussi sans doute suivant l'inégalité de leurs talents ou de leur conduite. Ceux d'entre eux qui composaient ou savaient redire les plus beaux chants recevaient dans les nobles manoirs l'accueil le plus favorable. Pour concevoir l'empressement qu'on mettait à rece-

voir ces hôtes ingénieux, il faut se figurer la solitude et les longs ennuis des demeures féodales. Sur le sommet d'une colline d'un accès difficile s'élevait un château isolé, fermé de hautes murailles, où d'étroites meurtrières admettaient un jour pâle et triste. Tout autour des chaumières et d'humbles paysans : au-dedans la châtelaine avec ses filles et quelques pages. Les fils de la maison servent eux-mêmes comme pages dans un autre château Quant au seigneur, il excelle à manier le glaive, à monter un ardent destrier et à boire de grands hanaps de vin. Tout ce qui pouvait égayer un tel gîte était reçu avec enthousiasme. Aussi lorsque pendant six mois d'hiver le château féodal était resté enveloppé de nuages, sans guerre, sans tournois, qu'il n'avait vu que peu d'étrangers et de pèlerins ; quand s'étaient écoulés ces longs jours monotones, ces interminables soirées mal remplies par le jeu d'échecs, on attendait avec les hirondelles le retour désiré du poète. Il arrivait enfin ; on l'apercevait de loin le long de la rampe escarpée qui menait au château ; il portait sa vielle attachée à l'arçon de sa selle, s'il était à cheval, suspendue à son cou, s'il cheminait à pied. Ses habits étaient bariolés de diverses couleurs ; ses cheveux et sa barbe rasés au moins en partie ; une bourse qu'on appelait la *malette* ou l'*aumonière* pendait à sa ceinture et semblait appeler d'avance la générosité de ses hôtes. Sans demeurée, dès le soir de son arrivée, le baron, les écuyers, les damoiselles se réunissaient dans la grande salle pavée, pour entendre le poème qu'il venait d'achever pendant l'hiver. Alors se déployaient devant des auditeurs si bien disposés, si altérés de poétiques récits, mille tableaux intéressants et merveilleux : le jongleur racontait les grands faits d'Olivier qui, navré à mort, se relève pour défier le géant chef des Sarrasins ; ou les larmes du cheval Bayard que les écuyers ont saigné pour boire son sang, pendant que la famine est au château de Renaud ; ou l'arrivée de la fille de l'émir dans la prison des chevaliers ; ou la plainte de Charlemagne en entendant le cor de son neveu Roland. Ici point de dédains littéraires, point d'esprit critique ou moqueur. Tous se laissaient entrainer au courant du récit : ils suivaient de la pensée ces luttes imaginaires, ces aventures prodigieuses : ils goûtaient le plaisir délicieux de renouveler les émotions du com-

sans en supporter les fatigues, de s'identifier avec le héros, rapper avec lui de grands coups, sans jamais ressentir la lance ennemi percer leur heaume et leur haubert. Entendre de tels nts, c'était doubler sa vie.

uand l'automne approchait, le trouvère était au bout de son .: il partait enrichi des présents de son hôte. On lui donnait 'or, des chevaux, des habits. Les barons se dépouillaient ent pour lui de leurs plus riches vêtements :

Cils jongliors eurent bonne soldée :
Plus de cent marcs leur valut la journée.
Qui fut gentil de cœur sa robe dépouilla,
Et pour faire s'honneur à un d'els la donna

uelquefois il était fait chevalier, s'il ne l'était déjà. Souvent il ortait avec lui l'amour de la châtelaine Puis, lui absent, le oir avait perdu sa voix : tout retombait jusqu'à la saison nou- dans le silence et la monotonie accoutumée.

FORMATION DES CHANTS POÉTIQUES.

es poèmes héroïques qui nous restent de cette époque et qui t connus sous le nom de *Chansons de Geste*, ont une étendue -imposante. Ils renferment en général vingt, trente, cin- nte mille vers qui se suivent par tirades de vingt à deux cents quelquefois davantage, sur une seule rime ou assonance. A p sûr de pareilles compositions ne sont pas l'œuvre de ces gleurs errants, qui ne chantaient que des fragments épars. le longueur suppose la chance d'être lu indépendamment de e d'être chanté. Les jongleurs n'eussent pas pris la peine de struire un long ouvrage dont personne n'eût pu contempler semble. Il est donc probable qu'il y eut d'abord sur les di- sujets qu'embrassent ces longues épopées, des poèmes plus rts, plus simples, plus populaires, plus primitifs que ceux nous restent. Fauriel à qui nous empruntons cette remarque, recueilli des preuves aussi curieuses que concluantes. Ainsi rrive souvent qu'un manuscrit renferme sous un seul titre ieurs morceaux divers relatifs au même événement; ce sont

deux ou plusieurs poèmes sur le même sujet, que le rédacteur aura recueillis de la bouche des jongleurs et fondus ou plutôt juxta-posés dans sa recension.

Il est encore certain, comme l'a avancé Fauriel, qu'à l'époque où l'imagination poétique commença à s'épuiser, les compositions originales et isolées devinrent plus rares : il y eut alors des hommes auxquels vint l'idée de lier, de coordonner dans un même tout celles de ces productions qui avaient entre elles le plus de rapport. Ces grandes épopées, amalgame ou fusion de plusieurs autres, formèrent de véritables cycles, et reproduisirent quelque chose d'analogue à ce qui se passa autrefois dans la Grèce.

L'histoire des poètes concorde ici avec l'aspect des œuvres. Aux jongleurs primitifs, dont la vie dissipée et souvent avilie commençait à obtenir peu d'estime, succédèrent par degrés les poètes qui écrivaient, les savants, les clercs, les trouvères. Ceux-ci laissèrent aux jongleurs le soin de chanter des vers qu'ils ne faisaient plus, et d'amuser l'auditoire par des tours d'adresse ou même par l'exhibition de leurs ménageries.

Les trouvères s'emparèrent des traditions et des chants répandus dans le public, ils leur donnèrent une nouvelle forme, et décrièrent leurs devanciers pour les mieux dépouiller. Ils débutaient en disant :

> Or écoutez, seigneurs que Dieu bénie,
> Une chanson de moult grand seigneurie,
> Jongleurs la chantent et ne la savent mie,
> Un clerc en vers l'a mise, et rétablie.

Ou bien encore :

> Ces jonglieurs qui ne savaient rimer
> Firent l'ouvrage en plusieurs lieux fausser,
> Ne surent pas les paroles placer.

Entre les mains des trouvères, les *Chansons de Geste* gagnèrent sans doute en élégance et même en intérêt. Ces hommes, lettrés pour la plupart, appliquant un esprit plus cultivé à l'invention des incidents et au style, firent sans doute faire à la langue poétique de rapides progrès. Mais ce perfectionnement produisit

ntôt un nouveau mal. Quand les poètes eurent cessé de chanter x-mêmes leurs vers, ils perdirent, avec le contact de l'audi-re, le sentiment délicat de ce qui doit lui plaire. C'était per-e toute leur poétique. Ils ne sentirent plus à leurs côtés cette iosité ardente qu'il fallait sans cesse aiguillonner et satisfaire, bon sens des masses qui préserve l'homme qui leur parle de te recherche, de toute oiseuse digression, ce silence fragile ne grande foule, cette attention qu'on n'achète qu'à force ntérêt et de vérité. Les poètes qui écrivirent au fond de leur inct, n'eurent plus pour guide que les inspirations de leur ût individuel, souvent faussé par les préoccupations de leur t. Ils tombèrent dans le bel esprit, dans la froideur, et crurent n avoir renouvelé la poésie, en inventant le genre ennuyeux excellence, l'allégorie. (*M. Demogeot, Histoire de la littéra-e française.*)

CHAPITRE SIXIÈME.

PREMIER CYCLE ÉPIQUE OU CYCLE CARLOVINGIEN.

L'épopée au moyen-âge. — Cycle français ou carlovingien. — Caractère religieux des Chansons de Geste. — La Chanson de Rolland attribuée à Thérolde ou Théroulde. — Traduction abrégée de ce poème. — Il est supérieur aux autres productions du même genre. — Il peut être mis en parallèle avec les vrais poèmes épiques. — Sous quels rapports il leur ressemble. — Sous quels rapports il leur est inférieur. — Caractère féodal des Chansons de Geste. — Ces poèmes sont la peinture fidèle de la vie du moyen-âge — Analyse du roman des Lohérains. — Episode de la mort de Bégues de Belin. — Ogier le Danois. — Gérard de Roussillon.

L'ÉPOPÉE AU MOYEN-AGE.

Un des préjugés les plus extraordinaires, c'est celui qui refuse aux Français le génie de l'épopée. (*) C'est par des récits épiques que se manifesta la naissance de l'esprit français. Les chants héroïques dans toute leur naïveté originale, souvent même dans toute leur grandeur, sont la gloire la plus brillante de notre ancienne poésie. Loin que la France ait manqué de récits épiques, elle en a inondé l'Europe : l'Italie, l'Angleterre, l'Allemagne se sont inspirées du souffle de nos trouvères ; et nous, comme des fils prodigues et ingrats, nous avons laissé dilapider l'héritage et la réputation de nos pères.

La Muse épique de la France au moyen-âge avait trois sujets favoris, les Français, les Bretons, les anciens. Charlemagne,

(*) Nous ne prétendons pas que la France possède des épopées proprement dites, c'est-à-dire des chefs-d'œuvre comparables, pour la perfection, à l'Iliade d'Homère ou à la divine comédie de Dante. Nous ne portons pas si haut nos prétentions. Mais nous disons que la France avait au moyen-âge le génie de l'épopée, et qu'elle a produit des œuvres qui le constatent. Au reste, plus loin, en parlant de la *Chanson de Roland*, nous exposerons notre pensée avec tous les développements nécessaires.

Arthur et Alexandre sont les héros qu'elle a choisis et autour desquels sont venus se grouper tous les récits de l'épopée chevaleresque.

CYCLE FRANÇAIS OU CARLOVINGIEN.

Au milieu des malheurs du dixième siècle, la France avait conservé la mémoire d'une époque merveilleuse où la puissance de ses chefs s'étoit élevée à une incomparable grandeur. Sous Charlemagne, les Francs avaient étendu leurs conquêtes de l'Oder à l'Ebre, de l'Océan du Nord à la mer de Sicile. Musulmans et païens, Saxons, Lombards, Bavarois et Bataves, tous avaient été soumis au joug ou effrayés par les armes du roi des Francs. Créateur d'un nouvel empire romain, restaurateur des sciences et des arts, l'immensité de ses plans, la vaste portée de son génie n'avaient sans doute pas été entièrement comprises par ses contemporains; mais il en était resté dans l'imagination des peuples ce qu'y laisse toute chose sublime, un souvenir confus, mais profond, impérissable, et pour ainsi dire un long ébranlement d'admiration. La faiblesse de ses successeurs dut encore accroître le respect des peuples pour les grands hommes qui n'étaient plus.

Les poëmes qu'embrasse ce cycle ne se rapportent pas tous à l'époque de Charlemagne. Il y en a qui remontent aux temps de Clovis et de Dagobert; d'autres descendent à Charles-le-Chauve et même aux rois de la troisième race. Il semble que la gloire de Charles-le-Grand ait exercé sur les critiques la même fascination que sur les peuples : de même que ceux-ci lui avaient attribué une foule d'exploits étrangers, ainsi les littérateurs ont marqué de son nom ce grand cycle de héros français de tous les âges, et l'ont créé en quelque sorte monarque de ce vaste empire de poésie.

Les plus remarquables de ces compositions épiques paraissent avoir été écrites dans le cours du XIIe et du XIIIe siècle. Mais on ne peut douter qu'avant d'être fixées par l'écriture sous la forme où nous les avons aujourd'hui, elles n'aient été longtemps chantées et répétées avec mille variantes.

CARACTÈRE RELIGIEUX DES CHANSONS DE GESTE.

Les épopées carlovingiennes, ou, pour leur donner leur vrai nom, les *chansons de geste* (*gesta*), célèbrent surtout la lutte des chrétiens contre les mahométans. Images fidèles de la société qui les a produites, ou plutôt voix spontanée d'un peuple, elles expriment sa pensée intime, sa constante préoccupation, la guerre sainte. Elles ne racontent pas le fait réel de la croisade : cet événement, trop récent encore, n'avait pas grandi, dans l'imagination populaire, à la hauteur de l'épopée. D'ailleurs, les éléments traditionnels dont s'emparèrent les jongleurs existaient avant ces grandes et merveilleuses expéditions. Mais le même esprit qui poussa la chrétienté vers l'Asie, inspira les chantres épiques de la chrétienté : le même besoin religieux et guerrier éclata à la fois dans les croisades et dans les chants nationaux ; c'étaient dans les faits et dans les idées deux effets d'une même cause, deux manifestations du même sentiment. La grande œuvre de Charlemagne, l'immense service qu'il rendit à la civilisation renaissante en arrêtant les invasions du Nord, s'est transformée dans les chansons de geste. Ce sont les Sarrasins qu'il repousse. Les trente-trois campagnes du grand roi contre les Saxons n'ont laissé de souvenir que dans le titre d'un seul ouvrage, le *Guiteclin* (Witikind) de Jean Bodel ; c'est habituellement avec les Sarrasins d'Espagne, de Septimanie, d'Italie, d'Orient que nos poètes le mettent aux prises. C'est une habitude chez eux de transformer en musulmans tous les peuples auxquels il fit la guerre ; de même que, pour donner à la lutte religieuse son expression la plus glorieuse et sa personnification la plus poétique, c'est à Charlemagne qu'ils attribuent volontiers tous les succès remportés sur les ennemis du nom chrétien. Ainsi, la grande victoire de Poitiers, l'expulsion des Arabes de toute la Septimanie sont enlevées à Charles Martel et à Pépin pour être mises au compte de leur illustre successeur. Les trouvères vont même, ou plutôt mènent leur héros plus loin ; ils le conduisent jusqu'à Jérusalem. On se tromperait néanmoins, si l'on espérait trouver là quelque chose d'analogue à une croisade. C'est un voyage fort paisible, où l'empereur d'Occident va, avec

douze pairs, s'asseoir pacifiquement dans les chaires de Jésus-ist et des douze apôtres, au temple de Jérusalem, et après lques exploits et quelques miracles, revient avec des reliques t il enrichit l'abbaye de Saint-Denis. On pense que les relations Charlemagne avec le calife Haroun-al-Raschid furent le germe cette tradition. Le poème original, *Voyage de Charles de nce à Jérusalem*, est une œuvre où règne peu d'inspiration hé-que. Nous citerons pourtant un passage dont la pensée ne ique pas de grandeur. Il contribue à montrer que nos poètes sidéraient Charlemagne comme le type du Christianisme armé, i terreur de tous les infidèles. C'est au moment où l'empereur es preux compagnons ont pris leurs places dans le temple :

Charle eut le regard fier, il eut le chef levé.
Un Juif alors entra, voulut le regarder :
Quand il aperçut Charle, il se prit à trembler,
Tant eut fier le visage ; il n'osa regarder ;
Peu s'en faut qu'il ne choit ; fuyant s'en est tourné.

Théroide ou Théroulde.

LA CHANSON DE ROLLAND.

Parmi les romans épiques du moyen-âge, il faut donner la pre-ère place à la *Chanson de Rolland;* elle la mérite par sa vétusté par l'importance du héros et de la *perte triomphante*, comme ait dit Montaigne, qu'elle glorifie. Elle est un curieux exemple travail de l'imagination populaire sur les faits réels : nulle part te puissance de transformation ne se montre avec plus d'ensem-e et d'originalité. L'histoire, par la plume d'Eginhard, gendre Charlemagne, enregistrait un désastre douloureux demeuré s vengeance, et que la destruction complète d'un corps d'ar-e, surpris par les montagnards dans les gorges de Roncevaux, it laissé sans témoins. Mais le neveu de Charlemagne, Rolland, it au nombre des victimes, lui et tous les pairs ; il fallait hono-r sa chûte, il fallait laver l'affront imprimé aux armes d'un roi ujours victorieux. La douleur et l'admiration vont opérer ce odige, et voici la légende qui perpétuera le souvenir de ce si-

nistre événement, et qui fera d'un chant de mort un hymne de victoire.

Le plus ancien manuscrit de ce poème paraît être celui d'Oxford qui fut copié par M. Francisque Michel sous le ministère et par l'ordre de M. Guyzot. M. Génin l'a traduit récemment en français du siècle d'Amyot Il est d'avis qu'il appartient au onzième siècle ce qui paraît assez vraisemblable. Quant à savoir si cette version du chant de Roncevaux est bien la version primitive, le premier jet du poète, sans additions, sans remaniements; si les développements un peu épisodiques qui en remplissant la dernière partie n'autorisent pas le doute à ce sujet, prononce qui voudra! Nous ne sommes certains que d'une chose, c'est que cette version est la plus ancienne de celles qui sont aujourd'hui connues. Si elle n'est pas la première, elle doit être du moins assez voisine de celle qui serait son ainée.

La briéveté relative de ce manuscrit, est entr'autres choses, un signe certain de son antériorité : tous les autres ont au moins six mille vers, et quelques uns vont à huit mille; on n'en compte que quatre mille dans le manuscrit d'Oxford.

L'auteur du poème paraît être Turoldus, que M. Génin appelle Théroulde.

Le poème tel qu'il est, quelque soit son âge et le nom du poète n'est-il pas encore d'un haut prix, d'un immense intérêt? Les beautés qu'il contient, de quel ordre sont-elles? Peut-il, à titre d'épopée nationale, prendre la place restée vide dans l'histoire littéraire de la France?

Telles sont les questions que nous allons examiner, en reproduisant, en grande partie, le remarquable travail de M. Vitet dans la *Revue des deux Mondes*, du 1er Juin 1852.

Nous sommes contraint, dit-il, voulant être compris, de ne point demander à M. Génin notre besogne toute faite. Il faut que nous tentions nous-même un essai de traduction, ou plutôt il faut que nous cherchions à enlever de celle-ci la rouille dont l'auteur l'a volontairement couverte, nous attachant à le suivre d'aussi près qu'il nous sera possible, profitant çà et là de ses tours, parfois même de ses expressions, et n'évitant que les obscurités et l'excès de son archaïsme.

Ce n'est pas, bien entendu, sur le poème entier, sur les quatre mille vers que nous ferons cet essai. Mieux vaudrait assurément tout traduire, mais ce serait sortir du cadre où nous voulons nous enfermer. Nous nous bornerons à exposer rapidement tout ce qui n'est qu'accessoire ou secondaire; nous supprimerons même quelques répétitions, non celles qui sont inspirées par une intention poétique, mais celles qu'on peut attribuer soit aux routines des jongleurs, soit au désordre du manuscrit. Ce que nous essaierons de reproduire intégralement, ce sont les parties principales de l'œuvre, le cœur même du sujet, le fond du poème primitif. Là, nous traduirons sans abréger et sans rien changer même aux plus naïfs anachronismes et aux plus crédules hyperboles. Cette part, comme on en va juger, est encore considérable.

Commençons donc sans plus de commentaires; voici les premiers mots du poème.

TRADUCTION ABRÉGÉE DE LA CHANSON DE ROLLAND.

« Le roi Charles, notre grand empereur, est depuis sept ans en Espagne : pas un château qui tienne devant lui ; pas une ville qui n'ait ouvert ses portes. Saragosse résiste seule du haut de sa montagne, Saragosse où règne un infidèle, le roi Marsille, serviteur de Mahomet et d'*Apollon*. Il n'adore pas Dieu, le malheur l'atteindra.

» Le roi Marsille est couché dans son verger, sur un perron de marbre, à l'ombre du feuillage ; plus de vingt mille hommes autour de lui. Il demande conseil à ses ducs, à ses comtes : « Comment échapper à la mort ou à un affront ? Son armée n'est point de force à tenter la bataille ! Que faire ? »

» Personne ne dit mot. Un seul, le subtil Blancandrin, se hasarde à parler : « Feignez de vous soumettre, dit-il, envoyez à cet orgueilleux empereur des chariots chargés d'or et d'argent. Promettez-lui que s'il s'en retourne en France, vous irez l'y rejoindre, à Aix, dans sa chapelle, à la grande fête de Saint Michel; que vous y recevrez sa loi chrétienne et deviendrez son homme-lige. Voudra-t-il des otages ? nous lui en donnerons. Nous enver-

» Le roi Marsille a levé son conseil. Il fait approcher
mules blanches, aux freins d'or, aux selles d'argent.
dit-il à Blancandrin et à neuf autres de ses fidèles, allez
de Charles, portez en vos mains des branches d'olivier en
paix et de soumission. Si, par votre savoir-faire, vous m
de lui, que d'or, que d'argent, que de terres ne vous do
pas! »

» Les messagers montent sur leurs mules et se metten
min.

» La scène change. Nous sommes à Cordoue; c'est là
les tient sa cour. Lui aussi est dans un verger; on voit à
Rolland, Olivier, Geoffroy d'Anjou et tant d'autres,
douce France; ils sont là quinze milliers. Assis sur de
étoffes, ils passent leur temps à jouer; les plus vieux
sages s'exercent aux échecs, les jeunes bacheliers à l
L'empereur est dans un fauteuil d'or, à l'ombre d'un pi
églantier : sa barbe a l'éclat de la neige, son corps est nob
taillé, son front majestueux. A qui le cherche, il n'est
l'enseigner.

» Les messagers païens, descendus de leurs mules
humblement l'empereur. Blancandrin prend la parole et
Charles les riches et nombreux trésors que son maître l
Puis il ajoute : « N'êtes-vous donc point las de rester
pays? Si vous retourniez en France, le roi notre Seigne

» Des otages, répond le Sarrasin ; vous en aurez dix, quinze ou même vingt. Vous aurez mon propre fils. Quel otage plus noble pourrait-on vous donner? Quand vous serez dans votre palais seigneurial, à la grande fête de saint Michel, mon maître vous y suivra ; c'est là, dans ces bains que Dieu a faits pour vous, qu'il veut devenir chrétien. » Et Charles répond : « Il peut donc se sauver encore ! »

» La journée était belle, le soleil éclatant, Charles fait dresser dans le verger une grande tente pour les dix messagers. Ils y passent la nuit.

» De bon matin l'empereur est levé. Il entend messe et matine, et s'en vient, sous l'ombre d'un grand pin, tenir conseil avec ses barons, car il ne veut rien faire sans eux.

» Bientôt ils sont tous présents, et le duc Oger, et l'archevêque Turpin, et Rolland, et le preux Olivier, et Ganelon, qui les doit tous trahir. Alors s'ouvre le conseil.

» Charles répète à ses barons les paroles de Blancandrin. « Marsille viendra-t-il à Aix ? s'y fera-t-il chrétien? sera-t-il mon vassal? Je ne sais qu'en penser. »

» Et les Français répondent : « Prenez y garde. »

» Rolland se lève et dit : « Ne croyez à Marsille ! voilà sept ans que nous sommes en Espagne, Marsille ne vous a fait que trahison. Quinze mille de ses païens sont déjà venus à vous, portant des branches d'olivier et les mêmes paroles qu'aujourd'hui. Vos conseillers vous engagèrent à donner quelque trève. Que fit Marsille? Il décapita deux de vos comtes, Basan et Basille son frère. Faites la guerre, faites-la comme vous l'avez entreprise : conduisez votre armée devant Saragosse, mettez le siége et vengez ceux qu'a fait périr le félon. »

» L'empereur en l'écoutant rembrunit son visage, se caresse la barbe et ne répond rien à son neveu. Tous les Français se taisent. Ganelon seul, d'un air hautain, se lève, et s'avance vers l'empereur, et lui tient ce discours : « N'écoutez pas les étourdis, n'écoutez ni moi ni personne, n'écoutez que votre avantage. Quand Marsille vous mande, à mains jointes, qu'il veut être votre homme, tenir de vous l'Espagne, recevoir votre sainte loi, on ose vous conseiller de rejeter ses offres ! c'est n'avoir guère souci de

quelle mort nous mourrons : conseil d'orgueil qui ne doit prévaloir. Laissons-les fous et tenons-nous aux sages. »

« Après Ganelon vient le duc Naymes. Il n'est pas dans la cour un guerrier plus vaillant. Naymes dit à Charles : « Vous avez entendu le comte Ganelon. Pesez bien ses paroles. Le roi Marsille est vaincu ; vous avez rasé ses châteaux, renversé ses remparts, ses villes sont en cendre, ses soldats dispersés ; quand il se rend à merci, et vous offre des otages, l'accabler serait péché. Cette terrible guerre ne doit pas durer plus longtemps ! »

« Et les Français de dire : « Le duc a bien parlé. »

— Seigneurs, barons, reprend Charlemagne, qui donc enverrons-nous à Saragosse, au roi Marsille ?

» Naymes répond : « J'irai par votre grâce. Donnez m'en le gant et le bâton. »

— Non, lui dit l'empereur, non par ma barbe : un sage comme vous s'en aller si loin ! Vous n'irez point, retournez vous asseoir.

— Eh bien ! seigneurs barons, qui donc enverrons-nous ?

— Moi, dit Rolland.

— Vous, s'écrie Olivier, votre courage est trop bouillant, vous vous feriez quelque affaire. Si le roi veut, je puis très-bien y aller.

— Ni vous, ni lui. Taisez-vous tous les deux : nul de mes douze pairs n'y portera les pieds. » A ces mots tout le monde se tait.

« Cependant Turpin se lève, Turpin, l'archevêque de Reims. Il demande à son tour le gant et le bâton ; mais l'empereur lui commande de s'asseoir, sans plus parler. Puis, s'adressant encore une fois aux barons : « Francs chevaliers, ne me direz vous point qui doit porter mon message à Marsille ?

— C'est, dit Rolland, Ganelon, mon beau-père. »

Et les Français : « C'est l'homme qu'il vous faut ; vous n'en pouvez trouver un plus habile. »

« A ces mots, Ganelon tombe en horrible angoisse. Il laisse couler de ses épaules son grand manteau de martre ; sa taille est imposante et bien prise sous sa cote de soie, son œil étincelle de colère. « Fou, dit-il à Rolland, d'où te vient cette rage ? Si Dieu permet que j'en revienne, je t'en conserverai reconnaissance qui ne finira qu'avec ta vie.

— Je n'ai souci de vos menaces, répond Rolland; l'orgueil s ôte la raison. Il faut ici un sage messager; si l'empereur le it, je pars à votre place.

— Non, j'irai, dit Ganelon, Charles me le commande, je lui is obéir; mais je veux différer quelque peu mon départ, ne it-ce que pour calmer ma colère. »

« Là-dessus, Rolland se prend à rire. Ganelon l'aperçoit; ce ire redouble sa furie; peu s'en faut qu'il n'en perde le sens. Il ance à son beau-fils des paroles de courroux; puis, se tournant ers l'empereur: « Me voici prêt, dit-il, à votre commandement. e vois bien qu'il me faut aller à Saragosse, et qui va là n'en evient point. Sire, ne l'oubliez pas, je suis le mari de votre œur; j'ai d'elle un fils, le plus beau qui se puisse voir. Un jour laudouin sera vaillant! Je lui laisse mes fiefs et mes domaines. 'eillez sur lui, je ne le verrai plus!

» Vous avez le cœur trop tendre, lui dit Charles. Quand je 'ordonne, il faut vous en aller. Approchez, Ganelon, recevez le âton et le gant. Vous l'avez entendu, ce sont nos Francs qui ous désignent. — Non, sire, c'est un coup de Rolland. Aussi, e le déteste; lui et son cher Olivier, et les douze pairs qui l'aiment tant! Je les mets tous à défi sous vos yeux. »

« L'empereur le fait taire, et lui ordonne de partir.

» Ganelon s'approche pour prendre le gant de la main de harlemagne; mais le gant tombe à terre.

» Dieu! s'écrient les Français, que présage ceci? — Mes eigneurs, dit Ganelon, vous en saurez des nouvelles! » Il se etourne alors vers l'empereur, et lui demande son congé. « Puisqu'il faut que je parte, à quoi bon différer? » Charles, de sa main roite, lui fait un signe de pardon, puis lui donne le bâton et une lettre.

» Ganelon, rentré chez lui, s'équipe et se prépare: il attache ses pieds ses beaux éperons d'or, à son côté Murgleis, sa bonne pée; il monte sur son destrier Tachebrun, son oncle Guinemer ui tenant l'étrier. Les chevaliers de sa maison lui demandent en leurant de les emmener avec lui. « A Dieu ne plaise! répond anelon. Mieux vaut que moi seul je périsse sans faire mourir ant de braves chevaliers! Allez en douce France; saluez de

ma part ma femme et Pinabel, mon pair et mon ami, et Baudouin, mon fils; aidez-le, servez-le, tenez-le pour seigneur! » Cela dit, il part et s'achemine.

» Bientôt en chevauchant il rejoint les messagers sarrasins sous un grand olivier. Blancandrin, pour l'attendre, avait ralenti le pas. Alors commencent entre eux de cauteleuses paroles.

» C'est Blancandrin qui parle le premier: « Quel homme merveilleux que ce Charles! Il a conquis la Pouille, la Calabre, passé la mer et acquis à Saint Pierre le tribut des Anglais! Mais que vient-il chercher dans notre Espagne? » Et Ganelon répond: « Ainsi le veut son courage! Jamais homme ne tiendra devant lui! — Les Français, reprend l'autre, sont de bien braves gens! Mais ces ducs et ces comtes qui donnent des conseils à tout confondre et à tout désoler, ils font grand tort à leur seigneur. — De ceux-là je n'en connais qu'un, dit Ganelon, c'est Rolland, et encore il s'en repentira. » — Alors il raconte qu'un jour devant Carcassonne, l'empereur assis à l'ombre dans un pré, son neveu vint à lui, vêtu de sa cuirasse, et tenant à la main une pomme vermeille: « Tenez, beau sire, dit Rolland à son oncle, de tous les rois du monde je vous offre les couronnes! » — « Ce fol orgueil finira par le perdre, car chaque jour il s'expose à la mort. Vienne le coup qui le tuera! quelle paix serait la nôtre. »

« Mais ce Rolland si cruel, dit Blancandrin, ce Rolland qui veut mettre à merci tous les rois, s'emparer de toutes leurs terres, avec quelle aide en viendra-t-il à bout? — Avec l'aide des Français. Ils l'aiment tant, que jamais ils ne lui feront faute. Tous, jusqu'à l'empereur, ne marchent qu'à son gré. Il est homme à conquérir le monde d'ici jusqu'en Orient. »

« A force de parler, tout en chevauchant par voies et par chemins, ils s'entredonnent leur foi de travailler à la mort de Rolland. A force de chevaucher, ils arrivent à Saragosse, et sous un if ils mettent pied à terre.

» Le roi Marsille est au milieu de ses sarrasins. Ils gardent un morne silence, inquiets d'apprendre ce qu'apportaient les messagers.

» Vous êtes sauvé, dit Blancandrin s'avançant aux pieds de Marsille, et, tenant Ganelon par la main, sauvé par Mahomet et

ɔollon, dont nous tenons les saintes lois! Charles n'a rien ré-
ɔndu, mais il vous envoie ce noble baron: par lui vous allez
tendre si vous aurez la paix ou la guerre.

— Qu'il parle, dit le roi. »

« Ganelon, après s'être recueilli, commence ainsi: « Soyez
ɔvé par le Dieu que nous devons tous adorer! Voici les volontés
puissant Charlemagne: vous recevrez la loi chrétienne, la
ɔitié de l'Espagne vous sera donnée à fief. Si vous ne voulez
s accepter cet accord. vous serez pris et garrotté, conduit à
x, et frappé par jugement d'une mort honteuse et vile. »

« A ce discours, le roi pâlit et tremble de colère. Son javelot
'or s'agite dans sa main; il en veut percer Ganelon. On le re-
ient. Ganelon porte la main à son épée, en tire deux doigts du
ourreau: « Ma belle épée, dit-il, tant que vous brillerez à mon
flanc, nul à notre empereur n'ira dire qu'en ce pays étranger je
suis tombé tout seul. Il faut auparavant que du sang des meilleurs
vous me soyez payée? »

« Les Sarrasins s'écrient: « Empêchons le combat. »

» A leurs prières, Marsille s'est calmé, en son fauteuil il se
rasseoit. « Mal vous a pris, lui dit son oncle le calife, de vouloir
frapper ce Français! vous le deviez écouter. » Et Ganelon, pen-
dant ce temps, fait bonne contenance, la main droite sur la
poignée de son épée. Les spectateurs se disent: Voilà un noble
baron!

» Peu à peu il s'approche du roi, et reprend son discours:
» Vous avez tort de vous mettre en courroux. Notre empereur
vous donne la moitié de l'Espagne; l'autre moitié est pour Rol-
land, son neveu; un insolent compagnon, j'en conviens! Mais à
cet arrangement si vous ne souscrivez, dans Saragosse vous serez
assiégé, pris, garrotté, jugé, puis décollé. L'empereur vous le
dit dans ce bref. » Parlant ainsi, il met la lettre dans la main
du païen.

» Marsille, dans un nouvel accès de rage, brise le sceau, par-
court des yeux la lettre: « Charles me parle de son ressentiment!
Il lui souvient de ce Basin, de ce Basille dont j'ai fait voler les
têtes. Pour avoir ma vie sauve, il faut que je lui envoie mon
oncle le Calife, sinon point d'amitié! »

» A ces mots le fils du roi s'écrie :

» Livrez-moi Ganelon, que j'en fasse justice ! » Ganelon l'entend ; il brandit son épée, et s'adosse à la tige d'un pin.

» Ici la scène change brusquement. Le roi est descendu dans son jardin ; il est calme et se promène avec son fils et son héritier, Jurfaleu, au milieu de ses vassaux. Il envoie chercher Ganelon. Blancandrin le lui amène.

» Beau sire Ganelon, dit le roi, je vous ai reçu tantôt un peu trop vivement. J'ai fait mine de vous frapper. Pour racheter ma faute, laissez-moi vous donner ces fourrures de zibeline. C'est la valeur en or de plus de cinq cents livres. Avant qu'il soit demain, je veux vous donner mieux encore.

— Ce n'est pas de refus, sire, et plaise à Dieu que vous en receviez récompense ! »

« Marsille continue : Tenez pour vrai, sire comte, que mon désir est d'être votre ami. De Charlemagne je veux que nous parlions. Il est bien vieux, ce me semble ! je lui donne au moins deux cents ans ! Qu'il doit donc être usé ! il a tant démené son corps et par tant de pays ! Quand sera-t-il donc las de guerroyer ! — Jamais, dit Ganelon, tant que vivra son neveu. Rolland n'a son pareil en vaillance d'ici jusqu'en Orient ! et c'est un preux bien brave aussi qu'Olivier, son compagnon et ces douze pairs, si chers à l'empereur, marchant en tête de vingt mille chevaliers ! Que voulez-vous que craigne Charlemagne ? Il est plus fort que nul homme ici-bas.

— Beau sire, reprend Marsille, j'ai mon armée aussi : plus belle, on n'en voit pas. J'ai quatre cent mille chevaliers pour livrer bataille à Charles et aux Français. — Ne vous y fiez point ! Il vous en coûterait cher à vous et à vos hommes. Laissez cette folle audace ; essayez du savoir faire. Donnez à l'empereur de si grandes richesses, que nos Français en soient ébahis. Donnez-lui vingt otages. Il s'en retournera au doux pays de France, laissant après soi l'arrière-garde, où sera, je l'espère, le comte Rolland, et le preux Olivier. Ils sont morts, croyez-moi, si l'on veut m'écouter.

— Enseignez-moi, beau sire (et que Dieu vous bénisse !) comment je puis tuer Rolland ?

– Je saurai bien vous le dire : l'empereur, quand une fois il aux grands défilés de Cisaire, aura son arrière-garde loin de Il y aura placé son fier neveu et Olivier, en qui tant il se fie. uront vingt mille Français avec eux. De vos païens, envoyez-r cent mille. Je ne vous promets point qu'en un premier abat, si meurtrier qu'il soit à ceux de la France, il n'y ait si grand massacre des vôtres ; mais un second combat sera ré : n'importe dans lequel, Rolland y restera ! Vous aurez fait nd acte de vaillance, et de toute votre vie vous n'aurez plus guerre. Que pourrait Charles sans Rolland ? N'aurait-il pas rdu le bras droit de son corps ! Que deviendrait sa mer-lleuse armée ? Jamais plus il ne l'assemblerait ! De guerroyer perdrait fantaisie, et le grand empire rentrerait au repos. »

« A peine a-t-il achevé, Marsille lui saute au cou et l'embrasse ; is sans plus de discours, il lui offre de jurer qu'il trahira lland.

» Soit, s'il vous plait ainsi, dit Ganelon, » et, sur les re-ues de son épée, il jure la trahison et consomme son forfait.

» De son côté, Marsille fait apporter sur un fauteuil d'ivoire livre de sa loi, le livre de Mahomet, et jure, s'il peut trou-r Rolland à l'arrière-garde, de le combattre jusqu'à la mort.

» Alors s'avance un Sarrasin, Valdabron, l'ancien gouverneur roi. Il présente son épée à Ganelon, la meilleure qui soit au nde. « Par amitié, je vous la donne ; aidez-nous à nous dé-re de Rolland le baron. — De tout mon cœur, » et ils s'em-ssent.

» Un autre, Climorin, lui apporte son casque. « Je ne vis ja-is le pareil ! prenez-le pour nous aider contre Rolland, le rquis. — Très-volontiers, dit encore Ganelon, » et ils s'em-ssent.

» Vient enfin la reine Bramimonde : « Je vous aime beaucoup, , dit-elle au comte, car vous êtes bien cher à mon seigneur tous ses sujets ! Pour votre femme, prenez ces bracelets. ez que d'or, d'améthistes et de jacinthes ! ils valent plus que s les trésors de Rome ; votre empereur n'en a point de pareils. »

Et Ganelon prend les bijoux.

Marsille appelle alors Mauduit, son trésorier : avez-vous

préparé les présents pour Charlemagne? — Sire, ils sont prêts. Sept cents chameaux chargés d'or et d'argent, et vingt otages les plus nobles qu'il y ait sous le ciel. »

» Marsille, la main posée sur l'épaule de Ganelon : « Tu parles bel et bien, dit-il ; mais par cette loi que tu crois la meilleure, garde-toi de changer de desseins envers nous ! » Puis il promet que chaque année il lui enverra, comme rente, dix mulets chargés d'or d'Arabie. Il lui donne les clés de la cité de Saragosse pour les porter à Charlemagne ; « mais surtout que Rolland soit à l'arrière-garde, qu'on puisse le surprendre et lui livrer mortel combat ! »

» Ganelon répond : « Il m'est avis que j'ai déjà trop tardé. » Cela dit, il monte à cheval et s'éloigne.

» A la pointe du jour, il arrive aux quartiers de l'empereur.

» Sire, dit-il, je vous apporte les clefs de Saragosse, de grands trésors et vingt otages ; faites les bien garder ; c'est Marsille qui vous les envoie. Quant au calife, s'il ne vient pas, n'en soyez point surpris. Je l'ai vu de mes yeux s'embarquer sur la mer avec trois cent mille hommes armés ; ils étaient las de vivre sous Marsille, et s'en venaient au milieu des chrétiens ; mais à quatre lieues du bord, une furieuse tempête les a tous engloutis. Tous ils sont noyés, et jamais n'en verrez un seul. Si le calife eût été vivant, je vous l'aurais amené. Marsille, croyez-moi, sire, avant qu'il soit un mois, vous aura rejoint en France, recevra notre loi chrétienne, se fera votre vassal et tiendra de vous à hommage le royaume d'Espagne. — Que Dieu en soit loué ! dit Charles ; vous avez bien fait votre message et en aurez profit. »

» Les clairons sonnent ; Charles proclame la guerre terminée ; les soldats lèvent le camp ; on charge les chevaux de somme ; l'armée s'ébranle ; on s'achemine vers le doux pays de France.

» Cependant le jour tombe, la nuit est noire. Charles s'endort ; il se voit en songe aux grands défilés de Cisaire, sa lance de bois de frêne entre les mains. Ganelon la saisit et la secoue si fort que jusqu'au ciel en volent les éclats.

» La nuit s'enfuit, l'aube blanche apparaît, Charles, le majestueux empereur, monte à cheval et promène ses regards sur l'armée : « Seigneurs barons, dit-il, voyez ces étroits passages ; ces

sombres défilés ; à qui me conseillez-vous de donner l'arrière-garde? — A qui? répond Ganelon, à Rolland, mon beau-fils. Est-il baron de si grande vaillance?

» A ce mot, l'empereur le regarde et lui dit : « Vous êtes un vrai diable! Quelle mortelle rage vous est entrée au corps? »

» Rolland survient, il a entendu Ganelon : « Sire beau-père, lui dit-il, que de grâces je vous dois d'avoir demandé pour moi l'arrière-garde! Notre empereur n'y perdra rien, soyez-en sûr; il n'est palefroi ni destrier, mule ni mulet, roussin ni sommier qu'on s'avise de lui prendre; nos épées en feraient payer plus que le prix. — Je le crois bien, dit Ganelon.

— Ah! fils de race maudite! s'écrie Rolland, qui ne peut contenir sa colère, tu te figurais que le gant me tomberait des mains comme à toi. » Puis se tournant vers l'empereur : « Sire, donnez-moi cet arc que vous tenez au poing. Je suis bien sûr au moins de ne le point laisser choir comme fit Ganelon devant vous. »

» L'empereur rembrunit son visage, il hésite à placer son neveu à l'arrière-garde.

» Mais le duc Naymes lui dit : « Donnez l'arc au comte Rolland; c'est à lui qu'appartient l'arrière-garde, puisque nul ne peut la conduire comme lui. »

» Et l'empereur donne l'arc à Rolland ; mais il l'appelle et lui dit : « Mon beau neveu, savez-vous ce que je désire? Je veux vous laisser la moitié de mon armée. Prenez-la, croyez-moi, car c'est votre salut. — Non, je n'en ferai rien, dit Rolland, Dieu me confonde si je démens ma race! Laissez-moi vingt mille vaillants Français et partez avec tout le reste. Passez tranquillement les défilés; de mon vivant, ne craignez homme au monde. »

» Rolland monte à cheval; à lui se joint son fidèle Olivier, puis Gerer, puis Bérenger et le vieil Anseis, et Gérard de Roussillon, et le duc Gaifier. « J'y veux y aller, dit Turpin l'archevêque, je dois suivre mon chef. — Et moi aussi, dit le comte Gautier, mon seigneur est Rolland, je ne puis lui faillir. »

» L'avant-garde s'est mise en marche.

» Que ces pics sont hauts! quelles ténébreuses vallées! quels noirs rochers! quels défilés profonds! Les Français, dans ces passages, sont pris d'une sombre tristesse; le bruit sourd de leurs pas s'entend de quinze lieues.

» Quand ils approchent de la mère-patrie, en vue des terres de Gascogne, il leur souvient de leurs fiefs, de leurs biens, de leurs tendres enfants, de leurs nobles épouses. Les yeux se mouillent de larmes, ceux de Charles plus que tous les autres; Charles a le cœur oppressé : aux montagnes d'Espagne, il a laissé son neveu.

» Sous son manteau il cache son maintien. « Qu'avez-vous, sire? lui dit le vieux duc Naymes cheminant à son côté. — Peut-on le demander? dans le deuil où je suis, comment ne pas gémir? Par Ganelon la France sera détruite. Cette nuit un ange me l'a fait voir en songe; il me brisait ma lance entre mes mains. C'est lui qui m'a fait donner l'arrière-garde à mon neveu. Il me l'a fait laisser dans cet âpre pays. Mon Dieu! si je perdais Rolland, je n'aurais jamais son pareil. »

» Et Charles ne peut s'empêcher de pleurer, et cent mille Français, attendris à ses larmes, frémissent en pensant à Rolland. Ganelon le félon l'a vendu au païen pour de l'or, de l'argent, de brillantes étoffes, des chevaux, des chameaux, des lions.

» Le roi Marsille a mandé tous les barons d'Espagne, comtes, ducs et vicomtes, émirs et fils de sénateurs : il en rassemble quatre cent mille en trois jours! Les tambours battent dans Saragosse; l'image de Mahomet est exposée sur la plus haute tour; il n'est païen que cette vue n'enflamme. Puis les voilà qui partent tous, chevauchant à pas redoublés au fond de ces longues vallées. A force de courir, ils ont vu les gonfanons de France et l'arrière-garde des douze braves compagnons. Dans un bois de sapins, sur le flanc des rochers, ils s'embusquent le soir. Quatre cent mille hommes sont là, attendant le retour du soleil. Dieu! quelle douleur! les Français n'en savent rien!

» Le jour paraît. C'est à qui dans l'armée sarrasine portera les premiers coups. Le neveu de Marsille caracole devant son oncle : « Beau sire roi, dit-il, la joie sur le visage, je vous ai tant servi! en de si rudes et nombreux combats! Donnez-m'en pour récompense l'honneur d'abattre Rolland!

» Vingt autres viennent à leur tour fanfaronner devant Marsille. L'un dit : « A Roncevaux, je vais jouer mon corps; si je trouve Rolland, c'en est fait de lui! Pour les Français quelle honte et quel

-uil! Leur empereur est si vieux qu'il radote; il ne passera plus
a seul jour sans pleurer! — Ne vous alarmez point, dit l'autre,
ahomet est plus fort que saint Pierre! A Roncevaux, je vais
indre Rolland : il ne peut échapper à la mort. Regardez mon
ée: avec sa Durandal je la mesurerai, et vous entendrez dire
quelle est la plus longue. » — Un troisième : « Venez, sire,
:nez voir mourir tous ces Français! Nous prendrons Charlemagne
vous le donnerons. De leur pays nous vous ferons présent :
rant un an, nous aurons pris Charlemagne et coucherons au
ourg de Saint-Denis! »

» Pendant qu'ils s'échauffent ainsi et s'entr'excitent au combat, s achèvent, derrière la sapinière, de vêtir leurs cottes de mailles rrasines, lacent leurs héaumes de Saragosse, ceignent leurs pées d'acier viennois, mettent au poing leurs écus et leurs épieux le Valence surmontés de gonfanons blancs, bleus et vermeils. Ils e montent ni mules, ni palefrois, mais de bons destriers et chevauchent serrés. Le soleil brille, l'or de leurs vêtements étincelle et flamboie : mille clairons commencent à sonner.

» Les Français ont prêté l'oreille. « Sire compagnon, dit Olivier, avec les Sarrasins nous pourrons bien avoir bataille. — Dieu nous la donne! répond Rolland. Songeons à notre roi : pour son seigneur il faut savoir souffrir, endurer chaud et froid, faire entailler sa peau, risquer sa tête! Que chacun se prépare à frapper de grands coups. Prenons garde aux chansons que de nous on peut faire! Vous avez le bon droit, chrétiens, aux païens est le tort! Jamais mauvais exemple de moi ne vous viendra! »

» Olivier monte sur un grand pin, regarde à droite dans le vallon touffu, et voit venir la horde sarrasine. « Compagnon! crie-t-il à Rolland, là-bas, du côté de l'Espagne, quel tumulte, quel vacarme! Dieu, que de blancs hauberts! que de héaumes flamboyants! Pour nos Français, quelle rude rencontre! Ganelon le savait, le traître, le félon!

— Paix, Olivier, répond Rolland, il est mon beau-père, n'en dis mot. »

» Olivier met pied à terre : « Seigneurs barons, dit-il, de ces païens je viens de voir tel nombre qu'homme ici-bas n'en a jamais tant vu! Une bataille nous arrive, telle qu'il n'en fut point

d'autre! Demandez à Dieu le courage! » — Et les Français répondent : « Malheur à qui s'enfuit! Pas un de nous pour mourir ne vous fera défaut.

— Rolland, mon compagnon, dit le sage Olivier, ces païens sont en nombre et nous sommes bien peu. Croyez-moi, sonnez votre cor; l'empereur l'entendra et ramènera l'armée. — Me prenez-vous pour fou? dit Rolland, voulez-vous qu'en notre douce France je me perde d'honneur? Laissez faire Durandal, laissez-la frapper ses grands coups, se tremper de sang jusqu'à la garde. Tous ces païens sont morts, je vous le garantis!

— Rolland, mon compagnon, sonnez votre olifant: que l'empereur l'entende et nous arrive en aide! — Dieu me garde de cette lâcheté! Comptez sur Durandal, vous la verrez mettre à mort les païens.

— Camarade Rolland, sonnez votre olifant; l'empereur l'entendra, et, j'en réponds, il reviendra! — A Dieu ne plaise! répond encore Rolland; nul ici-bas ne pourra dire que j'aie corné pour des païens! Jamais pareil reproche ne sera fait à ma race.

— Quel reproche? Que voulez-vous qu'on dise? Ces Sarrazins sont si nombreux que tout en est couvert, les vallons, les montagnes, les landes et les plaines. Je viens de la voir, cette innombrable armée, et nous ne sommes qu'en faible compagnie! — Mon courage en grandit, dit Rolland. Dieu ne souffrira pas, ni ses anges non plus, que par moi, notre France perde sa renommée! Sire compagnon, mon ami, ne me parlez plus de la sorte. Nous tiendrons pied; pour nous seront les coups; notre empereur le veut. Dans ces soldats qu'il nous a confiés, il n'est pas un poltron; il le sait. Notre empereur nous aime parce que nous frappons bien. Frappe donc de ta lance, et moi de Durandal, ma bonne épée que Charles m'a donnée! Si je meurs, qui l'aura pourra dire : C'était l'épée d'un vaillant!

» A ce moment, l'archevêque Turpin pique son cheval, gravit une éminence, et, appelant à lui les Français : « Seigneurs barons, dit-il, notre empereur ici nous a laissés; pour lui nous devons bien mourir. Souvenez-vous que vous êtes chrétiens. La bataille s'approche, vous le voyez : les Sarrazins sont là. Appelez vos pé-

iez à Dieu merci; je vous absoudrai pour la guérison de
. Si vous mourez, tous vous serez martyrs et trouverez
lace au plus haut du paradis! » Les Français descendent
il, s'agenouillent en terre, et l'archevêque de par Dieu
. Pour pénitence, il leur commande de bien frapper.
ous et quittes de leurs péchés, les Français se redressent
ent à cheval.
and est beau à voir dans sa brillante armure, sur Vail-
n bon coursier; les rênes d'or lui battent dans la main;
ieu, qu'il porte au poing, la pointe au ciel, flotte un
blanc; il s'avance, le brave, le front clair et serein.
i marche son compagnon, puis tous ces nobles Français
ffermit le courage. Il lance sur les Sarrazins son fier re-
tournant doucement la tête vers ceux qui l'accompagnent:
urs, dit-il courtoisement, seigneurs barons, marchez au
, ces païens courent à la mort! »
dant qu'il parle, les deux armées s'approchent et se vont

de paroles, dit Olivier, vous n'avez pas daigné sonner
fant; rien à attendre de l'empereur, rien à lui reprocher!
e, il ne sait mot de ce qui nous arrive. La faute n'en
à lui. Maintenant, barons, mes seigneurs, tenez
et pour Dieu, je vous en prie, ne craignons pas les
achons donner et recevoir. Surtout n'oublions pas le cri
lemagne. » Aussitôt les Français ont tous crié : *Montjoie!*
es eut entendus, de sa vie n'en perdrait la mémoire. —
s'avancent, Dieu! avec quelle audace! Pour couper au
rt, ils ont lancé leurs chevaux; ils attaquent. Que peu-
mieux faire?
païens ne reculent pas; voilà la mêlée qui commence.
se provoque du geste et de la voix. Le neveu de Mar-
vient, l'insulte à la bouche, se ruer contre Rolland.
, d'un coup d'épieu, lui ouvre la poitrine et l'abat à
s. Le frère du roi, Falsaron, veut venger la mort de
eu, Olivier le prévient et lui plante sa lance au corps.
in Corsablix, un de ces rois barbares, vomit l'injure et
ades : l'archevêque Turpin l'entend et fond sur lui à

pleine lance; il l'étend mort sur terre. Et chaque fois qu'u Sarrazin tombe, les Français crient : *Montjoie!* le cri de Charl magne.

» De toutes parts, les défis, les combats se succèdent; parto les Français sont vainqueurs, pas un païen qu'ils ne renverse Rolland va, frappant de l'épieu, tant que le bois lui en reste la main; mais, au quinzième coup, l'épieu se brise; alors il ti sa bonne épée, sa Durandal, qui si bien tranche et tai les Sarrasins. Il faut voir comme il en fait carnage, comm les morts s'entassent autour de lui; le sang coule à fl sur la place; ses bras en sont vermeils, son cheval ruisselant. aperçoit dans la mêlée son fidèle Olivier, fracassant du tronçon sa lance, le crâne du païen Fauseron. « Compagnon, lui crie-t- que faites-vous? En telle bataille à quoi sert un bâton? Du fer de l'acier, voilà ce qu'il nous faut. Où donc est votre Hautecla votre épée emmanchée d'or et de cristal? — Je ne la puis tir dit l'autre, car de cogner j'ai trop à faire! »

» Et pourtant il la tire et la montre à Rolland, par un v coup de chevalier. Le païen qu'il en a frappé tombe le cor pourfendu; la lame a tranché sa selle émaillée d'or, et son che jusqu'à l'échine. « Je vous tiens pour mon frère, lui crie Rolla Voilà les coups qu'aime tant l'empereur. » Et de tous côtés on crié : *Montjoie!*

» Quelle horrible mêlée! que de coups portés et rendus! q de lances rompues et sanglantes! que de gonfanons en lambeau Et tant de bons Français perdent là leur jeunesse! Jamais ils verront leurs mères, ni leurs femmes, ni leurs amis de Franc qui les attendent au-delà des monts!

» Pendant ce temps, Charlemagne gémit et se désole. A qu bon? Est-ce en pleurant qu'il les peut secourir? Malheur à lui, jour où Ganelon lui rendit le triste office de partir pour Saragos Le traître en portera la peine; sa potence se dresse, mais la mo en attendant, n'épargne pas nos Français. Les Sarrasins tombe par milliers et les nôtres aussi; il en tombe, et des meilleurs!

» En France, à cette même heure, s'élèvent de furieux o ges: les vents sont déchaînés, le tonnerre gronde, la foudre écl te; la pluie, la grêle tombe à torrents. On sent la terre tremble

le Saint-Michel de Paris jusqu'à Sens, de Besançon jusqu'au port le Wissant! Pas un abri dont les murs ne se crèvent. En plein midi, de noirs ténèbres; plus de lumière au ciel que le feu des éclairs: par un homme qui ne tremble, et plusieurs de se dire: « C'est la fin de ce monde, la fin du siècle présent. — Ils n'en savent rien, ils se trompent: — C'est le grand deuil pour la mort de Rolland.

» Marsille, qui jusque-là s'est tenu à l'écart, a vu de loin le massacre des siens: il fait sonner ses cors et ses clairons; il met en marche le gros de son armée.

» Quand les Français voient déborder de toutes parts ces nouveaux flots d'ennemis, ils regardent où est Rolland, où est Olivier, où sont les douze pairs; chacun voudrait s'abriter derrière eux. L'archevêque les reconforte: « Pour Dieu, barons, ne fuyez pas! Mieux vaut mourir en combattant. Tout est dit! c'est ici que nous devons finir. Passé cette journée, nul de nous ne sera de ce monde; mais le paradis est à vous, je vous en suis garant. » A ces mots, leur ardeur se rallume, et ils crient encore: *Montjoie!*

» Mais voilà qu'un Sarrasin, celui-là qui chez Marsille embrassa Ganelon en lui donnant son épée, Climorin, sur un cheval plus rapide que l'hirondelle, s'en vient heurter Angelier de Bordeaux, et lui enfonce au corps la pointe de son épieu. C'est le premier Français de marque qui tombe dans la mêlée. Olivier l'a bientôt vengé: d'un coup de Hauteclaire le Sarrasin est abattu, et les démons ont emporté sa vilaine âme; mais Valdabron, cet autre païen, frappe au cœur le noble duc Sanche; le duc vide les arçons et tombe mort. Quelle douleur pour Rolland! Il fond sur Valdabron et lui porte un tel coup qu'il lui pourfend la tête devant les païens consternés.

» A son tour, Turpin l'archevêque fait rouler dans la poussière Malcuidant l'Africain, qui vient de tuer Anséis. Rolland renverse et tue le fils du roi de Cappadoce; mais, avant de mourir quel mal nous a fait ce païen! Il a tué Gérin et Gérer son compagnon, et Bérenger, et Austore, et Guy de Saint-Antoine.

» Comme nos rangs s'éclaircissent! la bataille est fougueuse et terrible! Vous ne vîtes jamais tant d'hommes morts entassés,

tant de blessures et tant de sang ! Sur l'herbe verte en coulent des torrents ! Les nôtres frappent à coups désespérés ! Quatre fois le choc leur est bon ; mais au cinquième tous ils tombent frappés, hormis soixante que Dieu épargne ! Avant que de mourir, ceux-là se vendront cher.

» Quand Rolland voit ce désastre : « Cher compagnon, dit-il à Olivier, que de braves gisants par terre ! quelle perte pour notre douce France ! Charles, notre empereur, que n'êtes-vous ici ! Mon beau-frère Olivier, que faire, et quel moyen de lui donner de nos nouvelles? Il n'en est plus, dit Olivier ; mieux vaut mourir que de fuir honteusement. — Je vais, reprend Rolland, sonner mon olifant, Charles l'entendra au fond des défilés. Il reviendra, soyez en sûr. — Allons donc, quelle honte ! et votre race, ami, vous n'y pensez donc plus ! Quand j'en parlai tantôt, vous n'en avez rien fait ; vous n'en ferez rien à cette heure, du moins à mon avis ; de bien sonner, vous n'avez plus la force ; voyez, vos bras sont tout saignants ! — Aussi quels beaux coups j'ai donnés ! mais nous avons affaire à trop forte partie ; je sonnerai, et Charles m'entendra. — Non, vous n'en ferez rien, et j'en jure par cette barbe, si je revois jamais ma chère Aude, ma noble sœur, jamais vous ne serez dans ses bras ! — Pourquoi cette colère? dit Rolland. — Compagnon, vous nous avez perdus. Folie n'est pas courage ! ces Français ne sont morts que par votre imprudence. Si vous m'aviez cru, l'empereur serait ici, la bataille serait gagnée ; mort ou vif, nous aurions pris Marsille. Rolland, votre prouesse nous vaut notre malheur ! Charles, notre grand Charles, jamais plus nous ne le servirons !

» L'archevêque Turpin entend les deux amis : il accourt et s'écrie : « Pour Dieu ! laissez-là vos querelles. Il n'est plus temps, c'est vrai, de sonner votre cor ; mais il est bon que l'empereur revienne. Charles nous pourra venger. Ces païens ne doivent pas rentrer dans leur Espagne. Nos Français nous trouveront ici morts et taillés en pièces ; ils nous mettront en cercueils, nous porteront avec deuil et avec larmes, et s'en iront nous enfouir aux cimetières de nos moutiers ; du moins ne serons-nous dévorés ni des loups, ni des sangliers, ni des chiens. — C'est bien parlé, répond Rolland, » et aussitôt il met l'olifant à ses lèvres, l'embouche et

leins poumons. Dans ces longues vallées, le son pénètre onge. A trente grandes lieues, l'écho le répète encore. les l'entend, l'armée l'entend aussi. « On livre bataille à ! s'est écrié l'empereur. Jamais Rolland ne sonne qu'au ne bataille. — Il est bien question de bataille, répond anelon. Tel propos dans une autre bouche, on l'appelle- onge. Ne connaissez-vous pas Rolland? Pour un seul va cornant tout un jour! Allons, marchons; pourquoi ter? Les terres de notre France sont encore loin de

Rolland continue à sonner : il fait de si grands efforts, ng jaillit de sa bouche et des veines de son front. » Ce gue haleine, dit l'empereur, » et le duc Naymes reprend: n brave qui sonne ; il y a bataille autour de lui. Sur ma -là l'a trahi qui si bien cherche à vous donner le change. oi, marchons au secours de votre noble neveu. Ne l'en- ous pas? Rolland est aux abois! »

npereur donne le signal. Avant que de partir, il fait saisir c'est aux garçons de sa cuisine qu'il abandonne le trai- lui arrachent poil à poil la barbe et la moustache, le à coups de poing et de bâton, lui passent une chaîne au nme on fait à un ours, puis, pour comble d'ignominie, ent une bête de somme.

e signal de l'empereur, tous les Français ont tourné bri- ent des deux, et se lancent à grand train dans les téné- filés, au bord des gaves rapides. Charles chevauche ortement. Il n'est Français qui, tout en courant, ne et ne dise à son voisin : « Si nous pouvions du moins ncore Rolland, le voir avant qu'il ne meure? que de coups perions ensemble! »

s! à quoi bon? vains efforts! ils sont trop loin; ils n'y tre à temps!

ndant Rolland promène ses regards tout à l'entour de es monts, dans la plaine, il ne voit que Français expirés. chevalier, il pleure et prie pour eux : « Seigneurs ba- u vous ait en sa grâce! qu'à vos âmes il ouvre son para- sur les saintes fleurs il les fasse reposer! Meilleurs guer-

riers que vous, je n'en ai jamais vu. Vous nous servîtes si longtemps! vous nous avez tant conquis de pays! Terre de France, ma si douce patrie, te voilà veuve de tant de braves gens! Barons français, vous mourez par ma faute! je ne vous ai pu sauver ni garantir; que Dieu vous aide, Dieu qui ne ment jamais! De chagrin je mourrai, si le fer ne me tue! — Olivier, mon frère, retournons au combat! »

« Rolland a reparu dans la mêlée. Comme devant les chiens s'enfuit le cerf tremblant, ainsi devant Rolland s'en fuient les infidèles. Voici pourtant Marsille qui s'en vient en guerrier, renversant en chemin Gérard de Roussillon et d'autres preux français. « Dieu te damne, lui crie Rolland, de m'abattre mes compagnons, » et d'un revers de Durandal, il lui tranche le poing, puis saisit la blonde chevelure de Jurfaleu, le fils du roi. A cette vue, les Sarrasins s'écrient : « Aide-nous, Mahomet! venge-nous de ces maudits! Jamais ils ne lâcheront pied! Sauvons-nous! sauvons-nous! » Sur ce mot, il s'en enfuit cent mille! Ne craignez pas qu'ils reviennent; pour toujours ils sont partis.

» Mais qu'importe si Marsille a fui! Son oncle, Marganice, reste sur le terrain avec ses Ethyopiens aux noirs visages. Il se glisse derrière Olivier, le frappe au milieu du dos, et du même coup lui traverse la poitrine « En voilà un, dit-il, qui nous venge de tous les nôtres! » Olivier, frappé à mort, lève le bras, laisse tomber Hauteclaire sur le cimier de Marganice, fait voler en éclats les diamants dont il brille, et lui fend la tête jusqu'aux dents. » Maudit païen, dit-il, ni à ta femme, ni à dame de ton pays, tu n'iras te vanter de m'avoir abattu! » Puis il appelle Rolland à son secours.

» Rolland voit Olivier livide et sans couleurs, le sang ruisselant de son corps. A cette vue, il se sent défaillir, et sur son cheval il se pâme. Olivier ne l'a point aperçu. Il a tant perdu de sang, que ses yeux en sont troublés. Il n'y voit plus de loin ni de près. Son bras, qui toujours veut frapper, laisse encore s'abattre Hauteclaire, et c'est sur le cimier de Rolland que le coup porte. Le casque en est fendu jusqu'au nasal, mais la tête n'en est point atteinte. A ce coup, Rolland le regarde et lui demande avec douceur : « Mon compagnon, l'avez-vous fait exprès? C'est moi,

ınd, votre plus cher ami! Vous ne m'avez défié que je sache! e vous entends, c'est votre voix, dit Olivier; mais je ne vous point! Si je vous ai frappé, ami, pardonnez-moi! — Vous ne ez point fait de mal. Je vous pardonne, ami, ici et devant . » Avec mot, ils s'inclinent l'un vers l'autre, et sur ce tendre u les voilà séparés!

›lland ne se peut détacher du corps de son ami étendu sans ur la terre; il le contemple, il le pleure et lui rappelle à haute tant de jours passés ensemble en si parfaite amitié. Olivier , quel fardeau pour lui que la vie!

Pendant ce temps, sans qu'il s'en aperçoive, tous nos Français péri, hormis l'archevêque et Gautier. Blessés, mais encore ut, ils appellent Rolland. Rolland les entend, vient à eux, et aïens s'écrient: « Voici de terribles hommes! prenons garde ces trois là ne s'en aillent vivants. » De toutes parts aussitôt jettent sur eux. Gautier tombe. Turpin a son casque brisé, aubert déchiré, quatre blessures au corps, son cheval tué lui Rolland, pensant à l'empereur, saisit encore son olifant, il n'en tire qu'un son faible et plaintif.

Charles l'entend pourtant. « Malheur à nous, dit-il, Rolland, cher neveu, nous arrivons trop tard; j'en juge au son de ce Marchons: sonnez, clairons. « Et tous les clairons de l'armée oudain retenti.

Le bruit en vient aux oreilles des païens. « Hélas! se disent- est Charles qui revient. C'est le grand empereur! Pour nous, journée! tous nos chefs sont à terre; si Rolland vit, la e recommence, et notre Espagne est perdue pour nous. Ja- Rolland ne sera vaincu par un homme de chair! N'appro- s pas, et lançons sur lui tous nos traits; qu'il reste sur la . » Là dessus, ils se tiennent à distance et font pleuvoir dards, s, lances, épieux. L'écu de Rolland est percé, fracassé; son ert rompu et démaillé, son corps n'est pas atteint; mais ntif, en vingt endroits blessé, tombe mort sous son maître. up fait, tous ces païens s'enfuient et galoppent du côté de gne.

Rolland sans son cheval est hors d'état de les poursuivre. Il vient secourir l'archevêque, lui délace son héaume, lui bande

ses plaies béantes, le presse contre son cœur et le dépose moll-ment sur le gazon. Puis doucement il lui dit : « Abandonnerons-nous sans prière nos compagnons que voilà morts et que tant nous aimions? Je veux aller chercher leurs corps et les apporter devant vous. — Allez, lui répond l'archevêque, nous sommes maîtres du terrain, allez et revenez. »

» Rolland le quitte et s'avance tout seul dans ce champ de carnage, cherchant sur la montagne, cherchant dans le vallon. Il les trouve, ses braves camarades, et le duc Sanche, et le vieil Anséis, et Gérard, et Bérenger. Un à un, il les apporte et les dépose aux genoux du prélat, qui les bénit en pleurant. Mais, quand vient le tour d'Olivier, quand Rolland veut apporter le corps de ce cher compagnon étroitement serré contre son cœur, son visage pâlit, ses forces l'abandonnent et par terre il tombe évanoui.

» L'archevêque, à cette vue, se sent pris d'une mortelle douleur. Dans ce val de Roncevaux, il est une eau courante : s'il pouvait en donner à Rolland! Il saisit l'olifant et cherche à se traîner chancelant, à petits pas, si faible qu'il ne peut avancer; mais toute force lui manque, et, la face contre terre, il tombe dans la dernière angoisse de la mort.

» Rolland s'éveille, il voit le saint guerrier gisant. Les yeux levés au ciel, les mains jointes, il se confesse à Dieu et le prie d'ouvrir au bon soldat de Charlemagne la porte de son paradis; puis il s'approche du corps sanglant du saint prélat, soulève ses deux belles mains blanches, les pose en croix sur sa poitrine, et lui fait un touchant adieu.

» Mais à son tour Rolland sent que la mort le saisit. Il prie Dieu pour ses pairs, le supplie de les appeler à lui, et, pour lui-même, invoque le saint ange Gabriel. Prenant d'une main l'olifant, dont il ne veut se séparer, de l'autre Durandal, il gravit une éminence en regard de l'Espagne, et, dans un blé vert, sous un arbre, il se laisse choir.

» Près de là, derrière une roche de marbre, un Sarrasin l'épie, couché au milieu des cadavres, le visage souillé de sang pour mieux contrefaire le mort. Il voit Rolland tomber; soudain il se redresse, court à lui et se prend à crier : « Vaincu, le neveu de Charles! à moi son épée, je l'emporte en Arabie! » Il la veut tirer; mais

Rolland a senti quelque chose, ouvre les yeux et ne dit que ce mot : « Tu n'es pas des nôtres, ce me semble ! » et de son olifant que sa main tient encore, il assène un grand coup sur le casque du païen, lui fait jaillir les yeux et la cervelle et l'abat mort à ses pieds. « Vil mécréant, dit-il, tu étais bien osé, d'autres diraient bien fou, de mettre ainsi la main sur moi !... j'en ai pourtant fendu mon olifant ! l'or et les pierreries en sont tombées du coup ! »

» Peu à peu Rolland s'aperçoit que sa vue devient trouble. Il se dresse sur ses pieds, s'évertue tant qu'il peut ; mais son visage est blême et livide. Sur la roche voisine, il décharge dix coups de Durandal. Il voudrait la briser, cette vaillante épée ! Quel deuil et quelle douleur de la laisser aux païens ! que Dieu daigne épargner cette honte à la France ! Mais l'acier grince et ne rompt pas. — Rolland frappe à nouveau sur un roc de sardoine ; pas la moindre brèche à l'acier ! — Il frappe encore ; le roc vole en éclats, l'épée résiste ! « Ah ! Sainte-Marie, s'écrie-t-il, aidez-moi !... Ma Durandal, toi qui si bien reluit à ce brillant soleil, toi si belle et si sainte, qui par Charles me fus donnée du commandement de Dieu même, toi par qui je lui conquis Bretagne et Normandie, Maine et Poitou, Aquitaine et Romagne, Flandre, Bavière, Allemagne, Pologne, Constantinople, Saxe, Islande, Angleterre ! tu fus longtemps aux mains d'un vaillant homme, tomberas-tu au pouvoir d'un poltron ! Ah ! Sainte Durandal, dans ta garde dorée que de pieuses reliques ! une dent de saint Pierre, du sang de saint Basile, des cheveux de Mgr. saint Denis, du vêtement de la vierge Marie ! se pourra-t-il qu'un païen te possède ? d'un chrétien seul et d'un brave tu as droit d'être servie !... »

« A ces mots, la mort l'entreprend et lui gagne le cœur. Sur l'herbe verte il s'étend, couche sous lui son épée et son cher olifant ; puis, tournant le visage vers la gent sarrasine, afin que Charles et les siens disent en le trouvant là qu'il est mort conquérant, il se frappe la poitrine et demande à Dieu merci. De maintes choses lui vient la souvenance ! de tant de beaux combats, de sa douce patrie, des gens de son lignage, de Charles, son seigneur qui l'a nourri ! et sur lui-même aussi sa pensée se retourne : « Mon Dieu, notre vrai père, toi qui jamais ne mens, qui retiras

Lazare d'entre les morts et Daniel de la dent des lions, sauve mon âme, arrache-la au péril des péchés que j'ai faits en ma vie! » Et ce disant, la tête appuyée sur son bras, de la main droite il tend à Dieu son gant; saint Gabriel le prend, puis Dieu envoie son ange chérubin et saint Michel *du péril*: par eux et par Gabriel, l'âme du comte est portée en paradis.

» Charlemagne est rentré dans ce val de Roncevaux. Pas un chemin, pas un pouce de terrain que ne couvre un cadavre. Charles appelle à haute voix son neveu; il appelle Olivier, il appelle l'archevêque, et Gérin, et Bérenger, et le duc Sanche, et Angelier et tous ses pairs! A quoi bon? Nul ne répondra. « Que n'étais-je à ce combat, s'écrie-t-il, en s'arrachant sa longue barbe, en se pâmant de désespoir, et l'armée tout entière se désole avec lui! ceux-ci pleurent leurs fils, ceux-là leurs frères, leurs neveux, leurs amis, leurs seigneurs.

» Au milieu de ce deuil, le duc Naymes, en homme sage, s'approche de l'empereur: « Regardez en avant, dit-il, voyez ces chemins poudreux, c'est la horde païenne qui s'échappe! à cheval; il faut nous venger! »

« Charles, avant de partir, commande à quatre barons et à mille chevaliers de garder le champs de bataille. « Laissez les morts comme ils sont là, dit-il, écartez-en les bêtes fauves; que personne n'y touche, écuyers ni varlets, jusqu'à l'heure où Dieu voudra qu'ici nous revenions. » — Puis il fait sonner la charge et pourchasse les Sarrasins.

» Le soleil baisse, la nuit est proche, les païens vont s'échapper dans l'ombre; mais un ange est descendu du ciel: « Marche, dit-il à Charles, marche toujours, la clarté ne te manquera pas. »

« Et le soleil s'est arrêté. Les payens fuient, les Français les atteignent, les poussent, les massacrent. Dans l'Ebre aux flots rapides, les fuyards sont noyés. Charles met pied à terre et se prosterne pour rendre grâce à Dieu.

» Quand il se lève, le soleil est couché. Il est trop tard pour retourner à Roncevaux, l'armée succombe de fatigue. Charles, le cœur en deuil, pleurant Rolland et ses braves compagnons,

par céder au sommeil. Tous ses guerriers, couchés sur terre, nent aussi, et les chevaux eux-mêmes ne peuvent tenir de-t; ceux qui ont faim d'herbe fraîche la broutent étendus.

Durant la nuit, Charles, gardé par son saint ange qui veille in chevet, voit en vision l'avenir; il voit le rude combat que itôt il faudra livrer!

Pendant ce temps, Marsille, épuisé, mutilé, est parvenu à ner Saragosse. La reine pousse un cri en voyant son époux; pleure, elle maudit les méchants dieux qui l'ont trahie. Un l espoir lui reste : l'émir de Babylone, le vieux Baligant, ne les sera pas sans secours, il viendra les venger. Marsille lui écrivit à longtemps; mais Babylone est loin, et c'est un grand retard!

L'émir, au reçu des lettres, a mandé les gouverneurs de ses rante royaumes; il fait équiper ses galères, les fait assembler s son port d'Alexandrie; puis quand vient le mois de mai, premier jour d'été, il les lance à la mer.

Elle est immense, cette flotte ennemie. Comme elle obéit voile, à la rame, au gouvernail! Au sommet de ces mâts e ces hautes vergues que de feux allumés! Les flots en re-nt au loin dans l'obscurité de la nuit, et, quand approchent ivages d'Espagne, toute la côte en est illuminée. La nouvelle arvient bientôt à Saragosse.

Marsille, dans sa détresse, se résigne à faire hommage de agne, à l'émir Baligant. De sa main gauche, qui seule lui :, il lui donne son gant : « Prince émir, lui dit il, je vous ds toutes mes terres; défendez-les et vengez-moi. » L'émir it son gant et s'engage à lui rapporter la tête du vieux Charles; il s'élance à cheval en criant à ses Sarrasins : « Venez, mar-s; les Français nous échappent! »

Charles, à l'aube du jour, s'est mis en route pour Roncevaux. igneurs, dit-il aux siens en s'approchant du lieu où fut la lle, ralentissez un peu le pas; laissez-moi aller seul en avant chercher mon neveu. Un jour, il m'en souvient, à Aix, une fête, il nous tint ce propos, que s'il mourait en pays ger, on trouverait son corps en avant de ses soldats et de ses , le visage tourné vers la terre ennemie, que comme un iérant il serait mort, le brave! »

» En achevant ces mots, seul il s'avance et gravit la collin reconnait sur trois blocs de rocher les coups de Durandal, et de là, sur l'herbe verte, le corps de son neveu. « Ami Roll s'écrie-t-il dans une angoisse extrême en soulevant de ses i le cadavre, que Dieu mette ton âme dans les fleurs de son radis entre ses saints glorieux! Hélas! qu'es-tu venu fair Espagne! Pour moi, pas un jour désormais sans te pleure n'ai plus un ami sous le ciel. J'ai des parents encore, mai un comme toi! Ami Rolland, je vais rentrer en France. Q je serai à Laon, dans mon palais, de tous côtés, les gens dront me dire: — Où donc est le capitaine? — Je leur répon — Il est mort en Espagne. Il est mort mon neveu, par qu tant gagné de terres. Et maintenant qui commandera mes arn Qui soutiendra mon empire? France, mon doux pays, ils t'ont ceux qui l'ont mis à mort. »

« Quand il a donné libre cours à sa douleur, ses baron demandent de faire rendre à leurs compagnons les sup devoirs. On rassemble les morts, on brûle autour d'eu parfums, on les bénit, on les encence, on les enterre en g pompe, hormis Rolland, Olivier et Turpin, dont les corps recueillis et mis à part pour être en France transportés.

» On se disposait au départ, quand apparaît au loin l'a garde sarrasine. L'empereur s'arrache à sa tristesse, tourn rement ses regards vers les siens, et s'écrie de sa gran haute voix: « Barons français, à cheval et aux armes! »

» L'armée tout aussitôt se prépare au combat. Charles di son ordre de bataille. Il forme dix cohortes, donne à chacu chef habile et brave, puis se place à leur tête. A ses Geoffroy d'Anjou fait flotter l'oriflamme; Guinemant port lifant.

» Charles met pied à terre, se prosterne devant Dieu, l une ardente prière, puis remonte à cheval, saisit son écu épieu, et, le visage serein, se précipite en avant. Les cl sonnent; au-dessus des clairons bondit la voix de l'olifa soldats pleurent à l'entendre; ils pensent à Rolland.

» L'émir, de son côté, a passé en revue ses soldats. Lui les dispose en cohortes, il en fait trente aussi fortes que l

puis il adjure Mahomet, fait déployer son étendard, et court avec un fol orgueil à la rencontre des Français.

» Le premier choc est terrible; des deux côtés le sang ruisselle à flots. Jusqu'au soir, le combat se prolonge et le carnage va croissant; mais vers la fin de la journée, au crépuscule, l'émir et Charles se rencontrent. Ils s'abordent et se portent de si terribles coups, que bientôt leurs sangles rompent, les selles tournent, ils sont à bas. Pleins de rage, ils tirent leurs épées, un duel à mort commence entre eux.

» Charles va succomber : étourdi par un coup qui a fendu le fer de son cimier, il chancelle, peu s'en faut qu'il ne tombe; mais il entend passer à son oreille la sainte voix de l'ange Gabriel, qui lui crie : « Grand roi, que fais-tu? » A cette voix, il reprend sa vigueur, et sous l'épée de France, l'émir écrasé tombe mort.

» L'armée des païens s'enfuit; nos Français les pourchassent jusque dans Saragosse : la ville est prise. Le roi Marsille en meurt de désespoir. Les vainqueurs font la guerre aux faux dieux; à grands coups de cognée, ils brisent leurs idoles. On baptise les Sarrasins; on en baptise au-delà de cent mille. Ceux qui résistent, on les pend, on les brûle, hormis pourtant la reine Bramimonde; en France, on l'emmène captive; Charles la veut convertir par douceur.

» La vengeance est satisfaite; on met garnison dans la ville, on s'en retourne en France. En passant à Bordeaux, Charles dépose sur l'autel de Saint-Séverin l'olifant de son neveu : les pèlerins l'y voient encore. Puis, dans de grandes barques, il traverse la Gironde et fait ensevelir dans Saint-Romain de Blaye le preux Rolland, le fidèle Olivier et le brave archevêque.

» Charles ne veut plus s'arrêter en chemin; il ne prendra de repos qu'à Aix, sa grande ville. L'y voici parvenu; il mande par messagers dans tous ses royaumes et provinces les pairs de sa cour de justice pour faire le procès à Ganelon.

» Mais, en entrant dans son palais il voit venir à lui Aude, la belle Aude, la gente demoiselle. « Où est Rolland, dit-elle, Rolland le capitaine, qui m'a juré de me prendre pour femme? » Charles sent à ces mots se réveiller sa mortelle douleur; il pleure à chaudes larmes : « Ma sœur, ma chère amie, il n'est plus celui

dont tu me parles ! Mais je veux te donner en échange un époux digne de toi ; c'est Louis, je ne te puis mieux dire ; il est mon fils, il aura mes royaumes ! — Voilà, dit-elle, des paroles étranges ! Ne plaise à Dieu, ni aux saints, ni aux anges, que, Rolland mort, Aude reste vivante ! A ce mot, elle pâlit, se laisse choir aux pieds de Charlemagne : elle est morte à toujours ! Dieu lui fasse merci !

» L'empereur se persuade qu'elle n'est que pâmée ; il lui prend les mains, la soulève ; la tête, hélas ! retombe sur l'épaule. Sa mort n'est que trop véritable, et quatre comtesses sont mandées pour la veiller toute la nuit et la faire enterrer noblement dans un moustier de nonnains.

» Pendant qu'on pleure la belle Aude, pendant que Charles lui rend les derniers honneurs, Ganelon, chargé de chaînes, battu de verges, attend son jugement.

» Les pairs sont réunis ; Ganelon comparaît devant eux ; il se défend subtilement : « Je me suis vengé, dit-il, mais je n'ai point trahi ! » Les juges se regardent et penchent à l'indulgence. « Sire, disent-ils à l'empereur, laissez-le vivre ; il est bon gentilhomme ; sa mort ne vous rendrait pas Rolland, votre neveu, que jamais nous ne reverrons. » — Charles leur dit : « Vous me trahissez tous ! » Sire, s'écrie un d'entre eux, Thierry, frère de Geoffroy d'Anjou, ne vous troublez ainsi. Moi, je condamne Ganelon, je le dis traître et parjure ; je le condamne à mort. S'il a parent qui m'ose démentir, j'ai cette épée pour lui répondre. »

» Aussitôt Pinabel, l'ami de Ganelon, brave, alerte et vigoureux, accepte le défi. L'empereur ordonne le combat. Aux portes d'Aix, dans la prairie, les deux champions, bien confessés, bien absous et bénis, leur messe ouïe et leur épée au poing, se mettent en bataille. Dieu lui seul peut savoir quelle en sera la fin.

» Pinabel est vaincu, et devant cet arrêt de Dieu tous les barons s'inclinent ; tous ils disent à l'empereur : « Ganelon doit mourir. »

» Ganelon meurt du supplice des traitres, il est écartelé.

» Puis l'empereur assemble ses évêques. « En ma maison, dit-il, une noble captive a tant appris par sermons, par exemples,

'elle veut croire en Dieu ; baptisez-la. » C'est la reine d'Espagne ; ils la baptisent sous le nom de Julienne, elle devient chrétienne, et du fond de son cœur.

» Le jour s'en va, la nuit couvre la terre, l'ange connu de Charles, saint Gabriel, descend à son chevet, et lui dit de la part de Dieu : « A la cité que les païens assiégent, Charles, il te faut marcher ! les chrétiens à grands cris te réclament. »

» Et l'empereur s'écrie : « Quel labeur est ma vie ! »

» Ici finit l'histoire que Théroulde a chantée. »

Maintenant, dit M. Vitet, nous pouvons parler de la *Chanson de Rolland*. Le lecteur la connait, bien imparfaitement sans doute, mais assez pour en saisir les traits et les contours principaux, assez pour n'être pas surpris si nous donnons à ce poème une place à part et hors ligne parmi les productions jusqu'ici connues de notre poésie du moyen-âge. Nous ferons la part aussi large qu'on voudra à l'imperfection, à la rudesse de la forme, à l'impuissance d'un langage encore inculte, sans souplesse et sans ampleur, il n'en sera pas moins vrai que la grandeur du dessin, la vérité de la couleur, la force de l'émotion, la profondeur des sentiments donnent à la *Chanson de Rolland* des rapports d'étroite parenté avec les rares chefs-d'œuvre de cette poésie épique qui fait le juste orgueil de quelques nations, et dont trop aisément peut-être la France s'est laissé dire que Dieu l'avait déshéritée.

Commençons par comparer notre poème avec ses frères du moyen-âge, puis nous le mettrons en face de plus redoutables rivaux.

LA CHANSON DE ROLLAND EST SUPÉRIEURE AUX AUTRES PRODUCTIONS DU MÊME GENRE.

Ce qui le distingue en premier lieu de tout ce qu'ont produit, à notre connaissance, nos trouvères, nos troubadours et tous les poètes du nord et du midi de l'Europe, jusqu'au jour où Dante est apparu, c'est l'unité de composition. Cette unité est complète, le lecteur vient d'en juger. Sans doute, après la mort de Rolland, après les honneurs funèbres rendus à sa mémoire, mieux

vaudrait que le poème prît fin : ce qui vient ensuite, tout en servant de complément direct à l'action, ne lui appartient pas essentiellement ; mais si cette dernière partie, dont nous n'avons donné que la substance, est hors de proportion avec le reste du poème, n'est-il pas permis de supposer qu'elle était moins développée dans la composition primitive, et que le manuscrit d'Oxford peut, sur ce point, être lui-même légitimement soupçonné d'additions et de remaniements? Après tout, dans un de nos chefs-d'œuvre dramatiques, dans l'*Horace* de Corneille, le cinquième acte, ce hors-d'œuvre qu'on peut impunément supprimer, ne détruit pas l'unité de la pièce. Il en est de même ici : qu'on néglige cette dernière partie ou qu'on en tienne compte, l'unité du poème n'en est pas moins fortement accusée : tout y tend au même but ; l'intérêt ne se divise ni ne s'égare. C'est à croire, en vérité, qu'une combinaison savante a présidé à ce plan si nettement tracé ; mais, comme à chaque pas l'inexpérience éclate et se trahit, il est clair que cette unité est purement instinctive et sort des entrailles mêmes du sujet. Or l'unité, quoiqu'on dise, et surtout l'unité sans calcul et spontanément conçue, est dans les œuvres d'art le premier signe de la supériorité. Ce ne sont pas les traités de rhétorique qui nous apprennent cette loi, l'esprit humain l'avait promulguée avant eux. L'imagination peut bien se permettre parfois de produire, sans grand respect pour l'unité, de charmantes merveilles, mais ce n'est qu'une magie éphémère et le caprice de quelques-uns. Où l'unité domine au contraire, tout en respectant les droits de l'imagination, là, de l'aveu de tous, est la puissance, la grandeur et les siècles en s'écoulant n'ont jamais démenti cette universelle vérité.

Ceux donc qui semblent étonnés quand on place en si haute estime la *Chanson de Rolland* ceux qui soutiennent que c'est tout uniment un poème du moyen-âge, comme un autre, qu'on en ferait moins grand état si comme eux on connaissait nos autres chansons de geste, que c'est partout mêmes beautés, mêmes défauts, ceux-là n'oublient qu'une chose, la plus rare, la plus introuvable dans ces poésies dont ils nous parlent, l'unité de composition. Peuvent-ils nier qu'elle existe dans la *Chanson de Rolland*? Nous la montrent-ils ailleurs? Quel est le poème déjà publié en

core inédit dont l'action soit ainsi conduite et gouvernée, assu-tie à un plan, circonscrite dans un cadre, développée avec or-e et clarté? Qu'on nous le cite. Est-ce *Ogier le Danois?* Est-ce *Chanson des Saxons* ou la *Chanson d'Antioche*? Est-ce *Agolant?* t-ce *Gérard de Vianne?* (*) Certes, dans tous ces poèmes et dans n d'autres qui ne valent pas moins, il y a de vraies beautés, is des beautés jetées comme au hasard, sans suite et sans lien. *olant*, par exemple, abonde en situations bien conçues, bien liquées; le sujet en est beau : c'est encore une guerre de arlemagne contre les Sarrasins d'Espagne; certains passages qui mblent, il est vrai, imités de la *Chanson de Rolland*, sont d'un effet andiose; d'autres, d'une facture originale, ne manquent ni de cou-r ni de vie. Tout cela devrait faire un beau poème, mais le ème n'existe pas. Où est l'intérêt? Où va l'auteur? Où nous ut-il conduire? Quelle digression oiseuse! quelle diffusion et elle incohérence! Dans *Gérard de Vianne*, on trouve aussi des nes excellentes, une entre autres d'un effet sublime, le duel tre Rolland et Olivier. Ce duel, qui se prolonge pendant un jour tier dans une île du Rhône, sous les yeux des deux armées mpées l'une sur le bord du fleuve, l'autre derrière les remparts la ville, rappelle par plus d'un trait le combat sous les murs de oie entre Ménélas et Pâris, avec cette différence qu'ici l'Hélène t chaste et pure, tremblante sincèrement, sans coquetterie, du nd de l'âme, pour son frère et pour son amant. Un nuage en-yé du ciel vient aussi séparer les deux combattants; mais ni livier ni Rolland ne sont transportés honteusement, loin du pé-l, sur des coussins parfumés; quand la nuée se dissipe, les deux ampions tombent tendrement dans les bras l'un de l'autre, se rent éternelle amitié, tant ils ont mutuellement reconnu, ns leur lutte acharnée, non-seulement la vigueur de leurs bras, ais la générosité de leurs cœurs! tant ils ont mis à rude épreuve

(*) M. Vitet nous paraît ici trop sévère; car les romans qu'il cite ne sont pas dépour-s d'une certaine unité. Pour les bien apprécier, il faut les considérer dans leur en-mble, dans l'effet général, et non dans quelques détails secondaires. Nous verrons s loin qu'on peut les comparer à nos merveilleuses cathédrales dont plusieurs acces-res choqueraient un goût trop délicat. Ce qui a manqué à nos trouvères, c'est la gue qui était encore trop imparfaite. M. Vitet le fera tout-à-l'heure judicieusement marquer pour la *Chanson de Rolland.*

leur loyauté, leur bonne foi, la trempe de leurs âmes aussi bien que la trempe de leurs épées! Cette conception grandiose et touchante, qui ne le cède assurément à aucun des plus beaux passages de la *Chanson de Rolland*, quelle place occupe-t-elle dans *Gérard de Vianne?* Vous croyez peut-être qu'elle domine tout le poème, qu'elle en est le point saillant et lumineux. Pas du tout; elle est jetée dans l'ombre au milieu d'épisodes qui se succèdent et se croisent en tous sens. L'idée de se contenter d'une seule action, de la poursuivre avec constance, de concentrer sur un point l'attention et l'intérêt, l'idée de l'unité en un mot, n'apparaît ni dans ce poème ni dans aucun autre. Vous aurez beau chercher aussi bien dans le cycle de la Table-Ronde, que dans le cycle carlovingien, partout vous trouverez même absence de plan, partout l'imagination errant à l'aventure, tombant parfois sur de brillantes fleurs, puis les quittant aussitôt pour caresser complaisamment les plus insipides broussailles. Comment donc ne pas reconnaître, comment ne pas constater que tout se passe autrement dans la *Chanson de Rolland*, que l'ordre y règne, que l'imagination s'y soumet à une constante discipline? Comment ne pas tenir compte d'une telle exception? A elle seule ne suffirait-elle pas pour distinguer profondément cette chanson de geste, de toutes celles qui nous sont connues.

Mais bien d'autres différences sont encore à signaler: la première vient du sujet lui-même. Dans tous les poèmes du moyen-âge, le sujet est de pure invention. Lors même que les personnages portent des noms historiques, leurs actes sont imaginaires; une légende locale, inconnue, fabuleuse, fournit presque toujours le canevas, et le poète, en y brodant ses vers, ne fait pas le moindre effort pour chercher de faux airs de vérité; bien loin de là, il enchérit sur les invraisemblances de la donnée première; sa prétention est d'inventer, de montrer qu'il invente, de faire preuve d'une veine intarissable; il veut que son lecteur sache qu'il lui fait des contes bleus, que sa poésie est un pur artifice et un franc badinage. La *Chanson de Rolland*, au contraire, repose sur un fond de vérité et n'affecte pas d'en sortir. L'histoire y est défigurée sans doute, ou plutôt l'histoire, à proprement parler, ne s'y montre pas, elle fait place à la légende; mais, dans

cette falsification lentement opérée par le temps et par la crédulité des peuples, les côtés secondaires de l'histoire ont seuls complètement disparu, le fond s'est conservé. Ainsi rien de plus vrai, rien de plus réel que le désastre de Roncevaux. Eginhard essaie en vain de l'amoindrir ; son récit officiel laisse échapper des mots qui révèlent ce qu'il voudrait cacher. « Tous les Français, dit-il, engagés dans l'affaire périrent jusqu'au dernier. » Et ailleurs il ajoute : « Ce revers empoisonna dans le cœur de Charles la joie de toutes les victoires qu'il avait gagnées en Espagne. » Ce n'était donc pas une simple escarmouche ; c'était un véritable échec, le seul qu'essuya ce grand homme pendant ses quarante-six ans de règne. On comprend que l'impression dut en être profonde ; elle devint ineffaçable lorsque, par une fatale coïncidence, un demi siècle plus tard, dans ces mêmes défilés, l'armée d'un des fils de Charlemagne, de Louis le Débonnaire, fut à son tour taillée en pièces. L'imagination des peuples d'Occident, de ces deux catastrophes, n'en fit bientôt plus qu'une, et peu-à-peu, à travers deux siècles de ténèbres et de rustique naïveté, toutes les circonstances accessoires de la scène primitive se trouvèrent dénaturées. Mais qu'importent ces inexactitudes dont notre poème est l'écho ? Qu'importe que vingt-deux ans trop tôt Charles y soit affublé de la pourpre impériale ; qu'à peine âgé de trente-cinq ans on nous en fasse un patriarche, et que sa barbe ait l'éclat de la neige ; qu'un lien de parenté plus que douteux l'unisse à l'un des combattants, à celui en qui la légende s'est plu à personnifier l'héroïsme de cette sombre journée ? Qu'importe que les montagnards gascons, auteurs du guet-apens, soient travestis en Sarrasins, et qu'au lieu de leur chef, de ce Lope, duc de Gascogne, *Loup* de fait et de nom, comme dit la charte de Charles-le-Chauve, on nous donne deux personnages, le roi Marsille et le traître Ganelon ? Toutes ces transformations, dont on peut suivre et expliquer l'origine, ainsi qu'on le verra plus loin, ne changent rien au fond des choses ; ce sont de simples accessoires ; elles n'ont pas pris capricieusement naissance un certain jour, comme des fantaisies de poètes imaginées à plaisir ; elles ont pénétré lentement dans la croyance populaire ; une sorte de prescription insensible les a peu à peu accréditées et dûment substituées à certains souvenirs de

l'histoire effacés ou obscurcis. Ainsi, vérité historiqu vérité légendaire à la surface, tel est le fondement sur assis notre poème. Aucun autre, encore un coup, p que nous connaissons, n'a d'aussi sérieuses racines. C' une seconde exception qui, pour le dire en passant, clef de la première. En effet, le caractère historique et nel du sujet commande, pour ainsi dire, l'unité de co Un tel poème, au moment où il a été conçu, c'est-à- époque où la tradition se maintenait encore vivante, manquer d'être simple, sobre de digressions et d'embell Le poète aussi bien que son public croyait vrai ce qu'i il ne s'avisait donc pas d'y ajouter du sien. Au rebou confrères des âges plus récents, il n'avait point à faire sa fécondité; son moyen de succès n'était pas de paraîtr mais de sembler vrai et d'aller droit au but. Voilà pou les versions de ce poème sont anciennes, plus l'unit position s'y laisse apercevoir. Un manuscrit antérieur crit d'Oxford réduirait d'un millier de vers peut-être tiers du poème, de même que le manuscrit d'Oxford e vingt-huit vers d'une énergique fermeté tel passage qu manuscrit de Paris, par exemple, se délaie en six ce

Mais continuons; voilà un premier point constaté : da *son de Rolland*, le sujet est empreint de vérité hist n'est pas tout : par une autre exception tout aussi rare est national. En peut-on dire autant de nos autres c geste? L'esprit qui les anime est tantôt l'esprit de loca fidèle du régime féodal, tantôt l'esprit cosmopolite, i vie d'aventures. Point de milieu, où la scène est circon l'étroit horizon d'une province, quelquefois même en relles du château où fut nourri le poète et où domi potentat, son seigneur et son maître, ou bien c'est l'uni qui s'ouvre à nos regards, c'est de Babylone aux colo cule que s'étend le théâtre. Les personnages sont Picards, Champenois ou Lorrains, sinon ils sont che rants; mais Français, jamais cela ne leur arrive. Le mot quand il est prononcé, n'a qu'un sens géographique. I la douce France, si souvent invoquée dans la *Chanson*

l'amour de la patrie, le dévouement à la mère commune, ces nobles sentiments qui répandent sur tout le poème je ne sais quel coloris tendre et mélancolique, c'est quelque chose qui n'appartient qu'à cette chanson de geste, et qui, à défaut d'autres signes, la distinguerait entre toutes.

Ajoutez, comme pendant à cette image de la patrie, la figure de Charlemagne. L'autorité, la grandeur, la majesté que lui reconnaît le poète, c'est encore là, notez-le bien, quelque chose de tout exceptionnel. Par une étrange contradiction, les poèmes carlovingiens, ainsi nommés, parce qu'ils chantent et glorifient les compagnons du grand empereur et les souvenirs de son règne, les poèmes carlovingiens sont autant de pamphlets, contre qui? contre Charlemagne. Il n'est pas de sarcasmes, pas de moqueries, pas d'irrévérences qu'ils ne prodiguent à sa mémoire. Ils en font tour à tour un Cassandre débonnaire ou un stupide et hargneux despote. Le beau rôle n'est que pour ses barons; à eux seuls la sagesse et le courage, sans eux le pauvre Charles ne ferait que sottises. Il faut incessamment que le duc de Bavière ou tel autre des grands feudataires soit occupé à réparer les bévues du monarque. En un mot, c'est un parti pris de supprimer la gloire de Charlemagne, de le dépouiller de sa valeur personnelle, et de reporter sur ses vassaux tout l'honneur de son règne, tout l'éclat de sa renommée. Est-il besoin que nous disions pourquoi? A l'époque où ces poèmes ont été composés ou remaniés, le pouvoir royal essayait de relever la tête et de reconquérir son domaine. La ligue féodale, contre laquelle il guerroyait, ne se défendait pas seulement à coups de lance, elle avait recours à d'autres armes : elle cherchait à soulever contre les prétentions du pouvoir envahisseur ce qu'on appellerait aujourd'hui l'opinion. Or, le moyen le plus sûr de parler alors aux esprits, c'était la poésie. Les jongleurs et les trouvères relevaient tous directement d'un seigneur, lors même qu'ils étaient nés sur les terres de la couronne, ils ne dépendaient d'elle que très-indirectement, et donnaient plus volontiers leurs services à qui les protégeait de plus près. Ils chantaient donc l'époque carlovingienne, moyen détourné de faire opposition à la nouvelle race de rois, et, tout en chantant, tout en exaltant cette époque,

ils n'avaient garde de laisser croire que même alors il y eût des monarques capables et dignes de respect. Sous le nom de Charlemagne, c'est à Louis-le-Gros, c'est à Louis-le-Jeune qu'ils faisaient la guerre : glorifier son époque, amoindrir sa personne, c'était toujours attaquer la royauté. Qu'on parcourt tous ces poèmes, et dans tous on verra percer plus ou moins clairement cette double intention.

Eh bien! rien de semblable dans la *Chanson de Rolland.* Non-seulement l'empereur n'est pas tourné en ridicule, mais il est respecté, vénéré. Ces cheveux blancs qu'on lui prête, ce n'est pas à mauvais dessein. Loin de là, l'anachronisme a pour effet de donner, s'il est possible, à sa noble figure encore plus de majesté. Les preux qui l'environnent sont nobles et vaillants; mais il les dépasse tous de la tête, sans en excepter Rolland lui-même. Il est leur monarque à tous, aimé autant qu'obéi, à la fois souverainement juste et souverainement puissant.

Ainsi la *Chanson de Rolland*, déjà si différente de tous les poèmes des XIIe et XIIIe siècles et par l'unité du plan et par la nature du sujet, est en outre conçue dans un tout autre esprit. Cet hommage rendu à la gloire personnelle de Charlemagne, ce sentiment de nationalité, vieux débris de l'ancienne unité monarchique, souvenir depuis longtemps éteint au XIIe siècle, mais subsistant encore vers la fin du Xe, et conservant même dans quelques parties de la Neustrie, une certaine vitalité, ce sont là deux traits caractéristiques qui donnent à ce poème son cachet d'origine : indications plus sûres et de meilleur aloi que quelques particularités d'orthographe ou de versification. L'esprit d'un poème, voilà son acte de naissance. A ces deux traits ajoutons-en deux autres non moins significatifs et non moins concluants : l'absence de toute galanterie, l'austérité du sentiment religieux.

L'amour et la vie guerrière sont, comme on sait, les textes favoris, les thèmes obligés de tout poème du moyen-âge. L'amour semble parfois ne pas jouer le premier rôle; mais la part la meilleure n'en est pas moins pour lui. Même au plus fort de la mêlée, les combattants pensent à leurs dames et meurent en chantant la beauté. La galanterie chevaleresque est l'âme de cette poésie ; c'est d'elle que découlent ces innombrables épisodes qui

e savent jamais finir, mais qui souvent aussi font éclore en passant les scènes les plus suaves et les plus attachantes.

Dans la *Chanson de Rolland*, pas une scène d'amour, pas un mot de galanterie; c'est à peine si quelques vers jetés çà et là nous apprennent que Rolland est amoureux; il l'est, mais n'en parle point. Qu'aurait-on pensé au XIIIe siècle, voire au XIIe, de cette façon taciturne de comprendre l'amour? Le plus vaillant paladin aurait-il pu sans déshonneur n'exceller qu'à se bien battre? Ne fallait-il pas qu'il sût parler de sa flamme aussi bravement que manier son épée? Ici c'est le contraire; ces hommes de fer rougiraient de raconter les blessures de leur cœur; ils se croiraient amollis, dégénérés, et le poète est de moitié dans leurs scrupules, il est aussi sobre qu'eux d'allusions et de confidences amoureuses. Dans tout le poème, vous n'entrevoyez que deux figures de femmes: apparitions fugitives, légers profils à peine indiqués; l'une est la reine Bramimonde, l'autre la belle Aude, fiancée de Rolland. La reine ne parait qu'un instant, le temps de détacher ses bracelets, de les faire luire aux yeux de Ganelon, de l'éblouir comme un démon tentateur: on dirait une Hérodiade crayonnée par Léonard. La belle Aude ne fait aussi que passer devant nos yeux, mais comme un ange de lumière; elle n'apparait que pour mourir, et c'est d'amour qu'elle meurt, d'un amour profond, concentré, sans paroles, parce qu'il est sans espoir, un amour qu'on profanerait en essayant de lui faire dire un mot. Pour s'en tenir à cette expressive concision, il fallait un poète accoutumé au spectacle des passions fortes et sincères, au spectacle d'un temps de croyance et d'énergie tel que le XIe siècle. Quelque cent ans plus tard, aurait-on résisté à si belle occasion de verser des flots de soi-disant poésie? Certes, non, et nous en avons la preuve. Cette mort de la belle Aude, croyez-vous que les rajeunisseurs du XIIe et du XIIIe siècle l'aient reproduite dans sa chaste simplicité? C'est là qu'était le piége, ils s'y sont laissé prendre. A ce thème si court, ils ont cousu d'éternelles variations. La belle Aude en leurs vers ne peut se décider à mourir: loin de tomber foudroyée, elle parle, elle prie, puis elle parle encore, et le lecteur aspire à son dernier soupir, seul moyen d'assurer sa propre délivrance.

Voilà donc un contraste de plus entre ce poème et tous l
autres, la façon de comprendre et d'exprimer l'amour. Pass
maintenant dans des régions plus hautes, ce seront encore d
contrastes nouveaux.

La religion, sans doute, au temps de Robert Wace, d'Adèn
de Jean Bodel, de Chrestien de Troyes, était puissante et ho
rée : les héros de leurs poèmes, même les plus mondains et
plus batailleurs, sont exacts à faire leurs prières, s'agenouill
dévotement, et confient volontiers leur âme à la sainte Vier
mais sentez-vous chez eux aux heures solennelles, au milieu
péril, à l'aspect de la mort, cette ferveur calme et sereine, ce
soumission, cette foi angélique qui s'échappe du cœur de Roll
et de ses compagnons? La distance est immense entre ces d
sortes de chrétiens. On peut la mesurer d'un mot; les uns s
revenus de la croisade, les autres se préparent à y aller mou
ceux-là ont trouvé au retour Abeilard aux prises avec s
Bernard, et sous leur dévotion le doute est prêt à se gliss
ceux-ci sont encore de purs soldats de la croix, des soldats
Grégoire VII, animés de son souffle, ne connaissant pas plu
doute que la peur.

Si notre poème, ou, pour mieux dire, si la légende populaire d
il est né fait apparaître, malgré l'histoire, les Sarrazins à R
ceveaux, ce n'est pas une pure fiction. Il y avait deux motifs p
qu'au bout d'un certain temps le méfait des Gascons fût imp
aux infidèles. D'abord les Sarrazins, après la mort de Charle
gne, avaient quitté si souvent leur Castille pour se ruer sur
quitaine, et l'Europe occidentale avait d'eux un tel effroi,
la peur du mal présent avait bientôt effacé jusqu'au souvenir
vieux combats de chrétiens contre chrétiens livrés sur cette f
tière d'Espagne; on s'était accoutumé à croire que toute ar
ennemie embusquée dans les Pyrennées ne pouvait à auc
époque avoir été qu'une armée de mécréants. A cette prem
raison s'en était jointe une autre. L'idée germait sourde
dans les têtes qu'un jour viendrait où, pour se délivrer de
incommodes voisins, pour sauver du même coup l'Europe
Christianisme, il faudrait écraser les vautours dans leur ni
détruire Mahomet sur le sol même de son empire. Ce sang v

à Roncevaux par le fer des infidèles favorisait ces pieux desseins : c'était pour les chrétiens d'Occident une cause de plus de vengeance et de représailles. Si le poète, par hasard, eût su la vérité, il se serait gardé de la dire. Ses auditeurs n'en auraient pas voulu ; il fallait, pour les émouvoir des Sarrasins, des Sarrasins partout. La guerre sainte était dans les esprits, comment n'eut-elle point passé dans les poèmes ?

C'est là, selon nous, un nouveau et dernier trait caractéristique de la *Chanson de Rolland*. Sans prêcher la croisade, elle y provoque près d'un siècle à l'avance ; elle est comme un préambule à la mission de Pierre-l'Ermite, non qu'elle fasse directement allusion aux lieux saints profanés, aux misères des chrétiens d'Orient, à la nécessité de leur porter secours : ce n'est pas là ce qui, dans ce poème, fait pressentir la croisade ; ce n'est pas non plus ce couplet final, ces cinq ou six vers un peu obscurs où Dieu commande à Charlemagne d'aller au loin combattre les païens ; non, c'est le fond même du sujet, c'est la glorification du courage malheureux, c'est la promesse des béatitudes célestes à qui meurt au service de la croix. Connaissez-vous, à aucune autre époque, un poème qui se consacre ainsi à immortaliser le malheur ! Tous ils chantent le courage heureux, le succès, la victoire ; celui-ci chante la défaite et la mort. La Muse antique ne se fût jamais permis de célébrer les revers de la patrie, même les plus sublimes revers ; les Thermopyles n'ont point eu leur Homère ; Rome n'a donné que des pleurs à ses trois cents Fabius, jamais Virgile n'eût songé à leur consacrer ses vers. Pour que la poésie se hasarde à choisir de tels sujets, il faut que la lumière chrétienne ait éclairé le monde, que ses rayons les plus purs tombent encore sur des cœurs rudes et naïfs, estimant à ce qu'elles valent les victoires d'ici-bas, et convaincus que la gloire du guerrier s'efface devant la gloire du martyr. C'est à ces conditions qu'un poème peut sortir d'un désastre national, d'une déroute de Roncevaux ; il n'y suffirait point du Christianisme de nos jours, armé seulement de la parole, ne cherchant qu'à convaincre et à toucher : il faut le Christianisme militant, dans les premiers élans, dans les premiers apprêts de la guerre sainte, le Christianisme de ces prélats bardés de fer, portant d'une main le

glaive, de l'autre le crucifix, et résolus à s'ouvrir le chemin du ciel soit en donnant, soit en recevant la mort.

Ce martyre militaire, dont les palmes s'achètent non plus dans les tortures, mais sur les champs de bataille, c'est l'idée dominante, l'idée mère de la *Chanson de Rolland*. Il y a là un renseignement et comme un apprentissage pour ceux qui s'en iront mourir sous les murs d'Antioche et de Jérusalem. Le poète, à son insu, accomplit un sérieux ministère; en résistant aux passions, en prêchant l'héroïsme, en enflammant les courages, il propage et fortifie ces puissantes idées qui feront explosion au dernier jour du XIe siècle, mais qui bouillonnaient déjà dès ses premières années. Quelle distance, encore un coup, entre cette mâle poésie et celle qui, dans les âges suivants, parlera si complaisamment d'amour, s'égarant en futiles inventions et ne connaissant plus d'autre gloire, ne cherchant plus d'autre but que le secret d'amuser les gens!

IL PEUT ÊTRE MIS EN PARALLÈLE AVEC LES VRAIS POÈMES ÉPIQUES. SOUS QUELS RAPPORTS IL LEUR RESSEMBLE, SOUS QUELS RAPPORTS IL LEUR EST INFÉRIEUR.

Ainsi, sous quelque aspect qu'on l'envisage, la *Chanson de Rolland* se sépare et se distingue de nos autres chansons de geste; elle est d'un autre temps, son but n'est point le même, et, pour tout dire en un mot, le caractère épique, accident passager chez celles-ci, chez elle est permanent; elle est vraiment une épopée, elle est de taille à porter ce grand nom, ce nom qu'on prodigue aujourd'hui avec tant de largesse. Pourquoi la Muse épique du moyen-âge est-elle en discrédit dans l'esprit de tant de gens? Parce qu'on s'obstine à donner comme autant d'épopées d'insipides divagations sans plan, sans mesure et sans fin. Suffit-il de quelques saillies, de quelques traits heureux, d'aventures sans cesse renaissantes pour justifier ces pompeuses promesses? Ce qui fait une épopée, ce n'est pas un chapelet de quinze ou vingt mille vers commençant au déluge ou tout au moins à la prise de Troie; ce ne sont même pas quelques beautés épiques plus ou moins clair-semées. Qu'on donne à ces poëmes tous les noms

on voudra ; loin de les dédaigner, nous aimons, nous admi-
ns les trésors qu'ils renferment ; mais les saluer du titre d'é-
pées, c'est leur rendre mauvais service, et pour l'honneur du
oyen-âge, il serait temps de les débaptiser.

Au contraire, c'est le nom qui convient, le nom qui appar-
ent à la *Chanson de Rolland*. Est-il besoin d'en dire les raisons ?
ous les avons données d'avance. Cette unité d'action, cette
ncise et simple exposition d'un sujet historique, national et
ligieux, cette façon grandiose et sérieuse d'évoquer les souve-
irs, de traduire les sentiments, d'exalter les croyances de tout
n peuple, ne sont-ce pas les conditions premières, les fonde-
ents mêmes du genre épique ? Et si de l'ensemble du poème
ous passons aux détails, par combien d'autres signes le carac-
re épique ne se trahit-il pas ? Ces descriptions à grands traits,
pides, saisissantes, sobres de mots, à vol d'oiseau pour ainsi
re; cette naïveté toujours unie à la grandeur, ce merveilleux mêlé
fondu dans l'action avec tant de franchise et si sincèrement que
n intervention semble toute naturelle, c'est là de l'épopée ou
mais il n'en fut, non de l'épopée faite à plaisir, avec art, avec
tention, par des lettrés dans un siècle littéraire, mais de la
aie, de la primitive épopée. Cette distinction si justement si-
nalée de nos jours entre les créations spontanées et les pro-
uits artificiels de la Muse épique, entre l'*Iliade* et l'*Enéïde* par
emple, prend en cette occasion un nouveau degré d'évidence.
ux qui n'aiment en poésie que les perfections de la forme, qui
éfèrent aux premiers jets d'une végétation puissante et libre les
ef-d'œuvre de la culture, qui admirent Homère, mais qui l'ad-
ireraient bien plus s'il ressemblait davantage à Virgile, ceux-là
nt rien à voir ici ; pour eux, point d'épopée dans la *Chanson*
Rolland. Ceux au contraire qui sentent et comprennent la vraie
andeur de l'*Iliade*, qui osent même reconnaître sous les bru-
s de l'antique poésie scandinave et Germanique, dans l'*Edda*,
ns les *Niebelungen*, quelques lueurs de la flamme épique,
ux-là n'ont pas besoin qu'on leur apprenne ce qu'il y a d'homé-
ue dans notre chant de Roncevaux. Même aux endroits les
s faibles et les plus négligés, dans les parties accessoires du
ème, que de traits grandioses qui le relèvent et l'ennoblis-

sent ! et quand nous sommes au cœur même du sujet, depuis l'instant où l'archevêque donne à ses compagnons la bénédiction suprême jusqu'au dernier soupir de Rolland, quelle série de tableaux, de pensées, de sentiments tous plus épiques les uns que les autres ! Devant ces admirables scènes, un seul mot vient à l'esprit, le mot sublime. Les plus grands spectacles de la nature soulèvent-ils dans l'âme de plus profondes émotions.

Ainsi voilà qui est hors de doute : le titre d'épopée, titre usurpé pour presque toutes nos chansons de geste, la *Chanson de Rolland* a droit de le porter.

Est-ce à dire que nous demandions pour elle le rang et les prérogatives d'un poème épique par excellence ? Nous n'avons pas cette témérité. M. Génin se montre plus hardi. La France, selon lui, avec sa *Chanson de Rolland*, est en droit désormais de dire aux nations antiques et modernes : Ne me dédaignez plus, ne me jetez plus la *Henriade* à la face ; moi aussi j'ai mon poème épique, je l'ai retrouvé, le voici.

Cette prétention, avant d'être acceptée, aurait au moins besoin d'un commentaire. S'il s'agit seulement d'épopées d'imitation, d'épopées littéraires, nous sommes de moitié avec M. Génin. Ces poèmes, si beaux qu'ils soient, ne sont épiques que de nom, aussi bien le plus admirable de tous, l'*Eneïde*, que le plus séduisant, le *Rolland furieux*. On peut donc sans irrévérence, sans le moindre esprit de paradoxe, tout en se prosternant devant des génies divins, soutenir que notre moderne rapsode appartient de plus près qu'eux, et par un titre plus légitime, à la famille, à la vieille et noble souche épique, comme certains pauvres gentilshommes qui, pour la pureté du sang, passent avant certains rois ; mais il est des épopées en qui l'éclat de la poésie s'unit à l'originalité primitive : pour marcher de pair avec celles-là, que faudrait-il ? deux choses, dont une seule, il faut bien le reconnaître, existait au siècle de Théroulde.

M. Génin dit quelque part, dans un élan de juste admiration pour une des plus belles scènes de la *Chanson de Rolland* : « Que manque-t-il à cela, que d'être écrit en grec ? » Nous répondons : Il y manque d'être écrit seulement en français, c'est-à-dire dans une langue à son âge viril, et non dans un idiome en bas-âge.

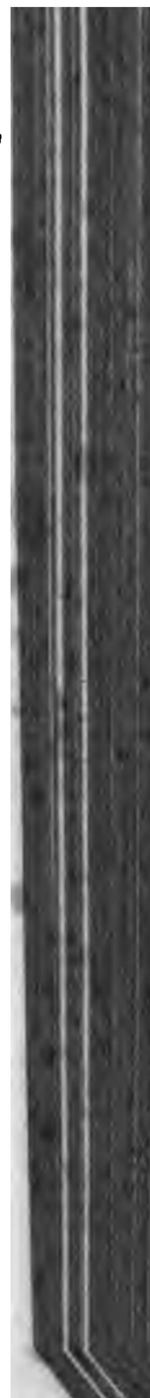
ie se méprenne point sur le sens de nos paroles ; nous ai-
ɔtre langue au berceau : ses commencements sont vigou-
pleins de charme, mais ce sont des commencements. Les
ju'elle exprime, elle les rend avec force, souvent même
is de bonheur que quand elle est touté formée, mais elle
ime peu. Certaines régions d'idées lui sont comme inter-
est des mouvements qu'elle ne peut se permettre, faute
:le et d'haleine. Plus tard, elle aura trop de métier, pour
ent c'est l'art même qui lui manque. Entre l'abus des pério-
es phrases hachées vers par vers, entre le luxe de la rhé-
et l'indigence du langage enfantin, il est un juste mélange
esse et de simplicité, de naïveté et de puissance, moyen
dmirable qui fait les grands écrivains. Par malheur, quand
iez nous cette belle époque de la langue, il n'y a plus lieu
ger à l'épopée. L'âge héroïque est déjà trop loin. La ré-
, le doute, l'expérience, ont tari les sources vives où il
; aller puiser. Le poème épique artificiel peut seul encore
mais non plus la véritable épopée.

, ou l'instrument est imparfait, ou, s'il est perfectionné,
s n'est plus d'en faire usage.

id Dieu veut accorder à un peuple l'insigne privilége de
e une épopée tout à la fois originale et écrite en beaux
lui donne une langue faite exprès, pour ainsi dire ; il per-
e ce peuple sache parler comme un homme avant d'avoir
ion cœur d'enfant. Faveur si rare, qu'en trois mille ans on
i citer deux exemples ! Sans cette combinaison providen-
ans ce secours d'une langue encore à sa naissance, mais
uple, abondante, harmonieuse, tout le génie d'Homère,
s traditions enchanteresses de la Grèce et de l'Asie, n'au-
oduit qu'un incomplet chef-d'œuvre. Et si Dante, à son
vait dû faire passer par le patois lombard ou vénitien ses
es conceptions, s'il n'avait pas trouvé sur les lèvres de ses
yens ces mots sonores et accentués qui donnent aux idées
f et la vie, si le tissu du langage florentin n'eût pas été dès
sez fin pour se prêter aux plus subtils contours, aux plus
mouvements de sa pensée, croit-on que la postérité serait
ux devant son poème? Elle eût à peine deviné son génie à
s le voile épais qui l'eût enveloppé.

certes il a prêché d'exemple; mais, s'il est vrai
... est maintenant constaté qu'ils l'ont eue.
... *de Rolland* atteste en traits ineffaçables.
...énie de nos pères est empreinte sur ce
...st pas un moindre titre pour notre or-
...se pas que de compenser bien des
...réé notre poème, aucun peuple
...u Nord, n'était capable de pro-

...me, il faut bien s'y rési-
...yen-âge. Une certaine
c'est l'histoire non-
...rts pendant cette
...s hauteurs que
...on plus sublime
...rance d'une société à
...-il rien produire qui portât
...armonie? Sa pensée prend sans cesse
...sion matérielle est hors d'état de la suivre.
...comprendre cet art mystérieux, en goûter les
... pénétrer les perspectives infinies, il faut savoir
...us de ses incorrections et de ses faiblesses. Il y
...es hommes armés d'un petit compas, qui, dans la
...édrale, s'interdiront l'admiration parce qu'un tail-
...e, une base, ne se mariera pas à la colonne selon les
...pprises; mais il en est aussi, et le nombre en va
..., négligeant ces misères, se contenteront, pour sa-
...nt admirer, d'interroger leur émotion. Cet art sait
...r malgré son imparfait langage, et plus on l'étudie,
...orme même on découvre de perfections inattendues.
... moments du moyen-âge, moments passagers il est
...ste devient subitement capable aussi bien d'exprimer
...oir, où la matière s'assouplit sous ses doigts, où ses
...ent cette habileté de main, cette justesse de coup
...timent des proportions qui d'habitude n'apparlien-
...maîtres consommés de l'art grec et romain.
...n poésie, on fait aussi de semblables rencontres.



Eh bien ! c'est cette faveur si peu commune, cette harmon préétablie entre l'expression et la pensée, qui n'a pas été donn à la France du XIe siècle. Une langue, un instrument digne d'el voilà ce qui manque à la *Chanson de Rolland.* Ce défaut dispara ou plutôt on l'oublie dans les moments d'inspiration où la pens du poète nous transporte et nous émeut par sa propre grandeu qui songe alors à regarder comment elle est vêtue? Mais bient faute d'être soutenue par la puissance du langage, l'inspirati languit, la pensée se dessèche, la poésie disparait. Ces rich comparaisons, ces amples développements où se complait H mère et qui meublent et décorent, comme autant de draperie les parties même les moins brillantes de ses poèmes, comment l demander à ce pauvre Théroulde? Sa palette est-elle assez ric pour lutter contre la nature? Peut-il reproduire tant d'éclatant couleurs, tant de suaves demi-teintes? Tout cela n'est pas f pour lui. Il faut qu'il se contente de quelques traits profonds, m brusques et hachés; il peut tracer hardiment des silhouettes, l mots lui manqueraient s'il cherchait le modelé.

Comment donc assimiler à ces deux ou trois merveilles do une main divine semble avoir combiné d'avance les harmonie éléments, à ces chefs-d'œuvre en possession d'une admirat unanime et sans réserve, une œuvre inégale, hérissée de diss nances, et dont les chants, alors même qu'ils sont inspirés du ne parviennent à nous que par un instrument rauque et barb

Voilà ce qu'on nous dirait si nous portions trop haut nos tentions patriotiques. Donner le titre d'épopée au poème de roulde, tant qu'il n'a devant lui que des chansons de geste, ce ni périlleux ni contestable : vis-à-vis d'Homère et de Da faut y regarder de plus près. On risque d'être abaissé en v se trop grandir. Mieux vaut donc, sauf à paraitre un peu résolu que M. Génin, ne pas proclamer si haut, envers et tous, que la France possède aussi son épopée.

Mais cette concession ne change point le fond des chos ne cédons que sur le mot ; nous n'abandonnons rien de n miration pour notre inculte chef-d'œuvre. S'il n'est épc demi, peu nous importe : c'est déjà quelque chose que d'une telle couronne. « Les Français, disait Voltaire, n'

épique, » et certes il a prêché d'exemple; mais, s'il est vrai s ne l'ont pas, il est maintenant constaté qu'ils l'ont eue. là ce que la *Chanson de Rolland* atteste en traits ineffaçables. : face nouvelle du génie de nos pères est empreinte sur ce ument, et, ce qui n'est pas un moindre titre pour notre or- national, ce qui ne laisse pas que de compenser bien des rfections, au temps où fut créé notre poème, aucun peuple urope, aussi bien au Midi qu'au Nord, n'était capable de pro- son pareil.

rès tout, cette infériorité de la forme, il faut bien s'y rési- ou renoncer à l'art tout entier du moyen-âge. Une certaine oportion entre la pensée et l'expression, c'est l'histoire non- ment de la poésie, mais de tous les autres arts pendant cette de époque. Elevé par le Christianisme à des hauteurs que is le génie de l'antiquité n'atteignit dans son plus sublime , courbé en même temps sous l'ignorance d'une société à i-barbare, l'artiste alors pouvait-il rien produire qui portât aractères d'une parfaite harmonie? Sa pensée prend sans cesse el vol, que l'expression matérielle est hors d'état de la suivre. onc on veut comprendre cet art mystérieux, en goûter les ances, en pénétrer les perspectives infinies, il faut savoir ver au-dessus de ses incorrections et de ses faiblesses. Il y toujours des hommes armés d'un petit compas, qui, dans la noble cathédrale, s'interdiront l'admiration parce qu'un tail- une volute, une base, ne se mariera pas à la colonne selon les qu'ils ont apprises; mais il en est aussi, et le nombre en va sant, qui, négligeant ces misères, se contenteront, pour sa- s'ils doivent admirer, d'interroger leur émotion. Cet art sait er au cœur malgré son imparfait langage, et plus on l'étudie, dans sa forme même on découvre de perfections inattendues. t certains moments du moyen-âge, moments passagers il est , où l'artiste devient subitement capable aussi bien d'exprimer de concevoir, où la matière s'assouplit sous ses doigts, où ses res attestent cette habileté de main, cette justesse de coup il, ce sentiment des proportions qui d'habitude n'appartien- t qu'aux maîtres consommés de l'art grec et romain.

h bien! en poésie, on fait aussi de semblables rencontres.

Plus on lira la *Chanson de Rolland*, plus on y trouvera non-seul ment les traces évidentes d'une inspiration native, mais le germ et parfois la première floraison d'un art exquis. A côté de c beautés grandioses dont tout d'abord on est frappé, et qui vienne moins du talent du poète que de l'énergie de sa croyance, il est d'autres plus délicates et qui doivent peut-être exciter plus surprise. Où donc ce trouvère illettré a-t-il pris le secret de c dialogues pleins de finesse ? D'où lui vient l'art de conduire u scène, d'en diriger l'action, d'en suspendre l'intérêt avec ta d'à-propos? Ce savoir-faire se mêle à une telle ignorance ! Homèr outre le privilége de parler, quatre siècles à l'avance, la lang de Sophocle, avait aussi le don d'en savoir autant à lui se que les sept sages réunis. Notre poète ne sait rien ; de chrono logie pas un mot, moins encore de géographie : il ignore to ce qui s'enseigne, mais il connaît le cœur humain, il le conna à fond, il en sait les plus secrets détours, il sait mieux qu'u lettré dessiner un caractère, témoin ce portrait de Rolland, cett vivante image qui, dans les traits d'un homme étudiés d'aprè nature, nous montre ceux d'un peuple tout entier ; car Rolland, c'est la France, c'est son aveugle et impétueux courage : Azincourt et Poitiers, aussi bien que Roncevaux sont là pour confirme l'exacte ressemblance, la prophétique vérité de ce caractère de Rolland. (*M. Vitet, Revue des deux mondes.*)

En résumé, dit un autre littérateur très-compétent, la *Chanson de Rolland* brille par l'élévation du sentiment; on y voit dépeintes les vertus guerrières d'une époque où tout gentilhomme était sol-dat, où tout soldat était chrétien, et où l'honneur tenait lieu de philosophie. Dans ces temps belliqueux, le dévoûment qui a son principe dans la charité, était exalté jusqu'au sublime. L'amour tenait moins de place dans la vie des camps que l'amitié, passion mâle, plus compatible avec l'extrême activité d'une existence de fatigues; l'amitié était portée jusqu'à l'héroïsme, tendance qui se retrouve dans les anciens poètes grecs qui retracèrent aussi des mœurs guerrières. L'intimité d'Olivier et de Rolland n'est pas moins touchante que celle de Pollux et de Castor, et l'est plus que celle d'Achille et de Patrocle : dans celle-ci l'égalité est moins parfaite entre les deux héros, le fils de Pélée est le

protecteur de Ménesthée; celui-ci admire et suit son idéal : aucune rivalité, aucune jalousie ne serait possible entre eux. Rolland et Olivier ne peuvent avoir d'autres rivaux qu'eux-mêmes, ils sont émules; tous deux sont couverts de louanges et ils s'aiment.

Le Christianisme a introduit dans ces cœurs de bronze une émanation de tendre humilité qui en adoucit la sauvagerie, et forme en s'y mêlant des contrastes heureux. Les héros de l'*Iliade* sont presque surhumains; Rolland combat comme eux, mais il pleure comme un enfant; quatre cents Ethiopiens n'ont pu l'abattre, mais la douleur triomphe de ses forces; il s'évanouit sur le corps de son cher Olivier. Ce lion des batailles ne dédaigne pas de panser les blessures de Turpin, d'Olivier, et de les soigner comme une mère. Rolland succombe enfin, mais il meurt invincible : personne n'a la gloire de l'avoir abattu.

La *Chanson de Rolland* est mentionnée dans une foule de romans; elle fut imitée dans presque tous les idiomes de l'Occident, et paraît avoir servi de chant de guerre aux armées françaises, avant d'être développée jusqu'aux proportions du roman qui est parvenu jusqu'à nous. Lorsque Guillaume le Conquérant marchait avec ses Normands contre le roi Harold, son jongleur

Taillefer, qui moult bien cantait,
Sur un cheval qui tost alait,
Devant as (eux) s'en alait cantant
De Carlemanne et de Rolant,
Et d'Olivier et des vassaus
Qui moururent à Rainscevaus.

Ce passage de Robert-Wace donne la preuve de l'antique et durable popularité de Rolland, et de cette fameuse journée, les Thermopiles de la chevalerie poétique. Ce nom est si connu parmi le peuple, que chaque pays l'a immortalisé par des légendes. (*Francis Wey, Histoire des révolutions du langage en France.*)

CARACTÈRE FÉODAL DES CHANSONS DE GESTE.

Ainsi, de l'inspiration chrétienne, la poésie épique du moyen-âge savait tirer sans effort des beautés du premier ordre.

Le second et le plus frappant caractère des chansons de geste,

it l'inspiration féodale. Chantées dans les châteaux des fier
rons dont les ancêtres avaient lutté contre les derniers Carlo-
ngiens et morcelé l'empire des Francs, elles devaient trouver
un puissant écho, quand elles redisaient les combats acharnés et
la valeur téméraire qui leur avaient conquis l'indépendance.
Aussi les poètes, comme nous l'avons dit, sont-ils ouvertement
favorables aux grands vassaux qui entourent ou combattent le
monarque. Lui-même joue dans leurs compositions un rôle assez
triste. Formidable par sa puissance, il est souvent odieux par sa
conduite. Emporté, capricieux, crédule à l'excès, avare, timide,
irrésolu, il a grand besoin des sages avis des vieux barons qui
l'environnent et des coups de lance de ses preux compagnons.
Sans cesse aux prises avec des vassaux révoltés, il faiblit souvent
sous leurs héroïques efforts, et ne parvient à les vaincre que par
trahison. On est tout étonné quand on lit sous un pareil portrait
le nom de Charlemagne ; on sent que cette glorieuse renommée
porte ici la peine de la faiblesse et de l'incapacité de ses su
cesseurs. Ce n'est pas à sa personne qu'en veulent les trouvèr
ils dépeignent Charlemagne sous les traits qu'ils sont habitu
trouver dans le pouvoir royal. Ils ne flattent pas davantage l
et Charles Martel, Louis le Débonnaire et Charles le C
Tous ces rois se ressemblent dans les chansons de geste,
n'ont pas lieu de s'applaudir de la ressemblance. (*)

CES POÈMES SONT LA PEINTURE FIDÈLE DE LA VIE DU MOYE

L'intérêt principal que nous offrent ces poèmes, c'e
peinture de la vie du moyen-âge. « C'est dans ces l
dit M. E. Quinet, que se retrouvent à leur place le mo
dames au clair visage, cueillant les fleurs de mai, ou
balcons attendant les nouvelles ; l'ermite au fond d

(*) Voici les titres des principales *chansons* relatives aux rap
Charlemagne et ses grands vassaux : les *Quatre fils Aimon*, ou *Ren*
par Huon de Villeneuve. — Le *Roman de Viane* (Vienne), ou *Gu*
par Bertrans. — *Maugis d'Aigremont*, par Huon de Villeneuve
tone, dont on ignore l'auteur. — *Huon de Bordeaux*, par Huc
Doolin de Mayence, par le même. — *Ogier le Danois*. Nous avo
ce sujet : l'un de Raymbert, l'autre d'Adams le Roy.

: enluminé; la damoiselle sur son palefroi pommelé; gers, les pèlerins assis à table et devisant dans la salle s bourgeois sous la poterne, le serf sur la glèbe; les tendus au vent, les enseignes brodées et dépliées, les au faucon, les jugements par le feu, par l'eau, par le plaids, les joutes, les épées héroïques, la Durandal, la la Hauteclaire; les chevaux piaffants et nommés par ms, à l'instar d'Homère, le Bayard des fils Aimon, le d de Charlemagne, le Valentin de Rolland; tout ce qui gnait et suivait les disputes des seigneurs, défis, pour- injures, prises d'armes, convocation du ban et de ban, machines de guerre, engins, assauts, pluies s d'acier, famines, meurtres, tours démantelées; c'est- spectacle entier de cette vie bruyante, silencieuse; nonotone; religieuse, guerrière; où tous les extrêmes assemblés, en sorte que ces poèmes, qui semblaient uer d'abord, finissent souvent par vous ramener à une détails et de sentiments plus réelle et plus saisissante toire.

i les sujets que pouvait fournir le moyen-âge étaient ainsi ır les trouvères; mais, dans ce grand nombre de thèmes ıx, il y en avait un auquel ils revenaient sans cesse; ils ient ni l'épuiser, ni le quitter quand ils l'avaient touché: les joutes et les batailles. Le génie guerroyant de la respire principalement dans ces valeureux poètes. Avec langue de fer les secondait à merveille, pauvre en mo- ingulièrement riche et à l'aise quand il s'agit d'armures, arts rompus et démaillés, de sang vermeil, de vassaux ; de cervelles répandues. Aussi, au milieu de leurs inter- ; épopées où souvent ils sommeillent comme leur ancêtre , le signal de la bataille est-il toujours pour eux le réveil ı. Un enthousiasme sincère les possède; ils trouvent des soudaines au plus fort de la mêlée. Des prouesses ation les égalent à leurs héros; car ils sont eux-mêmes aliers errants de l'art et de la poésie. Malgré toutes les s d'un idiome embarrassé, leurs fières fantaisies éclatent grands traits, comme la Durandal hors du fourreau; sans

le secours de l'art, ils combattent, à proprement parler, nus sans armes, et, par la seule vaillance de la pensée, ils s'élèvent à un sublime naïf que l'on n'a plus retrouvé depuis eux. Vous respirez dans ces vers incultes le génie de la force indomptée, l'orgueil suprême qui s'emparait de l'homme dans la solitude des donjons, d'où il voyait à ses pieds la nature humaine abaissée et corvéable; poésie non d'aigles de l'Olympe, mais de milans et d'éperviers des Gaules. » (*Sur les Epopées françaises du XIIe siècle.*)

POÈME DES LOHERAINS. (*)

De toutes les chansons de geste qui nous sont connues, il n'en est pas qui exprime d'une manière plus complète et plus vraie l'esprit et les mœurs de l'antique féodalité que le *Roman des Loherains* : il n'en est aucune où l'indépendance des barons soit aussi fière et aussi farouche. C'est assurément une des plus anciennes de nos vieilles épopées, déjà presque oubliée au milieu du moyen-âge, alors qu'on répétait partout les exploits de Charlemagne et de ses douze pairs. Et toutefois la *Chanson des Loherains* avait eu une grande célébrité. Les savants éditeurs qui l'ont fait revivre en ont consulté jusqu'à vingt manuscrits, remontant tous à peu près à la même époque, le XIIe siècle, et tous trop différents pour avoir été copiés les uns sur les autres. Ces versions diverses offrent même la trace de plusieurs dialectes distincts de la langue d'oil, picard, normand, champenois, lorrain, et prouvent ainsi une vogue très-étendue. Cette prédilection passa; les *Loherains* furent mis en oubli. Peut-être faut-il en chercher la cause dans la nature du sujet, et c'est pour nous un motif d'intérêt de plus. Ce poème chante la lutte de deux races féodales : l'une lorraine, c'est-à-dire germanique, l'autre artésienne, picarde, c'est-à-dire française. Garin, l'un des héros de la première, a pour alliée toute la nation teutonique; tous ses partisans ont comme lui des noms dont l'origine allemande est à peine déguisée sous des formes romanes : c'est Hervy (Herwin), c'est Gautier (Walter),

(*) Une grande partie de ce poème est attribuée à Jehan de Flagy, trouvère sur lequel il existe peu de documents.

st Thierry (Dietrich), c'est Aubery (Alberich); son adversaire omont a pour amis Hughes, homonyme du premier roi capétien, comte de Gournay, Guillaume de Monclin, Isoré de Boulogne. roi Pépin est un enfant dont l'âge s'assortit assez bien au ractère d'impuissance que le poëme donne à la royauté. Quand grandit, la communauté d'origine et la reconnaissance des serces rendus le rapprochent des Lorrains; mais des intérêts potifs l'en détachent sans cesse: on sent en lui l'effort du conuérant germain pour devenir enfin le roi de France. Les poëtes rennent partout et sans hésiter le parti des princes lorrains; ur partialité va si loin qu'ils ne laissent pas même mourir en paix, ans son château, le brave et malheureux Fromont; ils le hassent de France, l'exilent en Espagne, et le font mourir Sarsin. Il n'est pas surprenant qu'un poëme où la féodalité apraissait dans sa forme la plus antique, c'est-à-dire comme la omination des princes germains, ait cédé peu à peu la place à eux où étaient célébrés des souvenirs plus nationaux. L'épopée rraine eut le même sort que la dynastie à laquelle elle se attachait.

Cette antiquité même en fait un curieux sujet d'études sous le ouble point de vue de l'archéologie et de l'art. C'est une bonne rtune pour la critique littéraire que de saisir ces premiers ruiments de l'épopée naissante, de trouver ce merveilleux produit e l'imagination humaine à un état plus primitif que les chefsl'œuvre d'Homère.

En effet, la *Chanson des Loherains*, considérée dans son ensemble, n'apparait pas comme la conception d'un seul artiste, ui crée un plan et dirige tous ses efforts vers le but qu'il s'est onné. C'est la fleur sauvage de l'imagination populaire dont art n'a point réglé le développement tout spontané. Aussi a-t-elle uelque chose de fortuit dans sa marche, de très-général, et en uelque sorte d'impersonnel dans ses résultats; ce n'est point l'uité simple d'une œuvre d'art où l'auteur imprime à son sujet la forme de sa propre pensée; c'est une autre unité plus large, moins saisissable, mais tout aussi réelle; c'est l'unité de l'histoire ubstituée à celle de la fiction, c'est le plan de la Providence, au lieu le celui du poëte. L'unité de la *Geste des Loherains* est dans les races.

Elle chante la suprématie de la race teutonique. Suprématie i quiète, éphémère, qu'ébranle sans cesse, que renverse enfin u réaction nationale. Les destinées du poème, d'abord si populai ensuite si délaissé, s'unissent aux destinées des héros, et l'ou profond où tomba cette épopée fait en quelque sorte partie de s dénoûment.

Cette iliade gothique a, comme la grecque, pour point de part la rivalité de deux guerriers, dont la cause est aussi u femme. Achille et Agamemnon se disputent la belle Brisé Garin et Fromont aspirent tous deux à la main et surtout aux d maines de la non moins belle Blancheflor. On comprend q la question d'héritage doit jouer un grand rôle dans cette lut d'alleux et de fiefs. Au reste, sa personne seule eût bien justifié l efforts des prétendants. Le trouvère nous la montre quand el entre à Paris, sous des traits qui rappellent l'inimitable peintu de la Camille de Virgile. On croit presque revoir la jeune Am zone que toutes les mères de Laurente suivent d'un rega affectueux, admirant la grâce de son port et l'élégance de s parure :

Car la pucelle est entrée à Paris,
Moult richement, avec le duc Aubris,
Cheveux épars, vêtue en un samis. (*)
Le palefroi sur quoi la dame sist
Etait plus blanc que n'est la fleur de lis.
La dame avait taille mince, œil joli,
Bouche épaissette avec des dents petits,
Plus éclatants que l'ivoire aplani,
Hanches bassettes, front vermeil et poli,
Les yeux riants et bien faits les sourcis;
C'est la plus belle qui oncques mais naquit.
Sur ses épaules tombent en long replis
Ses cheveux bonds, qu'un chapelet petit
D'or et de pierres joliment lui couvrit,
Toutes les rues s'emplissent de Paris.
L'un dit à l'autre : Com belle dame a ci!
Elle devrait un royaume tenir!

(*) Le *samis* était un drap tissu de fils d'or et de soie.

Pleût à Dieu que l'empereur Pepin
L'eût à femme ! nous serions tous garis (sauvés).

'empereur Pépin l'aura en effet à femme; et pourtant ce t pas à lui que le père de la jeune fille l'avait destinée en rant :

Le riche roi Thierris
Qui navré est (Dieu lui fasse merci !),
De ses péchés s'étant bien repenti,
Les hommes liges fait devant lui venir
Dieu ! Dit le père, comme serais gari
Si Blancheflor, ma fille, eût un mari,
Un franc baron qui son bien défendit.
Sachez que m'âme plus à l'aise partist.

lui désigna le lorrain Garin, le plus beau chevalier de son s :

Plus beau vassal, en ce siècle ne vis.

'était probablement l'avis de Blancheflor, car plus tard même, enue impératrice et femme de Pépin, elle jetait sur son ancien cé des regards qui n'étaient rien moins qu'indifférents.

Il eut le corps moulé et échevi (élancé) :
En nulle terre plus beau que lui ne vis.
Bien le regarde la franche empéréris,
Fortment lui sied, et molt lui abélit (plait).

duc de Lorraine accepte du vieillard mourant la main de eflor, sous la réserve du consentement de l'empereur : le mariage, entraînant la transmission des fiefs, nul vashaut placé qu'il soit, ne doit prendre femme sans le congé seigneur ; mais il promet à la jeune fille, sans condition , et quelque soit son époux, la protection de son coutre tous ses ennemis.

-t-il pas dans toutes ces peintures quelque chose de et même de touchant? On y voit poindre le sentiment sque qui joua plus tard un si grand rôle dans la poésie -âge. Ici il ne paraît encore que rarement et par excep- le reste est mâle, énergique et rude. Les femmes ne

sont point encore sorties du gynécée antique. Les hommes seuls remplissent le poëme de leur bravoure. Qu'ils sont braves en effet ces deux Lorrains, Garin et Bégues son frère! Bégues surtout, comme un autre Achille, s'annonce d'abord par les désastres et les regrets de ses alliés pendant sa longue absence. Il s'approche peu à peu, ravageant des terres lointaines, et semant sur sa route la désolation et l'effroi. Et cependant toute l'armée lorraine languit au siége de Saint-Quentin, l'empereur désespère de prendre cette ville, Garin lui-même ne peut décider la victoire. Enfin Bégues arrive, la fortune change, l'ennemi tremble dans ses murs, et le vassal a protégé son empereur.

Il faut les voir tous ces bons chevaliers, le héaume en tête, le corps chargé du blanc haubert, tout resplendissants du fer de leur armure et s'élançant d'un seul bond sur leurs forts destriers. Quelles fètes pour eux qu'un combat! « Sur toutes choses un tel jeu me ravit, » s'écrie Bégues! C'est en effet pour eux un jeu magnanime que la guerre. Ils se contemplent, ils s'admirent entre ennemis, le combat se confond avec le tournoi, ils se tuent sans se haïr; ce sont les dilettanti du carnage : ils font de l'art pour l'art. Le combat, toujours le combat, c'est ici, comme dans Homère, l'objet principal, l'objet continuel du poëme : et toujours le poëte, comme ses héros, retrouve de nouvelles forces pour ces luttes incessantes. Il est infatigable comme eux, et tel est l'intérêt de son récit, qu'il communique le même don à ses lecteurs.

A côté de cette générosité chevaleresque que nous voyons déjà naître entre la gloire et le danger, se retrouvent des traces remarquables de l'antique férocité qui disparaît tous les jours et semble déposer de l'ancienneté des traditions que chante notre épopée. Un chevalier envoie à Fromont la tête d'un des parents de ce chef qu'il a tué. Bégues lui-même, le noble, le courageux Lorrain, irrité de la cruauté de Guillaume, qui excitait Isoré, son antagoniste, à lui couper la tête, tue Isoré, et, lui prenant à deux mains les entrailles, il en frappe Guillaume, au visage :

> Tenez, vassal, le cœur votre cousin,
> Or le pouvez et saler et rôtir.

Rien n'égale l'orgueil du baron dans son château. Ces murs

mais sont sa seconde armure; ils ne font qu'un avec lui. Il n'est i-même et tout entier que dans sa tour. Là, libre, indépendant, brave et son roi et souvent son Dieu.

Si je tenais un pied en paradis,
Si j'avais l'autre au château de Naisil,
Je retrairais celui de paradis
Et le mettrais arrière dans Naisil.

C'est que rien n'est plus propre à enivrer l'homme du sentiment de son importance personnelle, que les guerres de ce nouvel âge héroïque où l'individu est tout, où le bras d'un seul chevalier décide du sort d'une bataille; où une armée s'enfuit à cause de la chute d'un seul homme. Alors redeviennent naturels les provocations, les combats singuliers, les hauts faits d'armes, toutes ces choses, en un mot, que la poésie semblait avoir perdues pour toujours depuis Homère. (*Demogeot*, *Histoire de la littérature française*.)

Entre toutes les parties de la *Chanson des Loherains* il n'en est point de plus poétique que la *Mort de Bégues de Bélin*. Comme la *Chanson de Rolland*, cet épisode a une touche épique. Il renferme des caractères admirablement tracés et des tableaux touchants dignes des pinceaux d'Homère. Dès le début, le trouvère nous montre une scène pleine de grâce. Tout est en paix, tout semble sourire, et c'est à ce moment que, par un contraste terrible, le malheur va frapper cette maison. Dans toute la suite du récit, les idées chrétiennes ajoutent un nouveau charme aux plus beaux sentiments de la nature. M. Edward Le Glay a reproduit, sans trop s'écarter de l'original, le style énergique, naïf, rustiquement chevaleresque de cet épisode qui est, à lui seul, un poème entier. (*Fragments d'Epopées romanes au XIIe siècle, traduits et annotés*).

Épisode de la mort de Bégues de Bélin.

« Un jour Bégues était au château de Bélin assis à côté de la belle Béatrix. Le duc lui baise le front, et la duchesse en sourit doucement. — Bientôt elle aperçoit venir dans la salle ses deux fils : l'aîné a nom Gérin, et son frère Hernaut; l'un a dix ans l'autre douze. — Ils sont accompagnés de six damoiseaux de

haut lignage : ils courent l'un vers l'autre, bondissent, jouent, et folâtrent ensemble.

» Le duc les regarde et se prend à soupirer. — La dame alors lui adresse la parole : « Puissant duc, pourquoi soupirer ainsi ? Vous avez or et argent en coffres, faucons sur perches ; vous avez riches fourrures, mulets et mules, palefrois et destriers ; vos ennemis sont terrassés ; et il n'est pas à six journées d'ici de tant forts voisins qui ne vous viennent servir à la première demande.

— Dame, lui répondit le duc, vous dites vrai ; mais il est une chose sur laquelle vous vous méprenez grandement. La richesse ne réside pas dans les deniers, dans les mulets et dans les chevaux ; la richesse, ce sont les amis et les parents. — Le cœur d'un homme vaut tout l'or d'un pays. — N'avez-vous plus remembrance de ce jour où je fus assailli dans les Landes, quand j'allai vous épouser. — Sachez bien que si je n'eusse pas eu d'alliés, j'aurais été honni et mal traité. — Pépin m'a établi dans ce fief où je n'ai près de moi nul ami, à l'exception de mon cousin Rigaut et d'Hervis son père. — Un seul frère me reste Garin le Lorrain, et voilà sept ans passés que je ne l'ai vu.... Cette pensée me chagrine et m'afflige. Oui, si Dieu m'aide, j'irai trouver mon frère Garin, je verrai le jeune Girbert son fils que je ne connais pas encore. — On m'a parlé de la forêt de Puelle, des abbayes de Vicoigne et de Saint Bertin. On dit que ces parages nourrissent un énorme sanglier. Si Dieu me prête vie et assistance, je le chasserai, et j'en porterai la hure au duc Garin pour l'émerveiller ; car il paraît que jamais mortel n'a vu semblable animal.

— Sire, fait la dame, que dis-tu là ? — C'est le pays au comte Baudouin que.... tu sais... tu as occi de ta main ; et l'on m'a conté que Baudouin a un fils. — C'est sur les marches du farouche Fromont dont tu as fait mourir les frères et les amis. — Ne pense plus à cette chasse, je t'en conjure... Mon cœur me dit, et je ne te le cacherai pas, que si tu-y vas, tu n'en reviendras pas vivant.

— Dieu ! madame, vous m'étonnez... Mais non.... je le veux... ; tout l'or que Dieu fit ne pourrait me décider à n'y aller pas ; car j'en ai trop grand désir.

— Alors, beau sire, dit la dame, que le Dieu glorieux qui naquit d'une vierge soit avec toi ! »

Le duc apercevant son cousin Rigaut : « Cousin, dit-il, vous viendrez avec moi, et votre père gardera ce pays. »

La nuit, Bégues se couche près de Béatrix... Le lendemain, à l'aube du jour, son chambellan vient pour le servir. Bégues n'a plus sommeil ; il se lève et s'habille sans tarder. Il revêt sa tunique et sa pelisse d'hermine, lace ses chausses et met des éperons d'or fin.

Il fait charger dix chevaux d'or et d'argent, afin d'être bien servi partout où il se trouvera ; prend avec lui trente-six chevaliers, des veneurs, habiles et bien appris, dix meutes de chiens et quinze varlets pour préparer les relais. — Puis il recommande à Dieu la belle Béatrix et ses deux enfants, Hernaut et Gérin. — O douleur! il ne les a plus revus!

Et Bégues passa la Gironde au port Saint-Florentin, alla se confesser et pleurer ses péchés à un ermite qui fonda Grammont, et repartit après messe.

Bien des journées s'écoulent ; enfin il arrive à Orléans où il voit son neveu le bon duc Hernaïs et sa sœur la belle Helvi. Il reste trois jours auprès de l'impératrice de France qui lui fit bel accueil ; puis, ayant pris congé d'elle, il se remet à la voie.

Il vient en deux jours à Paris, couche le troisième à Senlis, en repart au lever du soleil, entre en Vermendois par Coudun, passe l'Oise à Chary, traverse le Vermandois, et tout le Cambrésis et ne s'arrête qu'à Valenciennes. C'est un châtel assis sur l'Escaut et bien loin du manoir de Bélin.

Bégues s'héberge en la maison de Bérenger le Gris, le plus riche bourgeois de la comté. Bérenger recommande de bien servir son hôte : il achète pour lui canards, perdrix, grues et agneaux. Après manger, on prépare les lits ; Bégues se couche aux côtés de son cousin Rigaut et appelle Bérenger. — Le baron vient et, s'adressant au duc, il lui parle de belle façon :

« Sire, à ce visage, à cette taille élancée, je vous prendrais pour le Lorrain Garin qui vient souvent en ce pays. — Il est mon hôte quand il passe à Valenciennes. — Que Dieu lui rende le bien qu'il m'a fait ; car il m'a beaucoup enrichi.

— Sire, dit Bégues, je ne vous le cacherai pas ; le Lorrain Garin est mon frère. Engendrés tous deux par un même père, tous deux la même mère nous a portés et nourris. — J'habite un loin-

tain pays, au-delà de la Gironde, dans les alleux de Saint-Bertin que me donna l'empereur Pépin. — Depuis le grand siége de Bordeaux, je n'ai vu mon frère, et je vais maintenant l'embrasser. »

Son hôte lui répondit : « Vous avez tué Baudouin, et vos ennemis en cette contrée sont nombreux. — Hugues le comte de Cambrai et Gauthier de Hainaut, dont nous dépendons, sont vos neveux et s'ils vous savaient ici, ils viendraient vous y joindre.

— Je désire vivement les voir, dit Bégues de Bélin..... mais on m'a parlé du bois de Puelle et du sanglier que cette forêt nourrit. — Je le chasserai, le cœur m'en dit, puis j'en porterai la tête au duc Garin mon très-cher frère que je n'ai pas vu depuis si longtemps.

— Je connais le gîte de l'animal, repartit Bérenger, et demain je vous y conduirai tout droit. »

Bégues l'entendit et en fut plein de joie ; il détacha son manteau de martre zibeline, et, embrassant Bérenger :

« Tenez, bel hôte, vous viendrez avec moi. »

Et Bérenger, tout en prenant le manteau de bonne grâce, dit à sa femme :

« Voilà un franc baron. . Qui sert prud'homme y trouve grand profit. »

La nuit, Bégues se coucha. Le matin, son chambellan vint au lit pour le servir. Le Lorrain revêtit une cotte à chasser, mit ses chaussures et ses éperons d'or fin. — Puis il monta le bon cheval coursier que lui donna l'empereur Pépin quand il prit congé de lui à Orléans. — Le cor au cou, l'épée au poing, il part emmenant avec lui dix meutes de chiens. — Son coursier Rigaut et les trente-six chevaliers l'accompagnent. — Ils passent l'Escaut, entrent dans la forêt et se dirigent sur Vicoigne pour attaquer le sanglier. — Bérenger le Gris les guide avec adresse vers la partie du bois où se tient l'animal. Bientôt commencent les cris et les aboiements des chiens.

Le duc s'en va chasser en la forêt. Ses chiens courent en avant, brisent les rameaux et font grand bruit. — Ils ont trouvé les traces fumantes du sanglier. — Alors le duc demande son limier *Brochart* que lui amène un varlet de chiens. Le duc le prend et

délie, lui caresse les côtes, la tête et les oreilles, afin de l'en-
urager, puis le lance dans la voie. — Le limier flaire, et bientôt
ive au gîte de la bête.
— Entre deux chênes déracinés et abattus, coule le filet d'une
taine; c'est là que le sanglier s'était couché pour se rafraîchir:
qu'il a entendu les aboiements des chiens, il se dresse et,
lieu de fuir, se prend à tournoyer. — Là tomba mort le gentil
ier que Bégues aurait racheté pour mille marcs d'or pur. — Fu-
ıx alors, le duc s'avance en brandissant son épieu. — Le porc
l'attendit pas et prit la fuite.
Plus de dix chevaliers descendirent de leurs coursiers pour
surer les traces de ses pieds. — « Voyez quel démon! se disent-
entr'eux; ce sanglier n'a pas son pareil; ses dents lui sortent
n pied de la gueule. » — Ils remontent sur leurs rapides des-
rs, et donnent la chasse au monstre en sonnant du cor.
Le sanglier a éprouvé la bonté des chiens, et voit qu'il ne
rra échapper en ces lieux. Il cherche à se sauver dans le
s de Gaudimont où il a été nourri. Là, il se désaltère et se
tre dans l'eau; mais la meute le presse et le débusque. Alors
bête aux abois fit ce qu'on n'ouït jamais dire en aucun pays:
ttant la forêt, elle se mit dans la plaine et se laissa pour-
vre l'espace de quinze grandes lieues sans s'arrêter. — Durant
te longue course, chevaux et chasseurs se dispersèrent; le
destrier du fidèle Rigaut s'abattit sous lui, et l'on perdit de
le duc.
— Vers la troisième heure, il se mit à pleuviner: ne sachant
qu'était devenu le sire de Bélin, les chasseurs retournèrent à
enciennes, tristes et chagrins. — Ils n'auraient pas eu tort de
racher les cheveux.
Bégues montait un cheval de prix. — Seul il poursuit la chasse
c ardeur et voit souvent la bête. — Prenant deux de ses
ens entre ses bras, il les enveloppe d'un pan de sa pelisse
ermine, jusqu'à qu'ils soient biens rafraîchis et qu'ils aient re-
is force et vigueur. — Alors il les lance près d'un taillis et en
e du sanglier. Il les pique, les harcèle à l'envi, et, aux
is qu'ils poussent, la meute encouragée s'élance sur leurs pas.
Le sanglier sent qu'il ne pourra résister. Il sort du bois de

Vicoigne, pénètre dans celui de Puelle, s'arrête sous un faux, boit et se repose. Mais les bons chiens l'ont entouré : l'animal les regarde, dresse ses sourcils, roule les yeux, rebiffe du nez, grogne et se rue sur eux. Il les a tous tués ou dispersés. — Bégues en pense perdre la raison et, plein de colère, il apostrophe le sanglier : « Ah ! fils de truie, tu me causes en ce jour bien de la peine. — Tu m'as sevré de mes hommes, et je ne sais plus hélas ! de quel côté ils ont tourné leurs pas. » — Le porc a écouté : il roule les yeux, refrogne son museau, et se précipite sur le duc plus rapide qu'une flèche empennée. Bégues, sans broncher, l'attend et lui enfonce son épieu droit au cœur. Le fer a traversé le dos, et le sang s'écoule de la plaie en telle abondance que les trois limiers en lappèrent assez pour étancher leur soif. — Les chiens se couchent çà et là autour de la bête.

Lors vint la nuit, et elle était bien noire. — Le duc n'aperçut ni château, ni cité, ni bourg, ni ville, ni ferme. — Il ne connaît dans la contrée aucun chevalier, et n'a près de lui pour compagnon que son destrier Baucent qui l'a porté. Il lui adresse ainsi ses plaintes : « Baucent, que je dois vous aimer, vous qui m'avez épargné tant de peines ! Si j'avais blé ou avoine, que je vous en donnerais de bon cœur ! Si je retourne à Valenciennes, vous serez bien récompensé. »

Puis le duc s'est abrité sous un tremble au feuillage touffu. — Il fit un éclair ; Bégues s'est recommandé à Dieu ; et, prenant son cor, il en sonne deux fois à toute force pour appeler ses gens. — Hélas ! franc duc, à quoi as-tu pensé ? — Tout est inutile, ceux que tu appelles, tu ne les reverras plus !. .

Et, s'asseyant sous l'arbre, le comte prend sa pierre, la frappe, et allume un grand feu.

Le forestier qui garde le bois a entendu le comte rappeler sa meute et les sons d'un cor d'ivoire. — Il accourt vers le lieu d'où est parti le bruit, et n'osant approcher, avise Bégues de loin. — J'ai ouï dire, et c'est la vérité, que les méchants ont souvent causé bien des malheurs.

Le forestier aperçoit le riche équipement et le cheval coursier du comte ; il aperçoit ses hauts de chausses, les éperons d'or, et le superbe cor d'ivoire entouré de neuf viroles d'or, qui lui pend

cou, attaché avec une bande d'étoffe verte magnifique. — Le
: a dans la main son épée, dont la lame est large d'un demi-pied :
:t la plus belle arme qui soit sous le ciel. Devant lui se tient
destrier hennissant, piaffant et labourant du pied la terre.
Le misérable a vu tout cela, et court droit à Lens en porter la
nouvelle à Fromont.

Le comte Fromont est assis au manger avec ses barons. Le mau-
: larron ne l'ose aborder. Il appelle le sénéchal et, lui parlant
oreille: « Sire, dit-il, je m'allais promener dans le bois,
nd j'aperçus le loin un orgueilleux veneur; c'est, ma foi, le
s bel homme, le plus grand et le mieux équipé que vous
z jamais vu. Il a arrêté un sanglier avec trois limiers, et l'a
d'un raide coup d'épieu. A ses côtés se tient un superbe
trier large de poitrail et de croupe, et à son cou pend un
ne cor d'ivoire. — Si cela vous agrée, et si vous m'en donnez
permission, Monseigneur Fromont possèdera bientôt le san-
:r, les chiens et le fameux cor d'ivoire, et vous aurez pour
re part le bon cheval coursier.

Le sénéchal, à ces paroles, est transporté de joie. Passant son
s autour du forestier:

Beau doux ami, que Dieu protége ta tête... Si j'y gagne
lque chose, tu n'y perdras rien. » — « De tout mon cœur;
is, s'il vous plaît, cherchez-moi des compagnons; car je n'irai
tout seul. »

Le sénéchal appelle six de ses affidés. « Suivez incontinent ce
stier; si vous trouvez au bois quelque malfaiteur, tuez-le, je
s l'ordonne, et je me porte garant de cette action devant toute
ice. »

Et ils disent: « Sire, très-volontiers. »

Thiébaut le larron, frère au fier Estormi de Bourges, les écou-
t deviser de la sorte: « Seigneur, dit-il, en s'approchant d'eux,
connais bien le braconnier que vous allez surprendre. — J'irai
avec vous, si cela ne vous déplaît. »

— Oui, viens, répondent-ils, tu nous seras utile. »

Lors ils se sont dirigés vers le lieu où le forestier a laissé
Bégues.

Le Lorrain est assis sous le tremble, un pied posé sur le corps

du sanglier, et ses chiens sont couchés à ses côtés. — A cet aspect les misérables demeurent émerveillés.

« Par les yeux de mon chef, dit Thiébaut, c'est un larron bien coutumier de battre les forêts et de chasser les sangliers. S'il nous échappe, nous sommes ensorcelés. »

Et tous ensemble, ils l'entourent en s'écriant : « Ohé! toi qui es assis sur ce tronc, es-tu veneur, et qui t'a permis d'occire ce sanglier? — La forêt appartient à quinze propriétaires, et la seigneurie en est au vieux Fromont. — Reste coi, nous allons te lier pour t'emmener à Lens. »

— « Seigneurs, dit Bégues, pour le Dieu du ciel, respectez-moi, car je suis chevalier. Si j'ai forfait contre le vieux Fromont, je lui en rendrai raison de bonne volonté. — Le duc Garin donnera pour moi otages, ainsi que messire le roi de France et mes enfants, et mon neveu Aubri le Bourguignon. » — Puis se reprenant : — « Mais je viens de parler comme un homme sans cœur. Que Dieu me confonde à toujours, si je me laisse saisir par sept vauriens de cette espèce. — Avant de mourir, je vendrai chèrement ma vie! »

« Seigneurs, reprend Bégues, ce matin, quand j'attaquai cette bête, j'étais en compagnie de trente-six chevaliers, maîtres veneurs, habiles et bien appris. — Il n'y a aucun d'eux qui ne tienne fief de moi, ou bourg, ou ville, ou donjon, ou castel. — Ce sanglier a fait ce qu'on n'a jamais vu ; il s'est laissé poursuivre quinze grandes lieues sans revenir sur ses pas... »

— « Tout ceci est bien merveilleux, se disent-ils entre eux. A-t-on jamais vu sanglier fuir si loin. »

« Il veut s'excuser, s'écrie Thiébaut ; en avant, forestiers, beaux amis, accouplez les chiens afin de les maintenir. »

Le chef forestier s'élance le premier sur le duc, auquel il veut prendre son cor de chasse. — Bégues en pense mourir de colère ; il lève le poing, frappe au cou, et abat le forestier mort à ses pieds. — Audacieux, fait-il, tu ne prendras plus de cor au cou d'un duc.

Quand Thiébaut du Plessis eut vu le forestier trépasser de la sorte : — « Amis, nous sommes perdus, dit-il, s'il nous échappe : le comte Fromont ne voudra plus nous voir ; et jamais nous n'ose-

s retourner à Lens. » Ses gens l'ont entendu ; ils en sont tris- et chagrins ; alors ils renouvellent avec Bègues une lutte arnée.

elui qui eût vu le droiturier comte sous le tremble, brandir son e, défendre sa personne et sa proie, attaquer et frapper à la ses six adversaires, celui-là aurait pris grand pitié du gentil- ıme.

I a jeté morts trois de ces cavaliers, et les autres ont pris la e. Jamais ils n'eussent recommencé le combat ; mais voilà que le bois se promène un sergent, le fils de la sœur au forestier. ergent porte arc d'aubour et flèches d'acier. Ils l'ont aperçu et pellent.

Viens vite de ce côté, beau sire, et que Dieu te soit en aide. e riche forestier, ton oncle, est mort ; un braconnier vient 'abattre devant nous. — Hâte-toi, beau sire, et songe à le ger ! »

lein de courroux à ces paroles, le sergent saisit son arc, court Bègues, ajuste à la corde une grande flèche d'acier, vise le ite et le frappe à l'instant. — La flèche a pénétré d'un pied dans orps, et a percé la maîtresse veine du cœur. Bègues fléchit ; sa te l'abandonne ; son épée lui tombe des mains. — Il fut sage rs et ne perdit pas le sens ; car il implora le Dieu glorieux ciel.

« Glorieux Père, qui avez toujours été et qui serez toujours, ayez erci et pitié de mon âme. — Ah ! Béatrix, gentille et franche ouse, vous ne me verrez plus sous le ciel ! — Garin de Lor- ine, beau frère, mon corps ne pourra plus défendre le tien ; et us, mes deux enfants, les fils de ma femme, si j'avais vécu, je us aurais armé chevaliers. Que le Dieu glorieux du ciel vous rve de père ! »

Lors, il prend trois brins d'herbe à ses pieds, les consacre et reçoit de bon cœur pour *Corpus Domini*. — L'âme abandonne gentil chevalier. — Que Dieu lui fasse paix et miséricorde !

Les trois pillards se sont rués sur le cadavre ; chacun le frappe sa tranchante épée, et lui baigne le fer dans le corps jusqu'à la de. — Ils s'imaginent avoir tué un braconnier. — Non, par foi, ce n'est pas un braconnier, mais un bon chevalier, le plus

loyal et le plus franc qui fut jamais sous la cape du ciel : il s'appelle Bégues, le Lorrain tant vanté !

Après avoir fait une bière pour y coucher leurs morts, ils chargent le sanglier sur un cheval, emportent le cor d'ivoire et l'épée, et emmènent le bon coursier. — Bégues seul reste dans la forêt ; mais ils n'ont pu empêcher ses trois chiens de revenir près de lui. — Les limiers se prennent à hurler et à braire comme s'ils étaient enragés.

Arrivés à Lens, les soudarts portent les cadavres au palais, tandis que, d'autre part, un forestier mène le destrier à l'étable. — Baucent hennit, gratte du pied la terre, et nul être de chair n'oserait l'approcher. — Le sanglier est déchargé devant le foyer : écuyers et sergents, clercs et belles dames, chacun s'empresse de l'aller voir. — Les dents lui sortent d'un pied de la gueule.

Le palais retentit de plaintes et de regrets sur les victimes du glaive de Bégues. — Le vieux Fromont, assis dans sa chambre, a entendu les clameurs et en est courroucé. Sortant à peine vêtu : « Fils de courtisanes, s'écrie-t-il, pourquoi tant de tumulte ? — d'où vient ce sanglier ? où avez-vous pris cette épée ? — baillez-moi ce cor entre les mains. »

Il le retourne en tous sens : il a vu les deux viroles d'or pur et la superbe attache d'étoffe verte.

« Voilà des garnitures de prix, dit Fromont ; telles n'en porta jamais varlet ou braconnier. D'où vient ce cor ?... ne me le caches pas ; car, par ma barbe, je le saurai en autre temps.

— Nous vous le dirons, beau sire. Nous faisions la ronde en votre forêt, quand nous trouvâmes un audacieux braconnier, lequel avait attaqué un sanglier avec trois chiens, et nous nous disposions à vous l'amener en ce palais ; mais, voilà que d'un coup de poing il tue votre forestier. — Trois autres de vos cavaliers succombèrent ensuite sous ses coups... Enfin, nous l'avons mis à mort ; la faute en est à nous.

— Et qu'avez-vous fait du corps ?

— Sire, nous l'avons laissé dans le bois.

— Vous avez eu grand tort, répliqua le vieux Fromont ; n'était-ce pas un chrétien ? — Dans le bois, les loups l'auraient bientôt mangé. Allez, allez à l'instant même le chercher et apportez-le

. La nuit, on le veillera aux chandelles; et le matin nous rrerons au moustier. Les francs hommes doivent avoir pitié ıs des autres.
Très-volontiers, répondent-ils. » Ils le font de mauvais ; mais ils n'oseraient désobéir.
; gens de Fromont sont retournés en la forêt. — Ils rappor- e chevalier dans un cercueil, derrière lequel les chiens che- nt, et bientôt arrivent à Lens.
r la table où Fromont mange dans les grandes fêtes, quand il sa haute cour, on a couché le baron droiturier. Les trois li- ; se tiennent autour de leur maître, léchant ses plaies, braïant, ınt et menant grand deuil. — Personne sous le ciel ne fût impassible à un tel spectacle. — Le mort est étendu les mains ées sur sa poitrine; barons et chevaliers vont le contempler. mme il est grand et bien fait! se disent-ils entr'eux; quelle bouche! et comme ce nez sied à sa figure! — Ce sont de ıants soudarts qui l'ont tué; jamais franc chevalier ne l'eût ı toucher. — Il faut que ce soit un bien gentilhomme, puis- ıes chiens l'aimaient tant! »

: vieux Fromont, entendant ces paroles, s'en vient droit au ı et le regarde en tous sens. — Il l'a vu vivant; et mort il le nnaît à une blessure au visage que lui-même lui a faite de son sur le gravier, près de Saint-Quentin.
cet aspect, le comte entre en fureur et tombe pâmé entre les de ses chevaliers : il se relève enfin en poussant des cris de colère :

Fils de courtisanes, vous me disiez avoir tué un varlet de ıs, un braconnier, un mauvais larron!... Non, par ma foi; bien le meilleur chevalier, le plus sage, le plus courtois qui is portât des armes et montât sur destrier. Ah! comme vous ez trahi!... »
Mauvais fils, reprend le comte Fromont, vous me disiez avoir ın braconnier; non, par ma foi, et que Dieu vous maudisse! elui que vous avez mis à mort s'appelle Bégues de Bélin; il a femme la nièce à l'empereur Pepin. Aubry le Bourguignon, bier de Hainaut, Hugues de Cambrésis sont ses neveux;... ıus m'avez aujourd'hui entrainé dans une guerre dont je ne

sortirai pas vivant. — Hélas! je verrai mes beaux châteaux s'écrouler; je verrai ma terre pillée, saccagée...; moi-même, on me fera mourir... — Mais je sais comment me sauver... Je vous prendrai tous, vous qui avez tué Bégues; je vous jetterai dans ma prison, et mon neveu Thiébaut le premier... Puis je manderai à Metz au duc Garin que j'ai saisi les meurtriers de son frère, pour qu'il en dispose à sa volonté. — Qu'il les brûle, les pende, les écorche tous vifs; je laisserai tout faire... — Je lui jurerai aussi dix ou trente fois que je ne connus ni consentis l'assassinat du duc, que je n'y étais pas présent... — Je lui donnerai de l'or et de l'argent à plaisir, plus que n'en pourraient porter quatre chevaux... Je lui donnerai des meutes de chiens et quatre-vingts faucons... Je ferai chanter dix mille messes à saints abbés et à prêtres bénits, afin que Dieu ait pitié et merci de son âme... Après tout cela, le duc Garin ne me haïra plus! »

Et, appelant son chapelain, le vieux Fromont lui dit de coucher par écrit ces faits et ces paroles. — Puis, il ordonne d'ouvrir le corps du chevalier, et de recueillir ses entrailles dans un drap pour les ensevelir richement devant l'autel, à l'église Saint-Bertin. — On lave le cadavre d'eau et de vin; le comte lui-même y met ses blanches mains, rapproche et recoud les chairs d'un fil de soie, et l'enveloppe d'un drap de velours. — Ensuite on recouvre le guerrier d'une peau de cerf; une bière est préparée; on l'y couche. — Trente cierges brûlent à l'entour. — On apporte croix et encensoirs; et le comte Fromont s'assied au chevet du mort.

En cet instant arrive dans la salle Fromondin, avec son oncle Guillaume de Monclin. — Fromondin a vu le cercueil; il est frappé d'étonnement.

« Qui est couché là, demanda-t-il?

— Fils, répond Fromont, c'est Bégues de Bélin. Thiébaut du Plessis l'a tué pour un sanglier qu'il avait pris en la forêt.

— Et qu'avez-vous fait de Thiébaut, sire? dit Fromondin... — Que ne l'avez-vous écorché tout vif!... On dira que c'est vous qui l'avez assassiné, mon père; et nous serons honnis, ainsi que nos meilleurs amis. — Saisissez-vous de Thiébaut, sire, et envoyez-le à Garin.

— Je l'ai déjà mis en ma prison; et certes, je l'enverrai avec le cercueil.

— Ah! ne le fais pas, mon frère, a dit le comte Guillaume; Thiébaut est ton neveu, le fils de ta sœur; nous en parlerons d'abord à nos amis.

— Je l'accorde, a reparti Fromont.

Les barons se sont assis autour de la bière. — C'est alors qu'il fallait entendre le jeune Fromondin regretter Bégues, comme un fils regrette sa mère :

« Hélas! combien vous fûtes maltraité, gentil et franc chevalier; vous, le meilleur prince qui ait jamais bu du vin. — Si vous eussiez été armé et vêtu de fer, trente-six adversaires ne vous auraient point fait peur; mais des misérables vous ont surpris et mis à mort. — J'en suis bien affligé, car tout le dommage en retombera sur nous. »

Ils ont mandé Lietris, (*) le bon abbé de Saint-Amand en Puelle, neveu au Lorrain Garin.

L'abbé, en compagnie de trente-six chevaliers et de quinze moines sacrés et bénis, entre dans la salle où était assis le baronnage; et, apercevant Fromont :

« Sire, dit-il, vous m'avez mandé... — Mais quel homme gît dans cette bière? Est-il malade, blessé ou mort?

— Je ne vous mentirai point, répond Fromont. — Cet homme est le comte Bégues de Bélin. — Des varlets l'ont tué dans cette antique forêt, à cause d'un sanglier qui, pour notre malheur, y fut nourri.

Ces paroles mettent l'abbé en fureur.

« Diable! Qu'est-ce?... — Fromont, que dis-tu là? C'est mon oncle, le duc Bégues de Bélin... Par les saints de Dieu, vous l'avez tué... Ah! vous me verrez jeter le froc pour endosser un blanc haubert. — J'appellerai à moi mes puissants amis, Aubry mon frère, l'allemand Ouri, mes cousins Gautier de Hainaut et Hugues de Cambrésis. — Ils ne sont pas loin, et, fils de prostituées, vous n'échapperez pas à notre colère! — Vous périrez tous de male mort! »

Fromont l'entend et une grande peur le saisit. — Il frissonne de tous ses membres; son sang noircit.

(*) Lietris ou Leudric était abbé de Saint-Amand, en Puelle, dans le milieu du ' siècle.

« Grâce, pour l'amour de Dieu, sire abbé! — Au nom du saint sépulcre, n'agissez point de la sorte. — Vous êtes moine et moi comte du pays — Quand on forfait contre vous, c'est moi qui vous défends; je vous fais jouir de vos rentes; et personne sous ciel n'oserait vous ravir un sol... Emportez, sire, emportez baron qui gît dans cette bière à Metz au duc Garin, et dites-lui que j'ai pris tous ceux qui ont massacré son frère, et que je les lui livrerai pour en disposer à son plaisir. »

L'abbé répond : « Vous avez bien dit, et si vous tenez parole vous pourrez trouver grâce. »

Alors on enferme le baron dans la bière : on le place sur un mulet d'Arabie; et quatre sergents sont autour qui le soutiennent.

Désormais nous reparlerons des gentils chevaliers de la compagnie du sire de Bélin, qui la nuit s'en revinrent droit à Valenciennes chez leur bon hôte Bérenger le Gris. Ils mènent grand deuil et ne peuvent dormir; ils sont bien inquiets sur le sort de leur maître Bégues le palatin : car ils ignorent de quel côté il a tourné ses pas. — Ils pleurent, ils crient, ils poussent de profonds soupirs.

Leur hôte Bérenger les voit et en prend pitié.

« Francs chevaliers, leur dit-il, le duc Bégues de Bélin est fort prud'homme, libéral, courtois, sage et bien appris. — Il me donna cette pelisse d'hermine et ce mantel de zibeline qui me couvre le cou. — Pour tout l'or que Dieu fit, je ne me dispenserais de le chercher nuit et jour.

— Or tôt, à cheval ! » a dit le duc Rigaut.

Et les chevaliers le font sans répit.

A minuit, ils sortent de Valenciennes et ne s'arrêtent point jusqu'à Champbelin, couvent où Dieu était servi. — Messire Bérenger le Gris, chevauchant en avant, aperçoit un moine sortir de sa cellule. — Il l'appelle; et, lui parlant courtoisement : — N'auriez-vous pas vu un chevalier de ce côté? »

Le moine se prend à réfléchir.

« Sire, dit-il, je ne vous le cacherai pas; hier à la vesprée, il en passa un par ici : c'était un gentilhomme, et il me donna le salut. — Il poursuivait un sanglier à francs étriers, et ses chiens harassés ne pouvaient le suivre. »

A ces paroles, les barons restent ébahis. — Le franc moine les ayant mis sur la voie, ils commencent à faire retentir leurs cors à toute haleine.

Le comte Fromont les a entendus de son château de Lens. Il appelle l'abbé, et lui parle ainsi : J'entends au loin, je ne sais quels gens venir..... C'est la compagnie de messire Bégues de Bélin.... Je voudrais bien ne pas les voir; car gens irrités sont toujours méchants et font le mal sans réflexion.... Emportez, sire, emportez, je vous en supplie, le corps qui gît dans cette bière. »

L'abbé s'en va, et Fromont court à l'instant en son castel fermer les portes et garnir les murailles. — Il ne faut pas s'étonner si Fromont a tant peur ; c'est avec raison; car ses ennemis sont nombreux.

Messire Bérenger le Gris chevauche en avant de la troupe. Il a reconnu en son chemin le bon abbé Liétris. — « D'où venez-vous ainsi, lui demande-t-il, et quel homme gît en ce cercueil? »

L'abbé répond : « C'est Bégues le Lorrain, le frère au duc Garin. — Les gens du comte Fromont l'ont occis dans la forêt. »

Les chevaliers demeurent atterés.

Le jeune Rigaut, s'approchant de la bière, prend son oncle entre ses bras et le baise. — Puis, il décout la peau de cerf et tranche le velours à l'endroit des yeux. — Il voit le duc gisant au tombeau, les yeux tournés, le visage ténébreux, les bras raides et le corps noirci.

« O funeste nouvelle! dit-il, mon oncle, celui qui vous tua ne sera jamais mon ami. »

Et les jeunes damoiseaux que Bégues avait élevés, et qui attendaient leur âge pour qu'il les armât chevaliers, déploraient tristement leur malheur.

« Que ferons-nous? que deviendrons-nous? — Messire, que va nous dire votre femme Beatrix, vos deux enfants Hernaut et Gérin.

— Allons les attaquer ! s'écrie Rigaut, je ne prise ma vie la valeur d'un sol angevin.

— N'en faites rien, sire, dit l'abbé Liétris. Fromont est puissant, de haut lignage et renforcé d'amis. — Portons plutôt ce cadavre droit à Metz, au duc Garin qui nous dira ce qu'il convient de faire.

— Tout à votre plaisir, a reparti Rigaut. »

A ces paroles, les francs gentilshommes s'en retournent chez leur hôte à Valenciennes. — Ils apportent la bière dans la salle. — Les damoiseaux de prix et les belles dames aux simples visages vont la visiter. — « Dieu ! quel dommage ! » se disent-elles l'une à l'autre. — Un grand luminaire brûle autour du corps.

« Pour Dieu, bel hôte, écoutez ma prière, s'écrie Rigaut en appelant Bérenger. — Conduisez-moi droit à Crespy, et je vous donnerai cette robe. »

Et Bérenger répond : « Sire, grand merci. »

Rigaut monte à cheval et s'en part des autres barons. — Son hôte le guide et le jour et la nuit. — Ils passent l'Oise dans un petit batel, traversent les bois et la forêt. — Ils en étaient dehors et midi était passé, quand Bérenger montra au duc Crespy dans le lointain : — Puis, ayant pris congé de lui, il s'en revint à Valenciennes.

— Rigaut ne but ni ne dormit tant qu'il ne fut arrivé à Paris où séjournait la franche impératrice.

Il faisait nuit obscure quand Rigaut entra dans la ville, et son bon cheval ne pouvait plus le supporter. — Il descendit chez son hôte Landri, que cette vue frappa de stupeur.

— Sire Rigaut, d'où venez-vous donc ? Où est votre maître le duc Bégues de Bélin ?

— En Lorraine, près de son frère Garin, et il m'a ordonné de retourner en son pays.... Mais, Madame, la franche impératrice est-elle à Paris ?

— Je l'ai vue ce matin à Notre-Dame, où elle oyait la messe.

Rigaut a rabattu son chaperon afin de rester inconnu, et court à l'instant au palais.

Il pénètre dans la salle où se tenait l'impératrice, et la salue comme vous allez l'entendre.

« Que le Dieu qui en la croix fut mis vous garde, ma dame. »

La reine, considérant son visage, s'écrie : « Est-ce toi, Rigaudin ? Où est le sire de Bélin, le duc Bégues ? »

— Dame, répond-il, je vous l'aurai trop vite appris. »

La dame détourna la face.

Dame, entendez-moi, et ne dites mot de ce que je vais vous annoncer ; cachez-le, au nom du Dieu de vérité.

— Volontiers, bel ami.

— Mon maître, le puissant prince qui m'a élevé, est mort, dit Rigaut. »

La dame a frémi à cette nouvelle. Longtemps elle resta sans parole, et elle allait tomber évanouie, quand Rigaut la retint dans ses bras.

Dame, au nom de Dieu, grâce : ne jetez point de cris, et ne donnez aucun signe de douleur, afin que grands et petits ignorent l'événement. — Je veux frapper à mort nos ennemis avant qu'ils aient eu le temps de s'en douter... — Mais une chose prodigieuse, et à laquelle je devais m'attendre, est arrivée..... Mon cheval est tombé mort sous moi.

— Que cela ne vous inquiète, neveu, a dit la dame, vous en aurez un autre aussi grand et aussi vigoureux. »

Elle appelle alors son chambellan David :

« Donnez à Rigaut ce destrier arabe que m'offrit l'abbé de Cluny. — Je vous recommande en outre de l'accompagner.

— Dame, je vous remercie, a dit Rigaut.

Il y a deux nuits, dame, que je n'ai dormi ni mangé, tant j'ai le cœur marri.

— Vous mangerez un peu, dit l'impératrice. »

On apporte au duc un pot rempli de vin, quatre pains et un paon rôti. — Le brave chevalier mangea, se coucha et dormit un moment : puis, il se leva en recommandant à Dieu la franche impératrice qu'il laissait triste et dolente en son palais.

Sans perdre un instant, Rigaut va droit à Orléans. — Il n'y trouva pas son oncle Hernaïs, qui en ce moment était en Anjou près de Geoffroi l'Angevin; mais son aïeul Héloïse lui fit bon accueil.

« Soyez le bien-venu, mon très-cher neveu. — Où est mon frère? Reviendra-t-il par ici?

— Pardieu non, dit Rigaut, les gens de Fromont l'ont tué.

— Sire Dieu, notre père, s'écrie la dame, ayez pitié de nous!

— Je me leverai matin, continua Rigaut. — Mais cachez la nouvelle, Madame, et dissimulez votre douleur. — Je veux faire un tel carnage de nos ennemis que toute la terre en sera bouleversée. —

Dites à mon oncle de ne point me mettre en oubli. — Qu'il vienne sur mes pas avec Geoffroi l'Angevin, et autant de monde qu'ils pourront assembler, et qu'il soit à Gironville mercredi.

A ces paroles, il est monté sur son destrier et part sans tarder. — La bonne dame lui avait donné pour sa compagnie quatorze chevaliers. — Il passe Bourges, Châteauneuf sur le Cher, chevauche à grandes journées, et ne cesse d'éperonner jusqu'à Blaye. — La nuit, il va coucher chez le prévôt Gauthier: il fait fortifier la ville de la belle façon, creuser les fossés, redresser les murs. — Ensuite il convoque les vassaux.

Désormais nous reparlerons de Bégues de Bélin. — Les chevaliers l'ont transporté à Paris, où l'impératrice lui fit dire un riche service; après quoi ils l'emportent au Lorrain Garin. — Ils traversent les Ardennes, puis l'Argonais, et entrent bientôt en Lorraine. — Ils s'arrêtèrent à Gorze, où existe une abbaye fondée depuis longtemps par Thierri des Monts d'Auxois. (*) Ils y passèrent la nuit et y furent bien hébergés. — Aussitôt le jour venu, ils chantent la messe et remontent à cheval emportant le mort avec eux. Ils ne s'arrêtent plus jusqu'à Metz.

Le jour de leur arrivée, on y célébrait la fête d'un saint. — Garin le Lorrain sort de l'Eglise avec sa femme, la courtoise Aélis. — Quatre-vingts dames de haut prix l'accompagnent. — Devant Garin, marche le jeune Girbert son fils, précédé de vingt jeunes damoiseaux. — Grande est la joie qu'on fait autour de Garin. — Les escalettes retentissent sous les voûtes de marbre. — Les damoiselles chantent et s'ébaudissent. — Belle est la cérémonie, et chacun se presse pour la voir.

« Sainte Marie, s'est écrié tout-à-coup le duc, sauvez-moi et tous mes amis !... le cœur me manque :... je suis étourdi ;.... il me semble que la foudre va tomber ... Dieu, vous qui savez ce qui doit m'advenir, prononcez bien vite ; mais, je vous en conjure, délivrez-moi de tous mes maux. »

Accablé de ces pressentiments, le Lorrain s'était assis sous un

(*) Il est difficile de dire quel est ce Thierri des Monts d'Auxois, à qui le poëte attribue la fondation de l'abbaye de Gorze, laquelle, suivant l'opinion commune, doit son origine à Chrodegang, évêque de Metz, mort en 766.

rier, triste, dolent, et se soutenant à peine. — Autour de lui aient rangés ses gentils chevaliers et les belles dames aux vi-es simples. — Il avait les yeux tournés vers la route ferrée, and il aperçut s'avancer sur le pont les gens qui portaient gues dans la bière.

« Je vois, dit le duc, une troupe de cavaliers venir. — Par foi que je dois à Saint Martin, ils me paraissent étrangers. — igneurs, attendons-les, s'il vous plaît. »

Et ils répondent : « Sire, tout à votre plaisir. »

En cet instant, le bon abbé Liétris s'approche de l'assemblée. - Garin le voit et lui parle avec douceur : — « D'où venez-vous, au sire, bel ami? »

— De notre terre, dit le bon abbé, il n'y a pas quinze jours ie nous en sommes partis.

— Qui repose en cette bière? — Est-ce un malade, un blessé 1 un mort?

— Je vais vous le dire, répond l'abbé : C'est votre frère, le uc Bégues de Bélin. — On vous l'a massacré dans la forêt au omte Fromont. »

Plein de rage à ces mots, Garin se précipite sur le cercueil qui nferme son frère. — Il rompt le cuir de cerf bouilli, tranche velours à l'endroit des yeux, et voit le duc le regard trouble, visage ténébreux et le corps noirci. — A cet aspect, il demeure téré et tombe à la renverse.

« Ah! sire Bégues, s'est-il puis écrié, franc et brave chevalier, rrible à vos ennemis, doux et simple avec ceux qui vous ai-aient, beau frère, bel ami, que vous fûtes maltraité! Gil-ert, beau sire fils, combien tu as perdu! Infortuné que je is!... Terre, ouvre-toi pour m'engloutir! — Malheur, si je vis ngtemps! »

Garin chancelle et tombe.

Or écoutez ce qu'il dit quand il fut relevé :

« Pourquoi, beau frère, Fromont vous a-t-il tué, lui, qui se isait notre ami? — La paix avait été faite devant le roi Pépin, t ils vous ont mis à mort. — Ah! qu'ils ne jouissent point de ur crime. — Par le Dieu qui créa le monde et ne mentit jamais, s n'auront paix ni trêve tant que je ne les aie tous massacrés et és. »

L'abbé l'entend et en a grand'pitié.

« Hélas! sire duc, grâce pour l'amour de Dieu. — Fromont n'est pas coupable; et, tenez ce bref qu'il m'a remis pour vous. »

Le Lorrain Garin sait bien lire: car on l'a mis à l'école étant tout petit, pour y apprendre et roman et latin. — Il prit la lettre et vérifia l'écrit; puis, se dressant en pieds, il appelle ses gens et leur parle ainsi:

« Or, écoutez, grands et petits, et apprenez ce que me mande le comte Fromont: — Il a pris ceux qui ont tué le comte; et il me les remettra pour en disposer selon mon plaisir, brûler ou pendre, ou écorcher vifs, il souffrira tout. — Puis, il jurera dix, vingt ou trente fois qu'il n'a voulu ni consenti la mort du duc, et qu'il n'était pas présent quand il fut occis. — Il m'octroiera or et argent à foison, plus que n'en pourraient porter quinze chevaux. — Il fera chanter, par de saints abbés et des prêtres bénis, dix mille messes à l'intention de mon frère, afin que Dieu ait pitié de son âme. — S'il exécute tout cela, dois-je encore le haïr? — Donnez-moi vos conseils, francs et gentils chevaliers. »

Chacun se tut, excepté le jeune Girbert, à peine âgé de quinze ans:

« Que vous êtes troublé, mon père! — On peut bien mettre mensonge sur parchemin; mais si ce que vous dit Fromont est sincère, il est juste qu'il reste votre ami. — Dans le cas contraire, pourquoi tant tarder? Allons les attaquer à l'instant. — Adoubez-moi chevalier, sire père Garin, le cœur me dit, et je ne vous le cacherai pas, que je pourrais déjà bien servir mes amis.

— Sire fils, a dit le père, je te l'accorde. — Abbé, restez avec moi vous m'aiderez à veiller mon frère. Nous le porterons ensuite au castel de Bélin, où nous verrons la belle Béatrix et ses deux enfants Hernaut et Gérin. — Nous prendrons leur avis: car je ne dois rien entreprendre sans eux. »

Et ils répondent: « Sire, nous sommes à vos ordres. »

Le Lorrain Garin demanda des cierges, fit venir croix et encensoirs. — Un grand luminaire brûle autour du corps. — Chacun eût pu voir alors les prêtres revêtus de leurs ornements et les

res tenant en mains de bons psautiers, chanter vigiles pour marquis, jusqu'au lendemain à l'aube du jour.

Les chevaliers emportent Bégues dans la bière, et vont sans rrêter jusqu'à Châlons, où ils furent hébergés la nuit chez l'évue Henri, qui leur fit bel acceuil et pleura la mort de Bégues.

Le lendemain, au lever du jour, les barons se remettent en min.

Tant chevauchèrent-ils que vers le soir ils arrivèrent à Melun, hâteau seigneurial. — La franche Héloïse va au devant d'eux. Puis, ils viennent à Pithiviers le samedi; et le dimanche à la prée, ils entrent à Orléans la forte cité. — L'empereur Pépin vance à leur rencontre avec la reine dont Bégues était le cou. — Ils séjournent à Orléans le lundi tout entier, et puis conuent le voyage.

Garin au cœur hardi chevauche toujours, emportant avec lui corps de son frère. Dieu! quelle douleur! Les barons passent Gironde au port Saint-Florentin, laissent Bordeaux à gauche vont à Bélin sans détour.

La belle Béatrix, accompagnée de ses deux enfants Hernaut Gérin s'est avancée à leur rencontre. — A la nouvelle de la ort du duc, la dame tombe à terre; — elle se redresse et pousse cri; — elle court au cercueil, prend son seigneur entre ses as, lui baise les yeux, la bouche et le visage, et lui adresse plaintes, comme vous allez l'entendre:

« Ah! combien vous fûtes maltraité, franc et gentil chevar, doux, loyal, simple et bien appris! — Hélas! malheureuse e je suis, que vais-je devenir! — Je verrai ravager mon pays, mes braves chevaliers m'abandonner pour aller en autre terre rvir autre seigneur.

Elle ne peut en dire davantage et tombe évanouie. — Elle se lève, et ses gémissements augmentent. — Elle plaint ses fils ernaut et Gérin.

« Enfants, dit-elle, vous voilà donc orphelins! Le duc qui vous gendra est mort! Mort est celui qui devait vous protéger!

— Rassurez-vous, dame, a fait le duc Garin; vous avez mal parlé. Vous retrouverez toujours un gentil chevalier qui, pour votre ef, votre haut lignage et vos puissants amis, vous reprendra et

fera de vous son épousée. — Mais, c'est moi qui dois être le plus affligé. — L'or et l'argent, loin de calmer ma tristesse et ma peine, ne serviraient qu'à l'augmenter. — Hernaut et Gérin sont mes neveux; et c'est à moi de supporter toutes les guerres qu'on leur fera, à moi de veiller pour eux la nuit et le jour.

— Oncle, grand merci, dit Hernaudin. — Dieu! que n'ai-je un petit haubergeon pour vous aider contre nos ennemis. »

A ces mots, le duc le prenant entre ses bras, lui baise la bouche et le visage : — « Par Dieu, beau neveu, vous êtes trop hardi! —

Et le duc fut enterré dans une chapelle près de Bélin, où les pèlerins de Saint-Jacques en Galice le voient encore très-bien en passant.

Mais voilà qu'arrive le jeune Rigaut, équipé comme un prince qui va entreprendre une grande guerre. — Il porte une courte cote de maille, a le casque en tête, le blanc haubert au dos, et entre ses mains la raide épée fourbie. — Seize vingts chevaliers l'accompagnent avec cent dix arbalétriers et archers et environ mille sergents de pied. A ses côtés marche son jeune frère, le preux et gentil Morant.

Tous les bourgeois et bourgeoises du château de Bélin se sont mis aux fenêtres pour voir passer Rigaut. — « Quel est ce chevalier, se disent-ils les uns aux autres; tout le château est encombré de sa gent. »

Le lorrain Garin s'avance à sa rencontre.

« Beau neveu, lui dit-il, soyez le bien venu. Vous me paraissez disposé à faire la guerre.

— Oui, mon oncle, je suis tout prêt, et vous? Par le corps de saint Denis, vous devriez être déjà au cœur de la contrée!

— Neveu, a répondu le duc, je suis convenu d'un jour pour recevoir la satisfaction que m'offre le comte Fromont. Celui qui refuse satisfaction, ne peut plus, ce me semble, en jouir par la suite.

— Tout ce que vous dites est inutile, répond Rigaut; et, par l'apôtre qu'invoquent les pèlerins, les meurtriers de mon seigneur ne resteront en paix de mon vivant. — Je les ferai périr de male mort. — J'ai perdu mon maître, mon ami; si je ne le vengeais, je serais honni de tous.

— Ecoute, sire fils, a dit son père Hervi : le lorrain Garin est votre sire : et l'on ne doit point agir contre la volonté de son seigneur. Ce qu'il veut, nous le voulons aussi.

Rigaut cède bien malgré lui. — Il fait fermer le château de Bélin, ainsi que la Valdoine et le mont Esclavorin ; fortifie la tour de Gironville ; convoque les vassaux dans Bélin, y fait apporter toute la victuaille du pays, afin que personne ne manque à la guerre. — Et certes, ils n'y manqueront pas, comme je l'ai appris.

« Qu'avez-vous fait de Bégues de Bélin? a demandé Rigaut.

— Beau neveu, répond Garin, je l'ai mis en terre dans la chapelle qui est près du chemin. — C'est là que repose notre bon père, à qui Dieu fasse miséricorde. — Deux prêtres sont assis près de sa tombe; je leur ai donné rentes pour leur subsistance; et ils chanteront la messe jusqu'au jour du jugement, afin que le Seigneur ait pitié de son âme.

— Je voudrais bien le revoir pour la dernière fois, a dit Rigaut. »

Lors ils allèrent sans tarder à l'église et déterrèrent le duc.

Le jeune Rigaut le prend entre ses bras et se pâme sur lui. — Plus de mille personnes vinrent contempler ce spectacle ; et là recommencèrent le deuil et les gémissements. — On emporte au palais marbrin la belle Béatrix évanouie.

Les barons enveloppent le corps du duc dans une riche étoffe de soie, le couchent dans un cercueil de marbre gris, et le remettent en terre. — Le tombeau qui le recouvre est partout rehaussé d'or fin, et on a taillé son image par-dessus. — La chronique rapporte qu'on inscrivit au bas ces paroles :

Meilleur jamais ne monta destrier.

Ici finit la chançon de la
mort Bégues de Bélin.
Que Dieu ait de
lui et de nous
merci !

La mort de Bégues de Bélin est la troisième branche de l'épopée des Loherains. La narration, sèche et raide dans la première branche où les événements se succédaient sans harmonie, sans but, sans ordre que celui de la chronologie, s'est animée peu à peu, a

pris de la vie et même de la grâce. La première offre à un plus haut degré ce caractère impersonnel dont nous avons parlé; elle n'est que le recueil des plus anciennes traditions d'un peuple; la main de l'artiste y apparaît à peine. Dans la troisième s'unissent avec charme l'intérêt d'un récit national et la chaleur d'un sentiment individuel. Dans son ensemble, cette vaste épopée ressemble à ces immenses cathédrales, bâties par plusieurs générations, et où l'œil distingue avec curiosité les divers styles de chaque siècle. Commencées d'abord avec quelque lourdeur au XI[e] siècle, elles semblent hésiter encore entre le plein cintre et le gothique, bientôt les ogives s'aiguisent, les voûtes s'élancent, les colonnettes s'amincissent; enfin quelquefois, outre-passant les limites de l'élégance, elles nous montrent la décadence du goût dans la recherche des ornements, la prodigalité des festons, la forme extraordinaire des pendentifs. L'épopée des Loherains a été fermée trop tôt pour tomber dans ce dernier excès; mais la poésie épique du moyen-âge ne manquera pas de nous en fournir des exemples. (*Demogeot.*)

OGIER LE DANOIS.

Expliquons d'abord le nom de *Danois* donné à un héros du cycle carlovingien et qui semble rattacher nos légendes nationales à la Scandinavie. Il n'en est rien : notre Danois prétendu est un Ardennais. *Dane* (forêt), *are-dane*, par l'adjonction de l'article, et formant *danemarche* ou frontière de l'Ardenne, a donné lieu à cette confusion que la critique moderne a dissipée. Nous tenons donc Ogier pour un guerrier de race germanique, tantôt compagnon, tantôt adversaire de Charlemagne. Le jeune Ogier est retenu en otage à la cour de Charlemagne comme garantie du tribut que doit payer son père, Geoffroy, gardien des marches d'Ardenne. Celui-ci, au lieu d'acquitter sa dette, renvoie les messagers de Charlemagne la tête rasée et la barbe coupée. La vie d'Ogier doit payer cet outrage : on l'enferme dans la tour de Saint-Omer; et, malgré les prières de la reine et du duc Naymes de Bavière, le supplice ne se serait pas longtemps fait attendre sans une diversion imprévue. Des envoyés du pape se présentent implorant le secours du roi de France contre les Sarrasins. L'armée se met en marche, et

le jeune otage, sous la foi du duc Naymes, prend la route de l'Italie. Au passage des Alpes, il arrache l'étendard royal des mains d'un traître qui prenait la fuite, il rétablit la bataille, et dès lors sa grâce est assurée. Au siége de Rome, ses exploits ne se comptent pas : il tue en combat singulier un chef des infidèles; il y gagne son bon cheval, l'infatigable, l'indomptable Broiefort, et, par surcroît, la faveur de Charlemagne. Tel est le canevas de la première partie du poème, brillante ouverture d'une longue série de hauts faits.

Plusieurs années se sont écoulées, et la fidélité d'Ogier ne s'est pas plus démentie que son courage. Une partie d'échecs va changer la face des choses. Baudouin, unique fils d'Ogier, né de ses courtes amours dans la tour de Saint-Omer, est tué par le fils de Charlemagne, qui lance le lourd échiquier d'or et d'ivoire à la tête de son adversaire trop habile au jeu. Ogier réclame fièrement la tête du meurtrier; on la lui refuse; il jure de se venger et court chercher un asile à Pavie, auprès de Didier, roi des Lombards. Charlemagne demande que son vassal lui soit livré; et sur le refus de Didier, il passe une seconde fois les Alpes pour mettre le siége devant Pavie. La résistance dirigée par Ogier est terrible. Les combats succèdent aux combats; Ogier, partout présent, partout victorieux, repousse les assauts et multiplie les sorties. Au retour d'une de ces excursions, soit hasard, soit trahison, les portes de Pavie se ferment devant Ogier. A ce moment commence une fuite triomphante et une poursuite acharnée dont il est impossible de reproduire tous les incidents. La fuite d'Ogier ne s'arrête par instants que pour ralentir la poursuite de Charlemagne par de prodigieux exploits, qui laissent sur la trace du fuyard héroïque des monceaux de cadavres. Deux fois Ogier trouve un asile dans des châteaux qui lui sont soumis : il s'y défend presque seul jusqu'à l'épuisement complet de ses ressources. Enfin, sans avoir été vaincu, il est surpris endormi dans la campagne, et tombe aux mains de Turpin, archevêque de Reims, qui reçoit de Charlemagne l'ordre de le mettre à mort. Le pieux et brave prélat feint d'obéir et se contente d'enfermer Ogier dans un cachot voisin de son palais. Charlemagne se croit délivré de son invincible ennemi. Voilà bien un second poème, mais nous ne sommes pas au terme de cette héroïque légende.

Charlemagne jouit en paix de sa victoire, pendant que la Fran pleure son héros qu'elle croit mort. Mais bientôt un roi sarra envahit la France avec une armée innombrable, portant parto la mort et l'incendie. Ogier seul pourrait écarter le péril. Alo s'élève la voix du désespoir dans un cri formidable trois fois r pété : Ogier ! Ogier ! Ogier ! Turpin peut enfin révéler sa désobéi sance. Ogier sort de son cachot ; mais il ne reparaîtra à la tête d armées que si on lui livre le meurtrier de son fils. Il faut aussi l rendre son armure et son cheval. Les larmes de Charlemagne i peuvent attendrir l'inexorable Ogier ; sa colère ne cédera que d vant le sang du coupable. Charlemagne s'est résigné à ce doulo reux sacrifice ; le fer est levé, lorsqu'un ange du ciel arrête le br d'Ogier ; encore faut-il que le messager du ciel permette au hér de décharger sa colère par un furieux coup de poing qui fait ro ler à terre le fils de Charlemagne. On retrouve ensuite Broief parmi les bêtes de somme d'un couvent, et le noble animal, à vue de son maître et devant l'appareil de guerre qui frappe s yeux, retrouve sa vigueur première et toute son ardeur. Ne laissons à d'autres le soin de compter les nouveaux exploi d'Ogier : on prévoit la défaite du roi sarrasin, l'extermination son armée, la délivrance de la France, la reconnaissance de Cha lemagne ; ajoutons qu'Ogier épouse une princesse qu'il a sauv des mains des mécréants, que ses noces ne sont pas sans festi prolongés, que le héros vit en paix pendant de longues années, qu'il meurt saintement au monastère de Saint-Pharon de Meau où on lui élève un tombeau magnifique.

Tel est l'ensemble de cette vaste composition. Elle n'a d'aut germe dans l'histoire que le nom d'un certain Ogier *(Otkarius)* q suivit dans leur exil à la cour de Didier la veuve et les enfants Carloman. Cette circonstance a suffi pour faire de ce personna le type de la résistance des vassaux contre leur suzerain. Il est cla que cette lutte est transposée, Charlemagne n'ayant jamais été e gagé dans de semblables querelles. Le grand empereur paie l torts de ses faibles successeurs ; et comme la royauté dont il de meure le représentant s'est abaissée, il s'abaisse avec elle au pro du héros féodal qui lui est opposé.

Le poème cyclique d'*Ogier le Danois*, tel que l'a composé des

la première moitié du XIIe siècle Raimbert de Paris, n'est pas l'œuvre d'un esprit vulgaire. Le style en est énergique et simple; la trame des événements, quels qu'en soient le nombre et la diversité ne s'y embrouille jamais. On s'intéresse vivement à la destinée du héros, toujours indomptable, même sous les coups de la mauvaise fortune. Le sage et courageux vieillard Naymes de Bavière, ce Nestor de l'épopée carlovingienne, aussi prudent, aussi intrépide sous le poids des ans, et moins prolixe que celui d'Homère, y remplit noblement son rôle de médiateur entre les passions. L'ardeur juvénile du courage poussé jusqu'à la témérité s'y montre avec grâce dans le jeune Guy, récemment adoubé, et que ses parrains de chevalerie sont obligés de poursuivre à travers les rangs ennemis et de ramener en arrière comme un prisonnier, pour le soustraire à la mort dont il se joue. Dans le camp des infidèles se distingue un généreux émir auquel la foi seule manque pour être un modèle accompli de chevalerie, Carabeu, qui se rend auprès de Charlemagne et répond, corps pour corps, d'Ogier traîtreusement enlevé pendant qu'il se mesurait loyalement avec lui en combat singulier. Quant aux purs mécréants, ils ont tous la force, le courage et la férocité convenables aux monstres de l'Afrique. (*M. Géruzez*, *Histoire de la Littérature française*.)

GÉRARD DE ROUSSILLON.

Gérard de Roussillon, le héros du roman de ce nom, est un personnage, et même un grand personnage historique. Il fleurit sous Louis-le-Débonnaire, auquel il survécut longuement. Personne n'ignore les étranges démêlés de ce faible empereur avec ses trois fils, qui le détrônèrent deux fois. Ce fut dans ces démêlés que commença la fortune de Gérard. Elevé à la cour de Louis-le-Débonnaire, il prit naturellement son parti contre ses enfants, et après l'avoir aidé d'abord à les vaincre, il s'interposa pour le reconcilier avec eux. L'empereur, empressé de reconnaître les services qu'il en avait reçus, lui donna le comté de Paris.

Après la mort de Louis-le-Débonnaire, ses trois fils se divisèrent en deux partis contraires. Lothaire, à qui étaient échus l'est de la Gaule et l'Italie, avec le titre d'empereur, fit la guerre à ses

frères, Charles-le-Chauve et Louis. Il voulait ôter à celui-ci la Ge
manie, et au premier la Neustrie et l'Aquitaine. Dans ce démê
le comte Gérard se déclara pour Lothaire, et s'en trouva ma
Lothaire fut vaincu dans l'effroyable bataille de Fontanet, et s
partisans furent persécutés par les vainqueurs. Gérard fut dépoui
par Charles-le-Chauve du comté de Paris; mais la paix ayant é
enfin conclue entre les trois frères, Lothaire le fit duc ou com
de Bourgogne. Ce fut sans doute alors qu'il fit bâtir sur le mo
Lassois, près de Châtillon-sur-Marne, son fameux château de Rou
sillon, dont il prit et a gardé le nom dans la tradition et dans l
romans.

A la mort de Lothaire, la Provence fut érigée en royaume pa
ticulier pour Charles, le plus jeune de ses fils, auquel on don
pour tuteur Gérard, qui ne cessa pas pour cela d'être duc de Bou
gogne. Charles était un enfant infirme et stupide : ce fut donc l'h
bile et ambitieux tuteur qui fit les fonctions de roi et en eut l
pouvoirs. Il établit le siége principal de son autorité à Vienne s
le Rhône, ville où se voyaient encore alors de magnifiques rest
de la grandeur et de l'opulence à laquelle elle était parvenue so
les Romains. Entre les divers exploits par lesquels Gérard se sign
en Provence, il faut, à ce qu'il paraît, compter une expéditi
contre les Normands, qu'il chassa de la Camargue, où ils étaie
descendus et avaient essayé de s'établir vers 860.

Charles-le-Chauve convoitait ardemment le nouveau royaum
de Provence, et ne négligea aucune occasion d'en faire la co
quête : il se trouva de nouveau par là en guerre avec son anci
ennemi, Gérard de Roussillon, intéressé à bien défendre une co
trée où il régnait de fait, et où il paraît qu'il s'était créé un pa
puissant. Cette guerre, commencée, suspendue et reprise pl
sieurs fois, est très-mal racontée par les historiens du temps. Il e
seulement constaté que les armées de Charles-le-Chauve fure
plus d'une fois battues et repoussées par Gérard ; mais à la fin,
fortune se déclara pour le roi contre le chef adroit qui, tout en pa
raissant soutenir la cause des enfants de Lothaire, son ancien se
gneur, ne défendait, en effet, que la sienne propre.

En 869 Charles-le-Chauve envahit brusquement le royaume d
Provence avec de grandes forces, assiégeant en même temps e

Gérard, dans une de ses forteresses que l'histoire ne nomme pas, et Berthe, la femme de Gérard, dans Vienne. Berthe était une héroïne digne de son époux ; elle soutint bravement le siége, et aurait, selon toute apparence, repoussé toutes les attaques de Charles, si les habitants avaient répondu à ses exhortations; mais ils craignaient les suites d'un assaut, et obligèrent Berthe à rendre la ville au roi. Gérard, ayant perdu sa capitale, et, selon toute apparence, essuyé d'autres échecs dont l'histoire ne parle pas, abandonna la Provence à son adversaire, et se retira en Bourgogne, dans son château de Roussillon, où il mourut vers 878 ou 879.

Voilà le peu que l'on sait de positif sur Gérard de Roussillon et sur sa longue lutte avec Charles-le-Chauve, et c'est cette lutte même qui fait le sujet du roman de Gérard; mais le romancier qui, comme tous ses pareils, n'avait, des événements qu'il voulait célébrer, que des notions traditionnelles on ne peut plus imparfaites, a fait de lourdes méprises dans la portion historique de son sujet. Nous n'en citerons qu'une dont il est bon d'être prévenu d'avance, afin de n'en être pas trop choqué; à Charles-le-Chauve il a substitué Charles Martel : c'est avec ce dernier qu'il met son héros en conflit.

De tous les romans héroïques connus, tant en provençal qu'en français, celui-là est incontestablement l'un de ceux qui présentent dans leur rédaction les signes d'ancienneté les plus nombreux et les plus marqués. Le fond en appartient, selon toute apparence, aux premières années du douzième siècle; la langue en est dure, sèche et peu correcte, mais énergique et pittoresque ; le ton en est on ne peut plus simple, mais brusque et plus austère. Les tableaux des batailles et des délibérations des deux antagonistes avec leurs conseillers respectifs, sont les seuls qui soient développés avec un certain soin et dessinés avec quelque détail; hors de là, tout est ébauché à grands traits, indiqué plutôt que décrit. L'auteur s'arrête à peine assez aux situations les plus touchantes ou les moins ordinaires pour donner au lecteur le loisir de les remarquer et de s'y prendre. Tout, en un mot, dans ce roman, porte l'empreinte d'un génie vigoureux, mais inculte et grossier, qui, en s'essayant à peindre une époque qu'il ne connaît pas, nous donne une idée fidèle et vive de celle à laquelle il appartient, et qu'il peint sans s'en dou-

ter. Cet ouvrage mérite que nous cherchions à en donner des notions un peu détaillées.

Le roman de *Gérard de Roussillon* est incomplet. Mais la partie qui manque ne saurait être considérable, et son défaut ne nui pas à l'intelligence de ce qui nous reste.

Charles, qui sera, si l'on veut, Charles Martel ou Charles-le Chauve, aime et épouse, à ce qu'il paraît d'autorité, une dam que le romancier ne nomme pas, mais qu'il fait la fille ou la pa rente d'un empereur de Constantinople. Cette dame et Gérard s'a maient depuis longtemps, et le comte aurait pu la disputer au roi mais par générosité et dans l'intérêt même de celle qu'il aime, croit ne point devoir la priver de la couronne impériale; il con sent à ce qu'elle épouse l'empereur, et se résigne à prendre, d son côté, pour femme, Berthe, la sœur de son amie. Les deux ma riages se sont faits, à ce qu'il paraît, en même temps et dans l même lieu, et le moment est venu où les deux couples vont s séparer pour se rendre chacun à sa demeure et à ses affaires respectives.

Ce moment donne lieu à une scène doublement remarquable par l'importance qu'elle a dans la suite du roman, et comme un exemple frappant de ce que la galanterie chevaleresque était dans les mœurs et les idées du temps.

Sur le point de se séparer pour un temps indéfini de son ami Gérard, la nouvelle impératrice veut du moins lui donner une assurance solennelle de sa tendresse; elle veut s'unir à lui par une espèce de mariage spirituel. Le manuscrit de *Gérard* commence par la description de ce mariage, qui en est indubitablement un des morceaux les plus curieux et les plus caractéristiques. Nous allons la reproduire avec toute la fidélité que comportent la concision de l'original et la nécessité d'être compris.

« Au poindre du jour Gérard conduisit la reine sous un arbre (à l'écart), et la reine menait avec elle deux comtes (de ses amis) et sa sœur Berthe. Que dites-vous, femme d'empereur (fait alors Gérard), que dites-vous de l'échange que j'ai fait de vous pour un moindre objet? — (Bien est-ce vrai) Seigneur, vous m'avez fait impératrice, et vous avez épousé ma sœur pour l'amour de moi; mais ma sœur, est-il vrai aussi, est un objet de (haut) prix et de

grande valeur. Ecoutez-moi, comtes Gervais et Bertelais, vous, ma chère sœur, la confidente de mes pensées, et vous surtout, Jésus, mon Rédempteur, je vous prends tous pour garants et pour témoins qu'avec cet anneau je donne à jamais mon amour au duc Gérard, et que je le fais mon sénéchal et mon chevalier. J'atteste devant vous tous que je l'aime plus que mon père et que mon époux, et le voyant partir, je ne puis me défendre de pleurer.

» Dès ce moment dura sans fin l'amour de Gérard et de la reine l'un pour l'autre, sans qu'il y eût jamais de mal ni autre chose que tendre vouloir et secrètes pensées. »

Charles haïssait et craignait depuis longtemps Gérard, comme trop puissant et trop fier, et le romancier fait en effet du comte un vassal auquel il ne manque guère d'un roi que le nom. Outre la Bourgogne entière, il possédait la Gascogne, l'Auvergne, la Provence, les comtés de Narbonne et de Barcelonne; il avait pour vassaux Odil ou Odilon son oncle, et, ce qui est plus singulier encore, le vieux Drogon, son père, qui commandait pour lui les pays au-delà des Pyrennées. Il avait à ses ordres une multitude de braves chevaliers, à la tête desquels, comme les plus braves et les plus dévoués, brillaient ses quatre neveux, Foulques, Bos ou Boson, Gilibert et Séguin, et un cousin nommé Fouchier.

Le rapprochement momentané de Gérard et de Charles n'avait fait qu'aigrir leurs anciennes haines. Aux raisons politiques que l'empereur avait de craindre le comte, se mêla un peu de jalousie d'amour, de sorte qu'une rupture entre l'un et l'autre était devenue inévitable.

Toutefois, avant d'en venir à une guerre ouverte, le roi veut essayer de la ruse et de la trahison. Au retour d'une grande chasse dans les Ardennes, il vient, avec un cortége qui est une armée, camper sous les murs de Roussillon; et à la vue d'un si bon et si fort château, il sent redoubler sa haine pour Gérard.

« Si j'étais là-haut, dit-il, au lieu d'être çà-bas, le comte Gérard ne serait pas si fier. »

Or, il y avait là un damoiseau encore jeune garçon, qui, entendant ce propos du roi, lui répondit hardiment :

« Si les traîtres portaient des marques de ce qu'ils sont, vos cheveux au lieu d'être noirs, seraient rouges. Mais faites ce que

vous voudrez; Gérard est si bon maître de guerre, q
jamais peur de la vôtre. »

Charles, apparemment accoutumé à s'entendre dire pareilles, ne s'arrête pas à celle-là, et envoie un jeune de ses amis sommer Gérard de lui rendre le château de I Le message est fait en termes très-fiers; Gérard y i termes plus fiers encore, et la guerre est décidée.

Les deux adversaires convoquent leurs forces, l'un p dre le château de Roussillon, l'autre pour le défendre. I de la forteresse se décide d'une manière imprévue. Gé pour maréchal un vilain, nommé Riquier, qu'il avait fai et comblé de biens. C'était un misérable qui, pour trah gneur, n'en attendait que l'occasion, et cette occasion ét Le perfide livre de nuit à Charles Martel une des porte teau, qui est aussitôt occupée par ses troupes impéri avec peine et blessé grièvement que Gérard s'échappe à

Il se retire à Avignon : là le joignent les forces qu'il convoquées, et à la tête desquelles il se met en cam reprend Roussillon et bat complètement Charles, qui s'e le peu d'hommes qui lui restent, à Orléans, où il fai hâte de grands préparatifs pour prendre sa revanche.

Informé de ces préparatifs, Gérard délibère avec s sur le parti qu'il doit prendre. Il est décidé qu'un me envoyé au roi pour lui exposer que Gérard n'a point man devoir de vassal; qu'il n'a fait que reprendre de force ce reconnu pour sien, lui avait été enlevé par trahison. Q la paix, mais que si on lui fait la guerre, il se défendra de pouvoir. Foulques, un des neveux de Gérard, charge sage, s'en acquitte avec une fierté qui ne fait qu'accroît et la colère du roi. On se défie de part et d'autre, et partis se donnent rendez-vous dans la plaine de Va Bourgogne. Là, la victoire décidera du droit; et le vai l'expression du vieux poète, n'aura plus qu'à prendre u de pèlerin, et à passer outre-mer pour ne plus revenir.

Les deux armées, fidèles au rendez-vous, se livrent u sanglante. La victoire n'était point encore déclarée, l combattants sont séparés par un prodige qui change le

en épouvante. L'enseigne royale paraît subitement toute en feu, et une pluie de tisons ardents tombe de celle de Gérard. La mêlée cesse, les combattants se retirent chacun de son côté; et la guerre est un moment suspendue par un signe si manifeste de la colère du ciel. Les deux adversaires, passagèrement réconciliés, réunissent leurs forces contre les Sarrasins qui viennent de faire irruption en-deçà des Pyrennées et remportent sur eux de grandes victoires.

Mais la concorde ne devait pas être longue entre deux chefs ombrageux, jaloux l'un de l'autre; et le moindre incident pouvait à chaque instant ramener la guerre. Boson, un des neveux de Gérard, jeune homme du caractère le plus fougueux, n'aimant et ne cherchant que des occasions de combattre, veut venger la mort de son père Odilon, tué à la bataille de Vaubeton par le vieux duc Thierry, un des chefs du parti royal; il tue par représailles deux neveux du duc : Gérard est impliqué dans cette querelle; les vieilles rancunes se raniment, et la guerre recommence entre le roi et le comte. Les incidents de cette guerre ne sont ni assez variés, ni assez intéressants pour supporter la sécheresse d'un résumé en langue moderne et en prose, et nous croyons bien faire en nous contentant d'en indiquer le sujet. Il nous suffira de dire qu'à travers diverses négociations orageuses et superflues, la guerre se prolonge plusieurs années avec des désastres et des succès à peu près égaux pour les deux adversaires. Mais à la fin Gérard essuie une défaite dont il ne peut plus se relever, et son imprenable château de Roussillon est une seconde fois livré au roi par trahison. Il s'échappe à grand'peine de la mêlée, suivi d'un petit nombre de chevaliers blessés, dont quelqu'un tombe mort à chaque pas de la fuite. Il se dirige vers les Ardennes, et quand il y arrive, il n'a plus avec lui qu'un seul homme mortellement blessé et sa femme Berthe qui l'a rejoint à l'issue de la bataille.

C'est dans des situations bien différentes de celles où nous avons vu jusqu'à présent le fier Gérard, que le romancier va nous le montrer désormais; c'est au degré le plus bas de l'humiliation et de la misère, mais gardant au fond de son âme son orgueil, sa haine pour Charles et l'espoir de se venger.

Arrivé dans la forêt des Ardennes, et après avoir erré quelque

temps à l'aventure, il fait halte chez un pauvre ermite, et passe nuit autour d'un feu allumé au pied de la croix de l'ermitag Là, épuisé d'émotions douloureuses et de fatigue, Gérard tom endormi, incapable de s'apercevoir de rien de ce qui se passe au tour de lui. Il ne voit point le dernier de ses compagnons rend le dernier souffle; il n'entend point les voleurs qui, s'ap prochant à petit bruit, lui enlèvent ses armes, son cheval et cel de Berthe. Tant que Gérard avait eu des armes et un cheval, s'était cru encore quelque chose, il n'avait point désespéré de destinée; on imagine donc aisément sa désolation, lorsqu'il voit à son réveil sans défense à la merci des hommes et du sor Le bon ermite qui lui a donné l'hospitalité le console de so mieux, et le renvoie, pour des consolations plus efficaces que le siennes, à un savant et vénérable prêtre, qui mène aussi la vi d'ermite à quelque distance de là, dans la forêt.

Gérard et Berthe prennent le sentier qui leur est indiqué, et trouvent en effet le vénérable personnage qui leur est annoncé, et qui ne s'aperçoit de leur présence qu'après avoir achevé une longue prière. Il demande alors à Gérard qui il est; et Gérard lui conte rapidement toute son histoire, en ajoutant :

« J'ai pourchassé (maintes fois le roi) Charles de si près qu'il n'aurait pas donné son éperon pour la ville de Paris, et voil qu'à la fin il m'a rendu la pareille : il m'a dépouillé de mes honneurs, et m'a pris mes terres. Mais je vais trouver Othon, le roi de Hongrie, et solliciter ses secours. »

L'ermite lui offre un gîte pour la nuit; et le jour venu, i adresse au comte de pieuses exhortations, l'engageant à se repen tir de sa vie passée, et à en faire pénitence.

« Je ferai pénitence quand j'aurai donné la mort à Charles, lu répond Gérard. Je n'attends, pour cela, que d'avoir retrouvé une lance et un écu. »

« Eh quoi? chétif, lui crie alors l'ermite d'un ton austère, dans l'état où tu es, tu parles de te venger de Charles qui t'a vaincu dans ta force et dans ta puissance? — Je ne le nie point, réplique Gérard; mais que j'arrive seulement auprès du roi Othon; que je recouvre un cheval et des armes, et aussitôt, chevauchant, nuit et jour, je repasse en France. Je connais toutes les forêts où Charles va chasser, et je sais bien où je me vengerai du félon. »

Le pieux ermite réprimande vivement Gérard d'une haine si obstinée, mais sans obtenir de lui qu'il se rétracte et revienne à des sentiments plus doux et plus chrétiens. Berthe peut seule faire ce miracle par ses supplications ; elle se jette aux pieds de son époux et ne se relève qu'après en avoir obtenu l'assurance qu'il pardonne à Charles et à tous ses autres ennemis. L'ermite, enchanté de cette conversion, absout le comte de ses péchés, lui donne maints pieux conseils, et l'autorise à avoir bon espoir dans l'avenir. Là-dessus, il lui enseigne les sentiers à suivre et le renvoie un peu plus calme et plus résigné qu'il ne l'avait vu la veille.

Les deux époux poursuivent leur route et rencontrent, à quelque distance de là, des marchands revenant de Hongrie et de Bavière, et qui s'adressant à eux :

« Quelles nouvelles dans ce pays? disent-ils. Que fait ce maudit Gérard de Roussillon? — Il est mort, répond aussitôt Berthe, inquiète de la question; il est enterré. L'empereur Charles l'a fait mourir. — Dieu en soit loué, répondent les marchands : s'il vivait encore, il ferait encore la guerre et ravagerait tout. »

Le propos ne plait guère à Gérard ; mais il n'a point d'épée, et il passe sans répondre.

Il continue à errer de forêt en forêt, d'ermitage en ermitage, et arrive à la fin à une ville ou bourgade où il n'y a plus que des enfants et des femmes. Les mères ont perdu leurs fils, les épouses leurs maris, les enfants leurs pères ; tous les hommes ont péri dans les guerres de Gérard de Roussillon, et Gérard n'entend de toutes parts, parmi ces restes d'une population désolée, que des imprécations et des malédictions contre lui. Il est sur le point de suffoquer de douleur et de colère ; mais la tendre et pieuse Berthe lui rappelle les leçons du saint ermite, et l'engage à supporter ce qu'il voit et ce qu'il entend, comme une juste punition du ciel qui le châtie d'avoir trop aimé et trop fait la guerre. Ces paroles consolent un peu Gérard ; mais le courage et la résignation sont toujours prêts à l'abandonner ; il regrette sans cesse de n'être point mort sur le champ de bataille, les armes à la main ; et à chaque instant, Berthe est obligée de lui faire de nouvelles exhortations, de nouvelles prières.

Les deux infortunés continuent à cheminer au hasard ; arrivés

à un endroit où se croisent plusieurs chemins, ils apprennent une nouvelle qui les touche de près. Charles Martel vient d'envoyer, dans toutes les directions, cent messagers, chargés d'annoncer que la personne de Gérard est mise à prix, que quiconque livrera le comte au roi, recevra en récompense sept fois le poids en or ou en argent du corps du prisonnier. Plusieurs des cent messagers viennent de passer par là; et la terrible nouvelle est répandue dans tout le pays.

« Seigneur, croyez-moi, dit alors la comtesse à Gérard; évitons les châteaux et les villes, tous les lieux où il y a des chevaliers et des hommes en pouvoir; la foi est rare et la cupidité grande.

Ce conseil est aussitôt adopté de même que celui non moins nécessaire de changer de nom. Dès ce moment, Gérard de Roussillon ne s'appelle plus que le pauvre Joland.

Nous sommes obligé d'abréger le détail des humiliations et des souffrances qui attendent les deux proscrits partout où ils se présentent. Nous remarquerons seulement que dans toutes ces épreuves, le courage et la tendresse de Berthe ne se démentent jamais. Elle sauve, pour ainsi dire, à chaque instant la vie de son époux; à chaque instant, elle relève son courage abattu.

Un jour, Gérard et Berthe se trouvent à l'entrée d'une grande forêt, dans l'intérieur de laquelle ils entendent un grand fracas comme de marteaux et de cognées. Ils s'avancent du côté d'où vient le bruit, et arrivent à un grand feu autour duquel travaillent deux hommes noirs et hideux; ce sont deux charbonniers auvergnats, en possession de fournir de charbon la ville d'Aurillac. Voyant Gérard en haillons, de haute taille, et avec toutes les apparences d'une force de corps extraordinaire, ils croient avoir trouvé l'homme dont ils ont besoin, et lui proposent de porter vendre à Aurillac le charbon fait par eux. Gérard accepte, comme par une sorte de curiosité, de voir jusqu'où peut aller sa misère. Il charge sur ses épaules un énorme sac de charbon qu'il porte à Aurillac, et sur la vente duquel il gagne sept deniers. Il y a longtemps que le puissant Gérard n'a touché une si forte somme; le métier lui paraît bon et il s'y dévoue, tandis que la comtesse exerce, de son côté, celui de couturière, dans un faubourg de la petite ville d'Aurillac.

l y avait déjà vingt-deux ans que Gérard et Berthe vivaient de orte; ils semblaient avoir perdu tout souvenir de leur condi- première, et tout désir comme tout espoir d'y revenir jamais, qu'un événement imprévu vint tout-à-coup changer leurs s.

Deux puissants seigneurs, le comte Gauceln et le duc Aiglan, naient aux chevaliers du pays le divertissement d'un de ces rcices guerriers, alors désignés par le nom de quintaine, et qui sistaient à abattre, à coups de piques ou de traits lancés à la n, une armure ou un écu placé très-haut à l'extrémité d'un au. Toute la population de la contrée était accourue à ce spec- e, et Gérard et Berthe avaient cédé comme les autres à la ten- n d'y assister. La fête était brillante; il y avait là une multi- e de chevaliers en splendide attirail et en belle armure, cher- nt à se surpasser les uns et les autres et à faire parler d'eux.

ce spectacle, la mémoire d'un temps qui n'est plus se réveille ment dans Berthe; elle se souvient de l'époque fortunée de sa où Gérard donnait de telles fêtes et s'y distinguait par sa force et son adresse, tandis qu'elle-même y jouissait avec orgueil de sa re et de sa renommée. A ce souvenir, elle est saisie d'une vive eur; elle se laisse aller, comme évanouie, dans les bras de Gérard, dant de ses larmes la barbe et le visage du guerrier, ou pour x dire, du charbonnier. Gérard sent alors, sinon pour la pre- fois, du moins plus fortement que jamais, tous les sacrifices tendre Berthe fait depuis si longtemps à sa mauvaise destinée. hère épouse, lui dit-il, ton cœur, je le vois, s'est lassé de ère. Eh bien! retourne en France et je te jure par Dieu s saints, que vous ne me verrez plus, ni toi, ni tes parents. neur, vous parlez en enfant, lui répond Berthe; à Dieu e que je vous quitte jamais, tant que je vivrai. J'aimerais re brulée vive, que séparée de vous. Oh! Seigneur, ne plus de si dures paroles. »

mots, le comte ému jusqu'aux larmes, la presse en si- son cœur.

nt, il est vrai qu'une nouvelle idée, qu'un nouveau ient de s'emparer de Berthe.

ur, poursuit-elle, si vous daignez écouter mes conseils,

nous retournerons dans cette douce France où nous sommes né Voilà vingt-deux ans que vous en êtes sorti, et je vous vois brisé p la fatigue et la douleur. Vous fûtes autrefois l'ami de l'impératric et je suis sûre que si elle intercédait aujourd'hui pour vous, l'en pereur n'est ni si dur ni si cruel qu'il ne vous pardonnât le passé.

Gérard ne se rend pas sans peine à ce conseil ; mais enfin, l'accepte par pitié pour son épouse, et le voilà qui prend av elle le chemin d'Orléans, où se trouvait pour lors Charles avec s cour.

Ils y arrivèrent le Jeudi-Saint, le jour de la Cène. Dans l'espo de pouvoir dire un mot en secret à la reine, Gérard va bien vit à l'église, se ranger au nombre des pauvres pèlerins, des mendiants des estropiés, auxquels elle doit ce jour-là distribuer des vêtement et de l'argent. Mais un prêtre qui le voit grand et vigoureux parmi cette foule de pauvres infirmes, le prend rudement par la main et le chasse avec des injures et des menaces. Gérard regrette alors sa forêt, son charbon, et ses sauvages compagnons ; mais Berthe est toujours là, comme son bon ange, pour le consoler et le conseiller.

« Seigneur, ne vous déconcertez pas, lui dit-elle ; faites plutôt ce que je vais vous dire. C'est demain le Vendredi-Saint : l'impératrice se rendra seule à l'église, pour prier. Attendez la, et dès que vous l'apercevrez, approchez-vous d'elle, et présentez lui cet anneau. C'est celui par lequel elle vous engagea autrefois son amour, en présence du comte Gervais. Vous me le donnâtes, et moi je l'ai précieusement gardé, au milieu de nos désastres. »

Gérard, charmé de revoir cet anneau, n'hésite pas à faire tout ce que sa femme lui a conseillé.

La journée du Vendredi-Saint passée, à l'heure où commence la solennité des Ténèbres, la reine arrivée nu-pieds à l'église, et se retire, pour prier, dans une chapelle solitaire, faiblement éclairée par une lampe. Gérard, qui l'a vue entrer et qui a suivi de l'œil tous ses mouvements, se glisse à pas lents aussi près d'elle qu'il peut, et lui adresse timidement la parole. « Dame, lui dit-il, pour l'amour de ce Dieu qui fait des miracles, de ces saints que vous venez ici prier, et pour l'amour de ce Gérard qui fut votre ami, je vous conjure de venir à mon secours. — Pauvre homme, lui répond la reine, que savez-vous, de Gérard, et qu'est-il devenu?

« Reine, dites-moi d'abord une chose, reprend Gérard. Par le Dieu que vous adorez, par les saints que vous priez, que feriez-vous, dites-moi, de Gérard, si vous le teniez en votre puissance? — Pauvre homme, dit la reine, c'est grande hardiesse à vous de me faire pareille question. Néanmoins, sachez que je donnerais quatre villes pour que le comte Gérard fût vivant, et eût recouvré les terres et les honneurs qu'il a perdus. »

A ces mots, Gérard lui présente son anneau, en se nommant. La reine le considère de plus près et le reconnait. Il n'y eut plus alors de Vendredi-Saint pour elle, s'écrie naïvement le vieux poète romancier; et Gérard fut baisé cent fois sur la place. Après bien des questions faites à la hâte, et des réponses également pressées, la reine appelle un prêtre qui lui est dévoué, et met jusqu'à nouvel ordre Gérard sous sa garde.

A partir de là, la suite du roman, y compris le dénoûment, est extrêmement obscure et présente peut-être des lacunes. On voit seulement qu'à force de zèle, d'adresse et de caresses, la reine dispose peu à peu le roi à faire grâce à Gérard, et à souffrir qu'il rentre dans la jouissance de ses domaines. Mais elle sent que son ami, son chevalier, serait trop humilié s'il devait uniquement ce retour de fortune à la clémence du roi; aussi, tout en négociant pour lui auprès de son époux, l'aide-t-elle de tout son pouvoir à se faire un parti, à la tête duquel il a bientôt recouvré de vive force son bon château de Roussillon, et la plus grande partie de ses anciennes possessions. Charles, apprenant ces nouvelles, en est indigné; il a un accès de sa vieille haine contre Gérard; et la guerre est un moment sur le point de se rallumer. Mais la reine s'interpose avec son adresse et son autorité ordinaires, entre les deux adversaires, et les détermine à conclure une trève de sept ans, durant laquelle elle espère que s'effaceront les anciennes inimitiés. Ses prévisions ne sont point trompées; et Gérard meurt paisiblement dans son château de Roussillon.

Tel est, isolé de ses développements, de ses accessoires, et réduit à ses données fondamentales, le roman de *Gérard de Roussillon*, l'un des plus curieux, et nous le répétons, probablement l'un des plus anciens de ce genre. Quelques observations sont indispensables pour compléter cet aperçu.

On voit d'abord, par tout ce que nous avons dit de ce roman, non-seulement que le fond s'en rattache à des traditions historiques, mais que tous les détails, tous les accessoires ont quelque chose de grave et de vraisemblable, qui sort naturellement et simplement du fond des mœurs et des relations féodales, et nous ne doutons pas qu'avec un peu de patience et de sagacité, on n'y démêlât diverses particularités véritablement historiques, sinon pour l'époque à laquelle se rapporte l'action du roman, du moins pour l'époque de sa composition.

Les noms géographiques y sont assez fréquemment défigurés par les erreurs des copistes, mais toujours reconnaissables, et faciles à rétablir dans leur exactitude. On n'y aperçoit aucune trace de cette géographie arbitraire et fantastique des romanciers des époques subséquentes, et l'on y découvrirait probablement, au contraire, çà et là, quelque notion curieuse pour la géographie de la France au moyen-âge. Ainsi, par exemple, il y est question de la ville de Rame, mansion romaine, dont on ne voit plus depuis longtemps que les ruines, sur les bords de la Durance, entre Briançon et Embrun, et qui existait encore, selon toute apparence, du temps de l'auteur de *Gérard*.

Les caractères sont une des parties remarquables du roman. Ce n'est pas qu'ils soient bien variés, ni délicatement nuancés; mais ils sont tracés avec vigueur, et contrastés avec un véritable instinct poétique. Foulques, l'un des neveux et des principaux officiers de Gérard, pourrait passer pour son bon génie. Tant qu'il y a lieu à délibérer, il vote toujours pour le parti le plus juste et le plus modéré ; quand il n'y a plus qu'à agir, il se dévoue sans considération des obstacles et du péril. C'est l'idéal du chevalier au douzième siècle.

« Voulez-vous entendre les qualités de Foulques? donnez-lui toutes celles du monde, ôtez-en seulement les mauvaises, il n'y en a pas une en lui; il est preux, courtois, poli, doux, franc, de nobles manières et bien parlant. Il est bien enseigné de bois et de rivière, sait jouer aux échecs, aux tables et aux dés; il n'a jamais refusé de son avoir à personne; tous en ont eu, les bons et les méchants ; il aime fortement Dieu, sachez bien, et depuis qu'il est né et vit en cour, il n'a jamais vu faire tort à personne sans

être au moins affligé, s'il ne pouvait rien de plus. Il aime mieux paix que la guerre; mais quand il sent une fois son héaume é, son écu au col et son épée au flanc, il devient superbe, farou-e, impétueux et sans merci. Plus est grande la foule des ennemis i le presse, et plus il est fier et terrible; il ne reculerait pas alors la longueur de son pied, et sachez que cette guerre lui déplaît t et qu'il en a fait cent fois querelle à son oncle; mais il n'a mais pu l'en détourner, et l'a toujours fortement aidé au besoin. n'en sera point blamé par moi; car faillir à son ami, c'est chose humaine, méprisée en toute bonne cour. J'aimerais mieux être alques et doué comme lui, que Seigneur de quatre royaumes. »

Boson, le frère de Foulques, est le favori de Gérard, et l'on urrait dire son mauvais génie. Sauf la bravoure, il ne ressemble rien à son frère : il n'aime que la guerre, et, juste ou inique, a conseille toujours. C'est le type du Seigneur féodal, mettant passions et les penchants de sa condition à la place des devoirs les idées de la chevalerie.

Fouchier, qui est aussi un des principaux vassaux de Gérard, un autre caractère, pris immédiatement dans la vérité et la lité des époques féodales.

Il n'y eut jamais, dit notre romancier, en parlant de lui, si bon on ni si bon voleur; il a volé plus d'avoir qu'il n'y en a dans e; mais il est de trop haut lignage pour vendre ce qu'il vole e donne), et de France en Hongrie il n'y a pas de meilleur s que lui. »

ux femmes seulement interviennent dans l'action du roman ard, Berthe et la reine sa sœur. Il n'est question de Berthe, oète n'a que faire d'elle, aussi longtemps que la guerre Mais une fois Gérard vaincu et réduit à la vie de mendiant agabond, c'est elle qui devient le personnage principal de la providence de Gérard. C'est le modèle de l'épouse t dévouée; mais, dans ce caractère même, il y a quelque l'époque, quelque chose d'austère et de fort, qui se xpression de l'amour, qui le contient, pour ainsi dire, de l'âme. C'est par des leçons, par des exhortations plutôt que par des paroles molles et caressantes, que oigne son dévoûment à son époux.

Mais ce qu'il y a incontestablement, dans tout le roman, de plus remarquable, sous le rapport des mœurs, c'est la conduite de la reine envers Gérard, qu'elle aime incomparablement plus que son époux, et dont elle prend le parti d'une manière directement opposée aux intérêts et aux intentions de celui-ci. Tout cela était parfaitement conforme aux idées de la galanterie chevaleresque. Aussi, à peine le roi a-t-il un moment d'humeur et de colère, quand il vient à savoir tout ce que son épouse a fait pour Gérard, son ancien ennemi; il sait bien que tout cela est dans l'ordre, et son mécontentement tombe au premier sourire de la reine, qui se garde bien de le prendre au sérieux.

Il y a de forts beaux traits dans les longues descriptions de batailles qui font la majeure partie du roman; mais c'est dans les conseils fréquents où Charles et Gérard délibèrent sur leurs demandes, sur leurs propositions et sur leurs droits respectifs, que le romancier semble se complaire davantage et réussir le mieux. C'est là qu'il aime à mettre ses personnages en évidence et à les représenter faisant preuve d'un autre courage que celui du champ de bataille, de celui de la pensée et de la parole. Nous choisissons, pour en donner un exemple, l'audience que Charles accorde à Foulques, lorsque celui-ci va, de la part de son oncle Gérard, réclamer contre l'injustice de la guerre que le roi est résolu à faire à ce dernier, pour avoir repris son château de Roussillon, qu'il n'avait un moment perdu que par une trahison.

Foulques est parti, accompagné d'un cortége de cent barons, parmi lesquels se trouve Fauchier, ce comte si excellent, qui n'a que le défaut ou le caprice d'être un grand voleur. Ils arrivent tous à la cour de Charles, sous la conduite et la sauvegarde d'Aymes, comte de Bourges, ami de Gérard, bien que fidèle vassal du roi, et qui, introduit devant ce dernier :

« Seigneur, lui dit-il, voici Foulques, arrivé hier soir. — Oui, poursuit Foulques, et qui viens demander pour Gérard, mon oncle, une justice que j'espère. Pourquoi, ô mon roi, voulez-vous mouvoir guerre à Gérard? Ne vous laissez point aller à votre colère; car si vous détruisez ce que vous devez maintenir, Dieu vous abandonnera. Vous avez excité la guerre; faites la taire; laissez à Gérard ce qui est à lui, et ne croyez point les flatteurs, qui ne peuvent faire les grandes choses qu'ils promettent.

» Si Dieu m'aide, duc Foulques, répond le roi, vous discourez à merveille ; mais je ferai ce qu'il me conviendra de faire. Si Gérard a jusqu'ici tenu le Roussillon et la Bourgogne, il les a tenus de moi, et je les lui ôterai si je puis. Il n'aura point de si fort château que je ne l'escalade, ni de si haute tour que je ne la renverse et ne la brise. »

« Là-dessus don Begon, fils de Bazin, prend la parole : « Seigneur roi, nous méprisons les menaces, et Gérard pourra bien vous mettre tel frein par lequel on vous tiendra mieux que l'on ne tient mulet rétif. Si vous voulez la guerre, si vous voulez bataille en champ clos, vous l'aurez; et maint puissant baron y recevra tel coup de lance ou d'épée qui lui mettra le cœur à jour ; mais le comte Gérard n'y perdra ni un moulin, ni un four, ni un coin de pré, ni une poignée d'herbe. »

« Seigneur roi, reprend Foulques, écoutez ce que Gérard vous propose en toute justice : s'il vous a forfait en quelque chose, nous sommes ici cent chevaliers pour vous en faire droit de sa part et pour être ses otages entre vos mains ; mais je soutiens que Roussillon est à lui, si ce n'est que le long de la Seine, sur l'autre rive, dans la forêt de Montargout, vous avez en l'an une chasse de quatorze jours par froid, et de quinze jours par chaud, et que Gérard vous doit défrayer les quatorze jours à raison des quatre châteaux qu'il a dans le pays, des châteaux de Quarène et de Châtillon, de Sonegart et de Montaloi. Si quelqu'un trouve que la chose n'est point comme je dis, j'en offre la preuve, et en voici mon gant que je vous présente. »

« Maudit soit, dit le roi, qui prendra ce gant avant que je n'aie mis Gérard hors d'état de parler de guerre. »

« C'est ce que vous ne ferez point du vivant de Gérard ni des siens, répond Foulques. Celui-là ne mérite ni honneurs, ni manoir, qui taxera le comte de félonie et ne voudra pas nous en rendre raison. C'est bien plutôt vous, ô roi, qui avez été traître et parjure au sujet de Gérard. Des comtes, des ducs, des hommes renommés, le pape lui-même, à qui Rome obéit, avaient reçu votre serment de prendre en mariage la fille du puissant empereur d'Orient, en même temps que Gérard épouserait sa sœur ; mais vous avez fait acte de traître et de faussaire ; vous avez laissé

celle qui devait être votre femme pour prendre la bien-aimée de Gérard. Si quelqu'un de vos flatteurs à langue tranchante soutient que vous avez bien fait, qu'il s'avance, et je vous le rends mort ou recru. »

« Vous n'aurez point de combat ici, reprend le roi; vous en aurez assez d'un, de celui où les plus vaillants des vôtres tomberont par milliers morts et sanglants. »

« Là-dessus s'avance Fouchier, le cousin germain de Gérard. Jamais chevalier plus brave que lui ne fut baisé par dame; jamais lance ne fut rompue par un plus vaillant. Il va proférer des paroles dont le roi sera courroucé. » Par Dieu, Charles Martel, c'est grande folie à vous de vouloir épouvanter tout le monde. Puisque vous avez faim de guerre, que je sois proclamé couart si je ne vous en rassasie! Je mènerai contre vous mille chevaliers, dont le moindre vous fera perdre la tête de souci, et j'espère bien accroître mes domaines et mes châteaux d'une part des vôtres. »

« A ces paroles, le sang monte au visage du roi, et il prononçait déjà l'ordre de faire pendre tous les messagers de Gérard, lorsque Enguerrand, Thierry, Pons et Richard prennent soudainement la parole : « O roi! disent-ils, tu es un roi perdu, si tu commets une pareille bassesse. Il n'y a aucun de nous qui ne t'abandonne aussitôt. »

« Hervin de Cambrai parle à son tour, et bien devait-il être cru, car ses paroles sont sages et ses conseils sont bons. « Messager de guerre est mauvais prophète. Je vois dans ce pays deux dogues furieux, l'un roi et l'autre comte, qui se déchireraient plus volontiers qu'ours et chien. Oh! que bien prend aux Sarrasins, que nous ne leur fassions pas la guerre que nous nous faisons les uns aux autres! »

« Quand Charles entend ces mots, il s'en courrouce. « Seigneur Hervin nous a fait un beau sermon, dit-il, et il n'y a pas un de ces moines de Saint-Denis, qui convertissent le peuple, qui soit meilleur prêcheur que lui; mais il a beau dire : nous ne quitterons ni nos blancs hauberts, ni nos casques brunis, que je n'aie traité comme il convient ce Gérard, qui m'a pris ou tué mes hommes. »

« Seigneur roi, nous allons donc nous retirer, dit Foulques, et parler en Bourgogne de ce que nous avons vu ici, et ce ne sera

ni de droit, ni de justice, ni d'amour. Votre host est prêt; nous allons assembler le nôtre, et nous nous reverrons là-bas, à Vaubeton, dans la plaine où court l'eau de l'Arce. »

« Je vous en donne ma parole, dit Charles, et que celui qui cédera s'en aille en exil aussi loin qu'il pourra; qu'il passe la mer en barque ou en navire, et ne reparaisse plus. »

Là-dessus Foulques prie Aymes de Bourges, sous la sauvegarde duquel il est venu, de vouloir bien le reconduire.

« Je suis tout prêt à vous reconduire, lui dit Aymes, mais j'ai le cœur triste et noir de voir la férocité de cet empereur. O roi! entendez encore une parole, une dernière parole; acceptez les offres de ces chevaliers et prenez-les pour otages. — Ce n'est point là ma pensée, répond Charles; ma pensée est d'entrer ce mois-ci ou le prochain sur les terres de Gérard. Je veux être son moissonneur; je taillerai ses vignes et ses vergers; je verrai les mille chevaliers que Fouchier doit mener contre moi, lui qui n'a pas mille pas de terre. Mais qu'il prenne bien garde, le larron, à ne point se laisser prendre par chemin ni par sentier, car je le ferai pendre plus haut que le plus haut clocher. »

« Roi, lui répond Foulques, vous parlez trop follement, et n'avez que méchantes pensées dans le cœur. Vous aurez bataille, puisque vous l'avez voulu; mais gardez-vous d'y rencontrer Fouchier; il n'y a point d'épervier plus redoutable aux cailles que lui à ses adversaires. S'il a de l'or et de l'argent, il ne l'a point enlevé à pauvres passagers, à bourgeois, à vilains ni à marchands, mais à des barons avares et usuriers, seigneurs de quatre ou cinq châteaux. Ceux-là n'ont ni cachette si profonde, ni coffre d'acier où leur trésor soit à l'abri de Fouchier. C'est à ceux-là qu'il prend de quoi donner et dépenser largement. »

Cette scène, pleine de mouvement, peint avec énergie et vérité la diplomatie un peu sauvage, mais du moins ouverte et directe des temps féodaux, et la brusque franchise avec laquelle les vassaux parlaient souvent à leur chef.

Parmi les nombreux héros des romans carlovingiens, il n'y en a peut-être pas de plus populaire que Gérard. Sous les noms divers de Gérard de Roussillon, de Gérard de Vienne et de Fretta, il figure diversement et avec plus ou moins d'éclat, dans presque tous ces romans.

Dans celui de Roncevaux, il est compris au nombre des paladins de Charlemagne, et périt de la main du fameux roi sarrasin Marsille; dans le roman de Gaydon, qui est censé faire suite à celui de Roncevaux, il ressuscite pour briller à nouveaux frais entre les douze pairs. L'auteur du grand roman des Lohérains donne Gérard de Roussillon pour mort à la suite d'une irruption des Sarrasins en Champagne; mais Gérard reparait dans le roman célèbre de Renaud de Mautauban, et dans cet autre roman cyclique si populaire en Italie, sous le titre des *Reali di Francia*. Enfin on le voit, dans celui d'Aspremont, âgé de cent vingt ou trente ans, et pourtant capable encore de prendre une part très-active à l'expédition contre les Sarrasins d'Italie, et d'en partager la gloire avec Charlemagne (*Fauriel*, *Histoire de la poésie provençale*.)

Remarque. L'analyse qu'on vient de lire est faite sur un manuscrit provençal; mais le sujet de *Gérard de Roussillon* nous permettait de rattacher ce roman à la poésie des trouvères.

CHAPITRE SEPTIÈME.

DEUXIÈME CYCLE ÉPIQUE. CYCLE ARMORICAIN.

: armoricain ou d'Arthur. — Sources bretonnes. — La Table Ronde, trouvère Wace et ses originaux. — Chrétien de Troyes; analyse du evalier au lion. — Chevalerie religieuse; le saint Graal.

CYCLE ARMORICAIN OU D'ARTHUR. SOURCES BRETONNES.

cycle armoricain ou d'Arthur réalisa, mieux encore que le : carlovingien, l'épopée chevaleresque.

ı sixième siècle de notre ère, les Bretons d'Angleterre, fuyant omination des barbares du nord, s'établirent en grand nom- dans l'Armorique, leur ancienne patrie; ils y apportèrent leur age, leurs traditions, et ravivèrent par leur présence les an- nes mœurs et la vieille poésie celtique. Cette poésie avait pris : les Bretons insulaires un développement remarquable. Le trait lominant de leur caractère, dit Walter-Scott, était un enthou- ne religieux pour la poésie et pour la musique. C'est alors que ssaient dans le pays de Galles les bardes Aneurin, Taliesin, varch-Hen, Merzin, dont plusieurs chants nous ont été con- és. Les émigrants répétaient les hymnes de leurs célèbres les; ils aimaient surtout à redire les derniers combats de l'in- ndance, où leur chef, le brave Arthur, avait défendu son pays : tant de gloire. Vaincus, mais non sans honneur, ils agrandı- le nom d'Arthur, comme le contre-poids de leur défaite; et ervèrent leurs chants patriotiques comme une consolation et vengeance.

Il est curieux de suivre le travail de la crédulité populaire autour de la légende d'Arthur, de voir s'élever peu à peu le monument poétique auquel chaque âge apporte pour ainsi dire sa pierre. C'est voir naître et grandir l'épopée, c'est étudier en quelque sorte l'histoire naturelle de l'imagination.

Les vies des saints contemporains d'Arthur nous présentent ce roi sous les couleurs de la réalité historique. C'est un chef barbare et violent, toujours en guerre avec ses voisins, soit pour repousser l'injustice, soit pour l'exercer à son profit. Il pille un monastère et accepte l'intervention du clergé : il enlève la femme d'un chef voisin, et éprouve lui-même une semblable infortune. Loin d'être monarque universel, il n'est pas même le seul prince du petit royaume de Galles. Il combat les Saxons : mais ses victoires suspendent seulement leurs conquêtes. Gildas, qui vivait à la même époque, résume assez exactement les exploits d'Arthur en ces termes : « La victoire restait tantôt aux Bretons, tantôt à leurs ennemis, jusqu'à la bataille de Hills près de Bath, où les Bretons obtinrent un avantage signalé. » Ce succès se borna toutefois à suspendre le progrès de l'invasion. Kerdic, le chef saxon, s'arrêta aux limites méridionales des comtés de Southampton et de Sommerset.

C'est chez les bardes mêmes du sixième siècle que commence l'apothéose. Tantôt ils célèbrent Arthur avec la modération qui convient à une mémoire récente, tantôt, emportés par l'enthousiasme lyrique, ils l'environnent déjà de quelques rayons fabuleux. Le chef breton transfiguré par l'imagination de ses propres bardes, comme autrefois Alexandre par celle de ses historiographes, devient pour eux un personnage mythologique, mais non encore chevaleresque. Il n'y a point encore ici de table ronde, de tournois, d'amour, ni surtout de saint Graal.

LA TABLE RONDE. LE TROUVÈRE WACE ET SES ORIGINAUX.

Mais tout-à-coup au XIIe siècle la tradition prend un autre caractère. Maitre Wace, clerc de Caen, né dans l'île de Jersey, composa en 1155 une longue histoire en vers de huit syllabes, où il nous raconte les faits et gestes des rois de la Grande-Bretagne, presque depuis la ruine de Troie jusqu'à l'an de Jésus-Christ 680.

et cela sans préjudice d'une seconde histoire en vers, non moins longue, où sont consignés les règnes des ducs de Normandie jusqu'à la seizième année de Henri II.

La première de ces deux chroniques rimées, qui a pour titre le *Brut*, contient l'histoire d'Arthur telle que les bardes l'avaient créée, mais avec de notables additions. Le héros gallois est devenu l'idéal de la chevalerie. Il parcourt le monde, en le délivrant des géants et des monstres : il tient cour plénière à Carlion, en Galles, aux grandes fêtes de l'année, et réunit autour de sa personne la fleur des rois, des barons et des chevaliers de l'Europe. Nous reconnaissons autour de lui les compagnons que lui donnèrent jadis les bardes, Keu, le sénéchal; Beduier, l'échanson; Gauvain, l'ambassadeur : nous y trouvons de plus un personnage armoricain qui joue un très-grand rôle dans cette histoire, c'est Hoël, roi de la petite Bretagne, dont la présence n'est pas insignifiante au point de vue des origines du poëme. Enfin l'innovation essentielle de l'ouvrage, c'est le nouveau lien qu'Arthur y établit parmi ses compagnons :

Fit roy Arthur la ronde table,
Dont les Bretons disent maint fable.

La Table Ronde était le domaine de l'égalité. Tous les convives y étaient assis et servis sans distinction, quels que fussent d'ailleurs leur rang et leurs titres.

« Il n'y avait pas un Normand, pas un Angevin, pas un Flamand, pas un Bourguignon, pas un Lorrain, pas un bon chevalier de l'Orient à l'Occident qui ne se crût tenu d'aller à la cour d'Arthur ; tous ceux qui recherchaient la gloire y venaient de tous les pays, tant pour juger de sa courtoisie que pour voir ses Etats ; tant pour connaître ses barons que pour avoir part à ses riches présents. Les pauvres gens l'aimaient, les riches lui rendaient de grands honneurs ; les rois étrangers lui portaient envie et le craignaient ; car ils avaient peur qu'il ne conquît tout le monde et ne leur enlevât leur couronne. »

Telle est la conception pleine d'originalité et de grandeur qui se trouve pour la première fois égarée dans la prolixe chronique

du *clerc* de Caen. Maître Wace, bien que *clerc lisant*, n'était pas de force à l'inventer. Il en avait trouvé les principaux germes dans une chronique en prose latine, que nous avons encore et qui avait été rédigée vers 1140 par Geoffroy de Monmouth. Celui-ci nous déclare à son tour que son ouvrage n'est qu'une traduction. Le sir Walter Calenius, archidiacre d'Oxford, ayant été faire un long voyage dans l'Armorique, en avait rapporté un très-ancien livre écrit dans la langue du pays, et contenant un recueil des plus vieilles traditions de ce peuple. Walter le donna à Geoffroy, qui le mit en latin. Maître Wace en profita largement, et y joignant d'autres traditions du même pays, il sut en tirer la partie la plus curieuse de son poème.

Cette transmission des traditions bretonnes, ce voyage du vieux livre armoricain, avaient excité longtemps l'incrédulité des plus savants critiques. Tous les doutes ont dû tomber devant les travaux de M. de La Villemarqué, qui a publié en 1842, non pas l'original que traduisit Geoffroy, mais une série de documents qui prouvent l'existence de la tradition poétique d'Arthur dans le peuple armoricain jusqu'au XIIe siècle. L'ingénieux auteur nous fait connaître mieux qu'un livre, il nous révèle un peuple poète. Grâce à lui, la création du cycle chevaleresque d'Arthur nous a paraît, comme toute véritable épopée, flottant d'abord sur une na tion entière telle qu'une vaste atmosphère d'harmonie. M. de Villemarqué a retrouvé dans les bibliothèques galloises, tradu avec talent, et donné au public les *Contes populaires* des ancien Bretons, monument qui renoue la chaîne traditionnelle entre les bardes du VIe siècle et les poètes du XIIe.

LE CHEVALIER AU LION.

Il est intéressant de comparer cette poésie populaire des Armo ricains avec la rédaction française de nos trouvères. C'est ain qu'on peut observer la dernière métamorphose de la tradition q s'anime et s'épure au souffle chevaleresque du moyen-âge. Pre nons pour sujet de comparaison le premier des *Contes* publiés p M. de La Villemarqué : le savant éditeur nous suggèrera lui-mê la plupart des observations que nous allons mettre sous les ye

du lecteur. Le héros qui donne son nom au récit populaire est Ivain ou Owenn, comme l'appellent tous les monuments celtiques.

Le conte qui célèbre les aventures de ce héros a été rédigé dans les premières années du XIIe siècle, par un barde du Glamorgan, nommé Jeuann Vaour, à la prière du chef Griffiz-ap-Conan, dont le règne fut le siècle d'Auguste de la littérature galloise. C'est, comme tous les contes du cycle d'Arthur, une refonte d'anciens chants populaires : il nous offre l'image de la société galloise, commence par nous introduire à la cour d'Arthur, à laquelle il prête une physionomie toute particulière et assez bourgeoisement pittoresque.

« L'empereur Arthur était à Kerlon-sur-Osk. Or un jour il était assis dans sa chambre, et avec lui se trouvaient Owenn, fils d'Urien, et Kenon, fils de Kledno, et Kai, fils de Kener, et Gwennivar et ses femmes travaillant à l'aiguille, près de la fenêtre.

» Et l'on ne pouvait pas dire qu'il y eût un portier au palais d'Arthur, car il n'y en avait point.... Or l'empereur était assis au milieu de la chambre, dans un fauteuil de joncs verts, sur un tapis de drap aurore, et il s'accoudait sur un coussin de satin rouge. Et il dit :

» Si vous ne vous moquez pas de moi, seigneurs, je vais faire un somme en attendant l'heure du repas, et vous pouvez conter des histoires et vous faire servir par Kai une cruche d'hydromel et quelques viandes.

« Et l'empereur s'endormit. »

Le trouvère français Chrétien de Troyes, qui écrivit après 1160 un poème en vers de huit syllabes, sur le même sujet et sous le titre du *Chevalier au lion*, peint la cour d'Arthur sous des couleurs bien différentes. Le chef breton y figure en vrai roi ; il y donne des leçons de prouesse et de courtoisie. Ses chevaliers, au lieu de s'attabler autour d'une cruche d'hydromel, se répandent dans les salles où les appellent les damoiselles qui, à leur tour, dédaignant l'aiguille et les travaux de Gwennivar, sourient aux récits galants des chevaliers et s'intéressent à leurs amours.

Cependant les chevaliers du barde gallois obéissent au roi en-

dormi et content des histoires. Kenon raconte une aventure qui lui est arrivée dans sa jeunesse. Il s'agit d'une fontaine merveilleuse dont l'eau répandue au dehors excitait un violent orage. Un chevalier vêtu de noir venait combattre l'imprudent qui avait osé bouleverser ainsi ses domaines. Les deux auteurs dépeignent la fontaine : seulement le trouvère français y déploie encore un luxe descriptif inconnu au gallois. Chez lui le bassin est d'or et de l'or le plus fin qui fut jamais à vendre, et quant au perron qui y conduit il est d'émeraudes et orné d'un rubis.

Plus flamboyant et plus vermeil
Que n'est au matin le soleil.

Ses amplifications ont toutes le même caractère ; elles n'embellissent pas toujours la matière qu'elles prétendent enrichir.

Deux caractères distinguent surtout les poèmes français de leurs modèles bretons. D'abord l'amour chevaleresque avec toutes ses délicatesses et déjà ses subtilités, l'amour érigé en vertu, en sauvegarde de l'âme et des mœurs (sauvegarde souvent bien impuissante !) enfin en principe d'élégance et de civilisation. La seconde différence dérive de la première. Dans ses peintures l'auteur des contes procédait toujours par indication, il ne traçait qu'une ébauche, mais une ébauche dont chaque ligne était fortement accusée ; le tour était vif, le coloris tout empreint des teintes locales. Le poète français use constamment de l'énumération ; il fait un tableau dont il lèche à loisir tous les détails. Une description de cinq lignes dans l'un fournit à l'autre une tirade de soixante vers. Jeuann Vaour dit simplement : « La dame consentit au départ d'*Owenn*, mais cela lui fut bien pénible. » C'est presque la phrase de Tacite : « *Titus Berenicem dimisit invitus invitam*. » Chrétien brode là-dessus tout une tragédie. La préoccupation littéraire, le désir de briller l'entraîne dans la recherche et le bel esprit : *Ivain*, voyant un lion qu'un serpent étouffe de ses replis, délibère auquel des deux il doit porter secours. A la longue il se décide en faveur du lion : « Car aux bêtes venimeuses et aux félons, dit-il, on ne doit faire que du mal. » Après ce raisonnement il met son bouclier devant sa face pour se préserver de la flamme que vomit le monstre, puis le frappant

plusieurs reprises de son épée, il le met en mille morceaux, non sans avoir emporté un petit bout de la queue du lion que mordait le serpent.

Le quadrupède délivré témoigne sa joie à son sauveur. Dans le conte gallois le lion suit Owenn « et joue autour de lui comme un levrier qu'il aurait élevé. » Mais dans le poëme français le lion d'Ivain « en vassal franc et débonnaire, commence à faire comme s'il rendait hommage à son seigneur; il incline la tête, et se tient sur les pattes de derrière; il lui tend les pattes du devant, il s'agenouille, il mouille toute sa face de larmes par humilité. »

Les romans français de la table ronde diffèrent des poëmes carlovingiens autant par le style que par le sujet. Dans ceux-ci le poëte apparaissait peu, il n'était que la voix presque impersonnelle de la tradition : les poëtes du cycle d'Arthur s'offrent à nous comme de véritables auteurs qui composent au gré de leur fantaisie; ce sont des écrivains qui ont déjà toutes les prétentions du métier. Les premiers, à droit ou à tort, se piquaient d'être historiquement vrais : les seconds cherchent à être ingénieux et éloquents. Les uns chantaient leurs ouvrages et trouvaient dans le goût, dans l'attention plus ou moins soutenue de leur auditoire, un avertissement toujours sûr, une poétique vivante et souveraine : les autres entassent dans de gros livres leurs petits vers faciles et trop coulants, continuelle tentation à la prolixité. (Demogeot, *Histoire de la littérature française*.)

CHEVALERIE RELIGIEUSE. LE SAINT GRAAL.

Nous avons parlé jusqu'ici des ouvrages qui ont rapport à la partie mondaine de la chevalerie. La partie religieuse a eu aussi son expression poétique. Le cycle d'Arthur se divise donc naturellement en deux séries : l'une composée des poëmes proprement dits de la Table Ronde, dont les principaux sont ceux de Merlin, de *Lancelot*, d'*Ivain*, d'*Erec* et *Enide*, de *Tristan*, et surtout inspirée par l'amour chevaleresque et par l'héroïsme guerrier; l'autre a une tendance toute religieuse, toute mystique : son sujet c'est la recherche du saint Graal.

Les plus anciens romans du Graal que nous ayons aujourd'hui, sont le *Perceval* de Chrétien de Troyes, composé vers la fin du douzième siècle; le *Titurel* et le *Perceval* allemands de Wolfram d'Eschenbach, traduits ou imités de romans français ou provençaux, antérieurs à celui de Chrétien de Troyes. C'est donc de ces romans qu'il faut partir pour se faire une idée générale de tous.

D'après ces romans, le Graal est le vase dans lequel Jésus-Christ célébra la cène avec ses disciples, la veille de sa passion. Ce vase, doué des vertus les plus merveilleuses, fut emporté et gardé par les anges, dans le ciel, jusqu'à ce qu'il se trouvât sur la terre une lignée de héros dignes d'être préposés à sa garde et à son culte. Le chef de cette lignée fut un prince de race asiatique, nommée Pérille, qui vint s'établir dans la Gaule, où ses descendants s'allièrent par la suite avec les descendants d'un ancien chef breton.

Titurel fut celui de l'héroïque lignée à qui les anges apportèrent le Graal, pour en fonder le culte dans la Gaule. Le prince élu pour ce grand et mystérieux office s'en montra digne : il fit bâtir, sur le modèle du temple de Salomon, à Jérusalem, un magnifique temple dans lequel fut déposé le Graal. Il régla ensuite le service de la garde du saint vase et tout le cérémonial de son culte. Ses descendants n'eurent plus qu'à maintenir ses pieuses institutions; mais la tâche avait ses difficultés et ils n'y réussirent pas toujours.

De tout ce qui a rapport aux vertus surnaturelles du Graal, à sa garde, à son culte, nous ne rapporterons ici que les traits propres à caractériser la pensée qui domine dans toute cette mystique fiction et à en marquer l'objet.

Il y a, dans la forme extérieure du Graal, quelque chose de mystérieux et d'ineffable que le regard humain ne peut bien saisir, ni une langue humaine décrire complètement. Du reste, pour jouir de la vue, même imparfaite, du saint vase, il faut avoir été baptisé; il faut être chrétien; il est absolument invisible aux païens, aux infidèles.

Le Graal rend de lui-même des oracles, des sentences, par lesquels il prescrit tout ce qui, dans les cas imprévus, doit être fait

en son honneur et pour son service. Ces oracles ne sont point exprimés à l'oreille par des sons ; ils sont miraculeusement figurés à la vue, en caractères écrits sur la surface du vase, et disparaissent aussitôt qu'ils ont été lus.

Les biens spirituels attachés à la vue et au culte du Graal se résument tous en une certaine joie mystique, pressentiment et avant-coureur de celle du ciel. Les biens matériels, effets de la présence du saint vase, étaient beaucoup plus faciles à énoncer : aussi l'ont-ils été avec bien plus de détails et de clarté. Ainsi, il tenait lieu à ses adorateurs de toute nourriture terrestre, ou leur procurait à l'instant même tout ce qu'ils avaient pu souhaiter, en ce genre, de rare et d'exquis. Il les maintenait dans une jeunesse éternelle et leur assurait encore bien d'autres priviléges non moins merveilleux, dont quelques-uns seront indiqués par la suite.

Tout est symbolique dans la construction du sanctuaire où est gardé le vase miraculeux, et du temple dont ce sanctuaire forme la partie la plus secrète et la plus révérée, et chacun de ces symboles se rapporte à quelqu'un des dogmes ou des mystères du Christianisme. Ainsi, par exemple, pour n'en citer qu'un seul trait, le temple a trois entrées principales, dont la première est celle de la foi, la seconde celle de l'amour ou de la charité, la troisième celle des œuvres.

Il existe une milice guerrière, instituée pour la garde, la défense et l'honneur du Graal, pour en écarter de force tous ceux qui mènent une vie impie, tous ceux dont la présence serait une offense envers le vase miraculeux.

Les membres de cette milice se nomment templistes, comme qui dirait les chevaliers ou les gardiens du temple. Ces templistes étaient sans relâche occupés, soit à des exercices chevaleresques, soit à combattre les infidèles. Même en temps de paix, ils n'avaient qu'un jour de repos par semaine, et dans le cours de l'année quatre autres, qui étaient ceux des quatre grandes solennités de l'Eglise. La guerre des chevaliers du Graal contre les ennemis du saint vase était réputée le symbole de la guerre perpétuelle que tout chrétien doit faire aux penchants désordonnés de la nature, afin de mériter le ciel.

Pour être admis dans cette chevalerie du Graal, il fallait être un modèle de sainteté et de vertu : il fallait surtout être chaste. Tout amour sensuel, même dans les limites du mariage, était interdit, et toute violation de cette défense était gravement punie.

Il y avait du reste dans les joies et dans les priviléges attachés au culte et au service du Graal, bien au-delà de ce qu'il fallait pour en compenser la fatigue et les privations. Le ciel était assuré à tout templiste; et sur la terre même, dans les combats qu'il était incessamment obligé de livrer, il jouissait de priviléges surnaturels qui lui rendaient l'accomplissement de sa tâche facile. Par exemple, combattant le jour même où il avait vu le Graal, il ne pouvait être blessé, ni frappé d'aucun autre malheur. Combattant dans un intervalle de huit jours, à partir de celui où il s'était trouvé en présence du vase saint, il pouvait être blessé, mais non tué. Tous ces avantages, le chevalier du Graal ou le templiste ne les avait qu'à la condition de rester chaste, non-seulement de corps, mais d'esprit. Une pensée impure les faisait perdre, et nul ne les recouvrait que par la pénitence.

Un trait assez remarquable de l'organisation de cette chevalerie idéale, c'était que le templiste ne devait répondre à aucune question qui lui serait faite sur sa condition et son office de templiste. Il y a plus, il devait refuser son assistance et sa présence à quiconque lui aurait fait cette question : et si loin se trouvât-il alors du temple du Graal, il devait y retourner sur le champ.

On se figure bien quelle haute dignité ce devait être que celle de chef de cette sainte chevalerie; et il n'est pas étonnant que les romanciers aient imaginé une race de héros prédestinée par le ciel à cet office. Le chef prenait le titre de roi du Graal; et comme on avait supposé ce titre héréditaire dans la race de Pérille, il avait bien fallu modifier un peu dans les chefs de cette race, les conditions imposées aux simples chevaliers pour être admis au service du vase merveilleux. Ainsi, par exemple, il avait fallu leur permettre d'aimer. Mais cet amour auquel le Graal autorisait le roi de ses gardiens ne devait avoir rien de commun avec l'amour chevaleresque. Il se bornait à prendre une épouse et a rester saintement avec elle dans les plus strictes limites du mariage. Sa pensée devait

rester pure de toute réminiscence et de tout désir tyrannique des plaisirs sensuels, sous peine de perdre, comme le plus simple chevalier, les priviléges les plus précieux attachés au service et au culte du saint vase.

Parmi les idées caractéristiques que les romanciers ont attribuées aux chevaliers du Graal, il ne faut pas oublier celles qui sont relatives au sacerdoce et aux prêtres. Pour un templiste, tout prêtre chrétien, dès le moment où il avait été tonsuré, était un roi, un vrai roi, plus puissant que les rois du monde, puisqu'il était institué par Dieu même et que son pouvoir s'étendait à des choses d'un ordre bien autrement relevé que les choses de la terre. Il y a lieu de supposer, bien que l'on n'en ait pas la preuve certaine, que les prêtres conféraient seuls l'ordre de la chevalerie aux rois du Graal. Quant à Titurel en particulier, il est expressément dit qu'il avait été fait chevalier par un évêque.

De telles idées, dans une fiction romanesque dont elles sont la base, suffiraient seules pour caractériser cette fiction et pour en révéler les motifs. Mais l'indication de quelques-uns des faits inventés pour la mise en action de ces mêmes idées leur donnera encore plus d'évidence et de saillie.

Titurel, le fondateur du culte du Graal, eut pour successeur immédiat dans son office de roi du saint vase son fils Frimutelle, qui ne suivit pas assez exactement ses pieux exemples. Il avait pris une femme, comme il en avait le droit : mais il ne put se soustraire entièrement à l'empire des idées et des habitudes de la chevalerie mondaine ; il aima une belle demoiselle, fille de roi, nommée Floramie. Dans une telle disposition, il avait perdu complètement la grâce du Graal, et devait être puni. Il périt dans une joute où il s'était engagé pour plaire et faire honneur à sa belle Floramie.

Il eut pour successeur son fils Amfortas, qui manqua encore plus gravement que lui à ses devoirs de roi du Graal. Il ne prit point de femme et s'abandonna à l'amour chevaleresque, sans toutefois manquer aux conditions de chasteté et de moralité requises dans cet amour. C'est la remarque expresse du romancier. Mais il ne put résister à la beauté et aux charmes d'une demoiselle nommée Orgueilleuse ; il se fit son chevalier et la servit d'amour.

Ayant livré pour elle un combat à un autre chevalier, il y reçut la punition de sa désobéissance au Graal, et fut blessé d'un coup de lance à la cuisse, et par suite de cette blessure, dont il ne devait guérir que dans un terme et à des conditions prescrites par le ciel même, la vie ne fut plus pour lui qu'un horrible et long supplice.

Perceval, qui lui succéda dans la royauté du Graal, s'y conduisit mieux et y fut plus heureux que ses devanciers. Mais le torrent des vices allait toujours croissant dans l'Occident, et il ne s'y trouva bientôt plus aucun pays digne de posséder le Graal. Alors Perceval, à la tête de la chevalerie du temple, transporta le vase mystérieux dans les contrées de l'Orient, où il fit les mêmes prodiges qu'en Occident, et où les romanciers se sont donné le plaisir de rattacher son histoire à celle du fameux prêtre Jean.

Tels sont, autant qu'on peut les recueillir, soit dans le texte des romans de *Perceval*, soit dans les extraits de celui de *Titurel*, les traits les plus saillants de cette étrange fiction du Graal. Ils ne laissent aucun doute sur l'esprit ni sur le but, ou du moins sur la tendance de cette fiction.

Ce vase mystérieux du Graal était évidemment un symbole matériel de la foi chrétienne.

La milice, la chevalerie instituée pour sa garde, était non moins évidemment une chevalerie toute spéciale, toute religieuse, de tout point opposée à la chevalerie mondaine, proscrivant, rejetant tout ce qui faisait l'essence et la gloire de celle-ci, c'est-à-dire l'amour, le dévouement aux dames, l'achèvement d'entreprises périlleuses pour l'amour d'elles. Il y a plus; tout autorise à présumer que cette chevalerie du Graal n'était pas une pure idée, un simple rêve poétique des romanciers qui la peignirent. C'était, selon toute apparence, une allusion directe et formelle à l'institution de la milice des Templiers. Même après le milieu du douzième siècle, l'Eglise avouait cette chevalerie pour la seule véritable, pour la chevalerie selon ses vues. Le témoignage de saint Bernard là-dessus est positif et remarquable. Le rapport de nom entre les templiers du Graal et les autres est trop direct et trop frappant pour être insignifiant et accidentel. (*Fauriel*, *Histoire de la poésie provençale*).

Ainsi apparaît dans les récits épiques, comme dans toute la vie du moyen-âge, le sceau éclatant de l'Eglise. En vain la poésie chevaleresque a voulu se soustraire à sa domination sainte. Semblable à ses vaillants paladins, elle revient, après mille aventures, frapper à la porte du monastère, et terminer ses jours, agités par toutes les passions du monde, dans le recueillement mystique et la dévotion du cloître. (*M. Demogeot, Histoire de la littérature française.*)

CHAPITRE HUITIÈME.

TROISIÈME CYCLE ÉPIQUE OU CYCLE GRŒCO-LATIN.

Sujets antiques. — La guerre de Troie. — Médée. — Alexandre. — Réflexions sur la poésie épique au moyen-âge.

SUJETS ANTIQUES.

Si c'est le propre de l'épopée de reproduire, comme un vaste miroir, la physionomie de l'époque qui l'a créée, les poèmes du moyen-âge, considérés dans leur ensemble comme une grande œuvre collective, remplissent admirablement ce programme. Ces fictions, plus vraies que l'histoire, expriment ce que l'histoire néglige; elles peignent l'esprit, les mœurs, l'aspect général du temps, tout ce qui s'efface et disparait dans les froides chroniques. Nous avons déjà vu venir s'y dessiner tour à tour les traits caractéristiques de cette époque; dans les poèmes carlovingiens, la féodalité avec sa turbulente valeur, ses guerres privées, ses insurrections contre le pouvoir central, ses luttes contre les Sarrazins; dans le cycle d'Arthur, la chevalerie, tour à tour galante et dévote, espèce de lutte d'influence entre le cloître et le château.

Mais l'épopée du moyen-âge ne se borne pas à reproduire les traits de la société française; elle en indique encore les origines, au moins par la nature des sujets qu'elle traite. Ainsi l'élément germanique est principalement représenté par les sujets carlovingiens, l'élément celtique par les sujets bretons.

Il serait étonnant que l'antiquité grœco-latine, qui formait toujours le fond de la civilisation et de la langue du moyen-âge,

pas fourni à ces poètes le sujet d'une partie de leurs chants. en effet payé un riche tribut à la verve épique de nos ıres.

s ici encore, comme dans le cycle qui vient de nous occu- ı matière fournie par l'ancien monde a reçu, après sa nou- usion, l'empreinte commune du moyen-âge. C'est sous ce :t seulement qu'elle doit nous occuper. Rien de plus cu- , en effet, que de voir les riches débris de l'art antique : leur forme élégante et classique sous la main du gothique ecte.

ı n'exprime mieux la force vitale du génie romantique que 'oir s'emparer ainsi des sujets grecs et latins sans se laisser er par leur admirable forme.

ut vers la fin du XIIe et au XIIIe siècle que la poésie française ença à redire les noms glorieux d'Ilion, d'Hector, d'Alexan- [ul doute que les trouvères, qui alors discréditaient partout ıgleurs et prétendaient que

> Ces trovéors bâtards font contes abaisser

rchassent dans les souvenirs confus de l'antiquité le double ige de faire briller leur supériorité classique et d'offrir un ı nouveau à la curiosité des auditeurs. Ils disaient avec une se satisfaction :

> Cette ystoire n'est pas usée,
> Ni en guère de lieux trouvée.
> Ià écrite ne fut encore.

LA GUERRE DE TROIE.

trouvères du cycle græco-latin s'occupèrent d'abord de la : de Troie. C'était pour ainsi dire encore un sujet natio- resque toutes les nations de l'Europe voulaient descendre 'oyens. On rattachait à cette guerre l'expédition des Argo- , qui devait plaire singulièrement à une époque où les les entraînaient de nouveaux conquérants vers les contrées ıes de l'Asie. On chantait aussi la guerre de Thèbes, sujet ire au moyen-âge, depuis que Stace, l'auteur de la *Thé-* passait pour s'être converti au Christianisme.

Ce n'était pas d'après Homère que les trouvères redisaient le siége de Troie. Dans leurs récits tous les héros grecs ou troyens deviennent des chevaliers pleins de valeur et de galanterie. Achille et Hector brillent au premier rang comme dans Homère, mais d'une tout autre façon. Thersite est devenu un nain. Les remparts de Troie sont en marbre, et le palais de Priam est un château enchanté. Seuls, Anténor et Enée ont peu à se louer des poètes descendants de Francus et de Brutus. Ils sont les *Ganelons* de la Geste troyenne. Ce sont eux qui introduisent dans leur ville natale le célèbre cheval de bois.

Ces ouvrages, où l'antiquité subit ainsi un travestissement chevaleresque, grâce à l'ignorance des auteurs et au goût décidé de leur public, ont laissé des traces profondes dans les littératures de l'Europe. Quelques grands poètes modernes ont conservé à ces nobles figures de la Grèce et de Rome la physionomie que nos trouvères leur avaient donnée. C'est ainsi que Shakespeare fait un mélange naïf des événements anciens avec les sentiments du moyen-âge; c'est ainsi que Corneille et Racine lui-même nous montrent quelquefois les héros antiques tels que le XIIIe siècle les avait transmis aux interminables romans du XVIIe.

Le premier trouvère qui ait traité de la guerre de Troie est Benoît de Sainte-More, qui vivait sous Henri II d'Angleterre. Son œuvre n'a pas moins de trente mille vers, sans compter les vingt-trois mille qui composent son *Histoire des ducs de Normandie*. Benoît eut pu défier Homère, comme Crispinus provoquait Horace. (*) Il est vrai que les lignes du poète normand ne sont que de huit syllabes.

En voici un échantillon qui ne manque pas de grâce :

Quand vint le temps qu'hiver dérive,
Que l'herbe verd point en la rive,
Lorsque florissent les ramel,
Et doucement chantent oisel,
Merle, mauvis et loriol,

(*) *Crispinus minimo me provoquat : Accipe, sodes,*
Accipe jam tabulas : dentur nobis locus, hora,
Custodes videamus uter plus scribere possit.
Sat.

Et estornel et rossignol,
La blanche flor pend à l'épine,
Et reverdoie la gaudine;
Quand le temps est doux et souefs (*suavis*),
Lors sortirent del port les nefs.

Ces descriptions du printemps ont, dans la langue toute jeune du moyen-âge, la fraîcheur de la saison qu'elles aspirent à peindre. Nos trouvères semblent avoir senti cette analogie. Le printemps est le plus fréquent et le plus chéri de leurs lieux communs.

Comme si le travestissement du langage et des mœurs n'était pas un passe-port suffisant pour ces nouveaux chevaliers, la poésie du moyen-âge les met quelquefois directement en rapport avec les personnages connus de la Table-Ronde, sans doute pour achever leur éducation. Hippomédon, l'un des héros de Hugues de la Rotelande, ne manque pas de rendre visite au roi Arthur, en revenant d'entendre Amphion, baron de Sicile, qui, bien qu'un peu sur le retour, a conservé toute sa voix, si goûtée des dauphins, et, de plus, acquis de grandes richesses, probablement au métier de troubadour :

Riche homme fut, mais vieux était :
Moult était sage et moult savait;
Et moult était preux et courtois,
Et moult savait des anciens lais.

A la différence de la poésie carlovingienne, celle-ci a conscience d'elle-même, elle ne se croit plus l'écho de l'histoire; elle sait qu'elle invente et l'avoue. Hugues convient qu'il ment bien un peu, mais ses confrères en font autant, voire même peut-être ses auditeurs.

Ne mettez pas tout sur mon compte,
Seul je n'ai pas de mentir l'art :
Gauthier Map en a bien sa part.
En moindre affaire bien souvent
Un fort honnête homme méprend.
Toutefois, à la mienne entente,
Il n'est pas un de vous qui mente....

MÉDÉE.

Aussi nos trouvères agissent-ils très-librement avec les illustres morts qu'ils vont déterrer en Grèce ou à Rome. Médée eut le don de leur plaire. Médée était déjà une Armide ; c'était la sœur aînée de ces filles d'émirs qui abandonnent sans sourciller père et mère pour suivre un brillant paladin. Quelques-uns, comme Raoul Lefebvre, lui conservent assez fidèlement ses aventures, tout en les habillant de charmants anachronismes et d'inimitables naïvetés.

D'autres trouvères ne lui prennent que son nom ; ils en font une vertueuse reine de Crète, qu'épouse Protésilas, après avoir vaincu son frère Danaüs. Ici nous voguons en plein roman. Nous ne retrouvons que des noms antiques avec lesquels se joue librement la fantaisie du narrateur. Mais ces noms seuls sont si harmonieux, si aimantés de poésie, qu'ils suffisent pour rajeunir le vieil Eson chevaleresque, et faire courir un nouveau sang dans ses veines. Voici, par exemple, une description de tempête qu'on lit dans le même roman, et où l'on ressent déjà fort bien l'influence classique d'Eole :

La nef s'en va à grand exploit (rapidité),
Fol est qui sur le temps se croit !
Après bel temps, suef et clair,
L'on voit bientôt le temps troubler....
Ils eurent temps clair tout le jour,
Bel et souëf, sans ténébrour,
Et ont cinglé à grand déduit.
Mais le jour s'en va, vient la nuit,
Et ils sont allés loin de terre,
Un vent leur croit qui moult les serre.
Le vent commence à traverser :
A peu n'a fait la nef verser,
A dégradé tout leur atil (agrès)....
Rompu les mats, battu la nef,
Cil dedans abaissent la tref (voile,)
Et vont errant par la grand mer
Là où Dieu les voudra mener.

La grandeur de l'idée forme ici, avec la naïveté du vers, un

traste non moins curieux que les travestissements chevaleres-
s que nous voyions tout-à-l'heure. On croit lire Virgile traduit
Clément Marot.

ALEXANDRE.

'e tous les héros de l'antiquité, il n'en était pas qui prêtât plus transfiguration chevaleresque qu'Alexandre le Grand. Tel que stoire le montre, c'est déjà presque un chevalier errant. ve, généreux, magnifique, il soumet le monde en courant; soldat que général, il paye sans cesse de sa personne, il nce seul dans une ville qu'il assiége, il brûle une cité pour re à une femme. Il respecte les princesses ses captives, et ite la reconnaissance du roi son ennemi. Aussi l'épopée s'atta--t-elle de bonne heure à ce grand nom; la légende se forma our de lui, même de son vivant. Il fit jeter dans l'Hydaspe, stoire de sa vie, écrite par Aristobule, parce qu'elle lui prêtait exploits merveilleux. Mais lui-même n'était-il pas complice ces poétiques impostures, quand il se faisait fils de Jupiter mon? Aussi ses historiens les plus sérieux n'ont-ils jamais bien s'en abstenir. Arrien a donné place, dans sa narration judi-ise, à quelques faits légendaires. Quinte Curce avoue qu'il onte *plus de choses qu'il n'en croit*. Mais la légende se déploie out dans deux ouvrages publiés par M. A. Maï, l'*Itinéraire lexandre*, et le récit attribué à un certain Valérius, qui sem-être la traduction d'un ouvrage alexandrin du IVe siècle. Vers nilieu du XIe, parut à Constantinople, sous le nom de Callis-ne, contemporain d'Alexandre, un ouvrage écrit par Siméon , grand-maître de la garde-robe de l'empereur Michel Ducas. ait en grande partie une traduction grecque des légendes anes relatives au roi de Macédoine. Aussi est-elle remplie de es les fables orientales qui s'étaient groupées autour de la mé-re du grand *Iskander*. On reconnait une origine persanne s la tradition qui donne Alexandre pour frère aîné à Darius. st sans doute à l'Egypte qu'est due la fable qui fait de Nectane-, prêtre de Jupiter Ammon, le père du prince macédonien. vaincus ont voulu s'approprier le conquérant. On retrouve

l'imagination des arabes dans cet exploit singulier d'Alexandre, qui, curieux de savoir ce qui se passe dans les abîmes de la mer, y descend sous une cloche de verre, et, désirant aussi sonder les régions célestes, s'élève dans les airs sur un char traîné par des griffons. C'est ainsi que le cri de guerre des soldats macédoniens, après avoir ébranlé les solitudes de l'Orient, en revenait après quatorze siècles, comme un écho lointain et merveilleux.

C'est principalement dans l'histoire du faux Callisthène, traduite en latin, que nos poètes ont puisé les aventures d'Alexandre. On compte jusquà onze trouvères qui ont traité ce sujet. Les premiers et les plus célèbres sont Lambert li Cors ou le Court, de Chateaudun, et Alexandre, de Paris, qui, bien que né à Bernay, doit son surnom au long séjour qu'il fit dans la capitale. Un seul et même poème porte à la fois ces deux noms; il est de l'année 1184. Les deux auteurs travaillèrent-ils ensemble ou composèrent-ils deux branches successives, c'est ce qu'il est difficile de décider. Rien dans l'ouvrage ne distingue ce qui revient à chaque poète. Une autre partie du poème a pour auteur Thomas de Kent, qui vivait dans les premières années du XIVe siècle. Une particularité qui distingue son ouvrage, c'est la liaison des souvenirs d'Arthur avec ceux d'Alexandre. Le roi Breton avait été jusqu'au fond de l'Orient et y avait placé deux statues d'or, espèces de colonnes d'Hercule :

Quand Arthur et les Brets vinrent en Orient,
Qu'ils eurent tant marché qu'ils ne purent avant,
Deux images d'or firent, qui furent de l'or grand,
En tel lieu les posèrent que son bien apparents.

Alexandre va à la recherche de ces statues; il les découvre, et, voulant aller au-delà, malgré les conseils de Porus, il perd une partie de son armée, et n'échappe lui-même qu'à travers mille dangers. Témoignage significatif des regrets et de l'admiration de l'épopée pour le grand nom national d'Arthur! Entrainée loin de lui par le goût public, elle ne peut le quitter sans abaisser devant sa gloire le nouveau héros qu'elle célèbre.

Du reste, nos trouvères mettent peu de bornes à leur admiration pour Alexandre. Non contents de lui avoir fait faire une course

en Italie et donné Rome pour conquête, comme prélude de son expédition en Perse, ils le conduisent, sur les traces du faux Callisthène, jusqu'au plus haut des airs, où il entend le langage des oiseaux et reçoit leur hommage. Après cette expédition aérienne, dans laquelle il avait été précédé, au dire d'un ancien auteur arabe, par Nimrod, l'auteur de la tour de Babel, Alexandre redescend, contraint par *l'excès de la chaleur*, et se résout à pénétrer dans les abîmes de l'Océan. La terre ne lui offre pas moins de merveilles à admirer. Il rencontre un pays où les femmes, enterrées durant l'hiver, renaissent au printemps, comme les fleurs, avec une beauté nouvelle :

> Mais quand l'été revient, et le beau temps s'épure,
> En guise de fleur blanche reviennent à nature.

Quelque puériles que ces fictions puissent nous paraître, elles révèlent un noble effort de l'imagination pour atteindre à l'idéal de la puissance et de la grandeur. Elles constatent en même temps les premiers rapports de l'Occident avec l'Orient au sortir de l'isolement des temps barbares. Le premier regard qu'échangent ces deux mondes est plein d'étonnement et de naïve admiration.

Ce qui n'est point oriental dans les poèmes d'Alexandre, c'est la peinture des mœurs et des sentiments chevaleresques. Par une étonnante puissance d'anachronisme, ces ouvrages sont remplis de tournois, de féeries, d'allusions à Louis VII et à Philippe-Auguste. Alexandre est fait chevalier, il porte l'oriflamme, il a un gonfalonier et douze pairs. Enfin, le sentiment de l'honneur y est porté à un tel degré, que les douze pairs d'Alexandre refusent l'un après l'autre de quitter le lieu du combat pour aller chercher du secours. Cette physionomie romanesque du roi macédonien, ces sentiments pleins d'un enthousiasme exagéré et d'une héroïque folie, ont survécu à nos trouvères et jeté quelques reflets jusque sur le héros de la première tragédie de Racine. (*M. Demogeot*, *Histoire de la littérature française*.)

RÉFLEXIONS DE M. E. LITTRÉ, MEMBRE DE L'INSTITUT.

En même temps qu'à l'appel des besoins éternellement renaissants de l'esprit humain se constituait une langue nouvelle avec les débris de celle dont les événements n'avaient plus fait qu'une ruine, des procédés de versification se créaient aussi, et ils se créaient non pas dans les écoles, car s'ils en étaient provenus, ils auraient été marqués au coin de l'ancienne métrique; mais ils sortirent de l'atelier d'où la langue même sortait, et, à mesure que le balbutiement des peuples néo-latins devint plus distinct et plus articulé, le vers destiné à l'expression de leurs émotions poétiques apparut dans le monde à la place de l'hexamètre, consacré par de si glorieux monuments. Les érudits se réservaient le vers classique et l'employaient encore dans la vieille langue savante, que déjà le nouveau venu prenait possession de la langue vulgaire, pénétrant toutes les oreilles de sa mélodie inaccoutumée. Voilà un phénomène historique bien digne d'attention. Le même travail spontané qui enfanta la langue enfanta aussi un rythme; la voix, à peine débarrassée du filet, se cadença elle-même pour les chants de guerre et d'amour, qui commencèrent à retentir de toutes parts. On peut immédiatement faire l'application de cette production instinctive à des temps beaucoup plus reculés où l'histoire est en défaut. Nulle tradition ne nous apprend comment fut trouvé le vers qu'Homère a immortalisé dans l'*Iliade;* mais on doit affirmer qu'il naquit comme naquit celui des populations modernes, par le sentiment combiné d'une langue qui se forme, d'une âme qui aspire et d'une oreille qui s'exerce. Tandis que là-bas, sur les bords de la mer Egée, ce fut le jeu de la quantité des syllabes qui détermina le vers, ici, en France, en Italie, en Angleterre, le vers fut déterminé par le jeu des syllabes accentuées. Si présentement, le vers n'étant pas trouvé, on demandait à des grammairiens d'en inventer un, ils ne réussiraient pas, cela est sûr, à imaginer rien qui satisfît aussi bien à l'expression et à l'harmonie. Sans effort, sans nom d'inventeur, le vers moderne vint prendre la place du vers métrique, qui ne fut plus qu'un exercice de classe. Le vers

éroïque le plus usité et le fondement de tous les autres est le ers de dix syllabes, aussi bien en France qu'en Italie. En France, a deux accents, l'un à la quatrième syllabe, l'autre à la ixième, comme dans ces vers du XIIe siècle :

Rois qui de France porte corone d'or,
Preudoms doit estre et vaillans de son cors, etc.

Il y eut aussi dans le même temps un vers qui avait les accents la sixième et à la dixième, par exemple :

Ainsi porte la teste en haut levée,
Com li cers que l'on chasse à la menée,
Quand li braque le suivent (*) à la ramée.

Dans le vers italien, c'est la sixième et la dixième syllabes qui ont accentuées, ou bien la quatrième, la huitième et la dixième. el est l'instrument à l'aide duquel la poésie moderne a produit s chefs-d'œuvre. Qui, dans le siècle de Louis XIV, parmi ceux ui en usaient le mieux, songeait à en remercier les inventeurs? n était même venu à en méconnaître le mécanisme; on ignorait ue le vers français dépendît de l'accent comme le vers italien, il a fallu arriver jusqu'aux érudits de ce temps pour remettre lumière un fait qui tient à la constitution même de notre gue, et dont les vieux trouvères avaient tiré si bon parti.

n ne se méprendra pas sur ma manière successive d'exposer hoses, comme si j'avais voulu dire que les hommes d'alors dirent, pour donner essor à leurs chants, que le vers eût rouvé. Non, le flot de poésie l'apporta avec lui.

fut en effet un véritable flot qui s'épandit, une source abon- qui, pendant deux siècles environ, alimenta les imagina- Il y a là de quoi réfléchir, s'étonner et rechercher. La do- n romaine s'était abîmée; les dernières convulsions de la invasion barbare avaient cessé, les Normands s'étaient ır les débris de l'empire de Charlemagne, qui n'avaient ıtenir, s'était établie la forme nouvelle que devait pren- ciété entre l'esclavage antique et la liberté moderne.

n'a qu'une syllabe, l'e muet à la césure ne comptant pas dans le vers

Une noblesse guerrière avait planté ses pennons dans les châteaux féodaux ; les langues modernes commençaient à être parlées. Tel est le moment précis où la Muse, s'éveillant de son sommeil, murmure des sons inconnus, et soudain, pour me servir du langage du poète, *soudain la terre entend des voix nouvelles.* Tous se trouvent préparés à la fois, les uns à produire, les autres à écouter. Les trouvères et les troubadours (c'est, comme on sait, le même mot, celui-ci sous la forme provençale, celui-là sous la forme française) pullulent ; les barons et les chevaliers entrent dans la lice du gai savoir, et la poésie reçoit accueil parmi une population se plaisant à entendre dans le langage des vers l'écho de ses croyances, de ses passions, de ses sentiments. Que faut-il penser de tout ceci ? Est-ce caprice de la société féodale ? Et se pouvait-il que ce développement fût ou ne fût pas ? En un mot, y a-t-il là une nécessité historique ou un simple cas fortuit ? Devait-il, à supposer que les circonstances extérieures n'étouffassent rien, surgir une création poétique de toute pièce ? Ou était-il loisible aux imaginations de chercher tout autre aliment, ou même de n'en pas chercher du tout ?

D'ordinaire, ces questions ne sont pas posées, et en effet, pour les poser, il faut que l'histoire commence à être considérée comme un grand phénomène régi par des lois constantes, et où les perturbations, c'est-à-dire le hasard des conjonctures et les volontés individuelles, ont d'autant moins de part, qu'il s'agit de masses plus considérables. Or c'est une loi qu'arrivé à un certain point d'évolution, le génie des nations s'ouvre à l'inspiration poétique ; c'est un fait du moins, car on n'a qu'à repasser en sa mémoire les annales des peuples qui se sont élevés au-dessus de la barbarie primitive, et particulièrement des peuples appartenant au tronc indo-européen et même au tronc sémitique, pour reconnaître qu'ainsi ont été les choses. Et ce fait devient une loi, c'est-à-dire quelque chose qui n'est ni accidentel ni fortuit, quand on se rappelle que la faculté du beau est une des facultés primordiales de l'esprit humain.

Il y eut donc à l'entrée du moyen-âge une situation analogue à la phase poétique de temps plus anciens, et qui appela l'effusion de l'esprit. Une nouvelle religion avait conquis le monde romain, un

nouvelle société s'était organisée, une nouvelle langue se parlait, et tout cela récent, jeune pour mieux dire, encore loin d'aucune maturité, de manière que l'imagination seule pouvait trouver une occupation satisfaisante. Toute une noblesse est là, qui n'a d'autre goût et d'autre gloire que les armes; à côté d'elle, et, pour mieux dire, au-dessus d'elle, sont ses prêtres, qui, interprètes des commandements divins, la gouvernent et la dirigent. Elle est pleine de foi, croit sans peine que l'intervention céleste est toujours prête à s'occuper des guerriers braves, des hommes pieux, des femmes saintes. Elle est vaillante, et se met sans effort au-dessus de la foule qui marche derrière elle au combat. Qui ne voit dans ce tableau ressortir les traits d'un second âge héroïque? Et en effet ce fut une seconde poésie héroïque qui apparut dans l'histoire.

Cette poésie est naturellement comparable à ses sœurs aînées, et en particulier à celle qui naquit dans la Grèce primitive, non pas, à la vérité, pour l'éclat immortel, mais du moins pour les conditions d'origine et de prospérité. Les Grecs, ou, pour me servir de l'expression antique, les fils de l'Achaïe, étaient à l'aurore de leur religion, car le polythéisme régulier et supérieur n'était arrivé que depuis peu parmi les populations pélasgiques; ils étaient à l'aurore de leur société, car ces petits rois qui gouvernaient n'avaient pas de longues généalogies, et tout aussitôt leur lignage était rattaché aux dieux maîtres du ciel et de la terre. Et quand les chefs grecs (j'allais dire les barons et les chevaliers) se réunirent pour la grande expédition de Troie, ils ne connaissaient pas d'autre gloire que celle des armes. Entre les siècles qui avaient ainsi fondé leur religion, leur société et leurs croyances, et les siècles où les lettres, la philosophie et les sciences allaient fleurir dans leur glorieuse patrie, était un vaste espace de temps libre pour la poésie, aussi disposé à la produire qu'à la recevoir. De même chez nous, entre les siècles qui fondèrent le Christianisme et la féodalité, et les siècles qui virent, après la scolastique, l'ample développement des lettres et des sciences, on aperçoit un intervalle vide qui appelait les produits de l'imagination poétique. Voilà ce qui fait la similitude des époques malgré les différences, quoique l'une fût moitié royale,

moitié patriarcale, et l'autre féodale; quoique l'une émanât de tribus barbares civilisées par le théocratique Orient, et l'autre du prodigieux empire fondé par Rome; quoique l'une eût devant elle la brillante période des Gréco-Romains et une révolution, et l'autre la non moins brillante période des modernes et une révolution qui n'est pas encore terminée.

Le sujet aussi est analogue, non pas que les trouvères se soient aucunement inspirés des souvenirs de la Grèce et de Troie. C'est tout près d'eux qu'ils sont allés prendre leurs inspirations. Charlemagne avait laissé une immense mémoire chez les peuples; la légende s'était vite emparée de son histoire, et, mêlant des faits plus anciens que lui et des faits postérieurs, elle avait fait de ce prince le défenseur de l'Occident contre l'invasion musulmane, le chef prédestiné qui avait soutenu l'étendard du Christianisme contre le croissant. Le personnage légendaire, ayant ainsi pris la place du personnage historique, devint le thème éternel des trouvères, de même que la guerre de Troie, les mille vaisseaux, Achille et les héros furent le thème des trouvères grecs. L'antiquité en effet avait un nombre considérable de poèmes sur toutes les parties de cette grande légende; les poètes cycliques l'avaient traité de mille façons, et l'on peut voir, par les fragments qui nous en restent, combien la facture de tout cela a de ressemblance avec nos *chansons de geste*. Seul de cette nombreuse famille, Homère, chanté par les rapsodes, conservé par l'admiration de son peuple, sur le génie duquel son génie laissa une marque si profonde, est heureusement parvenu jusqu'à nous, afin que nous puissions sentir dans sa forme la plu splendide et la plus pénétrante ce qu'ont senti des âges primitif

Telle ne fut pas la destinée de la poésie héroïque du moye âge. Nulle œuvre n'en est sortie qui, redite de siècle en sièc ait son écho dans l'âme des générations successives. L'éclat fut passager; il ne dépassa guère le temps qui la vit se p duire, et depuis lors un oubli profond a enseveli ces vieux p tes que l'érudition seule a réveillés de leur poussière. Et de c'est justice qu'elle les réveille, car cet oubli a de beaucoup passé la mesure, et si certes ils n'ont pas été dignes des neurs d'Homère, ils n'ont pas dû non plus être frappés d

condamnation irrévocable. Quelques-uns de ces poèmes ont un vrai mérite. Je citerai surtout la *Chanson de Roland* et *Raoul de Cambrai*. Dans l'un, la légende du Charlemagne populaire est représentée avec une simplicité, une sévérité et parfois une grandeur qui captive, et dans l'autre toute l'âpreté sans merci, tout l'entrain belliqueux des mœurs féodales apparaissent comme aucun historien ne saurait le redire. Toutefois ces mérites, assez grands pour sauver les œuvres des trouvères d'un dédain mal fondé, ne le sont pas assez pour les mettre sur le piédestal à côté des chefs-d'œuvre des nations. Soit que la langue n'ait pas été encore suffisante, soit plutôt qu'il ne se soit trouvé parmi ces poètes innombrables aucun de ces génies à la fois contemplatifs et créateurs chez qui les paroles ont le pouvoir magique de faire descendre l'idéal, le fait est qu'aucun n'atteignit le but. Ce n'est pas pourtant que cette gloire suprême d'une suprême poésie ait été refusée au moyen-âge ; seulement cet honneur fut donné, non pas à une poésie guerrière et héroïque, mais à une poésie religieuse et catholique, non pas aux trouvères et aux troubadours, mais à un homme qui les connaissait, les aimait, les imita et les laissa tous bien loin derrière lui, au chantre inspiré de l'enfer, du purgatoire et du paradis.

Et cependant l'influence des trouvères et des troubadours fut grande; elle occupa les esprits d'autre chose que des soins vulgaires de la vie ; elle leur présenta un idéal, elle les éleva au-dessus d'eux-mêmes, elle les adoucit par son charme. Qu'on se représente ce qu'aurait été l'existence des barons féodaux sans le lien de chants, de vers et d'aspirations ! Ils étaient là campés chacun dans son château, n'ayant d'autre souci que leurs terres et les armes. Quel bienfait n'était-ce pas que, cet isolement intellectuel cessant, ils pussent tous recevoir quelque ruisseau de la source féconde que les temps nouveaux avaient ouverte ? Par une élaboration bien antérieure et à laquelle ils n'avaient eu aucune part, le sol était mis en culture, la vie était assurée, une religion puissante et une société hiérarchique déterminaient leur direction morale ; mais justement parce que tout cela était fondé et acquis, quiconque a l'habitude de considérer scientifiquement l'histoire, aperçoit le vide qu'il fallait combler. Les ima-

ginations, c'était leur tour, devaient avoir satisfaction, et quelle meilleure satisfaction que la poésie racontant de mille façons les légendes nationales, célébrant les prouesses des vieux héros, et cultivant dans les âmes les heureuses semences du beau? Aussi eut-elle tout succès : accueillie, recherchée, elle pénétra dans les demeures, et l'esprit chevaleresque, cette grande louange du moyen-âge, qui le distingue nettement de l'antiquité, a là une de ses sources.

Ce qui est digne de remarque, ce qui montre combien cette poésie était dans le goût du temps et propre à remplir son office, c'est que, tout en plaisant à ceux pour qui elle était destinée, elle plut aussi à des populations étrangères qui s'en montrèrent singulièrement avides. L'Allemagne, l'Italie, l'Angleterre, s'emparèrent de ces compositions, qui eurent d'innombrables traductions. Ces œuvres, qui dorment maintenant manuscrites dans les bibliothèques, et auxquelles un zèle tout récent a donné une publicité interrompue pendant tant de siècles, ont jadis joui d'une faveur marquée bien au-delà des limites du sol natal. Ce ne fut pas un engouement locale qui les favorisa ; leur vogue fut universelle, et l'Europe féodale tout entière leur fit accueil. Aussi, dans les études qui en tout lieu ont pris une forte pente vers le moyen-âge, les érudits rencontrent à chaque pas de vieilles versions témoignant du succès obtenu, et par là encore on comprend que non-seulement la religion et l'organition sociale, mais aussi les plaisirs de l'imagination, le goût des fictions chantées et le charme des vers contribuaient à assurer la cohésion de ce grand corps politique, qui, fondé par les Romains et étendu par Charlemagne jusqu'aux dernières limites de la Germanie, est allé constamment s'agrandissant.

L'oubli qui avait si complètement submergé les vieilles productions de nos trouvères commença de bonne heure. Dès la seconde moitié du XIVe siècle et surtout pendant le XVe, non-seulement la veine s'était tarie irrémédiablement, et aucune œuvre ne venait plus témoigner que l'imagination eût conservé quelque tendance épique, mais encore un discrédit croissant s'étendit sur ces compositions, qui cessèrent d'être lues, goûtées, comprises. — C'est un phénomène curieux à se représenter que cet élan rapide

et actif vers une poésie nouvelle, suivi d'une chute profonde : élan qui, dans les XIe et XIIe siècles, emplit les cours féodales de mille poèmes; chute qui, un peu plus tard, en laissa les auteurs sans mémoire et sans bruit. Tout fut sacrifié dans ce revirement, le bon et le mauvais, le regrettable et ce qui ne méritait aucun regret, — et comme s'il n'avait eu ni poëtes, ni langue, ni vers, ni âge poétique, l'esprit d'alors se mit à chercher vainement quelque issue, à bégayer quelques essais, jusqu'à ce que la renaissance vint d'un côté épaissir encore le linceuil qui couvrait déjà tout ce passé, et d'un autre côté préparer avec un présent actif les germes d'un avenir brillant.

Ce ne fut pas la vieille poésie seule qui subit cette décadence; la vieille langue aussi éprouva des altérations profondes qui en changèrent le caractère, si bien qu'elle doit être tenue non pour la mère, mais pour l'aïeule du français moderne. Le français moderne est fils de celui du XVIe siècle; entre les deux, il n'y a que des remaniements légers, et tout l'essentiel est commun de l'un à l'autre. Il n'en est pas de même par rapport au vieux français : celui-ci a des caractères spécifiques qui ne sont pas arrivés jusque dans le langage actuel. Ainsi il distingue, dans une foule de substantifs, le sujet du régime, fidèle en cela à la tradition du latin, dont il est issu directement : *li homs* et l'*homme*, *li homs* au sujet et l'*homme* au régime; *Diex* (prononcez comme nous faisons dieux) et *Dieu*, l'un au sujet et l'autre au régime. C'est de la sorte que le rapport indiqué en latin pour le génitif se marquait sans la préposition *de*, qui est actuellement nécessaire, et qu'on disait l'*Hôtel-Dieu*, c'est-à-dire l'*Hôtel de Dieu*. Une foule de sons étaient alors dissyllabes qui sont devenus monosyllabes. Ainsi on disait *reançon* pour *rançon*, *meür* pour *mûr*, *seür* pour *sûr*, etc. (*) Il y a donc eu, à une certaine époque, un remaniement de la langue; il la laissa moins régulière et moins analogique qu'elle n'était sortie de la fournaise qui avait fondu

(*) Si l'on demande comment nous savons que nos aïeux résolvaient en effet ces syllabes en deux, il est aisé de s'en assurer par la mesure des vers. Les vers, étant fondamentalement les mêmes alors qu'aujourd'hui, possèdent la propriété d'indiquer quel était le nombre des syllabes dans un mot; aussi sont-ils d'un excellent secours pour déterminer la prononciation ancienne en ce cas aussi bien qu'en plusieurs autres.

le latin en français. A ces mots *moins régulière*, *moins analogique*, beaucoup sans doute, qui se sont accoutumés à regarder la langue actuelle comme élaborée et purgée de toute incorrection et la langue ancienne comme pleine de barbarie et de rouille, s'étonneront que je qualifie ainsi le changement opéré. Sans doute la langue actuelle est bien autrement polie et cultivée, les siècles, de beaux génies, une société de plus en plus florissante, ayant apporté leur tribut à l'œuvre commune; mais toute polie et cultivée qu'elle est, pourtant elle n'égale pas en correction, en régularité, en analogie, celle dont elle est descendue, de sorte qu'il est regrettable que toutes les ressources de perfectionnement et de culture se soient appliquées à un instrument moins bon, la langue du XVIe siècle, et non à un instrument meilleur, la langue du XIIe et du XIIIe.

Nous sommes là devant une solution de continuité qui mérite d'être considérée un moment. Par sa descendance directe du latin, le français primitif reçut un caractère précieux qui en fit tout d'abord un idiôme civilisé, grammatical, conséquent. Les traces de l'origine ne furent pas tellement effacées, qu'on ne reconnaisse l'une de ces langues pour mère, l'autre pour fille; ceci soit dit de la barbarie prétendue qu'on attribue vaguement à l'ancien langage. Si barbarie doit signifier l'altération subie par chaque mot (et évidemment tel ne doit pas en être le sens, car la condition du français est cette altération même), les siècles suivants ont plus aggravé cette corruption primitive qu'ils n'y ont remédié. Si au contraire (ce qui est le vrai sens) il faut entendre par barbarie les anomalies irrationelles, les exceptions sans fondement, les interruptions fréquentes de l'analogie, en ce cas un coup-d'œil comparatif montre clairement que l'avantage est du côté qui a été si longtemps regardé comme barbare et grossier, et cela se conçoit. Supposons que la culture du français, qui avait été poussée aussi loin qu'elle pouvait l'être alors par la poésie, se soit interrompue, que l'activité de l'imagination productrice se soit ralentie, et que dans cet intervalle les éléments grammaticaux, n'étant plus contenus par un régime salutaire, soient tombés dans une sorte d'anarchie et de confusion : il est certain qu'au moment où finira cet interrègne, au

moment où se reprendra le cours des pensées et des œuvres, on ne se retrouvera qu'avec des pertes et des désordres qui seront devenus irrémédiables.

Or c'est ce qui est arrivé. La poésie héroïque se tut complétement. Dans le fait, il devait en être ainsi; les conditions qui l'avaient créée s'éloignaient rapidement, la féodalité se transformait, la société changeait. C'était un intervalle indécis où cette tradition qui fait que quelque chose naît quand quelque chose meurt fut mal servie. Les circonstances, de leur côté, furent singulièrement défavorables. Alors éclatèrent les guerres avec les Anglais, qui durèrent un siècle; les revers les plus grands y furent continuels. La nation française, qui, en tant que nation féodale, avait tenu tête aux plus puissants en Europe, ne se trouva pas habile à se servir du nouvel élément de force qu'amenaient les mutations sociales, à savoir les communes et le parlement; au contraire les Anglais y excellèrent, et ils eurent les plus grands succès. La guerre étrangère, si longue et si malheureuse, se compliqua des entreprises de la commune de Paris pour fonder un ordre meilleur et de son insuccès, des révoltes formidables des paysans et de leur extermination, enfin du saccagement que portaient en tous lieux les grandes compagnies, les routiers, les écorcheurs. Tout cela se prolongea pendant une grande partie des XIVe et XVe siècles, et quand la tourmente s'apaisa, quand les Anglais eurent été définitivement chassés, quand les libertés communales se furent résignées à abdiquer dans l'omnipotence monarchique, quand enfin on se reconnut, la langue avait notablement changé; mais on comprend, sans que je l'ajoute, qu'elle n'avait pas changé en mieux. Rien dans ce qui s'était passé n'avait été propre à l'épurer et à l'enrichir; tout avait agi, au contraire, pour y rompre les traditions et y laisser pénétrer les anomalies et les irrégularités.

Telle est l'explication, suivant moi, de cette grande mutilation. Ce fut aussi à ce moment que les vieux poëmes commencèrent à entrer dans l'oubli; la langue en cessa d'être facilement intelligible, et, quand l'imprimerie parut, il n'y eut pas d'éditeur pour songer à des livres qui n'intéressaient pas et qui n'étaient plus que très-imparfaitement compris. Le développement nouveau marchant, la mémoire s'en perdit chaque jour davantage, si

bien que Boileau, en plein XVIIe siècle, put dire sans exciter aucune réclamation :

> Durant les premiers ans du Parnasse françois,
> Le caprice tout seul faisait toutes les lois ;
> La rime au bout des mots assemblés sans mesure
> Tenait lieu d'ornements, de nombre et de césure.
> Villon sut le premier dans ces siècles grossiers
> Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

On ne doit pas, j'en conviens, exiger d'un poète l'exactitude d'un érudit; mais, en vérité, est-il possible de mieux témoigner que, de son temps, on avait perdu toute idée *des premiers ans du Parnasse françois?* Bien loin que le caprice seul fît toutes les lois, jamais le caprice n'a été tant banni de la poésie française, car l'art des vers, étant né spontanément dans un milieu suffisamment développé, était trop près des inspirations qui l'avaient produit pour s'égarer. Bien loin que les mots fussent assemblés sans mesure, la mesure est observée avec une rigueur parfaite, et, en lisant tant de milliers de vers composés par tant d'hommes différents, on est singulièrement frappé de la sûreté d'oreille qui, alors prévalant, empêchait les écarts. Bien loin que la rime tînt lieu de césure, la césure est toujours fortement marquée, tellement que l'*e* muet n'a pas plus besoin d'y être élidé qu'à la fin du vers, et il est impossible de rencontrer aucune faute contre cette règle. Bien loin que Villon ait rien débrouillé, les formes de poésie qu'il a employées avaient été trouvées par d'autres que lui et longtemps avant lui ; bien loin enfin qu'il n'y eût dans ces vers d'autre élément que la rime, le fait est que la rime y fait parfois défaut, dans les plus anciens poëmes du moins, où les trouvères se contentent souvent d'une simple assonance. Le caprice ! Boileau s'imagine-t-il que le caprice ait rien à voir dans la création de tout un ensemble de poésie et de versification au sein du vaste pays qui s'étend de la mer Méditerranée jusqu'à l'Escaut et à la Meuse (car ici on ne sépare pas la langue d'*oc* de la langue d'*oïl*, le provençal du français)? Comment, si le caprice avait gouverné ces choses, les poëtes et les auditeurs se seraient-ils trouvés d'accord, les uns pour chanter suivant un mode, les autres pour sentir et goûter ce mode? Et comment ne pas reconnaître que le

nouveau vers eut pour origine la mélodie propre à la langue qui se formait? La mesure! Mais est-ce que ceux dont le sentiment musical fut assez vif pour créer le vers héroïque avec ses dix syllabes et avec sa combinaison d'accents, et plus tard le vers alexandrin, qui n'en est qu'une modification, étaient capables de faillir contre des règles qui ne leur étaient pas enseignées dans leurs classes, mais dont ils avaient l'intuition spontanée? La césure! Boileau aurait-il été en état de répondre, si on lui avait demandé pourquoi il y avait une césure dans ce vers dont il se servait par tradition, tandis que l'oreille antique, déterminée par l'accentuation alors mieux perçue, avait établi la suspension là où reposait l'accent principal du vers? — Villon et l'art confus des vieux romanciers! dit encore Boileau; mais, quelque talent réel qu'eût Villon, on ne peut en aucune façon le placer pour la correction, l'élégance, la force, la poésie, à côté de Quesne de Béthune, du châtelain de Coucy, du roi de Navarre, trouvères du XII[e] et du XIII[e] siècle, dont les chansons méritent parfois d'être mises au même rang que les *canzoni* de Pétrarque.

Pendant qu'elle s'ensevelissait ainsi dans la poudre du sol national, la vieille poésie de France produisait un rejeton inattendu et merveilleux. L'Italie, comme bien d'autres pays, avait grandement goûté les compositions en langue d'oc et en langue d'oïl; ses hommes les plus illustres, Dante, Pétrarque, Boccace, en font foi. Les récits du cycle carlovingien reçurent finalement chez elle droit de bourgeoisie, ayant pris la forme d'une composition en prose connue sous le nom de *I Reali di Francia*. Le même attrait qui avait conduit les imaginations italiennes à conserver et à relire nos légendes poétiques conduisit des poëtes à s'en emparer. Le Boiard donna l'exemple; et finalement l'Arioste, suspendu entre le sérieux qui est empreint sur ces œuvres héroïques et la légère moquerie qu'elles provoquent chez un Italien du XVI[e] siècle, mit au jour ce poëme si riche et si heureux qui a charmé et qui charme encore sa patrie et l'Europe. Alors de nouveau Charlemagne le héros légendaire, celui qui, éprouvant les grands revers et les grands succès, conquiert l'Espagne, l'Afrique et l'Orient avec ses preux Roland et Renaud, reparut sur la scène; alors de nouveau la félone famille de Mayence, cette race de traîtres qui

fait périr les douze pairs à Roncevaux et sème d'embûches les pas du grand empereur, recommença sa lutte éternelle; alors de nouveau les guerriers sarrasins, avec leurs innombrables armées, inondèrent le sol du royaume. Ces noms oubliés retentirent dans le monde; ces héros poudreux revinrent à la lumière, tout prêts, dans la nouvelle existence qu'une baguette magique leur communique, à ébranler encore la terre au galop de leurs chevaux, mais tout prêts aussi à partager le sourire du lecteur. Toujours est-il que le poème de l'Arioste ne serait pas si nos vieux poèmes n'avaient pas été. Dans la transformation singulière des choses, ils furent les matériaux sans lesquels une œuvre qui ne périra pas n'aurait pu être ni conçue ni exécutée.

Ce n'est pas pourtant que la parodie railleuse ait attendu jusqu'au XVIe siècle et jusqu'à l'Arioste pour se jouer des grands coups de lance et des héros fabuleux. L'esprit satirique inspirateur de tant de fabliaux et de cette singulière composition de *Renard*, où toute la féodalité est représentée sous des noms d'animaux, n'a pas vu ce sujet si près de lui sans y faire quelque incursion. Il y a dans le cycle carlovingien un héros très-célèbre, personnage réel de l'histoire, puis devenu légendaire, Guillaume au Court-Nez, ainsi nommé parce que le glaive d'un Sarrasin, rompant le nasal et le haume et tranchant la coiffe, lui avait, comme dit le trouvère, « accourci le nez. » Après sa blessure, Guillaume n'avait plus voulu porter d'autre nom que celui qui rappelait cette mutilation :

> Désormais qui moi aime et tient cher
> M'appelleront, François et Berruier,
> Comte Guillaume au court nez, le guerrier.

Le preux a été l'objet favori de mainte *geste*, et son héroïsme y est peint sous les plus vives couleurs qu'alors trouvât l'imagination amie du merveilleux. Cela n'a pas empêché qu'à côté de toutes ces *gestes* il ne se rencontre un poème d'un autre ton, qui raconte la vie de Guillaume devenu moine, ou, pour me servir du terme ancien, le *moniage Guillaume*. Le héros, las de gloire mondaine, de guerres et de hauts faits, prend le parti, à la fin de sa carrière, de se retirer dans un monastère. Il suspend ses armes à un autel

et vient se présenter devant l'abbé d'Aniane. Il est peu versé dans les lettres ; mais, dit l'abbé,

Sire Guillaume, prudoms estes et sire;
Si m'aïst Diex, nous t'apprendrons à lire
Nostre sautier, et à chanter matines,
Et tierce, et none, et vespres, et complies.

Malheureusement la bonne intelligence n'est pas de longue durée entre Guillaume et les moines. Le guerrier mangeait comme six, et. pour le vêtir, il fallait employer autant de drap que pour trois autres frères; enfin il aimait à boire, et, quand il avait un peu trop dîné, ce qui lui arrivait souvent, sa parole devenait rude et ses gestes redoutables. Malheur à qui lui parlait alors d'office et de prières! On a beau lui expliquer la règle. — J'aime mieux celle des chevaliers, dit Guillaume :

Assez vaut mieux l'ordre des chevaliers;
Ils se combattent aux Turs moult volontiers,
Et souvent sont en leur sanc baptisié.
Mais ne voulez fors que boire et mangier,
Lire et dormir.....

C'est ainsi que la *geste* héroïque et sérieuse, pleine des ardeurs guerrières et féodales, est devenue un poème héroï-comique où e redoutable paladin, ayant désormais à combattre la bure, la ègle et l'abstinence, est rarement vainqueur et se venge sur les oines de ses déconvenues perpétuelles.

L'intention n'est pas moins marquée dans le *Voyage de Charle- me à Constantinople*, composition fort ancienne, probable- nt du XIIe siècle, anonyme comme tant d'autres œuvres des vères et véritablement amusante et pleine de *gaberie*. Un jour rlemagne était au moutier de Saint-Denis; il avait la couronne la tête et l'épée au côté; près de lui était la reine portant aussi onne splendide au chef. Il la prend par le poing, et, la me- sous un arbre, lui demande si elle vit jamais homme sous l à qui l'épée au côté et la couronne au chef fussent si bien s. La dame, au grand déplaisir de Charles, répond qu'elle nait un. « Nommez-le, dit l'empereur; nous porterons le les couronnes sur la tête, et, si je la porte mieux que

lui, vous paierez cher votre dire : je vous trancherai la tête avec mon épée d'acier. » La reine voudrait bien lors avoir retenu sa langue ; mais enfin, pressée, elle nomme l'empereur de Constantinople, Hugues-le-Fort. Voilà Charlemagne avec ses douze pairs parti pour la ville du prince qui porte la couronne mieux que lui. Cette plaisante querelle se termine plaisamment. Arrivés à Constantinople et bien reçus, Charlemagne et les douze pairs boivent du vin le soir et *gabent* à qui mieux mieux, c'est-à-dire se vantent de parfaire des choses incroyables, par exemple de partager d'un coup d'épée un homme armé et son cheval bardé de fer, exploit qui, dans les chansons de geste, ne coûte rien à Roland, à Ogier, à Renaud. Cependant un espion aposté par Hugues rapporte tout au roi, et ils sont mis au défi. Ici la protection miraculeuse intervient ; chacun, l'un après l'autre, accomplit son *gab*, si bien que Hugues demande merci. Les deux empereurs portent couronne l'un à côté de l'autre, et il est bien avéré que c'est Charlemagne qui la porte le mieux et le plus haut ; il dépasse son rival, dit le trouvère,

. . . . . . d'un pied et de trois pouces.

Dans la grande poésie ou poésie de longue haleine, il y a plusieurs genres, distingués par le sujet et par le rhythme. Le plus ancien et le plus important est la *chanson de geste*, ou la *geste*, consacrée à Charlemagne et aux barons carlovingiens. Celle-là est en vers le plus souvent de dix syllabes (quelquefois alexandrins) et en couplets monorimes plus ou moins longs. Je laisse de côté comme secondaires les poëmes peu nombreux qui ont pour matière des sujets tirés de l'antiquité, par exemple les exploits d'Alexandre, et qui, moins importants et moins originaux, suivent d'ailleurs le même rhythme.

Les légendes carlovingiennes forment le fond national et indigène ; mais cela n'empêcha pas des légendes étrangères, aussi anciennes du moins, de pénétrer dans la poésie du moyen-âge et d'y former un second cycle : c'est celui d'Arthus et des chevaliers de la Table-Ronde. Il est considérable, mais non original; il faut en aller chercher la source dans les récits celtiques (car les Celtes aussi eurent leur poésie suivant le temps et la civilisation),

et là les trouvères ne furent qu'arrangeurs. Le rhythme est très-différent de celui des chansons de geste ; ce sont des vers de huit syllabes à rimes plates.

Les vers de huit syllabes à rimes plates sont consacrés aussi à un troisième genre de composition connu sous le nom de *chansons d'aventures*. Ce qui distingue celles-ci des poèmes de la Table-Ronde, c'est qu'on n'y rencontre plus ni Tristan, ni Gauvain, ni les autres compagnons d'Arthus, ni des personnages que le poète y veuille rattacher. Là, les héros sont de pure imagination, et l'on doit y voir de véritables romans en vers. On en possède un assez bon nombre, si bien qu'il est, grâce à eux, aisé de reconnaître ce qui plaisait à nos ancêtres dans ces compositions fictives qui ont pris depuis lors une part si grande dans la littérature des peuples modernes, ayant cela de précieux qu'elles indiquent avec une singulière exactitude quelques-unes des directions de l'esprit contemporain, quelques-uns des goûts, quelques-uns des plaisirs intellectuels et moraux qui dominent. Quelque libre que paraisse la fiction, elle est bornée dans un cercle restreint d'événements, de descriptions et de sentiments ; ici, dans nos chansons d'aventures, c'est, suivant l'expression d'alors, c'est *fine et loyal amour* qui est le thème favori. *Fine et loyal amour* (*), cela veut dire l'amour vouant un culte à la dame, l'amour exigeant les longs services, les hauts faits, les prouesses. Quelle que soit souvent la faiblesse des chansons d'aventures, elles portent néanmoins empreint ce caractère chevaleresque et élevé. Les influences nouvelles qui étaient nées du progrès civilisateur, prenant le dessus, mirent leur marque à ce qui se pensa, à ce qui s'écrivit, à ce qui se fit. Quiconque, familiarisé avec la lecture des anciens, comparera l'amour tel qu'il fut peint à leur époque avec l'amour tel qu'il le fut au moyen-âge, sentira vite que de profonds changements se sont opérés dans la vie sociale. Manifestement, une part d'empire plus grande dans les mœurs a été accordée au sexe faible et affectif, et, pour que la faiblesse et le sentiment aient ainsi gagné quelque chose et empiété sur la force

(*) Amour est anciennement du féminin, comme les noms en *our* ou en *eur*, venant des noms latins en *or*, et *loyal* est au féminin par une règle dont il reste une trace dans la locution : *lettres royaux*.

(empiétement qui, avec celui de l'intelligence, est le résumé de toute civilisation), il a bien fallu que le monde n'eût pas infructueusement traversé la longue phase d'élaboration qui de la société gréco-romaine le menait à la société catholico-féodale. De la sorte, et par ce côté, nous rejetterons le préjugé de la renaissance, qui ne voulait pour mère que l'antiquité classique, nous disant, en toute vérité, fils du moyen-âge et seulement petits-fils de la Grèce et de Rome. C'est là la solution historique, donnée par l'étude comparative des faits, dans le débat entre ceux qui, admirateurs de l'antiquité, dédaignent les ténèbres féodales, et ceux qui, admirateurs du moyen-âge, damnent l'idolâtrie païenne.

Le dédaigneux oubli où les chansons de geste sont longtemps demeurées rompait un chainon de l'histoire et coïncidait avec cette tendance erronée qui voulait rattacher l'état des modernes, non à l'état du moyen-âge, mais à l'état de l'antiquité. La restauration que l'érudition en a faite comble ainsi une vaste lacune. On est traditionnellement porté, quoique des vues plus saines prennent peu à peu le dessus, à attribuer toute importance aux événements politiques et militaires qui se passent entre les empires. S'il est besoin de quelque exemple pour faire comprendre comment ces événements peuvent être dénués d'intérêt réel, l'exemple de l'Orient suffit. Depuis une suite de siècles, il est le théâtre de guerres incessantes, de grandes batailles, de remaniements de territoires, de chutes de dynasties; mais tout cela n'est qu'à la surface, et le fond reste immobile. Toujours au contraire l'évolution des arts et des sciences témoigne que l'esprit de l'histoire traverse les sociétés et que le génie de l'humanité s'y incarne. Justement parce qu'alors les combats, les invasions et les conquêtes ne firent pas le seul mouvement, la vieille poésie est née, et elle a sa signification. La mettre dans le rang qu'elle tint effectivement, c'est donner à la poésie moderne des racines antiques que l'ignorance lui avait follement coupées; c'est montrer la puissance de création poétique que dans certains âges l'esprit possède à l'effet de s'adoucir et de s'épurer; c'est mettre en regard la poésie héroïque de l'antiquité et la période héroïque du moyen-âge; c'est enfin signaler l'enchainement des grandes compositions poétiques et les conditions qui y président.

De nos chansons de geste, de nos poèmes cycliques, beaucoup ont péri sans retour, mais beaucoup survivent encore et arrivent peu à peu à la publicité. Dans la comparaison de la vieille langue et de la nouvelle, comparaison intéressante à tous les points de vue, soit qu'on recherche l'étymologie, soit que l'on considère les mots et leur emploi, soit que l'on étudie les locutions, les tournures et les licences poétiques, les vers tiennent un rang considérable. Grâce à la mesure, à la césure, à la rime, on acquiert promptement des notions certaines sur la forme et l'articulation des anciens vocables qui, pour la plupart, sont devenus les nôtres. L'étude de la langue maternelle est une étude curieuse et utile, — curieuse pour tous, car tous sont initiés spontanément, — utile, car la langue est un instrument qui se détériore ou se perfectionne, et dont la culture importe notablement à la culture générale de l'esprit national. Ce sont deux choses connexes que l'esprit national et la langue nationale, influant perpétuellement l'une sur l'autre. Et à cet égard le service rendu par l'érudition n'est pas petit d'avoir exhumé nos vieux monuments, appelé sur eux l'attention, et prolongé ainsi de plusieurs siècles la tradition de notre idiôme. Quiconque donnera quelque attention aux innombrables difficultés assaillant celui qui parle ou qui écrit en français remarquera que bien des choses qui paraissent fixées ne le sont pas, même dans l'orthographe et dans la prononciation, où de grandes incertitudes sont courantes. Quand on voudra remédier au désordre, retenir ce qui doit être retenu, rectifier ce qui est encore rectifiable, c'est à un système qu'il faudra recourir, système qui ne peut reposer que sur l'usage, la tradition, le raisonnement et les règles qui dérivent de ces trois sources.

La catastrophe qui a frappé la langue dans les XIVe et XVe siècles montre que le cours spontané des choses est capable d'amener des altérations profondes, et qu'une intervention correctrice est toujours nécessaire. De même que la main de l'homme protège incessamment contre l'invasion de l'herbe et de la forêt primitive les champs qu'elle a défrichés, de même il est besoin de soigner ce champ du langage qui, lui aussi, a été défriché avec beaucoup de temps et de labeur. A la vérité, depuis le XVIIe siècle surtout,

des grammairiens vigilants ont rendu beaucoup de services ; mais l'ignorance générale où l'on était de la vieille langue a exercé son influence, et leurs travaux ont eu une direction exclusive. Ce fut un purisme abstrait qui intervint dans la décision des questions ; n'ayant pas derrière lui l'appui solide de la tradition qu'il ignorait, qu'il dédaignait même, et tout disposé à traiter de barbare ce qui avait été auparavant, il prit le seul raisonnement pour son guide. De là le caractère étroit, souvent arbitraire, et par conséquent souvent incertain, qui affecte la grammaire française. Aujourd'hui que les défauts de ce régime s'accumulent, il est temps d'ajouter à l'autorité du raisonnement l'autorité de la tradition, qui s'offre féconde et abondante.

Les littératures, par le fait des langues, sont spéciales, servant à caractériser tout particulièrement les grands individus qu'on nomme peuples, à la différence des sciences, qui, elles, ne sont le bien propre d'aucun. Celles-ci ont l'universalité ; il n'est ni mathématique, ni astronomie, ni chimie, anglaise, italienne ou française, et les nations, du moins celles qui tiennent le premier rang dans le monde intellectuel, concourent, chacune pour sa part, à édifier la science positive, œuvre de l'humanité où toutes les diversités nationales viennent se confondre. Mais l'individualité de la patrie est inscrite au front des littératures, et, pour connaître pleinement les peuples, il faut connaître non-seulement ce qu'ils ont fait, mais aussi ce qu'ils ont écrit. (*Revue des Deux-Mondes*.)

CHAPITRE NEUVIÈME.

SATIRE AU MOYEN-AGE.

: du moyen-âge ne ressemble point à la satire antique. — Son ca-
e propre. — Roman du Renard. — Cour plénière du Lion. — Le
r de Maupertuis. — Festin de Tibers le Chat. — Message du Blai-
— Comment le Renard apprit au Loup à sonner les cloches. —
; de Trigaudin. — Révélations du Renard. — Trigaudin obtient sa
— Bible Guyot. — Bible de Hugues de Berze. — Fabliaux. — Le
:in de Brai. — Les deux Gascons et le Normand. — Le Prud'Homme
a qu'un ami. — Aventures de Tyl l'Espiègle : Tyl l'Espiègle en son
:e. — Tyl l'Espiègle est forgeron. — Tyl l'Espiègle chez le comte
erlé. — Tyl l'Espiègle à Liége. — Tyl l'Espiègle et son petit cha-
— Tyl l'Espiègle et son cheval. — Tyl l'Espiègle soutient une
— Tyl l'Espiègle se fait peintre. — Mort de Tyl l'Espiègle et son
ıent. — Ruteboeuf. — Lois et fables de Marie de France.

RE DU MOYEN-AGE NE RESSEMBLE POINT A LA SATIRE ANTIQUE.

ıère de la poésie moderne, Dante Alighieri, a jeté sur la
: un de ces regards qui portent la lumière. Il a divisé har-
tout le champ de la poésie en deux parts; la tragédie et la
e. La question de forme n'est pour rien dans ce partage :
récit ou dialogue, peu lui importe. La tragédie n'est pas
ıi le drame; la comédie peut n'avoir rien de commun avec
tre.

. qu'en effet dans toute littérature il y a deux sentiments
.rs : l'enthousiasme et la moquerie.

: double inspiration, manifeste dans la littérature ancienne,
vait manquer au moyen-âge, époque si vivante et si ori-
ıent complète. Seulement les genres littéraires qu'elle a
ıs n'ont rien de commun avec les genres antiques. On sent

que ces formes nouvelles ne sont pas dues à l'imitation, et, pour ainsi dire, à la pression extérieure d'un moule; c'est une fermentation interne qui les a fait jaillir, c'est une force de soulèvement qui les a projetées au dehors.

C'est surtout dans les sujets légers et satiriques que brilla cette originalité. Nos trouvères y furent vraiment poètes, parce qu'ils songèrent peu à l'être. Ils écrivirent sans prétentions; ils furent naturels et charmants. C'est qu'ici les impressions naissaient des objets mêmes; il y avait peu de distance entre la chose et le mot, l'une donnait l'autre. Les sujets sérieux leur imposaient davantage : il semblait que pour les traiter il fallût être un savant de profession.

Au contraire, dans les sujets badins, ils s'abandonnaient mieux à cette bonne vieille sève de l'esprit gaulois. Ce fut pour eux un bonheur : ils poussèrent à l'aventure, et, pour ainsi dire, en plein vent, avec une fécondité singulière et un goût de terroir exquis.

En effet, la satire du moyen-âge ne ressemble nullement à celle de l'antiquité. Celle-ci s'était faite à l'image de Rome, qui, au milieu de ses plagiats universels, avait pourtant créé ce genre. Dans la ville du Forum, la satire fut une variété de la harangue, un plaidoyer moqueur. Ennius, Nœvius, Pacuvius, pauvres Grecs qui ne pouvaient monter à la tribune, montaient à la satire. Le chevalier Lucilius écrivait ses trente livres, comme le sénateur Caton ses cent cinquante discours. Le poète et l'homme d'État avaient le même but et presque les mêmes moyens; c'étaient deux censeurs.

La satire latine s'adoucit avec Horace; elle ne parle plus sur la place publique, mais dans le cabinet du prince; crier serait de mauvais ton. Le satirique devient un homme de goût, qui ménage ses forces et les diminue à dessein. Chez lui, point d'apprêt, point d'art apparent; son ouvrage a les libres allures, les gracieux écarts d'une spirituelle causerie. Tout lui est bon pour entrer en matière : tantôt c'est un voyage, une partie de campagne qu'il vous raconte, tantôt c'est une nouvelle de la grande cité, médisante comme une petite ville. Vous vous livrez sans défiance à ce censeur sans préméditation, et, pendant qu'il vous entraîne

à la dérive, vous parvenez insensiblement, en suivant la pente naturelle de votre esprit, à une bonne vérité morale, à un excellent principe littéraire, par où il vous faut passer bon gré mal gré, tant le courant est rapide, tant le fil de la conversation est irrésistible.

Au temps de Juvénal, la satire romaine partage encore le sort de l'éloquence; elle n'est plus qu'un exercice de l'école, elle déclame. Juvénal a la voix vibrante, mais c'est une voix de tête. On reconnaît un homme qui a entrepris de s'indigner, un rhéteur énergique qui compose des vers avec des crimes. On entend chez lui peu de cris qui partent du cœur, et l'on n'est pas bien sûr qu'il regrette beaucoup une corruption qui lui fournit de si admirables peintures.

SON CARACTÈRE PROPRE.

La satire française, du XIe au XIVe siècle, naquit aussi des entrailles de la société contemporaine et en reproduisit les caractères. Rien de plus complexe, on le sait, que le moyen-âge : lois, coutumes, souvenirs antiques, tentatives nouvelles, tout est mêlé, tout tient à tout. C'est le chaos fécond où s'agitent encore informes les éléments de la société moderne. Les genres littéraires aussi n'y sont pas constitués, renfermés dans de sévères limites; ils courent en bondissant librement, sans autre but que la fantaisie, sans autre loi que le caprice. La satire se montre partout, et ne s'emprisonne nulle part. Sirventais, fabliaux, chansons de geste, architecture, tout lui est bon; elle court, elle étincelle dans tous les écrits, dans tous les événements, vive, rapide, insaisissable, comme un point de feu qui se ranime et fuit dans un linge déjà consumé.

La satire de cette époque est donc plutôt une disposition morale qu'une œuvre littéraire.

Ce qui nous frappe d'abord, c'est la présence assidue d'une idée satirique à côté d'une grave institution. La raillerie forme, au moyen-âge, la contre-partie obligée de tout rêve généreux : la vie réelle y est comme une médaille, que la poésie frappe des deux côtés, ici en creux, là en relief. D'une part, l'enthousiasme y

élève l'empreinte de l'idéal ; de l'autre, la moquerie mordante y grave la satire. Et ce n'est pas une empreinte une fois tirée, un tableau immobile et mort ; cette double image poursuit la société dans tous ses changements, en accuse toutes les modifications ; elle vit, grandit, se rajeunit avec elle, ou plutôt elle contribue elle-même à la renouveler, car le mouvement des esprits, c'est-à-dire la littérature, n'est pas moins cause qu'effet dans l'histoire d'une nation. La satire, c'est l'opposition du moyen-âge. Passant tour à tour à l'attaque de toutes les idées régnantes, arme frêle et terrible, elle change de maître, non de but, et frappe un présent qu'elle hait au profit d'un avenir que souvent elle ignore. Elle attaque des abus vrais ou prétendus, mais presque toujours elle dépasse le but. Il serait facile de prouver qu'elle a contribué plus que toute autre chose à développer l'esprit d'indépendance qui, plus tard, produisit la réforme. Nous ne voulons donc point la justifier dans ce qu'elle eut d'excessif et de funeste. Mais nous devons faire connaître ses œuvres les plus célèbres, puisqu'elles appartiennent à l'histoire de la poésie.

ROMAN DU RENARD.

Au premier rang se place le *Roman du Renard*, déjà célèbre au commencement du treizième siècle. Voici ce qu'on peut regarder comme le début de cette burlesque Iliade :

« Seigneurs, dit l'auteur, vous avez ouï maint conte raconté par maint conteur ; savoir : Comment Pâris ravit Hélène ; les maux et la peine qu'il en eut, etc... Mais vous n'avez jamais entendu raconter la guerre qui fut si cruelle et dont on désespérait de voir la fin, entre Renard et Ysengrin (le Loup), guerre qui dura longuement et fut dure. Ces deux barons, c'est la vérité, ne s'aimèrent jamais. Il y eut même entre eux mainte mêlée et maint combat. Je vais donc dès à présent commencer l'histoire de leur querelle et de leur discussion. D'abord vous entendrez comment et par quelle circonstance il y eut entre eux rivalité. Ecoutez donc et je vous conterai tout au long, si cela ne vous ennuie pas, comment ils vinrent au monde, ainsi que je l'ai trouvé en lisant...

« Je trouvai dans un écrin un livre nommé *Aucupre*, où je vis

beaucoup de récits sur Renard, et autres choses dont on doit et dont l'on ose parler.... Si je n'eusse trouvé l'aventure dans le livre, j'aurais tenu pour ivre celui qui l'aurait dite; mais on doit croire l'écriture : celui qui ne croit ni n'aime les livres, meurt avec déshonneur, et c'est justice. »

« Aucupre, continue-t-il, raconte en ce livre (celui-là soit favorisé de Dieu, qui lui fit écrire ces choses!) comment Dieu mit hors du paradis Adam et Eve pour avoir outrepassé ses commandements. Cependant il eut pitié d'eux; il leur donna une baguette, et leur apprit, quand ils auraient besoin de quelque chose, à frapper la mer avec cette baguette. Adam, la tenant dans sa main, frappa la mer en présence d'Eve, et aussitôt qu'il l'eut frappée, il en sortit une brebis. Alors Adam dit : « Dame, prenez cette brebis et gardez-la. Elle nous donnera tant de lait et de fromage que sa compagnie nous sera utile. » Eve pensait en son cœur que, si elle avait une autre brebis, sa compagnie en serait plus belle. Elle prit donc vite la baguette, et frappa avec force en la mer. Aussitôt un loup en sort, qui prend la brebis, et s'en va en fuyant au bois, grand train et au grand galop. Quand Eve voit qu'elle a perdu sa brebis si on ne lui porte secours, elle brait et crie aussitôt : « Ha! ha! » Adam reprit la baguette et frappa la mer avec colère. Un chien en saute précipitamment. Quand il voit le loup, il se met à courir après, à cause de la brebis qu'il veut secourir. Il la lui redemande : le loup, à son grand regret, la lui laisse. Ainsi ferait-il encore demain, s'il la tenait dans ces bois ou dans une plaine. Le loup, à cause de cette mésaventure, s'enfuit au bois tout honteux. Quand Adam eut son chien et sa bête, il en eut grande joie et grande fête. Selon ce que porte le livre, ces deux bêtes ne peuvent vivre ni durer longuement, si elles n'étaient en compagnie de l'homme....

« Toutes les fois qu'Adam frappa en la mer, une bête en sortit, et cette bête on la retenait, quelle qu'elle fût, et on l'apprivoisait. Celles qu'Eve fit sortir, il fut impossible de les retenir. Aussitôt qu'elles sortaient de la mer, elles allaient au bois rejoindre le loup. En un mot, les bêtes d'Eve étaient les bêtes sauvages, celles d'Adam les bêtes apprivoisées. »

C'est sous la baguette d'Eve que naquit le renard, après le

loup, et c'est de cette façon qu'il fut parent du loup. Une fois les personnages créés, le drame commence ; il est long et varié.»

Nous transcrirons plusieurs chapitres.

COUR PLÉNIÈRE DU LION.

Le Lion, qui était le roi des animaux, résolut un jour de tenir cour plénière et lit de justice. Il convoqua en champ-de-mai une assemblée générale de tous les notables parmi ses sujets ; il voulait connaître l'état de l'opinion dans son royaume, et porter remède aux abus partout où ils pouvaient s'être glissés.

Pour rendre la réunion plus brillante, il choisit, comme faisait Charlemagne, les premiers beaux jours du printemps, où les arbres se parent d'une verdure naissante, où la mélodie des oiseaux se réveille, où les campagnes se décorent de fleurs et se couvrent de pâturages. Il songeait qu'il lui serait plus facile alors d'héberger et de fêter les hôtes nombreux qu'il attendait.

Tous les personnages marquants du peuple animal se rendirent, grands et petits, à la convocation du Roi ; on y vit arriver Fiérapel, duc des léopards ; Grosbrun, tribun des ours ; Isengrin, satrape des loups ; Berfrid, cacique des boucs ; Grimmo, dey des sangliers ; Forcondet, kan des porcs-épics ; Pancer, sultan des castors ; Brunel, tribun des oies ; Rearid et Brichemer, barons des cerfs ; Baudoin, capitaine des ânes ; Guter, prévôt des lièvres ; Bertilienne, dame des chèvres ; et une foule d'autres potentats. Tous les forts et tous les sujets de certaines classes étaient représentés.

Mais il y avait les races sans droits, comme le canard, la souris, le pourceau et plusieurs autres ; espèces d'ilotes, qu'il était permis de manger.

Trigaudin-le-Renard fut le seul des seigneurs qui ne parut pas. Depuis longtemps il avait joué à plusieurs des tours sanglants, au sujet desquels il redoutait des plaintes. Les accusations élevées contre lui furent si nombreuses dès le premier jour, qu'il n'aurait eu à l'assemblée que des adversaires, si le Blaireau, son neveu et son ami, n'eût entrepris de le défendre.

Le Loup, que les modernes nomment Glouton et que les vieux

conteurs nomment Isengrin, s'avança le premier au pied du trône, et hurla ce qui suit :

— Sire, faites justice à un père malheureux; vengez-moi du Renard. Je ne fatiguerai pas Votre Majesté du récit de tous les griefs que j'ai contre lui; on les connaît. Mais voyez comme il a traité mes enfants! Il les a défigurés à coups de dents et à coups de griffes, sous prétexte de façonner leur mine; et il est heureux qu'il ait fui ma colère dans son repaire de Maupertuis.

Les petits du Loup faisaient en effet piteuse contenance, bigarrés qu'ils étaient des égratignures du Renard.

Courtois-le-Chien demanda la parole aussitôt :

Puissant monarque, aboya-t-il, je me trouvai réduit, dans l'hiver d'où nous sortons, au point de détresse de n'avoir plus qu'une pièce de gibier, que je ménageais pour ma semaine. Le Renard me l'enleva; et pendant plusieurs jours j'ai dû souffrir les horreurs de la faim.

— Trigaudin n'est pas ici le seul coupable, miaula une voix qui s'éleva pour interrompre le plaignant. C'était Tybers-le-Chat, appelé aussi Moustache.

— Sire, continua-t-il, en saluant le Roi, ce que le Chien vient de rapporter a eu lieu à mon préjudice, quoique je n'en aie pas dressé plainte alors. La pièce de gibier était à moi, je l'avais prise sur la table d'un meunier endormi; Courtois s'aperçut de ma bonne fortune et me la vola.

Isengrin profita de cette altercation du Chat et du Chien pour revenir à la charge contre le Renard.

— C'est, reprit-il, un scélérat qui aiderait à dépouiller le Roi lui-même, s'il lui en revenait une cuisse de poulet.

Le Loup voulait par cette insinuation animer le prince. Mais le Lion restait impassible, comme doit être un juge; et il paraissait disposé à écouter jusqu'au bout.

— Si les excès par lesquels Trigaudin se signale tous les jours ne sont pas châtiés, hurla encore le Loup, personne dans le royaume ne sera plus en sûreté.

Le Lion se contenta de dire :

— L'accusé a-t-il un défenseur?

La reine Lionne siégeait à côté de son époux. L'expression de

ses traits ne faisait rien préjuger non plus de son opinion personnelle.

Le Blaireau, neveu du Renard, prit la parole :

— Il ne sied pas au Loup, dit-il, de venir ici accuser mon oncle. Si notre puissant monarque ordonnait que celui des deux qui a le plus offensé l'autre fût pendu au premier arbre, je ne sais trop ce qui arriverait à l'accusateur. Vous avez un peu l'oreille de sa Majesté, seigneur Isengrin, nous le savons. Mais nous savons aussi que Sa Majesté fait taire ses préférences, lorsqu'il est question de justice. Sans rappeler tous les coups de dents que vous avez donnés à mon oncle, ne vous souvient-il pas de cette oie que vous deviez prendre ensemble, qu'il conquit au péril de sa vie dans la hotte d'un paysan, et que vous avez mangée tout seul ? — Et vous, Courtois, n'auriez-vous pas mieux fait, pour votre honneur, de garder le silence? Vous aviez volé l'objet de vos réclamations ; le proverbe ne dit-il plus que ce qui vient de la flûte retourne au tambour ? Toute bonne justice permet d'intercepter un larcin. Mon oncle doit donc peu s'inquiéter de pareilles accusations. On sait d'ailleurs que depuis quelque temps sa probité est parfaite, qu'il ne tend plus de piéges à personne, et qu'il mène désormais une vie irréprochable.

Comme le Blaireau achevait son plaidoyer, on vit approcher Gozille-le-Coq, appelé par les vieux historiens Canteclair ; il était entouré de sa famille. Deux poules, qui jetaient de grands cris, amenaient une civière sur laquelle était étendue une petite poule morte, en son vivant nommée Coppette. Trigaudin était accusé de lui avoir emporté la tête. Tous les parents venaient demander justice. Gozille battait des ailes d'un air triste et lamentable. Il avait à ses côtés deux jeunes coqs, Clairet et Criard, qui tous deux étaient frères de Coppette. Ils paraissaient accablés de douleur.

Le convoi étant arrivé devant le trône, Gozille tint ce discours:

Roi très-clément et très-sage, considérez dans votre justice l'état où le Renard m'a réduit. Au mois de mars dernier, je me voyais à la tête d'une lignée nombreuse et florissante, huit fils et sept filles, qui s'ébattaient dans une enceinte close de bons murs et gardée par de gros chiens. Toute cette vive jeunesse

brûlait du désir de voir un peu le pays; mais je n'avais garde de le permettre; je savais que l'ennemi rôdait autour de notre enceinte, épiant l'occasion. Je me défiais, comme le conseille la prudence aux pères de famille; et je n'avais encore donné à personne la permission de sortir, lorsqu'un jour Trigaudin entra, avec un caractère qu'il fallut respecter; il portait, Sire, une lettre de Votre Majesté, laquelle nous donnait avis que, pour mettre un terme aux hostilités, elle accordait amnistie générale de tout le passé, voulant qu'il y eût à l'avenir paix entre tous ses sujets.

— Et moi, Seigneur Canteclair, me dit-il d'une voix posée, je suis bien changé. Pour rien au monde je ne voudrais aujourd'hui causer le moindre chagrin à personne. Ne craignez plus aucun piége de ma part. Je m'en vais voyager, autant pour m'instruire que pour faire oublier les torts de ma jeunesse. De ce moment je prends congé de vous.

— En achevant ces mots, il s'éloigna. Mais il n'avait disparu que pour se blottir derrière une haie. Me réjouissant avec les miens de son départ, je les menai enfin au-delà du mur qui nous protégeait. Je ne pensais à rien moins, lorsque tout d'un coup le Renard s'élance, tombe sur le plus grand de mes fils et l'emporte. Hélas! dès qu'il eut goûté d'un des nôtres, il n'y eut plus ni chasseurs ni chiens qui pussent l'éloigner. Jour et nuit nous étions exposés à ses surprises. Des quinze rejetons qui composaient ma famille, il ne m'en reste que quatre. Hier encore, les chiens lui ont arraché ma fille Coppette dans l'état que vous voyez. Votre Majesté comprend l'étendue des pertes que j'ai faites J'attends justice.

Cette plainte grave et compliquée frappa le Roi.

Eh bien! dit-il en s'adressant au Blaireau, votre oncle s'est donc ainsi corrigé! Je jure par ma couronne que, s'il ne se justifie pas, il expiera tant de crimes. Et vous, Canteclair, essuyez vos larmes; elles ne vous rendront pas votre fille chérie. Nous lui donnerons une honorable sépulture, et nous nous occuperons ensuite de venger sa mort.

Le Roi commanda que Coppette fût portée en terre; lui-même voulut avec sa cour honorer de sa présence les funérailles de la défunte, et l'on remarqua que Sa Majesté était émue.

La cérémonie terminée, le Roi Lion, en conseil, ouvrit la délibération sur la procédure à intenter contre le Renard. Il fut résolu qu'on l'enverrait sommer de comparaître devant la cour. Un décret d'ajournement personnel fut expédié. Mais il fallait, pour une mission aussi délicate, un messager habile. Le monarque avisa un personnage qui passait pour expert en affaires, et qui réunissait, disait-on, la prudence à la force. On ajoutait qu'il était respecté par Trigaudin, on ne lui trouvait qu'un tort, c'est qu'il avait un peu de vanité. Ce personnage était Bruyn, que les narrateurs français appellent Grosbrun-l'Ours.

— Seigneur Grosbrun, lui dit le Roi, nous vous chargeons de remettre à l'accusé la sommation que voici. Vous n'oublierez pas que vous avez affaire à un drôle plein de ruses et de malices; défiez-vous des piéges.

L'Ours se posa présomptueusement, et répondit avec un sourire où perçait l'orgueil.

— A la bonne heure, si celui-là me surprend, Seigneur Roi, ce sera pour mon compte. Mais j'espère lui faire avouer, ainsi qu'à Votre Majesté, que Grosbrun n'est pas si lourd qu'on le croit.

L'Ours partit là dessus, charmé de lui-même.

LE MANOIR DE MAUPERTUIS.

Grosbrun cheminait dignement, dans la direction du manoir de Maupertuis, domicile du Renard. Il ruminait comme une offense le doute manifesté qu'il pût être la dupe de Trigaudin.

Après une marche assez longue, il entra dans un bois où l'accusé avait coutume d'aller à la chasse. Près de là était une montagne qu'il fallait gravir pour arriver au manoir. Le rusé seigneur du lieu possédait plusieurs résidences. Mais celle-ci était la plus impénétrable, et c'était là surtout qu'il se retirait lorsqu'il avait de mauvaises affaires. Parvenu devant la porte d'entrée, l'envoyé du Roi s'écria:

— Si tu es céans, Trigaudin, apprends que je suis Grosbrun-l'Ours, député par Sa Majesté qui te fait commandement de me suivre.

Le Renard était dans son repaire, couché au soleil. Il se trou-

bla de ces paroles ; et d'abord il fut tenté de s'enfuir par les tortueuses voies souterraines qui faisaient du manoir de Maupertuis un labyrinthe, dont seul il connaissait les issues Mais il se ravisa promptement, et s'en vint recevoir l'Ours.

— Mon cher oncle, lui dit-il en le saluant gracieusement, soyez le bienvenu. Ceux qui vous ont fait traverser cette rude montagne ne vous ont guère ménagé ; vous êtes trempé de sueur. Aussi bien devais-je aller demain à la Cour. Mais, puisque vous voici, je profiterai de l'avantage de vous avoir un instant chez moi ; et, quoique dans le fond je n'aie rien à craindre, vos conseils, qui sont toujours marqués au coin de la sagesse, ne me seront pas inutiles.

Pourtant, je ne puis m'empêcher de le répéter, n'y avait-il donc pas de moindres messagers que vous? Il me paraît étrange, à moins qu'on n'ait voulu m'honorer extrêmement, que l'on charge d'une telle corvée celui qui, après le Roi, est incontestablement le plus noble et le plus illustre personnage du royaume. Je partirais sur le champ, seigneur Grosbrun, pour vous montrer toute ma déférence, s'il n'était de mon devoir de vous obliger à prendre un peu de repos, et si je ne craignais d'avoir ce soir la marche lourde ; j'ai énormément dîné. Faites-moi l'honneur d'entrer dans ce manoir, où tout est à vos ordres.

L'Ours, qui était vain et gourmand, se trouva flatté et séduit. Il entra en disant d'un ton radouci :

— Eh ! qu'as-tu donc mangé, mon neveu, pour être si rassasié ?

— Hélas ! mon oncle, répondit le Renard, les gens gênés, comme je le suis en ce moment, vivent de ce qu'ils peuvent. Jugez-en par moi ; faute de mieux, je suis réduit à m'empiffrer de miel. J'avoue pourtant que celui qui a fait mon dîner est si exquis, que je m'en suis littéralement bourré.

— Comment donc ! repartit Grosbrun, se léchant les lèvres, estimez-vous si peu le miel ? C'est un excellent festin, mon neveu ; on en fait cas partout. Moi qui vous parle, je m'en accommoderais ; et si vous pouvez m'en procurer quelques rayons, je vous rends toute mon amitié

— Mon oncle, dit Trigaudin en jouant l'étonné, vous me faites l'effet de railler votre neveu.

— Pas le moins du monde, riposta Grosbrun, je n'en ai pas la plus petite envie ; je parle sérieusement.

Et c'est tout de bon que vous aimez le miel ? Alors vous me comblez de joie ; je vais vous fêter. Trente comme vous ne mangeraient pas ce que j'ai à vous offrir.

— Vous me connaissez peu, mon cher neveu ; j'aurais devant moi tout le miel du royaume, que j'en viendrais à bout très-parfaitement.

— Je croirai à ce singulier appétit quand je l'aurai vu, répliqua le Renard. Venez, mon oncle, à une demi-lieue d'ici, je vous servirai du miel pour six semaines. Mais au moins, puisque j'ai le bonheur de vous être agréable, vous me protégerez à la Cour contre mes ennemis.

Grosbrun promit à son neveu que, s'il le remplissait de miel une bonne fois, il aurait en lui un défenseur déterminé.

— En ce cas, ajouta Trigaudin, non-seulement le miel, mais demandez toute autre chose qui soit en mon pouvoir, et vous serez satisfait.

Sur ce propos, la nuit commençant à s'épaissir, ils se mirent en route. Grosbrun était de bonne humeur.

— Mon oncle, disait le Renard chemin faisant, vous le voyez, quoique je marche avec peine, je ne me ménage pas, à cause de l'affection particulière que j'ai pour vous. Il est vrai que, quand je vous aurai mis à table, je pourrai me reposer un peu. Mais je veux dire que vous êtes de tous mes parents celui que j'ai le plus à cœur de servir.

L'Ours se confondait en remercîments, et trouvait à part lui de bonnes qualités dans son mauvais sujet de neveu. Ils arrivèrent au lieu du festin. C'était la cour d'un maître charpentier qui se nommait Lamfred. Il était huit heures du soir, et la lune était levée.

Le Renard mena Grosbrun vers le tronc d'un gros chêne que l'on avait commencé à fendre et qu'on devait achever le lendemain. Deux coins de bois maintenaient la fente, qui présentait une ouverture assez large.

— Approchez, mon oncle, dit Trigaudin ; voici pour premier plat un tronc d'arbre dont le fond est rempli de miel. Vous pouvez y enfoncer les mains. Je vous recommande d'en prendre avec tempérance. Les excès rendent malade.

— N'ayez donc pas peur, mon neveu, dit l'Ours; je suis modéré en toutes choses, et j'ai un estomac qui digère tout.

En disant ces mots, il mit les deux pattes de devant jusqu'aux épaules dans la fente, et ne sentant pas encore le miel, il fit de grands efforts pour y arriver. Trigaudin l'encourageait, tout en manœuvrant sur les coins avec une si adroite perfidie, que, secondé par les secousses de l'Ours, il en fit sauter un. La fente se resserra aussitôt, et le pauvre Grosbrun se trouva pris, n'ayant ni l'industrie ni la force de se tirer de là.

— Eh bien! mon oncle, dit Trigaudin, comment trouvez-vous le miel? Quand vous en aurez assez je vous mènerai boire.

L'Ours vit bien qu'il était tombé dans un effroyable guet-apens. Il ne répondit rien; mais, se sentant saisi comme dans un étau, il poussa bientôt des gémissements de douleur. Au bruit qu'il fit, les ouvriers du charpentier, qui achevaient leur souper, sortirent armés de bâtons et vinrent au lieu d'où partaient les plaintes. Trigaudin avait gagné le large. Dès qu'ils aperçurent l'Ours, sans s'arrêter à chercher comment il se trouvait là à leur discrétion, ils s'élancèrent sur lui, frappant à coups redoublés. L'infortuné Grosbrun s'agitait si violemment qu'il parvint à retirer ses pattes meurtries; il s'échappa dans un état déplorable, gagna une rivière voisine, s'y jeta et se mit à nager du mieux qu'il put, maudissant amèrement son atroce neveu.

Lorsqu'il se vit hors de l'atteinte des villageois brutaux, il prit terre et se reposa tristement. Il avait beau lécher ses blessures, elles lui causaient de violentes douleurs. Et puis son orgueil était humilié au vif, et les pensées de vengeance ne le consolaient pas. De plus, il mourait de faim, pendant que le Renard, qui avait attrapé une des poules du charpentier, la mangeait à quelques pas de là, tout justement de l'autre côté de la rivière, en se réjouissant de s'être débarrassé de Grosbrun.

— Me voilà défait, disait-il en lui-même, d'un des plus grands ennemis que j'avais à la Cour, et ce qu'il y a d'heureux, c'est qu'on ne m'accusera pas de sa perte; pas un chat ne m'a vu, qui puisse me dénoncer au Roi.

Comme le brigand se rassurait dans ces réflexions, il entendit un mugissement plaintif, et il aperçut l'Ours. Il en fut d'abord

effrayé. Mais, reprenant vite son aplomb, il se mit à railler sa victime.

— Qu'avez-vous donc, mon cher Grosbrun? dit-il; est-ce qu'on aurait voulu vous faire payer le miel trop cher, que vous vous êtes échappé comme un voleur?

L'Ours, fâché de ne pouvoir châtier tant d'insolence, ne répondit rien. Il se rejeta à la rivière pour s'éloigner, et reprit furieux le chemin de la Cour.

FESTIN DE TIBERS-LE-CHAT.

Grosbrun parut devant le Roi dans son triste équipage.

— Sire, dit-il, l'état où vous me voyez rend compte du succès de ma mission. Votre Majesté, en me considérant, jugera du respect que l'on porte à son autorité.

— Cher Grosbrun, dit le Roi, est-ce le traître qui vous a meurtri de la sorte?

L'Ours, au lieu de raconter son aventure humiliante, imagina une fable et accusa le Renard de lui avoir tendu des embûches compliquées.

— Si la vengeance peut vous soulager, reprit le Lion en témoignant une indignation extrême, consolez-vous. Votre cause est la mienne.

Les conseillers du Roi opinèrent toutefois qu'on devait envoyer au coupable une nouvelle sommation. Mais qui charger de ce message?

Tibers-le-Chat fut seul trouvé capable d'en être le porteur. C'était un négociateur habile, qui jusque-là n'avait pas eu de différents très-sérieux avec l'accusé.

— Maître Tibers, dit le Roi, vous irez donc trouver le coupable, et vous le sommerez de comparaître devant nous. Les querelles qu'il a sans cesse avec nos autres sujets ne vous peuvent alarmer. Vous êtes de sa famille, et il aura pour vous de la déférence. Mais dites-lui bien que, s'il ne se rend pas de bon gré à nos ordres, il n'a plus à attendre qu'un supplice déshonorant.

— Sire, répondit Tibers, ceux qui vous ont conseillé de jeter

yeux sur moi en cette occasion ne sont pas mes amis. Si Gros-n, qui est à la fois robuste et habile, s'est mal tiré d'affaire, nment saurai-je en sortir, moi qui suis timide et faible? Tri-idin n'a pas respecté son oncle; m'épargnera-t-il, moi qui ne s que son neveu?

— Vous êtes sage et avisé, répliqua le Roi. L'adresse est ici s nécessaire que la force.

— Puisque telle est la volonté absolue de Votre Majesté, ré-idit Tibers, flatté légèrement, je me soumets, quelque péril il y ait à courir.

Le Chat partit aussitôt, méditant sur sa démarche et attentif moindre objet. En arrivant au manoir de Maupertuis, il uva le Renard accroupi devant sa porte. Il l'aborda avec la s grande politesse:

— Seigneur Trigaudin, lui dit-il, permettez-moi de vous sou-iter une vie longue et heureuse. Il y a longtemps que je me oposais de venir vous rendre mes devoirs. Le Roi m'en a offert casion, en me dépêchant vers vous. Il s'agit de quelques cusations dont vos ennemis vous chargent, et qui n'auraient at-être pas osé se produire si vous fussiez venu à la cour nière. Vous êtes donc prié instamment de vous présenter de-it Sa Majesté. Dès que vous paraîtrez, je ne doute pas que envieux ne soient confondus; car notre puissant monarque grande estime de vous.

— Mon cher neveu, répondit Trigaudin, j'ai bien de la joie ous voir; et je suis de votre avis, j'ai mal fait de ne pas me idre à l'assemblée. Les absents ont toujours tort. Mais vous terez avec moi jusqu'à demain; nous passerons la soirée à faire nne chère, et au point du jour nous partirons ensemble. Gros-in est venu déjà, il m'a parlé avec tant de dureté, que pour n au monde je n'aurais consenti à le suivre. Il a rôdé dans le sinage, où j'ai appris que des paysans l'avaient fort maltraité. n suis fâché sincèrement; malgré sa hauteur, je n'oublie pas 'il est mon oncle. Pour vous, mon doux neveu, à présent que vous vois, vous en qui j'ai plus de confiance qu'en personne, suis à vous, et j'irai partout où vous voudrez.

— Dans ce cas, dit Tibers, toujours défiant, nous pourrions rtir bientôt et marcher la nuit. Il fait ce soir beau clair de lune.

— Nous y aviserons, mon neveu, après que nous aurons songé. Donnez-vous la peine d'entrer céans.

— Voyons donc, dit le Chat, que mange-t-on chez vous?

— Tout est rare aujourd'hui, et on n'a rien qu'à grande peine, surtout à la campagne. J'espère que vous voudrez bien vous contenter d'un rayon de miel.

— C'est peu restaurant, dit Tibers, je m'accommoderais mieux de quelque souris dodue, d'autant plus qu'on les accapare, et que nous sommes dans un temps où elles ne sont pas communes.

— Des souris, mon neveu! s'écria Trigaudin; c'est juste. J'avais oublié votre mets de prédilection. Des souris grasses sont un festin pour vous. Je me trouve heureusement à même de vous offrir un somptueux souper; à deux pas d'ici, je sais une grange où les souris sont aussi nombreuses que bien nourries. Vous et tous les autres trouveriez à vous y rassasier.

Mon oncle, interrompit Tibers, séduit à son tour, menez-moi là, et soyez assuré que je vous rendrai tous les services que je pourrai. Vous m'aurez pour constant défenseur, fussiez-vous abandonné de tous vos parents.

— Reposez-vous donc un instant, dit Trigaudin, et dès que la nuit sera venue, ce qui tardera peu, vous serez servi à souhait. L'oncle et le neveu, après beaucoup d'autres compliments mutuels, s'acheminèrent vers la grange. Dans un des murs, qui étaient construits en terre, le Renard, deux jours auparavant, avait fait un trou par lequel il s'était introduit; — et il avait emporté un jeune coq.

Le fermier, averti par ce dégat, avait tendu au passage un lacet à nœud coulant, où il espérait saisir le larron lorsqu'il reviendrait. Mais le rusé Trigaudin avait remarqué le piége la veille: et il n'avait eu garde de s'y laisser prendre; il dit à Tibers :

— Maintenant, mon neveu, s'il vous plait de faire un repas de sybarite, prenez-en tout à votre aise. Vous allez vous glisser par cette petite galerie. Je ferai le guet cependant; et vous me rejoindrez quand vous aurez fini. Ménagez-vous, si vous pouvez, et n'oubliez pas qu'il faut que nous partions de bon matin.

— J'aurai promptement expédié, dit Tibers. Comme je ne suis pas connu dans cette ferme, je mettrai les morceaux doubles. Prévenez-moi, s'il survient quelque péril.

En achevant ces mots, le Chat, dont Trigaudin avait endormi la prudence, se lança dans le trou. Il s'y trouva aussitôt arrêté. Dès qu'il se sentit pris par le cou, il s'agita pour se débarrasser, et serra le nœud si violemment que la peur de périr étranglé lui fit jeter des cris.

— Eh bien! dit le Renard en s'approchant, est-ce que vous étouffez? Ne dévorez pas si vite. Le temps ne nous presse pas de manière à vous rendre malade; à moins que vous ne soyez tombé sur un morceau un peu sec. Mais patience! j'entends le fermier qui vient; il y mettra l'assaisonnement.

Le fermier venait en effet avec sa femme et son fils, attirés par le bruit et munis de perches; et, tandis que le mangeur de coqs s'enfuyait joyeusement, Tibers recevait à sa place une telle volée de bois vert, qu'il se croyait arrivé à sa dernière heure. La fureur lui fit faire un effort qui rompit enfin le lacet. En se retournant pour s'échapper il se vit saisi par le fermier, qui croyait prendre un renard et fut bien surpris de sentir à sa figure les griffes vigoureuses d'un chat. Tibers, pour se délivrer, mordit et enleva avec ses dents la moitié du nez du pauvre homme, lequel lâcha prise en hurlant.

A travers les cris du fermier, les lamentations de sa femme et les imprécations de son fils, le porteur de sommations avait gagné les champs, oubliant un moment ses plaies cruelles dans le bonheur où il était de se retrouver libre, mais maudissant à son tour la perfidie de son oncle, et se promettant aussi d'en avoir raison.

MESSAGE DU BLAIREAU.

Après avoir de son mieux réparé le désordre de sa peau, Tibers-le-Chat reprit clopin-clopant le chemin de la Cour; il arriva de bon matin à l'audience du Roi. Le Lion, le voyant disloqué, comprit qu'il y avait là une nouvelle scélératesse de Trigaudin. Lorsqu'il en entendit le détail, il annonça la ferme résolution de condamner à l'instant et de mettre hors la loi, sans autres formes de procès, un rebelle chargé de tant de crimes.

Grimbart-le-Blaireau, qui dans quelques récits français est appelé Dominant, n'abandonna pas encore le Renard. Il s'avança au pied du trône :

— Sire, et vous, mes seigneurs, dit-il en s'adressant au Roi et à ses conseillers, vous êtes trop justes pour oublier qu'on ne peut condamner un accusé absent, sans l'avoir cité trois fois. C'est seulement s'il ne comparaît pas à la troisième sommation qu'il est censé convaincu de toutes les malversations dont on le charge.

— J'en conviens, répondit le Roi. Mais qui puis-je envoyer de nouveau? Personne, que je sache, n'est curieux de s'exposer aux embûches où sont tombés Tibers et Grosbrun.

— Je m'y exposerai volontiers, répliqua Grimbart. Donnez-moi, Sire, la commission, et j'espère m'en acquitter convenablement.

— Allez donc, dit le Lion; car j'ai surtout à cœur de me montrer équitable et de respecter les formes. Mais ne vous en prenez qu'à vous du dommage qui peut vous arriver.

Le Blaireau salua et partit pour Maupertuis.

Il y trouva Trigaudin, avec Hermine ou Hermelinde, sa femme, entourée de ses cinq petits. Après avoir embrassé son oncle et sa tante, car il était neveu d'Hermine, il annonça sans détours le sujet de sa venue.

— Vos affaires ne vont pas bien à la Cour, mon cher oncle, dit-il. Vous poussez trop loin vos hardiesses, et, sans moi, personne ne se fût chargé de la troisième sommation qui vous est faite. Songez-y; plus vous tarderez à venir vous justifier, plus vous rendrez votre cause perdue.

— Mon neveu, repartit le Renard, je n'ignore pas que vous avez toujours pris mon parti, et que j'ai en vous un fidèle soutien. Je jouerai donc avec vous cartes sur table. Je vous avouerai que j'avais quelque envie de quitter le pays pour un temps; mais où aller? Si vous pensez que je puisse rentrer dans les bonnes grâces du Roi, je me risquerai à vous suivre.

— Sa Majesté n'aura pas oublié, dit le Blaireau, que souvent vos conseils lui ont été utiles. Vous avez des ennemis, mais la plupart se tairont quand vous serez là. Il est fâcheux que vous ayez joué ces vilains tours à Tibers et à Grosbrun.

— Oh! ceux-là m'inquiètent peu; vis-à-vis d'eux je saurai me rendre blanc comme la neige. Je vous suis donc, Grimbart; c'est plus sûr que de mettre ma famille dans l'embarras.

Trigaudin prit congé d'Hermine en lui donnant l'espoir d'un prompt retour. Elle s'affligea de ce départ, craignant pour les jours de son seigneur, et prévoyant qu'elle ferait maigre chère quand l'habile pourvoyeur ne serait plus au logis.

Les deux compagnons se mirent en marche, assez gaiment d'abord. Puis, à mesure qu'il s'éloignait de son manoir, Trigaudin devint plus pensif.

— Mon neveu, dit-il en soupirant, je commence à être moins affermi que tout-à l'heure. Quand je songe à tout ce que j'ai fait, je crains un peu. Il n'y a pas un personnage à la Cour qui n'ait en vérité à se plaindre de moi. Sans parler de ceux qui m'accusent en ce moment, combien d'autres peuvent réveiller de vieux souvenirs. Isengrin et Minaudier ont contre moi d'anciens griefs.

— Minaudier-le-Singe n'est pas à l'assemblée; que lui avez-vous fait?

— Oh! à celui-là, une malice seulement. Il y a quelques mois que, rôdant le soir par un village, je sentis l'odeur d'une poularde qui rôtissait. Je me glissai dans la cuisine, où je vis, sur un plat, devant le feu, l'appétissante volaille, qu'on venait à l'instant de retirer de la broche. Minaudier la surveillait; il était le domestique affidé d'un bourgeois du lieu.

— Je garde la poularde, me dit-il, pendant que la servante est allée au jardin chercher du cresson.

Je me doutai bien qu'il s'opposerait à mon dessein, qui était de m'approprier la pièce; sans perdre le temps à raisonner, j'eus recours à un stratagème connu, mais infaillible avec les singes. Je me mis à lui faire la moue; il me la fit pareillement. Je risquai une gambade, qu'il répéta.

Voyant qu'il entrait dans la plaisanterie, j'exécutai des sauts et des tours de souplesse; il imita tous mes mouvements. Quand je le vis en train, je feignis qu'il m'était entré quelque ordure dans l'œil. J'y portai les pattes en faisant volte-face au plat. Minaudier continua à me contrefaire.

Aussitôt qu'il eut le dos tourné, je sautai sur la volaille et l'emportai. Une petite chaîne qui le retenait à la table l'empêcha de se jeter sur moi et de me poursuivre. La servante, à son retour, lui eût fait un mauvais parti, si le maître de la maison, qui m'avait vu fuir avec ma proie, ne l'eût excusé.

— Ce n'est qu'une espièglerie, dit Grimbert; Minaudier n'en aura pas conservé rancune. Mais vous avez fait pis que cela à Isengrin. Et j'ai ouï parler d'une certaine rencontre où vous lui avez appris, à ses dépens, un rude métier. Il ne mentionne pas cette circonstance dans la kirielle de ses plaintes contre vous, parce qu'il en est humilié.

— C'est vrai, répondit Trigaudin en soupirant avec un mélange de regret et d'orgueil. Je dois vous conter cela.

COMMENT LE RENARD APPRIT AU LOUP A SONNER LES CLOCHES.

Un jour que nous passions à quelques pas d'un château habité, j'aperçus à la porte une grosse cloche, dont la corde pendait jusqu'à terre; l'idée me vint d'une méchanceté.

— Voilà un château plein de bonnes choses, dis-je au Loup. Il y a de jeunes agneaux que je saurais bien trouver.

— Mon ami, répliqua Isengrin, à qui je faisais venir l'eau à la bouche, ne pourriez-vous donc pas nous avoir une couple de ces agneaux pour notre souper? Je ressens une faim désordonnée.

— Je crois que j'en viendrais à bout, répondis-je, mais c'est périlleux. Le chien du berger peut me voir; s'il me poursuit, je n'ai pas votre force.

— Je vais faire sentinelle, dit le Loup. Si le chien vous relance, entraînez-le de ce côté; j'en fais mon affaire.

— Je me défie de vous, repris-je. Rien ne me garantit que vous m'attendrez. Vous n'avez pas mis en oubli certaines choses d'autrefois, quand j'étais plus jeune. Vous pourriez profiter de l'occasion pour vous venger et me laisser dans l'embarras.

Le Loup me fit de chaudes protestations auxquelles j'eus l'air assez longtemps de ne pas trop croire.

— Mais, dis-je, en paraissant m'aviser tout-à-coup d'un expédient, je me rassurerai et j'entrerai sans crainte, si vous permettez que je vous attache les pattes de devant avec cette corde et que je vous place debout en faction contre ce mur.

Le Loup fit deux ou trois objections que je détruisis, et il consentit à me donner sécurité. C'est une bête qui ne voit pas plus loin que son nez. Je le dressai donc contre le mur; je lui liai

très-solidement les pattes de devant avec les cordes de la cloche, puis, sous prétexte de juger si les nœuds étaient bien faits, je me mis à lui sauter dix fois de suite sur les épaules, de manière qu'il sonnait la cloche avec un tel carillon à chaque bond que je faisais, que tout le château accourut pour voir qui s'annonçait si violemment.

J'avais disparu à l'instant où la porte s'était ouverte. Vous jugez, mon neveu, que de coups de bâton tombèrent sur le dos du camarade Un prodige le sauva ; un coup de faux qui lui était destiné coupa la corde; il s'enfuit abîmé ; et j'avoue que cette fois j'eus beaucoup de peine à me réconcilier avec lui. J'y parvins cependant.

— Et depuis?

— Oh ! un autre jour, je lui parlai d'un garde-manger bien fourni, dans une ferme où je savais moyen de pénétrer. Je le menai à la reconnaissance des lieux. On était en fête dans la maison, et il nous fallut attendre que tout le monde fut couché. Nous entrâmes à une heure avancée de la nuit. L'office, comme je l'avais espéré à la suite d'une frairie, était resté entr'ouvert; mais les trois quarts des provisions venaient d'être englouties. Le Loup, se jetant avidement sur ce qui restait, se mit à gronder la gueule pleine, en disant qu'il n'avait pas trop pour lui, qu'il prétendait manger tout ce qui était là et que je pouvais aller chercher ma part ailleurs. Je ne me le fis pas dire deux fois. J'avais sous la main un petit moyen de vengeance. Je poussai la porte, qui se fermait parfaitement au loquet; et, quand Isengrin eut dévoré, il ne sut plus comment sortir.

Il fit tant de bruit qu'il réveilla toute la maison. Chacun se lève, on accourt, avec un peu d'intelligence on eût pu l'assommer et le mettre hors d'état de déposer contre moi. On y mit trop de précipitation, et il s'en tira encore sans autre mal qu'une grêle de coups de gourdin qui payèrent son souper.

— Il méritait cette fois sa mésaventure.

Hélas ! j'ai fait une semblable malice à Tibers qui ne doit pas l'avoir oubliée. Un jour que nous rôdions ensemble, nous avions aperçu dans la cuisine une jatte de crème et une oie rôtie qui nous tentaient vivement. Le chat s'adressa à la crème ; je pris l'oie rôtie, et je m'enfuis méchamment après avoir fermé la porte. Tibers, trouvé là, fut roué de coups à son tour.

Il est vrai qu'il s'en est vengé. Le lendemain, ayant fait notre paix, du moins en apparence, nous vîmes venir un cavalier qui portait, attaché à la croupe de son cheval, un héron aussi appétissant qu'une oie rôtie. J'imagine, de concert avec Tibers, un moyen de m'en rendre maître. Je m'étends en travers chemin, je contrefait le mort. Arrivé à ce point de la route, le voyageur s'arrête, remarque la peau du mort, dont on peut faire une bonne fourrure, descend de cheval, me ramasse et m'attache derrière lui à côté du héron ; puis il continue son chemin. Alors je fais signe au chat de venir me délivrer. Tibers saute lestement sur le cheval, coupe avec ses dents la ficelle qui tient le héron, le mange tout seul comme j'avais mangé l'oie et me laisse en peine. Je parvins toutefois à me tirer de là. Quand je retrouvai le compère, il se contenta de me dire : Nous sommes quittes.

Mais revenons au Loup. Il a d'autres griefs, sans parler de six petits cochons qu'il engraissait et que je lui ai volés. Un jour qu'on nous avait raccommodés de rechef, je lui promis de le rassasier de chapons gras, s'il voulait jurer qu'en reconnaissance il oublierait cordialement le passé et me prêterait mainforte toutes les fois que j'aurais besoin de son secours. Comme à tous les gourmands, les serments ne lui coûtent rien. Je le menai dans un village, je le fis monter dans un grenier.

Il y avait tout au bout une lucarne :

— Avancez un peu par cette ouverture, lui dis-je, et tâtez à droite.

Comme il allongeait le museau et qu'il remuait la patte dans le vide, je le poussai, et il fit la culbute. Je le croyais tué. Toute honnête personne eût été brisée d'une si haute chute. Je l'entendis fuir en hurlant, et je sus bientôt qu'il n'avait été que légèrement estropié.

— Voilà de mauvais tours, dit le Blaireau. Mais pourtant vous n'avez pas été constamment de la sorte en hostilité avec le Loup. On m'a même conté qu'un jour, dans une pensée agricole, il s'était fait une société entre le Renard Trigaudin, le Loup Isengrin, le Cerf Brichemer et Canteclair-le-Coq.

— C'est vrai, nous étions convenus de défricher ensemble un terrain, de l'ensemencer à frais communs et d'en partager les

profits. Isengrin en ôta les broussailles; le Coq en arracha les racines; le Cerf le laboura avec son bois; moi je veillais à la sûreté des travailleurs. Le Coq proposa ensuite d'y semer du chènevis et le Cerf de l'orge. Mais le Loup et moi nous préférions le blé. Notre avis l'emporta. Au mois de juin, le blé commençant à mûrir, attira beaucoup de petits animaux; nous l'avions espéré. Le Loup encore fit là des siennes; il vint chasser sans nous avoir prévenus et prit tant de gibier qu'il se fit une panse énorme. Le Cerf, voyant le blé foulé, se plaignit. Mais le Loup, nous montrant son gros ventre, prétendit qu'il était hydropique et qu'il cherchait un remède..... L'association n'aboutit qu'à des querelles pénibles; — et vous verrez, mon neveu, soupira le Renard, que j'aurai besoin de votre crédit et de l'estime qu'on fait de vous.

— Je vous suis tout dévoué, mon oncle. Ayez aussi confiance en vous-même. Vous êtes ingénieux; vous séduirez le Roi et la Reine. Vous obtiendrez votre grâce, si vous allez hardiment. N'oubliez pas ce que dit le poète : Aux audacieux la fortune sourit.

— C'est vrai, dit le Renard : *Audaces fortuna juvat...* Et en faisant cette citation, qu'on est surpris de trouver dans une telle bouche, il reconnut à sa droite une métairie où il avait escamoté plus d'une poule grasse et plus d'une bonne oie. Il aperçut un jeune coq qui s'était oublié à l'écart et juché sur une perche à linge. Il ne fit qu'un bond jusqu'à lui. Mais il n'en attrapa que quelques plumes.

— Ah! mon oncle, dit le Blaireau consterné, est-ce ainsi que vous êtes corrigé?

— Je n'y pensais pas, dit le Renard.

— Voilà l'effet des mauvaises habitudes. Recueillez un peu vos esprits, car dans un instant nous sommes à la Cour.

PROCÈS DE TRIGAUDIN.

Trigaudin éprouva alors un tremblement intérieur qui l'obligea à s'arrêter un moment pour se remettre. De fâcheux pressentiments le troublaient. Il sentit néanmoins que ce serait découra-

ger Grimbart que de paraître décontenancé. Il s'efforça donc de reprendre de l'aplomb et bientôt il parut devant le Roi avec un certain ton d'assurance :

— Plaise aux bonnes destinées, dit-il après un salut très élégant, de conserver longtemps, Sire, les précieux jours de votre Majesté et de répandre ses faveurs sur notre auguste et gracieuse Reine. J'ai appris avec douleur que quelques-uns des personnages rassemblés ici ont donné de moi à vos royales majestés une opinion défavorable. Envieux du grand attachement que je n'ai jamais cessé de témoigner pour mon roi, ils ont craint que mes services ne me rendissent puissant, et ils ont cherché à me perdre. J'avais compté que je rassurerais leur ambition en me retirant de la Cour ; et, comme on l'a vu, je m'étais même privé des plaisirs de cette grande assemblée. Ils ont profité de mon absence pour répandre sur mon compte des calomnies que le flambeau de la vérité va dissiper enfin. Car la malignité et le mensonge ne triomphent pas longtemps.

Un silence de mauvais augure accueillit ce discours. Le Roi répondit d'un ton glacé :

— Vous nous en imposeriez encore, si nous ne vous connaissions pas. Mais la mesure déborde, et vous allez expier les crimes qui vous sont imputés, à moins que vous ne parveniez à prouver la fausseté des accusations. La réception que vous avez faite à mes envoyés n'est sans doute pas comptée dans ces grandes marques d'attachement que vous dites m'avoir données.

— Si l'un s'est vu maltraité en volant du miel, dit le Renard affectant une grande effronterie ; si l'autre, par défaut de prudence a failli périr, ce sont des faits dont je n'imagine pas être responsable. Mais je vois qu'on les dénature ; on en veut à ma vie. Elle est entre vos mains, Sire. Songez seulement que votre Majesté n'a entendu que les accusateurs, et que, si je me fusse senti coupable en effet d'avoir résisté à Grosbrun et à Tibers, je ne serais pas venu à la première invitation qui m'a été apportée par Grimbart.

— Je vous traiterais de fourbe si je n'étais votre juge, dit le Roi. Quel cas avez-vous fait des sommations qui vous ont été remises par Grosbrun et par Tibers ?

— Si je les eusse reçues, je serais venu sans perdre un instant à l'ordre de Votre Majesté, comme me voici.

— Le Lion parut étonné de l'insolence du Renard. Il se contenta de répliquer :

— L'assemblée va se réunir en cour de justice, et l'accusé sera jugé selon les formes.

Ce fut dès lors à qui chargerait le prévenu.

Il répondait à tout avec une merveilleuse présence d'esprit. Il soutenait que Grosbrun et Tibers ne s'étaient pas présentés chez lui comme envoyés du Roi, qu'ils n'avaient pas exibé la sommation que les désastres dont ils se plaignaient n'étaient pas le fait de ses insinuations. Il niait tout. Il repoussa de la sorte une foule de griefs. Mais il ne put se blanchir aussi aisément des traits infâmes que lui reprochait Gozille; et, malgré ces dénégations hardies, des témoins respectables ayant déposé unanimement contre lui, sans haine et sans passion, plusieurs vols et plusieurs meurtres furent si formellement constatés, qu'on déclara les débats clos. Le conseil, composé de quarante juges, alla aux voix, et à la majorité de trente-neuf boules noires, Trigaudin fut condamné à être pendu.

Lorsque cette sentence eut été prononcée solennellement, Grimbart et les autres amis du Renard tombèrent dans une grande consternation. Ils se retirèrent pour n'être pas témoins d'un supplice qui devait leur causer une vive peine. Le Roi en fut touché.

— Il faut pourtant que le condamné ait des qualités, dit-il, puisqu'il conserve des amis.

Il se rappela que, tout dangereux qu'il était, par ses expédients habiles, il avait quelquefois rendu d'importants services dans les cas embarrassants Mais la justice devait avoir son cours.

Pour procéder à l'exécution de Trigaudin, il fallait trouver une corde et un bourreau. Le patient prit la parole :

— Si je dois mourir, dit-il, ne redoublez pas mon supplice par des lenteurs. Il vous faut une corde : Tibers porte encore autour du cou le lacet qui a failli l'étrangler lorsqu'il est allé comme un voleur dans la ferme où il a été si bien rossé. Il est assez agile pour aller attacher la corde, et assez mon ennemi pour consentir à faire le métier d'exécuteur des hautes œuvres.

Le Chat ne recula point.

— Qu'on garotte bien le scélérat, dit-il. Je me charge du reste.

On s'achemina vers le lieu du supplice. Une échelle se trouvait plantée comme une potence. Trigaudin remarqua que le Roi suivait le cortége :

— C'est bon, dit-il en lui-même, je parlerai au dernier moment. C'est à l'extrémité qu'un grand esprit se relève.

Tibers avait pris les devants. S'étant fait débarrasser par le Castor de la corde qu'il avait au cou, il l'avait attachée au gibet. Le nœud coulant n'attendait que la victime. L'exécuteur empressé saisit Trigaudin au pied de l'échelle et le fit monter à reculons vers la corde. Alors le Renard demanda la parole :

— Puisque je dois mourir, dit-il en soupirant, je reconnais que j'ai mérité ma peine. Mais un remords me touche. J'ai commis beaucoup de fautes ignorées, dont je crains qu'après ma mort on n'accuse des innocents. Qu'il me soit donc permis de déclarer toutes mes mauvaises actions, afin que dans la suite personne n'en soit inquiété.

Tous les assistants prièrent le Roi de permettre des révélations qui intéressaient la sûreté publique. Le condamné, respirant alors, se mit à dire d'une voix plus ferme :

— Messeigneurs, je vous ai fait à tous beaucoup de mal, je l'avoue, et pourtant j'étais né avec de bonnes inclinations. Ceux qui m'ont connu jeune vous attesteront que je n'avais alors nulle malice. Je ne recherchais les agneaux que pour le plaisir de les entendre bêler. J'étais devenu grand dans cette innocence, lorsque je rencontrai Isengrin pour la première fois. Il me dit qu'il était mon oncle. Nous fîmes amitié, et souvent depuis lors on nous vit de compagnie. C'est lui qui me dressa à vivre de pillage et de rapine. Il enlevait le gros et moi le menu. Selon nos conventions, je devais avoir moitié partout. Mais il était si avide, qu'il ne me laissait jamais le quart de la proie. Il était soutenu de sa femelle, qui ne manquait d'arriver pas avec quatre ou cinq petits.

Ainsi j'étais dupe. Je me lassai d'une telle société et je fis bande à part. Mais, jeté dans la mauvaise voie, je n'étais plus charmé du bêlement des agneaux qu'autant qu'il servait à me les indiquer. Je ne les épargnais point. La société du Loup m'avait

rendu sanguinaire ; j'exterminais les poulets ingénus, les simples oisons, les jeunes chevraux ; je ne respectais rien. Pourtant, hélas ! j'aurais pu vivre d'autre manière ; car je sais un trésor caché qui est à ma disposition, et qui contient tant de richesses que quatre éléphants en auraient leur charge.

La reine Lionne leva la tête à ces paroles, et interrompant le discoureur :

— Dans quel endroit, dit-elle, se trouve donc ce trésor ?

— Auguste Reine, répliqua Trigaudin, il a été détourné par moi et mis en un lieu que je connais seul. J'aurais même pu m'en faire un mérite, car cet amas de richesses était destiné à l'accomplissement d'une grande trahison ourdie contre sa Majesté.

— D'une trahison ! dit le Roi, et vous ne l'avez pas révélée ?

— Sire, votre Majesté m'excuserait si je prononçais seulement les noms des conspirateurs.

— Il nous faut là-dessus des éclaircissements, dit la Reine, dont la curiosité était excitée. Vous devez nous indiquer aussi ce trésor, qui est désormais sans prix pour vous.

— Je n'ai rien à refuser à ma souveraine, reprit le patient ; mais je suis ici dans une situation si peu commode que je ne parle qu'avec peine, et ensuite je ne sais pas jusqu'à quel point il est convenable de rendre public ce que j'ai à dire.

— C'est fort juste, riposta la Reine en se tournant vers le Lion. Et après qu'ils se furent concertés un moment, Sa Majesté ordonna qu'on fit descendre Trigaudin de l'échelle. On lui ôta la corde qui lui serrait déjà le cou, et une audience secrète lui fut accordée.

RÉVÉLATIONS DU RENARD.

Lorsque Trigaudin se vit seul en présence du Lion et de la Lionne, il augura bien de son affaire.

— Auguste Reine, dit-il, je puis donc avant de mourir ouvrir mon cœur tout entier. Vous ne me ferez pas un crime du silence que j'ai gardé, puisque j'ai déjoué la conspiration, et que d'ailleurs la qualité des conjurés m'obligeait à me taire. Il est dur pour moi de les nommer, car c'étaient mes plus proches parents.

Le Renard poussa là-dessus quelques sanglots et remarqua avec joie qu'il intéressait la Reine.

— Que j'ai de douleur, Sire! s'écria-t-il en se tournant vers le Roi, qu'il me faille, parmi les complices, en nommer un qui me touche de si près! Cependant je ne l'épargnerai point. Je vous dois la vérité.

Votre Majesté saura, continua-t-il, qu'un riche trésor fut trouvé dans ses états il y a un peu plus de cinq ans. Celui qui le découvrit et qui n'en dit rien était mon père. Quand il devint maître de si grandes richesses, il fut si fier qu'on osait à peine le regarder. Cette fierté subite est une circonstance qui n'est ignorée de personne. Mais le public n'en a pas soupçonné la cause. Il forma dès lors un complot audacieux. Il expédia Tibers dans les Ardennes, chargé de prévenir Grosbrun et de lui annoncer que, s'il voulait être roi, il n'avait qu'à se présenter dans deux mois à la plaine de Herck, dans la Campine. Grosbrun accueillit vivement cette communication, fêta le messager et promit d'être exact au rendez-vous. On prétend que depuis longtemps il aspirait à la couronne et n'attendait qu'une conjoncture favorable pour détrôner Votre Majesté. Tout porte à croire qu'aujourd'hui il nourrit d'autres sentiments; je suis même convaincu qu'il est maintenant vassal fidèle.

Au retour de Tibers, mon père tint conseil avec lui et avec Isengrin. Dans la discussion des mesures qu'ils avaient à prendre, Isengrin, approuvant que Grosbrun fût proclamé roi, ne trouvait qu'une difficulté, c'est que Votre Majesté avait un très-grand parti. Mon père les rassura en disant d'un ton vaniteux qu'il possédait un trésor, qu'il se chargeait de mettre sur pied une bonne armée, qu'il leur demandait seulement le secret jusqu'à ce qu'on eût levé l'étendard. Ils le promirent. Mais il arriva que Tibers, dont la discrétion est fragile, conta tout à sa femme, laquelle vint en faire confidence à la mienne. J'en fus informé ainsi, et rien ne transpira au-delà.

Au récit de ce projet criminel, tout mon poil s'était hérissé. J'avais frémi de saisissement. En songeant à de telles révolutions, dont l'histoire a conservé le souvenir, je me rappelais les Grenouilles qui, autrefois, insensibles à la douceur d'un bon gou-

vernement, avaient demandé un nouveau roi. On leur donna la Cigogne; Votre Majesté sait qu'elle les avalait les unes après les autres. Elles se plaignirent, mais il était trop tard. Cet exemple me paraissait une grave leçon. Aussi j'embrassais votre parti, Sire, et je ne me fais de ma fidélité aucun titre; je travaillais dans mon propre intérêt, connaissant le mauvais naturel de Grosbrun et sachant qu'il ne pouvait faire qu'un roi détestable.

Dans l'impuissance où j'étais de dénoncer mon père, je crus que mon devoir m'obligeait à entraver la conjuration, et je compris que j'arrêterais tout si je pouvais mettre la main sur le trésor. Mais mon père ne se fiait à personne; je l'épiais vainement, lorsqu'un jour que je me livrais à d'inquiètes méditations, couché à l'écart dans une bruyère, j'entendis à peu de distance des pas furtifs; je baissai les oreilles pour n'être pas aperçu; je regardai de tous côtés, et j'aperçus mon père sortant d'un trou que je n'aurais jamais soupçonné. Après avoir promené tout autour de lui des regards prudents et s'être assuré que personne ne le voyait, il recouvrit le trou d'une touffe de gazon, répandit de la terre dessus, et y fit jouer sa queue pour effacer toute trace de pas et s'éloigna avec toutes sortes de précautions.

J'avais tout observé. J'attendis qu'il fût complètement hors de vue; je m'y glissai ou plutôt je rampai jusqu'au lieu qu'il venait de quitter. Il ne me fallut que cinq minutes pour me convaincre de ce que je soupçonnais déjà; c'était le trésor. Il était si considérable que j'en sortis troublé. Je rétablis les choses dans l'état où les avait laissées mon père; je m'en revins pensif et plus embarrassé que jamais. Je ne savais plus quel parti prendre.

L'heureuse étoile de Votre Majesté, Sire, vint me tirer de peine. Mon père nous annonça le soir qu'il partait pour quelques jours. Il allait au rendez-vous qu'il avait assigné dans la plaine de Herck. Je fis part aussitôt de ma découverte à ma femme, et avec son aide je transportai le trésor dans un lieu qui n'était connu que d'elle et de moi. Il nous fallut quatre-vingts voyages pour faire place nette. La fatigue ne nous rebuta point. Nous étions soutenus par la conscience de faire une action qui sauvait le pays.

Mon père revint au bout de huit jours accompagné de Gros-

brun, d'Isengrin et de Tibers. A leur mine un peu arrogante, je reconnus que tout était arrangé. Des exprès furent dépêchés de toutes parts pour rassembler des troupes. Beaucoup de garnements se laissèrent enrôler et vinrent. Il fallut alors entamer le trésor.

Mon père se rendit, toujours seul et toujours mystérieux, dans sa cachette où je n'avais rien laissé. Je n'oublierai de ma vie le moment où je le vis revenir. Il était si défait que mon cœur en fut ému; et dans un premier mouvement, j'allai à lui la bouche ouverte, pour lui dire que je lui rendrais ses richesses, s'il voulait renoncer à des projets coupables. Mais il ne m'en laissa pas le temps; il me repoussa avec colère, me montrant ses plus longues dents, et s'enfonça dans un souterrain en me signifiant d'un ton sec que j'eusse à ne pas le suivre. Au bout d'une heure, ses complices s'inquiétèrent de ne point le voir reparaître. On le chercha et on découvrit la triste vérité.

Il n'avait pas osé se remontrer devant les gens qui pouvaient l'accuser de les avoir trompés; il s'était pendu.

Ce sera pour moi un sujet de douleur perpétuelle; et pourtant je préfère cette amertume aux remords que j'aurais si j'avais laissé un libre cours aux complots effrayants des ennemis de Votre Majesté.

TRIGAUDIN OBTIENT SA GRACE.

Le Renard cessa de parler. L'histoire qu'il venait de faire était habilement combinée; il n'y avait pas oublié ses ennemis. Le Roi, peut-être à cause de cela, n'y croyait qu'à moitié. Mais la Reine, ne doutant pas d'un récit dont le détail lui semblait si naturel, n'était plus inquiète que de savoir où était le trésor.

— Mon féal, dit-elle à Trigaudin, tes bons offices nous trouveront reconnaissants. Mais il nous faut donner preuve de ton sincère attachement en découvrant ce trésor caché.

— Madame, répondit le condamné, considérez que je vais retourner à la potence. Il est cruel de se dévouer toujours et de ne recevoir que des outrages et des châtiments.

Il se mit à pleurer.

— Allons, console-toi, dit la Lionne, et sois fidèle au Roi, il te fera grâce.

— Ah! s'écria vivement Trigaudin, si l'oreille de notre Roi était fermée à mes envieux, je saurais le rendre le plus riche et le plus puissant prince qui soit au monde.

— Madame, dit alors le Roi, soyez sur vos gardes; vous allez vous laisser prendre à des impostures.

— Seigneur, répliqua la Lionne, n'oubliez pourtant pas que plus d'une fois Trigaudin vous a bien servi. Vous venez d'entendre que pour vous maintenir sur le trône, il a été cause de la mort de son propre père.

— Je le croirais si le mensonge n'était pas si évidemment dans ses habitudes.

— Sire, reprit la Reine, qui était avare et qui songeait au trésor, je ne vous ai jamais demandé de grâce; je sollicite aujourd'hui de Votre Majesté celle de Trigaudin.

Le Roi garda un moment le silence; puis il répondit d'une voix pleine de dignité:

— Madame, je ne vous ferai pas subir l'affront d'un refus. Je veux bien, malgré mes répugnances, vous abandonner le condamné. Qu'il vous doive la vie, et puissiez-vous n'avoir jamais à vous en repentir!

Le passé t'est remis, poursuivit-il en s'adressant au Renard avec une majesté sévère. Mais, à la première rechute, je jure par ma couronne que je ferai tomber mon ressentiment sur toi et sur les tiens, jusqu'à l'extinction de ta race.

Trigaudin s'épancha en protestations et en remercîments pathétiques. Jamais on ne fit de plus belles promesses; jamais on ne parut plus reconnaissant. Le Roi, qui se défiait toujours, insista alors pour savoir sur-le-champ où était le trésor annoncé.

— Sire, il est présentement à vous, dit le Renard. J'aurai donc l'honneur de faire savoir à Votre Majesté que, dans les bruyères désertes qui sont au Nord, à une journée de course de cette résidence, au lieu pittoresque appelé la Vallée-sans-Nom, il y a un ruisseau qui se rend à la grande Meuse. Aux bords de ce ruisseau très-agréable se trouvent deux petits bois de bouleaux plantés par la nature. C'est entre ces deux bosquets que

j'ai enfoui le trésor; et je suis prêt à le livrer au premier mot de Votre Majesté.

— Tu m'y conduiras, dit le Lion.

— Dès que Votre Majesté en exprimera le désir, si elle n'a pas de répugnance à voyager en ma compagnie, et si la distance ne l'effraie pas.

— Une journée de course, dit le Lion; le voyage est long en effet. Je ne puis présentement m'absenter sans inconvénients multipliés. Mais la Reine, à qui tu es redevable de ta grâce, désignera des commissaires que nous investirons de notre autorité royale pour reconnaître le trésor, en dresser le bordereau et nous aviser des mesures à prendre pour le transporter en sûreté dans notre résidence.

Le Renard obtenait tout ce qu'il pouvait souhaiter. il renouvela ses protestations; et le Lion, étant monté sur son trône, porta à haute voix le décret suivant :

— « A vous tous, nos fidèles sujets, et à chacun de vous en particulier, nobles ou roturiers, savoir faisons que, Trigaudin-le-Renard nous ayant rendu d'éminents services, la Reine nous a porté à les reconnaître; en sorte que, pour raisons à nous réservées, de notre pleine puissance, certaine science et autorité royale, nous lui remettons tout le passé, faisant grâce; et vous enjoignons de le respecter désormais, lui, sa femme et les siens, sans permettre qu'il leur soit fait aucun mal ni dommage; car tel est notre bon plaisir. »

Un silence d'étonnement et de consternation accueillit ces paroles. Grosbrun, Isengrin, Tibers et plusieurs autres s'affligèrent d'autant plus du pardon accordé à leur ennemi que, comme ils avaient travaillé à le perdre, ils ne doutaient pas de son ressentiment. L'Ours et le Loup, en dépit de l'arrêté, ne se tinrent pas de dire que Trigaudin était un traître qui avait surpris la justice du Roi. Le Lion irrité les fit conduire en prison; ce qui imposa silence aux murmures.

Le Renard cependant, ne perdant pas de vue sa position, se rapprocha humblement de la Reine.

— Madame, dit-il, le Roi vous a remis le choix des commissaires qui doivent m'accompagner. La protection bienveillante

dont Votre Majesté m'honore me fait espérer qu'elle ne les choisira pas parmi vos ennemis.

— Non assurément, dit la Reine. J'ai déjà pensé que nous pourrions nommer le Léopard et l'Ane, ou le Rhinocéros et le Bœuf.

Ces personnages ne convenaient guère à Trigaudin.

— S'il m'est permis de soumettre très-modestement mon avis obscur à Votre Majesté, dit-il, je crois que le Léopard n'est rien moins que connaisseur. Il me semble aussi que nous devons réserver Beaudoin-l'Ane, le Bœuf, le Rhinocéros et même le Cheval, le Chameau, le Dromadaire et l'Eléphant, pour le jour où il s'agira d'apporter aux pieds de Votre Majesté ce monceau de richesses. Mais pour aujourd'hui, s'il ne faut, comme l'a dit le Roi, que reconnaître les pièces du trésor et en dresser un état....

— C'est juste, interrompit la Reine. Je suis persuadée que tu n'abuseras pas de mon indulgence, je te permets donc de me désigner les deux commissaires que tu juges convenables.

— Puisque vous avez cette bonté, Madame, répondit Trigaudin en dissimulant sa joie, je proposerai d'abord Beslin-le-Bélier. C'est un personnage prudent, dont on apprécie partout l'exactitude. Le second commissaire pourrait être, si Votre Majesté le trouve bon, Rouget-le-Lièvre; il est agile, et si nous avions à vous donner quelque nouvelle imprévue dans le voyage, il est utile que nous ayons avec nous un bon coureur.

— Fort bien, dit la Reine. Fais ainsi. J'approuve tout. Mais partez au plus vite, et revenez lestement.

Le Renard continue à se tirer d'affaire avec beaucoup d'adresse. Après diverses aventures dans lesquelles il signale sa ruse et son audace, au moment même où il se croyait hors de danger, il est démasqué et reçoit enfin le châtiment qu'il méritait. Le Lion dit au Renard :

— Nous voulons avoir le cœur net d'un doute qui nous est venu. Tu vas à l'instant et sans autre retard nous conduire à la Vallée-sans-nom; si le trésor n'y est plus, nous verrons au moins le lieu où tu l'avais enfoui.

Trigaudin, surpris d'un ordre ainsi tourné, recourut à toutes

les ressources de son esprit pour en éluder les conséquences. Mais le Roi se montra inflexible dans son caprice ; il fallut marcher. Le Léopard, le Tigre, la Panthère, le Dogue, le Sanglier, le Taureau, l'Once, la Hyène et le Jaguard avaient ordre de ne pas perdre de vue le Renard.

Gardé ainsi, le vainqueur d'Isengrin marchait fort inquiet. Tout le monde était muet, comme dans l'attente d'un événement.

On arriva aux bords de la grande Meuse ; on ne rencontra ni le petit ruisseau fort agréable, ni les deux bosquets de bouleaux plantés par la nature, ni autre chose que des bruyères et des sables.

Le Renard aux abois demanda grâce. Le Lion, levant sa griffe royale, la lui planta dans la tête en disant :

— Messieurs, qui veut manger du Stathouder? (*)

La garde spéciale du fourbe le mit en pièces aussitôt ; — et justice fut faite.

La peine est boiteuse et dérive.
Mais un jour pourtant elle arrive.

(*M. Jacques Loiseau, les fabliaux du moyen-âge.*)

Le fond du roman satirique du *Renard* a pour base quelque ancien apologue, qui a été mis en œuvre de toutes les manières et traité comme un thème favorable par des trouvères, des conteurs et des rimeurs. Quelques-uns de ces érudits, qui veulent toujours deviner les allusions historiques, et soulever le masque de l'histoire déguisée sous les bizarreries les plus décousues de l'imagination, se sont efforcés de donner des clefs au *Roman du Renard*. On a bien découvert dans Rabelais l'histoire de Louis XII et de François Ier. Des doctes, à la tête desquels se place Eccard, ont donc lu, dans le *Renard*, les annales du règne de Zwentibold, qui était au neuvième siècle roi de Lotharingie. Reinardus ou le Renard serait le duc Réginarius ou Regnier au Long Cou que l'on insulte gratuitement. Isengrimus ou Isenricus serait un certain Henri, comte de Louvain, que l'histoire ne fournit guère. Comme ce personnage est le Loup, d'autres aiment mieux voir

(*) Le Renard devenu Stathouder.

en lui, Roll ou Rollon, l'un des farouches conducteurs des Normands avec qui Regnier fut en guerre.

Une seconde série d'interprètes rencontra le Reinardus dans un vieux comte de Sens qui s'appelait Renard; et voyant auprès de Sens un lieu nommé Maupertuis, ils ont enfanté là-dessus des élucubrations prodigieuses. Mais ces suppositions ne sont pas moins hasardées que les premières. On ne sait pas; et peut-être le *Roman du Renard* n'est-il qu'une satire générale.

Toutefois, l'animal qui, dans les langues germaniques, est appelé *de Vos*, dans le latin *Vulpes*, dans le vieux français *Voulpil*, a pris en France le nom de *Renard* depuis le treizième siècle.

« Le *Roman du Renard* eut au moyen-âge un succès si général, que cette fable, après être sortie des pages des manuscrits pour déborder dans les vignettes dont elles s'encadraient, sortit des livres mêmes et inonda toutes choses. On la vit sculpter ses épisodes aux chapiteaux des colonnes, sur la poignée des épées, sur les dossiers des fauteuils; les attacher en bas-reliefs aux façades des maisons, des palais, des châteaux; prendre la forme des gargouilles et s'asseoir sur les gouttières des édifices; établir même ses grotesques acteurs aux fenêtres des églises, sous les ogives des portails, sur les carreaux peints des verrières. » (*A. Van Hasselt*, *Essai sur la Poésie française en Belgique.*)

LA BIBLE GUYOT.

Le moyen-âge a quelques ouvrages qui se rapprochent, par la forme, de la satire, telle que les Romains l'avaient connue. Ce sont les *bibles*. Elles ressemblent à la satire latine par la marche didactique qu'elles adoptent, elles en diffèrent par leur tendance encyclopédique. Elles n'aspirent à rien moins qu'à censurer la société tout entière, tous les états et tous les vices. Il y a là quelque chose d'analogue au sermon, moins la gravité. Le titre de *bibles* lui-même est significatif. La satire n'avait pas encore eu de si hautes prétentions; elle est désormais un ouvrage important, un livre, et même un livre qui prétend au respect et se pique de véracité.

Cette forme littéraire est due à Thibaut de Mailly, qui vivait

dans la seconde moitié du XII[e] siècle. Le chef-d'œuvre du genre appartient à Guyot de Provins. Guyot était fait pour la satire. Esprit délié et pratique, il saisissait finement les détails, sans tenir compte de l'ensemble. Myope moral, il distinguait bien, mais de près. L'éducation avait secondé la nature. Guyot, comme Ulysse, avait vu les mœurs et les villes de beaucoup d'hommes, il avait voyagé en Allemagne, en Palestine, visité les différents monastères, c'est-à-dire au moyen-âge les différentes nations, parcouru les châteaux, assisté aux cours plénières, connu les plus hauts barons, et, au milieu de tout cela, il avait montré beaucoup d'inconstance; il changea d'ordre plusieurs fois, allant du blanc au noir, de Clairvaux à Cluny, toujours mécontent, toujours médisant, toujours malin, prêchant l'aumône et l'humilité, vivant de l'une et souhaitant l'autre à ses supérieurs, aimant son bien-être par-dessus toutes choses et abhorrant tout ce qui ressemblait au danger, adorant les bons morceaux et la dive bouteille; Rabelais du moyen-âge avec un peu plus de décence et moins de génie.

Guyot ne s'était trouvé bien nulle part; il se venge de ses mécomptes en prenant à partie son siècle, qu'il accuse sans ménagements d'être *horrible et puant.*

Molt malement somes changié;
Li siecles fu jà biau et granz,
Or est de garçons et d'enfanz.

(Les siècles passés étaient des siècles d'hommes; le siècle présent est un siècle d'enfant; et tous les jours, il va en décadence, si bien que)

Li siecles, sachiez voirement,
Faura par amenuisement,
Par amenuisement faura.
Et tant par apeticera
Q'uit home batront en un for
Le blé as fleax toute jor,
Et dui home, voire bien quatre
Se porront en un pot combattre

Il n'y a plus de charité, plus on possède, et moins on donne.

. . . . Certes, li riche.
Sont ore où siècle li plus chiche.

Tout est bouleversé :

Là vali chars devant li bués.
(La charrue va devant les bœufs.)

Vient ensuite la satire obligée contre les femmes et leur caractère trompeur, auquel les plus fins se laissent prendre.

Li plus sage en sont ésgaré
De fame jugier et reprendre
. . . .
Nuns ne pot onques accomplir
Voloir de fame, c'est folie
De cerchier lor estre et lor vie,
Qant li saige ni voient goute.
Fame ne crient, fame ne doute,
Fame ne fut oncques vaincue,
Ne apertement connéue,
Qant li œil plorent, li cuers rit.

Comme le reste, ce dernier vers est exagéré, mais il est charmant.

Après divers traits lancés à droite et à gauche, l'auteur se rabat sur les médecins. Son premier grief contre eux, c'est que

Ils ocient molt de la gent,
Jà n'ont ne ami, ne parent
Que ils volsissent trover sain.

Le second grief, qui semble lui tenir le plus au cœur, c'est que les disciples d'Hippocrate se vendent un peu cher et surtout mettent les gens à la diète :

Trop sont costous et trop se vendent,
Et les meillors morsiaus deffendent.

Enfin, le troisième reproche qu'il adresse aux médecins, c'est de débiter autant de mensonges que de drogues :

S'ils reviennent de Montpellier,
Lor leituaire sont molt chier.
Lors dient-il, ce m'est avis,
Qu'il ont gingimbraiz et pliris,
Et diadragum et rosat,
Et penidoin et violat,
De Diadaro Julii,

Ont-il maint prodome menti.
Trop sont prisiés, trop sont loé,
Il a gingimbre et aloé
En lor dya margareton,
Ce dient, mès un cras chapon.
Ameroie miex que lor boistes,
Qui trop sont carouses et moistes.
Icil qui vient de vers Salerne,
Lor vent vessie por lanterne.

Rien de plus original que le tour qu'il emploie pour exprimer le petit nombre des bons princes :

Où sont les sages et les preux?
S'ils se trouvaient tous en feu,
Aucun prince, à ce que je cuid (pense),
Ne serait ni brûlé ni cuit.
Mais, si les félons y étaient
Et tous ceux qui en Dieu ne croient,
Et les vilains et les pélés,
Bien des princes seraient brûlés.
Jamais si loyal feu ne fût,
Car ils vaudraient mieux cuits que crus.

Guyot est piquant lorsqu'il parle de lui-même. Il ne se sent point d'inclination pour l'ordre des Chartreux. Ce régime sévère, cette réclusion ne vont point du tout au bourgeois de Provins :

C'est trop étroit et dur régime. .
Chacun fait par soi sa cuisine,
Tous mangent seuls, et seuls ils gisent...

Il se plaint aussi de Cluny, sous cette robe noire qu'il a endossée depuis douze ans.

Quel repos a-t-il jusqu'au soir
Hors seulement au réfectoir?

Et encore ce plaisir n'est-il que trop souvent empoisonné. On lui sert des œufs gâtés et autres friandises pareilles dont il fait une lamentable énumération. Le vin même est mouillé et lui fait mal au cœur après les œufs, parce qu'il contient « trop de la boisson des bœufs. »

Il est encore un ordre qui sourirait assez à notre auteur, n'était

un grave inconvénient qu'il ne manque pas de nous signaler. Il voudrait bien être templier.

Mais pour rien je ne combattrais.
L'ordre est bonne et belle, sans faille,
Mais ne me sied pas la bataille.

Guyot serait bon soldat s'il ne fallait pas se battre. La bravoure n'est pas son fait. Il s'étonne beaucoup qu'il y ait gens au monde qui en bataille ne fuient pas. Quant à lui, son parti est bien pris, il ne ferait pas tant de façons.

Et si dans leur ordre j'étais
Je sais fort bien que je fuirais.

Quatre fois Guyot revient sur cette honteuse déclaration qu'il croit sans doute bien spirituelle. Ce qu'il y a de piquant, c'est qu'entre ces grossiers axiomes de la vie animale se trouvent semées des exhortations à l'humilité, à la pureté, à l'obéissance, pacifiques vertus qui assurent la possession de la vie future sans compromettre la sécurité de la vie présente. L'éloge qu'il en fait se termine par ce refrain anti-chevaleresque où il ramène le souvenir des templiers.

Mais ils se combattront sans moi.

On voit qu'à côté de ses Don-Quichotte le XIIIe siècle avait aussi ses Sancho-Pança.

Le passage le plus ancien de la *Bible Guyot* est celui où, parlant du pape (*l'apostoile*), le poète veut qu'il ressemble à l'étoile polaire (*la tresmontaingne*), qui demeure toujours immobile et sur laquelle les navigateurs dirigent leur course. L'instrument dont se servent les marins pour reconnaître la direction de l'étoile polaire, quand le ciel est obscur, ne s'appelle pas encore boussole; mais la description en est trop claire pour qu'on puisse s'y tromper un instant.

Une pierre laide et brunière,
Où li fers volentiers se joint,
Ont, si esgardent le droit point.
Puis, c'une aguille i ont touchié,
Et en un festu l'ont couchié,
En l'eve le metent sans plus,

Et li festu la tient dessus :
Puis se torne la pointe toute
Contre l'estoile si sanz doute,
Que jà nus hom n'en doutera,
Ne jà por rien ne faussera.
Quant la mers est obscure et brune,
C'on ne voit estoile ne lune,
Dont font à l'aguille allumer,
Puis n'ont-ils garde d'esgarer,
Contre l'estoile va la pointe,
Par ce sont li marinier cointe
De la droite voie tenir;
C'est un ars qui ne puet faillir.
La prennent lor forme et lor moule
Que cele estoile ne se croule.
Molt est l'estoile et bele et clere,
Tiex devrait estre notre père.

On a pu juger, sinon la diction, du moins la manière de Guyot par nos nombreuses citations. On y a remarqué sans doute une vivacité mordante, un tour généralement spirituel et convenable à la satire. Toutefois les qualités de son style dépendent plutôt de l'instinct que de l'art. Sa malice lui enseigne souvent la concision ; sa facilité extrême l'entraine presque toujours dans la prolixité. Chose étrange ! il est à la fois serré et diffus, concis dans l'expression de chaque idée et long par la répétition multipliée de cette idée concise. Presque toujours exempt du mauvais goût et de la subtilité scolastiques, il y tombe pourtant quelquefois, et les habitudes du controversiste reparaissent à travers les sarcasmes du poète. Le bon vieil esprit gaulois se montre à tout moment dans Guyot, non sans d'amusants contrastes. On sourit de voir ce bon vivant affublé d'un froc, jouant assez bien son personnage, mais laissant échapper çà et là par malheur un petit bout d'oreille, débitant de beaux lieux communs de morale, puis tout-à-coup raillant, riant, se moquant de tout le monde et de lui-même.

BIBLE DE HUGUES DE BERZE.

Il est une autre *bible* qu'on a longtemps regardée comme une partie de la précédente. Le comte de Caylus a le premier établi

la distinction de ces deux ouvrages, et il suffit de les lire pour n'en pouvoir douter. Celui dont il nous reste à parler a pour auteur un homme de guerre, un châtelain, le seigneur Hugues de Berze. Avec lui, nous allons changer de point de vue : Guyot nous a fait monter à la tourelle du cloître, Hugues va nous placer au sommet du donjon féodal. Chose étrange! l'œuvre du chevalier a une teinte plus dévote que celle du moine. La raison en est simple; Guyot représente la tendance critique du moyen-âge. Hugues l'élément féodal et conservateur. Guyot avait porté long-temps le froc, et ses épaules en étaient un peu lasses. Malgré quelques formules satiriques, le siècle ne lui déplaisait point, le monde lui semblait bon à quelque chose, ne fut-ce qu'à en médire. Quant au seigneur de Berze, que nous ne connaissons au reste que par son court poëme, il nous semble le voir, au retour de l'héroïque conquête de Byzance, de ses voyages d'outre-mer, de ses grands coups de lance et de ses chevaleresques aventures, retiré dans son vieux castel et pensant à ses vieux péchés. Alors il fait comme le vieillard d'Horace, il censure et gronde les jeunes damoiseaux, il leur prêche de beaux sermons pour les porter à la pénitence. Il y a quelque chose de vénérable dans cette bonne figure de chevalier raide et pesant comme son haubert, pur et droit comme son glaive. On se prend à penser à Villehardouin, dont il fut le compagnon d'armes. Par malheur, Berze raconte peu et sermonne beaucoup : il s'étend avec complaisance sur certaines vérités peu nouvelles, comme la certitude de la mort et l'inconstance de la prospérité; mais ne criez pas au lieu commun! C'est hier, c'est aujourd'hui peut-être que le soldat de Baudoin a fait cette découverte; sous sa plume, elle n'a pas l'air de ces banales maximes qu'on se passe de main en main, valeur courante et anonyme; on sent ici je ne sais quelle empreinte de conviction et d'expérience personnelle, et puis cette langue toute jeune et toute naïve a le don de rajeunir tout ce qu'elle touche. Hugues n'est *ni clerc ni lettré*, mais il a pris part à de grandes choses, et son style en reçoit parfois le contre-coup. Lui aussi a vu, comme Tacite, « quatre princes tomber sous le fer; »

Car je vis en Constantinople,
Qui tant est belle et riche et noble,

En deça d'un an et demi,
Quatre empereurs. Puis je les vis
Dedans un terme tôt mourir
De vile mort........

Comme le chantre de *Childe-Harold*, il pleure sur ces braves si brillants le matin de jeunesse et de force, et devenus avant le soir la proie des poissons et des vautours.

Qui leur eût dit la matinée
Que telle était leur destinée?
Mais Dieu le voult ainsi souffrir?

Nous voilà loin des malices et des œufs gâtés de Guyot. Ne retrouvez-vous pas quelque chose de l'étonnement des croisés à la vue des magnificences orientales de Constantinople, quand le poète nous dit :

Et quand nous eûmes bientôt mis
Sous nos pieds tous nos ennemis,
Et nous fûmes, de pauvreté
Hors, plongés en la richesse,
Aux émeraudes, aux rubis,
Et aux pourpres et aux samis,
Et aux terres et aux jardins,
Et aux beaux palais marberins,
. . . .
Lors nous mîmes Dieu en oubli.

Hugues de Berze, on le voit, est moraliste, orateur, poète élégiaque, tout plutôt que satirique. Chez lui la satire est faible et émoussée. Ses invectives ne sont que des généralités vagues. On ne trouve dans cette *bible* ni amertume, ni haine, ni moquerie. Hugues a de l'élévation, du sentiment, une conviction sincère, une douce et profonde mélancolie; c'est bien le représentant des vieilles races héroïques du moyen-âge; il n'a rien de la verve plébéienne des trouvères.

FABLIAUX.

Le genre poétique le plus riche au treizième siècle est sans contredit celui des contes appelés *fabliaux*. Parmi ces récits, plusieurs ont pour objet l'enseignement moral, et d'autres le simple

amusement; il y en a de sérieux, de gais, de touchants. La gaieté domine et s'émancipe trop souvent jusqu'à la grossièreté ordurière. Nous laisserons de côté ces débauches de la verve gauloise qui sont, comme dirait La Bruyère, le charme de la canaille; mais nous pouvons sans danger citer quelques-unes de ces pièces où la liberté reste bien en deçà de la licence.

LE MÉDECIN DE BRAI. (*)

Jadis fut un vilain qui, à force d'avarice, avait amassé quelque bien. Outre du blé et du vin en abondance, outre de bon argent, il avait encore dans son écurie quatre chevaux et huit bœufs. Malgré cette fortune cependant, il ne songeait point à se marier. Ses amis et ses voisins lui en faisaient souvent des reproches; il s'excusait en disant que, s'il rencontrait une bonne femme, il la prendrait. Eux se chargèrent de lui choisir la meilleure qu'on pourrait trouver, et en conséquence ils firent des recherches.

A quelques lieues de là vivait retiré un vieux chevalier veuf et pauvre, qui avait une fille très-bien élevée et d'une figure charmante. La demoiselle était en âge d'être mariée; mais comme le père n'avait rien à lui donner, personne ne songeait à elle. Les amis du vilain étant venus en son nom en faire la demande, elle lui fut accordée; et cette jeune fille qui était sage et qui n'osait désobliger son père, se vit forcée d'obéir.

Le vilain, enchanté de cette alliance, se pressa bien vite de conclure et fit ses noces à la hâte.

Mais elles ne furent pas plutôt faites que des inquiétudes lui vinrent. Il songea que, dans sa profession, rien ne lui convenait moins qu'une fille de chevalier. Elle est élevée à ne rien faire, pensa-t-il, et de plus elle me va mépriser, moi qui suis fils de vilain.

De telles idées fermentant avec l'orgueil, il crut qu'il resterait le maître chez lui en s'y faisant redouter; et son parti étant pris, il se mit tous les jours, de sa lourde main, à battre sa femme.

La pauvre demoiselle, depuis un mois, pleurait continuellement, lorsqu'un matin que son mari était allé labourer, elle vit entrer chez elle deux messagers du roi, montés sur des chevaux blancs.

(*) Ce fabliau a donné à Molière l'idée de son Médecin malgré lui.

Ils la saluèrent au nom du monarque et lui demandèrent un morceau à manger : ils mouraient de faim. Elle leur apprêta aussitôt ce qu'elle avait, et, pendant le repas, les pria de lui dire où ils allaient ainsi :

— Nous ne savons trop, répondirent-ils, mais nous cherchons quelque physicien habile, et nous passerons s'il faut jusqu'en Angleterre. Demoiselle Ade, la fille du Roi est malade. Il y a huit jours qu'en mangeant du poisson, une arête lui est restée dans le gosier. Tout ce qu'on a imaginé depuis ce temps pour l'en délivrer a été sans succès. Elle ne peut ni manger ni dormir, et souffre des douleurs incroyables. Le roi qui se désespère nous a dépêchés pour lui amener quelqu'un capable de guérir sa fille : s'il la perd il en mourra.

— N'allez pas plus loin, reprit la dame en s'avisant, j'ai l'homme qu'il vous faut, grand physicien et plus expert en urines qu'Hippocrate.

— Oh ciel ! se pourrait-il ? et ne nous trompez-vous pas ?

— Non, je vous dis la pure vérité. Mais le médecin dont je vous parle est un fantasque, qui a particulièrement le travers de ne vouloir point exercer son talent ; et je vous préviens que, si vous ne le battez fortement, vous n'en tirerez aucun parti.

— Oh ! s'il ne s'agit que de battre, nous battrons ; il est en bonnes mains. Dites-nous seulement où il demeure.

La dame alors leur enseigna le champ où labourait son mari, leur recommandant surtout de ne point oublier le point important dont elle les avait prévenus. Ils la remercièrent, s'armèrent chacun d'un bâton, et piquant vers le vilain, le saluèrent de la part du roi, et le prièrent de les suivre.

— Pourquoi faire ? dit-il.

— Pour guérir sa fille, nous savons quelle est votre science, et nous venons exprès vous chercher en son nom.

Le manant répondit qu'il savait labourer, et que si le roi avait besoin de son service en ce genre, il les lui offrait, mais pour la médecine il protesta sur sa conscience qu'il n'y entendait absolument rien.

— Je vois bien, dit l'un des cavaliers à son camarade, que nous ne réussirons point avec des compliments, et qu'en effet

il veut être battu. Aussitôt ils mirent tous deux pied à terre et frappèrent sur lui à qui mieux mieux.

D'abord il essaya de leur représenter l'injustice de leur procédé. Mais comme il n'était pas le plus fort, il lui fallut filer doux, et, en demandant grâce bien humblement, promettre d'obéir en tout ce qu'ils exigeraient.

On lui fit donc monter une des juments de sa charrue, et on le conduisit ainsi au roi.

Le monarque était dans la plus grande inquiétude sur l'état de sa fille. Le retour des deux messagers lui rendit l'espérance; il les fit entrer aussitôt pour savoir quel était le succès de leurs recherches. Ceux-ci, après beaucoup d'éloges de l'homme merveilleux et bizarre qu'ils amenaient, racontèrent leur aventure.

— Je n'ai jamais vu de médecin comme celui-là, dit le prince; mais, au reste, puisqu'il aime le bâton et qu'il faut cela pour guérir ma fille, soit, qu'on le bâtonne. Il ordonna dans l'instant qu'on descendît la princesse; et, faisant approcher le vilain :

— Maître, lui dit-il, voici celle qu'il faut guérir. Le pauvre diable se jeta à genoux en criant merci, et il jura qu'il ne savait pas un mot, pas un seul mot de *physique*.

Pour toute réponse, le monarque fit un signe, et à l'instant, deux grands sergents qui étaient là tout prêts, armés de bâtons, firent pleuvoir sur ses épaules une grêle de coups.

— Grâce, grâce, s'écria-t-il, je la guérirai, sire, je la guérirai.

La jeune fille était devant lui, pâle et mourante; et, la bouche ouverte, elle lui montrait du doigt le siége et la cause du mal. Il songeait en lui-même comment il pourrait s'y prendre pour opérer cette cure; car il voyait bien qu'il n'y avait plus à reculer et qu'il fallait en venir à bout ou périr sous le bâton.

— Le mal n'est que dans le gosier, se disait-il; si je pouvais réussir à la faire rire, peut-être l'arête sortirait-elle.

Cette idée lui parut avoir quelque vraisemblance : il demanda donc au monarque qu'on allumât un grand feu dans la salle et qu'on le laissât un instant seul avec la princesse.

Tout le monde retiré, il la fait asseoir, s'étend le long du feu, et de ses ongles noirs et crochus commence à se gratter et à s'étriller la peau avec des contorsions et des grimaces si plaisantes,

que la jeune princesse, malgré sa douleur, n'y peut tenir. Elle part tout d'un coup d'un éclat de rire, et de l'effort qu'elle fait l'arête lui vole hors de la bouche.

Il la ramasse, court à la porte :

— Sire, la voici, la voici.

— Vous me rendez la vie, s'écria le monarque transporté.

Et il promit de lui donner en récompense de riches habits.

Le vilain le remercia. Il ne demandait que la permission de s'en retourner, prétendant avoir beaucoup à faire dans son ménage. En vain le roi lui proposa de devenir son médecin en titre, il répondit toujours qu'il était pressé, qu'il n'y avait point de pain chez lui quand il était parti, et qu'il lui fallait absolument porter du blé au moulin.

Mais lorsqu'à un nouveau signal du prince les deux sergents recommencèrent à jouer du bâton, il cria miséricorde, et promit de rester non-seulement un jour, mais toute sa vie, si l'on voulait.

On le conduisit alors dans une chambre voisine où, après lui avoir ôté ses habits, après l'avoir tondu et rasé, on le revêtit d'une robe écarlate. Il ne s'occupait, pendant tout ce temps, que des moyens de s'échapper, et comptait que, ne pouvant toujours être gardé à vue, il en trouverait bientôt l'occasion.

Mais la guérison qu'il venait d'opérer avait fait du bruit. Plus de quatre-vingts malades de la ville, dans l'espérance du même succès pour eux, étaient venus au château le consulter, et ils avaient prié le monarque de lui dire un mot en leur faveur. Le Roi le fit appeler.

— Maître, lui dit-il, je vous recommande ces gens-là ; guérissez-les tout de suite, et que je les renvoie chez eux.

— Sire, répondit le vilain, à moins que Dieu ne s'en charge avec moi, cela ne m'est pas possible, il y en a trop.

Qu'on fasse venir les deux sergents, reprit le prince. A l'approche des exécuteurs, le malheureux, tremblant de tous ses membres, demanda de nouveau pardon et promit de guérir tout le monde, jusqu'à la dernière servante.

Il pria donc le Roi de vouloir bien encore sortir de la salle, ainsi que tous ceux qui se portaient bien. Resté avec les seuls malades, il les arrangea tous autour de la cheminée, dans laquelle il fit faire un feu d'enfer, et leur parla ainsi :

— Mes amis, ce n'est pas une petite besogne que de rendre la santé à tant de monde, et surtout aussi promptement que vous le désirez. Je sais pourtant un sûr moyen : c'est de choisir le plus malade d'entre vous, de le jeter dans le feu, et quand il sera consumé, de prendre ses cendres pour les faire avaler aux autres. Le remède est violent, j'en conviens, mais il est infaillible, et je réponds après cela de votre guérison sur ma tête.

A ces mots, les malades se regardèrent les uns les autres, comme pour examiner leur état respectif. Mais dans toute la bande, il n'y avait personne étique ou enflé qui, pour la Normandie entière, eût voulu convenir que sa maladie était grave.

Le guérisseur s'adressant au premier du cercle :

— Tu me parais pâle et faible, lui dit-il, je crois que c'est toi qui es le plus mal.

— Moi, sire! point du tout, répondit l'autre, je me sens beaucoup soulagé dans ce moment, et ne me suis jamais si bien porté.

— Comment, coquin, tu te portes bien! eh! que fais-tu donc ici?

Et mon homme aussitôt d'ouvrir la porte et de se sauver.

Le Roi était en dehors, attendant l'événement, et prêt à faire bâtonner le vilain, s'il fallait encore en venir là. Il voit sortir un malade :

— Es-tu guéri, lui dit-il.

— Oui, Sire.

L'instant d'après un second paraît :

— Et toi?

— Je le suis aussi.

Enfin que vous dirai-je! il n'y eut personne, jeune ou vieux, qui voulût consentir à faire des cendres, et tous sortirent se prétendant guéris.

Le prince, enchanté, rentra dans la salle pour féliciter le médecin.

Il ne pouvait assez admirer, comment en aussi peu de temps, il avait pu opérer tant de miracles.

— Sire, répondit le vilain, je possède un charme d'une vertu sans pareille, et c'est avec cela que je guéris.

Le monarque le combla de présents; il lui donna de l'argent

et des chevaux, l'assura de son amitié, et lui permit de retourner auprès de sa femme, à condition cependant que quand on aurait besoin de son secours, il viendrait sans se faire bâtonner. Le manant prit ainsi congé du Roi. Il n'eut plus besoin de labourer, ne battit plus sa femme, l'aima, en fut aimé; mais, par le tour qu'elle lui avait joué, elle le rendit médecin malgré lui.

LES DEUX GASCONS ET LE NORMAND.

Deux Gascons allaient en pèlerinage. Un Normand, qui se rendait au même terme, s'étant joint à eux dans le chemin, ils firent route ensemble et réunirent même leurs provisions. Mais à une demi-journée du but de leur voyage, les vivres leur manquèrent, et il ne leur resta plus qu'un peu de farine et de beurre, à peu près ce qu'il en fallait pour faire un petit gâteau. Les deux Gascons, de mauvaise foi, complotèrent de le partager entre eux et d'en frustrer leur camarade, qu'à l'air grossier qu'il avait montré ils se flattaient de duper sans peine.

— Il faut que nous prenions notre parti, dit tout haut l'un des Gascons; ce qui ne peut suffire à la faim de trois personnes peut en rassasier une, et je suis d'avis que le gâteau soit pour un seul.

Mais afin de pouvoir le manger sans injustice, voici ce que je propose. Couchons-nous tous trois, faisons chacun un somme et qu'on adjuge le gâteau à celui qui aura le plus beau rêve.

Le camarade, comme on s'en doute bien, applaudit à cette idée. Le Normand même l'approuva et feignit de donner pleinement dans le piége. On fit donc le gâteau; on le mit cuire sous la cendre, et on se coucha. Mais nos Gascons étaient si fatigués qu'involontairement bientôt ils s'endormirent. Le Normand, plus malin qu'il n'en avait l'air, n'épiait que ce moment. Il se leva sans bruit, alla manger le gâteau, et revint se coucher.

Cependant un des Gascons s'étant réveillé, et ayant appelé ses deux compagnons :

— Amis, leur dit-il, écoutez mon rêve. Je me suis vu transporté par deux anges en enfer. Longtemps ils m'ont tenu sus-

pendu sur l'abime du feu éternel. Là, j'ai vu les tourments des damnés......

— Et moi, reprit l'autre, j'ai songé que la porte du ciel m'était ouverte : les archanges Michel et Gabriel, après m'avoir enlevé par les airs, m'ont conduit devant le trône de Dieu ; j'ai été témoin de sa gloire. Et alors le songeur commença à dire des merveilles du paradis comme l'autre en avait dit de l'enfer.

Le Normand, pendant ce temps, quoiqu'il les entendît fort bien, feignait toujours de dormir. Ils vinrent l'éveiller. Lui, affectant l'espèce de saisissement d'un homme qu'on tire subitement d'un profond sommeil, cria avec un ton effrayé :

— Qui est là ?

— Eh! ce sont vos compagnons de voyage. Quoi! vous ne nous connaissez plus? Allons, levez-vous et contez votre rêve.

— Mon rêve! oh! j'en ai fait un singulier et dont vous allez bien rire. Tenez, quand je vous ai vus transportés, l'un en paradis, l'autre en enfer, moi j'ai songé que je vous avais perdus et que je ne vous reverrais jamais ; alors je me suis levé et j'ai été manger le gâteau.

LE PRUD'HOMME QUI N'AVAIT QU'UN AMI. (*)

Mieux vaut un ami en chemin que deniers en bourse.

Un bourgeois de Rome, considéré pour sa noblesse et son mérite, et savant dans les lois, avait un fils de quinze à seize ans. Le damoiseau annonçait les plus heureuses qualités : il était doux, courtois, serviable, et surtout généreux, ce qui lui avait procuré beaucoup d'amis ; j'entends de ces amis dont le monde est plein, de ces gens qui vivent des sottises d'autrui et qui vous en imposent par leurs protestations séduisantes, jusqu'au moment où vous les mettez à l'épreuve.

Le père vit avec chagrin son fils prendre, dans cette sorte de sociétés perfides, un goût de dépense et de prodigalité propre à le ruiner un jour en peu de temps. Il voulut lui en montrer le danger, et lui parla ainsi :

(*) L'original de ce fabliau appartient à un recueil qui avait pour titre : *Castoiement.*

Beau fils, quelque grand que soit un trésor, il est bientôt dissipé quand on y puise tous les jours.

Fais attention à cette maxime et accoutume-toi à l'économie, si tu ne veux pas te préparer une vieillesse malaisée et délaissée de tout le monde. Quoiqu'il ne faille pas trop estimer les richesses, il est bon pourtant de passer pour être à son aise, parce que partout le pauvre est méprisé.

— Vous êtes mon père et mon seigneur, répondit le fils : je vous dois à ce double titre obéissance et respect, et je sens avec reconnaissance le motif qui vous fait parler en ce moment. Mais permettez-moi de vous représenter, sire, que je ne suis point joueur ; que, jusqu'à présent, vous n'avez point entendu parler de libertinage sur mon compte ; que, malgré ma jeunesse, je jouis dans Rome d'une bonne réputation, et que je puis me vanter de ne m'y connaître aucun ennemi. J'ai voulu me procurer des amis, il est vrai, et j'ai cru ne pouvoir trop les acheter ni faire un meilleur emploi de vos biens. Mais ne m'avez-vous pas appris vous-même à estimer par-dessus tout un ami véritable, et ne m'avez-vous pas dit cent fois qu'il vaut mieux que des tonnes d'or?

Tu viens de parler très-sagement, beau fils. Eh bien! dis-moi maintenant combien tu crois en avoir gagné, dont tu puisses te vanter d'être sûr?

— Sire, je crois pour le moins pouvoir compter sur dix.

— Dix, cher fils! Assurément, si cela est, je ne plains point tout ce qu'il t'en a coûté. Hélas! pour moi qui ai vécu soixante ans, je ne suis pas, à beaucoup près, aussi heureux ; malgré tous mes soins, je n'ai pu jusqu'à présent en faire qu'un seul. Il est vrai qu'il est sûr et que je crois pouvoir en répondre. Cependant si tu veux t'en rapporter à moi, je te conseillerai d'éprouver quelques-uns des tiens. Tu ne peux qu'y gagner, après tout, puisque tu les connaîtras mieux.

Le père alors suggéra un stratagème que le fils voulut bien consentir à employer ; mais ce fut par pure complaisance pour le prud'homme et uniquement pour le satisfaire, tant il se tenait assuré d'avance du succès de l'épreuve.

Ils vont donc tous deux à l'étable égorger un veau. Le fils le

met dans un sac qu'il prend sur ses épaules ; et il se rend ainsi vers la brune chez un de ces intimes qui chaque jour le pressaient avec importunité d'employer leurs services. Dès que celui-ci l'aperçoit, il accourt, il l'embrasse, le remercie du plaisir qu'il lui procure et demande s'il n'aura donc pas enfin la satisfaction de lui être utile.

— Oui, vous le pouvez, répond le damoiseau, et c'est même à ce dessein que j'accours chez vous. Dieu m'a abandonné pendant un moment ; je viens de tuer un homme, sauvez-moi la vie et cachez ce corps, que j'ai enlevé pour qu'on ne puisse pas me convaincre.

En même temps il jeta par terre le sac ensanglanté qu'il portait. Mais l'intime ami, le priant de le reprendre, lui déclara très-nettement qu'en toute autre occasion il n'eût pas mieux demandé de l'obliger, mais que cette fois-ci il n'était pas d'humeur à se mettre pour lui dans l'embarras.

Il en fut de même du second, du troisième, et de tous les dix enfin ; de sorte que le damoiseau se vit obligé de revenir chez son père conter, d'un air fort humilié, son aventure.

Je m'y étais attendu, répondit le prud'homme en souriant. Va maintenant chez mon ami ; je me flatte que tu y recevras une autre réponse.

Le jeune homme y alla ; et en effet, dès qu'il eut exposé à l'ami son prétendu malheur, celui-ci le mena dans une chambre écartée. Il fit sortir ensuite du logis, sous différents prétextes, sa femme, ses valets et ses enfants ; et, après avoir bien fermé toutes les portes :

— Nous voilà libres, dit-il au jeune homme ; il faut maintenant songer au plus pressé et nous débarrasser du mort. J'irai après cela m'informer si votre affaire a transpiré, et en attendant vous resterez caché ici. Alors il se mit en devoir de creuser une fosse pour enfouir le cadavre ; mais le jouvenceau, content de son épreuve, le remercia, lui confessa le stratagème et s'en revint.

Beau fils, lui dit le père, j'ai entendu dans ma jeunesse un vieux proverbe (et ne l'oublie jamais), c'est que nous ne devons regarder vraiment comme notre ami que celui qui vient à notre secours quand tout le monde nous abandonne.

AVENTURES DE TYL L'ESPIÈGLE.

Tyl l'Espiègle en son enfance.

Vers le milieu du treizième siècle, il y avait en Flandre, au bourg de Knesselaere, un bonhomme qui s'appelait Nicolas Tyl. Anna Werbeck était sa femme. Ils avaient longtemps demandé au ciel qu'il leur accordât un fils; leurs vœux enfin venaient d'être exaucés.

Dès que le petit enfant eût jeté ses premiers cris, son père voulut qu'il fût porté à l'église, pour y être baptisé. On ne sait quel nom lui imposa le prêtre. Mais par la suite, et pour les raisons que l'on verra, on lui donna le surnom d'Ulenspiegel (chez nous l'Espiègle), qui veut dire *miroir du hibou*. Comme cet oiseau fut consacré à Minerve, il se peut que par là on ait voulu entendre miroir de sagesse.

Les voisins avaient été invités, avec les parents, à la cérémonie du baptême. En sortant de l'église, la compagnie se rendit au cabaret, où le père du nouveau-né voulut que l'on bût copieusement, tant il avait le cœur en liesse.

Lorsque le jour baissa et qu'il fallut retourner au logis, la sage-femme qui portait l'enfant se mit en tête de la troupe. Comme il fallait passer un méchant pont délabré, l'accoucheuse, déviant dans ses pas, soit à cause de l'obscurité qui commençait à s'épaissir, soit que pour mieux témoigner son contentement elle eût trop bu d'un coup, tomba avec l'enfant dans le fossé, qui heureusement était presque sans eau. L'assistance de quelques-uns de la compagnie la tira de là sans autre mésaventure ; et tous étant rentrés à la maison, on fit tiédir de l'eau pour laver la sage-femme et l'enfant. Ainsi s'explique ce qui a été dit par de mauvais plaisants que Tyl l'Espiègle reçut le même jour trois baptêmes ; à savoir le baptême de l'église. le baptême du ruisseau et le baptême de l'eau chaude. .

L'enfant grandit heureusement. Dès qu'il commença à marcher, il montra des dispositions extraordinaires à l'agilité et à la souplesse. Quand son intelligence se développa , il laissa voir tous les signes d'un esprit rusé.

Les bonnes gens de Knesselaere hochaient la tête, n'augurant pas chance heureuse des imaginations fûtées de cet enfant. Mais son père, qui le chérissait d'un amour aveugle, riait à tous ses tours, n'en voyant que le côté spirituel et la partie ingénieuse....

Tyl l'Espiègle n'avait pas huit ans, que déjà la renommée de sa malice remplissait le voisinage. Des plaintes nombreuses arrivaient à son père; on l'accusait de tant de tours, que le bonhomme commençait à s'en troubler. L'enfant s'excusait, disant qu'il ne faisait mal à personne.

— Mais, ajouta-t-il, cher père, si vous voulez acquérir la preuve que tout ce qu'on vous dit de moi n'est que mauvaise intention, montez sur votre cheval, prenez-moi derrière vous, traversons le bourg, et vous verrez que nous ne passerons nulle part sans que les gens n'aient à gloser sur mon compte.

— C'est bon, répliqua Nicolas Tyl; je ferai cela.

Le lendemain, il sortit sur son cheval, ayant placé son fils en croupe. Pendant qu'ils traversaient le bourg, l'Espiègle tendait le derrière aux passants. Les bonnes gens disaient tout haut :

— Voyez ce petit malicieux!

— Vous l'entendez, cher père, ripostait aussitôt l'enfant, je ne fais point de mal, et ils m'appellent malicieux!

— C'est singulier, dit Nicolas.

Il prit son fils, le mit devant lui, sur le cheval, et continua à marcher surveillant ses mouvements. L'Espiègle, sans que son père s'en aperçût, se mit à faire à chaque passant une grimace, tirant la langue aussi grande qu'il pouvait, et de rechef les gens disaient :

— Voyez, le petit vaurien!

— Il faut, dit à part soi Nicolas Tyl, que mon fils soit né sous une influence malheureuse, ou que les gens de céans soient envieux de son grand esprit, puisque, bien qu'il se tienne en repos, on le déteste...

Tyl l'Espiègle est forgeron.

Tyl l'Espiègle s'en fut à Tirlemont. Curieux de connaître les divers métiers, il se mit au service d'un forgeron. Celui-ci le trouva

paresseux. Il mettait de la nonchalence à faire agir le soufflet, ce qui ralentissait le travail.

— Garçon, lui dit-il, vous devez me suivre avec le soufflet.

Un moment après, le forgeron sortit. L'Espiègle ayant détaché le soufflet de la forge, le suivit par derrière. Le maître se retourna surpris :

— Que faites-vous là ?

— Ce que vous m'avez recommandé, je vous suis avec le soufflet.

C'était un des plaisirs du farceur de prendre ainsi tout à la lettre.

Le forgeron s'expliqua mieux ; mais il se promit de donner à son garçon un peu plus d'activité. On était dans l'hiver. Au lieu de se lever à quatre heures du matin, selon l'habitude, il se leva à minuit, fit lever l'Espiègle et se mit à l'ouvrage. Ces manières ne convenaient guère à Tyl, qui demanda pourquoi on l'éveillait si matin.

— Parce que j'aime, répondit le bourgeois, que dans les commencements mes garçons ne dorment que demi-nuit, afin d'animer leur vigilance.

L'Espiègle ne répondit mot ; mais le lendemain quand on l'eut pareillement appelé à minuit, il attacha son matelas sur son dos, et alla ainsi à la besogne. Les forgerons travaillent la nuit sans autre lumière que le feu de la forge. Le maître ne s'aperçut donc pas d'abord de ce qu'avait fait son garçon ; mais quand le fer rouge battu eut fait jaillir des gerbes d'étincelles, il en tomba sur le matelas ; et l'odeur de roussi fit découvrir la laine qui brûlait.

— Es-tu enragé, s'écria le maître, de brûler ainsi mon matelas ?

— C'est ma coutume, répondit froidement Tyl, lorsque je n'ai couché que la moitié de la nuit sur mon lit, de faire coucher mon lit sur moi pendant l'autre moitié.

Le bourgeois de Tirlemont ne voulut pas garder plus longtemps un garçon qui avait de si singulières idées.

Tyl l'Espiègle chez le comte d'Héverlé.

Tyl partit et alla demander du service au comte d'Héverlé. Ce comte habitait un château fortifié, il était en guerre avec deux de ses voisins, il avait dans son manoir une petite armée de cavaliers et de fantassins, toujours prêts à se mettre en course.

Voyant dans le jeune Flamand un garçon leste, il le retint et lui donna les fonctions de guetteur.

On le logea dans une tour au-dessus de la grande porte crénelée, on lui donna un cornet, on lui recommanda d'observer ce qui se passait dans la campagne et de corner dès qu'il verrait l'ennemi. L'Espiègle était disposé à faire de son mieux; par malheur, comme il était nouveau venu, on ne pensa pas à lui, on oublia de lui porter à dîner.

Deux heures après, une bande d'ennemis parut; ils se jetèrent sur une métairie qui dépendait du château et en emmenèrent les bœufs. Le guetteur voyait tout de sa lucarne, mais il ne sonna mot. Un bonhomme, qui s'était échappé, vint prévenir le comte, qui appela l'Espiègle et lui demanda pourquoi il n'avait pas corné.

— Monseigneur, répondit le malin avec un air doucereux, on avait oublié de m'apporter mon dîner, et quand j'ai le ventre creux je n'ai plus de voix.

Le comte, en lui recommandant de mieux agir, monta à cheval et partit avec ses gens à la poursuite de l'ennemi. Il eut le bonheur de reprendre ce qu'on venait de lui voler; il enleva encore à la bande en déroute des jambons, des volailles et d'autres provisions qu'elle avait maraudées ailleurs, et rentra dans sa forteresse ordonnant qu'on préparât du butin conquis un bon souper pour sa troupe. A la chute du jour, tout le monde se mit à table; on oublia encore l'Espiègle. Son estomac se révolta; il entendait les cris de joie de la troupe en liesse, le bruit des plats et des brocs; l'odeur des ragoûts venait même jusqu'à lui, il saisit aussitôt son cornet et sonna l'alarme.

Le comte se leva sur le champ, remonta à cheval et sortit avec tous ses gens à la recherche des assaillants; mais il eut beau

courir un quart de lieue et disperser ses cavaliers par tous les chemins, il s'en revint sans avoir rien découvert.

Tyl, pendant ce temps-là, était descendu au galop; il avait copieusement soupé, largement bu et regagné sa tour dans une disposition beaucoup plus joyeuse. Le comte lui demanda s'il s'était effrayé de son ombre.

— Monseigneur, dit-il, aux sons que j'ai poussés, l'ennemi a gagné le large, parce qu'il aura vu qu'on faisait bonne garde.

Néanmoins, on ne lui laissa pas un poste qu'il remplissait si mal; on l'enrégimenta dans les fantassins armés. Ce n'était pas trop son affaire; à toutes les sorties, il était le dernier au partir et le premier au retour. Le comte lui fit encore des reproches.

— Monseigneur, dit-il, j'ai le cœur singulièrement fait; je n'ai de courage qu'en raison de ce que je mange; si vous voulez que j'aille le premier aux rencontres et que j'en revienne le dernier, ordonnez que pendant huit jours on me fasse mettre le premier à table et que j'en sorte le dernier.

Il espérait, pendant ce temps, trouver l'occasion bonne pour gagner au large. Mais le comte lui épargna tant de soins en le mettant à la porte.

Tyl l'Espiègle à Liége.

D'Héverlé Tyl passa à Liége, où il fit d'abord de si plaisantes choses que le prince-évêque voulut le voir, et que toute la cour le prit en amitié. Mais nul ne garnissait sa bourse.

Il avait dans cette ville un voisin fort chiche. Cet homme, ayant tué son cochon, lui dit : — Ce qui m'attriste, c'est qu'ayant reçu de toutes ces bonnes gens d'alentour un morceau de porc frais, lorsqu'ils ont tué aussi leurs cochons, je leur dois aujourd'hui la même offrande : la moitié de la bête va y passer. Vous m'obligeriez en me donnant là-dessus un bon conseil.

— Rien n'est plus facile, dit l'Espiègle ; laissez votre cochon pendu à votre porte jusqu'à minuit; vous vous lèverez alors: vous le rentrerez sans qu'on vous voie, et vous direz demain matin qu'on vous l'a volé.

Le voisin trouva l'avis bon et le mit en pratique.

Mais à minuit, — lorsqu'il s'en vint à petit bruit pour décrocher son cochon, il ne le trouva plus. C'était le conseilleur qui l'avait discrétement enlevé avec l'intention d'en faire son profit. Le pauvre homme se désola et chercha jusqu'au jour; mais du cochon nul vestige.

Il alla heurter à la porte de Tyl, et lui dit : — Voisin, on m'a volé mon cochon.

— C'est cela, répondit l'autre, dites ainsi à tout le monde.

— Mais vous ne comprenez pas, ce n'est point finesse, comme je voulais; on me l'a réellement dérobé.

— A merveille, voisin, continuez de la sorte, vous persuaderez tout le monde.

Le voisin eut beau dire et se fâcher; il n'en sut tirer autre chose; et le pis fut que l'Espiègle, ayant divulgué l'avis qu'il avait donné, le bonhomme passa pour un mauvais avare qui inventait une fable.

Mais d'autres tours pires s'ébruitèrent. Le prince de Liége se fâcha alors contre le plaisant; et il le bannit de ses Etats, lui faisant formelles défenses de remettre le pied sur les terres de Liége. Force fut au garnement de déguerpir; comme il avait toutefois à recouvrer quelques créances sur certains gentilshommes, il revint au bout d'un mois et fit son entrée à Liége, assis dans une étroite charrette que traînait un petit cheval des Ardennes. D'aventure, il fut rencontré par le médecin du prince, lequel ne l'aimait pas et s'empressa de l'aller dénoncer à monseigeur. Le prince mécontent envoya des archers avec ordre d'amener le contrevenant en son équipage.

— Qui t'a permis, lui dit-il, de rompre ton ban et de rentrer en nos terres?

— Je n'ai point rompu mon ban, répartit l'Espiègle, et je n'ai pas le pied sur les terres de Liége, mais bien sur celles de monseigneur le prince-électeur de Cologne. Il fit voir en même temps que sa petite charette se trouvait garnie de terre apportée de Cologne.

Le prince de Liége ne put s'empêcher de rire en sa barbe. Mais Tyl ayant touché ses florins, partit de ce pays.

Tyl l'Espiègle et son petit chapeau.

Tyl, à Cologne, tomba bientôt dans une si grande détresse qu'il ne possédait plus que quatre florins. Il avait pour coiffure un petit chapeau de forme triangulaire dont tout le monde se moquait. Il résolut de s'en faire une ressource.

Ayant dressé son plan, il vint trouver deux officiers goguenards, qu'il savait pour le quart-d'heure munis d'argent.

— Vous raillez mon bonnet à pointes, leur dit-il; je veux vous réconcilier avec lui en vous faisant voir à quoi il est bon, et je vous invite à diner aujourd'hui.

Les deux officiers ne se firent pas prier. L'Espiègle les conduisit dans la meilleure auberge de la ville. Il avait tendu là ses filets; moyennant ses quatre florins donnés à l'hôtesse, il avait fait ses conventions.

Les trois compères furent bien servis et dinèrent joyeusement. Quatre florins alors payaient un large festin. Les deux officiers étaient étonnés de la générosité de l'Espiègle, et surpris de le voir faire si grosse dépense; leur admiration allait redoubler.

Tyl appela l'hôtesse.

— Combien avons-nous dépensé? dit-il.

— Quatre florins! répliqua la bonne femme.

— Quatre florins! répéta le matois; — et en disant cela, il mit son petit chapeau sur le pouce de la main droite, le fit tourner quatre fois en l'air et reprit, en regardant fixement l'hôtesse :

— Quatre florins! n'est-ce pas cela? êtes-vous contente?

— C'est bien cela, mon maître, grand merci.

— Vous ne demandez rien autre chose?

— Rien de plus, et je me recommande bien à votre service.

La femme se retira mettant la main dans la poche de son tablier, où elle fit sonner des florins.

— Voilà qui est merveilleux, dirent les officiers.

— Vous voyez que ce petit chapeau n'est pas si ridicule. Aussi, avec le prix qu'on m'en a déjà offert vingt fois, j'aurais une toque d'or.

— Mais pourtant, dit l'un des convives, si on vous en donnait une belle somme, ne le cèderiez-vous pas? Ce talisman conviendrait à de pauvres officiers comme nous; avec cela nous aurions sûreté de ne jamais mourir de faim.

Par amitié pour ces messieurs, Tyl se laissa enjôler; il reçut quatre cents florins et livra son petit chapeau. L'acquéreur ravi voulut, dès le soir en faire l'essai; il se rendit à l'auberge, invita tous ses amis, les régala d'un souper délicat puis s'efforça de payer en tournant le petit chapeau. Mais l'hôte, avec qui, comme le farceur, il n'avait pas compté d'avance, ne comprit jamais le tour. Il fallut débourser des florins sonnants. Reconnaissant qu'il avait été joué, il courut à la recherche de l'Espiègle, qui avait eu soin de filer.

Tyl l'Espiègle et son cheval.

Avec ses quatre cents florins, Tyl s'étant équipé à Francfort, y entra au service d'un prince électeur, dont il gagna la confiance. Ce prince avait un beau cheval, qui souvent perdait ses fers, soit qu'il eût la corne un peu tendre, soit que le maréchal qui le ferrait fût malhabile, soit que le cheval fît des pieds trop de mouvements.

Reconnaissant dans son nouveau serviteur un homme adroit, il lui dit: — Toi qui sembles intelligent en tant de choses, prends mon cheval et me le fais ferrer autrement qu'on n'a fait jusqu'ici; je ne veux plus de ces maréchaux, ni de ces fers qui se cassent et dont les morceaux ne valent rien; je veux quelque chose de digne d'un prince.

L'Espiègle emmena le cheval, et s'adressant à un orfèvre, il fit faire quatre fers d'or, les fit attacher avec des clous d'argent et s'en revint dire au prince: — Vous n'aurez ici aucun des inconvénients qui vous déplaisent. Le cheval, en effet, paraissait tout joyeux. Sans y aviser, le prince le monta, fit une promenade et s'en revint satisfait. Mais le lendemain matin, quand l'orfèvre vint demander son payement, qui était autre chose que les fers du maréchal, l'Excellence appelant Tyl, lui demanda ce qu'il avait fait.

— Ce que vous ordonniez, répliqua-t-il; vous ne vouliez plus de maréchaux, ni de fers, dont les morceaux ne valent rien; j'ai donné la besogne à un orfèvre.

— Ah! vous faites le plaisant de la sorte, dit l'électeur; eh bien! c'est votre affaire et non la mienne, avisez à vous tirer de là.

Ce disant, il ferma la porte. L'orfèvre, surpris, voulut s'adresser à Tyl, qui déjà avait gagné l'écurie, où montant le beau cheval, sans que personne pensât à le gêner, il était parti de la ville.

— Puisque ce n'est plus son affaire, dit-il, et que c'est la mienne, nous nous en tirerons. Il s'en fut à la ville prochaine, vendit les fers d'or, qui le nourrirent un temps; après quoi, se retrouvant au dépourvu, il changea son beau cheval contre une rosse et il alla à Wurtzbourg, où il fit savoir qu'il ferait voir merveille: — Un cheval qui avait la tête où il devait avoir la queue et la queue où il devait avoir la tête. C'était foire et grande foule de bonnes gens, plus de mille bourgeois et forains vinrent; il montra sa rosse attachée par la queue au râtelier.

Tyl l'Espiègle soutient une thèse.

Tyl s'était rendu à Prague, sachant bien que la célèbre université établie dans cette ville lui fournirait des ressources. Il se lia avec quelques étudiants, et même avec des professeurs, qu'il étonnait de ses reparties.

Un soir, provoqué par plusieurs, il se vanta de soutenir une thèse publique, où il répondrait aux questions les plus difficiles, même à des questions jusque-là réputées insolubles. Une souscription se fit, des paris s'ouvrirent, une somme fut rassemblée; ce devait être sa récompense s'il triomphait. Le recteur et les premiers docteurs de l'université voulurent bien présider la thèse.

La séance publique, solennellement annoncée, fut ouverte. Une grande affluence de curieux et de savants se pressait pour entendre un homme qui devait répondre à tout. Le recteur, qui était un vieillard original et malin, fut chargé unanimement de poser les questions.

— Vous allez voir, Messieurs, dit-il en jetant autour de lui un regard, comme je vais mettre cet homme hors des gonds.

Puis, apostrophant l'Espiègle, qu'on avait placé dans la chaire de la grande salle, il lui dit :

— Maître, qui savez tout, vous pourrez nous dire combien il y a de muids d'eau dans la mer?

— Quatre cent quatre-vingt millions sept cent trente mille deux cent cinquante-trois muids et neuf pintes et demie, mesure de Cologne, répliqua l'autre avec assurance ; arrêtez les fleuves et les rivières qui s'y jettent, nous mesurerons ; je perds mon nom s'il en manque une chopine.

Des murmures d'étonnement accueillirent cette réponse. Le recteur se trouva pris. Un autre savant lui succéda.

— Combien de jours se sont écoulés, demanda-t-il, depuis Adam jusqu'à l'heure présente?

— Sept, qui font honnêtement leur service et reviennent fidèlement toutes les semaines, à savoir : le lundi, le mardi, le mercredi, le jeudi, le vendredi, le samedi et le dimanche.

— Et combien de semaines?

— Cinquante-deux qui ne manquent pas de reparaître chaque année.

— Alors, combien d'années?

— Cinq mille deux cent quatre-vingt-neuf ; et je consens à porter le bât comme un âne, si quelqu'un au monde peut nous montrer un titre qui établisse que je me trompe.

— Voilà, dit le savant, un fier compère.

— Mon maître, dit un troisième docteur, avec la science profonde qui brille en vous, j'espère que vous saurez nous dire ce point qui n'a jamais été fixé :

Où est le milieu du monde?

— Précisément où vous vous trouvez en cet instant, docteur, dit l'Espiègle ; faites mesurer dans tous les sens ; et s'il s'en faut d'un brin de paille, je me condamne.

Les savants restèrent muets et décontenancés jusqu'au moment où un jeune professeur fit cette nouvelle demande.

— Quelle distance y a-t-il de la terre au ciel?

— Une très-petite, dit l'Espiègle, puisqu'on nous y entend, lors même que nous parlons tout bas.

La foule alors éclata d'enthousiasme; tout le monde fit fête à un homme que rien ne pouvait embarrasser; on le reconduisit chez lui en triomphe; on lui remit la somme qui devait récompenser sa victoire, on lui dit qu'il valait bien plus.

— Oh! je vaux moins, répliqua-t-il; je sais ce que je vaux.

— Combien donc vous estimez-vous? dit encore le recteur, qui croyait se ratrapper là.

— Vingt-neuf deniers, dit l'Espiègle; et c'est de l'orgueil, car notre Seigneur n'a été vendu que trente.

On applaudit de nouveau, et l'intrépide garçon mena bonne vie à Prague.

Voyant qu'il y réussissait à faire le savant, il annonça que, si on voulait convenablement le payer, il entreprendrait l'éducation d'un âne, demandant dix ans pour le mettre en état de lire en société, de soutenir des thèses et de raisonner avec logique.

Le bon recteur, qui justement possédait un âne de quatre ans, accepta le marché, ne doutant plus de rien à l'égard d'un homme qu'il avait reconnu si subtil. Il paya cent florins en avance et livra son âne.

— L'âne, dit gravement Tyl, a déjà de sa nature une grande facilité à prononcer les voyelles. Il en articule deux merveilleusement, I, A, quoiqu'il nasille un peu sur la seconde. Il ne s'agit que de lui donner le goût de la lecture.

Il mit l'âne dans une petite étable, et s'étant procuré un vieux livre, il plaça entre les feuillets de parchemin des grains d'avoine. L'animal, les ayant flairés, tournait les feuillets avec son nez, puis les balayait avec sa langue; après quinze jours de cet exercice, Tyl dit au recteur :

— S'il vous plait de venir visiter notre élève, vous reconnaîtrez qu'il se plait déjà à étudier.

Le recteur vint. Le précepteur de l'âne ayant placé le livre devant l'écolier aux longues oreilles, celui-ci, habitué à y trouver un petit festin, se mit avec son museau à le feuilleter d'un air très-sérieux. Le bonhomme s'en retourna émerveillé. On se demande ce que prétendait Tyl de son essai; mais il comptait qu'en dix ans l'âne ou le recteur serait mort, et c'est ce qui advint en la même année du savant homme.

Tyl l'espiègle se fait peintre.

Après quelque séjour à Prague, où il ne demeura pas longtemps, nous retrouvons l'Espiègle au pays de Hesse. Il y était entré s'annonçant comme un grand peintre.

Il avait apporté quelques tableaux flamands qu'il avait achetés à un juif. Le landgrave ayant fait venir l'artiste étranger et visité ces tableaux, dont il se disait l'auteur, se mit à l'admirer et lui demanda :

— Maître, quel prix exigeriez-vous pour décorer ma grande salle des portraits de tous mes aïeux ?

– Seigneur, répondit l'espiègle, je n'emploierai pas seulement pour ce travail l'art qui a produit les petits tableaux qui m'accompagnent ; je puis faire mieux, au moyen de certains procédés dans lesquels il entre peut-être un peu de magie, mais qui m'ont été enseignés par le plus habile d'entre tous les peintres. Or le tout coûtera quatre cents florins d'or.

— Demandez ce qu'il faut et faites, répliqua le landgrave ; je ne regarderai point au salaire, mon trésorier va vous compter en avance cent florins pour vous mettre en veine.

Tyl se chargea donc de faire tous les portraits ; il reçut les cent florins d'or, disant qu'il les allait employer à acheter les toiles et les couleurs ; puis il demanda que personne ne vînt le troubler dans son travail ; ce qui lui fut accordé.

Le temps marcha. Le drôle se sentant la bourse garnie, passait les jours et les nuits au cabaret, avec des amis comme il en faisait partout. Pour surcroît, le bruit s'étant répandu que le prince l'avait chargé de travaux importants, il vendit fort cher les tableaux qu'il avait apportés. Tout allait bien. Mais au bout de trois mois, le landgrave, un jour, le fit prévenir qu'il irait voir le lendemain où il en était.

Tyl qui n'avait pas commencé et qui eût eu grande peine à tenir un pinceau, fit bonne contenance. Quand le prince arriva dans son atelier, qui ne contenait rien qu'un drap blanc étendu sur la muraille, il lui dit :

— Je dois avertir votre Altesse, d'une particularité ; je vous ai

dit qu'il y aurait de la magie. Ceux donc qui ne sont pas purs et innocents ne peuvent rien voir de ce que j'ai peint.

— Ce serait chose étrange, dit le prince. Voyons donc.

L'Espiègle tira le drap blanc qui couvrait la muraille nue, et désignant de sa baguette les points où il supposait des portraits il dit effrontément :

— Seigneur, ce portrait est celui du premier landgrave de Hesse; ensuite vient Adolphe; de celui-là descendit Guillaume-le-Noir que vous voyez-là ; de Guillaume-le-Noir naquit Louis.

Et ainsi il énuméra tous les landgraves jusqu'au prince régnant. Il ajouta :

— Les soins minutieux que j'ai mis à cet ouvrage me persuadent que personne n'osera le blâmer en rien.

Le landgrave était consterné. Quoiqu'il ne vît rien, le ton sérieux de l'Espiègle lui en imposait tellement, qu'il pensa en lui-même : Suis-je donc un grand coupable? car je ne vois que la muraille.

Il n'osa toutefois faire paraître les émotions qui l'agitaient, se borna à dire qu'il ne se fiait pas assez à son jugement, et sortit absorbé.

Tyl songea de son côté qu'il ne fallait pas s'endormir sur un succès d'audace ; il courut chez l'intendant du prince, demanda et obtint une seconde avance de cent florins d'or, et s'en revint faire ses préparatifs de départ.

Comme il se livrait assez activement à ce soin, le landgrave, qui avait tout conté à sa cour, amena à l'atelier les plus honnêtes gens qu'il pouvait connaître. L'imposteur ne se déconcerta point et répéta hardiment, devant la noble assemblée, la comédie qu'il avait osé jouer devant le landgrave seul. Son ton était si ferme, que les assistants interdits annoncèrent qu'ils voulaient avant de juger revenir en plus grand nombre. L'Espiègle ne jugea pas à propos d'attendre une société si nombreuse, si honorable ; il décampa ; et comme les rieurs pouvaient encore être de son côté, le bon landgrave imposa silence sur cette aventure....

Mort de Tyl l'Espiègle et son Testament.

Tyl s'était remis en courses. Se sentant malade, il s'arrêta à Damme. Comme il n'avait pas d'argent pour payer les médecins,

il se fit transporter à l'hôpital, où l'on reconnut que sa maladie était mortelle.

Sentant sa fin approcher, il demanda à faire son testament. Il avait un coffre très lourd; et tous ceux qui l'entouraient lui prodiguèrent des soins empressés, dans l'espoir qu'il ne les oublierait pas. Ces petits soins lui procurèrent quelque agrément en sa dernière maladie.

Dans l'expression écrite par notaire de ses volontés, il divisa ses biens en trois parts : il léguait la première à ses parents, s'il s'en présentait; la seconde au magistrat de Damme et la troisième au médecin qui le soignait. Le coffre qui contenait son héritage devait être confié à l'économe de l'hôpital jusqu'après ses funérailles.

Il mourut doucement ainsi. Son corps fut mis dans un bon cercueil; on lui fit un service honnête. Mais son enterrement eut, comme sa vie, dont il faisait la clôture, quelque chose de bizarre. Au moment où l'on descendait la bierre dans la fosse, une des cordes se rompit; le cercueil tomba perpendiculairement et le mort se trouva sur ses pieds. On crut devoir laisser les choses ainsi. La fosse ayant été remplie, on y posa une pierre où l'on grava un bibou sur un miroir, avec une inscription ainsi conçue :

« Passant, n'oubliez cette tombe : Tyl y repose; mais il est encore debout. »

Quelques jours après, les légataires présents à Damme se réunirent pour ouvrir le coffre et partager les grands biens qui leur avaient été laissés.

Ils ne tirèrent du bahut que des pavés et des briques.

Quand le premier moment d'humeur fut passé, on trouva le tour digne de la vie dont il était la fin.

Les fabliaux qu'on vient de lire sont traduits en prose moderne. (*) Dans le style versifié du moyen-âge ils auraient quelque chose de plus naïf et de plus piquant; mais ils ne seraient pas assez facilement compris.

Le fabliau était à la chanson du geste, ce que la comédie et le vaudeville sont à la tragédie. Il racontait une anecdote, un fait

(*) Les fabliaux du moyen-âge par M. Jacques Loiseau.

amusant, un bon mot. Son petit vers de huit syllabes s'en allait sautillant à travers toutes les témérités du sujet, frappant au hasard ce qu'il trouvait sur sa route, et provoquant ainsi de bons et francs éclats de rire. Aucun genre de composition ne montre avec plus d'avantage le talent de nos trouvères. L'art de conter y est poussé bien plus loin que dans les grandes épopées. Le fabliau étant beaucoup plus court, se laisse saisir et embrasser facilement par le poète.

Toutes ses parties se coordonnent suivant une juste proportion : toutes vont droit et rapidement au but. L'esprit national, plus sensé qu'enthousiaste, plus railleur que poétique, se trouve à son aise et comme chez lui dans ces contes familiers. Il y déploie déjà ses qualités les plus excellentes.

Le fabliau, si français par son caractère et par la perfection de sa forme, avait pourtant les origines les plus lointaines. Un grand nombre de sujets traités par nos vieux poètes se retrouvent chez les Arabes, les Persans, jusque dans l'Inde et dans la Chine. Ces contes naïfs et moqueurs ressemblent à une rieuse troupe de bohémiens venus on ne sait d'où, peut-être du fond de l'Orient, qui parcourent l'Europe en chantant et se multiplient au hasard sur la route. Pour ne donner qu'un seul exemple de cette destinée voyageuse du fabliau : un Indien nommé Sindbad, qui vivait environ un siècle avant l'ère chrétienne, écrivit un recueil de contes intitulé le *Livre des sept conseillers, du précepteur et de la mère du roi ;* c'est un ouvrage dans le genre des *Mille et une nuits*, un enchaînement d'historiettes mises dans la bouche, tantôt de la femme du roi, qui veut perdre un jeune prince, tantôt des sept conseillers ou sages qui veulent le sauver. L'original indien a été successivement traduit en persan, en arabe, en hébreu, en syriaque et en grec. Au XIIe siècle, un moine français le mit en latin, sous le titre bizarre de *Dolopathos* ou *Roman des sept Sages*. Nos trouvères le découpèrent en fabliaux versifiés, un clerc le traduisit en prose. Il passa ensuite en allemand, en italien, en espagnol. Les *novellieri* italiens, Boccace entre autres, en tirèrent plusieurs contes et en imitèrent le cadre ; enfin Molière y prit *George Dandin*.

Nulle part le fabliau ne fut ni mieux redit ni mieux écouté qu'en

France. Il trouvait un égal accueil dans les châteaux et dans les chaumières.

> Les rois, les princes, les courteurs (courtisans)
> Comtes, barons et vavasseurs
> Aiment contes, chansons et fables
> Et bons dits qui sont délitables;
> Car ils ôtent le noir penser;
> Deuil et ennui font oublier.

De son côté le peuple goûtait ces récits humbles et malins comme lui, où il retrouvait sa vie de chaque jour, les vices et les travers de ses maîtres comme de ses égaux. Souvent au foyer des compères de la nouvelle commune, venait s'asseoir quelque bon vieux jongleur. Là, tandis que se choquaient les *hanaps* remplis de vin de Brie, il répétait d'un ton narquois quelques-uns de *ces jolis contes qu'il contait si bien.* Pour peu que le vin fût passable, le fabliau devenait plus méchant. C'étaient les représailles du peuple contre les grands, c'était la satire populaire. (*M. J. Demogeot*, *Histoire de la littérature française.*)

Rutebeuf.

Quoique les fabliaux soient essentiellement une œuvre anonyme que personne n'a inventée et que tout le monde répète, nous connaissons les noms d'un grand nombre de trouvères qui les ont versifiés. L'un des plus hardis et des plus habiles, celui dont la vie et la personne peuvent nous servir de type, pour nous en figurer beaucoup d'autres, est Rutebeuf, contemporain de saint Louis. Vilain d'origine, clerc par le savoir, laïque par l'habit, quand il en avait un, pauvre existence vagabonde pour qui la société n'avait pas encore de place, s'il l'en faut croire, il se trouvait souvent réduit aux dernières extrémités : « Je suis sans cotte, s'écrie-t-il, sans lit, je tousse de froid, je baille de faim, je ne sais où aller, et il n'y a personne qui soit aussi misérable que moi d'ici à Senlis. » En d'autres endroits, il dit qu'il est fort embarrassé pour parler de sa pauvreté, *tant il y a abondance de matière.* » Voici l'hiver, ajoute-t-il, voici la glace, et je n'ai pas à la maison deux douzaines de bûches ; j'ai les côtes nues ; mes pots sont cassés

et brisés; je ne trouve plus à emprunter, parce que je n'ai plus rien à engager; enfin :

> Nès la destruction de Troie,
> Ne fut si grant comme est la moie.

(Depuis la destruction de Troie, il n'y en a pas eu d'aussi grande que la mienne.)

C'est au milieu de ces lamentations répétées qu'il nous apprend tout-à-coup qu'il n'est point *ouvrier en mains*. Il dit, dans une de ses prières, qu'*il fait des rimes sur les uns pour plaire aux autres*, et qu'*il a peur que cela compromette gravement son salut*. Malgré tout l'esprit dont ces rimes font foi, il paraît que ceux qui les lui commandaient ne le trouvait pas assez caustique ou n'étaient pas très-généreux, car il ajoute à la longue énumération de ses misères qu'il n'a pas de quoi avoir du pain, qu'il ne veut pas que l'on sache où il demeure, à cause de sa pénurie, et que ce qui lui fait le plus de peine, c'est de revenir hocher chaque jour à sa porte, les mains vides. « Ah! s'écrie-t-il alors, Dieu n'a pourtant auprès de lui aucun martyr qui ait souffert autant que moi. » Cependant la plupart des pièces de Rutebeuf sont adressées à de grands seigneurs, et il n'est point permis de croire que ceux-ci le récompensassent mesquinement; mais Rutebeuf était joueur. Voici, en effet, comment il s'exprime, à propos du jeu de dés :

> Li dès que li dettier ont fet,
> M'ont de ma robe tout deflet,
> Li de m'occient,
> Li dé m'aguétent et espient,
> Li dé m'assaillent et déffient, etc.

Rutebeuf vécut, ou dut être connu à partir de 1250 jusqu'à 1300: du moins les pièces qu'il a laissées ne contiennent aucun renseignement sur des faits passés avant ou après ces deux dates. Il mérite une place distinguée parmi les fondateurs de notre poésie. Son langage est souvent âpre et rude comme sa pensée; c'est lorsque son cœur, aigri par l'infortune, s'en prend à la société de ses souffrances. Il s'arme alors contre son siècle de la satire la plus violente et la plus grossière; mais souvent aussi il se borne à faire

un triste retour sur sa condition ici-bas ; alors son style s'assouplit et prend une teinte de mélancolie qui n'est pas sans grâce :

De totes pars Diex me guerroie,
De totes pars pers-je chevance !
(*La paix de Rutebeuf.*)

Et encore :

Issi sui com l'osière franche
Ou comme li oisieaus seur la branche :
En esté chante,
En yver plor et me gaimante
Et me desfuel ausi com l'ente
Au premier giel.
(*De la griesche d'yver.*)

Quelquefois, détournant les yeux de sa propre destinée, il déplore avec un accent de tristesse véritable la mort d'un grand personnage qui sans doute l'avait, comme le comte de Poitiers, « aidié plus d'une fois et mult volentiers : »

La mors, qui toz jers ceulz aproie
Qui plus sunt de bien faire en voie,
Me fait descovrir mon corage
Por l'un de ceulz que plus amoie.
(*Complainte au comte de Nevers.*)

Mais il ne nous intéresse jamais plus que lorsqu'il nous parle de lui ; ses accents sont toujours ceux d'une douleur vivement sentie, d'une tristesse profonde où se mêle l'amertume du satirique. Ecoutons-le se plaindre de la perte de ses amis :

Que sont mi ami devenu
Que j'avoie si près tenu
Et si aimé ?
Je cuit qu'il sont trop cler semé ;
Il ne furent pas bien semé
Si sont failli.
Itel ami m'ont mal bailli,
C'onques taut com Diex m'assailli
En maint costé,
N'en vi un seul en mon osté :
Je cuit li vens les a osté.
L'amor est morte :

Se sont ami que vens emporte.
Et il ventait devant ma porte,
S'ès emporta.

(*La complainte Rutebeuf.*)

LAIS ET FABLES DE MARIE DE FRANCE.

Le treizième siècle nous offre un recueil de fables fort curieux, c'est celui de Marie de France. Marie peut être regardée avec justice comme la Sapho de son siècle; malheureusement elle ne nous apprend presque rien sur ce qui la concerne. Elle nous dit bien qu'elle est née en France, mais elle ne désigne point la province et ne fait pas connaître les motifs qui la firent passer en Angleterre. Cependant certaines raisons font conjecturer qu'elle naquit en Normandie ou en Bretagne.

Le premier ouvrage de Marie est une collection de lais en vers français. Ces pièces sont différentes histoires ou aventures mémorables de nos preux chevaliers, et, selon le goût de ces temps-là, elles sont toujours remarquables par quelque dénouement singulier et souvent merveilleux. Ces lais sont, dans ce genre, le plus ample et le plus antique monument qui nous soit resté de la poésie anglo-normande.

Ils furent très-agréablement reçus, et firent surtout les délices des femmes de son temps. Marie les dédie à un roi; mais quel est ce roi? C'est ce qu'on savait de son temps, et c'est ce qu'il faut que nous devinions aujourd'hui. Bien des raisons portent à croire que c'est à Henri d'Angleterre. Ces lais, ou au moins ceux qui sont parvenus jusqu'à nous, sont au nombre de douze.

Ces petits poèmes sont très-intéressants sous le rapport de l'ancienne chevalerie; les mœurs et les usages sont décrits avec un pinceau toujours vrai, toujours agréable. Marie attache ses lecteurs par le fond de ses histoires, par l'intérêt qu'elle sait y répandre, et par le style simple et naïf avec lequel elle raconte. Malgré sa narration rapide et coulante, rien n'est oublié dans ses détails, rien ne lui échappe dans ses portraits.

Le second ouvrage de Marie est une collection de fables dites *Esopiennes* qu'elle a mises en vers français.

Cet ouvrage, elle l'entreprit à la sollicitation d'un homme.

Ki fleurs est de chevalerie
D'anseignement et curteisie;
Par amur du cumte Willaume
Le plus vaillant de cest royaume
M'entremest de cest livre feire,
Et de l'angleiz en roman treire.

Nous pensons que cet éloge s'adresse au prince Guillaume Longue-Epée, fils naturel du roi Henri II et de la belle Rosemonde, et créé comte de Salisbury ou de Romard, par Richard Cœur-de-Lion. Ces traits, en effet, *fleur de la chevalerie, l'Homme le plus vaillant du royaume*, nous semblent caractériser parfaitement Guillaume Longue-Epée, renommé par ses prouesses.

Ses fables sont écrites avec cette sagacité qui sonde le cœur humain, et en même temps avec cette simplicité, cette naïveté de style si propre à notre langue romane et qu'on retrouve dans La Fontaine, qui a, croyons-nous, plus imité Marie que les fabulistes de Rome et d'Athènes. Cette charmante collection de fables varie de cinquante-quatre à cent trois.

Un certain *Romulus* avait traduit, du grec en latin, à une époque qu'il n'est pas facile de préciser, le recueil des fables *Esopiennes*. La traduction latine de ce Romulus, fut traduite en anglais, pense-t-on, par Henri Ier Beauclerc, et cette dernière fut mise elle-même en français par Marie de France. Il paraît hors de doute qu'elle y a ajouté quelques-unes de ces fables orientales que les croisés avaient rendues familières en Europe. L'opinion que nous émettons ici nous paraît être la plus probable.

Nous citerons du recueil de Marie de France la fable si piquante du corbeau et du renard.

Dou Corbel E d'un Werpilz. (1)

Ensi avint, e bien puet estre,
Ke par devant une fenêtre
Ki en une despense feu, (2)
Vola un corb; si a véu (3)

(1) Renard, de *Vulpes*.
(2) *Despense*, office où l'on sert les provisions.
(3) *Vola un corb*, descendit un corbeau.

Furmaiges qui dedens esteient,
Et séur une cloie giseient, (1)
L'un en a pris, si s'en reva, (2)
Un vorpilx vint, si l'encuntra,
Dou fourmage ot grant desirier, (3)
Que il en puist sa part mengier;
Par engin volra essaier, (4)
Si le corb purra engingnier. (5)
« Ha! Diex sire, fet li gorpix,
Cum est or cist oisiaus gentix!
U munde n'a si bel oisel; (6)
Fust tieux ses chans cum est ses cors, (7)
Il vaurait mix que nul fins or. »
Li corb s'oï si bien loer,
Qu'en tut le monde n'ot son per, (8)
Purpensez s'est qu'il cantera;
Pur canter sun los (9) ne perdra.
Son bec uvri, si commença;
Li furmaiges li escapa;
A la terre l'estut chéir (10)
Et le boupix le vet saisir,
Puis n'ot-il cure de sun chant
Car del'fourmage ot sun talent. (11)

MORALITÉ.

Cis example est des orgueillox
Ki de grant prix sunt desirrox;
Par lusenger et par mentir, (12)
Le puet-un bien à gré servir.
Le lur despendent folement
Pur fause loange de la gent.

(1) Des fromages qui étaient rangés sur une claie.
(2) Après en avoir pris un, il s'en alla.
(3) Désir, envie.
(4) *Engin*, ruse.
(5) *Engingnier*, tromper, subtiliser.
(6) Jamais mes yeux n'en virent un si beau.
(7) *Tieux*, tel, pareil, semblable.
(8) *Per*, pareil.
(9) *Los*, valeur, prix.
(10) Le laissa tomber.
(11) *Ot sun talent*, il eut ce qu'il voulait.
(12) Par tromperie et par mensonge.

CHAPITRE DIXIÈME.

TROUVÈRES DIDACTIQUES.

ier de Metz. — Osmond. — Philippe de Than. — Guillaume. — Ri-ard de Furnival. — Chronique de Saint Magloire. — Philippe de ›uskes. — Guillot.

:s trouvères s'exercèrent encore sur les sciences; aussi leurs ·ages en ce genre appartiennent-ils plutôt à l'histoire des ıces qu'à l'histoire des lettres; ce sont de véritables encyclo-es en vers et en prose, dans lesquelles on trouve parfois des ons qu'on ne s'attend pas généralement à y rencontrer.

ırmi ces ouvrages, nous citerons *l'Image du monde* par *tier de Metz*. C'est un traité de géographie, dans lequel on ve aussi des notions d'astronomie, d'histoire naturelle, de ;ique et de métaphysique, en un mot de toutes les sciences ; enseignées dans les écoles.

ı autre poète, *Osmond*, composa, sous le titre de *Volucraire* le *Lapidaire*, des traités en vers des oiseaux et des pierres, remplis l'un et l'autre d'allégories et de moralités que d'ob-ations positives.

un des poëmes, intitulé *Bestiaire*, appartient à Philippe de ı. Deux autres ont pour auteurs Guillaume, clerc normand, ichard de Furnival. Ce sont des traités de zoologie, avec des ications fort pieuses dans le premier, fort galantes dans le nd.

ı *Chronique de saint Magloire*, qui retrace en deux cent ;re-vingt-huit vers, les événements arrivés de 1214 jusqu'en 6, est purement historique : c'est un mémorial procédant ınée en année.

Philippe de Mouskes, évêque de Tournay, écrivit en vers l'*Histoire générale des Francs* depuis l'enlèvement d'Hélène et la prise de Troie jusqu'en 1242. La partie ancienne est un tissu de fables puisées surtout dans les chroniques de Turpin; mais les derniers articles, à partir de l'installation de Baudouin au trône de Constantinople, 1204, sont dignes de figurer à la suite de Villehardouin.

Guillot mit en rimes les *Rues de Paris*: il en compte trois cent dix; dans les *Cris* ou *Crieries de Paris*, Guillaume de Villeneuve nous retrace, en cent quatre-vingt-quatorze vers, d'anciens usages : soixante-neuf vers anonymes contiennent la liste des moustiers, c'est-à-dire des monastères ou plutôt des églises de la capitale. On y voit qu'au commencement du règne de Philippe-le-Bel le nombre de ces édifices était de soixante-onze.

Ajoutons à ces morceaux de statistique le *Dit de Lendit*; l'anonyme à qui l'on doit cette description de la foire de Lendit y fait entrer une énumération des villes commerçantes de France et quelques détails sur l'état du commerce.

Ces genres de littérature ont souvent adopté une forme très en vogue à cette époque, la forme allégorique. Il y eut sous cette forme des traités de morale théologique, des codes de morale chevaleresque et galante; tous genres qui, réunis sous un seul chef, constituent la littérature savante du moyen-âge.

CHAPITRE ONZIÈME.

TROUVÈRES LYRIQUES OU CHANSONNIERS.

e Coucy. — Maurice de Craon et Pierre son fils. — Thibaut, comte de Champagne. — Audefroy.

---

est un genre dans lequel les trouvères se montrèrent fé- , c'est à coup sûr la chanson. Il serait presque impossible culer le nombre qu'en ont fourni le douzième et le trei- siècle. Une chose assez remarquable , c'est que la plupart ansons qui nous sont parvenues sont dues à des nobles, des iers et même des princes.

:tait Raoul de Coucy, fils du fameux sire de ce nom. Comme re , il mourut en Palestine , au siége de Saint-Jean-d'Acre. ui qui , avant de mourir, chargea , dit-on , son écuyer de après sa mort , son cœur à la dame de Fayel qu'il aimait. er, arrivé en France , se mit en devoir d'exécuter les der- volontés de son maître ; mais il fut surpris par l'époux. i prit le cœur et le fit manger à sa femme , qui , instruite rd de son malheur, jura de ne plus prendre de nourriture, iissa mourir de faim. Cette aventure a fourni à l'un de nos s dramatiques, à de Belloy, le sujet d'une tragédie intitulée *lle de Vergy*, nom que l'historien Froissart donne à cette .

il de Coucy a composé des chansons au nombre de vingt- . Comme la plupart des poètes contemporains, il commence ébrer le printemps , la verdure et les fleurs.

Quant li rosignol jolis
Chante seur la fleur d'esté ;

Que naist la rose et le lis,
Et la rousée et vert pré;
Plains de bonne volonté,
Chanterai comme fins amis, etc.

Viennent ensuite Maurice de Craon et Pierre son fils, tous deux célèbres, l'un dans le douzième, l'autre dans le treizième siècle, par leurs richesses et leur talent poétique. Leurs productions, toutes du genre tendre, ont de la délicatesse et quelque sentiment de l'harmonie poétique. Elles ont, sous ce rapport, quelque ressemblance avec les chansons de ces troubadours grands seigneurs qui, tout en guerroyant sans cesse, s'amusaient à chanter leurs dames.

Thibaut, comte de Champagne.

Le comte de Champagne, Thibaut, nous a laissé soixante-dix chansons badines ou bouffones; l'historien Mathieu Pàris a dit, et l'on a répété depuis sur sa foi, qu'une partie de ces chansons avaient pour objet la reine Blanche elle-même. Quoiqu'il en soit, les vers de Thibaut respirent presque toujours la délicatesse et la naïveté, avec une douceur et une harmonie que Dante a admirées. Un autre mérite, c'est que ce sont les premiers de notre langue où l'on ait mêlé les rimes masculines avec les rimes féminines. Non que Thibaut se fasse une règle de ce mélange alternatif; il le devine d'instinct; mais l'exemple qu'il avait donné pour les chansons passa bientôt de là dans tous les genres de poésie, et ce qu'il n'avait lui-même observé que rarement devint depuis un précepte de goût. La langue de Thibaut de Champagne est quelquefois d'une clarté et d'une élégance qu'on serait tenté de rapporter à une époque plus avancée que le XIII[e] siècle. On a cité souvent les stances suivantes :

Jaloie, l'autre hier, errant,
Sans compaignon,
Sor mon palefroi, pensant
A faire une chançon
Quand je oi, ne sai comment,
Es un buisson

La vois dou plus bel enfant
K'onques vist nul hom;
Et n'estait pas enfès si
N'eust quinze ans et demi;
Onques nule rien ne vi
De si gente façon.

s vers sont charmants; en voici d'autres auxquels le mélange lier des rimes donne une nouvelle grâce :

L'autre nuit, en mon dormant,
Fies en grant doutance,
D'un jeu parti en chantant,
Et en grant balance,
Quant amours me vint devant,
Ki me dist, que vas querrant!
Trop as, corage movant;
Ce te vient d'enfance.

ous les vers de Thibaut ne roulent pas sur des sujets légers; il raiter aussi avec succès la poésie sérieuse; voici les deux pre-es strophes de sa chanson pour exciter à la croisade :

Signor, saciez, ki or ne s'en ira
En cele terre, u Diex fu mors et vis,
Et ki la crois d'outre mer ne prendra,
A paines mais ira en paradis :
Ki a en soi pitié et remembrance
Au haut Seignor, doit querre sa venjance,
Et délivrer sa terre et son païs.

Tout li mauvais demorront par deçà,
Ki n'aiment Dieu, bien, ne honor, ne pris,
Et chascuns dit : « Ma femme que fera!
Je ne lairoie à nul fuer mes amis. »
Cil sont assis ou trop fol attendance,
Kil n'est amis fors que cil, sans dotance,
Ki pour nos fu en la vraie croie mis.

Les chansons de Thibaut, dit M. Villemain, sont écrites dans idiôme septentrional de la France fort distinct de la langue aidi, et où parait déjà la forme française avec sa netteté pi-ite et naïve. On y retrouve cependant une empreinte, un re-des troubadours. Leur langue était celle de la passion déli-

cate, la langue des fêtes et des chants. De plus, Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre, avait plusieurs affinités avec le midi par son origine et par sa royauté. Il était né de Blanche, fille du roi de Navarre ; il fut élevé par une grand'mère qui avait tenu des cours avec beaucoup d'éclat. Appartenant par son fief de Champagne à la France du Nord, il avait eu de bonne heure, par sa famille, les habitudes gracieuses et poétiques du midi, et il mêla dans ses vers le génie des deux nations et des deux langues... C'est la première réputation classique, en poésie vulgaire, que nous trouvons dans la France septentrionale au moyen-âge. C'est le premier écrivain qu'on cite partout et dont les vers puissent s'entendre et se lire. Malgré la rudesse de la langue d'Oil, quelques-unes de ses chansonnettes ont une douceur élégante, qui ne serait pas indigne des troubadours, et qui de plus, est déjà toute française. »

Le chansonnier le plus célèbre au treizième siècle, après Thibaut, c'est Audefroy-le-Bastard. Il doit surtout sa célébrité à ses romances, pièces lyriques qui racontent en quelques couplets une petite aventure de générosité, de courage, etc. Telles sont les romances de *Bele Isabeaus*, de *Bele Idoine*, d'*Argentine*, de *Bele Emmelos*, de *Beatris*. Dans toutes on retrouve des refrains bien adaptés au sujet, de l'intérêt, du sentiment, et rarement du mauvais goût.

CHAPITRE DOUZIÈME.

QUATORZIÈME SIÈCLE.

roman de la Rose. — Le roman de la Rose est licencieux et immoral. — Les trois pèlerinages. — Fabulistes : Ysopetz. — Poètes lyriques : Alain Chartier. — Christine de Pisan. — Eustache Deschamps. — Olivier Basselin.

ROMAN DE LA ROSE.

Par Guillaume de Lorris et Jean de Meung.

Le *Roman de la Rose* est l'œuvre de deux siècles; il fut commencé par Guillaume de Lorris en Gâtinois, qui mourut vers 1260, continué par Jean de Meung (sur Loire) surnommé Clopinel, est-à-dire boiteux. Guillaume de Lorris fit pour sa part un peu us de quatre mille vers; Jean de Meung, soixante ans après, fit le ste, qui se compose d'environ dix-huit mille ; tous ces vers sont huit syllabes.

Les deux parties du *Roman de la Rose* sont en réalité deux èmes très-distincts sous un titre commun. Voici d'abord celui Guillaume de Lorris :

C'est le récit d'un songe. On était au printemps. Il songe donc l'un matin s'étant levé avec le soleil, il s'en allait hors de la lle.

Pour oyr des oiseaulx les sons.

Après s'être promené le long d'une rivière, et s'y être lavé le age, il pousse plus avant et se trouve bientôt sous les murs d'un nt *vergier* embastillé, où sont représentées, sur un fond or et ar, diverses figures allégoriques : *Félonnye et Vilenye*, deux di-

vinités féodales; *Hayne*, *Convoytise*, *Envie*, *Tristesse*, *Vieillesse*, *Papelardie et Povreté*, qui sont de tous les temps.

Le poète essaye de pénétrer dans le verger, et envie le sort des oiseaux, dont il entend du dehors l'*assemblée que Dieu bénisse!* A la fin, il trouve une poterne, où il frappe. Une jeune et charmante fille, dame *Oyseuse*, lui ouvre l'*huys* du château de *Déduyt* (plaisir). Entré dans le jardin, le poète y décrit les oiseaux qu'il avait entendus du dehors. Il suit ensuite un petit sentier bordé de fenouil, et arrive auprès de Déduyt, qu'il trouve menant des chœurs de danse, auxquels se mêle notre poète sur l'invitation de *Courtoisie*.

La danse finie, les couples s'en vont *ombroyer* sous les arbres, et le poète parcourt le verger. Il aperçoit un carré de roses entouré d'une haie, où, entre mille roses plus belles les unes que les autres, il distingue un bouton. Il veut le cueillir, mais l'accès en est défendu par des chardons, des orties et des ronces. Encouragé par *Bel-Accueil*, personnage nouveau qui lui promet de l'aider, il s'apprête à cueillir la rose; mais il en est empêché par *Dangier* et ses trois sous-gardiens, *Honte*, *Peur* et *Malebouche*. Bel-Accueil maltraité, s'enfuit et laisse là notre poète désolé.

Alors une grande dame se présente à lui; c'est *Raison*, qui est descendue de sa tour, d'où elle regarde toutes choses, pour venir à son aide. Son portrait est peint avec une justesse et une profondeur que rend plus sensible la familiarité de quelques détails.

Et ne fut jeune, ne chenue,
Ne fut trop maigre, ne trop grasse,
Ne fut trop haute, ne trop basse.
Les yeuls qui en son chief estaient,
Comme deux estoiles luisaient.
. . . .

Raison donne au poète des conseils dignes de ce portrait; mais il les reçoit fort mal; il s'emporte contre Raison et va se plaindre à un compagnon, *bon et loyal*, du nom d'*Amys*. Cet ami conseille au poète de tâcher de fléchir Dangier. Tous deux retournent au carré des roses, et trouvent Dangier, un bâton d'épines à la main, faisant sentinelle devant la haie. Le poète, aidé de *Pitié* et de *Franchise*, obtient de ce Cerbère la permission d'entrer avec

ıccueil, son guide inséparable, dans le carré de rosiers. Il t la rose, qu'il retrouve plus belle, et il obtient de Vénus la ır d'en approcher ses lèvres.

ssitôt *Malebouche* (la Calomnie), le dénonce, ainsi que Bel-eil, à *Jalousie*. Celle-ci fait bâtir un château fort, entouré de ılles, dont le mortier est trempé de vinaigre et de chaux vive, créneaux, tourelles et mangonneaux. Honte, Peur, Malehe et Dangier sont chargés d'en garder les quatre portes ıipales. Bel-Accueil est enfermé dans la tour du milieu sous rveillance d'une vieille qui en a les clefs.

sté en dehors de la forteresse, le poète se lamente; il gémit rmine ses plaintes par une apostrophe à Bel-Accueil, qu'il de lui garder son amitié. Ici finit la part de Guillaume de is. Dans un dénouement découvert depuis peu d'années, le ı possède la rose, et Beauté lui promet que s'il a le cœur *bon ıtier*, sa possession ne sera jamais troublée.

ı poëme de Guillaume de Lorris est évidemment composé sur ɔdèle de l'*Art d'aimer d'Ovide*. Les imitations y sont piquanpar le contraste de la langue extrêmement raffinée du modèle ı la langue encore informe de l'imitateur.

ıoiqu'il en soit, la pensée de cette première partie paraît aslaire. La rose est évidemment la femme qu'on aspire à possé- et ces personnages allégoriques qui en favorisent et en conent la conquête, représentent assez exactement les divers inıts de l'amour ainsi que les passions que met en jeu la ion principale. Il n'est donc pas difficile de les reconnaître ce travestissement un peu froid. Dame Oyseuse, c'est la paı qui mène bien vite au château de Deduyt. Tous ces couples forment le cortége de l'Amour, ce sont toutes les qualités isantes de la jeunesse qui est la saison d'aimer. Qui peut ıir en amour sans le secours de Bel-Accueil? Qui peut s'y turer sans rencontrer Dangier, Honte, Peur et Malebouche, ıédisance? Quel amant ne s'est pas emporté contre la Raison? rès de quelle dame ne réussissent pas Pitié et Franchise? Qui isque enfin quelque malheur, comme le château-fort de Jaie et la vieille qui tient sous clefs Bel-Accueil.

ıs vers de Guillaume de Lorris ont une certaine douceur molle

et efféminée ; c'est le laisser-aller et l'abandon naïf d'une morale facile plutôt encore qu'une licence réfléchie ; il lui arrive plus d'une fois de dérober à son maître une grâce et une délicatesse charmantes qu'on voudrait séparer de leur alliage impur. Quoi de plus joli par exemple, dans un sujet léger, que ces trois vers :

Et les yeulx doulcetz et faictiz
Qui ryaient tousiours avant
Que la bouche le plus souvent.

Et quand il recommande de se tenir en garde contre l'oisiveté qu'il appelle *dame Oyseuse*, n'y a-t-il pas comme un dépit enfantin de s'y être lui-même trop laissé prendre?

Fol est qui s'accointe d'Oyseuse,
S'accointance est trop périlleuse.

On dirait qu'il jure un peu tard qu'on ne l'y prendra plus. Les vers suivants sur la fortune ne manquent pas d'élévation :

Fortune a une roe qui tourne ;
Celluy qu'elle veult elle met
Du plus bas amont au sommet,
Et celluy qui est sur la roe
Renverse à ung tour en la boe.

Corneille saura plus tard tirer de la même idée un vers admirable dans Polyeucte :

Aujourd'hui sur le trône et demain dans la boue.

Guillaume de Lorris excelle principalement dans la description ; voici celle qu'il fait du temps au début de son livre :

Le temps qui s'en va nuyt et jour,
Sans repos prendre et sans séjour,
Et qui de nous se part et emble
Si céélement qu'il nous semble
Qu'il nous soit adès en ung point,
Et s'il ne s'y arreste point,
Ains ne fine de trespasser
Si que l'on ne pourrait penser
Le quel temps c'est qui est présent ;
Ce le demande-je au clerc lysant,
Car ainçois qu'il eust ce pensez,

Serait-il ja oultre passez.
Le temps si ne peut séjourner,
Mais va toujours sans retourner,
Comme l'eaüe qui s'avale toute,
Dont n'en retourne arière goute.
Le temps s'en va et riens ne dure,
Ne fer, ne chose tant soit dure,
Car il gaste tout et transmüe.
C'est celluy qui les choses muä,
Qui tout fait croistre et tout nourist,
Et qui tout use et tout pourrist, etc.

lescription a été souvent citée et justement admirée. « Je s les anciens, disait Pasquier, et ceux qui viendront après 'en faire plus à propos. » Le défi est présomptueux; description reste belle. Voici maintenant quelques por-ulez-vous savoir ce que c'est que Convoitise?

C'est celle qui les gens atise
De prendre et de nyant donner
Et des grans avoirs aüner :
C'est celle qui baille à usure,
Et preste par la grant ardure
D'avoir, conquerre et assembler,
Rober, tollir et barater,
Et bestourner et mescompter :
C'est celle aussi qui les tricheurs
Fait, et cause les faux plaideurs.
. . . . . . Toujours enrage
Convoitise de l'autruy prendre.

ie vient ensuite :

Après je vys pourtraite Envie
Qui ne rist oncques en sa vie,
N'oncques de rien ne s'esjoit
S'elle ne voist, ou s'elle n'oyt
Aucun grand dommage retraire...
Je croy que s'elle congnoissait
Tout le preud'homme qui soit,
Ne deçà, ne delà la mer,
Si le voudrait-elle blasmer,
Et s'il estoit si bien apris,

Qu'elle ne peust de tout son pris
L'abattre, ne lui despriser,
Si vouldrait-elle amenuyser
Sa renommée; et son honneur
Par parole faire myneur.

Pour l'Oisiveté, il suffit de quelques vers :

Quand elle s'estoit bien pignée,
Et bien parée et atournée,
Si estoit faite sa journée.

Mais le portrait le mieux tracé, celui aussi qui appartient le plus à Guillaume de Lorris et dont il ne trouvait rien dans Ovide, c'est le portrait de l'Hypocrisie, ou, comme il l'appelle, de Papelardie. Le malheur est qu'au lieu d'une leçon c'est une satire qu'on nous donne, et la satire exagère toujours. L'auteur s'inquiète peu de distinguer la vraie piété de la fausse, et laisse le champ libre à ceux qui veulent envelopper dans la même proscription la vertu la plus pure et le vice odieux qui la contrefait et qui est son plus mortel ennemi. A cela près, Papelardie est peinte au naturel; voici quelques-uns de ses traits :

C'est celle qui en recellée,
Quant nul ne s'en peut prendre garde,
De mal faire ne se retarde,
Et fait déhors le marmiteux,
Si a le vis palle et piteux,
Et semble simple créature;
Mais dessoubz n'a male adventure
Qu'elle ne pense en son courage...
En sa main un Pseautier tenoit,
Et sachés que moult se pénoit
De faire à Dieu prières sainctes
Et d'appeler et saints et sainctes.

Guillaume de Lorris se préoccupa fort peu des mœurs du temps, les faibles allusions qu'il y fait çà et là deviennent plus nombreuses et plus vigoureuses sous la plume de Meung.

L'érudit, le libre penseur, c'est Jean de Meung. C'est à la prière de Philippe-le-Bel qu'il continua, dit-on, le poème de Guillaume de Lorris. Il en fit moins un poème qu'une vaste encyclopédie

.e. L'histoire sacrée, l'histoire profane, les philosophes, les anciens, trouvent place dans cette bizarre épopée. Les nages de Guillaume de Lorris perdent leur physionomie :an de Meung ; les noms restent les mêmes, mais les ca-s changent.

remier poème, conçu avec naïveté, offre quelque peu d'ac-une certaine proportion entre les parties. Dans le second, t détourné tout à fait vers la satire, l'action languit aux ts où l'on en peut saisir le fil, et partout ailleurs se noie :s immenses développements d'un traité. Quant à des pro-ıs, il n'en faut pas demander à Jean de Meung. La Philoso-la Scolastique, l'Alchimie, sont des héros plus chers à Jean ıng que les aimables personnages que lui a légués Guillaume 'ris.

ı de Meung bat en brèche toutes les admirations du moyen-es poèmes chevaleresques avaient exalté la noblesse : Jéan se les nobles :

> Car leur corps ne vaut une pomme
> Plus que le corps d'un charretier,
> Ou d'un clerc ou d'un écuyer.

st difficile d'arracher plus rudement au pouvoir son auréole ue que dans les vers suivants, où l'auteur prétend en indi-l'origine :

> Un grand vilain d'entre eux élurent,
> Le plus osseux de quant qu'ils furent,
> Le plus corsu, et le greigneur (le plus grand),
> Et le firent prince et seigneur.

popée chevaleresque avait déifié les femmes, Jéan n'a jamais de verve que quand il en médit. La femme emprisonnée le mariage, c'est l'oiseau mis en cage et qui brûle de s'é-er.

> Le oisillon du vert bocage
> Quand il est pris et mis en cage,
> Nourri moult attentivement
> Dedans, délicieusement ;
> Il chante, tant comme il est vis (vivant),
> De cœur gai, ce vous est avis.

Si, (pourtant) désire-t-il les bois ramés,
Qu'il a naturellement aimés,
Toujours y pense et s'étudie
A recouvrer sa franche vie,
Et va par sa prison cherchant
A grande angoisse pourchassant
Une fenêtre, une ouverture,
Pour révoler à la verdure.

La poésie sérieuse du moyen-âge révérait le clergé et la religion: Clopinel est un frondeur des plus hardis; il a créé le personnage de *Faux-Semblant*, un des ancêtres de Tartuffe.

« Tu sembles être un saint hermite,
— C'est vrai, mais je suis hypocrite.
— Tu t'en vas prêchant l'abstinence.
— Oui, oui, mais je remplis ma panse
De bons morceaux et de bons vins,
Tel comme il affert (appartient) à devins (gens d'église.)
— Tu vas prêchant la pauvreté.
— Oui, mais je suis riche à planté (abondamment).
Mais quoique pauvre je me feigne,
Nul pauvre approcher je ne daigne
Quand je vois tous nus ces truands,
Trembler sur ces fumiers puants
De froid, de faim, crier et braire,
Ne m'entremets de leur affaire.
S'ils sont à l'Hôtel-Dieu portés,
Jà ne sont par moins confortés,
Car d'une aumône toute seule
Ne me rempliraient-ils la gueule:
Ils n'ont pas vaillant une sèche;
Que donra qui son couteau lèche? »

LE ROMAN DE LA ROSE EST LICENCIEUX ET IMMORAL.

Le *Roman de la Rose* est un ouvrage licencieux et immoral. La société mondaine l'aimait parce qu'elle y trouvait l'image trop souvent fidèle de ses vices et de sa corruption. C'est à cette école que s'instruisaient les jeunes damoiseaux et les nobles châtelaines, et que les uns et les autres cherchaient leur délassement.

L'Eglise et les hommes sages signalaient le danger. L'adversaire

le plus considérable et le moins suspect du *Roman de la Rose* fut le chancelier Gerson. Il prêcha en chaire contre l'auteur, et il écrivit un traité allégorique contre le poème, alors dans toutes les mains.

Dans ce traité, le grave chancelier a aussi un songe; il lui a semblé qu'il s'envolait jusqu'au sénat de la chrétienté. Les principaux membres de ce sénat sont : la Justice canonique, la Miséricorde, la Vérité, le Courage, la Charité, la Tempérance, et d'autres que nous omettons. L'assemblée est présidée par la Pénétration et la Raison. Les secrétaires sont la Science et la Prudence; le procureur général est l'Eloquence théologique, « aux discours doux et modérés, » dit Jean Gerson, qui avait lui-même le secret de ces discours là. La Conscience remplit le rôle de greffier; elle est chargée d'exposer les causes. « Après avoir contemplé ce spectacle avec admiration, dit le chancelier, je vis la Conscience se lever et demander la parole. Elle tenait en main copie d'une plainte intentée contre Jean de Meung par la Chasteté. »

La Conscience donne lecture de cette plainte, où la Chasteté énumère, sous sept chefs principaux, les outrages qu'elle a reçus d'un « certain étourdi, » qui prend le nom d'Amant.

En l'absence du coupable, qui ne peut être interrogé, le président demande s'il se trouve dans l'assemblée quelque avocat d'office qui veuille prendre sa défense.

Une foule immense se lève en tumulte, jeunes, vieux, gens des deux sexes et de toutes conditions, les uns pour excuser le coupable, les autres pour renchérir sur l'acte d'accusation. Les premiers demandent grâce pour sa jeunesse, pour son érudition, « telle, disent-ils, qu'il n'est personne qui puisse lui être comparé dans la langue française. » Quelques-uns prétendent qu'on se trompe sur ses intentions; que, sous cette prétendue licence de langage, se cache un profond esprit de pénitence; d'autres l'approuvent énergiquement d'avoir dit la vérité à tout le monde, nobles, gens d'église, peuple.

Après la défense, vient le réquisitoire. Sur l'invitation de la Conscience, l'Eloquence théologique refute les excuses et les apologies. Elle prend ensuite ses conclusions. « Hors d'ici, s'écrie-t-elle, un tel livre! Que la lecture en soit interdite à jamais,

spécialement dans les endroits où le poète met en scène des personnes infâmes, comme cette vieille damnée, à qui l'on devrait infliger le supplice du pilori.... »

« L'Eloquence, ajoute Gerson, qui reprend son récit, venait d'achever son discours, quand je sentis l'heure où mon cœur retournait à son ancien état; et m'étant levé, je passai dans ma bibliothèque. »

Quelques années après, Christine de Pisan, attaqua le *Roman de la Rose* par des raisons plus mondaines et plus littéraires. Il lui appartenait, comme femme, de prendre la défense de son sexe, et, comme poète, de rappeler le but moral de la poésie. Dans son curieux livre *des Faits et bonnes Mœurs du sage roy Charles*, elle en donne une belle définition. « Celle-là est poésie dont la fin est vérité, et le procès (moyen), doctrine revêtue en paroles d'ornements délitables, et par propres couleurs. » Une femme, qui avait, au commencement du quinzième siècle, une si noble et si juste idée de la poésie, était compétente pour critiquer le *Roman de la Rose*. Christine, d'ailleurs, rendit hommage au talent de Jean de Meung, *moult grand clerc subtil*, disait-elle, et *bien parlant*.

Ses critiques furent refutées par des conseillers et des secrétaires du roi. L'admiration pour Jean de Meung était presque une religion d'Etat. On le qualifiait de « très-excellent et irrépréhensible docteur en sainte et divine Ecriture, haut philosophe, et en tous les sept arts libéraux clerc très-profond. » Or, à cette époque, il s'était écoulé près d'un siècle depuis la publication du *Roman de la Rose*. L'admiration n'était donc pas un engouement passager; elle avait résisté à tous les changements de goût. Jean de Meung n'était pas moins populaire en Angleterre et en Italie qu'en France. Chaucer traduisait en anglais le *Roman de la Rose* pour la cour anglo-française d'Edouard. Jusqu'au commencement du seizième siècle, cette grande réputation ne s'affaiblit point, et ses admirateurs, comme ses détracteurs, ne furent ni moins nombreux, ni moins ardents. Enfin, il arriva au *Roman de la Rose* ce qui arrive à tous les ouvrages fortement empreints d'originalité: on l'imita par les seuls côtés où ils sont imitables, par ses défauts.

On vient de voir Gerson le calquant pour l'attaquer, et subis-

sant son influence littéraire au moment même où il veut détruire son influence morale. Christine de Pisan, qui, dans ses *Epîtres du débat sur le Roman de la Rose*, qualifiait ce livre d'*Exhortation de très-abominables mœurs*, lui empruntait, pour son poëme du *Chemin de longue étude*, son inévitable songe, ses allégories et sa forme encyclopédique. Pendant deux cents ans, sauf de très-rares exemples d'indépendance, l'imagination des poëtes s'en tint à son merveilleux, aujourd'hui si grotesque, et n'osa pas détrôner les dieux de cet Olympe allégorique. Le *Roman de la Rose* fut donc plus qu'un poëme : ce fut l'esprit même de deux siècles. (*M. Nisard*, *Histoire de la littérature française*).

LES TROIS PÈLERINAGES.

(Guillaume de Guilleville.)

Parmi les premières imitations qui ont été faites du *Roman de la Rose*, nous devons mentionner les *Trois pèlerinages* par Guillaume de Guilleville. Ce trouvère, né à Paris en 1295, prit l'habit de saint Bernard dans l'abbaye royale de Chaalis, près de Senlis, en devint prieur, et y mourut vers 1360.

Le premier pèlerinage est celui de *l'homme durant qu'est en vie* : le second, de *l'âme séparée du corps*, et le troisième, de *Notre Seigneur Jésus-Christ*. L'auteur suppose qu'ayant eu en songe la représentation de la Jérusalem céleste, il a conçu un vif désir de contempler en réalité une ville si remplie de merveilles. Tandis qu'il pense à se procurer l'habillement convenable à un pèlerin, une dame d'une rare beauté, et qui a nom *Grâce de Dieu*, se présente à lui, l'introduit dans sa maison, lui donne les instructions nécessaires pour son voyage, et lui remet une écharpe et un bourdon, à quoi elle veut joindre une armure complète ; mais il préfère la fronde de David et les cinq pierres mystérieuses qui servirent à ce prince dans son combat contre Goliath. Il rencontre dans le chemin une foule d'obstacles : mais il les surmonte avec l'aide de la belle dame qui l'accompagne sans être aperçue, et en récitant des prières latines dont sa protectrice lui a donné un recueil. Il arrive enfin dans un monastère, où il trouve de nouveaux sujets de peine au lieu de la paix qu'il y

cherchait. Accablé de coups par *Envie* et *Trahison*, il est recueilli par la dame *Miséricorde*, et conduit dans une infirmerie, où il est pansé de ses blessures : la mort l'y attendait ; elle le frappe de sa faux, et le coup est si violent qu'il en est réveillé. Ainsi finit le premier pèlerinage.

Le second est une suite du premier. L'auteur est mort. Il est témoin des obsèques qu'on fait à *son vil corps*, et son âme prend l'essor vers les régions célestes ; mais Satan l'arrête dans son vol, et il est contraint de répondre à tous les reproches dont l'accable l'ennemi du genre humain. Les saints viennent à son secours, Miséricorde met en fuite Satan ; et l'homme est conduit par son bon ange dans le Purgatoire, dont les feux le purifient de toutes ses souillures. Introduit enfin dans le ciel, il se disposait à en visiter les demeures sous la garde de l'ange, quand une lumière éclatante l'éveille et termine le second pèlerinage.

Le troisième pèlerinage est une vie de Jésus-Christ, tirée des Evangiles et entremêlée de réflexions morales. Cet ouvrage, écrit en vers de huit syllabes, eut un grand succès dans le quinzième siècle.

Cette imitation du *Roman de la Rose*, bien qu'elle n'en ait pas eu la vogue, a joui cependant d'une certaine célébrité ; l'intérêt en est assez soutenu, quoique, comme tous les romans allégoriques, elle soit parfois monotone : on y rencontre des portraits bien tracés et de belles descriptions.

FABULISTES.

Ysopets.

Nous devons mettre au nombre des poètes didactiques du quatorzième siècle quelques fabulistes, qui, par les tours ingénieux et les expressions pleines de force et de simplicité dont ils ont enrichi la langue, sont les dignes successeurs de la célèbre *Marie de France*.

Tous les recueils d'apologues de cette époque furent publiés sous le titre d'*Ysopet Avionnet*, ou d'*Ysopet I*^er^ et d'*Ysopet II*^e^. Ce nom d'Ysopet était donné à ces collections, parce que tous les sujets des fables sont attribués à Esope. Quant au mot Avionnet, il vient d'*Avionnus*.

qui traduisit en vers latins les apologues du Phrygien. C'est de nos vieux fabulistes que la Fontaine apprit l'art de donner aux animaux une physionomie bouffonne, et de les représenter sur la scène avec nos noms et nos titres. Chez eux, le loup devient *sire Ysangrin*, le sénéchal; maître *Goupil* ou *Voulpil*, est son compère; le lion est un roi; il convoque ses barons, son parlement, etc.

La fable suivante, tirée d'Ysopet II, suffit pour nous donner une idée de l'apologue au quatorzième siècle.

Comment li criquet (la cigale) *demanda au fourmi de son blé, et il li refusa.*

Le criquet ot disette
En yver, et povrette
Au formi est venu;
En plorant li requist,
Que bonté li feist
D'un peu de blé menu,

Et qu'il morrait de fain,
Jà (pas) ne vivrait demain,
Se il n'avoit aye (aide.)
Ahy, sire criquet,
Se malement vous vet,
C'est par votre folie.

Quand je me pourchaçoie (je me procurais)
Du blé et garnissoie,
De quoi servoies-tu ? (à quoi travaillais-tu ?)
Il respont; Je chantoie,
Et grant joye menoye;
Mais or (maintenant) suis abattu.

Sire, emprès le chanter
Deussiex bien baler,
Le formi li a dit.
Jà ne vous aiderai,
Ne bien ne vous ferai,
Certes, tant soit petit.

Guère et ne m'amerait
Cil qui me louerait

Que le mien vous donnasse,
Et que quand j'aurais fain,
Ou à nuit, ou demain
Au bois querre en allasse.

On doit en sa jonèce
Gaigner la richesse,
Dont l'on vive en avant :
Et cil qui ne le fait
Pauvre et chétif s'en vait :
Droit est, par Sainct Amant !

De tous les genres qui furent cultivés, la fable est sans contredit celui qui fit le plus de progrès, et cependant on ignore le nom de l'auteur ou des auteurs des *Ysopets.*

POÈTES LYRIQUES.

Les poètes lyriques ne sont pas nombreux au quatorzième siècle; ils se réduisent environ à trois, qui sont plus historiens que poètes. Ce sont Froissart, Alain Chartier et Christine de Pisan. Nous ne parlerons ici que des deux derniers, et nous renvoyons, pour ce qui regarde Froissart, au tome troisième de l'*Histoire de l'Éloquence moderne.*

Alain Chartier.

Alain Chartier, né à Bayeux en 1386, vint étudier à l'Université de Paris. Le succès de ses études et de quelques petites pièces qu'il publia dans sa jeunesse, lui méritèrent le titre d'excellent orateur, de noble poète et de très-renommé rhétoricien. Il était à peine âgé de seize ans lorsqu'il forma le projet d'écrire l'histoire de son temps. Charles VI, pour l'encourager à ce travail, le nomma clerc, notaire et secrétaire de sa maison. Charles VII le continua dans cette place. Il mourut vers 1448. Il a laissé plusieurs ouvrages tant en prose qu'en vers :

Ses poésies consistent en ballades, idylles, rondeaux, etc., telles que le *Débat du Réveil Matin*, la *Belle Dame sans mercy*, le *Bréviaire des nobles*, le *Livre des quatre Dames*, etc.

Alain Chartier fit l'admiration de son époque par ses vers

ie par sa prose, et comme il était fort laid, on avait cou-
de dire que ***sa laideur seule était aussi rare que son génie.***
ge est exagéré, sans doute; mais on ne peut nier qu'il n'ait
i de grands services à notre langue, qui acquit, sous sa
e, de l'harmonie, des constructions régulières, et au point
ie de son siècle, on ne trouve pas surprenant qu'il ait été
mmé le ***Père de l'Eloquence française.***

prose latine et française est très-pittoresque. Ses vers n'ont
e même mérite. Mais le style inculte de ses prédécesseurs
re sous sa plume; sa poésie, quoiqu'à un immense intervalle,
roche de la nôtre, et le lecteur moderne ne la parcourt pas
agrément. Il est le premier qui ait employé dans les pièces
es ces rimes redoublées qui peuvent leur donner tant de
. On lui doit aussi d'avoir introduit dans notre poésie l'i-
et quelques autres formes nouvelles.

dylle suivante fait voir que l'entrelacement des rimes n'était
encore adopté comme loi, mais que le plus souvent le
s'y soumettait :

Pour oublier mélancolie
Et pour faire chière plus lie,
Un doux matin aux champs issy (j'allai aux champs)
Aux premiers jours qu'amour ralie
Les cœurs en la saison jolie
Et de chasse ennui et souci:
Si allai tout seulet ainsy
Que l'ai de coustume, et aussi
Cherchai l'herbe poignant menu (commençant à paraître)
Qui mit mon cœur hors de soucy
Lequel avait été transy
Longtemps par liesse perdue.
Tout autour, oiseaux voletaient
Et si très-doucement chantaient
Qu'il n'est cœur qui n'en fut joyeux,
Et en chantant, en l'air montaient
Et puis l'un l'autre surmontaient
A l'estrivée (à l'envie) à qui mieux mieux.
Le temps n'estait mie nueux (nuageux)
De bleu estaient vestus les cieux,
Et le beau soleil cler luisait:

Violettes croisaient par lieux
Et tout faisait ses devoirs tieux (ainsi)
Comme nature le duisait.
. . . .
Et en bruyant par la valée,
Un petit ruisselet passait
Qui le pays amoëtissait
Dont l'onde n'estait pas salée,
La buvoyent les oysillons,
Après que de maints grisillons,
De mouschettes et papillons,
Ils avoyent pris leur pasture.
De l'autre part sur la closture
D'un pré gracieux, où nature
Sema les fleurs sur la verdure
Blanches, jaunes, rouges et perses (de couleur bleue)
D'arbres flouriz, sur la ceinture,
Aussi blancs que si neige pure
Les couvrait. Ce semblait peinture,
Tant y eut des couleurs diverses!

Ces vers sont tirés de l'idylle qui a pour titre: *le Livre des quatre Dames*. Dans la même pièce l'une de ces malheureuses amantes déplore la mort de son chevalier tué à la bataille d'Azaincourt, pendant que les autres fuyaient.

J'ai achepté (payé)
Leur recreante (servile) lasseté,
Dont cil a été mort jeté,
Qui ne peut estre rechepté:
Dieu en ait l'âme!
Leur fuyte est cause, à leur grant blasme,
De ma perte et de leur diffame!
L'eussé-je faict, moi qui suis femme?

Ce dernier vers est d'une grande précision et admirable de sentiment; et n'est-ce pas une noble inspiration que cette leçon de courage donnée par une femme aux fuyards d'Azaincourt?

Christine de Pisan.

Christine de Pisan, née à Venise en 1363, vint, avec son père Thomas de Pisan, à la cour de Charles V, qui l'avait appelé en

qualité d'astronome. Mariée à quinze ans, à vingt-cinq elle se trouva veuve et sans soutien, et se livra tout entière à la culture des lettres.

Elle a laissé un grand nombre de pièces, (*) qui ont, encore de nos jours, un certain prix. En voici une qui plaira par la douce mélancolie de la pensée et la forme ingénieuse sous laquelle elle est présentée :

Seulette suis, et seulette veuil estre,
Seulette m'a mon doulx ami laissiée,
Seulette suis sans compagnon, ne maître;
Seulette suis dolente et courrouciée,
Seulette suis en langueur maisaissiée,
Seulette suis plus que nulle esgarée,
Seulette suis sans ami demourée.

Seulette suis à huis ou a fenestres,
Seulette suis pour moi de plours repaistre,
Seulette suis dolente et appaisiée,
Seulette suis, rien est qui tant messiée,
Seulette suis en ma chambre enserrée,
Seulette suis sans ami demourée.

Seulette suis pour tout et tout estée,
Seulette suis où je vois, où je siée;
Seulette suis plus qu'autre rien traistiée,
Seulette suis de chascun délaissiée,
Seulette suis durement abaissiée,
Seulette suis souvent toute esplorée,
Seulette suis sans ami demourée.

Princes, or est ma douleur commenciée,
Seulette suis de tout dueil menaciée,
Seulette suis plus tainte que morée, (plus noir que More).
Seulette suis sans ami demourée.

(*) Ces pièces sont :
1° Cent ballades, lais, virelais, rondeaux, *Jeux à vendre*, etc.
2° Le Livre des trois Jugements;
3° Le Livre du Jugement de Poissy;
4° Le Chemin de longue estude;
5° Les Dits moraux, ou les Enseignements de Christine à son fils;
6° Le Roman d'Othéa, ou l'Epitre d'Othéa à Hector;
7° Le Livre de mutacion de fortune.

Ses *Dicts moraux à son fils* contiennent d'excellents préceptes, exprimés quelquefois d'une manière fort heureuse. En voici quelques-uns pris au hasard.

Trop convoiteux ne soyes mie,
Car convoitise est ennemie
De chasteté et de sagesse;
Te gard'aussi de foll'largesse.
. . . .
Ayes pitié des pauvres gens
Que tu voys nuz et indigens,
Et leur aydes quand tu porras;
Souviegne-toi que tu morras.
. . . .
Se tu prends femme accorte et sage,
Croy-la du fait de son ménage;
Adjoutes foy à sa parole,
Mais ne te confesse à la folle.
. . . .
Ne laisse pas que Dieu servir
Pour au monde trop asservir;
Car biens mondains vont à défin,
Et l'âme durera sans fin.

Eustache Deschamps.

Eustache Deschamps, homme de guerre et magistrat, aime la justice, qu'il a dû rendre en qualité de bailli, et déteste l'Anglais, qu'il a combattu comme soldat. Il fait des vœux non-seulement pour que le sol de la France soit purgé de la présence de l'étranger, mais pour que s'accomplisse la prophétie qui annonce la destruction de l'Angleterre :

Lors passeront Gaulois le bras marin,
Le povre Anglais destruiront si par guerre,
Qu'adonc diront tous passant ce chemin :
« Au temps jadis estoyt cy Angleterre. »

Deschamps se berçait de cet espoir au souvenir de Crécy et de Poitiers, et il était loin de prévoir Azaincourt. C'est ce même amour de la France qui lui inspire, après ces vœux contre

l'Anglais, de touchants regrets sur la mort de leur rude adversaire, Bertrand du Guesclin. Nous entendons ici le premier accent lyrique de la langue vulgaire :

Estoc d'oneur et arbre de vaillance,
Cuer de lyon, esprit de hardement,
La flour des preux et la gloire de France,
Victorieux et hardi combattant,
Sage en vos faicts et bien entreprenant,
Souverain homme de guerre,
Vainqueur de gens et conquereur de terre,
Le plus vaillant qui oncques fust en vie,
Chacun pour vous doit noir vestir et querre :
Plourez, plourez, flour de chevalerie !

Cette strophe est le premier couplet d'une ballade, genre léger consacré à la galanterie par les troubadours et que Deschamps détourne vers la haute poésie, comme de notre temps la chanson est devenue, grâce à un autre poète populaire, la rivale de l'ode.

Eustache Deschamps avait rendu la justice, et, en juge intègre, il l'a veut égale pour tous, mais il est obligé de reconnaître que de son temps on ne l'administrait pas ainsi; elle était encore cette toile d'araignée dont parle le philosophe, qui arrête les moucherons et que traversent les grosses mouches :

Justice pugnist petis cas ;
Petites gens prend à ses las,
Qui emblent par force de rage
Un pain, un pot ou un fromage,
Ou vivres pour la faim qu'ils ont,
Et puis tantôt pendre les vont ;
Mais quant il vient une fort mouche
A la toile, cil fait le louche
Qui la déust prendre et happer,
Et li laist la toile atraper,
Emporter, froissier et desrompre.
Ainsi n'est justice qu'une ombre.

Notre poète donne souvent en beaux vers des leçons de morale aux rois et aux peuples. Ainsi il rattache noblement l'autorité à

sa source unique dans ce couplet de ballade qui s'élève, par la force de la pensée, à la dignité d'une strophe lyrique :

Il n'est kun roy qui ait titre certain,
Et tous pouvoirs procèdent de ce roy :
C'est un seul Dieu qui est seul souverain :
Qui tout créa et qui tout a en soy.
De lui vient tout : les autres, par ma foy,
Peut déposer des règnes de la terre,
S'ils sont pervers et ne gardent sa loy.
De tel Seigneur fait bon l'amour acquerre.

La ballade qui a pour refrain la belle devise de la chevalerie : « Fais ce que dois, advienne que pourra, » et d'autres encore, présentent le même caractère de gravité et d'élévation.

La morale prend aussi volontiers, par les mains de Deschamps, les armes de la satire : il a des conseils et des épigrammes à l'adresse des juges, des prélats, des princes, des soudards ; toujours il est du parti de ceux qui souffrent contre les oppresseurs. Nulle part il n'a été mieux inspiré que dans un apologue, sous forme de ballade, où il symbolise les exactions des grands, spoliateurs impitoyables des faibles, qui ne peuvent opposer que des prières à la violence.

Voici cette composition ingénieuse et poignante, qui mérite d'être conservée :

En une grant fourest et lée
N'a gaires que je cheminoye,
Où j'ai mainte beste trouvée ;
Mais en un grant parc regardoye,
Ours, lyons et liepars veoye,
Loups et renars qui vont disant
Au pauvre bestail qui s'effroye :
Sà, de l'argent ; sà, de l'argent.

La brebis s'est agenouillée,
Qui a respondu comme coye :
J'ay esté quatre fois plumée
Cest an-ci ; point n'ay de monnoye.
Le buef et la vache se ploye,
Là se complaignait la jument ;
Mais on leur respont toutevoye :
Sà, de l'argent ; sà, de l'argent.

Où fut tel paroule trouvée
Dbestes trop me merveilloye.
La chievre dist lors : Ceste année
Nous fera moult petit de joye;
La moisson où je m'attendoye
Se destruit par ne sçay quel gent;
Merci, pour Dieu, et va ta voye!
Sà, de l'argent; sà, de l'argent.

La truie, qui fut désespérée,
Dist : Il faut que truande soye
Et mes cochons; je n'ai derrée
Pour faire argent. — Ven de ta soye,
Dist li loups; car où que je soye
Le bestail faul t estre indigent;
Jamais pitié de toi n'aroye :
Sà, de l'argent; sà, de l'argent.

Quand celle raison fut finée,
Dont forment esbahis estoye,
Vint à moi une blanche fée
Qui au droit chemin me ravoye
En disant : Se Dieux me doint joye,
Ces bestes vont à court souvent;
S'ont ce mot retenu sans joye :
Sà, de l'argent; sà, de l'argent.

Ce terrible refrain, qui retentit comme le cri rauque de l'oiseau de proie, jette l'effroi dans l'âme et inspire pour les victimes une pitié profonde. Jamais peut-être l'apologue n'a eu plus d'énergie et d'opportunité. On voit, par cet exemple, que déjà fleurissait la ballade, et il convient de remarquer à quel point les entraves de ces petits poèmes ont été salutaires aux poètes, forcés de contenir leur pensée dans d'étroites limites, de la discipliner, de l'assouplir, pour qu'elle pût entrer convenablement dans un moule de forme précise.

Olivier Basselin.

Pendant qu'Eustache Deschamps jetait dans les moules encore nouveaux de la ballade et du rondeau ses pensées patriotiques, ses douleurs de citoyen, ses ressentiments d'honnête homme,

naissait dans un des riants vallons que traverse la Vire, un gai compagnon qui échappera, par son humeur enjouée, au sentiment des misères publiques, et dont les chants feront la joie des tavernes dans cet asile autour duquel grondent les fureurs de la guerre civile et de la guerre étrangère. Contraste singulier! c'est une époque néfaste de notre histoire qui voit naître la chanson de table et le vaudeville. Olivier Basselin, foulon de son métier, improvisait, le verre en main, ces couplets dont les refrains furent longtemps répétés par les buveurs de la Normandie avant de courir le monde. Ces chansons ne furent imprimées que deux siècles après avoir été composées, rajeunies sans doute pour le langage, mais retenant les mêmes idées, et, grâce à la musique, le même rhythme, et c'est là surtout ce qui nous importe. Or cet Anacréon de village avait rencontré d'heureuses mélodies et trouvé, pour ses couplets bachiques, des combinaisons de vers qui ont fourni des modèles achevés pour les stances et les strophes lyriques. Ainsi les stances de Malherbe à Duperrier reproduisent le rhythme des couplets suivants de Basselin :

Beau nez! dont les rubis ont cousté mainte pipe
De vin blanc et clairet,
Et duquel la couleur richement participe
Du rouge et violet;

Gros nez! qui te regarde à travers un grand verre
Te juge encore plus beau :
Tu ne ressembles point au nez de quelque hère
Qui ne boit que de l'eau.

Un coq d'Inde sa gorge à toi semblable porte.
Combien de riches gens
N'ont pas si riche nez! pour te peindre en la sorte,
Il faut beaucoup de temps.

Le verre est le pinceau duquel on t'enlumine :
Le vin est la couleur
Dont on t'a peint ainsi plus rouge qu'une guisne,
En beuvant du meilleur.

On dit qu'il nuit aux yeux! mais seront-ils les maîtres?
Le vin est guérison
De mes maux; j'aime mieux perdre les deux fenêtres
Que toute la maison.

Ainsi encore les belles strophes de l'ode au comte de Luc, J.-B. Rousseau, sortent du moule où a été jeté le couplet suint :

Ayant le doz au feu et le ventre à la table,
Estant parmi les pots et le vin délectable,
Ainsi comme un poulet,
Je ne me laisserai mourir de la pépie,
Quand en devrai avoir la face cramoisie
Et le nez violet.

Ces couplets, choisis pour la forme, pris au hasard pour le nd, annoncent que les idées du poète sont moins variées que le ythme de ses chansons. En effet, le vin qui fait beaucoup parler, a guère qu'un seul propos, l'éloge du vin et des ivrognes; téoin encore ces vers de notre poète :

Hélas! que faict ung povre ivrogne?
Il se couche et n'occit personne,
Ou byen il dict propos joyeulx,
Il ne songe point en uzure :
Et ne faict à personne injure;
Buveur d'eau peut-il faire mieux?

Basselin renouvelle sans cesse la forme de son unique idée. Le n est sa joie et sa consolation; il lui sacrifie sans regret l'amour, paix de son ménage, les ressources du lendemain et plus vontiers encore les fumées et le bruit d'une autre ivresse, celle de gloire, qui s'acquiert par les armes :

Le cliquetis que j'aime est celui des bouteilles!
Les pippes, les berceaux pleins de liqueurs vermeilles,
Ce sont mes gros canons qui battent sans faillir.
La soif, qui est le fort que je vueil assaillir.

Je trouve, quant à moy, que les gens sont bien bestes,
Qui ne se font plus tost au vin rompre les testes,
Qu'aux coups de coutelas, en cherchant du renom :
Que leur chault, estant mort, que l'on en parle ou non?

Il vaut bien mieux cacher son nez dans un grant verre,
Il est mieux assuré qu'en ung casque de guerre :
Pour cornette ou guidon suivre plutôt on doibt
Les branches d'hierre (de lierre) ou d'if, qui montrent où l'on boit.

Dans la pièce suivante l'enthousiasme bachique est favorisé par la vivacité et la légèreté du rhythme :

Beuvon fort
Jusqu'au bort !
Beuvon byen !
Nos cousines,
Nos voisines,
Vos marys n'en sauront ryen.

L'aultre jour, troys famelettes
Au marché vendirent lin,
Pour faire mieux les goguettes
Allèrent boire du vin.

Pot à pot
Lot à lot
Chascune manda le syen;
Là siflaient
Là beuvoient
Au curé et au doyen.

Nos pères beurent et vidoirent les potz ;
Mais si nous ne valons ryen,
Nous viderons les noz (les nôtres).

Ainsi chantait, au commencement du quinzième siècle, Olivier Basselin, père authentique du vaudeville, qui s'est appelé d'abord vau-de-Vire, du nom des lieux où le foulon normand a composé ses chansons. (*M. Géruzez, Histoire de la littérature française.*

CHAPITRE TREIZIÈME.

QUINZIÈME SIÈCLE.

Charles d'Orléans. — Clotilde de Surville. — Villon. — Martial d'Auvergne, etc.

Charles d'Orléans.

On sait que Boileau, après avoir tracé rapidement l'histoire des premiers temps de notre poésie, fait honneur à Villon

D'avoir su le premier, dans ces siècles grossiers,
Débrouiller l'art confus de nos vieux romanciers.

Longtemps ce jugement demeura sans appel, et Villon régnait en maître. Mais voici venir un nouveau prétendant que Boileau ne soupçonnait pas. Au XVIIIe siècle furent exhumées les œuvres d'un poète contemporain de Villon et qui, différant de ce dernier, sous tous les rapports, lui dispute néanmoins la prééminence. Ce poète est Charles d'Orléans. La critique est partagée sur la valeur du jugement de Boileau; on se demande s'il l'aurait maintenu au cas qu'il eût connu Charles d'Orléans, et les raisons pour aussi bien que les raisons contre sont assez spécieuses. Nous laisserons la question pendante devant les juges compétents, *non nostrum tantas componare lites;* et nous nous contenterons de faire connaître les personnages et de mettre sous les yeux du lecteur quelques pièces du procès.

Charles d'Orléans, fils de Louis, duc d'Orléans, et de Valentine de Milan, naquit en l'hôtel Saint-Pol, à Paris, au mois de mai de l'année 1391. Elevé sous les yeux d'une mère supérieure à son siècle par ses lumières et ses vertus, il reçut, dès ses premières années, les plus heureuses impressions, et put échapper aux habitudes dures et corruptrices de la cour d'Isabeau de Bavière

dans laquelle il vivait. Bercé dans le goût des fêtes et des arts. formé aux préceptes de la chevalerie, on lui fit, au milieu de la triste réalité de cette déplorable époque, une existence tout idéale, et lui seul, pour ainsi dire, semblait spirituel et gai au milieu de la folie et de la douleur générales. Tout lui promettait le plus bel avenir; mais tout-à-coup ces jours charmants firent place aux jours les plus sombres. En 1407, Louis d'Orléans fut assassiné par le duc de Bourgogne, le même qui s'était engagé, par un serment sacré prononcé au pied des autels, à veiller sur le bonheur du jeune Charles; Valentine de Milan suivit de près son époux, et ne survécut pas un an à son deuil. En mourant, elle fit promettre à ses enfants de poursuivre le meurtrier de leur père. Le jeune Charles, orphelin à dix-sept ans, fût obligé de rompre le cours de ses poétiques pensées pour pleurer son malheur et songer à la vengeance. Il se ligua avec les ducs de Bourbon et de Berry. A son tour le duc de Bourgogne fut assassiné. Cependant les Anglais, appelés en France, nous livrèrent la bataille d'Azincourt. Charles d'Orléans y déploya inutilement la plus grande valeur. Blessé grièvement, il fut relevé parmi les morts, reconnu, et emmené prisonnier en Angleterre, où il demeura plusieurs années.

Cette captivité, dit M. Villemain, nous a valu le volume de poésie le plus original du XVe siècle, le premier ouvrage où l'imagination soit correcte et naïve, où le style offre une élégance prématurée, où le poète, par la douce émotion dont il était rempli, trouve de ces expressions qui n'ont point de date et qui, étant toujours vraies, ne passent pas de la langue et de la mémoire d'un peuple. Sans doute, quelques empreintes de rouille se mêlent à ces beautés primitives; mais il n'est pas d'étude où l'on puisse mieux découvrir ce que l'idiôme français, manié par un homme de génie, offrait déjà de créations heureuses.

Ce n'est pas que l'éducation poétique de Charles d'Orléans ne paraisse se lier à cette école subtile et allégorique dont le *Roman de la Rose* était le code; sans cesse *Faux-Semblant*, *Bel-Accueil*, *Dangier*, et autres personnages, figurent dans ses vers. Plus d'une fois il altère ce qu'il sent lui-même par les choses qu'il imagine.

utôt par les imaginations toutes faites qu'il emprunte. L'allé- : était devenue une espèce de mythologie, dont les poètes ient se départir. Mais, sous ce costume nouveau, sa démarche racieuse et libre. Et puis, quand il regrette la France et les :ions qu'il y conserve, il est poète de cœur.

n'est pas tout; il est aussi très-spirituel. On doit le re- uer, l'esprit, qui n'est pas la plus précieuse qualité dans :ttres, est celle qui peut-être vient le plus tard. L'esprit est s naturel, moins spontané que le talent; il se forme de tout ı'il entend, il suppose une société savante, habile, raffinée. ıoyen-âge, ce n'est pas l'esprit qui domine dans les lettres. Il telle nation dont les poésies pleines de grandeur, n'offrent ne trace d'esprit dans le sens moderne du mot. Charles éans a surtout de l'esprit dans l'expression et dans le tour; un esprit, comme celui de La Fontaine, formé d'enjouement, :licatesse et de malice. Est-il rien de plus gracieux que sa ıière élégie sur lui-même ?

Au temps passé, quand Nature me fist
En ce monde venir, elle me mist
Premièrement tout en la gouvernance
De une dame que on appelait Enfance,
En luy faisant estroit commandement
De moy nourrir et garder tendrement,
Sans point souffrir soing ou mérencolie
Aucunement me tenir compaignie.

unesse vient ensuite, et nous ne dirons pas toute son histoire; elle conduit le poète à un manoir, où il est fort bien reçu, isant son nom. Après beaucoup d'instructions, il reçoit là des *s patentes* ainsi conçues :

Dieu Cupido et Venus la déesse,
Ayans povoir sur mondaine Liesse,
Salus de cueur par nostre grant humblesse
A tous amans;

Savoir faisons que le duc d'Orléans,
Nommé Charles, à présent jeune d'ans,
Nous retenons pour l'un de noz servans,
Par ces présentes;

Et luy avons assigné sur noz rentes
Sa pension en joyeuses attentes,
Pour en joïr par noz lettres patentes,
Tant que vouldrons;

En espérant que nous le trouverons
Loyal vers nous, ainsi que fait avons
Ses devanciers, dont contens nous tenons
Très grandement, etc., etc.

« N'est-on pas surpris de trouver dans cette langue rude et nouvelle un si facile et si ingénieux emploi des formes qui résistent le plus à la poésie? Cette manière d'assouplir gaiement la langue de la chancellerie, de parodier les édits royaux, semblerait appartenir au style de Voltaire. Et voyez d'ailleurs comme le langage est aisé, coulant, naturel, pour le xv[e] siècle.

« Vous jugez bien, continue M. Vuillemain, d'après les lettres patentes qui furent délivrées au duc d'Orléans, et dont il a fait grand usage, que je ne puis analyser tous ses ouvrages. Presque toutes ces poésies, monument le plus gracieux de notre vieille langue, sont très-frivoles par le sujet.

» Je ne parle pas d'une chanson latine avec ce refrain :

Laudes Deo sint atque gloria.

» Je laisse aussi de côté deux chansons anglaises, qui montrent à quel point Charles d'Orléans avait mis à profit sa captivité; et j'étudie en grammairien ses chansons françaises.

» Sous le rapport de l'art, remarquons d'abord qu'il observe rarement le mélange alternatif des rimes masculines et féminines. Cette règle n'était encore suivie que dans les rondeaux et dans quelques pièces en vers d'inégale mesure. Charles d'Orléans y porte une grâce singulière. Ses vers sont entrelacés habilement, ses refrains amenés avec goût.

» Charles d'Orléans n'était pas seulement poète galant et délicat; il était guerrier, il était prince captif depuis cette malheureuse journée d'Azincourt, sachant les misères de la France, tant ravagée par l'Anglais, il devait exhaler sa douleur dans ses vers. Mais, je l'avouerai, ce qu'il regrette surtout, c'est le beau soleil de France, le beau mois de mai, les danses et les belles

dames de France. Il a peu de mélancolie sur le reste. Il semble homme d'humeur vive et gaie, qu'un sourire et un rayon de soleil raniment tout-à-coup. Ses paroles sont charmantes, pour chanter le beau temps et les doux loisirs?

Les fourriers d'esté sont venus
Pour appareiller son logis;
Et ont fait tendre ses tappis
De fleurs et verdure tissus.

Cueurs, d'ennuy piéçà morfondus,
Dieu merçy, sont sains et jolis;
Alez-vous en, prenez pays,
Yver, vous ne demourez plus.
Les fourriers d'esté sont venus.

. . . .

Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye,
Et s'est vestu de broderye,
De soleil raiant, cler et beau.

Il n'y a beste ne oiseau,
Qui en son jargon ne chante ou crye;
Le Temps a laissié son manteau
De vent, de froidure et de pluye.

Rivière, fontaine et ruisseau
Portent en livrée jolie
Gouttes d'argent d'orfavcrie:
Chascun s'abille de nouveau.
Le Temps a laissié son manteau. »

Quelquefois l'illustre prisonnier oubliait le retour du printemps et le chant des oiseaux, et composait une complainte sur les malheurs de la France; alors sa voix devenait grave et ne craignait pas de mêler aux accents de la douleur les reproches que lui semblait mériter son pays:

France, jadis on te soulait nommer
En tous pays le trésor de noblesse;
Car un chacun pouvait en toy trouver
Bonté, honneur, loyauté, gentillesse,
Clergie, sens, courtoisie, proesse:

Tous estrangiez aimaient te suir,
Et maintenant voy, dont j'ay desplaisance,
Qu'il te convient maint grief mal soustenir,
Très-chrestien, franc royaume de France.

Sces-tu dont vient ton mal, à vrai parler?
Congnois-tu point pourquoy es en tristesse?
Conter le veuil pour vers toi m'acquitter,
Escoute moy et tu feras sagesse :
Ton grand orgueil, glotonie, peresse,
Convoitise, sans justice tenir,
Et luxure, dont as eu abondance,
Ont pourchacié vers Dieu de te punir,
Très-chrestien, franc royaume de France.

D'autres fois, oubliant ces maux qu'il venait de déplorer, il s'élançait en espérance aux lieux chéris d'où l'exil le tenait éloigné :

En regardant vers le pays de France,
Ung jour m'avint, à Dovre sur la mer,
Qu'il me souvint de la doulce plaisance
Que souloye ou dit païs trouver.
Si commençay de cueur à soupirer,
Combien certes que grand bien me faisait
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Je m'avisay que c'estait non sçavance
De telz soupirs dedans mon cueur garder,
Veu que je voy que la voye commence
De bonne paix, qui tous biens peut donner.
Pour ce, tournay en confort mon penser :
Mais non pourtant mon cueur ne se lassait
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Alors, chargeay in la nef d'espérance
Tous mes souhaitz en les priant d'aller
Oultre la mer, sans faire demeurance,
Et à France de me recommander.
Or nous doint Dieu bonne paix sans tarder!
Adonc auray loisir, mais qu'insi soit,
De veoir France, que mon cueur amer doit.

Ailleurs il plaisante avec grâce sur le bruit de sa mort répandu

s la France, qu'il n'a pas vue depuis si longtemps, et il se
ıne à lui-même un certificat de vie, dans une forme poétique
;aie :

Nouvelles ont couru en France
Par maints lieux que j'estoye mort;
Dont avaient peu de desplaisance
Aulcuns qui me hayent à tort;
Aultres en ont eu desconfort,
Qui m'ayment de loyal vouloir,
Comme mes bons et vrais amis.
Si fais à toutes gens sçavoir
Qu'encore est vive la souris.

Je n'ay eu ne mal ne grevance,
Dieu mercy, mais suis sain et fort;
Et passe temps en espérance
Que paix, qui trop longuement dort,
S'esveillera, et par accort
A tous fera liesse avoir.
Pour ce, de Dieu soient maudis
Ceulx qui sont dolents de veoir
Qu'encore est vive la souris, etc.

Enfin le bienheureux moment arrira; en 1440, il vit s'ouvrir portes de sa prison. Nous ne le suivrons pas dans les détails sa vie politique; il suffit de dire qu'il ne rompit jamais avec Muses. Mais c'est surtout lorsqu'il se fut retiré à son château Blois, en 1449, qu'il se livra entièrement à ses goûts littéres; il s'entoura de menestrels, de jongleurs, de poètes; il ita avec une pieuse admiration les objets d'art et les reliques èbres que les maisons religieuses des environs avaient receillies. Dans cette dernière période ses poésies prennent un tre caractère; il chante de temps en temps les plaisirs de la de, le bon vin et le coin du feu en hiver; mais il y a toujours elqu'un qui vient se mêler à la fête sans être invité, c'est *rencolie;* il a beau dire à son cœur :

Fermez lui l'uis au visaige,
Mon cueur, à mérencolie;
Gardez qu'elle n'entre mye
Pour gaster nostre mesnaige,

il a beau la rudoyer elle-même, et lui crier de toutes ses forces:

> Allez vous-en dont vous venez,
> Ennuyeuse Mérencolie;
> Certes on vous demande mye;
> Trop privée vous devenez.

Mérencolie devient de plus en plus *privée* et aucune menace ne l'effraye. Enfin *Vieillesse* arrive à son tour; il faut voir le pauvre poète se débattre contre elle:

> A! que vous m'ennuyez, Vieillesse,
> Que me grevez plus que oncques mes!
> Me voulez-vous à toujours més
> Tenir en courroux et rudesse!
> Je vous fais loyalle promesse
> Que ne vous aymeray jamès...

En 1465, la mort, qu'il aimait moins encore, se présenta à son tour. Il expira le 4 janvier, au château d'Amboise, après une vie toute de poésie, de dévotion et de sentiments nationaux, emportant au tombeau l'estime et l'affection de ses sujets.

On voit quel est le genre de talent de Charles d'Orléans; c'est une poésie gracieuse, délicate, avec de l'enjouement et quelque peu de malice; le langage en est libre et simple, malgré l'embarras de ce vieux costume allégorique qui devrait le surcharger. Presque toujours le sujet qu'il traite n'est rien par le fond, il ne vaut que par la forme piquante ou ingénieuse que sait lui donner le poète.

Aussi sans rien rétracter des éloges que nous avons donnés à ce poète, d'après M. Villemain, nous devons compléter notre appréciation en rapportant les paroles de M. Nisard qui insiste davantage sur les défauts de Charles d'Orléans:

« On retrouve dans Charles d'Orléans, dit-il, toute cette mythologie de l'amour chevaleresque si uniformément exploité par tous les poètes depuis le *Roman de la Rose*. Seulement il y a mis une sorte de perfection, soit en complétant ce personnel d'êtres allégoriques, soit en y établissant une hiérarchie plus raisonnée. Je lui en fais un mérite particulier, parce qu'à chacun des nouveaux personnages qu'il introduit sur la scène répond ou quelque sen-

timent vrai omis par ses prédécesseurs, ou quelque nuance mieux observée, ou une gradation plus exacte.

« L'empire de l'Amour est au complet. Amour et Vénus en sont les souverains. Leur premier ministre est Beauté; leur secrétaire, Bonne-Foi; leur garde des sceaux, Loyauté. Bel Accueil et Plaisance sont les intendants de leur palais. Bonne-Nouvelle et Loyal-Rapport sont leurs messagers; les Plaisirs-Mondains, leurs courtisans. Leurs sujets, tous de mœurs et de caractères différents, sont Désir, Comfort, Bon-Conseil, Trahison, Désespoir, Détresse, Souci. C'est avec eux que l'Amour a subjugué le monde. Dans son empire sont l'Hermitage de Pensée, le Bois de Mélancolie, la Forêt de Tristesse, où se promènent ceux que l'Amour a blessés. Espoir est le médecin de ce vaste royaume; encore se plait-il souvent à leurrer ses victimes de belles paroles.

» Il n'y manque ni un gouvernement, ni des prisons, ni un parlement, ni des cours plénières dont Charles d'Orléans rime la procédure. Enfin cet empire a sa religion, un paradis, un purgatoire et des martyrs.

» A toutes ces personnifications imitées du *Roman de la Rose*, Charles d'Orléans en a ajouté d'autres, plus froides encore. Ce sont toutes ses dispositions particulières et ses humeurs, tristes ou gaies, le plus souvent imitées de la poésie italienne et de Pétrarque en particulier, dont les sonnets avaient mis à la mode le raffinement dans l'amour. On se donnait à volonté ce tour d'esprit. Les mœurs galantes de l'époque y disposaient d'ailleurs, et l'amour-propre y trouvait son compte. Ainsi, Charles d'Orléans empruntait à Jean de Meung ses allégories, et à Pétrarque ses idées; et c'est pour cela qu'il est si rare d'y trouver un accent vrai et une expression forte. Tout au plus peut-on dire qu'il imite agréablement, n'ayant pas la force d'imaginer.

» Cependant un assez grand nombre de pièces sont l'expression directe et sans allégorie de ses sentiments. Mais ces sentiments sont plus délicats et polis, si je puis dire ainsi, que touchants et passionnés. Ce cœur que Charles d'Orléans garde dans le coffre de Souvenance, et sous la clef de Bonne-Volonté, n'est guère qu'un esprit agréable occupé de galanterie. Cette suite de malheurs qui forment sa vie, un père assassiné, une mère charmante morte

de douleur, une captivité de vingt-cinq ans dans les donjons de l'Angleterre, un double veuvage en neuf ans, par la mort de deux femmes qu'il aimait, tant de sujets de deuil n'ont pu tirer de son âme un couplet touchant. Aucun événement public, ni personnel, ne le fit descendre en lui-même jusqu'à la source des accents virils et des expressions de génie. On dirait qu'il a composé des vers pour se dérober à ses propres pensées, plutôt que pour les mieux voir en les écrivant. » (*Histoire de la littérature française.*)

Charles d'Orléans, dit Géruzez, n'était pas trempé pour le rôle héroïque que sa naissance et les événements de son temps l'appelaient à remplir. Dans ses vers ingénieux et d'un tour facile nous avons l'épanchement d'une âme douce, la saillie d'un bel esprit; l'esprit se joue à la surface, et le sentiment ne sort pas des profondeurs de l'âme : on a des étincelles sans feu, de la sensibilité sans émotion. En un mot, rien n'est viril dans Charles d'Orléans, l'âge ne l'a ni fortifié, ni mûri; quand les rides sont venues, elles ont sillonné les traits efféminés d'un adolescent sexagénaire. On peut dire, à la lettre, qu'il n'a pas été au-delà du printemps, dont il aimait à saluer le retour dans des vers qu'on n'a pas oubliés. » (*Littérature française.*)

C'est l'abbé Sellier, membre de l'Académie des inscriptions, qui a retrouvé les poésies de Charles d'Orléans, au milieu du XVIIIe siècle.

Clotilde de Surville.

Il y a dans les poésies charmantes de Charles d'Orléans un reste de négligence et de dureté qui arrête quelque peu le lecteur. C'est pour nous une épreuve, une pierre de touche certaine, pour démêler d'avec les contrefaçons modernes ce qui porte la date véritable du moyen-âge. Quel que soit l'heureux génie d'un écrivain de ce vieux temps, il reste toujours quelque chose de gothique et d'étrange. Si donc on nous montre des poésies du XVe siècle où le plaisir que l'on éprouve soit sans interruption et sans effort, où le style, chargé seulement, mais pour mémoire, de quelques mots surannés, coule du reste avec aisance et soit partout précis et clair, disons-nous bien que ce n'est pas là du moyen-âge; il y a mensonge plus ou moins habile.

L'absence de cette distinction nous a fait croire quelque temps à Clotilde de Surville. Ses poésies *retrouvées* ont fait grand bruit au commencement de ce siècle. Le monument est curieux ; c'est une petite construction gothique, élevée à plaisir par un moderne architecte. Mais le goût qui a présidé à cette œuvre factice, la vérité des sentiments qui se cache sous la combinaison du langage, tout cela mérite d'être étudié.

En 1802, on annonça les poésies inédites de Clotilde de Surville, noble dame de xve siècle. Ce nom de Surville n'était pas inconnu dans notre histoire, et il avait été récemment porté par un marquis de Surville, homme de cœur et d'esprit, qui servit en Amérique, revint en France pour émigrer, y rentra pour combattre, et fut cruellement mis à mort par une commission militaire.

Il paraît que le marquis de Surville, passionné pour la poésie, avait d'abord été un poète moderne, puisqu'il naquit dans le xviiie siècle. Ses essais se perdirent alors dans la foule. M. de Surville tâcha de réveiller alors sa Muse. Une curiosité féodale, qui lui faisait relire avec plaisir les vieux titres de sa famille, le portait à imiter l'ancien style. Ses amis ont prétendu qu'il avait retrouvé les poésies d'une arrière bisaïeule, qu'il les avait déchiffrées, transcrites (car on n'a jamais montré la copie originale), et que, peu de jours avant de mourir, il avait recommandé par une lettre ce précieux dépôt. A-t-on supposé cette lettre, ou bien a-t-il voulu lui-même tromper sur une chose aussi frivole, dans un moment si solennel et si triste? Quoiqu'il en soit, l'authenticité de ces poésies n'en est pas moins invraisemblable. Quand on a lu Charles d'Orléans, on reconnaît dans les poésies de Clotilde une fabrication moderne qui se trahit par la perfection même de l'artifice.

Les objections techniques se présentent d'abord. Clotilde, dans ses poésies, est beaucoup plus savante que son temps. Elle cite des livres qu'on n'avait pas ; elle parle des satellites de Saturne, qui n'étaient pas encore découverts ; elle observe, dans sa versification, des règles qui n'existaient pas ; elle est fidèle à l'entrelacement rigoureux des rimes ; elle évite avec scrupule les hiatus de voyelles. Enfin, sous les vieux mots accumulés, et

sous la vieille orthographe, elle a je ne sais quel tour d'idées modernes, et cette élégance d'un idiôme depuis longtemps assoupli. Mais la fraude une fois prouvée, reste le mérite de la fraude en elle-même. Ces poésies sont charmantes. Les qualités même qui prouvent la *supposition* de l'ouvrage augmentent l'attrait de la lecture. C'est un certain degré de précision et de clarté peu connu dans le moyen-âge. La justesse, l'ordre, la liaison des idées manquaient alors. Cette netteté de l'esprit, qui a passé des ouvrages les plus sérieux aux plus frivoles, ne se faisait pas sentir dans les idées, hormis en Italie, où la langue avait été subitement perfectionnée par trois hommes de génie, Le Dante, Pétrarque et Boccace). (*M. Villemain*).

Quand je lis Clotilde de Surville, continue M. Villemain, tout me montre une main moderne. On a eu beau choisir de vieux mots qu'on a eu soin d'expliquer au bas de la page, le tour, le mouvement, la phrase, sont d'une date récente. Ecoutez ces vers charmants :

Clotilde au sien amy doulce mande accolade,
A son espoulx, salut, respect, amour!
Ah! tandiz qu'esplorée et de cœur si malade,
Te quier la nuict, te redemande au jour,
Que deviens? où cours-tu? loing de ta bien-aymée
Où les destins entraisnent donc tes pas?
Faut que le dize, hélas! s'en croy la renommée,
De bien long tams ne te revoyrai pas!

Bellone, au front d'arhain, ravage nos provinces;
France est en pryoe aux dents des léopards :
Banny par ses subjets, le plus noble des princes
Erre, et proscript en ses propres remparts,
De chastels en chastels et de villes en villes,
Contrainct de fuyr lieux où debvait régner;
Pendant qu'hommes félons, clercs, et tourbes serviles
L'ozent, ô crime! en jusdment assigner!...
Non, non; ne peult durer tant coulpable vertige :
O peuple Franc, reviendraz à ton roy?...

Cette lecture ne laisse pas un moment d'embarras. C'est le français moderne, à la netteté des constructions. C'est une contrefaçon très-élégante, trop élégante peut-être.

On peut en dire autant des pièces suivantes qui ne sont pas moins gracieuses.

VERSELETS A MON PREMIER NÉ.

O cher enfantelet, vray pourtrait de ton père,
Dors sur le seyn que ta bousche a pressé !
Dors, petiot; cloz amy, sur le sein de ta mère,
Tien doux œillet par le somme oppressé!

Bel amy, cher petiot, que ta pupille tendre
Gouste ung sommeil qui plus n'est fait pour moy !
Je veille pour te veoir, te nourrir, te défendre...
Ains qu'il m'est doulx ne veiller que pour toy !

Dors, mien enfantelet, mon soulcy, mon idole!
Dors, sur mon seyn, le seyn qui ta porté;
Ne m'esjouit encore le son de ta parole,
Bien ton soubritz, cent fois m'aye enchanté !

Me soubriraz, amy, dez ton réveil peut-estre
Tu soubriraz à mes regards joyeulx...
Jà prou m'a dict le tien que me savoiz cognestre,
Jà bien appriz te myrer dans mes yeulx.

Quoy! tes blancs doigtelets abandonnent la mamme,
Ou vint puyzer ta bouschette à playzir!...
Ah! dusses la seschier, cher gage de ma flamme,
N'y puyzeroiz au gré de mon désir.

Cher petiot, bel amy, tendre fils que j'adore!
Cher enfançon, mon soulcy, mon amour!
Te voy toujours; te voy et veulx te veoir encore;
Pour ce trop brief me semblent nuit et jour!

EPITRE A ROCCA. (Fragment.)

Tel des aiglons suibvra le vol superbe
Qui mieulx eust fait de ne razer que l'herbe;
Et cestuy-là qui craint l'esclat des cieulx,
Pouvoist tonner dans le conseil des dieulx;
Peu sont dostés du trop rische advantage
De varier leur séduysant ramage

Par mille sons tousjours doulx et nouveaulx;
Car ne sont plus ces fertiles cerveaulx,
Qui mollement soustinrent au Parnasse,
En divers temps, les couronnes d'Horace!
Il n'en est plus de ces divines mains
Qui ravivant le cygne des Romains,
Chascune flour des rives d'Hyppocreine
Sçavaient ugnir et disjoindre sans pygne;
Sy n'avons plus que faibles oyseletets,
Faisant oïr leurs concerts aygrelets,
Ne regrettant de l'antique Ausonie
Que les thrésors et non pas le génie.
Maiz dont l'orgueil, bruslant de s'exhausser,
Un cran de plus tout vouldrait abaisser.

BALLADE A MON ESPOULX. (Fragment.)

Quoy! mon espoulx, à payne hors de l'enfance,
Vient des guerriers la palme recevoir,
Et son aurore obtient la récompense
Qui ne s'atteinct qu'à l'estoyle du soir.
Pourquoy n'aurait? icel prilx percevoir
Veulent haults faicts, non triste sapience :
Que de succès sur toy voyray pleuveoir,
Si (car mon cœur ne peult me decevoir)
M'est ton amour garant de ta vaillance.

Dieulx! que vouldroy, quand t'armeraz de lance
Varlet féal, te suibvre aux champs du Loir!
Qu'à te servir auroy de vigilance!
Com' sauroy bien tienne armure chaloir!
Si ne se peult, te fays ramentevoir
Qu'avonz tisseu plus estroite alliance,
Et qu'en tous lieulx, soict le ciel blanc ou noir,
Dusses forcier ma tendresse à douloir,
M'est ton amour garant de ta vaillance.

Il ne faut rien exagérer; ce qui fait survivre Clotilde à l'intérêt mystérieux de son apparition, ce sont quelques vers touchants et passionnés, ces couplets surtout de la mère à l'enfant. Le reste doit sa grâce à cette manière vieillie, à une pure surprise. Tel vers, telle pensée qu'on eût remarqué à peine un style ordi-

:, frappe et sourit sous le léger déguisement. Rien ne ra-
it les idées comme de vieillir les mots ; car *vieillir* ici, c'est
isément ramener à l'enfance de la langue. Comme dans un
nfant, on se met donc à noter tous les mots et une foule
etits traits que, hors de cet âge, on ne discernerait pas. C'est
eu encore comme lorsqu'on lit dans une langue étrangère :
a le plaisir de la petite reconnaissance ; on est tout flatté de
prendre ; on est tenté de goûter les choses plus qu'elles ne
it, et de leur savoir gré de ressembler à ce qu'on sent. Mais
enre d'intérêt n'a que le premier instant et s'use aussitôt. Dans
lde, il y a plus, il y a l'art, la forme véritable, non pas
ement la première couche, mais le vernis qui fixe et retient.
tyle possède sa façon propre, l'image fréquente, heureuse,
que continue. (*M. Sainte-Beuve*, *Tableau de la poésie fran-
; au XVI*e *siècle.*)

Villon.

illon innove dans les idées et dans la forme. Ce n'est plus le
an de la Rose : plus ou du moins très-peu d'allégories, point
nétaphysique, point de fadeurs ; mais des idées originales,
onnelles, qui n'appartiennent qu'au poète. Presque tous les
de Villon roulent sur lui, sur sa vie, sur ses malheurs, sur ses
s, il faut bien le dire, sur les châtiments auxquels il s'est
sé, sur les dangers de mort qu'il a courus. Nous sortons de
oésie du bel esprit pour entrer dans la poésie de l'esprit
çais : Villon est du peuple. Voilà un poète qui n'est à per-
ie, qui ne fait pas de vers pour un prince lettré, qui n'a pas
succès imaginaires, qui n'aspire pas à des faveurs qu'il ne
obtenir, qui ne parle pas une langue convenue ; voilà un
e qui prend ses images non dans les livres à la mode, mais
les mœurs de Paris, dont il est un joyeux enfant ; dans les
ppes, dans la rue ; et qui trouve dans ses inspirations de bas
des accents de gaieté franche, des traits de mélancolie et de
c inconnus avant lui.

ous ne savons de Villon que ce qu'il nous en a lui-même ap-

pris, et sa biographie est dans ses œuvres. Il naquit à Paris en 1431 de parents fort pauvres :

Pauvre je suis dès ma jeunesse
De pauvre et de petite extrace,
Mon père n'eut oncq' grand'richesse,
Ne son ayeul nommé Erace,
Pauvreté tous nous suyt et trace :
Sur les tombeaulx de mes ancètres
(Les âmes des quelz Dieu embrasse)
On n'y voyt couronnes ne sceptres.

Ses parents le mirent cependant aux écoles; mais, de son propre aveu, il n'en profita guère; et plus tard, comprenant ce qu'il avait perdu par sa négligence, il s'écriait avec l'accent d'un vrai repentir :

Hé! Dieu, si j'eusse estudié
Au temps de ma jeunesse folle,
Et à bonnes mœurs dédié,
J'eusse maison et couche molle.
Mais quoy! je fuyoys l'escolle
Comme fait le mauvays enfant,
En escrivant ceste parolle
A peu que le cueur ne me fend.

En faisant l'école buissonnière, Villon trouva vite des amis dignes de lui; il se lia avec des jeunes gens dont les leçons lui plaisaient mieux que celles de ses premiers maitres, et se livra avec eux au vice et à la débauche. Comme ils se hâtaient de vivre, plusieurs moururent de bonne heure; ces morts précipitées inspiraient quelquefois à Villon de sérieuses réflexions :

Mes jours s'en sont allez errans.
Où sont les gracieux gallans
Que je suivoye aux temps jadis,
Si bien chantans, si bien parlans,
Si plaisants en faitz et en dictz!
Les aucuns sont morts et roydis,
D'eulx n'est-il plus rien maintenant;
Repos ayent en paradis;
Et Dieu saulve le ramenant!

Mais il reprenait bientôt le cours ordinaire de ses idées, et

plongeait dans la débauche ; la débauche le conduisait à la
·e, et la misère l'obligeait, pour ne pas mourir de faim, à
ırir à l'industrie, c'est-à-dire au vol,

Nécessité fait gens mesprendre
Et faim saillir le loup des boys.

loup en *saillit* tant et si bien, dit l'abbé Massieu, qu'à la
fut pris au piége. Villon fut arrêté et conduit au Châtelet.
ɪu'il en sut le chemin, il en sortit et il y rentra bien des
il était continuellement brouillé avec la justice pour avoir
ɑoté du pain, du vin, de la marée, de la viande, etc. Tant
se contenta de se réjouir avec ses camarades aux dépens
rui, ses disgrâces se bornèrent à quelques mois de prison
ɪvelés de temps en temps. Mais il paraît qu'un jour Villon
nq de ses compagnons aussi honnêtes gens que lui, pous-
ıt plus loin l'industrie. On croit qu'il s'agissait de fausse
ɪaie; on peut en douter. Quoiqu'il en soit, le cas fut jugé
able. Villon condamné n'eut rien de plus pressé que de
anter sur son supplice et de se faire une épitaphe où il dit
ɪon *col saura d'une corde* longue *d'une toise ce que poise* cer-
partie de son corps. Cette fermeté n'était qu'apparente; il
illeurs que *le jeu ne lui plaisait pas;* et il composa pour ses
ɪagnons et pour lui, lorsqu'on les aurait portés à Montfau-
une ballade qui marque assez le triste état de son âme dans
malheureuse circonstance; elle commence par ces quatre
:

Frères humains qui après nous vivés,
N'ayez les cueurs contre nous endurciz,
Car si pitié de nous povres avez,
Dieu en aura plutost de vous merciz.

ılon en appela de la sentence du Châtelet au parlement, qui
ɑua la peine de mort en celle du bannissement. Le poëte
ɪnaissant invita

Tous ses cinq sens, yeux, oreilles, et bouche, etc.,

ıercier ses libérateurs, et se retira dans les *Marches de Bre-*
ou Poictou, comme il dit. C'est là probablement qu'il

composa son *petit Testament* écrit certainement en 1456. De nouvelles friponneries le ramenèrent bientôt sous les verroux, non pas au Châtelet, mais à Meung-sur-Loire, où il se plaint qu'on lui fit boire beaucoup d'eau froide, et surtout

Manger d'angoisse maintes poires.

Il échappa encore une fois au supplice qu'il méritait, grâce à la protection de Louis XI, revenu tout nouvellement de Flandres pour succéder à Charles VII son père. Il ne manqua pas de l'en remercier, selon sa manière vive et ingénieuse, dans plus d'un endroit de son *grand Testament*, qu'il composa la même année 1461. Voilà ce qu'on sait de certain sur Villon. Quant au voyage que Rabelais (*Pantagruel*, IV, 13 et 67) lui fait faire en Angleterre, ce n'est qu'une fable assez grossièrement imaginée.

Les ouvrages de Villon comprennent ses deux *Testaments*, son *Jargon*, écrit en argot et auquel on n'entend plus rien, ce qui n'est pas un grand mal : des *Ballades* et deux scènes comiques, etc.

Les *Repues franches* (*) sont l'histoire de la vie de Villon. Il est gai et spirituel; mais c'est souvent la gaité et l'esprit d'un libertin ou d'un escroc racontant ses prouesses. Les *Repues franches* ne sont autre chose que l'art de vivre aux dépens d'autrui. C'est ce qu'on appelle aujourd'hui l'art de faire des dettes et de ne pas les payer.

Quand on n'a or, argent ni gage,
Comment peut-on faire grand'chère?

Voilà le problème que propose Villon, et c'est le même que travaillent à résoudre les enfants de famille du 19e comme du 15e siècle. Même solution aussi :

Il faut qu'on vive davantage;
La façon est couturière.

Ainsi, en fait de joyeuse vie le fond des traditions ne change pas. A cette époque, faute de civilisation, il n'y avait point encore ces maximes d'honneur et de délicatesse sociale qui nous apprennent à faire la différence entre ce qui est une bassesse, et

(*) L'authenticité de cet ouvrage est contestée.

ce qui n'est qu'une espièglerie. De nos jours, Villon aimerait encore la bonne chère et la joyeuseté, mais il serait honnête homme. De son temps, le libertinage allant jusqu'à l'escroquerie, il ne sut pas s'en préserver.

Le grand Testament commence d'une manière sérieuse et grave.

Premier j'ordonne ma pauvre âme
A la benoiste Trinité,
Et la commande à Nostre Dame
Chambre de la Divinité,
Priant toute la charité
Et les dignes anges des cieux,
Que par eux soit ce don porté
Devant le trosne précieux.
Item mon corps j'ordonne et laisse
A nostre grand'mère la terre,
Les vers n'y trouveront grand'gresse,
Trop lui a faict faim dure guerre,
Or lui soit délivré grand erre;
De terre vint, en terre tourne,
Toute chose (si par trop n'erre)
Voulentiez en son lieu retourne.

La suite ne répond guère à ce début. Quand il en vient aux détails du testament, il reprend le ton de la raillerie et de la satire. Il lègue à un épicier qui l'avait fait arrêter *une potence pour broyer de la moutarde*, à d'autres *l'écaille d'un œuf*, des *chausses semellées pour porter durant les gelées*; ses *souliers vieux; trois coups d'escourgeon; neuf chiens; le trou de la pomme de pin*, et même *le donjon de Vincennes*. Ce sont là des plaisanteries d'un sel bien gros et bien fade; Villon n'y regarde pas de si près. Avec tout cela, malgré tout cela, cet homme est poète. Ne lui demandez pas ces sentiments chevaleresques, cette grâce idéale que l'on trouve dans les simples élégies de Charles d'Orléans; ces choses sont d'un monde qu'il ne connaît pas; il faut le prendre tel qu'il est, vivant dans la rue, au jour le jour, et de son *industrie*. Ses mœurs, son style, ses vices, son génie, tout se tient; et l'un explique l'autre. Ne craignez pas de l'offenser et de lui faire injure, il sait bien ce qu'il est:

Ordure avons, et ordure nous suyt,

dit-il lui-même ; n'attendez pas de lui qu'il vous étale les subtilités du beau langage ; il ne sait que parler franc et net la langue de l'indigence et de la roture : mais quand il est pénétré d'un sentiment profond et vrai, on la trouve assez noble ; tout le monde connaît la charmante ballade sur *les dames du temps jadis :*

Dictes-moy où, n'en quel pays
Est Flora, la belle Romaine ?
Archipiada, ne Thaïs,
Qui fut sa cousine germaine ?
Echo parlant, quand bruit on mène
Dessus rivière, on sus étang,
Qui beauté eût trop plus qu'humaine ;
Mais où sont les neiges d'antan
Où est la très-sage Heloys ?
. . . .
Semblablement où est la reine
Qui commanda que Buridan
Fût jeté, en un sac, en Seine ?
Mais où sont les neiges d'antan ?
La reine blanche comme un lys,
Berthe au grand pied, Biétris, Allys,
Harembourges qui tint le Maine,
Et Jehanne, la bonne Lorraine,
Qu'Anglais brûlèrent à Rouen !
Où sont-ils, vierge souveraine,
Mais où sont les neiges d'antan ?

Voilà bien la poésie qui consiste surtout en sentiment, en mouvements, en images ! Parmi ces regrets pour tant de beautés à jamais évanouies, et qui se sont fondues comme la neige de l'an passé, combien le cœur est touché au nom de cette *bonne Lorraine*, libératrice de la France, martyre des Anglais, longtemps flétrie, tardivement réhabilitée ! Que de gloire, quelles souffrances, combien de reproches contenus dans ces mots si simples et si touchants !

Quand on lit de tels vers, on ne saurait s'empêcher de regretter qu'il n'y ait pas plus de dignité dans les sujets traités par Villon. On comprend que Marot l'ait appelé « le meilleur poète parisien, » qu'il trouva « sa veine héroïque : » « il ne lui manqua

-il, que d'avoir visité la cour des rois où le style se polit
;ement se amende. » Une autre chose qui a manqué à Vil-
;st la moralité; pourtant personne plus que lui peut-
possédait ce fond de réflexions sérieuses, cette facilité de
; retours sur soi-même, cette tristesse de l'âme, qui vont
ı la poésie. Ecoutons-le, quand il compare sa situation fi-
; à celle de Jacques Cœur, grand argentier de France:

De povreté me guémentant
Souventes fois me dit le cueur,
Homme, ne te doulouse tant
Et ne demaine tel douleur:
Si tu n'est tant que Jacques Cueur,
Mieulx vault vivre sous gros bureaux
Pauvre, qu'avoir esté seigneur,
Et pourrir soubz riches tumbeaux.

ort lui revient sans cesse à l'esprit, et l'on dirait que c'est
;e avec laquelle il se plait le plus à familiariser ses lecteurs:

Mon père est mort, Dieu en aist l'âme;
Quant est du corps, il gist sous l'ame;
J'entends que ma mère mourra,
Et le sçait bien la pauvre femme,
Et le fils pas ne demourra.
Je cognoys, que pauvres et riches,
Sages et folz, prebstres et laiz,
Nobles, vilains, larges et chiches,
Petits et grands, et beaux et laids,
Dames à rebrassez colletz,
De quelconque condition
Portant attours et bourreletz
Mort saisit sans exception.
. . . .
Corps féminin qui tant est tendre,
Polly, souëf, si gracieux;
Faudra-t-il à ceulx maulx entendre?
Ouy, ou tout vif aller ès cieulx.

tres fois il ne se contente pas des réflexions, ni des images
, ce sont des peintures d'une saisissante horreur, d'une
nte vérité; c'est le charnier des Innocents où il voit sa
:éjà marquée:

Quand je considère ces testes
Entassées en ces charniers :
Tous furent maistres des requestes,
Ou tous de la chambre aux deniers,
Ou tous furent porte-paniers ;
Autant puys l'un que l'aultre dire,
Car d'évesques ou lanterniers
Je n'y cognois rien à redire.
Et ycelles qui s'inclinaient
Unes contre aultres en leur vies,
Desquelles les unes regnaient
Des autres craintes et servies,
Là les voy, toutes assouvies
Ensemble, en un tas pesle mesle :
Seigneureries leur sont ravies,
Clerc ne maistre ne s'y appelle.

Enfin, il a de temps en temps une plaisanterie délicate et de bon ton où il ne laisse rien à désirer pour la netteté de la pensée, pour la vivacité du tour, pour la force de l'expression.

Je cognois bien mouches en laict ;
Je cognois à la robe l'homme ;
Je cognois le beau temps du laid ;
Je cognois au pommier la pomme ;
Je cognois l'arbre à veoir la gomme ;
Je cognois, quand tout est de mesme ;
Je cognois qui besogne ou chomme ;
Je cognois tout, fors que moy-mesmes.
Je cognois pourpoint au collet ;
Je cognois le moine à la gomme (robe),
Je cognois le maître au valet ;
Je cognois au voile la nonne ;
Je cognois quand pipeur jargonne ;
Je cognois fous nourris de cresmes,
Je cognois le vin à la tonne ;
Je cognois tout, fors que moy-mesmes,

ENVOI.

Prince, je cognois tout en somme ;
Je cognois colorès et blesmes ;
Je cognois mort qui nous consomme ;
Je cognois tout, fors que moy-mesmes.

›n avait bien des vices, mais il n'était pas impie; et il ex- ; bien ses propres sentiments, lorsque dans la ballade gue à sa pauvre bonne mère dans son *Grand Testament*, a présenter à la sainte Vierge qu'il s'accuse d'avoir af- il s'écriait :

Dame des cieulx, régente terrienne,
Emperière des infernaulx palus,
Recevez-moi vostre humble chrestienne,
Que comprinse soye entre vos esleuz,
Le nonobstant qu'oncques rien ne valus.
Ces biens de vous, ma dame et ma maîtresse,
Sont trop plus grands que ne suis pécheresse;
Sans lesquels biens âme ne peult mérir,
N'entrer es cieulx; je n'en suis menteresse,
En ceste foy je vueil vivre et mourir.

ut encore lui savoir gré de n'avoir pas renoncé sa patrie, et trouvé des accents de généreuse colère contre tous ceux ıal vouldraient au royaume de France.» Tout n'est pas dé- : dans l'âme des pécheurs qui n'oublient ni Dieu ni leur *M. Géruzez, Histoire de la Littérature française.*)

›sprit tout français, une élégance précoce font de Villon un n remarquable. Ce qui fit, en son temps, sa réputation, son ironie grossière, mais vigoureuse; ce qui lui a mérité ›ivre à cette fausse gloire, c'est son style. Marot et La Fon- avaient bien l'apprécier et en tirer parti. « C'est Villon, ›. du Cerceau, qui a formé Clément Marot; mais le maître ucoup plus soutenu et plus égal que le disciple, dont il y de la moitié des ouvrages qu'il faut laisser, et qu'on ne lit parce qu'il serait impossible d'en soutenir la lecture; au 'il n'y a pas un couplet de huit vers dans Villon où l'on ne ṭre quelque chose qui fasse plaisir. Tout y coule de source ›resque toujours manié avec un badinage fin et spirituel, u par des expressions vives et enjouées qui réveillent le lec- lui donnent de l'esprit à lui-même. Son vers a le tour tel demande la poésie et tombe rarement dans le ton prosaïque. it que l'auteur eût un goût de poésie bien naturel, pour i bien réussi dans un siècle où elle était encore très-brute, : il est aisé de le voir par les autres pièces qui nous restent

de ce temps là, si l'on en excepte celles de Charles d'Orléans que fit connaître l'abbé Sallier. Le langage de Villon, quoique suranné pour les termes, ne l'est point pour le style, c'est ce qu'a observé Patru, et ce qui lui a fait dire que *Villon, pour la langue, a eu le goût aussi fin* qu'on pouvait l'avoir en ce siècle. Sa rime, avec cela, est presque toujours fort riche. La Fontaine connaissait bien ce poète ; il avait trouvé à profiter dans ses œuvres ; et l'on est persuadé que pour la gentillesse et la naïveté, il en avait plus appris de lui que de Marot même.

Martial d'Auvergne, etc.

Après Villon, nous rencontrons quelques rimeurs ingénieux qui firent la transition avec le siècle de François 1er.

Guillaume Alexis, dont La Fontaine a imité *le Blason des faulses amours.*

Martial d'Auvergne, qui, dans ses *Vigiles de Charles VII* (histoire en vers), a plus d'une fois rendu avec un accent vrai l'amour des Français pour le roi qui avait chassé l'étranger ;

> Changé servitude en franchise
> Et malheur en prospérité.

On doit encore à Martial des *Arrêts d'Amour*, imités par La Fontaine, *l'Amant rendu*, *Cordelier* et *la Confession de la belle fille*. Ces petites pièces sont pleines de finesse et d'esprit.

Pierre Michault qui, dans sa *Danse aux Aveugles*, représente tout le genre humain qui danse devant Cupidon, la Fortune et la Mort. Il est probable que Voltaire avait relu Michault quand il fit ces deux vers si connus :

> Plutus, la Fortune et l'Amour
> Sont trois aveugles-nés qui gouvernent le monde.

On lui doit aussi le *Doctrinal de cour*, allégorie railleuse qui ne ménage pas les courtisans ; on y entend la Luxure, l'Orgueil, la Fausseté, devenus les *maîtres d'école des grands*, leur donner des leçons singulières :

> Faites plaisir à chacun et chacune.
> Si vous tenez de cent promesses une,
> C'est bien assez ; mais promettez toujours.

Octavien de Saint-Gelais qui, parfois, a fait preuve, dans ses ers, de grâce et de goût.

Cependant, plus allégorique que Jean de Meung et que Lorris, il égare sans cesse dans les forêts de la féerie; sa *Chasse* et son *Départ 'amours*, fiction confuse, offre une longue énigme sans intérêt. lais souvent il devine cette règle, qui n'était encore qu'une élé- ance du langage, l'alternative des rimes masculines et féminines, »i qui ne fut en vigueur que cinquante ans après, sous le règne e Ronsard. On lui doit tenir compte aussi de quelques inventions eureuses : telle est, par exemple, celle de l'Ambition, qu'il ap- elle *Fausse Espérance*. Cette fée a beaucoup de vassaux ; elle les »nduit à son gré, fait mettre à la voile les navires, trouble la :rvelle des petits et des grands, envoie des *lourdauts* à la cour it reluire les étendards et sonner les trompettes,

Et fait trotter maint roi....
L'un à Paris et l'autre aussi à Rome,
Pour obtenir souvent moins qu'une pomme.

Jean Marot, père d'un meilleur poète que lui (Clément Marot) : ›utefois il avait l'expression forte et heureuse, peu d'imagination, ais plus de savoir que son fils; poète en titre, attaché à la per- ›nne de Louis XII, il le servit de sa plume ; et si l'on regrette de ɜ pas trouver dans ses rondeaux la charmante facilité de Clé- ent, la versification en est assez ferme et le sens ingénieux.

Nous ne parlerons pas de Guillaume Coquillard, dont le style »ondant ne peut faire oublier le cynisme, ni de Guillaume Cres- ɜ, ni de George Chastelain, ni de Molinet, qui, à l'exemple de artial, mais avec moins de succès, rimèrent, année par année, ɪistoire du temps.

Nous passerons aussi sous silence Jean Meschinot, qui, s'amu- nt à des puérilités de versification, écrivait en tête d'un huitain : Ces huit vers ci-dessous se peuvent lire et retourner en trente- ıit manières. »

Nous oublions de dire que pour donner plus d'attention à leurs :rs, Crestin et Molinet renchérissaient sur la rime ; ils se tour- entaient à faire rimer un ou plusieurs mots tout entiers, ou la ême syllabe deux fois répétée *son, son*, avec *ton, ton ;* ces belles ıoses se nommaient *vers équivoqués*, *vers couronnés*.

Olivier de La Marche, sujet des ducs de Bourgogne, a laissé plusieurs ouvrages en vers. Voici les titres des principaux :

1° *Le Parement et* le *Triomphe des dames d'honneur*. Cet ouvrage, mêlé de vers et de prose, se divise en vingt-six chapitres qui portent chacun le nom d'un ajustement de femme : les *Pantoufles d'humilité*, le *Tablier de diligence*, la *Robe de beau maintien*, la *Coëffe de honte de méfaire*, etc. Le quinzième chapitre intitulé l'*Epinglier de patience*, contient l'histoire de Griselidis, imitée de la dernière Nouvelle de Boccace.

2° Le *Chevalier délibéré*, regardé comme la vie allégorique de Charles-le-Téméraire. Olivier, s'abandonnant au goût des allégories si répandues de son temps, fait combattre son héros contre messire *Accident* qui le fait prisonnier; puis *Souvenir* le détourne d'entrer au palais de Cupidon, et il vient frapper au gite de *Bonne Aventure* : de là il arrive au palais d'Atropos, où *Accident et Débile* (la mort naturelle) tranchent le fil de ses jours mortels :

Atropos d'un habit divers
Fut paré d'une étrange manière,
Bandulé couleurs en travers,
Dentelé de terre et des vers,
Séant en pompeuse chagère
Contenance montrait très-fière,
Tenant un dard de défiance
Contre tel qui gaires n'y pense.
Son Maréchal fut Cruauté,
Qui tint des liches (*lices*) l'ordonnance, etc.

Sans parler plus longuement de ces poètes du XVe siècle, nous ne tirerons qu'une conséquence de leur nombre et de leurs productions variées : il n'y avait pas d'hommes de génie, il n'y avait pas de vraie poésie, mais un goût très-vif des plaisirs de l'esprit. Cela ne fait pas époque dans l'histoire des arts ; mais c'est une circonstance remarquable de la civilisation du temps. Les intelligences ont gagné, le sentiment des arts se répand, le langage a quelque chose de plus correct et de plus fin; mais rien de grand et d'original, enfin aucune de ces créations que semblait favoriser la vivacité première d'une littérature naissante.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

LE THÉATRE AU MOYEN-AGE.

Germes du drame au moyen-âge dans l'office divin. — Confrérie de la Passion. — Les Vierges sages et les Vierges folles. — La Résurrection du Sauveur. — Le miracle de Théophile. — Le jeu de saint Nicolas. — Baptême de Clovis. — Théodora. — La marquise de Gaudine. — Confrères de la Passion. — Mystère de la passion. — Beauté et grandeur du sujet. — Première partie ou Mystère de la Conception. — Seconde partie ou Mystère de la Passion. — Réflexions. — Mystère d'Abraham. — Du vieil Testament. — Les Actes des apôtres. — Mystère de saint Martin. — Le saint Louis par Gringore. —Réflexions sur les Mystères. — Les clercs de la Bazoche. — Moralités. — Farces. L'avocat Pathelin. — Les Enfants sans souci. — Sotties. — Réflexions : La langue française parlée dans toute l'Europe dès le treizième siècle. — Gloire poétique de la France à cette époque. — Poésie française considérée comme prenant sa place dans le mouvement intellectuel, artistique et civilisateur de toute l'Europe au treizième siècle.

GERMES DU DRAME AU MOYEN-AGE DANS L'OFFICE DIVIN.

On s'expose à de graves erreurs quand, pour connaître le théâtre d'une époque qui n'est plus, on se contente de l'étudier dans la lettre morte qui semble le contenir. Le drame n'est pas sur le papier du poète ; il est dans l'âme du spectateur, dans l'attente inquiète, dans l'étonnement naïf, dans la terreur, dans la pitié, dans toutes les passions qui s'y éveillent tour-à-tour. Le poème écrit n'est que le ressort qui met en jeu cette immense machine, ressort nécessairement approprié aux rouages qu'il doit faire mouvoir. Son rôle est d'aller chercher au fond des cœurs les idées qu'y ont déposées l'éducation, les croyances religieuses, les habitudes de chaque jour, de remuer, de combiner ces éléments dramatiques, d'en créer tout un monde d'émotions nouvelles. C'est donc à tort qu'on a dédaigné le théâtre du moyen-âge en

parcourant, avec nos idées modernes, les débris éteints qui nous en restent. C'était juger un panorama après en avoir détruit la perspective. Certes elles n'étaient pas sans puissance ces œuvres dramatiques qui déployaient devant un peuple, qui lui faisaient voir et toucher les objets les plus sérieux et les plus constants de ses méditations, le ciel, l'enfer, les miracles, la passion du Christ, la destinée future de l'homme, rapprochée de lui et rendue palpable grâce à cette vulgarité de détails qui choque aujourd'hui notre goût académique. On ne demandait au poète ni combinaisons savantes ni préparations laborieuses. La foi du peuple allait au-devant de ses paroles et avec la foi l'émotion: les esprits étaient remplis de merveilleuses croyances. La nature n'était point un mécanisme impassible, soumis à d'éternelles et irrévocables lois : toute pleine de saintes influences, elle obéissait à chaque instant à la volonté souveraine de Dieu, à la puissante intercession des justes. La prière était une sorte de magie qui triomphait de toutes les résistances de la matière. Noble pressentiment de la souveraine royauté de l'intelligence! L'univers tressaillait à la voix de l'homme, les tombeaux rendaient leurs proies, les cieux laissaient descendre des visions divines. Les statues des saints s'agitaient sur leurs bases de pierre; dans l'ombre de la nuit on écoutait la voix plaintive des trépassés, et le jour on attendait avec anxiété le son de la trompette de l'ange, signal du dernier jugement.

Le salut était véritablement la grande affaire: les princes, les seigneurs en étaient quelque peu distraits par les soins de l'ambition et des plaisirs; mais le peuple vivait surtout par l'espérance. Sa vraie patrie c'était le ciel, sa vraie maison c'était l'Eglise, ses plaisirs les plus purs c'étaient les magnifiques solennités du culte catholique, qui lui faisaient oublier ses maux et l'enivraient d'encens, de lumière et d'harmonie. Aussi avec quelle impatience attendait-il le retour de ces fêtes annuelles qui marquent les saisons de l'Eglise! quel bonheur pour lui de voir renaître tous les ans le Christ au milieu de joyeux noëls, de le voir ressusciter et s'élever aux cieux comme pour lui préparer sa place! l'enfant comprenait ce Dieu qu'une jeune mère tenait dans ses bras, et le vieillard, en revoyant les fêtes de sa jeunesse, croyait recommencer à vivre.

L'Eglise répondait merveilleusement à ce besoin du peuple. ›n culte n'était qu'un long et divin spectacle. Quels magnifiies théâtres que ces vastes cathédrales gothiques, qui paraisnt étroites à force de hauteur et semblent chercher à embrasser ciel dans leurs voûtes hardies, construites sans doute pour ieu seul; car l'homme n'en couvre que le pavé : le reste t vide, et ce reste est immense. C'est là qu'au jour mystérieux :s vitraux coloriés ou des cierges bénits, aux sons graves et ranges de l'orgue, se déroulaient les longues processions, ıœurs somptueux de la tragédie chrétienne. Ensuite commenit la représentation des saints mystères. C'était, à Noël, l'office ı *Præsepe* ou de la Crèche; celui de l'*Etoile* ou des trois rois ages, au jour de l'Epiphanie; celui du sépulcre et des trois aries à Pâques, véritables drames, où l'on voyait, par exemple, s trois saintes femmes représentées par trois chanoines, la tête ›ilée de leur aumusse pour compléter la ressemblance *ad simitudinem mulierum*, dit le rituel; ou bien c'était un prêtre qui, ontant sur le jubé et quelquefois sur la galerie extérieure auessus du portail, représentait l'ascension du Christ. Les rôles ıêmes écrits et récités ou plutôt chantés, ne manquent pas à ces ıystiques acteurs Dans le récit de la passion les paroles que l'Eıngile prête à chaque personnage sont confiées à autant de rêtres, dont chacun parle à son tour et donne ainsi plus de vété et de vie au dialogue. Là était le germe du théâtre chrétien, es *mystères* ou actions dramatiques tirées de l'Ecriture Sainte. es *miracles*, autre genre de représentations qui avaient pour ıjet la vie merveilleuse des saints, naquirent aussi du culte 'une façon analogue. On établit des chants destinés à célébrer les ›uanges du saint dont l'Eglise faisait la fête. Quelquefois deux lercs revêtus de la chape montaient au jubé, et dans une espèce e dialogue, chantaient alternativement l'un en latin, l'autre en ›man, la gloire du martyr ou du confesseur. C'est ce qu'on ppelait épitres farcies, *epistolæ farcitæ*, sans doute à cause du ıélange des deux idiômes. Ainsi s'introduisait dans le culte noneulement le drame, mais encore la langue vulgaire que le drame evait bientôt exclusivement employer.

Il nous reste des monuments curieux qui constatent la transi-

tion de la forme narrative de la Bible à la forme dramatique des *Mystères* : ce sont déjà de véritables drames, des dialogues en vers, où figurent plusieurs interlocuteurs et où se trouve toutefois encore une narration également versifiée, qui servait à lier les différentes parties du dialogue et formait le rôle spécial d'un personnage, analogue, sous quelque rapport, au chœur antique. On y trouve, par exemple des passages comme celui-ci :

PILATUS.

Levez, sergents, bativement
Allez tôt là où celui pend;
Allez à ce crucifié,
Savoir ou non s'il est devié (mort)
— Donc s'en allèrent deux sergents
Des lances dans leurs mains portants;
Ils ont dit à Longin le cieu (l'aveugle, *cæcus*)
Qu'ont trouvé séant en un lieu :

UNUS MILITUM.

Longin, frère, veux-tu gagner (de l'argent)?

LONGINUS.

Oïl, bel sire, n'en doutez mie.

De pareils drames ne diffèrent en rien, pour la forme, du récit des évangélistes : le dialogue ne s'est pas encore complétement dégagé du récit. Il est même encore accompagné de la musique. Nous voyons dans les manuscrits des plus anciens *mystères* chaque ligne du texte surmontée de sa notation. Il est donc certain qu'on trouve dans le culte catholique l'origine des représentations sérieuses du moyen-âge.

On y trouve même le germe du drame plaisant. On vit peu à peu les représentations de la passion, de la fuite de la Vierge et de la naissance du Sauveur, qui avaient lieu dans les églises, se remplir de personnages profanes : Barabbas, Marie-Madeleine, le Juif-Errant, brave cordonnier, avec les insignes de son art, et même l'ânesse avec son chant peu mélodieux, osèrent paraître dans le chœur et égayer de leur présence la sévérité des mystères. L'ânesse surtout, qui avait eu l'honneur de servir de monture au Sauveur, était le personnage privilégié de

la foule. On lui souhaitait la bienvenue par de joyeux couplets. Une hymne latine avait été composée en son honneur, et chaque strophe était suivie d'un refrain en langue vulgaire, que le peuple répétait avec grande liesse:

Eh ! sire âne, mais chantez !
Belle bouche rechigniez :
Vous aurez du foin assez,
Et de l'avoine à planté (en quantité, *plenty*.)

On a exagéré le ridicule de cette fête, sans daigner en rechercher l'esprit. (*M. Demogeot, Histoire de la littérature française.*)

« Idée étrange, si l'on veut, dit M. Onésime Leroi, mais que l'on comprendra si l'on sent combien il est naturel de s'abandonner à la joie la plus folle en éprouvant un grand bonheur, et de se figurer que le plus stupide animal n'y peut-être insensible. » (*Etudes sur les Mystères.*)

Nous en disons autant de *la Fête des fous*, instituée, selon nous, d'après la noble mission qu'eût le Christianisme d'abaisser l'orgueil et de relever l'humilité. Voilà pourquoi on la nommait aussi la *Fête du Deposuit*, par allusion à ces mots du cantique de Marie : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*, que les enfants de chœur, que tout le bas clergé, que tout le peuple même entonnaient avec tant de joie, le jour où les supérieurs, descendus de leurs dignités, leur en abandonnaient les insignes, et leur permettaient de se nommer entre eux, parmi les plus humbles, parmi les enfants même, un *Abbé*, un *Evêque*, ou un *Roi des chanoines*. Comment n'a-t-on vu là que le ridicule ?

Beaucoup de liberté était alors laissée au peuple qui la dissipait en joies innocentes. Un évêque de Paris, dans le douzième siècle, Eudes de Sully, permit aux fidèles de répéter le fameux verset jusqu'à cinq fois. C'est plus qu'un préfet de police n'en accorderait raisonnablement de nos jours. Le chant de Marie n'était pas encore, il est vrai, la *Marseillaise du moyen-âge*. Les *Humbles* n'avaient pas encore pris, comme au temps de la Réforme, le *Deposuit* et l'*Exaltavit* au sérieux. Ces *fous*-là restaient sagement dans leur rôle, n'attendant que du ciel leur *exaltation*, et ne recevant qu'en riant la crosse avec la mitre et les coups d'encensoir,

et cette royauté d'un jour que le sort leur donnait; car le sort décidait aussi des rangs, comme à notre *Fête des Rois*, qui ressemble un peu à celle des *Fous*, même encore aujourd'hui, dans nos provinces du nord. (*Etudes sur les mystères.*)

Le drame sacerdotal tendait à se séparer du culte qui l'avait produit. Il se détacha d'abord de l'office divin sans sortir encore de l'église. Ce fut ordinairement après le sermon que le clergé, avec le concours de quelques laïques, représenta aux yeux du peuple les mystères qu'il était chargé de lui enseigner.

« La bibliothèque nationale possède un précieux manuscrit des premières années du xv[e] siècle, qui ne contient pas moins de quarante drames ou *miracles*, tous en l'honneur de la Vierge, la plupart précédés ou suivis du sermon en prose qui leur servait de prologue ou d'épilogue. (*M. Magnin*, *Origines du théâtre moderne.*)

LES VIERGES SAGES ET LES VIERGES FOLLES.

Le plus ancien mystère, dans lequel on retrouve des parties en langue vulgaire, est celui qui a pour titre : *Les Vierges sages et les Vierges folles*. Il se compose presque entièrement de latin rimé comme le latin des proses de l'Eglise. L'idiôme vulgaire qui s'y mêle est celui du midi de la France.

L'auteur a dû mettre quelque intérêt dramatique dans l'anxiété qu'excite l'embarras des *Vierges folles*. On attend avec inquiétude si leurs supplications seront efficaces, d'abord auprès de leurs compagnes, puis auprès des marchands. L'intérêt des Suppliantes d'Eschyle, quoique plus habilement prolongé, ne repose pas sur une autre base. L'intrigue du *mystère* est tranchée par un dénoûment terrible, indiqué seulement par la rubrique, et pour lequel le poëte a laissé à la mise en scène toute la responsabilité de l'exécution. « *Modo accipiant eas Dæmones et præcipitentur in infernum.* » Quelle impression un pareil spectacle ne devait-il pas produire dans un siècle de foi! Les Euménides d'Eschyle n'étaient sans doute pas plus terribles. Le sentiment de la pitié se mêle à celui de l'effroi. Onze fois revient dans la bouche des malheureuses ce triste refrain qui n'est qu'un cri de douleur et de remords :

Malheureuses, chétives, nous avons trop dormi!

et à la douzième fois, quand l'enfer s'ouvre pour les engloutir, c'est le Christ qui s'écrie :

Allez, misérables, allez maudites !
A toujours désormais vous sont peines livrées,
En enfer maintenaint vous serez menées.

Le mystère ne se termine pas par ces émotions lugubres. La destinée des pécheurs n'est pas plus un dénoûment pour le théâtre catholique que pour l'Eglise. Une sérénité formidable succède à cette scène d'épouvante. On croit voir l'Océan qui se referme calme et impassible sur le navire englouti. Le poète amène devant nous tous les prophètes de l'ancienne loi, qui viennent rendre témoignage à la nouvelle. Idée pleine de grandeur qui semble réunir toutes les voix de l'ancien monde en un concert sublime à la gloire du Christianisme. C'est ainsi, quoique avec moins de noblesse, que, dans la tragédie de Prométhée, tous les dieux, toutes les forces de la nature, viennent visiter le captif du Caucase et recueillir de sa bouche les oracles de l'avenir.

Ce mystère fut probablement écrit au XI[e] siècle.

LA RÉSURRECTION DU SAUVEUR.

Le mystère de la *Résurrection du Sauveur*, que l'on croit être de la seconde moitié du XII[e] siècle, n'offre plus, au moins dans le fragment qui a été publié, que des vers en langue romane. C'est le plus ancien et le seul mystère connu jusqu'à présent qui s'ouvre par un *prologue* ou plutôt par une description de la mise en scène. Ce prologue était-il destiné à être *récité* avant la représentation, ou bien n'était-il ajouté à l'œuvre dramatique que lors de sa transcription ? Quoiqu'il en soit, il nous donne une idée assez nette de l'arrangement scénique du théâtre chez nos aïeux, et peut nous faire comprendre assez bien les représentations de ces temps reculés. Voici la traduction de ce morceau. « Récitons de cette manière la sainte résurrection. D'abord disposons les lieux et les demeures, à savoir : Premièrement le crucifix, et puis après le tombeau. Il devra aussi y avoir une geôle pour enfermer les prisonniers. L'enfer sera mis d'un côté et les maisons de l'autre, puis le ciel ; et sur les gradins, avant tout, Pilate avec ses vas-

saux ; il aura six ou sept chevaliers. Caïphe sera de l'autre côté, et avec lui la juiverie (la nation juive), puis Joseph d'Arimathie. Au quatrième lieu, on verra don Nicodème ; chacun aura les siens avec soi. Cinquièmement les disciples seront là ; sixièmement les trois Marie. On aura également soin de représenter la ville de Galilée, au milieu de la place. On fera aussi celle d'Emmaüs, où Jésus-Christ reçut l'hospitalité ; et une fois tout le monde assis, quand le silence règnera de tous côtés, don Joseph d'Arimathie viendra à Pilate, et lui dira....... » Ici commence le dialogue. Le corps du Sauveur est demandé et obtenu ; Joseph d'Arimathie et Nicodème l'emportent et l'ensevelissent ; Pilate envoie des soldats pour le garder ; et Caïphe, après avoir placé ceux-ci près du tombeau, leur dit : « Si vous dormez et qu'on enlève Jésus, nous ne serons jamais bons amis. » La suite de ce miracle ne nous est pas parvenue.

MIRACLE DE THÉOPHILE.

Les deux pièces qui précèdent ne portent pas de nom. En voici une dont l'auteur nous est déjà connu. Nous voulons parler du *Miracle de Théophile* par Rutebœuf, l'un des plus célèbres trouvères du treizième siècle, tant pour l'invention que pour le style et le nombre des pièces qu'il a composées. Le sujet de ce miracle est l'apostasie, puis le repentir de Théophile, vidame (*vice dominus*), de l'église d'Adana, dans la Silicie deuxième ou Trachée, vers l'an de Jésus-Christ 538 ; lequel, pour rentrer dans sa charge dont il avait été dépouillé par son évêque, s'était donné au diable.

L'histoire de saint Théophile, d'abord écrite en grec par Eutychianus son disciple, qui dit avoir été témoin d'une partie des faits qu'il raconte, et avoir appris les autres de la propre bouche de son maître, était très-populaire au moyen âge. Après avoir été traduite et reproduite de plusieurs façons, elle avait été mise en vers latins au xe siècle par Roswitha, cette savante religieuse du monastère de Gandersheim, en Saxe, qui avait lu Térence, et composait sur son modèle des tragédies saintes. Saint Bernard, saint Bonaventure, Albert-le-Grand et une foule d'au-

tres auteurs en ont parlé; elle était surtout très-répandue en France au XIIIe siècle, comme le prouvent un grand nombre de passages en langue vulgaire, aussi bien que les sculptures et les vitraux peints de plusieurs cathédrales. Ruteboeuf n'a fait que dramatiser cette histoire.

La pièce commence par un monologue de Théophile déplorant son malheur. « J'ai tout donné aux pauvres, dit-il;..... maintenant il me faut mourir de faim, si je n'envoie ma robe à l'usurier pour avoir du pain. Et mes gens, que feront-ils? Je ne sais si Dieu les nourrira. » De ce doute il arrive vite à nier la Providence; Dieu lui fait sourde oreille; mais à son tour il lui fera la moue, il se rit de ses menaces, il voudrait le tenir, il se vengerait bien; « mais il s'est mis en si haut lieu, pour esquiver ses ennemis, qu'on ne peut y tirer ou y lancer.... Il est là haut dans sa béatitude; et moi, malheureux! chétif! je suis dans les filets de pauvreté et de souffrance. A présent ma vielle est brisée, à présent dira-t-on que je deviens fou : ce sera le bruit public. Je n'oserai voir personne, je ne devrai m'asseoir parmi les gens; car l'on m'y montrerait au doigt. » Théophile, dans ces dispositions, va trouver Salatin « qui parlait au diable quand il voulait; » il lui conte sa disgrâce, et dit qu'il n'est rien qu'il ne fasse pour ravoir son honneur et sa charge. Salatin lui propose de renier Dieu et de devenir, « les mains jointes, » l'homme de celui qui le fera réintégrer. Théophile accepte et s'en va. Cependant il considère que c'est une chose grave de renier Dieu; que fera sa malheureuse âme? « Elle sera brûlée en la flamme d'enfer le noir. Là il lui faudra rester : ce n'est pas une fable. » Après bien des perplexités, il prend parti : « Dieu m'a châtié, je le châtierai; jamais je ne le servirai, je le renie; je serai riche, si je suis pauvre; s'il me hait, je le haïrai. »

Salatin, de son côté, va conjurer Satan, qui donne rendez-vous à Théophile dans un vallon où il devra venir « sans compagnie et sans cheval; » il devra se garder surtout d'appeler « Jésus le fils de sainte Marie, » car on ne lui donnerait point d'aide. Théophile informé de cette conversation par Salatin, se rend au vallon à l'heure dite, mais non sans une grande frayeur; Satan l'a bientôt rassuré. Le malheureux Théophile joint les mains, fait hommage

à son nouveau seigneur qui exige encore de son vassal des *lettres pendans* bien claires et bien rédigées. Tout étant conclu, Satan congédie Théophile en ces termes : « Va-t-en, tu seras sénéchal. Laisse les bonnes-œuvres, et fais les mauvaises. Ne juge jamais bien en ta vie, car tu ferais grande folie et tu agirais contre moi.» Cependant l'évêque envoie quérir Théophile et le rétablit dans sa charge; celui-ci, qui est encore sous la puissance du diable, est peu touché d'abord de tant de bonté; il querelle et menace tout le monde. Puis tout à coup le repentir succède à cet emportement. Théophile se rend à une chapelle de Notre-Dame. Là il exhale sa douleur, il se reproche sa folie, il gémit du sort qui l'attend et qu'il n'a que trop mérité, il peint l'état de sa pauvre âme qui aspire au ciel et qui est dévouée à l'enfer. Tout cela est bien dit, vrai, naturel, intéressant. Le malheureux vassal de Satan ose enfin s'adresser à Marie, qui rompt son engagement en allant elle-même chercher les lettres servant de contrat. Cette prière à la sainte Vierge est ce qu'il y a de mieux dans la pièce. En voici quelques vers dans le texte même :

Sainte roïne bele,
. . . .
Arousable fontaine,
Et délitable et saine,
A ton filz me rapele.
. . . .
Dame de charité,
Qui par humilité
Portas nostre salu,
Qui toz nous a geté
De duel et de vilté
Et d'enferne palu;
Dame, je te salu.
. . . .
Si comme en la verriere
Entre et reva arriere
Li solaus que n'entame,
Ainsinc fus virge entiere
Quand Diex, qui ès ciex iere,
Fist de toi mère et dame.
. . . .

Dame, je n'ose.
Flors d'aiglentier et lis et rose;
En qui li filz Diex se repose,
Que ferai-gié?
Malement me sent engagié
Envers le maufé enragié.
Ne sai que fere :
Jamais ne finerai debonere.
O sainte Virge de bonere,
Dame honorée,
Bien sera m'ame dévorée,
Qu'en enfer sera démorée
Avec cahu.

}uelques-uns de ces vers sont charmants, et la pièce a le mérite d'être pure d'un bout à l'autre.

JEU DE SAINT NICOLAS.

Jean Bodel d'Arras est l'auteur du drame qui a pour titre le *eu de saint Nicolas*. Il le composa vers 1260, après la première croisade de saint Louis, croisade dont sa santé ne lui permit pas de faire partie. C'est ce qu'il nous apprend dans son *ngié* (adieux) à la ville d'Arras, espèce d'épître qui se trouve jointe à la pièce. En voici quelques vers adressés par l'auteur à un guerrier qui partait pour la Terre sainte :

Symon, cil Diex (ce Dieu) en qui tu crois,
Il te lest bien (te laisse bien) porter ta crois
Où je ne puis porter la miue (la mienne);
Remés sui (je suis relégué) dedenz la banliue (la banlieue).
Payen ont de moi ferme trive (une trève sure),
Mès se Diex fut (mais si Dieu eût eté) assés cortois,
Tant m'éust viaus presté s'aïue,
(Il m'eût si bien prêté son aide)
Qu'en la terre qui ja fu sine (sienne)
Eusse fet un servantois.

L'auteur regrette de n'avoir pu s'inspirer sur la terre sainte, y composer le plus humble chant; mais nous n'y avons pas perdu : au lieu d'un servantois, il a fait une tragédie dans laquelle nous transporte, en imagination, sur ces lieux où il n'a pu se

rendre en réalité. C'est là se dédommager en poète, et par là notre Artésien s'est assuré la gloire d'avoir élevé le premier monument dramatique dont puisse s'honorer la littérature française.

Quel sujet le poète a-t-il choisi ? le miracle d'un saint, honoré, non-seulement dans l'Orient pour le souvenir de ses bienfaits, mais aussi dans nos provinces du nord, où de nombreuses églises s'étaient élevées sous son invocation. Et où se passe ce miracle ? En Afrique, dans le cours d'une de nos croisades, au milieu du massacre des chrétiens, car déjà notre sang coulait en Afrique. Voilà de la tragédie nationale.

Quel est le but du *Miracle de saint Nicolas*? Peut-être de secourir les chrétiens et de les arracher à la mort ? Non. Tous doivent périr, et leur généreux sacrifice n'est qu'un accessoire du sujet. Le but principal, c'est la conversion d'un roi d'Afrique, ce qui intéressait d'autant plus que le but de la nouvelle croisade qui se préparait était aussi la conversion d'un roi d'Afrique.

Le roi d'Afrique (il n'est pas autrement désigné par l'auteur) ouvre la scène avec son confident, qualifié *Sénéchal*. On vient leur apprendre qu'une armée de chrétiens a pris possession du pays. A cette nouvelle, le roi entre dans une agitation, une colère très-risible. Il s'adresse à une idole nommée *Tervagan*, et, par une superstition commune chez les peuples barbares, il prête à son Dieu ses propres passions, et se flatte de le fléchir en le menaçant et en l'injuriant ainsi :

A ! fiex à putain, Tervagan,
Avès-vous bien souffert tel œuvre !
Com je plaing l'or dont je vous cuevre
Che lait visage et che lait cors !
Certes, s'or ne m'aprent messors
Les Crestiens tous à confondre,
Je vous ferai ardoir et fondre,
Et départir entre me gent,
Car vous aves passé argent,
Si estes du plus fin or d'Arrabe.

« Ah ! fils de...., Tavergan, avez-vous bien souffert telle œuvre ? Comme je regrette l'or dont je couvre ce laid visage et ce laid corps ! Certes, si mon or ne m'apprend à confondre les

Chrétiens, je vous ferai brûler et fondre, et partager, entre mes gens; car vous avez plus de prix que l'argent, vous êtes du plus fin or d'Arabe. »

Le sénéchal, moins fou que son maître, lui conseille de changer de ton. Le roi, passant des menaces aux prières, promet à Tervagan d'accroître ses joues de deux marcs d'or, s'il consent à l'éclairer sur l'avenir. L'idole répond par un double signe merveilleux, elle rit et pleure. Le roi, stupéfait, s'écrie :

Senescal, que vous est avis?
Tervagan a plouré et ris :
Chy a moult grant sénéfianche.

« Cela cache un grand sens. »

Le sénéchal, qui a le don de deviner, à ce qu'il paraît, consent à interprêter le rire et les pleurs de l'idole, mais à condition que son maître ne se fâchera point de la vérité, et lui donnera la garantie de se porter l'ongle aux dents, espèce de serment encore usité dans nos provinces du nord, mais dont nous ignorons l'origine. Voici ce passage :

Sire, bien vous croi seur les diex,
Mais assès vous querroie miex
Se vous l'ongle hurtiés au dent.

« Sire, sur les dieux je vous crois, mais je vous croirais encore mieux si vous portiez l'ongle aux dents. »

Le sénéchal, après s'être assuré du roi par cette étrange précaution, lui dit : « Les ris de Tervagan signifient que les Chrétiens seront vaincus par vous; et ses pleurs, que vous, roi d'Afrique, abandonnerez Tervagan pour le Dieu des Chrétiens. » Le roi est furieux de cette seconde interprétation, qui est une préparation du dénoûment, mais encore voilée, et dans les conditions de l'art. Cette scène les réunit toutes : c'est une exposition en action et en situation; les réponses de l'idole et les jeux muets qu'elles amènent rappellent la scène la plus dramatique du *Festin de Pierre*. Ajoutons que, plus le roi infidèle se montre *endiablé* contre les Chrétiens, plus le dénouement plaira aux spectateurs.

Un appel est fait à tous les Africains, dont les chefs viennent

en étalant leurs richesses jurer au Roi de le défendre contre ses ennemis, et sortent en se recommandant à Mahomet. D'autre part, les Chrétiens, qui se sont laissé entourer par la multitude des barbares, sont au moment d'être tous massacrés. Cette situation, qui rappelait aux spectateurs le désastre récent de Mansoura, où tant de Français, parmi lesquels un jeune chevalier, le comte Robert d'Artois, frère de saint Louis, avaient péri victimes d'un aveugle courage et d'une imprudence semblable, cette situation douloureuse n'aurait rien que de pénible pour les spectateurs de nos jours; mais nos pères en jugeaient autrement, et l'auteur est entré d'une manière sublime dans leurs idées; un guerrier, nouvellement reçu chevalier, adresse à Dieu, en vers jeune héroïques, une prière où se trouvent ces vers :

Segneur, se je sui jones (jeune) ne m'aiés en despit (en mépris);
On a véu souvent grant cuer en cors petit.

Le Cid, quatre cents ans plus tard, dit :

Je suis jeune, il est vrai, mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Cependant les Chrétiens n'ont plus aucun espoir d'échapper à la mort, lorsqu'un ange, leur vient annoncer la nouvelle, pour eux la plus heureuse : ce n'est point une victoire terrestre, mais une palme au haut des cieux. Le messager céleste la leur promet dans un discours, qu'il termine ainsi :

Par Dieu, serés tout détrenchié ;
Mais le haute couronne azés
Je m'en vois à Dieu ! Demourés.

« Je vous promets, au nom de Dieu, que vous serez tous taillés en pièces, mais vous posséderez la haute couronne. Je retourne à Dieu. Demeurez. » C'est ce qu'ils font : tous demeurent au poste qui leur est assigné, et ils y succombent, sans proférer une parole, tandis que leurs ennemis, avant de les égorger, vocifèrent l'injure, et les menaces. — « Ferès (frappez), ferès tout de commun ! » s'écrie un des barbares ; et l'auteur indique ainsi, en lettres rouges, cette grande immolation : « Or tuent li Sarrasin tous les Crestiens. » Oui tous ; et à leur tête, et distingué des autres par son courage et sa prière, ce jeune guerrier,

qui demandait à Dieu de ne pas dédaigner son âge et le sacrifice de sa vie.

Les chefs africains, fatigués de carnage, aperçoivent un vieux Chrétien en prière, devant une image de saint Nicolas. Un d'eux, le prince d'Orcanie, dit à d'autres chefs :

Veschi I grant vilain kenu
S'aoure I Mahomet cornu.
Ochirrons le, ou prenderons vif?

« Voilà un grand vilain à tête blanche, qui adore un Mahomet cornu (*allusion à la mitre de saint Nicolas.*) Le tuerons-nous, ou le prendrons-nous vif? »

Ils le font prisonnier, et le conduisent au Roi, qui lui demande quelle confiance il a dans ce morceau de bois devant lequel il était en prière. — Sire, répond le prud'homme, cela est fait à la ressemblance de saint Nicolas, que j'honore et que j'aime, car il protége tout ce qui lui est confié. — Eh bien! je lui confie la garde de mon trésor, et je te ferai *larder*, s'il ne le conserve pas.

Après avoir ainsi parlé, le Roi fait mettre saint Nicolas sur ses coffres et le vieillard en prison. Il fait publier par un crieur que celui qui pourra enlever son trésor, le fasse. Les voleurs, qui ne sont pas gens à se faire répéter une semblable invitation, arrivent, et enlèvent le trésor. Le Roi furieux ordonne que le vieillard soit mis à mort; mais sur l'espoir que lui donne le condamné de lui faire retrouver son or, il lui accorde un sursis.

Pendant que le fervent serviteur de saint Nicolas est en prière, et y passe la nuit, un second crieur, qui annonce du vin, en fait ainsi l'éloge :

Sans nul mors de pourri ne d'aigre,
Seur lie court et sec et maigre,
Cler con larme de péchéour,
Croupant seur langue à léchéour ;
Autre gent n'en doivent gouster.

« Sans aucun mauvais goût et doux, il court sur la lie sec et pur, clair comme les larmes d'un pécheur, et s'arrête au palais du gourmet: il faut l'être pour en goûter. »

Il y a là de la poésie et des expressions intraduisibles.

Les voleurs du trésor, qui jouaient aux dés dans un cabaret, alléchés par l'odeur du vin qu'ils entendent vanter, s'enivrent et s'endorment, comme le feraient d'honnêtes gens. Saint Nicolas leur apparaît, et leur ordonne de reporter le trésor où ils l'ont pris; ce que, dans leur épouvante, ils exécutent. Le Roi, en retrouvant son or, reste si étonné du pouvoir de saint Nicolas que, non content de faire grâce au vieillard, il se convertit, comme l'avait prévu Tervagan, et contraint ses premiers sujets à faire comme lui.

Le caractère extrême de ce bonhomme de roi est plein de vérité. Lui qui traitait si mal le Dieu des Chrétiens, il ne veut plus maintenant entendre parler de ses dieux. Il n'est pas éloigné de s'écrier, comme Orgon :

J'en aurai désormais une horreur effroyable,
Et m'en vais devenir pour eux pire qu'un diable.

Il va plus loin: il parle avec dégoût de Mahomet, et traite Tervagan de pautonnier (vaurien); et le sénéchal renchérit sur les injures de son maître, sans doute à la grande satisfaction du public. (*M. Onésime Leroi.*)

BAPTÊME DE CLOVIS.

Après les quelques vers que nous avons tirés du *Jeu de saint Nicolas*, et qui n'étonnent pas moins que les premiers mots sortis de la bouche d'un enfant, notre Muse tragique parut s'endormir dans son berceau, ou du moins, pendant près d'un siècle, n'articula plus rien, à notre connaissance, qui mérite d'être rapporté. Mais nous la revoyons, tout-à-coup, étonnamment développée dans un manuscrit de la Bibliothèque royale. Ce manuscrit précieux, intitulé *Mystères de Notre-Dame*, se compose de deux volumes in-folio, velin, ornés de miniatures, contenant un grand nombre de drames, presque tous très-courts, et qu'on croit antérieurs à l'année 1350.

Ces drames qui sont sans doute de plusieurs auteurs, quoique écrits dans le même esprit et de la même main, n'offrent la plupart que des légendes monotones; mais il en est quelques-uns

d'un haut intérêt, comme peintures de mœurs et de situations dramatiques.

Le *Baptême de Clovis* est le premier de tous, du moins par l'importance du sujet et la naïveté du style, cette qualité si précieuse que l'art n'imite pas. On y voit, suivant les paroles du titre, « Coment le roy Clovis se fist crestienner à la requeste de Clotilde sa feme.... et comme, en le crestiennant, envoia Diex la sainte ampole. »

Une jeune femme, usant de ses avantages naturels et des lumières de la religion dans laquelle elle est née, pour adoucir et amener un soldat barbare à la foi qui doit civiliser lui et son peuple : si ce sujet n'existait pas, il faudrait l'inventer, pour la gloire et l'exemple des dames françaises, qui n'ont pas toutes, il est vrai, une si vaste réforme à opérer, mais dont la mission est encore assez belle parfois. Pour arriver au but de Clotilde, pour *enfanter*, non-seulement un roi, mais tout un grand peuple, à la *religion*, à la gloire, que d'obstacles à vaincre ! Nous allons les voir, en suivant notre vieux dramatiste, qui lui-même suit pas à pas saint Grégoire de Tours, avec le récit curieux d'Aimoin, et ne se permet que des développements de caractères et de mœurs tirés peut-être d'ouvrages perdus pour nous.

La scène première, entre Clovis et Aurélian, se passe à Soissons, que Clovis venait d'enlever à la protection impuissante de Rome. Aurélian, seigneur italien, important discoureur, arrive de la cour du roi de Bourgogne, Gondebaud. Il fait toutes sortes de compliments à Clovis, qui lui rompt en visière, et veut, avant tout, savoir des nouvelles de cette cour.

Vous n'estes pas si mal senez
Que ne sachez, puisqu'en venez,
De l'estat du roy Gondebaut ;
Quelque chose savoir m'en fault
Isnel le pas (tout de ce pas.)

Aurélian raconte, entre autres choses, que Gondebaut a une nièce, et que

Onques il ne vit si sage damoiselle.
Ne si gracieuse pucelle
Biau maintien a en son aler,

C'est tant courtois en son parler,
Que le monde s'en esmerveille.
De lis et de rose vermeille
Porte couleur entremeslée,
Et monstre bien qu'elle fu née
De royal gent et de sanc hault,
Combien que le roi Gondebaut
Occist Chilperic son père,
Nonobstant qu'ils fussent frère.
Vous affermé-je tout pour voir (vrai)
Qu'elle est digne d'un roy avoir
Par mariage.

A ce portrait tout gracieux et qu'on ne croirait pas si ancien, Attila eût répondu peut-être, comme dans Corneille :

L'amour chez Attila n'est pas un bon suffrage ;
Ce qu'on m'en donnerait me tiendrait lieu d'outrage ;
Et tout exprès ailleurs je porterais ma foi,
De peur qu'on n'eût par là trop de pouvoir sur moi.

Clovis fait mieux ; il ne répond rien ; mais, comme Attila aussi, il fait appeler, non pas précisément des rois, *ses suivants*, mais ses *chevaliers*. C'est le fond d'une des scènes les plus imposantes de Corneille. Il ne faut point s'attendre pourtant à trouver dans la bouche de Clovis des vers tels que ceux-ci :

Un grand destin commence, un grand destin s'achève,
L'Empire est prêt à choir, et la France s'élève.
L'une peut avec elle affermir son appui,
Et l'autre, en trébuchant, l'ensevelir sous lui.
Appuyez donc la France, et laissez tomber Rome.

Le Roi des Francs fait part aussi à ses compagnons d'armes, mais en style obscur et plus barbare que lui peut-être, des raisons politiques qu'il a de prendre femme, pour avoir des enfants qui puissent, après lui, soutenir son royaume. Ce qu'on lui a dit de la nièce de Gondebaud l'engage à la demander en mariage. Que vous en semble? ajoute-t-il. Tous l'approuvent successivement.

Demeuré seul avec Aurélian, il lui dit de retourner à la cour de Gondebaud, dont il craint les dispositions hostiles ; de gagner secrètement sa nièce, près de qui il donne à son envoyé des instructions :

Ces vestements, pour espousailles,
Qui sont d'or li présenteras.
Cet annel aussi li donras,
De par moy, ce n'est nul diffame,
Par si qu'elle sera ma femme:
Avoir la vueil (je la veux.)

rélian assure longuement Clovis qu'il va partir, qu'il fera tuellement son message, qu'il lui rapportera écrit dans son tout ce que lui dira la princesse, et *qu'au revenir*... Clovis ;pond avec sa précise brusquerie :

Or tost, sanz toy plus cy tenir,
Vaz besognier.

passe immédiatement à la cour de Bourgogne. Des pauvres, ont à la porte du palais, font entre eux l'éloge de la nièce ondebaud, dont ils attendent la sortie. Nous la voyons avec moiselle, à qui elle dit :

Alons m'en. Que Diex soit à m'âme (mon âme)
Debonnaire et miséricors.
Avant que je passe plus hors
De ci endroit me seigneray.
Et à Dieu me comanderay....
Damoiselle, puisqu'au moustier
Sui (je suis), sâ, mon livre.

LA DAMOISELLE.

Tenez dame, je le vous livre;
La bource aray (j'aurai.)

CLOTILDE.

Gardez-la tant que m'en voulray
Râler de cy (sortir d'ici.)

LA DAMOISELLE.

Si feray-je, dame, et aussi
Darière vous si m'asseiray,
Et mes patenostres diray
A basse voix.

naturel, l'auteur ne l'a pas cherché. Remarquons cependant petit vers qui termine les phrases, et que nous trouvons tous ces ouvrages, est parfois fort heureusement jetés : *se voix*, *Avoir la vueil*, *Isnel le pas*, etc.

Pendant que ces deux femmes prient, Aurélian, pour remplir son message et parler en secret à Clotilde, se mêle parmi les pauvres, dont il a revêtu les haillons. Clotilde sort, parle avec bonté aux pauvres, qui lui répondent familièrement, et lui donnent, en échange de ses aumônes, les bénédictions du ciel, dont ils sont les messagers.

Aurélian, pour être remarqué de la princesse, lui dit, en lui baisant la main (que dirait notre orgueil de cette familiarité!):

Il convient que ceste main baise,
Et trairay (je tirerai) ce mantel arrière.
Ne vous déplaist, dame chiére,
De ce qu'ay fait.

Clotilde, rentré chez elle, dit à sa suivante qu'elle voudrait savoir ce qu'est ce pauvre étranger:

« Alez le querre, je vous en prie. »

Aurélian, introduit, finit par avouer le but de son message et de son travestissement. Il envoie chercher par son écuyer les présents de Clovis, qu'il tient dans un sac, et comme il veut les déployer, Clotilde, après avoir témoigné sa surprise, lui dit:

En ce sac, amis, tout laissiez....
Je sçay bien comment j'en feray;
Mais bien, sire, je vous diray:
Au roy Clovis vous en irez,
Et si le me saluerez.
Et après li dites ce point:
Clotilde dit qu'il ne loist point
Crestienne estre à payen feme,
Pourquoy c'est une chose infâme.
Nientmoins gardez que cest chose
A nul home ne soit desclose,
Car ce qu'à monseigneur plaira
Mon oncle faire, fait sera,
A brief parler.

Ce langage n'est pas très-correct, mais il est plein de convenance et très-conforme au caractère que l'histoire donne à Clotilde.

Après une nouvelle ambassade d'Aurélian près de Gondebaud, qui se voit forcé de donner son consentement au mariage de sa

èce, Clotilde, accompagnée de chevaliers et de sa damoiselle, rive à Soissons. Sa premièrcentrevue avec Clovis est intéresnte; le Roi, en la voyant, dit:

Est-ce de Gondebaut la nièce
Que cy voy estre?

IIe CHEVALIER.

Sire, sanz plus débat y mettre,
Oil (oui), c'est elle.

CLOVIS.

Bien puissiez venir, damoiselle!
De vostre venue ay grant joie,
Puisque vous devez estre moie (à moi),
Et que vostre mari seray.
De France vous ordonneray
Royne et dame.

CLOTILDE.

Chier sire, au sauvement de l'âme
De vous premier, et puis de moy,
Soit fait ce que dire vous oy (entends),
Non autrement.

CLOVIS.

Or tost, seigneurs, appertement
Faites qu'en sa chambre menée
Soit là derrière et ordenée
Comme une espousée doit estre,
Car de l'espousen entremettre
Me vueil en l'eure.

AURÉLIAN.

Sire, nous ferons sans demeure
Ce qui vous plaist à demander.
Dame, venez ens (dedans), sans tarder,
En vostre chambre où vous menzons,
Et puis nous en retournerons
Arrière ici.

CLOTILDE.

Mes chiers amis, soit fait ainsi.
Isabel et vous, me suivez.

Pendant qu'elle est chez elle avec ses chevaliers et sa suivante, ui l'aide *à atourner* (mettre ses atours), Clovis dit aux siens :

II[e] CHEVALIER.

Et nous touz nous irons suivant
Par compagnie.

« Aurélian maine l'espousée et de... (Ici le manuscrit

Sire, vezey (voici) vostre partie (moitié)
Que vous amaine et que vous lais.
Vostre feme est désoremais,
Nul autre n'y peut droit clamer.
Or pensez de vous entreamer;
Que c'est un fait et noble et sage
De vivre en paiz en mariage.

En l'absence du Sacrement, à la sainteté duquel n'était pas encore élevé chez nous, ce langage est a mais le manque de toute cérémonie forme un contra quable avec celles qu'offriront tout à l'heure le baptêm de Clovis.

Clotilde, demeurée seule devant son mari, lui di touchante humilité :

Mon chier seigneur, désoremais
Me tien pour vostre chamberière.
Je vous pri ceste foiz première,
Chier sire, que vous m'ottroiez
Et ce que je demande oiez;
Et me soit fait de vostre grâce,
Avant que service vous face

CLOTILDE.

Ma requeste donc vous diray,
Sire, de vostre or point ne quier,
Mais premièrement vous requier
Qu'en Dieu le père vueillez croire
Qui sanz fin règne au ciel en gloire;
Qui vous créa et qui tout fist,
Et qui oncques rien ne meffist....
Retenez pour ferme créance,
Et voz Idoles délaissez
Et d'aorner les vous cessez,
Car vanitez sont et faintises.
Mais, sire, les sainctes églises
Qu'avez ars (brûlées) et fait destablir,
Faites refaire et restablir,
Et soyez de Dieu filz et membre.

Il n'y pas là *d'exorde par insinuation*, comme le trouverait, tout naturellement, une dame de nos jours. Remarquons qu'Esther, devant Assuérus, n'emploie aussi aucun détour.

Ce Dieu maitre absolu de la terre et des cieux,
N'est point tel que l'erreur le figure à vos yeux.
L'Eternel est son nom, le monde est son ouvrage....

Clovis répond à sa femme :

D'une chose ci me touchiez (touchez)
Trop fort à faire, ce sachiez.
Que j'aoure con Crestien
Vostre Dieu ! Je n'en feray rien.

Cependant, comme elle ne tarde pas à mettre au monde un prince, elle croit avoir pris assez d'ascendant sur le père, pour faire baptiser son fils. Mais à peine l'enfant a-t-il reçu le sacrement qu'il meurt. Quelle douleur mêlée de résignation dans la sainte Reine, qui voit, par cette épreuve que Dieu lui envoie, son mari plus éloigné encore du Christianisme ! Clovis, qui attribue la mort de son fils à la colère de ses Dieux, rend en quelque sorte sa femme responsable de la perte commune qu'ils ont faite. La réponse de Clotilde est remarquable :

Chier sire, je rens de ce fait
Graces à Dieu, quant m'a fait digne,

Qui sui sa petite meschine (servante),
Qu'en sa gloire mon premier hoir (enfant)
A daigné prendre et recevoir.

Clovis ne comprend pas trop cette sublimité de sentiments, et toutefois il parait se soumettre à sa femme. Elle ne tarde pas à éprouver les douleurs d'un nouvel enfantement. La sage-femme est appelée, et, ce qui peut nous paraître incroyable à nous qui nous étonnions que le *discret Térence* eût presque fait accoucher sur la scène une de ses héroïnes, c'est que Clotilde y accouche réellement.

Mais ici, combien la vulgarité de la scène, pour ne rien dire de plus, vient faire ressortir ce grand enfantement des grandeurs de la France! Ajoutons que tout va se passer sous l'invocation de Marie. Nous entendons Clotilde dire à la sage-femme:

Je sens de paine assez, par m'ame;
M'amie, en moy n'a ris ne jeu.
Aidiez-moy, doulce mère-Dieu.
Par vostre grâce!

LA VENTRIÈRE (la sage-femme).

Ma chière dame, en po (peu) d'espace,
Serez de vos griefs maux délivre.
Ne dites pas que je sois yvre;
Souffrir encor un po vous fault.
Je voy que serez sans deffault
Délivre en l'eure.

CLOTILDE.

Diex! quand sera-ce? Trop demeure
Ceste aléjance à moy venir.
Veuille vous de moi souvenir,
Vierge Marie!

LA VENTRIÈRE.

Mais hui ne vous débatez mie;
Dame, voz grans maux sont passez.
Demandez quel enfant avez!
Si (ainsi) ferez-miex.

CLOTILDE.

Puisqu'enfant ay, loué soit Diex,
Quoyque j'aie éu grant destresce.
M'amie, dites me voir, est-ce
Ou fille ou fils?

On lui dit que c'est un fils, elle répond :

Faites coucher me (moi) appertement,
Et puis ce fils emporterez,
Et crestienner le ferez,
Que je le vueil.

Sachez que je le veux. — Nous pouvons voir, à cette ellipse impérative, quelle autorité Clotilde a prise. Son mari est absent, il est vrai. Quand elle a dormi et qu'elle a renvoyé la *ventrière* en lui promettant, pour sa peine, une de ses robes (car rien n'est oublié, et tous ces détails d'intérieur sont d'une vérité qui n'a pas vieilli), Clovis, qui revient avec ses compagnons d'armes, dit à sa femme :

Dame, je vous viens veoir cy,
Pour savoir de vostre portée
Comment vous estes déportée,
Et quel enfant avez éu,
Et s'il est taillé ne méu
De vivre, dame.

Clotilde répond qu'elle a un fils, qu'il est *crestienné*, et qu'on lui a donné le nom de Clodomir. Le père demande à le voir.

CLOTILDE.

Voulentiers, chier sire, par m'ame.
Ysabel, tost alez le querre,
Et l'apportez ici bon erre,
Emmailloté.

LA DAMOISELLE.

Je vois (j'y vais), madame, en vérité.
Vez le ci (le voici), monseigneur ; gardez,
Par foy, se bien le regardez,
Il vous ressemble.

CLOVIS.

Je vous diray ce qui m'en semble :
Je le voy malade forment.
De li ne peut èstre autrement,
Puisqu'il a recéu baptesme.

Quand Clovis est sorti, Clotilde, livrée sur la santé de son fils à toutes les inquiétudes d'une mère, d'une épouse et d'une reine, adresse à Notre-Dame une longue prière pendant laquelle nous

sommes transportés aux cieux. Dieu, entouré de la sainte Vierge et des anges, jette sur la mère éplorée et sur l'enfant souffrant un regard de bonté. Notre-Dame et les Bienheureux descendent vers lui, et chantent *un rondel.* Ysabel, étonnée du changement subit qui s'est opéré chez le petit prince, et le voyant rire, court à Clotilde. Celle-ci, effrayée de ce rire même (de quoi ne s'effraie pas une mère !), approche de l'enfant, qui, pour la première fois, paraît, en lui souriant, la connaitre.... C'est le vers de Virgile mis en action. Mais qui pouvait, avant Racine, l'exprimer dans notre langue ? On dirait que notre vieux poète l'a tenté :

LA DAMOISELLE.

Or véez (voyez) comment il cuvre (ouvre)
Doulcement, madame, la bouche,
En riant : n'a mal qui li touche,
Ce tiens-je (j'en suis sûre), dame.

CLOTILDE,

Aourée soit Nostre-Dame.
Au mains (au moins) quand le Roy ci venra,
Et en santé le trouvera,
N'aza-il de dire raison,
Que pour baptesme ait achoison
Que mourir doie.

Combien cette scène et les détails naïfs qui la précèdent sont relevés par l'intérêt politique et religieux !

L'action a fait un grand pas vers la conversion de Clovis, qui en est le but, lorsqu'on vient lui annoncer que le royaume est envahi par les Allemands. Au moment où il s'avance pour aller les combattre avec ses chevaliers, Clotilde lui dit :

Chier sire, Dieu vous vueille mettre
En vouloir de tenir sa foy,
Par quoy nous soyons vous et moy
D'une créance.

Un chevalier répond à la reine :

Le Dieu en qui avez fiance,
Chière dame, pour son plaisir,
Accomplise vostre désir
En bon affaire.

CLOTILDE.

Telle besogne puissiez faire
Là où vous alez, mes amis,
Qu'en honneur et soit chacun mis
De corps et d'âme.

On sait quelle influence Clotilde exerça sur la conversion, non-seulement de Clovis, mais encore de ses compagnons d'armes.

Tous se transportent sur le champ de bataille, où nous les voyons insultés et assaillis par les Allemands, beaucoup plus nombreux que les Francs. Ceux-ci sont au moment d'être vaincus, lorsqu'un chevalier vient conseiller à Clovis de se recommander au Dieu de Clotilde. Le roi des Francs adresse alors au ciel cette prière :

Sire, humblement te requier voire
Que me vueilles donner victoire.
Je te promet que me feray
Baptiser, et en toy croiray.

Aussitôt les Francs redoublant d'intrépidité, les Allemands après un horrible carnage, sont contraints de céder. Clovis vainqueur vient conter à la reine par quel miracle lui et son armée ont triomphé des ennemis, et il lui exprime le désir d'être baptisé le plus tôt possible.

Saint Remi, archevêque de Reims, arrive au palais, mandé par la reine. Le dialogue suivant n'a pas tout-à-fait la dignité que nous supposons à de si grands personnages, mais il ne manque pas de vérité.

CLOTILDE.

Sà, sà, arcevesque Remi,
Séez-vous ci de costé mi,
Sans plus débattre.

L'ARCEVESQUE.

De moy en si hault siège embatre,
Dame, ne me requerez pas ;
De me seoir ici en bas,
Me doit souffire.

Quand il est assis, elle lui dit qu'elle l'a mandé parce que *son seigneur a faim de venir à baptême.* Saint Remi rend gloire à Dieu.

Clovis arrive avec ses chevaliers. L'archevêque le salue au nom de Jésus-Christ.

CLOVIS.

En ce salut preng (je prends) grant plaisance
Que vous m'avez faict de Jhésu,
Sire, car il m'a moult valu,
Dont jamais ne l'oublieray.

Il témoigne à saint Remi le désir d'être instruit par lui dans la connaissance de la religion. C'est ici que la scène pouvait être extrêmement originale, si l'auteur nous avait montré les efforts du prêtre pour faire entrer dans l'esprit du Christianisme ce barbare qui, au récit que lui faisait saint Remi des tortures exercées sur Jésus par les Juifs, s'écriait : *Que n'étais-je là avec mes Francs!* Mouvement plein d'intérêt et de vérité, où Clovis aurait pu s'appuyer de l'exemple de saint Pierre coupant l'oreille d'un Malchus. L'auteur a reculé, même devant le mot que nous a conservé l'histoire. Clovis se contente de répondre à un long discours de saint Remi :

Père saint, voulentiers t'escoute,
Et croy pour vray ce que tu diz.

A ses compagnons d'armes :

Seigneurs, assentez-vous au dir
Que ce saint home ci nous fait.
Prenons touz baptesme de fait,
Et soit chacun bon Crestien.
Plus noble fait, je vous dy bien,
Ne pouvons prendre.

Le premier chevalier dit qu'il veut quitter les dieux mortels pour le Dieu que prêche Remi. Clovis demande à être baptisé sans plus attendre :

L'ARCEVESQUE.

Sire, je feray bonnement
Vostre plaisir et loing et près.
Or çà, vez ci les sains fons près ;
Despouillez-vous.

CLOVIS.

Tout en l'heure, mon ami doulx,
Me devestiray de cuer lié (de bon cœur).

Or çà, vez me ci (me voici) despouillé ;
Qu'ay plus à faire ?

L'ARCEVESQUE.

Pour vous nouvel homme refaire
Faut que vous mettez ci dedans.

Clovis entre dans les fonds baptismaux.

En ce moment un pigeon apporte du ciel une fiole qui contient une liqueur odorante. L'archevêque interprète ce miracle comme une preuve de la force que le ciel veut donner au roi qui doit en recevoir l'onction.

Cette onction fut aussi pour Clovis celle du sacre, comme le prouve le *Testament de saint Remi*.

Avant de commencer la cérémonie, l'archevêque adresse au Roi ces paroles :

Dites-moy se vous renoncez
Au Sathanas ?

CLOVIS.

J'y renonce, n'en doubtez pas,
Sire, pour voir (vrai).

L'ARCEVESQUE.

Il me convient aussi savoir
Se à ses pompes et à ses faiz,
Comme bon crestien parfaiz,
Vous renoncez.

CLOVIS.

. . . . J'y renonce

L'ARCEVESQUE aux chevaliers.

Seigneurs, il faut, ce vous dénonce,
Changer li son nom de Clovis.
Comment aura-t-il nom ?

IIe CHEVALIER.

Loys ;
C'est biau nom, sire.

L'ARCEVESQUE.

Loys, crois-tu en nostre Sire
Dieu le père, di-le bon erre,
Qui créa le ciel et la terre,
Et toy et moy ?

CLOVIS.

Oil, voir, sire, je le croy,
Certainement.

L'interrogation sur les autres articles de foi continue, et Clovis répond :

Tout ce croy-je estre véritable,
Et n'en doubt point.
L'ARCEVESQUE.
Que me requier-tu sur ce point ?
Di-m'en ton esme.
CLOVIS.
Je requier avoir le baptême
De sainte Eglise.
L'ARCEVESQUE.
Sy l'aras. Çà, je te baptize
Au nom de Dieu le père et le filz,
Et le Saint-Esperit aussi.

La cérémonie terminée, l'archevêque dit aux chevaliers d'envelopper le Roi de la tête aux pieds, *d'un drap linge à mestier*, et de le porter ainsi dans son palais. Il ajoute, en finissant l'ouvrage :

Mes clers et moy nous suiverons,
Et en louant Dieu chanterons,
Qui par sa grâce a si ouvré (opéré),
Pour sainte Eglise a recouvré
Si noble champion. Or sus
Chantons *Te Deum laudamus*.

Il pourra être intéressant de comparer le dialogue précédent à celui que M. de Lamartine établit dans son *Chant du Sacre*, entre l'archevêque de Reims et Charles X.

Que d'autres rapprochements à faire, entre cette monarchie qui s'élève, appuyée sur la religion, au Ve siècle, et qui s'écroule au XIXe entre le premier sacre qu'ait vu la France, et le dernier peut-être !....

La cérémonie du sacre ne fut pas instituée seulement dans l'intérêt des rois, elle le fut aussi dans celui des peuples. Cette idée, il est vrai, n'est pas exprimée très-clairement dans le drame que nous venons d'examiner. Mais il existe un autre mystère intitulé *Saint-Remi*. Cette pièce est d'une faiblesse extrême, et elle ne mériterait pas d'être mentionnée, si l'auteur anonyme ne s'élevait tout-à-coup à la hauteur de son sujet, dans ces instructions de Saint Remi à Clovis :

Vous devez croire,
Et le metez bien en mémoire
Que le filz de Dieu proprement (en personne),
Venra au jour du jugement
Jugier les bons et les maulvais.
Là portera chacun son fais ;
Là sera gardée équité,
Et déboutée iniquité.
Du juge nul n'appellera.
Qui ces articles ne croira,
Il cherra en perdicion....
Or aiez cogitacion
De ce roiaume gouverner,
De voz subgetz bien ordonner,
Et si bien garder justice,
Que la roiaume ne périsse,
Car quant justice y périra,
En grant péril roiaume yra.

Ces vers sont excellents, quoiqu'ils ne retracent pas encore tous ; devoirs d'un roi, comme ceux du grand-prêtre dans Athalie, mme ceux-ci de M. de Lamartine, dans le *Chant du Sacre.*

L'ARCHEVÊQUE.

Connais-tu les devoirs que ce titre t'impose ?
Oses-tu les jurer ?

LE ROI.

Que Dieu m'aide, et je l'ose.

L'ARCHEVÊQUE.

Quels sont-ils ?

LE ROI.

Proclamer et défendre la loi,
Récompenser, punir, vivre, mourir en roi ;
Aimer et gouverner comme un pasteur fidèle
Ce saint troupeau que Dieu confie à ma tutelle,
Être de mes sujets le père et le vengeur.

Nous devons citer en terminant les belles paroles de Grégoire Tours sur le baptême de Clovis :

» Le nouveau Constantin s'avança vers le *lavacrum* pour y effacer ıqu'aux traces de son ancienne lèpre; quand il fut entré dans le ptistère, le saint évêque lui dit éloquemment : *Baisse humblement*

la tête, Sicambre. Adore ce que tu brûlais, et brûle ce que tu adorais. Le Roi, ayant alors confessé un Dieu en trois personnes, fut baptisé au nom du Père, du Fils, du Saint-Esprit, et oint du saint chrême, avec le signe de la croix. »

Théodore.

« D'une femme nommée *Théodore* qui pour son péchié se mist en habit de homme, et pour sa penance faire, devint moine et fu tenue pour homme jusqu'après sa mort. »

Une jeune femme Théodore, en l'absence de son mari, s'est laissé séduire par un amant, et vit en sécurité dans l'adultère, quand on vient lui parler d'un grand prédicateur. Elle se rend à son sermon, auquel l'auteur nous fait assister aussi. A peine l'a-t-elle entendu qu'elle s'écrie :

Qu'ay-je fait! j'ay mon mariage
Brisé, et à perdicion
Mis m'âme, et à destruccion
Ma biauté, mon honneur, mon corps.
Ha, très doulx Dieu miséricors!
Comment ay-je esté si surprise!
Lasse (hélas)! lasse! à tort m'en avise;
Certes du deuil morir voulroie.
Lasse! jamais jour n'aray joie,
Et à bon droit!

Ces triomphes de l'éloquence chrétienne n'étaient pas rares dans les temps de foi vive et profonde.

Se jugeant désormais indigne du mari qu'elle a trompé, et ne songeant qu'à se cacher et à mater son corps, Théodore se dépouille de ces ornements dont elle était si vaine, et de ses cheveux même. Résolue de faire pénitence, pour échapper à toutes les recherches, elle prend des habits d'homme, et après avoir quitté le toit conjugal, adresse ces adieux aux objets qu'elle laisse, et recommande au ciel son époux :

Hostel et meubles, je vous lais.
Mes amis touz, et clers et lais (laïques),
Le mendre (le moindre) aussi com le greigneur,
Comant (je recommande) à Dieu nostre Seigneur,

Mais sur touz, par espécial.
A Dieu, mon chier seigneur loyal,
Qui vous et moy ait en sa garde.
O douce mère Dieu, regarde
En pitié ceste pécheresce,
Et prie ton filz qu'il m'adresce
Et me sequeure à ce besoing.
De mon païs sui jà si loing !....
Si, que je sui toute esbahie.

e aperçoit une abbaye d'hommes, et à la faveur de son trasement, va s'y présenter et demande si l'on veut l'y ade. L'abbé qui ne soupçonne pas son sexe, après quelques ions, la reçoit en qualité de *frère mineur* chargé des comons au-dehors. On la voit remplir par humilité les emplois us bas, et l'on assiste en même temps au désespoir de son , qui la cherche en vain dans son hôtel. La disposition du re, qui représentait plusieurs lieux à la fois, permettait ces ochements intéressants. L'auteur n'exprime pas mal dans rs suivants la cruelle irrésolution du mari :

La suiveray-je ! que feraye !
Oil voir (oui certes) ! mais où iray?
Las ! je ne scé de quelle part (quel côté).
Le cuer de dueil pour li (pour elle) me part.
Confortez-moy, biau sire Diex !

eu lui envoie l'ange Gabriel, qui lui dit d'aller au chemin artyr saint Pierre et saint Paul, s'il veut voir encore sa ie. Pendant qu'il se dirige vers l'endroit qui lui est indiqué, dore, qui a reçu du supérieur l'ordre d'aller chercher à ;eval de l'huile à brûler, dont les moines ont besoin, s'arrête, iée, au milieu de la voie du Martyr. Qu'aperçoit-elle !...... ons-la parler :

Lasse ! je voy là mon mari,
Je croy pour moy est moult marri,
Car je le voy pensis et morne,
Ne scay s'il vault miex que (je) retorne,
Où qu'en passant à li me monstre......
Saluer le vueil en passant.
Monseigneur, Dieu le tout-puissant
Joye vous doint (donne).

Je travailleray de labour,
Afin qu'eschaper le meffait
Puisse que j'ay contre toy fait
Et conçéu.

C'est après s'être éloignée de son mari qu'elle
regrets ; car cette scène, qui pouvait être si touch
mine ici. Le malheureux époux ne doit plus voir s
bien longtemps après, et dans quel état ! Cependant
t-elle quitté que Dieu envoie dire, par un autre ang
mari que ce moine à qui il a parlé est sa femme mê
heureux se donne au diable ; et cette scène, qui n'a
résultat, semble peu digne de la majesté divine, et
précepte d'Horace lui-même, qui ne veut pas qu'o
venir un dieu, *nisi dignus vindice nodus*.......

Cependant Théodore, obligée de séjourner à Rou
l'abbaye est assez distante, à ce qu'il paraît, a bien i
séduit par sa jolie figure la fille de l'auberge qui, l
homme, vient sans façon la requérir d'amour. Thé
gnée de cette impudence, la repousse. La demoi
dans ses avances, jure de se venger, et ne tarde pas
l'occasion : sollicitée par un de ses amants, elle lui cèd
mère. — Et de qui cet enfant? lui demande son
frère Théodore, répond-elle. — *Grand scandale d
neau!* L'abbé en est informé par l'hôte lui-même

L'ABBÉ.

A moy, mon ami ? c'est à tort,
Portez-le ailleurs. Vous èstes nices ;
En (ici) ne sommes-nous pas norrices
D'enfans petiz.

L'OSTE.

Vostre moine à mon pain fetiz
L'a fait, que le dyable y ait part !
Si (ainsi) demourra, se Dieu me gart,
A l'abbaïe.

L'ABBÉ

Vous me faites toute esbaye
La pensée, et estre en tristesse.
Pour Dieu ! dites-moy lequel est-ce,
Ne l'celez ore.

L'OSTE.

C'est vostre moine Théodore,
Or le gardez.

L'ABBÉ.

Ha ! Théodore!..... Or regardez
La hontage et le grant anui
Que par vous avons au jour d'ui....
Voirement dit-on voir (vrai) : l'abbit
Ne fait pas le religieux.
Comment avez si oultrageux
Esté, biau frère !

THÉODORE.

Merci, merci, doulx alebés père,
Merci, merci ?

L'ABBÉ.

Vous l'arez, quelle vez la ci (telle que la voici) :
De céens vous bouteray hors,
Si me soit Diex miséricors !
Et vostre enfant emporterez ;
Autre merci de moi n'arez.
Tenez, de céens tost yssiez ;
Alez, et si le norrissiez
De nous bien loing.

Théodore prend sur elle l'enfant et l'infamie dont on la charge, se garde bien de se justifier. C'est là le sublime de l'humilité,

de la pénitence chrétienne. Vous ne trouverez rien dans l'antiquité profane de comparable à cette situation, qui n'est point une fiction sans doute : quel homme aurait pu deviner tout ce qu'il peut entrer de tendresse et de dévoûment dans un cœur de femme ouvert au repentir ? Mais quel homme aussi, si ce n'est Racine peut-être, eût exprimé les sentiments que nous allons voir indiqués du moins dans le vieil auteur?

Théodore est chassée de l'abbaye, portant son enfant ; car c'est déjà le sien, elle sera sa mère... Mais comment le nourrir, l'abriter ? Voilà la faim et la nuit qui pressent. Et elle est sans secours ! et aucun moyen d'en gagner ! Eh bien, elle en va demander. Malgré l'orgueil de sa naissance et de son rang, elle ne voit plus, à l'exemple de Madeleine, elle ne voit plus que sa faute et le Dieu qui pardonne. Ecoutons-la, malgré le langage parfois informe du poète, écoutons la !

Confortez-moy à ce bésoing,
Fontaine de miséricorde !
Car je voi bien et me recorde
Que ceste fortune perverse
Qui ainsi me trébuche et verse
Me vient à cause du meffet
Qu'envers mon bon seigneur ay fait....
Tout je prenray en pacience,
Tous les meschiefs qui me venront ;
Jà si grans estre ne saront.....

Elle aperçoit un antre qui pourra, la nuit, lui servir de refuge, et dit à *son enfant*, comme s'il pouvait l'entendre, qu'elle le nourrira :

Et Dieu, s'il li plaist, parfera
Ce qui a parfaire y sera,
A ces gens m'en vois (je vais) demander,
Puisqu'il me convient truander !
Donnez à ce povre pécheur,
Pour l'amour de nostre Seigneur,
Et à ce petit orphelin....

Voilà le rôle où elle va descendre. Mais voyez-vous ici les rebuts et les railleries du monde pour *un moine coupable?* et cette fausse pitié pire que le mépris ? Eh bien, des années entières

dans l'ignominie, dans la fatigue et le travail dont elle nourrit son enfant, elle endure tout. L'esprit tentateur vient lui-même, en personne, dans une scène qui pouvait être mieux, lui proposer de la délivrer de ses maux. La chrétienne résiste. Quand enfin sa résignation est au comble, les cieux s'ouvrent, comme pour contempler, suivant la pensée d'un ancien, le plus beau spectacle que la terre puisse offrir aux cieux : l'homme (mais c'est ici quelque chose de mieux, de mieux même qu'Œdipe), une faible femme, triomphant du malheur. Jamais rien d'humain ne mérita mieux l'intervention divine ; nous nous sentons transportés sans effort au milieu de la cour céleste : « Voyez-vous, dit Marie à Dieu, au Père des affligés, voyez-vous le poids de tribulation qui grève Théodore,

Et si, bénignement le porte
Pour vostre amour.

« Alez, répond Dieu à sa mère, alez conforter Théodore, »

Notre-Dame, accompagnée des Anges, et dans un rayon lumineux, apparait à la femme forte.

— « O qui estes-vous? » lui dit Théodore ;

Qui estes-vous, dites le moy,
De la grant biauté qu'en vous voy
Ai grant merveille.

Marie se nomme, console son amie, et disparait. Théodore se tait, et demeure sans doute en extase, pendant que des chants se font entendre. C'est le chœur des Anges, que le poète qualifie *Rondel à voix bien mélodieuse*. La poésie antique est ici retrouvée, avec tout ce qu'y ajoute de sublimité le Christianisme.

Cependant le *fils dé Théodore* (c'est ainsi qu'on le nomme) commence à se développer, comme nous l'allons voir :

LE FILZ THÉODORE.

Regardez, mon père, une pome :
Est-elle belle ?

THÉODORE.

Oil, mon enfant. Dont vient-elle ?
Monstre-là, çà.

LE FILZ.

Regardez celle feme-là ;
En nom Dieu (Au nom de Dieu), si me la donnit,
Et encore en aray, se dit,
Une après hier.

THÉODORE.

Or te siez cy, mon enfant chier,
Et fai en ton giron les noces.
Vez-ci (voici) de pain deux pièces grosses,
Tiens.

Ce dialogue si vrai, ne se rattache pas à l'action. On a pu croire un moment que cette femme qui avait donné la pomme à l'enfant était sa mère ; mais non, il n'en est plus question : elle a fait son rôle, et mérite bien le mépris où l'auteur la laisse.

Sept ans se sont passés depuis l'expulsion de Théodore. L'abbé, informé de ses souffrances et de sa résignation dans le misérable gîte qu'elle habite, la rappelle au couvent, de l'aveu de ses frères, et lui dit que, touché de sa patience, il le fera moine, ainsi que son fils. Théodore se jette à ses pieds pour le remercier, l'abbé continue :

Mes frères, sanz arrestoison
Cest (cet) enfant con moine vestez.
Puis veuil (je veux) qu'à lettre le mettez,
Et je vous ordene son maistre.
Or vueillez en li peine mettre
Par amour, frère.

PREMIER MOINE.

J'en feray mon pouvoir, biau père,
Je vous promet.

Théodore est enfin au terme de ses souffrances. Dieu la rappelle à lui, elle l'entend, et, avant d'aller recevoir sa récompense, elle appelle en secret, au milieu de la nuit, son fils d'adoption, l'embrasse tendrement et lui dit :

Je te pri, dès ores mais, pences
De servir Dieu dévotement,
Et de faire ton sauvement....
Et aies le cuer pur enfin.
Je suis de ma vie à la fin ;
Pour ce, te fas-je ce comant,

Mon enfant, à Dieu te commant
Qui te vueille aide et père estre.
Sire, en voz mains vueil rendre et mettre
Mon esprit.

le expire, et l'enfant, effrayé de sa perte, s'écrie ;

Las ! las ! seray-je orphelin filz !
Mon père, estes-vous trespassez !

out-à-coupl'aurore se lève, et l'abbé, qui ne croyait pas même dore malade, accourt, assemble ses frères, et leur fait part e vision qui pendant son sommeil l'a frappé : transporté la cour céleste, il vient d'y voir des fêtes, une noce les anges y préparaient avec une magnificence dont il n'avait ne idée. Une femme, longtemps calomniée, couverte d'in- e, mais en ce moment rayonnante de grâce et revêtue loire, allait être couronnée, et cette femme et cette reine it autre que Théodore. « D'où vient se demande-t-on que dore n'est pas levé ? »

n absence appuie les conjectures que l'on commence à faire, ourt à sa cellule, on rencontre l'enfant ; « Qu'as-tu ? » lui abbé. Et l'orphelin répond :

Sire, que j'ay assez perdu.
Mon père à moy ore parlait,
Et m'accolait et me baisait,
Et priait si très-doulcement
De penser à mon sauvement,
Et il est mort.

vérité se découvre de plus en plus, lorsque l'homme qui éclaircir tous les doutes, l'époux de Théodore, arrive à marqué ; et ici, pas d'invraisemblance : le ciel conduit tout. son désespoir, le mari se jette, en présence des moines, sur rps de sa femme, et s'écrie :

Chière Théodore ! comment
T'es tu vers moy si longuement
Celée, quant céens estois ?
La grant amour dont tu m'aimais
Que peut-elle estre devenue ?
Dieu, ce semble, la m'a tolue (me l'a ôtée),

Et l'a prise à soy de touz poins.
Las! je doy bien tortre mes poins,
Et clamer sur toy derrechief.
Suer (ma sœur), tu m'as mis à grant meschief
Longtemps, et tolu la leesce (joie);
Mais or double ci ma tristesse,
Quant te voy morte.

« Sire, lui dit le premier moine, vous devez plutôt être en joie : »

Car tant à fait la bonne dame,
Que je tieng qu'en gloire est son âme
Certainement.

LE MARI.

E, pour Dieu! Dites-moy comment
Elle a vescu?

L'ABBÉ.

Comment dites elle a vaincu,

Et il raconte ses victoires sur l'orgueil, sur le monde, sur elle-même. Cette réplique :

Dites comment elle a vaincu!

serait justement admirée dans Corneille.

Le récit de l'abbé touche si profondément le mari de Théodore, qu'il fait le serment de consacrer à Dieu le reste de ses jours dans les lieux saints où sa compagne est morte. Les religieux qui entourent le corps entonnent, non un chant de deuil, mais le chant de victoire, le *Te deum*, et la pièce finit d'une manière aussi solennelle que touchante.

La marquise de Gaudine.

Une jeune marquise, fidèle à la Vierge comme à son mari, le voit partir avec douleur pour un lointain voyage; ce n'est pas sans raison : à peine le marquis est-il éloigné, qu'un de ses oncles, homme infernal, et qui croit avoir à se plaindre de la jeune marquise, fait cacher dans sa chambre à coucher un nain contrefait, et va chercher deux chevaliers à qui il dénonce l'infamie

prétendue de sa nièce. Le nain est trouvé par eux dans la chambre, et le calomniateur, afin de s'assurer de sa discrétion, le tue lui-même en présence de la marquise. N'ayant plus alors que ses accusateurs, et personne pour la défendre, elle est jetée dans une prison obscure, et, au retour de son mari, qui finit par la croire coupable, elle est condamnée à être brûlée vive.

Un chevalier, Anthenor, à qui elle a sauvé la vie en lui permettant de la nommer sa dame, arrive à la Gaudine (c'est le nom du château). Il demande à l'hôte chez qui il descend, des nouvelles de la belle châtelaine. L'hôte lui répond qu'elle a commis une grande faute.

Et à ardoir (être brûlée) est condampnée,
Dont le peuple, plus de cent mille,
Pleure et gémit aval la ville,
Car un chacun de cuer l'amait
Pour les grans biens qu'elle faisait;
N'avait cure de nulle triche,
Ains estait au povre et au riche
Doulce et courtoyse.

Ce récit est intéressant : mais combien l'auteur de *Tancrède*, dans une situation toute pareille, est plus animé, plus poète !

Le peuple au tribunal précipite ses pas ;
Il la plaint, il gémit, en la nommant perfide,
Et d'un cruel spectacle indignement avide,
Turbulent, curieux avec compassion,
Il s'agite en tumulte autour de sa prison.
Etrange empressement de voir des misérables !
On hâte en gémissant ces moments formidables !
Ces portiques, ces lieux que vous voyez déserts,
De nombreux citoyens seront bientôt couverts.

Anthénor, demeuré seul, et brûlant, comme Tancrède, de sauver, au péril de ses jours, une femme qu'il ne peut croire coupable, s'adresse à la Vierge, qui le confirme dans sa résolution. Pendant qu'il revêt son armure et se couvre le visage de sa visière, car il a, ainsi que Tancrède encore, des raisons pour n'être pas connu, l'hôte lui vient décrire le convoi funèbre (qui se trouve représenté dans une miniature en tête de l'ouvrage) :

Las! sire, j'ay véu madame
Bailler (livrée) au bourrel en ses mains (aux mains du bourreau),
Et il n'en fait ne plus ne mains
Qu'il ferait d'une povre grace ;
Mener la veult où sera arsse (brûlée).
Tout le monde la plaint et pleure.

Un peu plus loin il nous la montre,

Hault assise
En la charrète, et de tel guise
Que de touz puist estre véue.

Les chevaliers qui accompagnent l'infortunée lui disent de recommander son âme à Dieu Elle répond :

Priez Dieu qu'il me tiengne en foy,
Car je suis innocente et pure
Du fait pourquoy à tel laidure
Sui demenée.

L'Aménaïde de Voltaire, qu'on peut aussi comparer à la marquise, est plus brillante ; mais ses emportements contre ses juges et contre les erreurs des hommes sont moins touchants que les simples mots de la victime résignée.

Priez Dieu qu'il me tiengne en foy,

est d'une vérité profonde : il est si difficile qu'au spectacle du crime triomphant la foi ne chancelle dans une âme encore faible. Le vrai chrétien, suivant l'auteur de l'*Imitation*, s'élève et s'éclaire d'autant plus que le malheur l'opprime :

C'est surtout alors qu'il réclame
Le Dieu témoin de ses vertus ;
Qu'il l'atteste au fond de son âme,
Quand l'homme injuste n'y croit plus.

Tunc etiam melius interiorem testem Deum quærimus, quando foris vilipendimur ab hominibus.

Aucun prêtre n'assiste au moment suprême de la marquise. L'esprit de l'Evangile a si longtemps été mal compris de certaines gens, que les secours spirituels étaient refusés aux condamnés. Ce ne fut qu'en 1395 que Charles VI, frappé des raisons lumineuses que lui donna Gerson dans un mémoire qui nous a été conservé,

rendit une ordonnance par laquelle il fut permis aux condamnés de recevoir les secours d'un prêtre.

Nous sommes arrivés sur le lieu du supplice, avec l'infortunée qui doit être livrée à une mort atroce. Nous avons suivi Aménaïde, également conduite au supplice ; et, malgré l'usage alors autorisé d'en appeler à Dieu des jugements humains, en recourant aux armes, deux femmes innocentes seront donc immolées, sans qu'il se présente, pour les secourir, aucun chevalier?...

— Il s'en présentera, gardez-vous d'en douter!

Ecoutons Tancrède d'abord :

Ministres de la mort, suspendez la vengeance;
Arrêtez, citoyens; j'entreprends sa défense;
Que la seule valeur rende ici des arrêts;
Des dignes chevaliers c'est le plus beau partage.
Que l'on ouvre la lice à l'honneur, au courage;
Que les juges du camp fassent tous les apprêts.
Toi, superbe Orbassan, c'est toi que je défie;
Viens mourir de mes mains ou m'arracher la vie;
Tes exploits et ton nom ne sont pas sans éclat;
Tu commades ici, je veux t'en croire digne:
Je jette devant toi le gage du combat.
(*Il jette son gantelet sur la scène.*)
L'oses-tu relever?

ORBASSAN.

Ton arrogance insigne
Ne mériterait pas qu'on te fît cet honneur...
(*Il fait signe à son écuyer de ramasser le gage de la bataille.*)
Quel est ton rang, ton nom? Ce simple bouclier
Semble nous annoncer peu de marques de gloire.

TANCRÈDE.

Peut-être il en aura des mains de la victoire.
Pour mon nom, je le tais, et tel est mon dessein;
Mais je te l'apprendrai les armes à la main.
Marchons.

« Ici la scène, dit La Harpe, offre pour la première fois les cérémonies du champ clos de l'ancienne chevalerie et les combats appelés le *jugement de Dieu*. »

Non, ce n'était pas pour la *première fois*, comme nous l'allons voir :

ANTHENOR (*aux chevaliers*).

Je dy, sans plus avant aler,
Qu'à tort condampnez ceste dame...
Qui ose dire du contraire,
Je sui prest de l'espée traire,
Et moi combattre.

LE MARQUIS (à l'oncle).

Biaux oncles, il vous fault debatre
Ce qu'il dit. L'avez entendu?
Respondez; n'y ait attendu,
Le fait vous touche.

L'ONCLE.

Biaux niez (neveu), il ment parmy la bouche.
Qui es-tu, dy?

ANTHENOR.

Qui je sui? Ne vous chaille qui.
Tant y a, je suis chevalier,
Et plus dire ne vous en quier;
Mais vez-ci mon gage pour elle...

L'ONCLE.

. . . , Je dy que tu mens,
Et que bons est li jugemens;
Vez-ci mon gant.

Les deux champions ne sortent pas, comme dans *Tancrède*, pour se rendre au *champ d'honneur*, mais ils se battent sur la scène. L'oncle coupable (*tandis qu'Orbassan ne l'est pas*), se voyant terrassé par son adversaire, crie que la partie n'est point égale :

Il est jonnes, je sui jà vieux!

« Avoue que tu as calomnié cette dame, lui dit Anthénor. ou je t'enfonce ce fer dans la gorge. »

Après s'être bien débattu, le calomniateur confesse son crime; et tandis que la marquise est mise en liberté, il est, lui, envoyé en prison.

Avant Voltaire, l'Arioste, dans son poème de *Roland*, et madame de Fontaines, dans son roman de la *Comtesse de Savoie*, avaient traité le sujet de *Tancrède*. Mais, pendant qu'on en faisait honneur au poète italien, on ne se doutait pas que, bien avant l'Arioste même, un Français eût dramatisé ce sujet sur une scène

française. Ce n'est pas la première fois que nous retrouvons dans notre vieille littérature les originaux dont on nous accusait d'être les copistes. (*Etudes sur les mystères*).

CONFRÈRES DE LA PASSION.

Dans les premières années du quinzième siècle, le théâtre prit en France une sorte de consistance par l'établissement des *Confrères de la Passion*, fondé par des bourgeois de Paris, maîtres maçons, menuisiers, serruriers et autres, qui choisirent d'abord pour leurs exhibitions théâtrales le village de Saint-Maur, près Vincennes. Entravés quelque temps par la défense du prévôt de Paris, ils sollicitèrent et obtinrent l'autorisation de Charles VI, qui, par ses lettres-patentes de 1402, constitua définitivement la confrérie, et lui permit de représenter *quelque mystère que ce fût*, ou devant le roi lui-même, ou devant *son commun* (peuple) *en quelconque lieu et place licite à ce faire qu'elle pourrait trouver, tant dans la ville de Paris que dans la banlieue d'icelle*. Les confrères de la Passion s'installèrent donc hors de la porte Saint-Denis, dans l'hôpital de la Trinité. Là ils donnèrent au public, les jours de fête, divers spectacles pieux tirés du *Nouveau-Testament*. La foule était nombreuse : clercs et laïques affluaient. L'Eglise favorisait de tout son pouvoir l'établissement nouveau : elle avançait, ces jours-là, l'office des vêpres, pour ne pas gêner cet autre service divin. La confrérie avait loué des religieux prémontrés la principale pièce de l'hôpital : c'était une vaste salle de vingt et une toises de long sur six de large, élevée sur un rez-de-chaussée et soutenue par des arcades. A l'une des extrémités se dressa le théâtre composé de plusieurs *établis* d'inégale hauteur. Le plus élevé, placé au fond de la scène, représentait le paradis ouvert, fait en manière de trône avec des balustres dorés tout à l'entour. C'est là que siégeait « Dieu en une chaire parée, et au côté dextre de lui Paix, et sous elle Miséricorde : au senestre Justice, et sous elle Vérité. Et tout autour d'elles neuf ordres d'anges, les uns sur les autres. » D'autres échafauds parallèles au premier descendaient successivement jusque sur le devant de la scène, et représentaient les divers lieux où se passait l'action : c'était, par

exemple, « la maison des parents de Notre-Dame, son oratoire, la crèche aux bœufs, » et enfin à l'endroit le plus bas on voyait « enfer fait en manière d'une grande gueule, se cloant et ouvrant quand besoin était, » pour laisser entrer et sortir les démons. Quant aux coulisses, il n'y en avait point, et rien n'était moins nécessaire : des banquettes placées latéralement à droite et à gauche du théâtre recevaient successivement tous les personnages, quand ils avaient fini ou suspendu leurs rôles. Lucifer venait sans rancune s'y asseoir à côté de saint Michel, et Pilate près de Barrabas, le tout à la vue et à l'édification du public. Au reste, les acteurs formaient eux-mêmes un second public, qu'il n'eût pas été charitable de priver du spectacle : leur nombre était si considérable, qu'on a eu presque raison de dire que la moitié de la ville était chargée d'amuser l'autre. Et cette charge n'était pas un jeu : les artistes de ce temps-là portaient fort loin le zèle de leurs fonctions et le désir d'imiter la nature. Une chronique nous apprend que, dans un *Jeu de la Passion*, « fut Dieu un sire appelé Nicole, lequel était curé de Saint-Victor de Metz, lequel fut presque mort en la croix pour parfaire le personnage du crucifiement. » Judas fut saisi d'une dangereuse émulation ; « il fut presque mort en pendant ; car le cœur lui faillit, et fut bien hâtivement dépendu et porté en voie (emporté, *portato via*). » Le zèle des spectateurs n'était pas moins admirable ; les journées ne suffisaient ni à la représentation du mystère, ni à l'épuisement de leur curiosité. La nuit venue, on coupait l'action n'importe à quel endroit, et l'on se donnait rendez-vous au dimanche suivant. Nul ne manquait à l'heure dite, et l'on continuait quelquefois pendant plusieurs mois, sans fatigue, sans impatience, l'interminable drame.

Il est facile de se rendre compte de cet empressement opiniâtre : les confrères de la Passion avaient créé l'art populaire. Ils avaient fait descendre la poésie des régions supérieures de la société, pour la placer enfin sous l'œil et sous la main du peuple. Voilà les saints, les apôtres, les anges, le Christ lui-même qui daignent sortir du temple et s'entretenir familièrement avec la foule ; ils lui parlent sa langue et même son langage. L'imperfection, la grossièreté, qui nous choquent aujourd'hui dans ces pieux ouvrages, étaient peut-être alors une condition de succès. L'art

comme autrefois le prophète, se faisait petit pour mieux embrasser ce peuple enfant et pour l'animer peu à peu de sa vie. Les mystères de la religion étaient pour ainsi dire rendus sensibles ; ils s'expliquaient d'eux-mêmes, avec suite, avec aisance ; ils passaient devant vous en brillants costumes, en belles chapes de toutes les couleurs ; ils se fixaient dans les traits, dans les gestes, dans le son de voix des acteurs. (*M. Demogeot, Histoire de la littérature française*).

MYSTÈRE DE LA PASSION. BEAUTÉ ET GRANDEUR DU SUJET.

Les confrères de la Passion avaient le privilége exclusif de jouer les mystères. Le plus célèbre est le mystère même de la Passion, dont ils tiraient leur nom. Même aux regards de la critique il n'est pas possible de traiter un sujet plus sublime et plus touchant. « Concevez, dit M. Villemain, un théâtre qui serait, dans la foi des peuples, le supplément du culte même ; concevez la religion mise en scène, avec la sublimité de ses dogmes, devant des spectateurs convaincus ; puis un poète d'une forte imagination, pouvant user librement de toutes ces grandes choses, non pas réduit à nous dérober quelques pleurs sur de feintes aventures, mais frappant nos âmes avec l'autorité d'un apôtre et la magie passionnée d'un artiste, s'adressant à ce que nous croyons, à ce que nous sentons, et nous faisant verser de vraies larmes sur des sujets qui nous paraissent non-seulement vrais, mais divins : certes, rien n'aurait été plus grand que cette poésie. Au lieu de cette curiosité à demi indifférente, qui, dans notre siècle, conduit au théâtre des spectateurs distraits par mille soins, supposez une assemblée attentive, pieusement émue par le sujet seul, indépendamment des inventions du poète ; mettez ces hommes en présence des plus grands souvenirs qui aient formé leur croyance ; ayez un poète surtout, un poète

. . . . *Cui mens divinior atque os*
Magna sonaturum ;

faites lui réciter, décrire, dialoguer ce drame sublime et tout fait de la Passion ; qu'il vous montre la persécution et les douleurs du Fils de Dieu, la trahison du faux disciple, les hésitations de

Pilate ; ce juge qui se lave les mains du crime qu'il laisse commettre; ces prêtres et ce peuple égaré qui se saisissent du crime qu'on leur abandonne , et l'achèvent ; toutes les tristesses de la Passion, le reniement de Saint Pierre, les douleurs de la mère au pied de la croix : pouvait-il exister jamais tragédie plus déchirante ? »

M. Villemain regrette que le mystère de la Passion ait manqué de poète. Cependant les textes qui nous restent renferment des beautés très-remarquables. (*) Nous tâcherons d'en faire connaître quelques-unes en suivant le savant travail de M. Onésime Leroy, littérateur très-compétent sur les mystères.

PREMIÈRE PARTIE, OU MYSTÈRE DE LA CONCEPTION.

Dès l'ouverture de la scène l'auteur s'élevant, sur l'aile des prophètes et surtout d'Isaïe, dans les conseils suprêmes, nous montre Dieu le Père sur son trône, entouré de ses anges. Dans sa bonté, l'Etre divin voudrait que tous les hommes eussent part au bonheur des élus ; mais sa justice veut que ce bonheur soit acheté. Delà un long débat entre les attributs personnifiés de Dieu : c'est d'un côté, la Paix et la Miséricorde; de l'autre, la Justice et la Vérité. Les péchés commis devant s'expier, l'infinie bonté du Créateur se résout à immoler son propre Fils au salut des hommes.

A peine cette idée, qui lie la première scène à la dernière, est-

(*) Les textes imprimés de la Passion se trouvent intégralement dans le recueil des *Mystères inédits du XVe siècle*, par M. A. Jubinal, d'après le manuscrit de la Bibliothèque de sainte Geneviève; et par fragments dans *l'Histoire du théâtre français* des frères Parfait, texte attribué à J. Michel d'Angers. Le manuscrit de Valenciennes, cité par M. Onésime Leroy, paraît être l'ouvrage même joué à Paris en 1402. Jean Michel, dont le travail date de 1486, noie souvent le texte des confrères dans une déplorable diffusion. Il ne prit que la seconde moitié de l'œuvre et il fut obligé de la faire précéder d'un *Prologue*, où il explique en sept cent quarante vers fatigants ce que les confrères avaient mis en action et en spectacle dans la scène du Paradis. Les frères Parfait ne connaissaient point d'édition antérieure à Jean Michel. Cependant ils portent de lui le même jugement. Après avoir parlé du *Prologue* qu'ils trouvent assez ennuyeux, ils ajoutent :

« Comme nous n'avons vu aucun manuscrit du mystère de la Passion, et que nous ne connaissons point d'édition qui ait précédé les changements que fit Jean Michel, nous ne pouvons savoir en quoi ils consistent. Cependant, si l'on en juge par la versification du poème de *la Résurrection* en trois journées, qui est assez mauvaise, et qui est incontestablement de cet auteur, on peut assurer que les meilleurs endroits de celui-ci ne sont point de lui. »

Quant à la première partie, refaite par un anonyme, elle nous a paru supérieure au travail de Jean Michel, et souvent nous la préférerons même au manuscrit de Valenciennes. En résumé, ce manuscrit a l'avantage de nous offrir, dans un cadre moins étendu, et dans un texte plus correct, l'immense mystère. Nous croyons qu'on y retrouvera mieux qu'à travers les non-sens et la diffusion de J. Michel, l'empreinte indélébile de l'œuvre originale.

elle entrevue, que l'enfer s'émeut et de son gouffre s'élance Lucifer qui fait à ses confrères cet énergique appel :

Diables d'enfer horribles et cornus,
Gros et menus, aus regardz basiliques,
Infames chiens, qu'estes-vous devenus?
Saillez tous nudz, serpens diaboliques,
Aspidiques, rebelles tyranniques,
Vos pratiques de jour en jour perdez.
Traistres, larrons, d'enfer sortez, vuidez....
Venez à moi, maudis espritz dampnez !

Tous les diables accourent. Il faut remarquer dans cette scène la manière dont ils s'injurient et s'accusent les uns les autres de leurs tourments que rien ne peut suspendre. Lucifer, toutefois, parait un moment se calmer. Un de ses suppôts lui inspire une heureuse idée : c'est un nouveau crime à commettre envers Dieu, pour dérober l'homme à sa miséricorde. Après avoir souri à ce bon conseiller : « J'enrage de joie de te ouyr, » s'écrie Lucifer, avec une alliance de mots remarquable, et sans doute en grinçant les dents de plaisir.

Comment n'être pas frappé du contraste qu'offre l'imposant spectacle de la première scène avec tous ces damnés inopinément vomis par l'enfer, avec ce feu roulant de malédictions et d'outrages?

On voit ici le germe de la grande beauté poétique qu'a si bien développée le génie de Milton, le contraste de la *sainte lumière* des cieux avec les ténèbres visibles de l'enfer.

Mais quittons l'enfer et voyons l'image du paradis sur la terre, dans les saints époux Joachin et Anne, de qui doit naître la mère du Sauveur. Joachin, au milieu de ses riches campagnes et de tous les biens que Dieu lui a donnés, et sur lesquels il porte des regards reconnaissants, est seul d'abord; il entre dans une de ses bergeries, et s'adressant à ses serviteurs :

Et puis, mes bergers, en nos pars (parcs)
Comment se porte bergerie?
ACHIN. (Premier berger.
Agneaulx y sont partout espars,
Delà, deçà, en toutes pars;
C'est une plaisance infinie.

Jamais vos ouailles n'avortent :
Et c'est ung fruict gros et noué
Que tous les ans ils vous apportent.

JOACHIN.

Le nom de Dieu en soit loué !

Avec quel intérêt et quel art cette même répons
ici variée !

Joachin veut aussi s'acquitter envers les pauvres, qu
tent Dieu sur la terre. « Vous réserverez le tiers de m
il à son aumonier,

Pour les povres et voyagers
Qui par Nazareth passeront,
Et viendront de divers quartiers :
C'est de quoy confortés seront.
Mes biens point n'en amoindriront,
S'il plaist à Dieu de paradis.
De tous ceux qui demanderont,
Qu'il n'y en ait nulz escondits.

Où trouver encore, dira-t-on, de ces mœurs des vi
Lisez ce passage des *Harmonies poétiques et religieus*
Lamartine :

Je bénis Dieu du miel que dans ma coupe il vers
D'autres n'ont que l'absinthe ; et moi, grâce au S
J'ai ce que leur misère appelle le bonheur :

Une femme, un enfant, trésors dont je m'enivre,
L'une par qui l'on vit, l'autre qui fait revivre!
Un foyer où jamais l'indigent éconduit
N'entre sans déposer son bâton pour la nuit;
Où l'Hospitalité, la main ouverte et pleine,
Peut donner, sans peser, le pain de la semaine....
Une harpe, humble écho d'espérance et de foi,
Et qui chante au dehors quand mon cœur chante en moi,
Le repos, la prière, un cœur exempt d'alarmes,
Et la paix du Seigneur, joyeuse *dans les larmes*.

En effet, malgré les apparences, du sein de ses prospérités patriarcales va surgir la douleur, mais aussi la même résignation. Comment deux hommes placés à une si grande distance, en des temps si divers, sans s'être concertés, s'accordent-ils si bien sur les moyens de bénir Dieu? Voilà sans doute une des *harmonies* les plus *religieuses* qui se soient rencontrées jamais! Si nous n'entendons pas dans l'auteur du Mystère les accents du chantre des *Méditations* et des *Harmonies*, c'est que la harpe de David était muette alors, ou plutôt n'était pas accordée; et pourtant le vieux dramatiste essaiera d'y toucher tout à l'heure.

Nous avons laissé Joachin donnant des ordres pour qu'aucun pauvre ne fût esconduit (éconduit suivant l'expression identique de M. de Lamartine). Dans le manuscrit de Valenciennes, c'est devant sa femme qu'il répand ses bienfaits; elle l'en félicite avec une expansion pleine de grâce, et la part active qu'elle y prend la rend plus touchante encore. Voyez comme elle s'anime à l'idée qu'on pourrait fermer, bien plus que sa porte et sa bourse, son cœur aux malheureux :

Ce serait inhumanité,
De clore par austérité (dureté)
Son cœur contre un povre indigent,
Quand il n'y a roy ne régent
Qui n'ait ce qu'il a en tout lieu
Pour aidier les membres de Dieu.

Que sont, en effet, les grands aux yeux de la Religion? les dépositaires du bien des pauvres. Et les pauvres? les *membres de Dieu*. En voici deux, l'un boiteux, l'autre aveugle. Délicats du monde, que leurs infirmités, leur langage et leurs cris ne vous rebutent point :

LE BOITEUX.

Notables gens, donnez.

L'AVEUGLE.

Donnez
A chestuy (à celui) quy n'y poeult rien vir (voir).

Ils répètent les mêmes phrases, et sans doute sur le même ton. Joachin s'approchant d'eux :

Voilà argent pour vous pourvir;
Tenez, c'est une bourse plaine.

L'AVEUGLE.

Dieu la vous voeulle remérir.

ANNE.

Boiteulx, tenez, pour vostre paine
Allégier, et vous mieux nourir
Tenex cela.

LE BOITEUX.

Doulce et humaine
Noble dame, Dieu la vous rende!

A côté de cette scène touchante, il s'en trouve une autre (toujours dans le manuscrit de Valenciennes) qui prouve que la friponnerie est de tous les temps, et que l'homme charitable doit se précautionner contre les piéges qui lui sont tendus, sans pourtant s'armer, contre des misères trop réelles, d'une méfiance qui lui sécherait le cœur,

Et clouerait le bienfait aux mains du bienfaiteur.

Anne et Joachin n'étaient pas encore assez éprouvés, sans doute, pour la gloire à laquelle Dieu les réservait. Quoique mariés bien jeunes et depuis près de vingt ans, ils n'ont pas d'enfant encore. On sait quelle défaveur était attachée à cette privation dans les familles juives, qui toutes se promettaient et se sont si longtemps flattées qu'on verrait naître d'elles le Sauveur du monde. Toutefois Anne et Joachin se résignent à la volonté de Dieu.

Ils sont soumis à de cruelles épreuves.

Joachin ayant été porter son offrande au temple de Jérusalem, en est repoussé par un pontife aveugle, qui publiquement lui reproche de n'avoir pas d'enfant. Joachin, qui sent peser sur lui

l'anathème du prêtre et le mépris du monde, atterré d'un outrage qu'il voit retomber sur la plus chérie des femmes, s'en éloigne et arrive au milieu des champs, où il rencontre des bergers. Par un contraste remarquable, l'homme opulent et malheureux entend ces pauvres gens qui se livrent sans souci à leur joie naïve. Voici le couplet que chante ou récite l'un d'eux, au moment où le maître arrive en soupirant :

Pastourelles et pastoureaulx
Soufflent dedans leurs chalumeaulx,
Et puis chantent à gueulle ouverte,
En gringotant motelz nouveaulx,
Faisant gambades, tours et saulx
Sur les larris et l'herbe verte.

Mais écoutons l'homme religieux :

JOACHIN.

. . . . En tel desconfort,
En mon cueur je dois estre fort
A porter ceste adversité.
Si j'endure perplexité,
C'est peult-estre pour mon offense.
Je songe, je rumine, je pense,
Tant de choses que veulx-je dire.
Est-il à moy de contredire
La volunté du Créateur ?
Nenny, je suis son serviteur :
Ce qui luy plaist, il me doit plaire.
Il luy a pleu de rien me faire,
Dois-je doncques en mon couraige
Estre troublé d'un mien oultraige,
Et en prendre si grand soulcy,
Puisqu'il luy plaist qu'il soit ainsi ?

Le ton de ces vers est noble et ferme. Mais le sentiment qui les a dictés a inspiré, dans des douleurs plus vives, au chantre des *Méditations*, une prière à Dieu, un hymne véritable dont nous ne rappelons que la fin :

J'adore en mes destins ta sagesse suprême ;
J'aime ta volonté dans mes supplices même.
Gloire à toi ! gloire à toi ! Frappe, anéantis-moi !
Tu n'entendras qu'un cri : Gloire à jamais à toi !

Cependant Anne, la compagne désolée de Joachin, arrive. Inquiète, elle cherche son mari et demande à l'une de ses servantes où il est. Celle-ci, après un pénible embarras qui l'empêche d'avouer à sa maîtresse ce qu'elle vient d'apprendre, pressée par ses questions et ses ordres, finit par lui dire que Joachin, repoussé du temple par le grand-prêtre, et en butte à l'horreur de tous, est parti.

La malheureuse épouse, accablée de tant de coups, laisse tomber ces mots entrecoupés :

O gens meschans !
Que nous sommes à tous infestes (odieux) !
Or sont en tristesses nos festes ;
Nos bienfaicts et nos dons perdons.....
. . . . . O tristesse, ô misère !
Trop me serre,
Trop me faict d'ennuict et de paine,
Confort n'ay de mère . . . .
Trop amère
M'est ceste nouvelle soubdaine.
C'est par moy que tel vitupère (blâme),
Las ! compère (atteint)
Joachin sans joie mondaine.
Dieu, qui tiens tout en ton domaine,
Tost ramaine,
Joachin pour moy désolé.
Faict tant que par ta grâce humaine
Tu l'amaine
En lieu où il soit consolé.

(Ms. de Valenciennes.)

Que d'intérêt et de charme dans ces derniers vers surtout !

Les saints époux, quoique encore éloignés l'un de l'autre, ont en même temps une même vision qui prépare la venue du Messie. L'ange Gabriel leur ordonne de se rendre séparément au temple par la porte dorée et d'y renouveler leurs vœux. Au moment où ils vont y entrer, ils s'y rencontrent, et voici (suivant l'exemplaire de la bibliothèque royale), par quel dialogue, ou *duo* ils expriment leurs sentiments :

ANNE.

Joachin, mon amy très-doulx,
Honneur vous fais et révérence.

JOACHIN.

Anne, m'amye, vostre présence
Me plaist très-fort : approchez-vous.

ANNE.

Hélas! tant j'ai eu de courroux
Et de soulcy pour vostre absence,
Joachin, mon ami très-doulx,
Honneur vous fais et révérence,

JOACHIN.

Dieu a huy besogné sur nous,
Et monstré sa grant préférence.
Cueur saoul ne scet que jeun pense :
Leurs souhais n'ont les hommes tous.

ANNE.

Joachin, mon amy très doulx,
Honneur vous fais et révérence.

JOACHIN.

Anne, m'amye, vostre présence...

On voit ici ce qu'*autrefois, dans le vieux temps*, la femme était devant *son seigneur et maître*. Celle-ci, quoique sûre de son ascendant, ne se permet qu'un mot de reproche : *Tant j'ai eu de courroux!* Elle ajoute aussitôt : *et de soulcy pour vostre absence*. Et elle réitère ses témoignages de tendresse et de respect. Joachin, cependant, préoccupé des promesses de l'ange, s'exprime avec le ton grave qui le caractérise, et en maxime générale. La modeste épouse, sans discuter ce langage de l'expérience, répond :

Joachin, mon amy très-doulx...

Et les saints époux vont renouveler leurs vœux dans le temple.

La scène du manuscrit de Valenciennes, plus près de la nature, l'est trop pour nous, et elle ne vaut pas celle que nous venons de citer. Mais notre auteur reprend l'avantage quand il laisse le grand prêtre s'humilier saintement devant l'erreur qu'il a commise. A peine les époux l'ont-ils informé des grâces que Dieu leur promet, qu'il leur dit :

J'ay failly. Las! compassion
Ayez sur moy de ma rigueur.
Ce que je voy me faict le cœur
Perchiet de doeul, quoyqu'en joye.

Qui me dict que d'Anne marrye (afflige…
Viendroit fille dicte Marie,
Dont viendrait le souverain Roy
Qui mettrait tout en bon aroy, etc.

Le vœu des époux est comblé : nous voilà à la n…
Marie, à qui sainte Anne, en la voyant si *gente*, adre…
roles :

Tu es tant belle !
Jamais de telle
Ne fut au monde…
De Dieu l'ancelle (la servante)
Très-pure et monde.
Tu es féconde,
Nulle seconde,
Et n'auras, doulce colombelle,
Car la grâce de Dieu redonde,
Et jusqu'aux cieux superabonde !
Anges chantent de la nouvelle.

Il y a du charme jusque dans ce désordre maternel…
Lorsque Marie est arrivée à l'âge de trois ans, ses…
apprennent qu'ils l'ont vouée à Dieu, et lui deman…
veut venir au temple pour s'y consacrer et y apprend…
tes lettres. « Père, répond-elle, j'ai bon vouloir d'app…

Si une fois suis en ce lieu,
Jamais *je ne fus* si heureuse. (*)

ns plusieurs traits du dialogue, quelques éclairs précurseurs *Athalie* :

ARBAPANTER.

Honneur, santé et bonne vie
Vous doint Dieu, parent Joachin.

JOACHIN.

Très-bien soyez venu, cousin.

ARBAPANTER.

Salut vous fais et révérence,
Car je sais par experience
Qu'estes nostre amy et affin (allié).

JOACHIN.

Très-bien venu soyez, cousin.

ABIAS.

Anne, dame de grant value,
Révéremment je vous salue,
De couraige franc et begnin.

ANNE.

Très-bien venu soyez, cousin.

ARBAPANTER.

Est-ce pas icy vostre fille,
Marie, que je vois si habille,
Si gracieuse et si doulcete.

JOACHIN.

Ouy, certes...

ARBAPANTER.

Saige, courtoise et amyable,
A tous vos amis acceptable...
(à Marie.)
Que dictes-vous ?

MARIE.

Rien que tout bien (*)

ABIAS.

Avez nécessité ?

MARIE.

De rien.

(*) *Rien que tout bien*, de Dieu sans doute, de ses bienfaits, de ses grandeurs. Dans réponses si précises et déjà dignes de celle qui doit être le modèle de son sexe, m et le regard de l'angélique enfant doivent achever le développement de sa ée.

ARBAPANTER.

Que voulez-vous ?

MARIE.

Vivre en simplesse.

ARBAPANTER.

Et l'estat mondain ?

MARIE.

Je le laisse.

ABIAS.

Que souhaitez-vous ?

MARIE.

Dieu servir.

ARBAPANTER.

Après ?

MARIE.

Sa grâce desservir (mériter).

ARBAPANTER.

Voulez-vous pompeux habit ?

MARIE.

Non.

ABIAS.

De quoy parée ?

MARIE.

De bon renom (*).

ARBAPANTER.

C'est bien dict !

MARIE.

En Dieu seul espère (j'espère),
Car c'est celuy qui tout supère (surpasse)
Par éternelle providence.

Joachin ayant dit à ses parents qu'ils allaient conduire leur enfant au temple, Arbapanter demande à Marie, de même qu'Athalie au petit Joas, si un autre genre de vie ne lui plairait pas mieux. Marie répond :

(*) *Parée de bon renom!* Cette admirable image paraîtra peut-être ici bien hardie : elle était naturelle aux Hébreux, qui voyaient partout dans l'Ecriture Dieu *revêtu de gloire, de puissance,* etc. Saint Paul dit : *Revêtez-vous de charité.* C'est d'après l'Ecriture que M. de Lamartine nous peint, en traits si fiers,

Adonaï vêtu de gloire et d'épouvante...
Et Dieu s'enveloppant de son divin courroux.

Pas ne m'en souleye,
Mais prie la bonté infinie
Qu'à mon besoing me réconforte.

LA CHAMBRIÈRE (à Marie).

Vous porteray-je ?

MARIE.

Je suis forte
Assez pour cheminer ve tem.

On ne voit pas ce que signifie *ve tem*, qui rime avec Hierusalem ; si, par une contraction naturelle dans la bouche d'un enfant, cela veut dire vers temple ou vers Dieu, le sens est très-beau.

Marie, en effet, monte les quinze degrés du temple d'un pas ferme et sûr, ce qui frappe d'étonnement tous les spectateurs. On voit que ces quinze degrés pour aller jusqu'à Dieu sont figuratifs de quinze vertus, telles que l'*humilité*, l'*obédience*, la *sapience*, etc.

En rappelant la grande scène d'*Athalie*, à propos de ce fragment de scène, nous ne prétendons point qu'on y trouve, ni cette combinaison profonde où les réponses ingénues d'un enfant percent de coups redoublés celle qui tient sur lui le poignard suspendu, ni cette beauté de style à laquelle rien n'est comparable, non ; mais ce qu'on ne peut s'empêcher de reconnaître, ce sont des traits frappants de ressemblance dans le caractère à la fois humble et fier de Marie et de Joas, c'est surtout la précision de leurs réponses. En entendant Marie et ses mots coupés, elliptiques, on a dû se rappeler ce dialogue serré entre Athalie et Joas :

Comment vous nommez-vous ? — J'ai nom Eliacin, etc.

Cette locution *j'ai nom* est souvent employée dans le moyen-âge. Marie de France dit :

Marie *ai num*, si sui de France.

L'auteur d'*Athalie* et des *Plaideurs* était loin d'ignorer l'idiome naïf et parfois un peu cru de nos pères ; mais il n'était pas facile d'en faire usage à la cour d'un roi qui disait des tableaux les plus vrais de Teniers : *Otez-moi ces magots*, et qui répondit un jour à Racine, qui lui proposait de lui lire Amyot : *C'est du Gaulois*.

Lorsque Marie est installée dans le temple, on la voit occupée à prier et à lire ; et comme on lui dit :

Et Joas aussi dit à Athalie :

J'adore le Seigneur, on m'explique sa loi,
Dans son livre divin on m'apprend à la lire.

Marie ne cause pas moins d'admiration à ses compag
discours que par son travail. Une d'elles semble craindr
venir, Marie lui dit :

Qui met en Dieu tout son espoir,
Il ne peut faillir à avoir
Biens assez à sa suffisance.

Joas répond à Athalie :

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?
Aux petits des oiseaux il donne leur pâture.

Marie continue :

Tandis que sommes en ce lieu,
Contemplons les haults faicts de Dieu,
Qui font l'âme très-pure et nette.

LA SECONDE FILLE (à Marie).

Qui est celle qui pourrait dire
Je feray aussi bel ouvrage
Que vous faictes, fille très-sage?
Il n'en est point de si habille,

MARIE.

Tout vient de Dieu, mes belles filles,

Certainement, Racine n'a pas eu connaissance de cet ouvrage. Il n'en est que plus curieux de contempler, d'un côté, le plus magnifique de nos poètes prêtant au fils des rois, à leur descendant inspiré, les richesses de sa diction; et, de l'autre, cette naïveté qui plaît tant dans l'enfance, et dans l'enfance aussi de notre langue, dont le bégaiement semble ici se confondre avec les mots charmants de la sainte et petite Vierge. Dans le grand vers racinien, la pensée se déroule avec magnificence, tandis que dans ces petits vers de huit pieds, emmaillotée, pour ainsi dire, elle semble parfois n'en pouvoir sortir tout entière.

Aussitôt après l'angélique entretien de Marie et de ses compagnes, Satan, qui sans doute l'a entendu, Satan inquiet et les regards blessés de cette clarté si pure, vient nous offrir un nouveau contraste, et se précipitant du fond de son abîme sur la scène :

Dyables tout plains d'enragerie,
Espritz où est forcenerie...
Hau! Lucifer, prince des dyables,
Appelle les espritz semblables
A ceulx qui font maux innombrables
Affin de m'oster hors d'esmoy.

LUCIFER.

Et qu'y a-t-il, Sathan?

SATHAN.

Je voy
Ce que jamais diable ne vit.

BELIAL.

Sathan, Sathan, rappaise-toy;
Conte à Lucifer, nostre roy
Que c'est que ton esprit ravit.

SATHAN.

Je croy quand je lui aurai dit
Que de dépit il crevera...
Tout nostre enfer destruit sera,
Nostre renom s'abolira,
Et bref nous serons destruits tous.

LUCIFER.

Sathan, qu'y a-t-il? dis-le nous!

SATHAN.

Une vierge sur terre est née,

Si saige et si morigenée,
Et en vertus si très-parfaicte !...
Je ne croy point qu'elle soit faicte
De la matière naturelle,
Comme les autres.

LUCIFER.

Et que est-elle ?....

SATHAN.

Elle est plus belle que Lucresse,
Plus que Sara dévote et saige,
C'est une Judic en couraige,
Une Hester en humilité,
Et Rachel en honnesteté.
En langaige est aussi bénigne
Que la Sybille Tiburtine,
Plus que Pallas a de prudence;
De Minerve elle a la loquence,
C'est la non pareille qui soit;
Et suppose que Dieu pensoit
Rachepter tout l'humain lignaige
Quand il la fist.

La plus sainte des vierges ne pouvait être mieux louée que par ce démon. Il y a là une confusion de la fable et de la vérité qui ne va pas mal au caractère et à l'*esmoy* du pauvre diable.

Nous ne suivrons pas tous les développements du rôle de Marie, qui était représentée par plusieurs personnes, et qu'on voyait passer successivement de trois ans à huit, ensuite à treize; enfin au moment où, devenue la mère d'un Dieu, en le voyant couché sur la paille et dans une étable du plus pauvre village de la plus pauvre des provinces, seul refuge qu'elle et saint Joseph aient pu lui trouver, elle bénit les desseins de la Providence, avant d'admettre à la divine crèche les bergers et les rois.

On ne pouvait mieux entrer dans l'esprit de l'Evangile qu'en nous montrant de pauvres bergers qui, conduits par une inspiration céleste, viennent les premiers adorer le Seigneur, tandis que trois mages, qui étaient des sages et des rois, guidés par l'Ecriture et par une étoile lumineuse, mais arrêtés par de vains doutes, n'arrivent qu'après. Dans leur suite, il est vrai, se trouve un ergoteur qui, interprétant les prophéties comme les

juifs charnels, ne peut comprendre qu'un Dieu, qui est la grandeur même, ait choisi pour descendre sur terre les lieux et l'état les plus humbles. Comment se figurer, en effet,

Que celuy Roy en terre naisse,
En qui gist la plus grant haultesse
Que jamais nul roi puisse avoir.

JASPARD (un des rois).

Chevalier, vous avez dict voir (vrai),
Vous faites très-bon silogisme!

C'est ce qu'on aurait pu dire à un poète illustre, quand il adressait à je ne sais quel esprit fort ces vers tristement fameux :

Ecoutez, ô prodige, ô tendresse! ô mystère!..
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une juive il vient prendre naissance;
Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance....
Longtemps vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice...

Voilà comment Voltaire entend l'humilité sublime de la religion. On peut donc faire de beaux vers et tomber dans de grands écarts, lorsque l'on perd de vue cette étoile qui doit guider petits et grands. C'est ce que commencent à comprendre les rois de la pensée et les chefs des peuples.

Balthazar résiste à l'incrédule, qui lui dit qu'en cherchant le Christ il perdra ses pas.

BALTHASAR.

Cela ne m'arrestera pas,
Un proverbe dit (que j'appreuve)
Que celuy qui bien quiert, bien treuve.

« Frappez et l'on vous ouvrira. » Ce mot de l'Evangile est ici rajeuni par la naïveté de l'expression, plus saillante encore dans la bouche d'un roi.

Quelquefois l'auteur ajoute à son sujet des détails qui ne manquent ni d'imagination ni de moralité : par exemple, Hérode, pour que le Messie ne pût lui échapper, ayant ordonné le massacre de tous les enfants de son âge, apprend que par une trop

juste méprise son propre fils a été victime de son arrêt barbare.

Quand ce même Hérode est abandonné sur un lit de douleur à ses remords, on voit à son chevet deux diables qui lui présentent un couteau, en lui conseillant de s'en servir pour se délivrer de la vie. A peine a-t-il cédé à cette infernale inspiration que tous les diables s'emparent de son âme et vont la porter dans l'enfer ; et tandis qu'il y est livré à des tourments effroyables, on entrevoit sur la terre les funérailles magnifiques qui lui sont préparées. Ce rapprochement en dit plus que tous les discours.

DEUXIÈME PARTIE, OU MYSTÈRE DE LA PASSION.

Le premier personnage qui apparaît dans la deuxième partie du grand drame, est saint Jean-Baptiste. « Envoyé pour préparer les voies du Seigneur, » comme l'avait prédit Isaïe, le *Précurseur* répondait au peuple étonné de sa sainteté et qui le saluait comme le Messie : « Il viendra après moi, je ne suis pas digne de délier les cordons de ses souliers. »

Son sermon nous donnera une idée de ce qu'était l'éloquence religieuse au quinzième siècle. La vétusté et l'âpreté du style vont bien à ce premier missionnaire, revêtu de peaux et sorti du désert, où il se nourrissait, dit l'Ecriture, de sauterelles et de *miel sauvage*; expression qui nous semble caractériser son éloquence à la fois onctueuse et inculte.

Saint-Jean, après avoir annoncé que le royaume des cieux approche et qu'il est temps de faire pénitence, ajoute :

Je suis venu pour le vous dire,
Car cheluy m'a volus eslire
Quy fut, quy est, et quy sera,
Et pour nous tous en croix morra ;
Pour ce, préparez sa venue.
La prophétie est advenue :
Parate viam Domini....
Partant, je parle icy à tous :
Amandez-vous, amandez-vous !
Amandez-vous, povres meschans ;
Amandez-vous, bourgeois, marchans,

Sans tant amasser bien mondains.
Hé, estes-vous tant incertains
Du chemin que debvez tenir?
Mectez paine de retenir
Mes bons et seurs enseignements :
Se vous avez deux vestementz,
Et de richesse quy vous point,
Donnez à ceulx quy n'en ont point....
Vous aultres, seigneurs, gentilz hommes,
Juges, commis, officiers,
Quy debvez estre les piliers
Soustenans la chose publique,
Ne soustenez débas ne pique
Envers aucunes simples gens;
Soyez de vos gaiges contens,
Sans violence ne rapine.
Chacun en équité chemine....
Et vous acquerrez sans doubtance
La gloire qui toujours durra,
In seculorum secula.

es derniers vers sont ainsi refaits par J. Michel :

Et vous acquerrez sans doubtance
En la haulte Jérusalem.
Son éternelle gloire. *Amen.*

u lieu de richesse qui vous point »(*qui vous tourmente*, *comme* *uillon du remords)*, il met *des richesses au grand point*. C'est placer une pensée vraie par une platitude.

y a d'ailleurs, sur les vers les plus rocailleux du prophète ste, une mousse qu'il fallait y laisser.

e nouveau roi Hérode ayant abandonné sa femme, pour e avec Hérodiade, femme de son frère qu'il a séduite, le peu- murmure, et se plaint que le désordre règne partout, dans at comme à la cour. Quel remède opposer aux maux dont cha- souffre, et qui osera porter jusqu'au trône la vérité, qu'une me perfide en écarte? Qui! Saint Jean-Baptiste. Nouveau han, il vient trouver le couple adultère, et s'adresse d'abord lérode, qui, par malheur, n'est point un David :

Sire, Dieu te doint bonne grâce.

Je viens devers ton tribunal
Pour toy remonstrer le grand mal
Où ta folle plaisance tend,
Dont ton peuple en est mal content,
Et Dieu premier. Car quant au point,
Je te dy qu'il n'appartient point,
La femme à ton frère tenir....
Tel cas n'est pas fraternité,
Mais plus que bestialité :
Tu vois bien les oiseaux petits,
Qui en eux ont cœurs si gentils
Que chacun se tient à son per,
Sans aultres frauder ne tromper.
Or commetz-tu ung adultère
Ort et vil encontre ton frère.
Ne seay qui t'en puet excuser.

HÉRODE.

Il ne se fault point amuser
A me venir ici reprendre ;
Car vous povez assez entendre,
Jehan, mon amy, que de longtemps
Voluntiers escoute et entends
Vos paroles et vos sermons
Qui me semblent plaisans et bons,
Quand vous louez en général
Le bien faict, et blasmez le mal....

« Mon père, je veux bien me faire ma part dans un sermon, je ne veux pas qu'on me la fasse, » disait à un missionnaire, Louis XIV, qui, en effet, avait une assez belle part à se faire, quand Bourdaloue, parlant devant lui et madame de Montespan contre l'adultère, *frappait comme un sourd*, écrit Madame de Sévigné, *disant des vérités à bride abattue, et allant toujours son chemin, sauve qui peut !*

Saint Jean poursuit ses vérités *à bride abattue*. Hérode se fâche, et lui dit d'aller prêcher la pénitence au *commun et au populaire*. Hérodiade va plus loin : elle reproche à son royal amant *d'escouter de tels vieulx bigots*. Pour elle, elle ne peut les souffrir, *vu qu'ils sont très-mal courtois* ; elle ajoute :

Il a tant jeusné par ces bois,
Qu'il n'a pas demy de cervelle.

Saint-Jean lui parle du loyal époux qu'elle a quitté ; il lui reproche de ne pas plus craindre Dieu que le monde. Elle l'interrompt, furieuse, et ne craint pas de dire au Roi :

Monseigneur, vous estes bien beste
De tant ouyr ce vieil marmot ;
Il ne saurait parler ung mot
Que ce ne soit à vostre honte.
Toutefois vous m'en faictes compte,
Et semble que vous lè craignez,
Vu que différez et feignez,
De le mettre en bonne prison.

HÉRODE.

Je luy feray bien sa raison....
Pour l'amour de vous, belle amye,
Pensez qu'il n'eschappera mye.

Il y a dans ce mélange de galanterie et de férocité une vérité effrayante. De quoi n'est pas capable l'homme subjugué par une femme sans frein ? Celle-ci a une fille déjà grande, et qui a reçu d'elle *la plus belle éducation* : elle danse *à ravir*. Un jour qu'elle a déployé ses talents devant le Roi, il en est si transporté ! (*Monseigneur, vous estes bien beste*, serait-on tenté de lui dire) si transporté, qu'il fait le serment de lui accorder ce qu'elle voudra. A l'instigation de sa digne mère, qui brûle de se venger, elle prie qu'on leur apporte (effroyable prière !) la tête de saint Jean dans un plat. L'imbécile tyran, après quelque hésitation, cède, pour n'affliger pas cette *belle enfant*. « *Noluit eam contristare*, dit naïvement l'Evangile »

Le saint précurseur du Christ est tiré de prison par un bourreau, précurseur aussi des bourreaux de Jésus, car il raille ainsi sa victime :

Cà, maistre, çà, saillez dèhors ;
Vécy le vostre dernier metz
Dont vous serez servy jamais.
Baissez-vous, vous estes trop hault.

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Amy, puisque finir me fault,
Pour tenir justice et raison,
Accorde que face oraison,
A Dieu par pensée dévote.

Il s'agenouille, mais la jeune furie, impatiente d'avoir son présent, presse le bourreau de faire son office, et elle lui avance le plat. Il lui dit de se retirer un peu, parce qu'il craint que le sang ne l'effraie. Après cette précaution, Grognard (c'est le nom du bourreau), abat la tête du saint, en lui disant :

Or, tien, ton procès est complet;
Prens ce cop, si feras de feste.
(Ainsi tu seras de la fête.)

FLORENCE.

Grognard, délivre-moy la teste,
Car je ne l'ose recueillir.

GROGNARD, la mettant dans le plat.

Or, tenez, portez-la bouillir,
Rostir, ou faire des pastés.

Elle porte le plat à sa mère, qui, assise dans un festin, près de son amant, se jette sur la tête sacrée et la perce d'un couteau.

Aussitôt après cette scène malheureusement historique, l'auteur, comme pour s'élever avec l'âme du saint martyr au-dessus d'un monde souillé par tant de vices et de crimes, nous transporte aux cieux. Dieu le Père lui-même annonce la gloire du précurseur, et les anges chantent ses louanges.

Après le martyre de saint Jean-Baptiste, l'évocation des apôtres nous montre avec quelle promptitude la religion, privée d'un de ses membres, en recouvre douze autres. *Uno avulso, non deficit alter.*

Jésus, arrivé au moment de renouveler la face du monde, va chercher d'abord, pour en faire les instruments de ses desseins, non des grands, ni même des savants, mais de pauvres ouvriers, des pêcheurs de poissons, instruits, il est vrai, à supporter patiemment leur sort sans envier celui des autres, et par dessus tout à craindre, à servir Dieu. Cette science, que nous pourrions tous envier, nous allons la trouver dans ces paroles du vieux Zébédée à ses fils, pendant qu'ils raccommodent leurs filets :

Mes enfans, cognoissez que c'est
De nostre povre nature humaine.
En ce monde n'a point d'arrest,
Le temps court et ainsi nous maine,

Et qui quiert richesse mondaine
Il la fault gaigner loyaument,
Ou encourir d'enfer la paine
A jamais, pardurablement.
J'ay en povre simplicité
Vescu sans avoir indigence,
Je vis selon ma povreté;
Si j'ay petit (peu), j'ay patience.
Mes enfants, j'ay mis diligence
A pescher et gaigner ma vie.
Assez à qui a souffisance.
Des grands biens je n'ay point d'envie.
Jehan et Jacques, or aprenez
A congnoistre vent et marée...
Si vous avez bonne denrée,
Vendez bien et à juste prix,
Et merciez Dieu, la vesprée (le soir),
De tout ce que vous aurez pris.

n conçoit qu'à de tels hommes Jésus dise, comme dans angile :

Laissez ces opérations,
Suyvez-moy, soyez diligens,
Je vous feray pescheurs de gens,
En lieu de pescher des poissons.
Je feray qu'on orra vos sons.
Et vostre doctrine parfonde,
Par toutes les parties du monde,
Pour le salut des créatures.

ierre, André, Jacques, Jean, Philippe, Thomas, Jude, Simon, pauvres artisans ou pêcheurs, suivent sans peine Jésus, qui, r n'exclure aucun état, convertit en même temps Barthélemi, noble, un grand terrien, à qui il adresse ces paroles :

Ne metz plus ta félicité
En l'estat de nobilité :
Combien que tu sois fils de prince,
Et seigneur de noble province,
Laisse ces pensées terriennes,
Si verras (ainsi tu verras) les célestiennes,
Qui moult te pourront profiter.

Barthélemi, touché des paroles de Jésus, se mêle aussitôt, quoiqu'en habit de prince, parmi les disciples, qui gardent leurs habits d'ouvriers, et il devint un illustre apôtre.

Enfin une conversion non moins grande, et plus étonnante sans doute, est opérée par le Sauveur sur un homme (il ne faut décourager personne), sur un usurier, qui depuis a été saint Mathieu l'Evangéliste. Il promet, après un repentir sincère, de renoncer à tout gain illicite, et de restituer ce qu'il a pu acquérir injustement. Jésus lui répond :

Tu pourras lors trésor avoir
Du ciel, en éternelle joie.

Cet ouvrage, précieux sous plus d'un rapport, nous fait connaître souvent les mœurs, même les plus frivoles, de l'époque où il a été composé. Voulons-nous savoir quel était le langage d'une femme à la mode et d'un petit-maître au XV[e] siècle, entrons dans le boudoir de Madeleine, cette grande pécheresse, peu de temps avant sa conversion. Elle est seule d'abord avec ses suivantes Pérusine et Pasiphée. Nous suivons ici le texte de J. Michel.

MAGDALEINE.

Que l'on fasse chère joyeuse
A chascun qui céans viendra.

PASIPHÉE.

On fera la chère amoureuse
Selon ce qu'on entretiendra...

MAGDALEINE.

Je vueil estre à tous préparée,
Ornée, diaprée et fardée,
Pour me faire bien regarder.

PASIPHÉE.

Dame à nulle aultre comparée,
De beauté tant estes parée
Qu'il n'est besoin de vous farder.

MAGDALEINE.

Apportez-moy tost mon miroir
Pour me regarder.

PASIPHÉE.

Bien, madame.

MAGDALEINE.

L'esponge et ce qu'il fault avoir,
Mes fines liqueurs et mon basme.

PÉRUSINE.

Je croy qu'au monde n'y a femme
Qui ait plus d'amignonnement.

MAGDALEINE.

Qui n'en aurait, ce serait blasme
De soy trouver entre les gens.

PASIPHÉE.

Voicy vos riches onguemens
Pour tenir le cuir bel et frais,
Vos bonnes senteurs et pigmens,
Qui fleurent comme beaux cyprès,
Et n'ont pas esté prins ci-près;
Le tout vient du pays d'Egipte.

(Ici se lave Magdaleine le visage, et se mire, puis dict.)

Suis-je assez luisante ainsi?

PÉRUSINE.

Très.

C'est une droicte imaige escripte.

MAGDALEINE.

Et ma tocquade?

PASIPHÉE.

Lapetite (élégante).

MAGDALEINE.

Mes oreillettes?

PÉRUSINE.

A la mode.

MAGDALEINE.

Dressez ces tapis et carreaux.
Respandez tost ces fines eaux,
Les bonnes odeurs, par la place;
Jetez tout, vuydez les vaisseaux :
Je vueil qu'on me suive à la trace.

es Madeleines de toutes les époques se ressemblent, au cos-ie près : qu'elles portent des *oreillettes*, ou des *pendants d'o-les*, des *tocquades* ou des *tocques*, il y a dans l'esprit de cer-es femmes, tout changeant qu'il est, des traits qui ne chan-t pas. Par exemple :

Je veuil qu'on me suive à la trace,

est d'une coquetterie de tous les temps. Déjà, dans l'antiquité, Vénus exhalait l'ambroisie après elle :

Ambrosiæque comæ divinum vertice odorem
Spiravère ;

et l'un de nos poètes a caractérisé, par une analogie plaisamment métaphorique,

Ces personnes de bien, dont l'honneur est entier,
Et qui de leurs vertus parfument le quartier.

Un *fashionnable* de 1486, le comte de Rodigon, est introduit chez Madeleine et lui parle ainsi :

Très-belle et gracieuse face,
Qui tout deuil et chagrin efface,
Et déchasse
Tout danger;
Vostre heureuse accointance trasse (*)
Et veuil du tout à vostre grâce
Me ranger.

MAGDALEINE.

Gentil escuyer gracieux,
A face pleine et rians yeux,
Très-joyeux,
Sans changer;
Très-bien venez, car, sur mes dieux,
Je ne vous quiers en plaisans jeux
Estranger.

On peut voir, par cette scène, que nous ne donnons pas en entier, tout ce qu'il y avait déjà chez nous d'élégante corruption. Les marquis de Molière ne parlent guère autrement. Le rhythme des vers, remarquable aussi, ne l'est pas moins dans les vers suivants du manuscrit de Valenciennes.

Marthe, sœur de Madeleine, d'un caractère bien opposé au sien et à celui de Lazare, leur frère, se peint ainsi dans un monologue :

(*) *Attire*, de *trahere*. Alceste dit à Célimène :

Le trop riant espoir que vous leur présentez
Attache autour de vous leur assiduité.

Je me travaille et me desbats
En fervente sollicitude;
Et à ménager hault et bas
Sogneusement metz mon estude.
La vie active est assez rude
Qui curieusement (avec soin) la maine,
Mais Dieu en rend béatitude
Lassus (là-haut), en l'éternel domaine.

A ces vers, dont presque tous les mots sont spondaïques et graves comme ce qu'ils expriment, succèdent aussitôt ceux-ci, où nous retrouvons, pour ainsi dire, la légèreté de Madeleine et de son frère :

Ma sœur Magdaleine,
De fol désir pleine,
S'esbatz et pourmaine,
Chantant ses chansons.
Mon frère Lazare
Porte haulte care (allure),
Ses chiens hure et hare,
Et souvent s'esgare
Parmi les buissons.....

Veut-on des vers d'un caractère plus différent encore, et où l'énergie se joint à l'originalité, qu'on passe à la scène où l'auteur, ne croyant pouvoir rendre trop odieux Judas, qui doit trahir son maître, suppose qu'après avoir tué son père, il est devenu le mari de sa mère. La malheureuse, en apprenant que ce monstre est son fils, exhale, dans ces phrases entrecoupées, l'horreur qui l'oppresse :

O Dieu puissant! ô quel horreur!
Quel erreur!
Quel forfait!
O le très-haultain plasmateur!
Qui sera le réparateur
Du malheur,
Déshonneur,
Que j'ai faict?....
Las! ciel a toy je me deulx;
Venge-toi sur moy si tu veulx,

Des griefs d'eulx
Vicieulx
Que je porte.
Terre qui nous soutiens tous deux,
Pour nos péchés libidineux,
En bas lieux
Ténébreux
Nous transporte.

Jocaste, dans une situation pareille, n'a pas des accents plus tragiques. L'auteur descend ensuite sans effort, ou plutôt s'élève au ton de la meilleure comédie.

Nous venons de voir le contraste des caractères de Marthe et de Madeleine ; ils achèvent de se développer dans un dialogue qui annonçait la grande scène du *Misanthrope* entre Célimène et Arsinoé.

Marthe prenant sa sœur à part, pour lui apprendre les discours qu'on tient sur elle, s'exprime ainsi (d'après J. Michel) :

Ma seur,
Dire vous veuil ce que j'entends ;
Vous vous donnez à tous pechez,
De tous vilains faicts approchez,
Et faictes tant de deuil à tous
Que nous en sommes mal couchez,
Et tous nos parans reprochez,
Seulement pour l'amour de vous.

MAGDALEINE.

Seulement pour l'amour de vous,
Ma seur, je vouldroye à tous coups
A vostre volonté complaire.
Ceulx qui parlent de moy sont foulx,
Et quand de parler seront soulx,
Au moins ne peuvent-ils que se taire.

MARTHE.

Au moins ne peuvent-ils que se taire,
Quand vous cesserez de mal faire,
Et que la bouche leur clorrez ;
Mais quand vous penserez parfaire
Vos délictz pour au monde plaire,
Rien que reproches vous n'orrez (n'entendrez).

MAGDALEINE.

Rien que reproches vous n'orrez,

Et jamais honneur ne verrez
A homme qui est mal parleur.
Si mes plaisans faicts abhorrez,
Le danger pour moy n'encourrez,
Soulciez-vous de vous, ma seur.

Madeleine, malgré sa mondanité et ses réponses piquantes, finit cependant par ouvrir les yeux. Il est vrai qu'elle ne se rend pas d'abord au conseil que lui donne sa sœur de suivre la morale de Jésus-Christ; mais l'ayant entendu lui-même annoncer sa parole, un soudain changement s'opère en elle, et, après avoir informé sa sœur de son repentir, elle se détermine à s'aller jeter aux pieds de Jésus. Elle sait qu'il assiste à un festin magnifique chez Simon le pharisien. Quelle démarche pour une femme qui sent enfin le fardeau de ses fautes! N'importe, elle ira seule..... Suivons-la dans sa pénible irrésolution :

Hélas! or suis-je parvenue
A l'ostel que tant désiroye;
J'aperçoy mon bien et ma joie.....
Povre femme, que doys-tu faire?
Seras-tu si hardie d'entrer,
Et ta maladie monstrer
A cil qui en est le vrai mire (médecin)?
Entrer! Comment l'as ozé dire,
Pécheresse désordenée!
La plus vile des ordes née
Se doibt-elle trouver en place
Devant tant digne et saincte face?....
C'est le meilleur que je retourne.
Retourner! femme, que dis-tu?
Cueur vuide de toute vertu,
Qu'est-il de ta bouche sailly?
Auras-tu le cueur si failly?...
Veulx-tu faire ta mension (demeure)
Au puits d'abomination?
Mourras-tu, de soif asservie,
Devant la fontaine de vie?...
Je ne scay; si j'entre dedans,
Je scandalizeray les gens....
Non, j'entreray secrettement,
Plourant mes péchez humblement,

Non pas pour m'asseoir au-dessus,
Mais au pieds du très-doulx Jhésus,
Requérant mercy des meffais
Que j'ai pensez et dictz et fais.

Elle se traîne alors aux pieds de Jésus, les baigne de ses larmes, les essuie avec ses longs cheveux, et répand sur celui à qui seul tout hommage est dû, ces parfums que, peu d'instants auparavant, elle prodiguait pour le monde. Les convives et le maître de la maison murmurent. « Quoi! disent-ils, cette femme partout diffamée, oser se présenter ici! et Jésus la souffrir à ses pieds! Il ne sait donc pas l'emploi qu'elle fait de sa jeunesse et de sa beauté? Il n'est donc point un vrai prophète? »

Jésus, qui comprend et les murmures et les pensées de tous, leur propose la parabole touchante des deux débiteurs, et, opposant sa miséricorde aux rigueurs d'un monde implacable, il relève, par ces mémorables paroles, la pécheresse en proie aux remords, mais pleine de foi dans la bonté de Dieu :

Lève-toi, femme, va en paix,
Pardonnez te sont tes meffaits,
Ta parfaite foy t'a saulvée.

Remarquons aussi les paroles suivantes de Jésus à un pharisien :

Moult de péchiez
Qu'elle avait en son temps commis,
Luy sont pardonnez et remis,
Car elle a grandement aimé.

Dilexisti multum, ô femina,
Tui fletus tua peccamina
Diluerunt,

dit Jésus à Madeleine, dans un mystère latin du XII[e] siècle. Ce *peccamina*, ce touchant diminutif, trouvé par la charité chrétienne, comme l'*ingenioli mei* de la religieuse Hroswitha l'a été par l'humilité, vous ne les verrez ni dans Tacite, ni dans Cicéron. Tacite pour blâmer, et Cicéron pour se louer, trouveraient plutôt des augmentatifs.

L'entrée de Jésus à Jérusalem et ses prédictions puisées dans l'Evangile, sont des plus imposantes. Quoiqu'une partie du peu-

vienne au-devant de lui, avec des rameaux et des chants llégresse, il dit en s'adressant à Jérusalem :

Le peuple fait joye,
Mais mon cueur larmoye
Si te laisse nue (abandonnée).

JAYRUS (un des principaux Juifs).

Fille de Sion,
En dévotion
Tu reçois ton roy.....

JÉSUS.

Lamentation
Désolation
Sur toy venir voy.

.e contraste est frappant. Les prédictions de Jésus, comme les du grand-prêtre dans *Athalie*, étaient sans doute accompa-'es de chants. C'est ce que semble indiquer le retour d'un me vers et le mot *balade* dont est précédée cette inspiration ique :

Hiérusalem, noble cité fleurie!
Temple de paix, sainct sanctuaire eslu !
Le temps sera, sans doubter, tost venu ...
Tes ennemys viendront autour de toy,
Pour te jecter en piteuse ruine ;
J'en ay pitié, j'en ay douleur en moy ;
Car trop mal vit en qui péché domine...
Hiérusalem, pleure, pleure, ton roy.
Tes ennemis te tiendront en aboy,
En te rasant jousques à la racine.
Après ma mort, plus n'aras de requoy (repos) ;
Car trop mal vit en qui péché domine.

)es enfants d'Israël arrivent, chantant des chœurs, qu'assuré-nt nous ne comparerons point à ceux d'Athalie, mais qui au-:nt pu en donner l'idée. Des pharisiens veulent chasser les ants du temple, et reprochent à Jésus de les souffrir. Il leur ond, à peu près comme dans l'Evangile : *Sinite parvulos*... il trouve dans cet à-propos un texte au long sermon qu'il esse aux Juifs, et dont voici le début :

Ouy, de la bouche des enfants
Parfaite est de Dieu la louange...

Telle louange est mieux choisie
Que n'est la vostre ypocrisie.

Les Pharisiens et les Scribes, furieux, cherchent à mettre Jésus en défaut, et lui adressent plusieurs questions. Ses réponses achèvent de les confondre. Nous n'en citerons qu'une, puisée dans l'Evangile de la *Femme adultère*. Ils vont chercher cette femme, et se disent entre eux : Ce Jésus qui ne prêche que le pardon, interrogeons-le de nouveau. S'il nous répond qu'il faut la condamner, il sera en contradiction avec lui-même et perdu dans l'esprit du peuple ; si, au contraire, il veut qu'on l'acquitte, il viole la loi, et il en subira la peine. Jésus, lui dit un de ces hypocrites,

Nous voulons bien ouyr ta voix
Sur ceste femme que tu voys,
Qu'en adultère avons surprise.
Nous avons, par la loy Moyse,
Que devons toutes, sans tarder,
Telles meschantes lapider
Qui violent leurs mariaiges :
Toutefois, tu tiens tes langaiges
Qu'on doit faire miséricorde
A tous povres pécheurs : accorde
Doncques l'un et l'autre contraire,
Et nous dis lequel debvons faire :
Ou la punir, selon la loy,
Ou luy pardonner, selon toy.

L'argument est pressant, Jésus n'y répond pas. Il se baisse, et il écrit, du doigt, sur la terre, ces mots de Jérémie (à ce que l'on a cru, car l'Evangile se tait) : *Terre, terre, écrivez que ces hommes sont réprouvés !*

Quoi qu'il en soit, les ennemis de Jésus triomphent. Un d'entre eux lui dit, avec ironie sans doute :

Maistre, donne solution
A l'argument qu'avons touché.

JÉSUS.

Celuy qui sera sans péché
D'entre vous, si vienne bon erre (avec assurance),
Et jette la première pierre

A l'encontre de ceste femme.
Si vous l'accusez de diffame,
Pour ce qu'elle a la loy faulsée,
Vous-même l'avez transgressée
Peut-estre trop plus griesvement.

Les hypocrites, confondus, se retirent sans avoir osé condamner la femme adultère, qui reste tremblante devant son sauveur. Plus coupable que Madeleine, mais aussi repentante, elle trouve près du Père de toute miséricorde une égale indulgence. Seulement, il lui dit, en la renvoyant, ces mots consacrés : *Ne péchez plus*.

L'auteur raconte des guérisons miraculeuses et la trahison de Judas. Ces faits sont dans l'Evangile. Mais voici une scène qui n'y est qu'indiquée et à laquelle le génie de Corneille et de Racine n'aurait pu suffire. Comment notre vieux poète pourra-t-il s'en tirer ? Pas trop mal, surtout vers la fin que nous allons rapporter.

Jésus annonce à sa mère la mort horrible et prochaine à laquelle il doit se soumettre. Elle veut l'engager à quitter Jérusalem ; il lui rappelle les Ecritures, qui doivent s'accomplir. Elle le conjure de ne pas la rendre témoin de son supplice, et de lui donner auparavant la mort, ou du moins une âme insensible à la douleur. Il lui répond :

Ce ne serait pas vostre honneur
Que vous, mère tant doulce et tendre,
Veissiez vostre vray fils estendre
En la croix et le mettre à mort,
Sans en avoir aucun remort
De douleur et compassion.
Et aussi le bon Siméon
De vos douleurs prophétisa,
Quand entre ses bras m'embrassa,
Dit que le glaive de douleur
Vous percerait l'âme et le cueur
Par compassion très-amère.
Pour ce, contentez-vous, ma mère,
Et confortez en Dieu vostre âme,
Soyez forte, car onques femme
Ne souffrit tant que vous ferez ;

Mais en souffrant, mériterez
La lauréole de martire.
— O mon filz, mon Dieu et mon sire....
Excuse ma fragilité,
Si par humaines passions
Ai faict telles requestes vaines.
— Elles sont doulces et humaines,
Procédantes de charité,
Mais la divine voulunté
A prévu qu'aultrement se face.
— Au moins veuillez de vostre grâce
Mourir de mort brefve et légère.
— Je mourray de mort très-amère.
— Doncques bien loin, s'il est permis.
— Au meillieu de tous mes am s.
— Soit doncques de nuict, je vous pry.
— Mais en pleine heure de midy.
— Mourez donc comme les barons (les saints guerriers).
— Je mourray entre deux larrons.
— Que ce soit sur terre et sans voix.
— Ce sera hault pendu en croix.
— Attendez l'âge de vieillesse.
— En la force de ma jeunesse....
— Ne soit vostre sang respandu!
— Je serai tiré et tendu,
Tant qu'on nombrera tous mes os...
Puis perceront me piedz et mains,
Et me feront playes très-grandes.
— A mes maternelles demandes
Ne donnez que responses dures.
— Accomplir fault les Escriptures.

Plusieurs des scènes qui suivent sont trop faiblement traitées pour qu'on en puisse rien extraire. Nos pères, avec leur foi vive, en jugeaient sans doute autrement.

Bientôt commençait pour eux ce spectacle d'un pathétique immense, ce débordement d'amertume et d'outrages dont Jésus devait être abreuvé, jusqu'à sa dernière heure. Il faudrait entrer dans cette mer d'ignominie pour apercevoir le but élevé d'un semblable ouvrage, et quelle résignation devaient inspirer à des hommes de foi ces souffrances d'un Dieu.

Outragé par ses accusateurs, poursuivi par les clameurs d'un peuple égaré, et presque abandonné de ses disciples, Jésus, traîné de tribunal en tribunal, est enfin ramené d'Hérode à Pilate, le seul juge qui, en sa qualité de gouverneur de la Judée pour les Romains, puisse porter un arrêt de mort.

Pilate, convaincu de l'innocence de Jésus, qu'il voit d'ailleurs défendu par quelques hommes de bien, témoins éclairés de ses vertus et de ses miracles, voudrait rester dans ce juste milieu qui, entre des passions opposées, est la sagesse même et souvent le courage, mais qui change de nom entre l'innocence et le crime. Ce déplorable juge, monté sur son tribunal, y flotte dans la plus horrible incertitude.

D'un côté sont les persécuteurs de la vérité; ses défenseurs de l'autre.

Les premiers, qui sont des pharisiens, osent accuser le Christ d'irréligion; on leur rappelle sa piété, sa charité, les guérisons opérées par lui, peu de jours auparavant, sur deux infortunés. Un pharisien, ne pouvant nier ces guérisons, répond avec colère:

Il a sané (guéri), point n'est desbat;
Ouy, mais c'estait jour de sabbat.

Voilà ce qu'on reproche à Jésus. Mais Jésus reproche avec plus de raison aux pharisiens de ne comprendre point ces mots de l'Ecriture: « J'aime encore mieux charité que sacrifice. »

Mais recueillons quelques passages du plus grand des procès qui jamais ait été débattu.

PILATE.

Or çà, seigneurs, il conviendra
Ung peu vostre faict modérer.
Vous avez pu considérer
Ce que j'ai faict pour vous en somme.
Vous avez amené cest homme
Chargé de plusieurs démérites,
Digne de mort, comme vous dictes;
Comme d'avoir tout subverty,
Le peuple et la loi perverty,
Et beaucoup de mal advenu,
Toutesfois vous avez bien veu
Que de toute ma diligence

L'ay enquis en vostre présence,
Conjuré et examiné;
Néantmoins n'a déterminé
Rien qui tourne à son préjudice,
Ne dont la réale justice
Doive sa mort sentencier.

ANNE (grand-prêtre.)

Il ne s'en fault j'à soucier,
Car il ne dira chose aucune
Qui tourne à sa malle fortune....

CAYPHE.

Tu veys les accusations
Que nous, principaulx de la loy,
Soustenons et certifions....
Puisqu'une foys il se dict roy,
César offense, somme toute,
Et contre lui commet desroy.

PYLATE.

A le juger y a grant doubte.

Voilà déjà l'homme faible fléchissant devant le méchant q parle avec audace.

Quelques justes, parmi les Juifs, vont prendre la défense Jésus. L'aveugle-né, qui a été guéri par lui, commence:

Celui qui jamais ne meffit,
Mais est pur, juste et innocent,
Et qui vient pour nostre proffit!...
De le pugnir ou se cousent!...

TUBAL.

Il a gari les langoureux,
Car il a puissance divine.
Ne soyez pas si rigoureux.
Sa mort par envie on machine,
Et sa vie nous est nécessaire.
Jugement sur luy point n'assigne.

PYLATE.

O très-haults Dieulx! que dois-je faire?

NYCODESME.

C'est le Christ au monde venu.

CAYPHE.

Séducteur est, pécheur publicque.

L'AVEUGLE-NÉ.

Pour sainct homme l'avons cogneu.

ANNE.

Il use d'art diabolique.

TUBAL.

Mais il a vertu angelique.

JÉROBOAM.

Il use de cherme et de sort.

JAYRUS.

A faire miracle il s'applique.

PYLATE.

Le doy-je condamner à mort ?

CAYPHE.

Selon la loy, il doit mourir.

JAYRUS.

Mais selon la loy il doit vivre.

JÉROBOAM.

Fol est qui le veult secourir.

NYCODESME.

Mais plus fol qui à mort le livre.

L'AVEUGLE-NÉ.

Jamais à nully (à personne) ne fist tort.

ANNE.

Ses faictz et dictz ne fault ensuivre.

PYLATE.

Le doy-je condamner à mort?

JAYRUS.

Garde de le juger à crainecte.

CAYPHE.

Garde de César offenser.

NYCODESME.

Le jugeras-tu par contraincte?

ANNE.

Veulx-tu faire la loy cesser?

CAYPHE.

Despeche, c'est trop attendu.

JAYRUS.

Garde de faire faulx rapport.

PHARÈS.

Il faut qu'il soit en croix pendu.

PYLATE.

Le doy-je condampner à mort (*)?
Brief, conscience me remort
Si j'assiez sur luy jugement.
Mais voicy, pour faire aultrement,
Un bon moyen que j'ay trouvé,
Et si (ainsi) tiendrons la voye moyenne.

Ce terme moyen, c'est de faire grâce à Jésus, après l'avoir abreuvé d'outrages. C'est aussi cette voie que suivirent, dans le procès de Louis XVI, plusieurs de ses juges qui ne voulaient pas sa mort, mais qui, à l'exemple de Pilate, n'opposèrent que des *expédients* à l'audace des accusateurs et à l'aveuglement du peuple. Revenons aux Juifs. Pilate leur ayant dit :

Et que feray-je de Jesu
Vostre roy?

TOUS ENSEMBLE.

Ce mot nous desplaît.
Tolle, *tolle!* maine au gibet!

PYLATE.

Seigneurs, attendez s'il vous plaist.
Cause n'y voy, je vous affie.

TOUS ENSEMBLE.

Tolle, *tolle*, maine au gibet!
Et tantost nous le crucifie!...

PYLATE.

Vous voulez que je me consente
A juger personne innocente,
Tant seulement pour vostre envye.

RABANUS.

Oste-le, et nous le crucifie.

PYLATE.

Vous estes enragés, je croy;
Crucifiray-je vostre roy?
La croix est la mort plus villaine
Que peult porter nature humaine.

(*) Ce dialogue rappelle souvent *Polyeucte*; nous retrouverons des rapports frappants entre Pilate et Félix, et aussi entre Pilate et le père de Nicomède, immolant à la politique de Rome, non son Dieu, mais son propre fils. Pilate semble avoir inspirer les traits les plus frappants de ces deux rôles si vrais, notamment l'exclamation :

Ah! ne me brouillez pas avec la République!

Parquoy, s'il a mort desservye (méritée),
Et s'il fault qu'il perde la vie,
Ne veuillez pas à ce contendre
Si noble sang en croix espandre
Qui du sang royal se renomme.

CELCIDON.

Prévost, jamais roi ne le nomme,
Car ce mot-là trop fort nous pince.

JÉROBOAM.

Nostre roy n'est ni nostre prince,
Et n'avons ni roy, ni seigneur,
Fors Cesar, le grant empereur,
A qui devons tous obéir.

Et quel était le *grant empereur* que ce peuple aveugle préférait au Juste des cieux qui venait l'arracher à l'esclavage! Quel? Celui qui fit peser le joug le plus honteux sur la race humaine; celui qui la méprisa le plus; celui qui disait, en sortant du sénat : *Peuple né pour la servitude!* Tibère, en un mot.

Pilate, pour inspirer quelque pitié aux ennemis de Jésus, l'a fait ignominieusement flageller: tout son corps n'est plus qu'une plaie. Comme il en peut à peine soutenir les débris, on l'attache à l'infâme poteau; on le revêt, par dérision, de la robe des rois; on lui donne pour sceptre un roseau, et l'on enfonce sur sa tête une couronne d'épines. Sa face auguste est couverte de sang et de crachats. En butte à tant de barbarie et d'outrages, il se tait, comme l'agneau qu'on va immoler. Ses plaies ayant collé son habit à sa peau, un des bourreaux dit, en le dépouillant :

Ce semble un mouton qu'on escorche,
La peau s'en vient avec l'habit.

Pilate le montrant alors à ses ennemis, prononce ces mots fameux: *Ecce homo*, qui, avec le déchirant spectacle dont ils sont le sanglant résumé, produisaient sans doute sur nos pères un effet d'autant plus profond que les bourreaux de la sainte victime en demeuraient plus implacables. Un d'eux ose reprocher à Pilate d'être encore trop *mixte*. Le prévôt, sensible à ce reproche et à la crainte de déplaire à l'empereur, crainte qu'il exprime

Parquoy j'aime mieulx, tort ou droit,
Le juger, car mal m'en viendrait
Quelque jour, je vois bien que c'est (*)!

(Il s'assiet en la haulte chai

Or çà, seigneurs, puisqu'il vous plaist
Qne je face ce jugement,
Pour l'amour de vous seullement,
Volontiers en prendray la charge....
Mais pour laver ma conscience,
En signe de mon innocence,
Devant tous veuil laver mes mains,
A la coustume des Romains;
Car de sa mort acteur ne suis,
Et mes mains bien laver en puis.
De son sang me tient net et monde (pur)

PHARÈS.

Tout son sang descende et redonde
Sur nous et sur tous nos enfants,
Tant que jamais n'en soyons francz,
Si péché ou coulpe s'y fonde.

ABIRON.

Si fault que le danger en fonde,
C'est sur nous tous, petitz et grandz.

EMELIUS.

Tout son sang descende et redonde
Sur nous et sur tous nos enfants!

RABANUS.

TOUS ENSEMBLE.

Tout son sang descende et redonde
Sur nous et sur tous nos enfants !

A cet anathème sanglant et redondant sur eux et sur leurs descendants, le faible Pilate n'osant rien opposer, prononce la condamnation déicide.

L'enfer a tressailli, et les cieux se sont émus ; ils ont répondu, quoique trop faiblement, aux sentiments de l'auditoire. Mais ici, un silence de consternation est la seule préparation possible au dernier attentat. Presque tout ce qui se dit est trop au-dessous de ce qui va se faire.

Nous arrivons au moment à jamais lamentable où Jésus, dans l'état où nous l'avons vu, contraint à porter lui-même sa croix jusqu'au lieu de son supplice, et cheminant, parmi les coups et les outrages d'un peuple frénétique, après avoir versé de nouvelles larmes sur la prochaine destruction de Jérusalem, adresse ces mots à quelques femmes qu'il voit pleurer :

Ne veuillez pas plorer sur moy !

Ecoutons quelques-unes de ces femmes. L'auteur, par les mots entrecoupés qu'il leur prête, et quelquefois par le rhythme qu'il a choisi, peint avec vérité leur accablement :

MAGDALEINE.

Mon doulx maistre, mon doulx Jésu,
A quel part es-tu parvenu !
Hélas ! las ! qu'es-tu devenu ?
Cueur douloureux
Que doy-tu faire ?
Ton maistre perd, sans rien mesfaire,
La mort l'oppresse.

MARTHE.

Triste dueil, amère détresse,
Mettent mon cueur en telle oppresse,
Que plus n'en peult.

L'*oppresse* est heureusement exprimée dans ce petit vers contracté, tombant avec la voix.

Et Marie, la mère de Jésus ? Est-il un langage humain qui puisse égaler ses douleurs ? Non. Le poète se trouve encore ici trop

au-dessous de son sujet, pour que nous le citions. Il aurait bien dû, pour se tirer d'affaire, s'appuyer de l'autorité de l'Evangile d'abord, ensuite de saint Boniface, qui dit que la Vierge tomba comme demi-morte, et qu'elle ne put prononcer un seul mot : *nec verbum dicere potuit.*

Quant aux partisans et aux disciples de Jésus, les uns découragés se sont éloignés ou se taisent ; la plupart, voyant dans ce qui se passe l'accomplissement des Ecritures, espèrent.

Nous omettons tous les faits intermédiaires, quelque soit l'intérêt qu'ils inspirent, pour arriver au dénouement.

A peine Jésus a-t-il, en exhalant son dernier soupir, recommandé à saint Jean sa mère, qui se trouve au pied de sa croix ; a peine a-t-il prononcé ces mots : *Consummatum est !* que les ténèbres répandues sur la terre redoublent. Des anges viennent alors, dans un chant lugubre, renouveler les prophéties sur Jérusalem :

Fille de Sion !
Lamentation,
Désolation
Et confession
Prends pour ta lyesse.
Quand ton roy te laisse
En fleur de jeunesse,
Ta couronne cesse...
— Tu as trop meffait,
Quand huy as deffaict
Ton Christ, ton saulveur.
Pleure ton forfaict,
Congnois ton erreur.
— O peuple mauldit,
Par erreur séduyt,
A péché conduyt,
Congnois ton offense.
— Le ciel s'obscurcit,
Le jour seuffre nuict,
Le terre frémit,
Sentant telle oultrance.

Jean-Baptiste Rousseau (rencontre remarquable) dit sur le même rhythme :

Un bruit formidable
Grônde dans les airs;
Un voile effroyable
Couvre l'univers;
La terre tremblante
Frémit de terreur;
La lune sanglante
Recule d'horreur.

Ajoutons une scène extraordinaire :

Judas n'a pas tardé à connaître son crime; mais au lieu de se tourner vers Dieu, il s'approche de l'arbre fatal, poursuivi par l'idée d'attenter à ses jours. A peine a-t-il invoqué l'enfer, que la plus effroyable des Furies lui apparaît :

Meschant, que veulx-tu qu'on te face?
A quel mort veulx-tu aborder?
— Je ne scay; je n'ay œil en face
Qui daigne les cieulx regarder.
Qui es-tu! — Sans plus demander,
Je suis.... pour venger ton offence.
— D'où viens-tu? — Du parfont d'enfer.
— Quel est ton nom? — Désespérance....
— Approche et me donne allegeance,
Si mort puelt mon dueil alléger.

Quel dialogue! et quel admirable allégorie! Le poète (car il l'est bien ici) ne s'en tient pas là; la clémence divine vient luire un moment aux yeux du coupable : Désespérance la repousse. *Mon âme est oppressée*, dit Judas. — *Ce n'est point de contrition*, lui répond la Furie.

Mais c'est de rage ramassée,
Rien ne vault, ta grâce est passée...
Damné es, en lieu pardurable.

Judas pousse des cris de rage; puis Désespérance l'aide à monter sur l'arbre. C'est là que, comme Didon du haut de son lit de mort, il prononce les dernières paroles, *novissima verba*, qui semblent imitées de l'*Enéïde*, avec cette différence pourtant que le suicide n'est point présenté chez le poète chrétien avec des traits intéressants, mais bien sous un aspect hideux, le seul qui lui convienne.

ne voyant plus rien que Mardochée qui ne l'a pas salué, et n'entendant pas Zarès, sa femme, qui lui dit :

Qu'avez-vous? dictes, je vous prie.

AMAN.

Vers moy tout chascun s'humilie.

ZARÈS.

Vostre cueur est en grant estif.

AMAN.

Ung povre malheureux chétif!

ZARÈS.

Le cueur avez si fort troublé...

AMAN.

Ung estrangier, ung avollé!

ZARÈS.

Et qui est-il? qu'a-t-il meffaict?

AMAN.

Voire qu'on ne sçait dont il est.

ZARÈS.

Vous estes mallement esmu.

AMAN.

Ne dou grant dyable il est venu.

ZARÈS.

Mais qui? dictes vostre pensée.

AMAN.

C'est ce pautonnier Mardochée
Qui jamais ne me fist honneur.
Et il n'y a si grant seigneur
En cour qui ne me chaperonne (Qui ne m'ôte son chapeau.)
Comme appartient à ma personne.

Voilà comment on annonce un personnage. L'entrée du *Glorieux* de Destouches, qu'on a justement admirée, est, selon nous, moins caractéristique :

TUFIÈRE, marchant à grands pas.

L'impertinent!

PASQUIN, lui présentant une lettre.

Monsieur...

TUFIÈRE, marchant toujours.

Le fât!

PASQUIN.

Monsieur...

TUFIÈRE.

Tais-toi.

soit intimement liée avec toute l'existence d'un peuple, qui serve à la fois à former ses mœurs et à les constater, c'est le théâtre. »

Cette observation s'applique surtout au drame de la Passion, qui, par la religieuse horreur du sujet, l'âpreté du style et des mœurs, et l'incohérent amas de scènes mi-partie barbares ou frivoles, traversées par de grands sillons de lumière, est peut-être l'*expression* la plus vraie de la société française au XVe siècle.

Cette œuvre immense n'est, si l'on veut, qu'une pierre informe, mais, selon nous, bien précieuse, et à laquelle il n'a manqué, pour briller de tout son éclat, qu'une main plus habile qui la mît en lumière.

MYSTÈRE D'ABRAHAM.

L'intérêt du grand drame représenté par les confrères de la Passion à l'hôpital de la Trinité, après des années d'un succès dont notre histoire n'offrait pas d'exemple, avait fini par s'épuiser. Où trouver un sujet de cette nature? Il n'en existe point. On remonta aux sources de l'ancien Testament. Mais les beautés qu'offrent ces mœurs primitives, sous la plume de nos vieux écrivains sont encore informes ou plutôt à naître. M. Villemain a cité du *Sacrifice d'Abraham* quelques vers qui assurément n'annonçaient pas *Iphygénie*, quoiqu'il y ait du naturel dans cet adieu d'Isaac :

Adieu, mon père;
Recommandez-moy à ma mère,
Jamais je ne la reverrai.

Un poète latin avait dit mieux encore ;

Nunquam ego te....
Aspiciam posthac, at certè semper amabo.
Je ne la verrai plus, je l'aimerai toujours !

LE VIEIL TESTAMENT.

Nos vieux dramatistes français réussissent mieux dans l'expression des sentiments énergiques. Voyons, dans le Mystère du *Vieil Testament*, Aman gonflé de sa colère, se parlant à lui-même,

ble, et le germe, quoiqu'informe, de cinq des plus beaux vers qui soient dans notre langue. Dans ces mots répétés : *Je vous aurai*, il faut sous-entendre *en ma puissance*, ou *sous mon glaive*, c'est-à-dire vous n'existerez plus. C'est ce que Racine traduit par ces mots effrayants : *Il fut des Juifs !* Voyons toute sa traduction :

Je veux qu'on dise un jour aux siècles effrayés :
Il fut des Juifs ! Il fut une insolente race !
Très-fière gent,
Répandus sur la terre, ils en couvraient la face :
En tous pays
Ou j'ai pouvoir et dominance.
Un seul osa d'Aman attirer le courroux ;
Pour l'amour d'ung
Aussitôt de la terre ils disparurent tous.
Vous en serez trestous pugnis.

C'est ainsi que nous voyons dans l'*Enéide* Pallas (la déesse de la sagesse !) détruisant toute la flotte des Grecs, pour la faute légère d'un seul, *unius ob noxam*. Et pourtant Virgile lui-même est ici inférieur à nos deux poètes :

Un seul osa d'Aman attirer le courroux
Aussitôt de la terre ils disparurent *tous*.

Tous. Un peuple entier n'est aux yeux de ce Caligula qu'une tête à abattre, un point à effacer du globe. Et l'insensé ne se doute pas que ce peuple y restera jusqu'à la fin des siècles, et que c'est lui, son oppresseur, qui va en disparaître ! Voilà surtout ce qui nous frappe dans ces vers de Racine, et même dans ceux du *Vieil-Testament*.

LES ACTES DES APÔTRES.

Le mystère des *Actes des Apostres* n'offre rien d'aussi beau. Ce n'est pas que les supplices de ces héros du Christianisme ne soient extrêmement variés, car la barbarie des tyrans était inépuisable, mais l'attitude des martyrs est toujours la même. Ecoutons saint Etienne succombant sous les pierres dont ses bourreaux l'accablent :

Doulx Jesucrist, salvateur des humains,
Le chef enclin, à vous je tendz les mains
En suppliant, par grant dévotion,
Que par ces gens qui sont trop inhumains
Ne prolongez ma dure passion.

On lit quelque chose de bien supérieur à ces vers dans un *soliloque* où saint Augustin dit à Dieu que, par sa grâce, saint Etienne a trouvé des douceurs jusque dans les pierres qui lui portaient la mort : *Tua enim dulcedo Stephano lapides torrentis dulcoravit.*

VIE DE SAINT MARTIN.

Voici un mystère représenté dans une province avec plus d'éclat qu'à Paris même. C'est une *Vie de saint Martin par personnaiges*, jouée en 1496 à Seurre, ville de Bourgogne. L'auteur, nommé *Andrieu de la Vigne*, rend compte lui-même des circonstances de la représentation dans un procès-verbal que nous rapporterons en substance. Nous y apprenons, d'abord, que le 9 mai de l'an 1496, *maistre André*, ou *Andrieu de la Vigne*, natif de la Rochelle, un vicaire de l'église de saint Martin de Seurre, et plusieurs honorables bourgeois de ladite ville s'assemblèrent « pour faire coucher sur un registre la Vie Monseigneur saint Martin pour personnaiges, en façon que, à la voir jouer, le commun peuple pourrait voir et entendre facillement comment le noble patron dudit Seurre en son vivant a vescu sainctement et dévotement. »

On voit ici cette intention de nos vieux dramatistes d'instruire le peuple par de grands exemples. De là l'idée que le ciel lui-même devait prendre part à leurs jeux et en favoriser l'*exhibition*. Malheureusement une grande pluie survint au moment du *mystère* qui avait lieu en plein vent :

« Tous les joueurs, dit l'auteur, se myrent en arroy, chacun selon son ordre, et à sons de trompetes, clerons, menestriers, haulx et bas instrumens, s'en vinrent en ladite église monseigneur Saint-Martin, chanter un salut moult dévostement, affin que le beau temps vint pour exécuter leur bonne et dévoste en-

tencion en l'entreprise dudit Mystère; laquelle chose Dieu leur octroya, car le lendemain qui fut lundy, le beau temps se mist dessus, dont commandement fut fait à son de trompete par messeigneurs les maires et eschevins que nul ne fust si osé ne si hardy de faire euvre mécanique en ladite ville, l'espace de trois jours ensuivant esquelz on devait jouer le Mystère. »

Cette obligation de chômer, et presque de s'amuser, sous peine correctionnelle, est fort remarquable.

Après la *monstre* ou le *cri* qui se fit par toute la ville et par tous les joueurs *acoustrez*, *chacun selon son personnaige*, et où se trouvait bien *neuf vingts chevaulx*, la représentation enfin commença par une scène de diablerie : une pluie avait, le premier jour, empêché le spectacle; et maintenant voilà qu'au moment où les diables sortent de l'enfer *par dessoubs terre*, Satan, qui doit pousser hurlements horribles, est suivi de Lucifer, lequel ayant trop approché sa lumière du haut-de-chausses de son compagnon, le pauvre diable est tout-à-coup en feu, et pousse au naturel des cris de possédé. L'assemblée s'épouvante; on se hâte de porter secours au démon et de le *dévestir*. Le voilà sauvé. Mais les autres joueurs, témoins de ces contre-temps, commençaient à se refroidir et à douter des intentions du ciel.

« Toutesffois, dit le narrateur, moyennant l'aide de monseigneur sainct Martin, qui prist la conduite de la matière en ses mains, les choses allèrent mieulx cent foys que l'on ne pensait..... Ainsi doncques fut joué le dict Mystère, si tryumphamment, aultentiquement et magnifiquement (*ces trois adverbes joints font admirablement*), sans faulte quelle qu'elle fust au monde, qu'il n'est point en la possibité d'omme vivant sur la terre le sçavoir si bien rédiger par escript qu'il fut exécuté par effect. »

Tout ici est extraordinaire : d'abord un auteur content de ses acteurs; mais aussi quels acteurs! Quoiqu'au nombre de plus de cent trente, nous voyons au procès-verbal qu'ils étaient choisis et les rôles distribués par le maire et des notables de la ville, que les joueurs prêtaient serment.... de se conformer sans doute aux intentions de l'auteur : les rôles de femmes étaient

joués par des hommes qui se voyaient sous l'œil du ciel, sous la protection de saint Martin. Faut-il, après cela, s'étonner de leur patience, et de la dimension de leurs rôles et de la longueur de la représentation qui, pendant trois jours de suite, commença entre sept et huit heures du matin, et dura presque sans interruption jusques à cinq et six heures du soir?

Au procès-verbal se trouvent joints aussi les noms des personnages et ceux des joueurs. En voici quelques-uns :

Sathan. — Poincenot.

Lucifer. — Oudot.

Le père Sainct-Martin. — Messire Oudot Gobillon.

La mère Sainct-Martin. — Estienne Bossuet.

Sainct-Martin. — Jehan de Poulloux.

Le premier chapellain. — Messire Pierre Robillard.

Le second prestre. — Messire Jacques Bossuet.

L'évesque des Arriens. — Frère Pierre Caillot.

Le secretain. — Frère Guénot de la Faye.

Le portier. — Broutechou.

Le brigand Toutlyffaut. — Le Roy Fallot, etc.

Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est le nom de l'immortel Bossuet, né, comme on sait, à Dijon, près de Seurre, d'une famille qui occupait depuis longtemps dans cette province, dit sa biographie, un nom honorable.

Il est intéressant de voir, dès 1496, dans une pieuse solennité, deux Bossuet, dont un est chargé d'un personnage de prêtre. Et comme si ce nom de Bossuet eût porté bonheur au poëte, son rôle est un des mieux écrits. Quoique placé en second, il parle le premier au jeune Martin, et commence ainsi, de ce ton noble et digne, bien au-dessus duquel pourtant devait s'élever le Bossuet à venir :

Celuy qui fait là-bas régner
Toute chose en vraye value...
C'est celuy seul qui enseigne heur (*),
Et toute chose pardurable,

(*) On connaît le début du fameux discours de Bossuet, « Celui qui règne dans les cieux.... est aussi le seul, etc. »

Desquelles je suis enseigneur,
Et à tous humains doctrinable;
Sa doulceur est tant ineffable
Qu'il n'est nul qui la sceust escripre.
Nonobstant, mon filz amyable,
Entends ce que je te veulx dire.

Nous allons voir combien ces hautes pensées étaient nécessaires à Martin et combien il sut en profiter. Son père, qui était dans le quatrième siècle un de ces tyrans militaires que Rome imposait à la Gaule, parle ainsi de son fils à sa femme, d'un ton de matamore, dont le mauvais goût n'est pourtant pas sans vérité :

Je veulx qu'il soit désormais aux vacarmes;
Carmes, moynes, pour ses rudes alarmes,
Larmoyer face; à noyse et à contens,
Tant qu'il ait fait plusieurs gens mal contens,
Tandis qu'il est en la fleur de jeunesse...
Batant, frappant; peut hanter combatans,
Bataillant fort, tant qu'il soit en vieillesse.

Si l'auteur a voulu nous faire juger de la dureté et de l'absurdité de l'homme par son style, il n'y a pas mal réussi. Le vieux païen va jusqu'à souhaiter que son fils fréquente les mauvais lieux.

On pourrait croire que l'auteur chrétien calomnie les mœurs du paganisme, si l'on ne savait ce qu'elles étaient depuis longtemps. Le jeune Martin, dont la pureté naturelle en a été choquée, est au moment d'embrasser le Christianisme : il en a déjà les vertus, lorsque son père lui vantant les plaisirs dont jouissent les gens du monde, le jeune homme, aussi sage que le vieillard est fou, lui répond :

Tel aujourd'huy s'esjoyst de la feste,
Qui puis après petitement s'en loue,
Et tel son bruyt aujourd'huy magnifeste
A qui demain mort baille sur la joue.
Fortune après du demourant se joue,
Ne plus ne moins c'un chat d'une souris.

Il y a du Lafontaine dans ces vers.

Martin cependant a embrassé le métier des armes pour obéir

à son père, et il se trouve, au milieu de l'hiver le plus dur, jeté parmi des militaires pour qui ses principes et sa conduite sont un objet continuel de railleries.

Laissons-les parler :

LE MARQUIS (à saint Martin).

Hau! chevalier, sus, chevaulchez appoint.

LE DUC.

A sa façon, bref, je ne m'entens point.
Que veult-il faire? il est toujours derrière.
Apparamment qu'il dit quelque prière.
Martin! hau, hau! je vous jure et prometz
Qu'à guerroyer il sera mal habile.

LE COMTE.

Allons devant faire noz entremetz
Dans Amiens, la gorgiase ville.

Martin s'est arrêté devant un pauvre qu'il a trouvé presque nu sur la route d'Amiens, et à qui, suivant le récit de Sulpice Sévère, il donne la moitié de son manteau. L'auteur du drame indique ainsi cette action charitable :

« Pause, tant qu'il (Martin) ait coppé son manteau, et le marquis le regarde faire de loing ; puis, sainct Martin s'accoustre de l'autre partie le mieulx qu'il peut, dont ses compaignons s'en moquent. »

LE MARQUIS.

Que diable fait-il?

LE COMTE.

C'est l'homme le plus inutile,
A mon gré, que je vis jamais.

« Savez-vous, (continue un de ces hommes utiles), qu'il vient de donner une partie de son manteau à un vieil coquin que vous avez vu grelottant à la porte de la ville? — Il est fou! il est fou! »

Lorsque nos *sages* voient arriver le fou presque sans manteau, *ils vous le drapent de la belle façon*, comme ils diraient aujourd'hui :

LE DUC (à Martin).

Chevalier, volez-vous toujours
Chevaulcher ainsi laschement?

LE CONTE.

Je croy qu'il pence à ses amours.

LE MARQUIS.

Despéchez-vous legièrement.

LE DUC.

Je m'esbahis terriblement
Comme cueur avez si volaige
D'avoir gasté si meschamment
Ce manteau, n'esse grant dommaige?

LE CONTE.

Bien monstrez que pas n'estes saige.

SAINT MARTIN.

Mes amys, cessez ce langaige,
Car avoir perdu ne le pence.

LE MARQUIS.

Beaux seigneurs, laissons ce baigaige,
Par luy (selon lui) faisons trop grant despence.

On voudrait voir ces hommes durs humiliés; on voudrait que, tombés dans un grand danger, ils n'y montrassent que leur trouble, tandis que l'homme *inutile et à guerroyer peu habile*, les sauverait par son sang froid. Mais ce n'est pas là la marche de l'auteur, qui suit pas à pas la vie de son héros. Il le fait loger dans une auberge (*) où, pendant son sommeil, Jésus lui apparait revêtu d'un manteau dont il a donné la moitié au pauvre. Cette vision le porte à se faire baptiser. C'est ainsi que la première des vertus chrétiennes, la charité, conduit à la foi.

Tout cela est beau, mais l'ouvrage est loin de se soutenir. Fécond, comme la vie du saint, en vertus modestes et en longues prières, il paraîtrait aujourd'hui peu intéressant. De soldat devenu évêque, Martin prêche son père et sa mère. Il ne fait qu'irriter le premier, mais il convertit la seconde. Ses débats contre les Ariens sont fatigants, mais ils pouvaient intéresser à une époque où tant de discussions théologiques occupaient les esprits.

Un des discours du saint qui, bien que mal écrit, est du moins en situation, c'est celui qu'il tient à des voleurs entre les mains

(*) De nombreuses auberges en Picardie portent encore aujourd'hui l'enseigne du *Grand saint Martin*; et la porte qui, de Paris, nous conduit dans cette province, a conservé un nom cher à l'humanité.

ļui il est tombé en traversant une forêt, et qui sont sur le it de le massacrer. Ils l'ont attaché à un arbre, mais ils n'ont nchaîner sa parole; il s'en sert, et demande d'abord au plus rné, pendant que les autres se sont retirés, ce qui peut gager à immoler ainsi des innocents; le brigand répond avec effroyable naïveté :

Par la mortbieu ! je ne faulx point,
Quand je les tiens, de les abattre,
Et n'en eussé-je qu'ung pourpoint,
Aujourd'hui trois et demain quatre.

lais, lui dit saint Martin, ne crains-tu pas d'être repris :

LE VOLEUR.

Je suis seur que se j'estais pris
Et appréhendé de justice,
Vu le mestier que j'ai appris,
Qu'on ferait de mon corps office.

'est moins à ton corps que tu dois penser, lui répond le saint, à ton âme; cette âme que tu as reçue du ciel pour l'orner de tus, en quel état la présenteras-tu au juge d'en haut, à ce nd hôte? Crois-tu n'avoir point à compter avec lui?

'rappé des paroles du saint, le brigand commence à réfléchir se dit à lui-même :

Hellas! trop me suis délicté
A faire des maux essécrables,
Dont après ma charnalité
S'en yra à tous les grans diables.
O appetis désordonnez
En enfer vous serez dampnez!

SAINT MARTIN.

Mon amy, ne vous condampnez,
Dieu est plain de miséricorde.

LE VOLEUR.

Laissez m'en paix! vous me tannez.
Que pendu soi-ge d'une corde!

Ce coquin, *tanné* des coups que son âme reçoit, est plein de urel.

Saint Martin, sans se décourager, continue à verser le baume

sur les plaies saignantes du coupable, et lui montre le bon larron expiant ses fautes dans le repentir. Ranimé par cet exemple, le voleur met en liberté saint Martin, lui demande sa bénédiction, et dit naïvement qu'il renonce à l'*estat mondain*. La légende en effet nous apprend qu'il se fit ermite.

Saint Lidoire, évêque de Tours, étant mort, le clergé, les autorités et les habitants de la ville se rassemblent, et procèdent à l'élection de son successeur. Le début de cette scène est assez imposant. Martin est élu à l'unanimité. Mais retiré dans un monastère fondé par lui, il s'y dérobe à tous les honneurs. « Il fallut, dit la légende, avoir recours à un pieux stratagème pour le tirer de son monastère. » Ce stratagème, d'après la scène du drame, est plus digne d'une comédie que de la gravité du sujet. Le maire de Tours demande aux échevins quel moyen on pourrait employer pour faire sortir Martin de son couvent et s'emparer de sa personne. — J'en sais bien un, dit *un rustaut de ville* :

Je m'en yroye
Tout fin droit heurter à sa porte
Et en pleurant je lui diroye
Que brief ma femme s'en va morte.....
Lors voulra la voye entreprendre
De venir jusqu'en ma maison,
Par ainsi vous le pourrez prandre,
Et le traicter à la raison.

Ainsi dit, ainsi fait : le saint, ému de charité par les fausses larmes du rustaut qui menace de se noyer ou de se pendre si sa femme meurt sans confession, sort, malgré l'heure avancée de la nuit, est saisi au corps, et après s'en être bien défendu, fait le dénouement de cette pieuse farce, qu'on pourrait appeler l'*Evêque malgré lui*.

Mais la scène la plus hardie de l'ouvrage est celle dont l'auteur a pris l'idée à Sulpice-Sévère, qui la raconte ainsi : « Auprès du monastère de Saint-Martin était une chapelle qu'on avait érigée sur le tombeau d'un prétendu martyr. La dévotion attirait un grand concours de peuple en ce lieu ; mais l'évêque ne crut point légèrement à la sainteté des reliques qu'on y vénérait. Les informations qu'il fit auprès des anciens de son clergé augmen-

tèrent encore ses doutes. Il se rendit au lieu dont il s'agit, avec quelques-uns de ses religieux. Etant sur le tombeau, il pria Dieu de lui faire connaître qui avait été enterré en cet endroit; puis se tournant à gauche, il vit un spectre hideux, auquel il commanda de parler. Le spectre dit son nom, et le saint évêque comprit que c'était un voleur supplicié pour ses crimes, que le peuple honorait comme un martyr. Il fit démolir l'autel, et par là mit fin à la superstition. » *Atque ita populum superstitionis illius absolvit errore*, dit Sulpice-Sévère.

L'auteur du drame a rendu ce récit plus frappant encore. Aux paroles du saint, le spectre sort de terre et s'écrie, comme le moine de Le Sueur,

Je suis dampné,
Et mys à tourmens esséerables!

Justo Dei judicio condemnatus sum! s'écrie le malheureux Raymond, dans le tableau de Le Sueur. Le sujet qu'offre ici le poète à nos peintres n'est pas moins terrible.

Cette apparition et l'aveu que fait de ses crimes le saint prétendu devaient produire un grand effet sur l'auditoire et le rendre plus circonspect sur les honneurs qui ne sont dus, suivant Grégoire-le-Grand, qu'aux serviteurs de Dieu, aux bienfaiteurs des hommes.

Andrieu de la Vigne va plus loin, lorsqu'il met ce vers dans la bouche de saint Martin, à qui l'on rend honneur :

Honneur à Dieu appartient.

M. Casimir Delavigne, dans Louis XI, fait dire aussi à saint François de Paule :

C'est Dieu seul, mes enfants, qu'on implore à genoux ;
Moi je ne suis qu'un homme et mortel comme vous,
Regardez, j'ai besoin qu'un appui me soulage :
Infirme comme vous, je cède au poids de l'âge ;
Il a courbé mon corps et blanchi mes cheveux.
Voyant ce que je suis, jugez ce que je peux....
Ne vous aveuglez point par trop de confiance ;
Consoler et bénir, c'est toute ma science.

Saint Louis.

La Muse tragique que nous avons vue déjà s'efforcer de solenniser les faits de notre histoire, va nous montrer la vie la plus intéressante peut-être des temps modernes, celle de saint Louis; et le poète suivra cette vie avec tant d'exactitude que ses vers pourront quelquefois suppléer à l'absence de documents historiques :

L'auteur de ce *Mystère*, Pierre Gringoire ou Gringore, eut de la réputation sous Charles VIII et sous Louis XII.

En tête du manuscrit de *Saint Louis*, on lit :

« Cy comance la vie monseigneur Saint Loys, roy de France, par personnaiges, composée par Pierre Gringoire, *à la requeste* des maistres et gouverneurs de la dicte confrairie dudit Saint Loys, fondée en leur chapelle de Saint Blaise, à Paris. »

L'action commence à l'année 1226.

Louis VIII, après de nombreux exploits, venait de mourir sans testament, laissant la couronne de France à l'aîné de ses fils, Louis IX, âgé de onze ans, et la régence à la reine Blanche sa femme, mais verbalement, en présence seulement de quelques évêques et seigneurs. Plusieurs grands vassaux, notamment les comtes de Champagne, de La Marche, et le duc de Bretagne, jaloux de l'autorité royale, et s'autorisant de l'absence de dispositions testamentaires, veulent contester à la Reine-Mère le droit de gouverner son fils. Une éducation militaire suffit, selon eux, à un jeune roi. Dès la première scène, voici sur quel ton ils osent en parler à la Reine :

LE DUC DE BRETAIGNE.

Vous le faictes entretenir
A un tas de frères prescheurs,
Bigotz, ses maistres et recteurs.
Cela certes ne nous peult plaire.

LE COMTE DE LA MARCHE.

En voullez-vous ung moine faire,
Qui presche d'esglise en esglise?
Quelque chose qu'on en devise,
Cela nous desplaist, somme toute.

LE COMTE DE CHAMPAIGNE.

Ung prince doit aymer la jouzte,
Estre large et habandonné :
Pour ce cas est roy ordonné
Et en triumphal estat mis.

LA ROYNE.

Il fault craindre Dieu, mes amys.

Après quelques autres propos, les seigneurs se retirent en disant à la Reine :

Dame, de vous congé prenons.

LA ROYNE.

Nobles princes, nobles barons,
Dieu vous vueille de mal garder.

Cette formule de politesse royale est ici d'autant mieux placée qu'on y peut voir une menace que la jeune et courageuse Reine ne tardera point à réaliser.

La seconde scène se passe entre le jeune Roi et un *frère prêcheur*, son gouverneur, qui lui dit, entre autres choses : « Vous devez. »

Vous faire priser et aymer
A vostre simple popullaire,
Affin que puissiez à Dieu plaire ;
Car ung roy fier et orgueilleux,
Inconstant et avaricieux,
Ne peult regner longue saison.

S. LOYS.

Je vueil tout faire par raison,
Moyennant la divine grâce.

Qu'on relise dans *Athalie* les instructions du grand-prêtre à son royal pupille, on verra que les deux auteurs ont compris de même la plus noble mission du Christianisme.

Blanche, qui vient assister à cette scène intéressante, se dit en entrant :

Je ne saroye estre à mon aise,
La journée que ne voy Loys ;
Mon filz à le veoir m'esjoye
Trop plus qu'on ne pense. Il me semble,
Quant nous sommes nous deux ensemble,

Que suis en un droit paradis.
Voulluntiers escoute les dis
Des Jacobins frères prescheurs
Qui lui monstrent les bonnes mœurs
Que jeunes roys doivent avoir,
Je voys (je vais) jusques là pour savoir
Comme il se porte.

Je passais jusqu'aux lieux où l'on garde mon fils,
Puisqu'une fois le jour vous souffrez que je voie
Le seul bien qui me reste et d'Hector et de Troie;
J'allais, seigneur, pleurer un moment avec lui :
Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'ui.

C'est le même sentiment qui a dicté ces vers. Seulement Andromaque n'a pas cette image du séjour céleste, que la sainte Reine entrevoit déjà près de son fils. Mais aussi, le vieux poète est loin encore de cet art plein de charme, et de ce vers surtout que Racine place à dessein le dernier,

Je ne l'ai point encore embrassé d'aujourd'hui.

Si, comme l'a dit avec une profonde vérité M. de Châteaubriand, l'Andromaque de Racine est la *mère chrétienne*, combien l'est davantage Blanche, lorsque dans la scène où nous sommes, elle adresse à son fils ces mots :

Mon amy, mon cher fils Loys,
Plus aymer je ne te sçauroye
Que je fais : mais mieulx aymeroye...
Mon filz, posé que tu soyes roy,
A te veoir mourir devant moy
Que te veoir ung péchié cometre.

Le poète ramène sur la scène les comtes de Champagne, de La Marche, et le duc de Bretagne, qui ont résolu de s'emparer de l'esprit du jeune Roi, ou de s'armer contre son autorité. Que trouvent-ils en entrant au palais? Des pauvres à table, mangeant et buvant à cœur joie, et sans façon aucune; ils sont là comme chez eux. L'ébahissement des trois seigneurs redouble quand ils voient passer devant eux Louis, qui ne les remarque pas, eux grands terriens! et qui s'approche des pauvres, auxquels il dit avec bonté :

S'il vous fault rien, qu'on le demande,
Mes amys. Mais tout doulcement
Buvez, mangez atrempement :
Trop boire et manger nuyt au corps
Et à l'âme. Soyez recordz
Que oncques excès ne vallut rien.

LE LADRE (un des pauvres).

Ha sire ! de vostre grant bien
Remercier nous vous devons.
Nostre reffection avons
Tous les jours à vostre maison.

LE DUC.

Bref, il n'y a point de raison....
Et luy-mesme les sert à table !
Mieux (il) ayme l'estat misérable
Qu'il ne faict le seigneurial.

DE CHAMPAIGNE.

Puisqu'il veult estre libéral.....

DE LA MARCHE.

Il se monstre par trop benyn.

LE DUC.

Voyons quelle sera la fin ;
Regardons tout et sans mot dire.

Les trois seigneurs sont stupéfaits, quand ils voient saint Louis, ému de compassion pour le plus à plaindre de ces infortunés (un lépreux dont le corps tombe en pourriture), s'approcher de lui, l'embrasser, embrasser son frère, un membre de Dieu, vouloir panser ses plaies.... Tout à coup le pauvre malade s'écrie qu'*il se sent tout renouvellé*.

Ha, sire, vostre seigneurie
M'a remis en plaine santé......
Maintenant suis sain et joyeulx.

S. LOYS.

Remerciez le Roi des cieulx,
Mon chier amy, et non pas moy.

Les seigneurs, frappés du miracle dont ils n'ont perdu aucune circonstance, en causent entre eux. On croit qu'ils vont se rendre à ces marques éclatantes de la protection du ciel, et se soumettre au prince qui en est l'objet. Point. Les ambitieux interprètent

le miracle d'une manière aussi imprévue que caractéristique. Ecoutons-les :

LE DUC.

Trop esbahir je ne me puis
De cecy.

DE CHAMPAIGNE.

Voilà un grant cas.
Mais pourtant ne lairons-nous pas
A parfaire nostre entreprise.

DE LA MARCHE.

Peult estre Dieu tant le prise
Qu'il veult qu'il vive en continance,
Sans avoir la préeminance
Sur les Françoys, ne seigneurie.

LE DUC.

Je croy que Dieu veult que le prie
Et qu'il laisse mondanité.
Aux armes n'est point usité,
Mais en toute bigoterie.

DE CHAMPAIGNE.

Dieu ne veult point qu'il seigneurie,
Nous le voyons bien par cecy.

Après avoir fait, en espérance, un moine du meilleur de nos rois, ils sortent pour lever contre lui leurs armes. Nous ne croyons pas qu'il fût possible de mieux mettre l'histoire en scène. L'action de saint Louis servant lui-même les pauvres et les pansant, est rapportée par Joinville, mais combien elle ressort ici par l'encadrement !

Dans une comédie de M. Duval, le *Complot de famille*, dont l'action se passe sous Louis XVI, un comte de Grandval, plus noble encore par ses sentiments que par sa naissance, vit dans une terre, uniquement occupé du bien-être de tout ce qui l'entoure. Cet homme de bien, dans qui l'on a cru voir le vertueux Malesherbes, est loin d'être compris de quelques étourdis de sa famille, et d'une folle qui le croit fou. La bande futile a quitté un moment Paris pour venir au château de Grandval s'assurer si ce qu'on leur a dit de leur parent est vrai, et, au besoin, pour le faire interdire. Ils ne sont pas longtemps sans porter leur arrêt : un d'eux en formule ainsi les considérants :

Un seigneur de son nom qui cultive sa terre,
Qui prend d'un paysan la vie et la manière,
Qui, de chaque manant fait lire le bambin,
Et peut-être aux grands jours va chanter au lutrin;
Qui ne veut point avoir de chasse réservée,
Qui supprime ses droits, et même la corvée;
Qui nous met en prairie un magnifique étang,
Parle d'orge ou d'avoine, en dépit de son rang;
Est fait pour végéter dans une métairie.

Dieu ne veult point qu'il seigneurie,

dit un des seigneurs de Gringore. — On fait au comte de Grandval des représentations bien comiques, et qui le seraient encore davantage si notre habile dramatiste avait pu, comme le vieil auteur, nous montrer son noble personnage instruisant lui-même ses *bambins*, et peut-être les pères qui en ont grand besoin. La folle bande accourue de Paris serait tombée an milieu d'une grave leçon, dont le maître n'eût pas été distrait par leur arrivée : *Quel scandale! le comte de Grandval maître d'école! il ne nous voit pas, tant il est absorbé*, etc. C'est alors que ses chers parents l'eussent pris à part, et, comme dans l'ouvrage de M. Duval, eussent dit, entre autres choses :

LA MARQUISE.
Vos vassaux ont-ils donc besoin de savoir lire?
LE DUC.
Et dès qu'ils auront lu, c'est qu'ils voudront écrire.
LE BARON.
Et quand ils écriront, que diront-ils de nous?
LE COMTE (en riant).
Ils diront, mes amis, que vous êtes des fous...

Nous avons laissé saint Louis entouré de ses pauvres. Sa mère effrayée lui apprend que les trois seigneurs dont nous connaissons les projets viennent de se déclarer contre lui; elle ajoute :

Je suis plaine de desconfort
Quand voy, comme povez entendre,
Que ceulx qui vous deussent déffendre
Vous veullent la guerrre livrer.
S. LOYS.
Dieu m'en saura bien délivrer...

Hommes font guerre, il est notoire,
Mais Dieu seul donne la victoire;
Ses servans au besoin ne laisse.

Dieu laissa-t-il jamais ses enfants au besoin?

dit le petit Joas dans Athalie.

LA ROYNE.

Veu que vous estes en jeunesse...
On veult dessus moy entreprendre.

S. LOYS.

Je suis tout prest de vous deffendre
Encontre tous, je le dis franc...

LA ROYNE.

Tu as le couraige très-bon,
Mon enfant, mais en ta jeunesse
Il me semble que c'est simplesse
Te voulloir armer.

S. LOYS.

Pourquoi est?
Mais que mon peuple me voye prest
De combattre il s'efforcera
De m'aider et me gardera...
N'en faictes aucune ygnorance.

LE FRÈRE PRESCHEUR.

Dieu vous veuille donner puissance
De résister aux ennemys!

Le frère prêcheur, qui n'a presque pas quitté la scène, représente à peu près le *Meneur du jeu*, mais avec plus d'art que dans d'autres Mystères, puisqu'il est lié à l'action. Quand la Reine et son fils sont sortis, il finit en adressant au public l'allocution suivante :

Frères, sœurs, que présentement
Avez veu le commencement
De la vie monsieur Sainct-Loys,
Ayès couraiges resjouys,
En luy suppliant désormais
Qu'il prie Dieu qu'ayons bonne paix
Au noble royaulme de France.
Adieu, prenez en paciance.

Ce premier acte pourrait être aujourd'hui remis en scène, qu'il est.

Le second acte commence par saint Louis et sa mère, qui ont appelé à leur secours trois personnages dont les traits et le costume étaient sans doute allégoriquement caractérisés, suivant l'usage de ce temps : l'un est Bonconseil, l'autre Chevalerie et le troisième Populaire. Ce dernier, qui n'est autre que le peuple de Paris, dit au roi :

Ne soys de riens estonné :
Je suis armé, embastonné,
Pour combatre vos ennemys.
Sire, je me suis en point mis
De bon cueur et de bon couraige.

Bonconseil persuade aisément au roi de tomber sur ses ennemis, avant qu'ils eussent eu le temps de se fortifier dans leurs châteaux. Louis, accompagné de Chevalerie et de Bonconseil, qui ne le quitte jamais, prend congé de sa mère. Nous allons le suivre et changer bien souvent de lieu.

Les seigneurs qui avaient douté de la valeur du roi, ne tardent pas à en sentir les effets. Le comte de Champagne, assiégé par lui dans son château, se dit à lui-même, assez peu poétiquement, tout poète qu'il était :

Quant à mon cas pense,
Il n'y a rime ne raison.
Serai-je cause que traïson
On face à sa noble personne?
Et sa mère qui est tant bonne!...

Ce dernier vers rappelle, mais bien discrètement, la passion que le comte Thibault, depuis roi de Navarre, conçut, *dit-on*, pour la reine Blanche, car rien n'est moins prouvé. Gringore ne la suppose pas de cette expédition, où pourtant elle accompagna son fils, qu'elle aida puissamment à soumettre Thibault. Dans le drame, Louis est seulement avec Bonconseil et Chevalerie, lorsque le comte de Champagne vient se rendre, en lui disant :

Devant la transillustre face
Du triomphant prince royal
Je me viens purger de mon mal
Requérant pardon et mercy.

LE ROI LOYS.

Beau cousin, très-bien venez cy ;
Joyeulx suis de vostre venue.

LE CONTE.

Sire, j'ay ma faulte congneue
Et l'offense que j'ay commise,
Faisant contre vous entreprise.
Je m'en repens. A vous me donne,
Cueur, corps et biens habandonne
Pour vous servir et nuyt et jour.

LE ROY.

En signe de paix et d'amour,
Je vous veuil beser à la bouche.

LE CONTE DE CHAMPAIGNE.

Prince esprouvé comme or en touche,
Très-bon, très-juste et très-puissant,
En toute vertu florissant,
Jamais ne vous seray contraire.

Il tint parole. Les autres seigneurs ne l'imitèrent point en cela; après une feinte soumission, ils tentent de s'emparer de la personne du roi, qui, informé de leur complot, dit douloureusement :

Las ! je voy
Que fidélité n'a plus lieu.
Pensent-ilz point qu'il soit ung Dieu
Qui a pouvir sur tous les hommes,
Et que par lui esleuz nous sommes?
Hellas ! je ne pense point
Leur avoir meffait.

Au moment d'être pris par ses deux ennemis qui ont réuni toutes leurs forces (tous ces faits sont historiques), il se retire, de l'avis de Bonconseil, dans le château-fort de Montlhéry, d'où il envoie un héraut à Paris pour y demander du secours.

Nous passons au palais de la reine, à Paris. Blanche, seule, pense à son fils, aux dangers que lui font courir ses implacables ennemis.

Envyeux, comme on peult savoir,
Qui taschent tous les jours d'avoir
Du royaulme gouvernement;
Mais je sçay que piteusement
Il serait gouverné par eux.

Ainsi parle la Reine, quand le héraut est introduit. Il lui apend les dangers que court le Roi. Blanche, effrayée, regrette e Bonconseil ne soit pas là pour le guider. Bonconseil, se présent, dit ingénieusement à la reine :

Je ne suis guère loing de vous.

LA ROYNE.

Las! Bonconseil, comme aurons-nous
La sacrée majesté royalle
En ceste cité principalle?
C'est Paris qui lui veult complaire.

BONCONSEIL.

Il fault avoir le Popullaire,
Qui l'ira quérir où il est.

LE POPULAIRE.

Soiez asseur que je suis prest
De partir pour l'aller quérir,
Car je doy le Roy secourir
En son besoing, c'est la raison.

LA ROYNE.

Oultre plus, il fault qu'advison
Qui conduira cest appareil.

LE POPULLAIRE.

Il faut que ce soit Bonconseil.

BONCONSEIL.

C'est bien dit : j'yray avec vous,
Et vous mettray en ordre tous.
Par ainsi mènerez le Roy
Dedans Paris et son arroy,
En despit de ses ennemys

LE POPULLAIRE.

Puisqu'à ce faire suis commis,
J'y emploierai et corps et âme.

LA ROYNE.

Or allez tost.

BONCONSEIL.

Très-noble dame,
Je vous prie, n'ayez peur de rien.

Lorsque Bonconseil est sorti avec Populaire, nous passons aussitôt sous les murs de Monthléry, où nous entendons le duc de retagne dire au comte de La Marche :

Cousin, nous ne sommes pas bien.
Penser nous fault de notre affaire,
Car j'entends que le Popullaire
De Paris s'esmeut contre nous.

Laissons-les causer à l'écart, et suivons le Populaire chez le Roi:

LE HÉRAULT.

Sire, voyez
Bonconseil qui admène icy
Le Popullaire pour vous querre.

LE POPULLAIRE.

Si quelqu'un vous veult faire guerre,
Je suis tout prest de le combatre.
Venez vous hardiment esbatre
A Paris, c'est vostre cité
Qui a tousjours, d'antiquité,
Entretenuz les roys de France.
Nul ne vous peult faire nuysance,
Mais que croyez les habitants
D'icelle, qui sont consentans
Vous faire plaisir et service.
Bonconseil fait régner justice,
Par quoy vostre cas bien se porte.

LE ROY.

Le Popullaire me conforte,
Car il m'ayme de tout son cueur
Parquoy prie nostre Seigneur
Qu'en paix il les vueil le tenir.

Le Roi rentre dans sa capitale, accompagné du Populaire, que Bonconseil conduit :

L'allégorie est ordinairement froide ; mais ici, les faits, tous conformes à l'histoire ou aux traditions, font de ces personnages fictifs des vérités vivantes.

Ainsi Frédéric II, empereur d'Allemagne, au milieu de ses démêlés avec le pape, ne doutant pas que le roi de France ne prenne la défense du Saint-Siége, fait demander à saint Louis, par un de ses agents, de se rendre à un lieu fixé. Le Roi consulte Bonconseil, qui reconnait dans cet agent Oultraige, et devine que l'intention de l'empereur est de s'emparer de la personne du Roi. Saint Louis se rend au lieu indiqué, mais accompagné de Chevalerie, ce qui

ıcerte l'empereur. Il se tourne alors vers l'Eglise, veut lever lle un impôt, et lui envoie Oultraige. Elle ne répond pas.

OULTRAIGE.

Haullà! hollà! qui est icy!
Hau! faictes-vous la sourde-oreille!

L'ESGLISE.

Et qui a-t-il?

OULTRAIGE.

Qu'on sappareille (qu'on s'apprête)
Tost du decyme (de la dime) me bailler.

L'ESGLISE.

Quoy! me voullez-vous travailler
Maintenant?

OULTRAIGE.

Paix! vieille bigotte.
Baillez-le-moy, que ne vous oste
Tous voz biens, à peu de langaige.

L'ESGLISE.

Nous veult l'Empereur par Oultraige
Le decyme faire paier!

OULTRAIGE.

Garde-toy bien de délayer (différer),
Aultrement tu auras des coups...

L'ESGLISE.

Hellas! pensez-vous point l'offence
Que commettez, gens exécrables,
Quant vous touchez par viollance
Sur dévotes gens vénérables!

OULTRAIGE.

Et çà, ça, de par tous les diables!
Sanctè, sanctorum méritis,
J'emporteray ceci gratis,
Puis on pensera du surplus,
L'Empereur l'a ainsi conclus.

c'est ce qu'il fit. Aussi le Populaire, que guidait toujours :onseil, s'écrie :

Pardieu! l'Empereur est bien lasche!

ıns la lutte de la puissance spirituelle contre la force brutale, lise, que nous venons de voir si humble, se montre invinci-

blement opposée aux mauvaises passions et aux envahissements de Frédéric II. Pour éveiller les rois sur ses prétentions ambitieuses, pour éclairer les peuples sur leurs vrais intérêts, il fallut tout l'éclat des foudres ecclésiastiques : c'était alors la seule lumière; elle ne fit point faute.

Louis, de l'avis non-seulement de Populaire, mais de tout son peuple, fait faire à l'Empereur de vives remontrances, et s'efforce de mettre un terme aux malheureux débats de l'empire et du sacerdoce, lorsqu'il est frappé de la maladie au milieu de laquelle il promet à Dieu de se croiser, et d'aller délivrer les chrétiens d'Orient de leur dure captivité.

Louis, après avoir tout disposé pour la croisade, remis la régence à sa mère, et contraint à le suivre les seigneurs qui pouvaient le plus troubler la paix du royaume, partit pour Cluny, où se trouvait le pape, des mains de qui il voulait recevoir la croix. Cette imposante cérémonie est traitée avec assez de noblesse et de vérité pour que nous en citions une partie.

Le Roi, en entrant dans la salle où se trouve le pape, dit à ses chevaliers :

Sus tost, Chevalerie,
Rendre luy fault honneur, obédience.

LE PAPE (aux cardinaux.)

Voicy le Roy. Allons, je vous en prie,
Par devers luy, en humble révérence.

LE ROY.

Vostre Sainctеté et Clémence
Jésus vueille en paix maintenir,
Père sainct.

(Luy baise la main.)

LE PAPE.

La noble présence
Du très-chrétien roy de France
Vueille son plaisir obtenir.

LE ROY.

Devers vous suys voullu venir
Pour auchune cause certaine,
Et ma Chevallerie admaine
Pour nous transporter oultre-mer.

CHEVALLERIE.

Père sainct que devons aymer,
Curs, corps et biens nous emploirons
Pour vous obbéir, et yrons
Oultre-mer, se le commandez.

LE PAPE.

Puys qu'ainsy est que prétendez
Faire à Dieu service agréable,
Prince puissant et amyable,
La croix sur vous je poseray,
Après aussi je croyseray
Vostre Chevalerie.

(*Le pape les croise.*)

Plusieurs prélats demandent la permission d'accompagner saint Louis en Terre-Sainte. Le pape, après la leur avoir accordée, prononce sur tous, du haut de la chaire de saint Pierre, ces paroles solennelles :

Je vous donne absolucion
De tous les péchez qu'avez fais,
En vous pardonnant vos meffaits;
A tous ceulx aussy qui yront
Oultre mer, et croisés seront
Pour soustenir foy catholique.

Dans la scène suivante (Shakspeare ne va pas plus vite) nous sommes chez les Turcs, au milieu d'un marché où nous voyons deux mécréants s'approcher d'une croix, que les chrétiens captifs y ont fait élever. Un de ces Turcs nommé Brandifer (le nom est pittoresque) ne voit pas cette croix d'un bon œil. Il en parle avec mépris. Billomart, son camarade, lui ferme ainsi la bouche.

Ung chacun de ses dieux ordonne,
Comme il lui plaist. N'en parlons plus.

C'est ainsi que Sévère dit dans Polyeucte :

J'approuve cependant que chacun ait ses dieux,
Qu'il les serve à sa mode.

Deux chrétiens viennent, de leur côté, parler de l'espoir qu'ils ont de voir arriver bientôt le roi de France, dont on leur a

donné depuis peu des nouvelles. Leur entretien est interrompu par un bateleur qui conduit un ours et qui se met à crier :

Cà, maistre ! çà, ça, venez çà.
Tournez-vous ung petit, tournez.
Petis enfans, mouchez vos nez,
Si verrez mon esbatement.
Un petit sault joyeusement,
Pour l'amour de la compaignie,
Vous verrez, je vous certiffie,
Mon ours que voyez cy, voler,
Ainsy comme ung oiseau en l'er,
Présupposé qu'il n'a point d'elles.
Et puis monstrera ceulx et celles
Qui dorment grasse matinée....

Le bateleur fait le tour de l'*honorable société*, en suivant son ours, qui tout-à-coup s'éloigne de lui et va uriner contre la croix, ce qui révolte les chrétiens. Un d'eux dit à son ami :

Il me fait mal de veoir cela.

LE BATELEUR A L'OURS.

Tenez-vous droit. Hollà ! holla !
Vécy une chose nouvelle.
Quoy ! mon ours trépine et chancelle
Ainssi comme s'il estait ivre.
Se Jupiter ne le délivre....
Hélas ! mon povre ours, tu es mort.
Jamais si saige n'en auray.
Ne scay de quoy je gaigneray
Ma vie doresnavant, hélas !

Les chrétiens présents disent que c'est par miracle que l'ours est mort. Un deux ajoute :

On ne scaurait trop honorer
La croix où Jésus-Christ pendit.

BRANDIFER.

Jésus estait homme maudit,
Cherchant sa vie par les chemins,
Menant ung grant tas de coquins
Qui abusaient les povres gens.
Povres souffreteux indigens
Estait ainssy comme leur maistre.

›our prouver que l'ours n'est pas mort par miracle : *Je vais, frapper moi-même cette croix.* Il la frappe. Aussitôt sa main ›sèche, ce qui commence à le faire réfléchir. Son compagnon ıart, qui lui succède, et à qui l'on raconte le double prodige, 'y croire, se conduit, malgré sa tolérance, comme la brute parlons de l'ours dont on a vu plus haut la stupide action ; mme l'ours, il est frappé de mort.

triple prodige qui convertit au Christianisme Brandifer et le ›ur, est sans doute une tradition populaire qui s'était con- › jusqu'au temps de Gringore. Guillaume de Nangis est le ıistorien qui l'ait sommairement rapporté.

s miracles bien autrement constatés, ce sont les prodiges leur que fit éclater Saint-Louis à Mansoura, et l'ascendant sut garder sur ses terribles vainqueurs, jusque dans les fers vait fait tomber un enchaînement de malheurs inouïs. C'est à situation intéressante que passe aussitôt le vieil auteur, mentionner même le sort funeste du comte d'Artois, avant- ›ur de tant de désastres. Les *amiraux* (les chefs ennemis) ›ntent à mettre en liberté Louis et les siens, à des conditions la douceur peut étonner. Louis les accepte, et promet simple- de les exécuter.

des amiraux lui dit :

Mais tu nous jureras icy,
Devant toute la seigeurie,
Que tu regnyes le filz Marie,
Se tu ne nous tiens ta promesse.

LE ROY.

Je n'en feray rien. C'est simplesse :
Dire que de bouche ou de cueur
Je regnye Dieu, mon Créateur;
Jamais cela ne passeray,
Jamais je ne le regniray !

ı personnage allégorique, que nous avons vu en Europe, trai- si mal l'Eglise, et qui n'a pas eu beaucoup de chemin pour ire Turc, Oultraige, entendant les amiraux se plaindre que › leur *réponde trop fièrement*, lui dit :

Se n'accordez tout maintenant
Aux admiraulx, je t'occiray;
Par pièces te deppeceray :
Nulli n'y sorait contredire.

LE ROY.

De mon corps, tu le peulx occire;
Mais l'âme, qui est immortelle,
Ne sera mise en ta tutelle (*).

Un des amiraux, qui s'est persuadé que tant de vertus et de noblesse pouvait s'inoculer par une simple opération de chevalerie, dit au roi :

Je vueil que je soys de ta main
Chevalier : Roy françoys, je prie
Que ay l'ordre chevallerie
De par toy.

LE ROY.

Voulontiers l'auras,
Pourvu que te baptiseras
. . . . . Soyes Chrestien :
Je te donneray plus de bien
En mon royaulme que tu n'as.

LES ADMIRAULX.

Par Mahommet! je ne veuil pas
Estre Chrestien.

LE ROY.

De par moy,
Ne seras donc point, par ma foy,
Fait chevalier.

Voilà bien le plus fier chrétien que nous vîmes jamais, disait un de ses ennemis étonnés. Et qu'on n'oublie pas la position où se trouvait le roi de France quand il gardait ainsi son caractère, et qu'il donnait du nôtre une si haute idée aux Musulmans. L'auteur n'avait pas besoin de le faire menacer par un personnage fictif. De vrais Turcs, ulcérés par leurs pertes, étaient là, tenant sur la gorge du prisonnier-roi le glaive suspendu.

On retrouve cette scène historique dans une tragédie latine

(*) Mais le cœur d'Emilie est hors de ton pouvoir.
CORNEILLE, *Cinna*.

du Père Baudory, intitulée *Sanctus Ludovicus in vinculis*, et imprimée en 1750. Cet ouvrage remarquable fut joué cinq ans après, au collége des jésuites, à Valenciennes, à une distribution de prix.

Parmi les dramatistes français qui, depuis, ont traité le même sujet, M. N. Lemercier a fait ressortir, dans le dialogue suivant entre le soudan d'Egypte et Saint Louis, la grande distinction qui sépare les deux religions : d'un côté, la force brutale, ou la chair, Mahomet ; de l'autre, l'esprit, ou le Christ.

L'un, de tous ses rivaux fut l'exterminateur.
— L'autre, des affligés le doux consolateur.
— L'un promet à nos sens d'éternelles délices.
— L'autre ravit notre âme à d'éternels supplices.
— Il nous cache la mort, s'il ne peut nous sauver.
— Il nous montre la mort, et nous la fait braver.
— Il fait les rois du monde. — Aux cieux il nous couronne.
— Il commande. — Il conseille. — Il punit. — Il pardonne.

Louis, mis en liberté avec ses prélats et ses chevaliers, leur propose de visiter à pied les lieux saints. Ils y consentent. Suivons-les, en laissant de côté les scènes étrangères où l'auteur nous distrait, comme pour donner à nos bons pèlerins le temps de cheminer. Les voilà arrivés devant Cana. Arrêtons-nous à cette première station, où Jésus fit son premier miracle.

LES PRÉLATZ.

Sire, réjouyr vous devez,
Car tant avez fait de chemin
Que au lieu où Dieu fist d'eau vin
Estes arrivé aujourd'huy.

LE ROY.

J'en loue et remercie celuy
Qui tout scait, tout cognoist et peult.

CHEVALLERIE.

Tout le cueur au ventre me meult
De la joye que j'ay d'y estre.

C'est en effet, comme nous le voyons dans Joinville, le sentiment qu'éprouvaient les chrétiens en visitant ces lieux, objets de tant de souvenirs.

Hommage aux voyageurs, aux écrivains illustres qui, de nos jours surtout, ont réveillé en nous ces hauts sentiments !

Les prélats montrent à Louis d'autres lieux encore, avant d'y arriver :

Velà la montagne Tabor
Où la transfiguracion
Fut de Jhesus.

LE ROY LOYS.

Devocion
Devons avoir à ce saint lieu,
Quant Jésucrist, le filz de Dieu,
Y monstra sa divinité
Aux apostres et aux prophettes.

Les derniers malheurs ne tardent pas de frapper le saint roi. Il apprend successivement que les Anglais menacent d'envahir la Normandie; que la régente, sa mère, si digne de gouverner la France en son absence, est morte; qu'enfin les Turcs, aussitôt après son départ, au lieu de rendre à la liberté, suivant les conventions, les prisonniers chrétiens, les retiennent, et exercent sur eux les traitements les plus barbares. Quelle est la douleur du bon roi de ne pouvoir aller aussitôt les secourir, de se voir forcé d'ajourner ses projets sur l'Orient, et de se rembarquer pour la France!

Quelque fermeté que la reine Blanche eût mise dans le gouvernement du royaume, elle n'avait pu empêcher tous les excès. Outre ces bandes de vagabonds qui, sous le nom de *pastoureaux* et sous le prétexte d'aller au secours du roi, rançonnaient les campagnes, d'autres mauvais sujets exerçaient dans les villes toutes sortes de vexations sur le peuple, et trouvaient dans la vénalité de la justice l'impunité de leurs méfaits. Un pouvoir exorbitant était délégué au prévôt de Paris, et malheureusement, comme l'observe Joinville, « la prévosté estait lors vendue....; et quant il avenait que aucuns l'avait achetée, si soustenoit leurs enfans et leurs neveux en leurs outrages *(en leurs excès)*; car les jouvenciaus avaient fiance en leurs parens et en leurs amys qui la prévosté tenaient.... Le Roy fist enquerre par tout le royaume et par tout le pays où il pourrait trouver homme qui feist bonne et roide justice, et qui n'espargnât pas plus le riche homme que le povre. Si li fu enditié *(indiqué)* Estienne Boilyaue, lequel

maintint et garda si la prévosté, que nul mal faicteur n'osa demourer à Paris qui tantôst ne feust pendu ou destruit; ne parent, ne lignage, ne or, ne argent ne le pot garantir. »

Nicolas Boileau, grand prévôt du Parnasse, sous Louis XIV, et l'effroi des mauvais auteurs, descendait de cet Etienne dont nous allons voir deux actes d'une *roide justice*, bien conformes aux derniers mots de Joinville, mais qu'aucun ancien chroniqueur n'a cités.

De quelque manière que Gringore ait eu connaissance de ces faits, il va nous les exposer avec tous les caractères de la vérité qui distinguent son ouvrage et qui doivent le rendre extrêmement précieux.

Une veuve, encore jeune, a un fils que, malgré tous ses écarts, il faut aimer *trop plus*, dit-elle.

Trop plus exprime bien l'excès d'un sentiment où la mesure est de n'en pas avoir, où il faut aimer *trop* pour aimer assez, soit dit en langage de mère, et aussi d'enfant gâté (nous demandons pardon aux dames du rapprochement): un de ces petits gourmands, déjà gorgé de bombons s'écriait : « J'en veux encore moi! — Et combien en veux-tu? — J'en veux *trop*, là! » C'est le mot de toutes les passions.

La veuve ose à peine ainsi se plaindre à son fils de ses chagrins :

Toutes les foys que me recorde
Des maulx que tu me fais, mon filz,
Mes membres sont tous desconfis....
A suyvre folle compaignye,
Cuyde-tu qu'il t'en prenne bien?

LE FILZ.

Paix, paix! vous n'y entendez rien.
Voullez-vous que bigot je soye,
Et que le monde point ne voie?
Pardieu! vous la me baillez belle!
Tenir me voullez en tutelle,
Pour ce que vous estes ma mère.

Tous ces vers sont pleins de naturel (littérairement), et le comique est plus jeté le dernier.

LA MÈRE.

Tu as jà la part de ton père
Mangée....
Tu hantes ruffiens et paillars,
Pippeurs et joueurs de hazars
Où il n'y a sens, ne raison.
Je t'ai rachetté de prison
Par plusieurs foys.

LE FILZ.

Le dyable y ait part!
Tousjours me tencez tost et tart,
Ainsi qu'on ferait d'un novice.

LA MÈRE.

Si tu es repris de justice,
Je mourray de dueil, par mon âme.

LE FILZ.

Maugré en ait bien de la femme!

Elle finit par lui dire qu'elle craint qu'il ne fasse avec les gen qu'il hante *quelque tour vilain.*

LE FILZ.

Eh, le prévost est mon parrain;
Cela me met hors de soucy.

Voilà des vers de situation. Toute la moralité de l'episod est là.

LA MÈRE.

C'est ton parrain, il est ainsy;
Mais tu ne fais pas comme luy.

LE FILZ.

Comment! vous ne cessastez huy
De me rompre l'entendement...
Taisez-vous : je suis assez grant
Pour faire ce que j'ai affaire.
Je m'en voys. Vous avez beau braire,
Je feray comme je l'entends.
Pourquoy ne passeray-je temps
Comme les aultres? Je m'en voys.
(Icy s'en va.)

LA MÈRE.

Je ne scay pas que j'en feray,
Par devers le prévost yray,

Mon compère Estienne Boyleau,
Car j'ay espoir que bien et beau
Le corrigera de parolle.
Je l'ayme tant, que j'en suis folle !

Voilà pourquoi il la traite si bien ! Enfant gâté, enfant ingrat ! , quand il était jeune, elle lui eût dit, comme Blanche à son ls : *J'aime mieux te voir mort que coupable* ... Mais laissons arler le prévôt, à qui la pauvre mère est allée faire ses doances.

ESTIENNE.

Certes, ma commère, m'amye,
Ce n'est que par votre simplesse.
Vous l'avez durant sa jeunesse
Mal corrigé, et maintenant
Qu'il est beau filz, puissant et grant...
Envoyez lay par devers moy,
Et je vous prometz, par ma foy,
Commère, je feray si bien,
Qu'il ne vous robera plus rien.

LA MÈRE.

A Dieu vous commands, mon compère.

ESTIENNE.

A Dieu soyez.

Changement de scène et de ton :

LE FILZ.

Le diable y ait part !
Aux ribaudes et au hazart
Tout ce qu'avoys est despendu (dépensé);
Mais je n'en suys guère esperdu,
Car ma mère m'en baillera. ..
Veuille ou non... il le fault.
Tantost luy donneray l'assault,
Car d'or et d'argent je n'ay point.

LA MÈRE.

Mon filz est venu tout à point
Pour l'envoyer vers mon compère.

LE FILZ.

Il me faut de l'argent, ma mère.

A cet exorde *ex abrupto*, la pauvre femme s'écrie qu'elle n'en

a point. — *Empruntez*, répond-il, et il part de là pour vanter les délices que lui et ses *bons compagnons* se procurent :

A gaudir nous baignons,
Et faisons mille bonnes chères,
Et n'y a choses tant soient chères
Qu'on n'ait pa argent. Sans doubtance,
Passer temps vueil, vivre à plaisance,
Tandis que je suys en jeunesse;
Et mais que je vienne en vieillesse,
Je prendray travail et soucy.

Voilà le libertin de tous les temps, l'homme d'Horace qui attend, pour passer la rivière, que l'eau soit écoulée. T. Corneille fait dire à D. Juan :

Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie! et puis nous penserons à nous.

Et il n'a pas plus le temps d'y penser que notre jeune libertin de réparer ses torts. Sa mère, sans savoir à quoi elle l'expose, l'envoie chez le prévôt, sous prétexte de lui emprunter dix écus :

LE FILZ.

Mon parrain a assez de quoy
Prester argent, je m'y envoys.
Je gaudiray à ceste foys!

Encore un vers de situation, quand on connaît le dénouement.

Le jeune fou entre chez le prévôt, et lui dit avec une naïveté d'impudence qui est très-comique :

Dieu vous tienne en prospérité,
Monsieur mon parrain.

ESTIENNE.

Mon filleul,
Que dictes-vous? scavoir le vueil....

LE FILZ.

Ma mère vous prie que sur gaige
Luy prestez dix escus.

ESTIENNE.

Pourquoy faire?
Esse chose si nécessaire?
Quelqu'un la veut-il travailler?

LE FILZ.

Mon parrain, c'est pour me bailler :
La vérité vous en devize.

ESTIENNE.

Menez-vous quelque marchandise ?

LE FILZ.

Nenny, c'est pour passer le temps.

ESTIENNE.

A ce que je voy et entends,
Vous êtes ung mauvais garçon.....
Mon filleul, gardez la maison,
Et besongnez, vous ferez bien ;
Car vous ne povez gaigner rien
A hanter ung tas de paillars,
Pippeurs, macqueraulx et pillards,
Dont il ne peult nul bien venir.

LE FILZ.

Je ne m'en scauroie tenir.

Le parrain continue ses remontrances, auxquelles le filleul fait oujours même réponse. Il aime, lui, *les bons compagnons. Chaun son goût et son opinion. Et puis il ne saurait les quitter.*

ESTIENNE.

Vous ne scauriez ? Ha ! non ? non ?
Je vous prometz que sy ferez.
Par ma foy, vous les lesserez,
Veuillez ou non ; et vous prometz
Qu'avec eulx vous n'yrez jamais ;
Et sy ne despendrez les biens
Vostre mère, puys que vous tiens
Pour ce jour d'uy dessoubz ma main.

LE FILZ.

Je vous crye mercy, mon parrain....

ESTIENNE.

. . . . . . A vostre conscience,
Je vous condampne par sentence,
D'estre ennuyt au gibet pendu
Et estranglé. Au résidu,
Bourreau, prenez ce mignon tost.

LE BOURREAU.

Fait sera, monsieur le Prévost ;
Subget suys, obéir vous doy.

ESTIENNE.

Ostez lay hors de devant moy.

LE FILZ.

Hélas ! hélas ! miséricorde !

LE BOURREAU.

Vecy une assez grosse corde
Pour vous lier bien serrement.

LE VARLET.

Il y a desjà longuement
Que ne gaignasmes nulz deniers.

LE BOURREAU.

Quand les prévostz estaient fermiers,
Mon varlet, vous devez entendre
Que jamais ils ne faisaient pendre
Les gens, se n'estait par la bourse.

(*Ils sortent avec le patient.*)

Dans l'autre scène, un fripon convaincu d'avoir nié un dépôt de cent écus, en promet trente, comme une chose toute naturelle, au prévôt, qui est son compère, s'il veut l'absoudre et faire en sorte que les cent écus lui restent. Le prévôt, sans lui répondre, montant sur son tribunal, condamne le coquin au gibet. *Mon compère !* s'écrie celui-ci.

ESTIENNE.

De rien n'y sert le compairage,
Puisque suys commis en l'office
Où il faut que face justice,
Je la feray, sans plus attendre,
Au grant, au petit et au mandre,
Car le bon Roy le veult ainsy.

Le Populaire, qui entend ces arrêts, se félicite de pouvoir désormais échapper aux coquins et vaquer à ses affaires.

Cette justice expéditive peut nous paraître bien turque. Elle était dans les mœurs et les nécessités du temps. Pouvait-on punir trop sévèrement, par exemple, un Enguerrand de Coucy, dont l'histoire nous rapporte une atrocité que nous allons voir exposée dans Gringore avec des détails, la plupart inconnus ?

Chez un bon abbé de Saint-Nicolas, près de Laon, se trouvaient trois enfants de la Flandre sur l'âge desquels les historiens ne sont pas d'accord. Le confesseur de la reine Marguerite, femme

de saint Louis, les qualifie *nobles jouvenciaux*, et Joinville *nobles enfants*. Gringore, dont l'opinion se rapproche tout à fait de celles-ci, ne donne au plus âgé que quatorze ans. Le langage qu'il leur prête, ainsi qu'à leur mentor, est, comme nous l'allons voir, plein de charme.

A l'ouverture de la scène, l'abbé de Saint-Nicolas, entrant chez ses élèves, leur dit :

Or ça, mes gentilz escuiers,
Aprenez-vous bien le langaige
De France?

PREMIER.

De très-bon couraige,
Père abbé, taschons de l'apprendre,

Il leur promet, s'ils étudient bien, qu'ils iront jouer en la forêt. — « En la forest! *s'écrie le second*. Chasserons aux petits connins! (*lapins*). »

Dans une scène suivante, deux gardes forestiers nons apprennent combien le seigneur de Coucy, maître de la forêt, est jaloux de ses droits de chasse et terrible envers ceux qui oseraient y porter la plus légère atteinte. Il vient de leur donner l'ordre d'arrêter le premier délinquant, car *il faut des exemples*. Mais revenons à l'abbaye de Saint-Nicolas et aux pauvres enfants.

L'abbé, après s'être félicité de la douceur et de la gentillesse de ses élèves, leur dit qu'ils ont assez étudié, et qu'ils peuvent aller s'*esbattre* en la forêt.

Avec quelle joie naïve ils reçoivent cette permission, s'arment de leurs petits arcs, et s'en vont *triomphans*! suivant l'expression de l'abbé. La vie est à cet âge si légère, l'air et le ciel si doux, la terre si riante! *On voudrait s'emparer de toute la nature*, comme le dit Marie Stuart sortant de sa prison.

Emportés par leur âge, les trois jolis chasseurs passent de la forêt de Saint-Nicolas dans celle de Coucy, contigüe, et s'arrêtent sous un couvert touffu, où l'on voit encore aujourd'hui, dit M. Ernest de Lépinois (*Histoire inédite de Coucy*), une antique pierre surmontée d'une croix, élevée en leur mémoire.

Assistons au dernier moment de bonheur qui reste à ces infortunés.

PREMIER.

Ces arbres sont beaulx !
Et puis le doulx chant des oyseaulx
Nous réjouissent à merveilles.

DEUXIÈME.

Nous voyons choses nompareilles
En ce boys.

Malheureux enfants ! quittez-le ce bois, fuyez au plus tôt ! Vous ignorez combien est vrai le vers menaçant que tout-à-l'heure encore peut-être vous expliquait le bon abbé :

Fugite hinc, ô pueri ! latet anguis in herbâ.

Un monstre est caché sous ces fleurs. Ces arbres qui vous semblent si beaux seront les instruments de votre supplice, et ces lieux de bonheur votre tombe.

Les pauvres enfants voyant près d'eux un *connin*, lui décochent leurs flèches, croient l'avoir atteint, et le poursuivent en poussant des cris de joie. Les gardes, à l'affût, les saisissent, et comme ils se débattent, Enguerrand arrive.

MESSIRE ENGUERRAN.

Qu'esse que ces paillars ont fait,
Forestiers ?

LE PREMIER (forestier).

Monseigneur, ils chassaient
En vostre boys, et pourchassaient
Le gibier parmi ses buissons.

MESSIRE ENGUERRAN.

Ha traitres ! ha paillars garçons !...
En ma forest ! Je regny Dieu
Si jamais partez de ce lieu.

Pendant qu'il se livre à son brutal transport, deux hommes traversent la forêt. Il leur crie, leur demande ce qu'ils sont, où ils vont. — Nous allons à Laon, disent-ils. — Et votre métier ?

— Pardonnez-moi ; de mon office,
Suys exécuteur de justice,
Monseigneur, je ne vous mentz point.

MESSIRE.

Tu es venu aussi à point.
Le sangbieu ! que (si) t'avais mandé.

LE BOURREAU.

Ce qui me sera commandé
J'accompliray.

MESSIRE ENGUEBRAN.

Pren ces paillars,
Traistes, larrons, pendars, pillars,
Et à cest arbre me les pends.

LE BOURREAU.

C'est assez dit, je vous entends.

(Icy prent le premier.)

Çà, venez.

PREMIER.

Que voullez-vous faire!

LE BOURREAU.

Je vous vueil, pour le faire court,
En ce bel arbre, hault et court,
Estrangler, les aultres aussi
Qui sont avec vous.

PREMIER.

Qu'esse cy,
Jésus! et dont vient cest oultraige?
Nous n'avons fait aucun dommaige
En vostre forest.

LE BOURREAU.

Il vous fault,
Pour passer temps, monter là-hault.

Le second, ne soupçonnant pas qu'un même sort l'attend, se lit à lui-même :

Hélas! et faut-il que je voye
Mourir si généreux enfant!

LE VARLET (du bourreau).

Vous en aurez tanttost (aussitôt) autant;
Et si estes bel et mignon.

LE BOURREAU.

Aussy aura son compagnon,
Car il m'est commandé.

TROISIÈME.

Hélas!
On nous vent bien cher le soulas
Qu'en ce boys avons voulu prendre.

LE BOURREAU.

Hault le boys,
En velà jà ung despêché,

LE VARLET.

Il n'a guère longtemps presché,
Mon maître.

LE BOURREAU PREND LE DEUXIÈME.

Au plus près de luy
Serez attaché au jour d'uy
Car vous estes enfants de sorte.

DEUXIÈME MONTE.

En Jésuchrist me reconforte,
En luy seul est mon espérance.
Hélas ! hélas ! nostre plaisance
Est montée en dueil et courroux.

TROISIÈME.

Hà ! beau cousin, que ferons-nous ?
Mourir nous fault cruellement,
Et le porter paciamment,
Mon amy.

DEUXIÈME.

Hélas ! que diront
Nos nobles parens, quant sauront
Nostre mort très-dure et amère.

TROISIÈME.

Je plains mon père,

DEUXIÈME.

Et moi ma mère....

LE VARLET.

Je le tiens par la main,
Tout aussy comme une espousée.
Il est tendre comme rosée,
Le jeune enfant.

Il plaisante, le misérable! Les tigres jouent avec leur proie.

LE BOURREAU (à son varlet.)

Tay toy; tay toy....
(A l'enfant.)
Mon amy, montez après moi,
Et pensez à Dieu.
(Icy l'atache)

DEUXIÈME.

A grant tort
Nous faictes endurer la mort;
Mais force est prendre en patience.
Nostre bon père abbé ne pense....
Sans avoir aucun mal commis,
Tous troys sommes à la mort mis
Par ung homme plain de malice!
Las! où est droit, où est justice,
Où est amour, fraternité,
Où est pitié et charité?
Il ne les fault plus icy querre.

LE BOURREAU LE GETTE.

Despêché est; sans plus enquerre;
Il nous faisait trop long sermon.

Enguerrand, qui s'est tu pendant toute l'exécution, dit, en nnant un *pour boire* au bourreau :

Velà le vin du compagnon.

Quelle scène de douleur et d'horreur! A quel point de férocité ;norance et des habitudes brutales ont-elles pu conduire un spote jaloux de ses droits! Des droits! il croyait, dans son ıpide orgueil, en avoir sur la vie des hommes, et pouvoir les iiter comme ces animaux en butte à ses plaisirs barbares. tte opinion, si répandue avant que les maximes de l'Evangile ssent changé les mœurs, avait trop familiarisé l'homme avec sang. De là, jusque sur l'échafaud, ces plaisanteries qui au-ırd'hui nous révolteraient, et qu'on ne pardonnerait plus

même aux bourreaux. Ce mélange d'horreur et de gaité, trop fréquent dans les œuvres du moyen-âge, on dirait que nos pères s'y complaisaient, car ces scènes sont ordinairement traitées avec soin. Mais nous n'en connaissons aucune dont le dialogue soit plus profondément naturel, aucune non plus qui offre à la peinture, comme à la poésie, de plus frappants contrastes.

Voyez cette épouvantable figure, ce valet du bourreau, tenant le jeune enfant *comme une espousée*, et, dans son langage de cannibale, le trouvant déjà *tendre comme rosée*. Shakespeare n'a rien de plus fort.

De même que, suivant l'observation de Buffon, dans son parallèle du Lion et du Tigre, le premier, même dans un mauvais genre, est souvent le meilleur, tandis que le second est cruel bassement et sans nécessité; ainsi le bourreau et son valet ont des nuances qui les distinguent : le premier, quoiqu'il n'ait du lion que son habitude du sang, semble toutefois moins méchant, surtout lorsqu'il impose silence à ce bas coquin, et quand, se retournant vers le petit martyr qu'il va immoler, il lui dit presque avec douceur *de penser à Dieu*. Il est vrai qu'il n'y pense pas, lui, pour lui-même : il croit apparemment n'en avoir pas besoin, non plus qu'Enguerrand, qui est là, qui l'entend, et que n'éclaire pas ce mot lumineux, dont l'auteur lui-même n'a pas vu la portée peut-être.

Il ne faut pas oublier, dans ce douloureux tableau, l'attendrissement, les regrets que les deux gardes expriment à part, en voyant les victimes de leur indiscrète fidélité.

Ils estaient (dit l'un) les plus gracieux
Que je véisse onc en ma vie.
— Je vous prometz (ajoute l'autre) et certiffie
Que l'abbé ne s'en tera pas.

Il entre, ce pauvre abbé, cherchant ses enfants. Quel spectacle! Et quelle scène, si le poète ou l'orateur était à la hauteur de son sujet, quand l'homme de Dieu dénonce au Roi le crime d'Enguerrand. Louis, saisi d'horreur, a peine à croire à tant de scélératesse. Il se fait répéter les faits par l'abbé, qui lui dit :

Il les a faict livrer à mort
Tous troys. Le plus vieil des enffans
N'avoyt qu'environ XIIII ans.

Le Roi ayant demandé quelle est leur famille, l'abbé répond :

L'un est cousin, il est commun
A messire Gilles de Brun,
Vostre connestable de France.
Les autres, n'en faictes doubtance,
Ne sont pas de moindre lignée.

Demeuré avec Bonconseil, le Roi dit :

Quant au villain meffaict je pense
Du seigneur de Coucy, j'en suis
Si courroucé, que plus n'en puis,
Et feray à justice tort,
S'il ne meurt de pareille mort
Qu'il a faict les enfans mourir.

Quoique l'autorité royale, combattue par celle des grands, fût loin d'être alors ce qu'elle a été depuis, le Roi fait emprisonner Enguerrand dans la tour du Louvre et le cite à son tribunal. Enguerrand réclame le droit d'être jugé par les pairs de France. Il comparait devant cette assemblée, présidée par le Roi. Mais la plupart des juges, à commencer par le Roi même, sont parents ou alliés de l'accusé. Ils se récusent et se retirent, à l'exception du Roi, qui, resté presque seul sur son siége avec un petit nombre de conseillers, n'en persiste pas moins à vouloir prononcer contre le coupable la peine du talion. On intercède : dans l'histoire, ce sont les grands, les chevaliers. L'auteur du drame, pour ne pas multiplier les acteurs, ce qui pourtant ici était nécessaire, ne fait intervenir qu'un personnage que nous avons déjà vu ; c'est Chevalerie, qui dit au Roi :

Hellas ! sire,
Ne vous plaise pas esconduire
Vostre noble chevallerie.
Plaise vous luy saulver la vie;
Et il paiera amande telle
Qu'il vous plaira.

Après qu'Enguerrand abattu a été obligé de crier merci, le Roi prononce cet arrêt, en tous points conforme à l'histoire :

Se n'estait que je me consens
Beaucoup plus à miséricorde

Qu'à justice... Si, vous recorde
Que, pour sa vie acquitter,
Il en payra, sans point doubter,
Dix mille livres pour l'amande,
Et oultre plus, je lui commande
Qu'il soit, sur peine de le pendre,
Trois ans pour aider à deffendre
La Terre-Sainte d'oultre-mer,
A ses despens; car trop blasmer
Ne le puis de ce qu'il a faict.
Et aussi j'ordonne en effect
Que deux chapelles on fera
A ses dépens.

Quant à l'argent, ajoute le Roi,

. . Je vueil que faire on en voise
Une maison-Dieu à Pontoise. . . .
Aux frères mineurs une église
A Paris.

L'arrêt suprême, auquel Bonconseil assiste, est confirmé par Populaire, qui termine l'acte en bénissant la justice du Roi.

Cet Enguerrand *condamné* à défendre la Terre Sainte, nous montre combien le zèle religieux des grands vasseaux était ralenti.

Il n'en était pas de même du saint Roi, qui nourrissait le désir d'aller défendre nos colonies d'Orient et secourir les chrétiens qui y étaient restés. De nouvelles atrocités commises sur eux par les Mameluks, et l'espoir decevant que lui donnait le roi de Tunis d'embrasser le Christianisme le déterminèrent à entreprendre une seconde croisade. Chevalerie, qui représente la noblesse, est prête à le suivre; mais Populaire s'écrie :

Hellas! tout le sens me deffault
Quant je pense à la départie
Du bon Roy.

Quant à Bonconseil, quoiqu'il parle longuement, on ne comprend pas trop s'il approuve cette expédition. Elle a généralement été blâmée, car on juge généralement d'après le succès. Mais concevons ce que voulait saint Louis, et ce que nous voyons de nos jours : la mer affranchie de ses pirates, la chrétienté de honteux tributs, nos frères de leurs chaînes, le commerce de

ses entraves, et l'Orient, si longtemps courbé sous le plus avilissant despotisme, se relevant enfin, à l'aide de la croix!... Dieu en ordonna autrement.

Saint Louis, parti pour l'Afrique, après avoir remporté sur les Sarrasins de rapides succès, est atteint, près des ruines de l'ancienne Carthage, de la cruelle maladie qui vint rompre tous ses projets et ne lui laissa que le temps de léguer, de son lit de mort, à son fils présent, de hautes leçons, à tous un grand exemple. Cette situation sublime est la seule qu'offre encore l'ouvrage de Gringore, mais elle est fort bien préparée.

Dès son départ, le saint Roi, comme s'il avait un pressentiment de sa fin prochaine, semble de plus en plus détaché des honneurs de la terre. A propos du titre modeste de *Louis de Poissy* qu'il se donne, parce qu'il était né dans ce village, Chevalerie lui dit :

Que ne vous appelez-vous Roy?

Il fait cette réponse intéressante, où nous voyons que ces *rois de la fève*, sortis d'un gâteau, et venus jusqu'à nous dans leur règne éphémère, sont d'une ancienneté dont peu de dynasties approchent :

Mon amy, je suis par ma foy
Ainsi comme un roy de la febve
De qui la seigneurie est bresve :
De son royaulme un soir faict feste....
Lendemain, il n'en est plus rien.
Le royaulme aussi que je tien,
Comme luy, puis perdre soudain ;
Car nous n'avons point de demain
Au monde.

Mot trop vrai, trop tôt réalisé, malheureusement pour la France. Saint Louis se sentant tout-à-coup défaillir laisse tomber ces mots :

Mon humaine fragilité
Déchet de tous point....
Et pour ce, veuillez tost entendre
A préparer ung lit de cendre,
Sur lequel je me coucheray,
Et mon esprit à Dieu rendray,

Considérant, sans plus enquerre,
Que je suis venu de la terre.
Et qu'en terre retourneray.

L'ÉGLISE.

Bien Sire, je prépareray
Un lit de cendre pour vous mettre.

Remarquons que cette personnification de l'Eglise et celle de Chevalerie ont ici quelque chose de plus solennel que ne l'eussent été un simple prêtre et un chevalier.

Après qu'on l'a couché sur un lit de cendre, Chevalerie et l'Eglise dépeignent ainsi, mieux que ne l'a fait Nangis lui-même, l'attitude du saint, à son dernier moment :

Le bon Seigneur a les mains joinctes,
Eslevant ses corporelz yeux
Très-humblement devers les cyeux;
De pitié que j'ay, je m'en pasme.

L'ÉGLISE.

Il a rendu sa dévote âme
Entre les bras du doulx Jhésus....

CHEVALLERIE.

A rendue l'âme.

L'ÉGLISE.

C'en est faict.

Philippe, présent au dernier moment de son père, donne avec l'Eglise et Chevalerie, des ordres pour qu'on l'embaume et qu'on le transporte en France.

Après avoir entrevu *le grand dueil de l'ost, (de l'armée)*, suivons cette pompe sainte et funèbre, ou plutôt arrivons en France avant elle avec la nouvelle de la mort du Roi ; nous allons entendre des regrets dont l'histoire nous a parlé :

LE POPULLAIRE.

Ha le bon roy !
Il a observé la justice,
Il a soutenu la police
Honnestement, selon la loy,
Droit et raison.

BONCONSEIL.

Ha le bon roy !

Toute l'Eglise millitante
A esté docte et florissante,
Paisible, vivant à requoy
Durant son temps.

LE POPULLAIRE.

Ha le bon roy!
Il supportait bourgoys, marchans,
Mesmes les laboureurs des champs,
Pugnissant gens plains de desroy,
Pillars, larrons.

BONCONSEIL.

Ha le bon roy!
Simples, ygnorans supportoit,
Pauvres, mendians confortoit,
Observant de Jhésus la foy,
Redoubtant Dieu.

LE POPULLAIRE.

Ha le bon roy!

Ce dernier vers résume bien cette oraison naïve.

Avec quelles larmes, quels applaudissements ou quel douloureux silence étaient-ils entendus ces mots dont on fit peut-être à Louis XII, quand il mourut, une glorieuse application!

Si quelque lecteur n'appréciait point, à cause de la vétusté du style, les admirables beautés que renferme ce drame, nous invoquerions, à l'appui de notre sentiment, l'appréciation d'un littérateur très-distingué de notre siècle. Dans un cahier du *Journal des savants* (avril 1838), M. Villemain consacre un long article à l'examen des *Etudes sur les Mystères* par M. Onésime Leroy. Il s'arrête particulièrement à Gringore et à son drame si singulier.

Après avoir caractérisé *ce pauvre auteur enseveli dans ces œuvres imprimées, et que M. Leroy ressuscite, d'après un manuscrit*, M. Villemain fait remarquer les scènes que nous avons citées: celle où la reine Blanche, pendant la minorité de son fils, résiste aux grands vassaux; celle où un frère prêcheur donne au jeune roi de si hautes leçons d'humanité; la scène où ce grand prince, entouré de ses pauvres, les sert lui-même, aux yeux d'orgueilleux

seigneurs, et guérit un lépreux, sans les guérir de leur orgueil, celle où, avec ses chevaliers, sa noblesse, saint Louis reçoit la croix des mains du pape; celle où, prisonnier sublime des chefs mahométans, il leur donne une idée si haute de lui-même et de nous. M. Villemain indique aussi, mais en passant, la scène hardie de ce faiseur de tours et de son ours frappé de mort subite, pour avoir, au milieu d'une place en Afrique, uriné contre une croix, aux applaudissements des mécréants et au grand scandale des soldats chrétiens. Il remarque, en outre, au milieu des détails burlesques, plusieurs caractères bien tracés, notamment celui d'un jeune libertin qui rappelle cette société des *Enfants sans-souci* dont Gringore avait fait partie. Enfin, après s'être arrêté surtout devant la grande figure d'Etienne Boileau, cet illustre prévôt qui exerce ici, au nom du souverain, deux actes effrayants de justice, indiqués seulement par l'histoire, M. Villemain cite en entier la scène déchirante des trois pauvres enfants de Flandre mis horriblement à mort, par ordre d'Enguerrand de Coucy, pour avoir tué un lapin sur ses terres!

Après la citation de cette scène, M. Villemain ajoute :

« Le poète ne s'arrête pas là : tout doit aboutir à la justice de saint Louis. L'abbé (*le précepteur des enfants*) qui, accouru sur le lieu du crime, a vu les corps inanimés de ses pauvres élèves, vient demander justice au roi, et dénoncer l'infâme Enguerrand. Sire, dit-il :

« Il les a faict livrer à mort
» Tous troys. Le plus viel des enffans
» N'avoyt qu'environ quatorze ans.

» Saint Louis, malgré sa juste horreur, ne condamne Enguerrand qu'à l'amende et à trois ans de croisade; et le saint roi se croise bientôt lui-même de nouveau pour aller combattre et mourir près de Tunis. Le roi, étendu sur la cendre, expire entre les mains de l'Eglise, personnifiée dans la pièce, comme le peuple et la chevalerie. Son corps est transporté en France; et la dernière scène représente la cérémonie de ses funérailles, où le Populaire fait un éloge interrompu sans cesse par ces mots:

Ah! le bon roi!... Cette œuvre singulière révèle, dans un écrivain dédaigné, un mérite qu'on ne soupçonnait pas. »

M. Villemain regrette que les citations de M. O. Leroy n'aient pas été plus longues encore. Nos vieux auteurs de mystères, en effet, dans leurs *biographies dramatiques*, suivant l'expression de M. Villemain, reproduisent les faits historiques avec un scrupule bien précieux, et peuvent souvent, comme dans l'épisode des trois enfants de Flandre, éclaircir des points demeurés obscurs, et sur lesquels ils ont pu avoir des renseignements qui nous manquent. L'allégorie même, employée par Gringore dans les rôles de *Populaire*, de *Chevalerie*, de l'*Eglise* et de *Bonconseil*, fait, de ces personnages fictifs, comme nous l'avons dit, des vérités vivantes qui nous révèlent l'opinion des masses ou de certaines classes sur les grands événements du temps.

Voyez, par exemple, comment le peuple de Paris, si souvent égaré, mais alors guidé par *Bonconseil*, voyez comme il se peint lui-même, quand sous les formes nues, sous les traits vigoureux de Populaire, il vient offrir au jeune roi réfugié à Montlhéry son appui formidable, et lui propose de le ramener dans la capitale.

Ne soyés de riens estonné :
Je suis armé, embastonné,
Pour combattre vos ennemys.
Sire, je me suis en point mis
Venez vous hardiment esbatre
A Paris, c'est votre cité,
Qui a toujours, d'antiquité,
Entretenuz les roys de France.
Nul ne vous peult faire naisance,
Mais que croyez les habitants
D'icelle qui sont consentans
Vous faire plaisir et service.
Bon conseil fait régner justice,
Parquoy vostre cas bien se porte.

LE ROY.

Le popullaire me conforte,
Car il m'ayme de tout son cueur.
De bon cueur et de bon couraige.
. . . .

RÉFLEXIONS SUR LES MYSTÈRES.

La poésie dramatique, née au sein du peuple, créée par ses sentiments les plus profonds, par ses instincts les plus vrais, si elle en fût restée l'interprète fidèle, se serait sans doute un jour agrandie et purifiée avec lui. Partant de la vérité elle fût insensiblement arrivée à la noblesse. Les poètes de la renaissance suivirent la marche opposée. Ils commencèrent par la noblesse, mais ils ne purent descendre jusqu'à la vérité. La France a eu une poésie classique, mais cette poésie n'a pas été populaire.

Les approches de la renaissance firent d'abord pâlir et éclipsèrent enfin les représentations des mystères. Le divin prestige de la foi, auréole céleste qui environnait ce théâtre, l'abandonna peu à peu ; on ne vit plus alors dans ces pieux spectacles que ce qu'y aperçoivent aujourd'hui quelques-uns de nos littérateurs. En 1542 le procureur général de Paris avait devancé leurs réquisitoires : il s'était élevé énergiquement contre « ces gens non-lettrés ni entendus en telles affaires, de condition infime, comme un menuisier, un tapissier, un vendeur de poissons, qui ont fait jouer les Actes des apôtres, en y ajoutant plusieurs choses apocryphes. Tant les entrepreneurs que les joueurs sont gens ignares, ajoutait-il, ne sachant ni A ni B, qui oncques ne furent instruits ni exercés en théâtres. » Le malheur fut que le public était un peu de l'avis du parlement. On se moquait des acteurs, sinon du poème, on « criait par dérision *que le Saint-Esprit n'avait pas voulu descendre*. » et autres moqueries pareilles (*). C'en était fait des mystères : Jodelle était aux portes. Le 17 novembre 1548 le parlement, en renouvelant le privilége des confrères de la passion, les autorisa à jouer des sujets *licites*, *profanes et honnêtes*, et leur interdit expressément la représentation des mystères de la sainte Ecriture. C'était autoriser la confrérie à mourir.

LES CLERCS DE LA BAZOCHE.

Près des *Confrères de la Passion*, hommes pieux que Charles VI encourageait, *afin*, dit-il dans ses lettres patentes, *afin qu'un*

(*) Béranger descend en droite ligne de ces critiques narquois.

chacun par dévocion se puisse et doibve adjoindre à iceux, près de ces hommes de piété, disons-nous, n'avaient pas tardé à s'élever des enfants de plaisir, les *Clercs de la Bazoche*, *les Enfants sans-souci*, qui finirent par tout bouleverser.

Les clercs de procureurs, très-nombreux à Paris, y formaient, dès le règne de Philippe-le-Bel, une corporation ayant, comme beaucoup d'autres, des priviléges, des grades et le droit de se nommer un chef, qualifié le *Roi de la Bazoche.* C'est cette société qui donnait, à certaines époques, des représentations dans la grande salle du Palais, aujourd'hui Palais-de-Justice.

Les pièces des Bazochiens s'appelaient *moralités*, parce qu'elles se composaient d'allégories morales, ou préceptes de bonne conduite mis en vers. Au premier rang et comme muses inspiratrices figuraient la Foi, l'Espérance, la Charité; puis venaient des personnages de toute espèce. Ainsi la moralité du *Bien-Advisé* et *Mal-Advisé* a pour acteurs, d'un côté, Dieu et ses anges, de l'autre, Satan et ses démons; on voit déjà qu'il s'agit d'une lutte; ensuite Franche-Volonté, Raison, Foy, Contrition, Enfermeté, Humilité, Tendresse, Dysance, Rébellion, Folie, Vaine-Gloire, Désespérance, Povreté, Malle-Meschance, Larrecin, Honte, Confession, Pénitence, Prudence, Honneur, Fortune, Malle-Fin. Ce sont les vertus et les vices entre lesquels doit avoir lieu le débat, et il s'agit de bien choisir ses guides pour ne pas arriver à Malle-Fin. Entre autres leçons que reçoit *Bien-Advisé*, il en est une assez curieuse, c'est celle que lui donne la Fortune pour l'avertir de la fragilité de ses biens. Elle lui montre quatre hommes dont les noms forment ce vers latin :

Regnabo, Regno, Regnavi, Sum sine regno.

Regnavi et *Sum sine regno* (*j'ai régné* et *je suis sans règne*), ont été précipités de la roue de la Fortune; *Regno* et *Regnabo* (*je règne* et *je règnerai*) sont actuellement les protégés de la déesse, mais le même sort les attend.

On retrouve sur les vieilles tapisseries l'esprit de ces moralités, et la superbe draperie qui ornait la tente de Charles-le-Téméraire représentait un de ces petits drames allégoriques. En voici la description, la scène est pleine d'intérêt et très-ingé-



nieuse. Dîner, Souper et Banquet sont trois mauvais compagnons dont il faut se défier. Ils vous engagent souvent plus loin qu'il ne faut, et vous jettent dans les mains d'Apoplexie, de Gravelle, de Fièvre, de Goutte et d'autres personnages de très-mauvaise connaissance. Banquet surtout est plus perfide que les autres; il ne rêve que méchants tours à jouer à ses convives. Lorsqu'il invite à ses fêtes Passe-Temps, Bonne-Compagnie, Je-Boy-à-vous, Friandise, Toujours-disposé-à-s'y-rendre, il leur sert des plats à sa façon dont on se repent d'avoir goûté. Comme dans les anciens festins d'Egypte, apparaissent ensuite une foule de squelettes : ce sont la Mort et les pâles Maladies qui viennent assaillir ceux qui ne se modèrent pas assez dans les bombances que le traître a préparées. Alors Passe-Temps, Bonne-Compagnie, Friandise, Je Boy-à-vous s'en vont se plaindre à dame Expérience assise sur son trône le sceptre à la main. Averroès et Galien se tiennent à côté d'elle comme juges. Remède est le greffier de ce tribunal. Dame Expérience se fait amener les trois coupables, Dîner, Souper, Banquet. On condamne unanimement Banquet à être pendu; quant à Dîner et à Souper, comme ils sont indispensables après tout pour fournir à l'humaine nécessité, on les épargne, mais à condition qu'ils mettront toujours six heures d'intervalle entre eux. (*Hippolyte Lucas, Histoire du théâtre français*).

Comme les acteurs de ces moralités respectaient fort peu la morale, un arrêt du parlement leur défendit, en 1470, de continuer leurs jeux. Mais Louis XII rétablit tous les théâtres et permit de jouer toutes les personnes du royaume et lui le premier. Les Bazochiens n'y manquèrent pas, et ils usèrent si largement de la permission, que le parlement fut encore obligé d'intervenir.

LES FARCES. — L'AVOCAT PATHELIN.

Il y aurait peu de chose à dire de la farce, où s'exerçaient les clercs de la bazoche comme acteurs et comme poètes, si ce genre n'avait produit un chef-d'œuvre. La farce n'est que le fabliau badin mis en action ; elle procède des récits des conteurs, comme les mystères des livres saints, et les miracles de la légende. Mais

ici la donnée est souvent licencieuse, et la forme dramatique met encore en relief les vices du sujet. Lorsqu'on jette les yeux sur la plupart de ces ouvrages, on se demande où et quand ils ont pu être représentés, quels regards ont pu soutenir ce spectacle, quelles oreilles entendre ce langage. Il faut bien l'avouer, car trop de témoignages le démontrent, la licence des mœurs et le cynisme du langage s'étalaient alors effrontément, et le déréglement avait atteint toutes les classes. Ce quinzième siècle avait ses plaies honteuses de corruption après les épreuves de l'âge précédent : on voulait se divertir, parce qu'on avait longtemps souffert de la guerre civile, de la guerre étrangère, de l'oppression intérieure; et on se divertissait grossièrement, parce que l'élégance manquait pour farder et déguiser la corruption. Ces saletés soulèvent le cœur, et il faut s'en détourner à la hâte après les avoir signalées.

Toutes les farces ne sont pas dans ce goût; mais les plus innocentes sont encore le triomphe de la fourberie et de la friponnerie : elles montrent la ruse au service de l'improbité. On appelait cela de bons tours, comme les récits obscènes étaient de bons contes. Pathelin, le célèbre et populaire Pathelin, est un fourbe et un escroc; mais il est habile et il amuse; cela suffit pour qu'on lui fasse fête. Au reste, parmi les œuvres du même genre, la farce de *Maître Pathelin* est un véritable joyau : elle n'est pas médiocrement comique; les caractères y sont d'une touche franche et fine, les scènes bien liées et bien conduites; le dialogue abonde en traits plaisants, et la langue en est excellente aussi bien que le style. On a fait honneur de ce chef-d'œuvre à Pierre Blanchet, qui l'a peut-être retouché, comme Jean Michel a mis la main au mystère de la Passion; mais le primitif auteur est inconnu. (*M. Géruzez.*)

Brueys, qui a remis la pièce ancienne au théâtre, après trois siècles, en a fait une œuvre très-amusante, sans atteindre à la vivacité et au naturel de l'original.

Cet avocat Pathelin est bien vieux, puisqu'il paraissait déjà très-vieux à Pasquier, dont le style est aujourd'hui si gothique pour nous. Voici comment parle ce critique du XVIe siècle :

« Ne vous souvient-il point dela responce que fit Virgile à ceux

qui lui impropéraient l'étude qu'il employait en la lecture d'Ennius, quand il leur dit que, en ce fesant, il avait appris à tirer l'or d'un fumier? Le semblable m'est advenu naguère aux champs, où étant destitué de la compaignie, je trouvay, sans y penser, la farce de maistre Pierre Pathelin, que je leu et releu avec un tel contentement, que j'oppose maintenant cet eschantillon à toutes les comédies grecques, latines et italiennes. L'autheur introduit Pathelin advocat, maistre passé en tromperie; une Guillemette sa femme, qui le seconde en ce mestier; un Guillaume, drapier, vray badaud, je dirois volontiers, de Paris; mais je feroy tort à moy-même; un Aignelet berger, lequel, discourant son fait et son lourdois, et prenant langue de Pathelin, se faict aussi grand maistre que luy. »

En effet, cette pièce est pleine de vrai comique : il y a du Molière, il y a du Rabelais. Le sujet est peu de chose : *la farce de maistre Pierre Pathelin*, les ruses d'un avocat pauvre et fripon pour avoir un habit. Mais le dialogue est parfait de naturel, à quelques grossièretés près.

La scène s'ouvre par les reproches de Guillemette à son mari:

Je vy que chascun vous voulait
Avoir pour gagner sa querelle.
Maintenant chascun vous appelle
Partout, l'avocat dessous l'orme.

Pathelin se défend comme il peut, et promet d'avoir un habit neuf.

Je m'en veux aller à la foire.

GUILLEMETTE.

A la foire?

PATHELIN.

Par sainct Jean, voire,
A la foire, gentil'marchande;
Vous desplait-il si je marchande
Du drap, ou quelque autre suffrage
Qui soit bon à notre mesnage?
Nous n'avons robe qui rien vaille.

GUILLEMETTE.

Vous n'avez denier ni maille;
Que ferez-vous?

PATHELIN.

Vous ne sçavez ;
Belle dame, si vous n'avez
Du drap pour nous deux largement,
Si me desmentez hardiment.
Quel' couleur vous semble plus belle,
D'un gris vert ? d'un drap de Brucelle ?
Ou d'autre ? Il me le faut savoir.

GUILLEMETTE.

Tel que vous le pourrez avoir :
Qui emprunte ne choisit mye.

PATHELIN (comptant sur ses doigts).

Pour vous, deux aulnes et demye ;
Et pour moi, trois, voire bien quatre.
Ce sont....

GUILLEMETTE.

Vous comptez sans rabattre ;
Qui diable vous les prestera ?

PATHELIN.

Que vous en chault qui ce sera ?
On me les prestera vrayment,
A rendre au jour du jugement, etc.

La scène change ; Pathelin est dans la boutique du marchand ; il lui fait mille contes, lui parle de son père, de sa tante :

. . . . Que je la vis si belle,
Et grande, et droite, et gracieuse !
Par la Mère Dieu, précieuse,
Vous lui ressemblez de corsage.

Et il vient très-naturellement au drap :

Or, vrayment, j'en suis attrapé ;
Car je n'avais intention
D'avoir drap, par la passion
De Nostre Seigneur, quand je vins.
J'avais mis à part quatre vingts
Escus, pour retraire une rente ;
Mais vous en aurés vingt ou trente,
Je le voy bien ; car la couleur
M'en plaist très tant, que c'est douleur.

Le drapier, enhardi par cette confidence, prodigue les offres de crédit à un homme qui n'en a pas besoin :

> Tout à votre commandement,
> Autant qu'il en tient (de drap) dans la pile;
> Et n'eussiez-vous ni croix ni pile (point d'argent).

On marchande, on convient du prix, on mesure, le tout avec un naturel qui n'a point vieilli. L'avocat laisse au marchand le choix entre l'or ou la monnaie; il l'invite ou plutôt le contraint à venir chez lui chercher son payement et son diner:

> Et si, mangerez de mon oie,
> Par Dieu! que ma femme rôtit.

Le vendeur accepte le diner et ira porter en même temps les six aulnes d'étoffe. Ce n'est pas ainsi que l'entend Pathelin. Il n'est pas fier; il portera lui-même son drap sous son assielle.

La digne épouse du vieux fripon résume à merveille le mérite et l'esprit de cette scène. C'est, dit-elle, la fable du *Renard et du Corbeau*. Nos lecteurs ne seront point fâchés de retrouver dans notre *farce* un des modèles ou du moins des antécédents du charmant récit de La Fontaine.

> Il m'est soubvenu de la fable
> Du corbeau qui estait assis
> Sur une croyz de cincq out six
> Toyses de hault, lequel tenait
> Ung fromaige au bec. Là venait
> Ung regnard qui vid le fromaige;
> Pensa à lui : Comment l'aurai-ge?
> Lors se mist dessous le corbeau :
> Ha! fist-il, tant as le corps beau,
> Et ton chant plein de mélodie!
> Le corbeau par sa couardie
> Oiant son chant ainsi vanter
> Si ouvrist le bec pour chanter,
> Et son fromaige chet à terre,
> Et *maistre* regnard le vous serre
> A bonnes dents, et si l'emporte.
> Ainsy est-il, je m'en faiz forte,
> De ce drap; vous l'avez happé
> Par blasonner et attrappé,

En luy usant de beau langaige,
Comme fist regnard du fromaige.

uit la visite du drapier; la folie de Pathelin, l'ébahissement pauvre drapier.

Iais la maîtresse scène, comme dit Montaigne, c'est la scène nous a enrichis de ce proverbe si juste et si utile à rappeler fois aux orateurs, aux professeurs, à tous ceux qui parlent : *enez à vos moutons*. Elle n'est pas moins plaisante dans l'oriıl que dans Brueys. C'est la même confusion, le même envêtrement de draps et de brebis dans la tête du pauvre marnd, deux fois volé :

LE JUGE.

Sus, revenons à nos moutons :
Qu'en fut-il ?

LE DRAPIER.

Il en prit six aulnes
De neuf francs.

ːe juge représente un vénérable bailli de village du vieux ps. Il se creuse la tête pour voir comment on peut tirer le › des moutons, et les moutons du drap. Vient la morale; qu'un fripon, alors même qu'il a l'avantage d'être homme i, peut fort bien être trompé par le fripon qu'il a défendu. .helin a ordonné à son client de se défendre comme un moule dire *bée* pour toute réponse. C'est un ordre de circonsqui ne doit pas durer plus longtemps que le procès. Mais t se sert du même moyen, pour payer l'avocat de sa peine. *ée* répétés, Pathelin s'écrie, par un souvenir plaisant de re friponnerie :

. . . . Me fais-tu manger de l'oie ?
Maugrebleu, ai-je tant vécu,
Qu'un bergier, un mouton vestu,
Un villain paillart me rigolle ?

LES ENFANTS SANS-SOUCI. — SOTTIES.

ınge de la farce avec la moralité naquit la *Sottie*, genre ire où dominait la satire. Une troupe nouvelle décou-

vrit et sut exploiter cette veine dramatique. Ce furent les *Enfants sans-souci*, joyeuse réunion de jeunes Parisiens qui recommencèrent presque Aristophane, au moins pour la malice et l'audace à tout dire. Politique, religion, vie publique ou privée, rien n'était à l'abri de leurs attaques. Ils avaient commencé par s'exécuter eux-mêmes, pour avoir meilleure grâce à faire justice des autres. Leur chef s'appelait le prince des sots, mais son royaume n'était autre que le genre humain tout entier. Ils obtinrent de Charles VI la permission de représenter leurs *sotties* sur des échafauds élevés sur la place des halles. Louis XII savait supporter lui-même les traits de leur satire, et entendait en souriant ces jeunes étourdis le taxer d'avarice. On pense bien que les divers ordres de l'Etat n'étaient pas épargnés dans ces dangereuses bouffonneries. Tous les intérêts du temps, toutes les allusions fugitives qu'un siècle emporte avec lui étaient saisis et personnifiés sur ce théâtre.

Voici l'annonce du spectacle, telle que les Enfants sans-souci la faisaient crier.

Sots lunatiques, sots étourdis, sots sages,
Sots de villes, sots de châteaux, sots de villages,
Sots rassotez, sots nyais, sots subtils,
Sots amoureux, sots privez, sots sauvages,
Sots vieux, nouveaux, et sots de tous âges,
Sots barbares, étranges et gentils,
Sots raisonnables, sots pervers, sots rétifs,
Votre prince, sans nulles intervalles,
Le mardi gras jouera ses jeux aux Halles.

Comme les moralités, les sotties mettaient en scène des personnages allégoriques, tels que le Monde, Abus, Sot-Dissolu, Sot-Glorieux, Sot-Corrompu, Sot-Trompeur, Sot-Ignorant, Sotte-Folle, qui figurent dans une pièce dont la forme est assez piquante. Le Vieux-Monde, fatigué de veiller sur les hommes où il se plaint que tout va fort mal, s'avise un jour d'en dire un mot à Abus. Celui-ci lui promet de tout arranger : « Il ne faut pas, lui dit-il, tant vous tourmenter ; prenez vos aises ; dormez ; je me charge de tout. » Le Vieux-Monde s'endort, et Abus prend en effet sa place. Il ne perd pas un instant, il va frapper à

tous les arbres, et de toutes parts accourent les sots dont on vient de voir les noms : un nouveau monde est créé; mais la confusion se met parmi les nouvelles créatures; les choses vont de mal en pis, jusqu'à ce que le Vieux-Monde se réveille, chasse les usurpateurs et rétablisse l'ordre.

Cette pièce était de Pierre Gringore. Il la représenta, en prenant le principal rôle, avec la troupe joyeuse des *Enfants sans-souci*, aux jours gras de 1512. Il réunit à cette *sottie* la *Moralité de l'homme obstiné*, et la *Farce de faire et dire*. Cette trilogie était destinée moins à divertir le peuple qu'à faire passer quelques traits hardis sur la politique et la religion à la faveur des licences du carnaval. C'est une grossière ébauche tracée par un Aristophane gaulois. Gringore a toute l'audace et la bizarrerie d'imagination, mais non la profondeur de pensée de l'auteur athénien. Tantôt personnifiant l'Etat, la France, le peuple; tantôt faisant apparaître, au milieu de ces êtres allégoriques, le roi lui-même et sa cour; licencieux, spirituel, caustique, il flatte toutes les passions de la multitude pour l'échauffer contre le pape Jules II, alors engagé dans une guerre contre Louis XII. C'est ainsi que Gringore nous montre la *commune*, c'est-à-dire la masse du peuple, qui vient se plaindre que

Sous ombre de bigoterie
On n'exécute rien d'utile
Fors rapiner et amasser.

Alors commence un débat entre l'Hypocrisie, qui veut s'emparer de la Nation, et la Nation, qui ne veut pas d'elle. Ce débat est suivi de la déconvenue de cette femme qui, maîtresse par un larcin des habits de l'Eglise, prétend aux honneurs dus à la mère des fidèles et finit par être reconnue

Pour cette pauvre *Mère sotte*
Qui d'Eglise a vêtu la cotte.

La *Mère sotte* commande en ces termes au bataillon des zélateurs qui la suivent :

Allez, marchez tous à la fois!
Frappez de crosses et de croix!

Je suis la mère sainte Eglise,
Aurez pour votre vaillantise
Largement de rouges chapeaux
Et serez riches cardinaux.

Ces farces de Gringore, grâce aux travestissements des acteurs et à la malignité du public, obtinrent plus de succès que leur auteur d'estime. On ne peut approuver la licence du poète, qui, encouragé, dit-on, par Louis XII, livra, sur des tréteaux, au ridicule, le chef spirituel de la chrétienté. S'opposer à l'ambition de Jules II était un droit; mais respecter son caractère, un devoir. Les abus venus en terre sainte doivent être extirpés avec précaution, ou l'on risque d'arracher le bon grain avec l'herbe. C'est ce que la main imprudente de Luther ne tarda point à faire reconnaître.

Les plaisanteries de Gringore seraient fort innocentes, si un pape n'en était l'objet. On nous le représente armé d'un bâton avec lequel le Père des chrétiens menace en baragouin italien, d'assommer Pragmatique :

Io tiengro presto lo mio bastonne....

PRAGMATIQUE.

Ha Dieu! ha povre Pragmatique
Cil qui te debvoit maintenir,
Premier te vueil faire mourir.
Dieu, je t'en demande vengeance!

Cette allégorie est digne des halles où elle était jouée.

Gringore a fait beaucoup d'autres pièces, *Moralités* et *Sotties*; des poèmes aussi féconds en adages que les discours de Sancho-Pança; des allégories faiblement écrites, mais ingénieuses et faciles à comprendre. Tel est son *Castel de Labour* (château de travail). Ses vers sont prosaïques; mais la saillie ne leur manque pas; c'est ce qu'on trouve le plus fréquemment chez nos vieux poètes. Jamais, dit-il,

Jamais ne vis un sot, chargé d'argent,
Aller attendre homme sage à sa porte.

Quand Gringore marie les filles de Diable, et qu'il donne la *Flatterie* pour compagne aux gens de cour, la *Rapine* aux gens

de robe, l'*Usure* aux gens d'affaires, la *Présomption* aux jeunes gens, l'*Outre-Cuidance* aux grands seigneurs, la *Gourmandise* aux gens du commun, et la *Cathégorie* aux moines,

Disputants *et pro et contrà;*

enfin, pour terminer ces alliances de son choix, quand il laisse la Sensualité sans établissement, ces inventions, qu'un peuple civilisé trouverait peut-être d'assez mauvais goût, prouvent cependant que celui qui les a conçus, avait reçu en partage la malice, l'esprit et la gaité de l'imagination.

Gringore, saltimbanque ambulant et entrepreneur de farces, n'aurait qu'une réputation souillée, s'il n'avait, sur la fin de sa vie, exercé son talent sur un sujet plus digne d'un honnête écrivain. Nous voulons parler du *Mystère de saint Louis*, dont nous avons reproduit plus haut les principales scènes. C'est, sans contredit, son ouvrage le plus remarquable. Les nobles pensées, les généreux sentiments qu'il exprime, n'ont pas suffi néanmoins pour ôter le souvenir de ridicule qui s'attache au nom de Gringore, connu dans l'histoire sous le nom de *Mère-Sotte* et de *Prince des sots*, par allusion aux deux rôles qu'il avait joués dans la société des *Enfants sans-souci*. Telle est l'importance des premiers pas que l'on fait dans le monde, comme l'a dit un de nos poètes :

L'impression demeure. En vain, croissant en âge,
On change de conduite, on prend un air plus sage;
On souffre encor longtemps de ce vieux préjugé,
On est suspect encor lorsqu'on est corrigé.

Gringore n'avait pourtant que le masque de la folie. Sa devise, *Raison partout*, qu'on lit au manuscrit de *saint Louis*, se trouve déjà sur ses premières bagatelles, sur les plus folles.

Les moralités n'excédaient presque jamais la longueur de mille à douze cents vers. Les farces et les sotties n'en avaient guère plus de cinq cents, quoique l'on trouve à ces nombres des exceptions fréquentes. C'est dans ces pièces surtout qu'on reconnaît l'esprit satirique de nos pères et leur penchant inné à plaisanter les ridicules et à fronder le pouvoir.

Plus légère, plus délicate et d'une raillerie plus directe que

la farce, la sottie paraît dès l'origine animée de cet esprit vif et mordant qui plus tard inspira chez nous le conte philosophique et le pamphlet politique.

Après la mort de Louis XII, les Basochiens et les Enfants sans-souci retombèrent sous le régime d'une police ombrageuse et tracassière. On défendait aux Basochiens, tantôt de jouer des farces ou sotties où il serait parlé de *princes* et *princesses* de la cour, tantôt « de faire monstration de spectacles ni écriteaux taxants ou notants quelques personnes que ce soit, sous peine de prison et de bannissement. » Enfin, il fut signifié aux comédiens, en 1538, de remettre désormais à la cour le manuscrit des pièces quinze jours avant la représentation, et de retrancher en jouant les passages rayés, « sous peine de prison et de punition corporelle. » En 1540, il y eut un redoublement de rigueur, et la peine dont on menaça les délinquants n'était pas moindre que celle de la *hart*. Parmi tant de gêne et de périls, les sociétés de la Bazoche et des Enfants sans-souci survécurent encore avec leurs cérémonies et leurs statuts jusqu'au commencement du dix-septième siècle, où elles finirent par se perdre et disparaître obscurément dans les orgies du mardi-gras.

RÉFLEXIONS.

La langue française, dès son origine, est parlée dans toute l'Europe.

Au quinzième siècle, la langue française avait fait des progrès sensibles, bien qu'elle fût encore éloignée de la perfection à laquelle elle devait atteindre. Et pourtant, c'est cette langue chargée de diphthongues épaisses, de consonnances discordantes et de voyelles nasales, dont le maître du Dante, Brunetto Latini, trouvait la *parleure la plus délitable*. Un auteur vénitien, qui écrivait en 1275, Martino Canale, traduisant en français une chronique vénitienne, disait « que langue française cort parmi le monde, et est la plus délitable à lire et à oïr que nulle autre. » Dante, qui créait une langue, et qui la portait tout à coup à son point de perfection, faisait l'éloge de la nôtre. On l'employait dans les cours étrangères à la rédaction des actes; on la prenait

pour la langue naturelle des hommes ; si un sourd-muet, disait-on, recouvrait la parole, il parlerait le français de Paris.

Gloire poétique de la France au moyen-âge.

Les douzième et treizième siècles furent pour la France ce que le siècle de Périclès avait été pour la Grèce antique ; à cette époque le mouvement des esprits se manifesta par des productions de l'art et par des faits qui, les uns et les autres, n'ont pas été surpassés. Les monuments religieux (*églises gothiques*), qui depuis six cents ans inspirent l'admiration en France et en Allemagne, sont restés les chefs-d'œuvre de l'architecture ancienne et moderne ; l'éloquence de ces hommes qui, comme *saint Bernard*, entraînaient des populations entières à la conquête des saints lieux, doit être citée comme une preuve de ce que peut la parole humaine sur la volonté des masses.

On devait donc grandement s'étonner, en lisant l'histoire littéraire telle qu'on la faisait autrefois, d'apprendre que ces deux siècles ne possédaient d'autre poésie que quelques fabliaux et quelques chansons assez agréables, mais qui semblaient bien pauvres si on les comparait aux gigantesques conceptions et aux merveilleux travaux des architectes, des guerriers, des prêtres du même temps. En effet, dans les œuvres de l'esprit humain, tout se tient, et quand un siècle excelle dans un art quelconque, on peut être certain que les autres ne resteront pas dans la médiocrité.

Aujourd'hui nous ne conserverons plus une erreur que tous partageaient encore il y a quelques années. Nous savons qu'à côté des artistes admirables qui construisaient nos merveilleuses cathédrales, vivaient des poètes non moins étonnants qui, dans des ouvrages de quatre mille, de six mille, de dix mille, de quinze mille vers, célébraient les hauts faits des héros de la France et principalement les exploits de Charlemagne et de ses guerriers. Sans doute, il y a, dans ces merveilleuses productions, des défauts qui tiennent à l'enfance de la langue et à celle de l'art. L'absence de proportion, choquante dans les statues et les peintures du moyen-âge, ne l'est pas moins dans les poèmes. Un inci-

dent sans importance est narré avec autant de lenteur et de détail, qu'un fait essentiel et attachant. Un homme près de mourir, sur qui déjà l'épée s'est levée, aura le temps de réciter d'interminables oraisons, avant d'être frappé. L'auteur passera sans scrupule d'un sujet à un autre, et mettra en action, dans une autre action, ce qu'il faudrait expliquer en trois lignes, pour ne pas distraire l'auditoire de la marche du drame principal. C'est ainsi que, dans les vieux tableaux, on verra dans le même cadre Jésus faisant la cène, Judas s'avançant avec les soldats, le Christ en prière au jardin des Oliviers, saint Pierre à l'angle d'un mur près du coq qui chante, et derrière lui, Iscariote qui se pend à côté d'un tesson de pot, jeté là pour rappeler que le théâtre du suicide était la propriété d'un potier.

Les peintres opposaient entre elles des couleurs simples et tranchées; la fusion des tons; les demi-teintes ne leur sont pas accessibles. De même, dans les écrits de cette époque, on n'entrevoit aucun tempérament entre les sensations extrêmes. Un homme rit ou pleure, mais il n'est ni contrarié ni mélancolique; le regret a la force du désespoir; l'espérance est une certitude; le mécontentement prend les proportions de la fureur; et une faute est un crime. Une femme affligée s'arrache les cheveux; un homme offensé se roule par terre; un héros inquiet se tord et fond en larmes; un chevalier qui adore son amante a-t-il avec elle un petit démêlé; il *lui teint le visage en bleu à coups de poing :*

Tant la batit que le en fu perse tainte.

Qu'il lui tienne un propos blessant, elle tombe en pamoison; peu s'en faut qu'elle n'expire. Ce monotone abus des effets exagérés trahit, dans l'organisation du langage, des lacunes profondes. Il était rude, pauvre, inflexible, et l'art ne l'avait pas assoupli; preuve qu'il n'était pas une émanation directe et récente d'une langue littéraire et polie comme le latin. Les enfants de cette génération n'avaient guère plus étudié Homère ou Virgile, que Phidias, Ménélaüs, Zenodore ou Vitruve.

Guidé par la seule audace de la volonté, échauffé, soutenu par le sentiment et l'admiration de la grandeur exagérée, qui tient lieu du beau chez les peuples barbares, l'homme du moyen-âge

sut, comme l'abeille, construire sa ruche; il était si vigoureusement trempé, que son œuvre parfois nous étonne. Cette ruche, si vous l'examinez, alvéole par alvéole, perd de son mérite; il la faut embrasser dans son ensemble. Certes, il y aurait folie à rapprocher les mains difformes, les ébauches grossières dues à la statuaire gothique, des modèles de perfection que la Grèce nous a laissés; mais à saisir la pensée tout entière, et le génie des deux époques, dans leur synthèse mutuelle, on peut hardiment placer en face des temples de Segeste, d'Athènes ou de Pœston, ceux d'Anvers, de Rouen, de Strasbourg, de Worms ou de Mayence.

Si, laissant de côté ce qui tient au style, au langage, à l'art du détail, à la forme, enfin, nous ne considérons que la beauté morale, l'ampleur des conceptions, la noblesse instinctive des sentiments, la vigueur des courages et la richesse grandiose des inventions, nous oserons aussi revendiquer, pour nos épopées chevaleresques, une place honorable entre l'*Iliade* et l'*Odyssée*.

En surmontant les déboires d'un style abrupte et discordant, on y trouve l'imagination naturelle, les mœurs d'une époque, la naïveté parfois sublime des âges primitifs, et cet élément de poésie qui précède chez les nations la période sceptique et l'aride précision de l'analyse. Dans ces œuvres chaleureuses et candides apparaissent les croyances ferventes, les sentiments sincères et les préjugés sublimes. On y saisit la physionomie des sociétés naissantes, le tableau de leur vie intérieure, ainsi que leur franche et mâle austérité; les vices eux-mêmes se dessinent dans leur sauvage et cynique rudesse; si bien que le tout envisagé d'assez haut pour que l'œil perde de vue la misérable insuffisance des détails, produit une illusion favorable et exalte la pensée.

On reconnait dans les poèmes du moyen-âge, les instincts généreux, les impulsions nobles et les idées d'honneur, de probité, sur lesquelles le Christianisme a fondé les bases de la société moderne. Il faut convenir, à cet égard, que nos chevaliers sont supérieurs aux héros de la Grèce, la plupart faux, perfides et rapaces; ils sont aussi avides et intéressés que les nôtres sont prodigues; et le second de ces défauts est assurément plus épique, plus noble que l'autre. Nous voyons aussi que cette Muse est profondément chrétienne, et que ses

inspirations étaient vraiment nationales. On ne trouverait pas, dans Homère, un combat aussi sublime que le duel d'Olivier et de Roland en vue de deux armées rivales qui s'intéressent aux deux champions, dans l'une desquelles se trouve une amante livrée à toutes les angoisses, et partagée entre l'amour et l'amitié fraternelle. Cette situation est dramatique et touchante. A la vérité, Homère en eût tiré un plus grand parti; mais il ne l'a pas conçue.

Ces poèmes, comme ceux de la Grèce héroïque, respirent la poussière des batailles: la vie guerrière y a toute son importance: le chevalier cause avec son cheval, il parle à son épée, et les armes sont l'objet d'une tendresse, d'un respect prodigieux. Il est présumable que ces poèmes furent conçus et exécutés en France; ils ont évidemment été tracés par et pour des peuples très-belliqueux, et notre patrie était alors déjà la nation la plus guerrière de l'Occident. Agriculteur et soldat, tel est, tel fut toujours l'enfant de notre pays: les romans chevaleresques rendent bien ce double caractère; la nature champêtre y est aussi tendrement dépeinte que la bravoure, et dans plus d'une chanson de geste, on reconnaît déjà cette figure à laquelle le peuple sourit toujours parce qu'elle le symbolise et qu'elle est l'emblème de la vieille France, la figure naïvement poétique de notre soldat laboureur.

L'examen de ces divers poèmes démontre que leurs auteurs ne savaient à peu près rien de ce qu'on apprend dans les livres: ils ne posent pas de ces moralités savantes qui fourmillent dans l'Odyssée, et les chevaliers obéissent au premier mouvement de leur âme, rarement à la puissance d'un raisonnement; ils ne sont pas beaux parleurs; on les voit agir, on les apprécie sur leurs faits et gestes, non d'après leurs pensées. Il faut dire que le langage ne se prêtait pas aux combinaisons idéologiques. La structure du style ne comportait aucune complication, et chaque phrase ne pouvait contenir qu'une proposition à peu près dénuée de membres complémentaires. Toutes les strophes se succèdent par périodes courtes et rarement réunies. On maniait gauchement les temps des verbes, on était mal édifié sur leur nature, sur leur valeur réciproque; il existait des lacunes parmi les pronoms,

et certains mots indispensables à la suture des phrases composées, prépositions, conjonctions, etc... faisaient souvent défaut. Il les fallait remplacer par des périphrases, qui, pour la plupart, plus ou moins contractées, se sont conservées dans notre langue, comme pour attester qu'elle ne fut point traduite du latin littéraire, et qu'elle fut l'œuvre du peuple, étranger aux finesses de la logique et de l'érudition.

Rien ne dénote mieux cette incompatibilité entre les deux langues, que les conformités nombreuses et fortuites du français avec le grec. Ces analogies, constatées précisément dans la portion la plus intime, la plus caractéristique du langage, dans les idiotismes, dans les locutions elliptiques, et dans nombre de mots composés, étaient plus fréquentes dans la langue d'oil qu'elles ne le sont depuis que les études latines, réagissant au seizième siècle sur les formes du français, lui ont ôté de son originalité. Ainsi, plus il est proche de son origine, moins il est latin. Les mots seuls provenaient de source romaine, les armées de l'empire nous les avaient apportés; mais tout ce que la fantaisie et la nature avaient introduit dans cet idiome incertain et mobile, était indépendant de l'influence de la latinité. Par les allures de son génie, par sa physionomie, par ses gallicismes, le français s'appropria l'esprit grec; c'est ainsi que, par un jeu fréquent et inexplicable, on voit des enfants ressembler à leur aïeul plus qu'à leur père ou à leur mère, dont ils ont cependant le sang dans les veines. Mais ce qu'avaient les Grecs, ce dont nous fûmes dépourvus dans notre époque poétique, c'est une langue nationale et littéraire. Aussi nos anciennes compositions sont-elles vicieuses quant à la forme. Plus tard, nous avons emprunté des lois didactiques au parler d'Horace et de Tite-Live, et le vieux langage abandonné s'est évanoui dans les ténèbres de la barbarie; mais le génie national subit des entraves qu'il ne devait pas briser, et l'épopée française demeura perdue sous les ruines du passé.

Faute de saisir les circonstances et les effets de cette révolution linguistique, on a dénié au génie français le sentiment de la poésie épique; loin de là, tant que la Muse resta française, elle fit fleurir l'épopée. Ce qu'il fallait soutenir, c'est que ce genre d'ouvrages étant surtout propre aux âges primitifs, exigeant à la fois la sim-

plicité des mœurs, et la violence, la sauvagerie des passions, ne saurait réussir qu'à la condition de dépeindre en traits vigoureux une société naissante, dans toute la grandeur de sa barbarie sublime. Homère, comme nos *trouveurs* du moyen-âge, avait pris ses modèles parmi les héros de son temps ; les Latins le copièrent dans un siècle de civilisation raffinée, artificielle et sceptique : leur épopée n'est, malgré tout le génie de Virgile, qu'une imitation qui, transportée au milieu de nous par une traduction servile, donna des résultats plus froids encore, parce qu'elle n'avait plus rien de commun avec la nature.

Voilà pourquoi le genre le plus relevé que l'on connaisse en littérature n'a pu se perpétuer dès que la langue et la rhétorique eurent aliéné leur liberté native.

Mais le goût et le sentiment de l'épopée distinguèrent éminemment la littérature française, loin de lui être étrangers ; et c'est dans ces œuvres imparfaites qu'il faut rechercher les tendances naturelles de notre génie, et les uniques monuments de littérature vraiment nationale que nous possédions. Dès que nous imitâmes les Latins, gens d'un art souple, pompeux et déclamatoire, nous ne décrivîmes, comme eux, qu'un nombre limité d'objets, ennoblis en vertu de certaines conventions. Il cessa d'être permis de nommer les choses par leur nom ; la périphrase tint lieu du mot, et l'étiquette régna dans le vocabulaire poétique. Ces fausses délicatesses étaient ignorées des Grecs.

Entre l'*Iliade* et nos rapsodies chevaleresques, la parenté, nous le répétons, est irrécusable ; il n'est pas surprenant que nos modernes critiques l'aient méconnue, puisqu'ils n'ont jamais pu ni comprendre ni interpréter Homère, qu'ils ont travesti sous des oripaux de rhétorique latine.

Nos candides et modestes trouvères n'eurent d'autres guides que les grands hommes de leur temps, d'autre philosophie que celle de l'Evangile, d'autre mobile que l'amour de la patrie, mot qui commençait, parmi eux, à avoir un sens, et qui s'éteignit avec cette glorieuse époque, pour ne revivre qu'après plusieurs siècles. Leur Muse ne rougissait pas de chanter les héros de la France ; et l'on eût fort étonné Philippe-Auguste ou saint Louis, en érigeant en précepte à leur cour, qu'il est bas et malencontreux

de célébrer d'autres gloires que celles des Grecs et des Romains. Sans doute leur langage était rude à l'oreille, mais la vérité était douce à leur cœur; et ils n'eussent pas été assez esclaves de l'harmonie des mots pour se railler de la gloire de leurs ancêtres, sous prétexte que l'un d'eux s'appelait Childebrand. Le succès de cette moquerie de Boileau dépeint un des plus tristes côtés du moderne esprit des Français.

Ainsi, tout en refusant à la langue du douzième siècle le mérite de la régularité, nous croyons qu'il y eut quelque chose de grand et de vraiment poétique dans ce premier élan de la pensée; nous déplorons la révolution complète qui vint altérer le caractère et déplacer les bases de la littérature nationale, pour l'attacher à la remorque d'une langue et d'une littérature éteintes.

L'opinion des siècles s'est prononcée jadis dans le même sens que nous-mêmes : la vogue des épopées chevaleresques a été européenne pendant quatre cents ans; il a fallu, pour l'abattre, que don Quichotte vînt poser l'armet de Mambrin sur le front vénéré des preux. Et, depuis cette époque, aucun poème épique n'est devenu populaire : la gloire de l'Arioste, du Tasse, héritiers des trouvères, est restée pure, et nous montre ce que seraient devenus nos vieux romans entre les mains de poètes sincères, servis par une langue enrichie et purifiée ; tandis qu'au contraire le poème de *Henri VI*, froide imitation de l'art de Lucain et de Virgile, préservé de l'oubli par l'éclat du nom de son auteur, n'aboutit qu'à venger sur lui-même l'outrage subi par la pucelle d'Orléans. La Muse française indignée le renia, elle refusa à ce génie puissant les inspirations qui avaient échauffé nos anciens trouvères. (*M. Francis Wey*, *Révolution de la langue.*)

Poésie française considérée comme prenant sa place dans le mouvement intellectuel, artistique et civilisateur de toute l'Europe au treizième siècle.

Pour bien apprécier les monuments de notre poésie nationale au treizième siècle, il faut les considérer comme prenant leur place dans le mouvement intellectuel, artistique et civilisateur

de cette époque, la plus mémorable de toute notre histoire. La religion alors étendait sur toutes choses son heureuse influence.

« Ce n'était pas seulement sur le monde politique, dit M. de Montalembert, que s'exerçait l'empire de la foi et de la pensée catholique : dans sa majestueuse unité, elle embrassait tout l'esprit humain, et l'associait ou l'employait à tous ses développements. Ainsi sa puissance et sa gloire sont profondément empreintes sur toutes les productions de l'art et de la poésie de cette époque, tandis qu'elle sanctifiait et consacrait, loin de les arrêter, tous les progrès de la science. Et ce treizième siècle, si fécond pour la foi, ne fut pas non plus stérile pour la science. Déjà nous avons nommé Roger Bacon et Vincent de Beauvais : c'est indiquer l'étude de la nature purifiée et ennoblie par la religion, en même temps que l'introduction de l'esprit de classification et de généralisation dans la direction des richesses intellectuelles de l'homme. Nous avons nommé saint Thomas et ses contemporains dans les ordres mendiants : c'est rappeler les plus belles gloires de la théologie, la première des sciences. Il ne faut pas en exclure ce fameux Pierre Lombard, le *Maître des sentences*, qui régna si longtemps sur les écoles, et mérita d'être commenté à la fois par le docteur Angélique et le docteur Séraphique ; ni Alain de Lille, le *Docteur universel*, qui vivait encore dans les premières années du siècle; ni Guillaume-Durand, qui en illustra la fin, et qui donna le code le plus complet de la Lithurgique dans son *Rationale*. La plupart de ces grands hommes embrassaient à la fois la théologie, la philosophie et le droit, et leur nom appartient également à l'histoire de ces trois sciences. Raymond Lulle, que sa sainte vie fit honorer comme bienheureux, appartient plus spécialement à la philosophie. La traduction des œuvres d'Aristote, entreprise par les soins de Frédéric II, et devenue si rapidement populaire, ouvrit à cette dernière des voies nouvelles dont nous ne devons constater que le commencement à l'époque qui nous occupe. La législation n'eut peut-être jamais de plus belle période. D'un côté, les papes, organes suprêmes en même temps de la foi et du droit, donnaient au droit canonique tous les développements que comportait cette magnifique garantie de la civilisation chrétienne, siégeaient eux-mêmes comme juges avec

une assiduité exemplaire (*), publiaient des collections immenses, fondaient des écoles nombreuses. De l'autre, on voyait naître la plupart des législations nationales de l'Europe, les grands miroirs de Souabe et de Saxe, les premières lois publiées en allemand par Frédéric II à la diète de Mayence, le code donné par lui à la Sicile; en France, les établissements de saint Louis, accompagnés du Droit *coutumier* de Pierre des Fontaines, et de la *coutume de Beauvoisis* de Philippe de Beaumanoir; enfin la version française des *assises de Jérusalem*, où se trouve le résumé le plus complet qui nous soit resté du droit chrétien et chevaleresque. Tous ces précieux monuments de la vieille organisation chrétienne du monde, nous sont restés dans les langues mêmes des divers peuples et se distinguaient moins encore à ce titre, que par leur esprit généreux et pieux, de ce funeste droit romain, dont les progrès allaient bientôt en altérer tous les principes. A côté de ces sciences intellectuelles, la médecine florissait dans ses métropoles de Montpellier et de Salerne, toujours sous l'influence et avec l'alliance de l'Eglise : et le pape Jean XXI avant de monter sur le trône pontifical, trouvait le loisir de composer le *Trésor des pauvres*, ou *Manuel de l'art de guérir*. L'introduction de l'algèbre, des chiffres arabes, l'invention, ou du moins l'admission générale de la boussolle, signalent encore cette époque comme une des plus importantes pour les destinées de l'humanité.

» Mais c'est bien plus encore dans l'art que se manifeste le génie créateur de ce siècle : car c'est lui qui voit éclore cette douce et majestueuse puissance de l'art chrétien, dont l'éclat ne devait pâlir que sous les Médicis, lors de ce qu'on appelle la renaissance et qui fut en effet la renaissance de l'idolâtrie païenne dans les lettres et les arts (**); c'est le treizième siècle qui commence avec Cimabuë et la cathédrale de Cologne cette longue série de splendeurs qui ne finit qu'à Raphaël et au Dôme de Milan. L'archi-

(*) Innocent III siégeait ainsi trois fois par semaine ; Grégoire IX, Innocent IV et Boniface VIII, étaient de célèbres jurisconsultes ; nous avons déjà parlé de saint Raymond de Penafort et du cardinal Henry de Suze, placé par le Dante dans son *Paradis*.

(**) On connaît l'exclamation du pape Adrien VI en arrivant à Rome après la mort de Léon X. à la vue de toutes les statues antiques qu'on avait déterrées : '*Proh! Idola barbarum!* Elle était, certes, dictée autant par un juste sentiment de l'art chrétien que par l'émotion pieuse du chef de l'Eglise catholique.

tecture, le premier des arts pour la durée, la popularité et la sanction religieuse, devait être aussi le premier à subir la nouvelle influence qui s'était développée chez les peuples chrétiens, le premier où s'épanouiraient leurs grandes et saintes pensées.

» Il semble que cet immense mouvement des âmes que représentent Saint Dominique, saint François et saint Louis, ne pouvait avoir d'autre expression que ces gigantesques cathédrales qui paraissent vouloir porter jusqu'au ciel, au sommet de leurs tours et de leurs flèches, l'hommage universel de l'amour et de la foi victorieuse des chrétiens. Les vastes basiliques des siècles précédents leur paraissaient trop nues, trop lourdes, trop vides pour les nouvelles émotions de leur piété, pour l'élan rajeuni de leur foi. Il faut à cette vive flamme de la foi le moyen de se transformer en pierre et de se léguer ainsi à la postérité. Il faut aux pontifes et aux architectes quelque combinaison nouvelle qui se prête et s'adapte à toutes les nouvelles richesses de l'esprit catholique: ils la trouvent en suivant ces colonnes qui s'élèvent vis-à-vis l'une de l'autre dans la basilique chrétienne, comme des prières qui, en se rencontrant devant Dieu, s'inclinent et s'embrassent comme des sœurs : dans cet embrassement, ils trouvent l'ogive. Par son apparition, qui ne devient un fait général qu'au treizième siècle, tout est modifié, non pas dans le sens intime et mystérieux des édifices religieux, mais c'est dans leur forme extérieure. Au lieu de s'étendre sur la terre comme de vastes toits destinés à abriter les fidèles, il faut que tout jaillisse et s'élance vers le Très-Haut. La ligne horizontale disparaît peu à peu, tant l'idée de l'élévation, de la tendance au ciel domine. A dater de ce moment, plus de cryptes, plus d'églises souterraines; la pensée chrétienne, qui n'a plus rien à craindre, se produira tout entière au grand jour. « Dieu ne veut plus, » dit le *Titurel*, le plus grand poème de l'époque, et où se trouve formulé l'idéal de l'architecture chrétienne, « Dieu ne veut plus que son cher peuple se rassemble d'une manière timide et honteuse dans des trous et des cavernes. » Comme il a voulu donner tout son sang pour Dieu dans les croisades, ce cher peuple veut maintenant donner toutes ses fatigues, toute son imagination, toute sa poésie, pour qu'on fasse à ce

même Dieu des palais dignes de lui. D'innombrables beautés fleurissent de toute part dans cette germination de la terre fécondée par le catholicisme, et qui semble reproduite dans chaque église par la merveilleuse végétation des chapiteaux, des clochetons et des fenestrages. Nous serions entraînés mille fois trop loin si nous entrions dans le détail de tout ce que cette transformation de l'architecture au treizième siècle a valu au monde de grandeur et de poésie. Il faut nous borner à constater que la première et la plus complète production, au moins en Allemagne, de l'architecture dite *gothique* ou ogivale, a été l'église bâtie sur le tombeau de la *chère sainte Elisabeth*, avec le produit des offrandes de la foule des pèlerins qui y affluait. Il nous faut aussi rappeler au moins les noms de quelques-unes des immortelles cathédrales qui s'élevaient en même temps sur tous les points de l'Europe chrétienne, et qui, si elles ne furent pas toutes achevées alors, eurent leur plan tracé par la main d'hommes de génie qui ont dédaigné de nous laisser leur nom, ils aimaient trop Dieu et leurs frères pour aimer la gloire. C'étaient en Allemagne, après Marbourg, Cologne (1246) (*) l'église modèle, où l'espérance de la foi se montre plus longue que sa durée, mais qui, restée suspendue dans sa gloire, est comme un défi jeté à l'impuissance moderne; Cologne, qui forme avec Strasbourg et Fribourg, la magnifique trilogie gothique des bords du Rhin : en France, Chartres, dédiée en 1260, après un siècle et demi de persévérance; Reims (1232), la cathédrale de la monarchie; Amiens (1228), Beauvais (1250), la Sainte-Chapelle et Saint-Denis; la façade de Notre-Dame (1223) : en Belgique, Sainte Gudule de Bruxelles (1226), et l'église des Dunes, bâtie par quatre cents moines en cinquante ans (1214-62) : en Angleterre, Salisbury la plus belle de toutes (1220); une moitié d'Yorck (1227-60); le chœur d'Ely (1235); la nef de Turham (1212); en Espagne Burgos et Tolède, fondées par saint Ferdinand (1228) : et presque toutes ces œuvres colossales, entreprises et menées à fin par une ville ou un seul chapitre, tandis que les plus puissants royaumes d'aujourd'hui seraient hors d'état, avec toute leur fiscalité, d'en

(*) Les dates entre parenthèses indiquent le commencement des travaux.

achever une seule. Victoire majestueuse et consolante de la foi et de l'humilité sur l'orgueil incrédule, victoire qui étonnait dès ce temps-là même les âmes simples, et arrachait à un moine ce cri de naïve surprise : « Comment se fait-il que dans des cœurs si humbles il y ait un si fier génie (*)? »

» La sculpture chrétienne ne pouvait que suivre les progrès de l'architecture, et commençait dès lors à porter ses plus beaux fruits. Ces belles rangées de saints et d'anges qui peuplent les façades des cathédrales, sortent alors de la pierre. On voit s'introduire l'usage de ces tombes où apparaissent, dormant du sommeil des justes, l'époux à côté de l'épouse, leurs mains quelquefois entrelacées dans la mort comme elles l'avaient été dans la vie; ou encore la mère couchée au milieu de ses enfants : ces statues si graves, si pieuses, si touchantes, empreintes de toute la placidité du trépas chrétien ; la tête soutenue par de petits anges, qui semblent avoir recueilli le dernier soupir; les jambes croisées, quand on avait été à la croisade. (**) Les reliques des saints que l'on avait rappportées en si grand nombre de Byzance conquise, ou que fournissait sans cesse la gloire des élus contemporains, étaient une occasion perpétuelle de travail pour la sculpture catholique. La châsse si richement décorée de sainte Elisabeth, est un monument de ce qu'elle pouvait déjà produire en son enfance, quand la piété fervente l'inspirait. Celle de sainte Geneviève valut à son auteur, Raoul l'orfèvre, les premières lettres de noblesse qui furent données en France; et c'est ainsi que dans la société chrétienne l'art a triomphé avant la richesse de l'inégalité de la naissance.

» Quant à la peinture, quoiqu'elle ne fît que de naître, déjà elle annonçait son glorieux avenir. Les vitraux, qui devenaient d'un usage universel, lui offraient un champ nouveau, en versant sur toutes les cérémonies du culte une nouvelle et mystérieuse lumière. Les miniatures du *Missel* de saint Louis et des *Miracles de la sainte Vierge*, par Gautier de Coinsy, qu'on voit à la bibliothèque royale, montrent ce que pouvait déjà produire

(*) *Et mirum in tam humili corde potuisse inesse tam magnum animum.*
(**) *Vita Hugonis abb. ap. Digby, Mores catholici.*

l'inspiration chrétienne. En Allemagne commençait déjà à poindre cette école si pure, si mystique du Bas-Rhin, qui devait plus que toute autre unir le charme et l'innocence de l'expression à l'éclat du coloris. Et déjà la popularité de cet art naissant était si grande, que l'on ne cherchait plus l'idéal de la beauté dans la nature déchue, mais bien dans ces types mystérieux et profonds, dont d'humbles artistes avaient puisé le secret au sein de leurs contemplations religieuses. (*)

» Nous n'avons pas encore nommé l'Italie; c'est qu'elle mérite une place à part dans cette trop rapide énumération. En effet, cette patrie éternelle de la beauté devançait et surpassait déjà le reste du monde dans le culte de l'art chrétien. Pise et Sienne, encore aujourd'hui si belles dans leur mélancolie et leur abandon, servaient de berceau à cet art, et préparaient les voies à Florence, qui devait en être la première capitale. Quoique déjà peuplée depuis un siècle d'admirables édifices, Pise ciselait le délicieux bijou de Santa-Maria della Spina (1238), et préparait le Campo-Sancto, monument antique de la foi, de la gloire et du génie d'une cité chrétienne. Sienne voulait bâtir une nouvelle cathédrale (1225), qui devait tout surpasser si elle avait pu être achevée. Dans ces deux villes, Nicolas Pisan (**) et son illustre famille fondaient cette sculpture si vivante et si pure qui donnait du cœur à la pierre, et ne devait finir qu'avec la chaire de Santa-Croce à Florence. Giunta de Pise et Guida de Sienne annoncent en même temps dans la peinture l'école grave et inspirée qui devait sitôt grandir sous Cimabuë et Giotto, et toucher au ciel avec le bienheureux moine de Fiesole. Florence accueillait une œuvre de Cimabuë comme un triomphe, et croyait qu'un ange était venu du ciel pour peindre cette tête vraiment angélique de Marie dans l'Annonciation, que l'on y vénère encore. (***) Orvieto voyait s'élever une cathédrale digne de figurer

(*) Wolfram d'Eschembach, un des plus célèbres poètes de l'Allemagne à cette époque (1220), pour donner une idée de la beauté d'un de ses héros, dit que les peintres de Cologne ou de Maestricht n'auraient pu la faire mieux. Ap. Passavant, Kunstreise, p. 203.

(**) Fleurit de 1207 à 1230 : ses chefs-d'œuvre sont la chaire du baptistère de Pise, celui du dôme de Sienne, et le tombeau de saint Dominique à Bologne.

(***) A l'église des Servites : elle fut peinte selon la légende en 1252.

au milieu de celles du Nord (1206—1214). Naples avait sous Frédéric II son premier peintre et son premier sculpteur (*); enfin Assise élevait dans sa triple et pyramidale église, au-dessus du tombeau de saint François, le sanctuaire des arts en même temps que d'une irrésistible ardeur pour la foi. Plus d'un franciscain se distinguait déjà dans la peinture; mais l'influence de saint François sur les artistes laïcs fut désormais immense; ils semblaient avoir trouvé le secret de toute leur inspiration dans le développement prodigieux qu'il avait donné à l'élément de l'amour; ils placèrent désormais sa vie et celle de sainte Claire à côté de celle du Christ et de sa mère, dans le choix de leurs sujets; et l'on vit tous les peintres célèbres de ce siècle et du suivant aller lui payer leur tribut, en ornant de leurs peintures la basilique d'Assise. C'était près de lui aussi que devait naître l'école mystique de l'Ombrie, qui, dans le Perugin et dans Raphaël avant sa chute, a atteint le dernier terme de la perfection de l'art chrétien. On eût dit que, par une douce et merveilleuse justice, Dieu avait voulu accorder la couronne de l'art, la plus belle parure du monde, au lieu de la terre d'où s'étaient élevées vers lui les plus ferventes prières et les plus nobles sacrifices.

» Si l'art était déjà si riche au temps dont nous parlons, et répondait si bien au mouvement des âmes, que ne dirons-nous pas de la poésie, sa sœur? Jamais, certes, elle n'a joué un rôle aussi populaire et aussi universel qu'alors. L'Europe semblait un vaste atelier de poésie, d'où sortait chaque jour quelque œuvre, quelque cycle nouveau. C'est qu'à part l'abondance des inspirations, les peuples commençaient à user d'un instrument qui devait prêter une force immense au développement de leur imagination. En effet, cette première moitié du treizième siècle, que nous avons déjà vu tant produire, fut aussi l'époque de la floraison, de l'expansion de toutes les langues vivantes de l'Europe, celle où elles commencèrent à la fois à produire des monuments qui nous sont restés. Des traductions de la Bible, des recueils de législation, faits pour la première fois dans des idiômes mo-

(*) Tommaso da Stefani et Nicolas Masuccio.

dernes, prouvent leur importance croissante. Chaque peuple se trouva ainsi avoir à sa disposition une sphère d'activité toute fraîche pour sa pensée, où le génie national put se dégager à l'aise. La prose se forma pour l'histoire, et l'on vit bientôt des chroniques faites pour le peuple, et souvent par lui, prendre place à côté de ces chroniques latines, si longtemps méprisées, et qui renferment cependant tant d'éloquence, tant de beautés tout à fait inconnues au latin classique. Cependant la poésie conserva longtemps la suprématie que lui donnait son droit de primogéniture. On la voit dès lors dans presque tous les pays de l'Europe se revêtir de toutes les formes que l'on s'est longtemps figuré comme réservées à la civilisation païenne ou moderne. L'épopée, l'ode, l'élégie, la satire, le drame lui-même, ont été aussi familiers aux poètes de cette période, qu'à ceux des siècles d'Auguste et de Louis XIV. Et quand on lit leurs œuvres avec la sympathie qu'entraîne une foi religieuse identique à la leur, avec l'appréciation impartiale d'une société où l'âme dominait à un si haut point la matière, avec une indifférence assez facile à concevoir pour les règles de la versification moderne, on se demande ce qui a donc été inventé de nouveau par les écrivains des siècles plus récents; on cherche ce que la pensée et l'imagination ont gagné en échange des purs trésors qu'elles ont perdus. Car, il faut le savoir, tous les sujets dignes d'un culte littéraire ont été chantés par ces génies méconnus, et glorifiés par eux devant leurs contemporains; Dieu et le ciel, la nature, l'amour, la gloire, la patrie, les grands hommes, rien ne leur a échappé. Il n'est pas un secret de l'âme qu'ils n'aient découvert, pas une mine de sentiment qu'ils n'aient exploitée, pas une fibre du cœur humain qu'ils n'aient remuée, pas une corde de cette lyre immortelle dont ils n'aient tiré des accords délicieux.

» Pour commencer par la France, non-seulement sa langue, formée par les trouvères du siècle précédent et les sermons de saint Bernard, était devenue une richesse nationale, mais sous saint Louis elle prit cet ascendant européen qu'elle n'a jamais perdu depuis. Tandis que le maître du Dante, Brunetto Latini, écrivait son *Tesoro*, espèce d'Encyclopédie, en français, parce que c'était, selon lui, la langue la plus répandue en Occident, saint

François chantait le long des routes des cantiques en français.(*) La prose française, qui devait être l'instrument de saint Bernard et de Bossuet, ouvrait avec Villehardouin et Joinville la série de ces grands modèles qu'aucune nation n'a surpassés ; mais la poésie, comme partout alors, était bien plus féconde et plus goûtée. Nous ne dirons rien de la littérature provençale des troubadours, quoique la critique moderne ait daigné lui laisser sa réputation, et quoiquelle fût encore dans tout son éclat au treizième siècle; parce que nous croyons qu'elle ne renferme aucun élément catholique, qu'elle s'est bien rarement élevée au-dessus du culte de la beauté matérielle, et qu'elle représente, sauf quelques exceptions, la tendance matérialiste et immorale des hérésies méridionales de cette époque. Tout au contraire, dans la France du Nord, à côté des fabliaux et de certaines œuvres lyriques qui se rapprochaient trop du caractère licencieux des troubadours, l'épopée nationale et catholique y apparaissait dans toute sa splendeur. Les deux grands cycles où se concentrent la plus haute poésie des siècles catholiques, celui des épopées carlovingiennes, et celui de la Table-Ronde et du Saint-Graal, inaugurés au siècle précédent par Chrestien de Troyes, se peuplèrent alors de ces *romans* dont la popularité était immense. Le *roman de Roncevaux*, dans la forme où nous le possédons aujourd'hui, ceux de *Gérard de Nevers*, de *Berthe aux grands piés*, de *Renaud de Montauban*, des *quatre fils d'Aymon*, ces transfigurations des traditions françaises, sont toutes de cette époque, comme aussi ceux du *Renard* et de la *Rose*, qui ont conservé plus longtemps une certaine vogue. Plus de deux cents poètes, dont les œuvres nous sont restées, florissaient dans ce siècle; un jour peut-être, les catholiques s'aviseront d'aller chercher dans leurs œuvres quelques-unes des plus charmantes productions de la Muse chrétienne, au lieu de croire, comme Boileau, que la poésie ne vint en France qu'avec Malherbe. Il nous faut bien nommer parmi eux Thibaut, roi de Navarre, qui a chanté la croisade et la sainte Vierge avec un si pur enthousiasme, qui a

(*) On raconte même que son nom de François lui fut donné au lieu de celui de son père, à cause de sa grande habitude de la langue française.

mérité les éloges du Dante, et qui léguait son cœur en mourant aux pauvres Clarisses qu'il avait fondées à Provins; son ami Auboin de Sézanne; Raoul de Coucy, dont le nom au moins est resté populaire, tué à la Massoure, sous les yeux de saint Louis; le prieur Gauthier de Coincy, qui a élevé à la gloire de Marie un si beau monument dans ses *Miracles;* puis cette femme d'origine inconnue, mais à qui son talent et le succès national qu'elle obtint ont valu le beau nom de Marie de France; enfin Rutebœuf qui ne crut pas pouvoir trouver d'héroïne plus illustre à chanter que notre Elisabeth. En même temps Etienne Langton, que nous avons déjà vu primat d'Angleterre et auteur de la grande charte, entremêlait de vers ses sermons, et écrivait le premier drame connu des modernes, dont la scène est dans le ciel, où la justice, la vérité, la miséricorde et la paix discutent le sort d'Adam après sa chute, où Jésus-Christ seul peut les réconcilier. Nous ne faisons que jeter ici un regard fugitif sur une époque où la poésie jouait un rôle si populaire dans les mœurs françaises, que saint Louis ne dédaignait pas d'admettre des ménétriers ou poètes ambulants à sa table royale, et que ces mêmes hommes avaient le droit de s'affranchir de tout péage moyennant une chanson.

» En Allemagne, le treizième siècle est le moment le plus brillant de cette admirable poésie du moyen-âge. C'est l'aveu unanime des nombreux savants qui ont réussi à la rendre de nouveau populaire dans ce pays. Et nous le disons avec une conviction profonde, nulle poésie n'est plus belle, nulle n'est empreinte d'une telle jeunesse de cœur et de pensée, d'un enthousiasme si ardent, d'une pureté si sincère: nulle part enfin les nouveaux éléments que le Christianisme a déposés dans l'imagination humaine n'ont remporté un plus noble triomphe. Que ne pouvons-nous rendre un hommage plus éclatant aux délicieuses émotions que son étude nous a values, lorsque, pour connaître sous toutes ses faces le siècle d'Elisabeth, nous avons ouvert les volumes où dort cette merveilleuse beauté! Avec quelle surprise, quelle admiration, avons-nous vu tout ce que la grâce, la finesse, la mélancolie semblent réserver à la maturité du monde, réuni à la naïveté, à la simplicité, à l'ardente et grave piété des premiers âges! Tandis que la famille des épopées de race purement ger-

manique et scandinave s'y développe à la suite des *Niebelungen*, de cette magnifique Iliade de races germaines. le double cycle français et Breton dont nous avons parlé plus haut, y trouve des interprètes sublimes dans des poëtes qui savaient, tout en conservant le fond des traditions étrangères, marquer leurs œuvres d'une nationalité incontestable. Leurs noms sont encore presque inconnus en France, comme l'étaient il y a trente ans ceux de Schiller et de Gœthe, mais ils ne le seront peut-être pas toujours. Le plus grand d'entre eux, Wolfrom d'Eschenbach, a donné à son pays une admirable version du *Parceval*, et la seule que le monde possède du *Titurel*, ce chef-d'œuvre du génie catholique qu'il ne faut pas craindre de placer, dans l'énumération de ses gloires, aussitôt après la *Divine Comédie*. A côté de lui, Godefroi de Strasbourg publie le *Tristan*, où se résument toutes les idées des siècles chevaleresques sur l'amour, ainsi que les plus belles légendes de la Table-Ronde; et Hartmann de l'Aue, l'*Ivcain*, en même temps que la légende exquise du *pauvre Henri*, où ce poëte chevalier prend pour héroïne une pauvre fille de paysan et se plaît à réunir en elle tout ce que la foi et les mœurs de son temps pouvaient donner d'inspirations sur le dévouement et le sacrifice, le mépris de la vie et de ses biens, l'amour du ciel. Combien d'autres épopées religieuses et nationales, qu'il serait maintenant inutile même de nommer! Mais le génie lyrique n'était pas moins abondant sur ce riche sol de l'Allemagne que le génie épique. La pédante et ignorante critique des siècles incrédules n'a pas à effacer des souvenirs nationaux de cette nombreuse phalange de chantres d'amour *Minnesaenger* qui, de 1180 à 1250, sortit des rangs de la chevalerie allemande, ayant à sa tête par la naissance, l'Empereur Henry VI, mais par le génie, Walter de Vogelweide, dont les écrits sont comme le miroir de toutes les émotions de son temps, et le résumé le plus complet de cette ravissante poésie. Aucun de ses rivaux contemporains n'a réuni à un plus haut degré aux affections de la terre, à un patriotisme zélé et jaloux, l'enthousiasme des choses saintes, l'enthousiasme pour la croisade où il avait été combattre, et par-dessus tout pour la Vierge mère, dont il a chanté la miséricorde et les douleurs mortelles avec une tendresse sans égale. On voit bien chez

lui que ce n'était pas seulement l'amour humain, mais encore l'amour céleste et toutes ses richesses dont la science lui avait mérité, à lui et à ses pareils, leur titre de *Chantre d'Amour*. Marie, partout reine de la poésie chrétienne, l'était surtout en Allemagne et nous ne pouvons nous empêcher de nommer, parmi ceux qui lui ont offert dans leurs vers le plus pur encens, Conrad de Wurtzbourg, qui, dans sa *Forge dorée*, semble avoir voulu concentrer tous les rayons de tendresse et de beauté dont elle avait été entourée par la vénération du monde chrétien. Et comme pour nous rappeler que tout dans ce siècle doit nous rattacher à sainte Elisabeth, nous voyons les sept chefs de ces poètes épiques et de ces chantres d'amour s'assembler en concours solennel à la cour de Thuringe chez leur protecteur spécial, le landgrave Hermann, beau-père de notre sainte, au moment même de sa naissance : les chants qui furent le produit de la rencontre de cette brillante pléiade forment, sous le nom de *Guerre de la Vartbourg*, une des manifestations les plus éclatantes du génie germanique, et un des trésors les plus abondants du mysticisme légendaire du moyen-âge, en même temps qu'une couronne de poésie pour le berceau d'Elisabeth.

» On voit partout des têtes couronnées parmi les poètes de cet âge, mais dans la péninsule Ibérique, ce sont les rois qui guident les premiers pas de la poésie. Pierre d'Aragon est le plus ancien troubadour d'Espagne. Alphonse le sage, fils de saint Ferdinand, et qui mérita avant François 1er le titre de *père des lettres*, historien et philosophe, fut aussi poète ; on n'a guère de vers espagnols plus anciens que ses cantiques à la Vierge et le touchant récit qu'il fit de la guérison miraculeuse de son père en langue galicienne. Denis 1er, roi de Portugal, est le premier poète connu de son royaume. En Espagne commençait avec le plus vif éclat cette admirable effusion de splendeur chrétienne qui s'y est prolongée bien plus longtemps qu'en aucune autre contrée, et ne s'éclipsa qu'après Calderon. Tandis que la poésie légendaire y jetait une douce lumière dans les œuvres du bénédictin Gonsalez de Berceo, chantre vraiment inspiré de Marie et des saints de sa patrie, on voit surgir l'épopée espagnole dans ces fameuses *Romances*, qui forment pour l'Espagne une gloire à part, qu'au-

cune autre nation ne saurait lui disputer; où sont enregistrées toutes les luttes et les beautés de son histoire; qui ont doté le peuple de souvenirs immortels, et qui ont réfléchi tout ce qu'il y avait d'éclat et de prestige dans l'élégance et la galanterie des Maures, sans jamais perdre ce sévère caractère catholique qui consacrait en Espagne plus que partout la dignité de l'homme, la féaulté du vassal et la foi du chrétien.

» L'Italie ne vit naître le Dante qu'à la fin de la période (*) que nous envisageons, mais elle l'annonçait noblement. La poésie, moins précoce qu'en France et en Allemagne, ne commença qu'alors à jaillir de son sein, mais ce fut avec une abondance prodigieuse. (**) Sur tous les points de cette noble et féconde terre, s'élèvent des écoles de poètes, comme bientôt devaient s'élever des écoles d'artistes. En Sicile, la Muse italienne a son premier berceau, elle y paraît pure, animée, amoureuse de la nature, délicate, sympathisant vivement avec le génie français qui devait deux fois faire de la Sicile son apanage, mais toujours profondément catholique. A Pise et à Sienne, elle est plus grave, plus solennelle, comme les beaux monuments que ces villes ont conservés. A Florence et dans les villes environnantes, elle est tendre, abondante, pieuse, en tout digne de sa patrie. C'était une véritable légion de poètes, qui avaient pour chef l'empereur Frédéric II, les rois Enzio et Mainfroy ses fils, son chancelier Pierre Desvignes; puis ce Guittohe d'Arezzo, poète si fécond, et quelquefois si éloquent et si touchant, loué avec ardeur par Pétrarque et imité par lui; enfin Guido Guénicelli, que le Dante n'a pas hésité à proclamer son maître. Mais tous avaient été devancés et surpassés par saint François d'Assise; son influence devait vivifier l'art, son exemple devait enflammer les poètes. Tout en réformant le monde, Dieu lui permet d'user le premier de cette poésie qui allait produire le Dante et Pétrarque. Comme c'était son âme seule qui lui inspirait ses vers, et qu'il ne suivait aucune règle, il les faisait corriger par le frère Pacifique,

(*) Il naquit en 1265.

(**) Il faut voir le recueil intitulé *Poeti del primo secolo*, c'est-à-dire du treizième, où l'on trouve des chefs-d'œuvre bien faits pour déconcerter ceux qui se figurent que la poésie italienne n'a commencé qu'avec le Dante.

qui était devenu son disciple, après avoir été le poète lauréat de Frédéric II; et puis tous deux s'en allaient le long des chemins, chantant au peuple ces hymnes nouveaux, et leur disant qu'ils étaient les musiciens de Dieu, qu'ils ne voulaient d'autre salaire que la pénitence des pécheurs. Nous les avons encore ces chants radieux où le pauvre mendiant célébrait les merveilles de l'amour d'en haut, dans la langue du peuple, et avec une passion qu'il craignait lui-même de voir accuser de folie.

» Non, jamais cet amour qui était, comme nous l'avons vu, toute sa vie, n'a poussé un cri si enthousiaste, si vraiment céleste, si pleinement détaché de la terre; il l'était tellement, que non-seulement les siècles suivants n'ont jamais pu l'égaler, mais qu'ils n'ont pas même su le comprendre. On connaît mieux ce célèbre cantique à son frère le Soleil, composé après une extase où il avait reçu la certitude de son salut. A peine échappé de son cœur, il va le chanter sur la place publique d'Assise, où l'évêque et le podestat allaient en venir aux mains. Mais aux accents de cette lyre divine, la haine s'éteint dans les cœurs, les ennemis s'embrassent en pleurant, et la concorde renaît ramenée par la poésie et la sainteté.

» Enfin, la plus haute et la plus belle des poésies, la liturgie, produit en ce siècle quelques-uns de ses chefs-d'œuvres les plus populaires, et si saint Thomas d'Aquin lui donne le *Pange, lingua*, et l'office admirable du Saint Sacrement, c'est un disciple de saint François, Thomas de Celano, qui nous lègue le *Dies iræ*, ce cri de sublime terreur, et un autre, le B. Jacopone, qui dispute à Innocent III la gloire d'avoir composé, dans le *Stabat Mater*, le plus beau chant qu'ait inspiré la plus pure et la plus touchante des douleurs. » (*Vie de sainte Elisabeth de Hongrie, Introduction.*)

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

HISTOIRE DE LA POÉSIE FRANÇAISE AU MOYEN-AGE.

CHAPITRE QUATRIÈME.

Langue d'oc. — Troubadours.

CHAPITRE CINQUIÈME.

Idée générale de la poésie des Trouvères et de leurs œuvres.

CHAPITRE SIXIÈME.

Premier cycle épique. Cycle carlovingien.

CHAPITRE SEPTIÈME.

Deuxième Cycle épique. Cycle armoricain.

CHAPITRE HUITIÈME.

Troisième cycle épique. Cycle græco-latin.

CHAPITRE NEUVIÈME.

Satire au moyen-âge.

CHAPITRE DIXIÈME.

Trouvères didactiques.

CHAPITRE ONZIÈME.

Trouvères lyriques ou chansonniers.

CHAPITRE DOUZIÈME.

Quatorzième siècle.

CHAPITRE TREIZIÈME.

Quinzième siècle.

CHAPITRE QUATORZIÈME.

Le théâtre au moyen-âge.

FIN DE LA TABLE.

Mirecourt, Imprimerie HUMBERT.





